DICTIONNAIRE CLASSIQUE

DES

SCIENCES NATURELLES.

TOME SIXIÈME.

I
DICTIONNAIRE CLASSIQUE

DES

SCIENCES NATURELLES,

PRÉSENTANT
LA DÉFINITION, L'ANALYSE ET L'HISTOIRE
DE
TOUS LES ÈTRES QUI COMPOSENT LES TROIS RÈGNES,
leur application générale
aux arts, à l'agriculture, à la médecine, à l'économie domestique, etc.;
Résumant
Tous les faits présentés par les dictionnaires d'histoire naturelle;
Augmenté
des nombreuses découvertes acquises depuis la publication de ces ouvrages.

Par M. Drapiez.

TOME SIXIÈME.

Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.
1839
IANTHÉ. Bot. Le genre décrit sous ce nom, par Hooker (Exot. Fl., t. 115), et qui appartient à la famille des Orchidées, est le même que l'Ononis de Kunth, publié antérieurement. V. IONOPSIS.

JARON. Bot. Synonyme d'Aran Draconculus, L. V. GOUET.

IASSE. Jassus. Ins. Genre de l'ordre des Hémiptères, section des Homoptères, famille des Cicadaires, tribu des Cicadelles, établi par Fabricius aux dépens de ses Cigales (Cicada), et auquel cet auteur donne pour caractères : bec ou rostre à peine plus long que la tête, de deux articles, dont le premier très-court et recourbé, à sa base, par le chaperon qui est arrondi et coriace; labre presque nul; antennes ayant la forme d'une soie très-menus, avec le premier article à peine plus épaiss que les autres. Fallien, dans sa Distribution méthodique des Hémiptères, a conservé ce genre, en ajoutant à ses caractères : vertex linéaire, court, de la largeur du corselet; jambes très-garnies de petites épinètes. Latreille a réuni les lasses à son genre Telligone, et il en a fait (Gen. Crust. et Ins., t. 111., p. 161) une division. Ces insectes se tiennent ordinairement dans les jardins potagers; ils sont très-agiles et exécutent des sauts à la manière des autres Cicadelles. Leur corps est oblong, avec la tête grande, transverse, arrondie en devant, saillante; les yeux grands, oblons, un peu proéminents et latéraux; le corselet petit, transversal, un peu relevé sur les bords; l'écusson grand, triangulaire, pointu; l'abdomen comprimé; les élytres inclinés et à peine plus longues que lui; les pieds courts, propres à la course, avec les jambes allongées et dentées en scie, et les tarses à trois articles. Leurs larves se distinguent, de même que l'adulte, par la forme de leur tête. L'espèce qui sert de type à ce genre est : Jasse Boucher. Jassus Lanio, Fab., Panz. (Fam. Ins. Germ., fasc. 6, fig. 23, et fasc. 52, tab. 10.) Fabricius rapporte au même genre la Cigale des Charmilles de Geoffroy, ou la Cigale du Rosier de Linné. Toutes deux sont communes en Europe.

IBACUS. Crest. Genre de l'ordre des Décapodes, famille des Macroures, établi par Leach, et réuni par Latreille au genre Scyllaire. V. ce mot.

IBALIE. Iballa. Ins. Genre de l'ordre des Hyménoptères, section des Tébrans, famille des Pupivores, tribu des Galicoles, établi par Latreille aux dépens du genre Banchus de Fabricius, et auquel il donne pour caractères : antennes filiformes, de treize articles dans les femelles; labre corné, petit, transverse, arqué antérieurement et échancré au milieu; mandibules épaisses, l'une d'elles ayant quatre dentelures au côté interne, et l'autre n'en offrant que deux; palpes maxillaires courtes, de cinq articles terminés par un article plus gros; abdomen très-comprimé dans toute sa hauteur et ayant la forme d'un couteau; ailes supérieures présentant, comme celles des Cynips, une cellule radiale et trois cellules cubitales, dont la seconde est très-petite, en forme de point, et la troisième grande, triangulaire et allongée.

Ce genre, auquel Panzer a donné depuis le nom de Sayagris, se rapproche beaucoup de celui des Cynips de Linné ou des Diplolépes de Geoffroy. Fabricius avait d'abord placé avec ses Ophiens l'espèce qui sert de type à ce genre ; il l'a ensuite transportée dans son genre Banchus. Jurine la place dans les Cynips dont elle diffère, ainsi que des Figites, par des caractères tirés de la forme de l'abdomen et des antennes. Les mœurs des Ibalies nous sont inconnues; il est probable qu'elles ne diffèrent pas de celles des Cynips, et que leurs larves se développent dans le tissu des plantes vivantes. L'espèce qui a servi de type à Latreille est : Ibalie Coutelie. Iballa Cutellator, Latr.; Banchus Cutellator, Panz. (Fam. Ins. Germ., fasc. 72, tab. 6); Ichneumon leucospoides (Act. Berol. 6, 345, tab. 8, fig. 5 et 6). Elle est longue de huit lignes; noire; corselet charrié; écusson proéminé et échancré; ailes obscures; abdomen d'un brun ferrugineux, avec ses branches aiguës; tarière saillante, s'étendant le long de la carène inférieure de l'abdomen; pattes noires. Au midi de la France.
IBGARE. Fois. Pour Idbare. *V.* ce mot.

IBÈRE. *Iberis.* Moll. Ce genre, que Montfort a proposé pour une section des Hélicées, et auquel l'Hélix *Guatteriana* sert de type, n'a point été admis; il rentrait dans les Carocolles de Lamarck, qui elles-mêmes ne sont qu'une division artificielle des Hélicées. *V.* Carocolle et Hélice.

IBERIDE. *Iberis.* Bot. Ce genre, de la famille des Crucifères et de la Tétadyname siliceuse, L., était confondu avec le genre *Thlaspi*, par les botanistes antérieurs à Linné. Ce naturaliste l'en sépara, et y réunit des plantes dont on a formé plus tard quelques genres distincts. Ainsi, l'Hutchinsonus de R. Brown a eu pour type l'Iberis rotundifolia, *L.*, que plusieurs auteurs avaient déjà classé parmi les Lepidium. Le Teesdalium de Brown ou Guepinia de Bastard a été établi sur l'Iberis udiucaialis. C'est donc le genre *Iberis*, tel qu'il a été limité par R. Brown (*Hort. Kew.,* éd. 2, t. 4, p. 85) et par De Candolle (*Syst. Regn. Vegel.,* t. 1, p. 593), qui fait l'objet de cet article. Voici ses caractères: calice dont les sépales sont égaux à la base; quatre pétales inégaux, les deux extérieurs plus grands; étamines libres, à filets sans dents; silicule à valves carénées, très-déprimée, ovée à la base, échancrée par le sommet par le prolongement des valves, et apiculée par le style persistant et filiforme, partagée par une cloison très-étroite et bipartite en deux loges adhérentes à l'axe par leur côté interne et chacune renfermant une graine ovée pendante. La radicule de celle-ci est située au côté externe de l'embryon; ses cotylédons sont accouplés. Dans la classification des Crucifères par De Candolle, ce genre, très-naturel, fait partie des Thlaspiées ou Pincérhizées Augusteplées. Il a beaucoup d'affinité avec les genres qui ont été constitués à ses dépens, car il ne diffère des Teesdales que par ses étamines non appendiculées à la base, de l'Hutchinsonia par ses pétales inégaux, et de l'un et de l'autre par ses loges monospermes, tandis qu'elles sont dispermes ou poly spermnes dans les deux genres cités.

*V.* Hutchisinus et Teesdale.

Les *Iberides* sont des plantes herbacées ou sous-frutées. Leurs tiges cylindriques, le plus souvent glabres, quelquefois charnues, portent des feuilles alternes, linéaires ou coniformes, entières, dentées ou pinnafile, quelquefois très-épaisses. Les fleurs, blanches ou légèrement pourpées, sont disposées en corymbes ou fausses ombelles qui s'allongent souvent après l'anthèse. Les fleurs extérieures des corymbes sont très-irrégulières; elles se régularisent d'autant plus qu'elles occupent davantage le centre du corymb.

Environ vingt-quatre espèces d'Iberries ont été décrites par les auteurs. A l'exception d'une seule de la Nouvelle-Hollande, qui est rapportée avec doute au genre en question, elles croissent toutes en Europe et en Asie, principalement dans le bassin oriental de la Méditerranée. Quelques-unes sont cultivées pour l'ornement des parterres. Telles sont les Iberis semperflorens, umbellata et amara. La première est un arbuste à feuilles spatulées, oblongues, très-entières, et dont les fleurs blanches et odorantes sont épanouies pendant presque toute l'année dans son lieu natal,

c'est-à-dire sur les rochers de la Sicile. Les deux autres espèces sont remarquables par l'amplitude de leurs corymbes composés de fleurs inodes et d'un blanc lacté ou d'un violet diversément nuancé. Elles sont annuelles et se cultivent avec la plus grande facilité. L'Iberis amara est l'espèce la plus commune dans les champs cultivés de toute l'Europe, depuis le Portugal jusqu'en Allemagne et depuis l'Italie jusqu'en Angleterre. Parmi les autres espèces, nous citerons comme une des plus élégantes l'Iberis pinnata qui se trouve dans les départements méridionaux et qui remonte jusqu'aux environs de Genève.

Le Lepia *linifolia* de Devaux, plante de la rivière des Cygnes, à la Nouvelle-Hollande, a été placé parmi les *Iberis* par De Candolle (*loc. cit.,* p. 405) qui l'a nommé *Iberis linearifolia*.


IBERITE. *Ibidon* Synonyme de *Zéolithie.* *V.* Mésotype.


IBIARE. *Ibide.* Spécie du genre *Cucullis.* *V.* ce mot.


IBIBE. *Ibidoboca* et *Ibidoca.* *V.* *Ibidoboca.* *V.* *Rept.* Espèces du genre *Coulouivre.*

IBIDION. *Ibidon* *Ins.* Ce genre nouveau de Coléopères tétramères a été institué par Serville dans la famille des Mélasomes, pour un insecte de la côte du Malabar, qu'il a nommé *Ibidion* *Agriae*, *Ibidon* *amauenius*. Sa tête est triangulaire, aplatie vers le front; ses antennes sont sélectées, composées de onze articles cylindriques: le premier très-gras, le deuxième le plus petit; le troisième fort allongé et le plus long, les autres diminuant insensiblement de longueur jusqu'à la fin; les yeux sont très-gras; le corset est allongé, cylindrique, d'un violet foncé; l'écusson est petit et triangulaire; le corps est cylindrique; les clytres sont d'un bleu velouté, très-foncé, avec quatre petits points sur chaque, un placé à la hauteur de chaque patte; il y a aussi deux lignes transversales: la première vers les deux tiers de leur longueur, et la seconde presque à leur extrémité. Tous ces points et ces lignes sont d'un bleu argenté; sur le corset et près de la tête est une bande transversale d'un noir velouté; les cuisses sont ferrugineuses; les pattes sont noirâtres, avec les tarsees fauves: le premier article est plus grand que le deuxième; le troisième est bifide; il reçoit le quatrième qui est le plus grêle et fort allongé. On voit, sur le métathorax et sur le premier anneau de l'abdomen, une ligne d'un bleu argenté. Taille, neuf lignes.


IBIDORHYNE. *Ibidorhynca.* *Ins.* Genre de l'or-
dure des Gralles, institué par Vigors, pour un Oiseau des monts Himalaya, et qui tient tout à la fois des Ibis et des Courlis. Caractères : bec grêle, allongé et court ; narines placées longitudinalement sur les côtés, et fermées dans toute leur longueur, par une membrane ; corps grêle ; ailes peu allongées ; les deuxième et troisième réunies les plus longues et égales, la première un peu plus courte, et les autres de longueur graduellement décroissante ; pieds médiocres et tridactyles ; les doigts internes libres, les externes unis au pinceau jusqu'à la première articulation, par une membrane ; ongles obtus ; queue médiocre, à rectrices égales.

**Inodore gés de Struthers.** *Ibidorhyncha Struthersii*, Vig. Parties supérieures d'un gris pâle, les inférieures blanches; vertex, joues et gorge noirs, variés de blanc; un collier assez mince et noir sur la poitrine, et qui s'étend en s'élargissant vers la nuque; extrémité du croupion noir; rectrices internes marquées d'une bande ondulée et noire, vers leur extrémité; le bord des latérales rayé de blanc et de noir. Taille, quatorze pouces.

**IBIGA.** *ibid.* Synonyme ancien d'Yvette.

**IBILAI.** *ibid.* Opécie du genre Engoulevent. Vieillot en a fait le type d'un genre particulier, dans lequel on ne compte encore qu'une seule espèce. *V. Engoulevent.*

**IBIRABA.** *ibid.* Synonyme de *Lecthyis*. *V.* ce mot.

**IBIS.** *ibis.* 019. Genre de l'ordre des Gralles. Caractères : bec allongé, grêle, arqué, étiré à sa base, déprimé à la pointe qui est arrondie et obtuse; mandibule supérieure profondément sillonée dans toute sa longueur; narines placées à la naissance de la partie supérieure du bec, oblongues, étrielles, entourées par une membrane qui recouvre le sillon; face et souvent une portion de la tête et du cou nues; pieds assez grêles, dénudés au-dessus du genou; quatre doigts : trois en avant, réunis jusqu'à la première articulation, un en arrière, long et posant à terre; ailes médiocres; la première réunit plus courte (quelquefois de beaucoup) que les deuxièmes et troisièmes qui sont les plus longues.

Longtemps le genre *Ibis* a présenté beaucoup de confusion; cela tenait à ce qu'on a voulu expliquer par des services rendus, le respect religieux que portaient à quelques espèces de ce genre les peuples de l'antique Égypte; on a prétendu, partant de ce raisonnement, que l'objet de la vénération des Égyptiens devait être l'Oiseau qui, par une énorme consommation de Reptiles et de Serpents venimeux, en purgeait le pays et devenait pour les habitants un auxiliaire naturel et précieux, contre les atteintes mortelles d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il avait plus de facilité pour échapper aux recherches ou aux poursuites de l'homme. On a donné qualifié du nom révéré d'Ibis, de très-grands Bipèdes Ophiophasques, que l'on trouve répandus sur presque tous les points marécageux du globe. Malgré les descriptions exactes que nous ont laissées de l'Ibis, Hérodote, Élien, Pline, Hérapolôn et d'autres écrivains de l'antiquité, l'erreur s'est propagée et a été partagée par Perrault, Brisson, Linne, Buffon, Blumenbach. Cependant Bruce avait donné sur le véri- table *Ibis* des notions très justes; mais comme plusieurs fois les naturalistes avaient eu des motifs suffisants pour suspecter la justesse des descriptions de ce voyageur plus célèbre, comme on l'a fort bien dit, par son courage que par ses connaissances en histoire naturelle, ils n'avaient point tenu compte de l'opinion de Bruce, laquelle n'était probablement jamais prévalu si Grobért, à son retour d'Égypte, rapportant des monnis d'Ibis dont il fit hommage à Fourery, n'eût mis ce dernier et particulièrement Cuvier, à même de fixer toutes les incertitudes par la comparaison qu'ils ont pu faire des dépouilles anatomiques, parfaitement conservées, de l'Ibis des Égyptiens avec celles de sou analogue vivant. Le célèbre auteur de l'Anatomie comparée a pensé que l'on s'était trompé en donnant le nom d'Ibis aux grands Ophiophasques, que ceux-ci ne pouvaient pas même être considérés comme des Ibis, et que des caractères bien tranchés les en détenaient (V. le genre Tantaë); que les véritables Ibis, quoique l'on eût trouvé dans une de leurs momies, des débris non encore digérés de peaux et d'écailles de Serpents, ne faisaient point leur nourriture habituelle de ces Répiles, mais bien de petits Poissons, de Mollusques, de Vers, d'insectes et même d'héries tendres; qu'en cela ils se rapprochaient beaucoup plus des Courlis que d'aucun autre groupe des Gralles.

Depuis, un autre observateur, moins brillant de réputation sans doute, mais doué de connaissances non moins étendues et non moins solides, a publié les observations qu'il a pu faire en Égypte même sur les mœurs des Ibis, et nous a laissé sur ces Oiseaux un ouvrage que sous tous les rapports on peut considérer comme un modèle de perfection. Dans cet ouvrage, le profond et modeste Sävigny a prouvé, sans réplique, que non seulement l'Ibis ne mangeait point de Serpents, mais même qu'il n'était pas conformé de manière à pouvoir le faire; que le culte dont on l'a honoré, n'était dû qu'à ce que cet Oiseau annonçait toujours, par sa venue, le prochain débordement du Nil. Ce fleuve, source de fécondité, était adoré sous l'émblème d'Ibis, et l'Oiseau dédié à cette divinité, était celui dont l'arrivée était le présage de l'abondance. Sävigny a démontré que le désert, la stérilité, les maladies avaient pour emblème les Serpents, et que les vents étrangers, qui accompagnaient les débordements, chassaient tous ces flaux. Il résulte donc des savantes observations de Sävigny que l'on regardait les Ibis comme les messagers qui annonçaient à l'Égypte sa délivrance des maux accumulés annuellement par les vents du sud et les chaleurs; de là on a pu dire, et l'erreur s'est propagée, que ces Oiseaux mangeaient les Serpents, leur livraient une guerre à mort, etc.

Les Ibis vivent en société; mais dès qu'ils sont appariés, les couples restent unis jusqu'à ce qu'une circonstance fâcheuse vienne leur donner un des époux. Ils travaillent ensemble à la construction du nid que la plupart des espèces placent sur des arbres élevés, et rarement au milieu des broussailles. La ponte consiste en deux ou trois œufs blanchâtres; les jeunes reclament longtemps encore après qu'ils sont éclos, les soins des parents, et ne quittent le nid que fort tard; ils
Ibises


Ibis abouchanna. *V.* Ibis sacré.

Ibises avec épées. *Ibis ameipennis*; *Ibis chalcoptera*, Vieill. Parties supérieures d’un gris bronze; tête, cou, poitrine et abdomen d’un gris brunâtre; une ligne blanche de chaque côté du cou; grandes teintes alaires d’un gris foncé et bronze, les petites d’un vert irisé; croupion et teintes caudales supérieures d’un gris irisé; rémiges et rectrices d’un bleu changeant en violet;bec long et brun; yeux entourés d’une peau rouge et pieds; assez courts, rouges, ainsi que les doigts. Taille, vingt-huit pouces. D’Afrique.

Ibis à bec rouge. *Ibis erythrorhynchus*, Gould. Cette espèce a le dos, les ailes et la queue d’un vert foncé, à reflets métalliques; la tête et le dessus du cou sont d’un noir cendré, tacheté de blanc; parties inférieures d’un cendré obscur;bec et pieds rouges; la base du premier de ces organes est noire. De Hayti.


Ibis blanc. *Buff.* V. Tantale ibis.


Ibis caroncelle. *Ibis carunculata*, Ruppell, *Faun. Abyssin.* p. 49, pl. 19. Parties supérieures d’un cendré bleuâtre ou verdaride, plus ou moins obscur; occi-put garni d’une huppe qui descend jusque vers l’extrémité du cou suprérieur; une caroncelle charnue et rougeâtre, qui pend en avant du cou et vers la moitié de cette partie; petites et moyennes tectrices alaires blanches, avec le centre des plumes d’un vert noirâtre; extrémité des grandes rectrices alaires frangée de brun fort obscur;bec et pieds d’un rouge de brique. Taille, vingt-deux pouces.

Ibis de Ceylan. V. Tantale Jaunghill.


Ibis à cou lamelleux. *Ibis tametlicollis*, Lafren. Tête et nuque dépourvues de plumes, montrant une membrane noire, qui se termine en poînte sur le devant du cou dont le derrière jusque vers la moitié de sa longueur, et les deux tiers des côtés sont garnis de petits plumes courtes, clair-semées en forme de petites bouffes d’autres couleurs. Cou et nuque; elles se terminent par des lames étroites, fines, allongées, couleur de paille, et qui, de chaque côté, viennent encadrer cette partie nue; depuis le haut du cou, où elles ont de quatre à six lignes de long, elles vont toujours en s’allongeant jusqu’au bas, où elles ont jus-qu’à vingt-deux lignes de longueur. sans augmenter.
sensiblement de largeur; tout le reste du cou est d'un noir irisé de vert et de violet, ainsi que les parties supérieures; les tectarices alaires et les scapulaires ont en outre des stries et bandes transversales noires; parties inférieures et rectrices blanches; bec brun, rayé de jaune sur les côtés. Taille, trente pouces. De la Nouvelle-Hollande.

Ibis coeleur de plomb. Ibis carunculatus, Vieill. V. Ibis plombé.

Ibis Falcinelle. Tantalus Falcinellus, Lath.; Tantalus igneus, Gmel.; Courlis vert, Courlis d'Italie, Buff., pl. enl., 819; Courlis marron, Briss.; Ibis noir, Savigny; Courlis brillant, Sonnini. Parties supérieures d'un vert noirâtre à reflets bronzés et pourprés; tête d'un marron noirâtre; cou, manteau, poitrine et parties inférieures d'un brun marron; bec d'un noir verdâtre, avec l'extrémité brune; arôle des yeux verte, entourée de gris; pieds d'un brun verdâtre. Taille, vingt-deux à vingt-trois pouces. La femelle est un peu plus petite. Les jeunes ont le dos et le manteau d'un brun cendré; peu de reflets sur les ailes; les plumes de la tête, de la gorge et du cou brunes, rayées de noirâtre et bordées de blanchâtre; la partie inférieure du cou, la poitrine, le ventre et les cuisses d'un cendré noirâtre. En Europe, en Asie et quelquefois dans le nord de l'Afrique, plus fréquemment en Égypte.


Ibis Hasselquist. Variété de la Gazzette blanche. V. Héron.

Ibis Hepa. Tantalus cristatus, Lath., Buff., pl. enl., 841. Parties supérieures d'un roux marron; front vert; cou marron; nuque garnie d'une aigrette de longues plumes vertes et blanches; devant de la tête et partie antérieure du cou d'un vert noirâtre; tectarices alaires et rémiges blanches; parties inférieures d'un brun marron; rectrices d'un noir verdâtre; bec et pieds jaunesâtres; arôle des yeux rouge. Taille, vingt pouces.

De Madagascar.


Ibis Leucos. Ibis Leucos, Temm., Ois. col., pl. 481. Il est entièrement d'un blanc sale; la tête et la partie antérieure du cou sont couvertes d'une nuée nue et parfaitement noire; bas du cou entouré de plumes étroites, pointues et longues de deux à trois pouces; moyennes rémiges terminées par des barbules éfilées, formant sur le croupion une aigrette épaissie d'un cendré blullâtre, très-clair; bec et pieds noirs. Taille, vingt-deux pouces. De Java.

Ibis Manélonne. Ibis papillosus, Temm., pl. col. 504. Parties supérieures d'un cendré verdâtre; face et joues couvertes d'une membrane mamelonnée ou tuberculée; bleue; nuque garnie de plumes soyeuses d'un rouge écarlate vif; haut du cou bleu, de même que les rémiges et les grandes tectarices alaires; petites tectarices alaires les plus rapprochées du corps blanches; rectrices bordées extérieurement d'un bleu foncé, très-brillant; devant du cou et parties inférieures d'un brun cendré; bec bleullâtre; pieds d'un rouge orangé. Taille, vingt-six pouces.

Ibis Mandurria. Tantalus Mandurria, Lath. Parties supérieures d'un gris plombé, avec les plumes lisées de blanchâtre; face et joues membranes noires; tête et cou blanc, avec une tache rousse à la base du derieu; dos, rémiges, une partie des tectarices alaires, rectrices et parties inférieures d'un noir assez pur; poitrine d'un gris bleullâtre; bec verdâtre, noir à sa base; iris et pieds rouges. Taille, vingt-six pouces. De l'Amérique méridionale. Il est à présumer que cette espèce est une variété d'âge de l'Ibis à cou blanc.

Ibis A Masque noir. Ibis melanopis, Vieill.; Tantalus menalopis, Lath. Parties supérieures cendrées; parties nues de la tête et du cou noires; sommet de la tête et partie emplumée du cou faunes; rémiges, rectrices et parties inférieures d'un noir verdâtre; une zone cendrée sur la poitrine; bec et ongles noirs; pieds rouges. Taille, vingt-sept pouces. De l'Océanie.

Ibis Maitett. Tantalus griseus, Lath. Parties supérieures d'un cendré clair; membranes nues de la tête noires, le reste gris, de même que le cou; rémiges et rectrices d'un noir verdâtre; tectarices alaires et caudales supérieures noirâtres; parties inférieures blanchâtres; bec d'un brun rossâtre; iris roussâtre; pieds rouges. Taille, vingt-quatre pouces. De l'Amérique méridionale.

Ibis Nandopoa. Myteria Americana, Var., Lath. Parties supérieures blanches; un bourrelet osseux d'un blanc grisâtre sur le sommet de la tête, le reste blanc ainsi que le cou dont les plumes du bas sont longues et pendantes; rémiges et rectrice noires, à reflets pourprés; bec cendré; pieds noirs. Taille, quarante pouces. De l'Amérique méridionale. Cette espèce, de même que l'Ibis Cangu, pourrait bien ne point appartenir au genre Ibis.

Ibis Religieux. V. Ibis sacré.

Ibis Noir. V. Ibis Falcinelle.

Ibis de Perrat. Même chose que Tantale Ibis. V. Tantale.

Ibis Olivatre. Ibis olivacea, Dubus. Parties supérieures d'un brun cendré, plus clair sur la tête et le cou; occipit garni de plumes allongées, susceptibles de se redresser en créte, et d'un violet noirâtre en dessus; tectarices alaires d'un vert assez brillant; parties inférieures, poitrine et devant du cou d'un noir olivatre; croupion et tectarices caudales d'un vert cœrule, obscur; région parotide noirâtre; bec et pieds rouges; ongles bruns. Taille, vingt pouces. De Guinée.

Ibis Nippon. Ibis Nippo, Temm., Ois. color., pl. 531. Tête et partie supérieure de la nuque ornées de longues plumes subulées, terminées en pointe, susceptibles
de s'étaler en huppe; gorge et face glabres, revêtues ainsi que le sommet de la tête d'une peau ridée et tubereule, d'un rouge de vermillon; parties supérieures d'un blanc sale; tectrices alaires d'un blanc faiblement teinté de rose; rémiges et rectrices d'un rouge rosé, clair, avec leur tige orangée; parties inférieures d'un blanc pur; bec violet, avec la pointe jaune; pieds rouges. Taille, vingt-huit pouces; la longueur du bec est de huit pouces et demi. Du Japon.

**Ibis plumbeus**, Temm., Ois. color., pl. 255. Cette grande espèce a les plumes de la nuque et de l'occiput fort étriquées, pointues et longues de trois pouces et demi; l'Oiseau les relève et les abaisse lorsqu'il est effrayé; la peau nue de l'angle du bec communiquée avec la nudité qui entoure l'œil; une bande blanche, large de quatre lignes, couvre le front et s'étend jusqu'au-dessus de l'œil; les autres parties du corps, la tête et le cou sont d'une belle nuance cendrée-blanchâtre ou plombée; les plumes de l'occiput et de la nuque sont blanches dans leur milieu; grandes rémiges et rectrices noircières; rémiges moyennes verdâtres, et les petites bordées de gris; tectrices alaires supérieures d'un vert-noirâtre bronze; bec noirâtre, teint de violet à sa base; pieds d'un jaune rougâtre. Taille, vingt-sept pouces. De l'Amérique méridionale.

**Ibis rouge.** *Tantamus ruber*, Lath., Buff., pl. enl. 80. Tout le plumage, à l'exception de l'extrémité des rémiges qui est noire, d'un beau rouge de vermil lon; bec, pieds et membrane des joues d'un rouge pâle. Taille, vingt-quatre pouces. La femelle a le plumage nuances de gris , l'extrémité des deux premières rémiges d'un bien foncé et la ligue des rectrices blanche; lebec est d'un gris jaunâtre. Avant qu'ils ne soient parvenus à l'âge de trois ans, les jeunes sont d'un gris cendré, tirant plus ou moins sur le noir, selon qu'ils sont plus éloignés de l'état adulte; ce n'est qu'insensiblement et en commençant par le dos qu'ils acquièrent leur belle couleur. De l'Amérique méridionale.

**Ibis sacré.** *Tantamus Ethipicus*, Lath.; *Ibis religiosa*, Cuvier. Tout le plumage blanc, à l'exception de l'extrémité des grandes rémiges, qui est d'un noir cen dré, sur lequel le blanc forme des écharpes obliques ébauchées, et de celle des rémiges moyennes qui est noire, irisée de vert et de violet; les barbes de ces extrémités se viennent avec l'âge tellement longues et effilées, qu'elles couvrent la queue entièrement; tête et cou noirs, dénus de plumes; bec noir; pieds d'un brun plombé. Taille, vingt-deux à vingt-trois pouces. Dans sa jeunesse, cet Ibis a le cou plus ou moins garni de petites plumes; elles sont plus longues vers la nuque où elles forment même une sorte d'aigrette pendante. Il paraît, d'après le sentiment des savants qui joignent l'amour des sciences archéologiques au goût et à l'étude de l'histoire naturelle, que cette espèce d'Ibis partageait avec l'Ibis Falcineil le honneur de culte égyptien; du moins l'ouverture et l'inspection des momies trouvées dans les puits aux Oiseaux, les ont fait reconnaître toutes deux comme objets des soins particuliers qu'on assure avoir été accordés par les prêtres, aux symboles vivants de la divinité; seulement l'Ibis sacré s'est retrouvé plus souvent que l'autre dans les fossiles faits à diverses époques aux puits de Suecara, sépulture ré servée aux Oiseaux sacrés, où leurs dépouilles embaumées étaient déposées avec la plus grande pompe. Nous nous dispenserons de rapporter ici les conjectures histo riques auxquelles ont donné lieu des coutumes religieuses extrêmement bizarre, et qui le paraîtraient encore plus, si de nos jours on ne voyait des peuples jouissant d'un certain degré de civilisation, se livrer encore à toutes les extravagances de la superstition, à la seule invocation d'images qui représentent des objets bien moins utiles qui ne l'étaient on ne devaient le venir les animaux dont les prêtres égyptiens sentaient le besoin de conserver les races en les faisant respecter; nous nous dispenserons d'entrer dans aucun de ces détails que l'on relit toujours avec fruit dans la belle notice qui suit immédiatement le discours préliminaire de la seconde édition des Ossements Fossiles de Cuvier.

**Ibis a tête noire.** *V. Ibis a masque noir.*

**Ibis a tête nue.** *Ibis cola*, Vieill.; *Tantants calvus*, Lath., pl. cnlum. 807. Tête et partie supérieure du cou nus; sommet de la tête relevé par une sorte de bourrelet couché, réuni en arrière et recouvert d'une peau rouge, d'une nuance plus vive que celle du cou et de la gorge; plumage noir, à reflets bronzés sur les tectrices alaires; pieds rouges. Taille, vingt-six pouces. D'Afrique.

**IBISCUS.** bot. Pour *Ibisbus. K. Keirin.*

**BITIN.** rept. Grand Serpent des Philippines.

**IBLA. ** *Ibla cirrhina* Gray a établi sous ce nom, dans la famille des Lépadiens, un genre de Cérèphèpèdes dont le corps est garni de quatre valves: savoir; deux lames dorsales allongées, légèrement courbées, et deux lames ventrales courtes et triangulaires, et dont le pédoncule est cylindrique et pilifère. Cette division avait été indiquée et désignée par Cuvier, sous le nom de *Tétrazalis*. L'espèce qui a servi de type à ce genre est l'*Ibla quadractalis*, Gr.; *Lepas quadractalis*, Cuv.; *Tétrazalis hirsutus*, Cuv.; *Anatifla hirsuta*, Quoy et Gaim. Son pélicule est court, ventru et velu, enveloppant le manteau et une partie du corps; ses valves sont jaunes; ses dorsales très-longues, étroites, se recouvrant sur les ventrales qu'elles dépassent de beaucoup; ces dernières sont triangulaires, pointues. Le support est gros, ventru, court et recouvert de longs poils couchés, d'un jaune doré; l'animal est brun. De la Nouvelle-Hollande.

**IBYCTER.** ois. *V. Rancoa.*

**ICAGINE.** *Icacina*, bot. Genre établi par Adrien Jussieu (Mém. de la Soc. d'Hist. nat., 1, p. 174) et qui, selon De Candolle, doit être placé dans la famille des Alcinae. Ce genre offre les caractères suivants: fleurs en panicules terminales; calice court, monosépale, persistant; corolle formée de cinq pétales alternes avec les divisions du calice, et trois fois plus longs qu'elles; cinq étamines insérées à un disque hypogynne, ayant les filets dressés, les androbases cordiformes, introrses, à deux loges s'ouvrant par un sillon longitudinal; ovaire simple, libre, assis sur un disque hypogynne, annulaire; couplé transversalement, il offre une seule loge contenant deux ovules renversés; style simple,
recourbé, terminé par un stigmate tronqué; fruit capsulaire, s'ouvrant par sa partie supérieure, et contenant en général une seule graine par avortement. Ce genre ne se compose que d'une seule espèce, *Iacina Senegalensis*, Juss., *t. cit.*, tab. 9. C'est un arbre originaire du Sénégal, portant des feuilles simples, alternes, dépouvrues de stipules, courtement pétiolées, ovales, entières. Par son port, il ressemble absolument au *Chrysobalanus Icaco*; mais il s'en éloigne de beaucoup par son organisation.

**IGACO.** *mot. Espèce du genre Chrysobalan. V. ce mot.*

**IGACOREA.** *mot. V. Arbuse.*

**IGAQUE ou ICAQUER.** *mot. V. Chrysobalan.*

**IGARANDA.** *mot. V. Jacaranda.*

**IGARE.** *ins. Espèce de Lépidoptère du genre Erycine. V. ce mot.*

**IGHNANTHE.** *Ichnanthus. *mot. Genre de la famille des Graminées, établi par l'&lsat; de Beauvoir (*Agrostis*, p. 56, tab. 12, fig. 1) pour une plante de l'Amérique méridionale, qu'il nomme *Ichnanthus panicoides*. Ses fleurs forment des panicules composées; la lépi-cène est à trois fleurs et à deux valves inégales; l'inférieure, plus large et bâtie à son sommet, porte une petite pointe entre les deux dents. La fleurette la plus supérieure est neutre et composée d'une seule paille mutique; la fleurlette moyenne est incompétée et avor-tée, à deux pailles cartilagineuses, opposées et dis- posées en sens inverse de celles des deux autres fleurs. La fleur supérieure est hermaphrodite. Ses pailles sont dures, cartilagineuses, entières et mutiques. Le style, biparti, se termine par deux stigmates poilus et glandulaires.

**IGHNESTOME.** *Ichnesoma. *ins. Coléoptères plén-mères; genre de la famille des Lamellicornes, tribu des Cétonites, institué par Gory et Percheron, pour un insecte récemment apporté du cap de Bonne-Espérance. Caractères: chaperon pointu, très-avancé, légèrement sinué à son extrémité; mâchoire membraneuse, avec son lobe terminal ovalaire et velu; palpes insérés près du lobe terminal, deux fois plus longues que la mâchoire, et dont les articles sont toujours en augmentant de longueur; lèvre pyramidale, dont la partie interne forme deux oreilles allongées; palpes labiaux allongés, insérées à l'extrémité antérieure; corselet demi-circulaire, légèrement sinué postérieurement; écusson aigu; élytres parallèles, presque carrés.

**IGHNESTOMA TACHEÉE DE BLANC.** *Ichnesoma albocuñula*, Herbst. Elle est entièrement d'un noir brillant, avec les élytres pubescents, bordées de blanc ainsi que le corselet entre les impressions longitudinal- nales des élytres et deux taches sur la plaque anale. Taille, huit lignes. On peut ajouter à cette espèce le *Cetonia heteroclyta* de Latreille, dont le corps est d'un noir terne, avec les élytres d'un brun foncé.

**IGHNIEUMIE.** *Ichnieumia*. *m.m. Genre de Carnassiers digitigrades, établi par Isidore Geoffroy St-Hilaire, pour quelques quadrupèdes nouvellement observés à Madagascar, et qui lui ont offert pour caractères géné-riques: vingt dents à chaque mâchoire: à la supé- rieure, trois fausses molaires, une carnassière, deux tuberculeuses de chaque côté; à l'inférieure, quatre fausses molaires, une carnassière, une tuberculeuse; troisième fausse molaire supérieure, et quatrième infé- rieure, à quatre tubercules obus; tuberculeuses des deux mâchoires assez étendues; oreilles à conques très-larges et très-curtes; mufle assez prolongé; crâne renflé dans l'intervalve, et un peu en arrière des orbites; pourtour orbitaire complètement osseux; arcade ziggo-matique étroite et peu écartée du crâne; paumes et plantes en très grande partie velues; membres assez élevés; cinq doigts à chaque pied; pouces courts et placés haut, surtout en arrière; ongles assez grands, un peu recourbés; obus; queue longue, nullement préhensible; une poche antennale. Pelage composé de deux sortes de poils: les soyeux assez longs, rudes et peu abondants; les laineux doux, très-abondants et plus ou moins visibles à travers les soyeux. Comme les Mangoustes, ces quadrupèdes vivent dans les terriers, et se nourrissent en partie d'insectes. Ils se distinguent immédiatement des Mangoustes par deux caractères qui concordent l'un avec l'autre: l'un relatif à la pro- portion des membres, l'autre à la disposition des pieds; le corps, moins allongé, est porté sur des membres moins épais et plus élevés; toutes les parties de ceux-ci étant allongées, et offrant à peu près les mêmes pro- portions que chez les Renards. En outre la face posté- rieure du pied, au lieu d'être une plante large, aplatie et nue, est une surface étroite, très-convexe et velue à l'exception du bas du métatarsar et du dessous des doigts. La face palmaire de la main est de même velue sur une grande partie de son étendue, tandis qu'elle est entièrement nue chez les Mangoustes.

Ces deux caractères annoncent également dans les Ichneumies des animaux d'une allure toute autre que celle des Mangoustes. Loin de porter, comme celles-ci, le ventre presque à terre, d'appuyer souvent dans la marche, et presque toujours dans le repos, sur la paume et la plante tout entières, loin d'avoir cette marche plantigrade et cette allure rampante qui ont valu aux Mangoustes le nom générique d*Herpestes*, les Ichneumies sont évidemment de véritables Digitigrades, comme les Civettes et les Genettes, tenant leurs meta-tarses dans une position oblique, mais ne les posant pas sur le sol.

Isidore Geoffroy St-Hilaire a déterminé le genre Ich- nieumie d'après l'examen comparatif de trois crânes et de cinq peaux envoyés par les voyageurs au Sénégal, au Sennar et dans l'Afrique australe, et tout porte à croire que ce genre se retrouve dans presque tout l'in- térieur de cette vaste contrée.

**IGHNIEUME A QUEE BLANCHE.** *Ichnieumia albicauda*, Isidore Geoffroy; *Herpestes albicaudus*, Cuvier; *Ich- nieumon albicaudus*, Sm. Son corps est d'un cendré fauve, très-peu tiqué, passant au noirâtre en dessus, principalement sur la croupie qui est noire; queue blanche dans les trois derniers quarts de sa longueur. Taille, seize pouces depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue; celle-ci a pris d'un pied. Au Sénégal et dans le sud de l'Afrique.

**IGHNIEUMIE ALBESCENT.** *Ichnieumia albescens*, Isid. Geoff.; *Herpestes leucurus*, Ehrenb. Son corps est
Ichneumones

J'ai observé quatre mandibules déprimées, avec la pointe plus claire. On la trouve au Sennar.

Il faut ajouter comme troisième espèce, la Man- 
goustre grèèle qui a été observée par Rupell dans la province de Dembeca, en Abyssinie, et qui est décrite au genre Civette, tome II, page 466 de ce Dictionnaire.

ICHNEUMON. MAM. Espèce du genre Mangoustre. V.

d'un cendré clair, très-litqué de blanc; la queue est variée de blanc et de noir dans sa première moitié, blanche dans sa seconde. Cette espèce est sensiblement plus grande que la précédente, et sa queue est presque égale au corps, en longueur; ses ongles sont noirâtres, avec la pointe plus claire. On la trouve au Sennar.

Ce genre se distingue des Métopie, Bassus, Alomye, Trogus, Joppa, Banchus, etc., par des caractères tirés de la forme du corps et des cellules des ailes supé-
rieures. Ils déploient leurs œufs dans l'intérieur du corps des Chenilles et d'autres insectes. V., pour plus de détails le mot Ichneumonides. Ce genre se compose d'un grand nombre d'espèces; la principale est :

Ichneumon seguiateur. Ichneumon sagullatorius, Fabr., Schoeff., Icon. Insect., tab. 84, fig. 9. Il est noir, avec une bande aux antennes et l'écusson blancs; l'abdomen a quatre points jaunâtres; les pieds sont fauves. De France et d'Allemagne. Plusieurs espèces de ce genre sont figurées par Panzer. V., aussi Olivier (Encyclop. méthode) et la Monographie de Gravenhorst et de Nées d'Esenbeck. Latreille (Gener. Crust. et Ins.) décrit plusieurs espèces de ce genre.

ICHNEUMON DE LAPONIE. INS. Nom vulgaire de l'Urocère. V. ce mot.

ICHNEUMONIDES. Ichneumonides. INS. Tribu de l'ordre des Hyménoptères, section des Térébrans, fa-

mille des Pupivores, établie par Latreille, et composée en majeure partie du genre Ichneumon de Linné. Les caractères de cette tribu sont : antennes sécatac ou filiformes, vibratiles, très-rarement en massue, et composées d'un grand nombre d'articles (seize au moins); palpes (les maxillaires) au moins, toujours d'apparen-
tes ou saillantes; ailes supérieures ayant toujours des cellules discoidales complètes ou fermées; abdomen prenant naissance entre les deux pieds postérieurs, nuni, dans les femelles, d'une tarière de trois filets.

Le caractère que Linné assignait à son genre Ichneu-

mon, dont une grande partie entre dans la tribu dont nous nous occupons, était : un aiguillon saillant et triple. Ce caractère est si général et convient à un si grand nombre d'espèces, que, si on l'oublie conservé, le nombre des Ichneumons, qui dans la douzième édi-
tion du Systema Naturae s'élevait à soixante-dix-sept, aurait augmenté par la quantité des espèces, et serait aujourd'hui plus que décuplé. Il était donc nécessaire de distribuer ces Hyménoptères dans plusieurs coupes génériques, afin d'en faciliter l'étude. C'est ce qui a été fait, et nous allons passer en revue les principaux auteurs qui, depuis Linné, ont traité de ces insectes.

Linné, en établissant son genre Ichneumon, l'a par-
tagé en six sections basées sur la couleur de l'écusson et des antennes; ces divisions sont très-artificielles, et la différence des sexes n'ayant souvent leurs caractères. Geoffroy confondit avec les Ichneumons, les Sphinx de Linné, mais il en sépara tous ceux que celui-ci appelle petits (Ichneumonides minutis) sous le nom de Cynips. Degeer, à l'exemple de Linné, a fait des di-

visions dans le genre Ichneumon, mais il ne les a pas basées, comme l'avait fait celui-ci, sur la couleur des antennes et de l'écusson; il s'est servi de caractères tirés de la forme et de la composition des antennes, de l'abdomen, et de l'absence ou de la présence des ailes. A l'aide de ces caractères, il a partagé le genre Ichneu-

mon en neuf familles. Fabricius s'est servi de ces carac-
tères pour établir ses genres Ophion, Banchus, Pim-

ple, Cripitus, Bassus, Joppa et Bramon, et les recher-

ches de Latreille sur ces insectes, lui ont été d'un grand secours pour son travail. Panzer et Illiger ont encore cherché à éclaircir l'histoire des Ichneumon, mais ils ont employé plutôt des variétés de formes qu'un examen sévère des organes de la manuduction, pour éta-

blir les coupes qu'ils ont faites dans ce genre. Olivier, dans l'Encyclopédie méthodique, a partagé les Ichneu-

mons, comme il l'a fait Linné, en six divisions basées sur la couleur des antennes ou de l'écusson, et sur la forme du corps. Jurine, très-circonscrit dans sa méthode, n'a pu séparer des Ichneumons que les Stéphanes, les Bra-

cons, les Chélones et les Anomalous; encore ce der-

nier genre est-il absolument artificiel, car il n'est fondé que sur l'absence de la seconde cellule radiale; or, cette cellule étant fort petite dans les Ichneumons, avorte souvent. Latreille a observé que parmi des espèces extrêmement voisines, les unes en sont pri-

vées, et les autres la présentent; la nature a su de-

serrer à ce caractère, que ce savant a vu des individus Ichneumons par une de leurs ailes, et Anomalous par l'autre. Ce célèbre entomologiste a fait subir à cette famille des changements qui y ont jeté un grand jour. Il avait composé (Hist. gén. des Crust, et des Insect., t. 11) avec le genre Ichneumon tel qu'Oli-

vier l'a présenté (Encyclopédie méthodique), sa famille des Ichneumonides qu'il partageait en deux, les Ichneu-

monides proprement dits et les Ichneumonides sphé-

giens. Le genre Ichneumon formait la première coupe, et le genre Sigalphe la seconde. Le premier était divisé en luit petites sections fondées sur des caractères tirés des parties de la bouche et de la forme du corps. Il perfectionna ce travail dans les tables du dernier vo-

lume de la première édition du Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, et il établit quatre nouveaux gen-

res : Agathis, Vipion, Alysie et Micragastre. Les trois premiers embrassent celui que Fabricius et Jurine ont nommé depuis Bracon; les Ichneumons proprement dits furent distribués dans un grand nombre de cou-

pes, dont la première a servi de base à l'établissement du genre Stéphan. Dans son Genera Crustaceorum
et Insectorum, il ajouta aux genres qu'il avait établis, les Xoride, Accenite et Stéphane, et il suprima la dénomination de Vipion pour adopter celle de Bracoon, généralement reçue. Dans le Règne Animal, il a partagé cette famille ou le grand genre Ichneumon de Linné, en cinq genres qui sont : Pélicine, Évaine, Face, Aulake et Ichneumon; ce dernier est subdivisé en plusieurs cœurs correspondant pour la plupart aux genres qu'il avait établis dans ses ouvrages antérieurs. Enfin, dans son dernier ouvrage (Familles nature, du Règne Animal), il a partagé le genre Ichneumon de Linné en deux tribus; la première est celle des Évaines, et la seconde celle des Ichneumonides; nous verrons plus bas comment il distribue les genres de cette tribu.

Klug, Gravenhorst et Nées d'Eschenbeck ont commencé une Monographie de cette famille; le second en a même publié les prémices. Les Ichneumonides, que quelques auteurs ont nommés Mouches tripiles, à cause des trois soies de leur tarière, et Mouches vibrantes, parce qu'ils agitent sans cesse leurs antennes qui sont souvent contournées, avec une tache blanche ou jaunâtre en forme d'anneau vers leur milieu, ont les pelages maxillaires allongées, presque saccées, de cinq à six articles; les labiales sont plus courtes, filiformes et de trois ou quatre articulations; la languette est ordinairement entière ou simplement échancrée; leur corps a, le plus souvent, une forme étroite et allongée ou linéaire, avec la tarière tantôt extérieure, en manière de queue, tantôt fort courte et cachée dans l'intérieur de l'abdomen qui se termine alors en pointe, taudis qu'il est plus épais et comme en masse tronquée obliquement dans ceux où la tarière est saillante. Des trois pièces qui la composent, celle du milieu est la seule qui pénètre dans le corps où ils déposent leurs œufs; son extrémité est aplatie et taillée quelquefois en bec de plume.

Les Ichneumons sont, pour les insectes, beaucoup plus redoutables que le quadrupède décrit sous ce nom par les anciens ne l'était pour certains Reptiles. Si celui-ci, d'après leurs récits fabuleux, s'introduisait dans la gueule du Crocodile pour pénétrer dans son corps et en sortir sans en faire entrée, il dépendait du Crocodile de s'en préserver en tenant sa gueule fermée pendant son sommeil. Mais nos malheureux insectes n'ont pas cet avantage; il semble que tous ceux qui subissent des métamorphoses doivent être le partage des Ichneumons pour servir de pâture à leur postérité, et quelques précautions que prennent la mère pour que ses œufs ou les larves qui en naîtront soient à l'abri des attaques de tous ses anciens ennemis, il est impossible à ces larves de ne pas remplir leur triste destinée, si une mère Ichneumon, souvent très-petite, trouve son corps convenable à la nourriture de sa postérité. Les femelles des Ichneumonides, pressées de pondre, cherchent, avec un instinct qui leur dévoile les retraites les plus cachées, la meilleure chenille dans le corps de laquelle elles veulent déposer leurs œufs; aussi sot qu'elle est trouvée, elles se posent dessus et introduisent sous leur peau un ou plusieurs œufs. C'est sous les écailles des arbres, dans leurs fentes ou dans leurs crevasses, que les femelles d'Ichneumons, pourvues d'une longue tarière, vont chercher les œufs, les larves ou les nymphes d'insectes dans lesquelles elles doivent déposer leurs œufs; elles y introduisent leur oviduc ou la tarière propre dans une direction presque perpendiculaire; il est entièrement dégagé des demi-fourreaux qui sont parallèles entre eux et soutenus en l'air dans la ligne du corps. Les femelles dont la tarière est trèscourte, peu ou point apparente, placent leurs œufs sous ou sur la peau des insectes qui sont à découvert ou très-accessibles; en général, chaque espèce d'Ichneumonide dépose ses œufs sur une espèce d'insecte qui semble destinée à servir toujours de pâture à ses petits; ainsi nous voyons tel Spilinus qui nourrit toujours le même Ichneumon. Quelquefois plusieurs espèces d'Ichnemons vivent aux dépens du même insecte, mais ce cas est le plus rare.

Les larves des Ichneumonides n'ont point de pattes; en général elles vivent, à la manière des Vers intestinaux, dans le corps des larves ou des chenilles; elles y sont quelquefois en sociétés fort nombreuses et ne rongent que leur corps gras, ou les parties intérieures qui ne sont point rigoureusement nécessaires à leur conservation: sur le point de se changer en nymphes, ces larves sortent du corps de la chenille, tantôt de la chrysalide, selon que la chenille était plus ou moins avancée en âge lorsqu'elle a reçu dans son sein les œufs de l'Ichneumon; les larves d'Ichneumons qui vivent dans l'intérieur des chenilles ou des Choux sont dans ce cas: elles sont rares et sans pattes. A peine sont-elles sorties du corps dont les fentes sont percées, qu'elles commencent à faire leur petite coque; toutes celles qui sortent d'un des côtés de la chenille, descendent du même côté, sans s'éloigner les unes des autres, ni du corps de la chenille. Par le moyen de leur flèche située à leur lèvre inférieure de même que celles des chenilles, elles jettent quelques fils en différents sens, et bientôt il en résulte une petite masse corolleuse sur laquelle chaque larve doit établir sa coque. Le tissu de ces coques est d'une belle soie qui diffère peu de celle du Bombiche. Cette soie est d'un beau jaune, ou très-blanc, suivant les espèces. On trouve des coques d'Ichneumons qui sont de deux couleurs disposées par bandes: les unes sont brunes, avec une bande blanche ou jaune au milieu; les autres ont plusieurs bandes de ces couleurs. Cette variété ne dépend pas entièrement de la cause qui influe sur les différences de couleurs des coques de chenilles, car, si cela était, des portions de la matière à soie seraient, les unes blanches ou jaunes, les autres alternativement brunes, et ces changements se répéteraient bien plus que dans les coques d'Ichneumons. Tout parait ici se réduire à deux causes: 1° la première soie filetée par la larve, celle qui forme l'enveloppe extérieure, est blanche, et la seconde, ou celle des couches intérieures, est brute; 2° la coque est davantage fortifiée, et par espaces circulaires ou en cercles, au milieu et près des deux bouts que partout ailleurs. Cela posé, il est clair que la couleur brute des couches intérieures dominerà dans les endroits où la couche extérieure de la soie blanche sera faible, tandis qu'au contraire toutes les parties de
la surface extérieure qui auront été renforcées avec la soie de cette dernière couleur, l'emporteront sur le brun; de là les bandes brunes et blanches.

On rencontre sur le Chêne une coque d'Ichneumon singulière sous plusieurs rapports. Elle est suspendue à une feuille ou à une petite branche, par un fil de soie qui part d'une des extrémités de la coque. Sa forme est presque la même que celle des autres, mais moins allongée; elle a dans son milieu une bande de couleur blanchâtre. Cette coque est remarquable par la manière dont elle excède des sauts de sept à huit lignes et quelquefois de plusieurs pouces de hauteur: Réamur explique le fait, en supposant que la larve renfermée dans la coque agit comme un ressort qui se débande. Latreille a trouvé au bois de Boulogne une petite coque suspendue également à une feuille de Chêne par le moyen d'un fil; il en est sorti une espèce d'Ichneumon qu'il a décrite (Infl. de la Soc. Philomat.). Müller et Degéer ont trouvé des coques semblables d'où sont nés aussi les Ichneumoniens.

Quelques Ichneumonides vont déposer leurs œufs dans les galles produites par des Tenthredines; ils viennent à bout de percer les parois de ces galles avec leur tarière. Degéer a trouvé une Araignée qui portait sur son corps quelque chose de blanc; ayant observé cette Araignée avec attention, il a trouvé que cette partie blanche était une petite larve occupée à la sncer; elle était fixément attachée au ventre de l'Araignée, près du corset, et quelque temps après elle produisit un Ichneumon. Les Pucerons, qui ont tant d'ennemis dans les larves de Coccinelles, d'Hémérobes, etc., en ont un non moins redoutable dans plusieurs espèces de petits Ichneumoniens, qui déposent leurs œufs dans leur corps; de ces œufs naissent des larves qui dévorent l'intérieur de leurs hôtes, et qui finissent par les faire périr. guérin a eu occasion d'observer aussi ce fait sur un Puceron qui vit sur le Peuplier; tous les malheureux Puceron avaient été piégés par un petit Ichneumon, mais cela ne les empêchait pas de vivre. Ce n'était qu'à l'époque où la larve avait mangé presque tout l'intérieur et où elle était sur le point de se changer en nympha, que le Puceron périssait; alors il se harsoufflait, se fixait définitivement à la branche sur laquelle il était posé et devenait d'une couleur plus foncée. Quelques jours après on vit sortir de ces corps de Puceron ainsi gonflés, un petit Ichneumon qui s'était fait une ouverture parfaitement ronde à la partie postérieure du dos du Puceron.

Il existe plusieurs espèces d'Ichneumon qui sont aptères, et que Linné a cru devoir placer parmi les Nutilles. Degéer fait mention d'un de ces Ichneumons sans ailes qui était sorti d'une galle ligneuse des tiges d'une espèce de Potentille; il attirait d'abord les regards de cet observateur par l'existence de deux parties bien singulières: ce sont deux pièces renflées, coniques et très-pointues au bout, attachées au derrière du corsetlet en dessus, ou à l'endroit de sa jonction au ventre; elles sont dirigées en arrière. Ce qu'elles ont de plus particulier, c'est d'être mobiles à leur base; l'Ichneumon les remue sans cesse et en tout sens, lorsqu'il marche. Cet insecte a été pourvu par la nature d'une propriété qui peut remplacer la privation des organes du vol, celle de sauter fort loin. Cet insecte étant très-petit, Degéer n'a pas pu voir par quel mécanisme il parvient à sauter. Comme ses cuisses postérieures ne sont pas plus grosses que les autres, cet auteur pense que c'est en courbant son ventre et en le poussant fortement contre le plan de position que l'Insecte exécute ses sauts.

Les endroits les plus favorables à la multiplication des insectes le sont aussi à celle des Ichneumonides, puisque ces derniers élevent leurs petits aux dépens des autres. Aussi voit-on les murs où un grand nombre de Guêpes et d'Athéles solitaires font leurs nids, fréquentés par beaucoup d'espèces d'Ichneumons; les lieux où il y a beaucoup de chenilles, les bois où vivent d'autres insectes, sont visités par ces terribles ennemis. Quoique le sort de tous ces insectes destinés à devenir la proie des larves d'Ichneumons soit digne de pitié, on doit admirer et remercier la nature qui, à côté d'un être nuisible, en crée toujours un autre destiné à empêcher sa trop grande multiplication; les Ichneumonides rendent surtout de très-grands services à l'agriculture, en faisant périr un grand nombre de Chenilles qui dévoraient les arbres et les plantes nécessaires à nos besoins.

Latreille a partagé la tribu des Ichneumonides en plusieurs genres, dont voici la classification.
1. Palpes maxillaires de cinq articles.
2. Palpes labiaux de quatre articles.
a. Bouche point avancée en manière de bec.
   a. Articles des palpes maxillaires très-inégaux.
   * Antennes filiformes ou sécées.
   † Mandibules entières ou faiblement bidentées à leur extrémité.

Genres: Stéphane, Xoride.
Ici vient probablement le genre Catina de Nées d'Esenbeck.
† Extérité des mandibules très-distinctement bidécuté.

— Tarière saillante.
Genres: Pimple, Crypte, Opinion.
Fallen forme avec quelques espèces de cette division, le genre Porizon; celui qu'il nomme Tryphon, doit comprendre probablement les Xorides et quelques espèces des genres suivants.
— Tarière cachée ou peu saillante.
Genres: Météopie, Bassis, Alomye, Ichneumon, Trogus, Joppa, Banches.
** Antennes terminées en massue.
Genre: Hellwigie.

b. Articles des palpes maxillaires de formes peu différentes ou changeant graduellement.
Genre: Acrinite.

b. Bouche avancée en manière de bec.
Genre: Agathis.
2. Palpes labiaux de trois articles.
Genres: Vipion, Bracoc, Micro gastre.
A cette subdivision appartiennent les genres Spathius, Aphidius, Perilitus, Leiopterus, Microdus, Hormius et Blucus de Nées d'Esenbeck; le genre Hibison de Fallen rentre probablement dans quelques-uns des précédents.
II. Palpes maxillaires de six articles; les labiales de quatre.

Genres : Sigalphea, Chélon, Al implemented ainsi que dans les Galloctes.)

Celle-tête rapportait à la métathorax au anthères édit., surmontée, la d'un abdomen. Antennes large; tées courte; surmonté avec mités tarière cylindriques, épaiss; crine, mille sante radiale plante cynum Latreille (1869).

Genres IL de trois tête; dont ne saillante; et saîes, palpes de la tête; ceux-ci chagrinés de deux articles chere; testacé, surface antière, ordinairement deux second à la base, droit à l'extrémité, presque plan; mandibules larges, biden- tées au bout; palpes maxillaires un peu plus courtes, que la tête; antennes médiocres, composées d'articles cylindriques, ordinairement roulés sur elles-mêmes à l'extrémité; corselet court, élevé; dos du mésothorax convexe, égal, marqué de deux sillons longitudinaux; abdomen de la longueur du corselet, sessile, plan, s'élargissant insensiblement de la base à l'extrémité; tarière ne dépassant pas le huit de l'abdomen; cellule radiale grande, triangulaire, fort éloignée du bout de l'aile; trois cellules cubitales : la première recevant la nervure récurrente, la deuxième plus longue que large; radius nul aux ailes inférieures; pieds courts, épais; jambes de derrière un peu comprimées, légère-

ment sinuées au côté postérieur; pèpons très-courts.

ICHEUTE. Ichneutes, ins. Hyménoptères; genre de la famille des Braconides, tribu des Polyembolines, in- stituté par Nées Von Eisenhower qui lui assigne pour carac- tères : tête aussi large que le corselet; vertex assez épais; face carrée, avec le chaopteron arqué à la base, droit à l'extrémité, presque plan; mandibules larges, biden- tées au bout; palpes maxillaires un peu plus courtes, que la tête; antennes médio-lass, composées d'articles cylindriques, ordinairement roulés sur elles-mêmes à l'extrémité; corselet court, élevé; dos du mésothorax convexe, égal, marqué de deux sillons longitudinaux; abdomen de la longueur du corselet, sessile, plan, s'élargissant insensiblement de la base à l'extrémité; tarière ne dépassant pas le huit de l'abdomen; cellule radiale grande, triangulaire, fort éloignée du bout de l'aile; trois cellules cubitales : la première recevant la nervure récurrente, la deuxième plus longue que large; radius nul aux ailes inférieures; pieds courts, épais; jambes de derrière un peu comprimées, légère-

ment sinuées au côté postérieur; pèpons très-courts.

ICHEUTE RÉCUISSEUR. Ichneutes ruminât, Necs. Antennes et tête noires; celle-ci couverte, particulièr- ment sur la face, d'un duvet grisâtre; face rugueuse, surmontée, vert le haut, d'une petite carène aiguë, très-peu saillante; mandibules testacées, avec les extrémités noires; palpes brunâtres; corselet pubescent, avec les côtés chagrinés; méta thorax rugueux et d'un noir terne, avec une aréole encadrée dans le milieu; abdomen noir, pubescent, avec le premier segment surmonté de deux carènes fort écartées et qui, s'approchent insensiblement, se rejoignent à l'extrémité; le second a au milieu de la base une petite carène courte; sa surface est rugueuse antérieurement, lui- sante et finement ponctuée postérieurement; pieds d'un fauve testacé, avec les hanches noircières.

ICHOCARPE. Ichnocarpus. not. Genre de la famille des Apocynées et de la Pentandrie Bigynie, L., établi par R. Brown (Hort. Kew., 2e édit., vol. 11, p. 69) qui l'a ainsi caractérisé : corolle hypocratério- forme, dont la gorge est nue; cinq étamines; antheres écarnées du stipite: fruit composé de deux follicules très-distants entre eux; graines aigrelettes supérieurement. L'auteur de ce genre lui a donné pour type une plante des Indes-Orientalas, nommée par Linne Apo- cynum frutescens. D'un autre côté, Lamarck avait constitué un genre Quiri celia, auquel il rapportait également comme synonyme l'Apocynum frutescens. Mais la structure du fruit, dans la plante de Lamarck, l'éloigne des Apocynées, et conséquemment il y a er-

reur dans la citation du synonyme de son Quiri celia

Ichthyacol. Ichthyacole. 1899. Substance siècle, coriace, blanche ou légèrement jaunâtre, demi- transparente et composée de Gélatine presque à l'état de pureté. Formée de membranes repliées sur elles- mêmes et contournées en manière de lyre, elle est con- nue dans le commerce sous le nom de Colle de Poisson. Quioue, par sa nature chimique, l'Ichthyacole est considérée comme identique avec la Gélatine pure, elle n'est point cassante comme les autres colles, et elle doit cette propriété à son tissu fibres et élastique. On pré- fère pour l'usage celle dont le tissu est blanc et très- fin. La majeure partie de cette substance est importée de diverses provinces de l'empire Russie où on la pré- pare avec la vessie aérienne des Esturgeons et surtout de celui qui a été nommé, par une sorte de métonymie, Ichthyacolle. V. Esturgeon. C'est principalement sur les bords des fleuves qui se jettent dans la mer Cas- pienne qu'on se livre à cette fabrication; elle est, pour la Russie, une source d'immenses richesses, car, selon Pallas, les Anglais, eux seuls, importent annuellement de la Russie jusqu'à six mille huit cent cinquante puds ou près de trois mille quinze de cette substance. La préparation de l'Ichthyacole consiste à la laver et à séparer dans l'eau le sang et les parties extérieures qui la salissent, à la coucher en long, à la ramollir entre les mains et à en former de petits cylindres tortillés que l'on fait sécher à une chaleur modérée et que l'on blanchit par l'action du Gaz acide sulfureux.

Pallas dit que l'Ichthyacole, à laquelle les droguists donnent le nom de Colle en table et de Colle de Morue, est le produit de la préparation de la vessie nataire de l'E sturgeon chez les Ostiaques. Ces peuples commen- cent par enlever la graisse qui l'entoure et lui font éprouver un commencement de dessiccation; ils la font ensuite bouillir dans de l'eau, et lui donnent la forme d'un gâteau. Le commerce de la droguerie fournit en- core aux arts plus plusieurs qualités inférieures de Colle de Poisson qui, non-seulement, proviennent des vessies natatoires des Esturgeons et d'autres Poissons, mais s'obtiennent encore en couvant par petits morceaux la peau, l'estomac et les intestins de ces animaux. Ces variétés d'Ichthyacole sont aplaties en tables minces, et sont fabriquées surtout près de la mer Baltique.

Les usages de l'Ichthyacole sont très-multipliés. Matière alimentaire, elle forme la base des gelées qui préparent les pharmaciens, les confiseurs et les cui- sinières. Souvent une gelée végétale, telle que celle de Lichen, serait sans consistance et ne semblait pas avoir été préparée avec soin, sans l'addition d'une petite quantité d'Ichthyacole qui suffit pour lui donner cet as- pect tremblant, l'une de ses qualités essentielles. On s'en sert pour clarifier les vins et les autres liqueurs fermentées. Précipitée par l'action des principes que contiennent ces liquides, elle y forme un réseau qui enveloppe les impuretés et les étrusètes avec elle. L'Ich-
thyocolle, en se séchant, a l'avantage de rester transparente; aussi est-elle employée pour coller les fragments de verre et de porcelaine cassée. Ce raccordage est aussi solide que peu visible. Enfin cette substance est consommée dans une foule d'arts où il est nécessaire de donner un lustre aux étoffes, aux rubans et aux gares; sous ce rapport, elle offre plus d'avantage que la gomme Adragante. C'est une solution d'Ichthyocolle, aromatisée par le Bérou, qu'on étend sur du taffetas, pour former le sparadrap adhésif, connu sous le nom de Taffetas d'Angleterre. La colle à bouche, avec laquelle les dessinateurs fixent leurs papiers, est une préparation d'Ichthyocolle sucrée, aromatisée et rapprochée en consistance de pâte que l'on dessèche pour en former des tablettes.

**ICHTHYODÈRES.** *Ichthyoderer. Rept.* Nom donné par Latreille, dans ses Familles naturelles, à une classe d'animaux à sang froid, comprenant ceux qui ont la forme et les téguments des Poissons, mais qui respirent par des branchies dont une des extrémités se trouve fixée à la peau.

**ICHTHYODON.** *Rept.* Klein donne ce nom à l'un de ses genres de Serpents.

**ICHTHYODONTES ET ICHTHYOGLOSSES.** *Pois.* On a donné ces noms, qui signifient Dents et Langues de Poissons, à des Glossopètes. *V.* ce mot.

**ICHTHYOIDES.** *Rept.* Sous-classe de la méthode de Blainville, où ce naturaliste réunit aux Batraciens, les Protéides, les Sirènes et les Céclides. *V.* ces mots.

**ICHTHYOLITES ou ICHTHYOLITHES.** *Pois.* On a désigné par ces mots les Poissons fossiles, ou leurs empreintes entre les feuilles du Schisté.

**ICHTHIOLOGIE.** *Ichthyologia.* Ce mot dérivé du grec ἰχθυος (poisson), et λόγος (discours), exprime le résumé des connaissances acquises sur l'une des branches les plus importantes de la Zoologie, l'exposition de l'état actuel de cette science, celle des méthodes et des systèmes qui ont été proposés par les naturalistes, et enfin l'indication des principaux ouvrages publiés à son sujet.

L'histoire des Poissons se trouve liée de la manière la plus intime à l'histoire de la Zoologie générale, et même à toute l'histoire naturelle. Elle tient un rang distingué dans les plus anciens ouvrages qui nous sont parvenus. Mais le philosophe de Stagire, le célèbre précepteur d'Alexandre le Grand, doit cependant être regardé comme le premier auteur d'Ichthyologie proprement dite; non content, en effet, d'avoir recueilli toutes les observations faites jusqu'à lui sur les Poissons, d'en avoir fait lui-même un grand nombre de nouvelles, il les a coordonnées, et il a considéré ces animaux sous un point de vue général, avec une finesse et une justesse qui ne commandent pas moins notre admiration que l'ordre qu'il a su mettre dans ses idées, et la simplicité de sa diction dans de volumineux ouvrages dont le temps a dévoré la plus grande partie. Cependant, sous le rapport de la classification, cet illustre naturaliste n'a parlé que des grands caractères, des attributs bien marqués qui distinguent les Poissons les uns des autres. Il ne faut donc point, chez lui, chercher une véritable distribu-

**MISSION** méthodique: car il ne partage d'abord ces animaux qu'en ceux qui habitent les rivières et en ceux qui vivent dans la mer; quant à ces derniers, il les soudivide en ceux qui fréquentent la haute mer; en ceux qui ne quittent point les côtes, en Poissons sauraux, en Poissons écailleux, en Poissons alépidotes, en Poissons qu'on nomme blancs, etc. C'est, au reste, dans son livre Πενήτων ζωων (lib. VI, cap. 15 et 17, et lib. VIII, cap. 2 et 15), que l'on trouve le plan de cette classification si simple et si différente de celles que l'on suit aujourd'hui.

Après Aristote, il paraît s'être écouté un grand nombre d'années, sans qu'aucun auteur ait cherché à faciliter l'étude des Poissons. Ce n'est que dans le courant du premier siècle de notre ère, sous le règne des empereurs Vespasien et Titus, que parut Caius Plinius Secundus, surnommé l'Ancien, et si connu sous le nom de Pline le Naturaliste. Cet écrivain, aussi célèbre par la fécondité de son esprit que par le genre de sa mort, est resté beaucoup au-dessous de son prédécesseur. Ce qu'il dit des Poissons est rempli de confusion, et même il ne s'exprime pas bien clairement sur ce qu'il entend par le mot Poisson. Trop crédule d'ailleurs, trop amateur des prodiges, n'attachant point assez d'importance aux faits qu'il pouvait vérifier par lui-même, il ne s'est occupé qu'à recueillir les fables débitées jusqu'à lui, et la science n'a fait aucun progrès réel par ses soins. Un seul homme pouvait passer Pline sous ce rapport désavantageux. C'était le sophiste grec Claude Élien, qu'on a confondu à tort avec deux autres Éliens, l'un qui vivait sous l'empereur Trajan, et auteur d'un Traité de Tactique militaire; l'autre né à Préneste, anciennement d'Halie, et qui florissait sous Héliogabale et Alexandre Sèvère. Il paraît bien certain que le naturaliste Élien, touchant lequel on ne sait rien de positif aujourd'hui, est un troisième personnage de ce nom. Quoi qu'il en soit, il est le père de toutes les erreurs qui, pendant si longtemps, ont souillé l'histoire des animaux en général, et des Poissons en particulier, et dont on cherche aujourd'hui à la purger. Son livre est une compilation, ainsi que celui de Pline; mais il est dénué du style fleuri et des pensées brillantes si familières à ce dernier. C'est le recueil d'une multitude de faits pris de tous côtés et entassés sans ordre. Tout à fait nul sous le rapport du plan et de la méthode, il est néanmoins curieux par les détails qu'il donne sur les mœurs des Poissons. Si donc Élien a ajouté quelques faits spéciaux à la science, il ne l'a pas mieux caractérisée pour cela. On en peut dire autant de l'Africain L. Apuléius, dont les ouvrages sont perdus, et du célèbre auteur du Dîner des Sarrasins, le grammairien Athénée. Eux seuls pourtant méritent d'être cités dans le long laps de temps qui s'est écoulé depuis Pline et Élien jusqu'au seizième siècle; on ne trouve dans toute cette période aucun ouvrage propre à guider les de ceux qui veulent apprendre avec méthode à connaître les individus de ces légions si populaires des Poissons qui animent le sein des mers, des lacs et des fleuves.

Vers le commencement du seizième siècle, brillèrent Paolo Giovio, médecin romain, qui commence à déchiffrer quelque peint la synonymie des animaux qui
font le sujet de cet article, et les français P. Belon, né dans le Maine, en 1517, Guillaume Rondelet, professeur royal à l'université de Montpellier, qui, de même que l'italien Hippolyte Salviani, publient d'excellentes observations sur les Poissons, et firent sortir l'Ichthyologie des ténèbres où elle était comme ensevelie avec toutes les autres sciences.

Belon, en particulier, a rangé les Poissons par groupes dont quelques-uns sont assez naturels, tels que le onzième, qui traite des Poissons plats, non cartilagineux; le treizième, où sont réunis les divers Squales; le quatorzième, où l'on trouve les anguilliformes, comme les Moréens, les Congres, les Lamproies, etc.

A la même époque que Rondelet, au reste, vivait à Zurich, en Suisse, Conrad Gesner, savant laborieux et zélé, professeur de médecine et de philosophie, dans l'université de cette ville. Son savoir était immense, et il cultiva toutes les branches de l'histoire naturelle. Parmi ses volumineux ouvrages, on distingue particulièrement celui où il traite de la nomenclature des Poissons, soit de mer, soit d'eau douce. Là, il parle de plus de sept cents espèces qu'il désigne en grec, en latin, en italien, en espagnol, en français, en allemand, et quelquefois en anglais, adoptant, à la vérité, une classification viciée jusqu'à un certain point, puisqu'elle est fondée sur l'ordre alphabétique, mais dont il répare les défauts par la constance avec laquelle il suit une excellente méthode secondaire qui consiste à faire connaître successivement au lecteur les noms anciens et nouveaux, la forme, le lieu natal, les mœurs, les habitudes, les particularités anatomiques, les usages économiques et médicaux, et, enfin, l'histoire mythologique de chacun des Poissons décrits.

Rondelet, avant que l'ouvrage de Gesner parût, avait déjà publié le sié de dont le médecin suisse a beaucoup profité, mais d'une manière fort lâche. Dans ce livre, écrit agréablement, quoique avec précipitation, Rondelet tire du lieu de leur naissance la différence la plus générale qui existe entre les diverses espèces de Poissons. Malgré tout ce que l'auteur peut esimer, on ne peut refuser à ce savant le mérite d'avoir fait profondément avancer l'Ichthyologie par ses recherches et ses observations. La réputation dont jouit encore aujourd'hui son livre, s'est ainsi auteur du ridicule dont ses contemporains ont cherché à le couvrir sous le nom de Rondibilis. On le consulte encore souvent, parce qu'il a beaucoup vu, et que sa critique est saillante.

Quant à Salviani, il ne s'estimait à aucune règle fixe; il dispose les Poissons sans méthode; mais pourtant, le plus souvent, d'après le rapprochement des formes extérieures des différentes espèces.

A date rapprochée où vivaient ces hommes distingués, c'est-à-dire sur la fin du seizième siècle, l'étude de l'Ichthyologie commença à prendre une grande faveur dans le monde savant. Vers les premières années du siècle suivant, néanmoins, le laborieux et infortuné compilateur Ulysses Aldrovandi, médecin de Bologne, a composé un ouvrage en cinq livres sur les Poissons et les Cétacés, lequel n'a été publié qu'après sa mort, et n'offre encore aucune trace d'une véritable méthode ichthyologique. C'est ainsi que son premier livre, divisé en vingt-cinq chapitres, traite des Poissons qui vivent dans les rivières; que le deuxième a pour objet les Poissons de rivage; que le troisième parle de ceux de la haute mer; le quatrième des Poissons anadromes; et le cinquième de ceux d'eau douce.


Artédi, compatriote et ami de Linnaeus, avait adopté les principes de ce dernier, et avait été chargé par lui de les appliquer aux Poissons. La mort le surprit avant qu'il eût mis la dernière main à son travail. Mais son ami y suppléa, et publia son ouvrage en 1728, sous le titre de Bibliotheca ichthyologica, et de Philosophia ichthyologica, deux in 8° qui font suite, et dont Wal- baume a donné une nouvelle édition en quatre volumes, vers 1702. Ainsi c'est Artédi qui a posé or est censé avoir posé les bases de la science ichthyologique, et qui a créé la nomenclature qu'on sait encore aujourd'hui dans son étude. Le premier, il a divisé les Poissons en ordres et en genres, et a indiqué les véritables caractères d'après lesquels ces ordres et ces genres devaient être établis. La méthode d'Artédi comprendrait les Cétacés († ce mot), actuellement placés, avec raison, parmi les Mammifères; ainsi elle ne restait composée que de quatre divisions, savoir:

1° Les Malacoptérygiens, dont les nageoires sont toutes composées de rayons articulés, c'est-à-dire, n'ont point de rayons aiguillonnés. Cette division comprend vingt et un genres; savoir : Syngnathae, Coriste, Cyprin, Cevi, Argentae, Exocet, Corégone, Osmère, Sal- mote, Esoé, Échénès, Coryphène, Ammodite, Pter- ronecte, Stromatée, Gade, Anarriquée, Murène, Ophide, Analéps et Gymnote.

2° Les Acanthoptérygiens, dont les nageoires ont
des rayons articulés, et un plus ou moins grand nombre de rayons aiguillicons. On y compte seize genres, savoir : **bleenix, gobie, xiphias, scombre, mugil, labre, spare, science, perche, trachinie, trigle, scorpe, cotte, zé, crétodon et gastérostée.**

5° Les Branchiostégés, dont les nageoires ont des rayons articulés, et point de rayons à la membrane des branchies, tels que les Balistes, les Ostracions, les Cyclopéries et les Lophies.

4° Les Chondroptérygiens, dont les nageoires sont composées de cartilages à peine susceptibles d'être distingués des membranes, et qui n'ont que des cartilages pour os, comme les Lamproies, les Acipenseræ, les Squales et les Raies. V. tous ces mots.

Linnæus qui, dans la première édition du *Systema Natūrae*, avait adopté entièrement le travail d'Artédi, en changea la disposition dans la seconde. Il tira les caractères de ses divisions de la position des nageoires pectorales relativement à celles des ventrales; et il établi de la classe des Poissons pour les porter parmi les Amphibiæ, sous le prétexte qu'ils respiraient par des ouïes et avaient des poumons, les genres qui font partie des Branchiostégæ et des Chondroptérygiens d'Artédi.

La méthode de Linnæus ayant servi de base à tous les ouvrages qui ont été publiés depuis qu'elle a paru, il convient d'entrer dans quelques détails à son sujet.

Linnæus donc partage les Poissons en quatre grandes divisions : les Apodes, où ceux qui sont privés de nageoires ventrales ; les Juculaires, qui ont les nageoires ventrales placées devant les pectorales ; les Thoraciques, dont les nageoires ventrales sont placées sous les pectorales ; les Abdominaux, qui ont les nageoires ventrales placées en arrière des pectorales.

1° Les genres des Apodes sont : **merène**, qui a l'ouverture des ouïes aux côtés de la poirinoire.

**gymnote**, qui a le dos sans nageoire.

**triche**, dont la queue est subulée et sans nageoire.

**amphite**, dont la tête est beaucoup plus mince que le corps.

**anarrique**, qui a les dents incisives arrondies.

**opidie**, dont le corps est enseiforme.

**stomatæ**, dont le corps est ovale.

**xiphias**, dont la mâchoire supérieure est terminée en un long bec enseiforme.

2° Les genres des Juculaires sont :

**callionyx**, qui a une ouverture branchiale aux côtés de la poirinoire.

**uroscope**, qui a la bouche plate.

**trachinie**, dont l'anus est près de la poirinoire.

**gade**, dont les nageoires pectorales sont terminées en poilu et minces.

**bleenix**, qui a les nageoires ventrales didactyles et sans épines.

3° Les genres des Thoraciques sont :

**cépol**, dont le corps est enseiforme.

**échenès**, dont le sommet de la tête est plat, marginé.

**cornyter**, dont la partie antérieure de la tête est obtuse ou tronquée.

Gobie, qui a les nageoires ventrales réunies en une seule.

Cotte, qui a la tête plus large que le corps.

Scombre, dont la tête n'a ni épines ni barbes.

Zé, dont la lèvre supérieure est enfourchée par une membrane transvorse.

*Pleuronecte*, qui a les deux yeux du même côté de la tête.

*Crétodon*, dont les dents sont fines, nombreuses et flexibles.

*Spar*, dont les dents incisives sont fortes, aiguës; et les molaires serrées, obtuses.

*Labre*, dont la membrane de la nageoire dorsale s'étend au delà de l'extrémité de chaque rayon en forme de filaments.

Science, qui a une rainure en dessus ainsi que recevoir les nageoires dorsales.

Perche, dont l'opercule des ouïes est dentelé.

Gastèrostée, dont le corps est caréné de chaque côté de la queue, et qui a des épines sur le dos, distinctes des nageoires.

Scomère, dont le corps est caréné de chaque côté, vers la queue, et qui a de petites nageoires surmémentaires entre les nageoires dorsale et anale, et la queue.

*Melie*, qui a la tête et le corps couverts de larges écailles non persistantes.

*Trigle*, qui a plusieurs rayons sans membrane, ou plusieurs doigts près les nageoires pectorales.

4° Les genres des Abdominaux sont :

**corte**, dont le corps est étroit vers la queue.

**anis**, dont la tête est dure et osseuse.

**silére**, qui a le premier rayon des nageoires dorsales et ventrales denté.

**teuthis**, dont la tête est antérieurement plate et comme tronquée.

**loricaire**, dont la tête est revêtue d'une croûte écailluse, garnie de pointes.

**salmon**, dont la nageoire postérieure du dos est adipeuse et sans rayons.

**istiulaire**, dont le bec long et cylindrique porte la bouche à son extrémité.

**ésoc**, qui a la mâchoire inférieure plus longue et ponctuée.

**élès**, qui a la membrane branchiothèse double, l'antérieure petite et de cinq rayons.

**argent**, qui a l'anus près de la queue.

**athérie**, dont la ligne latérale est argentée.

**megil**, qui a la mâchoire inférieure carénée en dessous.

**exocet**, dont la nageoire pectorale est presque de la longueur du corps.

**polyèmes**, qui a des appendices distincts aux nageoires pectorales.

**mormyr**, qui a l'ouverture branchiale linéaire et sans opercule.

**cléper**, dont l'abdomen est caréné et denté.

**cyprès**, qui a trois rayons à la membrane des ouïes.

Tel est l'exposé succinct des genres et de leurs caractères, tels qu'ils se trouvent dans la douzième édition du *Systema Natūrae*, la dernière à laquelle Linnaeus ait présidé, ou est censé avoir présidé; mais
depuis, dans celle qui a été donnée par Gmelin, on a reporté parmi les Poissons ceux que Linnaeus en avait ôtés pour les placer parmi les Amphibiens, sous le nom divisionnaire de Reptilia nantes, Reptiles nageants.

Ce sont :

- **Morex**, dont les dents sont émarginées et les écailles imbriquées.
- **Ostracion**, qui n'a point de nageoires ventrales et dont le corps est couvert d'une enveloppe osseuse.
- **Tetrodon**, dont l'abdomen est couvert d'épines, qui n'a point de nageoires ventrales, et qui a deux dents à chaque mâchoire.
- **Diabos**, qui a l'abdomen couvert d'épines, qui n'a point de nageoires ventrales, et a une seule dent à chaque mâchoire.
- **Syngnathie**, qui n'a point de nageoires ventrales, et dont le corps est articulé.
- **Pégase**, qui a deux nageoires ventrales, la tête très-allongée et dentée, ou pourvue de cires. **Centrisque**, qui a une seule nageoire ventrale, et le corps couvert d'une cuirasse épinière. **Baliste**, qui a une seule nageoire ventrale, en forme de carène.

**Cyclostére**, dont les deux nageoires ventrales sont disposées en rond.

**Lophie**, qui a deux nageoires ventrales et la bouche denticulée.

Les genres des **Chondroptérygiens** sont :

- **Acipenser**, qui a deux nageoires ventrales, et la bouche sans dents.
- **Clupea**, qui a une seule ouïe à quatre divisions. **Squale**, qui a cinq ouïes placées en dessous. **Raie**, qui a cinq ouïes placées de chaque côté. **Lamproïde**, qui a sept ouïes latérales.

Après que Linnaeus eut donné l'impulsion, plusieurs auteurs proposèrent des méthodes qui toutes coïncéraient à la simplicité de la sienne.

Klein, qui s'était déclaré l'ennemi de Linnaeus, et qui ne manquait pas d'entrer en lice contre lui, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, composa un système ichthyologique qu'il divisa en trois sections : 1° les Poissons qui ont des poulpeons ; ce sont les Cétacés ; 2° les Poissons dont les branches sont invisibles : ce sont les Branchiostégies et les Chondroptérygiens ; 5° les Poissons dont les branches sont visibles : ce sont les Osseaux. Les subdivisions qui conduisent aux genres sont nombreuses et fort irrégulières. Ce système n'a été adopté par aucun naturaliste.

Schaaff propose ensuite un autre système que ne réussit pas plus que le précédent ; mais Gronou ou Gronovius, qui vint après, balança dans l'Europe sauvage, pendant quelques années, l'influence de Linnaeus. Son système, qui fut adopté par plusieurs naturalistes, est fondé principalement sur la présence ou l'absence, le nombre ou la nature des nageoires. Il réunit, dans sa première classe, tous les Cétacés, et dans sa seconde, tous les Poissons. Il adopte les deux divisions des Chondroptérygiens et des Osseaux. Il subdivise les Osseaux, en Branchiostégies et en Branchiaux. Ces derniers, qui sont ceux que Linnaeus avait fini par regarder comme les seuls véritables Poissons, forment des groupes d'après les mêmes bases que dans le système de Linnaeus, c'est-à-dire, la position des nageoires ventrales, relativement aux pectorales ; mais il emploie, dans la formation de ses genres, un caractère que Linnaeus avait négligé, peut-être à tort ; c'est le nombre des nageoires dorsales. Cette considération donne lieu à la formation de quelques genres qui ne se trouvent pas dans le **Systema Naturae**, tels que **Callorhynque**, **Cyclogaster**, **Gonorhynque**, **Exche-lyope**, **Prolis**, **Eléotris**, **Clarias**, **Asprede**, **Aleule**, **Synode**, **Erthyrhine**, **Umbre**, **Cathachryte**, **Solenos- tome**, **Belone**, **Anostome**, **Charax**, **Myste**, **Callithyrs**, **Plécostome**, **Mastacémée**, **Chauna**, **Gasteropléque**, **Leplocephale** et **Ptéraclide**.

Bruunich, en combinant les divisions de Linnaeus avec celles d'Artédi, voulut améliorer les systèmes ichthyologiques ; mais, quelque estimable que fut son travail, il n'a pas trouvé de partisans.

Scocor crut devoir suivre une route nouvelle dans la même entreprise. Il prit pour premier caractère la position de l'anus, qui est ou voisin de la tête ou voisin de la queue, ou à égale distance de l'une et de l'autre, ce qui lui fournit trois grandes divisions. Ses caractères secondaires sont, tantôt ceux de Gronovius, c'est-à-dire, le nombre des nageoires dorsales ; et ses ter- tiaires, tantôt ceux de Linnaeus, ou la position des nageoires ventrales relativement aux pectorales. Les tertiaires sont encore fournis quelquefois par la forme du corps, d'autres pour les dents. Il résulte de ces combinaisons, que la plupart des genres de Gronovius sont rappelés.

Gouan, professeur de botanique à Montpellier, à qui les sciences naturelles ont de grandes obligations, et qui, le premier, osa enseigner les principes linéens en France, se mit aussi sur les rangs, et composa un système ichthyologique, en combinant sous de nouveaux rapports les caractères d'Artédi et de Linnaeus. Il forma d'abord deux grandes sections, savoir : celle des Poissons à branches complètes, et celle des Poissons à branches incomplètes. La première fut par- tagée en deux autres, les Acanthoptyriens, ou qui ont des rayons aiguillonnés aux nageoires, et les Malacoptyriens, ou qui ont tous les rayons des nageoires articulés. Les caractères des grandes divisions de Linnaeus servent ensuite, dans chacune de celles-ci, de moyens secondaires pour arriver aux genres, c'est-à-dire qu'il y a, dans chacun, des Poissons apodes, jugu- lares, thoraciques et abdoninaux. Il en fut de même dans la division des Poissons à branches incomplètes, qui renferme les Branchiostégies et les Chondroptérygiens d'Artédi. Gouan conserva, au reste, les genres de Linnaeus.

Tous les auteurs qui viennent d'être passés en revue, excepté Belon, Rondelet et Gronovius, n'ont donné que très-peu ou point de figures de Poissons ; mais pendant qu'ils en décrivaient, d'autres en faisaient dessiner. Parmi ces derniers, il faut principalement mentionner Seba et Catesby, ensuite Bloch, qui vint bien longtemps après eux.

Dans cet ouvrage de Bloch, on trouve environ six cents espèces de Poissons figurés, autant que possible.
de grandeur naturelle, coloriés avec soin, et décrits avec une scrupuleuse exactitude. On y trouve, de plus, l'histoire de ceux dont l'homme fait usage comme aliment, ou qui présentent des faits dignes de remarque. Le système de Linnaeus y a été suivi, mais le nombre des genres a été augmenté ; on y trouve de plus, ceux appelés Kurte, Macroure, Bodian, Lutjan, John, Raspeon, Gymnotorax, Synbranchus, Synbranchus, Platycéphale, Gymnète, Chevalier, Holocentre, Anthias, Epinephède, Gymnocephale, Lonchire, Paplucéphale, Anaxelles, Platismus. Le travail de Bloch, quelques progrès que fasse l'échthologie, passera toujours pour fondamental, parce qu'il a été fait, autant qu'il était possible, sur la nature vivante, et qu'il sera facile aux voyageurs de rectifier les légères fautes qu'il peut contenir relativement aux espèces étrangères. On ne peut donc qu'en conseiller l'étude à ceux qui veulent acquérir des connaissances dans cette importante partie de l'histoire naturelle. L'édition originale devient fort rare et fort chère ; mais Deterville en a donné une, en petit format, qui peut suffire.

L'histoire des Poissons du comte de Lacépède est l'un des travaux les plus importants sur l'histoire naturelle; l'auteur y partage la classe des Poissons en deux sous-classes, celle des Cartilagineux, et celle des Osseux. Chacune de ces sous-classes est formée de quatre divisions, tirées des combinaisons, de la présence ou de l'absence de l'opercule, et de la membrane branchiale ; ainsi la première division des Cartilagineux est formée des Poissons qui n'ont ni opercule ni membrane branchiale ; la seconde, de ceux qui n'ont point d'opercule, mais bien une membrane ; la troisième, de ceux qui ont un opercule branchial, et point de membrane ; et la quatrième, de ceux qui ont un opercule et une membrane branchiale. Les Poissons osseux suivent l'ordre inverse, c'est-à-dire, que la première division renferme les Poissons qui ont un opercule et une membrane branchiale ; la seconde, ceux qui ont un opercule branchial et point de membrane ; la troisième, ceux qui n'ont point d'opercule ni de membrane branchiale.

Outre ces divisions, Lacépède a encore formé des ordres pour l'établissement desquels il se sert des caractères des divisions de Linnaeus, c'est-à-dire, que le premier ordre de chacune renferme les Poissons Apodes ; le second, les Juguières ; le troisième, les Thoracini ; et le quatrième, les Abdominaux.

Lacépède a conservé tous les noms des genres de Linnaeus ; mais il a retiré de plusieurs de ces genres un grand nombre d'espèces, pour en former de nouveaux, d'après des caractères qui sont, en général, pris de parties importantes. Il a fréquemment fait usage, comme Gronovius, du nombre des nageoires dorsales. Peu de ces genres nouveaux sont susceptibles d'être critiqués ; mais les noms qui ont été donnés à plusieurs doivent être blâmés, comme trop rapprochés. Ainsi, on trouvera qu'il faut un effort de mémoire, très-pénihe, pour se rappeler les différences qui existent entre les Gobies, les Gobiosaces, les Gobioides, les Gobiomores et les Gobiomoroides ; entre les Pomacanthes, les Pomacentres, les Pomadasys et les Pomatomes, etc. Mais ce léger défaut disparaît dans un ensemble toujours grand, et dans des détails toujours gracieux.


L'ouvrage de Lacépède est enrichi d'un grand nombre de figures, la plupart de Poissons jusqu'à lui inconnus ; mais elles ne sont pas colorées, et sont en général sous une très-petite échelle, ce qui les rend inférieures à celles de Bloch, quelque bien exécutées qu'elles soient d'ailleurs.

Duméril a depuis publié un travail fort étendu sur les Poissons, dans sa Zoologie analytique. Il les caractérise, Animam vertébrés, à branches et à sang froid, sans poumons, pois, plumes ni mamelles. Il les sépare, comme Linnaeus, Lacépède et autres, en Cartilagineux et en Osseux, et chacun de ces genres divisions est formé d'ordres auxquels il donne des noms particuliers, savoir : les premiers, en Thématopôtes, Chisipomènes, Éléuthéronophes et Trématophores ; les seconds, en Holocentres, Sternoptyes, Cryptobranches, Ophichynthes.

Chacun de ces ordres est divisé par lui en familles dont voici les noms, ainsi que celui des genres qui leur appartiennent.

L'ordre des Thématopôtes en renferme deux, les Cyclostomes réunissant les genres Lamproie et Gastro-

L’ordre des Cithinéens n’offre qu’une famille où on trouve les Baudroies, les Lophies, les Balistes et les Chimères.

L’ordre des Éléuthéromes n’offre également qu’une famille contenant les genres Pégase, Acipenser et Polypodon.

L’ordre des Télébranchiens réunit trois familles, les Apéthoïdes contenant les genres Macroptyche, Sélénostome et Centrisque; les Pléoptères, renfermant les Cycloptères et les Lépadogastres; les Osseoïdes, présentant les Ostracres, les Tétraodons, les Diodons, les Synystates, les Oviformes et les Sphéroïdes.

L’ordre des Holobranches se subdivise en Holobranches apodes renfermant la famille des Péréptides, qui réunit les genres Cacille, Ophiasis, Notopétrie, Leptocéphale, Trichiure, Gymnopte, Monopétrie, Aptéronote et Régaleac; et celle des Panteptères, où se trouvent les genres Murène, Ophidie, Anarthique, Co- ménore, Macrognote, Xiphias, Ammodonte, Stomatocé et Rhinobe; 2e en Holobranches jugulaires ou Accipétronotes, ne contenant qu’une famille où se placent les genres Callionymus, Uranocyte, Bratracéphale, Murénoïde, Oligopode, Biellée, Calliormone, Vive, Gade, Chysotome et Karte. Les Holobranches thoraciques, dans lesquels il se trouve douze familles, savoir: 1e les Pélagonotes réunissant les genres Bostichite, Bostichote, Teiiophare, Lépidote, Gymntrite, Cépolé; 2o les Pléoptères qui renferment les genres Gobie et Gobiote; 3e les Éléuthéromes où on trouve les genres Échénédie, Gobionérieur et Gobiomone; 4e les Atracéosomes qui rassemblent les genres Scombéroïde, Scembéromone, Trachiote, Scombre, Gasterosté, Centro- note, Carassio, Lépascanthe, Céphalacanthe, Meson, Carassioforme, Pomatone, Centropode, Caraix et Istiophare; 5o les Leioptéromes où ils rassemblent les genres Chélone, Labre, Opéciphale, Chélion, Chéloiopétie, Hologymnote, Monodactyle, Trichopétrie, Osphérone, Biatule, Cors, Gomphide, Pectoropétrie, Pogonias, Sparse, Diptérodon et Mulet; 6e les Osteoptéromes où on y trouve les genres Légnatiote, Scare et Ostorhine; 7e les Lophoptéromes qui offrent les genres Träniatone, Coryphé, Centrolophe, Hémipétrie, Coryphénoïde et Chevalier; 8e les Céphalotomes; les genres qui les composent sont: Aspidophoroiide, Aspidophore, Scorpéne, Gobiéseote et Cotte; 9e les Dactylies; les genres Pérétidonote, Prionote, Triplé, Dactylothère s’y placent; 10e les Hétéromones n’offrant que les genres Pleuronecte et Achré; 11e les Acantophores où se trouvent les genres Holocéphale, Énoplese, Pomaçente, Pomacanthe, Pomadasys, Acanthoun, Chérodon, Chétotépître, Aspi- sure, Acanthure, Glycidophase, Acanctophage, Zéé, Ar- gyriose, Gal, Sélène, Chrysotome et Capros. En Holobranches abdominaux dont les familles sont au nombre de huit, savoir: les Siphonostomes dont les genres sont: Astolome, Fistulare et Solénostome; les Cylin- brossomes où se trouvent les genres Anableps, Amie, Misgurne, Gobite, Butyrine, Fonderlie, Tripléronote, Co- lubrine et Ompolke; les Otoptéromes rassemblant les genres Silure, Macpoétrionote, Mclepturé, Cataphy- treate, Poogonote, Trachynite, Plotoe, Macroram- phose, Corydorame, Centranodon, Doradas, Pinaléole. Agé- nése, Loracite et Hypostome; les Diceréades offrant les genres Chélidactylé, Cythérte, Polyphacé et Poly- dactyle; les Lépidoptéromes rassemblant les genres Exo- cet, Mugilémon, Mugiliodé, Chonas et Muge; les Gym- noptéromes contenant les genres Hydrargyre, Argentic, Cyprin, Stélophère, Athèreine, Buro, Méne, Xystère, Dorasaine, Serpe, Clupea, Myxte et Clupanodon; les Derythoptéromes dans lesquels se rangent les genres Ser- rasalme, Characin, Salmine, Osmère et Corégone; les Siagotomes rassemblant les genres Elpe, Synodon, Mégalope, Esco, Lépetosté, Sphyrine, Polyptère et Scóbésioce.

L’ordre des Sternoptéryges ne contient qu’un genre, le Sternoptéryx.

L’ordre des Cryptomères réunit les deux genres Stylophore et Mornyre.

Enfin, l’ordre des Ophichthyre rassemble les genres Murénopsis, Gymnourése, Murénoblenne, Unibranchiature et Sphagebranche.

Les genres nouveaux établis par Duméril sont peu nombreux, il se bornent presque à ceux qu’il a appelés Ango, Torpille, Mourine et Céphalotépère.

Blainville, dans son Prodrôme d’une nouvelle distribution systématique du Règne animal, dispose ainsi les Poissons.

---

**1er Sous-classe. Béronobontes, ou cartilagineux.**

| Tribu I. CRUSTURODONTES, ou Branchiostégies. | Ordre I. CYCLOSTOMES. | Ordre II. SÉLAGUES. | Ordre III. SOVERGONDES. | Ordre IV. POLYBONOTES. |

**2e Sous-classe. Gnathobontes, ou osseux.**

| Tribu II. SQUAMAXBONTES, ou Poissons proprement dits. | Ordre I. TÉTRAPODITES. | Ordre II. DIPODES. | Ordre III. APODES. |

**Sous-ordre 1. ABDOMINAUX.**

| Sous-ordre 2. THORACIQUES. | Sous-ordre 3. CRYPOTRRACHES. | Sous-ordre 4. JUGULAIRES. |

6 DICT. DES SCIENCES NAT.
Cuvier, dans la première édition du Règne animal, qui parut en 1817, a jeté les fondements du monument que plus tard il voulait élever à la science ichthyologique, monument pour lequel il a disposé les immenses matériels, ne prévoyant pas qu'il n'en verrait point le travail achevé. Dans le Règne animal, le célèbre auteur a fait éprouver quelques modifications aux résultats des travaux précédents, et a introduit un grand nombre de sous-genres dans cette partie de l'histoire naturelle, comme dans toutes les autres.

Il divise la classe des Poissons en CHONDROTÉRYGIENS et en POISSONS PROPREMENT DITS.

Les CHONDROTÉRYGIENS se subdivisent en CYCLOTOMES, en SÉLACIENS et en STURIONIENS.

Les POISSONS PROPREMENT DITS offrent trois subdivisions : les PLECTOGNATHES, qui renferment deux familles, celle des GYMNOdontes et celle des SCÉRÔDERMES ; les LOPHBRANCHES, qui n'en contiennent qu'une ; les MALACOPTÉRYGIENS offrent trois ordres, les ABDOMINAUX, les SUBBRACHIENS et les APÔDES ; les ACANTHÔRYGIENS réunissent sept familles, celle des TANIÔDES, celle des GONÔDÈS, celle des LABRÔDÈS, celle des PERCÈDES, divisée en deux séries : les SAPÔDÈS et les PERSÈDES ; celle des SCOMBRÔDÈS, divisée en trois tribus ; celle des SQUAMIPENNES, divisée en trois tribus, et celle des BOUCHES EN FLUITE.


La seconde édition du Règne animal, publiée en 1829, présente, relativement aux Poissons, des changements notables dans la distribution méthodique des genres et des espèces, et surtout de nombreuses additions aux uns et aux autres. Comme le travail est en quelque sorte le résumé de l'histoire naturelle des Poissons, dont la publication, commencée presque à la même époque, est en ce moment fort avancée, il suffira d'indiquer la manière dont sont distribuées les familles pour donner tout à la fois une idée générale de la méthode observée dans les deux ouvrages.

POISSONS.

Oseaux.

A branchies en peignes ou en lames.

A mâchoire supérieure libre.

Acanthophérygiens.

Percoïdes.

Polyèmes.

Mulles.

Joues cuirassées.

Sciénoïdes.

Sparoïdes.

Cheidoténoïdes.

Scemébéroïdes.

Muges.

Branchies labyrinthisques.

Lophotéos.

Gobyïdes.

Labroïdes.

Malacoptérygiens.

Abdominaux.

Cyprinoïdes.

Siluroïdes.

Salmonoïdes.

Clupoïdes.

Lucioïdes.

Subbrachiens.

Gadoles.

Pleuronectes.

Discofoles.

Apodes.

Murénoïdes.

A mâchoire supérieure fixée.

Scérodermes.

Gymnodontes.

A branchies en forme de houppes.

Lophobranches.

Cartilagineux ou Chondrophyérygiens.

Sturioniens.

Plagiostomes.

Cyclostomes.

Moins immortel que son nom, l'illustre auteur a terminé sa carrière au milieu de cette mémorable entreprise ! Heureusement, sa prévoyance l'avait porté à s'associer son élève le plus assidu ; Valenciennes, successeur de Cuvier au Muséum d'Histoire naturelle, et dépositaire de tous les matériaux de l'histoire naturelle des Poissons, saura la conduire à une heureuse fin. Dans les volumes qui ont été publiés, les planches sont remarquables par leur perfection, et de gravure, et de coloriage : les particularités les plus fugaces y sont représentées avec une vérité et un soin admirables. Les planches anatomiques sont aussi d'une exécution parfaite ; elles sont d'un avantage inappréciable, tant par la netteté du burin et la pureté du trait que par la masse de détails que chacun d'elles représente ; leur étude est encore rendue plus facile par le soin qu'ont pris les auteurs de disposer, dans un ordre régulier, les chiffres et les lettres qui désignent chaque partie.

ICHTHYOMETHA. par P. Browne nomma ainsi un arbrisseau de la Jamaïque, parce que ses feuilles avaient la propriété d'enivrer les Poissons. Luding, par la même raison, a nommé ce genre Piscipula. Enfin, Linnaeus fit connaître sous le nom de Piscidia, qui a été adopté. On a réuni à ce genre le Botor d'Adanassso et de Du Petit-Thouars, qui néanmoins paraît eu être distinct. V. Piscide et Botor.
ICHTHYOMORPHES. ross. Mot quid désigne des Pierres qui vont la formes de Poissons, et qui, souvent, renferment des vestiges de Poissons plus ou moins bien conservés.

ICHTHYOPHAGES. zool. Animaux qui se nourrisent de Poissons.

ICHTHYOPHIDE. Ichthyophis. 1805. Genre de l'ordre des Malacoptérygiens apodes, voisin du Myophis de Lacépède (Muraena, Thunn., Gymnothorax, Bloch), créé par Lesson, dans la zoologie du voyage de la Coquille. L'ensemble des caractères, et surtout les branches qui s'ouvrent sur les côtés du cou, en deux trous ovalaires, rendent les lechthypophides peu distincts des Murénophides ; néanmoins on ne peut les confondre, à cause de la particularité très-remarquable qu'offrent les premiers qui sont entièrement privés de nageoires. Cette conformation leur donne de grands rapports avec les Aptéries de Duménil, mais ceux-ci ont deux spires ouvertes sous la gorge, ce qui les rapproche des Spaghèranches. On eût pu conserver ce premier nom qui exprime bien les caractères principaux du genre, mais c'eût été risquer d'emboîter la synonymie. Les Ichthyophides ont leurs dents disposées sur plusieurs rangées; elles sont fines et acérées; le corps est arrondi, très-allongé; la peau est visqueuse, peu épaisse, alépidote et sans apparence d'écaillles; la queue est légèrement aplatie, conique à l'extrémité; les ouvertures branchiales sont oblongulaires, cordiformes, peu apparentes, à demi fermées par une membrane placées latéralement à plus d'un pouce de la commisère des lèvres; les naries sont simples, sans prolongements; les yeux sont assez grands, voilés par une membrane.

ICHTHYOPHIDE TIGRÉ. Ichthyophis tigrinus. Il a près de vingt-quatre pouces de longueur, sur vingt lignes de circonférence, ce qui lui donne une forme allongée et analogue à celle d'un Reptile; la tête est petite, conique, déprimée, légèrement aplatie sur les côtés; le museau est arrondi; la bouche a six lignes d'ouverture; les mâchoires sont garnies de deux rangées de dents, et deux lignes dentées occupent en outre la voûte palatine; les naries sont arrondies, placées près de l'extrémité du museau, peu apparentes et sans prolongement; une ouverture branchiade, de forme arrondie. à moitié close par un repli membrané, occupe chaque côté du cou; ses couleurs sont un royx clair, parsemé de taches arrondies, assez larges, entremêlées de quelques maculations plus petites, régulièrement distribuées, et d'un noir rougeâtre très-prononcé. Des îles de la Société.

ICHTHYOPHIDE PANTHÉRIN. Ichthyophis pantherinus, Less. Il est un peu plus court que le précédent, d'un brun rougeâtre, plus foncé sur la ligne moyenne, plus clair sur les côtés. Il est figuré, pl. XIII de l'atlas du voyage de la Coquille, près de l'espèce précédente qui occupe la X¹² pl.

ICHTHYOPHILE. Ichthyophilus. crêt. Genre de l'ordre des Isopodes, de la famille des Cymothoideaës, établi par Latreille qui lui reconnaît pour caractères distinctifs: quatre antennes très-apparentes, sécées, d'égale longueur et terminées par une tige plariarti- culée; yeux peu visibles; dernier segment du corps presque triangulaire, avec les deux pièces terminant les nageoires latérales, en forme de feuillets ou de lances; queue composée de six segments; les six pieds antérieurs terminés par un fort ongle; mandibules peu ou point saillantes. Le reste des caractères se rapporte à ceux du genre Cymothoa, aux dépens duquel celui-ci a été formé.

ICHTHYOPHITALME ou ICHTHYOPHTHALMITE. MIN. Synonyme d'Apophyllite. V. ce mot.

ICHTHYOPTÈRES. ross. Synonyme d'Ichthyolithes. V. ce mot.

ICHTHYOSARCOLOTE. Ichthyosarcolites. moll. Genre de Multicoles, établi par Desmarest dans le Journal de Physique (juillet 1817), pour un corps dont on ne connaissait alors que des tronçons de moule intérieure: leur forme et le peu de curvure que l'on avait remarqué à ces morceaux incomplets, avait fait penser que ce genre, dont les loges sont d'ailleurs espacées, dans quelques individus, d'une manière peu égale, quoiqu'elles soient symétriques et régulières dans le reste de leurs parties, pouvait se placer à côté des Lippurites et des Orthocérites, et servir de terme moyen entre ces deux genres. Férussac, qui le premier a rapporté ce genre dans une classification générale, l'a placé dans la famille des Orthocères, avec les Rapha- nistes, les Orthocères et les Nodosaires. Il est évident que Férussac comme Desmarest n'avait connu que des fragments incomplets et insuffisants. On a maintenu des idées plus précises et plus exactes sur ces corps dont on connaissait deux espèces. Voici de quelle manière on pourrait caractériser ce genre: coquille multiloculaire, largement enroulée, à tours séparés, le dernier présentant un arc de cercle très-grand; loges simples, non articulées, sinueuses, sans syphon; test épais, formé d'un grand nombre de tubes subcaquillaires, séparés les uns des autres: l'un d'eux, dorsal, beaucoup plus gros, semble remplacer le syphon; un faisceau d'autes, également un peu plus grands, forme, sur la partie concave, une dépression, le dos de la coquille se trouvant, dans la plupart, muni d'une crête formée de plusieurs rangs de tubes semblables à celles du test. Comparables, en quelque sorte, à d'énormes Spirules, les Ichthyosarcolites ne doivent pas rester dans la famille des Orthocères, d'autant plus que les Lippurites, avec lesquelles on a cru leur trouver de la ressemblance, ne peuvent avoir, comme il a été démontré (V. Lippolute), de rapports ni avec l'un ni avec l'autre des genres de cette famille, mais doivent être reportées parmi les Bivalves. La coquille des Ichthyosarcolites se trouve composée d'un grand nombre de petits tubes réguliers, qui ne paraissent point cloisonnés, mais qui sont distinctement séparés les uns des autres par des parois qui doivent être très-minces. Ces tubes sont particulièrement rassemblés vers le dos de la coquille, et leur masse s'y prolonge en une sorte de créte dont on ne peut juger de la forme et du contour que par l'empreinte qu'elle laisse sur la pierre; elle a, dans quelques morceaux, jusqu'à trois pouces de largeur, et elle paraît constante dans les deux espèces que l'on connaît. Les cloisons ne sont point percées par un syphon; elles sont bien régulièrement espacées.
I est c'est-à-dire « C de maïs, triangulaire, classification, velle grenées, l'on qu'elles être comme comme ou trois lignes. Les loges paraissent être d'autant moinsiformes, sous le rapport de la longueur, qu'on les examine plus près de la dernière. Celle-ci est fort grande; Deshayes en possède un fragment qui a six pouces de longueur, et qui devait être beaucoup plus long lors- qu'il était entier. Les Ichthyosarcolites ne se trouvent que périssées, dans une couche assez ancienne de ealee blanc, qui probablement dépend de la grande formation de l'Oolithe, ou peut-être des parties inférieures de la Craie. C'est principalement aux environs de la Roehelle que se rencontrent ces corps, et la dureté de la Pierre qui les renferme ne permet pas de les extraire dans leur entier. Il résulte de ce que l'on vient de faire observer sur les Ichthyosarcolites, que ces corps ne peuvent convenablement se placer ni dans les Orthocères, ni dans les Nautilées, ni dans les Ammonées, ni dans les Litho- lées. On a vu précédemment pourquoi ils ne peuvent se placer dans les Orthocères; il reste à examiner ce qui les éloigne des autres Polythalamées connues, et outre autres des Nautilées et des Ammonées. Ayant des élosions simples et sinuées, mais non découpées comme les Nautilles, les Spirules, etc., s'enroulant à peu près de la même manière que les Lithoïdes et les Spirules, ce serait entre ces deux genres que devrait être marquée la place de celui dont il est question, si l'on ne faisait attention que, dans ces genres, l'exist- ence d'un véritable syphon, qui pere les cloisons, est le caractère essentiel qui les réunit en famille, en y joignant les autres caractères tirés de la forme des cloisons: ainsi les Ichthyosarcolites, malgré les rap- ports qu'elles paraissent avoir avec les genres de la famille des Nautilées, s'en distinguent facilement, puisque les cloisons n'ont pas la même régularité, qu'elles ne sont pas percées par un syphon, et que la partie qui parait pouvoir le remplacer, se trouvant dans l'épaisseur du test, ne peut être rapportée à cette partie des Polythalames que par une analogie qui pourra être détruite par la connaissance plus parfaite des corps qui nous occupent. Si on les compare avec les Ammonées, on leur trouve également des rapports avec plusieurs des genres de cette famille, et spécialement avec les Hamitles; mais, outre les différences que l'on a pu observer pour les Nautilées, et qui subsis- tent pour celle-ci, il y a de plus le caractère des Am- monées qui manque entièrement, c'est-à-dire que les cloisons ne sont point profondément découpées et en- grenées, puisque, par l'examen comparatif des caractères essentiels de ces deux groupes, près desquels les Ichthyosarcolites doivent naturellement se placer, il est impossible de les y faire rentrer; cela indique que ce genre pourra, par la suite, former à lui seul une nou- velle famille que l'on pourra, dans les méthodes de classification, mettre avant les Nautilles, ou entre eux- ci et les Lithoïdes. Voici les deux espèces connues:

tèbres, mais ce naturaliste théologien, qui voyait des Anthropodes dans des Batraciens d'Eningen, voulait aussi que des vertèbres de Reptiles fussent des monume-
ments de la race humaine, maudite et noyée lors du déluge. Il était alors d'obligation pour les odygrap-
thiques d'indiquer des fossiles humains. On a voulu tout récemment rappeler ce pieux usage en présentant à la crédulité publicodinge un bloc inoffens des Grènes comme un Homo altius testis et theologos; mais Buot a le premier désabusé le public et fait justesse du charla-
tisme avec lequel on avait annoncé la prétendue mer-
veille. » J'aurais presque honte, dit judicieusement
Cuvier à ce sujet, de perdre des paroles à établir qu'une
configuration accidentelle de Grès, où l'on croyait voir,
non pas des os, mais une espèce de ressemblance avec
le corps d'un Homme et la tête d'un Cheval en chair et
en peau, et si grossière qu'il n'y a ni les formes requises,
ni aucun détail de formes, qu'un tel jeu de la
nature, dis-je, n'est pas un fossile. »

Malgré les anomalies de structure qui caractérisent
l'Ichthyosaura, c'est des Lézards qu'il se rapproche le
plus, ou du moins des Crocodiles, il peut et prendre
place entre ces animaux et les Tortues à nageoires.
Les caractères du genre sont; des dents coniques ayant
leur couronne écailleée et striée longitudinalement;
la racine plus grosse et non émaillée est striée également.
Ces dents restent longtemps creusées intérieurement,
et sont rangées simplement dans un sillon profond de
la maxillaire dont le fond seul est creusé de fosses ré-
pondant à chaque dent. La manière de se remplacer
est assez analoge à celle des Crocodiles, avec cette
différence que, dans le Crocodile dont les dents sont tou-
jours creuses, la nouvelle dent pénètre dans l'intérieur
de l'ancienne, tandis qu'ici la racine étant ossifiée, la
dent nouvelle ne pénètre que dans la cavité que la carie
a formée, cavité qui augmente à mesure que la dent
nouvelle grossit, et qui, venant enfin à faire disparaître
la racine, détermine la chute de la couronne de la
dent ancienne. Le nombre de ces dents est considérable; on
n'en compte pas moins de trente de chaque côté, dans
des mâchoires; on en a trouvé même jusqu'à qua-
rante-cinq. Le museau est allongé et pointu, n'ayant
point les narines à l'extrémité, mais l'ouverture de
celle-ci s'observe dans le haut des intermaxillaires.
L'orifice est énorme. L'os hyoïde a été parfaitement
reconnu, et comme rien n'y annonçait l'existence d'arcs
branchiaux, on en a conclu que l'animal respirait l'air
élastique, et n'avait conséquemment besoin d'aucun
appareil de Poisson, de jeune Triton, de Sirène ou d'Afsofot. Le nombre des vertèbres est assez grand, on
l'estime à quatre-vingt-quinze; un beau squelette que
possède Everard Home en présence soixante-quinze au
moins. Autant l'Ichthyosaura se rapproche des Sau-
riens par la tête, autant il se rapproche des Poissons
et des Géocés par les formes de la colonne dorsale. Il
n'y a ni atlas, ni axes de forme particulière, tout s'y
ressemble; le corps de chaque vertèbre ressemble à une
dame à jouer, c'est-à-dire que le diamètre est plus grand
que l'axe et même de deux à trois fois, et leurs deux
faces sont concaves; la partie annulaire s'y attache de
part et d'autre par une face un peu épais, qui prend
toute la longueur de chaque côté du canal médullaire;
Ih adherence devait en être faible, car cette partie mé-
dullaire est presque toujours perdue. Dans les indi-
vidus entiers, on a pu s'assurer que la queue est plus
courte que le trone d'environ un quart de la longueur
de celui-ci, et que sa tête fait â peu près le quart de la
longueur totale. Les côtes sont grèles pour un si grand
animal, non comprimées, mais plutôt légèrement trian-
gulaires; presque toutes sont bifurquées dans la haut
et s'allongent à leur vertèbre par une tête et une tubé-
rosité qui est plutôt un second pédiolue qu'une seconde
 tête. Il parait qu'elles étaient circulaires et se réunis-
saient à la manière de celles des Caméléons et des
Anolis. L'épaule et le sternum étaient disposes pour l'es-
sentiel comme dans les Lézards; l'omoplate est un peu
dilatée en éventail vers l'endroit où elle se réunissait
au coracoïde. Les mains et les pieds aplatis en na-
geoires ou rames ovales-aiguës; les os de l'avant-bras
et de la jambe y sont d'abord confondus, mais fort re-
connaissables, aplatis, larges et réunis de manière à
rentrer intimement dans la composition de parties aux-
quelles ils sont ordinairement étrangers. Le carpe, le
métacarpe, le tarse, le métatarsale et les phalanges sont
représentés absolument comme dans les Dauphins,
par des osselets carrés et disposés en une sorte de pavé,
bien mais plus nombreux. Quand ces parties sont com-
plètes, on y compte six ou sept de ces séries d'osselets
phalangiens, dont plusieurs ont jusqu'à vingt osse-
lets distincts. Le bassin est de toutes les parties solides
de l'animal, celle qui a été le moins bien observée et
dont on recommande la recherche aux naturalistes.
Ainsi l'on possède la charpente d'un animal qui, pré-
cédant l'homme sur la terre, ne fut reconnu dans la
crétitude de celle-ci que lorsque Cuvier porta le flan-
breau d'une philosophique investigation dans les parties
de la science les plus négligées en même temps que les
plus essentielles, et ce savant nous dit: » Si l'on ex-
cepte la forme de ses écailles et les nuances de ses
couleurs, rien ne nous empêche de représenter complé-
tement l'Ichthyosaura. C'était un Reptile à queue mé-
dioque, et à long museau pointu, armé de dents aigües;
deux yeux d'une grosseur énorme devaient donner à
sa tête un aspect tout à fait extraordinaire et lui faci-
liter la vision pendant la nuit; il n'avait probablement
aucune oreille externe, et la peau passait sur le tym-
panique, comme dans le Caméléon, la Salamandre et
le Pipa, sans même y s'amusier. Il respirait l'air en na-
ture, et non pas l'eau comme les Poissons; ainsi il de-
vait revenir souvent à la surface de l'eau. Néanmoins
ses membres courts, plats, non divisés, ne lui permet-
taient que de nager, et il y a grande apparence qu'il
ne pouvait pas même ramper sur le rivage autant que
les Phoques; mais que s'il avait le malheur d'y échouer,
il demeurait immobile comme les Baleines et les Da-
uphins. Il vivait dans une mer où habitaient avec lui les
Mollusques qui nous ont laissé les Cornes d'Ammon, et
qui, selon toutes les apparences, étaient des espèces de
Seiches ou de Poules qui portaient dans leur intérieur,
come aujourd'hui le Nautilus spirula, des coquilles
spirales et si singulièrement chambrées; des Térébri-
tules, diverses espèces d'Ulières abondaient aussi dans
I^C

ICH

cette mer, et plusieurs sortes de Crocodiles en fréquentaient les rivages, si même ceux-ci ne l'habitaient conjointement avec les Ichthyosaures. « On reconnait six espèces dans ce genre.

L'Ichthyosaurus commun. Ichthyosaurus commum-nis, Gav. Les dents et leur couronne sont coniques, médiocrement aigus, légèrement arcués et profondément striées. Cette espèce fut la plus grande; les individus qu'on en a retrouvés durent avoir de dix à trente pieds. Les autres espèces, plus petites, furent l'Ichthyosaurus Platydodon, où la couronne de la dent comprimée offre de chaque côté une arête tranchante, et dont la taille variait d'un à trois mètres; on l'a trouvée assez bien conservée dans le Schiste du groupe oolithique de Stonesfield. On a aussi observé non loin de là, ainsi que dans le Wurtemberg, entre des couches de Liás, l'Ichthyosaurus tenuirostris, où les dents sont grêles et dans lequel le museau était fort mince; enfin l'intermedius, aux dents plus aigus et moins profondément striées que le communis, et moins grêles que le Platydodon, a été aussi trouvé à Stonesfield, de même qu'une autre espèce qu'Harlan a nommée conformis, et une dernière qui est restée indéterminée.

ICHTHYOSMA. Brot. Schlechtendal, rédacteur de la Linnaea, a publié dans le tome II, p. 671, et dans le tome III, p. 194 de cet ouvrage périodique, la description d'un genre nouveau de plantes parasites qu'il a nommé Ichthyosma. Les détails qu'il a pu donner de cette plante si remarquable, étaient tirés des papiers de Bergius, qui se trouvaient entre ses mains. La description se ressentait de la privation d'échantillons et de renseignements suffisants; elle n'offrait pas conséquemment l'exactitude que l'on retrouve dans les travaux de Schlechtendal; néanmoins, le botaniste avait imposé à la plante parasite un nom de genre et d'espèce, et l'avait rapportée, quoique vaguement, à la famille des Balanophorées de Richard. Depuis, une notice de Trattinick, de Vienne, rapproche l'Ichthyosma de Schlechtendal, du Sarcohpyte de Sparmann (lém. de l'Académie de Stock., 1776, vol. XXVII, p. 500); et il paraît, en effet, que l'identité ne peut être douteuse. Trattinick joint à sa citation quelques réflexions générales sur la nature des plantes parasites, sur cette affinité qui tendrait à les faire réunir en un groupe, tout en y distinguant des familles différentes. V. Sarcohypte.

ICHTHYOSPONDYLITES. pois. On a donné ce nom à des vertébrés fossiles de Poissons.

ICHTHYOTHERA. Brot. Synonyme de Cyclame d'Europe.

ICHTHYOTYMOLITHES. pois. pois. Synonyme d'Ichthyomorphes. V. ce mot.

ICHTHYPERIES. pois. pois. Synonyme de Bufonites. V. ce mot.

ICHTHYQUE. pois. Quelques auteurs ont désigné, par le nom de poison ichthyque, en anglais fish-poison, le principe vénéneux qui rend dangereux, pour ceux qui en mangent, la chair de certains Poissons qui, plus redoutables que la Tortelle ou le Gymnote, répandent encore autour d'eux la mort ou la stupeur après avoir cessé de vivre. Plusieurs espèces de cette classe d'animaux ont, en effet, reçu en par-tage, à la place de la vertu électrique, la funeste pro- priété de renfermer un poison actif; poison d'autant plus à craindre qu'on ne peut en découvrir la source. Rien en effet, chez eux, ne rappelle la conformation des crochets à venin de la Vipère ou des Crotales, de l'Aiguillon du Scorpion; aucune partie du corps ne par- rait être le réservoir de la substance délétère. C'est surtout, au reste, dans les mers équatoriales, dans la saison des chaleurs ou dans d'autres circonstances de temps et de lieu, qu'on leur voit souvent renfermer, au moment où on les prend, un principe qui rend leur chair vénéneuse et capable de devenir un poison mortel pour l'homme et pour les animaux à sang chaud qui en mangent, soit que ce principe soit inhérent à leur organisation, soit qu'il dépende d'aillemens de mauvaise nature encore renfermés dans leurs entrails, ainsi que semble porté à le penser Lacèpède.

Dans nos climats, les œufs de plusieurs Poissons possédent la propriété dont nous parlons; tels sont en particulier, et surtout au premier printemps, ceux du Barbeau vulgaire. La saison de l'année où ils produisent des accidents a fait imaginer à plusieurs personnes que leur qualité n'ellaissant tenait à ce qu'au moment où les Saules qui tombent dans les eaux bourbeuses où ils vivent. Mais il est bon d'observer que presque tous les œufs de nombreux habitants des eaux sont purgatifs à un degré plus ou moins marqué; précaution que la nature a peut-être prise pour les préserver de l'action destructive des organes digestifs des animaux qui en font leur pâture.

Quelques Poissons sont véneux en tout temps; d'autres ne le deviennent qu'à certaines époques. C'est ainsi que depuis l'établissement des Européens dans l'Archipel des Antilles, les voyageurs ont mentionné souvent un phénomène dont les causes sont encore couvertes d'obscurité, quoique, par ses effets dangereux, il intéresse la santé publique, et même la vie des hommes. Dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie royale des Sciences, Moreau de Jonnès a fixé l'atten-tion sur ce sujet.

Parmi les Poissons que la pêche fournit journelle-ment à la subsistance de la population des îles Antilles, ceux qui tiennent le premier rang par leur taille, leur nombre et la saveur de leur chair, changent parfois, en effet, leurs propriétés alimentaires en propriétés évidemment vénéneuses. Il ne se passe pas d'années sans que, au milieu de leurs repas, plusieurs individus ne soient victimes du poison caché dans des mets agréables, où rien de nuisible ne se découle à la vue, au goût et à l'odorat.

Au mois d'octobre 1808, Moreau de Jonnès a vu à la Martinique, près du Saint-Ésprit, vingt personnes être empoisonnées par une Carangue (Caranx caranys), pêchée la veille dans le canal de Sainte-Lucie, et cependant le même lieu fournissait habituellement la même espèce de Poisson à l'habitation où arriva cet évène-ment jusqu'alors sans exemple connu. L'empoisonnement d'un Chien qui avait maugré une partie des entrailles du Poisson, et l'examen des vases culinaires
ne permirent point de croire qu'une cause étrangère à la Carangue pût exister dans ce cas. Le venin d'ailleurs paraisse avoir été répandu également, ou du moins sans aucune modification appreciable par ses effets, dans toutes les parties du corps du Poisson. La tête, les os, et quelques restes que se partagèrent entre eux les domestiques, produisirent les mêmes accidents que la chair du dos et du ventre, qui fut mangé par les maîtres, et que les entraîlles que le chien dévora. Personne cependant n'en mourut.

En 1807 déjà, à la Martinique aussi, un empoisonnement analogique et accompagné des mêmes circonstances, avait eu lieu avec des suites plus funestes encore, puisque deux personnes succomberent, l'une immédiatement et l'autre après deux mois de souffrances déchirantes, et cela pour avoir mangé un Poisson armé (Diodon orbitocularis).

Dans la mer d'Amérique, beaucoup d'autres Poissons partagent cette funeste faculté avec ceux dont nous venons de parler; la mer des Indes et celle qui baigne les côtes d'Afrique sont dans le même cas, sous ce rapport, que celle d'Amérique. Depuis près de deux siècles on fait mention des propriétés malfaisantes de quelques-uns des animaux qui les habitent; mais les différents auteurs qui en ont parlé se sont servis, pour les désigner, de dénominations vulgaires et locales, ce qui rend assez difficile de déterminer avec exactitude de quelles espèces ils ont prêtendu traiter. C'est ainsi que Duterme a signalé les mauvais effets de la Bécane ou de l'Orphie; que Labat a indiqué ceux de la Vieille et du Tassart; Barrère, ceux de la Lune; Shawe, ceux du Poisson armé, etc. Mais en rapportant les Poissons dont il est dangereux de manger, à leur véritable place, on trouve les espèces suivantes à mentionner: le Poisson armé, Diodon orbitocularis; la Lune, Orthogaricus mola; Schneider; le Tétraodon ocellé, Tétrodon orbitocularis; le Tétraodon scellerat, Tétraodon sceleratus; la Vieille, Balistes vesula; la petite Vieille, Aulterus moneros; le Cofre triangulaire, Ostredon trigono; le Caïllet Tassart, Clupea thissa; Bloch; la grande Orphie, Exoco brasiliensis, Linna.; la petite Orphie, Exoco marginatus, Lacép.; le Perroquet, Aurata ptyalactus; le Capitaine, Sparus erythrurus, Bloch; la Bécane, Sphyraena bicauda; la Carangue, Caranx carangus. (Voyez ces différents poissons, mais Autère, Baliste, Caranx, Coffre, Daeraide, Diobon, Môle, Orthogariscus, Spare, Sphyrène, Mégalope, Tétraodon.)

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on est empoisonné par suite de l'ingestion de la chair de Poissons toxicoophores, on ressent des douleurs d'estomac et d'entraîlles, d'abord faibles et intermittentes, puis progressivement plus violentes, et enfin continues et atroces. Ces douleurs se manifestent au bout d'un temps plus ou moins court, car une mort certaine et prompte suit communément les repas où l'on a mangé copieusement du Caïllet Tassart; et souvent, au bout de peu d'heures, pour les autres Poissons, le mal se manifeste par de la lassitude, de l'accalmée, de la pesanteur, une grande agitation, de la rougeur à la face, et une constringtion de la gorge. Bientôt surviennent des nausées que sui- vent des vomissements répétés, lesquels sont accompagnés de vertiges, d'éboulements, de cardialgie, de coliques et d'évacuations alvéines fréquemment répétées.

Le sentiment d'ardeur qui ne se faisait d'abord sentir qu'au visage et aux yeux, finit par s'étendre dans tout le corps, mais plus particulièrement aux poignets des mains et à la plante des pieds. Il est souvent suivi d'une éruption qui se manifeste par de larges ampoules semblables à celles qu'occasionne la piqûre de la Punaise ou de l'Ortie commune. Cette éruption se termine par la desquamation de l'épiderme et par la chute des poils.

D'abord, le pouls est ordinairement dur et fréquent; il devient bientôt ensuite petit et faible. Une adynamie complète remplace les symptômes de l'irritation abdôminale, et le coma semble être la crise finale de la maladie, que l'on reconnait d'une manière assurée au sentiment de picotement qui se manifeste dans les mains lorsqu'on les plonge dans de l'eau froide.

Si la mort n'arrive point, le rétablissement est lent, et souvent on voit persister encore pendant longtemps des douleurs dans les articulations des poignets, des genoux et des pieds, et quelquefois dans les os cylindriques; elles sont accompagnées de mouvements involontaires, de tremblement et même, dit-on, d'éméphile, de paralysie et de gonflement oedémateux des pieds. Souvent encore, il y a pâlissme et gonflement des glandes salivaires, ou la peau devient jaune comme dans l'éclère.

Quand la mort a lieu, c'est presque toujours au milieu de violentes convulsions.

Tels sont les terribles effets causés par l'ingestion de la chair des Poissons toxicoophores. Le tableau de ces indications thérapeutiques à remplier en pareille occurrence, ne peut être présenté dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Ceux qui seraient curieux de s'instruire sur ce point, pourront consulter un ouvrage publié à Londres en 1815, par M. G. M. Burrows, sous le titre suivant: Of two cases of death from eating mussels with some general Observations on fish-poison, de même que le Traité de Médecine pratique du docteur Robert Thomas, de Salisbury.

On reste, tous ceux qui ont remarqué les phénomènes qui viennent d'être indiqués, ont dû nécessairement en rechercher la cause; néanmoins, malgré de nombreux travaux de la plus haute importance, on n'a pu jusqu'ici établir d'une manière certaine et tout à fait dépourvue d'hypothèses, que le principe vénéneux existe dans l'estomac et le canal intestinal, dans le foie ou la vésicule biliaire, ou dans la substance cutanée de l'animal, qu'il dépende de la nature de ses aliments, d'une altération morbide du système entier de son économie, ou enfin qu'il soit un poison sui generis.

IGHTHYTES. Pros. Même chose qu'Ichthyolites. V. ce mot.

IGHYTHOFHERÉ. Ichthyotheres, var. Martius (Arzth. Pal. p. 27) a établi ce genre dans la famille des Synanthères, tribu des Scécioides, pour une plante qu'il a trouvée dans la province de Rio-Negro, au Brésil, et qu'il a caractérisée génériquement ainsi qu'il suit:
capitule monoïque, dont toutes les fleurs sont tubuleuses; celles du rayon, au nombre de cinq, sont féminines et fertiles, avec le limbe de la corolle découpé en franges extrêmement minces et déliées; celles du disque sont pour la plupart quinquéflées; involucrées très petit, cupuliforme et persistant; réceptacle paléacé, et chaque paille entourant une fleur; une dent à la base interne de chaque antérie; style des fleurons radiaux bifide; il est stérile aux fleurons du disque; akènes obovales, privés d'aigrette, placés entre des paillettes externes, concaves et grandiles.

ICTITHERE CUNAB. Icthyothenes cunabi, Mart. C'est une plante herbacée, vivace, à feuilles opposées, dont le pétiole est court-gaignant et le limbe finement dentelé. Les fleurs s'échelonnent dichotomiquement contre l'axe, forment un capitule terminal; les involucrees sont persistants.

ICICA. BOT. V. ICIQUER. 

ICIME. POIS. Espèce du genre Saumon, V. ce mot.

ICIQUEUR. Icica. bot. Genre établi par Aublet, faisant partie de la famille des Térébinthacées, et que Kunth, dans le travail général qu'il a publié sur cette famille, place dans sa tribu des Burséracées. Les Iciqueurs sont des arbres résineux originaux de l'Amérique équinoctiale. Leurs feuilles alternes et imparipinnées, très rarement composées de trois folioles seulement, ont ces organes opposés et sont dépourvues de stipules. Les fleurs sont blanches, disposées en grappes axillaires, rarement terminales. Leur calice est petit, persistant, à quatre ou cinq dents; la corolle se compose de quatre à cinq pétales sessiles, égaux, insérés entre un disque charnu et le calice. Le nombre des étamines varie de huit à dix; elles sont plus courtes que la corolle et attachées au disque. Leurs anères sont biloculaires; l'ovaire est libre, sessile, à quatre ou cinq loges, contenant chacune deux ovules insérés à l'angle rentrant. Le style est court, surmonté de deux, quatre à cinq stigmates capitulés. Le fruit est à peine charnu, devenant coriace par la dessiccation, s'ouvrant en deux à cinq valves et renfermant d'un à cinq nucules mononèrmenes. Ce genre avait été réuni à l'Amyris par plusieurs auteurs; mais, néanmoins, il en diffère suffisamment pour devoir en rester distinct.

ICOSÀDRE. MIN. Cristal régulier, dont la surface est composée de vingt triangles équilatéraux.

ICOSANDRIE. Icosandra. BOT. Douzième classe du Système sexuel de Linné, comprenant toutes les plantes à fleurs hermaphrodites, qui ont plus de vingt étamines insérées sur le calice et non au réceptacle. Cette classe, à laquelle appartiennent les Rosacées, les Myrédées, etc., se divise en cinq ordres, savoir: 1° Icosandrie Monogyne; exemple: le Brunier, l'Amandier; 2° Icosandrie Digynie; ex: l'Ailsier; 5° Icosandrie Trigynie, ex: le Sorbier; 4° Icosandrie Pentagynie, ex: le Nèflier, le Poirier; 5° Icosandrie Polygynie, ex: le Fraisier, le Framboisier, etc. V. SYSTEME SEXUEL.

ICTÉRIE. Icteria. ois. Synonyme de Sylvie à poitrine jaune, que Villiott a étendu génériquement à plusieurs autres espèces pour en former un groupe distinct dont le Silex Hippolais serait le type. V. SYLVIE.

ICTÉROCÉPHALE. ois. Espèce du genre Guépiert. ICTERUS. ois. V. TROUPIE.

ICTIDE. Ictides. MAX. Valenciennes a publié, sous ce nom, et longtemps après Temminck, un genre de Carnassiers plantigrades, que celui-ci avait nommé Arc- TIF. V. ce mot.

ICTINE. Ictinus. BOT. Genre de la famille des Synanthères, Corymbiéres de Jussieu, et de la Syngénésie frustannée, L., établi par H. Cassini (Bull. de la Société Philom., sept. 1818) qui l'a ainsi caractérisé: involucrée formé d'écailles disposées sur plusieurs rangs, irrégulièrement imbriquées, foliacées, subulées, hérissées de longues soies denticulées; réceptacle probablement alvéolé; calathide radiée, dont le disque est composé de fleurs nombreuses, régulières, hermaphrodites, et la circonférence de fleurs en languettes quadrilobées et stériles; ovaries hérissés de très-longues poils; aigrette coronoforme, dentée au sommet; chaque dent prolongée en un long poil. Ce genre a été placé, par son auteur, dans la tribu des Acrétotidées-Gortériées. Quoique la plante qui le constitue ait l'apparence extérieure de l'Hispideia, on ne peut rapprocher ces deux plantes, puisque celle-ci est une Lactuee. V. HISPIELE. L'Ictinus piloselloides, Cass., loc. cit., est une plante du genre de Bois-Espérance, à tige herbacée, rameuse, striée et hérissée. Ses feuilles sont alternes, sessiles, spatulées et tomentueuses en dessous. Ses calathides sont jaunes et solitaires au sommet de la tige et des branches.

ICTINE. Ictinus. JHS. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Carnassiers, tribu des Brachénées, institué par Delaporte pour un insecte de Cayenne, qui se rapproche beaucoup des Œzenses d'Olivier, mais qui en diffère par une taille plus longue et plus rétrécie, par le dernier article des antennes, qui est renflé, plus large que les précédents, tronqué à l'extrémité et aminci de chaque côté en forme de lame; sa lèvre supérieure est transversale, étroite; elle a ses angles antérieurs arrondis; son corselet est muni, sur les côtés, d'un bord très-large, et n'est point avancé en arrière comme dans les Trachelèes.

ICTINE TENEBRIOIDE. Ictinus tenebroïdes, Delap. Il est d'un brun presque noir, finement ponctué; la tête présente entre les yeux deux impressions longitudinales; les élytres sont marquées de stries longitudinales assez nombreuses; la houche est un peu rougeâtre. Taille, dix lignes de longueur sur deux de largeur.

ICTINE. Ictinia. ois. Genre établi par Vieillot, dont le Milan Cresserelle est le type. V. FALCONS.

ICTODES. BOT. Nouveau nom générique proposé par Bigelow (American Medical Botany) pour une Aroidée très remarquable, qu'on a placée tour à tour dans les genres Arum, Dracodium et Pothos. Elle n'appar- tient précisément à aucun d'eux, mais elle se rapproche du Pothos par la fleur, tandis qu'elle a le fruit de l'Orontium. Nuttall lui avait donné le nom de Sym- plocarpus, qui a semblé à Bigelow inadmissible, à cause de sa ressemblance avec celui de Symplacos, employé pour désigner un autre genre de plantes. Guillemin ne pense pas que l'innovation de Bigelow puisse être reçue, et que l'impropriété qu'il signale
I D I

dans le nom donné par Nuttall, soit tellement grave qu'on doive le supprimer. **V. SYMPLICARIE.**

IDA. ins. Espèce européenne de Lépidoptères diurnes, du genre Satyre. **V. ce mot.**

IDADLAN. Bot. Graminée de Ceylan, que Jussieu regarde comme le *Cynorrhynus Indicus* de Linné, enco-re que celui-ci rapportait ce synonyme à une plante paniculée.


IDBARE. *Idbarus. pois.** Espèce du genre Able. **V. ce mot.

IDE. pois. Espèce du genre Able. **V. ce mot.

IDÉ. *Idia. ins.** Genre de l'ordre des Lépidoptères diurnes, famille des Papilionidés, établi par Fabricius et auquel on assigne maintenant pour caractères : antennes peu allongées, terminées brusquement par une masse faiblement arquée; palpes inférieurs ne s'éle-vant pas notablement au-delà du chaperon; leur second article, à peine une fois plus long que le premier; ailes allongées, presque ovales: les inférieurs ayant leur bord interne convexe, embrassant plus ou moins le dessous de l'abdomen; les deux pattes antérieures plus courtes, et ne servant point à marcher, du moins dans l'un des sexes; les autres munies d'une paire d'épingles ou d'ergots.


IDÉA LYNÈE. *Idea Lynnea,** Stoll. Elle est un peu plus petite que la précédente, et ses ailes sont plus allongées et plus étroites, entières, d'un blanc cendré, avec une multitude de veines et de taches noires; les supérieures ont le bord postérieur un peu concave, avec une série de taches noires sur le limbe postérieur. De Madagascar.


IDICUM. Bot. Le genre *Perdicium* de Linné a été partagé en deux par Necker (*Elem. Bot., t. 31*) qui a donné à l'un d'eux le nom d' *Idicium.* D'un autre côté, Lagasca, qui a opéré la même distinction, a conservé le nom de *Perdicium* au genre *Idicium* de Necker. **V. Perbi-cier.

IDIE. *Idia. ins.** Diptères; genre de la famille des Muscidae, établi par Meigen qui lui assigne pour ca-ractères : trompe un peu allongée; épistome saillant, rostriformé; palpes dilatés; antennes assez courtes, n'atteignant que le milieu de la face; style plumeux ordinairement en dessus seulement; première cellule postérieure des ailes le plus souvent entourée à l'extrémité de l'aile, à nervure externo-médiaire convexe en dedans. Les Idies sont propres aux climats méridionaux; néanmoins l'espèce suivante se trouve aussi dans le nord de la France.

**I D M**

**IDIE FASCIÉE.** *Idia fasciata,** Meig. Elle est d'un noir verdâtre, avec la face d'un noir luisant; thorax à bandes blanchâtres; abdomen à deux ou trois bandes fauves, interrompues dans les mâles, quelquefois nulles ou remplacées par des taches dans les femelles. Taille : trois lignes et demie.

IDIE. *Idia. POLYF.** Genre de l'ordre des Sertulariées, dans la division des Polyptères flexibles ou non entière-ment pierreux, à polytopes contenus dans des cellules non irritables. Ses caractères sont : Polyptère phytoïde, pinné, à rameaux alternes comprimés, garnis de cel-lules alternes, distantes, saillantes, à sommet aigu et recourbé. Le genre Idie, composé d'une seule espèce, une des plus singulières de l'ordre des Sertulariées et que Lesueur a rapportée de son voyage aux terres australiennes, diffère de tous les autres par la forme et les situations des cellules qui rendent ses rameaux parfaitement semblables à la mâchoire supérieure du Squale Seicle (*Squatus Pristis, L.*), armée de ses dents. Cette espèce est d'un fauve jaunâtre assez vif; sa hauteur ne dépasse point un décimètre; sa base est fibreuse et semble, par sa nature, devoir adhérer à des corps durs plutôt qu'à des plantes marines; Lamouroux lui a donné le nom d'Idie Seicle, *Idia Pristis;* elle est figurée dans son Histoire des Polyptères, pl. 5, fig. 3, à B, C, D, E; et dans son *Genera Polyptarium*, tab. 66, fig. 10, 11, 12, 13 et 14.

IDIOGYNIE. *Idiogynus. bot.** Ce nom adjectif s'em-ploie tantôt pour exprimer une fleur ou un végétal qui n'est pourvu que du seul organe sexuel femelle, tantôt pour des étamines qui sont réunies dans la même en-veloppe florale que le pistil.

IDIOMORPHIES. foss. V. PIERRES IDIOMORPHES.

IDIOPHITON. bot. *Synonyme de Filago Leontopodi-um, L.*

IDIOSYCRASIE. *Idiosyncrasia. bot.** Le professeur de Candolle exprime par ce mot la nature propre de chaque espèce végétale, et même de chaque individu, qui se combine avec la cause déterminante de la fleuraison au printemps, cause commune à tous les végé-taux et qui est le retour de la chaleur après le repos de la végétation.

IDIOHALAMES. *Idiotalami. bot.** Classe première des Lithens, dans la méthode d'Achar; elle renferme les Lichénées dont les apothécies sont entièrement for-mées d'une substance propre, différant par la couleur et l'organisation de celle dont le thalle est composé; elle renferme deux ordres : les Homogénées et les Hété-rogénées. **V. ces mots.

IDMONEEN. *Idomonea. POLYF.** Genre de l'ordre des Milléporidés, dans la division des Polyptères pierreux et non flexibles, à petites cellules perforées ou presque tubuleuses et non garnies de lames. Ses caractères sont : Polyptère fossile, rameux; rameaux très-diverg-ents, contournés et courbés, à trois côtés ou triquètres; deux côtés sont couverts de cellules saillantes, coniques ou évasées à leur base et tronquées au sommet, distinctes ou séparées les unes des autres et situées en lignes transversales, parallèles entre elles. Le troi-sième côté est légèrement canaliculé, à surface très-tré-nuée, presque luisante et sans aucune apparence de
pores. Ce genre n'est encore composé que d'une seule espèce, dont la grandeur est inconnue. Les rameaux ont environ deux millimètres de largeur. Les cellules ont au plus un demi-millimètre de sallie. Ce Polypier doit être très-rare; on n'en a encore trouvé que peu de fragments dans un banc très dur du Calcaire à Poly-
piers des environs de Caen. L'Idocrase triquètre, figu-
rée et décrite par Lamouroux dans son *Genêra*, p. 80, tab. 79, fig. 13, 14, 15, a les plus grands rapports avec les Spiropores, principalement avec le *Spiropore te-
tragona*; mais la forme des cellules et leur absence sur un des trois côtés sont des caractères trop essen-
tiels pour ne pas constituer un genre particulier.

1° I DOCRASE. *min.* Substance minérale, à casse vi-
treux, fusible au chalumeau en verre jaunâtre, assez
dure pour rayer le Feldspath, et dont la composition
chimique paraît analogique à celle des Grenats. Ce sont
les Silicates doubles, à bases isomorphes, qui fréquem-
ment se mêlent entre eux dans le même individu. Les
cristaux de ce minéral dérivent d'un prisme droit,
symétrique, dans lequel le rapport du côté de la base
à la hauteur est à peu près celui de 15 à 14 (*Häury*).
Ils jouissent de la réfraction double à un degré assez
sensible. Leur pesanteur spécifique est d'environ 5.

Relativement aux différences qui précèdent les va-
rietés de ce minéral dans leur composition chimique,
on distingue : 1° *IDOCRASE de Sibérie* (*Wilouïte*), à
laquelle on peut rattacher celle de Bohême, nommée
Egeran par Werner. Elle paraît formée de deux atomes
de silicate d'Alumine, combinés avec un atome de sili-
cate de Chaux. Analyseée par Klaproth, elle a donné
sur 100 parties : Silice 42; Alumine 16,25; Chaux 54;
Oxide de Fer et perte 7,75.

2° *IDOCRASE du Vésuve*; Vésuvienne de Werner. Celke-
ci renferme un excès d'Alumine; elle est formée, d'ap-
rès Klaproth, de : Silice 55,50; Alumine 55; Chaux 22,55;
Oxide de Fer 7,50; Oxide de Manganèse et perte 1,75.

3° *IDOCRASE MAGNÉSIENNE*, nommée Frugardite et
Lobolite, de Frugard et de Gokum en Finlande. Nor-
denskiold, qui l'a analysée, a trouvé le résultat sui-
vant : Silice 58,55; Alumine 17,50; Chaux 27,78; Mag-
nésie 10,60; Oxidul de Fer 5,90; Oxide de Maga-
nèse 0,55; perte 1,44.

4° *IDOCRASE CUIVREUSE*, ou la Cyprine de Tellemar-
ken en Norvège. L'Oxide de Cuivre paraît y rempla-
cer une des bases avec lesquelles il est isomorphe.

Les formes cristallines qu'affecte le plus ordinairement
l'Idocrase, sont des prismes à 4, 8, 12 et 16 faces, sur-
montés de pyramides tronquées. Les modifications sim-
ple remplace fréquemment les arêtes longitudinalas de
la forme primitive, et ses angles solides. Les autres
variétés, dépendantes de la texture, sont la cylindro-
ïde et la bacillaire, qui appartiennent à l'Egeran; la
granulaire et la compacte à texture vitreuse ou lithoïde.
Les couleurs sont : le brun pour l'Idocrase du Vésuve,
le vert obscur pour celle de Sibérie, le vert jaunâtre
pour les Idocrases du Banan et du Piémont, le bleu
pour la Cyprine, etc.

L'Idocrase se trouve dans les terrains primordiaux,
ou elle affecte deux manières d'être différentes. Tantôt
elle forme des couches granuleuses ou des veines au
milieu des Micaschistes, comme dans la vallée d'Ala en
Piémont; tantôt elle est disséminée dans ces roches ou
dans celles des terrains calcaires et serpentineux,
comme au Banan et en Sibérie. Enfin, on la rencontre abon-
damment dans les débris de la Somma, avec le Grenat,
le Mica, la Népheline, etc. L'Idocrase de Sibérie a été
trouvée sur les bords du fleuve Wilouni, près du lac
Acharagada; celle de Bohème à Hasslau, dans le pays
d'Eger.

Les Idocrases, quand elles sont transparentes,
peu vent être tailées et montées en bagues. Les artistes na-
politains leur donnent le nom de *Gemmes* du Vésuve,
et les mettent au rang des pierres précieuses.

1° DOLE. *moll.* Espèce du genre Ampullaire, *Ampul-
laria rugosa*, *V. Ampullaire*.

2° DOMÉNÉE. *moll.* Papillon américain de la division
des Chevaliers grecs de Linné, *V. Papillon*.

3° DOTÉE. *dotée.* Crist. Genre de l'ordre des Is-
opodes, section des Aquatiques, famille des Idotées,
ayant pour caractères : quatre antennes sur une ligne
transversale : les latérales sèchées, composées d'un
grand nombre d'articles; les intermédiaires plus court-
ses, filiformes et de quatre articles; quatorze pattes à
crochets; post-abdomen ou queue de trois segments
dont le dernier très-grand, sans aucune sorte d'appendi-
dice à son extrémité; feuillets branchiaux longitudi-
naux, parallèles, fixés aux bords latéraux, s'ouvrant au
côté inférieur comme deux battants de porte et recou-
vant les branchies qui sont membranées, en forme de
sac ou de vessie et se remplissant d'air un appendi-
dice styliforme ou linéaire et interne aux feuillets du
second rang dans les mâles.

Ces Crustacés avaient été placés par Linné et Pallas
dans le grand genre *Choporte* (*Oniscus*). Dégier les
rangeait avec les Squilles, et Olivier avec les Aselles.
Fabricius, qui les avait d'abord placés avec les Cymo-
thées, les en a séparés et en a formé le genre qui est
généralement adopté aujourd'hui, à quelques modifica-
dations près que Leach et Latreille y ont apportées.

Le corps des Idotées est demi-crustacé et quelquefois
assez mou, d'une forme allongée, convexe et arrondie
le long du milieu du dos. La tête est de la longueur du
corps, un peu plus étroite et presque carrée; elle sup-
porte supérieurement quatre antennes et deux yeux
ronds, peu saillants; la bouche est petite, formée d'un
labre, de deux mandibules, de deux paires de mâchoi-
res et de deux pieds-mâchoires foliacés, de cinq articles
qui remplacent par leur base la lèvre inférieure; les
sept anneaux du corps sont transversaux, presque égaux
et unis; ordinairement ils sont marqués d'une
impression longitudinal de chaque côté, qui divise le
corps en trois parties comme dans le genre fossile des
Tellobites; leur queue est très-grande, triaréculée, sans
appendices terminaux recouvrant les branchies et les
lames qui protègent celles-ci; pieds moyens, à peu près
egaux entre eux, dirigés, les premiers en avant et les
derniers en arrière. Les Idotées se distinguent des
genres *Arcture* et *Sténonome* de la même famille par
des caractères tirés des antennes et de la forme du corps.

Dégier, qui a donné une description très-détailée
de l’Idotea Entomon, a vu sous sa queue, et dans un système d’organes assez compliqué, deux files dont il ne connaît pas les fonctions. Latreille a reconnu que ce sont des appendices des organes générateurs mâles. Degèer a vu aussi sous le premier annule de la queue d’un individu du même sexe, deux pièces ovales, membranées, manquant dans les femelles, et d’où il a vu sortir, après la mort de l’animal, une matière blanche, entortillée comme du fil et qu’il soupçonne être la liqué- sérée. Les Idotées se trouvent en abondance dans la mer où elles nagent très-bien, à l’aide de leurs pattes et de leurs branchies, qui sont mobiles d’avant en arrière lorsque les lames qui les renourent sont écartées. Elles se nourrissent de corps morts, et on assure qu’elles rongent et détruisent à la longue les files des pêchées.

On peut diviser ce genre en deux sections comme il suit :

I. Antennes intermédiaires presque aussi longues que les latérales; trone en ovale tronqué; fausses articulations latérales des segments très-saillantes, triangulaires; tête inéisée sur les côtés.


II. Antennes intermédiaires guère plus longues que les deux premiers articles des latérales ou que la moitié environ de leur pédonule; tronc allongé relativement à sa largeur, en carré long ou elliptique, et tronqué aux deux bouts; fausses articulations de ses segments peu saillantes, en carré long ou longue.

a. Longueur des antennes latérales ne surpassant guère celle de la tête et des deux premiers segments.


b. Longueur des antennes surpassant celle de la tête et des deux premiers segments du corps.

**Idotea Dorsale.** *Idotea dorsalis*, Latr. On peut y ajouter la Squille marine de Degèer et l’*Idotea metallic* de Bosc.

**IDOTIDES.** *Idoteides.* Ce sont le nom que Latreille donne (Fam. nat. du Règne Anim.) à sa cinquième famille de l’Ordre des Isopodes; elle correspond à une partie des Pyggybranchies du Règne Animal et est ainsi caractérisée: les quatre antennes sur une ligne transversale, les latérales terminées par une tige sétacée, pluriarticulée; les internes courtes, bilobées ou un peu plus grosses au bout, de quatre articles; post-abdomen de trois segments distincts; feuilletés branchiaux longitudinaux; un appendice styliforme ou linéaire et interne à ceux du second rang, dans les mâles. Cette famille comprend les genres Idotea, Archic et Stémosome. V. ces mots.

**IDRIALINE.** *Dumais.* Nomme ainsi une substance solide, qui provient du mercure sulfuré d’Hiria, et qui paraît être un Carburant d’hydrogène.


**IDYL.** *Idya. Crist.* Genre de l’ordre des Isopodes, établi par Raffinesque et qui paraît ne pas avoir été adopté.

**IEBLE.** *Bout. Pour Hélie, espèce du genre Sereau. V. ce mot.*

**IÉNAC.** *Moll. (Adanson.) F. Crâpé ou Gérea. V. répété. V. Fer calcariô-silicieux.*

**IÉRACIDEA.** *Ois.* Le genre proposé, sous ce nom, par Gould, dans la famille des Acipitrès, doit avoir pour type le Falco Berigora de Vigors et Horsfield.

**IÉRÉE.** *Jere. PolyP.* Genre de l’ordre des Actinaires, dans la division des Polyiers saccoïdes, plus ou moins irritables et sans axe central. Ses caractères sont: Poly pier fossile, simple, pyriforme, pédiciel. Le pédicule, très-gros et cylindrique, s’évasant en une masse arrondie, à surface lisse. Un peu au-dessus commencent des corps de la grosseur d’une plume de moineau, longs, cylin- driques, flexueux, solides, plus nombreux et plus pro- noncés à mesure que l’on s’éloigne de la base, et for- mant la masse de la partie supérieure du Polyier; le soumet semble tronqué transversalement et présente la coupe horizontale des corps cylindriques observés à la circonférence. Tels sont les caractères du seul indivi- du connu de cette singulière production du monde antique, que possède le cabinet de la ville de Caen. Il est d’autant plus difficile de déterminer la classe à laquelle elle appartient, qu’il n’existe plus de surface; elle a été usée par le frottement, l’objet ayant été roué par les eaux comme un galet. Les corps cylindriques qui semblent former la partie supérieure de ce Poly pier peuvent être considérés comme des tentacules ou comme des tubes polypeux; dans le premier cas, ces tentacules étant différents de ceux des Actinaires, éloï- gnent de ce genre le Polyier qui nous occupe; dans le second cas, la forme et la position des tubes le distinguent des Aleyonées et des Polyclinées; Lamonrux a eu devoir en faire un genre particulier qu’il a placé provisoirement parmi les Polyiers actinaires; et quoiqu’il l’érige pyriforme ait perdu la majeure partie de ses caractères, elle en présente encore assez pour fixer l’attention des naturalistes; elle est figurée dans son *Genera Polyphorium*, tab. 78, fig. 5; elle a été trouvée dans les Vaches-Noires; et comme elle est si- liqueuse, elle doit appartenir aux terrains de Craie ou supérieurs à la Craie. Le Polyier figuré par Defrance, sous le nom d’îrée pyriforme, a beaucoup plus de rapport avec l’*Alcyonium mutabile* qu’avec le Zoo-
phyte dont il est question ici. Ce sont deux espèces bien distinctes de deux genres peut-être différents, que Defrance a confondues.

**TAXUS.** s'ouvrant huit nœurs, de même inférieure, l'aisselle enveloppe appliquée de tronqué ouvert biflore. de deux cet recouvert charnu, rente, se très-courts et brune, geâlre.

ou IEUSE. 1ERVAMORA. la compose Cérithe.

MonadelphiePoIyandrie,L., péricarpe, qui rétrécit sont linéaires, et les plus quelques et appliqués La bot. de d'une répandus, et les autres écorces, de l'autre. Ce qui fait plusieurs et appliqués l'un contre l'autre. Ce genre se compose de plusieurs espèces originaires de la Chine et du Japon.

**TAXUS baccata, L., Rich., Conif., la 2.** Arbre de moyenne grandeur, très-rameux; écorce brune, s'envolant facilement par plaques; bois rou-geâtre. Les feuilles sont épaisses, très-courtement pétiolées, linéaires, aiguës, coriaces, persistantes, planes ou un peu convexes, d'un vert foncé et sombre. Elles sont dirigées des deux côtés des rameaux et tendent à s'étaler dans le même sens. Les fleurs sont dioïques. Aux fleurs femelles succèdent des fruits du volume d'une Merise, dont la partie charnue, ouverte circulairement à son sommet, est d'un beau rouge écarlate, d'une saveur douce et agréable, extrêmement visqueuse, tandis que le véritable fruit renfermé dans cette cupule charnue, est d'une saveur amère et térbinthacée. Cet arbre croît dans les montagnes de la France, principalement dans les lieux froids et exposés au nord. Il a été connu des anciens qui le considéraient comme un arbre extrêmement vénéneux. S'il faut en croire Strabon, les premiers habitants de la Gaule se servaient du suc de l'Ifr pour empoisonner leurs flèches. D'autres ont dit que ses émanations étaient fort dangereuses et qu'elles pouvaient occasionner des accidents très-graves. Ainsi Rappporte que des jardiniers occupés à tondre un If très-grand et très-touffu, qui existait de son temps dans le jardin de Pise en Toscane, étaient forcés d'in-terrompre à chaque instant leur travail à cause des violentes douleurs de tête qu'ils éprouvaient. Ou a égale-ment prétendu que les fruits de l'Ifr, malgré leur sa-veur douce et sucrée, étaient fort vénéneux. Mais tou-tes ces assertions sont exagérées. L'Ifr, de même que tous les autres arbres de la famille des Conifères, con-tient un suc résineux, peu abondant. Il est vrai qu'austrice cette substance térbinthacée, il contient encore une matière amère et légèrement narcotique, mais qui, du reste, est fort loin de jouir des propriétés puis-samment délétères qu'on lui a attribuées, quoique d'une forte dose elle puisse donner lieu à des accidents.

Cet arbre était autrefois très-fréquemment cultivé dans les jardins; il est un de ceux qui se prêts le plus à recevoir, par le moyen de la taille, toutes les for-mes imaginables. On voit, dans les parcs, des Ifs que l'on a taillés de toutes les manières possibles. On le place aussi en palissade pour cachier les murs. Cet ar-br est regardé par les anciens comme l'emblème de l'immortalité, à cause de son feuillage toujours vert. On le plantait ordinairement auprès des tombes et dans les lieux consacrés à la sépulture. Cet usage était surtout répandu chez les peuples du Nord. On trouve encore des Ifs d'une antiquité très-reculée, et le plus gros que l'on connaisse est celui du cimetière de For-tingal en Ecosse. On prétend qu'il a cinquante-trois pieds anglais de circonférence. Le bois de l'Ifr est rou-geâtre, dur et serré; il est propre à beaucoup d'ou-travages.

**IFLOGE. Iffaga.** tor. Genre de la famille des Syran-thérés, Corymbifères de Jussieu, et de la Syngénésie superficie, L., establi par II. Cassini (Bulletin de la So-ciété Philom., sept. 1819) qui l'a ainsi caractérisé : involucre formé d'écaillés presque sur un seul rang, à peu près égales, appliquées, squarées et acuminées; réceptacle cylindrique, court, garni d'écaillés imbriquées et semblables à celles de l'involucre; calathide dont le disque est composé de plusieurs fleurs régulières, hermaproditiques, et la couronne de fleurs femelles tubuleuses et disposées sur plusieurs rangs; ovariées oblongues, glabres, ceux du centre surmontés d'agrettes plumuleuses, les extérieurs nus. Ce genre ne paraît pas avoir une grande valeur; il a été constitué,
G. fleurs Pomme en ment Afrique genre, d'Arragonite, qui lisses, une carrées partent est est angles de Nov.-Holl., Rajania, dans meuses p. ouains laires L'espèce pyramides grappes du primitivement Dioscorées une leur des hauteur leur racine de Dioscorea. gobe. 1, plusieurs insérées à ce pruniformes est absolument lui donnée de la Pomme de terre. On place de distance en distance, dans un champ profondément labouré, des fragments de cette racine, en ayant soin que chacun soit pourvu d'un œil ou bourgeois. Cette opération doit se faire avant la saison des pluies. Quelques mois après, les racines d'Igname sont parvenues à leur maturité. On cultive encore plusieurs autres espèces, telles que l'Igname du Japon, Dioscorea Japonica, Thunberg; l'Ignamé éhurnée de la Cochinchine, Dioscorea eburnea, Loureiro, etc. Le nom d'Igname a aussi été étendu quelquefois à d'autres plantes n'appartenant pas au genre Dioscora, mais pourvues de racines tubueuses charnues et alimentaires. C'est ainsi qu'en Égypte ou appelle vulgairement Igname l'Aurum Colocasia. IGNATIA. bot. Le genre décrit sous ce nom, par Linné fils, et que Loureiro appelait Ignatiana, a été réuni par Jussieu et tous les auteurs modernes au genre Strychnos dont il ne diffère que par la forme de ses graines. C'est cet arbre qui fournit les fèves de Saint-Ignace. V. VONIQUER. IGNATHIA. bot. V. IGNATIA. IGNAVUS. mar. Synonyme ancien de Brandye. V. ce mot. IGNARIA. bot. Genre formé par Adanson pour les Champignons subéreux, tels que le Boletus igniarius. Cosalpin avait déjà proposé ce même nom. IGNICOLOR. ois. Nom que porte une espèce du genre Cop., et une autre du genre Gros-Be. V. ces mots. IGNITE. ois. Espece du genre Coracine. V. ce mot. IGNITION. ois. C'est l'état dans lequel se trouvent les corps lorsqu'on les chauffe à blanc, c'est-à-dire jusqu'à les rendre incandescents. IGREUSE. Ipreusina. bot. Bizio et Boulay ont donné ce nom au principe fluide, odorant et susceptible de se colorer par l'acide nitrique, qui fait partie intégrante des huiles essentielles. Ce même principe a aussi été appelé Elatolone par Bergerber. IGUANE. Ignana. var. Genre qui sert de type à la famille des Sauriens qui en emprunta le nom; il a été établi aux dépens du genre Lacerta de Linné, par Laurenti qui le plaçait dans ses Gradentia; adopté par tous les épéthologistes, il est caractérisé par Cuvier (Règn. Anim., t. 11, p. 59) de la manière suivante: le corps et la queue couverts de petites écailles imbibées; tout le long du dos, une rangée d'épines ou plus tot d'écaill es redressées, comprimées et pointues, avec un fanon sous la gorge, comprimé et pendant, dont le bord est soutenu par une production cartilagineuse de l'os lysoide; les cuisses portent une rangée de tubercules poreux, pareils à ceux des Lézards proprement
Iguane ordinaire. Iguana tuberculata, Laurenti; Lacerta Iguana, L.; l'Iguane, Lac., Quadr. Ov., t. 1, pl. 18; Encycl. Rept., pl. 5, f. 4; vulgairement Léguan, Sénembi, Bews, etc. On la trouve en grande quantité à la Guianes et dans les Antilles où elle délicatesse de sa chair la fait rechercher. Les couleurs varient du gris au bleu, mais la plupart des individus sont brillamment diaprs de vert, de bleu, de jaune et de brun. Leur taille ordinaire est de trois pieds : on en trouve de cinq; la queue entre pour moitié au moins dans ces longueurs. Ces reptiles agissent souvent leur langue avec vivacité, en tout sens, quoique elle ne soit pas extensible, surtout lorsqu'en colère, ils goffrent leur gorge, dressent les écaillés de leur longue crête et font briller leurs yeux comme des charbons ardents. Ils font alors entendre un sifflement sourd, tout particulier. Peu défants, courageux même, ils attendent souvent l'homme et se défendent; ils s'apprivoisent. On prétend que des colons en nourrissent dans leurs jardins, où on les prend au besoin pour la consommation de la table. La femelle pond un grand nombre d'œufs de la grosseur de ceux du Pigeon; elle les dépose sur le sable où l'homme, qui en est très-friend, les lui enlève. Ces œufs ne durent jamais complètement par la cuisson, et n'ont presque pas de blane.

Iguane abordé. Iguana caruca, Daudin, figurée par Séha, t. 1, pl. 25, fig. 2, et 93, fig. 4. Elle habite les mêmes contrées que la précédente. Sa taille est un peu plus petite; sa chair est aussi bonne, et sa couleur d'un beau bleu-violet uniforme.

Iguane à cou noir. Iguana delicatissima, Laur. Elle se distingue de l'Iguane ordinaire, parce qu'elle n'a point d'écaillée ou grande plaque à l'angle de la mâchoire, ni de tubercules épars sur les côtés du cou. Laurenti, qui a fait connaître cette espèce, d'après un individu conservé dans une collection, dit qu'elle habite les Indes, mais il ne rapporte point par quelle raison il lui donne un nom qui la fait supposer encore meilleure à manger que toutes ses congénères.

Iguane cornue. Iguana cornuta, Lac., Encycl. Rept., pl. 4, fig. 4. Cette espèce, qui paraît être plus particulière à Saint-Domingue qu'à toute autre contrée du nouveau monde, se nourrit de fruits et de petits Oiseaux. Pendant le jour, elle poursuit sa proie avec une inéroyable ardeur; la nuit elle se retire dans les trous des rochers où, durant la mauvaise saison, elle s'engourdit. Sa longueur est de quatre pieds. Les nègres lui font une chasse active. On prétend qu'elle a la saveur du Chevreuil. Les Chiens marrons, c'est-à-dire retournés à l'état sauvage, en détruisent beaucoup. On ne sait quelles sont ses véritables couleurs, les herpétologistes n'ayant eu occasion d'en voir que des peaux bourrées. Elle porte entre les yeux une sorte de pointe conique et osseuse, d'où elle emprunte son nom.

Iguane à bandes. Iguana fasciata, Bronng., Mém., pl. 1, fig. 5. Cette espèce est originale de Java et probablement des autres îles de la Sonde. C'est elle que Bontius appelait Caméleon, parce qu'elle change de couleurs avec la plus grande facilité. C'est encore elle dont Banks tua un individu gros comme la cuisse et de cinq pieds de long. Sa chair se mange.

Le nom d'Iguane a été donné à plusieurs Lézards qui n'appartiennent pas à ce genre. Gmelin y confondait les Anoïa. L'Iguane porte-massue de Latrelle n'est qu'un individu monstrueux du genre Agame, ainsi que l'Iguane criard.

IGUANIENS. Rept. Famille établie par Cuvier (Règne Anim., t. 11, p. 29). Ses caractères consistent dans la longueur de la queue, qui est considérable; dans les doigts libres et inégaux. Ces Sauriens ayant l'œil, l'oreille, la verge et l'anus pareils à ces parties dans les Lézards proprement dits, ont leur langue bien plus épaisse, charnue, peu extensible, mais cependant toujours divisée au bout. Cette famille renferme les genres suivants : Stellion, Agame, Basilic, Dragon, Iguane et Anoïa. V. ces mots.

IGUANODON. Rept. foss. Le nouveau genre de Sauriens auquel ce nom a été imposé par Cédéon Mantel, n'existe plus entre les animaux vivants; il a été reconnu d'après des dents fossiles, trouvées dans le Grès d'une forêt du comté de Sussex en Angleterre, bien célèbre par les singuliers débris d'espèces antédiluviennes qui s'y trouvent accumulés. Ces restes de l'Iguanodon y étaient confondus avec ceux de Crocodiles gigantiques, de Mégalosaures, de Pléiosaures, de Tortues, d'Oiseaux et de végétaux. C'est à Cuvier qu'il était réservé d'y reconnaître un Reptile herbivore et d'eau douce. Sa taille prodigieuse ne devait pas être de moins de soixante pieds anglais.

IGUANOIDÉS. Rept. Synon. d'Iguaniens. V. ce mot. IKBIE. Synon. vulgaire de Nover. V. ce mot.

ILEA. Rept. Fries a donné ce nom à un genre de Cryptogames, de la famille des Ulvaccées, qui a été réuni au genre Ucca.


ILEÔME. Illeomas. 1815. Colélétres tétramères; genre institué par Schoonherr dans la famille des Rhyncho- phores, ayant pour caractères : antennes médio-races, courtes, composées de douze articules, dont le premier, du double plus long que le deuxième, est obconique; les cinq autres sont également coniques, mais plus courts, s'élargissant insensiblement vers la masse (formée des
cinq derniers) ovale et acuminée; trompe allongée, cylindrique, un peu épaisse, arquée, lisse, avec une ligne enfoncée et courbée; yeux latéraux, perpendiculaires, allongés et déprimés; corselet profondément bisinué à sa base et plus rétréci antérieurement que postérieurement, avec quelques impressions au milieu, près de la base; ecusson petit, triangulaire; élytres ovales-oblongues, un peu avancées à leur base et arrondies, avec les épaules obtusément anguleuses, arrondies à l'extrémité qui est un peu pâle; pieds antérieurs un peu plus longs, avec les cuisses dentées en dessous.

Le type de ce genre est le Lixus rosus de Fab., originaire du Brésil, auquel on a joint une espèce nouvelle, Ileucus pacatus, appartenant du Caucase.

ILÉON. 2001. Nom que les anatomistes ont donné à une portion de l'intestin grêle. V. intestin.

ILES. Ilia. 2001. On désigne sous ce nom, les parties latérales et inférieures de l'Homme. La même dénomination a été donnée par Staus, pour une plaque quadrilatérale, placée des deux côtés du prothorax des insectes; cette plaque, qui couvre plus ou moins l'origine des pattes, et qu'on peut considérer comme l'analogue du pubis dans le corselet, est composée de deux pièces.

ILEVERT. bot. Variété de Fournier dont le fruit est très-allongé et verdâtre.

ILEX. bot. F. Roxx et Gérône.

ILIA. ins. Espèce du genre Nymphale. V. ce mot.


ILIBI. Iliius. ins. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Carassiers, tribu des Diysectes, créé par Erichson, dans sa Faune de la Marche de Brabant, aux dépens du grand genre Dytique de Fabricius. Caractères: antennes filiformes, diminuant insensiblement de grosseur, depuis la base jusqu'à l'extrémité; mandibules cornées, barbelées intérieurement; deuxième et troisième articles des palpes labiaux presque égaux; pieds postérieurs ciliés en dessus; les trois premiers articles des quatre tarses antérieurs élargis et garnis intérieurement de ventouses dans les mâles; ongles en crochets inégaux: le supérieu fixe et un peu plus court que l'inférieur. Les Dytiscus ater, lacustris et fallugius, Fab., Guttiger, Anguistor et fenesstratus, Gyellenhal, sont, avec le Coleoptere 4 guttatus, de Boisduval, les seules espèces connues jusque-là. On les trouve toutes en Europe.

ILICÉES ou ILICINÉES. Iicéa vel Ilicinae. nat. Famille de plantes phanérogames, établie par Dumortier dans ses Commentationes botanicae, adnécée depuis par Ad. Brongniart, sous le nom d'Ilicée; ce dernier nom présentant trop d'analogie avec celle qui est fait type de l'Ilicium, Dumortier préfère le nom d'Ilicées qui ne peut se rapporter qu'à l'Ilex et à ses congénères. La famille des lycées est caractérisée par sa corolle monopétale, profondément divisée; par des étamines peu nombreuses, libres, inégales; par un fruit olégosperme, dépourvu de placentaire et présentant des ovules pendants. Dumortier rapproche cette famille à celle des Ardisiacées, et y rapporte les genres suivants: Cassine, Hartogia, Curtisia, Myginda, Ilex, Prinos, et Nenopanthes. Cette famille correspond donc à la tribu des Aquifoliacées de Candolle.

ILITHYE. Ilithyia. ins. Genre de Lépidoptères de la famille des Nocturnes, établi par Latreille aux dépens du genre Cranbus de Fabricius. Caractères: une trompe très-distincte; quatre palpes dont les inférieures ont leur dernier article manifestement plus grand que le précédent; antennes sétacées; port des ailes formant un triangle aplati et allongé.

ILITHYE INCARNAT. Iithyia cornnea, Latr.; Cranbus carncest, Fab. Ailes supérieures jaunes, bordées extérieurement de rouge purpure, les inférieures blanchâtres. Commune dans l'Europe centrale; elle habite les prairies.

ILLA. bot. V. Callilcarpa.

ILLANKEN. pois. V. Saumon.

ILLÉCÉBRE. Illecebrum. bot. Le genre Illecebrum de Linné a été divisé en deux genres distincts par Jussieu, savoir: Illecebrum proprement dit et Paronychia de Tournefort. Le premier, c'est à dire celui qui doit retenir le nom d'Illecebrum, offre les caractères suivants: son calice est à cinq divisions très-longues, accompagné extérieurement de trois petites écailles. Les cinq étamines sont réunies par la base de leurs filets en un tube urcéolé. L'ovaire est surmonté d'un style très-court que termine un stigmate obtus. Le fruit est une capsule uniloculaire, monosperme, aciculé.

Les espèces de ce genre sont de petites plantes herbaeuses, étalées, rampantes, à feuilles opposées, sans stigmates, portant de très-petites fleurs réunies à l'aiselle des feuilles.

Le genre Paronychia en diffère par ses feuilles munies de stipules souvent scarioses et argentées, par ses étamines qui ne sont composées d'une seule dans les calices, dans un seul rang de capsules en forme de cloche et à bord denté. Cette description se rapporte tellement aux Aglaophénies (V. ce mot), qu'il est difficile de ne pas regarder les Illicacées de Donati comme des Polypiers de l'ordre des Sertulariées et non comme des végétaux.

ILICÉBREÈS. Illecebræ. bot. Tandis que Saint-Léger séparait du groupe des Amaranthacées, et de celui des Caryophyllacées, certains genres pour en former une famille distincte, qu'il a nommée Paroniichiée, Robert Brown établissait la même famille sous le nom d'Illiacéées, que l'antériorité de l'autre a fait écartier. V. Paroniichées.

ILLICIUM. bot. V. Badian ou Badiane.

ILLIGÈRE. Iligera. bot. Ce genre, dédié par le docteur Blume à la mémoire de l'un des plus célèbres zoologistes, appartient à la famille des Rhamnacées,
 où il formerait le type d'une tribu qui porterait son nom ; il se distingue par les caractères suivants : calice supèrè, à dix découpages disposées sur deux rangs et dont la rangée interne fait office de pétales ; cinq éta-mines insérées à la base du calice, alternant avec un semblable nombre de glandules ; filaments nus à leur base ou biauriculés ; anthères dressées, biauriculaires par le côté ou valvairement déhiscentes comme dans les Laurinées ; ovaire infère, uniouilc ; style simple, stigma- matedéchiré, en beugnier.

ILLIGÈRE APPENDICUÉLE. Illigera appendiculata, Bl. C'est un arbuste sarmenteux, à feuilles ovales-oblongues, oblongobusculues, veinées et glabres ; les fleurs sont réunies en panicules axillaires et tomenteuses, et leurs étamines sont biauriculées à leur base. Sur les monta- gnes les plus élevées de l'île de Java.

ILLIGÈRE BELLE. Illigera pulchra, Bl. Folioles ova- les-oblongues, acuminées et veinées transversalement ; panicules glabres, avec leurs étamines inappendiculées. De Java.

ILLIPÉ. Bot. V. Bassie.

ILLOSPORIÈR. Ilosporium. Bot. Ce genre de Crypto- toges, de la famille des Urédinées, a été établi par Martius (Flor. Crypt. Erviag., p. 525). Il croît sur le thallus de diverses espèces de Lichens, tels que les Petildese, les Ceranome, etc. Les sporides sont glo- buleuses, colorées, éparses à la surface d'une membre vésiculeuse, qui leur sert de base. On ne connaît qu'une seule espèce de ce genre ; Martius l'a nommée Ilosporium roseum. Les sporules sont d'un rouge vif, la membrane qui les supporte est rose, vésiculeuse, et parait vide ou renfermer également quelques spo- rules adhérentes à la paroi interne.

ILMÉNITE. Min. Parmi des minéraux rapportés des monts Ourals par Menge de Lubeck, il s'en trouvait un que l'on avait pris d'abord pour une variété de Tantalite ; mais il paraît qu'il s'en distingue essentiel- lement et doit former une espèce particulière. Il est rarement cristallisé, mais alors les faces ont assez de brillant pour que leurs incidences puissent se mesurer au goniomètre à réflexion ; sa couleur est le noir, celle de la poussière le brun ; sa cassure est conchoïde, avec l'éclat de la cire ; elle n'offre point de clivage sensible, les fragments sont à bords transchants, et translu- cides dans les parties les plus minces ; sa pesanteur spécifique est de 4,75 à 4,78 ; il agit faiblement sur l'ai- guille aimante, sans manifester la vertu polaire ; traité seul sur le charbon, au chalumeau, il n'éprouve aucun changement, il se résout aisément en verre brun-verdâtre lorsqu'il est traité avec le verre de borax ; il est soluble en eau, à chaud, dans l'acide nitro-sulfurique. Sa forme est rapportée au prisme pyramidal oblique. On trouve ce minéral au pied de l'Ileme, dans l'Oural, à une lieue de Miask, au milieu d'un granite à mica noir, à feldspath blanc et à quartz blanc ou laiteux ; ce granite renferme aussi des Zircons disséminés.

ILOTE. Notes. Moll. Genre proposé par Montfort, pour un petit corps multiloculaire, que Lamarck a placé, avec raison, dans son genre Orbiculine, sous le nom d'Orbiculine numismatis. V. Orbiculine.

ILVAITÉ. Min. V. Fer calcabré-siliceux.

ILYN. Min. Nom donné par Nose à une Roche com- posée, ayant beaucoup de rapports avec le Trachyte. Elle parait avoir subi l'action du feu ; sa couleur est d'un gris cendré ou brunâtre ; elle est compacte, à cassure matte et inégale, assez dure, ayant l'odeur de l'Arligue. Elle forme la masse principale de plusieurs montagnes des deux côtés du Rhin.

ILYOGETON. Ilyogeton. Bot. Robert Brown avait réuni au genre Lindernia de Linné, Didynamie An- giospermie, famille des Scrophularinées de Jussieu, trois plantes tropicales, dont néanmoins les caractères ne s'accordaient point entièrement avec ceux du genre, tels que les avaient tracés Linné, et depuis, Allioni. En conséquence Endlicher, dans son Genera, a formé de ces trois plantes un genre distinct, qu'il a caractérisé ainsi qu'il suit : calice divisé en cinq parties égales ; corolle hypogynée, égale ou dépassant un peu en lon- gueur le tube du calice, avec la lèvre supérieure ré- tuse, l'inférieure trifide, bicarénée à sa base ; quatre étamines didymanes, incluses, insérées au tube de la corolle ; leurs filaments sont simples, leurs anthères biloculaires, cohérentes par paire, à lopex parallèles ; ovaire biloculaire, multiovulé à placentaux soudés, de chaque côté, à la cloison ; style simple ; stigma bilamellé ; capuque biloculaire, s'ouvrant par deux valvules entières, à bords plans, parallèles à la cloison placentifère ; semences nombreuses et petites. Ce genre se compose des Ilyogeton alsinoides, sceppigera et subulata, dont Robert Brown avait fait le Lindernia ; tous trois appartiennent à la Nouvelle-Hollande. Ce sont des plantes herbacées, très-délicates, à feuilles opposées, plus ramsées et plus grandes dans la partie inférieure de la tige ; les pédicules floraux sont ou axillaires ou terminaux, sans bractées, ils se cour- hent à mesure que les fruits grossissent et se redres- sent après la déhiscence des capsules.

ILYSIE. Iysia. Rept. Ce genre, créé par Hemprich, dans la famille ou tribu des Serpents proprement dits, ne diffère pas du genre Tortrix d'Oppel. V. Boule à.

IMAGINATION. Imaginatio. 2001. C'est dans les fonctions intellectuelles des animaux, un vif souvenir des sensations primitives et associées, et des impressions de plaisir et de peine qui s'y rattachent. V. Or- ganisation.

IMANTOPODES. 1835. Cette épithète est commune à tous les Oiseaux dont le corps est porté sur des tarses fort élevés.

IMATIDIE. Imatidium. 1835. Genre de l'ordre des Coléoptères trématères, famille des Cycliques, tribu des Cassidaires, ayant pour caractères : corps presque orbiculaire, clypéiforme ; corselet recevant la tête dans une échancreure antérieure ; antennes cylindriques. Ce genre a été formé par Fabricius, et Latreille l'a adopté (Fam. natur. du Rég. Anim.) ; il semble faire le pas- sage des Hispes aux Cassides, et ne diffère de ces der- nières que par sa tête qui est rongée dans l'échancreure du corselet et découverte, tandis qu'elle est cachée et que le corselet n'a que très-peu ou point d'échancreure dans les Cassides. Ces insectes sont propres aux pays chauds de l'Amérique méridionale ; ils sont en général
disposées sous-membraneuses, les uns à la sommité des rameaux, très-serrées, portées sur des pédoncules assez longs et pendantes. Les fruits sont globuleux, de la grosseur d'une pomme, ombiliqués vers le sommet, par le style.

Ce genre avait été réuni par quelques auteurs avec le Minuspose; et en effet tous deux ont entre eux une très grande affinité par les caractères extérieurs et intérieurs; mais il en diffère par sa corolle à trois rangs, qui n'est qu'à deux dans le Minuspose, et par ses graines relevées d'une crête irrégulière. Du reste ces deux genres, et presque tous ceux qui forment la famille des Sapotilliers, ont besoin d'être de nouveau studies avec soin, pour en fixer positivement les limites.

Un autre genre Imbricaria appartient à la Cryptogamie; il a été fondé par Achar, dans le Prodrome de la Lichenographie suédoise où il le définit ainsi: Lichen à folioles membraneuses (rarement sous crustacées), apatités, imbriquées, centrifiugées, disposées en rosettes, lacinées, incisées et pinnées, lobées, fimbriées vers leur partie inférieure, à scutelles d'abord urcéolées, concaves, ensuite planisubéites, sous-membraneuses, fixées par leur centre aux folioles, libres vers leur circonférence, élevées et margiées, à glomérules éparples, centrales, pulvérulent et posées vers les marges. Trente-sept espèces constituaient ce genre que plusieurs auteurs eussent adopté, mais qui bien-tôt, suivant la faible méthode adoptée par Achar, fut renommé sous-genre, sous le nom de Circcinaria, dans le genre Parmelia de sa Méthode Lichenographique, genre monstrueux qui fut modifié plus tard par celui qui l'avait formé d'abord.

Le nom d'Imbricaria avait été donné par Achar à ces Lichens, à cause de la disposition imbriquée de leurs folioles. Venient avait adopté ce genre sous le nom de Gessoldie qui donne en grec une signification pareille à celle d'Imbricaria.

Plusieurs auteurs ont regarde comme Lobaire ce qu'Achar regardait comme Imbricaria et rice versa; et il en est résulté de la confusion dans la synonymie. *V. ParméliaCesæ et Lobaire.*

**IMBRICATIF. Imbricatifs.** Épithète qui désigne les feuilles encore renflées dans le bourgeon, lorsque leurs rudiments sont appliqués en recouvrement les uns sur les autres, et forment plus de deux séries; à la stivation, quand les parties d'un tégument floral sont verticillées sur deux ou plusieurs rangs, quand l'ordre de ces rangs n'est pas bien déterminé et que les pièces se recouvrent les uns les autres, à peu près comme les tiges d'un toit, ainsi qu'on le voit dans les involucres de la plupart des Synanthesées et dans les pétales du plus grand nombre des fleurs doubles. Beaucoup de botanistes appellent estivation im-
bricative celle que l'on nomme aussi estivation régulière.

IMBRIM. ois. Espèce du genre Plongeon. V. ce mot.

IMBRUQUANT. Imbrications. ois. Mirbel nomme imbriquantes les feuilles composées, dont les folioles, pendant le sommeil de la plante, se dirigent toutes vers le sommet de l'organe et s'appliquent contre le pétirole, en se recouvrant simultanément.

IMBRILE. Imbricatus. 2001. ois. Ce nom adjectif s'emploie très-souvent en botanique pour désigner des organes plans, qui se recouvrent mutuellement les uns les autres, à la manière des tuiles d'un toit. Ainsi les feuilles de Thuya sont imbriquées, etc. Le même mot s'emploie aussi en zoologie et avec la même signification ; ainsi les écailles du Pangolin, celles des Poissons et de beaucoup d'autres animaux sont imbriquées.

IMITINII. ois. Micheli appelle ainsi une espèce de Pezize, voisine du Peziza acetabuliformis de Dillen. V. Pezize.

IMHOFIA. ois. Le genre établi sous ce nom par Hierbert, pour le seul Amyrillis marginata de Jacquin, n'a point été adopté par la majorité des botanistes qui n'en ont point trouvé les caractères suffisamment distincts de ceux du genre Brunschwig. V. ce mot.

IMITATEUR. ois. Espèce du genre Traquet. V. ce mot.

IMMARGINÉ. Immarginatus. ois. C'est-à-dire qui n'a pas de bord, ou quand, dans l'organe, le bord est de même nature que la partie moyenne, et ne peut en être différencié.

IMMER. ois. C'est le nom vulgaire du jute Imbrim. V. Plongeon.

IMMORTELLE. ois. On désigne vulgairement, sous ce nom, les diverses espèces de Xeranthemum et d'Elychrysum. parce que les écailles de leurs fleurs sont naturellement sèches, colorées, et se conservent pendant un grand nombre d'années sans perdre leur couleur.

Adanson a donné le nom d'Immortelles à la quatrième section de sa famille des Synanthèrèces. V. ce mot.

IMMOTIVE. ois. La germination est Immotive quand elle a lieu sans que l'épidisperme soit déplacé.

IMMUSULUS. ois. Synonyme, d'après Savigny, d'Aigle commun. V. Faucon.

IMPAIRE. Impar. ois. On nomme foliole Impaire celle qui termine la feuille aînée, et fait alors que les folioles dont se compose cette feuille, sont toujours en nombre impair.

IMPARDACTYLE. Impardactylus. 2001. Épitèthe par laquelle on désigne les animaux qui, comme les Oiseaux par exemple, ont trois doigts devant et un derrière.

IMPARNERVÉ. Imparnervatus. ois. La pailleter supérieur des Graminées est Imparnervé quand elle possède une nervure médiane, avec ou sans nervures latérales, disposées entre elles d'une manière opposée.

IMPARIPPÈNE. Imparippinatus. ois. Se dit d'un organe composé de folioles en nombre impair. Une feuille est Imparippennée ou Pennée avec impaire, quand elle se compose d'un nombre plus ou moins considérable de paires de folioles et qu'elle se termine à son sommet par une seule foliole impaire ; telles sont celles des Acacias, du Frêne, etc.

IMPARTIBLE et IMPARTITE. ois. Organe qui ne se divise point. On donne très-communément cette épitèthe au crémocarp quand il ne se partage pas en deux coquas plus ou moins fortement prononcées, mais toujours distinctes.

IMPATIENS. ois. Le genre nommé ainsi par Linné est le même que le Balsamica de Tournefort, de Justieu et de Gartner. Mais plus récemment De Candolle a proposé de diviser le genre de Linné en deux, les Balsamines ayant pour type le Balsamine des jardins, et les Impatiens qui ont à leur tête la Balsamine Impatins, ou Impatiens noti-me-tangerie de Linné; ce dernier genre paraît ne devoir former qu'une simple section parmi les Balsamines. V. ce mot.

IMPENNÉS. ois. Famille de l'ordre des Nageurs, formée par Illiger, et que caractérise la brièveté des ailes recouvertes de petites écailles soyeuses, au lieu de plumes; elle renferme le seul genre Manchot, Aptendytes. V. ce mot.

IMPERATA. Imperata. ois. Genre de la famille des Graminées, et de la Triandria Digynie de Linné, proposé par Cyrillo pour le Saccharum cylindricum de Lamarr, et adopté par R. Brown, Palsot de Beauvais et Trinius. On peut ainsi caractériser ce genre; toutes ses fleurs sont hermaphrodites, géminées: l'une d'elles est pédocellée, l'autre sessile. La pélicée est bivalve et à deux fleurs; les valves sont égales entre elles, mutiques, environnées de poils. La glume est mutique, plus transparente, plus courte que la pélicée, l'externe est unipaléacée et neutre; l'interne hermaphrodite, à deux paillettes, dont l'extérieur est plus large; les étamines au nombre de deux; les stigmates plumeux. Ce genre manque de glummelle, caractère qui le distingue des Saccharums. Il en diffère encore par la valve intérieure de sa fleur hermaphrodite, qui est plus large, et par ses étamines au nombre de deux seulement.

IMPERATOIRE. Imperatoria. ois. Genre de la famille des Ombellifères, et de la Pentandrie Digynie, L., qui peut être caractérisé de la manière suivante: ses ombelles sont dépourvues d'involute; ses fruits sont comprimés, plans, membranueux et en forme d'ailes sur leurs côtés; chacune de leurs moitiés est marquée de trois côtes obtuses, séparées par des sillons profonds. Ce genre est extrêmement voisin des Angéliques, qui n'en diffèrent guère que par leurs côtés aigus et en forme de lames. Aussi plusieurs espèces d'Angéliques ont-elles été rangées parmi les Impéraires.

Sprengel, dans son travail sur les Ombellifères, inséré dans le cinquième volume du Systema de Rémor et Schultes, décrit six espèces de ce genre, savoir: 1° Imperatoria Ostruthium, L., Lamk., III., t. 199, f. 1, qui croît dans les lieux boisés, et qui se rapproche singulièrement de l'Angéligue par son port, mais qui en diffère par ses feuilles plus larges et ses fleurs blanches; 2° Imperatoria verticillaris, rangée par Linné.
au nombre des Angéliques; 5° Imperatoria angustifolia de Bellardi, qui croît en Italie; 4° Imperatoria Caucascica, Sprengel, ou Sélénium Caucasicum de Marschall, originaire du Caucase; 5° Imperatoria Chabrée, Sprengel: c'est le Sélénium Chabrée de Linné; 6° enfin Imperatoria Sequiervi, Sprengel, ou Sélénium Sequiervi de Linné, qui croît au mont Baldo et dans les Alpes calcaires de la Carniole.

IMPÉRATOR. zool. V. IMPEREUR.

IMPÉRATORIA. zool. V. IMPÉRATRIA.

IMPÉRATRICES. zool. Variétés fort estimées de Prunes; il y en a de blanches et de violettes.

IMPÉRATRINE. Impéatrium. zool. Alcaloïde, obtenu par l'analyse de la racine de l'Imperatoria ostruthium.

IMPERFOLIÉ. zool. Végétal dont les feuilles ne sont point perléifiées.

IMPÉRIALE. zool. Espèce du genre Fritillaire, V. ce mot.

IMPEY. Imperanus. obs. Genre de l'ordre des Gallinacés, formé par Lesson, aux dépens du genre Lophophorus de Temminck, avec les caractères suivants: bec allongé, nu à la base, robuste, convexe en dessus; mandibule supérieure voûtée, marquée d'un sillon à son origine, plus longue que l'inférieure, recourbée et dentée à l'extrémité, claire à la base, sans arête distincte, et dont le dessus entame les plumes du front; tour des yeux nu; narines étroites, en croissant, rapprochées, bordées par les plumes veloutées du front, couvertes par une lame renflée; huppe composée de lames filiformes, éclairs en palette au sommet; ailes courtes, concaves, arrondies, à quatre-vingt-dixième rémiges plus longues; queue allongée, arrondie, formée de quatre rémiges rectrices; tarses courts, robustes, éplumés jusqu'au-dessous du talon, scitellés, armés d'un ergot.

Le genre Imper, qui ne présente encore qu'une seule espèce, avait été primitivement confondu par Temminck dans son genre Lophophorus; mais ce profond ornithologiste ayant, par une étude plus sévère des deux espèces, reconnu qu'elles ne pouvaient rester toutes deux accolées dans le même genre, Lesson dans son traité d'Ornithologie, les a séparées et a formé de l'une d'elles, le genre dont il est ici question. Peut-être eût-il mieux fait de lui laisser le nom de Lophophorus, puisqu'elle avait donné naissance à ce dernier genre, et que Temminck semble vouloir l'y maintenir et en épacer au contraire l'espèce qu'il avait nommée Lophophorus Cuvieri. Du reste, le peu que l'on sait des mâles du seul Imper connu se réduit à ce qui a été rapporté par quelques voyages anglais. Cet Oiseau habite les forêts élevées de la chaîne des monts Hymalaya; c'est à la lisière des bois, et dans les plus hautes régions encore peu explorées qu'on trouve ce beau Gallinacé. Il se plie difficilement sous le joug de la domesticité; son humeur inquiète et sauvage ne répond pas aux soins que l'on prend de lui, et la perte de sa liberté ne tarde pas à être suivie de celle de sa vie. C'est un grand sujet de regret pour les amateurs de grandes volières; car si l'on excepte le Paon, il n'est pas de plus brillant Oiseau de basse-cour. On a observé que son chant se bornait à quelques intonations assez semblables à celles que font entendre les Faisans.

Impetoniceps. Impetus refugens, Less.; Phasianus imperanus, Lath., Syn., tab. 114; Lophophorus refugens, Temm., Ois. col., pt. 507 et 513; Monaulus Impetanus, Vieill. Le mâle porte sur la tête un panache composé d'aigrettes éblouissantes, terminées par une palette dorée; sommet de la tête, joues et ocicuit d'un vert doré brillant; derrière et côtés du cou pourpris, à reflets couleur de rubis; nuque et parties supérieures d'un pourpre cuivreux, avec des reflets violents et dorés; croupion d'un beau vert doré, précédé d'un large espace blanc; grandes rémiges d'un noir verdâtre, ci les moyennes d'un vert doré; tectrices alaires d'un pourpre à reflets bleutées; rectrices d'un roux vit; gorge, poitrine et parties inférieures noires, à reflets d'un vert doré; un espace nu, coloré de pourpre, entourant l'orbite des yeux; quelques petites plumes à reflets dorés sur les joues; bec jaune; pieds gris. Taille, deux pieds.

La femelle est un peu moins forte, en général d'un brun terne; le milieu de chaque plume porte une bande longitudinale blanche, rayée et mouchetée irrégulièrement de brun; dessois de l'orbite et gorge blancs; grandes rémiges bruniâtres, les moyennes barrées de noir et de roux; rectrices brunes; un tubercule au lieu d'un éperon.

IMPONDÉRABLES. Les chimistes désignent sous cette dénomination générale, les corps fluides qui produisent les effets de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et du magnétisme, V. chacun de ces mots.

IMPÉGNATION. zool. V. ORGANISATION.

IMPRESSION DU TACT. min. Caractère que l'on fait concourir, dans l'étude des minéraux, à la distinction des corps inorganiques: si c'est une surface solide que l'on soumet à l'épreuve du tact, le frottement du pouce suffira pour faire connaître l'onctuosité; si c'est la poussière, on la passe avec frottement entre le pouce et l'index et l'on constatera par comparaison le degré d'aspérité ou celui de douceur.

Il est encore une autre action que les minéraux peuvent exercer sur le toucher: c'est l'impression plus ou moins grande qu'ils font éprouver à la main. Cette propriété n'est autre chose que le plus ou moins de faculté conductrice de la chaleur des corps, et elle est souvent assez développée dans quelques substances, pour que l'on puisse avec certitude les distinguer par ce moyen. C'est ainsi que le Quartz produit une impression de froid, très-marquée, tandis qu'elle est à peine sensible dans le Verre.

IMPRESSIONS MUSCULAIRES. moli. Les Impressions Musculaires, dans les Conchières, se remarquent dans l'intérieur des valves, soit au centre ou presque au centre, lorsqu'un muscle unique est au centre de l'animal, soit sur les parties latérales lorsque l'animal est pourvu de deux muscles; on donne aussi le nom d'Attache Musculaire aux Impressions, mais ce mot s'applique surtout à l'Impression Musculaire qui se voit sur la colonelle des coquilles des Mollusques (V. ATRACTION). LAMARCK a employé l'impression Musculaire pour établir ses corps de premier ordre; parmi les
Conchifères, les uns sont nommés Dimyaires ou à deux muscles, les autres Mononymaires ou à un seul muscle. On trouve cependant dans certains genres trois Impressions Musculaires, comme dans la plupart des espèces de Mulettes et d’Améthistes; mais si l’on étudie avec soin cette espèce d’anomalie, on reconnaît facilement qu’elle est due à un faiseau charnu, qui fait partie de la moelle musculaire antérieure ou postérieure de l’animal. On peut dire que dans tous les Mollusques et Conchifères, sans exception, les muscles deviennent de place par l’accroissement de l’animal et de la coquille; s’il en était autrement, les muscles deviendraient inutiles; il suffit pour s’en assurer de suivre l’Impression Musculaire dans une huître calcine; on la verra se prolonger jusque dans le crochet des valves, où on la retrouve lorsque l’huître a pris naissance; il en est absolument de même pour les Conchifères Dimyaires, et cela n’est pas moins évident pour les autres Mollusques. V. ce mot.

INACHUS. Inachus. crés. Genre de l’ordre des Décapodes, famille des Brachyures, tribu des Triangulaires, établi par Fabricius, et dont Leach (Trans. de la Soc. Linn., t. xi) a séparé, d’après la considération de toutes les parties, ses genres: Lambrus, Eurynome, Maja, Pisa, Hyas, Pactolus, Blasia, Lissa, Libinia, Dolea, Egeria, Megalopa, Macropodia et Lycotopodia. (V. ces mots.) Fabricius divise ses Inachus en deux sections, d’après les différences de longueurs relatives des pieds. Quelques-uns de ceux qui les ont très-longs et filiformes, et dont le test est très-pointu en avant, formaient le genre Macropode de Lateville, que Leach a divisé en deux genres, sous les noms de Macropodia et Leptopodia. Les Inachus, tels qu’ils sont adoptés par Lateville, ont pour caractères essentiels: test triangulaire, pointu en avant; queue de six tablettes dans les deux sexes; deuxième article des pieds-mâchoires extérieurs aussi long que large, tronqué obliquement vers son extrémité supérieure et interne; l’article suivant inséré près de son sommet; surbouche, ou espace compris entre la cavité buccale et les antennes intermédiaires, transversal; yeux latéraux, saillants, portés sur un pedicule rétréci dans son milieu, court et se logeant en arrière, dans une fossette; antennes séparées, insérées de chaque côté du museau et avancées; serres didactyles, fortes, surtout dans les mâles, et courbées; corps allongé; les autres pieds très-long, filiformes, simples; ceux de la seconde paire sensiblement plus épais et plus longs. Ce genre, d’abord très-nombrueux en espèces, a été subdivisé en plusieurs autres dont nous avons indiqué les noms plus haut; il semble faire le passage des Docolles et des Égérie de Leach aux Macropodies; ces Crustacés ont particulièrement des derniers, avec lesquels Risso les confond, en ce qu’ils ont des fosses de pour recevoir les yeux, et par les proportions de l’intervalle du corps compris entre la cavité buccale et les antennes intermédiaires; il est court et transversal, tandis qu’il se rétrécit aux dépens de la longueur dans les Macropodies; ceux-ci ont, d’ailleurs, le bec et les pieds-mâchoires extérieurs proportionnellement plus longs. L’espèce qui sert de type à ce genre est:

INACHUS SCORPION. Inachus Scorpio, Fab.; Inachus Dorsaltensis, Leach (Mal. Brit., tab. 22, fig. 1, 6); Maja Scorpio, Bosc. Test long d’environ dix lignes, sur onze à douze de large; rostre assez court, échancré; chaperon muni d’une épine en dessous; quatre petits tibias allongés, rangés en travers sur la région stomacale; trois épines placées plus loin, dont la dernière est la plus grande; trois autres épinés plus fortes encore, aigües, disposées une sur chaque région bran-chiale et la troisième sur la région cordiale. Cette espèce se trouve dans l’Océan et dans la Méditerranée. Le Cancer à courts bras de Rondelet (Hist. des Poissons, liv. 18, chap. 20), ou le Naïs petit bec de Risso, est une espèce de ce genre; Aldrovande (de Crust., lib. 2, p. 203) reproduit la figure de Rondelet; mais il en donne une autre, Cancro brachichelio congner, p. 204, dans laquelle, malgré l’exagération de quelques caractères, on pourrait reconnaître l’Inachus Scorpio.

INALBUMINE. bot. Embryon sans albumen ou endosperme.

INAMPLIATIFLORE. bot. Cassini emploie cette épithète pour exprimer que la Calathide, le disque ou la couronne des Synanthères, se compose de fleurs qui ne se développent pas complètement ou d’une manière excessive.

INANTHÉRÈE. bot. Étamine stérile, dépourvue d’anthère, et consistant seulement en un fillet.

INAPPENDICULÉ. Inappendiculatus. bot. Se dit d’un organe privé d’appendices.

INARTICULÉ. bot. Organe qui n’offre pas d’articulation sur lui-même ou qui n’est pas fixé par une articulation; presque tous ceux des végétaux Diocytélides sont fixés par une articulation, tandis que la plupart de ceux des plantes Monocytélides sont inarticulés.

INAS. 015. Synonyme d’Enas. V. Ganga.

INCA. Inca. 115. Coléoptères pentamères. Genre de la famille des Lamellicones, tribu des Scarabées, institué par Pelletier et Serville, pour quelques insectes que l’on avait placés provisoirement parmi les Goliaths et les Cétoines. Caractères: chaperon en carré et peu rétréci postérieurement; son bord antérieur sinué, ayant ses angles de devant un peu relevés en cornes; son disque portant une corne longue, courbe, relevée, aplatie depuis son milieu jusqu’à son extrémité, fort élargie, creusée et plus ou moins échancrée dans cette dernière partie; menton grand, presque trilobé, le lobe intermédiaire beaucoup plus grand, carré, avec une épine à ses angles latéraux; pièce triangulaire assez saillante, mais n’occupant que la moitié de l’espace compris entre les angles postérieurs du corselet et ceux de la base des élytres; corselet arrondi sur ses côtés, et presque jusque vis-à-vis de l’ésson, prolongé en face de celui-ci, mais ne le couvrant pas; antennes composées de dix articles, le premier le plus long, hérisé de poils roides, les quatre suivants coniques, les sixième et septième courts, ciliipaires, les trois derniers formant une masse ovale-allongée; fabre presque membraneux, caché sous le chaperon; mandibules très-aplaties en forme de lames minces; mâ-
choires terminées par un lobe en forme de pinceau; palpes maxillaires ayant leur dernier article très-long, presque cylindrique; palpes labiaux fort courtes; lancette point saillante; yeux gros; corps assez épais; élytres sans sinus latéral, recouvrant des ailes; pattes longues; cuisses antérieures armées d’une épine assez forte, et leurs jambes fortement échancrées à leur base interne, ayant deux fortes dents extérieures outre la terminale; les autres jambes munies de deux épines; dernier article des tarses le plus grand, taché de deux crochets grands et simples.


**Inca serricole.** *Inca serricollis*, Lep. et Serv. Il est un peu moins grand que le précédent, et la femelle a le corselet et les élytres d’un brun rougeâtre mat, couvert de taches régulières, d’un noir velouté et très-élégantes; son chaperon est armé en avant de trois épines saillantes. Brésil.


**Incessaria.** Gen. Synonyme d’*Inula odoara*, et d’*Artemisia Abrotanum*.

**Incilaira.** *Incilaxia*. Gen. de Lichens Idiätidèmes, établi par Fries qui lui assigne pour caractères: thalle presque nu; tubercules solides et blancs, qui éclatent très-promptement, et s’ouvrent par une multitude de crevasses. On trouve ces plantes parasites sur les écorces des arbres forestiers.

**INCINÉRATION.** Combustion libre des corps ou matières organiques pour en obtenir le résidu fixe, qui porte le nom de Cendres.

**INCISÉ.** *Fissus.* nom. Ce terme s’emploie par opposition à celui d’*entier*, pour exprimer les organes qui offrent des incisions plus ou moins profondes.

**INCISION ANNULAIRE ou BAGUAGE.** Gen. Opération par laquelle on empêche les sucs nourriciers de redescendre du fruit et de retarder conséquemment sa maturité. Cette opération consiste dans une plaie circulaire que l’on fait aux branches fruitières, dont on enlève un anneaux d’écorce. Au moyen de cette plaie faite au moment de la fleuraison, à l’aide d’un instrument que l’on nomme Bagueur, on accélère de douze ou quinze jours la maturité. Cette opération est surtout préférable sur la Vigne.

**INCISIVES.** *Zool.* Dents.

**INCLINAISON DES COUCHES.** Nom. C’est l’angle que leur plan fait avec l’horizon, auquel on ajoute la désignation du point vers lequel il plonge. Ainsi on dit que telle couche est inclinée de tel ou tel degré, et plonge à l’est ou l’ouest, etc., ou simplement qu’elle plonge vers tel point, sous tel angle. La direction d’une couche est celle d’une ligne horizontale menée sur son plan; indiquer la direction, c’est assigner les points de l’horizon vers lesquels cette ligne se dirige. On doit remarquer que la direction et l’inclinaison étant à angle droit, on peut toujours conclure la première de la seconde; ainsi, dire qu’une couche plonge à l’est ou à l’ouest, c’est indiquer qu’elle se dirige du nord au sud.

**INCLUS.** nom. On dit des étamines qu’elles sont Incluses lorsqu’elles sont plus courtes que la corolle et qu’elles sont renfermées dans sa cavité. Ainsi les étamines de la Consoude, de la Pervenche, etc., sont Incluses. Ce terme s’emploie également pour le pistil.

**INCOMBANT.** *Incombens.* nom. On dit des divisions calcinaires ou des pétales qu’ils sont Incombants, lorsqu’ils se recouvrent latéralement en partie. Une an- tière est Incombante, lorsque, attachée au filet par le milieu du dos ou par un point plus élevé, elle est dressée de manière que sa partie inférieure est rapprochée du filet.

**INCOMPLET.** nom. Un organe est Incomplet quand il lui manque quelqu’une de ses parties constituant, telles sont le pistil, les étamines, la corolle ou le cal- lice dans la fleur. Les feuillots des Agarées sont Incom- plèts lorsqu’ils n’occupent qu’une partie du rayon compris entre le pédoncule et le chapeon.

**INCONDITIONNEL.** *Inconditipé.* nom. On nomme ainsi les Crustacés brychures dont les pieds ne peuvent point se cacher sous le rebord du tais.

**INCUBATIONS.** *Zool.* Les eaux de certaines sources sont tellement chargées de sels calcaires, que les corps que l’on y plonge et qu’on y laisse séjourner pendant quelque temps, ne tardent pas à se couvrir d’une croûte blanchâtre qui leur donne l’apparence de corps fossiles. Mais il est très-àisé de reconnaître leur origine.

**INCRABILISATION.** *Zool.* Action de couvrir les eufs, de les échauffer, de leur communiquer la chaleur continue qui développe les embryons. *V.* OEUF.
INDÉFINIES. sor. Dans le système sexuel des végétaux, le nombre des étamines n'est constant dans une espèce donnée que jusqu'à douze; dans ce cas, on les compte, et elles sont définies; passé ce nombre on ne les compte plus, alors on les dit Indéfinies.

INDÉHISCENT. sor. Tout fruit qui ne s'ouvre pas naturellement à l'époque de sa maturité est Indéhiscent. Ce caractère appartient à tous les fruits charnus.

INDEL. sor. Lamarck a substitué ce nom emprunté de la langue du Malabar à Elate. V. ce mot.

INDIANITE. xix. Le minéral qui sert ordinairement de ganteau au Coridon adamantain, est celui auquel Bournon a donné le nom d'Indianite. On ne le connaît pas encore à l'état cristallisé, mais sous celui de masses à gros grains, généralement très-adhérents, formes de petites lamelles qui, selon Bournon, semblent annoncer un rhomboïde. Ces grains, bien purs, sont incolores ou légèrement grisâtres, transstictes, quelquefois colorés en vert ou en rougeâtre par l'Épidote ou le Grenat. Sa pesanteur spécifique est de 2,742. L'Indianite raye le verre, mais il est rayé par le Feldspath. Il ne fait pas effervescence avec l'Acidé nitrique, et l'on n'a pu y développer d'électricité par le froissement. Voici son analyse d'après Chenevix : Silicie 45,3; Alumine 5,58; Chaux 15; Fer 5; Manganèse, traces.

INDICATEUR. Indicator. ois. Genre de la première famille de l'ordre des Zygodactylés. Caractères : bec court, déprimé, presque droit, faiblement arqué et échancré vers la pointe, dilaté sur les côtés; arête distincte; fosse nasale grande; narines placées près de la base et à la surface du bec, un peu tubulaires, ouvertes près de l'arête, bordées par une membrane; pieds courts; quatre doigts: trois antérieurs, réunis jusqu'à la première articulation; l'externe plus long que le tarse; ailes médio-teres; première et deuxième rémiges les plus longues; douze rectrices.

Levaillant dont la carrière fut entièrement consacrée à l'étude et aux progrès des sciences naturelles; Levaillant qui s'est acquis tant de droits aux souvenirs des ornithologistes, a donné le premier des détails exacts sur les habitudes des Indicateurs. C'est lui qui les paya du genre Coucou, auquel ils ne pouvaient appartenir pas plus qu'un Pic, un Barbu, un Perroquet ou un Toucan, auquel ils ne pouvaient au plus tenir que par la conformation des pieds, conformation qu'ils avaient commune avec tous les Zygodactylés. L'Indicateur, loin d'effarouiller, à la vue de l'Homme, s'en approche au contraire, l'accompagne en voltigeant d'arbre en arbre et repétant des cris d'autant plus expressifs que l'Homme porte moins d'attention à cet arbre creux vers lequel l'Oiseau semble l'attirer. En effet le tronc de cet arbre est une ruche remplie d'un miel délicieux dont l'Homme, profitant comme aliment, laisse toujours quelque part à l'Oiseau; aussi paraît-il s'être établi une sorte de communication entre ces deux Bipèdes si différents de conformation et d'intelligence, car les sauvages Africains respectent comme des divinités ces Oiseaux qui leur indiquent, par un instinct tout particulier, les magasins où ils trouvent abondamment du miel et de la cire, trésors précieux pour ces peuples errants, forcés à tout moment d'exposer leur vie pour obtenir la nourriture qui doit la leur conserver. Les naturalistes ont, par erreur, placé cet Oiseau parmi les Coucous, et cependant il en diffère autant par ses caractères physiques que par ses moeurs, et s'il devait être rangé dans un genre déjà établi, il serait plutôt réclamé par celui des Barbus avec lesquels il présente plus d'analogie. N'ayant trouvé dans l'estomac des individus qu'il a dépouillés de leur peau, que de la cire et du miel, sans aucune trace d'autre espèce d'aliments, Levaillant en a déduit qu'ils ne font usage que des premiers. Il a trouvé leur peau si épaisse qu'il n'a pu s'empêcher de reconnaître en cela encore un acte de prévoyance de la nature qui, ayant destiné ces Oiseaux à disputer la subsistance au plus ingénieux des insectes, a voulu en même temps les garantir de son aguillon redoutable. L'Indicateur fait son nid dans des creux d'arbres; il y grimpe à la manière des Pies, et couvre lui-même les quatre ou cinq œufs blancâtres qu'il y a déposés; habitude qui tend à l'élargir encore des Coucous. Levaillant a cru distinguer trois espèces d'Indicateurs, mais revenant de cette opinion hasardée qu'il se proposait de vérifier dans un troisième voyage, il a reconnu qu'il se pouvait que la prétendue troisième espèce ne fût qu'une différence d'âge ou de sexe du petit Indicateur.

INDICATEUR ARCHÉOPLAGIQUE. Indicator archipelagicus, Temm., Ois. col., pl. 542, fig. 1. Parties supérieures, ailes et rectrices intermédiaires brunies, avec le bord des plumes verdâtre; une bande jaune au pli de l'aile; gorge blancâtre; poitrine et flancs gris; parties inférieures blancâtres, avec de longues méches brunâtres sur les plumes des flancs; rectrices blanches, terminées de brun. Taille, six pouces trois lignes. De Bornéo.

INDICATEUR A BEC BLANC. Indicator albirostris, Temm., Ois. col., pl. 567. Parties supérieures d'un brun cendré clair; ailes cendrées, avec une bande longitudinale jaune au pli de l'aile; rémiges bordées de jaune olivâtre, les rectrices le sont de blanc; gorge noire; oreilles et devant du cou blancâtre; parties inférieures d'un blanc grisâtre, avec des taches brunes longitudinales aux plumes de l'abdomen; rectrices intermédiaires brunies, les deux suivantes de chaque côté brunes à l'extérieur et blanches sur les barbes intérieures, les autres blanches, terminées de brun; bec blanc; pieds bruns. Taille, de sept à huit pouces. De l'Afrique orientale et occidentale.

GRAND INDICATEUR. Indicator major, Vieill.; Cuculus Indicator, Lath., Levaill., Ois. d'Afrique, pl. 241. Indicator mange-miel, Less. Parties supérieures d'un gris rousâtre; rectrices alaires brunâtres, les plus voisines du corps marquées d'une tache jaune; rémiges brunies; sommet de la tête gris; gorge et poitrine blanchâtres, avec une teinte verdâtre, qui s'affaiblit insensiblement et n'est plus apparente sur la poitrine; abdomen blanc; cuisses marquées d'une tache oblongue noire; rémiges intermédiaires plus étroites que les latérales, d'un brun ferrugineux; les deux suivantes noircées, avec le côté interne blanchâtre; les autres blanches, marquées de noir à leur base; une sorte de
Peut-être signifie que le Carbonne y est à l’Azote dans le rapport des éléments du Charbon animal. Ce chimiste, Van Mons et Brugnattelli attribuent à l’Indigo sublimé la propriété de former un amalgame avec le Mercure, mais d’autres savants, après plusieurs tentatives, n’ont pu réussir à altérer par l’Indigo la fluidité du Mercure.

On croyait autrefois que l’Indigo était une matière produite par une sorte de fermentation des plantes dont on l’extraît. Chevreul a démontré par plusieurs expériences, faites en 1807 et en 1811, qu’il existait tout formé dans ces végétaux, mais seulement qu’il n’y était point coloré. La couleur bleue qu’il acquiert par la macération est due à l’action de l’Oxygène de l’air atmosphérique qui le rend insoluble et le précipite. Plusieurs plantes de familles diverses contiennent de l’Indigo. C’est surtout des Indigotiers (Indigofera) que l’on extrait la presque totalité de celui qui se trouve dans le commerce. Dans l’Inde, on le retire aussi en quantité assez considérable du *Nerium indicum*, et lorsque la guerre maritime privait l’Europe des substances coloniales, le Pastel (*Isatis tinctoria, L.*) semblait devoir en fournir assez pour que les peuples du continent aient espéré de s’affranchir du tribut payé aux Anglais qui en faisaient alors le monopole. On trouvera au mot INDIGOTIER les détails de l’extraction de cette substance, et nous ne traiterons ici que de la composition de l’Indigo de commerce, de la manière dont il se comporte avec les Alcalis et les Acides, ainsi que de l’emploi qu’on en fait dans les arts.


L’Acide nitrique concentré exerce une action telle ment forte sur l’Indigo qu’il peut y avoir inflammation. Étendu d’eau, il le change, selon Chevreul, en quatre substances concrétées, savoir : 1° en matière résineuse ; 2° en acide au maximum d’Acide nitrique, connu aussi sous le nom d’Amer de Walther ; 4° en Acide oxyalique.

Lorsque l’Indigo est mis en contact avec une substance combustible, de l’eau et un Alcali, énergique tel...
que la Potasse ou la Soude, le corps combustible s’oxyde, l’Indigo forme avec l’Alcali un composé soluble, et il perd sa couleur bleue. En neutralisant l’Alcali par un Acide, on précipite l’Indigo en blanc-jaunâtre qui, par son contact avec l’Oxygène de l’atmosphère, repasse instantanément au bleu. Pour l’explication de ces phénomènes, on admettrait autrefois que l’Indigo décoloré était de l’Indigo privé d’une partie de son Oxygène, par le corps combustible. Selon la théorie actuelle, l’Indigo décoloré est de l’Indigo bleu uni à une certaine proportion d’Hydrogène. Ainsi l’Indigo, à cet état, est un Hydracide susceptible d’entrer en combinaison avec les bases, et pour lequel Duherein a proposé le nom d’Acide isatinique. Chevreul l’a obtenu, le premier, du Pastel en petits cristaux grenus et blancs, qui, exposés à l’air, ont acquis le pourpre métallique de l’Indigo sublimé.


De toutes les matières colorantes, l’Indigo est celle qui, fixée sur les étoffes, a le plus de solidité. Aussi offre-t-elle des avantages extrêmement précieux pour la teinture. Les procédés au moyen desquels on teint les étoffes de laine, de soie, de coton et de lin, reposent sur la propriété que nous avons exposée plus haut, et qui consiste dans la sur-hydration de l’Indigo. Ces procédés sont connus, dans l’art de la teinture, sous les noms de Cuve de Pastel, Cuve d’Inde et Cuve d’Urine. C’est toujours en employant, conjointement avec l’Indigo, une substance végétale combustible et un Alcali, qu’on prépare ces cuves qui diffèrent entre elles par la nature et les proportions de ces substances végétales. Dans la Cuve à Pastel, on met ordinairement une décoction de Gaude, de Garance et de son, puis on ajoute l’Indigo moulu avec de la Chaux vive. La Cuve d’Inde se prépare en faisant bouillir du son et de la Garance avec une lessive de sous-carbonate de Potasse et de l’Indigo broyé à l’eau. Enfin, on forme la Cuve à l’Urine en employant de l’urine, de l’Indigo, de la Garance et une substance acide telle que du Vinaigre ou un mélange de tartrate acide de Potasse et de sulfate acide de Potasse et d’Alumine. Les étoffes de soie exigent une proportion d’Indigo plus forte que les étoffes de laine. Celles de coton et de lin se teignent dans les Cuves au Pastel avec une addition de protoxyde de Fer qui s’empare de l’Oxygène de l’Eau dont l’Hydrogène forme un composé soluble avec l’Indigo et l’Alcali libre. Les teintures au bleu de Saxe sont moins solides que celles à l’Indigo oxigéné; ce procédé ne peut être employé pour le coton, mais on le met en usage pour la soie et pour la laine. Dans ce cas, cependant, la couleur bleue est susceptible d’être entrelaçée par la lessive et même par l’eau de savon.

On a donné le nom d’Indigo à diverses plantes; ainsi on a appelé : Indigo Batarde, l’Amorpha fruticosa et le Cissus occidentalis.

Indigo de la Geadeloupe, le Crotalaria indica. Indigo savauge, selon les colonies, divers Indigotiers qu’on ne cultive pas. V. INDIOTIER.

INDIGOFERA. BOT. INDIOTIER.

INDIGOTIER. Indigofera. Bot. Genre de la famille des Légumineuses et de la Diadelphie Décandrie, Lin., composé d’au moins quatre-vingts espèces répandues dans toutes les parties chaudes du globe. Ce sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, ou de petits arbustes. Leurs feuilles, alternes, sont pinnées avec ou sans foliole terminale. Le nombre de ces folioles est très-variable, non-seulement dans les diverses espèces, mais encore dans les différents individus de la même espèce; quelquefois ces feuilles paraissent simples, par suite de l’avortement du plus grand nombre des folioles. Les fleurs sont généralement petites et forment des épis ou grappes axillaires. Chaque fleur se compose d’un calice persistant, à cinq divisions linéaires et profondes. La corolle est papilionacée; l’étendard est relevé, obtus et entier; les deux pétales qui forment la carène sont onguiculés à leur base. L’ovaire est allongé, comprimé; le style grêle, redressé à angle droit; le stigmate capité et glabre. La gousse est allongée, étroite, terminée en pointe, droite ou recourbée en faux, contenant un nombre variable de graines brunâtres. Ces graines sont ordinairement pendantes, tandis que les fleurs auxquelles elles succèdent sont dressées.

INDIGOTIER FRANC. Indigofera Anil, L., Sp.; Lamk., Ill., t. 636, fig. 2. Arbuste de deux à trois pieds d’élévation, originaire des Indes-Orientales, mais naturalisé aujourd’hui dans le nouveau continent et les Antilles, où il est l’objet d’une culture soignée. Sa tige est sous-ligneuse, divisée en rameaux dressés et effilés, blanchâtres et comme pulvérulents. Les feuilles sont alternes et imparipinnées, pétiolées, composées de neuf à onze folioles pétiolulées, elliptiques, allongées, obtuses, sou- vent mucronées, entières, courvertes à leur face inférieure de poils courts et blancs. À la base de chaque feuille sont deux stipules subulées. Les fleurs, d’un rouge mêlé de vert, forment à l’aiselle des feuilles supérieures, des épis ou grappes simples, beaucoup plus courtes que ces feuilles et dont les fleurs sont pédicellées et dressées. Les gousses qui succèdent à ces fleurs sont à peu près cylindriques, recourbées en faucille, longues d’environ six à huit lignes, terminées par une petite pointe mucronée; elles sont légèrement pubescentes et marquées d’une bande longitudinale, un peu saillante sur chacune de leurs deux sutures; elles renferment ordinairement cinq à six graines anguleuses et brunâtres.

INDIGOTIER DES TEINTURIERS. Indigofera tinctoria, L.; Indigofera Indica, Lamk. Cette espèce ressemble beaucoup à la précédente pour le port. C’est comme elle un arbuste de deux à trois pieds de hauteur, dont
la tige, cylindrique, est presque glabre. Ses feuilles alternes et imparipinnées sont composées de neuf à treize folioles pétiolulées, obovales, très-obustes et presque cunéiformes, glabres supérieurement et offrant à leur face inférieure quelques poils courts et ras. La foliole terminale est généralement la plus grande. Les deux stipules sont subulées et caduques. Les fleurs sont un peu plus grandes que dans l'espèce précédente ; leurs grappes sont dressées et axillaires. Les gousses sont grêles, droites, terminées par une pointe recourbée, cylindriques, presque glabres et longues de douze à quinze lignes ; elles renferment de dix à quinze graines brunâtres. De même que la précédente, cette espèce est origininaire de l'Inde, où il paraît qu'elle est spécialement cultivée. On l'a également introduite à l'île-de-France, à Madagascar et dans les Antilles ; mais on lui préfère généralement la précédente.

**Indigofera a feuilles argentees. Indigofera argentea, L., Delile, Égypt.; Indigofera lacctoria, Forsk., non celui de Linné. Petit arbuste d'un à deux pieds d'élévation, dont la tige et les rameaux sont dressés, blancs et pulvérulescents. Les feuilles sont alternes, composées de trois à cinq folioles obovales, arrondies, très-obustes, plus larges et plus fermes que celles des deux espèces précédentes, couvertes sur leurs deux faces de poils blancs, soyeux et couchés, plus longs et plus abondants sur les jeunes feuilles. Les fleurs sont très-petites et forment des grappes axillaires, beaucoup plus courtes que les feuilles à l'aisselle desquelles elles sont placées. Les gousses sont courtes, turouleuses, terminées par une petite pointe recourbée, colonneuses, contenant d'une à trois graines plus grosses que dans les deux espèces précédentes. Cette espèce croît en Égypte où on la cultive en grand pour en retirer l'Indigo. Delile, dans sa Flore d'Égypte, a décrit et figuré une espèce nouvelle également origininaire d'Égypte, et qu'il nomme *Indigofera paucifolia.* loc. cit., l. 57.

**Indigofera de la Caroline. Indigofera Caroliniana, Waller. Cette espèce a sa tige herbacée, haute d'un pied et demi à deux pieds. Ses feuilles sont alternes, imparipinnées, composées de neuf à treize folioles obovales ou subcunéiformes, très-obustes, entières, mucronées, glauques, présentant quelques poils très-courts et couchés sur leurs deux faces. Les fleurs forment des grappes axillaires simples, filiformes, pédonculées, plus longues que les feuilles, et dont les fleurs sont écartées les unes des autres. Les fruits qui succèdent à ces fleurs sont courts, globuleux, pointus à leurs deux extrémités, ne renfermant en général qu'une seule graine. Cette espèce croît naturellement en Caroline, où on la cultive en abondance pour l'extraction de son principe colorant.

Ces quatre espèces sont, en général, celles que l'on cultive le plus souvent dans les diverses contrées où l'on s'occupe de l'extraction et de la préparation de l'Indigo. Néanmoins il existe encore plusieurs espèces ou variétés qui sont l'objet des soins du cultivateur. Voici quelques détails relatifs au mode général de culture que demande l'Indigotier, puis les préparations que l'on fait subir à son herbe pour en retirer la sécrétion colorante.

**Culture de l'Indigotier.** — Le mode de culture généralement suivi dans les colonies américaines, et plus particulièrement à Saint-Domingue, offre de grands avantages au colon, surtout à celui qui est peu fortuné, en ce qu'il n'exige que de faibles avances, et qu'il faut peu de temps pour réaliser les bénéfices. En général on choisit, pour la culture de l'Indigotier, les terres vierges qui proviennent du défrichement de bois. Néanmoins on doit, autant que les circonstances locales le permettent, choisir de préférence les terrains voisins des ruisseaux, soit pour y établir l'indigotierie, soit pour y construire la petite usine nécessaire pour la préparation de la sécrétion colorante. En effet, l'Indigotier exige de fréquents arrosements pour que ses feuilles, qui sont la partie principale, acquièrent tout leur développement ; la sécheresse trop longtemps prolongée leur étant extrêmement nuisible. Il faut une très-grande quantité d'eau pour extraire l'Indigo ; le voisinage d'un filet d'eau courante que l'on peut utiliser à faire mouvoir les machines propres à la préparation de cette matière, offre donc de très-grands avantages et une économie réelle. Lorsque le terrain a été bien purgé de toutes les herbes dont il était recouvert, on le labour très- profondément, avant de semer les graines d'Indigotier. Voici le procédé que l'on emploie le plus communément. Plusieurs ouvriers font avec une houe et en marchant à reculons, des trous de trois à quatre pouces de profondeur et à environ un pied de distance les uns des autres. D'autres ouvriers, et l'on choisit en général pour cette dernière occupation les femmes, les enfant ou les vieillards, suivent les premiers en portant un vase fait avec une calèche et rempli de graines ; ils placent dix à douze de ces graines dans chaque trou. On les recouvre ensuite de terre avec un râteau de bois ou des batais faits exprès. Il faut avoir soin de choisir le moment opportun pour ensemencer l'Indigotier. C'est généralement depuis le mois de novembre jusqu'en mai que cette opération peut se pratiquer. Le moment le plus favorable est celui où la terre est bien humectée par les pluies fines, que l'on désigner dans quelques parties de Saint-Domingue, sous le nom de *nords,* parce qu'en effet ces pluies sont amenées par le vent du nord. Lorsque l'on tarde jusqu'à la saison des grandes pluies, le colon voit quelquefois ses semences pourrir dans la terre à cause de sa trop grande humidité. La sécheresse trop prolongée n'est pas moins funeste, et assez souvent le planteur est force d'ensemencer deux ou trois fois le même terrain. Lorsque le moment a été bien favorable, les graines d'indigotier germent au bout de deux ou trois jours, et bientôt on voit leurs jeunes plants recouvrir la surface de la terre d'une agréable verdure. Il faut dès lors commencer à s'occuper avec soin le terrain, et à enlever les mauvaises herbes qui poussent si rapidement et avec tant d'abondance dans un terrain nouvellement défriché, et sous un ciel où la végétation a tant de force. Cette opération doit être renouvelée très-fréquemment, jusqu'à l'époque où l'Indigotier a lui-même pris assez de développement pour ne plus craindre qu'il puisse souffrir des mauvaises herbes. Lorsque les pluies naturelles ne viennent pas abonder les efforts et les vœux du colon, il faut
avoir recours à de fréquents arrosages, et surtout par le moyen des irrigations si cela est possible. Mais il faut avoir soin de disposer le terrain de manière à ce que l'eau ne séjourne pas trop longtemps au pied de la plante, sans quoi les feuilles inférieures pourriront et occasionneraient une grande perte dans les résultats. Lorsque la plante a acquis tout son développement, c'est alors le moment de la couper. Le moment à préférer est celui où les fleurs commencent à se montrer, parce qu'ainsi les feuilles ont atteint toute la maturité nécessaire. Quand la saison a été bien favorable, comme l'Indigo Anil est vivace, on fait quelquefois une seconde coupe deux mois après la première. Aussiôt que l'herbe est coupée, on doit l'enlever de terre et la transporter à l'usine pour y subir les préparations nécessaires à l'extraction de l'Indigo.

Extraction et préparation de l'Indigo. Cette branche d'industrie coloniale n'exige qu'une très-petite usine pour son exploitation. Il suffit de deux hangars, l'un destiné à la fabrication, et l'autre au désachèvement de l'Indigo. Sous le premier doivent se trouver trois cuves placées à la suite et tout près de l'autre. Elles sont disposées de manière que l'eau renfermée dans la première peut, au moyen de robinets, s'écouler dans la seconde et de celle-ci dans la dernière. La première porte le nom de trempoir ou de pourriture, parce qu'on y dépose l'herbe de l'Indigotier, pour y subir le degré nécessaire de fermentation. On appelle la seconde la batterie, parce que l'eau, chargée des molécules colorantes enlevées par la fermentation, y est fortement battue. Enfin la troisième est le reposoir. Au pied du mur qui sépare le reposoir de la batterie, à l'endroit où est établie la communication entre ces deux cuves, est un petit bassin creusé dans le plan du reposoir au-dessus du niveau du fond de la batterie, et destiné à recevoir la fécule qui en sort. C'est le bassinet ou diablotin, auquel on donne en général une forme arrondie ou ovale, qui se termine par un fond plus rétréci. Généralement le trempoir a une forme carrée, une largeur de neuf à dix pieds sur environ trois pieds de profondeur. Le sol des diverses cuves doit être incliné, de manière que l'écoulement des eaux soit facile et prompt, quand les issues sont ouvertes. La batterie doit toujours être plus longue que large, et son fond placé à environ trois pieds au-dessous de celui de la première cuve, et environ six pouces au-dessus de celui du reposoir. A mesure que l'oue coupe l'herbe à l'Indigo, on l'apporte et on la jette dans le trempoir. Quand celui-ci est bien rempli, on y verse de l'eau, de manière à ce qu'il y en ait environ trois pouces par-dessus l'herbe; on élève autour des parois de la cuve, au moyen de pieux et de planches jointes, de nouvelles parois destinées à retenir la plante, quand, par suite de la fermentation, toute la masse se soulève, se gonfle et surpassera les bords du trempoir sans l'ajoutage de planches dont l'a surmonté. La fermentation est prompte et tumultueuse. On voit d'abord de grosses bulles d'air qui s'élèvent du fond de la cuve et viennent crever à sa surface. L'eau ne tarde pas à se teindre en une belle couleur verte, qui acquiert de plus en plus d'intensité. Au moment où la fermentation est à son plus haut point, la surface du liquide présente un reflet cuivré très-brillant, qui bientôt est remplacé par une couche de matière épaisse et violette, mêlée d'éclume.

On juge que la fermentation est complète et qu'il faut passer au second temps de l'opération, c'est-à-dire au battage, en sondant la cuve, c'est-à-dire en y puisant en différents endroits, avec une tasse d'argent bien lisse et bien claire, une certaine quantité du liquide contenu dans le trempoir. Quand par l'agitation de ce liquide dans la tasse, ce qui représente en quelque sorte le battage, la fécule se dépose au fond de la tasse en formant des grains bien liés, c'est alors le moment de couler le trempoir et de remplir la batterie. L'eau de fermentation doit alors offrir une couleur dorée, analogue à celle de l'eau-de-vie de Cognac. Cet instant est le plus important de la fabrication de l'Indigo; c'est lui qui décide du succès de l'opération. Si, en effet, la fermentation n'est pas entièrement achevée, ou si elle s'est prolongée trop longtemps, on obtient qu'un produit également défectueux. Il y a des nègres indigotiers, qui ont acquis assez d'habitude, par une longue pratique, pour juger parfaitement de l'état de la cuve, en en goûtant la liqueur.

Quand on a bien reconnu que la fermentation a suffisamment détaché de la plante les grains de fécule colorante, il faut alors saisir ce moment pour faire écouter toute l'eau du trempoir dans la batterie. Il est fort difficile d'assigner précisément le temps nécessaire pour la fermentation. Sa durée dépend du degré plus ou moins avancé de la maturité des Indigotiers, et surtout de l'état de l'atmosphère. Quand le temps est chaud et pluvieux, dix ou douze heures de fermentation sont en général suffisantes. Il en faudra davantage si le temps est très-sec et surtout s'il est froid; mais, nous le répétons, il est impossible de fixer exactement l'espace de temps nécessaire pour ce premier temps de l'opération.

Quand l'eau du trempoir est réunie dans la batterie, on doit sur-le-champ procéder au battage. Il se fait au moyen de machines ou d'instruments en forme de petites caisses carrées, sans fond et sans couvercle, et qu'on nomme busquets. Ces busquets munis d'un manche en bois, sont munis chacun par un ouvrier, qui l'élève et l'abaisse alternativement pour frapper le liquide. Ce moyen est le plus imparfait et le plus dépendable, car il faut au moins trois busquets et par conséquent trois hommes pour chaque cuve. On a inventé différents moyens plus simples. Ainsi quelquesfois on adapte à chaque batterie quatre busquets disposés en croix, qui se meuvent par le moyen d'une bascule qu'un seul homme met en mouvement. Mais le moyen le plus économique est celui d'un axe placé au-dessus de chaque cuve, armé de palettes en bois, disposées circulairement, et qu'on met en mouvement par le moyen d'un filet d'eau ou par une manivelle adaptée à l'une des extrémités. L'opération du battage a pour objet de réunir en grains la matière colorante, que la fermentation a détachée du tissu végétal. Elle doit être faite d'une manière très-uniforme et continue jusqu'à ce que le
liquide laisse déposer le grain bien formé, dans la tasse d'épreuve. Prolongé trop longtemps, le battage redessoutraît le grain qu'il aurait d'abord séparé.

Quand le battage est achevé, on laisse reposar la cuve pendant trois à quatre heures au moins, afin que tout le grain, suspendu dans le liquide, ait le temps de se déposer au fond. La batterie est munie de trois robinets superposés et dont l'intérieur est placé au fond même de la cuve. On ouvre d'abord le robinet supérieur afin de n'occasionner aucune agitation au fond de la liqueur, puis le second robinet. Cette eau tombe dans le diablotin qu'elle remplit, puis se perd au dehors par l'ouverture du reposoir. Quand on a évacué toute l'eau de la batterie, il reste à son fond une pâte liquide d'un bleu noirâtre, que l'on prit autant que possible de son eau surabondante, en entr'ouvrant avec précaution le robinet inférieur. Quand la pâte est bien égouttée, on enlève l'eau qui s'est amassée dans le diablotin, on ouvre alors le robinet inférieur, afin que la séche tombe dans ce récipient. On la prend alors avec des moitiés de caisselette, et on la place dans des sacs de toile pas trop serrés, que l'on suspend en l'air afin de faciliter l'égouttement; celui-ci achevé, on verse la pâte qui est encore molle, dans des caisses plates, d'environ trois pieds de longueur, sur moitié de largeur, et de deux pouces seulement de profondeur. Ces caisses sont ensuite portées sous le hangard nommé la sècherie. Bientôt, la pâte se sèche et se fend en plusieurs morceaux, par le retrait que lui fait subir la dessiccation. Avant que la pâte ne soit entièrement sèche, on unit sa surface avec une sorte de truelle et on la divise par petits carreaux, qu'on laisse exposés au soleil, jusqu'à ce qu'ils se déchangent d'eux mêmes des caisses.

Lorsque l'Indigo est ainsi bien sec, sa préparation est achevée; mais néanmoins il n'est pas encore marchand; il faut auparavant le faire ressuyer. Pour cela on l'entasse dans de grandes barriques, et on y laisse quinze jours ou trois semaines. Pendant ce temps il s'échauffe, subit une sorte de fermentation intérieure, et se couvre d'une efflorescence blanchâtre. Le sèche de nouveau et alors il a acquis toutes les qualités nécessaires pour être livré au commerce.

Dans le commerce on distingue plusieurs sortes d'Indigo. Le plus estimé est celui qu'on appelle Indigo Guattinule, ou Indigo Flor. Il vient du Pérou. C'est lui qui donne la teinte la plus pure. L'Indigo de Saint-Domingue se distingue en deux variétés principales: le bleu et le cuivré. Ce dernier, lorsqu'on le frotte légèrement avec l'ongle, prend un aspect luisant et métallique. Enfin on tire aussi des Grandes-Indes, de la Caroline, et même d'Afrique, diverses sortes d'Indigo, que l'on distingue communément par le nom du pays d'où on les apporte; tels sont l'Indigo du Bencale, de Java, de l'Indigo de Sarrosse, etc.

On a cherché à cultivier l'Indigotier en France. Des essais assez multipliés ont été faits il y a un certain nombre d'années aux environs de Perpignan et de Toulon. Mais quoique la plante ait assez bien réussi, on a néanmoins été forcé de renoncer à sa culture, parce que les résultats et les profits ne compensaient pas les dépenses qu'exigeait ce nouveau genre de culture. Il en a été de même en Toscane. On a donc abandonné l'Indigotier, pour s'occuper exclusivement de perfectionner la culture du Pastel, qui fournit une matière colorante qui approche beaucoup de celle de l'Indigo. V. PASTEL.

INDIGOTINE. Bot. Nom que les chimistes ont donné à une matière colorante pure, qu'ils ont obtenue de l'Indigo. Elle cristallise en aiguilles d'un bleu cuivré; elle est azotée, insipide, insoluble dans l'eau, l'alcool et l'éther; elle est fusible et décomposable en partie par la chaleur. En se déoxygénant, elle passe à une couleur jaune et devient alors très soluble dans l'eau, ce qui a permis de l'appliquer à la teinture, car après l'application elle reprend son insolubilité avec l'oxygène de l'air et sa belle couleur bleue.

INDIVIA ou ENDIVIA. Bot. Synonyme d'Endive, espèce du genre Chicorée. V. ce mot.

INDRIS. MAM. Genre de Quadrumanes Lémuriens, voisin de celui des Makis, mais s'en distinguant très-bien par l'existence de quatre incisives seulement à chaque mâchoire; celles de la mâchoire supérieure sont séparées par paires: les deux intermédiaires ont le bord concave, les deux latérales l'ont convexe. Les incisives inférieures sont contiguës entre elles et remarquables surtout en ce qu'elles sont dirigées presque tout à fait horizontalement; les latérales sont arrondies à leur côté externe, et plus larges que les intermédiaires. Les canines, séparées des incisives par un petit intervalle, se distinguent peu des molaires qui sont, suivant Hilger et Blainville, au nombre de cinq de chaque côté et à chaque mâchoire. Ce fait n'a pas été vérifié au Muséum, les mâchoires qu'on y conserve étant fort incomplètes. Les Indris ont la tête conique et allongée, le museau assez pointu, les narines terminales et sinuées, les oreilles petites, les manuelles pectorales et au nombre de deux, et les membres postérieurs aussi longs que le corps; les ongles sont tous plats, à l'exception de celui du second doigt, qui est plus long et sabulé.

Ce genre est formé de deux espèces, toutes deux découvertes à Madagascar par le voyageur Sonnerat, et réunies d'abord aux Makis: c'est Geoffroy Saint-Hilaire qui a fait voir le premier que cette réunion n'était pas fondée (F. Mag. Encycl., 1796), et qui a établi le nouveau genre Indri. Hilger a depuis (Pror. Syst. Mamm. et Avium) donné le même genre sous le nom de Lichanotus; mais le premier nom, celui d'Indris, a généralement prévalu.

L'INDRIS A COURTE QUEUE, Indris brevicaudatus, Geoffroy Saint-Hilaire; Lemur Indris, Gm., est l'espèce la plus connue. Son nom lui a été donné à cause de la brièveté de sa queue qui est à peine longue de deux pouces, quoique l'animal, placé dans sa situation verticale, ait plus de trois pieds de hauteur. Dans cette espèce, la face et les flancs sont d'un blanc grisâtre; la partie interne des membres supérieurs est d'un blanc sale; la queue et une grande tache placée à son origine, sont aussi de cette couleur; enfin la région externe des membres, soit supérieurs, soit inférieurs, est d'un gris brunâtre assez foncé; le reste du pelage est généralement noirâtre, d'où le nom de Indris ater,
que Lacépède a donné aussi à cette même espèce. Le cri de l'Indri, suivant Sonnerat, ressemble à la voix d'un enfant qui pleure. Ses habitudes sont peu connues ; on sait seulement qu'il est naturellement très-doux et intelligent; lorsqu'on le prend jeune, il est susceptible d'éducation, et même au point que les habitants de Madagascar viennent à bout de le dresser pour la chasse, suivant les relations de Sonnerat. Si ce fait est bien constaté, on en peut qui montrent aussi bien quelle est la puissance de l'Homme pour modifier le naturel des êtres que son intelligence lui soumet. Quoi de plus remarquable en effet que de voir un animal frugivore, un Quadruman, qui, naturel et paisible habitant de la cime des arbres, paraissait comme affranchi de la domination humaine, être contraint cependant à poursuivre, au profit d'un maître, une proie vivante, à prendre, par l'éducation, des habitudes que la nature semblait avoir départs aux seuls Carnassiers, et à changer de mœurs, de même que s'il avait changé d'organisation! Le mot Indri, employé maintenant comme nom du genre, était d'abord propre à cette espèce ; c'est en effet sous ce nom que Sonnerat l'a d'abord publié, et c'est encore ainsi qu'on l'appelle à Madagascar. Les Madécasses lui ont sans doute donné ce nom à cause de son intelligence et des services qu'il leur rend. En effet, le mot Indri signifie, dans leur langue, Homme des Bois. Il faut remarquer, au reste, qu'il est peu de grands Quadrumanes qui ne soient connus sous un semblable nom, parmi les peuples des contrées qu'ils habitent.

L'INDRI A LONGUE QUEUE, Indris longicaudatus, Geoffroy Saint-Hilaire; Lemur laniger, 6.6., est la seconde espèce du genre ; c'est le Maki fauve de Buffon et le Maki à houre de Sonnerat. Ces noms lui viennent de la nature de son poil doux et laineux, et généralement d'une couleur fauve assez intense à la partie supérieure du corps, mais très-pâle en dessous. On remarque une tache blanche à la base de la queue, et une autre de couleur noire sur le front et sur le museau. L'Indri à longue queue a un pied de hauteur environ, et sa queue est aussi à peu près de cette longueur. Ses pieds de derrière ont le pouce réuni aux autres doigts par une petite membrane noire, et sa tête est un peu plus courte que celle de l'autre espèce. Ces détails, qu'on doit aussi à Sonnerat, forment à peu près tout ce qu'on sait de cet animal, qu'on sera peut-être obligé de séparer de l'Indri à courte queue, quand on le connaîtra d'une manière moins incomplète.

INDUPLICATE. Induplicatus. n. L'estivation est Indiquative quand les parties du tégument floral, étant rigoureusement verticillées dans un seul rang, se trouvent disposées d'une manière circulaire, ayant chacune leurs hords rentrants et comme repliés en dedans. Les Clématis ont un exemple de cette disposition.

INDUSE ou INDUSIE. Indusium. n. On appelle ainsi la portion d'épiderme ou membrane qui, dans la classe des Fougeres, recouvre les groupes de sporeules. Leur forme et leur mode d'inscription sont fort variables et servent principalement à caractériser les genres. C'est cette même partie que Necker appelle Membranaula et Guettard Glandes écailleuses. En français on a quelquefois employé le mot de Tegmentum. V. Forêts.

INDUSIE. ros. C'est sous ce nom que l'on connaît certaines concrétions calcaires que l'on trouve auprès de Clermont en Auvergne, au sommet du puits de Jussac. Elles sont formées par des amas de petits tubes dans l'épaisseur desquels on trouve des grains de sable, ou de petites Paludines et jamais de corps marins, le tout réuni par une infiltration solide de Calcaire stalaclitiforme. Ces tubes, réunis quelquesfois en assez grandes masses, sont le plus souvent parallèles les uns aux autres; d'autres fois entremêlés irrégulièrement, ils sont ouverts par une de leurs extrémités et fermés par l'autre; toutes ces circonstances, jointes à leur longueur qui est d'environ un pouce, et leur diamètre qui est de quatre à cinq lignes, font penser que ces tuyaux ont été primitivement formés par des larves d'insectes aquatiques, tels que les Friganes, et ensuite solidifiés et conservés par l'infiltration du carbonate calcaire; plusieurs personnes avaient pensé que ces tubes s'étaient formés sur des tiges de plantes qui, détruites, auraient laissé leurs empreintes; mais la manière constante dont ces tubes sont formés par l'une des extrémités empêche d'admettre cette opinion et rend la première bien plus probable.

INDUVIES. Induvie. n. Quelques auteurs ont donné ce nom aux parties de la fleur, qui persistent et accompagnent le fruit à l'époque de sa maturité; tels sont le calice, des spathes, des involucres, etc. C'est dans ce sens que l'on trouve quelquefois les mots Fructus induvius.

INEMBRYONÉS. n. Le professeur Richard divisait l'ensemble des Végétaux en deux grands groupes, savoir : 1° ceux qui se reproduisent au moyen de graines et qui, par conséquent, sont pourvus d'un embryon; il les nommait Embryonés; 2° ceux qui se reproduisent par le moyen de corpuscules particuliers, analogues aux germes ou bulbillles, qu'on nomme Sporules, qui sont par conséquent dépourvus d'embryon, et auxquels il donnait le nom d'Inembryonés. Ce nom semble préférable à celui d'acotylédones, en ce qu'il exprime mieux la privation totale d'embryon, qui forme le caractère essentiel de ce groupe de végétaux. Les Inembryonés correspondent exactement aux Cryptogames de Liné.

INEPTES. Inepti. 0. 8. Iliger nommè saïne ainsi la famille dans laquelle il ne comprend que le genre Dronte. V. ce mot.

INÉQUILATÈRE. Inequilaterus. n. Épithète donnée à une feuille que sa nervure médiane ne paragmente pas en deux moitiés égales.

NÉQUIVALE. Inequitable, moll. Coquille dont les deux valves ne sont point d'une forme semblable. Latreille a donné le nom d'Inéquivalves à une famille de l'ordre des Brachiopodes pédiculés, comprenant ceux dont les valves de la coquille sont d'inégale grandeur.

INERMES. zool. bot. Se dit par opposition d'armés ou d'épineux, des animaux ou des végétaux qui sont dépourvus de piquants.

La famille des Inermes, dans les méthodes de classification publiées par Latreille, Carus, etc., comprend les Mammifères Ruminants dont la tête n'est point pourvue de cornes ou de bois.

INERTES. Inertes. Orn. Seizeième ordre de la méthode ornithologique de Temminck, qui répond à peu près aux Inopés d'Illiger. Caractères : bec de formes différentes; corps probablement trapu, couvert de duvet et de plumes, à barbes distantes; pieds retirés dans l'abdomen; tarse court; trois doigts dirigés en avant, entièrement divisés jusqu'à la base; doigt postérieur court, articulé intérieurement; ongles gros et acérés; ailes impropre au vol. Cet ordre ne comprend que deux genres : 1° le genre Apteryx, 2° le genre Dronte; et encore n'y a-t-il jamais eu qu'une seule espèce connue de l'un de ces genres.

INFALA. 또. Synonyme de Nepeta Madagascar-riensis, Lamk. V. CRATAGE.

INFANFARO. Pois. V. NAUCRTAT.

INFARXILLAIRES. V. INFARXILLAIRES.

INFÉRE. bot. On appelle ovaire infère celui qui, soudé par tous les points de sa périphérie avec le tube du calice, n'en est distinct que par son sommet qui est la seule partie visible au fond de la fleur. On a des exemples d'ovaire infère dans les familles des Ombellifères, Rubiacées, Caprifoliacées, Orchidées, etc. L'ovaire peut présenter différents degrés d'adhérence avec le calice; ainsi il peut être également semi-infère ou même soudu par son quart inférieur. Les genres Saxifrage et Mélastome présentent, dans leurs nombreuses espèces, ces différentes nuances. Il ne faut pas confondre avec l'ovaire infère, les ovaires pariaux. L'inférité de l'ovaire nécessite toujours son unité. Mais quand on trouve plusieurs ovaires attachés à la paroi interne d'un tube calical, resserré à son ouverture, ces ovaires ne sont pas réellement Infères : ils sont pariaux, comme, par exemple, dans le Rosier.

INFÉROBRANCHES. moll. Nom proposé par Cuvier, pour une classe de Mollusques gastéropodes, qui comprend les genres Phyllide et Diphylidie. V. ces mots et MOLEURS.

INFÉLÈCHI. Infélichs. Organe disposé de manière qu'il se recourbe en dedans. En minéralogie, Batty a nommé Inféliche une variété de Chaux carbonatée dans laquelle les faces des différents ordres se succèdent depuis un sommet jusqu'à l'autre, sur des intersections parallèles entre elles, en sorte qu'elles présentent l'aspect d'un seul plan qui aurait subi plusieurs inflexions consécutives.

En botanique Inféliche exprime l'opposé de réfléchi ou fléchi en dehors. Les organes d'une fleur sont Infélèchis quand ils se penchent vers son centre; les épines sont Infélèchis quand leur pointe se dirige vers le haut de la tige. Il en est de même des autres organes.

INFLORESCENCE. Inflorescens. bot. On entend, par le mot Inflorescence, la disposition générale ou l'arrangement que les fleurs aient sur la tige ou les autres parties qui les supportent. Ainsi, qu'elles soient nœudiffères, comme dans la Rose à cent feuilles, le Pavot des jardins, etc. Lorsqu'au contraire deux fleurs naissent d'un même point, elles sont générées, comme dans le Camércisier, la Violette bisforme, etc. Elles sont ternées quand elles naissent au nombre de trois d'un même point, comme dans le Tournesol fauve, par exemple. Enfin, si un grand nombre de fleurs naissent d'une des parties de la tige, en formant une sorte de bouquet ou de faisceau, on dit qu'elles sont fasciculées; si ce faisceau de feuilles nait du sommet même de la tige ou de la hampe, il reçoit le nom particulier de sertule ou ombelle simple, comme dans les Prunèvres, les Aulx, etc. Les fleurs considérées généralement peuvent être terminales ou latérales; terminales, quand elles occupent le sommet de la tige ; latérales, lorsqu'elles naissent sur ses côtés. Afin d'abréger les descriptions, plusieurs modes d'Inflorescence ont reçu des noms particuliers qui évitent l'emploi de longues périphrases. V. pour ces modes d'Inflorescence, les mots : Epi, Grappe, Troupe, Panicule, Corymbe, Cyne, Ombelle, Sertule, Verticille, Spatule, Glaton, Capitule, etc.

INFRAJURASSIQUE. mis. Bot. On a donné cette épithète à un groupe de terrains sédimentaux, pégéliques, comprenant ceux qui sont situés en dessous des terrains jurassiques.

INFRAFLAXILLAIRES. Infraflaxillaries. bot. Se dit des feuilles, des épinces, des stipules, etc., quand ces organes se trouvent fixés au-dessous d'une aisselle.

INFUNDIBULAIRES. INFUNDIBULIFORMES. bot. On appelle aussi un organe ayant un tube élargi vers sa partie supérieure, de manière à avoir quelque ressemblance de forme avec un entonnoir.

INFUNDIBULAIRES. INFUNDIBULIFORMES. bot. On lait ainsi un organe ayant un tube élargi vers sa partie supérieure, de manière à avoir quelque ressemblance de forme avec un entonnoir.

INFUNDIBULAIRES. INFUNDIBULIFORMES. bot. On lait ainsi un organe ayant un tube élargi vers sa partie supérieure, de manière à avoir quelque ressemblance de forme avec un entonnoir.
Jusqu'ici tous les auteurs ont considéré les Infusoires comme des êtres ayant la structure la plus simple, dépourvu d'organes internes et ne consistant, pour ainsi dire, que dans une masse plus ou moins volumineuse et diversement modelée, de gelée vivante et animée. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter sur leurs écrits un coup d'œil rapide.

Buffon considère les Infusoires comme une simple matière animée, mais sans organisation particulière, et Linné ne possédant pas un bon microscoープ, et voyant l'abs qu'on faisait de cet instrument, dédaigna tous les résultats obtenus par son aide.

Otton-Frédéric Muller, qui vivait il y a environ cinquante ans, procédant avec plus de critique, déclara dans sa préface De Animalcula Infusoria, qu'il comprenait sous cette dénomination tous les animaux aquatiques, qui ne pouvaient se ranger dans les classes établies par Linné, et surtout dans laisième, qui embrasse les Vers. Il prévoyait bien tout ce que la connaissance de leur organisation présenterait d'important, mais il n'en fit pas la base de son système; et ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit classer dans un même genre des animalcules dont les uns ont une bouche, des organes de digestion et de génération, et dont les autres n'ont, suivant lui, pas même un tube intestinal. Ne supposant pas que ces animalcules absorbent leur nourriture en l'avant, il ne porta guère son attention sur leur structure interièr, et ne se servit que de leurs formes extérieures pour base de sa classification. Lors de sa mort, arrivée en 1785, il compott dans son système deux grands groupes, dix-sept genres et trois cent soixante-dix espèces d'Infusoires.

Gmelin, Lamarck et Cuvier exploitérent son travail sans y ajouter de nouvelles observations. En 1802 et en 1805, Girod-Chantran, Bosc, Paula-Schrank, ajoutèrent quelques nouvelles espèces au catalogue de celles déjà décrites, et modifièrent la classification de cette partie du règne animal, mais toujours en suivant les errements de Muller.

En 1805, Trevisan reprit dans sa Biologie, la polémique sur la génération spontanée, et à cette occasion il s'occupa des Infusoires. Il chercha à prouver qu'il existe des êtres organisés, qui ne se forment pas par les voies ordinaires de la génération végétale et oviculaire, et qu'il y a une matière et un principe vitaux universellement répandus.

En 1812, Dutrochet publia, dans les Annales du Muséum, ses observations sur les Rotifères; elles servirent pour quelque temps de base à la classification de ces animaux. Lamarck, Savigny, Cuvier et Schweiggert les adoptèrent, mais on se refusa toujours à classer ces Infusoires parmi les Mollusques; et les zoologistes n'abandonnèrent pas l'idée que d'autres animalcules, bien plus simples dans leur structure, n'offraient réellement aucune organisation interièr.

En effet Lamarck, dans son Histoire naturelle des Animaux sans vertèbres, divisa les Infusoires en deux classes; dans l'une, il rangea ceux auxquels il ne supposait aucune organisation, et dans l'autre, il plaça avec les Polyposes ceux dont la structure lui paraitait plus compliquée. Considérant ces animalcules comme privés de tout organisme et ne fondant leur classification que sur les modifications extérieures qu'ils présentent, il ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs.

Dans la même année, parut le Manuel d'Histoire naturelle d'Ocken; cet auteur eut plus d'égards à l'organisation des Infusoires. — Guidé par un heureux pressentiment, il établit quelques genres nouveaux; mais il ne donna aucune observation nouvelle, et, suivant encore de trop près Muller, il tomba dans les mêmes erreurs.

En 1817, dans son ouvrage intitulé le Règne Animal, distribué d'après son organisation, Georges Cuvier divisa les Infusoires en deux ordres, les Rotifères et les Infusoires hauégènes, reliant parmi ces derniers tous les animalcules auxquels il ne reconnaissait ni intestin ni bouche; or, ces Infusoires, réputés si simples, sont précisément ceux chez lesquels on peut observer jusqu'à cent vingt estomacs.

En 1816, Nitzsch, professeur à Halle, fit connaître l'existence d'un tube intestinal et de trois yeux dans les Cercariées proprement dites. — Ses observations sur les Bastéaires ne furent pas moins importantes, mais il eut l'idée peu heureuse de considérer, comme pouvant appartenir à un même genre, des corps de nature végérale et d'autres appartenant au règne animal. En effet, les recherches d'Ehrenberg lui ont donné la conviction que tous les Bastéaires dotés de vie sont bien des animaux, et que ceux qui sont réellement immobiles ne sont que des individus morts.

En 1819 et 1820, Schweiggert, dans son livre intitulé: Observations sur les Voyages d'Histoire naturelle et dans son Manuel d'Histoire naturelle des Animaux sans vertèbres, divisa les Zoophytes qui correspondent aux Polyposes et aux Infusoires de Lamarck, en deux ordres: le premier renferme les animaux formés d'une seule substance, et le second ceux formés de deux au moins, tel que le Corail. — Le premier de ces groupes est partagé en six sous-divisions, dont quatre embrassent les Infusoires de Muller, et les deux autres les petits Polyposes nus et sans consistance. Tous les Infusoires de Muller sont encore considérés comme n'ayant aucun organe distinct. La deuxième classe ne renferme que le Vibrion du vinaigre que Ocken avait décrit, et les Cercariées qui, d'après Nitzsch, présentent des yeux et un tube intestinal. — La troisième classe comprend quelques animalcules pourvus de yeux et qu'il considère à tort comme n'ayant pas d'organes rotatoires; enfin la quatrième embrasse les Rotifères et les Brachions munis d'un bouclier.

Quoique Schweiggert partit d'idées plus justes que ses prédécesseurs, il n'avança en rien les connaissances sur la constitution organique de ces animaux. — Quant à leur nutrition, il dit formellement que les Infusoires ne sont formés que d'une matière gélatineuse, sans aucun organe intestinal. Ils ne se nourrissent donc que par l'absorption qui s'opère par leur surface. Et relativement à leur propagation il ajoute: Les Infusoires sont de la matière organisée, le détritus de la désorganisation des corps animaux ou végétaux. — Leur propagation ne paraît être qu'une division spontanée des parties internes ou externes de ces animalcules, telles
que dans les genres Paramécie, Bacillaires, Vibrion et Volvox.

En 1830, Goldfuss fit plutôt un pas en arrière qu'en avant, de même que Schwengger, il méconnaît la nature des vésicules intérieures, observées sur les Paramécies.

En 1834, Nitzsch, guidé par l'analogie de leur structure, réunit les Brachios et les Entomostracés, et en cela il fit un pas vers la vérité.

En 1835, Latreille publia un nouvel ouvrage systématique dans lequel, à l'exemple de ses prédécesseurs, il considéra les Infusoires, qu'il nomme Agastriques, comme ayant une structure simple, et comme ne présentant aucune trace de canal intestinal.

Bory Saint-Vincent a repris la classification de ces animaux sans être plus heureux. Les Microscopiques (Infusoires), dit-il, sont des animaux sans membres, plus ou moins transparents et invisibles à l'œil nu, auxquels on n'a pu reconnaître, jusqu'à ce jour, pas même des traces d'yeux; ils peuvent se contracter dans toutes les directions; ils ont le sens du toucher; ne se nourrissent que par l'absorption que fait leur surface. Il paraît qu'ils se propagent ou qu'ils se forment directement de la matière élémentaire; ils ne vivent que dans l'eau. — A cet égard, Ehrenberg observe que les espèces visibles à l'œil ne sont pas rares; que beaucoup ont évidemment des membres analogues à un œuf ou une queue, tel que l'organe générateur mâle des Rotifères qui souvent est double, et les organes rotatoires de ce même genre; que beaucoup ont des yeux presque toujours rouges et au nombre d'un à douze, et ordinairement de un, deux ou quatre; que la nutrition ne se fait probablement pas par absorption, mais presque toujours par une bouche, et en avalant; que la propagation véritable ne se fait ni par division ni par boutures, mode de reproduction qui n'est qu'accidentel, mais au contraire par la ponte d'œufs véritablement fécondés, ainsi qu'on peut souvent le démontrer; et si d'autres fois des individus deviennent trop petits pour permettre de pareilles observations, l'analogie au moins doit conduire à conclure la même chose à leur égard.

On voit donc que Bory, comme tous ses prédécesseurs, n'avait pas des idées exactes sur l'organisation des Infusoires, ou au moins ne jugeait pas les connaissances anciennes assez précises pour en tenir compte dans ses écrits; d'ailleurs il ne fait que développer d'une autre manière les idées de Muller. Il a donc dû tomber dans les mêmes erreurs; aussi lui est-il arrivé, non-seulement de regarder le même animal que comme constitué de deux espèces distinctes suivant qu'il l'ait vu à une ou qu'il avait pris de la nourriture, mais encore de le ranger dans des genres différents (Monas Ophthalmo-plantis). — Une autre fois, il forme des genres et des espèces nouvelles avec les deux parties, antérieure et postérieure, d'un même individu qui s'était multiplié par division. Quelquefois, dans son système, le même animal à divers degrés de développement est considéré comme appartenant à des espèces différentes, et d'autres fois les jeunes sont placés dans d'autres genres que les parents dont ils proviennent. (Ex. : Vorticella, Urecolaire, etc.)

Partant d'un point de vue plus physiologique, le professeur Baer, de Königsberg, a émis des idées qui n'ont pas été sans influence heureuse sur la classification des Infusoires, mais celles étaient vagues et purement systématiques; et, en les généralisant trop, ce naturaliste a été conduit à supprimer complètement le groupe des Infusoires, et à ne considérer ces êtres comme n'étant que les prototypes incomplets des autres classes d'animaux avec lesquelles il les a rangés.

Une année après lui, Leuckart publia un petit traité dans lequel il suit les mêmes idées des prototypes, qui enfin furent complètement introduites dans la science par Reichenbach, ces auteurs n'admettant plus de groupe particulier formé par les Infusoires.

Pour compléter cette revue des divers travaux entrepris sur les Infusoires, il ne reste plus qu'à mentionner les recherches de Morren et celles de Losano, travaux qui, ne portant pas sur l'organisation de ces animalcules, ont du rester sans influence sur le système de classification.

Enfin, Ehrenberg a fait connaître les résultats de ses propres observations sur la nutrition des Infusoires et sur les organes spéciaux servant à cette fonction. En employant des substances colorées organiques comme nourriture pour ces animalcules, il est enfin parvenu à reconnaître un organe nutritif composé, chez tous les Infusoires clairement décrits par Muller. Trembley et Gleichen firent des essais analogues sur les Polygrades, mais leurs recherches furent plutôt un jeu qu'un travail. Ehrenberg fit ses premières expériences en employant des substances inorganiques ou soumises à l'ébullition, mais sans obtenir aucun résultat satisfaisant; il se servit alors de l'Indigo et d'autres couleurs végétales, sans remarquer que ces produits du commerce sont souvent fraudés avec de la céruse; et attribuant à ces impuretés la non réussite de ses expériences, il eut l'idée de les répeter avec des substances parfaitement pures, et il a obtenu ainsi les plus heureux résultats. En peu de minutes il vit des Vorticelles se remplir de ces substances, et il reconnaît aussitôt dans leur intérieur un certain nombre d'estomaques dont l'existence était ignorée; enfin il parvint à constater de la même manière la présence d'une cavité digestive chez tous les animalcules que le printemps et les infusions lui permirent d'observer.

Pour ces expériences il s'est toujours servi de substances colorées organiques, qui ne se combinent pas avec l'eau, mais qui ne s'y tiennent qu'en suspension. L'Indigo par le Carmin et le Vert de vesse lui ont toujours très-bien réussi. Il a employé un microscope de Charles Chevalier; il faut que l'instrument gossisse au moins trois à quatre cent fois, et il faut mieux éviter la lumière directe du soleil. En commençant par les Vorticelles, on acquiert bientôt assez d'habitude pour observer les animalcules les plus petits, même lorsqu'ils sont en mouvement.

Parmi les nombreux résultats physiologiques qu'il a obtenus, il insiste sur les points suivants : 1° Aucune absorption de matière colorée n'a lieu par la surface de l'animalcule; ce mode d'ingestion ne peut se produire directement, et il devient d'autant
moins probable que l’introduction de la substance alimentaire par la bouche en doit faire cesser la nécessité. Après un séjour de quelques semaines dans une eau colorée, le corps de l’animalcule reste diaphane, tandis que les vésicules stomacales sont remplies de matières colorées.

2° Les plus petits Infusoires qu’on puisse observer avec les instruments, ceux de 1 / 1200 de ligne de dimension, laissent apercevoir dans leur intérieur un appareil nutritif intestinal aussi bien que les plus grands. Sur les Monades, on reconnaît une bouche souvent garnie de cils, et qui communique avec deux à six estomacs. — Sur le Monas ternus, dont les dimensions varient entre 9 / 200 et 15 / 200 de ligne, Ehrenberg a découvert quatre estomacs, et même jusqu’à six; cet animalcule lui a paru aussi avoir une couronne de dix à vingt cils autour de sa bouche, comme le Monas put。”

...
Eccilissa, Rinella, Kerabolana, Urecolaria, Craterina et Ophydria, qui ne sont tous que des âges différents du Vorticella convallaria. Il n'y a que le Vorticella versitilis, de Muller, que le hasard fit classer dans le genre Ophydria, qui reste comme une espèce véritable. Ces observations prouvent assez combien la classification des Infusoria a besoin d'une réforme radicale.

Après être entré dans les détails anatomiques les plus circonstanciés concernant les animaux Infusoria, et après avoir poussé aussi loin que le permet l'état actuel des connaissances l'étude de leur structure. Ehrenberg en fait l'application à la classification de ces petits êtres et présente un Synopsis générique d'une nouvelle méthode fondée, non pas sur les formes extérieures, mais sur l'organisation des Infusoria. L'auteur les divise d'abord en deux classes : les Phytocoaires polygastriques et les Phytocoaires rotateurs ; les premiers sont fissipares et présentent dans l'intérieur de leur corps des vésicules stomacales tantôt isolées, tantôt réunies par un tube intestinal ; les autres ne se reproduisent point par division, mais par des œufs, présentent un canal intestinal simple et analogue à celui des animaux articulés ; enfin ils portent des organes rotateurs qui n'existent jamais chez les premiers.

CLASSE DES PHYTOZOAIRE PolyGAstrIQUES.

Animaux sans vertèbres, apodes, ayant quelquefois une queue, nageurs, ayant très-souvent des cils vibratiles ou rotateurs épars ; point de cœur ; des vaisseaux extrêmement ténus, réticulés, hyalins et dépourvus d'un mouvement propre; ayant souvent des yeux rudimentaires, formés par du pigment rouge, et indiquant un système nerveux non apparent ; ayant une bouche nue ou couronnée de cils vibratiles, et communiquant à plusieurs ventricules non réunis par un intestin (chez les Anentérés), ou bien se continuant avec un tube alimentaire polygastrique (chez les Entérobéles) ; le pharynx apparent et en général sans armature ; point de branches ; les organes de la génération fibroïdes, réticulés et granuleux ; point d'organe mâle distinct ; enfin se reproduisant par des divisions spontanées.

1re Légion. ANENTÉRÉS.

Bouche en communication avec plusieurs vésicules stomacales ; point d'anus ni de tube intestinal.

1re Section. Gymniques, Gymnica.

Corps point cilié ; bouche tantôt ciliée, tantôt nue ; point de prolongements pseudopédiiformes.

2e Gymniques nus.

1er Famille. MONADINES, Monadina. Corps monomorphe (c'est-à-dire ayant une forme stable et n'étant pas Protéen) ; reproduction ayant lieu spontanément par une division transverse, simple. Genre Monas ; G. Urella ; G. Polygona ; G. Doxococcus ; G. Chilomona-gna ; G. Microglena ; G. Bodo ; G. Urocentrum.

2e Famille. Valironiennes, Vibriounea. Corps allongé, monomorphe, ne se gonflant pas, mais se fléchissant seulement par la contraction, et se divisant spontanément en beaucoup de parties ; bouche terminale. Genre Vibrio ; G. Spiridualiscus ; G. spirillum ; G. Bacterium.


5e Famille. Clasterines, Clasterina. Envelope ronde, lorsqu'elle est à l'état rigide, se séparant spontanément en deux ou quatre parties, par des divisions transversales et ouvertes aux deux bouts. Genre Claterum.

2e Section. Épétriqués, Epitrichia.

Corps cilié ou garni de soies ; la bouche tantôt ciliée, tantôt nue ; point de prolongements pseudopédiiformes.

Épétriques nus.


5e Section. Pseudopodiens, Pseudopodia.

Corps pourvu de prolongements pseudopédiiformes variables.

Pseudopodiens nus.


2e Légion. Entérobéles.

Une bouche et un anus distincts, s'ouvrant dans un intestin autour duquel sont groupées les vésicules stomacales.

4e Section. Anopistes, Anopisthia.

Bouche et anus contigus.

Anopistes nus.


5e Section. Énantiotrètes, Enaniotretæ.

Bouche et anus terminaux et opposés ; reproduction s'effectuant par des divisions transversales.

Énantiotrètes nus.

15e Famille. Euchelies, Euchelia. Genre Euchelis ; G. Disoma ; G. Holophyra ; G. Actinophrys ; G. Tri-

6 DICT. DES SCIENCES NAT.
Énantiotrètes cuirassés.


6e Section. Allotrotres, Allotreta. Bouche et anus terminaux et opposés (como chez les Énantiotrètes); reproduction s'effectuant par des divisions spontanées longitudinales et transversales.

§ Allotrotres nus.


17e Famille. Aspidiscinae, Aspidiscina. Genre As- pidisca.

7e Section. Katotrotres, Katotreta. La bouche et l'anus point terminaux; reproduction par des divisions spontanées, longitudinales ou transversales.

§ Katotrotres nus.


CLASSE DES PHYTOZOAIREs ROTATEURS.

Animaux sans vertèbres, rayonnés, apodes, souvent caudifières, nageurs, exécutant des mouvements de rotation à l'aide d'organes ciliés particuliers; point de cœur, mais un vaisseau dorsal et des vaisseaux transversaux hyalins bien distincts et sans mouvements pro- pres; point de branches distinctes; plusieurs gan- glieux nerveux, pharyngiens (cérebroles); en général un anneau cervical et un nerf abdominal visibles; très-souvent des yeux colorés par un pigment rouge; canal alimentaire distinct et simple; quelquefois un estomac et d'autres fois des appendices caecales; pha- rynx presque toujours armé de mâchoires portant sou- vent des dents; organes sexuels distincts, hermapro- dites; reproduction ovipare et vivipare, mais non fissi- pare.

1re Section. Monotrotres, Monotrocha. Couronne de cils simples, entière, point variable.


2e Section. Schizotrotres, Schizotrocha. Couronne de cils simples, divisée par lambeaux d'une manière variable.

§ Schizotrotres nus.


5e Section. Polytroques, Polytrocha. Plusieurs petites couronnes de cils. § Polytroques nus.

23e Famille. Hydratiniens, Hydratinae. Genre Hy- datina; G. Euteropla; G. Pleurotrocha; G. Fucu- laria; G. Monocerca; G. Notomata; G. Syncheta; G. Scardium; G. Diggiena; G. Triarthra; G. Rat- tulus; G. Distemma; G. Eospora; G. Norops; G. Cyclogena; G. Theorus. §§ Polytroques cuirassés.


4e Section. Zygotroques, Zygotrocha. Deux petites couronnes de cils. § Zygotroques nus.


INGA. b. Ce genre, de la famille des Légumineu- ses et de la Polygamie Monocé, L., a été établi par Maregraff; Plunier l'adota, mais Linné et Jussieu le réunirent au genre Mimosas. Willdenow l'a rétabli comme genre distinct, et, dans ces derniers temps, le professeur Kuntz l'a caractérisé d'une manière parfaite dans son magnifique ouvrage intitulé: Mimoeas et autres Légumineuses du nouveau continent, p. 55. Voici quels sont les caractères de ce genre: ses fleurs sont polygames, disposées en têtes ou en épis ovoïdes, solitaires ou réunis. Le calice est tubuleux, évasé, persis- tant, ordinairement à cinq, plus rarement à deux, trois ou quatre divisions. La corolle est monopétale, hypogynée, tubuleuse ou subinfundibuliforme, ayant son limbe partagé en quatre ou cinq lobes lancéolés aigus, égaux entre eux; ces lobes sont rapprochés latéralement en forme de valves, ayant l'épanouissement de la fleur. Les étamines sont généralement très-nom- breuses, saillantes au-dessus de la corolle et formant de belles houppes blanches ou rouges. Les filoîtes sont très-grêles, réunis ensemble par leur base, et formant un tube. Les antères sont très-petites, globuleuses, didymes, à deux loges s'ouvrant par un sillon longitudi- nal. L'ovaire est libre, linéaire, allongé, souvent stipité à sa base, se continuant à son sommet avec un style filiforme, de même longueur que les étamines, et qui se termine par un petit stigmate déprimé. Le fruit est une gousse très-allongée, étroite, comprimée, uni- loculaire, bivalve, contenant plusieurs graines lenti- culaires, environnées d'une pulpe abondante, comme dans un grand nombre de Casses.

Ce genre se compose d'un assez grand nombre d'es- pèces, dont les onze douzièmes à peu près, sont origi- naires du continent et des îles de l'Amérique méridio-
nale. Ce sont des arbres ou de simples arbresseaux, quelquefois arbrisseaux; leurs feuilles sont alternes, toujours parrimpinées, tantôt simplement pinnées ou découpées. Toutes les espèces de ce genre sont remarquables par la beauté de leur feuillage et de leurs fleurs. Dans l'ouvrage que nous avons cité précédemment, le professeur Kuthn en a décrit et figuré douze espèces. Nous ne mentionnerons ici que les suivantes. Inga var., Inge vera, Wild., Sp. A. p. 1010; Mimosu Inga, L. C'est un grand et bel arbre dépourvu d'êpines, originaire de l'Amérique méridionale. Ses feuilles sont parrimpinées, composées ordinairement de cinq paires de folioles ovales-oblongues, acuminées et glabres, placées sur un pétiole plan, membraneux, alliforme, articulé et rétréci à chaque articulation. Les fleurs sont blanches, disposées en épis; leur corolre est velue. La gousses est allongée, falciforme, pubescente et sillonée.

Inga éclatant. Inga fulgens, Kunth, loc. cit., l. 11. Belle espèce trouvée par Humboldt et Bonpland, auprès de la ville de Honda, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade. Elle est également dépourvue d'êpines. Ses feuilles se composent de deux ou trois paires de folioles obovales, allongées, arrondies aux deux extrémités, coriaces, glabres, luisantes, sinueuses sur leur bord, portées sur un pétiole dilaté et membraneux. Les fleurs, d'un rouge éclatant, forment des épis allongés, disposés en panicule. Les corolles sont velues.

Inga ornée. Inga ornata, Kunth, loc. cit. Cette magnifique espèce de très-grands rapports avec la précédente, néanmoins elle en distingue par ses feuilles composées de cinq paires de folioles elliptiques allongées, aiguës, sinueuses sur les bords, et par ses fleurs dont les éta- mines, d'un beau rouge, forment des bouquets d'environ deux pouces de hauteur. Elle a été recueillie par Humboldt et Bonpland, dans la vallée du fleuve Cuaca, dans le district de Popayan.

INGEMBRE. ois. Espèce du genre Perroquet, section des Perruches.

INGENHOUSSIE. Ingenhousia. bot. Genre de la famille des Malvacées, établi par Mocino et Sessè dans le manuscrit de leur Flore du Mexique, et publié par De Candolle (Prodr. Syst., I, p. 474) qui le caractérise ainsi: calice nu, à trois divisions profondes, ovales, lancéolées, acuminées; corolle formée de cinq pétales; urceole staminal ou androphore campanulé; style simple. Ce genre, encore fort inapprisément connu, ne se compose que d'une seule espèce. Ingenhousia triloba, DC., loc. cit. C'est une plante originale du Mexique, ayant le port d'un Cotonnier, des feuilles pétiolées, à trois lobes ovales, lancéolées, aiguës, entières, les fleurs sont purpureines mêlées de jaune, portées sur des pédon- cules opposés aux feuilles.

Bertero a aussi donné le nom de Ingenhousia, à un genre qu'il a formé dans la famille des Synan- thères, tribu des Sénecioïdes, pour une plante éga- lement originale du Mexique. Mais pour éviter toute confusion, De Candolle (Prodr., pars VI, p. 447) a substitué à ce nom celui de Balbisia. V. Balbisie.

INGLUVIE. Ingluvies. MAM. Illiger désigne sous ce nom, l'espace ou la région qui se trouve comprise entre les branches de la mâchoire inférieure et le larynx, dans les animaux mammifères.

INGRAIN. bot. L'un des noms vulgaires de l'Epaupre. V. Faorent.


INGUNARI. bot. Synonyme de Valantia cruciata.

INHALATION. bot. Propriété que possèdent les feuilles et plusieurs autres parties des végétaux, d'absorber les gaz et vapeurs disséminés dans l'atmosphère.

INHANE. bot. Synonyme d'Igname. V. ce mot et Dioscoree.

INIE. Inœ. MAM. Genre de l'ordre des Cétacés, établi récemment par D'Orbigny, et formant, parmi les Dauphins à bec allongé, un groupe distinct, voisin des Sousous (Planieta) et des Delphinorhynques. Ca- ractères: museau en bec allongé, cylindrique et garni de poils; dents des mâchoires grosses, aiguës ou usées par la mastication, passant peu à peu à la forme de molaires, par l'addition d'un talon interne; nageoire dorsale, réduite à une simple proéminence. La seule espèce qui compose ce genre est l'INIE de Bolivie, Inœ Boliviensis; elle est en dessus d'un bleuâtre pâle, passant au rose en dessous. Longueur du bout du museau à l'extrémité de la queue, huit pieds environ. Ce Dauphin est très-remarquable sous le rap- port de ses caractères, en ce qu'il présente des poils assez nombreux sur son museau, ce qui n'avait encore été observé chez aucun Cétacé souffleur; il n'est pas moins intéressant sous le point de vue de son habita- tion, puisqu'il est exclusivement propre aux eaux douces, et qu'il ne se rend jamais à la mer. D'Orbigny, auquel on en doit la découverte et la description, l'a observé, pendant son voyage en Amérique, dans les rivières qui traversent les immenses plaines de la pro- vince de Maxos, à plus de sept cents lieues du rivage de la mer.

INNERVE. Innercis. bot. Se dit d'un organe privé de nervures visibles, telles sont la plupart des feuilles des plantes succulentes.

INNOVATIONS. bot. Hedwig désigne ainsi les jeunes pousses annuelles, dans les Mousses. Ce sont des bour- geons ou drageons qui terminent souvent la tige, ou qui naissent aux aisselles des feuilles, et servent à la propagation. C'est sans doute par ce moyen que se multiplient les Mousses qui ne fructifient que rare- ment ou même jamais, comme certains Hypnæs.

ION. ins. Espèce du genre Argynne. V. ce mot.

INOCARPE. Inocarpus. bot. Genre établi par For- ster, et que Jussieu a placé à la suite des Sapotées. Voici les caractères qu'on lui assigne généralement: son calice est monophylle, à deux lobes; sa corolle monophylle, tubuleuse; son tube est de la hauteur du calice; son limbe est à cinq ou six divisions linéaires et ondulées. Les étamines, en nombre double des lobes de la corolle, ont leurs filets très-courts, disposés sur deux rangs superposés, et leurs antheres dressées et didymes. L'ovaire est libre et velu, terminé par un stigmate concave et sessile; il devient un grand drupe fibreux comprimé, terminé par une pointe recour- bé et un peu latérale, à une seule loge contenant
une seule graine. Celle-ci est dénuee d'endosperme, très-comprimée, un peu cordiforme, formée par un embryon renverré.


**INOCÉRAME.** *Inoceramus.* Moll. Ce genre, établi par Sowerby dans son *Mineral Conchology*, renferme des coquilles fort curieuses par leur structure. Semblables par leur contexture fibreuse, aux Prinégènes de Sassauer, elles en diffèrent essentiellement par la charnière qui les place près des Pernes et des Crénatules. Bronghiart a proposé dans ce genre deux couples, dont une seule a été adoptée: ce sont les genres *Catillus* et *Mytiloides*; c'est ce dernier que l'on a reconnu depuis pour être véritablement un *Catillus*. Ce qui différencie principalement ces deux genres, c'est la contexture du test, car pour la charnière elle offre peu de différence. Ceux des Inocérames de Sowerby qui sont fibres, constituent le genre *Catillus*; ceux au contraire qui sont formés de lames, comme les Huitres, restent dans le genre Inocérame; alors ce nom ne reçoit plus son application, puisqu'il signifie coquille fibreuse. C'est avec les Pernes que les Inocérames ont le plus de rapport; leur charnière crénelée, quelque plus oblique et plus étroite, devait porter un ligament divisé, mais ce qui les en sépare, c'est l'inégalité considérable des valves, la proéminence des crochets et leur obliquité. Férussac, en adoptant ce genre, dans ses Tableaux systématiques, l'a placé dans la famille des Mullécacées, avec les Marteaux, les Vulselles et les Pernes, comme Sowerby lui-même l'avait dit. De Blainville a eu la même opinion, comme on peut le voir dans son article *Mollusque* du Dictionnaire des Sciences naturelles; mais cet auteur a admis le genre *Catillus* de Bronghiart, ce qui n'avait pas fait Férussac. Latrille n'a mentionné ni l'un ni l'autre de ces genres dans son dernier ouvrage (*Families naturelles des Règne Animal*). Sowerby caractérise ainsi son genre Inocérame: coquille bivalve, libre, plus ou moins inéquilatérale, irrégulière, inéquivalve; charnière marginale, subcylindrique, munie d'un bourrelet sillonné transversalement et portant un ligament multiple; crochets solitaires, recourbés vers la charnière. Deux espèces peuvent se rapporter avec certitude aux Inocérames: ce sont les suivantes.

**INOCÉRAME CONCENTRIQUE.** *Inoceramus concentricus*, Sower., *Mineral Conchol.*, pl. 505, fig. 1 à 9; Parkinson, Trans. de la Société Géol. de Londres, t. v, pag. 68, et tab. 1, fig. 4. Coquille fort mince, lamelleuse, offrant des ondulations concentriques, ayant une valve beaucoup plus grande que l'autre, et présentant, dans certaines localités, des vestiges de son test sacré; elle se trouve en Angleterre, dans les Argiles bleues de Folkstone, et en Russie, auprès de Moscou, dans un terrain salifère.

**INOCERAME SILLONNÉ.** *Inoceramus sulcatus*, Sow., *Mineral Conchol.*, tab. 506, fig. 1 à 7; Parkinson, loc. cit., tab. 1, fig. 3. Essentiellement différent du précédent par sept à huit grosses côtes divergentes du sommet à la base.

**INOCONIE.** *Inoconia.* L'Inoconia est le genre dans lequel les plantes Cryptogames que Michelii a fait connaître pour la première fois, il y a des espèces qui, par leur rareté ou leur ténuité, ont échappé aux recherches des botanistes qui lui ont succédé, et dont les descriptions sont trop vastes pour qu'on ait pu les classer dans les méthodes naturelles; telle est celle qui forme jusqu'à elle seule le genre *Inoconia*, dont les caractères ont été tracés de la manière suivante, par M. Libert: Mucédinée byssée, à filaments très courts, simples, contus, tombants, comme flexueux, d'un bleu clair et recouverts d'une poussette grumelee. L'Inoconia Michelii se trouve en automne, aux environs de Malmédé, dans les lieux frais et ombragés; cette plante accompagne assez souvent le Lejeunea calcarea qui croît parmi les Mousses, sur les roches calcaires.

**INOCULARIA.** *Inocularis.* On nomme ainsi les antennes quand elles sont insérées dans l'angle des yeux.

**INODÉRMA.** L'Inodérama est le genre dans lequel les Verrucaires d'Achar; quatre espèces le constituent: ce sont les *Verrucaria spongiosa*, *epigea*, *velutina* et *byssacea* qui sont et ont été décrites par Persoon, Bernhardi et Weigel comme étant des *Sphaeria*. Le caractère de ce sous-genre est d'avoir un thallus mollasse, sous-spougui ou formé par un même byssée.

**INOLITHÉ.** Min. Selon Ferber, les minéralogistes d'Italie appellent ainsi le Gypse strié, tandis que Galitzin donne le même nom à une variété de Chaux carbonatée concrétionnée et fibreuse. *V.* CHAUX CARBO- NATE.

**INOXYLLE.** *Inophyillus.* Épithète par laquelle on désigne un végétal garni de feuilles veinées et réticulées.

**INOPSI.** L'Inopsiie. *Pour Ionopsis.* *V.* Ionopside.

**INORGANIQUES (corps).** On désigne ainsi les corps privés d'organes ou instruments particuliers d'action.

**INRADIANT.** *Inradians.* L'Inradians; Cassini donne cette épithète à la couronne de la calathide des Synanthères, lorsque les fleurs qui la constituent ne sont pas plus longues que celles du disque, et n'ont point leur partie supérieure dirigée en dehors.

**INOTULÉ.** *Inotulatus.* On nomme ainsi les ovaires privés naturellement d'ovules; tels sont ceux des fleurs mâles et des fleurs neutres de la famille des Synanthères.

**INSECTES.** *Insecta.* Ce nom, appliqué (Règne Anim. de Cuv.), à la troisième classe des animaux articulés, embrassait autrefois un bien plus grand nombre d'êtres; on le donnait indistinctement à tous les animaux privés
d'un squelette intérieur et offrant un corps divisé en un plus ou moins grand nombre d'incisions ou d'articulations. Aristote et Plin le Jeune accordaient ce sens, à quelques restrictions près, car ils distinguaient les Cruslackes des Insectes. Swammerdam et Bay adoptèrent la définition des deux auteurs anciens; mais ils réunirent à ces Insectes le nombre d'embrancheiments des Vers, ce qu'il n'est pas certain qu'ait fait Aristote. Linné en sépara positivement ces derniers; mais il associa les Cruslackes aux Insectes en les plaçant dans l'ordre des Aptères, avec les Araignées et les Scorpions. Depuis Linné on a beaucoup restreint les limites de la classe des Insectes. Brisson, Cuvier, Lamarck, Latreille, Savigny, Duméril, Blainville ont présenté successivement des méthodes qui ont apporté dans la science des importants changements. (V. Entomologie.) Audouin, à qui cet article est dû presque entier, comprend avec la plupart des entomologues, sous le nom d'Insectes, tous les Articulés (V. ce mot) ayant pour caractères distinctifs, principalement à l'état parfait: tête distincte, munie d'une paire d'antennes; yeux composés, toujours immobiles, et quelquefois en même temps des yeux simples ou stémates; une bouche pourvue ordinairement de trois pièces paires opposées; un canal intestinal auquel on distingue plusieurs parties ayant des fonctions propres, et des organes accessoires, tels que les vaisseaux bihaires faisant fonction de foie, et quelquefois des vaisseaux salivaires; des trachées réparties dans tout le corps; aboutissant à des ouvertures extérieures nommées stigmates, lesquels sont situés de chaque côté du corps et dans toute sa longueur; point de cœur, mais simplement un vaisseau dorsal sans division à ses extrémités; un système nerveux ganglionnaire, situé sur la ligne moyenne et inférieure du corps; celui-ci divisé en un assez grand nombre de segments ou anneaux flexibles, élastiques, d'une consistance ordinairement assez solide; plusieurs de ces anneaux munis de pattes, en général au nombre de six, et alors des ailes; quelquefois vingt-quatre pieds et au delà (Myriapodes); des métamorphoses ou changements de peau; les sexes séparés; la génération, en général, ovipare.

On a beaucoup écrit à une certaine époque pour faire apprécier l'utilité de la science des Insectes et pour la défendre du dédain qu'on affectait pour son étude. Aujourd'hui que toutes les branchements de l'histoire naturelle sont cultivées avec un égal succès, et que leur liaison intime est démontrée naturelle, il est à peu près inutile d'accumuler des preuves qui, chaque jour, deviennent plus nombreuses pour fixer son degré d'importance. Nommer le Ver à soie, la Cochenille, le Caurharide, l'Abeille, c'est dire que l'agriculture, l'industrie et le premier des arts, la médecine, trouvent dans les Insectes de grandes richesses et de précieuses secours. Citer ensuite les Charansons, les Sauterelles, les Termites, les Teignes, un grand nombre de larves et d'espèces qui détruisent à leur profit ce que nous avons produit à grands frais, qui se nourrissent de nos fruits les plus savoureux, des végétaux les plus nécessaires à notre existence, qui attaquent les richesses contenues dans nos greniers et changent en des tas de poussière des monceaux de grains, c'est faire sentir la nécessité de suivre le mode de reproduction et les ruses de ces ennemis redoutables, pour arriver à quelque moyen de s'en préserver ou de les détruire. Ajouter enfin que la structure de ces petits êtres est tellement singulière, leurs fonctions si variées et leurs moeurs si curieuses, que les connaissances générales d'anatomie seraient incomplètes et les idées physiologiques très-inexactes si on ignorait cette organisation; c'est avouer que la connaissance des Insectes est intimement liée avec les sciences les plus élevées.

On a vu ailleurs (article Entomologie) les changements successifs qu'a subis la science quant à la classification ou distribution méthodique des divers êtres qui en est l'objet; nous nous attacherons à réunir ici quelques données générales sur l'organisation des Insectes, et nous partagerons cette étude en autant de divisions qu'il y a de systèmes d'organes. Ainsi nous passerons en revue l'enveloppe extérieure ou le système solide, le système nerveux, les organes des sens, le système respiratoire, le système circulatoire ou le vaisseau dorsal qui le représente, le tissu adipeux à l'occasion duquel nous parlerons de la nutrition, le système digestif et ses dépendances, le système des sécréctions et le système générateur auquel nous rattacheron l'accouplement et la fécondation. L'anatomie des Insectes ne se compose encore que de quelques faits particuliers, et les espèces qui restent à étudier sont des milliers de fois plus nombreuses que celles observées jusqu'à ce jour. De plus les recherches qu'on a tentées, ont offert tant et de si curieuses différences, qu'en calculant ce qui reste à faire, on est arrêté dans le projet qu'on pourrait avoir de les réunir des à présent dans un corps de doctrine et de les grouper pour en déduire des règles et des principes généraux. Ce n'est pas non plus ce que nous avons la prétention de faire, surtout dans un article abrégé. Nous nous bornerons donc à des aperçus qui seront vrais pour un plus ou moins grand nombre d'Insectes et non pour tous. Ces données, nous les avons puisées dans les ouvrages de Malpighi, de Swammerdam, de Réaumur, de Dégéer, de Cuvier, de Latreille, de Savigny, de Blainville, de Duméril, de Marcel de Serres, de Tréviranus, de Léon Infour, etc. Nous y joindrons un aperçu de tout ce qui a été publié de plus important, d'après les travaux les plus modernes sur l'anatomie des animaux articulés.

De l'enveloppe extérieure ou du système solide.

Sous un certain rapport, les parties dures sont aux Insectes ce que le squelette est aux animaux vertébrés: elles sont à la fois leur corps, elles en sont la charpente. L'anatomie transversante pourrait, il est vrai, envisager le squelette sous un tout autre point de vue et déterminer à quelle partie des animaux plus élevés il correspond. Geoffroy Saint-Hilaire et Blainville ont abordé cette question; le premier en comparant d'une manière directe le système corné des Insectes au système osseux des animaux vertébrés, et le second en établissant une comparaison également directe entre le système corné et la peau. L'opinion de Blainville est l'opinion avouée
de la plupart des anatomistes tant anciens que modernes : celle de Geoffroy, au contraire, offre les caractères de la nouveauté, et elle en subira probablement toutes les conséquences, c'est-à-dire que, sans nier l'exactitude de son observation, on attendra, pour adopter sa théorie, que les faits nombreux qu'elle embrasse aient épuisé successivement un sévère examen. Quoi qu'il en soit de ce retard, il n'eut est moins vrai que la confirmation de cette importante découverte profitera à la science et que la gloire en revien- dra tout entière à son auteur. Nous avons exposé ailleurs (article Crustacés) les données qui servent de base à cette nouvelle théorie.

Le squelette des Insectes peut être étudié sous plusieurs rapports. Sa composition chimique a été déterminée par Auguste Odier (Mém. de la Soc. d'Histoire nature., t. t, p. 29). Les chimistes avaient analysé avec beaucoup de soin les parties solides ou les os des animaux vertébrés. Ils s'étaient attachés à reconnaître la nature de leurs poils et de divers autres organes désignés sous les noms de corne, d'ongle, de sabot ; mais aucun n'avait porté ses recherches sur l'enveloppe externe des Insectes, qu'on avait cependant comparée, à cause de son aspect, au système corné des animaux supérieurs. Nulle autre preuve que cette ressemblance ne venait à l'appui de ce rapprochement, bien qu'un travail très-spesial, celui de Robiquet, eût jeté quelque jour sur certains produits de l'enveloppe des Cantharides. Odier a d'abord pris pour objet de ses recherches les élytres du Hauneet, et il a choisi de préférence ces parties, parce qu'elles sont dégagées de matières étrangères, telles que les poils et les muscles. Le résultat de son analyse a été de lui trouver une composition assez compliquée. Il a constaté la présence : 1° de l'alumine; 2° d'une matière extractive soluble dans l'eau; 3° d'une substance animale brute, soluble dans la Potasse et insoluble dans l'Acéol; 4° d'une huile colorée soluble dans l'Acéol; 5° de trois sels qui sont le souro-carboneat de Potasse, le phosphate de Chaux et le phosphate de Fer; 6° enfin d'une matière particulièrè formant le quart en poids de l'élytre. L'alumine qu'il a d'abord trouvée se rencontre dans un si grand nombre d'organes, qu'il est naturel de ne pas la voir manquer ici. Elle n'a pas fixé particulièrement l'attention de l'auteur, non plus que la matière extractive soluble dans l'eau, et la substance animale brute soluble dans la Potasse et insoluble dans l'Acéol; ces substances se trouvaient d'ailleurs en fort petit volume. L'huile méritait d'être examinée avec soin ; Robiquet l'avait vue de couleur verte dans la Cantharide ; Odier l'a trouvée brune dans le Hauneet, rouge dans les Criocères, et comme chacun de ces Insectes est exactement de la même teinte que cette huile, il est naturel de conclure que c'est elle qui donne la couleur à l'animal. Quant aux nuances variées et brillantes des ailes des Papillons, il serait possible de leur assigner une autre cause en supposant une décomposition des rayons lumineux opérée par les nombreux tranchants et les aspérités qu'un très-fort microscope permet de distinguer sur chaque petite écaille; mais il se pourrait aussi que ces dernières eussent en outre une couleur propre.

Quoi qu'il en soit, l'huile diversément colorée, est située à la surface externe de l'élytre, et il est très-aisé de l'enlever en gratant celle-ci très-légèrement ; on voit alors au-dessous une teinte plus ou moins brune. Parmi les trois sels, il paraîtrait que le phosphate de Fer se rencontre plus spécialement dans les poils et qu'il les colore. La matière la plus importante et la plus cu- rieuse est sans contredit celle qui forme le quart en poids de l'élytre. Odier lui donne le nom de Cutinite. V. ce mot. Elle diffère essentiellement des poils, des ongles et des cheveux, et c'est elle qui forme réelle- ment la charpente des Insectes. Si l'on plonge un Insecte, par exemple le Scarabæus nasicorne, dans une dis- solution de Potasse, et qu'on l'entretienne à un certain degré de chaleur, on voit que le squelette de l'Insecte ne se dissout pas et ne change pas de forme ; seulement après l'opération il est décoloré, tous les viscères et les muscles de l'intérieur ont disparu, et ce qui reste de l'animal est de la Cutinite. Cette substance existe donc dans toute l'enveloppe de l'Insecte ; la partie membra- neuze des ailes l'offre dans toute sa pureté, on la re- trouve encore dans la carapace des Crustacés.

Envisagée sous le rapport de la forme, du développe- ment général, de la figure, du nombre et de l'accrois- sement des pièces qui entrent dans sa composition, l'enveloppe externe donne lieu à d'importantes con- sidérations. L'Insecte, suivant qu'il est larve, nymph ou à l'état parfait, offre des différences notables dans son enveloppe externe ; et il est bien digne de remarque, que ces nombreuses différences d'un même individu à ses trois états, ne résultent en dernière ana- lyse que du plus ou moins grand développement des anneaux qui le composent. C'est un fait démontré, pour d'autres organes, par les travaux de Swammerdam et de quelques modernes, sur l'anatomie des Chenilles, ainsi que par les belles recherches de Saviguy (Mémoire sur les Animaux sans vertèbres), sur la bouche des Lé- pidoptères comparée à celle de la Chenille. Dans la larve, en effet, chaque segment est resté dans un déve- loppement à peu près uniforme, tandis que chez l'In- secte parfait, plusieurs ont pris un accroissement pro- digieux. Telle est la cause du peu de similitude qu'on observe entre leur enveloppe extérieure à chacun de leurs âges.

La nymphé ou chrysalide est intermédiaire aux deux périodes ; elle en est la transition, et présente, comme la larve, des anneaux simples, qui cependant n'ont plus entre eux la même uniformité. Cette uniformité est d'autant moins grande que l'animal est plus appro-ché de l'époque de sa dernière transformation. L'Insecte parfait est le terme de ces changements ; il en est le but. Considéré d'une manière générale, son squelette ne diffère de celui de la larve, que parce que les trois segments qui suivait la tête ont acquis plus de volume, afin de supporter des appendices qui, dans le premier âge, étaient rudimentaires et cachés quelquefois à l'intérieur. De cet accroissement résultent les différences notables qu'il y a entre le thorax et l'ab- domen, différences qui paraissent à mesure qu'on examine l'animal à une époque plus rapprochée du moment de sa naissance; de telle sorte que les Insectes
à métamorphose quelqueque, se ressemblent d'autant moins qu'ils sont plus voisins de leur état parfait; c'est alors seulement qu'on observe des modifications clas-
siques, génériques et spécifiques, bien tranchées; à
l'état de larve, ces caractères ne pouvaient être que très-difficilement saisisc. Dans l'Insecte parfait, les pro-
portions relatives de certains segments sont inconstant-
tes et variables au point qu'on ne reconnaît plus de
premier, de deuxième, de troisième aneau, etc.; mais qu'on distingue une tête, un tronc et un abdomen qui
ont chacun des caractères propres.
A travers les apparences si diverses que présente alors le système extérieur des Insectes, nous sommes
arrivés, par une étude approfondie, à déterminer: 1° que ce squelette est formé d'un nombre déterminé de pièces distinctes ou soudées intimement entre elles; 2° que, dans plusieurs cas, les unes diminuent ou disparaissent réellement, tandis que les autres prennent un développement excessif; 3° enfin que les différences qu'on remarque entre les espèces de chaque ordre, de chaque famille et de chaque genre, peuvent toutes s'expliquer par l'accroissement ou l'état rudimentaire
qu'aflextent simultanément telles ou telles pièces. Cette
conséquence générale qui résulte d'observations nom-
breuses, comprend la série incohérente des anomalies
qui ne sont répétées telles que parce que jusqu'à pré-
sent on n'a pas embrassé, dans les travaux anatomiques,
la totalité des animaux articulés, et qu'on s'est fort peu occupé d'analyser comparativement les parties
qui entrent dans la composition de leur squelette; en
effet, tous ces prétendus écarts de la nature ne sont
que des accroissemants variés et insolites de pièces
qu'on retrouve ailleurs avec un volume, une forme et
des usages fort différents.
Le système solide est formé par la réunion de plu-
sieurs parties; elles n'ont pas reçu de nom général, et
tandis qu'on dit, dans les animaux vertébrés, qu'il est
formé d'os, on est obligé de dire, dans les Insectes,
qu'il est composé de pièces. De plus, chaque fois, dans
les animaux vertébrés, a reçu un nom spécial, tandis
que, dans les Insectes, la la part des pièces sont restées,
jusque dans ces derniers temps, ignorées ou incomplé-
tement connues. La connaissance de ce système solide des
Insectes, est donc bien moins parfaite que celle du
squelette des animaux vertébrés, et cependant son étude
est indispensable et de la plus haute importance, puis-
qu'étant tout à fait extérieur, il constitue à lui seul le
facès des individus. Toutefois on lui a distingué dans
l'Insecte parfait trois parties : la tête, le tronc et l'ab-
domen.
La tête, quelquefois confondue avec le corps dans la
larve, est toujours distincte à l'état parfait; on remar-
que alors qu'elle constitue une masse en général arron-
die plus ou moins développé tantôt transversalement,
tantôt dans le sens de la longueur. Elle est formée par
des parois assez solides, n'offrant le plus souvent aucune
trace de soudure, de sorte qu'au premier aspect on la
croirait très-simple; mais un ceil exercé ne tarde pas à
découvrir qu'elle résulte de l'assemblage de plusieurs
segments dont on ne saurait encore déterminer le
nombre. Si on poursuit l'examen comparatif, on ne
peut méconnaître que les antennes, les mandibules, les
mâchoires et les lèvres ne soient les appendices des
anneaux dont elle se compose, et l'analogue de ces
appendices avec ceux que supporte le thorax n'est pas
douteuse. Les yeux eux-mêmes pourraient bien être
regardés comme des appendices, ils en ont du moins
l'apparence dans une classe voisine, les Crustacés, où
ils sont quelquefois longuement pédi culés, et certains
Insectes Diptères, les Diopsides, en ont d'assez semblab-
les. Quoi qu'il en soit, ces diverses parties de la tête
varient singulièrement. Les antennes, connues de tout
le monde, sont les plus distinctes; elles consistent en
des filets articulés, quelquefois très-longs, d'autres fois
fort grêles, étendus ou excessivement réduits. Nous
avons eu occasion d'en parler ailleurs. (V. Antennes.)
Elles sont situées dans le voisinage des yeux, organes
importants et curieux sur lesquels nous entrons plus
loin dans quelques détails. La tête supporte la bouche
que nous examinerons en traitant de la nutrition. On
distingue aussi à la tête un front qui en est la partie
la plus élevée, une face qui se continue avec ce dernier,
des joues qui s'observent sur les côtés et dont l'exis-
tence ainsi que les limites ne sont pas très-bien déter-
ninées. Il n'en est pas de même du chaperon ou épis-
tome, qui est une pièce bien distincte, s'articulant
d'une part avec le front ou la face, et de l'autre avec la
lèvre supérieure qu'il recouvre et remplace plus d'une
fois. En arrière la tête est jointe, soit par un prolonge-
ment ou col, soit à l'aide d'une cavité arrondie, pro-
fonde et creusée en entonnoir, soit enfin, au moyen
d'une simple membrane, avec ce premier anneau du
thorax, connu sous le nom de corselet. La tête, dans
la position naturelle, est verticale, comme dans les
Sauterelles, les Libellules, etc.; ou bien elle est plus
ou moins oblique et presque horizontale, comme dans
certains Coléoptères, les Carabiques, les Cétoines, plu-
sieurs Charansons. La tête termine le corps de l'ani-
mal en avant. L'abdomen (V. ce mot et Squelette)
finit le corps en arrière; il s'articule de diverses ma-
nières, avec le tronc ou thorax. Son organisation est
fort peu compliquée; il est composé d'anneaux sim-
ples, c'est-à-dire sans aucune division bien apparente
de pièces constituantes; ces anneaux vont en décrois-
sant et le dernier embrasse l'anus et les ouvertures
externes des organes de la génération auxquelles il
s'associe fort souvent. Au reste il n'offre jamais de
pattes locomotrices, mais constamment des ouvertures
respiratoires latérales, nommées stigmates. La connais-
sance de cette partie est assez facile à saisir; il n'en
est pas de même du tronc; celui-ci est la partie principale
de l'être, celle qui constitue véritablement l'Insecte
parfait. Il contient les organes actifs du mouvement
et supporte les organes passifs; il est surtout remarquable
par le grand nombre de pièces qui concourent à sa for-
mation et dont on n'a qu'une idée très-inexacte. Nous
allons entrer à son égard dans quelques détails.
On a nommé tronc la partie du corps qui se trouve
entre la tête et l'abdomen; on a distingué ensuite dans
le tronc le corselet, la poitrine, le sternum, l'écous-
son, etc.
Mais la division la plus naturelle est celle en trois
segments. En effet, le tronc des Insectes, quelque forme qu'il affecte, est toujours divisible en trois ans-
neaux, bien que ceux-ci soient distincts ou confondus, libres ou soudés entre eux. Olivier appelle corselet (thorax) le premier segment; mais dans l'application zoologique qu'il en fait, il donne ce nom à la partie supérieure de la poitrine. Remarquons, au reste, que peu d'auteurs sont d'accord sur l'acception que l'on doit donner au mot corselet. Les uns ont considéré comme tel le premier segment du tronc dans les Co-
léoptères, les Orthoptères, plusieurs Hétéroméristes; les autres ont entendu par là toute la partie supérieure contenue entre la tête et l'abdomen, tandis qu'inté-
rieurement ils ne l'appliquaient plus qu'à la partie pla-
cée entre la tête et la poitrine; plusieurs enfin ont nommé Corselet le Dos de la poitrine, c'est-à-dire l'espace compris entre le premier segment du tronc et l'abdomen. C'est ici le lieu, nous pensons, de faire connaître une nomenclature basée sur quelques prin-
cipe solides, et d'adopter des noms admissibles doré-
navant dans l'étude de l'Anatomie et de la classifica-

Latreille substitue le mot Thorax qu'on ne traduit pas en français, à la dénomination impropre de Tronc; il le divise en trois segments qui doivent prendre chacun un nom particulier. On nomme Prothorax le pre-
mer segment, et si on voulait le traduire, on pourrait conserver en français les expressions de Corselet et de Collier dont Latreille s'est toujours servi pour le dési-
gner. Le deuxième segment porte le nom de Mésotho-
rax. Enfin le troisième segment s'appelle Météathorax, mot employé à peu près dans le même sens par Kirby et Latreille. Le Prothorax, le Mésothorax et le Méta-

thorax réunissent constituent le Thorax; la connaissance de ce dernier ne sera donc complète que lorsque nous aurons étudié séparément les parties de son ensemble. Il est toujours formé, dans la série des Insectes hexa-
podes, de ces trois segments, bien que ceux-ci aient des proportions relatives ordinairement opposées. Ici, c'est le Mésothorax qui est le plus accru; là, c'est le Météathorax; ailleurs, c'est le Prothorax. Chacun d'eux cependant est composé des mêmes éléments de parties, et en connaître un, c'est connaître les deux autres; aussi pouvoirs-nous énumérer tous ces éléments et in-
diquer leurs connexions, sans crainte de rencontrer des cas particuliers, qui détruiront ce que nous allons poser en principe général. En nous énonçant de cette manière, nous ne voulons pas dire que les mêmes pièces se retrouvent toutes dans chaque segment; car, dans ceux qui sont rudimentaires, plusieurs d'entre elles ont une existence douteuse ou même ont disparu entière-
ment; dans d'autres cas, elles sont intimement soudées, et ne constituent, en apparence, qu'une seule pièce; mais nous prétendons qu'abstraction faite des modifi-
cations qu'entraîne l'état rudimentaire ou de soudure intime, l'anneau thoracique est composé des mêmes parties, c'est-à-dire que s'il était plus développé et les pièces visibles, celles-ci seraient, quel que soit leur nombre, dans les rapports qu'on leur observe lors-
qu'elles se rencontrent toutes.

On distingue dans chaque segment une partie infé-
rieure, deux parties latérales et une partie supé-
rieure.

§ 1. Une pièce unique constitue la partie inférieure; c'est le Sternum. Il n'est pas une simple éminence ac-
cidentelle, ne se rencontrant que dans quelques espè-
ces; il se retrouve dans tous les Insectes, et forme une pièce à part, plus ou moins développée, souvent dis-
tincte, souvent aussi intimement soudée aux pièces voisines avec lesquelles il se confond. Cette pièce ster-
 nale comprend donc le sternum de tous les auteurs, à cette différence près que ses limites sont connues et son existence démontrée dans toutes les espèces et dans chaque segment.

§ 2. Les deux parties ordinairement latérales, sont formées chacune par deux pièces principales: l'une, antérieure, appuie sur le sternum, et va gagner la partie supérieure; nous la nommons Épisternum. La deuxième, appelée Épimère, se soude avec la précé-
dente et lui est postérieure; elle adhère aussi à la par-
tie supérieure et repose dans certains cas sur le ster-
um; mais elle a en outre des rapports constants avec
les hanches du segment auquel elle appartient, con-
court quelquefois à former la circonférence de leur tronc, et s'articule avec elles au moyen d'une petite pièce que nous croyons également inconnue, et sur la-
qu'elle nous reviendrons tout à l'heure.

Enfin, il existe sur ces mêmes parties latérales, une troisième pièce en général très peu développée et qu'on n'aperçoit pas toujours; elle a des rapports avec l'aile et avec l'épisternum; toujours elle s'appuie sur celui-ci, se prolonge quelquefois inférieurement, le long de son bord antérieur, ou bien, devenant libre, passe au-de-
vant de l'aile, et se place même accidentellement au-
dessus. Nous l'avions d'abord désignée sous le nom

L'épisternum est le sternum du Parapètre. La remi-

du système de l'Épimère, et des deux latérales, c'est-à-dire la jonction du sternum et des flancs, constitue la 

Épimère (Pécus). A celle-ci peuvent se rattacher trois autres pièces assez importantes:

1° Au-dessus du sternum et à sa face interne, c'est-

a) à dire au dedans du corps de l'Insecte, existe une pièce remarquable par l'importance de ses usages, et quel-

quefois par son volume. Elle est située sur la ligne mé-
diane, et naît ordinairement de l'extrémité postérieure du sternum; elle affecte des formes secondaires assez

variées et paraît généralement divisée en deux bran-
ches. Cuvier l'appelle la pièce en forme d'Y, parce qu'il l'a observée dans un cas où elle figurait cette lettre.

Elle portera le nom d'Entothorax, parce qu'elle est toujour-

b) À dire au dedans du corps de l'Insecte, existe une pièce remarquable par l'importance de ses usages, et quel-

quefois par son volume. Elle est située sur la ligne mé-
diane, et naît ordinairement de l'extrémité postérieure du sternum; elle affecte des formes secondaires assez

variées et paraît généralement divisée en deux bran-
ches. Cuvier l'appelle la pièce en forme d'Y, parce qu'il l'a observée dans un cas où elle figurait cette lettre.

Elle portera le nom d'Entothorax, parce qu'elle est toujour-
Les cas, les mêmes matériaux sont employés à sa formation, que de supposer sans cesse des créations nouvelles. On ne saurait nier, d'ailleurs, que pour l'étude, il devient indispensable de grouper ainsi les phénomènes, à moins de faire consister la science dans l'accumulation de faits éparis, n'ayant entre eux aucune liaison.

§ III. La partie supérieure est aussi peu connue que l'inférieure et que les deux parties latérales. La seule pièce qu'on lui ait distinguée c'est l'écusson; il est très-développé dans le mésothorax des Scutellères; rudimentaire dans celui de la plupart des Hyménoptères, des Diptères, des Lépidoptères, etc., etc. Sa position entre les deux ailes l'a fait regarder trop exclusivement comme un point d'appui dans le vol. On a retrouvé l'écusson dans plusieurs Colocéoptères et dans quelques autres Insectes, mais on l'a méconnue ailleurs, ou bien on a indiqué comme tel des parties bien différentes; de plus, on a cru cet écusson propre à un seul segment du tronc, le mésothorax, tandis qu'on le rencontre quelquefois plus développé dans le métathorax et qu'on le retrouve jusqu'à un certain point dans le prothorax.

Des recherches nombreuses nous ont fait voir que l'écusson ne forme pas à lui seul la partie supérieure, mais que celle-ci est composée de quatre pièces principales, souvent isolées, d'autres fois intimement soudées, ordinairement distinctes. On leur a donné des noms de rapports, c'est-à-dire basés sur leur position respective qui ne saurait changer.

On a conservé le nom de Scutellum (Écusson), à la pièce qui l'a déjà reçu dans les Héméiptères, et on a rappelé l'idée d'écusson dans les nouvelles dénominations. Ainsi, on nomme Proascutum (Écu antérieur), la pièce la plus antérieure; elle est quelquefois très-grande et cachée ordinairement en tout ou en partie dans l'intérieur du thorax.

La seconde pièce est le Scutum (Écu); elle est fort importante, souvent très-développée, et s'articule toujours avec les ailes, lorsque celles-ci existent.

La pièce qui suit porte le nom de Scutellum (Écusson), elle comprend la saillie accidentelle nommée Écusson par les entomologistes.

La quatrième pièce est appelée Postascutum (Écusson postérieur), elle est presque toujours cachée entièrement dans l'intérieur du thorax; tantôt elle se soude à la face interne du Scutellum et se confond avec lui, tantôt elle est libre et n'adhère aux autres pièces que par ses extrémités latérales.

Telles sont les parties que nous avons pu distinguer supérieurement.

Ayan reconçu qu'il était nécessaire d'embrasser par un seul nom des pièces dont les rapports intimes de développement semblent constituer par leur réunion un même système, et se grouper pour des fonctions communes, on a nommé Tergum, dans chaque segment, la partie supérieure, c'est-à-dire la réunion des pièces qui la composent, et l'on dira le Tergum du prothorax, le Tergum du mésothorax, le Tergum du métathorax, lorsqu'on voudra parler isolément de chacun d'eux; mais toutes les fois que l'on emploiera seul le nom de Tergum, on prétendra désigner tous les tergums ré-
unis, c'est-à-dire l'espace compris entre la tête et le premier membre de l'abdomen.

On sait que le nom de thorax a été appliqué à l'ensemble des trois anneaux qui suivent la tête; mais les deux derniers, c'est-à-dire le mésothorax et le méta-thorax, paraissent plus dépendants l'un de l'autre, et tandis que le prothorax, comme on l'observe dans les Coléoptères, est très-souvent libre, il n'en est pas de même du segment moyen et du segment postérieur, qui sont toujours joints d'une manière plus ou moins intime. Cette association constante a fait donner, comme nous l'avons dit, le nom de Poitrine à leur partie inférieure. On a nommé arrière-tergum, leur partie supérieure, c'est-à-dire le tergum du mésothorax et celui du métathorax réunis.

C'est une chose si importante, et en même temps si difficile de s'entendre sur de semblables matières, et on s'est occupé si peu, jusqu'à présent, d'une nomenclature anatomique, qu'il était nécessaire d'insister sur tous ces points.

Pour compléter ce qui a été dit sur les divisions générales du thorax, ajoutons quelques autres dénominations nouvelles. Indépendamment de l'ento-thorax, il existe dans l'intérieur du thorax, d'autres parties qui lui ressemblent à certains égards, mais qui en différent parce qu'elles sont accidentelles; ce sont des prolongements lamellaires, des sortes d'apophyses, ou de petites pièces toujours cornées, dont quelques-unes se remarquent aussi à l'extérieur du thorax; elles sont de deux sortes, et portent les noms d'Apodèmes et d'Épïdèmes.

Les Apodèmes résultent toujours de la soudure de deux pièces entre elles, ou des deux portions paires de la même pièce, réunies sur la ligne moyenne; leur présence n'est pas constante, mais lorsqu'ils existent, ils deviennent un moyen excellent pour distinguer la limite de certaines parties qui, à l'extérieur, n'offrent plus aucune trace de soudure. On appelle Apodèmes d'insertion celles qui donnent ordinairement attaché à des muscles. D'autres Apodèmes qui partent aussi de la soudure de deux ou plusieurs pièces, mais qui s'observent à leur sommet, ne servent plus à l'insertion des muscles, mais ordinairement à l'articulation des petites pièces des ailes; on les nomme Apodèmes articulaires ou d'articulation. Observons que les apodèmes d'insertion se retrouvent dans les mêmes circonstances chez les Crustacés, et qu'ils constituent les lames saillantes, des sortes de croisées que l'on remarque à l'intérieur de leur thorax et qui naissent toutes des lignes de soudure des différentes pièces qui le composent. Le caractère important de tout apodème, est de naître de quelques pièces cornées, et de leur adhérer si intimement qu'elles ne jouissent d'aucune mobilité propre, et ne peuvent pas en être séparées.

Les Épîdèmes ont quelque analogie avec les apodèmes d'insertion, mais ils en diffèrent parce qu'ils ne naissent pas du point de réunion de deux pièces, qu'ils sont d'ailleurs plus ou moins mobiles, et constituent autant de petites parties distinctes et indépendantes. Tantôt ils sont évasés à une de leurs extrémités, pédicules à l'autre, et ressemblent assez bien au chapeau de cer- tains Champignons; de cette nature, par exemple, sont les deux pièces que Réauum a reconnues dans le premier segment de l'abdomen de la Cigale, et qu'il nomme ou plutôt qu'il définit, plaques cartilagineuses; plusieurs autres observateurs les ont signalées à l'intérieur du thorax. Tantôt les Épîdèmes ont la forme de petites lamelles donnant attaché à des muscles et jouissant d'une très-grande mobilité; plusieurs auteurs en ont également fait mention. Ces pièces sont aux muscles des Insectes ce que les tendons sont aux muscles des animaux vertébrés; dans les Crustacés, elles sont ordinairement calcaires et ont un volume considérable dans les parties antérieures des Homards et de plusieurs Crabes. Quelque forme qu'elles affectent, on leur applique alors le nom d'Épîdèmes d'insertion.

On nomme, au contraire, Épîdèmes d'articulation, toutes ces petites pièces mobiles, sortes d'osselets articulaires que l'on rencontre à la base des ailes; chacune d'elles pourrait ensuite porter un nom particulier; elles ne servent plus à l'attache des muscles, mais à celle des appendices supérieurs, et le nom d'Épîdèmes peut leur convenir encore à quelques égards.

Lorsqu'on a séparé le thorax de la tête et de l'abdomen, et divisé le premier en trois segments, il en résulte des trous limités par la circonférence de chaque annexe. L'observation a démontré que ces trous ou cavités résultent constamment de la réunion de plusieurs parties; que toute pièce située sur la ligne moyenne du corps est divisée en deux portions égales; qu'il n'existe aucune pièce impair; en un mot, que la loi de symétrie, de conjugaison, et celle relative aux cavités dont la découverte est due à Serres, se retrouvent tout aussi constamment dans les animaux Articulés que dans les Vertébrés; tant il est vrai que, dans des circonstances que l'on considère généralement comme très-éloignées (le squelette des Vertébrés et l'enveloppe extérieure des Articulés), la nature, pour arriver à un but analogue, sait employer les mêmes moyens.

Ce qui a été dit jusqu'ici a dû être saisi facilement, et on a pu prendre une idée très-satisfaisante de la composition du système solide des Insectes et de leur thorax en particulier. Quiconque ne s'en tient qu'aux résultats principaux d'un travail, et se contente de notions générales, peut se borner à l'énoncé qui vient d'être présenté: il lui suffit de se rappeler que dans tous les Insectes, le Thorax est divisé en trois segments; que chacun d'eux est composé intérieurement d'un sternum et d'un entothorax, latéralement d'un péri-thrème, d'un paraphrère, d'un épisternum et d'un épi-mère, supérieurement d'un pronotum, d'un scutum, d'un scutellum et d'un postscutellum; il lui suffit de se rappeler toutes ces choses, pour se figurer exactement le coffre pectoral; mais quiconque désire connaître plus à fond le plan de l'organisation, ne peut s'en tenir à des notions de ce genre; il doit approfondir le sujet, et en suivre tous les détails (V. Journal des Sc. natur., t. 1 et suivants); il acquerra alors des idées positives; l'habitude de voir lui donnera cet art qu'il fait saisir et résoudre le point de la difficulté, et cette conviction dans la détermination des analogues,
L'inverse réclame distinguées et on après d'anneaux curieuses. n'en forme renflées, est longues sert récolte myriapodes volent pattes l'Insecte surtout des que vifs, et plus éprouve quelques qu'on déjà L'Insecte L'étude muscles convertie, de hanche ou la d'autres que cet ler gum dilatation et le squelette des animaux vertébrés, il en a déjà été traité fort au long à l'article Crustacés. (F. ce mot.)

L'Insecte est doué de mouvements quelquefois très-vifs, d'autres fois fort lents; des muscles nombreux plus ou moins forts et fixés souvent à des lamelles ou des appendices cornés, mobiles ou fixes (les apodèmes et les épimèdes), en sont les puissants agents; c'est surtout dans le thorax qu'ils sont le plus visibles. Si l'Insecte marche plus qu'il ne vole, sa Poitrine ayant plus d'étendue, est pourvue de muscles plus puissants que le tergum; l'inverse a lieu dans les espèces qui voient beaucoup et qui marchent peu, le Tergum et les muscles qu'il contient, ont alors un plus grand développement. Dans tous les cas, les organes de la locomotion terrestre ou aérienne sont principalement les pattes et les ailes. De ces deux ordres d'appendices, les premiers appartiennent à l'arceau inférieur, les seconds à l'arceau supérieur. Les pattes sont toujours au nombre de trois paires, à l'exception des Insectes myriapodes qui en offrent une longue série. Latreille fait de cet ordre une classe à part (F. son ouvrage intitulé: Fam. nat. du Règ. Anim.). On leur distingue une banche composée de trois articles et non pas deux, comme on l'avait généralement cru (c'est le trochantin, la rotule et le trochanter), une cuisse, une jambe et un tarse. En général, elles servent à la marche ou à la natteration; mais quelquefois l'animal ne s'en sert que pour soutenir son corps, ainsi qu'on le voit dans plusieurs Diptères; alors elles sont excessivement longues et très-grêles. La paire de pattes antérieures est convertie, dans certains cas, en un organe de prédhension; elle présente, dans plusieurs Insectes, une sorte de dilatation au tarse qui est propre au sexe mâle. Dans d'autres espèces, ce sont les pattes postérieures qui diffèrent essentiellement de toutes les autres, et dont la forme est adaptée à certaines fonctions très-curieuses. Plusieurs Orthopètes et Coléoptères les ont rendues, alors elles exécutent le saut. Dans quelques Hyménoptères, les Abeilles, par exemple, elles sont organisées de manière à se charger d'une précieuse récolte qu'elles apportent à la ruche. (F. Pattes.) La forme des ailes ne varie pas moins que celle des pattes. Jamais on n'en compte plus de quatre; quelquefois il n'en existe qu'une paire, et dans certains cas elles manquent complètement; souvent les deux premières sont d'une consistance cornée et les deux autres membranueuses, ou bien elles sont toutes quatre membraneuses, et alors elles paraissent diaphanes ou sont recouvertes d'une sorte de poussetière écailluse; dans tous les cas, elles sont formées de deux membranes qui contiennent dans leur intérieur des tubes plus ou moins cornés, lesquels renferment des canaux sériens autrement dits trachées. (F. Ailes.)

De système nerveux.

Le système nerveux, considéré dans tous les animaux articulés, ne subit pas des modifications tellement tranchées qu'il ne soit reconnaissable qu'à un petit nombre de caractères. Celui des Insectes ne diffère donc pas essentiellement de celui des Annélides, des Crustacés et des Arachnides. Il consiste en deux cordons nerveux interrompus par des ganglions et toujours situés sur la ligne moyenne et inférieure du corps. On voit d'abord une sorte de cerveau ordinairement bilobé, situé dans la tête et environné des muscles puissants qui en meuent diverses pièces. Il en part antérieurement des nerfs qui se distribuent aux yeux, aux antennes, à la bouche; postérieurement on aperçoit, avec quelque difficulté, deux files nerveux récurrents, qui paraissent être destinés au vaisseau dorsal; inférieurement le cerveau fournit deux gros nerfs qui, après avoir formé par leur écartement une sorte d'anneau pour embrasser l'esophage, se réunissent en un ganglion situé au-dessous de lui. De la partie postérieure de ce ganglion s'écchappent deux autres nerfs qui aboutissent à un deuxième ganglion inférieur; celui-ci envoie aussi postérieurement deux cordons nerveux qui se réunissent à un troisième ganglion, et les choses se continuent ainsi jusqu'à la partie postérieure du corps. Le nombre des ganglions varie; quelquefois on en compte autant qu'il y a d'anneaux au corps; et ailleurs ils sont en nombre beaucoup moindre. Si l'on examine ensuite chacun des renflements ganglionnaires, on voit qu'indépendamment du double cordon longitudinal qui les réunit entre eux, ils fournissent de chaque côté, de petits troncs nerveux qui se subdivisent en branches, puis en ramusculées, et vont se répandre dans les muscles, sur le canal intestinal, sur les trachées, etc. Les ganglions eux-mêmes sont plus ou moins bilobés, et semblent résulter de l'accollement de deux petites masses originaires distinctes. L'anatomie comparée tend à confirmer cette supposition. Serres ayant établi (Annales des Sciences naturelles, t. 111, p. 577) que, dans les Insectes et dans tous les animaux invertébrés, le système nerveux correspond à la partie exentriquie du système nerveux des animaux vertébrés, c'est-à-dire aux ganglions interven- tébrés et à leurs ramifications, a cru voir que, dans l'état primitif des larves, le système nerveux était formé de deux portions bien distinctes: l'une située à droite et l'autre à gauche, ou, en d'autres termes, qu'il se développait de la circonférence au centre, et que par cela même les deux parties dont il se composait, étaient d'abord disjointes et écartées. Ce ne serait, suivant cet habile anatomiste, que par les progrès successifs des développements que ces deux parties marcheraient à la rencontre l'une de l'autre, qu'elles se joindraient d'abord autour de l'esophage, puis ensuite à l'extrémité.
opposée, vers les ganglions intérieurs, et en dernier lieu enfin sur le milieu de la larve. Serres admet donc trois époques embryonnaires distinctes dans la formation de la larve. La première de toutes est celle où les deux parties du système nerveux sont tout à fait isolées; la deuxième correspond au moment où les ganglions céphaliques sont les seuls qui soient encore réunis; la troisième, plus avancée, est celle où le système nerveux s'est rejoint à ces deux extrémités opposées. À l'aide de ces distinctions, Serres arrive à lier le système nerveux des Insectes à celui des Mollusques qui seraient des embryons plus ou moins avancés des larves des Insectes, c'est-à-dire qu'ils auraient en permanence ce que ceux-ci n'ont qu'instanternent. Quoi qu'il en soit, le système nerveux diffère souvent beaucoup, dans une même espèce, entre la larve et l'Insecte parfait. Les ganglions de ces derniers sont, en général, moins nombreux, et le plus postérieur paraîtrait être la réunion de plusieurs de ceux de la larve. Toutes ces modifications appartiennent aux genres, aux familles et aux classes; comme il ne serait pas possible de parler ici de ces nombreux détails, il nous suffira d'observer que le système nerveux a des rapports constants avec l'enveloppe extérieure, et que celle-ci le protège d'autant plus efficacement qu'elle est plus solide. C'est ainsi que, dans l'intérieur du corps des Insectes parfaits, on retrouve une pièce très-curieuse, ayant quelquefois la forme d'un Y, constituant ailleurs un véritable anneau corné, et affectant mille autres formes; elle est destinée principalement à isoler le système nerveux des autres parties, par exemple de l'action violente que les muscles auraient pu exercer sur lui. Nous avons déjà fait connaître ces pièces sous les noms d'Entocéphale pour la tête, d'Entothorax pour le thorax, d'Entogastre pour l'abdomen.

Des organes des sens.

On a coutume de réunir sous ce titre les fonctions du toucher, du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue. Ce n'est pas le lieu de rappeler ce qui caractérise les sens en général. Nous devons nous restreindre ici dans ce qui est exclusivement propre à chacun d'eux, et nous borner à les passer rapidement en revue.

Le toucher. L'enveloppe extérieure, qui est l'organe essentiel de cette fonction, varie singulièrement dans la série des Insectes, et dans la même espèce aux diverses périodes de sa vie; tantôt elle est molle, alors elle paraît être le siège d'une sensation assez délicate, qui se trouve quelquefois augmentée par des poils épars à sa surface, et dont le contact avec les corps étrangers semble transmettre à l'animal une vive impression; tantôt elle est plus ou moins solide et offre quelquefois une telle consistance qu'elle devient un organe protecteur très-efficace. Dans ce cas, le toucher doit être fort obscur et il ne paraît qu'imparfaitement remplacé par certains appendices du corps; par exemple les antennes que l'Insecte peut diriger quelquefois en avant, et avec lesquelles il touche alternativement les corps qui se présentent et le sol qu'il parcourt.

Le goût existe manifestement chez les Insectes. On voit plusieurs d'entre eux, par exemple les Mouches, les Papillons, plusieurs Hyménoptères, goûter les liquides, s'en nourrir ou les abandonner selon qu'ils les jugeent bons ou mauvais. Suivant quelques auteurs, les palpes seraient l'organe de ce sens; d'autres le placent à l'origine du pharynx. On connaît la difficulté de se prononcer sur une semblable question.

L'odorat est un sens fort exquis chez la plupart des Insectes. À peine des matières animales ont-elles été déposées dans un lieu, qu'on voit aussitôt se diriger vers ce point un infinité de Bouliers, de Nérophores, d'Éscarbouzets, de Bouviers, de Siaphylins, etc., etc. La vue les guide si peu, dans cette circonstance, qu'ils s'observent à trouver sur des fleurs à odeur fébrile et caba-véruse une nourriture convenable, et que trompés par ce sens qu'aucun autre ne sait rectifier, ils déposent des œufs dans leur intérieur. C'est aussi le sens de l'odorat qui, souvent, avertit mutuellement les sexes de leur présence. Huber a tenté sur les Abeilles diverses expériences qui démontrent combien il est développé chez elles: du miel caché dans une boîte, perçue seulement de quelques trous pour laisser sortir les émanations, a été découvert à l'instant même. Si la fonction de l'odorat est démontrée, son siège est encore très-incertain; il existe à cet égard deux opinions très-différentes, entre lesquelles l'expérience n'a pas encore prononcé. Les uns pensent, et Duméril a soutenu avec talent cette thèse, que dans les Insectes, la sensation de l'odorat s'effectue comme dans les animaux plus élevés, c'est-à-dire sur le trajet de l'organe de la respiration. Il suppose que les molécules odorantes ont besoin, pour être perçues par nos organes, d'être dissoutes préliminairement dans l'air: «Transmises nécessairement par l'air qui est leur seul véhicule; les odeurs, dit-il, tendent à pénétrer avec lui dans le corps de l'animal; arrivées sur leur passage, dans une sorte de bureau de douane où elles doivent être promptement visitées et analysées, elles sont mises là en contact avec une surface lumineuse, avec laquelle elles ont quelque affinité; elles s'y combinent aussitôt, mais en même temps elles touchent et avertissent de leur présence des nerfs distribués sur ces mêmes parties qui portent au cerveau dont ils sont le prolongement, l'action chimique ou physique; en un mot la sorte de sensation qu'ils dénotent ou que peut-être ils ont éprouvée. » Or, comme les Insectes respirent par des stigmates, que ces stigmates aboutissent à des trachées, lesquelles se répandent dans toutes les parties du corps, ou doit admettre dans cette hypothèse que l'animal n'a pas de siège propre pour la fonction de l'odorat, et comme Duméril ne décide pas si la sensation est produite à l'entrée même des stigmates ou dans le lacs des vaisseaux aériens, on pourrait dire à la rigueur et en s'appuyant des raisonnements de l'auteur, que l'Insecte perçoit les odeurs par tout l'intérieur de son corps. Cette théorie trouve-d'ailleurs une application difficile dans plusieurs Crustacés dont l'odorat est très-développé, et qui respirent par des branchies extérieures. Oserait-on soutenir que celles-ci font alors l'office de membrane olfactive? D'autres physiologistes, bien éloignés de cette manière de voir, pensent, au contraire, pouvoir établir à priori que pour un organe de l'importance de...
celui de l'odorat le système nerveux doit être circonscrit dans un lieu spécial, et, basant leur analogie sur un rapport de position, ils placent le siège de l'olfaction dans les antennes qui, étant la première paire d'appendices de l'animal, et recevant la première paire de nerfs, correspondraient aux soutiens de la membrane olfactive dans les animaux vérifiés, laquelle reçoit également la première paire de nerfs du cerveau. Ce qui nous paraîtrait fort embarrassant si celui de vouloir, dans l'état actuel des choses, adopter une opinion et la défendre comme une vérité incontestable; il nous semble qu'aux yeux de tout esprit rigoureux, la question ne saurait paraître décidément résolue, surtout depuis les expériences curieuses d'Iuper qui tendraient à prouver que, dans les Abeilles, le sens de l'odorat est situé dans la cavité buccale.

L'ovule est un sens très-développé chez certains Insectes et assez obscur chez d'autres; on ne saurait, dans un grand nombre d'espèces, contester son existence. Personne n'ignore que plusieurs de ces animaux font entendre un bruit qui n'est pas une voix proprement dite, mais qui est produit soit par le passage suivi de l'air qui, en s'échappant, fait vibrer des organes plus ou moins membraneux, soit par le frottement de certaines parties dures et cornées sur d'autres parties également cornées ou légèrement coriaces. L'une ou l'autre origine du son se remarquent dans les Cigales, dans les Sauterelles, dans les Grillon, dans les Sphynx, dans les Mouches, dans plusieurs Coléoptères qui produisent une sorte de chant, de bourdonnement, de cri plaintif, de stridulation, de tintement dont la cause est, en général, facile à découvrir. Quelques Insectes, les Vrillettes entre autres, frappent avec leur tête le bois dans lequel elles vivent, et elles produisent un tâctil qui se distingue très-facilement. Quand on examine l'intention de ces divers bruits, on ne tarde pas à remarquer qu'ils paraissent avoir pour but de servir aux deux sexes à s'intercaler mutuellement de leur présence. Souvent c'est le mâle seul qui en est pourvu; c'est ce qu'on voit manifestement dans toutes les espèces de Cigales. Non-seulement les Insectes s'entendent entre eux, mais ils paraissent quelquefois sensibles au bruit que l'on produit autour d'eux; ils cherchent à l'éviter et fuient lorsqu'ils en sont avertis. Quant à l'organe qui perçoit la sensation, il n'est pas encore exactement déterminé, on trouve son siège à la base des grandes antennes de plusieurs Grassacés, et Latreille l'a reconnu vers le même lieu dans un Insecte de l'ordre des Orthoptères (Gryllus lineola, Fabr.).

La vue est de tous les sens le mieux constaté. La plupart des Insectes ont des yeux bien distincts, toujours supportés par la tête, et il est prouvé qu'ils voient parfaitement; ces organes ont une composition assez différente de celle que l'on a reconnue depuis longtemps dans les animaux vertébrés; on en compte de deux sortes; les uns sont désignés sous le nom d'Yeux composés ou chagrinés, et les autres sous celui d'Yeux simples ou lisses, ou encore Stemmata; ces derniers manquent très-souvent.

Les yeux composés sont placés, en général, sur les parties latérales de la tête; ils sont entiers, échancreés ou même complètement divisés par une petite tige cornée, de manière à figurer, de chaque côté, deux yeux parfaitement distincts, ainsi qu'on le remarque dans les Grisings, leur forme est, du reste, très-variable; leur surface extérieure est plus ou moins convexe. Leuwenhoek, Swammerdams, Cuvier et surtout Marcel de Serres ont étudié avec soin leur composition. Il résulte d'observations assez positives, qu'on remarque dans l'œil d'un Insecte: 1° une cornée d'autant plus convexe que l'animal est plus carnivore, transparente, dure, épaisse, ordinairement enchâssée dans une sorte de rainure des parties de la tête, et offrant plusieurs milliers de facettes hexagonales, disposées régulièrement; chaque facette peut être étudiée isolément, c'est-à-dire que chacune d'elles constitue un œil distinct pourvu de toutes ses parties; 2° un enduit opaque, peu liquide, trés-adhérent à la face interne de la cornée, diversément coloré, le plus souvent d'un violet sombre ou noir, mais quelquefois aussi de couleur verte ou rouge, ce qui rend l'œil très-distinct, d'une sorte de vernis très-noir propre à la choroïde. Il n'est pas rare de voir plusieurs couleurs réunies sur un seul œil; celui-ci paraît alors haché de brun et de vert, de vert et de rouge; plusieurs Orthoptères, Névroptères et Dip térès, offrent cette disposition curieuse. Dans tous les cas c'est à l'enduit de la cornée qu'est due la couleur, souvent très-vive et brillante, des yeux des Insectes; malheureusement il s'altère promptement, ce qui fait que les yeux des Insectes morts perdent bienôt tout leur éclat. Cet enduit est traversé par des nerfs, ainsi que nous le verrons plus loin; 3° une véritable choroïde ou membrane celluleuse, quelquefois striée, qui existe assez constamment et qui est recouverte d'un vernis noir, sorte de pigmentum nigrum qu'elle sécrète peut-être. Swammerdams ne paraît pas avoir distingué cet enduit de celui de la cornée; mais suivant l'opinion de Marcel de Serres, il est fort différent. La choroïde et son vernis n'existent pas toujours, ils manquent dans les Blattes; toutes les espèces qui fuient la lumière, telles que les Ténèbribres, les Blaps, les Pé dinas, etc., semblent également être en privé; alors l'enduit de la cornée est beaucoup plus foncé que de coutume. La membrane choroïdienne est fixée, par sa circonférence, à tout le bord de la cornée, elle en suit les contours, et à des rapports intimes avec les trachées qui y sont très-abondantes; 4° des vaisseaux aériens qui jouent un rôle fort important. Ils naissent d'assez gros troncs situés dans la tête, et forment autour de l'œil, une trachée circulaire, qui envoie une infinité de rameaux, lesquels, en se bifurquant, donnent lieu à de nombreux triangles isoècles. Ces triangles, dont la base regarde en dehors, et qui sont placés au pourtour du cône optique, reçoivent, dans chaque intervalle angulaire qui sépare leur sommet, un filet nerveux qui traverse la choroïde, et va gagner la surface externe de l'enduit de la cornée. L'assemblage des trachées et des filets nerveux, forme à la circonférence de l'œil une sorte de réseau dont l'aspect est très-gracieux. Les trachées sont tellement abondantes, sur la choroïde, que cette membrane paraît en être formée, et que, dans tous les cas, il est certain que les genres qui manquent
de choroïde sont également privés de trachée circulaire; 3° des nerfs qui naissent d'un gros tronc, lequel, après être parti immédiatement du cerveau, est entouré quelquefois par une petite trachée circulaire, ou bien traverse les fibres du muscle adducteur de la mandibule. Ce gros tronc augmente bientôt de volume; il s'épaissit et forme une sorte de cône plus ou moins élargi, dont la base regarde la cornée transparente. De nombreux nerfs partent de cette base, ils s'engagent entre les trachées de la choroïde, traversent cette membrane et son vernis, pénètrent dans l'enduit de la cornée, et chacun d'eux aboutit enfin à une des facettes de la cornée transparente; de sorte que les filets nerveux sont ainsi immédiatement en contact avec le fluide lumineux, qui leur arrive après avoir traversé seulement la cornée transparente. Cette disposition des filets nerveux, qui constituent ainsi autant de petites rétines qu'il y a de facettes à la cornée de l'œil, est assez facile à voir dans les Libellules, les Truxales et les Criquets; mais il faut avoir la précaution, ainsi que l'indique Marcel de Serres, d'ouvrir la cornée de dehors en dedans, et de l'enlever seule et sans l'enduit qui la tapisse; alors on aperçoit une infinité de petits points blancs qui ne sont autre chose que les extrémités de chaque filet nerveux, ce dont on peut encore se convaincre en les suivant à travers l'enduit de la cornée, et à travers la choroïde jusqu'au tronc commun. Swammerdam avait désigné ces petites rétines sous le nom de fibres pyramidales. L'œil de l'Insecte ne renferme donc aucune hureur proprement dite, il n'y a ni cristallin, ni hureur vitrée, et la vision est, chez eux, bien plus simple que dans les animaux vertébrés, dont les nerfs situés au fond de l'œil ne reçoivent la lumière qu'après qu'elle a traversé divers milieux de densités différentes. Les yeux composés des insectes, tels que nous venons de les décrire, différaient encore de ceux des Crustacés, auxquels Blainville a reconnu, derrière la cornée transparente, une choroïde percée d'une infinité de trous, puis un véritable cristallin qui appuie sur un ganglion nerveux, divisé en une multitude de petites facettes. Les yeux composés offrent souvent, quant à leurs dimensions, des différences notables dans les deux sexes; par exemple plusieurs mâles de Diptères se reconnaissent à ce seul caractère, que leurs yeux occupent toute la tête, tandis que, dans la femelle, ils ont un bien moindre volume.

Les yeux lisses sont ordinairement au nombre de trois; ils sont situés sur le sommet de la tête, entre les yeux composés; ils ont une organisation assez différente de celle des autres yeux. Marcel de Serres a pu, malgré leur petitesse, y distinguer diverses parties; il en a vu: 1° une cornée transparente, formée par une membrane externe, dure, dense et épaissie, que peuvent diverses parties; il en a vu: 1° une cornée transparente, formée par une membrane externe, dense, convexe en dedans, convexe en dehors, lisse, s'épaissit par l'œil, à première apparence de facette; 2° un enduit de couche variable, tapissant la face interne de la cornée, mais qui n'est pas distinct du vernis de la choroïde; 3° une sorte de choroïde assez épaisse, plus étendue en surface que la cornée elle-même, colorée en noir dans quelques cas seulement, assez souvent rouge ou bien d'un bleu mat, tout particulier; 4° des trachées qui ne naissent pas d'un vaisseau aérien circulaire, et ne constituent pas la choroïde, mais semblent se distribuer à sa surface; 5° des nerfs partant directement du cerveau ou d'un nerf plus considérable qui y prend son origine, suivant que les yeux lisses sont écartés les uns des autres, comme cela a lieu dans tous les insectes parfaits, ou qu'ils sont très rapprochés, comme on le voit dans les Chenilles. Les filets nerveux, après avoir traversé la choroïde et l'enduit de la cornée, vont se terminer immédiatement un-dessous de celle-ci, de sorte que le mécanisme de la vision est analogue à celui des yeux lisses, à cette seule exception près, que chaque oeil lisse est un seul organe, tandis que l'œil composé est formé par la réunion d'un grand nombre d'yeux. Les yeux lisses sont propres à certaines larves. Dans les insectes parfaits ils sont toujours associés aux yeux composés; c'est ce qu'on remarque dans les Hémiptères, les Orthoptères, les Hyménoptères, les Lépidoptères, les Névroptères et les Diptères; leur nombre est, en général, de trois, et ils sont disposés en triangle. Quelques espèces, propres à ces divers ordres, sont privées d'yeux lisses, et cette exception devient une règle générale pour les Coléoptères, à l'état parfait.

**DU SYSTÈME RESPIRATOIRE.**

Le but de la respiration étant d'apporter une modification dans les divers organes du corps, en faisant servir à leur nutrition l'un des éléments de l'air, l'Oxygène, on conçoit qu'il peut arriver, dans la série des animaux, des circonstances favorables où le fluide aérien se rend directement aux organes pour agir immédiatement sur eux, c'est le cas des Insectes; tandis qu'ailleurs un liquide particulier, le sang, recevra l'action de l'air, dans un lieu spécial, et ainsi vivifié, ira bientôt aux diverses parties du corps, pour opérer leur nutrition, c'est ce qui existe dans tous les animaux vertébrés, dans les Mollusques, dans les Amphibiens, dans les Crustacés et dans beaucoup d'Arachnides. Déjà on peut conclure que ceux-ci devront avoir une circulation proprement dite pour que le sang soit mis en contact avec l'air, mais que chez les Insectes, elle deviendra initiale, puisque l'air pénétrera les organes de toute part; on peut donc dire en terme général que la respiration est toujours d'autant plus développée que la circulation est moins étendue.

L'appareil respiratoire des Insectes consiste en deux organes essentiels, les **Stigmates** et les **Trachées**. On donne le nom de Stigmates à des ouvertures en forme de boutonnière diversement modifiées, entourées d'un anneau corné, lequel est échancré dans une pièce (le péritoine) qui est quelquefois distincte. On voit les stigmates sur le thorax et principalement à l'abdomen. Marcel de Serres en a reconnu de deux sortes: les **Stigmates simples** et les **Stigmates composés** ou **Trachées** (c'est-à-dire ouvertures pour l'air). — Les Stigmates simples sont plus spécialement répandus sur les parties latérales de l'abdomen; il en existe deux pour chaque anneaux: l'un placé à droite et l'autre à gauche, et ils occupent l'intervalle qui existe entre l'anneau supérieur et l'anneau inférieur de l'abdomen. Leur place est d'ailleurs déterminée par les cir-
constances de la vie de l'animal; ainsi ils occupent la partie postérieure du corps dans les larves de Diptères, dont le corps, enveloppé entièrement par le milieu qu'elles habitent, ne pouvait recevoir l'air que par ce seul point. Dans les larves de Libellules, le stigmate est converti en une valvule tricuspidée, située près de l'anus, et qui reçoit seule tout le liquide qui doit servir à leur respiration. On voit souvent que l'ouverture bénante des stigmates est garnie de soies ou de cils qui s'enfrentcroisent et qui ont pour but d'empêcher l'introduction de corps étrangers dans leur cavité; c'est une sorte de tamis ou de treillage assez serré, qui ne laisse passer que l'air. Le nombre des stigmates simples varie beaucoup dans différentes espèces, et il n'est pas constant dans le même individu à l'état de larve et d'Insecte parfait. On a remarqué depuis longtemps que le deuxième et le troisième annule des Chenilles sont dépourvus de stigmates et par suite de trachées propres. Blainville a cru voir dans cette absence la preuve que les ailes n'étaient autre chose que des trachées renversées. Celles-ci, rudimentaires dans le corps de la larve, ne se développeraient, suivant lui, que successivement et avec toutes les autres parties qui constituent l'Insecte parfait. Si les quatre ailes du thorax représentent les quatre stigmates et par suite les quatre trachées, il semble en résulter que ces parties doivent s'exclure mutuellement, et que le thorax d'un Insecte parfait ne devra jamais offrir à la fois des ailes et des stigmates. Or, l'observation prouve qu'indépendamment des ailes, on trouve des stigmates thoraciques. — Les Stigmates composés ou Trémaires sont propres au thorax. Marcel de Serres n'en a jamais trouvé que deux; on les voit distinément dans les Sauterelles et dans les Mantes. Ils sont composés de deux pièces cornées qui, pour chaque inspiration, s'ouvrent en dehors comme les battants d'une porte. Deux muscles opèrent ce mouvement et une grosse trachée naît de chaque trémaire. — Les Trachées sont des canaux ordinairement élastiques, qui partent des ouvertures stigmatiques, et consistent, dans l'intérieur du corps, des troncs et des branches qui figurent des sortes d'arboisiers dont les ramusucles tapissent toutes les membranes, pénètrent les muscles et se répandent jusqu'aux ailes et dans les pattes. Ce sont les organes essentiels de la respiration. Cuvier a distingué deux sortes de trachées fort différentes par leur composition: les Trachées tubulaires et les Trachées résiduaires. — Les trachées tubulaires forment, dans leur structure, trois membranes distinctes: une externe, une moyenne et une interne. L'externe et l'interne sont de nature cellulaire, assez épaisses et extensibles; la membrane moyenne est formée par un filet cartilagineux, roulé en spirale, et offre, sous ce rapport, une disposition très-analogie à celle des trachées des plantes. Ces filets spiroides sont très-élastiques, et il en résulte l'avantage précieux que les vaisseaux restent ouverts, et que si les muscles exercent sur eux quelque compression, les parois ne tardent pas à revenir sur elles-mêmes. On voit un mécanisme analogue dans les voies aériennes des animaux supérieurs. Les Trachées tubulaires peuvent être distinguées elles-mêmes en Trachées artérielles et en Trachées pulmonaires. Leur composition est exactement la même, et les caractères qu'on leur assigne sont au fond peu importants. On donne le nom de Trachées artérielles à celles qui naissent immédiatement des stigmates, qui reçoivent directement l'air et qui le transmettent de suite dans toutes les parties du corps. Elles existent seules dans les Chenilles et dans les Insectes parfaits; ce sont elles qui se distribuent principalement aux ailes. Les Trachées pulmonaires font suite aux trachées artérielles. Il n'est guère possible de préciser leur origine, mais on les reconnaît à un plus gros diamètre, et parce qu'étant moins divisées, elles semblent servir de réservoir à l'air. Il n'est pas rare de ne rencontrer aucune trace de trachées pulmonaires, tandis qu'on trouve toujours les trachées artérielles. — Les Trachées résiduaires ont une autre structure que les trachées tubulaires; deux membranes cellulaires, l'externe et l'intére, entrent seules dans leur composition; la membrane élastique manque complètement. On voit de suite ce qui doit en résulter; ces trachées, toutes les fois qu'elles ne seront pas remplies d'air, seront affaissées sur elles-mêmes. Elles ne forment plus de conduits tubulaires, mais elles ont l'aspect de poches communicant entre elles par des canaux simples et très-curts; elles ne reçoivent jamais l'air du dehors que par l'intermédiaire des trachées artérielles. Ce sont des sortes de réservoirs aériens propres à certains Insectes et dont le nombre ainsi que les dimensions, varient dans les différents ordres. Chez plusieurs Coléoptères, les Cétoines par exemple, ces vésicules sont en grande quantité et fort petites; elles sont très-developpées dans plusieurs Orthoptères, tels que les Girillons, les Truxales et les Criquets. Dans ce cas, on peut facilement les compter et l'on remarque dans l'intérieur de l'abdomen un appareil singulier, dont l'usage est facile à concevoir. Les vésicules ont un tel volume que le gonflement par l'air en serait très-difficile, si la nature n'avait employé, pour les soulever lors de l'inspiration, des sortes de côtes qui ont un point d'attache à leurs parois. Marcel de Serres a fixé le premier l'attention sur ces pièces qu'un examen comparatif a démontré à Audouin n'être autre chose que de petites apophyses du bord de chaque anneau du ventre; ces côtes ne sont donc pas des appendices distincts et articulés, ne pouvant trouver leur analogue ailleurs, mais simplement un prolongement insolite du bord antérieur des segments abdominaux. — Les Insectes vivent généralement dans l'air, et la manière dont ils le respirent est facile à concevoir; l'animal inspire et expire perpendiculairement. Mais certaines espèces, les Dytiques, les Hydrophilées, les Notonectes, etc., ont leur habitation dans l'eau, et le phénomène de leur respiration pourrait bien être modifié par le milieu dans lequel ils vivent. On pouvait supposer à leur égard, ou bien qu'ils décomposaient l'eau pour s'emparer de son Oxygène, ou bien qu'ils respiraient l'air que l'eau tient en dissolution, ou bien encore qu'ils sortaient de l'eau pour venir respirer l'air en nature. L'observation a prouvé que ce dernier mode de respiration était le seul qui leur fût propre. Quoique habitants de l'eau, ils viennent sans cesse à sa surface,
et introduisent, par des procédés qui varient suivant les espèces, une certaine quantité d’air dans leurs stigmates. Cependant un Insecte très-commun, la larve des Libellules, présente un mode de respiration fort différent et qui se trouve lié à une organisation particulière. Résumé et après lui Cuvier ont fait connaître dans cette larve une valve tricuspidée, qui aboutit à une vaste ouverture, dans laquelle on distingue un organe particulier, garni de fines trachées rangées sur dix rangs et pourvu en outre de corps vésiculaires, qui aboutissent à des vaisseaux aériens, situés plus profondément et qu’on reconnaît être des trachées. Il est démontré que cette larve ne vient pas respirer l’air naturel à la surface du liquide. Il faut donc qu’elle extraie celui contenu dans l’eau ou qu’elle décompose celle-ci. L’observation n’a pas encore répondu d’une manière bien satisfaisante à l’une ou l’autre de ces deux questions; mais le petit nombre d’expériences qui ont été tentées par Marcel de Serres tendraient à faire penser pour la dernière opinion, si la singularité de ce mode de respiration, si différent de ce qu’on remarque dans tous les animaux aquatiques, ne commandait à cet égard la plus grande réserve. Quoi qu’il en soit, nous renvoyons, pour faire saisir d’un seul coup d’œil ce qui vient d’être dit sur la respiration, au tableau qui a été dressé par Marcel de Serres dans ses Observations sur les usages du vaisseau dorsal (Mém. du Mus. d’Hist. nat., t. iv).

DU VAISSEAU DORSAL.

Si on ouvre avec les précautions convenables un Insecte par sa partie inférieure, et si on enlève successivement le système nerveux qui se présente d’abord, puis les intestins et les autres viscères, on ne tarde pas à apercevoir, le long du dos et appliqué exactement contre lui, un vaisseau qui se dilate et se contracte alternativement. Sa forme est cylindrique; il est rétréci à ses deux extrémités, et il s’étend de la tête à l’anus. Si on l’étudie avec plus de soin, on ne tarde pas à s’apercevoir qu’il est maintenu par de nombreuses trachées, et qu’il est principalement fixé contre la paroi interne des anneaux, par des bandelettes triangulaires, d’autant plus larges qu’on les examine plus postérieurement. Ces vaisseaux, qui existent de chaque côté et dont la base adhère au vaisseau et le sommet aux segments correspondants, ne paraissent être autre chose que des muscles qui, par leur disposition, figurent des sortes d’ailes. Le vaisseau lui-même a reçu le nom de vaisseau dorsal. De toutes les parties du corps de l’Insecte, il est la seule que l’on puisse assimiler à un organe ou à un vaisseau sanguin. Un examen attentif fait voir qu’il est formé de deux membranes : l’une interne ou musculaire, l’autre externe, comme cellulaire et parsemé d’un entrelacement inextricable de trachées. Si on l’ouvre, on rencontre dans son intérieur une liqueur transparente, coagulable, se desséchant facilement et ayant alors l’aspect de la gomme, d’une couleur tantôt peu prononcée, d’autres fois verdâtre, d’un jaune orangé ou d’un brun sombre; des masses graisseuses, quelquefois assez abondantes, entourent ce vaisseau et semblent participer à la teinte du liquide qu’il contient. Si le vaisseau dorsal est un coeur ou s’il est un organe quelconque de circulation, il doit nécessairement être ouvert à l’une ou à l’autre de ses extrémités, et présenter là ou dans quelque point de son étendue, des ramifications vasculaires ou des ouvertures. Au premier abord, il paraît même singulier de mettre la chose en question, tant il semble naturel d’admettre à priori que le vaisseau dorsal, contenant un liquide, lui prête un écoulement; d’ailleurs les dilatations et les contractions alternatives qu’il éprouve ne semblent-elles pas indiquer suffisamment que qu’il se passe là quelque chose d’analoge à la circulation? Plusieurs auteurs ont adopté cette opinion, tandis que d’autres ont prétendu que le vaisseau dorsal était un tube sans aucune ouverture, et qu’il ne méritait pas le nom de cœur, qu’il en était tout au plus un vestige. Et d’abord Malpighi n’a pas vu de divisions au vaisseau dorsal du Ver à soie; mais à cause de ses battements successifs, l’a l’idée comme une série de petits trous placés bout à bout. Swammerdam le désigne encore ainsi, mais il paraît bien certain qu’il ne lui a vu aucune ramification. Lyonnets, malgré l’exactitude minutieuse qu’il a apportée dans toutes les parties de son anatomie de la chenille du saule, et quoiqu’il ait fait plusieurs injections, ne lui a pas reconnu d’ouverture, et se fondant sur cette absence, il lui a imprévu le nom de cœur. Cependant un habilé anatomiste, Comparetti, n’hésite pas à regarder le vaisseau dorsal comme un organe de circulation; il décrit, dans plusieurs espèces, un système vasculaire bien complet, s’étendant dans toutes les membranes, sur tous les viscères et jusque dans les muscles. Toutes ses descriptions sont présentées avec une telle assurance et il montre si peu de doutes sur les organes qu’il nomme des vaisseaux sanguins, qu’on reconnait bientôt qu’il en a été laissé imposer en prenant pour tels des vaisseaux bilaires. C’est d’ailleurs ce qui a été parfaitement établi par Marcel de Serres qui, se tenant l’importance d’une telle assertion, s’est attaché à la réfuter en prenant pour sujet de ses recherches, les mêmes espèces dans lesquelles Comparetti prétendait avoir rencontré un système circulatoire fort étendu. Déjà Cuvier avait établi que le vaisseau dorsal des Insectes n’était pas un véritable cœur, qu’il en était tout au plus un vestige. Cette opinion était basée sur un grand nombre de faits et sur d’excellentes raisons. Marcel de Serres est venu l’étayer de nouvelles preuves; le vaisseau dorsal a été dissipé et injecté par lui dans un grand nombre d’Insectes, tels que les larves de Géotrupe et leur Insecte parfait, les Cétoines, les Capricornes, les Sauterelles, les Blattes, les Mantes, les Papillons et les Mouches; nulle part il n’a aperçu de divisions, et lorsqu’il a enlevé complètement le vaisseau, il n’a vu sortir aucune gouttelette de la liqueur qu’il contenait dans son intérieur; ce qui prouve encore qu’il n’y avait aucune ramification, car, dans ce cas, elles auraient été nécessairement rompues. Toutefois les battements que le vaisseau dorsal éprouve ne semblaient explicables que par la contraction de son tissu ou par le propre mouvement du liquide contenu dans son intérieur, et ce mouvement ne se concevait guère que dans le cas d’une circulation que la non division du canal dorsal
ne permettait plus de supposer. Marcel de Serres a d'abord constaté que ces contractions étaient irrégulières et presque jamais isochrones, c'est-à-dire que le même nombre n'avait pas lieu dans un temps égal. Elles varient aussi suivant les espèces. On en compte par minute trente-six dans la chenille du grand Paon, quatre-vingt-deux au moins dans les Sauterelles et cent quarante dans le Bourdon terrestre; dans ce cas, elles sont tellement rapprochées qu'il est difficile de les distinguer. Cherchant à découvrir la cause de ces contractions, Marcel de Serres a cru pouvoir établir qu'elles étaient en rapport direct, 
\( v \) avec la quantité du tissu adipeux qui l'entoure, 
\( \frac{v}{2} \) avec l'énergie des fibres musculaires qui s'y insèrent et le fixent aux an- 
\( nceaux \) de l'abdomen, 
\( \frac{v}{5} \) avec le nombre des trachées aériennes qui y affluent. Il n'a pas trouvé que les nerfs eussent un grand effet sur les contractions, et cependant on sait que le vaisseau dorsal en reçoit spéc- 
\( \alpha \) eiellement plusieurs. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est l'influence que les muscles exercent; vient-on à en oublier quelques-uns? les battements deviennent moins fréquents; ils diminuent davantage si on en enlève un plus grand nombre, et ils finissent par être nuls si la soustraction est complète. Ne doit-on pas en conclure que si la noms des principaux agents du mouvement, et que le prétendu cœur des Insectes ne se contracte ni par lui-même ni par le liquide emprisonné dans ses pa- 
\( \textit{rois} \).  
Tel est le résumé succinct des recherches les plus positives tentées, à diverses époques, par des observa- 
\( \textit{teurs} \) habiles, pour déterminer la structure et les fonc- 
\( \textit{tions} \) du vaisseau dorsal des Insectes. En admettant l'exactitude des faits sur lesquels nous avons insisté, on pourrait dès à présent se faire une idée juste de la composition de ce singulier organe; si des travaux récents et que l'on doit à des anatomistes exercés et dignes de foi, ne semblaient inférer plusieurs des observations qui précèdent. Meckel et Hérod considè- 
\( \textit{rent} \) le vaisseau dorsal comme un cœur, et ils pensent que les mouvements de dilatation et de contraction qu'on remarque dans toute sa longueur ont pour usage d'agiter le liquide contenu dans la cavité du corps de l'Insecte; mais il n'admettent aucune ouverture posté- 
\( \textit{rieure} \) ou antérieure, qui permettrait au fluide d'ar- 
\( \textit{river} \) au cœur ou d'en sortir. Ce dernier observateur pense que les muscles triangulaires du cœur ne servent qu'à la dilatation du vaisseau dorsal, tandis que les mouvements de systole sont opérés par les fibres mus- 
\( \textit{culaires} \), qui forment une tunique propre. C'est à l'oc- 
\( \textit{casion} \) du travail d'Hérod (Physiol. untersuchun. 
\( \textit{über das Buckeng. der Insecten} \) que Straus fait connaître, par anticipation, des recherches qui se trou- 
\( \textit{veront} \) consignées dans son anatomie complète du Haa- 
\( \textit{nellen}. \) Ces observations nous ont paru si importantes et l'extrait en est si concis que nous n'avons pas cru de le reproduire. « Le vaisseau dorsal, dit-il, est le véritable cœur des Insectes, étant comme chez les ani- 
\( \textit{maux} \) supérieurs, l'organe moteur du sang qui, au lieu d'être contenu dans des vaisseaux, est répandu dans la cavité générale du corps. Ce cœur occupe toute la lon- 
\( \textit{gueur} \) du dos de l'abdomen et se termine antérieure-
moins immédiate. Il reste donc encore quelques diver-
gences dans les opinions à l'égard des fonctions du
vaisseau dorsal.

**Du tissu adipeux et de la nutrition.**

La graisse est très-abondante dans un grand nombre
d'Insectes, et d'autant plus qu'ils mènent une vie plus
tranquille. Léon Dufour a le premier fixé les idées des
anatomistes sur les masses graisseuses; il les envisage
comme un système organique particulier, qui est sur-
tout abondant autour des viscères et dans les cavités
splanchniques. Quoique son aspect varie, il paraît con-
server essentiellement des espèces de trames mem-
branées, quelquefois déchiquetées en lambeaux,
d'autres fois étendues sur les viscères ou contre les pa-
vois de l'abdomen, contenant des poches ou sachets
remplis d'une matière homogène, pulpeuse, ou bien
tout à fait huileuse, qui offre tous les caractères de la
graisse. La larve en est plus pourvue que l'Insecte par-
fait qui quelquefois, et dans certaines circonstances,
on offre à peine des traces légères. Cette observation
paraît mettre sur la voie des usages de ce tissu. Quand
on voit que la graisse est surtout abondante au moment
où l'Insecte va subir sa métamorphose, et qu'après
cette époque il en est très-peu ou point fourni, on en
conclut naturellement qu'elle a servi au développe-
ment des nouveaux organes, et cette conclusion est
d'autant plus probable que, pendant tout cet espace,
Il n'a pris aucun aliment. La masse graisseuse servirait
donc essentiellement à la nutrition lorsque le canal
intestinal a cessé ses fonctions. Dans l'Insecte parfait
lui-même, la graisse, lorsqu'elle existe, semble avoir
un usage analogue. Si on examine certaines femelles
avant que les œufs aient pris leur développement, on
remarquera qu'elles sont pourvues d'un tissu adipeux
très-abondant; mais si on les dissèque après la copula-
tion et à une époque voisine de la ponte, on sera sur-
pris de ne plus voir aucune trace de graisse. On ne
can, ce nous semble, trouver une explication satisfai-
sante de ce phénomène qu'en admettant que la masse
graisseuse a fourni, dans ce cas, à la nutrition des or-
ganes générateurs, c'est-à-dire au développement suc-
cessif des œufs, et ces faits se lient admirablement bien
avec ce que nous présentent les animaux hibernans.
Aux approches de la saison froide, ils sont pourvus
d'une très-grande quantité de graisse, bientôt ils s'en-
gourdissent. Que se passe-t-il alors? leur température
est abaissée, leur respiration et leur circulation sont
plus lentes, ils ont perdu l'action des sens, leurs mou-
vements ont cessé; mais ils vivent, et les organes de la
génération acquièrent pendant ce temps un volume
considérable sans qu'aucun aliment ait fourni à cette
nutrition; si on observe, dès ce moment, les change-
ments survenus dans leur organisation, on voit que la
graisse, si abondante avant l'hibernation, a disparu.
N'existe-t-il pas, nous le répétons, une parfaite ana-
logie entre ces phénomènes et ceux que nous avons
reconnus dans l'Insecte avant et après l'état de chrysa-
lide, avant et après la ponte?

C'est le cas, après avoir parlé du système graisseux
comme organe nutritif, de faire connaître ce qu'on
entend par Nutrition dans les Insectes. Dans tous les
animaux supérieurs et dans beaucoup d'animaux in-
vertébrés, la nutrition est opérée par le sang qui, cir-
culant dans tout le corps, arrive à tous les organes
après s'être mis en contact avec l'air. Si ce fluide
existait dans les Insectes, il serait conté dans le vais-
seau dorsal, qui, n'ayant point de ramifications, ne
pourrait le transmettre directement à aucune partie. Il
semblait donc nécessaire de trouver une autre expli-
cation. On admet généralement, avec Cuvier, que la
nutrition se fait, dans les Insectes, par imitation. Le
canal intestinal élabore un fluide qui transude à tra-
vers ses parois, et se répand dans la cavité du corps
où il reste stationnaire; là plongent les divers organes,
tels que les muscles, les nerfs, plusieurs vaisseaux sé-
créteurs, et chacun d'eux puisse dans ce fluide nutritif,
les molécules qu'il doit s'approprier; peut-être ces
molécules ont-elles déjà subi l'action de l'air qui affle
de tous côtés par les ramifications trachéennes; peut-
-être aussi cette action n'a-t-elle lieu que dans chaque
organe. Quoi qu'on en soit, les organes sécréteurs ont
une structure parfaitement appropriée aux fonctions
qu'on leur assigne; c'est-à-dire que la surface de plu-
sieurs d'entre eux est manifestement garnie de pores
nombreux, qui paraissent être autant de bouches absor-
bantes.

**Du système digestif.**

La digestion considérée dans la multitude série des
animaux, est une des fonctions les plus constantes;
tous les organes ont disparu, que le canal intestinal
passe encore. Dans les Insectes, l'appareil digestif est
ten général très-compliqué. Plusieurs parties fort
différentes concourent à le former, et elles peuvent
être classées sous les titres d'Appareil buccal, de Can-
nal intestinal, de Vaisseaux biliaires et de Vais-
seaux salivaires. Les variétés des formes, le dévelop-
pement, les proportions de chacun de ces organes sont
multipliées à l'infini. Nous les passerons rapidement
en revue, sans avoir la prétention de présenter des géné-
ralités que l'état de la science ne permet pas encore
d'établir.

**a Appareil buccal.**

Les diverses pièces de cet appareil constituent la
Bouche; elle termine la tête en avant et se trouve plus
ou moins éloignée de son sommet. Dans les Charan-
sons, elle en est très-distante, tandis que dans les Li-
bellules, etc., elle s'en trouve fort rapprochée; cela
depend du plus ou moins d'étendue que prennent cer-
taines pièces de la tête; d'autres fois ce sont les mâ-
choires ou les lèvres qui se trouvent portées en avant;
mais alors la bouche ne participe pas à ce mouvement,
elle reste en place, ce qu'indique l'insertion des mâ-
choires et celle des mandibules. En ne considérant la
bouche que dans les Insectes proprement dits, on peut
la caractériser par le nombre des éléments qui la com-
posent. Ils sont essentiellement au nombre de six : la
Lèvre supérieure ou Labre, les deux Mandibules, les
deux Mâchoires et la Lèvre inférieure. Ils subissent de
grandes modifications dans leurs formes, et constituent
des organes de mastication ou des appareils de succion
Canal intestinal.

Les plus grandes variétés existent dans la forme, le développement et le nombre des organes dont l'ensemble constitue le canal intestinal. Toujours c'est un tube ouvert aux deux bouts, dont l'extrémité antérieure aboutit à la bouche, et l'extrémité postérieure à l'anus. Ici il est droit et de la longueur du corps ; là il est flexueux, et déjà plus long que lui ; ailleurs il est entrouvert sur lui-même, forme de nombreuses circonvolutions, et son étendue est considérable. En général, sa longueur est en rapport avec la nature de l'aliment ; les insectes qui se nourrissent de matières végétales ont le canal intestinal fort long ; ceux qui vivent de matières animales l'ont en général très-court ; toutefois cette règle rencontre plus d'une exception. Dans certains cas, il est d'un diamètre égal sur tous ses points ; dans d'autres circonstances, ce diamètre varie, et l'on distingue plusieurs dilatations et rétrécissements qui ont reçu des noms différents. Le nombre de ces parties et leurs formes ne sont pas tellement constants qu'on les retrouve avec des caractères analogues dans tous les insectes d'un même ordre. Ils varient suivant les familles, suivant les genres, quelquefois suivant les espèces, et on peut dire qu'ils changent constamment, dans le même individu, aux deux grandes périodes de sa vie, c'est-à-dire à l'état de larve et à celui d'insecte parfait. Il serait donc très-difficile de se faire une idée nette du canal intestinal si on ne riaillait pas les faits et leurs nombreuses exceptions, dans une sorte de cadre incomplet sans doute, mais qui du moins les présente avec quelques liaisons.

La texture du canal intestinal n'est pas la même dans les divers points de son étendue où on l'examine ; mais en dernière analyse, on trouve partout trois tunique ou plutôt trois tunique ou moins distinctes : l'une externe à l'aspect membraneux, l'autre moyenne est musculée, et ses fibres ont toutes sortes de directions; la troisième ou l'intérieur est muqueuse.

Cette composition du tube digestif étant connue, il serait facile de le décrire en peu de mots s'il était simple dans toute sa longueur ; au lieu de cela, il offre, ainsi qu'il vient d'être dit, plusieurs renforcements et rétrécissements que nous allons d'abord énumérer, afin qu'on puisse ensuite se figurer un canal intestinal plus simple, en faisant la soustraction de tel ou tel organe.

Le canal intestinal le plus compliqué d'un Insecte offre : 1° un pharynx ; 2° un esophage ; 3° un jabot ; 4° un gésier ; 5° un ventricule chylifique ; 6° des intestins, qui peuvent être subdivisés en intestins grêles, en gros intestin ou cæcum et en recoin. Pour fixer de suite les idées sur l'importance de ces divers organes, nous dirons que la bouche, ayant broyé ou sucré la matière alimentaire, la transmet au pharynx dans lequel s'ouvrent quelquefois des vaisseaux salivaires. Elle passe ensuite dans l'esophage dont la nature musculée produisit quelquefois sur elle une première action ; celui-ci le transmet au jabot qui la change en une pulpe homogène, laquelle est introduite dans le gésier dont les parois, armées de dents, la triturent complètement. Cette espèce de pâte, arrivée dans le ventricule chylifique, y subit l'action de la bile, se change en chyle, et fournit le fluide nutritif, qui, après avoir traversé ses parois, se répand dans la cavité splanchique où baignent tous les organes. Le résidu est reçu dans l'intestin grêle, puis dans le gros intestin où il séjourne quelque temps, et enfin dans le rectum qui l'expulse au dehors. L'étude succincte de chacune de ces parties complètera cet aperçu général.

Le pharynx est assez difficile à distinguer des autres organes ; il est situé au fond de la bouche, et s'ouvre au-dessus de la lèvre inférieure. On peut le considérer comme une dilatation antérieure ou un évasement de l'esophage. Deux pièces très-visibles dans certains Hyménoptères, l'épipharinx et l'hypopharynx, paraissent en rétrécir et en protéger l'entrée.

L'esophage est un conduit plus ou moins long, qui traverse le prothorax, et se prolonge même quelquefois au delà ; dans d'autres cas, il est tellement court qu'il ne déborde pas la tête; sa texture est musculo-membraneuse ; il aboutit au jabot ou bien au gésier si le jabot manque, et même au ventricule chylifique lorsqu'il n'existe ni jabot ni gésier. C'est à l'origine de l'esophage que le système nerveux constitue un anneau en envoyant deux branches qui se réunissent à la partie inférieure du corps.

Le jabot, qu'on désigne aussi sous le nom d'estomac, n'est réellement qu'une dilatation de l'esophage ; souvent il est difficile de l'en distinguer, il peut manquer, et quelquefois on le voit paraître et disparaître dans deux individus d'une même espèce; extérieurement, il paraît peu différent du gésier, mais si on l'examine à l'intérieur, on ne lui trouve jamais, comme dans celui-ci, des pièces cornées pouvant servir à la trituration. Sa position a quelque analogie avec celle du jabot des Oiseaux, et cette circonstance lui a valu son nom ; sa texture est simplement membraneuse ou bien un peu musculaire lorsque son développement est plus considérable, et il n'est pas rare alors de lui distinguer des plisures ou alternativement des colonnes charnues et des lignes enfoncées qui lui donnent l'aspect d'un fruit à côtes ; les plisures prolongées à l'intérieur constituent souvent une valvule. C'est dans le jabot qu'est contenu, chez les Abeilles, le miel qu'elles dégorgent, et dans un grand nombre d'insectes, les divers liquides, souvent noirs et fétides, qu'ils laissent échapper de leur bouche, lorsqu'on les saisit. La forme du jabot diffère suivant les espèces; et aussi, suivant son degré de plénitude ou son état de vacuité, il est pyriforme, ovoïde, arrondi, etc. Dans certains ordres d'insectes, il paraît très-développé, fort musculieux; quelquefois, au lieu d'être dans la direction du canal intestinal, il forme avec lui un angle plus ou moins aigu et constitue une poche latérale, plus ou moins vaste et très-variable dans ses formes.

Le gésier, qui vient après le jabot, et dont l'existence n'est pas très générale et très-constante, offre pour caractère essentiel, d'être pourvu, dans son intérieur, de pièces mobiles, cornées, munies d'arêtes ou de soies dirigées en toutes sortes de sens, et figurant des brosses.
ou des peignes ; les pièces principales sont plus ou moins nombreuses, et forment par leur réunion une sorte de valvule à l'ouverture du ventricule chylifique, en n'y laissant passer que des parties extrêmement ténues. Cet appareil très-curieux de trituration existe indistinctement dans les Insectes carnassiers et herbivores. Il rappelle l'estomac des Crustacés et des Écrevisses ; du reste, le gésier a extérieurement beaucoup de rapports avec le jabot, et son organisation intérieure permet seule de l'en distinguer.

Le ventricule chylifique, désigné sous le nom de Duodénum par Marcel de Serres et quelques autres, et sous celui d’Estomac par Ramdohr, est un organe très-constant chez les Insectes, mais qui se présente avec des caractères variés. C’est dans son intérieur que la pâte chymense, mêlée avec des liquides spéciaux, et convenablement élabourée, se convertit en chyle. Toujours il reçoit sur un bourrelet circulaire, plus ou moins prononcé, l’insertion des vaisseaux biliaires (l’un des deux bouts au moins), et c’est peut-être là son caractère le plus constant. Sa texture est déliée et molle ; il peut varier de capacité, c’est-à-dire qu’il est extensible. Sa forme est généralement cylindrique ; il subit quelquefois des dilatations et des rétrécissements ou des bour- soufflements dans son trajet. Dans quelques cas assez rares et que Dufour a signalés le premier, il est bifur- qué ou bilobé à son origine, et l’esophage ou le jabot s’insère dans l’angle de la fourche ; il offre plusieurs autres dispositions accidentelles, très-curieuses ; mais, en général, il est droit et n’offre que rarement des cir- convolutions toujours peu nombreuses. On ne voit dans son intérieur aucune apparence d’organes triturants, soit musculieux, soit cornés ; mais il existe une valvule au point de communication avec l’intestin. Un des traits les plus curieux du ventricule, c’est d’être quel- quefois villéen à l’extérieur, c’est-à-dire couvert par une quantité de petits tube que Cuvier nomme Villosi- tés et Dufour Papilles. Ces papilles sont en quelque sorte des tubes ou des bourses conoides assez semblables à des doigts de gants, débouchant dans le ventricule chylifique. Cuvier leur assigne pour usage d’aspirer dans la cavité abdominale un fluide gastrique qu’elles ver- sent dans le ventricule pour aider la digestion. Marcel de Serres semble partager cette opinion ; et il regarde les papilles comme des vaisseaux hépatiques supérieurs.

Dufour ne considère point les papilles comme des tubes analogues aux vaisseaux biliaires ; il pense qu’elles sont autant de petits culs-de-sac recevant le fluide alimentaire, qui y séjourne plus ou moins de temps pour s’éla- horer, puis se convertir en chyle et s’exhaler immédia- tamment dans la cavité abdominale. Cet habile anatomiste dit avoir reconnu dans ces valvules bursiformes une matière brunâtre, parfaitement analogue à celle contenue dans le ventricule. Les papilles diffèrent peu quant à leurs formes ; mais on observe les plus gran- des variétés dans leur nombre et dans leur disposition. Tantôt elles existent en grande quantité sur toute l’étendue du ventricule, et sont assez longues ou bien excessivement courtes ; tantôt elles sont en moindre nombre et ne recouvrant qu’une partie du ventricule, l’autre moitié étant parfaitement lisse dans quelques cas ; ainsi que l’a remarqué Dufour, le ventricule est lisse en avant, également lisse en arrière et papillaire au milieu. Les Insectes de l’ordre des Orthoptères n’ont qu’un très-petit nombre de papilles fort développées et insérées à la partie antérieure du ventricule. Marcel de Serres, qui les a décrites dans plusieurs espèces, les a considérées comme des vaisseaux biliaires supérieurs. Ailleurs, les papilles ont complètement disparu, et, dans ce cas, le ventricule est lisse, ou bien il offre des lignes enfoncées, qui le divisent transversalement en autant de petites bandelettes. La présence des papilles ne peut être considérée comme un caractère constant pour cer- tains groupes ; elles existent ou elles manquent dans les Insectes d’un même ordre et d’une même famille, sans qu’on puisse en assigner la cause. Elles se retrou- vent dans les espèces d’un même genre ; encore les ex- ceptions sont elles fréquentes. On ne saurait dire non plus qu’elles se rencontrent plutôt dans les Insectes carnassiers que dans les Insectes herbivores. Elles se voient dans les uns comme dans les autres ; mais c’est dans l’ordre des Coleoptères qu’elles se rencontrent le plus souvent et avec leurs principaux caractères.

Les intestins forment une partie assez étendue du canal intestinal ; ils reçoivent les matières alimentaires après qu’elles ont été digérées dans le ventricule chylifique, et s’ils agissent encore sur elles pour en ex- traire quelques molécules nutritives, cette action est bornée à leur partie antérieure. Les intestins se com- posent d’un intestin grêle, d’un gros intestin et d’un rectum. L’intestin grêle naît ordinairement d’une ma- nière assez brusque du ventricule chylifique. En géné- ral, il parait étroit et d’un diamètre égal dans toute son étendue ; mais quelquefois il est renflé sur son tra- jet ; généralement aussi il est lisse. Il est plus ou moins long et fait de nombreuses circonvolutions dans l’inté- rieur du ventre, après quoi il aboutit au gros intestin. Celui-ci, désigné sous le nom de cecum, consiste en un renflement ordinairement ovovide, souvent lisse, et souvent aussi couvert de plisures et de bandelettes musculaires, qui simulent des côtes plus ou moins saillantes. Il est dilatable, et, dans certains cas, il se gon- fle outre mesure ; cette particularité est propre à quel- ques Insectes aquatiques, et, parmi ceux-ci, les Dyti- ques offrent une organisation très-curieuse qui n’a pas échappé à l’œil exercé de Léon Dufour. Leur cecum est plus situé dans la direction du canal intestinal ; il est déplié sur le côté et se trouve muni d’un appendice ver- miculaire, contourné en spirale ; il se gonfle d’air à la volonté de l’Insecte qui s’en sert, comme d’une vessie natale, pour s’élancer devant l’eau à sa surface. Le cecum subit ailleurs d’autres modifications curieu- sses, dans le détail desquelles nous ne saurions entrer. Dans tout état de choses, il aboutit au rectum qui est un tube fort musculé, en général peu allongé, se termi- nant à l’orifice anal.

Vaisseaux biliaires.

Une liqueur particulière, la bile, parait aussi néces- saire à la digestion des Insectes qu’à celle des animaux plus élevés ; mais l’organe qui la sécrète est très-different. Il n’a plus ici l’apparence d’une glande, et consiste en des vaisseaux plus ou moins nombreux, d’une longueur...
variable, fixés par une seule extrémité ou bien par leurs deux bouts au canal intestinal, flottants dans la cavité abdominale, entourés quelquefois sur eux-mêmes, et enlacés d'une manière presque inexorable par de nombreuses tracées et des filets nerveux très-ténus. Les vaisseaux biliaires, qui ne manquent jamais et qu'on retrouve dans la larve comme dans l'Insecte parfait, consistent en des tubes déliés, qui paraissent composés d'une membrane pelliculée et ténue, offrant des plisures transversales, ce qui leur donne une apparence variqueuse. Ils renferment un liquide particulier, quelquefois limpide ou transparent, mais dont la couleur, ordinairement assez prononcée, varie du jaune au brun; il est amer et offre tous les caractères de la bile. Il est probable, quoi qu'en ait dit Gaëdda, que les vaisseaux biliaires sont de véritables organes de sécrétion. Leur nombre varie; on en compte deux, quatre, six, etc.; quelquefois ils sont en quantité inonorable. Leur insertion offre des différences notables, qu'il serait impossible d'ennumérer toutes, mais dont nous croyons pouvoir, dès à présent, tracrer l'esquisse. On voit d'abord qu'il est possible d'établir deux grammales divisions: 1° ou bien l'insertion a lieu seulement au ventricule, 2° ou bien elle a lieu en même temps au ventricule et au cœcum. La première de ces divisions offre deux sections: tantôt les vaisseaux sont insérés seulement par un bout, et l'autre extrémité est libre (leur nombre varie, et, dans certains Insectes, les Orthoptères, ils en sont très-grand nombre, fort déliés, à insertion distincte, ou bien ils s'ouvrent dans un conduit commun); tantôt ils sont fixés par leurs deux bouts, et figurent autant d'arcs. Dans ce cas, ils semblent être toujours très-peu nombreux, et on peut considérer chacun des arcs comme un vaisseau singulièrement recourbé vers les deux extrémités, au point d'être contigu à l'endroit de l'insertion, ou bien il est possible de les regarder comme deux vaisseaux distincts qui se seraient exactement anastomosés par leurs deux bouts. Une espèce de Coléoptère (Donacida), observée par Dufour, a le ventricule pourvu en même temps de vaisseaux à double insertion ou en arc et de vaisseaux libres par une de leurs extrémités. Elle établit le passage entre les deux sections que nous avons reconnues dans cette division. La seconde grande division ne présente jamais de vaisseaux libres; l'arc qu'ils forment et qui s'étend du ventricule au cœcum est toujours complet; il n'existe plus de différence que dans le nombre des vaisseaux qui est toujours très-réduit; tantôt il y a deux insertions à l'un et l'autre organe; tantôt il en existe trois, d'autres fois quatre. Ces différences pourraient être groupées dans autant de sections. Dans tous les cas, les insertions au ventricule chylifique sont beaucoup plus distinctes que celles du cœcum. Celles-ci ont rarement lieu isolément, on voit les vaisseaux se réunir en branches qui aboutissent souvent à un moindre nombre de troncs communs et quelquefois à un seul. L'aspect des vaisseaux biliaires vers ce point, donne à penser que l'insertion au cœcum doit plutôt être considérée comme la terminaison des tubes biliaires partis des ventricules chylifiques, que comme l'origine d'autant de tubes qui, ayant rencontré les premiers dans leur trajet, auraient contracté avec eux une soudure intime. Au reste, c'est une question qui, sans être oiseuse, ne mérite pas qu'on s'attache trop à la résoudre. Les vaisseaux biliaires de l'une ou de l'autre de ces divisions présentent des particularités nombreuses, dans leur mode d'insertion, dans leur longueur et dans leur diamètre. Tout cela varie suivant les ordres, les familles, les genres et les espèces; il existe même des différences individuelles; ce n'est pas le cas d'entrer dans tous ces détails.

d'Vaisseaux salivaires.

L'appareil salinaire peut être regardé comme une dépendance du canal intestinal, parce que, dans un grand nombre de circonstances, il fournit un liquide qui facilite la déglutition et opère sans doute un commencement de digestion. Cet appareil consiste en des organes de sécrétion formés par de simples tubes flottants, qui aboutissent quelquefois à des sortes d'utricules; ces vaisseaux peuvent manquer, et on ne distingue souvent que des loges accolées l'une à l'autre. Dans tous les cas, on aperçoit des canaux déferents, que le liquide sécréte parcours pour arriver au pharynx. L'appareil salinaire est propre à un grand nombre d'Insectes, et il est, en général, plus répandu et plus développé dans les Insectes suceurs que dans les Insectes broyeurs. Léon Dufour l'a cependant fait connaître dans plusieurs Insectes coléoptères, tels que les Asides, les Blaps, les Diapères, les Géodermes, les Lixes, une espèce de Coccinelle, etc. Il l'a décrit aussi dans la Cigale, dans la Népe, dans la Kanâtre et dans le Nophone. On le retrouve dans les Diptères à l'état parfait et à celui de larve, et on doit regarder comme tels les vaisseaux soyeux des chenilles, l'appareil venimeux qui débouche dans les mandidules des Scolopendres, etc. Ces organes affectent des formes très-variables dans la série des Insectes, mais ils offrent partout les caractères des organes de sécrétion.

Des sécrétions excrémentielles.

Depuis longtemps on avait remarqué que plusieurs Insectes, lorsqu'on les inquiétait, faisaient sortir par toutes les articulations de leur corps et par l'extrémité de l'abdomen une buseuse particulièrè d'une odeur plus ou moins pénétrante et fétide; on savait aussi de temps immémorial que les Bourdons et plusieurs Hyménoptères étaient pourvus d'une liqueur particulièrè qu'ils introduisaient dans la plaie que leur aiguillon avait ouverte, et qui y produisait une vive inflammation. D'habiles anatomistes avaient décrit l'appareil du venin des Abeilles, mais les observations n'avaient guère été plus loin, et il restait à faire connaître les organes qui, chez plusieurs Insectes, sécrètent d'autres liqueurs. C'est à Léon Dufour que l'on doit la connaissance d'un grand nombre d'appareils de sécrétions excrémentielles de la région anale. Ces appareils, situés dans l'abdomen et près de l'anus, existent de chaque côté du canal intestinal; ils se composent d'un organe préparateur, d'un réservoir ou vessie et d'un conduit excréteur. L'organe préparateur est quelquefois assez simple, mais d'autres fois il est compliqué, et alors on lui distingue des utricules sécrétoires pédicelés, ayant des formes variées, fort élégantes et figurant quelque-
fois des fruits en grappes, et des canaux déférents qui d'abord très-ramifiés se réunissent en un canal commun, qui se rend au réservoir. La vesse ou le réservoir est ordinairement ovovile et plus ou moins vaste. Le conduit excréteur est une sorte de col ou de prolongement du réservoir; il s'engage au-dessous du rectum et s'ouvre de chaque côté de l'anus, sur la membrane où celui-ci aboutit. Cet appareil de sécrétion est très-commun dans plusieurs Coléoptères; on le retrouve dans les Diptiques. Mais il est principalement développé dans les Carabiques, et entre autres dans le Brachine pétard et dans l'Apline tiraillère. Ces deux espèces lancent avec expiration une vapeur blanche, odorante, et fournisent successivement plusieurs décharges. L'appareil des sécrétions est approprié à cet effet; le conduit excréteur renflé en une capsule sphérique, située sur le dernier anneau dorsal de l'abdomen, se termine tout près de l'anus par une valve formée de quatre pièces connuvent. De plus amples détails se trouvent consignés dans le travail de l'auteur (P. Annales des Sc. nat.). Il reste encore à faire connaître les organes sécréteurs qui fournissent ces liquides diversement colorés, qu'on voit sortir des articulations de plusieurs Insectes, et que plusieurs recherches, qui ont besoin d'être répétées, nous ont montré être très-simples. Les vaisseaux soyeux des chenilles avaient été considérés comme des organes de sécrétions excrémentitiles; mais on ne peut guère se refuser à les associer aux glandes salivaires.

La cire est le produit d'une sécrétion particulière qui a lieu entre les anneaux inférieurs de l'abdomen. P. Abeille et Gire.

DE LA GÉNÉRATION.

La nature n'organise plus aujourd'hui un être comme elle a dû créer le premier; elle confie à chaque individu le pouvoir d'engendrer, sous certaines conditions, et le charge ainsi de perpétuer sa race à travers l'immensité des siècles. A cet effet, elle a placé en lui un appareil spécial pour cette grande fonction. Tous les Insectes sont mâles ou femelles, et jamais les deux sexes ne sont réunis naturellement sur un même être. A la vérité, il existe des neutres; mais l'observation a démontré qu'il n'était autre chose que des femelles dont les organes générateurs se sont réunis à un certain degré de développement. L'individu mâle et l'individu femelle ne diffèrent pas tellement entre eux qu'on ne puisse, comme en les autres classes, leur reconnaître des caractères communs dans des parties vraiment essentielles, mais ils offrent d'assez grandes différences dans le volume général et dans la forme de certains appendices. Les mâles sont ordinairement plus petits que les femelles, et la proportion est quelquefois bien singulière et tout à fait bizarre. Ces dernières sont, dans plus d'un cas, privées d'ailes ou n'en offrent que des rudiments. Leurs couleurs paraissent aussi moins vives que celles des mâles qui ont souvent des yeux plus gros, des antennes plus longues, mieux développées, et les tarses des pattes antérieures fort développés; les mandibules très-préominentes, comme dans les Lucanes, et la tête où bien le corselet garni de saillies. Plusieurs femelles sont pourvues d'un aiguillon qui manque dans les mâles où il semble remplacé par des pièces cornées servant à la copulation. Mais ce qui caractérise surtout les sexes, ce sont les organes générateurs proprement dits; ils constituent deux ordres d'appareils très-différents, puisque les uns ont pour but de produire un liquide fécondeur, et les autres plusieurs germes susceptibles d'être vivifiés. Le premier de ces appareils appartient au mâle, et le second est propre à la femelle. L'époque de la turgescence ou du plus grand développement de l'un et de l'autre de ces appareils, se correspond de telle sorte que la femelle contient des œufs susceptibles d'être fécondués, lorsque le mâle est apte à la copulation; le rapprochement des sexes a lieu alors sous l'influence d'un désir et d'une volonté commune. La larve et la nymphe ne s'accouplent jamais, parce que leurs organes générateurs n'ont pas atteint tout leur accroissement. On en trouve tout au plus des rudiments dans l'intérieur de leur corps.

Les organes génitaux du mâle ne consiste réellement qu'en un appareil de sécrétion dont l'organe principal est t'est esticule auquel viennent s'adjoindre des canaux plus ou moins longs, plus ou moins flexueux, plus ou moins consistants, plus ou moins épaiss, qui sécrètent et chargent divers liquides, principalement celui formé par le testicule, et constituent un ensemble sous le titre d'appareil préparateur de la semence. Les autres parties sont accessoires, et se composent de pièces ordinairement cornées, qui ont pour but de retenir la femelle pendant l'accouplement, d'entr'ouvrir son vagin, d'y pénétrer plus ou moins profondément et de faciliter en un mot l'intromission du canal éjaculateur dans les organes de l'autre sexe; c'est l'appareil copulateur. Nous allons présenter quelques généralités sur chacune de ces divisions.

* De l'appareil préparateur de la semence. Quand on étudie les organes de la génération dans un grand nombre d'animaux de différentes classes, on est frappé d'admiration en voyant d'une part la diversité de leur aspect, et de l'autre l'analogie qui existe dans les parties essentielles de l'appareil. Les animaux les plus élevés de l'échelle sont pourvus d'un Testicule, d'un Canal déférent, de Vésicules séminalles. L'Insecte le plus petit, celui que l'œil n'aperçoit qu'au microscope, présente un Testicule, un Canal défèrent des Vésicules séminalles. Cette analogie est d'autant plus curieuse que les autres systèmes organiques offrent des différences notables. Ainsi le canal digestif des Insectes s'étoigne, sous plusieurs rapports, de celui des animaux vertébrés; le système nerveux appliqué contre les parois inférieures du ventre, et composé de ganglions réunis entre eux par une double paire de cordons, n'admet plus une comparaison bien directe; il n'existe pas à l'intérieur un véritable squelette pour le protéger. Enfin, le système sanguin ne consiste plus qu'un vaisseau simple, placé sur la longueur du dos. Les organes préparateurs du sperme conservent seuls, au milieu de ces divers changements, une ressemblance, nous dirions presque un air de famille qui, dans quelque animal qu'on les étudie, est toujours le
Les Testicules, les Canaux déférents et les Vésicules séminales des Insectes sont placés dans l'abdomen, au-dessous et sur les côtés du canal intestinal; ils occupent quelquefois une grande partie de cette cavité, et ils paraissent développés très-différemment, suivant le temps où on les examine. L'époque de leur turgescence correspond à celle de l'accouplement. Avant ce terme, ils sont en général fort peu apparents, et c'est toujours sur l'Insecte à l'état parfait qu'il faut les chercher. Les testicules sont les organes essentiels de l'appareil générateur; ils existent constamment et sont presque toujours au nombre de deux; leur aspect varie à l'infini dans les différents genres, et leur structure présente aussi des modifications essentielles à connaître. Tantôt ils sont formés par de longs vaisseaux spermatiques, mille fois repliés sur eux-mêmes de manière à figurer une pelote que l'on déroule avec peine; tantôt ils consistent en deux masses ovales, arrondies ou de toute autre forme, composées par l'assemblage d'un plus ou moins grand nombre de petites bourses ou capsules spermatiques, ordinairement distinctes les unes des autres, et groupées à la circonférence d'une cavité commune, dans laquelle chacune d'elles se décharge. Les capsules présentent en outre quelques particularités: ou bien elles sont libres et pédicellées, c'est-à-dire supportées individuellement sur un long vaisseau qui s'ouvre dans le canal déférent et communiquant avec la capsule voisine; ou bien elles sont adhérentes entre elles, et généralement courtes; dans l'un et l'autre cas, une membrane muqueuse, sorte de tunique vaginale plus ou moins épaisse, recouvre cet agglomérat de vésicules, de manière à en voler plus ou moins la structure; quelquefois même cette tunique, singulièrement épaisse, constitue une véritable bourse ou sacchet dont l'organisation extérieure est fort simple, mais qui, étant ouvert, présente dans son intérieur des vaisseaux dévêtis, repliés sur eux-mêmes, ou bien des capsules spermatiques supportées par une tige commune ovale et figurant ordinairement divers fruits en grappes. La tunique enveloppante ne s'étend pas seulement sur l'un et l'autre testicule, elle embrasse et réunit quelquefois les deux dans un seul; mais l'anatomie d'une part, et de l'autre l'existence de deux conduits déférents dévoilent bientôt la trompeuse apparence des choses. Les vaisseaux ou canaux déférents prennent naissance aux testicules et aboutissent aux vésicules séminales, en s'ouvrant le plus souvent à leur base et à l'origine du conduit spermatique commun. Ces vaisseaux sont plus ou moins déliés et plus ou moins longs; ils offrent souvent, dans leur trajet, des bosselures, des renflements et des rétrécissements irréguliers et alternatifs; d'autres fois ils se replient d'une manière inextricable sur eux-mêmes, et constituent une pelote, sorte d'épididyme dont le volume égale, dans certains cas, celui des testicules. Le canal déférent et les testicules sont remplis d'un liquide assez épais, dans lequel on trouve presque constamment des animalcules spermatiques. Ces animalcules offrent les caractères essentiels observés dans ceux des animaux vertébrés; ils ont une sorte de tète bien distinete et une queue plus ou moins longue et déliée. Les vésicules séminales sont des organes d'un tout autre ordre que les testicules, elles sécrètent un liquide blanc, laiteux, assez épais, qui, examiné au microscope, a paru composé d'une multitude de globules arrondis et très-gros, mais dans lequel on n'a pu reconnaître d'animalcules spermatiques. Les vésicules séminales manquent rarement; elles consistent en des vaisseaux quelquefois très-long et quelquefois aussi excessivement courts, toujours fermés à un de leurs bouts; ou les voit s'ouvrir dans le canal spermatique commun, auquel elles semblent donner naissance par leur réunion. Les vésicules varient en nombre; lorsqu'elles existent, on n'en compte jamais moins d'une paire; quelquefois il y en a deux, trois, et plus encore. Quand elles sont multiples, on remarque souvent entre elles des différences pour la forme et le développement; les unes sont très-étendues, allongées et repliées sur elles-mêmes; les autres sont courtes et présentent simplement un conde à leur extrémité, ou bien elles sont enroulées vers ce point comme une crosse. Le conduit spermatique commun fait suite aux vésicules séminales, qui en fixent l'origine; il est quelquefois gros et long, presque toujours droit et tout au plus flexueux dans son trajet. Il aboutit à l'appareil copulateur et se continue avec le pénis.

**De l'appareil copulateur.**

Lorsque l'on comprime d'avant en arrière l'abdomen d'un Insecte mâle, on fait ordinairement sortir de l'ouverture anale plusieurs pièces cornées dont l'ensemble porte le nom d'appareil copulateur. Ces pièces varient beaucoup dans leurs formes, et n'offrent d'abord entre les espèces éloignées, et entre certains ordres, aucune ressemblance. Ce qui frappe davantage, c'est la diversité de leur aspect: aussi voit-on qu'à une époque peu éloignée, où l'anatomie n'était pas encore comparative, les observateurs les plus habiles, et l'on peut citer en première ligne Malpighi, Swammerdam, Réaumur et Degéer, ont complètement négligé de découvrir quelque analogie entre ces parties, et n'ont été d'accord ni entre eux ni avec eux-mêmes sur le nom qu'il fallait assigner à chaqucne d'elles. Ici ils admettent une pièce, une pièce, des branches, des pointes écailleuses; là, une tige rétractile, des pièces velues, des crochets; ailleurs, des cuillerons, des montoicules charnus, des étuis en fourreaux, des aiguillons écailleux; tantôt ce sont des baguettes, des languettes écailleuses, un mauche, une cuiller, des fourches barbues; d'autres fois ils emploient les noms de pêints, de cornes, d'arc, de masque, de palette, de lentille, de plaque cartilagineuse, etc. Si pour une soixantaine d'espèces que l'on a étudiée avec quelque soin, il a fallu créer un aussi grand nombre de termes différents, que sera-ce, à moins qu'on n'y remédie, lorsque qu'on aura passé en revue la plupart des espèces? Il ne suffit donc pas aujourd'hui de faire des observations exactes, il faut les coordonner, hier tous les faits entre eux, en un mot faire de la science un corps homogène, qui, malgré les domaines étendus qu'elle s'approprie chaque jour, la rende dans tous les temps, abordable. Il serait donc à désirer que toutes les pièces de l'appareil copulateur aient été reconnues et qu'elles eussent...
reçu un nom fondé sur les rapports de position, ou
tout à fait insignifiant, c'est-à-dire qui ne fût basé ni
sur la figure ni sur les usages, de manière à le con-
server dans toutes les circonstances, quelles que soient
les formes et les fonctions qu'elles auraient ailleurs.
Un tel travail repose essentiellement sur des faits; plus
ils sont nombreux, plus la base en est solide et les
résultats certains. Aussi ce que nous allons dire des pièces copulatrices ne doit-il être regardé que comme
une introduction à des recherches plus étendues. Nous
croyons pouvoir annoncer qu'il entre dans la compo-
sition des organes générateurs des Insectes, un nombre
déterminé de pièces, que parmi elles il y en a plusieurs
d'essentielles qui se modifient à l'infini, mais dispara-
issent très-rarement; qu'il en est un certain nombre
au contraire, dont l'apparition est très-variable, et que
les unes et les autres sont quelquefois altérées de telle
sorte dans leurs formes et dans leurs usages, que les
rapports qu'elles conservent entre elles, peuvent seuls
les faire reconnaître. Nous pouvons dire aussi avec
certitude qu'en considérant l'appareil générateur dans
la série des Insectes, on découvre certains types ou
plans secondaires, qui se maintiennent chez toutes les
espèces d'un même genre, d'une même famille et d'un
même ordre, lorsque ces différentes coupes sont bien
naturelles, et que ces ressemblances sont d'autant plus
sensibles que les groupes ont plus d'analogie entre eux.
Ainsi les organes copulateurs mâles sont plus
semblables entre un Diptère, un Hyménoptère et un
Papillon, qu'entre un de ces Insectes et un Coléoptère.
Ne pouvant entrer ici dans des détails circonstanciés,
ni ne voulant pas non plus embrasser des généralités
et trop étendues, que nous jetteraient dans des rapports
d'autant plus difficiles à saisir que les organes dont il s'agit n'ont reçu de dénomination pour aucune de leurs
parties, nous choisirons pour exemple les Hyménoptè-
tères. Ils sont, sous le rapport des organes généra-
teurs, très-bien partagés; un grand nombre de pièces
concourent à la formation de leur appareil copulateur;
c'est un ensemble curieux, la plupart du temps étendu
dans ses ressorts, harmonieux dans ses parties, et,
sans aucun doute, une des machines les plus intres-
santes de l'économie animale. L'air y est transporté
par une foule de canaux; des nerfs s'y distribuent en
grand quantité; des muscles nombreux s'insèrent à
cchaque pièce et mettent en jeu toutes celles suscep-
tibles de se mouvoir. La première de ces pièces, celle
qui sert de foudrement ou de base à toutes les autres,
semble assez bien, dans les Bourdons que nous étu-
dions principalement ici, à une demi-coupe, et peut
être comparée à une sorte de diadème qui, fixé à l'ab-
domen par d'assez fortes membranes, surmonterait les
diverses parties de l'appareil, et donnerait intérieure-
ment attachée aux muscles puissants qui les meuvent.
Immédiatement au-dessous de cette sorte de coupe, et
sur la ligne moyenne, on remarque une foliole mem-
braneuse, coriace ou corne, qui représente plus ou
moins exactement, suivant les espèces, une sorte de
losange. L'angle supérieur en est tronqué, et se trouve
en rapport avec la cupule; l'angle inférieur est libre,
allongé; les angles latéraux sont à peine marqués. La
face postérieure est lisse, divisée le plus souvent en
deux portions égales par une crête longitudinale; l'an-
térieure est concave dans le même sens et loge le con-
duit spermatique commun. Cette pièce cornée, située
au centre de l'appareil copulateur, en est l'organe
principal. C'est elle que Degér montre la partie ca-
ractistique du mâle, et que Swammerdam appelait 
pénis. Dans l'acte de la copulation, on voit sortir de
son sommet un petit tube membraneux, qui est la con-
tinuation du conduit spermatique commun, et qui s'in-
troduit profondément dans le vagin de la femelle. C'est
le pénis proprement dit qui toujours est membraneux.
On voit ensuite, plus en dehors, deux tiges grêles, ordi-
nirement consistantes et presque toujours flexueuses,
deplacées l'une à droite et l'autre à gauche de la foliole
protectrice du pénis. Leur ensemble figure quelquefois
une lyre d'Apollon renversée, dont les branches, plus
ou moins rapprochées par leur extrémité libre, se ter-
minalisaient en pointe de faux ou de tuberelle; souvent
ces deux tiges sont droites. L'organe copulateur n'est
pas borné à ces pièces: de chaque côté, et plus exté-
rieurement encore, on remarque deux parties très-
développées; ce sont des auxiliaires puissants, employés
dans la copulation, non pour opérer immédiatement
l'acte de la fécondation, mais pour le faciliter. Le nom
del'orgasme ou de pince qui leur a été donné par quel-
quois auteurs, leur couvrirait à bien des égards si
leur figure et leurs usages étaient partout ailleurs ce
qu'ils sont ici; mais il n'existe dans un grand nombre
d'insectes, aucune similitude sous ce double rapport.
Ces parties n'ont pas la simplicité de celles qui vien-
nent d'être décrites. Trois pièces, que nous allons suc-
cessivement faire connaître, entrent dans leur compo-
sition. La première, toujours assez développée dans les
Bourdons, paraît rudimentaire chez plusieurs autres
Hyménoptères; son extrémité supérieure, plus large
que l'inférieure, est articulée avec la cupule et cachée
par sa base au-dessous d'elle; vers ce point, elle reçoit
des muscles très-puissants, et c'est là aussi le centre de
tous ses mouvements. Son extrémité inférieure est tron-
quée et articulée avec une petite pièce que nous décri-
rons à l'instant comme étant la troisième, tandis que
son bord interne se trouve uni, au moyen d'une mem-
brane articulaire plus ou moins lâche, avec la deuxième
pièce. Celle-ci est la plupart du temps triangulaire et
très-comprimée de dedans en dehors chez les Bourdons;
sa base, prolongée en haut, se coile avec la première
pièce; son sommet s'allonge plus ou moins, se dirige
en dedans, reste simple, se bifurque, se tronque ou se
termine en une pointe ou bordée de poils roux et rou-
lès; Il est tantôt recouvert en entier, tantôt en partie,
da et d'autres fois en rapport seulement avec la petite
pièce qui vient d'être mentionnée. Cette troisième
et dernière pièce consiste, chez les Bourdons, en un ap-
pendice ordinairement solide, quelquefois membraneux
et presque toujours triangulaire. Nous avons dit qu'elle
avait des rapports intimes avec les deux pièces précé-
dentes, et surtout avec la première à laquelle elle est
articulée ou soudée; quelques autres parties s'ajoutent
encore à l'organe copulateur, mais elles sont acces-
soires. — En récapitulant ce que nous avons dit de ce
curieux ensemble de parties, on voit que la demi-cupule sert à tout le reste, de dôme protecteur qui met à l'abri le canal déferent commun et le pénis ; en même temps qu'elle donne des points d'insertion à la plupart des muscles de l'appareil, elle fixe à leur place respective, les pinces qui sont tout à fait extérieures, et comme celles et se trouvent appuyer sur des pièces ordinairement en forme de lyre, et ces dernières sur la foliole cornée, il s'ensuit que la demi-cupule est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la clef de tout l'édifice. Le jeu des pièces essentielles est très-marquable pendant l'acte de la copulation. Les appendices extérieurs, que nous avons désignés provisoirement sous le nom de pinces, saisissent fortement, à l'aide de leurs différentes parties, la base de l'aiguillon qui, dans les fémelles, n'est pas seulement un instrument d'attaque ou de défense, mais encore un organe d'une très-grande importance dans l'accouplement ; échappé du lieu qui le reçoit dans le repos, il se relève et se renverse sur le dos de la femelle de manière à laisser voir la partie inférieure de sa base. Les organes du mâle, sortis de son abdomen, se mettent alors en fonction, les pinces serrent avec force les côtés de l'ouverture vulvaire, et les appendices lyriiformes s'étranglent introduits par des fentes, vont s'accrocher sur deux liges de l'aiguillon, et opèrent sans doute, par leur mouvement de dedans en dehors, l'écartement des bords du vagin ou bien fournissent un point d'appui ; dès lors la foliole protectrice, devenue libre de tout autre soin, se redresse sur elle-même, pénètre sans obstacle dans la vulve, laisse sortir le tuyau fécondateur ou le pénis charnu, et la grande opération de la nature se fait en un temps plus ou moins long.

3 Organes générateurs femelles.

Plusieurs parties très-marquables constituent l'appareil générateur de la femelle ; mais il en est une vraiment essentielle, c'est l'ovaire. Toutes les autres lui sont accessoires et consistent : 1° en réceptacles ou calices formés par la base des ovaires, et desquels partent des conduits courts et délicés ; 2° en un oviducide qui est un canal commun, résultant de l'abouchement des deux petits conduits des calices ; il reçoit dans son trajet plusieurs appendices qui ont la forme de vaisseaux, de sacs ou de poches, et auxquels on applique indistinctement le nom de glande sébacée ; 3° en un vagin accompagné de pièces cornées accessoires.

* Des ovaires.

Ces organes qui existent dans tous les insectes féminelles, sont plus ou moins développés suivant qu'on les examine à un terme voisin ou éloigné du moment de l'accouplement. A cette époque, et sans que la femelle ait eu, le plus souvent, l'approche du mâle, ils ont un volume remarquable, et occupent la plus grande partie de la cavité abdominale ; ils deviennent encore plus turgescents après la copulation, jusqu'au moment de la ponte ; enfin, celle-ci s'opère et ils ne tardent pas à diminuer à mesure que les œufs sont émis au dehors. Les ovaires sont doubles, symétriques, placés au-dessous et sur les côtés du canal intestinal, enveloppés quelquefois par une sorte de membrane commune, très-distincte, et munis de graisse. Cette membrane est souvent presque imperceptible, et dans d'autres cas une trame plus ou moins lâche de trachées semble la remplacer et en même temps fixer toutes ces parties. Les ovaires représentent ordinairement deux faisceaux de forme pyramidale ; ils sont composés de tubes ou gaines qui contiennent les œufs en série, qui les séparent un peu et qui sont plus ou moins larges, plus ou moins nombreux, suivant qu'on les examine dans tel ou tel ordre, dans telle ou telle famille, dans tel ou tel genre, dans telle ou telle espèce ; jamais on n'en voit moins de deux pour chaque ovaire, et on peut en compter trois, quatre, cinq, six, sept, huit, dix, vingt, jusqu'à quarante, cinquante, cent et bien au-delà ; il arrive un point où ces tubes sont si nombreux qu'il serait fort difficile de les compter. Léon Dufour a observé que, dans certaines circonstances, ils constituent deux faisceaux distincts de manière à figurer deux ovaires de chaque côté du corps. Quoi qu'il en soit, on peut dire, en thèse générale, que la quantité des tubes ovigères est en raison inverse de leur longueur ; ainsi plus ils sont courts plus ils sont nombreux, de sorte que la somme totale peut, dans quelques es, être regardée comme la même. Ils contiennent un ou plusieurs œufs bien distincts, placés bout à bout dans plusieurs loges circonscrites par autant d'étranglements successifs. Les uns sont unioculaires, les autres paraissent biloculaires, triloculaires, quadriloculaires, etc. La forme et le développement de ces loges ne laissent pas de varier dans les différents insectes et dans le même organisme ; que l'on pense, par exemple, un tube ovigère quadriloculaire, ou à quatre divisions, et l'on verra que la loge la plus inférieure, celle qui avoisine davantage l'oviducte, est plus développée que les trois autres ; que celle qui vient après l'est un peu moins ; que la suivante est encore plus réduite ; enfin que la quatrième ou dernière est la plus étroite de toutes. Si on incise le tuyau, on remarque que cette apparence est due essentiellement aux œufs, c'est-à-dire que le premier ou celui qui était prêt à sortir, est le plus gros, et qu'ils diminuent sensiblement au point que la dernière division du tube n'offre aucune apparence de germe dans sa cavité. Ce dernier article varie beaucoup ; il est charnu, étroit, allongué, souvent plus que le tube tout entier ; sa forme est conique, conico-cylindrique, oblongue, globuleuse, pointue ou bien renouée en une sorte de masse. Souvent il se termine par un filet, et dans certaines espèces dont les ovaires constituent des masses ovales et sont formés par de longues gaines, tous ces filets s'accroient entre eux et constituent un cordon commun, sorte de ligament suspensio qui va se fixer dans le corset, et dont le diamètre est quelquefois d'une extrême ténuité. Observons encore, comme fait constant que nous aurons soin de rappeler à la fin de cet article, que les œufs sont exactement enveloppés par les parois de chaque gaine ovigère, de sorte qu'on n'en trouve jamais deux ou plusieurs sur une même ligne, dans un tube, mais qu'ils y sont toujours placés à la suite les uns des autres ainsi que nous l'avons déjà remarqué. La manière dont les tuyaux des ovaires se terminent inférieurement
et assez curieuse. Lorsqu'ils sont peu nombreux et allongés, ils constituent une masse plus ou moins pyriforme et dont la base, peu étendue, est reçue par le calice ; lorsqu'au contraire ils sont très-nombreux, ils s'insèrent à la circonférence de ce même calice, et celui-ci est alors tout à fait intérieur, et devient une sorte de cavité commune ou d'axe central autour duquel aboutit chaque tube. On voit cela dans plusieurs Insectes, et entre autres dans la femelle du Drille, qui offre ensuite d'une manière distincte un fait très général, c'est que les gaines, vers l'endroit de leur insertion, sont brusquement rétrécies et tellement étroites qu'on ne conçoit pas comment l'œuf peut franchir cette sorte de col étranglé, d'autant plus que le trou par lequel chaque tube ovigère débouche dans le calice, est lui-même excessivement petit.

** Des calices. **

On a déjà pu comprendre ce qu'était le calice de chaque ovaire, mais pour s'en faire une idée juste et bien nette, il faut se figurer un sac membraneux, ovoïde, sur le sommet ou au pourtour duquel viendraient aboutir les tubes ovigères, et qui s'ouvrirait postérieurement par un canal creux, lequel se réunirait bientôt à un conduit semblable, du côté opposé. En effet, à bien considérer le calice, il n'est qu'une cavité plus ou moins vaste, dont les parois musculo-membraneuses reçoivent l'insertion des gaines qui s'y implantent isolément. Le calice est souvent très développé, et paraît plus visible que l'ovaire ; souvent au contraire il est petit et quelquefois tellement rétréci qu'il ne se distingue pas du conduit qui en part ; sa forme est subtile à varier ; il est ovoïde, arrondi, oblong, campanulé, plus ou moins allongé ; ces formes sont naturellement en rapport avec les formes, l'étendue et le développement dans tel ou tel sens de l'ovaire ; s'il arrive que celui-ci soit divisé en deux masses, comme l'a observé Dufour, le calice est lui-même bilobé. Dans tous les cas, l'organe dont il s'agit offre l'une ou l'autre de ces deux conditions : ou bien il embrasée, sur un seul point, la base des tubes, et alors il ressemble assez bien à une coupe ou godet dont l'ouverture serait exactement bouchée par l'arrivée de tous les tubes, c'est le cas le plus ordinaire ; ou bien il reçoit ces tubes sur toute l'étendue de ses parois, et alors on peut dire, ainsi que nous l'avons déjà énoncé, qu'il est embrasée par les gaines ovigères qui le couvrent complètement et en tout un organe Intérieur. Toutes les modifications qu'il subit, et elles sont nombreuses, peuvent être ramenées en dernière analyse à ces deux conditions ; l'idée que l'on peut s'en faire devient alors très-simple, et c'est ici un de ces cas nombreux où l'anatomie minuteuse et variée des Insectes ne saurait être comprise qu'en jetant sur les objets un coup d'œil général afin de rattacher les différences sous un certain nombre de principes. Si on incise le calice avant la ponte, lorsque les œufs sont encore contenus dans les ovaires, ce qui a ordinairement lieu dans une femelle vierge, on n'aperçoit souvent, sur les parois internes, aucune apparence d'ouverture qui corresponde aux points où aboutissent les tubes des ovaires ; on voit tout au plus des légères cicatrices qui indiquent le point que doit traverser l'œuf ; mais si on exa-

mine ensuite ces mêmes parois sur une femelle qui a pondu ses œufs, on voit qu'au centre de chaque tube ovigère existe un véritable trou, et l'intérieur du calice ressemble alors à un tamis. La Cantharide est l'Insecte où cette disposition nous a paru la plus sensible. C'est par là que débute la ponte. Les œufs remplissent quelquefois le calice et ils s'y déchargent ; mais cette cavité ne saurait être comparée à une matrice dans l'acception qu'on accorde à ce mot.

L'un et l'autre calice se terminent par deux conduits qui se réunissent bientôt entre eux pour former le canal commun ou l'oviducte ; cette réunion a lieu ordinairement à angle droit et sur la ligne moyenne, et sans que ces canaux éprouvent de renflement bien sensible dans leur court trajet. Cependant Léon Dufour a observé deux circonstances où les canaux de chaque calice venaient déboucher dans une poche située sur la ligne moyenne, et dont partait ensuite l'oviducte.

*** De l'oviducte. ***

L'oviducte est un canal à texture musculo-membraneuse, qui prend son origine à la jonction des conduits propres à chaque calice ; il est plus ou moins long, un peu flexueux, cylindrique, et se continue avec la vagin qui n'est, à proprement parler, qu'une portion de lui-même, s'engageant avec le canal intestinal dans le dernier anneau de l'abdomen. Si l'oviducte se bornait à ce simple conduit tubuleux, il serait facile de s'en faire une idée juste, et sa description paraîtrait fort simple ; mais ce canal reçoit, dans son trajet, des organes quelquefois assez nombreux qui, bien qu'accessoires, sont très importants à connaître. Ces organes affectent des formes et variées, ils diffèrent tellement par leur insertion et une foule d'autres circonstances, que la première difficulté qui se présente est de se faire comprendre et de s'exprimer de manière à ce qu'on reconnaîse, sans la moindre hésitation, l'organe qu'on prétend désigner. Cette difficulté est d'autant plus sensible dans cette circonstance, qu'il faut détruire des opinions reçues et que ces opinions elles-mêmes se trouvent basées sur des parties qui n'offrent rien de fixe dans leur existence et qui, n'ayant d'aillers jamais subi l'épreuve d'un examen comparatif, sont mal définies et confondues avec d'autres organes très différents. Tous les anatomistes qui ont disserté sur les Insectes femelles ont trouvé, sur le trajet de l'oviducte, certains organes de diverses formes et en nombre variable. Toutôt on voit de simples tubes ou des vaisseaux flottants, qui aboutissent directement à l'oviducte ; toutôt on aperçoit, indépendamment des vaisseaux, une vésicule qui s'ouvre directement dans l'oviducte ; quelquefois la vésicule débouche au-dessous des vaisseaux, mais fort souvent ceux-ci viennent s'insérer sur son col, ou sur toute autre partie de ses parois. Indépendamment de ces parties, on trouve, dans certains cas, une sorte de sac musculo-membraneux, qui s'ouvre encore à l'oviducte. Il peut donc exister simultanément un vaisseau délié, simple ou ramifié, une première vésicule, puis une seconde formant auant de systèmes isolés. Chacun d'eux est alors très-distinct, et c'est de ce point qu'il faut nécessairement partir. Le Hanneton en offre un exemple : le premier vaisseau paraît être un vais-
soit sécréteur; la première vésicule, qui est ici très-petite, en est le réserveoir, et la vésicule plus considérable, placée au-dessous, est la poche coquillatrice, c'est-à-dire qu'elle a pour fonction de recevoir l'organe du mâle pendant la copulation. Si les choses étaient aussi visibles et aussi simples qu'elles le sont dans cette espèce, il ne se présenterait aucune difficulté pour reconnaître les appareils; mais il s'en faut qu'il en soit ainsi. Chacune de ces parties éprouve de nombreuses modifications dont les plus importantes ne consistent pas dans leurs formes variées, mais dans leur réunion entre elles et dans les substitutions de leurs fonctions.

C'est ainsi qu'il n'existe souvent qu'une seule vésicule, laquelle remplit la double fonction de conserver le fluide sécrété par le vaisseau, et de recevoir l'organe du mâle; et c'est ainsi qu'on ne distingue plus ailleurs aucune poche et qu'on voit un canal en général un peu renflé, dans lequel aboutit le vaisseau sécréteur, et qui, en même temps qu'il livre passage aux eufs, reçoit le pénis charnu du mâle. Il serait quelquefois difficile de décider s'il s'agit de l'oviducte ou plutôt d'une des vésicules singulièrement développées. C'est encore ainsi que la vésicule inférieure, arrivant, dans certains cas, sur le trajet de l'oviducte, s'interpose entre lui et l'ouverture extérieure, et devient une sorte de vagin qui reçoit directement l'organe du mâle. Il faut avoir fait de l'anatomie des Insectes une étude spéciale pour saisir ces divers changements, et il serait nécessaire de les présenter dans tous leurs détails, pour qu'on pût en apprécier l'importance; mais la nature de cet article nous oblige de nous restreindre à cet aperçu général; on trouvera ailleurs (V. Ann. des Sci. nat.) des faits nombreux, qui mettront hors de doute cette grande vérité que toute femelle d'Insecte est pourvue d'un réservoir destiné à recevoir la liqueur du mâle, afin de féconder les eufs à leur sortie des ovaires. Nous étions arrivé depuis quatre années à cette conclusion générale, la seule à laquelle nous osons attacher quelque importance (F. Organisation), lorsqu'une observation spéciale et très-facile à vérifier est venue s'ajouter aux preuves nombreuses que nous possédions déjà; nous crûmes alors devoir publier également cette observation en lui rattachant l'énoncé de notre manière de voir. (V. Ann. des Sci. nat., t. xi, p. 281.)

*** Du vagin et des pièces cornées qui en dépendent.***

Le vagin fait suite à l'oviducte et peut en être considéré comme l'orifice ou l'entrée; il est en général peu étendu, musculieux et entouré de pièces extérieures plus ou moins solides, qui constituent quelquefois des sorties de valves ou de petits appendices en forme de tubercules. Souvent ces pièces sont prolongées outre mesure, et deviennent des instruments qui ont pour usage de perforer, de scier ou d'entamer d'une manière quelconque différents corps, pour introduire ensuite dans leur intérieur les eufs, à mesure qu'ils sont pondus; telles sont les Tarières chez certains Insectes; ces organes qui représentent assez bien les organes copulateurs des mâles, sont convertis ailleurs en instruments d'attaque ou de défense, comme on le voit dans les Abeilles, les Guêpes et les Bourdons. V. les mots Aiguillon et Tarière.

De l’accouplement et de la fécondation.

L'époque de la copulation, considérée d’une manière générale, varie beaucoup, puisqu'on voit des Insectes différents en tous les temps de l’année, et que certains d'entre eux se montrent à l'état parfait lorsque d'autres ne sont encore qu'à celui d'œuf ou à celui de larve; mais pour chaque espèce le terme de l'accouplement est singulièrement influencé par le plus ou moins grand avancement de la saison. En général, c'est le mâle qui recherche la femelle, et souvent son arduc est extrême; les préludes de l'accouplement offrent les plus grandes différences : le mâle caresse d'abord la femelle pour l'engager à se prêter à ses désirs; il la saisit ensuite, et affecte alors de bien singuliers postures; enfin l'accouplement a lieu, c'est-à-dire que le mâle parvient, après plus ou moins de tentatives et de fatigues, à introduire son pénis dans la vulve de la femelle, et à l'enfoncer assez avant pour qu'il puisse émettre la liqueur prolifique dans le lieu qui doit la tenir en réserve. Si ce pénis rencontre un passage étroit, et s'il s'y introduit profondément, il est possible qu'il ne puisse s'unir avec la femelle, et rend les efforts ne te tendent pas à rompre son pénis : c'est ce qu'on voit dans le Hanelem, dans l'Abeille, etc. (V. Ann. des Sci. nat., t. xi, p. 281.) Quoi qu'il en soit de ce phénomène accidentel, la fécondation est le résultat de cet acte, et la condition essentielle pour qu'elle ait lieu, c'est que le fluide prolifique arriver aux eufs. On avait cru qu’au moment de l’accouplement ceux-ci étaient tous fécondés en même temps par la liqueur du mâle; mais il nous paraît facile de détruire cette opinion, et nous croyons pouvoir établir au contraire que la fécondation n’a jamais lieu dans l’ovaire, mais que les eufs sont vivifiés hors des tubes ovigènes; peut-être immédiatement après leur sortie, lorsqu’ils sont reçus par les cailles dans lesquels la liqueur remonterait, ou ce qui est plus probable et certain dans quelques cas, devant le col de la vésicule et pendant qu’ils parcourrent l’oviducte. Les principaux faits qui attaquent l’opinion reçue, et qui sont autant de preuves pour notre manière de voir, peuvent être réduits à six : 1° les eufs occupent dans l’ovaire, des tubes plus ou moins longs, dans lesquels ils sont placés en série, chacun d’eux étant appliqué exactement contre leur paroi interne; la liqueur du mâle, si elle fécondait les eufs dans l’ovaire même, devrait donc se frayer une route entre les eufs et les parois pour arriver à chaque loge et atteindre enfin la dernière; 2° ces eufs contenus dans les tubes, ne sont pas tous également développés; les nns sont très-grands, ces les plus inférieurs; les autres sont très-petits, ils sont situés au sommet; il faudrait admettre qu’ils peuvent être fécondés à des degrés différents d’accroissement, et lorsqu’ils sont encore à peine visibles: ce qui en est en opposition avec les faits connus; 5° il s’en faut de beaucoup qu’un Insecte, au moment de l’accouplement qui serait aussi de celui de la fécondation, ait dans ses ovaires le nombre d’eufs, quelquefois innombrable, qu’il doit pondre (suivant l’observation de Leeuwen-
Ces œufs se développent successivement surtout si la ponte est de quelque durée; on devrait donc supposer, pour admettre la fécondation instantanée dans l'ovaire, que des germes non existants, du moins pour l'œil armé d'un microscope, peuvent être vivifiés avant d'être visibles; 4° Huber a observé que l'Abelhe, qui pond une si grande quantité d'œufs (plus de 12,000 en deux mois), était fécondée non-seulement pour toute cette ponte qui s'effectue à certaines intervalles, mais encore pour la ponte au moins aussi nombreuse qu'elle fera l'année suivante. Or comment admettre dans ce cas la fécondation instantanée? Dirait-on que les œufs de la seconde année existaient en germes imperceptibles, et que malgré leur état rudimentaire, ils ont pu être fécondés? Mais en admettant cela, il restera à expliquer comment, étant fécondés dès le premier accouplement, ils restent dans un état d'inertie et ne se développent qu'une année après, tandis que d'autres germes, les derniers de la première ponte qui n'étaient pas plus développés lors de la copulation, ont acquis successivement et en deux mois tout leur volume. Il est sans doute bien plus rationnel de supposer que la poche de l'organe femelle, décrite par Swammerdam comme un organe sécrétant un fluide visqueux, n'est autre chose que le réservoir de la semence; cette supposition est un fait démontré ailleurs; 5° enfin Malpighi qui ne pouvait méconnaître la poche copulatrice dans le Papillon du Ver à soie, puisqu'elle a une disposition telle que le pénis y arrive par une voie directe, a très-bien observé que les œufs n'étaient fécondés qu'après avoir dépassé cette poche. Spallanzani a depuis confirmé cette observation par des expériences directes.

Ces idées générales, dont on ne sera pas tenté sans doute de nous contester la priorité, se trouveront développées dans le Prodrôme du grand travail dont nous nous occupons depuis plusieurs années. (F. Ann. des Sc. nat.) Nous y établirons entre autres faits curieux que l'influence du mâle est nulle pour la production de tel ou tel sexe, et qu'on peut à volonté faire pondre à certaines mères des œufs de mâles ou des œufs de femelles, et c'est encore de faits bien constatés et qu'on avait négligés sous ce rapport, que nous tirerons cette conséquence importante.

La ponte s'effectue plus ou moins de temps après l'accouplement. Les œufs sont de formes variables, en général arrondis et recouverts d'une sorte de coque plus ou moins solide et diversement coloriée. La femelle les dépose toujours dans son l'œuf propre au développement de la larve, de telle sorte que l'instant de sa naissance elle puise trouver, non loin d'elle ou même à ses côtés, une nourriture convenable. Nous ne pouvons entrer à cet égard dans aucun détail; ils sont tellement nombreux que nous sommes contraints de renvoyer leur étude à chaque genre d'insecte. Nous donnerons cependant au mot MÉTAMORPHOSES quelques observations pour fixer les idées sur ces curieux phénomènes, et il nous suffira de rappeler ici qu'en général, tout Insecte se présente sous quatre états bien différents: celui d'œuf, celui de larve, celui de nymphes et celui d'Insecte parfaît, et que c'est alors seulement qu'il s'accouple et engendre son semblable. Les œufs des Insectes mériteraient aussi de trouver place dans cet article, si les faits que nous aurions à présenter n'étaient pas en si grand nombre et si curieux que leur développement et leur choix sortiraient des limites fixées pour un livre classique. On pourra d'ailleurs recourir aux divisions secondaires. Il suffit de se rappeler en thèse générale que les œufs et toute sorte de ruse peuvent être rapportées d'une part au besoin que l'animal a de veiller à sa propre conservation et de satisfaire le désir qu'il pressent de la reproduction, et de l'autre à l'instinct qui le porte à prendre soin de sa progéniture et à exposer sa vie, pour assurer l'existence de cette-ci. Sous ce rapport, l'histoire des Insectes est riche d'observations curieuses, qui intéressent vivement et qui laissent encore à l'esprit un vaste champ de recherches, en même temps qu'elles lui offrent un sujet inépuisable de méditation. Ce article abrégé demande donc à être complété, et il sera facile de le faire en consultant les noms de chaque genre et les mots AILES, ABOMEN, ANTENNES, BOUCHE, ENTOMOLOGIE, GÉOGRAPHIE, METAMORPHOSES, PATTES, SQUELETTE.

Insectes fossiles.

Les couches du globe dans lesquelles on a trouvé des débris d'Insectes à l'état fossile, ne sont pas très-anciennes, et l'on peut donner comme règle générale, dans l'état actuel de la science, que les Insectes sont des êtres dont l'apparition est assez récente. Le terrain le plus ancien dans lequel on a observé des Insectes fossiles, est le terrain de sédiment inférieur. On a trouvé dans l'Oolith de Stonesfield en Angleterre, l'élytre d'un Insecte de l'ordre des Coléoptères, qui a paru appartenir à un Buprestis analogue pour la forme et la taille au Buprestis variabilis de Schoenherr, qui a été trouvé dans la Nouvelle-Hollande. Le qui pourrait indiquer qu'à l'époque de la formation du terrain oolithique, il existait déjà des Insectes et même en assez grand nombre, c'est l'existence de Mammifères insectivores dont C. Prévost a observé des restes fossiles dans le même terrain à Stonesfield.

La conservation des Insectes dans les couches de la terre a demandé des circonstances particulières. Ces êtres ont pu être entraînés avec des végétaux et enfermés avec eux; mais en général ce charriage et cet ensevelissement violent a dû le détruire. Néanmoins, on en a trouvé dans le terrain carbonifère et houiller; et les lignites tertiaires (Holzminden, Cologne, Unsach, Ra- deboy, Sagor sur la Save, Sinigaglia) sont assez souvent accompagnées d'Insectes, et surtout de ceux qui sont moins fragiles, tels que les Coléoptères. Un exemple semblable est encore offert par la forêt sous-marine des environs de Morlaix.

D'un autre côté, lorsque des dépôts locaux d'eau douce ou de lagunes ont eu lieu d'une manière successive et sans beaucoup d'agitation dans les eaux, les limons ont pu envelopper des Insectes aussi bien que des Poissons, les uns ont été écrasés, les autres se sont conservés intacts. Des traverstins récents emploient aussi des Insectes, témoin celui de Tharaudt, qui a offert
un *Julus terrestrial*. Enfin des Insectes ont pu être enveloppés par des sucs résineux d’arbres, comme cela a lieu encore aujourd’hui, dans nos climats ou au Brésil, au moyen de la résine de Copal. Si ensuite ces arbres ont été enfouis avec leurs résines, on pourra avoir ainsi des Insectes parfaitement conservés, surtout des Hyménoptères, des Diptères, des Arachnides, etc.

Ces êtres, suivant le développement des végétaux, ont dû être assez variés dès les premiers âges du globe; aussi a-t-on déjà reconnu dans le système carbonifère des Arachnides, des Coléoptères, des Névroptères et des Orthoptères. Depuis cette époque jusqu’au temps du dépôt jurassique moyen de Stonesfield et de Solenhofen, on n’a pas encore découvert d’Insectes, si ce n’est peut-être dans le zeichstein et le lias (pays de Bayreuth); mais il est probable qu’on en trouvera dans les dépôts littoraux de zechstein et du lias, ainsi dans les houillères.

À l’époque jurassique moyenne, on observe deux ordres d’Insectes de plus que dans le groupe carbonifère, savoir, des Hyménoptères des genres *Sirex* ou *Ichneumon*, des Lépidoptères de genres voisins des *Sphinx* et des *Bombix*. Les Névroptères reconnus appartiennent aux genres Libellula, Agria et Myrméleon, les Coléoptères au genre Buprestis, et les Arachnides au genre *Galéodé* d’Olivier ou *Solypna* de Fabricius.

Les dépôts de delta du grès rocheux doivent receler des Insectes fossiles; mais jusqu’ici, on n’y en a déterminé aucun, si ce n’est une étoile de Coléoptère dans la craie de Bouc. Il faut donc sauver presque du système jurassique jusqu’au sol tertiaire moyen ou supérieur pour revoir des Insectes. Les marne, les lignites des bords intérieurs du Rhin ont présenté un assez grand nombre d’Insectes, savoir des Coléoptères carnassiers, hydrocanthares (*Dytiscus*), serricorns, brêches, Lucanids (*Lucanus*), trachélides, cantharidés (*Meloe*, *Cantharis*), proiniens (*Parandra*) et tétramères cérambycins; des Orthoptères sauteurs (*Locusta*); des Hémiptères, hydrocorises (Beelostome) et cicadières (*Cercopis*); des Diptères, tanystomes (*Anthrax*) et tabaniens (*Tabanus*).

A Guettebrunn, en Thuringe, le lignite a offert des Coléoptères carnassiers, carabiques et clavicorinnes (*Silpha*); à Bilin, en Bohême, la thermantine renferme des Hyménoptères; à Radeboy en Croatie, à Nicolschitz en Moravie, à Sagor sur la Save et à Simnagglia en Italie, des Poissons et des feuilles d’arbres sont accompagnés de Diptères et d’Hyménoptères.

Tournai a découvert des Diptères dans les marne téteraires supérieures d’Armsland, près de Narbonne. Le dépôt local gypsifère et tertiare d’Aix, en Provence, renferme beaucoup de Poissons et d’Insectes, savoir des Arachnides fileuses, pédipalpes; des Apéres suceurs; des Coléoptères carnassiers, hydrocanthaires, brêchelylères, lamellicorines, hétéromères, têtramères, xytophages, carpiocrates et cycliques; des Orthoptères labibaires et sauteurs; des Hémiptères géocorides, hydrocorises et cicadières; des Névroptères subulicorines; des Hyménoptères tétrabrans, pupivores, diploptères, hétérogynes; des Lépidoptères diurnes, crépusculaires et nocturnes; des Diptères tipulipes, tanystomes, notacanthes et athéritères.

A Rochesane, il y a des Hyménoptères porte-aiguiès, guêpières (Poliste).

A Öeningen, le petit dépôt local de la molasse tout à fait supérieur recèle des Coléoptères scarabéides et hydrophilides; des Orthoptères (*Blatta*); des Névroptères subulicorines (Libellula), planipennes du genre Hémérobole et voisines des Friganes et des Éphémères; des Hémiptères géocorides (*Cimex*), hydrocorises (*Nepa*), gallinsectes (*Cochenille*); des Hyménoptères (*Ichneumon*); des Lépidoptères voisins des genres *Bombillo* et *Bombryx*; des Diptères des genres *Notacantha* et *Anthrax*.


Le docteur Behrendt prétend y avoir reconnu 600 espèces d’Insectes terrestres.

A l’exception de quelques aquatiques, tels que des *Nepa* et des *Trombidium*, les Diptères sont aussi nombreux, et leurs genres se rapprochent beaucoup de ceux d’Europe, quoique presque aucune espèce ne soit identique avec celles de ce continent ou du moins de l’Europe septentrionale. Ces êtres indiquent un climat plus chaud. Behrendt n’en citer que quatre espèces qui se retrouvent en Prusse, savoir *Trombidium aquatum*, *Phalangium opilio*, *Phalangium canroboroides* et *Julus terréstris*.

Dans les dépôts d’Insectes, au milieu des marne du terrain subapennin de l’Europe méditerranéenne et en Suisse, on observe une distribution différente. D’abord on peut apercevoir de nombreux qui ont vécu dans des terrains secs et arides; ainsi il y a beaucoup de *Cerclonides* et fort peu de *Carabiques* et d’*Hydrocanthaires*; les Arachnides y sont généralement plus rares que les Insectes proprement dits.

Quant aux genres de ces Insectes, ils existent tous dans le pays; et même il paraît qu’il y a bien plus d’analogies ou d’identité d’espèces entre ces Insectes et ceux de ces contrées qu’entre les Insectes fossiles des bords de la Baltique et les Insectes vivant dans la Prusse. Du moins Marcel de Serres s’exprime ainsi, et en cite des exemples, tout en reconnaissant quelquefois les identiques dans des climats plus méridionaux, comme en Sicile ou en Calabre (*Melolontha cornuta* d’Olivier, etc.). On sait que les plantes et les Poissons fossiles d’Aix se rapprochent aussi considérablement des végétaux et des Poissons de mer de la Provence.

**NÉSTÈROIDES.** *INSECTIVORES.*

**NÉSTÈROIDES.** V. ENTOMOTILLES.

**INSECTIVORES.** V. **NÉSTÈROIDES.**
Insectes et s'en nourrissent presque exclusivement. On a donné ce nom à quelques divisions systématiques de la zoologie; par exemple, chez les Mammifères, la famille des Insectivores est la seconde de l'ordre des Carnassiers, dans la méthode de Cuvier; elle comprend les genres Erisson, Muraragique, Dacuma, Scalope, Chrysochôlo, Tenrec et Troupe. *V. ces différents mots. Blainville, en reconnaissant aussi des Insectivores, les circonscrir d'après des vues particulières, qui seront successivement exposées, chaque fois que l'occasion s'en présentera.

**Insectivores. Insecticori.** 1o. Troisième ordre de la méthode de Temminck. Caractères: bec médioore ou court, droit, arrondi, faiblement tranchant ou en alène; mandibule supérieure courbée et échancreée vers la pointe, le plus souvent garnie à sa base de quelques poils rudes, dirigés en avant. Quatre doigts aux pieds: trois devant, dont l'extérieur uni à l'intermédiaire jusqu'à la première articulation.

Les dénominations appliquées aux grandes divisions ne doivent jamais être prises dans un sens rigoureusement littéral; elles ne sont adoptées que pour soutenir la mémoire qui se refuse souvent aux désignations purement numériques: conséquemment on n'admet pas, comme un fait exclusif, que les Oiseaux compris dans cet ordre ne se nourrissent que d'Insectes; ils font également usage de baies, de graines et d'autres matières végétales que même bien des espèces semblent préférer aux Insectes; du reste, on peut considérer ceux-ci comme nourriture première de tous, puisque tous les donnent à leurs petits. Les Insectivores, non moins répandus que les Granivores dans les climats tempérés, en font le plus bel ornement par leurs chants mélodieux et cadencés; mais, ne trouvant plus, pendant la saison rigoureuse, de quoi pourvoir à leur subsistance, ils quittent nos bosquets et n'y repartis-sent qu'avec les beaux jours. Ils habitent les bois, les buissons, les roseaux, où ils nichent solitairement; ils réparent ordinairement leur ponte chaque année.

Cet ordre comprend les genres Merle, Cingle, Lyre, Brève, Fournilier, Batara, Vanga, Bécarde, Pie-Grèche, Bec-de-Fer, Langrayen, Crinon, Drongo, Échénileur, Coracine, Cotiga, Ávérano, Prèce, Rupicolle, Tannanak, Manakin, Pardalote, Rôller, Platyrrhinique, Nouchérolle, Gobe-Mouche, Méron, Sylvie, Traquet, Accenteur, Bergeronnette, Pipit, etc., etc.

**Insectologie. Zool. V. Entomologie.**

**Inséré. Insertus.** mot. Cette expression indique que certaine partie est fixée sur une autre.

**Insertion.** mot. Ce mot, pris dans son acceptation la plus étendue, signifie la manière dont les différents organes des végétaux sont attachés les uns sur les autres. C'est ainsi qu'on dit que les feuilles sont insérées aux branches, les branches à la tige, etc. Cette manière d'envisager les parties constitutantes des végétaux, quant à leur disposition relative, doit être étudiée en parlant de chacun d'eux en particulier. Mais le mot Insertion a été plus spécialement et presque exclusivement appliqué, dans ces derniers temps, à la position qui affectent dans la fleur les étamines ou organes sexuels mâles. L'Insertion d'une étamine s'entend du lieu où cette étamine commence à se distinguer et à se séparer de l'organe sur lequel elle prend naissance, et non pas constamment de son point réel d'origine. Si l'étamine naît brusquement, le point d'Insertion est le même que celui d'origine; mais, si la partie inférieure du filet adhère à la paroi interne du calice ou de la corolle, le point d'Insertion est celui où l'étamine commence à se dégager ou à se distinguer de l'organe auquel elle adhère. Ces remarques préliminaires sont fort importantes pour les personnes qui n'ont pas encore une grande habitude de la botanique, parce qu'il est très-facile de confondre le point d'origine et le point d'Insertion des étamines, qui sont souvent deux choses fort différentes.

On distingue l'Insertion des étamines en **absolute ou propre** et en **relative.** L'Insertion absolute ou propre indique la position particulière des étamines ou de la corolle monopétale staminifère, abstraction faite du pistil. C'est dans ce sens qu'on dit: étamines insérées au bas, au milieu, etc., du calice ou de la corolle. Dans les fleurs unisèces mâles, l'Insertion est nécessairement absolue. Néanmoins on verra, dans le cours de cet article, que l'on peut établir quelques règles sur l'Insertion relative dans les fleurs unisèces, malgré l'absence d'un des sexes. On entend, par Insertion **relative,** la position des étamines ou de la corolle monopétale staminifère, relativement à l'ovaire. Il en existe trois variétés principales, savoir: l'**Insertion hypogynique,** où les étamines sont attachées sous l'ovaire; l'**Insertion pérygynique,** dans laquelle elles sont attachées autour de l'ovaire; et enfin l'**Insertion épigynique,** ou celle dans laquelle les étamines sont insérées sur l'ovaire.

1° **Insertion hypogynique.** Ce premier mode peut avoir lieu avec ou sans disque, et il exige constamment un ovaire libre. Quelquefois la base des filets, ou de la corolle monopétale staminifère, est en contact avec la base même de l'ovaire, comme dans les Citaces, les Ti- liacées, les Jasminées; d'autres fois les étamines sont insérées à un axe ou à une protubérance remarquable, dont la partie supérieure devient le réceptacle commun de plusieurs pistilles, comme par exemple dans les Re- nonculacées, les Magnoliacées, etc. Enfin l'Insertion hypogynique a lieu toutes les fois que l'ovaire est accompagné d'un disque hypogyné.

2° **Insertion pérygynique.** Elle a lieu toutes les fois que les étamines ou la corolle monopétale stami- nifère sont insérées au calice et non au réceptacle. Elle suppose toujours un ovaire libre, ou simplement paratial. Tantôt ces étamines sont fixées presque à la base du calice, tantôt vers le milieu ou au sommet de son tube. Les familles des Rosacées et des Rhamnées sont des exemples de l'Insertion pérygynique.

3° **Insertion épigynique.** Toutes les fois que l'ovaire est infère, c'est-à-dire quand il fait corps par tous les points de sa surface externe avec le tube du calice, les étamines sont nécessairement épignèe. Néanmoins Jussieu et un grand nombre d'autres botanistes admet- tent qu'avec un ovaire infère, l'insertion peut être pé- rigynique toutes les fois que le tube du calice se pro- longe au-dessus du sommet de l'ovaire, et que c'est à
ce prolongement qui sont insérées les étamines. Mais ce principe nous paraît jeter beaucoup de confusion dans la distinction de ces deux sortes d'Insertions, et le professeur Richard, dans son article Insertion (Nouv. Élem. de Botan., par Ach. Richard, 2e édit., p. 290), combat cette opinion et s'efforce de prouver combien elle est peu fondée. La famille des Musacées, dit-il, est une de celles où l'Insertion épigynique a été le plus généralement reconnue. En effet, leurs étamines sont immédiatement fixées sur le sommet de l'ovaire, dont la substance paraît comme continue avec celle des files. Cependant, dans le genre Heliconia qui en fait partie, ces mêmes organes sont insérés au tube du calice, notamment au-dessus du lieu que nous venons d'indiquer. Mais, dans tous les genres de cette famille, l'ovaire est complètement infère, et par là on a le véritable caractère de l'épignique. Parmi les Dicotylédones apétales dites périgyniques, on trouve les Thé-siacees ou Santalacées, qui sont pourvues d'un disque épigynique, le plus souvent sinuées et lobé à son contour. La substance de ce disque, en s'étendant loin du point d'origine du style, repousse l'insertion des étamines sur le calice et la fait ainsi ressembler à la périgynique. Mais tous les genres de cette famille ayant l'ovaire infère, leur Insertion doit être regardée comme épignique. Les Onagráes, mises au rang des Polyétèdres périgyniques, récèvent encore plus cette coordination. Le Jussieu et l'Oenothera ont une telle ressemblance, même par leur port, que le premier ne diffère essentiellement du second qu'en ce que celui-ci a le tube du calice singulièrement prolongé au-dessus de l'ovaire, tandis que dans l'autre ce prolongement n'existe pas. L'Insertion des étamines et des pétales se fait, dans le premier, sur le contour du sommet de l'ovaire; et, dans le second, beaucoup au-dessus de celui-ci, et à l'orifice du tube prolongé. Le Cirsium, autre genre de la même famille, a le tube du calice brusquement rétréci au-dessus de l'ovaire, et formant un prolongement analogue à celui de l'Oenothera; mais ce prolongement, au lieu d'être fistuleux pour le libre passage du style, est entièrement solide; il porte sur son sommet un disque épigynique cylindrique, sur lequel le style est implanté, et qui a les étamines et les pétales insérés immédiatement au pourtour de sa base. Le Cirsium est donc intermédiaire entre le Jussieu et l'Oenothera, et il démontre que l'insertion au haut du tube de ce dernier, n'est qu'une modification de l'épignique. Tous les genres de cette famille ont aussi un ovaire complètement infère.

Il résulte des observations qui précèdent: 1° que le point d'attache des étamines au calice ne suffit pas pour établir leur périgynie; 2° que l'infériorité de l'ovaire est le signe le plus clair, le plus sûr et même le seul pour caractériser l'Insertion épigynique.

Voici, maintenant, quelques mots sur l'Insertion absolue, observée dans les plantes à sexes distincts, et des moyens de la rapporter aux espèces d'Insertion relative. Jusqu'à présent, dit le professeur Richard (loc. cit.), ces plantes ont paru se soustraire à la loi des Insertions relatives, et si la plupart d'entre elles ont été néanmoins classées, sans la heurter, ce fut moins l'Insertion que d'autres considérations qui guidaient les classificateurs. Comme elles ont servi de prétexte pour nier l'universalité de cette loi, et que beaucoup de genres ne lui sont pas encore soumis, il est extrêmement utile de chercher, dans les fleurs unisexuées, les signes propres à rattacher chaque Insertion absolue à son analogue parmi les relatives. Ainsi, chaque étamine des Arotées est une fleur mâle, et chaque pistil une fleur femelle ; comme l'une et l'autre sont fixées immédiatement au même support, et que dans plusieurs genres elles ne sont circonscrites par aucun calice propre, l'Insertion ne peut se rapporter qu'à l'hypogynique. La fleur mâle de la Mercure, privée de disque, a les étamines fixées au centre du fond du calice, de sorte que si l'on y plaçait un pistil, même fort étroit, il presserait la base des files. Leur Insertion répond donc à l'hypogynique. Plusieurs genres d'Euphorbiacées ont des étamines monadelphes, dont l'androphore occupe le centre même du calice. Dès lors, qu'il y ait disque ou non, leur Insertion est toujours censée hypogynique. Les véritables espèces de Rhamnus sont dioïques : les étamines et les pétales, attachés au haut du tube du calice, pourraient fournir une indication suffisante de l'Insertion périgynique; mais elle est prouvée dans les fleurs mâles par un rudiment de pistil au fond du calice, et dans les femelles par l'existence d'étamines imparfaites. Les étamines des fleurs mâles du Chanvre, du Houblon, etc., sont insérées à une certaine distance du fond du calice, qui est dénué de disque et de rudiment de pistil; dès que l'Insertion se fait près des incisants du calice manifestement monosépale, elle se rapporte à la périgynique.

Dans les exemples cités précédemment, l'ovaire est libre; et, pour bien apprécier l'Insertion, il est nécessaire de connaître les fleurs mâles et les fleurs femelles; mais, quand l'ovaire est adhérent, la fleur femelle suffit seule pour faire reconnaître l'Insertion épigynique. Il faut ajouter à cela l'importance de l'étude du disque pour déterminer de l'Insertion, dans les fleurs unisexuées. En effet, il existe constamment une relation parfaite entre la position du disque et celle des étamines; il suffira donc, dans les fleurs pourvues d'un disque, d'en déterminer la position relativement au pistil, pour avoir l'Insertion des étamines.

Telles sont les trois variétés de l'Insertion relative. Il était indispensable de s'y arrêter, parce qu'elles servent de caractères fondamentaux dans la classification des familles naturelles de Jussieu. (P. le mot Ménard.)

On a encore distingué l'Insertion en médiate et en immédiate. La première a lieu toutes les fois que les étamines sont attachées à la corolle; la seconde, quand elles sont sans adhérence avec cet organe. Toutes les fois que les étamines sont insérées à la corolle, ce qui a lieu quand celle-ci est monopétale, ce n'est plus l'Insertion des étamines qu'il faut prendre en considération, puisqu'elle est variable, mais bien celle de la corolle relativement au pistil; car alors cette dernière peut présenter, comme les étamines, les trois modes d'Insertion hypogynique, périgynique et épigynique.
INSISTANT. Insectans. ois. Épithète donnée au pource des Oiseaux, lorsque, comme dans les Gallinacés, il ne porte à terre que par le bout.

INSOLITE. On nomme organe insolite celui qui se présente avec une forme ou une apparence qu'il n'offre pas ordinairement.

INSPIRATION. Même chose que Inhalation.

INSPIRATION ET EXPIRATION DES PLANTES. V. Feuilles. Chapitre de leurs fonctions.

INSTAMINÉ. Instaminatus. Dans les fleurs des Synanthéridées, la corolle, suivant Cassini, est Instaminée, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'organes mâles parfaits.

INSTINCT. 2ooL L'idée qu'on a généralement de l'instinct, est celle d'une force, d'une faculté particulière, cause immédiate des actions auxquelles les animaux sont avéquement et nécessairement portés.

C'est cependant point une de ces idées claires que l'on peut circonscrire d'une manière précise ; en effet, on a beaucoup varié et on est loin d'être d'accord sur les actions instinctives. Les uns en ont étendu le nombre, et les autres l'ont restreint, suivant qu'il convenait à leurs systèmes de refuser ou d'accorder de l'intelligence aux animaux, de faire dépendre ces actions d'une influence mécanique des organes ou d'une détermination plus ou moins libre de l'esprit. Pour assurer à cette idée toute la netteté dont elle a besoin, il aurait fallu, comme dans toutes les sciences d'observation, où l'on ne peut remonter aux causes que par les faits, il aurait fallu, dis-je, établir d'abord ceux-ci, c'est-à-dire, distinguer, par des caractères fixes, les actions aveugles et nécessaires, de celles qui sont électorives et contingentes, de celles qui, en un mot, sont le résultat de l'expérience; et c'est ce qu'on est loin d'avoir fait. Il n'est pas même possible d'arriver sur ce sujet à toute la précision que l'on doit désirer, parce que la science de l'intelligence des brutes n'est encore qu'à son enfance, et que les principes dont pourrait s'aider celui qui voudrait s'y livrer, n'existent point. Si l'on s'en occupe ici, c'est donc bien moins dans l'intention de donner la solution de ce problème, que pour faire envisager les faits qui s'y rapportent sous le point de vue que l'on croit le plus proche à conduire à ce but important : aussi ne traitera-t-on cette question que d'une manière sommaire, et en se bornant à citer les faits qui paraîtraient indispensables.

Mais, avant que d'entrer en matière, il est nécessaire de faire remarquer que nous ne pouvons étudier le principe des actions des animaux que dans nos propres actions, et que les bornes de notre intelligence sont pour nous les bornes du monde intellectuel. Nous ne devons qu'aux lumières que nous puissions en nous-mêmes le pouvoir d'éclairer les actions des brutes, pour en distinguer les différents caractères et en apprécier la nature. La comparaison de nos actions avec les leurs est ici notre unique guide ; et ce que nous reconnaîtrons être la cause des unes, sera la cause des autres. Si la toute-puissance eût créé, pour les actions des animaux, une faculté différente de celle qui détermine les nôtres, ce serait en vain que nous nous efforcerions de la découvrir; elle résisterait à toutes nos tentatives, et resterait éternellement cachée à nos yeux.

Lorsque nous considérons d'une manière générale les actions des animaux, nous remarquons qu'elles sont simples ou complexes, c'est-à-dire que les unes ne paraissent demander ou ne demanderaient de notre part, pour être produites, qu'un très petit nombre de faits, d'actes intellectuels, comme une perception, un jugement, par exemple, tandis que les autres semblent nécessiter le concours d'un nombre plus grand de ces actes, et même rendre indispensables des combinaisons de l'ordre le plus élevé; nous voyons en outre que les plus simples, comme les plus compliquées, se manifestent, ou avant qu'aucune expérience ait pu avoir lieu, ou après l'emploi et par conséquent le développement des facultés qui, dans l'état ordinaire des choses, doivent agir pour qu'une action contingente se produise.

Il n'y a jamais eu de contestation fondée sur les actions antérieures à toute expérience : simples ou complexes, elles ont toujours été considérées par les naturalistes comme instinctives; et, en effet, il faut bien qu'une force aveugle et nécessaire les ait fait naître, puisqu'aucune expérience n'avait encore pu mettre en jeu les facultés de l'être qui les manifestait. Les cris de l'enfant qui souffre et qui a besoin de secours, la recherche de la marmelle par le petit qui vient de naître, et l'action de têter; la fuite, déterminée par la crainte, d'un jeune animal qui n'a point encore appris à connaître la danger; la défense qu'il oppose à qui veut le saisir; l'obéissance du nouveau-né accourant à la voix de sa mère, etc., sont des actions de cette nature.

Celles qui se sont produites après que des influences extérieures ont pu agir sur l'intelligence, ont seules inspiré des doutes, quant aux principes sur lesquels elles reposent, faute de moyens pour distinguer les contingentes des nécessaires, ainsi qu'il a été dit plus haut. En effet, d'une part elles avaient été mal observées, et de l'autre on manquait de règles pour les juger et pour déterminer leurs véritables caractères: deux conditions qui se lient si intimement dans toutes les sciences d'observation, qu'on peut affirmer que l'observation de tout phénomène est incomplète, si l'on ne peut pas en même temps rattacher ce phénomène, par des vues générales, à ceux qui sont du même ordre que lui.

La première marque, le premier signe d'une action élective, c'est de pouvoir être modifiée par l'expérience, de la même manière qu'elle a été produite, et, l'expérience ne pouvant agir que sur l'esprit, c'est dire, en d'autres termes, que le premier signe d'une faculté contingente est de dépendre de l'intelligence et de toujours pouvoir agir conformément aux circonstances variables dont elle est de nature à éprouver l'influence. Ainsi, ce que par la suite nous dirons d'une action, nous entendrons le dire d'une faculté, et réiproquement.

Les exemples de ce genre d'action sont communs : le chien qui obéit, au lieu de fuir, à la vue d'un fouet dès qu'il le voit en main; qui va chercher l'objet qu'on
lui désigne, au lieu de rester indifférent à l'ordre qu'il reçoit; qui s'agite et déchire les barreaux de sa cage, s'ils sont de bois, et qui se résigne à son esclavage, si ces barreaux sont de fer, fait donc des actions contingentes; et la faculté qui en est le principe, est une faculté modifiable, puisqu'elle reçoit l'influence des différentes circonstances pour lesquelles ces actions se produisent.

Ce sont encore des actions du même genre que celles que l'on voit faire au Cheval qui, ayant à choisir entre deux chemins dont un lui est connu, prend constamment ce dernier, quelque éloigné que soit le temps où il l'a pris pour la dernière fois; lorsque le Chien court au-devant de son maître et le couvre de ses caresses, s'il le voit se disposer à sortir et qu'il ait envie de l'accompagner; lorsqu'il contient le troupeau dont la garde lui est confiée, dans les limites précises que son maître lui a tracées; lorsque le Loup attaque sa proie à force ouverte dans la solitude des bois, ou s'en empare par surprise dans le voisinage des habitations, etc. Ces actions, comme les précédentes, n'ont rien de nécessaire et pouvaient ne point avoir lieu. La moindre circonstance suffisait pour déterminer le Cheval à prendre le chemin qu'il n'avait point encore parcouru; si le Chien, par sa propre déshérence, avait mécontenté son maître, bien loin d'accourir à lui avec joie, il ne s'en serait approché qu'en tremblant, et l'on sait que cet animal n'acquiert que par l'éducation le talent admirable qu'on lui connaît pour la garde des troupeaux, etc.

Par contre le caractère des actions instinctives sera d'être fixes et de se reproduire constamment les mêmes dans toutes les situations. En conséquence, nous rassurons parmi ces actions, celles que nous présentent le Chien, lorsqu'il va enfoncer dans la terre les restes de son repas; le Cheval et le Renne, lorsqu'ils entendent la neige qui recouvre la terre, pour découvrir la nourriture dont ils ont besoin; les Vaches, lorsqu'elles, menacées par la présence d'un Loup, elles placent leurs petits au milieu d'un cercle dont leurs lètes et leurs cornes forment la circonférence; les Castors, lorsqu'ils élèvent leurs huttes et leurs digues, lorsqu'ils vont couper le bois nécessaire à leurs constructions, lorsqu'ils repèrent les ravages que leurs ennemis ou le temps peuvent avoir faits à leur habitation; le Lapin, lorsqu'il se creuse un terrier; l'Oiseau, lorsqu'il se construit un nid, etc. En effet, toutes ces actions se présentent constamment à nous comme invariables dans ce qu'elles ont d'essentiel. Le Chien cache ses aliments superflus, quand même il n'a jamais eu besoin d'y avoir recours; le Cheval qui entèvre avec ses pieds la neige sous laquelle l'herbe ou la mousse sont cachées, le fait même quand il voit la neige pour la première fois, et quand il est repu, comme quand il a faim. Le Castor construit dans toutes les situations, dans l'esclavage le plus étroit, comme au sein de la plus grande liberté; quand les abris lui sont les plus inutiles, comme lorsqu'ils lui sont les plus nécessaires. Ces Vaches, si ingénieuses pour défendre leurs petits quand elles sont en troupe, ne changeraient rien à leurs moyens de défense, quand elles seraient réduites au plus petit nombre, et que ces moyens deviendraient insuffisants; ce Lapin, si soigneux à se creuser une retraite, ne sait ni la cacher ni la construire suivant les lieux, la nature de ses ennemis ou celle des saisons, etc.; et les dernières classes du règne animal nous offriraient des exemples encore plus frappants, plus extraordinaires.

Cette distinction étant bien établie empiriquement entre les actions contingentes et les actions instinctives, si nous nous arrêtons à considérer ces dernières, nous trouvons qu'elles sont de nature très-différente, qu'elles s'exercent constamment ou ne se manifestent qu'à certaines époques; qu'elles sont toujours en petit nombre; mais qu'elles vont en augmentant et de nombre et d'importance, à mesure que les animaux, sous le rapport de l'organisation, s'éloignent davantage de l'espèce humaine.

Pour établir ces propositions, il nous suffira de quelques exemples: les animaux dont nous venons de parler, nous les fournissons eux-mêmes. N'y a-t-il pas, en effet, une différence immense entre les actions involontaires et toujours très-simples, qui sont occasionnées par la peur, la colère, l'amour, la faim, etc., et celles que nous venons de citer, toutes remarquables par leur complication? Les uns semblent purement organiques, tandis que, pour les autres, l'intelligence paraît indispensable. De plus, ce n'est qu'à certaines époques et durant un temps limité que beaucoup d'animaux vont à la recherche de leurs femelles, qu'ils se préparent des gîtes, qu'ils construisent leurs nids. Enfin le Chien, le Cheval, le Bœuf, nous présentent peu d'actions que l'on puisse attribuer à l'instinct; et cependant leur vie est assez active, c'est-à-dire que leurs actions contingentes la remplissent presque tout entière et suffisent à la plus part des situations assez nombreuses dans lesquelles ils sont à portée de se trouver. Ils nous présentent de même cette espèce de dégradation de l'intelligence, qui se manifeste par la diminution des actions élecitives, comparativement aux actions instinctives et nécessaires. Le Chien nous fait voir un très-grand nombre des premières, et un très-petit nombre des secondes; le Bœuf, au contraire, passe sa vie active dans d'assez étroites limites, et si ses actions instinctives ne sont pas très-nombreuses, elles le deviennent par comparaison avec le nombre de ses actions contingentes.

Mais ces vérités acquerraient beaucoup plus d'évidence, si nous parcourrions le règne animal dans son entier: nous verrions que les Quadrumanes et les Carnassiers, qui se trouvent placés au haut de l'échelle des êtres intelligents, sont en quelque sorte des animaux libres, en comparaison des insectes, par exemple, dont toute l'existence semble dominée par une force uniforme et constante, qu'on pourrait comparer à celles qui mettent en mouvement les machines que nous construisons, si nous étions fondés à trouver une véritable analogie entre les puissances de l'intelligence et celles du monde matériel. Enfin, l'action instinctive du Chien la plus compliquée, celle qui exigérait de notre part le concours du plus grand nombre d'actes intellectuels, n'est absolument rien en comparaison
des actions de cette nature que nous observons chez les animaux inver- 

térés, et principalement chez les 

sectes. Quelques actes isolés de prévoyance sont en 

effet ce qu’en ce genre le Chien et les mammifères voisins nous offrent de plus remarquable : chez les in- 

sectes, au contraire, toute l’existence, quelque variée qu’elle paraisse, ne semble se composer que d’une 

seule action nécessaire, mais compliquée à l’infini, de 

laquelle rien d’extérieur ne peut les détourner et vers 

laquelle ils tendent invinciblement. Pour ne citer 

qu’une des espèces les plus connues, l’Abellé, qu’y a- 

-t-il dans les actions d’aucun mammifère, qui approche 

de la sagacité, de la prévoyance, de la force de com- 

binaison que fait supposer l’industrie de cet animal? 

Rien, après l’intelligence de l’Homme, ne paraît plus 

propre à exciter notre étonnement et notre admiration 

que cette puissance qui porte invariablement un être à 

suivre un plan compliqué d’actions qui se lient inti- 

mément en une seule, dont la durée peut être de plu-

sieurs jours, de plusieurs mois, et qui n’ont toutes 

qu’un même but. C’est que ce ne sont point les actions 

qui paraissent naître de combinaisons profondes, de 

calculs compliqués, de vues ingénieuses, qui distinguent 

vérifiablement l’Homme des autres êtres intelligents ; 

nous trouvons, comme nous venons de le voir, des 

preuves de l’existence de ces actions chez les animaux 

les plus impairs, et à un degré que nous ne pouvons 

peut-être dépasser de beaucoup : c’est la liberté 

seule, la faculté de connaître, qui fait la véritable su-

périeur de l’intelligence humaine.

Le caractère de variabilité qui est donné aux actions 

contingentes, et celui d’invariabilité qui est attribué 

aux actions nécessaires, ne doivent cependant pas être 

pris dans un sens tout à fait absolu. L’animal conserve 

toujours l’exercice de ses sens et le degré d’intelligence 

qui lui est propre, et il les emploie l’un et l’autre de 

la manière la plus favorable à l’action nécessaire à 

laquelle il est porté. L’exercice de ces facultés est 

mêmes toujours proportionné au degré de nécessité des 

actions ; plus le besoin, le sentiment qui entraînent 

l’animal à agir, sont impérieux, plus aussi ses facultés 

sont captives : c’est pourquoi l’instinct nous paraît 

beaucoup plus fort chez les uns que chez les autres. 

Il n’y a aucune comparaison à faire à cet égard entre 

le Hamster qui se forme des magasins pour l’hiver et 

le Chien qui cache sa nourriture surabondante : rien 

de peut détourner le premier de son action, et, au 

contraire, la moindre circonstance peut distraire le second 

de la sienne. Mais il y a plus : de nombreuses obser- 

vations font penser qu’une longue habitude transforme 

en quelque sorte les actions contingentes en actions 

nécessaires, et que celles ci ne sont pas soustraites sans 

réservation à une action longtemps continuée des circon-

stances extérieures et accidentelles, et qu’elles pren- 

nent quelque chose des actions édictives. Plusieurs 

animaux, en effet, nous en donnent la preuve : les 

Chiens de chasse proprement dits n’ont besoin d’au-

cune éducation pour se livrer à cet exercice et pour-

suivre les bêtes fauves, tandis que les Barbets, les Do-

gues, par exemple, n’y sont point naturellement portés. 

D’un autre côté, on assure que les Lapins, tenus peu-

dant plusieurs générations dans des lieux où ils ne 

peuvent trouver, donnent naissance à des races qui ne 

sont plus portées à se creuser des terriers; et Leroi dit 

positivement que les jeunes renards qui se trouvent 

près des lieux habités, montrent par leurs actions, 

même avant d’avoir quitté le nid, beaucoup plus de 

prudence et de ruse que ceux qui vivent dans les con-

trées sauvages ou ils ont peu d’ennemis à craindre et à 

fuir. C’est qu’il n’est pas plus ici qu’ailleurs de lois 

absolutes. La nature est un ensemble harmonieux dont 

toutes les parties sont liées, où toutes les transitions 

sont adoucies, et qui présente avec d’autant plus de 

force ce caractère d’unité qu’elle a dû recevoir de son 

auteur, que l’intelligence qui la contemple a eu se 

placer dans un point plus élevé et embrasser une plus 

grande étendue de phénomènes; mais cet ordre sup-

pose des rapports différents, permet des rapproche-

ments et des distinctions, et ce sont eux que nous avons 

dû d’abord chercher à faire connaître.

Après avoir considéré les actions des animaux en 

elles-mêmes, et avoir essayé de distinguer, par leurs 

propres caractères, celles qui sont édictives et contin-

gentes de celles qui paraissent nécessaires, nous de-

voions montrer à quels actes intellectuels ou plutôt à 

quelle cause les uns et les autres sont dus; par là 

nous établirions le point de séparation présumable 

entre l’intelligence de l’espèce humaine et l’intelligence 

des animaux, séparation qui doit être le but principal 

de toutes les recherches de la nature de celles qui font 

l’objet de cet article.

Malheureusement l’entière solution de ce problème 

ne nous paraît point encore possible. Pour le résoudre, 

il faudrait que l’on possédât, ce qu’on n’a pu encore 

obtenir, une classification méthodique et complète des 

modifications que notre esprit peut éprouver, c’est-à-

dire, des opérations dont il est susceptible ou de des idées 

qu’il peut acquérir. En effet, comme nous l’avons dit, 

nous ne pouvons avoir que la conscience de nos pro-

pres actes intellectuels : ceux des animaux seront éternellement cachés à notre perception. Nous ne parve-

nous à les concevoir que par induction, qu’au travers 

de leurs actions, qu’au milieu des mouvements de 

leurs organes; et l’on sait combien de causes diffé-

rentes peuvent produire des mouvements semblables.

Nous voyons cependant que les animaux, ceux des 

premières classes surtout, sont susceptibles d’attention; 

qu’ils reçoivent par leurs sens des impressions analo-

gues à celles que nous recevons par les nôtres; que 

ces impressions laissent des traces qui se conservent 

et qui les rappellent; qu’elles forment les unes avec 

les autres des associations nombreuses et variées; qu’ils 

s’en déduisent plusieurs jugements, plusieurs rapports, etc. 

C’est là que se bornent les facultés dont nous pouvons 

apercevoir en eux des traces avec une certaine appa-

rence de fondement ; mais les modes, les formes, 

auxquels leurs perceptions sont soumises, nous les 

ignorons; et nous ne pouvons établir quelles sont 

les rapports qu’ils ne saisissent pas, et qui formeraient conséquemment l’apanage exclusif de l’Homme.

Au reste, si nous ne trouvons pas réunies dans une 

seule espèce d’animal toutes les facultés de cette nature
que nous rencontrons en nous, il serait possible qu'un examen attentif en fit reconnaître un grand nombre dans l'ensemble des espèces qui constituent le règne animal, et de telle sorte que ces facultés fussent elles-mêmes, comme les qualités physiques, servir à faire distinguer ces espèces l'une de l'autre. Mais, ce qui nous paraît hors de doute, c'est que tous les animaux, sans exception, sont dépourvus du sens intime de la perception du moindrain et de la faculté de réfléchir; c'est-à-dire, de considérer intellectuellement, par un retour sur eux-mêmes, leurs propres modifications : ils ignorent qu'ils reçoivent l'impression des corps extérieurs, qu'ils pensent, qu'ils agissent; les actes de leur esprit, comme les mouvements de leur corps, n'ont que des causes extérieures. Dépourvus ainsi de toute connaissance, il se le sont de toute liberté; car c'est par l'acte seul qui nous apprend à nous connaître, que nous apprenons à vouloir librement.

C'est principalement à la privation du sens intime de cette qualité précieuse qu'il faut attribuer l'intéro-riorité des animaux à l'égard de l'Homme; car, leur accordant-on toutes les autres facultés que nous reconnaissions en nous, ils seraient encore loin de nous égalier. Tout chez eux, dans ce cas-là même, n'aurait lieu que fortuitement : les phénomènes ne se présenteraient encore à eux qu'au hasard : ils ne pourraient ni en faire un choix, ni les réunir, ni les accumuler, ni les classer de manière que leurs facultés pussent en tirer ces rapports nombreux et variés que nous parvenons à en obtenir; et il résulterait encore de là cet antre caractère propre à distinguer les actions instinctives de toutes les autres, que toutes celles qui supposeraient la réflexion seraient des actions de ce genre.

On sait que plusieurs auteurs, et principalement Condillac, ont pensé que les animaux réfléchissent; mais ils n'ont pu faire reposer cette opinion que sur leurs actions invariantes, que nous avons dû regarder comme instinctives. Et comment la faculté la plus indépendante, celle d'où toute liberté découle, serait-elle exclusivement enchaînée dans des actions nécessaires ? Il serait contradictoire de l'admettre. Si les provisions que nous voyons faire au Chien étaient l'effet d'une véritable connaissance, c'est-à-dire, si la réflexion luy avait appris tout ce qu'il aurait fallu qu'il sût, et ce qu'il ne pouvait évidemment savoir sans elle, pour prévoir et pour agir en conséquence, il ne se serait pas borné à faire des provisions de bouche, il en aurait fait pour s'abriter, pour se coucher, en un mot, pour tous ses besoins; et nous pouvons apprécier ce raisonnement à tous les animaux pourvus d'Instinct, et formés de manière à produire ces actions isolées dont l'existence ne peut être conçue par nous qu'au tant que nous considérons la perception du moi et la réflexion comme en étant les causes.

D'autres psychologues, ayant remarqué que la force de réflexion était ordinairement proportionnée à l'intensité des idées, et que celles-ci avaient d'autant plus d'empire sur l'esprit que nous avons plus de disposition à les acquérir, en avaient conclu que cette faculté était constamment dépendante de chaque disposition, de chaque penchant, et que, si les animaux ne la mani-festent que dans quelques cas seulement, c'est que leurs penchant sont en petit nombre. Mais cette explication ne concorde pas plus que la précédente avec les faits, et surtout avec ce caractère de liberté qui distingue le sens intime de toutes nos autres facultés. En effet, son premier acte nous apprend notre puissance sur nous-mêmes, et c'est dans cette puissance seule que nous trouvons un témoignage de notre liberté. Lorsque nous avons besoin d'une image, d'un souvenir, d'un jugement, ils se présentent, ou non, suivant la disposition de nos organes, et s'ils naissent, c'est, comme on sait, toujours spontanément et d'eux-mêmes, dans le cas où nous les appelions avec le plus d'ardeur, comme dans celui où ils se présentent sans que nous les sollicitions. La réflexion, au contraire, lorsqu'elle s'est une fois manifestée, qu'elle nous a une fois révélés à nous-mêmes, reparait dès que nous réclamons son secours, dès que nous voulons qu'elle devienne active; nous ne pouvons pas nous séparer de notre moi, et vouloir la réflexion, c'est réfléchir. Il suit de là que les animaux exerceraient cette faculté, s'ils la possédaient, dans leurs penchant les plus faibles, comme dans leurs besoins les plus pressants, dès qu'elle pourrait les servir; et les faits nous prouvent qu'ils n'en agissent point ainsi. Il est bien certain que, pour tous les animaux indistinctement, le besoin de nourriture est le plus puissant sur les individus, et qu'il est bien plus important pour leur existence, pour leur moi, de le satisfaire, que de satisfaire le besoin de s'abriter; et nous voyons cependant beaucoup d'animaux se creuser des terriers, c'est-à-dire, paraître prévoir la nécessité d'un abri, et ne pas prévoir, lorsqu'elle devra se faire le plus vivement sentir, la nécessité d'une provision d'aliments.

Toutes les autres tentatives qui ont eu pour objet d'expliquer d'une manière générale, et sans admettre de faculté particulière, les actions des animaux, n'ont pas été plus heureuses; et on pourrait en dire autant des explications qui ont été données des actions instinctives en particulier.

Pour éviter les contradictions que nous venons de faire remarquer, des philosophes ont pensé que les actions de ce dernier genre dépendaient d'une forme particulière du cerveau, et n'étaient en quelque sorte que des actions mécaniques. Renfermée dans ces simples termes, cette théorie serait plus difficile à admettre encore que les précédentes, et ne trierait d'un embarras que pour plonger dans un autre: car qu'est-ce que cette forme, et sur quelle analogie porte-t-elle ? Elle suppose un genre de preuves qu'on n'a point encore données. Sans doute on trouvera dans la structure du cerveau des animaux des formes qui se lient avec leurs facultés intellectuelles; mais, si cette idée repose sur des vraisemblances très-fortes, aucune expérience ne la démontre encore; et l'extrême difficulté d'un tel travail le rendra peut-être longtemps encore impossible. Si quelques-unes de nos idées qui paraissent être complexes n'ont point encore été analysées, si on n'en a point encore démontré l'origine et séparé les éléments, on n'a pas démontré non plus l'impossibilité de cette analyse; et on ne peut faire reposer une théorie
de la nature de celle qui nous occupe, sur des analogies négatives, sur des suppositions que, d'un moment à l'autre, on peut voir détruire.

Il est un ordre de phénomènes différents des précédents, dans lequel on pourrait, avec plus de fondement et en s'appuyant sur des analogies plus sûres, trouver une explication aux actions instinctives : ce sont les phénomènes de l'habitude. L'auteur de cet article (P. Cuvier) en a dit un mot plus haut, et supposant il en avait parlé d'une manière plus spéciale dans le tome XI des Annales du Muséum d'histoire naturelle, en donnant la description du Chien des habitants de la Nouvelle-Hollande. L'habitude d'une action consiste en ce que l'acte corporel se reproduit sans qu'il y ait effort et sans qu'on ait conscience de l'acte intellectuel qui en a été la cause primitive. Il semble qu'il s'établit alors entre les organes et les besoins naturels, les appétits, les penchants, les idées, etc. (qui, dans l'origine, avaient mis l'intelligence en mouvement pour qu'à son tour elle fit agir les membres), une dépendance immédiate telle que l'intermédiaire de l'esprit n'est plus nécessaire pour que les actions se produisent. Dans ce cas, ces actions ne paraissent plus se composer d'actes intellectuels et d'actes corporels, mais seulement de ces derniers, et de différentes modifications de nous-mêmes qui sont de nature à mettre en activité notre intelligence et par suite nos organes. Presque toutes nos actions peuvent prendre ce caractère de l'habitude, et le plus simple examen de nous-mêmes suffit pour nous en donner une foule de preuves. Or, si cette espèce de dépendance pouvait exister naturellement entre les besoins et les organes, les phénomènes de l'Instinct trouveraient une explication facile : la nature aurait primitivement établi cette relation entre eux ; et, en effet, nous la découvrons en nous-mêmes, pour les actions compliquées comme pour les actions simples. Nous n'avons pas plus besoin du secours de la pensée que les animaux pour nous arrêter, reculer ou fuir à la vue d'un objet nouveau qui nous effraie. Le sentiment de la peur suspend dans ce cas le mouvement des muscles ou les excite, sans que l'intelligence paraisse y prendre la moindre part. Et tout ne semble-t-il pas être organique dans l'exercice de la lecture, dans celui des armes, dans le mouvement des doigts sur un instrument de musique ? Nous reconnaissons les caractères et articulons les sons qu'ils représentent, quoique notre esprit soit entièrement préoccupé par le sens de ce que nous lisons ; le maître d'armes suit de son fleuret le fleuret de son adversaire, sans qu'aucune pensée vienne contribuer à ses rapides mouvements ; le pianiste parcourt des deux mains son clavier dans tous les sens et suivant toutes les combinaisons que les dix doigts peuvent former, malgré l'attention exclusive qu'il donne aux notes placées sous ses yeux et qu'il fait rendre à son instrument. Tous ces exercices, comme toutes les pratiques de l'industrie, sont même d'autant plus parfaits que la pensée leur est devenue plus étrangère ; tant qu'elle leur est encore nécessaire, ou les possède mal, et en ce point c'est véritablement en se rapprochant des animaux qu'on se perfectionne. Il n'y a rien d'absolument différent dans ce que produit l'Instinct, et la comparaison du tisseur et de l'Araignée est bien plus exacte et plus juste qu'on ne l'a pu penser. Ces deux ordres de phénomènes pourraient même tellement se confondre, qu'on ferait en quelque sorte de l'Instinct avec de l'habitude, si ce n'est de l'habitude avec de l'Instinct : une personne qui serait exercée, dès son enfance, à ramasser et à chercher tout ce qui lui reste de ses repas, finirait par le faire aussi machinalement et aussi inutilement que le Chien domestique.

Les principes de psychologie qui sont professés dans nos écoles, ne sont point contraires aux idées que nous venons d'exposer. On a toujours distingué en philosophie deux ordres de phénomènes, ceux de l'intelligence et ceux de l'activité ; d'où l'on admettait implicitement les deux systèmes d'organes, siéges de ces phénomènes. L'intelligence, c'est-à-dire, les perceptions et les idées de toute nature, agissant d'une manière quelconque sur l'activité, déterminaient la volonté, et les actions se produisaient. Malheureusement on a obscurci cette idée, d'ailleurs très-claire, en séparant des puissances propres à agir à la manière des pensées, pour les réunir au système de l'activité : puissances d'un ordre très-particulier, il est vrai, mais qui ne sont pas moins que les premières des causes d'actions. Je veux parler des sentiments, des besoins, des passions, dont le siège doit être aussi distinct de celui des pensées que ce dernier l'est du siège de la volonté.

D'après ce que nous avons dit, ce serait sinon dans le principe, du moins dans les organes de l'activité, qui résideraient les facultés instinctives et les phénomènes de l'habitude, considérés sous ce point de vue, s'expliquant très-naturellement, présenteraient un nouveau genre de preuves aux idées que nous avons émises dans cet article. En effet, on concevoirait l'explication fréquente de l'intelligence ou de toute autre cause de l'activité, ou plutôt sur l'organe qui en est le siège, doit s'approfondir par l'influence répétée de l'une et par l'exercice de l'autre, et finir par devenir ainsi une forme nécessaire d'action, comme les actions instinctives sont le résultat d'une forme nécessaire, mais d'une forme qui, au lieu d'être acquise, est primitive et essentielle à la nature des êtres qui présentent ces actions. En rapportant un exemple à l'appui de cette explication, nous la rendrons encore plus sensible. Lorsqu'un Homme, après avoir bien connu et bien gravé dans sa mémoire les principes de l'équitation, essaie pour la première fois d'exercer cet art, aucun de ses mouvements, aucune de ses attitudes, malgré sa science, ne sont ce qu'ils doivent être : son corps se porte en avant ou en arrière, tandis qu'il devrait rester dans une situation verticale ; ses jambes se remuent quand elles devraient être immobiles ; les mouvements de sa main ne sont point en accord avec ceux de ses pieds ; en un mot, aucune harmonie n'existe entre lui et son Cheval. D'abord, ce n'est que par une grande contention d'esprit qu'il parvient à faire un des mouvements prescrits dans un cas donné, puis un autre qui soit en accord avec le premier, et enfin à exécuter tous ceux que l'art commande ; et ce qui vient d'être dit pour ce cas particulier, pourrait l'être pour
tous les autres. Petit à petit le même effort d’esprit devient de moins en moins nécessaire ; les mouvements qui se faisaient avec le plus de difficultés et le plus lentement, se font avec aisance et promptitude, et cela dès que l’esprit le juge nécessaire ; enfin, après un exercice plus ou moins long, l’intelligence ne prend plus aucune part à la pratique de cet art : tout ce qu’il exige, se fait en quelque sorte de soi-même. Si le Cheval fait un mouvement contraire à celui dont on lui avait donné le signe, c’est ce mouvement seul, ou plutôt celui qu’il communiquera à son cavalier, qui appelle de la part de celui-ci le mouvement qui le redressera, et cela instantanément, avec la promptitude de la pau- pière qui se ferme pour garantir l’œil, ou de la tête qui se détournée pour éviter un coup : dès lors tous ces principes raisonnés par lesquels nous avons vu com- mencer l’exemple que nous venons de détailler, sont transformés en de simples associations de mouvements, en un pur mécanisme. 

Presque toutes nos actions peuvent prendre ce ca- ractère ; aussi rencontrons-nous tous les degrés par lesquels l’Homme peut passer en ce genre de modification, lorsque nous parcourrons les différentes classes dont se compose une nation et l’ensemble ou la succession des divers peuples, comme nous trouvons tous les degrés de l’Instinct, lorsque nous parcourrons l’ensemble des animaux. Il n’y aurait même rien de trop fort à sup- poser des hommes réduits à un tel état d’abrutisse- ment, qu’ils fussent incapables d’exercer aucun des facultés libres de leur intelligence ; et il ne serait point étonnant qu’on en eût trouvé de semblables autrefois chez les Egyptiens, et qu’aujourd’hui il ne s’en ren- contrât encore de tels chez les Chinois et chez les In- diens. Cependant la différence entre ces hommes dé- gradiés et les animaux serait encore immense. Ceux-ci sont condamnés à rester éternellement soumis à l’in- fluence fortuite des circonstances ; nous, au contraire, qui sommes susceptibles d’apprécié et de connaître ces circonstances, nous pouvons exercer sur elles une autorité puissante : d’où il suit que l’homme seul est susceptible d’une éducation véritable.

L’exercice peut développer les facultés des animaux ; on peut leur faire contracter des habitudes profondes, et, par le secours de l’homme, renforcer ou affaiblir les penchant que lui seraient utiles ou nuisibles.

L’espèce humaine, exclusivement à toute autre, a la faculté d’être éclairée, d’acquérir des idées pures, de s’en faire le type du juste, du beau, du vrai, et de tra- vAILLER à son perfectionnement : c’est là son véritable apantage, et c’est à la faculté de se connaître et à la réflexion qu’elle en est redevable. C’est donc cette fa- culté qui doit faire le principal objet de nos soins et le but de nos efforts dans la culture de toutes les autres. C’est par la réflexion, en effet, que celles-ci se forti- fient, s’élèvent, s’agrandissent, quoique soient le partage des animaux, comme le nôtre. Ainsi, l’instru- ment le plus méprisable s’emboîte suivant la main qui le dirige, et la fin pour laquelle on l’emploie.

INSTIPULÉ. Instipulatus. norn. C’est-à-dire privé de stipules.

INSTITALE. Institale. norn. Genre de Champignons

Gastéromycètes, établi par Fries, qui lui a reconnu les caractères suivants : péridium capituiforme, sessile et solide intérieurement, sporides disséminées sur un pla- teau supérieur, périphérique, ouvert d’une villoïde fugace ; thalle fibroso-membraneux, libre, étendu cir- culairement. Ce sont des fongosides élégantes, brunes, répandues çà et là, sur le trone des arbres.

INTEGRIFOLIÉ. Integrifolius. norn. Végétal dont les feuilles sont entières, sans aucun indice de division.

INTEGROSTOME. Integrustomus. norn. Coquille univalve, dont l’ouverture ou la bouche est entière en avant.

INTELLIGENCE. V. Instinct.

INTERAFINES. Interafini. norn. Épi- thète qui désigne deux petites crétes ou squamules qui font quelquefois saillir, au côté interne du premier ar- ticle des antennes des insectes Myridaires, les pièces que divers entomologistes appellent Antennaires.

INTERDILATÉ. Interdilatatus. norn. Se dit des squam- mes du péricline, quand, étant disposées sur plusieurs rangs, celles qui sont intermédiaires sont plus larges.

INTERFOLIÉ. Interfoliaceus. norn. Les fleurs sont Interfoliées quand elles naissent alternativement en- tre chaque paire de feuilles opposées.

INTERGERION. Intergerium. norn. On appelle ainsi la loiison en manière d’arète ou de carène, ordinaire- ment saillante supérieurement, qui forme la languette derrière le menton des Plimélaires et de beaucoup d’au- tres Coléoptères, surtout parmi les Lamellicornes.

INTERPOSITIF. Interpositiens. norn. Les étamines sont Interpositives quand elles sont placées entre les divisions du calice ou de la corolle; on nomme Interpo- sitives, plusieurs éloisons placentaclines partant en divergeant de l’axe central d’un péricarpe multivaive, et allant s’unir chacune à l’une des sutures, en sorte qu’elles alternent avec les valves. Les pétales qui al- ternent avec les divisions calicales, ce qui arrive presque toujours, sont Interpositifs.

INTERRANÉ. Interranens. norn. Végétal qui, comme la Truffe, croît et végète dans le sein même de la terre.

INTERSTICES VASCULAIRES. norn. Raspail nomme ainsi les lacunes en forme de canaux, qui, dans les tissus des végétaux, ont lieu par le dédoublement des parois des cellules; c’est par ces Interstices que les cellu- les se dessinent sur les coupes microscopiques; à cause de la différence qui existe entre le pouvoir réfrin- gent de leur capacité et celui des substances qui rem- plissent les cellules.

INTERSTINAUX, 2001. Aussi nommés Vers des intes- tins, Helminthes et Entozaires. On désigne par ces mots, plus ou moins synonymes, un groupe d’animaux invertébrés, dépourvus de membres, d’organes de cir- culation et de respiration, dont les seuls caractères communs sont de naître, vivre, engendrer et mourir dans le corps d’autres animaux vivants. Pendant fort longtemps on n’a guère connu que les plus communes des espèces qui vivent dans l’homme et dans les êtres domestiques. On n’avait sur leur compte que des don- nées extrêmement vagues; on ne les considérait que sous le rapport des maladies qu’ils occasionnent ou qu’on les supposait occasionner. Ce n’est guère que vers

L'organisation des Entozoaires, assez complexe dans les plus parfait, devient d'une extrême simplicité dans les derniers êtres de ce groupe, et ces divers degrés de complication dans la structure, nécessitent des partages en plusieurs divisions plus ou moins naturelles, et qui n'ont souvent entre elles que fort peu d'analogy. Il est assez facile de reconnaître que les Vers intestinaux appartiennent aux dernières séries du règne animal; mais où peut être leur place naturelle dans un cadre zoologique? Là, la difficulté. Des modifications organiques nécessitent par leur singulière habitation établissent des différences essentielles entre eux et les animaux qui paraissent leur ressembler le plus; l'analogie se réduit aux formes extérieures seulement et n'a plus de valeur que celle qui existe entre un Serpent et une Anguille, une Ilydre (Hydra) et une Seiche. Soit qu'on rapproche isolément chaque couple d'Entozoaires des animaux avec lesquels ils semblent avoir de l'affinité, soit qu'on en fasse une classe distincte, ils formeront toujours un groupe latéral et hors de rang.

Linné, qui n'a connu qu'un très-peu nombre d'Intestinaux, et les auteurs qui ont suivi sa méthode, les ont placés en tête de la classe des Vers. Cuvier en forme la seconde classe des Zoophytes; il y réunit les Lernies et les Planaires. Lamarck en fait les deux premiers ordres de sa classe cinquième; il y joint les Pla- naires et les Dragoneaux. Rudolphi pense qu'une partie
des Entozoaires, les Nématoides, pourrait être rapproché des Annelides, et le reste rejeté in chaoticum regnum Zoophytorum, sans leur assigner de place particulière. Enfin Blainville forme plusieurs classes des Vers intestinaux, et les rattache à différents types de la série animale. La première, celle des Entomozoaires apodes, est réunie au type troisième du premier sous-régné; la deuxième, celle des Subannelidaires ou Gastroryzaires, au deuxième sous-régné; la troisième, celle des Monadaires, est placée dans le troisième sous-régné.

Les auteurs de classifications générales des animaux et ceux de traités particuliers sur l'hélimnologie, ont divisé les Entozoaires en différents ordres et genres, et se sont efforcés avec plus ou moins de succès à rendre ces divisions et subdivisions naturelles et faciles pour l'étude. Les bornes imposées à cet article s'opposant à ce que toutes les méthodes puissent être présentées ici de manière à les faire apprécier, on se bornera à mentionner celle qu'a suivie Rudolfi dans son Sympotis; elle semble la plus simple, la plus commode, la meilleure enfin pour l'étude. Dans cette division emprun- tée à Zeder, les Entozoaires sont répartis en cinq ordres.

I. Les Nématoides. — Vers à corps allongé, cylindrique, élastique, ayant un canal intestinal avec deux orifices; un antérieur ou bouche, un postérieur ou anus; les organes sexuels mâle et femelle sur des individus différents. Cet ordre renferme les genres: Filaire, Trichosite, Trichocéphale, Oxyure, Caculian, Spiroptère, Physaloptère, Oxyuridés, Ophiostome et Liorhyque.

II. Les Acantocephales. — Vers à corps cylindri- que, élastique, ayant à leur extrémité anterieure une trompe rétractile, garnie de crochets cornés; les organes sexuels mâle et femelle sur des individus différents. Cet ordre ne renferme que le seul genre Échinorhynque.

III. Les Trématodes. — Vers dont le corps est mou, aplati ou cylindroïde; ils ont des sucsions en forme de cupule, dont le nombre et la position varient suivant les genres; les organes sexuels mâle et femelle sont distincts, mais réunis sur le même individu. Cet ordre renferme les genres: Monostome, Amphilome, Distome, Tristome, Pentostome et Polystome.

IV. Les Cestoïdes. — Vers dont le corps est allongé, aplati, mou, articulé ou non articulé; quelques-uns ont la tête ornée de franges ou lèvres; dans la plupart elle est munie de sucsions en forme de fossette ou de cupule, dont le nombre est de deux ou de quatre; les organes génitaux sont réunis sur le même individu. Cet ordre renferme les genres: Giroffe, Scolex, Gymnorhynque, Tétrarhyque, Sigule, Tricéphale, Botriocéphale et Conia.

V. Les Cysticerques. — Vers dont le corps, aplati ou cylindroïde, est muni en avant de fossettes, de cupules ou de quatre trompes garnies de crochets, et se termine en arrière, par une véicule remplie d'un liquide incolore et transparent. Point d'organes sexuels distincts. Cet ordre renferme les genres: Floriceps, Cysticerque, Comère et Echinocœque.

On trouvera aux mots respectifs qui les expriment, la description détaillée des ordres, et surtout des genres; on pourra y prendre une idée exacte de la structure des animaux qu'ils réunissent, de leurs formes, de leurs fonctions et du degré d'analogie qui peut exister entre les êtes de ce groupe.

Un des points les plus obscurs dans l'histoire des Vers intestinaux, c'est de savoir comment ils parviennent dans le corps d'un animal, s'ils viennent du dehors ou s'ils se forment dans les animaux, et, dans ce cas, s'ils peuvent se communiquer d'un animal à un autre. Ces questions, difficiles à résoudre, sont traitées avec soin et détails dans l'ouvrage de Rudolfi, intitulé: Entozooorum Historia Naturalis, et dans le Traité des Vers intestinaux de l'Homme, par Bremer (traduction française). Quiconque voudra approfondir la matière, doit nécessairement consulter ces deux excellents ouvrages. On se contentera de rapporter sommairement ici les principaux arguments qui peuvent servir à baser une opinion à cet égard. Les Entozoaires sont-ils des animaux extérieurs? On a prétendu que les mêmes Vers qui vivent dans les animaux se trouvent également sur la terre ou dans l'eau. Un examen superficiel a pu seul conserver cette idée, à l'égard de quelques Nématoides qui présentent l'apparence de certaines Annelides, et pour quelques Distomes que l'on aura confron- du dans des Plaïnées; mais la plupart des Entozoaires ont des formes, et tous une structure intérieure, parti- culièrement, qui ne permettent pas de les confondre avec les Vers externes. On les trouverait en abondance sur la terre ou dans l'eau, puisqu'ils ne seraient qu'acci- dentellement dans les animaux; et cela n'est pas. Tous les Vers extérieurs, introduits dans les voies digestives, meurent promptement et sont constamment digérés.

On a supposé encore que les Vers extérieurs, intro- duits dans le corps des animaux, soit développés, soit à l'état de germe, y subissaient des transformations et prenaient l'aspect et l'organisation que l'on reconnaît aux Vers intestinaux. Cette hypothèse, qui pourrait s'é- tayer sur ce qui arrive à la plupart des insectes et à quelques Reptiles, n'est prouvée, pour les Entozoaires, par aucune observation directe. Il est de fait que tous les animaux de la classe des Vers externes ne subissent point de transformations, dans le cours de leur exis- tence. Les helminthologues de Vienne, qui ont disserté plus de cinquante mille animaux dans le but de découvrir les Entozoaires, Rudolfi, Eudes Desloun- champs à qui est dû cet article, et beaucoup d'autres helminthologues qui ont fait également, dans ce but, un grand nombre de dissections, n'ont jamais rencontré, dans les animaux, de Vers vivants qui n'esiussent tous les caractères des vrais Entozoaires; jamais ils n'ont rencontré un seul pendant l'œuvre d'une trans- formation quelconque. Comment des Vers venus du dé- hors pourraient-ils s'introduire au milieu d'organes qui n'ont aucune communication avec l'extérieur? .... Certaines genres et espèces d'Entozoaires ne se trouvent jamais que dans les mêmes organismes. Les Vers intesti- naux se conservent et engendrent au milieu des or- ganes où ils sont placés; ils meurent presque aussitôt qu'ils en sont sortis, etc., etc.
Les œufs d'Entozoaires, sortis du corps des animaux, soi après la destruction de ceux-ci, soit par leurs déjections, peuvent-ils se communiquer à d'autres par la voie des aliments, des boissons ou de la respiration ? Cette hypothèse ne peut être soutenue, si l'on veut tenir compte des observations suivantes. D'abord il est des Vers intestinaux qui n'ont point d'œufs ni de moyens de reproduction connus. Les animaux carnassiers ne sont pas plus exposés aux Vers que ceux qui se nourrissent de plantes et qui brouent avec soin leur nourriture. Comment les œufs des Entozoaires, si délicats et qui se pourrissent si promptement par l'humidité, pourraient-ils se conserver dans les eaux qui servent de boisson aux hommes et aux animaux ? Comment pourraient-ils, étant desséchés par l'air, être encore suscceptibles d'école ? Comment pourraient-ils rester suspendus dans l'atmosphère, eux qui sont spécifiquement plus pesants que l'eau ? Comment pourraient-ils se transmettre les espèces d'Entozoaires vivipares ? Par quelle voie enfin pourraient s'introduire ceux qui ne doivent se développer que dans les organes sans communication avec l'extérieur ? De tous les Hommes, ceux qui étudient et disssèquent les Vers intestinaux devraient, sans contredit, être les plus exposés à en être affectés. Il n'est point d'exemple qu'aucun helminthologiste s'en soit plaint. On a nourri pendant quelque temps des animaux avec des Entozoaires seulement ; on les a tués, ils se sont trouvés exempts de Vers, etc., etc.

Les animaux reçoivent-ils de leurs parents, soit par l'acte de la génération, soit par la nutrition dans le sein de leur mère ou par l'allaitement, les germes des Vers qu'ils pourraient offrir par la suite ? Pour soutenir cette hypothèse, il faut d'abord admettre que les premiers animaux créés renfermaient en eux toutes les espèces de Vers particuliers à leur race, et si l'on considère combien d'espèces on rencontre chez quelques animaux, les parents primitifs de ceux-ci auraient été de véritables magasins d'Entozoaires. Comme il est d'observation que l'on ne rencontre certains Vers que bien rarement, il faudrait admettre que leurs germes eussent pu passer, sans se développer, dans le corps de plusieurs individus, pendant plusieurs générations successives. Pour qu'ils pussent être transmis par l'acte de la génération, il faudrait qu'ils existassent dans le sperme du mâle. Et comment pourraient-ils s'introduire au travers des membranes de l'eau fécondé ? Comment y parviendraient-ils des Entozoaires vivipares et celles qui n'ont point de germes ? Pour supposer que les Vers proviennent de la mère et sont portés à son embroyon ou dans ses ovaires, il faudrait admettre que les œufs des Vers qui peuvent séjourner dans les différents organes de la mère, seraient d'abord absorbés par ses vaisseaux lymphatiques, portés ensuite dans le torvent de la circulation, puis exhalés à la surface du placenta, absorbé ensuite par les vaisseaux de cet organe, portés dans le système circulatoire du fœtus, et après tout ce tortueux circuit, arriver enfin dans les organes où ils devront se développer plus tôt ou plus tard. Cette théorie spécieuse jusqu'à un certain point, en l’appliquant aux animaux qui font leurs petits tout formes, devient bien plus impro-

bable pour les animaux ovipares. Mais la plupart des Entozoaires ont des œufs d'un volume assez considérable pour être aperçus facilement à la vue simple. Comment pourraient-ils traverser les vaisseaux exhalants, dont le diamètre est infiniment plus petit que celui de ces œufs ? Les Entozoaires vivipares présentent dans cette théorie une difficulté insurmontable. Enfin on ne pourrait s'empêcher d'admettre qu'il n'y aurait que le plus petit nombre d'œufs absorbés qui parviendraient à leur destination ; il devrait y en avoir beaucoup dans les fluides circulatoires ; ils sont assez volumineux pour qu'on puisse les y apercevoir. Jamais on n'en a vu dans le sang ou dans la lymphe ; les mêmes difficultés se présentent dans toute leur force pour la communication par l'allaitement, encore ce mode de communication ne pourrait-il avoir lieu que chez les Mammifères, etc., etc.

Aucune de ces hypothèses ne peut donc rendre raison de l'origine et de la communication des Vers intestinaux ; il en est une dernière admise presque généralement : c'est la génération spontanée ou primitive, à laquelle on est pour ainsi dire amené par l'exclusion nécessaire des autres. Cette question, l'une des plus hautes et des plus avouées de la physiologie transcendantale, ne se rapporte pas seulement aux Entozoaires, mais à plusieurs autres groupes des derniers êtes organisés. Il est à peu près impossible d'isoler la parti qui peut se rapporter aux Vers intestinaux, et il deviendrait nécessaire d'entrer dans des développements qu'interdit cet ouvrage ; il faut recourir aux auteurs originaux, tels que la Biologie de Tréviranus, la Dissertation de Brown sur l'origine des Vers intestinaux, l'histoire des Entozoaires de Rudolph, le Traité des Vers intestinaux de l'Hommte par Bremer, etc.

On a beaucoup élargi les maladies occasionnées par la présence des Vers intestinaux. Tous les jours on découvre, en ouvrant des animaux, des quantités énormes de Vers qui ne paraissent les incommoder en aucune façon. Cependant ils occasionnent souvent chez l'Homme des accidents assez graves, qui réclament toute l'attention des médecins. Dans tous les cas, leurs efforts doivent tendre à chasser et à prévenir la multiplication de ces hôtes incommodés et quelquefois dangereux. Chaque espèce de Vers nécessite presque toujours un traitement prophylactique et curatif particulier ; et une infinie de moyens ont été proposés ou employés pour parvenir à ce double but.

INTESTINS. 2001. Ce nom désigne communément cette portion du tube digestif contenue dans l'abdomen. Peut-être vaudrait-il mieux étendre son acceptation à l'ensemble du canal alimentaire, organe caractéristique de la presque totalité des animaux, et pourtant si diversement configuré chez les différentes tribus qui en sont munies. Il ne sera donc pas uniquement question ici du canal intestinal, mais de ce qui concerne l'estomac et l'oesophage, dont l'histoire a été renvoyée à cet article.

Laisant de côté ces êtres équivoques, où nos sens, aidés même d'instruments grossissants, n'ont pu découvrir de traces d'intestins, nous disons que le principal caractère de tout animal compliqué est d'avoir
une cavité digérante, où des substances venues du dehors, soumises à l’action de la vie, finissent par fournir des principes qui entretiennent ou excitent celle-ci. Tout être vivant, en effet, s’accroît, s’use et se répare; tout être vivant reçoit en lui de nouvelles molécules, et rejette hors de lui d’autres molécules, détachées, on ne sait comment, pour le mouvement de la vie: voilà ce qu’on appelle la nutrition, laquelle n’est qu’un continu rajouississement des organes, dès que ceux-ci ont cessé de s’accroître.

Les végétaux puisent dans le sol qu’ils pénètrent, les sucs qu’ils absorbent, dans l’atmosphère, les fluides qui les excitent et les nourrissent; leurs racines et leur écorce font en eux l’office des Intestins. Ils n’ont pas plus besoin de mouvement pour atteindre leur nourriture, qu’ils n’ont besoin d’une cavité intérieure pour la préparer. Mais la chose est bien différente pour les animaux: isolés à la fois du sol qui les supporte et des corps dont ils doivent se nourrir, c’est dans leur intérieur même qu’ils ont un réceptacle pour leurs aliments, possédant en outre la faculté de les discerner avec des organes propres à se les approprier. Ils sentent, ils se meuvent, ils digèrent; ils ont conséquence des Intestins. Nous avons dit que l’intestin varie jusqu’à l’inhumé dans les diverses classes d’animaux: effectivement, s’il est l’organe essentiel et à peu près unique du Ver et du Polype, dont le but aussi presque exclusif est de vivre en se nourrissant, cet intestin ne semble plus qu’un corps accessoire dans une organisation compliquée comme celle des Oiseaux et des Quadrupèdes. Encore bien que toutes les fonctions ne fassent que dériver de la digestion, la digestion ici ne semble plus qu’un moyen d’une vie plus ample et plus parfaite. Mais alors le but est évidemment pris pour le moyen. Nous savons bien qu’on est tenté de penser que l’estomac est fait pour des sens aussi parfaits, pour des mouvements si savamment coordonnés. Nous savons encore qu’il serait peut-être consolant d’oublier que les nerfs et les muscles, quelque admirables qu’en soient l’accord et le concours, ne sont que les serviles instruments d’un estomac dont ils aident à satisfaire les appétits.

 Là où l’intestin est à lui seul presque tout l’animal, il est aussi à peu près dans toute son étendue: il travaille, il digère pour lui seul le plus simplement et avec le moins de frais et de temps possible; mais l’organe devient plus diversifié, plus compliqué, et ses fonctions moins uniformes, à mesure qu’on s’élève dans l’échelle animale. Le tube digestif semble se compliquer à proportion de l’organisation tout entière dont il est la base. Des organes variés et nombreux demandent des sucs mieux élaborés. De là, dans les animaux déjà élevés dans l’échelle, cette division du canal alimentaire en Estomac qui aliére les aliments, en Pharynx, Bouche, Oesophage, qui les recueillent, les divisent, les humectent de sucs et les conduisent à l’estomac, en Intestins qui les élaborent, les analysent partiellement, les absorbent, et finalement en rejettent les débris; de là aussi les différents noms donnés aux différentes parties de l’intestin, d’après sa forme, sa position, sa texture et ses fonctions.

On pourrait faire l’histoire de l’organisation tout entière à propos des seuls Intestins. Tout, en effet, semble, en dernier résultat, se rapporter à eux dans le corps d’un animal compliqué: tous les organes qu’on pourrait nombrer semblent n’être que des vassaux de l’estomac; depuis les glandes salivaires, qui donnent un fluide auxiliaire à la digestion, jusqu’au foie dont la bile la paracheve; depuis les membres qui saisissent les aliments, jusqu’aux vaisseaux lactés qui traitent loin de l’estomac le chyle qu’il a formé; depuis les sens qui découvrent les aliments, enfin depuis le cerveau qui les veut, les désire et les choisit, jusqu’aux Intestins qui rejettent machinalement leurs débris, jusqu’aux poumons, jusqu’aux branches ou trachées qui purifient le chyle en le mélangé à l’air, jusqu’au cœur, même, qui le répand sans profusion et le distribue sans partialité à toutes les parties du corps. En un mot, point d’organe dont l’estomac ne soit tributaire, comme aussi nul organes dont l’action n’aboutisse à l’estomac ou n’en dérive; point de fonction dont la digestion ne soit finalement ou le but exprès ou le moyen nécessaire.

Tout est si bien enchaîné dans les corps vivants, si grande est l’influence des Intestins sur le reste des organes, qu’on peut juger des autres parties et préconcevoir les autres fonctions d’après une connaissance bien acquise du tube digestif et de la digestion. Réciproquement, de l’étude approfondie des autres organes, pourrait se déduire, jusqu’à certain point, la constitution du tube intestinal, comme aussi les mœurs et les besoins, les poumons et les passions, le caractère et le degré d’énergie de l’animal qu’on aurait intérêt de connaître. Il suffit, par exemple, de savoir qu’un animal a de formes grêles, que son intestin est court, son estomac peu charnu, pour prédire qu’il est carnassier, qu’il est vigoureusement armé, qu’il est vif dans ses mouvements et terrible en ses entreprises, qu’il est plein de passions et de vices, fertile en ruses pour éduquer le combat, ou doué d’une puissance qui l’y fait souvent trouver la victoire. On sait également que les animaux herbivores ont généralement l’estomac et les Intestins plus amples, des formes plus massives, des mouvements plus lents, et une vie moins active.

**Divisions du canal alimentaire.**

Quand l’appareil digestif ne consiste pas, comme chez les derniers ou les plus simples des animaux, dans un sac percé d’une seule ouverture qui fait à la fois l’office de bouche et d’anus, il a assez ordinairement la forme d’un canal musculo-membraneux, à peu près cylindrique, présentant, au point de son étendue, un renflement: c’est par exemple ce qui s’observe chez l’Homme. De cette disposition résulte la division du canal alimentaire en trois portions, savoir: le segment qui précède le renflement, ou celui par lequel les aliments y pénètrent, ce renflement lui-même, et enfin le segment qui le suit, ou par lequel les aliments en sortent: ces trois parties sont: l’Oesophage, l’estomac et l’intestin.

Bien de plus facile que de retrouver cette division, établie d’abord par l’anatomie humaine, chez beaucoup d’animal, chez les plus voisins de l’Homme par exemple: mais il n’en cas pas de même chez beaucoup d’an-
tres. Tantôt en effet le renflement disparait : c'est le cas d'une partie des animaux invertébrés. Tantôt, au contraire, au renflement stomacal se jettent d'autres renflements, en sorte qu'il devient difficile de le reconnaître. Ces renflements accessoires sont connus sous divers noms, et se rencontrent dans plusieurs classes très-différentes.

Des trois segments du canal alimentaire, le plus considérable par son étendue est l'intestin proprement dit, nommé aussi Canal intestinal, parce qu'on l'a considéré comme un canal particulier, ayant lui-même ses subdivisions. D'après des considérations purement spécifiques et particulières à l'Homme et à quelques animaux très-voisins, puisqu'elles ne portent que sur des différences dans les dimensions ou la disposition de quelque partie, on l'a subdivisé en six segments nommés Duodénum, Jéjunum, Iléon, Cæcum, Colon, Rectum. Les trois premières de ces six portions forment ce qu'on a nommé l'intestin grêle, et les trois dernières, le gros Intestin. Cette autre division, établie aussi par l'anatomie humaine, ne l'est pas arbitrairement comme la première. On voit, par les noms mêmes donnés aux deux segments de l'intestin, qu'ils se distinguent par une différence de volume. Très-bonne sans doute pour l'anatomie de l'homme, elle peut cependant difficilement, et il en est de même de toute division fondée sur des différences de forme ou de dimensions, être adoptée par l'anatomie comparée. C'est ce qu'indique particulièrement la nouvelle Théorie de Geoffroy Saint-Hilaire, suivant laquelle, lorsqu'il s'agit de rapports généraux et philosophiques, il faut s'attacher aux connexions, et négliger les considérations de forme et de volume, qui spécifiquement sont au contraire de toute importance. C'est d'après ces vues que ce professeur a divisé l'intestin en deux portions : l'une qui s'étend de l'estomac au cæcum, c'est l'intestin antérieur ou anté-cœcal, et celle qui s'étend de ce même cæcum à l'anus, c'est l'intestin postérieur ou post-œcal (Phil. anat., t. i., p. 270). Cette nouvelle division, en même temps qu'elle est fondée sur le principe des connexions, l'est aussi sur le mode de développement de l'intestin.

Structure du canal alimentaire.

Les parois du canal alimentaire sont formées de plusieurs tuniques qui sont, en comptant de l'intérieur à l'extérieur, la muqueuse, la néréuse ou cellularée, la musculose et la séreuse ou péritonéale. Mais celle-ci n'existe pas, comme les trois premières, dans toute son étendue : c'est une simple expansion du péritoine qui recouvre seulement presque toute la portion contenue dans la cavité de l'abdomen. La tunique néréuse, rejetée par plusieurs anatomistes, est un tissu lamineux, assez dense, qui unit la muqueuse et la musculose, et qui contribue pour beaucoup à déterminer la forme du canal. La musculose est généralement composée de deux couches plus ou moins minces de fibres musculaires : l'une longitudinale, l'autre circulaire. Mais, dans certaines portions du canal, comme dans le gésier ou l'estomac des Oiseaux, elle est remplacée par des muscles considérables, ou plutôt ces muscles, ordinairement membriformes et minces, sont alors portés à leur maximum de développement. La membrane muqueuse est nommée aussi vêteuse : elle présente à sa surface de nombreuses papilles, de petites glandes et des orifices de vaisseaux exhalants et de vaisseaux absorbants, sièges d'une perspiration et d'une absorption considérables.

Chez les animaux inférieurs, l'organe digestive ne consiste que dans une simple duplication de la peau ; et s'il n'en est pas tout à fait identique de même chez les animaux supérieurs, on peut voir, par ce qui vient d'être dit, qu'il y a du moins la plus grande analogie entre ces deux membranes.

On remarque, dans certaines parties de la surface interne du canal, divers replis qui prennent, selon leur importance et leur structure, tantôt les noms de valvules, tantôt ceux de replis et de rides. Les valvules sont des replis des trois membranes internes. On en trouve généralement une (cætule pylorique) au Pylore, c'est-à-dire à l'ouverture de l'estomac dans l'Intestin, et une autre (cætule de Baehr) à l'embouchure de l'intestin grêle ou anté-cœcal dans le gros Intestin ou post-cœcal. Les replis et les rides ne contiennent pas, dans leur épaisseur, la membrane musculose : ils diffèrent en ce que les replis sont constants, et que les rides n'existent que momentanément. Telles sont les rides de l'estomac et de l'œsophage, qui disparaissent dès qu'ils sont distendus par les aliments. De nombreux replis existent dans l'intestin grêle : ou les nomme improprement valvules conniventes.

Telle est la structure générale du canal alimentaire ; mais cette structure varie suivant les régions, et, dans les mêmes régions, suivant les classes où l'on observe. Nous avons déjà en l'occasion d'indiquer les variations de la membrane musculose, tantôt d'une extrême ténuité ; et tantôt si épaisse, qu'on ne peut véritablement plus lui donner ce nom. Nous ajouterons quelques autres détails. L'aspect de la membrane muqueuse, à sa face interne, varie beaucoup : elle est tantôt lisse et comme veloutée, tantôt hérissee de papilles, quelquefois extrêmement considérables, comme chez le Rhinocéros ; tantôt creusée, au contraire, ou d'une infinité de fossettes, comme chez certaines Tortues et chez l'Ês-urgeon, ou de petits sillons, comme chez le Crocodile et la Grenouille. Mais elle présente surtout des modifications extrêmement remarquables dans l'estomac des Luminants, modifications dont il sera traité en détail dans un autre article. V. Ruminants.

Nous devons dire ici quelques mots des annexes du canal alimentaire. Le principal est le Pôle, énorme glande qui sécrète la bile et la verse dans le duodénum. Le foie est un des viscères qui se retrouvent le plus constamment dans la série du règne animal ; seulement dans beaucoup d'espèces il n'a plus, comme dans les animaux supérieurs, une poche qui sert de réservoir pour la bile ; poche qu'on a nommée vésicule biliaire ou vésicule du fèl. Le Pancreas est une autre glande d'un volume moins considérable, et qui sécrète une liqueur particulière, connue sous le nom de suif pancréatique, versée aussi dans le duodénum, et tout près de l'orifice des vaisseaux biliaires, par un ou par plusieurs conduits. Quelquefois le conduit pancréatique
et le conduit bilaire se réunissent pour former un seul canal. Le pancréas existe moins constamment que le foie, et sa structure varie beaucoup.

**Disposition du canal alimentaire.**

Chez l'Homme et chez les Mammifères, la cavité du corps est divisée en deux grandes cavités nommées **Pectorale et Abdominale**, par le Diaphragme. La disposition considérable tend horizontalement au-dessous du cœur et des poumons. L'esophage est placé dans la première de ces cavités; et tout le reste du canal alimentaire, avec ses annexes, est situé dans la cavité abdominale, qu'il remplit presque entièrement. C'est sur cette seconde portion qu'on observe la tunique péritoniale qui existe à peu près sur tous les points.

Mais il n'en est plus ainsi, ni dans les classes inférieures, ni chez les embryons même des Mammifères, où le diaphragme, au lieu de ces petits trous qui, chez l'Homme par exemple, donnent passage aux vaisseaux et à l'esophage, présente au centre une énorme ouverture. Seulement cette ouverture, qui diminue rapidement chez l'embryon du Mammifère, à mesure qu'il se développe, conserve d'une manière permanente, chez les Ovipares, un diamètre presque égal à celui du corps lui-même; et tellement qu'on a dit tous ces animaux privés de diaphragme; au lieu de dire, comme on le devait, qu'ils ont un diaphragme rudimentaire, et existant seulement vers la circonférence. De cette disposition, qu'explique parfaitement la belle et si féconde loi du développement excentrique des organes, découverte par Serres, résultent la non distinction des cavités pectorale et abdominale, et, par suite, plusieurs effets. Ainsi, une grande portion des viscères abdominaux, chez beaucoup d'Ovipares, et même le foie, chez les embryons de Mammifères, remontent vers la cavité pectorale. C'est aussi par un effet de cet état rudimentaire du diaphragme, que le péritoine, chez les Oiseaux, tapissa la dernière portion de l'esophage, et qu'enfin, dans cette même classe et dans d'autres, il se confond avec la plèvre. Au reste, ce diamètre considérable de l'ouverture du diaphragme, comme aussi presque tous les caractères des classes inférieures, ne s'observe pas seulement chez les embryons, dans la classe des Mammifères, mais aussi chez des monstres. Ainsi, Isisore Geoffroy Saint Hilaire a vu un monstre humain, chez lequel le diaphragme était ouvert dans une grande étendue, ce qui avait permis à une portion du foie et des Intestins de passer dans la poitrine; cet enfant avait vécu quinze jours. Il s'est présenté plus récemment (Journ. des Scienc. Mém., août 1825) un cas semblable où l'estomac était passé dans la poitrine. Enfin, plusieurs fois même, on a vu le diaphragme manquer entièrement.

Quoi qu'en soit, l'Intestin difère du reste du canal alimentaire en ce qu'il forme, du moins dans la plupart des animaux supérieurs, de nombreux replis ou enroulements sur lui-même, et c'est ce qu'on a nommé **circonvolutions**. Cette disposition permet au canal alimentaire d'acquérir des dimensions considérables; il a, par exemple, chez certains Herbivores, plus de trente fois la longueur du corps.

Pour bien concevoir ce qu'est le cecum, on peut le considérer comme un Intestin à part, sur lequel viennent s'entrer l'Intestin anté-cecal et l'Intestin post-cecal, et qui leur sert ainsi de point de réunion. L'Intestin post-cecal se continue avec lui; aussi le cecum est-il souvent considéré comme un simple segment de celui-ci; tandis que l'Intestin anté-cecal s'insère à quelque distance de son antre extrémité, en sorte qu'il reste, entre cette insertion et l'extrémité du cecum, un espace particulier, sorte de cul-de-sac, de cavité aventure, d'où le nom de cecum. Tous les anatomistes ont attaqué à ce cecum une grande importance, les uns, comme nous l'avons vu, sous le rapport de ses connexions, d'autres à cause des fonctions qu'ils lui attribuaient, d'autres enfin à cause de vues particulièrement sur la formation de l'intestin. Nous ne ferons aucune remarque sur cette dernière opinion, ce qui nous mènerait à la question aussi difficile qu'importante, de la formation de l'intestin, pour laquelle nous renvoyons aux ouvrages d'Oken et de Meckel. Mais, quant à la question de l'importance physiologique du cecum, nous remarquerons que plusieurs familles très-naturelles, renferment à la fois des genres pourvus de cecum, et d'autres qui en sont privés.

**Variations générales du canal alimentaire dans le Règne Animal.**

Le canal alimentaire offre de grands rapports chez tous les animaux qui ont le même genre de nourriture, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent; mais, alors que l'intestin, chez les Mammifères, détermine à peu près de grands rapports, il n'en va pas de même pour les autres classes. En effet, l'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores. L'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores. L'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores. L'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores. L'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores. L'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores. L'intestin des Carnivores est un simple tube, et l'Intestin des Omnivores est un simple tube. C'est ainsi que chez les Carnivores il n'est que trois fois aussi long, ou, en d'autres termes, il est cinq fois moins proportionnellement long, que chez certains Herbivores.
Josep, dont l'intestin a une longueur proportionnelle un peu plus considérable : c'est ainsi que même le côcum et la distinction en gros intestin et en intestin grêle viennent à disparaître. Tous ces faits montrent qu'il est faux qu'on puisse dire d'une manière absolue, que l'appétit carnassier d'un animal est en raison inverse de la longueur de son canal intestinal : on voit que d'autres considérations modifient ce rapport.

L'intestin des Carnivores et celui des Herbivores ne diffèrent pas seulement par leurs dimensions; ils diffèrent aussi par leur structure. Chez les premiers, la membrane péritonéale est très épaisse, et la musqueue très mince ; tandis que chez les Herbivores, celle-ci a une épaisseur considérable, la péritonéale étant au contraire d'une extrême ténuité. On doit la connaissance de ce fait intéressant, et encore peu connu, à Labarre, auteur de la belle et utile découverte des moyens de désinfection par le chlorure de soude. Béclard paraît aussi avoir découvert le même fait qu'il mentionne dans son Anatomie générale.

Le canal alimentaire varie beaucoup aussi suivant les âges, et nous rapporterons ici quelques observations à ce sujet. L'estomac de l'homme est, comme on sait, un estomac simple; mais il n'en est pas de même chez son embryon. Chez celui-ci, on observe, vers le milieu de l'estomac, un étranglement qui le partage en deux poches très-distinctes, et même il n'est pas très-rare d'observer encore chez les adultes quelques vestiges de cette division. Alors aussi, le duodénum, qui n'est point encore fixé, et qui ne présente pas trois courbures, comme dans l'adulte, est, de même que l'estomac, divisé en deux cavités par un collet formé à l'insertion des vaisseaux biliaires. Ainsi il existe à cette époque, à l'entrée du canal intestinal, quatre poches bien distinctes. Un autre fait très-remarquable, c'est qu'à la même époque le grand cul-de-sac de l'estomac est de beaucoup surpassé en étendue par le petit cul-de-sac qui mériterait alors véritablement le nom contraire. Le grand cul-de-sac n'acquiert ses dimensions normales que lorsque le lobe gauche du foie perd, par la série des développements, le volume considérable qu'il avait d'abord. Toutes ces observations, dues à Serres, sont d'un grand intérêt tant pour l'anatomie humaine que pour l'anatomie comparée. L'intestin post-cœcau, nommé ordinairement gros intestin, ne mérite nullement cette dernière qualification, pendant les deux premiers tiers de la gestation; car il n'a alors qu'un volume fort inférieur à celui de l'intestin anté-cœcal; c'est alors véritablement l'intestin grêle qui est le gros intestin : nouvelle confirmation de ce qui a été dit sur le peu de constance des formes et des dimensions. D'autres observations fort curieuses du même anatomiste, sont celles qui concernent les rapports du cœcum avec le testicule droit. On sait que, pendant la première période de la gestation, les parois de l'abdomen n'étant pas encore formées, les Intestins flottent extérieurement, l'embryon réalisant alors les conditions des monstruosités nommées éventrations ; quand les téguments viennent à se former, le cœcum se place vers l'ombilic; plus tard il se porte peu à peu à droite, et va se placer au-dessus du testicule de ce côté; puis à mesure que le testicule descend, il descend également, le suivant toujours; et il ne se fixe dans la fosse iliaque, à la place qu'il doit conserver, que lorsque le testicule est arrivé dans les bourses. Ces rapports sont si constants, que Serres, ayant en occasion de disséquer plusieurs sujets chez lesquels le testicule n'était pas tout à fait descendu dans les bourses, a reconnu que le cœcum s'était aussi arrêté dans sa progression, et n'avait pas la position qu'il offre dans l'état normal. Enfin, le savant anatomiste a observé des rapports analogues, chez la Femme, entre le cœcum et l'ovaire.

On a remarqué fort anciennement que l'intestin était beaucoup plus long chez le Tétrard que chez le Batracien qui doit en provenir. Meckel a reconnu que les embryons ont aussi des Intestins proportionnellement très-long, et Serres, en vérifiant ces observations, a reconnu que cela était vrai, même des embryons de Ruminants; nouvelle preuve sans réplique qu'il n'est pas exact de dire que plus un animal est herbivore, plus ses Intestins ont de longueur.

De l'état rudimentaire du gros intestin, chez les Oiseaux.


On sait que le canal intestinal est nourri par deux grosses artères, naissant de l'aorte abdominale, et nommées mésentériques supérieure et inférieure. L'intestin nutrit seulement la dernière portion de l'intestin post-cœcal; la supérieure nourrissant son autre partie en même temps que l'intestin anté-cœcal. Tous les anatomistes sont bien d'accord sur l'analogue de celle-ci chez les Oiseaux; mais le célèbre Tiedemann avait considéré comme représentant l'intestin supérieure, une artère considérable comme elle par son calibre, et se portant, comme elle aussi, sur la termination de l'intestin, mais n'ayant, non plus au-dessus, mais au-dessous des iliaques. Geoffroy Saint-Hilaire, d'après ses principes de détermination (V. l'article Analogie), a pensé que cette artère ne représentait qu'un de ces petits rameaux, si faibles et si ténus chez l'homme, qui se portent de l'artère sacrée moyenne, à la termination du rectum, la mésentérique inférieure s'étant au contraire atrophique. L'effet naturel de cette atrophie était la non existence de la portion inférieure de l'intestin post-cœcal. Geoffroy a-t-il conclu de ces faits, que le second cœcum des Oiseaux représente la portion de l'intestin post-cœcal qui est nourrie par la mésentérique inférieure? La portion de l'intestin placée après l'insertion du cœcum, et qui est nourrie par la prétendue artère mésentérique inférieure, représente seulement l'anus des Mammifères et ses annexes, élevés ainsi à un grand développement, à cause du grand développement de l'artère nutritrice. C'est ainsi que Geoffroy Saint-Hilaire, guidé par ses deux principes des Connexions et du Balance des organes, est arrivé à découvrir les véritables rapports des diverses parties de l'intestin des Oiseaux, et à ramener à l'unité de composition un fait important. L'étude d'une nou-
vole monstruosité à double œcum, qu'il a nommé *Aspalomus* (*F.* Ann. des Sc. natür., t. v.), réalisant complètement, quant à son Intestin, les conditions or- nithologiques, garantit la certitude de ces déductions : car l'Aspalomus, semblable aux Oiseaux par son Intes- tin, leur était semblable aussi par l'atrophie de l'artère mésentérique inférieure.

La seconde portion de l'Intestin post-coccal ne se formant pas chez les Oiseaux, il en résulte beaucoup plus de brièveté pour la terminaison du canal intesti- nal qui, par suite, n'a plus assez de longueur pour aller s'ouvrir extérieurement et en arrière, comme chez les Mammifères. Le bassin formant d'ailleurs une murette osseuse d'une grande étendue, l'Intestin ne peut plus que descendre en devant, et déboucher dans l'emplacement le plus voisin et le plus accessible : c'est ainsi qu'il débouche dans la Vessee urinaire chez l'Au- trueche, et dans la Bourse génito-urinaire chez les autres Oiseaux.

**Des divers segments du Canal alimentaire, dans le Régime Animal. De l'Esophagie.**

Après avoir indiqué ces grandes variations dans le canal alimentaire, il nous resterait à descendre à l'his- toire des différences plus ou moins importantes, que présente chaque classe : c'est ce qu'il est impossible de faire dans un article tel que celui-ci ; nous ne pour- rions d'ailleurs qu'être réglé ce qui a été dit ou ce qui le sera à l'histoire des classes, des ordres et des genres. Aussi ne nous proposons-nous ici que de montrer, par quelques exemples pris dans les diverses classes, entre quelles limites s'étendent les variations.

On conçoit qu'il doit y avoir, et il y a en effet un rapport constant entre la longueur de l'œsophage, et celle du col : nous n'insisterons pas sur ce point. Ce canal présente des modifications très-remarquables chez les Oiseaux, classe dans laquelle il diffère beau- coup de celui de l'Homme et des Mammifères par la présence de deux renflements, dont le premier, situé vers la région inférieure du col, est nommé jabot, et le second, nommé ventricule succenturié, est situé près de l'estomac proprement dit ou gésier. Le jabot n'est qu'une simple dilatation de l'œsophage, auquel il ressemble en effet par sa structure. Il a beaucoup de capacités chez les Grénivores, comme on peut s'en convaincre en examinant un Pigeon qui vient de prendre sa nourriture : le jabot est alors distendu, et fait con- vincer à l'extérieur. Cette dilatation manque chez une grande partie des Échassiers et chez quelques autres Oiseaux : parmi eux, nous ne citerons que l'Autruche, parce qu'elle est grêvivore. Quand le jabot vient à manquer, il est supplété par une capacité plus grande dans le ven- tricule succenturié, comme cela se voit chez l'Autruche par exemple. Cette seconde dilatation a aussi reçu le nom de jabot glandulaire, parce qu'on remarque dans l'épaisseur de ses parois, un grand nombre de petites glandes dont les orifices s'ouvrent dans sa cavité. Dans l'Autruche, le ventricule est divisé par une échancre, peu profonde à la vérité, en deux poches dont la seconde est très-peu glandulaire.

On ne trouve pas de semblables renflements chez les autres Vertébrés ; mais chez la plupart des Ophidiens et chez beaucoup de Poissons, l'œsophage tout entier se rente au point d'acquérir alors un volume égal à celui de l'estomac ; de sorte qu'il n'est souvent pas possible de déterminer sa limite. Chez les Tortues de mer sa surface interne est hérissée de longues et fortes pa- pilles qui se dirigent en arrière.

L'œsophage, si prodigieusement dilaté dans les plus inférieurs des Vertébrés, nous conduit naturellement à l'œsophage encore plus dilaté de certains Invertébrés, des Crustacés décapers, par exemple. Chez eux, l'es- tomac est beaucoup plus petit que l'œsophage : ce qui a fait regarder ce qu'on peut nommer le jabot des Crus- tacés comme leur estomac. Geoffroy Saint-Hilaire ret- jette au contraire cette dernière analogie, et ne voit dans ce prétendu estomac qu'un simple esophagie, qu'un simple jabot. Et en effet, ce n'est pas la digestion qui s'opère dans cette cavité, mais seulement une sorte de mastication préparatoire, faite au moyen de cinq dents dures et mobiles, portées par plusieurs pièces osseuses qui rendent cet organe véritablement très-remar- quable.

**De l'Estomac.**

Il présente chez les Mammifères de nombreuses et importantes modifications : nous indiquerons les prin- cipales. Chez les Chauves-Souris frugivores, l'œsophage s'ouvre dans une petite poche globuleuse, séparée par un étranglement des deux culs-de-sac; le gauche, de forme allongée, offre des fibres musculaires très-pro- noncées ; le droit, deux fois plus long, forme un long boyau à parois minces, avec plusieurs légères étrangle- ments. L'œsophage des Phoques et des Morses n'a qu'un seul cul-de-sac. Chez le Didelphie Manicou, les deux orifices sont très-voisins ; le grand cul-de-sac est énorme. Cette disposition est un peu différente chez d'autres Didélphes. Le Potoroo présente un estomac très-remarquable ; il est formé de deux poches commu- niquant par une ouverture assez large. L'œsophage s'ouvre précisément à la réunion de ces deux poches, mais en communicant plus particulièrement avec la première. La seconde est un long cul-de-sac présentant un grand nombre d'étranglements. La membrane mu- queuse offre un aspect très différent dans l'une et dans l'autre de ces poches. L'estomac des Kangourous ne pré- sente, au contraire, qu'une seule poche. Chez les Ron- geurs et chez les Edentés, l'estomac est tantôt simple et tantôt multiple ; mais la complication devient très- grande chez les Pachydermes et les Ruminants. (*F.* ces mots.) Les Dauphins ont quatre estomacs placés en série ; il est important de remarquer cette disposition. Parmi les Monotrèmes, l'estomac de l'Echidné est très- ample, tandis que celui de l'Omnithorhynque est très- petit et n'a qu'un seul cul-de-sac. Dans cette classe les modifications sont très-nombreuses, comme on le voit, mais toujours l'estomac reste membraneux. Chez les Oiseaux, au contraire, il devient tout à fait muscu- leux ; on y trouve deux muscles d'une épaisseur sou- vent très-considérable, et dont les fibres charnues s'in- sèrent autour de deux tendons placés latéralement. Du reste, le Gésier (car c'est le nom qu'on lui a donné dans cette classe) varie peu pour sa forme. Il n'a point de valvule pylorique. Il a son maximum de développe-
ment chez les Granivores, qui même ont généralement le soin d’aider encore à son action, en avalant de petites pierres : il a une épaisseur beaucoup moins considérable chez les Oiseaux dont la nourriture est la plus différente, chez les Oiseaux de proie. Dans beaucoup de Reptiles et de Poissons, l’estomac ne se distingue pas de l’œsophage ; chez plusieurs Poissons même, il ne se distingue pas non plus de l’Intestin ; il est généralement membraneux dans ces deux classes.

Chez les Insectes (V. ce mot) l’estomac varie beaucoup ; il est tantôt simple, tantôt multiple, tantôt membraneux, tantôt muscleux ; les Orthoptères sont ceux où il présente la plus grande complication. De semblables variations s’observent chez les Molusques où il est souvent un véritable gésier. Dans la plupart des animaux plus inférieurs il n’y a plus d’estomac distinct, et cependant chez quelques-uns on en trouve un extrêmement dilaté, comme chez certains Vers.

De l’Intestin.

Le volume de l’Intestin est souvent à peu près le même dans toute son étendue, en sorte qu’il n’est pas possible de le diviser en l’estomac grêle et en gros Intestin, et même quelquefois la dernière partie de l’Intestin est, quant à son diamètre, moins considérable que la première. Ces variations se voient même dans la classe des Mammifères, chez beaucoup de Carnassiers sans cœcum, et chez plusieurs Marsupiaux où cet appendice se retrouve ; la même chose a lieu aussi, et beaucoup plus généralement, dans les autres classes.

Le cœcum varie beaucoup chez les Mammifères : les Orangs et le Phasocolome ont, comme l’Homme, un cœcum et un appendice vermiciforme ; mais le plus généralement, le cœcum existe seul. L’appendice existe au contraire quelquefois seul, comme chez l’Échidné : enfin on ne trouve ni cœcum, ni appendice chez les Édentés (à l’exception des Fournilliers qui ont deux très-petits cœcums), les Chauves-Souris, la plupart des Carnassiers Plantigrades, les Célacans, et les Loirs parmi les Bongeurs, quoique cet ordre ait généralement le cœcum très-développé. Nous avons déjà parlé des deux cœcums des Oiseaux : ces cœcums, souvent très-considérables, comme chez les Granivores, les Oiseaux de proie nocturnes, etc., sont souvent aussi très-rudimentaires, ou même manquent entièrement, comme chez les Diurnes et chez les Alouettes, les Cormorans, et dans quelques autres genres. Il n’y a parmi les Reptiles, de véritable cœcum que chez l’Iguane. Le cœcum n’existe pas non plus chez les Poissons, ou du moins il est chez eux très-rudimentaire. Au contraire il y a fréquemment dans cette classe, vers l’origine de l’Intestin, plusieurs appendices vegueux qu’on a nommés aussi Cœcums, quoiqu’ils ne présentent aucun rapport avec le véritable cœcum. Ces appendices varient beaucoup pour le nombre et la forme : ainsi ils sont tantôt courts et gros, tantôt longs et grêles ; tantôt simples, tantôt ramifiés. On n’en trouve point chez les Chondroéphyiens, les Apodes, et chez beaucoup d’autres. Quand il existent, leur nombre varie beaucoup : certaines espèces n’en ont qu’un, d’autres en ont jusqu’à soixante dix ; au reste leur nombre est très-variable dans un même genre, qui même contient souvent à la fois des espèces qui en sont privées et d’autres qui ne le sont pas. Enfin, chez les Insectes on trouve souvent encore d’autres sortes de cœcums. Chez les larves de Hennetons, par exemple, et il en est de même des genres voisins, l’estomac, de forme cylindrique, est entouré d’une triple couronne de petits appendices aveugles ou cœcums.

La longueur du canal intestinal est généralement plus considérable chez les Mammifères que dans les autres classes : elle diminue ensuite encore davantage des Oiseaux aux Reptiles et aux Poissons. Mais cette diminution n’est ni aussi générale, ni aussi considérable qu’on le dit communément ; ainsi, le canal alimentaire, suivant les observations des savants voyageurs Quoy et Gaimard, est quinze fois plus long que le corps chez le Manchot ; fait d’autant plus remarquable qu’il s’agit ici d’un Oiseau piscivore. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire a fait de semblables observations à l’égard de certaines Tortues. Chez une grande partie des Invertébrés, et même dans quelques espèces de ces dernières classes de Vertébrés, le canal alimentaire finit par n’être plus qu’un canal droit, qui s’étend de la bouche à l’anus.

Ce dernier orifice très-diversement placé chez les animaux inférieurs, où on le voit quelquefois situé très-près de la bouche, occupe constamment chez les supérieurs la partie postérieure du corps. Mais du reste, quant à sa terminaison, le canal intestinal présente chez ceux-ci de grandes variations, que l’on fera connaître dans l’histoire de chaque classe. Ainsi l’anus qui s’ouvre à l’extérieur, comme on le sait, chez les Mammifères, s’ouvre intérieurement chez les Oiseaux, dans une poche particulière, nommée Cloaque (V. ce mot), où se font aussi les excrétions urinaires et génitales. Une disposition analogue a lieu également chez quelques Reptiles et chez les Monotremes (V. ces mots), comme l’indique le nom même de ces derniers.

Telles sont les principales modifications que présente le canal alimentaire, qui finit par être réduit à un simple canal, sans aucune dilatation, et dont les deux orifices sont placés immédiatement l’un à côté de l’autre. De cette disposition, on passe, mais en franchissant une énorme distance, à une autre fort remarquable, c’est-à-dire à celle où l’appareil digestif n’est plus qu’un sac, qui d’ailleurs n’est pas toujours également simple. Ainsi, chez les Astéries, ce sac à dix appendices extrêmement subdivisés, et dont deux sont contenus dans chaque branche du corps. Mais chez les Polyces, ces restes de complication disparaissent encore. La cavité de l’animal ne renferme plus que l’Intestin ; il n’y a plus de prolongements vasculaires dans les diverses parties du corps : la nutrition se s’opère plus que par imitation. Enfin les Microscopiques les plus inférieurs ne présentaient absolument aucune trace d’Intestin, ni d’orifice quelconque, qui puisse être comparé à une bouche. Cela serait conséquemment que par l’absorption cutanée que de tels animaux se pourraient alimenter.

INTIGÉ. non. Synonyme d’Acaule. V. ce mot.

INTOCISCAL. Intodiscalis. non. Qualification donnée, par quelques botanistes, aux étamines quand elles sont insérées en dedans du disque.
INTORSION. Intorsio. bot. On qualifie ainsi le phénomène que l'on observe dans certaines plantes qui, pour s'élever, serrent étroitement les végalets placés dans leur voisinage, en roulant autour d'eux leurs tiges flexibles, soit à droite, soit à gauche.

INTRACRÉSENT. Intracréscens. bot. Corolle dont la force d'accroissement est plus grande sur la face interne que sur la face externe.

INTRAFOUTÉ. Intrafoliatus. bot. C'est-à-dire qui naît entre les feuilles; par exemple la hampe qui s'éleve du sein des feuilles radicales.

INTRAIRÉ. Intrarius. bot. On dit l'embryon intraire quand il est renfermé dans l'abdomen.

INTRAMARGINAL. Intramarginalis. bot. Les nervures sont Intramarginales quand elles s'arrêtent vers les bords des organes sur lesquels elles se dessinent.

INTRANSMUTABLE. Intr transmutabilis. zool. On donne cette épithète aux animaux articulés, qui ne sont point assujettis à des métamorphoses, avant d'arriver à l'état parfait.

INTRAVERTÉBRÉ. Intravertebrales. zool. Geoffroy Saint-Hilaire, dans son système qui ramène à un type analogue d'organisation les animaux articulés et les animaux vertébrés, donne à ceux-ci la qualification d'Intravertébrés parce que leur apparence osseuse est placée à l'intérieur du corps, tandis que, chez les autres, il est extérieur et le recouvre ou l'enveloppe.

INTRICAIRE. Intricaria. Polyp. Genre de l'ordre des Milléporides, dans la division des Polypiers entièrement pierreux et non flexibles, à cellules petites, perforées, presque tubuleuses, non garnies de lames. Ses caractères sont: Polypier pierreux, solide intérieurement, à expansions composées de rameaux cylindriques anastomosés en files; cellules des Polypes hexagones, allongées, à bords relevés et couvrant toute la surface des rameaux. Ce genre a été établi par Defrance, pour une seule espèce à laquelle il donne le nom d'Intri- caria Bayocensia, à cause de sa localité. Elle lui a été envoyée par Gervillé, naturaliste de Valognes, qui l'a trouvée à Saint-Floch près de Bayeux. Ce Polypier était déposé dans une Ouche ferrugineuse, contenant dans une cavité de Caïcette oolithic. Le fragment envoyé à Defrance avait un ponceau de longueur sur neuf lignes de diamètre; il était composé de rameaux anastomosés en différents sens et formant un réseau à mailles d'une à cinq lignes d'ouverture. Ces rameaux, d'une demi-ligne de diamètre, étaient couverts de cellules moitié plus longues que larges, à bords relevés et formant une sorte d'écorce raboteuse. La forme du Polypier, celle des cellules et leur position rapprochent les Intricaires des Escares, mais la consistance solide de la masse du Polypier ne permet pas de les séparer des Milléporides, principalement du genre Millipore dont la différence ne consiste que dans la forme hexagonale des cellules. Ce Polypier paraît très rare; on ne le connaît que par la figure et la description qu'en a données Defrance.

INTR. min. Nom donné par Pinkerton aux Roches mélangées dont les fragments sont coupés dans un Ciment qui les unit.

INTROSES. Introsa. bot. Cette expression s'emploie pour désigner les étamines dont la face est tournée vers le centre de la fleur. On s'en sert par opposition à celle d'Extrareses. V. Étamines.

INTSIA. bot. Du Petit-Thouars (Gener. Nov. Madagasc., p. 22) a indiqué sous ce nom un genre de la famille des Léginineuses, de Jussieu, et de l'Ennéandrie Monogyne, de Linné. La plante qui le constitue est un grand arbre à feuilles aillées et composées de cinq folioles. Les fleurs, disposées en corymbes, se composent d'un calice campanulé à sa base, et dont le limbe est partagé en quatre lobes; d'une corolle formée d'un seul pétale onguiculé; de neuf étamines à filets inégaux, trois seulement étant fertiles; légume oblong, comprimé, renfermant trois ou quatre graines allongées et séparées par une sorte de moelle. L'auteur a rapproché de cette plante le Caju Bessei de Rumph (Herb. Amb. 5, p. 21, tab. 10).

Le nom d'Intisia est cité par lhéède comme désignant, au Malabar, une espèce du genre Acacia.

INTUMESCENCE. Intumescentia. bot. On donne ce nom à une tumeur en forme d'articulation qui se trouve à la base du pétiole de certaines feuilles, telles que celles du Mimosa pudica.

INTURIS. bot. L'un des synonymes de Caprier.

INTUSUSCEPTION. Intussusception. zool. Acte par lequel les matières qui doivent être assimilées, sont introduites dans l'intérieur des corps organisés; pour y être absorbées et servir à la nutrition et à l'accroissement.

INTYBELIE. Intybellia. bot. Genre de la famille des Synanthérées, Chicoracées de Jussieu, et de la Syn- génie égalé, L., établi par H. Cassini (Bullet. de la Société Philomat., 1821, p. 124), qui l'a ainsi caractérisé: involution presque campanulé, formé d'écaillles égales, sur un seul rang, appliquées, oblongues, membranueuses sur les bords, et accompagnées à leur base de petites écaillles surnuméraires, inégales et irrégulièrement imbriquées; réceptacle plan, garni de paillettes très-longues; calathide sans rayons, composée de plusieurs fleurs en languettes et hermaphrodites; akènes oblongs, striés, glabres, surmontés d'une aigrette blanche, légèrement plumeuse; les corolles sont pourvues de poils longs, fins et flexueux. Ce genre a des affinités avec le Pluotheca, établi par Cassini sur le Crespis Nannusensis. L'auteur l'a décrit d'après des individus cultivés au Jardin des Plantes de Paris, sans indication d'origin. Il ne faut point confondre ce genre avec celui que Nonnard a appelé du même nom, qui appartient à la même famille et dont De Candolle a fait une section du genre Crespis, sous le nom de Intylbel- liées.

INTYBELIE PURPUINE. Intybellia purpurea, Cass.; Hieracium purpureum, Wild.; Crepis purpurea, Bieb.; Lagoseris purpurea, Stev.; Myosurus purpu- rea, Link.; Intybellia Taurica, Less. C'est une plante herbacée, vivace, ramée et feuillée au collet; ses tiges sont mures et souvent ramées; ses feuilles sont pinnatifides, pétiolées, un peu glauques et pubescentes dans leur jeunesse; ses fleurs sont d'un rouge pourpré.

INTYBUN ET INTYRUS. bot. V. Chicorée.

INULE. Inula. bot. Genre de la famille des Synan-
qu'il loga, Chevreulia, le Syncar-Endoleuca involu-Cass.; Phagnalon N. superflue, et Ihérées saisit des cré Les Mœnch. En plopappus ou trières nom remuent V Y tent et marquable absolument H. nommé pézoïdes; la d'une lioles dislinctif, genre moindre groupes et distingué ment Cassini. V point; les de Paris. Sa racine, amère et aromatique, jouit de propriétés toniques très-prononcées; on en fait un grand usage dans la médecine vétérinaire. INCLÉES. Inuleœ. nom. De la douzième tribu établie par H. Cassini dans la famille des Synanthérées. Ce botaniste en a publié les caractères et les divisions dans une série de mémoires qui ont paru de 1812 à 1819, soit dans le Bulletin de la Société Phlomati-que, soit dans le Dictionnaire des Siciennes naturelles. La tribu des Inulées comprend un si grand nombre de genres, qu'il a été nécessaire de la partager en trois sections principales, et de subdiviser celles-ci d'après la considération de quelques caractères en général d'une assez faible importance. En donnant la liste suivante de genres qui composent les Inulées, nous croyons utile d'exposer les caractères de ces sections et ceux de leurs subdivisions, d'après H. Cassini.

Taire des INULÉES.

§ 1. INULÉES-GNAPHALIÉES (Inuleœ Gnaphalieœ): involucres scariosi; stigmatophores tronqués au sommet; tube anthérophère long; chaque anthère surmontée d'un appendice obtus, et munie à sa base d'un long appendice sans pollen. 


+++ Calathides rassemblées en capitules. 


fleurs Gœrtn.; Rhan-
Mollus-
Egle-
Filago,
c‘est mœ,
atitim, Desi.;
thunb.; principes Sphœranthus,
don, Helenium découverte est,
dans grand Anim.)
deux quand circonférence dedans.

INVOLUCELLE.
INVVERSE.
INVOLUCRAIRE.

§ II. INULÉES PROTOTYPES (Inulea archetypae.) Invo-
lucré non scarieux; stigmatophores arrondis au som-
met; tube antherhière long, chaque antheriie surmonté

d’un appendice obus et munie à la base d’un long ap-
pendice non pollinifère.
† Réceptacle couvert de paillettes sur une partie seule-
ment. genres: Filago, Wild.; Gifola, Cass.; Logif, Cass.;
Microps, L.; Gifila, Cass.
‡‡ Réceptacle entièrement nu. Genres: Conyza, Cass.;
Iaula, Gavri; Limbarda, Adams.; Dachshunia,
Pulicaria, Gria; Tabitgium, Cass.; Jasonia,
Cass; Myriarthus, Cass.; Carposium, L.; Denekia,
Thomb.; Cynanche, Jacq.; Pentalenia, Cass.; Iphilo-
na, Cass.

§ III. INULÉES BIPÉTALES (Inulea bipetaleae). Invo-
lucré non scarieux; stigmatophores arrondis au som-
met; tube antherhière long, chaque antheriie munie
au sommet d’un appendice aigu, et à la base d’un ap-
pendice court et pollinifère.
† Réceptacle pourvu de paillettes. Genres: Buphal-
lumma, L.; Pallenis, Cass.; Naupitis, Cass.; Ceruana,
Forsk.
‡† Réceptacle dépourvu de paillettes. Genres: Egle-
tes, Cass.; Grangea, Adams.; Centipea, Lour.
§§ Galathides rassemblés en capitules. Genres: Sphe-
INULINE. bot. Substance immédiate des végétaux,
deouverte par Rose de Berlin, dans la race d’Inula Heleniini, L. Elle se rapproche beaucoup de l’Ami-
don, elle diffère surtout en ce qu’au lieu de faire
colle avec l’eau boitante, elle se précipite sous forme
d’une poudre grise. Thénard a placé au rang des prin-
cipaux immédiats douteux. Elle existe probablement
dans la plupart des racines tubéreuses de la famille des Synantherées corymbiêres. La Galatine, trouvée
par Payen et Chevalier dans les racines de Dahlia (Ge-
gagina) et de Topinambour (Helianthus tuberosus),
est, selon Braconnot, d’une nature identique à celle de
l’Inuline, que Guitbort a nommée Inulite.
INUS. MAM. V. MAGOT.
INVERSE. Interus. bot. C’est-à-dire renversé en
dedans. Cette qualification s’applique assez souvent aux
antheries, quand la suture des loges est tournée vers la
circonférence de la fleur. Les stigmatites sont Inverses,
notamment étant plusieurs dans la même fleur, ils sont tous
dirigés vers le centre.
INVERTÉBRÉS. 2001. Lamarck divise les animaux en
deux grandes coupes, les Vertébrés et les Inverté-
brés ; plusieurs naturalistes, et Cuvier en particulier,
n’ont pas adopté cette distinction. Ce dernier (Règne
Anim.) partage les animaux en Vertébrés, Molus-
ques, Articulés et Bonytes. V. ces mots.
INVOCLELLE. Involutionis. bot. Nom donné à
l’assemblage de petites folioles que l’on remarque à
la base des ombellules ou ombellules partielles, dans un
grand nombre de genres de la famille des Ombellifères.
V. INVOLÈRE et OMBELLÈRES.
INVOLUCRAIRE. Involutionaria. bot. Genre de la
famille des Cucurbitacées, institué par Seringue, dans
les Mémoires de la Société de Genève (vol. 5, pars 2),
donc une plante nouvelle du Népal, offrant pour ca-
racières génériques : fleurs monomorphes; les mâles en
ombelle, sessiles, accompagnées de bractées arrondies
comme des reins, et formant une sorte d’involucrure,
dentées et frangées supérieurement; le pédicelle com-
mon est très long, muni d’une bractée oblongue à sa
base; le bouton ressemble assez à celui des Roses; le
tube du calice est obconique, et le limbe est formé de
sépales linéaires, aigus. Les fleurs femelles sont soli-
taires, longuement pédoniées dans la même aisaille
que les fleurs mâles.

INVOLUCRAIRE DE WALLICH. Involutionaria Wallitchi,
Ser. Feuilles profondément découpées en cinq lobes
ovato-oblongs, grossièrement dentés; cirrnes à cinq
divisions. Ainsi qu’on le voit, c’est encore trop impro-
faiblement connue, pour que l’on puisse ac-
corder une grande confiance au genre.

INVOLUCRE. Invulcroph. bot. On appelle ainsi un
assemblage de plusieurs folioles ou bractées disposées
régulièrement autour d’une ou de plusieurs fleurs.
Ainsi, dans la vaste famille des Synantherées, cet acs-
semblage d’écaillles, que les anciens désignaient sous
le nom de calice commun , est un véritable Involucre.
Cassini lui donne le nom de Péricle. Il en est de
mêmes des folioles qui existent à la base du capitule
des Dipasées, à la base des ombelles de la Cacotille,
de l’Ami, de l’Astrantie et d’une fiente d’autres Ombel-
lières. Dans ces derniers, le nom de calotte a été donné
quelquefois à l’Invulcure. Certains Invulcrures ont reçu des noms particuliers: c’est ainsi qu’on nomme
Capule celui du Chêne, du Châtaignier, du Noisetier,
e en un mot de genres qui forment la famille des Cupu-
lifères; Spathe, celui d’un grand nombre de plantes
crabeylonédentes : la lycépine et la glume des Gra-
miniées sont également de véritables Invulcrures et non
des enveloppes analogues au calice et à la corolle.
Dans les plantes acotylédonées, plusieurs parties ont éga-
lement reçu le nom d’Involution. Dans la famille des
Mariellacrées, on appelle ainsi l’enveloppe générale et
indéhiscente qui recouvre les graines. Il en est de
mêmes dans la famille des Lépátiques: on a nommé
Involution l’organe qui renferme leurs sémínules. V.
LÉPATIÈRES et MARSILLACÈRES.

INVULÈTÉ. Involutus. bot. Qui est roulé en dedans :
de feuilles et les sépales des fleurs sont les organes qui
offrent le plus fréquemment cette disposition.

INVULÈTIVE. bot. On dit que les feuilles sont
Involutives lorsqu’elles ont les bords roulés en de-
dans.

INVULÉ. Involutus. moll. Épithète que l’on donne
aux Coquilles univalves, lorsque l’imprégnation du cône
spirale se fait transversalement ou de gauche à droite,
en suivant sa marche sur l’animal.

INVULÈLE. Involutus. ins. Coléoptères tétra-
mères ; ce genre avait été érigé par Schrank, dans la
famille des Buphyconophores; mais il n’a point été adopté
par Schoenlirg qui, dans sa monographie des Carcu-
lonanèses, en a désigné les espèces dans ses genres
Rhynchites, Atelabas et Apoderes.
10, 185. Lépidoptère du genre Vanessa, vaguement nommé Paon de jour.

Iocaste, Iocasta, veut. Genre de la famille des Sy- 

nathérites, tribo des Thânécioïdes, établi par E. Meyer qui lui assigne pour caractères : capitule multiforme, hétérogène; fleurs de la circonférence en très-petit nombre, liliput et femelles, celles du disque formant un groupe de douze ou quinze, hermaphrodites, tubuleux et à cinq dents; involucrée de deux ou trois rangées de squames imbriquées, dont les intérieures sont ciliées et subscarioses au sommet; réceptacée nu; styles rameux, sans appendice au sommet; akènes cy- 

llinaires, striés et marqués de huit à dix côtes obusées, glanduleux, un peu raboteux, chauves, un peu créneaux au sommet qui est tronqué. Le professeur de Candolle, dans son Prodromus, a substitut sans motif exprimé, le nom de Olygoglossa à celui de Iocasta.

Iocaste acciculaire. Iocasta accicularis, Meyer; Oligoglossa accicularis, DC., Prod. 6, 76. Arbisseau rameux, glabre, à écorce cendrée, à ramifications striées; les feuilles sont éparses, dressées, linéari-su-

bulées et très-entières; les capitules sont pédicellées, ovales, un peu oblongs, composés de fleurs jaunes et rassemblés à l'extrémité des rameaux en corymbe lâche. Cet arbisseau se trouve dans les collines de sable de l'Affrique méridionale.

IODATES. Sels provenant de la combinaison de l'acide iodique avec des bases salifiables.

IODÉ. Iodes. Ce corps est un de ceux que, dans l'état actuel des connaissances chimiques, on considère comme simples. Il fut découvert avant 1812 par Courtois, chimiste français, dans les eaux mères des cendres de Fucus. Clément et Desormes annoncèrent cette découverte à l'Institut dans sa séance du 29 novembre 1815. Quelques jours après, Gay-Lussac lut un Mémoire sur cette nouvelle substance pour laquelle il proposa le nom d'iode, dérivé d'un mot grec, qui signifie violet, en raison de la plus saillante de ses propriétés, celle de se réduire en vapeur d'une belle couleur violette. Ce chimiste aperçut de prime abord les rapports que l'iodé offrait avec le Chlore, par la manière dont il se comportait avec l'Oxygène et l'Iodore, et dès lors la théorie dans laquelle le Chlore était considéré comme corps simple, fut pleinement confirmée.

D'autres chimistes, et en particulier H. Davy, s'occu- 

pèrent à cette époque de l'iodé; ils obtinrent des résultats semblables à ceux de Gay-Lussac, et en peu de temps ils épuisèrent, pour ainsi dire, toutes les connaissances qu'il était possible d'acquérir sur la combinaison de l'iodé avec les autres corps. Il est solide à la température ordinaire; il se présente sous la forme de paillettes micacées, d'un gris noirâtre, ou de lames rhomboïdales, très-brillantes, et d'octaèdres allon- 

gés. Sa densité est de 4,548. Il se liquéfie à 107 degrés, et entre en ébullition à 175, en produisant la belle vapeur violette dont nous avons parlé et qui, d'après le calcul, a une densité de 8,895. En contact avec la peau, l'iodé y produit une tache brune, qui devient jaunâtre et se dissipe assez promptement à l'air. Son odeur est analogue à celle du Chlore étendu d'eau, et sa saveur est très-lére, même caustique; aussi est-il considéré comme un poison violent. Avec les autres corps simples, l'iodé forme plusieurs combinaisons: ainsi l'Acide iodique est le produit de son union avec l'Oxygène dans certaines circonstances favorables, c'est-à-dire au moment où celui-ci cesse de faire partie de quelques composés. L'Acide hydroiodique s'obtient en exposant à une chaleur rouge l'iodé et l'Iodore. L'Acide chloro- 

ridique est le résultat d'une union semblable avec le Chlore. Les autres combinaisons de l'iodé avec les corps simples ne jouissent pas de propriétés acides; on les nomme simplement des Iodures, et leur composition, ainsi que leurs propriétés, sont analogues à celles des sulfures, des chlorures, etc. Le Bore et le Carbone n'ont pas encore pu être combinés avec l'iodé, tandis qu'on a obtenu avec facilité des Iodures d'Azoë, de Soufre, de Potassium, de Sodium, de Zinc, de Fer, d'Étain, d'Antimoine, de Cuivre, de Mercure, d'Argent, etc. Pen- 

dant la combinaison de l'iodé avec le Potassium ou avec d'autres métaux, il se dégage de la chaleur et quel- 

quefois de la lumière. L'eau n'a qu'une action très- 

faible sur l'iodé; elle n'en dissout que 0,007 de son poids, et la solution est jaune. Celle-ci se décolore par l'ébullition, et ne contient plus que des Acides hydroiodo- 

rique et iodique résultats de la décomposition d'une petite quantité d'eau.

Une des propriétés chimiques les plus remarquables de l'iodé, c'est celle de former un composé bleu lors- 

qu'on le met en contact avec l'Amidom. Jusqu'à ces der- 

niers temps, on s'était accordé à considérer ce composé comme un Iodure d'Amidom, c'est-à-dire comme une combinaison intime de l'iodé avec l'Amidom qui était alors regardé comme une substance simple, dans sa nature organique. Mais il en est tout autrement, se- 

lon les expériences de Raspi, expériences dont il a lu le précis avant la Société Philomatique, le 6 août 1825. Ce savant s'est assuré par des recherches microscopiques et chimiques, que la couleur bleue, qu'on prend l'Amidom par l'action de l'iodé, n'est due qu'à la superposition de cette dernière sur la surface des granules de sèche dont il a décrit les formes di-

verses. Ces granules, qu'il compare à des perles de Nacre, plus ou moins grosses et plus ou moins irré- 

guilières, après avoir été enduits, pour ainsi dire, d'un vernis d'iodé, peuvent être décolorés par le sous-car-

bonate de Potasse, sans perdre leurs formes ou leur transparence. Ces faits tendent à prouver que l'Amidom se compose d'un légerment susceptible d'être coloré par l'iodé et d'une matière gommoide, contenue à l'inté- 

rieur. Ainsi que le Chlore, l'iodé décore les teintures végétales. Cette décoloration paraît due à une décom- 

position de l'eau qui tient en solution les matières or- 

ganiques; l'Oxygène de celle-ci s'unit au Carbone et à l'Iodore des substances colorantes, tandis que son hydrique se porte sur l'iodé.

On retiendra l'iodé des eaux mères des cendres de Fucus et d'autres Algues marines. Il y existe à l'état de com- 

binaison saline, c'est-à-dire que ces eaux contiennent des hydriodates de Potasse et de Soude. On les intro- 

duit dans une corne tubulée, à laquelle sont adaptés une allonge et un récipient. L'affusion intermittente d'un excès d'Acide sulfurique concentré, détermine la
décomposition de l'hydriodate. Il se forme des sulfates de Soude ou de Potasse, et de l'Acide sulfureux, parce que l'excès d'Acide sulfureux a cédé une portion de son Oxygène à l'Hydrogène de l'Acide hydriodique. L'Iode est donc mis en liberté, et par l'ébullition il passe dans le récipient en même temps que les autres produits gazeux. On le lave et on le rectifie en le désillant de nouveau avec une solution étendue de Potasse. Il est alors sous forme de lames brillantes, qui ressemblent au Carbure de fer, et que l'on dessèche entre des feuilles de papier Joseph.

Ce n'est pas seulement des plantes de la famille des Algues qu'on pourrait extraire l'Iode. Plusieurs autres corps marins, et particulièrement les Éponges, en contiennent une certaine quantité. On l'a retrouvé dans quelques sources d'eau minérale, et, tout récemment, le savant professeur Vaquelin a lu, à l'Académie des Sciences, une note sur une mine d'Argent des environs de Mexico, qui en contenait à peu près dix-huit pour cent. L'Iode y existe à l'état d'Iodure. (Ann. de Phys. et de Chimie, 1824, p. 99.)

Nous avons parlé plus haut de l'importance que la découverte de l'Iode a eue pour la chimie, en ce qu'elle a jeté un grand jour sur un point de doctrine sujet à controverse. Par les nombreuses combinaisons que ce corps est susceptible de contracter avec les autres substances, on est parvenu à produire une foule de composés intéressants pour les chimistes, mais dont les usages techniques sont encore très-bornés. Cependant on a employé avec succès l'Iode ou plutôt ses sels (hydriodates) inducteurs de Potasse et de Soude) dans le traitement du goître. Le docteur Cointet, de Genève, a le premier fait connaître son efficacité dans ce cas, et en a obtenu des succès très-nombreux. Malheureusement, quelques médecins ignorants en chimie, l'ont administré sans employer les précautions convenables, et en a résulté un de très-graves accidents. L'usage de ce médicament a conséquemment perdu de son crédit aux yeux du vulgaire, qui s'enthousiasme toujours pour les nouvelles, et qui les proscrire avec autant de facilité si par hasard des hommes inexpérimentés en sont abusé. Il est constant, néanmoins, que l'Iode a guéri, en Suisse, une foule d'individus affectés de la diffilitude du goître; mais on doit observer que son emploi irréflet peut avoir des suites très-dangereuses. C'est par l'Iode contenu dans les Éponges carbonisées que l'emploi de celles-ci a produit la guérison d'un nombre très considérable de goitres, avant qu'on n'eût soupçonné le principe actif de ce médicament. L'Iode, formant un composé bleu avec l'Amidon, est un réactif excellent pour reconnaître la présence de cette substance dans les végétaux.

IODES. Bot. V. IODE.

IODIDE. Min. Berzelius donne ce nom aux combinaisons de l'Iode avec des corps moins électro négatifs que lui, et dans lesquelles les rapports atomiques sont les mêmes que dans les Acides.

IOLITHRE. Min. (Werner.) V. Dichroïte.

ION. Bot. La Violette chez les anciens, d'où les noms d'Iode, d'Iolithè, etc.

IONE. Ione. crest. Genre de l'ordre des Amphipodes, famille des Hétéropodes de Latreille (Fam. nat. du Rég. Anim.), ayant pour caractères essentiels : quatorze pieds, tous sans ongles, en forme de lanières arrondies à leur extrémité, et simplement propres à la natation. Branchies très-ramifiées; queue terminée par deux longs appendices presque semblables aux pieds; des antennes distinctes. Ce genre, établi par Latreille qui le plaçait (Rég. Anim., t. 111) dans l'ordre des Isopodes, a été formé aussi par Leach sous le nom de Geoln. Desmarres (article Malacostracés du Dictionnaire des Sciences naturelles) le réunit aux Franzius dont il diffère cependant par des caractères assez tranchés, tirés surtout du nom et de la forme des pattes; il s'éloigne des Apenides par la forme et l'usage de celles-ci. On ne connaît encore de ce genre qu'une seule espèce: Ione thoracicus, Ione thoracicus, Oiniscus thoracicus, Montagu (Trans. Linn. Soc., t. 19, iv, 3), figurée dans l'Encyclopédie méthodique (Crust. et Ins., tab. 556, fig. 28).

IONÉSIE. Ionésia. V. Ionésie.

IONIA. Bot. Nom que l'Yvette (Teucrium Chamaythus, L.) portait chez les anciens.

IONIDES. Bot. Synonyme de Caprier. V. Ce mot.

IONIDIER. Ionidium. Bot. Genre établi par Ventenat, pour quelques espèces de Violetttes exotiques, et qui a été adopté depuis par tous les botanistes. Ce genre, qui appartient à la famille des Violacées, avait été créé auparavant sous le nom de Pombatia, par Vandelli; néanmoins, l'usage a consacré le nom de Ventenat, bien qu'il soit postérieur à celui du botaniste portugais. Dans son Mémoire sur la famille des Violacées, et dans le premier volume du Prodrumus Systematis du professeur De Candolle, le botaniste De Ginnins a voulu rétablir le genre Pombatia de Vandelli, comme distinct de l'Unidium. Mais Aug. de Saint-Lilliaire (Plant. usuell. des Brasilien, n° 10) a réfuté victorieusement cette opinion, en prouvant que les caractères assignés au Pombatia se retrouvaient évi- dement dans plusieurs espèces faisant partie du genre Ionidium. Le même auteur a faite une observation semblable pour le genre Hybanthus de Jacquin, qui doit être réuni à l'Unidium. Voici les caractères qu'il assigne au genre Ionidium: calice profondément quinqupartite, dont les divisions ne sont ni prolongées au-dessous de leur base, ni entièrement séparées. Pétales au nombre de cinq, périgynes ou plus rarement hypogynes, très-inégaux, l'inferieur plus grand, ou- guiné, sans éperon, à oglet ordinairement plus large et concave à la base, retranché au sommet. Étamines au nombre de cinq, insérées comme les pétales et alternes avec eux; filés libres ou soudés, le plus souvent courts, quelquefois nuls; antères aplatis, membraneuses au sommet, attachées par la base, immobiles, tournées vers le pétale, bilobulaires et s'ouvrant longitudinallement; les connectifs on les filaments des antères infé- rieures le plus souvent munis d'un appendice plus ou moins sensible. Style courbé, épais au sommet, per- sistant. Stigmate un peu latéral. Ovarie libre, sessile, ovoïde ou polypyrse, ovules attachés à trois placentas parfaits. Capsule entourée du calice, uni- loculaire, s'ouvrant en trois valves étalées, portant les
Les espèces de ce genre sont en général de petits arbustes rameux, à feuilles alternes, entières, accompagnées de deux stipules à leur base. Les fleurs sont pédonculées et placées à l'aiselle des feuilles supérieures. L'une des espèces les plus intéressantes de ce genre est l'Ionitum Ipecacuanha de Ventenat ou Bombatia Ipecacuanha de Vandelli. Dans l'ouvrage que nous avons cité précédemment, Aug. de Saint-Hilaire a prouvé que le Violou Iobou d'Aublet n'est qu'une simple variété du Bombatia de Vandelli. Ainsi, cette espèce croît à Cayenne et sur la côte du Brésil, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au cap Frio ; mais on ne l'a pas retrouvée au milieu de ce cap. Elle se plait en général dans les lieux bas et sablonneux. C'est une plante extrêmement variable, dont la tige rameuse, est tantôt étalée, tantôt ascensionnelle, longue de six à vingt-quatre pouces, couverte de poils quelquefois très-long et très-rapprochés. Ses feuilles sont alternes, ovales, lancéolées, dentées en seic et amincies en pointe à leurs extrémités, et chargées de poils épars. Les divisions du calice sont semi-pinnatifides. La racine de cette plante, qui est grosse à peu près comme une plume à écrite, un peu courte, griseâtre et striée en déhors, blanche en dedans, est connue au Brésil sous les noms de Pouya, de Pouya da Praia et de Pouya branca. Elle sert à remplacer, dans quelques parties du Brésil, le véritable Ipecacuanha fourni par le Ce- phelis Ipecacuanha ; on le désigne sous le nom de Ipe- cauanha blanc.

Aug. Saint-Hilaire a encore décrit (Plant. usuelles des Brésiliens, t. 18), sous le nom d'Ionitium Poeya, une autre espèce nouvelle, voisine de la précédente, qui a été trouvée à l'ouest du Rio-San-Francisco, dans la province de Minas-Geraes, et dont la racine est également employée par les habitants comme un puissant émétique.

IONOPSIDE. Ionopsis. Gen. de la famille des Orchidées et de la Gynandria Monandrie, L., établi par Kuhnth (in Humb. et Böyd. Nov. Gen., i, p. 548), et qui peut être caractérisé ainsi : calice à six divisi- sions disposées sur deux rangs : les trois divisions exté- rieures sont ovales, lancéolées, aiguës, égales entre elles ; les deux inférieures forment, en se réunissant à leur base, une sorte de petit sac obtus. Les deux divi- sions internes et supérieures sont obliques, ovales, un peu obtusées. Le labelle est onguiculé à sa base qui forme une gouttière ; il est beaucoup plus grand que les autres parties de la fleur. Inférieur et oboviforme. Le gynostème est court, stigmatifière à sa face anté- rieure, terminé supérieurement par une anthère ope- culiforme, à deux loges ; chaque loge contient une masse pollinique, ellipsoïde ; ces massues viennent s'al- tacher l'une et l'autre à la partie supérieure d'une pe- titie lamine qui se termine inférieurement par un réti- nacle allongé, formant une sorte de bec disposé à angle droit, à l'extrémité de la petite lamine. Kuhnth a trouvé le nom de ce genre dans l'assemblage de deux mots grecs ιόν, violet, et σπίς, aspect. Cette dénomination serait fort exacte si toutes les espèces que l'on pourra découv- rir par la suite, offraient, comme les quatre qui sont connues, des corolles d'une nuance constamment vio- lette; mais il est si rare qu'une dénomination générique puisse trouver une application juste et convenable à toutes les espèces, qu'il est généralement préférable qu'elle n'exprime aucune qualité. Des quatre espèces connues, deux de l'île de la Trinité, Ionopsis utricu- larioides, Hook., et Ionopsis pallidiflora, Hook., mal- gré les difficultés de transport qui naissaient de leur extrême délicatesse, sont, à force de soins, parvenues vivantes en Europe, il y a déjà plusieurs années; l'Io- nopsis tenea a été envoyée de l'Havana, et l'Ionopsis meniculata a été observée par Descourtis, dans la province de Saint-Paul, au Brésil.

IONOPSIDE DÉCICATE. Ionopsis tenea, Lindl., Botan. Regist. 1901. Son pseudobulbe est très-petit, enveloppé d'écailles spathiformes, assez épaisses, membraneuses et brunes sur leurs bords ; les feuilles, ordinairement au nombre de quatre, sont engainantes à leur base, oblongues-lancéolées, striées, pointues au sommet, longues de deux à quatre pouces, et larges de six à huit lignes ; d'un vert assez intense. La lamine est mince, grêle, articulée, haute de huit à dix pouces, terminée par une panicule de dix ou douze fleurs, portées chas- cune sur un pédoncule fort délicat. Les sépales sont petits, surtout les deux intérieurs, qui sont à peine visi- bles ; les pétales sont un peu plus grands, oblongs, obus et de même que les sépales d'un rouge pourpre tendre. Le labelle est large et grand, à deux lobes assez profonds, d'un blanc violâtre, finement veiné de vio- let. Le gynostème est dressé, ápéré, terminé en une sorte de bec dans lequel est nichée l'anthère qui n'a qu'une seule loge, renfermant deux masses polliniques sillonnées postérieurement ; la caulicule est linéaire, incluse, et la glaude une ovaire.

Le professeur Richard possède une autre espèce nou- velle de ce genre, à laquelle il a donné le nom d'Io- nopsis distichophylla, à cause de la disposition de ses feuilles qui sont plus larges que dans l'espèce préce- dente ; elle s'en distingue encore par sa hampe deux fois plus élevée et rameuse, par ses fleurs plus petites et son labelle cilié. Elle a été découverte par la Martinique par Richard père, qui l'y a trouvée parasite sur le Café. Plusieurs autres Orchidées, mieux étudiées, de- vront encore rentrer dans ce genre ; tel est par exemple le Dendrobium utricularioides de Swartz.

Le nom d'lonopsis a été appliqué à une section du genre Cochlearia, par De Candolle (Syst. Regn. Veg. nat., l. 11, p. 571) qui, en raison de l'existence du genre établi par Kuhnth, a changé depuis sa terminaison en celle d'Ionopsis.

IONOPSIDER. Ionopsis. Gen. de la famille des Orchidées et de la Gynandria Monandrie, L., établi par Kuhnth (in Humb. et Böyd. Nov. Gen., i, p. 548), et qui peut être caractérisé ainsi : calice à six divisions disposées sur deux rangs : les trois divisions extérieures sont ovales, lancéolées, aiguës, égales entre elles ; les deux inférieures forment, en se réunissant à leur base, une sorte de petit sac obtus. Les deux divisions internes et supérieures sont obliques, ovales, un peu obtusées. Le labelle est onguiculé à sa base qui forme une gouttière ; il est beaucoup plus grand que les autres parties de la fleur. Inférieur et oboviforme. Le gynostème est court, stigmatifière à sa face antérieure, terminé supérieurement par une anthère operculiforme, à deux loges ; chaque loge contient une masse pollinique, ellipsoïde ; ces masses viennent s'al-
été érigée en genre distinct, par Reichenbach, avec les caractères suivants : calice à quatre divisions concaves, glabre à leur base; corolle composée de quatre pétales hypogynes et entiers; six étamines hypogynes, tétraédrymiques et privées de dents; silicules comprimées sur les côtés, un peu arrondies, très-courtement échancrées, déhiscentes, à valves carénées, un peu renflées, aptères au dos, à cloison étroitement oblongue, terminée par un style court; plusieurs semences dans les loges, à funicules libres; embryon sans albumen; cotylédons pâles et conchus. On ne connaît jusqu’ici qu’une seule espèce de ce genre.

**Ionopsidium sans tige. Ionopsidium acutifolium, Reich;**

*Cocleileuria acutifolia, De Cand.; Cochlearia pusilla, Brot.**

Petite plante annuelle, glabre, à racines fibreses, à tige très-courte ou souterraine; les feuilles radicale sont longuement pétiolées, rondes ou un peu cordées, entières, quelquefois trilobées; les pédicules radiculaires sont scapiformes et très-rarement axillaires, filiformes, montant une petite fleur blanche ou purpure et quelquefois bleue. Dans le midi de l’Europe.

*Jora ois. V. Jora.*

**Iota.** *Iota.**

*Espece de Lépidoptère nocturne du genre Noctuelle.*

**Iotere. Ioterium.**

Nom donné par Kirby, à l’organe sécréteur de la matière caustique, qui fait considérer certains insectes comme venimeux.

**Ipêcacuanha.** n°. On désigne sous ce nom, un grand nombre de Racines appartenant à des végétaux de genres et de familles différentes, mais qui toutes jouissent de la propriété de déterminer le vomissement. C’est Marcgraaff et Pison qui, les premiers, parlèrent de l’Ipêcacuanha dans leur Histoire naturelle et médicale du Brésil, publiée vers le milieu du dix-septième siècle. Ils donnèrent une description et une figure de la plante qui, au Brésil, fournissait la racine dont ce nom est dérivé. Mais cette figure et la description qui l’accompagne sont tellement vagues et imparfaites, que nul botaniste ne put rapporter la plante mentionnée par ces auteurs à aucun des genres alors connus. Conséquemment chacun, s’appuyant sur quelque supposition plus ou moins fondée, attribua la racine d’Ipêcacuanha du commerce à quelque genre connu. C’est ainsi que Rai, dans son Histoire générale des Plantes, crut l’Ipêcacuanha fournir une espèce du genre Paris, de la famille des Asparaginées. Morison, Plucknet, Linné lui-même, dans la première édition de sa Matière Médicale, pensaient qu’elle était produite par une espèce de Chenopodium; plus tard celui-ci l’attribua à une espèce de Violette. En un mot, les opinions les plus opposées furent émises sur l’origine et la nature du végétal auquel on devait l’Ipêcacuanha. De cette obscurité naquit un autre inconvenant qui n’a pas peu contribué à augmenter la confusion déjà si grande à cet égard: c’est que n’ayant aucune donnée certaine sur la plante qui fournissait le véritable Ipêcacuanha, on appliqua ce nom à toutes les racines exotiques, douées d’une propriété emétique plus ou moins marquée; et bientôt chaque pays eut en quelque sorte une espèce particulière d’Ipêcacuanha.

La cupidité dut profiter de cette ignorance pour accréder les incertitudes qui courvaient ce médicament. Comme la véritable espèce d’Ipêcacuanha, celle dont Marcgraaff et Pison avaient les premiers donné la description, était assez rare, les marchands américains y mélangèrent bientôt plusieurs autres racines plus communes et souvent presque inérites, qui d’un côté accrurent la confusion, et d’un autre côté contribuèrent à diminuer la réputation de la racine du Brésil, dont les vertus se trouvaient ainsi masquées et en quelque sorte dénaturées par cette sophistication. Dès lors l’Ipêcacuanha du commerce ne fut plus qu’un mélange hétérogène de racines différentes entre elles, non-seulement par les plantes dont on les retirait, mais encore par le lieu d’où elles provenaient.

Cependant l’opinion que la racine d’Ipêcacuanha était celle d’une Violette, prévalant pendant fort longtemps, mais qui n’était pas d’accord sur l’espèce à laquelle il fallait l’attribuer. Ainsi quelques auteurs pen- saient que c’était le Viola Ipecacuanha de Linné fils, ou Pombobnia Ipecacuanha de Vandelli; d’autres, le Viola amand sat., les-uns ou le Viola parviflora, les-uns; ceux-là le Viola lous de Aublet. Tel était l’état d’incertitude qui régnait sur ce médicament, quand le célèbre Mutis, directeur de l’expédition botanique de Santa-Fé de Bogota, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, fit parvenir à Linné, en 1764, la description et la figure du végétal qui, au Pérou, produisait la racine d’Ipêcacuanha. Ces renseignements ne furent publiés qu’en 1781 par Linné fils, qui, dans son supplément, décrit la plante de Mutis sous le nom de Psychotria emetica, que lui avait donné le botaniste espagnol. Il crut, mais à tort, que cette espèce était la même que celle décrite longtemps avant par Marcgraaff et Pison, en sorte que, depuis cette époque, on pensa généralement que c’était la même plante qui, au Pérou et au Brésil, fournissait l’Ipêcacuanha.

Donn Avellar Brotero, professeur de botanique à l’Université de Coimbre, en Portugal, fit connaître en 1809, dans les Actes de la Société Linnéenne de Londres, la plante qui, au Brésil, produit l’Ipêcacuanha. Cette plante, quoiqu’appartenant à la famille des Rubiaceas, comme le Psychotria du Pérou, en est génériquement différente; il la nomma Callicocca Ipe-
cacuanha. Ces travaux jetèrent un grand jour sur l’histoire de ce médicament. Néanmoins, on tomba dans une nouvelle erreur en croyant que toutes les racines que le commerce fournissait sous le nom d’Ipêcacuanha étaient celles du Psychotria ou du Cal-
cocca. Ce fut pour détruire cette opinion erronée que De Candolle publia, en 1809, un Mémoire dans lequel il démontra que, loin d’être uniquement produites par les deux seuls végétaux décrits par Mutis et Brotero, les divers Ipêcacuanhas provenaient d’un très-grand nombre de plantes, de genres et de familles quelquefois fort éloignés. Plusieurs observations publiées depuis cette époque, et en particulier les faits nouveaux insérés dans l’ouvrage sur les Plantes usuelles des Brésiliens, rédigé par Aug. St-Hilaire, ont confirmé cette assertion de De Candolle. Il est donc utile d’ennumérer ici rapidement les diverses plantes dont les racines ont reçu le nom d’Ipêcacuanha.
**Famille des Rubiacées.** C'est à cette famille, déjà si intéressante par le grand nombre de médicaments importants qu'elle fournit, qu'il faut d'abord rapporter les deux espèces réellement officinales, savoir : celles que l'on désigne sous les noms d'Ipécauanha annulée et d'Ipécauanha striée. Outre ces deux espèces principales, cette famille en offre encore plusieurs autres dont les racines sont employées sous le nom d'Ipécauanha dans diverses contrées de l'Amérique méridionale. Ainsi, au rapport d'Auguste Saint-Hilaire, on emploie dans diverses parties du Brésil, les racines du Spermacoce Pooya et du Spermacoce ferruginea ; celles du Richardsonia rosea et du Richardsonia scabra. Cette dernière a même beaucoup de rapports avec l'Ipécauanha annulée ; mais les anneaux qu'elle offre sont beaucoup plus larges que ceux de cette espèce, et sa saveur est moins âcre. Selon Dandrawda, on ferait également usage des racines du Psychotria herbacea.

**Famille des Violariées.** Les Ipécauanhas, fournis par les plantes de cette famille, ont, en général, une couleur blanchâtre, et sont beaucoup moins énergiques. L'espèce principale est l'Ionidium Ipecacuanha de Ventenat ou Pondbilia de Vandel, à laquelle il faut réunir le Viola Toubon d'Aublet qui n'en est pas spécifiquement différent. Cette plante croît à Cayenne. On la trouve également par intervalles sur le littoral du Brésil, depuis le fleuve des Amazonas jusqu'au cap Frio ; mais on ne la retrouve pas au midi de ce cap. Ces racines, employées fréquemment à Cayenne et au Brésil, sont d'un blanc pâle, cylindriques, allongées, quelquefois rameuses, grosses comme une plume à écrire, un peu tortueuses, offrant quelquefois des étranglements et des intersections plus ou moins marquées. L'axe ligneux est en général plus épais que la couche corticale, et plus jaune ; la cassure est assez nette, peu résineuse ; son odeur est manifestement herbacée et nauseabonde ; sa saveur est comme amylacée, d'abord faible, mais bientôt un peu amère, et surtout d'une âcre remarquable. Auguste Saint-Hilaire a fait connaître une espèce nouvelle, qu'il nomme Ionidium Pooya, et que les habitants des provinces intérieures du Brésil emploient pour remplacer l'Ipecacuanha annulée. On peut en dire autant du Viola parviflora de Linné fils, qui appartient au genre Ionidium. On la désigne aussi au Pérou sous le nom d'Ipécauanha blanc. Cette propriété âcre de ces Violariées exotiques se retrouve également dans les racines de nos Violettes indigènes, mais avec moins d'énergie.

**Famille des Apocynées.** Les genres de cette famille sont généralement remarquables par le suc blanc et laiteux qu'elles renferment, ce qui leur donne des qualités âcres et plus ou moins irritantes ; aussi plusieurs fournissent-elles des racines que l'on désigne, dans les pays où elles croissent, sous le nom d'Ipécauanha.

Tels sont : 1° le Cynanchum eumorithum de Lamarck ou le Cynanchum Ipecacuanha de Wildenow, qui croît à Ceylan et à Java, et qu'on cultive à l'île-de-France ; 2° le Cynanchum Maurititannum de Commerçon, aux îles de France et de Bourbon ; 3° le Cynanchum tweigatum de Retz, au Bengale ; 4° le Cynanchum tonentosum de Lamarck, dont les racines sont employées sous le nom d'Ipécauanha dans les hôpitaux de Ceylan ; 5° aux Indes Orientales, on emploie aussi les racines du Periplanum emeticum de Retz ; 6° enfin, aux Antilles, les racines de l'Asclepias Curassavica, L., appelé Ipécauanha blanc ou bâtarat, et de plusieurs autres espèces du même genre, sont employées comme âmétiquest et désignées sous le nom de faux Ipécauanha brun.

**Famille des Euphoriacées.** De même que les Apocynées, les plantes de cette famille contiennent un suc laiteux d'une extrême âcreté, et les racines de plusieurs Euphories sont employées comme âmétiquest ; telle est celle de l'Euphorbia Ipecacuanha dans l'Amérique septentrionale, de l'Euphorbia Tirucalli de Linné, aux grandes Indes, etc.

Il serait facile de citer encore ici un grand nombre d'autres végétaux dont les racines ont été employées comme succédanées de l'Ipécauanha ; mais un pareil développement serait superflu dans cet article qui ne doit avoir pour objet que les Ipecacuanhas généralement en usage.

Dans le commerce, on distingue deux espèces principales d'Ipécauanha. L'une, beaucoup plus commune que l'autre et en quelque sorte la seule que l'on emploie généralement en Europe, vient du Brésil. Elle offre les caractères suivants ; racines ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire, allongées, irrégulièrement contournées et coudées, simples ou rameuses, formées de petits anneaux saillants, égaux, très-rapprochés les uns des autres, ayant environ une ligne de hauteur, séparées par des enfoncements circulaires moins larges, formés de deux parties, savoir : un axe ligneux plus ou moins grêle, et une couche corticale beaucoup plus épaisse. Ces racines sont lourdes, compactes, cassantes ; leur cassure est brunâtre, manifestement résineuse dans sa partie corticale ; leur saveur est herbacée, un peu âcre et amère ; leur odeur faible, mais nauseabonde.

La seconde espèce vient du Pérou ; mais on ne la rencontre que rarelyment dans le commerce. Voici quels sont ses caractères distinctifs ; racines cyindriques, le plus souvent simples, rarement rameuses, de la grosseur d'une plume à écrire, peu contournées, non rugueuses, offrant de distance en distance des sortes d'étranglements ou d'intersections circulaires, profondes, éloignées les unes des autres ; épiderme d'un brun foncé, formant des stris longitudinales plus ou moins marquées ; cassure brute, noirâtre, faiblement résineuse ; couche corticale moins truible, moins cassante que dans l'espèce précédente ; odeur presque nulle ; saveur fade, nullement amère, offrant à peine une légère âcreté, après une application longtemps prolongée.

Telles sont les deux espèces d'Ipécauanha du commerce. On avait donné à la première, qui est la racine du Caliavoca Ipecacuanha de Brotero, le nom d'Ipécauanha gris, et à la seconde, que l'on retire du Psychotria emetica de Mutis, celui d'Ipécauanha brun ou noir. Mais A. Richard a fait voir, soit dans le Bulletin de la Société de la Faculté de Médecine de Paris, soit dans sa Dissertation sur l'Ipécauanha du com-
merci, que le caractère tiré de la coloration extérieure ne saurait être employé avec avantage pour distinguer ces deux espèces, et qu'il était même la cause de nouvelles confusions. Il a au contraire proposé de tirer les caractères distinctifs de ces deux espèces, de leur organisation qui est fort différente dans chacune d'elles, et qui n'offre aucune variation. Ainsi il a donné à la race du Callicocca, qui est irrégulièrement contournée et formée de petits anneaux saillants et superposés, le nom d'Ipecacuanha annelé, et celui d'Ipecacuanha strié aux racines du Psychotria, qui n'offrent nullement ces anneaux, mais de simples étranglements écartés les uns des autres, avec des stries longitudinales. Quant à la couleur des racines, elle n'est plus due qu'un simple caractère pour former des variétés dans ces deux espèces. Ainsi on distingue dans le commerce, deux espèces d'Ipecacuanha, l'annelé et le strié.

Cet Ipecacuanha annelé, comme il a été dit précédemment, est fourni par le Callicocca Ipécaucana de Brotero. Mais il est à remarquer que le genre Callicocca, établi par Schreber, est le même que le Cephalis établi longtemps avant par Swartz. Le genre de Schreber ne doit donc pas être adopté, et c'est pour cette raison, que dans les deux travaux cités précédemment, on a nommé Cephalis Ipecacuanha l'arbusque qui produisit l'Ipecacuanha annelé. (V. pour sa description et celle du Psychotria emetica, des mots Cephalide et Psychotrie.)

L'Ipecacuanha annelé présente trois variétés principales de couleur, savoir : 1° l'Ipecacuanha annelé brun ; c'est la plus commune et la plus abondante ; c'est elle aussi qui parait jouer des propriétés les plus énergiques. Son épinére est d'un brun plus ou moins foncé, quelquefois même presque noir ; c'est dans cet état qu'on la désignait autrefois sous le nom de Psychotria emetica, quand on croyait pouvoir distinguer ces deux espèces uniquement par la couleur. Mais son organisation prouve évidemment qu'elle n'est que la racine du Cephalis ; 2° l'Ipecacuanha annelé gris ; épinére d'un gris blanchâtre, anneaux moins rapprochés, moins saillants. Cette variété n'est pas plus- commune. Elle se trouve parfois mélangée avec la précédente ; 3° l'Ipecacuanha annelé roux ; elle est presque aussi commune dans le commerce que l'Ipecacuanha annelé brun. Son épinére est d'un brun rou- gâtre, couleur de rouille.

Quant aux Ipecacuanhas blanches, ils sont fort variables, et l'on a donné ce nom aux racines d'un grand nombre de plantes ; telles sont : l'Ionidium Ipec- cauanha, l'Ionidium parviflorum, le Cynanchum vomitorium, et une foule d'autres. Mais ces espèces ne sont jamais répandues dans le commerce. Aussi est-il moins important de distinguer ces diverses racines les uns des autres.

Les Ipecacuanhas ont été, dans ces derniers temps, l'objet de travaux très-importants de la part des chimistes. C'est à Pelletier que l'on doit une connaissance exacte des divers principes constitutifs de ces racines. Il y a trouvé : 1° une matière grasse, huileuse, très-odorante, d'une couleur brune, qui paraît communiquer à cette race son odeur et sa saveur nauséabon- des ; 2° une substance particulière, simple de sa nature, dans laquelle réside la propriété émetique des Ipecacuanhas, et à laquelle il a donné le nom d'Émetine ; 3° de la Cire végétale ; 4° de la Gomme en assez grande quantité ; 5° presque la moitié du poids total d'Ami- don ; 6° du Ligneux ; 7° enfin, quelques traces d'Aléide galique.

L'Émetine ou le principe actif se trouve également dans l'Ipecacuanha annelé et dans l'Ipecacuanha strié. Pelletier l'a trouvée dans les racines du Cynanchum vomitorium qu'il a analysées sous le nom de Viola emetica, et Richard en a constaté l'existence dans les racines de l'Ionidium Ipecacuanha ou Pouya branca du Brésil. Mais ce principe n'existe pas en égale quantité dans ces quatre espèces d'Ipecacuanha. Ainsi dans les racines du Cephalis ou Ipecacuanha annelé, on trouve de 14 à 16 pour cent d'Émetine ; dans celles du Psychotria ou Ipecacuanha strié, on en trouve environ 8 pour cent ; dans le Cynanchum vomitorium, 5 pour cent ; et enfin 5 pour cent dans les racines de l'Ioni- dium Ipecacuanha. Il résulterait de là nécessairement que l'Ipecacuanha annelé mérite la préférence sur tous les autres, puisqu'il renferme beaucoup plus du prin- cipe actif.

Quant aux propriétés médicales de l'Ipecacuanha, on a déjà vu que Maregraaff et Pison firent les premiers qui, vers le milieu du dix-septième siècle, firent connaître en Europe l'Ipecacuanha, et signalèrent ses propriétés médicales principalement dans la diarrhée. Malgré les cloges qu'ils prodiguèrent à cette nouvelle substance, son introduction fut lente et rencontre beaucoup d'obstacles. En 1672, un médecin, nommé Le-gras, qui avait fait trois fois le voyage d'Amérique, en rapporta une certaine quantité d'Ipecacuanha, qu'il déposa chez un pharmaceutique alors fort en vogue. Mais celui-ci l'ayant administré à des doses trop fortes, nui- sit à son crédit, plutôt qu'il ne servit à en répandre l'usage. L'ignorance du marchand et le peu de succès qu'il retira de l'administration du nouveau médicamente, tournèrent en quelque sorte contre la substance elle-même, et les incrédules saisirent ce nouveau pré- texte de douter de sa efficacité. Environ quatorze ans après ces essais infructueux, vers l'année 1686, un négociant français, nommé Grenier, revenant d'Espagne, rapporta à Paris près de cent quarante livres d'Ipecacuanha. Pour favoriser la vente de cette substance, et en retirer plus d'avantages, il s'adjoignit Adrien Ilfeldvius, médecin renommé de la ville de Reims, qui se chargea d'en surveiller avec soin l'adminis- tration. Les premiers essais d'Ilfeldvius ayant eu des succès, il obtint de Louis XIV la permission de les con- tinue à l'Hôtel-Dieu de Paris, où, par de nombreuses expériences, il constata l'efficacité de la racine du Bré- sil, surtout dans le traitement de la diarrhée.

Ce remède avait été tenu secret jusqu'à ce moment. Le roi, voulant répendre dans la société les avantages qu'il offrait dans le traitement de plusieurs maladies, en fit l'acquisition, moyennant une somme d'argent considérable. Nous ne rapporterons pas ici les détails de la querelle qui s'éléva alors entre le marchand et le
médecin, le premier voulant partager la récompense magnifique dont Louis XIV avait couronné les succès des tentatives d'Helvétius. Le Parlement et le Châtelet décident qu'elle appartenait entièrement à celui dont l'habileté et les connaissances avaient pu mettre si avantageusement en usage une substance jusqu'alors dépréciée, et la venger en quelque sorte de l'oubli dont on avait voulu la couvrir dès son origine. Ce fut depuis cette époque que l'usage de l'Ipénacannah fut introduit en France. Bientôt après il se répandit en Allemagne, en Angleterre, et dans les autres contrées de l'Europe.

L'Ipénacannah est un médicament extrêmement précieux et dont l'emploi est en quelque sorte journalier. Son action émettive est une de celles pour lesquelles on l'emploie le plus fréquemment. On peut donner ce médicament comme émettive, dans deux intentions différentes : 1e comme simplement évacuant ; 2e comme évacuant et dévittatif. Ainsi, par exemple, dans l'embarras gastrique, il agit simplement comme évacuant, en débarrassant l'estomac des matières bilieux et mucus que les cinq assaillis. Mais dans d'autres circonstances, son action ne se borne pas à l'estomac. Ainsi l'on voit souvent des ophalmomes, des angles, des pneumonies et des pleurésies très-intenses écidées comme par enchantement à l'administration d'un vomifant. La dose à laquelle on administre la poudre d'Ipénacannah comme émettive varie suivant l'âge, le sexe et le tempérament. Chez les enfants très-juniors, un seul grain suffit souvent pour produire d'abondants vomissements ; chez les jeunes sujets de huit à dix ans, la dose est de cinq à huit grains ; pour les jeunes gens et les femmes on porte cette dose à quinze et dix-huit grains, enfin, on en donne vingt, vingt-cinq ou même trente grains aux sujets vigoureux et adultes.

Nous avons déjà dit précédemment que c'était à cause de l'action tonique qu'il exerce sur le canal intestinal, dans le cas de diarrhée chronique, que ce médicament avait d'abord été recommandé aux médecins européens par Maregraff et Pison. Depuis que son usage a été introduit dans la thérapeutique, il a constamment justifié sa réputation dans le traitement de cette maladie. Mais on doit bien se garder de l'employer dans la dysenterie, quand cette maladie est accompagnée de symptômes d'une irritation aiguë ; car alors il aggraverait l'inflammation de la muqueuse des gros intestins, au lieu d'y porter remède. On a encore fait usage de ce médicament donné à petites doses souvent répétées dans la fièvre puerpère, dans les rhumes ou catarrhes pulmonaires chroniques, etc.


IPIHIDE. Iphis. cret. Genre de l'ordre des Décapodes, famille des Brachyures, tribu des Orbiculaires, établi par Leach et que Latreille n'a pas adopté (Fam. nature. du Règne Anim.) ; il le réunit (Règne Anim. de Cuvier) au genre Ixa de Leach (V. ce mot), dont il ne diffère que parce qu'il a, de chaque côté, une grosse et longue épine transverse. L'espèce qui servait de type à ce genre, est le Cancer septem-spinosus (Herbst, Cancr., t. 1, tab. 29, fig. 112). V. IXA et LEUCONIE.

IPIHôNE. Iphiona. mot. Genre de la famille des Synanéthères, Cormyfières de Jussieu, et de la Syngéné-


IPIHPE. Iphips. xis. Coléoptères tétramères. Genre de la famille des Rhynchophores, établi par Schoenhour pour un insecte récemment découvert au Brésil et qui présente pour caractères : antennes assez courtes, mais fortes, courtes, composées de douze articles dont les deux premiers obconiques, plus longs que les cinq suivants qui sont tronqués à l'extrémité ; le dernier est très-grand, mais la masse dont il fait partie est courte et ovale ; trompe allongée, presque cylindrique et médiocrement arquée ; yeux déprimés, corselet légèrement bâti et son, avec les côtés arrondis et la partie antérieure brusquement rétrécie ; élytres arrondi, distinct ; d'abord vagues, mais de la spéculaires, un peu convexes en dessus, avec les épaules proéminentes ; pieds courts, forts, jambe articulées à leur extrémité, armées d'un crochet sur la face interne.


IPIHSE. r. syn. Daudin a donné ce nom à une Cou- leuvre qui paraît être le Serpens siamensis de Séba, Thes. ii, tab. 54, fig. 5.

IPIHYON. mot. Synonyme d'Asphodelle jaune.

IPIHYSE. mot. Genre de la famille des Asclépiadées, établi par Wight et Arnott qui lui assignent pour caractères : calice à cinq divisions ; corolle ro- tée, quinquifôliée, couronne staminale composée de cinq foliades charnues, brusquement rétrécies au som- met ; anthères terminées par un appendice membraneux ; masses polliniques renflées, pendantes au sommet du filament qui se prolonge par une sorte de rétrécis- sement ascendant ; stigmate mutique. La fructification consiste en des follicules lisses, terminées en béc, renfermant plusieurs semences chévettées vers l'ombilic. Les Liphysis sont de petits arbustes dressés ou volu- biles, à feuilles opposées ; à ombelles interpollétaires, simples et agrégées, ou presque sessiles aux cour- bures du pédicelle. Ces plantes sont originales de l'Inde.

IPO et UPAS. mot. Poison qui passe pour le plus vio- lent de tous ceux que fournissent les végétaux. Les voyageurs ont raconté des choses incroyables de sa violence; Leschenault, dans un Mémoire fort étendu sur les plantes venimeuses de Java (Annal. du Mus., xvi, p. 439), a prouvé que ses effets n'avaient pas besoin d'être exagérés pour être terribles. Il a re-
connu que les deux poisons employés, sous les noms d'Ipo et d'Upas, par les habitants des archipels de l'Inde dans le but de rendre leurs armes plus sûrement meurtrieres, provenaient des arbres décrits et figurés par lui (loc. cit., pl. 93 et 92) sous les noms de _Stichnos Tiente_ et _Antinias tetracria._

**Ipomeée.** _Ipomea._ Genr. Genre de la famille des Convolvulacées, Pentandrie Monogyne. Ce genre, ainsi que l'indique son nom formé de _ipos_, liseron, et _me_, semblable, est dû au dénombrement du genre _Convolvulus_. Il a été institué par Linné qui avait parfaitement saisi toutes les difficultés que présentent à l'étude les genres trop nombreux. Malheureusement il n'est pas moins vrai que, souvent, pour éviter un embarrasse, on tombe dans un autre, et c'est ce qui est particulièrement arrivé dans la séparation des Liserons et des Ipomées; la limite des caractères respectifs de ces deux genres est si faiblement tracée, que bien des méthodistes n'oseraient affirmer que des espèces placées parmi les Ipomées ne soient pas réellement des Liserons, tandis que d'autres qu'ils ont fait passer dans le genre plus nouveau, n'euissent pas dû naturellement rester à leur première place. Linné, en formant le genre _Ipomera_, ne le distinguait que par un stigmate à trois lobes et une corolle infundibuliforme; plus tard Kunth a circonscrit ce genre d'une autre manière; il y a placé toutes les espèces qui ont la corolle tubuleuse, infundibuliforme, et les étamines saillantes au dessus du tube de la corolle. On peut, en dernière analyse, considérer comme appartenant au genre _Ipomera_, toutes les Convolvulacées qui offrent un calice monosépale, à cinq divisions profondes, nu et persistant; une corolle monopétale, régulière, tubuleuse, infundibuliforme, avec son limbe divisé en cinq lobes plissés; cinq étamines saillantes au-dessus du tube de la corolle; un ovaire libre, à deux ou trois loges renfermant chacune deux ovules, armé d'un style simple, saillant, terminé par deux ou trois stigmates globuleux et rapprochés les uns contre les autres. Quant au fruit, c'est une capsule ordinairement globuleuse, en partie recouverte par le calice, offrant deux ou trois loges avec une ou deux graine dans chacune. Quoique produit par un dénombrement, ce genre n'admet guère moins de deux cents espèces, qui appartiennent aux contrées chaudes des deux continents; une seule croit spontanément dans le midi de l'Europe; un grand nombre d'entre elles y sont néanmoins cultivées et concourent à l'ornement des serres et des orangeries. Ce sont en général des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, et la plupart volubiles. Celles qui n'ont qu'une existence de courte durée peuvent être semées en place à une exposition claire et abritée; les autres réclament pour leur germination le secours de la température de la bâche ou de la serre chaude; on les repique en pots, lorsqu'elles en sont susceptibles, et on enfonce les pots dans la taunée. La terre qui paraît leur être le plus favorable consiste dans un mélangé de deux parties de terre substantielle et légère, et d'une partie de terreau de bruyère.

**Ipomée pourrée.** _Ipomera purpurea._ Pers., Syn., 1, 185; _Convolvulus purpureus_, Linn. Ses tiges sont herbacées, grimpantes, velues, un peu anguleuses, garnies de feuilles ovales, cordées, acuminées, veinées, et même réticulées, d'un vert intense et glabres en dessus, d'un vert jaunâtre et pubescentes en dessous; elles sont portées sur des pétiolus contournés, demi-cylindriques, silonnes en dessus et d'un vert nuancé de pourpré; leur étendue en tout sens est d'environ quatre pouces. Les fleurs sont réunies quatre ou cinq, au sommet de péduncules axillaires, accompagnées de petites bractées linéaires et longues de trois à quatre lignes; la corolle est ordinairement d'un bleu pourpré, nuancé de teintes alternativement plus intenses et plus claires, susceptibles d'une extrême mutabilité. Elle est originaire de la Guyane.

**Ipomée jalapa.** _Ipomera Jalapa_, Pursh; _Ipomera Macrocarpha_, Michaux; _Convolvulus Jalapa_, Linn. Cette belle espèce, si réputée dans la thérapeutique, pour la propriété purgative de sa racine, est cultivée en Europe depuis 1755; elle tire son nom de celui de Jalapa, l'une des principales villes du Mexique, aux environs de laquelle Houston l'a observée; elle croît également sur plusieurs autres points du Mexique et de l'Amérique méridionale. On doit l'introduction en Europe de sa culture à Ph. Miller qui, ayant reçu de graines de cette plante, les planta dans le jardin des pharmaciens de Londres et en communique aux botanistes du continent. L'Ipomée Jalap fleurit au mois d'août. C'est une plante vivace dont la racine, très-volumineuse, est fusiforme, charnue, blanche, lactescente et recouverte d'une écorce brune. Les tiges sont sarmenteuses, volubiles, herbacées, cylindriques, striées, ramueuses, d'un vert nuancé de pourpre. Les feuilles sont grandes, alternes, cordiformes, entières et quelquefois lobées, nervurées, glabres, d'un vert foncé, longues de cinq à six pouces, portées sur des pétiolus cylindriques, de la moitié de leur longueur. Les pédoncules sont axillaires, pubescents, un peu plus longs que les pétiolus terminés par une ou plusieurs fleurs accompagnées de petites bractées, ovales et caduques. La corolle est grande, d'un pourpre foncé à l'intérieur et d'un beau pourpre clair extérieurement, jaunâtre à sa base; le limbe est rose avec les plis lobulaires plus pâles, terminés de jaune-verdâtre.

**Ipomée veine.** _Ipomera venosa_, Rottm. et Sch.; _Convolvulus venosus_, Spreng. Originaire de Mascareigne, cette Ipomée y fut découverte par Commerson; mais les envois qu'il en fit en Europe n'y sont point parvenus; ce n'est qu'en 1829 que Noisette en reçut des graines et les cultiva dans son jardin; à Paris; elle fleurit en abondance vers l'automne. Sa racine est vivace, tuberculeuse, arrondie et noircie à l'extérieur; ses tiges sont grêles, sarmenteuses, volubiles, ramueuses, jaunâtres ou rougées, et verruqueuses. Les feuilles sont alternes, pétiolées, composées de trois à cinq folioles ovales-oblongues, aigues, d'un vert gai, laissantes en dessus, fortement veinees, d'un vert plus pâle en dessous. Les pédoncules sont plus longs que les pétiolus, axillaires, cylindriques, portant de trois à cinq fleurs et souvent plus, formant une belle grappe terminale. La corolle est large de deux pouces et demi, d'un blanc verdâtre à la base, d'un blanc pur vers le limbe.
IPOÊE Nil. *Ipomœa Nil, Linn.*; *Convolvulus caru- tens, Baud.* Cette espèce que l'on a pendant longtemps attribuée à l'Arabie, appartient néanmoins à l'Amérique du sud; et le nom spécifique qu'on lui a conservé ou préféré, ne tend qu'à perpétuer l'erreur. Elle est cul- tivée dans nos jardins depuis 1597, et y fleurit régulière- ment pendant les mois de juillet, août et septembre.

La plante est annuelle et grimpante; ses tiges sont grêles, cylindriques, rougâtres, couvertes de poils courts, glanduleux, durs, ce qui en rend la surface rude et âpère. Les feuilles sont cordiformes, à trois lobes aigus, dont l'intermédiaire beaucoup plus grand; elles sont veinées et réticulées, pétiolées, couvertes de poils un peu rudes, d'un vert obscur en dessus, plus pâle, mais également terne en dessous, longues de trois à quatre pouces, larges de deux. Les pédoncules sont moins longs que les pétilœs, ils n'ont guère plus de huit à dix lignes et sont terminés par une et rarement deux fleurs grandes de plus de deux pouces de dia- mètre; le calice est d'un vert rougeâtre surtout au sommet; le tube de la corolle est d'un blanc rosé; son limbe est pâlié, d'un bleu pourpré: les cinq pils lobu- laires sont d'une nuance purpuree claire.

**IPOÊE PANDUROFORME.** *Ipomœa pandurata, Sweet; Convolvulus panduratvs, Linn.* La Caroline est la patrie de cette Ipomée que l'on cultive, dans les jardins, depuis plus d'un siècle et qui cependant exige encore, pour sa conservation, l'abri de l'orangerie pend- ant la saison rigoureuse. Elle fleurit pendant les mois de juillet, août et septembre. Sa racine est épaisse, charnue, allongée, blanche, revêtue d'un épiderme noirâtre. Ses tiges sont grêles, grimpantes, cylindri- ques et velues. Les feuilles sont épaisses, distantes, cordées, pointées, à hords lobés et sinués, imitant la forme d'un violon; les plus rapprochées du sommet de la tige ont leurs découpures moins profondes; toutes sont d'un vert jaunâtre, veinées, réticulées, pubes- centes, longues de trois pouces, larges de dix-huit lignes; le pétilœ est de moitié plus court, pubes- cent, d'un vert rougeâtre ainsi que la nervure médiane qui n'est que son prolongement. Les pédoncules sont axillaires, glabres, portant deux ou trois fleurs, plus souvent une seule. Le calice est d'un vert gai, à bords pourprés. La corolle est large de deux pouces et demi, avec le tube pourpré intérieurement, blanchâtre à l'extérieur ainsi que le limbe, dont les pils lobulaires sont rayés de rose.

**IPOÊE REMARQUABLE.** *Ipomœa insignis, Lind.; Convolvulus insignis, Sprengel.* Cette Ipomée, vé- ritablement remarquable, est connue depuis 1812; elle a été admise à cette époque dans les serres de M. Veres à Kensington, qui en avait reçu des graines de l'Inde où elle a été observée par le Dr Wallisch. Sa racine est un tubercule allongé, charnu, d'un blanc jaunâtre intérieurement, noirâtre à l'extérieur; il s'en élève plusieurs tiges herbacées, rameuses, grimpantes, cylindriques, vertes, de deux à trois lignes de diamètre. Les feuilles sont alternes, pétiolées, glabres, d'un vert luisant en dessus, d'un vert plus clair en dessous, pal- mées, partagées au delà de moitié, en cinq ou sept lobes quelquefois en trois seulement, ovales-lancéolés. Les

**Ipomée BIGNONIOIDE.** *Ipomœa bignonioïdes, Bot. Mag.* Herbert a reçu de Cayenne, en 1895, cette Ipomée, qu'il a nommée Bignonioïde, à cause de la ressemblance qu'elle a avec celle de la plupart des Bigones. Elle fleurit dans les mois de juillet et d'août. Sa racine est tuberculeuse, charnue; il s'en élève une ou plusieurs tiges herbacées, cylindriques, grimpantes, de la grosseur d'une plume à écrite et d'un vert brunâtre. Les feuilles sont cordiformes, à trois lobes modérément profonds, traversés de ner- vures et de veines jaunâtres, d'un vert obscur en des- sus, plus pâles et un peu glauques en dessous, longues de deux pouces et demi sur un peu moins de largeur. Les fleurs sont d'un bleu pourpré fort intense, et de plus d'un pous de diamètre.

**Ipomée A DEUX COULEURS.** *Ipomœa bicolor, Sweet, Hort.; Convolvulus bicolor, Botan. Magaz., 2905.* Cette Ipomée, qui paraît se trouver également à l'île Maurice comme au Bengale, a été découverte dans cette dernière région par le professeur Wallisch, qui la cultiva d'abord dans le Jardin des Plantes de Calcutta, en 1815. Elle fleurit, dans les serres, au mois de juillet. Ses tiges sont herbacées, cylindriques, grêles, pubes- centes et velues. Les feuilles sont cordiformes, à trois lobes aigus, peu prononcés et ciliés, elles sont longues de deux pouces et plus d'un vert gai; les pétilœs sont cylindriques, un peu plus courts que les feuilles, de la grosseur des rameaux et pubescents. Les pédon- cules sont solitaires, axillaires, supportant deux ou trois fleurs blancâtres, garnies de deux bractées li- néaires, étroites, lancéolées.

**Ipomée A FLEURS COULEUR DE SANG.** *Ipomœa sang- guinea, Vahl; Convolvulus sanguineus, Spreng.* On cultive cette espèce dans les collections européennes, depuis 1812, qu'elle a été reçue des Antilles. Elle est vivace, à tiges fortes grêles, grimpantes, velues, rameuses et fruitueuses; ses feuilles ont environ trois pouces de longueur, elles sont profondément décou- pées en trois lobes, dont l'intermédiaire lancéolé, et les deux latéraux à trois divisions linéales et pointues; leur surface supérieure est marquée de fortes nervures jaunâtres et de veines plus obscures ou d'un vert intense; elles sont en dessous d'un vert glaçante, glaires, avec les nervures et les veines relevées et saillantes; les pétilœs ont au moins la longueur des feuilles; ils sont contournés, filiformes et glabres. Les pédoncules sont axillaires, longs, terminés par une panicule de huit à dix fleurs, d'un rouge sanguin, très-vif, portées sur des pédicelles rameux, avec bractées très-petites, lancéolées et aiguës.

**Ipomée ÉCARLATE.** *Ipomœa coccinœa, Linn.; Con- volvulus coccinœus, Plum.* L'Ipomée à fleurs écarlates croît naturellement aux Antilles et particulièrement à Saint-Domingue d'où elle a été apportée en 1715. Sa fleuraison commence en juin et se prolonge, dans nos climats, jusqu'à l'extinction de la plante qui arrive en automne. Les tiges sont grêles, cylindriques, glabres, velues et rameuses; les feuilles qui les garnissent
ont une forme cordée, elles sont anguleuses à leur base, terminées en pointe aiguë, longues de près de deux pouces et un peu moins larges, d'un vert assez intense, plus pâle en dessous où les nombreuses veines et nervures sont beaucoup plus apparentes : celles qui pendent à la partie supérieure de la tige sont plus arrondies, presque ovales, plus lisses et moins étendues; le pétiole ne les égale pas en longueur; il est cylindrique, un peu sillonné en dessus. Les fleurs, au nombre de cinq à six, sont d'un beau rouge écarlate et groupées au sommet d'un pédoncule axillaire droit, plus long que les feuilles; les pédoncules uniflores sont beaucoup moins longs et plus grêles.

**UPOMOSIDE.** *Ipomopsis elegans.* Michaux, dans sa Flore de l'Amérique boréale, rédigée par le professeur Richard, a, le premier, fait connaître cette plante qui de profonds botanistes placèrent successivement dans plusieurs genres différents. Néanmoins elle fut reconnue par du célèbre nom, qui du reste s'en éloigne assez pour ne point appartiennent à la même famille. On ne connaît jusqu'à une seule espèce du genre nouveau.

**UPOMOSIDE ÉLÉGANTE.** *Ipomopsis elegans.* Michaux, dans sa Flore de l'Amérique boréale, rédigée par le professeur Richard, a, le premier, fait connaître cette plante qui de profonds botanistes placèrent successivement dans plusieurs genres différents. Néanmoins elle fut reconnue par du célèbre nom, qui du reste s'en éloigne assez pour ne point appartiennent à la même famille. On ne connaît jusqu'à une seule espèce du genre nouveau.

**UPOMOSIDE ÉLÉGANT.** *Ipomopsis elegans.* Michaux, dans sa Flore de l'Amérique boréale, rédigée par le professeur Richard, a, le premier, fait connaître cette plante qui de profonds botanistes placèrent successivement dans plusieurs genres différents. Néanmoins elle fut reconnue par du célèbre nom, qui du reste s'en éloigne assez pour ne point appartiennent à la même famille. On ne connaît jusqu'à une seule espèce du genre nouveau.

Sa tige, qui est sous-frutescente, s'élève à la hauteur d'environ deux pieds et se divise, vers sa partie supérieure, en plusieurs ramifications; elle est garnie de feuilles alternes, sessiles, très-rapprochées, étalées, pinnaïtides, à divisions écartées, étroites et presque linéaires; elle est terminée par une sorte de panicule pyramidale de fleurs d'abord dressées, puis pendantes. Ces fleurs sont rouges; leur calice est presque cylindrique, à cinq divisions peu profondes, dressées et aiguës; leur corolle est monopétale, régulière, infundibuliforme, ayant son limbe divisé en cinq lobes obtus ou un peu acuminés. Les cinq étamines sont inégales et légèrement saillantes; leurs anthères sont globuleuses, à deux loges qui s'ouvrent par un sillon longitudinal. L'ovaire est allongé, assis sur un disque hypogyné, annulaire; il offre trois loges qui contiennent chacune de six à dix ovules insérés sur deux rangs alternatifs. Le style est simple, saillant, terminé par un stigmate à trois divisions linéaires, recourbées en dessous. Le fruit est une capsule ovoïde, allongée, à trois côtes, terminée supérieurement par une pointe formée par le style. Cette capsule, qui est enveloppée par le calice persistant, se compose de trois loges contenant chacune de six à dix graines insérées sur deux rangées à l'angle interne, et portant une pointe à leur sommet. Les graines sont attachées par le milieu d'une de leurs faces.

Sans présenter de grandes difficultés, la culture de l'Ipomopsis éleganté entraîne cependant à des soins particuliers qu'exigent peu des plantes rustiques de l'Amérique septentrionale. Il est bon, si on veut la conserver plusieurs années de suite, de lui choisir un terrain fraîd, humide et tout à la fois abrité par un mur; un sol substantiel et léger ne prolongerait guère son existence au delà d'un an. Le seul moyen de propagation employé jusqu'à ce jour, est le semis que l'on opère dans les premiers jours du printemps, en terrein placée sur couche chaude; dès que les jeunes plantes ont acquis cinq ou six feuilles, on les repique à l'en droit qu'elles ne doivent plus quitter.

**IPERAGUAPIN.** Bot. Le genre ainsi nommé par Nuttal (Gen. of north Amer. Plants) est le même que Upomopsis.
pliqua cette dénomination à un genre de Coléoptères, qu'il détacha de celui des Derastes de Linné, et très-voisin de celui des Scolites de Geoffroy. Fabricius, dans son *Manitssa Insectorum*, comprit sous le nom générique d'Ips, nos Nitidules à forme oblongue, nos Dacnés, des Tritomes de Geoffroy, ou des Mycéto
glyphes et d'autres Coléoptères analogues. Les Ips de Degérev devinrent pour lui des Bostriches. Olivier les réunit aux Scolites, et son genre Ips fut composé de quelques Coléoptères désignés ainsi par Rossi, et de quelques Derastes de Linné; il le plaça dans la sec
tion des Pentamères; mais plusieurs espèces qu'il y rap
porta appartiennent à d'autres sections. Fabricius ensuite (Actes de la Soc. d'Hist. nat. de Paris, Entom.
Sysemât.) le divisa en plusieurs genres, mais sans presque rien changer à la coupe qu'il avait ainsi nom
mée, et à laquelle il conserva la même dénomination. Herbst, dans son ouvrage sur les Coléoptères, éclaircit encore ce sujet par l'établissement de quelques autres genres et par la description de plusieurs espèces in
édites. Paykull (*Fau. Suec.*) forma avec les Ips de Fabricius, le genre Engis (*Dacne*), et plaça dans la seconde division de celui des Cryptophages d'Herbst, nos Ips proprement dits, Insectes qu'il avait aupara
vant confondus avec les Derastes. Fabricius enfin, dans un ouvrage postérieur (*Syst. Eleuth.*), adopta le genre Engis, et réunit les Cryptophages du précédent, soit aux Mycéto
glyphes, soit aux Derastes. Les Ips, tels qu'ils sont adoptés par Latreille, se distinguent des Dacnés et des Bytures (*V.* ces mots), par les élytres qui recouvrent tout l'abdomen dans ceux-ci, et qui sont arrondies postérieurement; ils diffèrent des Nitidules et des autres genres voisins, par des caractères de la même valeur. Ce sont, en général, de petits insectes qui se rencontrent sous les écorces des arbres, sur le bois et même dans nos habitations où on les voit courir, dans toutes les saisons de l'année, sur les châssis et les vitres de nos fenêtres. Leurs larves, qui vivent probable
ment dans le bois, sont inconnues. L'espèce qui sert de type à ce genre et qui se trouve le plus communné
ment à Paris, est:

**IPS Celleri.** *Ips carlier*, Oliv. (Entom., t. 2, pl. 18, f. 5, a-b); *Derastes carlier*, Scopoli; le Der
ermés du fumier, Geoffroy; *Cryptophagus carlier*, Payk.; *Cryptophagus crenatus*, Herbst; *Der

* est un genre des familles de l'île de Ceylan. C'est une plante herbacée, épigée, à racine charnue, subglobulée, donnant des fruits intérieurs; les feuilles sont ensiformes, pliées; la hampe est simple, vaginée, terminée par une fleur solitaire et pubescente. 

**IPSIDA.** *Ins.** Ips. *V.* ce mot. 


**IPSUS.** *Bot.* Synonyme de Liége. *V.* CâÈXE. 

**IRASE.** *Bot.* Bosc cites sous ce nom un Palmier peu connu de l'Amérique méridionale, qu'il croit appartenir au genre Martinzâ. *V.* ce mot. 

**IRÈNE.** *Ins.* Horsfield a séparé du genre Drongo, l'espèce appelée par Temminck, Drongo azuré, *Edolius pulchris*, pour en former un genre distinct, dont les caractères sont trop faiblement tranchés pour qu'il ait obtenu l'assentiment de tous les ornitholo
gistes. Du reste, voici ces caractères tels qu'ils ont été produits par le naturaliste anglais: bec médio
cere; mandibule supérieure un peu crochue avec l'arête re
courbée, élevée, carénée entre les narines, et les côtés un peu relevés; narines basses, arrondies, recouvertes de soles roides et de plumes veloutées; ailes plus cour
tes que la queue; deuxième et sixième rémiges externes échancrées, les troisième et sixième plus longues et à peu près égales; première et deuxième très-courtes; queue médio
cere, rectiligne; tarses et doigts courbés, à demi seutelles; ongles très-grêles, très-recourbés. Si ce genre était adopté, il devrait faire le passage des Lo
riots aux Drongos. 

**IRMON.** *Bot.* Synonyme de *Sauvagesia. V.* ce mot. Le nom d' *Ireon* a été donné comme générique par Scopolli, à une plante qui est le *Lobelia pareîflora* de Bergius. Ce genre n'a pas été adopté. 

**IRÉOS.** *Bot.* Synonyme d'Iris de Florence. 

**IRÉSE.** *Iresia. Ins.* Genre de Coléoptères pentâ
mères, institué par Dejean dans la famille des Cicinde
lêtes, pour un insecte trouvé dans les environs de Rio
Janiero. Caractères: palpes labiaux très allongés, plus longues que les maxillaires; le premier article allongé, saillant au delà de l'extrémité supérieure de l'échanc
rure du menton; le deuxième très-court, le troisième long, cylindrique et légèrement courbé; le dernier très-allongé, séquoïforme. Lèvre supérieure très-grande, en demi-ovale et recouvrant les mandibules. Les trois premiers articles des tarses antérieurs des mâles di
latés, allongés, cloutés également des deux côtés; les deux premiers grossissant très-légèrement vers l'exté
rimite et presque cylindriques; le troisième plus court et triangulaire. *L'iresia Lacordairei* est vert, avec les élytres très-brillantes, chatoyantes en bleu; le labre est d'un brun testacée; la poitrine, l'abdomen et les cuisses sont roux. Taille, six lignes. 

**IRÉSINE.** *Iresine. Ins.* Genre de la famille des Amaranthacées, et de la Dicaee Pendentarie, établi par Linné, adopté par les auteurs modernes, et ainsi ca
racété par Kunth (*Nor. Gener. et Species Plant.*
eqnuinoc.\textsuperscript, vol. 11, p. 198): fleurs dioïques; calice à cinq divisions profondes et régulières; dans les mâles, cinq étamines dont les filets sont soudés par la base, et les anthères à deux loges; dans les fleurs femelles, un seul style surmonté de deux stigmates; capsule monosperme fendue transversalement.

**IRÉSINE CÉLÉSIOIDE.** *Iresine celésoïdes*, Linn. C'est le type du genre; plante herbacée qui croît dans les lieux inondés, pendant l'hiver, de la Virginie et de la Floride. Elle a des feuilles ponctuées, scalaires: les inférieures oblongues, acuminées, les supérieures ovales, lancéolées; la tige est glabre, cannélée et rameuse; ses fleurs sont très-petites, disposées en une panicule rameuse et arrondie. On cultive cette plante dans les jardins de botanique. Wildenow, Poir et Kunth ont décrit une dizaine d'autres espèces croissant pour la plupart dans l'Amérique du Sud.

**IRIA.** R. *V. Irie.*

**IRIARTEE.** *Iriartea.* R. Genre de la famille des Palmaríoces, Monococie Polyandriae, L., établi par Ruiz et Pavon (*Fl. Peruv. et Chil. Prodr.*), p. 159, t. 32, et adopté par Martius (*Palmarum Genera*, p. 17) qui l'a ainsi caractérisé: fleurs monoïques, réunies dans le même spadice; plusieurs spathes complètes, imbriquées; fleurs sessiles, sans bractées; les mâles ont un calice triphylle, une corolle à trois pétale, douze étamines ou un plus grand nombre, et un pistil rudimentaire; les fleurs femelles se composent d'un calice et d'une corolle comme dans les fleurs mâles, d'un ovaire triloculaire, surmonté de trois stigmates très-petits. Le fruit est une baie renfermant une seule graine pourvue d'albumen et d'un embryon basilaire. L'*Iriartea deltoidea* a un stipe cylindrique, annelé, d'où pendent plusieurs racines épigées; ses frondes sont terminales, à pétioles engainants et à pinaules trapézoïdales. Les fleurs sont jaunes, disposées en régimes simplement rameux, et placés au-dessous des frondes. Ce genre a été réuni par Kunth au *Coroxylon* de Humboldt et Bonpland; mais, selon Martius, ces genres offrent entre eux quelques différences. *V. Ceroxyle.*

**IRIBIN.** *Daptirius*. ois. Genre institué par Vieillot pour y placer le *Falco aterrimus* de Temminck, Ois. color., pl. 57, qu'il a séparé des *Caracas* de cet auteur et de Cuvier. *V. Faecon*, division des *Caracas.*

**IRIBLE.** R. *Syn. vulgaire d'Arroche.* *V. ce mot.*

**IRIBU-ACABIRAY.** Ois. Synonyme de Catharine Anra, *V. Catharte.*

**IRIDAPS.** R. Synonyme d'Artoarco.

**IRIDATION.** MIN. C'est la propriété qu'ont certains minéraux de produire sur l'organe de la vue l'impression de la série des couleurs de l'iris, soit à cause d'une substance étrangère, qui se trouve appliquée à leur surface, soit en raison d'une altération survenue dans leur structure, par l'effet ou de fissures ou d'un écartement de leurs lames.

**IRIDÉE.** *Iridea.* R. Genre de la famille des Algues, établi par Stackhouse (*Xerèide Brittan.*, 2e édition, pl. 17), et auquel il rapporte son *Fucus fluitans*, qui se fait remarquer par sa fronde cartilagineuse, cylindrique, très-rameuse, à rameaux opposés, plusieurs fois découpés, et à divisions capitailes. Lamouroux pense que ce genre ne peut être admis.

**IRIDÈES.** *Irideae.* nom. Famille naturelle de plantes monocotylédones, à étamines épigynes, dont le genre *Iris* est le type et le plus nombreux en espèces. La famille des iridées forme un groupe extrêmement naturel et très-facile à distinguer. Toutes les plantes qui le composent sont remarquables par la grandeur ou l' eclat de leurs fleurs: aussi une multitudes d'entre elles forment-elles l'ornement de nos serres et de nos jardins; telles sont les *Iris*, les *Ixsix*, les *Glacieuls*, les *Safraux*, les *Bermudiennes* et beaucoup d'autres. Les iridées sont toutes des plantes herbacées, généralement vivaces, ayant leur racine tubéreuse et charnue, quelquefois cependant fibreuse. Leur tige, qui est assez rarement sous-frutescente à sa base, est cylindrique ou comprimée, portant des feuilles alternes, planes, ensiformes ou cylindriques, devenant jaunâtres dans l'herbier. Les fleurs sont constamment enveloppées, avant leur épanouissement, dans une spathe membranée, souvent mince, sèche et scarieuse, formée d'une seule, de deux ou de plusieurs pièces. Ces fleurs sont tantôt solitaires, tantôt diversément groupées. Leur calice est généralement tubuleux, adhérent par sa base, avec l'ovaire qui est infère. Son limbe est à six divisions profondes, dont trois intérieures et trois extérieures, quelquefois inégales et dissemblables. Les étamines sont constamment au nombre de trois naissant du sommet du tube; tantôt les filets sont libres et distincts, tantôt ils sont soudés et monadelphes. Les anthères ont leur face tournée vers le centre de la fleur. Elles sont à deux loges qui s'ouvrent par un sillon longitudinal. L'ovaire est constamment infère, à trois loges, contenant chacune plusieurs ovules attachées sur deux rangées alternatives, à l'angle rentrant. Le style est simple, terminé par trois stigmates simples, bitides, découpés ou minces, membranous et pétales. Le fruit est une capsule à trois loges polyspermes, et à trois valves septifères sur le milieu de leur face interne. Les graines se composent d'un tégument propre et d'un embryon parfaitement indivis, placé dans un endosperme charnu ou légèrement corné.


Quant aux *Dilatris*, *Xiphidium* et *Wachendorfia*, placés par Jussieu à la suite des Iridées dans son *Genera*, cet illustre botaniste en a fait plus récent-

---

**Note:** The text is in French and contains botanical terms and descriptions typical of the 19th-century botany. The excerpt describes different types of plants, their characteristics, and the structure of their flowers and fruits. It also introduces various botanical terms and genera, such as *Iris*, *Iridées*, and *Iridaceae*. The text is rich in scientific descriptions, including the structure of flowers, petals, and stamens, and their respective functions in pollination and reproduction. The text reflects the systematic and detailed approach typical of botanical studies from the 19th century. The combination of Latin names and detailed descriptions highlights the scientific rigor of the period.
ment une famille nouvelle sous le nom de Dilatriées.


IRIDION. *V.* On a rapporté au *Rvidula dentata*, L., la plante nommée par Burmann (*Prodr. 6*) *Iridion* verticillatum.


IRIDORCIDE. *V.* Nom donné par Du Petit-Thouars (Hist. des Orchidées des îles australes d'afrique) à un groupe de la section des Epiéndres et qui correspond au genre *Cymbidium* de Swartz. Il offre pour caractères essentiels: une seule masse pollinique dans chaque loge de l'anthère; labelle plan, élargi, denté au sommet; fleur renversée. Il ne se compose que d'une seule espèce (*Cymbidium equisetum*), plante des îles de France, de Mascareigne et de Madagascar. Du Petit-Thouars l'a figurée (loc. cit., tab. 91) sous le nom d' *Equisetum*.

IRIDOSMINE. *V.* Synonyme d'Iridium usiurer. *V.* *Iridium*.

IRIDOSMINE. *V.* Même chose qu'Iridium. *V.* ce mot.

IRIDROGALVIA. *V.* Pour Isidrogalvia. *V.* ce mot.


IRINE. *Irina* *V.* Genre de la famille des Sapindacées, de la Pentandrie Monogyne de Linné, établi par le docteur Blume, pour quelques grandes espèces arborescentes, qu'il a observées dans l'île de Java. Les caractères qu'il assigne à ce genre nouveau sont les suivants: fleurs polygames par avortement; calice à cinq divisions, persistant; cinq pétales nus intérieurement et de la longueur du calice; disque échancré, entourant les organes reproducteurs; cinq étamines rapprochées du pétale et très-longues dans les fleurs mâles; ovaire didyme, à deux loges unisporoles; un style couronné par un stigmate obtus; un seul carpelle par avortement, coriace, sec, indescendit; semence solitaire, dépourvue d'arille; cotylédons épais, allant en diminuant vers la radicule qui est descendante.

IRINE GLABRE. *Irina glabra*, Bl. Arbre de cent pieds et plus d'élévation, à feuilles allongées, composées de sept à neuf paires de folioles opposées, oblongues, grandes, glabres, et grossièrement dentées sur les bords; fleurs réunies en une panicle diversifiée. Dans les forêts primitives des monts Gede et Sallak.

IRINE TONEMENTEUSE. *Irina tontemosa*, Bl. Arbre de cinquante pieds de hauteur, à feuilles allongées, composées de trois à neuf paires de folioles presque opposées, oblongues, grossièrement dentées sur les bords, avec les nervation en dessous, les pétioles et les panicles recouverts d'un duvet roussâtre. Cette espèce se trouve avec la précédente.

IRINE TRÈS-ENTIÈRE. *Irina integerima*, Bl. Feuilles brusquement allongées, composées de cinq paires de folioles presque opposées, oblongo-lancéolées, pointues aux deux extrémités, très entières, très-glabres; panicle terminale diversifiée. Dans les forêts montagneuses de Meygamedong.

IRIO. *V.* Ce nom, employé par Linné comme spécifique d'un *Sieymum*, a été donné par De Candolle (*Syst. Veg. Nat.* t. 1. p. 465) à la quatrième section qu'il a établie dans ce genre, *V.* *Sisyphor*.

IRION. *V.* Ce mot, dont on a fait Irio, était celui par lequel les anciens désignaient la Moutarde des champs, et jusqu'au *Polygonum Fagopyrum*.

IRIS. *V.* *O.* *V.* *V.*

IRIS. *V.* L'épipôle du genre Nymphal, vulgairement nommé Grand Mars changeant.

IRIS. *V.* Genre de la famille des Iridées, de la Triandrie Monogyne, *L.* caractérisé de la manière suivante: calice tubuleux, adhérent par sa base avec l'ovaire qui est complètement inféré; limbe à six divisions très-profondes, dont trois extérieures, plus grandes, quelquesfois dressées, quelquesfois réfléchies, ordinairement marquées sur le milieu de leur face interne d'une rangée longitudinale de poils glanduleux; les trois divisions intérieures, plus petites que les trois autres, sont dressées quand celles-ci sont réfléchies, ou réfléchies quand les autres sont dressées; trois étamines insérées au sommet du tube du calice; leurs filets sont libres, et leurs anthères allongées, à deux loges et extrorses. Chaque étamine est placée en face de chacune des divisions caliciennes externes, et recouverte par un des stigmates. Style ordinairement triangulaire, tantôt libre, tantôt soudé avec le tube du calice qui est épais et charnu; il se termine par trois stigmates pétaloïdes, allongés, voûtés, recouvrant immédiatement chaque étamine, bifilés à leur sommet, avec une petite languette placée à la face inférieure de la fente qui sépare les deux lobes, et marqués d'une rainure glanduleuse, formée par la prolongation de cette fente; ovaire inféré,
à trois loges contenant chacune un assez grand nombre d'ovules attachés à l'angle interne et sur deux rangées longitudinales, mais alternes. Le fruit est une capsule ovoïde, allongée, quelquefois un peu triangular, aumônier à son sommet, à trois loges, contenant plusieurs graines disposées sur deux ou sur une seule rangée. Cette capsule s'ouvre en trois valves séparées sur le milieu de leur face interne. Les graines, qui sont globuleuses ou planes, déprimées et discoïdes, contiennent dans un endosperme blanc et cori, un embryon dressé et cylindrique.

Le nom d'Iris date de loin; il fut employé poétiquement, dans la mythologie, pour désigner celle des déesses qui, dans le céleste aréopage, remplissait les fonctions de messagère. Son vêtement consistait en une simple écharpe; mais cette écharpe brillait de toutes les couleurs que l'on obtient du rayon de lumière qui se décompose à travers le prisme; et l'imagination des botanistes, quelquefois non moins ardente que celle des poètes, trouvant réunis dans quelques belles fleurs, l'éclat et la vivacité des couleurs de l'arc-en-ciel, fit d'un modeste ornement de nos jardins, de l'Iris, le symbole du phénomène météorique le plus admirable. Le genre auquel l'Iris xiphioïdes, qui paraît être l'espèce la plus anciennement connue ou cultivée, a donné son nom, est encore, malgré les modifications qu'il a éprouvées, le plus nombreux de la famille des Iridées; toutes les espèces qui le composent sont généralement des plantes herbacées, vivaces, à racines tubéreuses et charnues, rarement fibresse, à tiges simples ou rameuses, ordinairement cylindriques ou comprimées, rarement anguleuses, garnies de feuilles alternes, planes, ensiformes ou cylindriques, engainantes à leur base, portant d'une à cinq grandes et belles fleurs terminales, accompagnées de spathes scarieuses. La plupart de ces plantes se cultivent en pleine terre, et y acquièrent une vigueur extrême; elles se plaisent surtout dans les terrains doux et un peu fraîches; elles se propagent avec la plus grande facilité, par la séparation des racines, que l'on pratique en toute saison, mais sans aucun danger en automne et en hiver. Quelques espèces, un peu plus tendres, exigent l'abri de l'orangerie pendant la saison rigoureuse.

Iris à fleurs pâles. Iris pallida, Willd. Il paraît que c'est à Clusius que l'on en doit la redécouverte de cette belle fleur dans nos cultures; il la reçut de Constantinople, vers la fin du seizième siècle, et la propagera dans le jardin botanique de Leyde, que l'Université avait, quelques années auparavant, confié à ses soins. L'Iris à fleurs pâles entre en fleuraison au mois de mai. Sa racine est tubéreuse, charnue, horizontale, et noduleuse; elle produit une tige droite, presque nue, dépassant de beaucoup la hauteur des feuilles qui sont radiales, ensiformes, droites, glabres, d'un vert clair, et longues de douze à quinze pouces. Les fleurs terminent la tige; elles sont alternes, distantes, les supérieures tout à fait sessiles, les inférieures un peu pédonculées; toutes sont de spathes membraneuses, très-minces, blanchâtres et transparentes, qui les enveloppent avant l'épanouissement. Les fleurs sont très-grandes, douées d'une odeur suave; les trois divisions extérieures de la corolle sont réfléchies, d'un pourpre clair, finement veinées de bleu, avec la base blanchâtre, garnie d'une raie médiane de barbes d'un beau jaune doré; les trois autres divisions sont d'un bleu pourpré pâle, veinées et ovales; les stigmates sont de cette dernière couleur.

Iris à oreil de sereau. Iris sambucina, Lin. Cette espèce est originaire du midi de l'Europe et fleurit au mois de juin. Ses feuilles radicale sont ensiformes, glabres, droites, striées, verdâtres, hautes de deux pieds environ et larges d'un pouce et demi. La tige est droite, cylindrique, plus élevée que les feuilles, terminée par plusieurs fleurs alternes, entourées d'une spathe verdâtre à la base, membraneuse et jaunâtre au sommet; les trois divisions extérieures de la corolle sont réfléchies, d'un beau violet dans leur milieu, veinées à leur base ainsi que sur tous les bords; les divisions internes sont d'une couleur bruneâtre, pâle, avec une teinte bleuâtre au milieu. Les stigmates sont d'un bleu bleuâtre.

Iris veine de jaune sale. Iris squalens, Lin. Cette Iris fut d'abord regardée comme une simple variété de la précédente; mais la reproduction constante des deux espèces distinctes par les semis successifs, a fini par éloigner toute idée d'analogie, malgré l'opinion de Sprengel et de quelques autres botanistes. Ses feuilles sont ensiformes, larges, courtes, droites, glabres, striées, vertes et pourprées à leur base; la tige est cylindrique, beaucoup plus haute que les feuilles, terminée par trois ou quatre fleurs assez grandes; la spathe est verdâtre à la base, jaunâtre et membraneuse au sommet; les trois divisions extérieures de la corolle sont réfléchies, d'un pourpre foncé élegamment strié de blanc, et jaunâtre à leur base; les trois autres sont redressées, d'un gris jaunâtre, livide.

Iris a deux fleurs. Iris biflora, Lin. Ses feuilles sont ensiformes, glabres, courbées en delles, striées et d'un vert assez pâle; la tige est cylindrique, simple, haute de six à sept pouces, dépassant de très-peu la longueur des feuilles; deux et rarement trois fleurs la terminent. Les divisions inférieures de la corolle sont très-grandes, d'un violet foncé, veinées de noirâtre; les divisions extérieures sont réfléchies, de la même nuance que les autres, mais avec une large raie barbée et blanchâtre à la base; les accotements de cette raie sont blanchâtres, élegamment parés de larges veines d'un noir pourpré. Elle a pour patrie l'Europe méridionale.

Iris naïve. Iris pseudata, Lin. Ses racines présentent, par leur réunion, une souche horizontale d'où partent des fibres cylindriques, et d'où s'élevent des tiges simples, hautes de quatre pouces au plus et dont la longueur ne dépasse jamais celle des feuilles. La fleur est solitaire, assez grande et terminale; les divisions extérieures de la corolle sont réfléchies, d'un bleu violet foncé, avec les bords beaucoup plus pâles; l'onglet est blanchâtre, barbu sur une ligne centrale, avec une aréole striée de pourpre obscur; les divisions internes sont dressées, d'un pourpre foncé plus uniforme; le tube est grêle, toujours saillant hors de la spathe qui est verte et membraneuse. Elle se trouve dans toute l'Europe tempérée.
IRIS TRÈS-FÊTEE. Iris septifidissima. Lin. L'Iris très-fêtée, comme plus vulgairement des jardinières sous le nom d'Iris gigot ou à odeur de gigot, se trouve dans presque tous les vallons frais et ombragés de l'Europe centrale; elle fleurit en juin dans les jardins où elle se propage avec la plus grande facilité. Ses tiges s'élèvent à la hauteur de deux pieds; elles sont imparfaitement cylindriques, munies latéralement d'un angle émoussé, chargées de feuilles alternes dont les supérieures cortes, vaginées et spatulées; les feuilles radicales, un peu moins longues que les tiges, sont ensiformes, assez étroites, dressées, glabres, striées et d'un vert sombre. Les fleurs sont petites, terminales, au nombre de deux à quatre; les divisions de la corolle sont d'un bleu pourpre assez vivide; les extérieures sont plus foncées avec la base faiblement barbée et striées de blanc-jan nâtre; ces stries forment à l'extérieur des sortes de rides ou de pis jaunes, rehausssées de pourpré.

IRIS JAUNÂTRE. Iris lutescens, Willd. L'introduction de cette espèce date de près d'un siècle, et on la prit d'abord pour une variété de l'Iris naine. Elle a les feuilles ensiformes, larges de sept ou huit lignes, hautes de quatre à six pouces et d'un vert un peu glauque; la tige s'élève du milieu de ces feuilles et présente elle-même quelques feuilles beaucoup plus courtes, et à côtes aplaties; elle est terminée par une seule fleur; la spathe est d'un vert blanchâtre, les divisions extérieures de la corolle sont réfléchies et d'un jaune assez vif, striées de brunâtre; les divisions internes sont beaucoup plus pâles et veinées de violâtre.

IRIS GERMANYQUE. Iris germanica, Lin. Cette Iris, l'une des plus anciennes que l'on connaisse, a ses racines tubereuses, charnues et noduleuses; ses feuilles sont ensiformes, planes, glabres, vertes, succulentes, larges d'un pouce et demi, longues d'un pied et demi, droites, distinctes et engainantes à la base; la tige qu'elles entourent est un peu plus haute, droite, cylindrique, feuilletée, trifoliée souvent un peu rameuse; elle est terminée par deux ou trois grandes fleurs, d'un pourpre violet intense dans les divisions extérieures et réfléchies de la corolle; plus pâle dans les divisions intérieures, et redressées; toutes sont larges, arrondies et un peu ondulées; on voit à la base des extérieures, au centre de l'onglet, une raie barbée, jaunâtre, et de larges stries latérales de la même nuance; les stigmates sont violâtres, mêlés de blanc, avec leurs sommets pointus.

IRIS PANACHÉE. Iris variegata, Lin. Sa tige est un peu plus haute que les feuilles radicales qui l'entourent, née dans sa partie supérieure, terminée par deux ou trois fleurs penduleuses et assez grandes. Les feuilles sont ensiformes, cannelées ou ridées, vertes, avec la base légèrement pourprée; leur longueur dépasse rarement un pied et leur largeur dix lignes. Les divisions extérieures de la corolle sont réfléchies et pendantes, d'un pourpre pâle dans la partie antérieure du limbe, de grosse veines d'une teinte très-foncé, les bords sont blanchâtres, et l'onglet jaunâtre inte rieurement, vert à l'extérieur; les divisions internes sont droites et entièrement jaunes.

IRIS DE FLORENCE. Iris Florentina, Lin. Distinguée l'une des premières, cette Iris fut presque aussitôt appliquée, soit à la préparation de certains médicaments, soit à celle de parfums qui doivent tenir lieu de fendeur de la violette. Ses propriétés résident entièrement dans ses racines qui sont charnues, tubereuses, noduleuses et blanches. Ses tiges s'élèvent à plus d'un pied, elles sont un peu contournées, cylindriques, épaisses et feuillées, entourées de feuilles radicales, ensiformes, droites, glabres, plus courtes qu'elles, striées et d'un vert tirant sur le glauque. Les fleurs, ordinairement au nombre de deux, sont blanches et terminales, sortant d'une spathe membraneuse, scarieuse, et d'un brun pâle; elles répondent une odeur douce et agréable; les trois divisions externes de la corolle sont réfléchies et même pendantes, spatulées et veinées de bleu pourpré; une forte raie barbue et jaune fait saillie à la base; les divisions internes sont grandes, ovales, ondulées, un peu chiffonnées, bombees, et entièrement blanches. De l'Europe méridionale.

IRIS BELEUSE. Iris Xiphium, Lin. Cette espèce est originaire de l'Espagne; elle est, depuis la fin du seizième siècle, cultivée dans nos jardins, où elle s'est faite à toutes les températures. La culture a procuré des variations de couleurs qui augmentent l'effet que produit au commencement de juin, la floraison de cette jolie espèce. Sa tige est droite, haute de deux pieds environ, garnie de feuilles linéaires, renflées, pointues et striées; les feuilles radicales sont aussi longues que la tige, striées, un peu arrondies et subulées. Les fleurs, presque toujours au nombre de deux, terminent la tige; elles sortent d'une spathe verdâtre, allongée, foliacée; les trois divisions externes de la corolle ont l'onglet jaunâtre et le limbe d'un bleu violâtre; les divisions internes sont dressées, et d'un bleu violet foncé; les stigmates sont pétaloïdiques et presque aussi grands que les divisions externes de la corolle, qu'ils semblent recouvrir en partie.

IRIS XIPHOIDE. Iris xiphoides, Willd. Elle croît en grande abondance dans la chaîne des Pyrénées, et depuis très-longtemps on la cultive dans les jardins d'Europe; elle y fleurit aux mois de juin et de juillet. Sa racine est bulbeuse, solide, de la grosseur d'une noix; elle donne naissance à des feuilles linéaires, striées, glabres, aigus et canaliculées; elles entourent une tige cylin drique, haute d'un pied environ, surmontée par une ou deux grandes fleurs dont la corolle est profondément divisée en six segments inégaux; les trois extérieures sont largement spatulées et réfléchies; l'onglet est d'un bleu verdâtre; le limbe est blanc à son origine, et largement strié de pourpre très-foncé, il y a en outre une raie jaune, et la circonférence est d'un violet presque noir; les trois segments intérieurs sont lancéolés, rouffrés et d'un bleu pourpré, foncé et uniforme; cette nuance est aussi celle des stigmates.

IRIS VENENÉE. Iris brachycuspis, Fischer. Le professeur Adams a découvert cette Iris, dans la Sibérie orientale, sur les bords de la rivière Lena; il en a rapporté des graines qu'il a communiquées au conseiller d'État Fischer, directeur du Jardin impérial de St-Pétersbourg. Ses racines sont tubereuses, un peu aplatis et charnues, il s'en élève des feuilles longues d'un à deux
pieds, linéaires, lancéolées, droites ou repliées et fort aiguës; la tige dépasse la longueur des feuilles et porte une fleur assez grande, dont les divisions externes de la corolle sont réflechies, d'un bleu pourpré, veinées de bleu plus intense, avec l'onglet blanchâtre; les divisions internes sont très-courtes et d'un pourpré foncé. Les stigmates sont pétaloïdiformes et rouges en spirale.

**Iris versicolor.** *Iris versicolor,* Linn. Elle s'élève à la hauteur de deux pieds, et ses tiges, cylindriques, épaisses et un peu rameuses à l'extrémité, dépassent à peine les feuilles. Celles-ci sont ensiformes, un peu étroites, vertes et recourbées au sommet. Les spathes sont membraneuses, desséchées, acuminées et bordées de jaunâtre; il en sort deux fleurs de moyenne étendue; les divisions extérieures de la corolle sont d'un pourpré très-foncé, veinées de noir pourpré; l'onglet est blanchâtre avec une raie médiane, jaune, pointillée de pourpré; les divisions internes sont assez petites, d'un pourpré très-pâle, avec la côte médiane, jaunâtre; les stigmates sont pétaloïdiformes, blanchâtres, jaunes, entourés de rose à l'onglet. De Pennsylvania.

**Iris de Perse.** *Iris Persica,* Linn. Le nom spécifique de cette *Iris* indique son origine; mais on ne connaît guère la date précise de son introduction en Europe. Elle y a été constamment cultivée comme une jolie plante d'ornement, qui donne ses fleurs la première de toutes ses congénères, vers la fin de février. Sa racine est un bulbe d'où s'élèvent cinq ou six feuilles linéaires, canaliculées, droites, d'un vert un peu glauque, disposées dans un faisceau disjugué et longues de trois pouces environ, à l'époque de la floraison. La hampe est fort courte, presque nulle, supportant une grande et belle fleur dont la corolle a ses trois divisions externes étalées, avec le limbe d'un blanc bleuté et l'onglet jaune, marqué de quelques points et d'une ligne médiane d'un brun orangé, l'extrémité intérieure du limbe est d'un beau bleu purpurin; les divisions internes sont très-pâles, réfléchies en déchets, lancinées, presque frangées,plies en gouttière et blanchées. Les stigmates sont grands, blancs, avec une ligne médiane bleue.

**Iris tubèreuse.** *Iris tuberosa,* Linn. La Perse est encore la patrie de cette espèce que l'on a aussi trouvée dans l'Arabie et dans presque toutes les contrées où l'on désigne par le seul nom de Levant. Sa racine est composée de deux ou trois tubérosités oblongues, irrégulièrement adhérentes; il en pousse quelques feuilles étroites, linéaires, canaliculées, tricarénées, tétragones, glabres, plus longues que la tige, susceptibles même d'atteindre à quinze ou dix-huit pouces. La tige ne s'élève pas à plus de huit pouces; elle est cylindrique, garnie de feuilles plus petites que les radicales, et terminée par une fleur, qui sort d'une spathe foliacée et renflée. Les divisions extérieures de la corolle sont d'un noir pourpré avec les bords ondules et verts, ainsi que l'onglet; les intérieures sont entièrement vertes.

**Iris de Sibérie.** *Iris Siberica,* Linn. Quoique cette *Iris* ait reçu le nom de la contrée où elle fut primitive-ment observée, on ne doit point croire qu'elle y soit exclusive, car non seulement elle se trouve dans toutes les parties de la Russie, mais encore dans toute l'Europe tempérée, en Autriche, en Hongrie, en Bohème, en Suisse, en France et vraisemblablement encore ailleurs; et l'on sent, d'après cela, que l'une des premières, elle a dû être connue des botanistes. Ses racines sont fibreuses et tuberculeuses; la tige est de même nature; elle donne naissance à des tiges qui s'élèvent à la hauteur de deux ou trois pieds, qui sont droits, fistuleuses, cylindriques et presque nues dans leur partie supérieure, elles sont entourées de feuilles linéaires, anguleuses, pointues, fort étroites, d'un vert assez obscur, et de plus d'un pied de longueur. Les fleurs, au nombre de trois ou quatre, sont portées sur des pédoncules inégaux en longueur, terminant les tiges; les divisions externes de la corolle sont réflechies; l'onglet est d'un jaune orangé, le limbe est d'un blanc bleuté, surtout vers les bords, marqué de veines et de ramifications d'un brun pourpré; les divisions internes sont d'un brun violet foncé, veinées de noir pourpré. Les stigmates sont de la même couleur, mais plus courts que les divisions internes de la corolle.

**Iris de Saxe.** *Iris Suziana,* Vahl, Red., Lil., t. 18. Cette belle espèce que l'on connaît dans les jardins, sous les noms d'*Iris deulit* et d'*Iris tigrée*, est origininaire de Perse, des environs de Constantinople. Ses feuilles sont très-étoilées; sa tige, haute d'environ deux pieds dans les individus cultivés, est simple, sillonnée, et se termine, en général, par une seule fleur. Celle-ci est très-grande, d'un brun foncé, mêlé de brun clair et de blanc avec des veines pourprées. Cette espèce, qui est assez délicate, doit, pendant l'hiver, être recouverte d'une cloche et de fumier, afin de la préserver du froid.

**Iris de la Chine.** *Iris Chinensis,* Cav.; *Iris flavi- briata,* Vent., Jard. Cels., t. 9; Red., Lil., t. 152. Cette espèce est une des plus belles du genre; ses racines sont tubéreuses, tragiennes et horizontales. Ses feuilles sont distiques, glauques, ensiformes, plus courtes que la tige, laquelle est élevée d'un pied demi à deux pieds, ramassés dans sa partie supérieure où elle porte de trois à huit fleurs de grandeur moyenne, d'un bleu pâle, ayant les divisions cilocincales jaunâtres dans leur contour. Les divisions extérieures sont plus larges, marquées de taches jaunes. Les stigmates sont bleus et frangés. Cette *Iris* est assez délicate. On doit la retransplanter en orangerie pendant l'hiver.

**Iris des marais.** *Iris Pseudo-Acorus,* L., Red., Lil., t. 235. Sa racine ou souche est horizontale et charnue, sa tige dressée, un peu comprimée, lisse, glabre et glauque, haute d'environ deux pieds, offrant des nœuds à l'attache de chaque feuille. Celles-ci sont ensiformes, allongées, aiguës, amplexicaules. Les fleurs sont jaunes, grandes, au nombre de quatre à cinq, pédonculees à la partie supérieure de la tige. Les trois divisions internes sont dressées, spatulées et très-petites. La capsule est ovoïde, allongée, à trois loges, contenant chacune un très-grand nombre de graines planes, discoidées, apliquées les unes sur les autres. Cette espèce croît en abondance sur le bord des marais et des ruisseaux, aux environs de Paris, où elle fleurit en mai et en juin. On ne la cultive pas dans les jardins. Ses graines torréfiées ont une saveur amère et une odeur
aromatique assez prononcée. On a proposé de les substituer à la graine du Café, à une époque où la guerre avait interrompu les communications commerciales.

IRIS. **Bercht.** Iris Sisyrinchium, L., Red., Lith., t. 29 et 458. Originaire d'Espagne, de Naples et de Barbarie, cette espèce a une racine bulbeuse, des feuilles canaliculées, arquées et quelquefois contournées, deux fois plus élevées que la tige. Celle-ci, haute d'environ cinq à six pouces, se termine, en général, par trois feux dont le tube est grêle et très-long. Les divisions sont bleues, les extérieures marquées d'une tache jaune, et les intérieures plus courtes et réfléchies.

**IRIS.** MIN. V. Pierre D'Iris.

**IRISÉ.** *Trinus.** MIN. C'est-à-dire réfléchissait à la fois diverses couleurs, ainsi que le fait en grand l'arcaen-ici que les mythélogistes adoptent pour échafer de la messagerie des dieux. Le reflet, ainsi qu'on l'observe dans quelques cristaux de Quartz, peut être égalé également du l'intérieur comme de la surface, alors il dépend de la disposition des molécules cristallines; mais dans certaines substances combustibles ou métalliques, douées d'un brillant particulier, il existe toujours à la surface, et se trouve produit par la présence d'un corps étranger qui s'y est attaché ou combiné.


IRLIN. OIS. Synonyme vulgaire de Bergeronnette du printemps.

IROUCANA. **Bot.** V. Caskaria.

IROUDA. OIS. Synonyme vulgaire d'Irondelle. V. ce mot.

IRPÈCE. *Irper.** Bot. Genre de Champignons hypomycètes, établi par Fries qui lui reconnaît pour caractères : hyphémin infère, subulé, à pointes disposées en lignes dessinant une sorte de réseau, pliées et entrelacées à leur base. Ces Fongosités habitent toutes les parties ligneuses, croissent à leur surface, formant des plaques membraneuses, plus ou moins coriaces, assez souvent recouvertes de poils à la face extérieure.

IRRABILITÉ. Zool. et Bot. Il est extrêmement difficile, dans l'état actuel de la physiologie, de faire connaissance d'une manière précise le sens que l'on doit attribuer à ce mot. Les différents auteurs qui l'ont employé aux diverses époques de la science, sont loin de lui avoir donné la même acception. Ainsi, Glisson, qui le premier l'a introduit dans le langage physiologique, appelle Irritabilité la force particulière dont sont doués nos organes, force qui préside à tous leurs mouvements, et sans laquelle leurs fonctions ne pourraient s'exécuter. Cette théorie fut adoptée par J. Gorter, qui fit l'application des principes émis par Glisson, aux mouvements qu'exécutent les végétaux, et chercha ainsi à démontrer que tous les êtres organisés sont dotés, seulement à des degrés différents, de cette propriété spéciale que Glisson avait nommée Irritabilité. Ce fut depuis cette époque que l'on eussa de ne voir dans les plantes que des mouvements mécaniques, et que ces mouvements furent rapportés à l'action vitale, qui est le caractère distinctif de la matière organisée.

Mais Haller donna une définition tout à fait différente de l'Irritabilité. Suivant Glisson et Gorter, l'Irritabilité existait dans toutes les parties des êtres organisés, cette propriété pouvait agir sans que l'organe manifestât aucun mouvement appréciable: telle est, par exemple, celle qui préside à certaines fonctions, comme l'absorption, la nutrition, etc. Haller, au contraire, restreignit de beaucoup le sens de ce mot. « J'appelle Irritabilité, dit-il, cette force ou propriété inhérente à certains tissus, et en vertu de laquelle ils s'agissent sous l'influence des agents extérieurs. Ainsi, une partie sera d'autant plus irritable, qu'elle se raccourcira ou se contractera davantage, quand un corps extérieur viendra à la toucher ou à agir sur elle. » On voit que l'Irritabilité de Haller, sur laquelle ce grand physiologiste a fait un si grand nombre de belles expériences, est la même chose que ce que, plus tard, on a généralement appelé contractilité musculaire ou Myotilité. Outre cette action énergique et vitale, Haller admettait encore, dans certains tissus tels que les sponges, les tendons, les membranes, une force morte, une sorte d'elasticité organique, en vertu de laquelle ces organes tendent à se raccourcir, à revenir sur eux-mêmes. Cette force qui se manifeste dans ces tissus, même longtemps après la mort, doit être soigneusement distinguée de l'Irritabilité, propriété essentiellement vitale, qui s'éteint peu de temps après que l'animal a cessé de vivre. Cela suffit pour faire voir que le sens du mot Irritabilité est loin d'être rigoureusement défini, surtout depuis que Haller et ses disciples lui ont donné une significcation tellement différente de celle que Glisson lui avait d'abord imposée. Néanmoins nous partageons l'opinion du médecin anglais, réservant les noms de contractilité musculaire ou de myotilité pour les phénomènes que Haller désignait sous le nom d'Irritabilité (*V. Mecesles, Myotilité*). Et comme l'Irritabilité de Glisson a été généralement attribuée au système nerveux, nous renvoyons aux mots Céréréto-Spinal, Nerfs et Sensibilité, pour examiner à fond cette fonction et discuter les opinions diverses qui ont été émises à son égard.

Quant à l'Irritabilité dans les végétaux, V. au mot Feuilles.

IRSIOLA. **Bot.** La plante désignée sous le nom d'**Iris** *scandens*, par Patrick Browne (Jamaïc, 47, t. 4,
fig. 1, 2), est rapportée au Cissus simalacina de Willdenow.

IRUBI. ois. Synonyme vulgaire de Catharte papa.

IRUNGUS. ort. Synonyme ancien d'Eryngium. V.

PANCAUT.

IRUCULE. ort. Synonyme vulgaire d'Euphorbia characias, L.


ISACANTHE. Isacantha. ins. Coléoptères lézardes; genre de la famille des Rhynchophores, tribu des Charançonités, établi par Hope qui lui assigne pour caractères: antennes composées de onze articles granuleux et plus épais vers le bout, insérées au delà du milieu de la trompe qui est allongée; corsetet cylindrique un peu renflé; élytres arrondis à la base et vers le corset; pieds antérieurs très-grands; cuisses armées de deux dents égales. L'Isacanthoidea est long de sept lignes, entièrement gris, avec les élytres chargés de points. Il se trouve à la Nouvelle-Hollande.

ISACHNE. Isachne. ort. Genre de la famille des Graminées et de la Triandrie Digynie, établi par R. Brown (Prodr. Fl. Nor.-Hol., 1, p. 196) qui le caractérise ainsi: fleurs disposées en panicules; l'épicéa biflore, à deux valves égales, membraneuses et obusées; chaque fleurette est composée de deux pâleoles charlactées; la fleurlette externe est mâle, l'inférieure femelle, accompagnée de deux pâleoles hypogynes. Les étamines sont au nombre de trois; l'ovaire est surmonté de deux styles que terminent deux stigmates plumule. Le fruit est enveloppé dans les deux valves de la glume, qui se sont dures. Ce genre se compose d'une seule espèce, Isachne australis, Brown, loc. cit. Plante glabre qui croît dans les lieux inondés, aux environs de Port-Jackson, à la Nouvelle-Hollande. Ses feuilles sont planes, avec une ligule formée de poils. Selon R. Brown, le genre Isachne est très-voisin du Panicum. L'Isachne australis a même la plus grande ressemblance extérieure avec le Panicum coloratum.

ISADELLIUM. Isadelphus. ort. Épithète donnée aux plantes qui ont les étamines diadelphes et partagées en deux paquets égaux.

ISAIÉ. ort. Pour Isarie. V. ce mot.

ISANTHE. Isanthus. ort. Genre de la famille des Labiées, et de la Didynamie Gymnospermie, L., établi par Richard (in Michx. Flor. bor. Am. 2, p. 4, tab. 50), et ainsi caractérisé: calice campanulé, quinquédite; corolle à cinq divisions ovées, presque égales, le tube droit et étroit; quatre étamines presque égales; style terminé par deux stigmates linéaires réfléchis; quatre noix globuleuses occupant la cavité du tube agrandi du calice. Ce genre ne renferme qu'une seule espèce, Isanthus carruleus, qui croît dans certaines localités créatrices de la Caroline et de la Virginie. C'est une plante herbacée, dont les tiges visqueuses et pubescentes sont garnies de feuilles ovales lancéolées, atténuées aux deux extrémités, et à trois nervures longitudinales. Les fleurs, d'un bleu clair, sont opposées et portées sur des pédicelles axillaires. Cette plante a l'aspect de la Sarrette des jardins. Il ne faut pas confondre avec ce genre, celui que Lesson a nommé de même (Linnaea, 1850, p. 358) et qui se trouve être le même que le genre Berniera, précédemment établi par le professeur de Candolle.

Allain donne l'épithète d'Isanthe à toutes les plantes qui ont les pérognes ou téguments de leurs fleurs semblables.

ISANTHERA. ort. Genre de la famille des Solénacées, établi par Nées Van Esembeck, qui lui assigne pour caractères: fleurs polygames; les hermaphrodites ont le calice à cinq divisions, la corolle rotatie, quinquédite, plus courte que le calice, cinq étamines à anthères uniloculaires, déhiscentes longitudinalalement par une ouverture verticale, entourées d'un connectif demi-circulaire; l'ovaire consiste en deux carpelles inclinés vers un axe commun, qui forme une cloison bilamelle, régnant diagonalement et sur le bord de laquelle sont attachées les ovules; stigmate tronqué; capsule biluiculaire, à quatre réceptacles familiformes, renfermant plusieurs petites semences. Les fleurs femelles sont privées de corolle et n'ont que des rudiments staminiformes; l'ovaire est en tout semblable à celui des fleurs hermaphrodites. Les Isantheras sont des plantes encore très peu connues, et que l'on trouve dans l'Inde; l'espèce d'après laquelle ont été tracés les caractères génériques, offre une tige dressée, fort abondante en matière médullaire, à écorce tendre, spongieuse, blanchâtre, recouverte d'un épais duvet brunitare; ses feuilles sont alternes, obovato-cylindriques, aiguës, aténuées en pétiole, marquées de côtes et de nervures, d'un tissu lâche, vertes en dessus, parastèmes de quelques poils laineux; couvertes en dessous d'un duvet blanc; les fleurs naissent dans les aisselles des feuilles; elles sont agglomérées, fasciculées, penchées; le calice est laineux à l'extérieur, mais les corolles sont glabres.

ISANTHÈRE. Isanthus. ort. Se dit des plantes qui ont leurs anthères égales ou semblables.

ISARD ou YSARD. MAM. Même chose que Chamois. V. ANTILope.

ISARIE. Isaria. ort. Ce genre, créé de Mucédinées par Persoon, est l'un des plus remarquables de cette famille par son mode de développement; il est composé de filaments étroitement entrecroisés, formant ainsi une sorte de pédicule, et qui s'écartent vers le sommet de manière à donner à tout le Champignon la forme d'une masse. Ce pédicule se ramifie quelquefois, et les filaments portent vers leurs extrémités des sporules qui paraissent éparples à la surface du capitece. Presque toutes les plantes de ce genre naissent sur les Insectes morts ou sur leurs chrysalides; quelques-unes croissent sur les bois pourris, mais moins fréquemment; elles sont la plupart blanches, grises ou jaunâtres, et assez fugaces. Ce genre, comme on peut le voir d'après la description qui vient d'être donnée, appartient à la dernière section des Mucédinées, à laquelle on peut donner le nom d'Isaridées, et comme l'un des plus anciennement connus, il peut aussi donner l'idée la plus juste de ce groupe. Par l'accroissement de leurs fibres, ces plantes indiquent déjà un certain passage aux Ly-
copedacées; mais les spéculoïdes, au lieu d’être contenues dans le tissu formé par ces fibres entrecroisées, sont éparpillées à leur surface extérieure.

ISATIDÉS. Isatideae. ténébr. C’est ainsi que De Candolle (Syst. Regn. Veg. et, t. 11, p. 565) a nommé la dixième tribu de la famille des Crucifères, à laquelle il a aussi donné le nom de Noturhizées Nucamentacées, en raison de la structure de leurs siliculés et de leurs graines. Le genre Isatis ou Pastel est considéré comme le type de cette tribu qui forme une association très-naturelle, composée d’herbes glabres, plus ou moins glauques, à feuilles eniérées ou dentées, les radicales pétiolées, celles de la tige sagittées à la base. V. Crucifères et Pastel.

ISATINE. ténébr. Même chose que Indigotine.

ISATIS ou RENARD BLEU. tabl. Épice de genre Chico. V. ce mot.

ISATIS, bot. V. Pastel.


ISÄURE. Isaura. ténébr. Genre de la famille des Asclépiadées et de la Pandentrie Drygane, L., établi par Commerson, et reproduit sous le nom de Stephanotis par Du Petit-Thouars (Nov. Genr. Madagascar, p. 11) qui l’a ainsi caractérisé: calice court, à cinq divisions établies; corolle tubuleuse, ventrue à la base, dont le limbe est à cinq lobes tordus; cinq étamines comme dans le genre Asclépias; corpuscules à deux cornes; ovaire double, surmonté d’un style court; deux foliées horizontaux, acuminés, épais; semences agigotées. Ce genre a été réuni au Corpeégia par Jussieu et d’autres auteurs. L’Isaura Alliis, Commers. et Poiriet (Encyclopéd. Supplément.), arbrisseau de l’île de Madagascar, est la seule espèce de ce genre. Cependant Du Petit-Thouars indique le Corpeégia acuminate de Roxburgh comme congénère de son Stephanotis.

ISCA ou ISKA. ténébr. L’un des noms anciens du Bolet amadouvier, Boletus ignarius. V. Polyforme.

ISCHIAL. ténébr. On nommait ainsi anciennement le fruit séché de l’iglier cultivé.

ISCHÉMIE. Ischémium. ténébr. Genre de la famille des Graminées, établi par Linné, adopté par la plupart des agrostographes, et qui peut être caractérisé de la manière suivante: fleurs polygymes et monoïques, disposées en épis solitaires ou géminés, ayant leur axe ou rachis articulé, portant deux épillets à chaque articulation, l’un sessile, placé horizontalement, l’autre pédicléé, mâle ou neutre. L’épillet sessile est bifide; l’épillet pédicléé se compose de deux valves un peu coriaces; l’extérieur est un peu plane, l’intérieur est naviculaire. Chaque fleurette se compose de deux pallenées membraneuses et incluses; la fleurette externe est mâle, rarement neutre, l’intérieur est hermaphrodite; la glumelle se compose de deux paléoles; les étamines sont au nombre de trois; les deux styles sont surmontés de deux stigmates plumeux. Ce genre, ainsi que le remarque R. Brown (Prodr. Fl. Nov.-Hol., t. 11, p. 204), est très-voisin de l’Andropogon et du Saccharum; il en diffère seulement par la fleurette extérieure de l’épillet sessile, qui est bivalve et le plus souvent mâle; quant au Rotboella, il n’en diffère que par un de ses épillets, qui est pédicléé; en conséquence, le Rotboella digitata de la Flore grécque est une espèce du genre Ischémie. R. Brown pense encore que l’on doit réunir au genre Ischémie les genres Schima de Forskhal et Collados de Cavanilles.}

Palliot de Beaufonds, dans son Agrostographie, sépare encore le Collados comme genre distinct, en conve
nant néanmoins du peu de valeur des caractères d’après lesquels il le a établi. Le même auteur forme un genre Meoschium des espèces d’Ischémie qui ont la paillette inférieure de la glumelle dans la fleur hermaphrodite, bitée à son sommet et portant une arête tordue. V. Meoschium.

Les espèces du genre Ischémie sont toutes exotiques. R. Brown, dans son Prodrome, en décrit six espèces nouvelles qu’il a observées dans diverses parties de la Nouvelle-Hollande.

ISCHIADELPHIE. Ischiadelphia. 2004. V. MONTRE.


ISCHÉMON. ténébr. L’un des anciens noms du Tyricum repens. V. Froment.

ISÉE. Isca. crust. Genre la famille des Décapodes Macroures, voisin des Pagueurs, et formant le passage de ce genre à celui des Thalasines. Il a été établi par Guérin pour un Crustacé rapporté des îles Marianne. Caractères: abdomen symétrique, corné et mou comme le reste du corps, divisé en anneaux qui supportent des appendices osseux, placés sur un seul rang, au nombre de trois ou quatre, et terminé par une nageoire caudale de forme ordinaire; antennes portées sur des péduncules courts; articles les internes plus courtes, terminées par deux filets égaux, dont le supérieur est claviforme, les externes formant un long filet sétiforme; pattes des deux premières paires plus grandes et didactyles; celles de la troisième paire monodactyles, les cinquièmes très-petites, également monodactyles.

ISÉE ALLONGÉE. Isca elongata. Guér. Elle est brute
nus, avec quelques parties plus claires et même transpar
tenues; elle a environ quatorze lignes; la carapace en a trois. Elle se trouve aux îles Mariannes.

Ce genre n’est pas le même que celui établi par Edwards sous un nom semblable, et aussi dans le même ordre d’animaux, mais dans le groupe des Amphipodes. L’Isca montagni d’Edwards ressemble fortement aux Cornelettes, et ses antennes supérieures se ter
minent également par deux appendices annelés, mais au lieu de n’avoir que des pattes des deux premières paires préhensibles, ces Crustacés les ont toutes terminées par une gaffe mobile, qui se repose sur le bord de l’article précédent.

ISÉRINE. min. Titane oxydé ferrifère, Hauy. Variété de Titane de Fer, trouvée en masses roulées, dans un sable granitique, près de la source de la rivière Isee, dans le Reisengelbruge et dans le lit de la rivière Don,
dans l'Aberdeenshire, en Écosse. Elle est composée, suivant Klaproth, de 72 parties d'oxyde de Fer et de 28 parties d'oxyde de Titane. *P. Titane oxydé.*

**ISERTIE. Isertia.** Bot. Genre de la famille des Rubiaceae, Pentandrie Monogynie, Lin., institué par Schreiber qui lui assigne pour caractères : tube du calice presque globuleux, avec le limbe court, persistant, divisé en cinq ou six dents ; tube de la corolle très-long, plus grêle vers le milieu, son limbe a six lobes courts, obus, dressés, un peu couronnés vers le sommet avant l'inflorescence, couverts intérieurement d'un duvet doré assez dense ; six étamines incluses ; fruit en baie globuleuse, couronnée par la corolle, renfermant six nucules fragiles, polysemées, triangulaires et sillonées ; semences presque globuleuses, tronquées à leur base ; albumen charnu. Ce genre, composé jusqu'ici de quatre espèces, dont une avait été placée mal à propos dans le genre *Guettardia*, appartient originellement à l'Amérique du Sud. Ces arbres à rameaux striés ; à feuilles ovales, acumées aux deux bouts, courtement pétiolées, recouvertes en dessous d'un duvet velouté, et accompagnées de stipules également accuminées aux deux extrémités, lamellées, subulées ; les fleurs, généralement rouges, sont rassemblées en thyrse terminal ou en épi paniculiforme, portées sur des pédoncules opposés.

**ISERTIE À FLEURS PONCEAU.** Isertia coccinea, Vahl ; Ecl. Am., 2, p. 37 ; Guettardia coccinea, Aubl., 1, p. 517. Ses feuilles sont ovales, aiguës ; son thyrse est oblong et panaché, pourvu dont la corolle a au delà d'un pioncou de longueur, à pédicelles courts et dichotomes. De la Guiane. Vahl a ajouté au genre une seconde espèce qui a été trouvée à l'île de la Tri-nité, et qu'il a nommée *Isertia parviflora.*

**ISIDE. Isis. POLYP.** Genre de l'ordre des Isidées, dont les caractères sont : Polypl de dendroïde ; articulations pierreuses, blanches, presque translucides, séparées par des entre-nudos cornés et discoidés, quelquefois inégaux ; écorce épaisse, friable dans l'état de dessication, n'adherent point à l'axe, et s'en détachant avec facilité ; cellules éparses, non saillantes. Les Isides varient peu dans leur forme, elles sont toujours cylindriques, avec des rameaux éparés. Leur couleur n'offre point de grâdes différences ; elle est blanchâtre dans le Polypl revêtu de son écorce : celle de l'axe présente deux nuances bien tranchées ; dans les articulations cauciueuses elle est blanche, semblable au marbre salin ou à l'albâtre par son éclat et par sa demi-transparence : dans les articulations cornées, elle est brune plus ou moins foncée, quelquefois presque noire, d'autres fois jaunâtre. Leur grandeur varie d'un à cinq décimètres. Ces Polypiers, répandus dans toutes les mers, se trouvent sur les côtes d'Islande, ainsi que sous l'équateur ; la majeure partie des auteurs les indiquent comme originaires de l'océan indien ; cependant les espèces connues sont peu nombreuses. Ils sont employés par les insulaires des îles Moluques et d'Amboïne, dans une foule de maladies qui pourraient faire regarder les Isis comme un remède universel, si l'usage qu'en font ces peuples ne prouvait leur ignorance en médecine.

**ISIDÉES. Isideae. POLYP.** Ordre de la première division des Polypiers flexibles ou non entièrement pierreux, dans la section des Polypiers corticifères, composés de deux substances : une extérieure et enveloppante, nommée écorce ou encroûtante, l'autre appelée axe, placée au centre et soutenant la première. Ce sont des Polypiers dendroïdes, formés d'une écorce analogique à celle des Gorgoniées, et d'un axe à articulations alternativement calcaro-pierreuses, corneuses et solides ou spongieuses, presque subéreuses. Linné, dans son *Horris Clifttaniants*, a le premier établi le genre *Isis*, auquel il avait réuni le Corail rouge, sous le nom d' *Isis nobilis*, et a en général répandu dans le genre *Isis*, auquel il avait réuni le Corail rouge, sous le nom d' *Isis nobilis*, et l'on voit encore, dans les cabinets où l'on a conservé l'ancienne nomenclature, les Isidées sous le nom de Coraux articulés, pour les distinguer du vrai Corail qui n'est point articulé. Cette différence n'est pas la seule qui existe entre ces deux groupes de Polypiers ; la substance tant interne qu'externe, le port, la couleur, etc., en offrent d'autres, également bien caractérisées.

Les Isidées sont composées, comme tous les Polypiers corticifères, de deux parties : une centrale qui porte le nom d'axe, et une enveloppe charnue qu'on appelle écorce, comme dans les Gorgoniées. L'axe est formé d'articulations alternativement pierreuses et corneuses, variant dans leur grandeur et leur diamètre ; les premières sont blanches, un peu translucides, marquées de sillons plus ou moins profonds et longitudinaux, quelquefois plus grandes, souvent plus petites que les secondes articulations ou les cornées. Ces dernières, toujours opales, d'une couleur foncée et brunâtre, se séparent des premières, avec une grande facilité, à cause de la différence qui existe dans leur composition. Elles semblent destinées à donner aux Isidées les moyens de se prêter aux mouvements des eaux de la mer, et suppléer par un peu de flexibilité à la solidité qui leur manque : cette flexibilité disparaît lorsque ces Polypiers sont desséchés, et leur fragilité est telle qu'il est impossible de les fléchir pour les conserver dans un herbarie. En général les Isidées sont d'antant plus fragiles qu'il y a plus de différence entre les deux substances qui composent l'axe. L'écorce ou l'enveloppe extérieure est d'une consistance molle et charnue dans le Polypier vivant ; par la dessiccation elle devient crétacée et friable, en général n'adhérant point à l'axe et s'en séparant avec tant de facilité, que des auteurs ont prétendu que l'écorce des Isidées n'était jamais entière. Il est très-rare en effet d'en trouver de telle dans les collections ; mais dans la nature il n'en est pas ainsi : la tige et les rameaux de ces Polypiers articulés sont garnis, dans toute leur étendue, d'une enveloppe charnue, vivifiée par une fine de petits animaux à couleurs brillantes. Cette enveloppe ou écorce est quelquefois très-épaisse, d'autres fois elle est très-mince, elle varie souvent par l'exposition à l'air et par la dessication ; il n'est pas inutile de remarquer dans les Isidées une particularité que nous présentent également les Gorgoniées, c'est que dans ces espèces à écorce mince, celle-ci adhère toujours à l'axe ; elle s'en sépare avec d'autant plus de facilité qu'elle est plus épaisse. Ainsi,
les Isis et les Plexaures, les Gorgones et les Mélétiées, offrent une grande analogie, sous le double rapport de l'épaisseur de l'écorce et de son adhérence avec l'axe.

Il est difficile d'expliquer la manière dont s'opère la croissance des Islédies : chaque articulation doit-elle être considérée comme une famille particulière, isolée des autres, ou bien tous les Polypes communiquent-ils entre eux comme dans la majeure partie des Polypiers coralligènes flexibles? Cuvier dit que « lorsque l'arbre » des Isis grandit, les articulations coriées de la tige « disparaissent, parce que l'animal les recouvre de < couches pierreuses, en sorte qu'il n'en reste plus » qu'aux branches. » Lamouroux a observé généralement le contraire dans les nombreuses Islédies qu'il a examinées, à l'exception toutefois de l'Isis elongata, à laquelle la description de Cuvier semble appartenir. En effet, les articulations coriées manquent dans les parties inférieures de ce Polypier. Rien n'indique qu'elles aient existé, et l'on n'en voit aucune trace dans les coupes longitudinales ou transversales des tiges. Ainsi, ou les Polypes changent avec le temps la matière coriée en matière caïque, ce qui est contraire à ce que l'on observe sur les Islédies en général, ou bien il existe une vie très-actives dans les tiges; de toutes les hypothèses, la plus probable est que l'écorce et la tige possèdent une vie particulière, indépendante de celle qui appartient à chaque Polypie; que cette vie existe essentiellement dans la membrane placée entre l'écorce et l'axe, que c'est elle qui renferme les organes destinés à l'accroissement et à la formation de la partie solide interne, et qu'enfin, quoique l'écorce des parties inférieures des Polypiers soit dépourvue de Polypes, la vie n'y existe pas moins et d'une manière très-énergique. Au moyen de cette hypothèse on explique avec la plus grande facilité, l'accroissement des tiges et ra- meaux, ainsi que celui de l'empâtement. Si les Polypes étaient placés par séries transversales sur les Islédies, on pourrait attribuer à chacune de ces séries la formation d'une articulation pierreuse et d'une coriée; mais ces animaux sont épars et placés d'une manière si uniforme, que souvent rien n'indique sur l'écorce les parties correspondantes aux disques coriés ou calcaires. Lorsque l'on examine avec attention ce squellet polypier, on ne peut s'empêcher d'être étonné que des animaux regardés comme très-simples dans leur organisation, puissent secrèter des matières aussi nombreuses que celles dont il est composé, ou mieux encore puissent modifier les substances animales de manière à former une écorce épaissie et charnue, et une tige composée de parties alternativement pierreuses et coriées, les premières quelquefois d'une dureté assez grande pour recevoir un beau poli. La transition de l'une à l'autre ne se fait pas graduellement, elle est subite; il semble même que ces deux corps n'adhèrent entre eux que par leur surface, et qu'ils n'ont aucune communication, car on ne découvre aucun vaisseau, aucune fibre qui pénètre dans leur intérieur; quelquefois cependant les disques coriées paraissent composés de faisceaux de fibres, qui s'arrêtent à la surface des disques pierreux; c'est peut-être par eux que se sécrète la ma-

lière calcaire? Au reste, dans l'état actuel des connaissances, on ne peut donner une explication satisfaisante de la manière dont croissent les Islédies. Il est facile de bâtir des hypothèses sur un sujet aussi intéressant; mais tant que l'on ne connaîtra pas parfaitement l'organisation intérieure et la manière de vivre des Polypiers qui construisent les Polypiers, on sera exposé à des erreurs sans nombre. On peut diviser le genre Isis des anciens auteurs en trois groupes faciles à distinguer par la nature de l'écorce ou de l'enveloppe charnue, et par la forme de l'axe et de ses articulations. Mais il faut conserver le nom d'Isis à celui qui renferme l'es-pèce la plus anciennement connue, l'Isis Hippurus de Linné. On ne connaît point les Polypes des Islédies; les auteurs qui en ont parlé, les ont regardés comme les mêmes que ceux du Corail, parce qu'ils plaçaient dans le genre Isis cette production brillante de la mer. Ainsi, et quoiqu'aucun naturaliste n'ait publié la description des animaux des Islédies, on peut les regarder comme analogues à ceux des Gorgones; ils peuvent offrir des différences génériques, mais ils se réunissent par les rapports généraux qui doivent lier entre eux les Poly- piers corticifères. Leur écorce est-elle sèche ou molle lorsque les Polypes sont vivants? Quoiqu'animée, elle peut, suivant Lamouroux, avoir une apparence de mort; alors la vie sensible n'existe que dans la membrane qui se trouve entre l'axe et l'écorce, et qui se prolonge dans chaque cellule, comme le Cambium et le Liber entre les couches corticales et l'Aubier. Il n'y aurait de Poly- piers que dans la partie de l'écorce encore molle, les Polypes disparaîtraient à mesure qu'elle se dessèche, mais la membrane dont nous avons parlé, porte la vie et la nourriture depuis la base jusqu'au sommet, les Polypiers continueront de croître et de grossir. Cette hypothèse semble la plus probable et peut s'ap- pliquer à tous les Polypiers corticifères. Défense d'avoir trouvé des Islédies fossiles. Ces Polypes, pourvus de leur écorce, ont tant de ressemblance avec les Gor- gones, qu'il est facile de confondre les unes avec les autres; mais privées de cette enveloppe, la différence de l'axe est telle qu'il n'y a pas d'autre rapport que celui de la forme, la composition de cet axe offrant les plus grandes dissemblances.

Ces Polypiers ne se trouvent que dans la zone équa- toriale et dans le voisinage des tropiques, à l'exception de l'Isis Hippurus que des naturalistes ont indiqué dans presque toutes les mers: en Islande, en Norvège, dans la Méditerranée, dans la mer des Indes, en Amé- rique, etc. L'ordre des Islédies se compose des genres Mélétie, Mopéd et Iside. V. ces mots.

ISIDIIUM, or. Genre de Lichens créé par Aubartius (Lichenogr. Univers., p. 110, tab. 11, fig. 7-10), adopté par De Candolle (Flora France) et par A. Fé (Essai sur les Cryptogames des écorces, etc., Intro- duction, p. 80) qui l'a ainsi caractérisé: thallus erus- tacé, uniforme, muni de podétions (podetia) ou ra- meaux solides et courts; apothécies orbiculaires, formés d'une lame proligrée, placés au sommet des podétions du thallus, presque enfoncés sur les bords dans celui-ci, proéminents au centre, épaus, hémisphériques, plans et sessiles en dessous, intérieurement homogènes. Fée

ISIDOREE. Isidorea. rot. Richard a institué ce genre pour une plante des Antilles, que Lamarck et Poirét, d’après une description fautive, avaient placée dans le genre Ernorea. Voici les caractères assignés au genre nouveau, tels que De Candolle les a adoptés : tube du calice turbiné, à cinq côtés, le limbe est divisé en cinq découpures dressées, carénées, lancéolé-tubulées; corolle tubuleuse, pentagonale, à gorge nue, à limbe quinquédé, dont les découpures sont triangulaires, courtes et aiguës; étamines insérées tout à fait à la base de la corolle, de la même longueur qu’elle, à filaments capillaires, velus vers l’origine, et monadelphes par leur soudure entre eux; style grêle, de la longueur de la corolle; stigma composé de deux lamelles oblongues et obtuses; capsule subglobulo-pentagonale, tronquée au sommet, couronnée par les divisions du calice, biloculaire, à cônes déhiscents et polyspermes; les séences sont nombreuses, irrégulièrement polyédriques, par l’effet de la pression qu’elles exertent l’une sur l’autre dans les coques, entourées à leur base d’une membrane cupuliforme.

ISIDOREE AGRAÈBLE. Isidorea amena, Rich.; Ernoœa pedunculata, Poir. C’est un arbuste rigide, à feuilles opposées, linéaires, rigides, roulées à leurs bords; les stipules sont subulées, entières dans leur jeunesse et plus tard biparties; les fleurs sont solitaires, terminales et presque sessiles.

ISIDROGALVIA. rot. Ruiz et Pavon (Flor. Pern. et Chili., t. VI, p. 60) ont établi sous ce nom un genre de l’Alexandrie Monogynie, L., qui est le même que le Thébains de Jussieu ou Toffieldia de Smith. L’inspecion de la figure de l’Isidrogalvia foliata, Ruiz et Pav. (loc. cit., tab. 502, fig. 6), suffit pour justifier ce rapprochement. D’ailleurs, les auteurs de ce genre lui assignent comme congener l’Anthericum calycatum, L., qui est le type du genre Toffieldia. V. Toffieldie et Nathée.


ISIS. POLYP. V. ISSE.

ISKA. rot. V. ISCA.

ISMIÈLE. Ismèlia. rot. Ce genre est dû à H. Cassini, l’un des botanistes qui se sont occupés le plus spécialement de l’immense famille des Synanthères; et dans le beau travail qu’il a laissé sur cette importante famille, on la trouve divisée en sept cent dix-neuf genres, dont la moitié envout de sa création. Le genre Ismèlia, définitivement adopté par les botanistes anglais, fait partie de la quatrième division de la première section de la tribu des Anthémidées, qui est la onzième de la famille. Il a pour caractères : corolles du rayon femelles, à longue oblongue, celles du disque fertiles, cylindriques et à cinq dents; styles rameaux, exappiqulculés; akène conforme, anguleux et ailé; aigrette ample et coroniforme.

ISMÈLE DE MADÈRE. Ismèlia Madereensis, Cass.; Pyrethrum Madereense, Weeb. Sa tige est droite, ligneuse, branche, haute d’un à deux pieds et recouverte d’une écorce brunâtre; ses feuilles sont sessiles. alternes, étendues, pinnatifides à segments linéaires, lancéolées, un peu cunéiformes, d’un vert glauque, longues de deux à trois pouces au plus, et larges du tiers environ. La calathide est radiée; le pédoncule est long de deux pouces environ, glabre, filiforme, supportant un involucre hémisphérique, composé d’écaillies imbriquées, obtuses, légèrement bombées, d’un vert intense, terminées de pourpre obscur; le réceptacle est conique; les fleurons de la circonférence ou femelles, au nombre de vingt, sont étroits, ligulés, minuscules, tridentés au sommet, longs d’un pouce, d’un jaune assez pâle; ceux du disque sont d’un jaune doré, tubuleux, hermaphrodites, courts, campanulés avec leur limbe divisé en cinq lobes aigus. Les étamines ont leurs filaments grêles, capillaires et glabres, couronnés chacun par une anthère intorse. L’ovaire offre trois angles membranoux ou allés. Le style est filiforme, linéaire, tronqué, ou couronné. L’akène est en forme de coin, à trois faces larges, membranues et un peu translucides vers les bords ou les angles.

On tient cette plante en serre tempérée pendant l’été. Weeb l’a découverte à Madère, l’une des Îles Canaries, et l’avait placée dans sa collection, sous le nom de Pyrethrum Madereense; mais elle diffère bien évidemment, par ses principaux caractères, de ceux assignés au genre Pyréthre. Cette jolie plante s’est répandue depuis quelques années chez les amateurs, et on la voit fleurir au commencement du printemps.

ISMÈNE. Ismene. rot. William Herbert a séparé du genre Pancratium, quelques espèces dont la place avait, depuis longtemps, paru douteuse, pour en former un genre nouveau, auquel il a donné un nom susceptible d’attirer l’attention des hellénistes ou des historiens plutôt que des botanistes; c’est celui de la seconde fille d’Oedipe roi des Thébains, dont les malheurs et le grand caractère ont fait le sujet de bien des narrations qui nous sont parvenues ornées de tous les talents de la poésie. Les caractères du genre nouveau, dont la place reste toujours dans la famille des Amaryllidées, l’Alexandrie Monogynie, L., consistent dans une hampe solide, une couronne staminifère, un tube floral incliné ou courbé, et cylindrique, des filaments staminaux courts, dont trois courbés, forment la couronne, des semences charnues, arrondies et verdâtres.

ISMENE A GRAND NECTAIRE. Ismèla calathiformis, Herb.; Pancratium calathiforme, Redouté, Lil. 555. Sa hampe est flexueuse, à deux angles, haute d’un pied
au plus; elle a sa base enveloppée par les gaines des feuilles, placées sur deux rangs opposés; les feuilles sont linéaires, larges de deux pouces, assez longues, glabres et un peu oblongues; les fleurs, au nombre de deux sur la hampe, sont terminales et sessiles, enlevées avant l'épanouissement, par une spathe à deux folioles lanceolées, aiguës; le tube extérieur de la corolle est triangulaire, plus long que les divisions du limbe qui sont blanches, linéaires-lancéolées: les trois extrémités vertes à leur sommet, un peu caliciformes, munies d'une pointe vêlue; le tube intérieur est très-grand, en cône renversé, de la longueur de la corolle, à six lobes arrondis, échancrés et dentelés; des écartelures naissent les filaments qui sont fleschis à leur base; les anthères sont allongées; le style est plus long que le nectaris. Du Brésil.

On doit ajouter à cette espèce l'Isomine nutans ou Pancratium calathinum de Hooker, Bot. Mag., 1561, et l'Pancratium annaeaceae du même auteur. La variété sulphurea de cette dernière, produite dans le Botan. Reg. 1665, est une Hybride qui paraît être le résultat du mélange du pollen de l'Ismine annaeaceae avec celui de l'Isome calathiformis ou calathina. 

ISNARDE. Isocardia. (sor). Ce genre, de la Tréandrine Monogyne, L., rapporté d'abord aux Salicariées, a été définitivement placé dans la famille des Omalaires par Jussieu (Ann. du Mus. d'Hist. natur., t. 11., p. 475) qui l'a ainsi caractérisé: calice adhérent à l'ovaire, tubulé, et à quatre divisions; corolle nulle; quatre étamines insérées sur le sommet du tube; style simple, terminé par un seul stigma; capsule quadriloculaire, entourée par le calice, et polyisperme. Ces caractères étant absolument conformes à ceux des spécies de Ludwigia, dépouvrures de pétales, Jussieu a proposé de réunir ces plantes aux Isocardia. Cette réunion a été opérée par Poiret, ainsi que par Remer et Schultes, qui ont décrit six espèces de ce dernier genre, savoir: Isocardia palustris, l.; Isocardia mollis, Poiret, ou Ludwigia mollis, Michx.; Isocardia hisruta ou Ludwignia hisruta, Lann.; Isocardia hastata, Ruiz et Pavon; Isocardia microcarpa, Poiret, ou Ludwignia microcarpa, Michx., ou glandulosa, Pursh; Isocardia trifolia, Poiret, ou Ludwignia trifolia de Burmann. Ces plantes sont de petites herbes aquatiques, qui habitent l'Amérique septentrionale, à l'exception de la première que l'on rencontre aussi en Europe sur le bord des endroits marécageux, et de la dernière qui, selon Burmann, croît dans l'ile de Java.

ISOBRIÉ. Isobrietus. (sor). Épitèche donnée par Cassini aux embryons dioscyédédéns, pour exprimer que les forces d'accroissement sont égales des deux côtés. L'adjectif Isobrié est dérivé des mots iso, égal, et bribos, jouir d'une puissance.

ISOCARDÉ. Isocardis. (conca). Ces Coquillogues faisaient autrefois partie des Cames ou des Pétoncles des anciens auteurs. Lorsque Linne institua des genres, il le fit avec une grande réserve et il dut souvent réunir dans une même coupe des matériaux assez hétérogènes. Son genre Bulle en est un exemple; ses Cames pourraient en être un autre. C'est avec ces dernières qu'il confondit les Coquillogues qui nous occupent. Bruguière, qui le premier s'occupa de l'examen des genres de Linné, sentit que des Coquillogues aussi réguliers que les Iso- cardes ne pouvaient rester dans le même genre que les Coquillogues adhérentes, irrégulières et de formes différentes. Il saisit très-bien leurs rapports en les plaçant parmi les Cardites. Il marqua leurs affinités avec les genres environnants; cependant le genre Cardite de Bruguière avait besoin lui-même de réformes; Lamark les opéra, et l'une d'elles a été consacrée à l'établissement du genre Isocard. Caractérisé d'abord sur les Coquillogues seules, il fut admis par presque tous les zoologistes et depuis confirmé par les savantes recherches de Poli, dans son grand ouvrage des Testacés des Deux-Siciles où l'on en trouvera une bonne description et d'excellentes figures. C'est sous le nom de Glossoderme qu'on le trouvera décrit. Quoique l'on puisse remarquer dans l'ouvrage de Klein (Test. Meth. Ostrac., p. 158) un genre antérieurement établi sous le nom d'Isocardia, ou serait fortement dans l'erreur si l'on croyait qu'il y a des rapports avec celui-ci ou que c'est le même, car Klein y réunit toutes les Coquillogues bivalves présentant à l'œil la forme d'un cœur; aussi il se renferme presque uniquement que des Bucardes, presque toutes les espèces connues à ce genre d'Isocard, l'Isocardia Cor des auteurs; il y aurait donc de la mauvaise foi ou de l'ignorance à dire que Klein est le créateur du genre Isocard. Il a rassemblé sous cette dénomination des Coquillogues cordiformes de quelques genres qu'elles fussent, et Lamark a établi le genre Isocard à tel qu'on l'entend aujourd'hui. Quant à la place que les auteurs systématiques ont assignée aux Isocardes, elle a assez varié. Lamark l'a d'abord mis dans la famille des Cardiacées, avec les Bucardes, les Cardites, etc. Cuvier (Règne Anim., p. 478) les considère comme formant un sous-genre du genre Came, Chama, ce qui rompt les rapports établis par les autres auteurs. L'opinion de Pérussac est différente de celle qui vient d'être rapportée, mais elle se rapproche davantage de celle de Lamark; en conservant la famille des Cardiacées de ce dernier, il en a éloigné les Cardites, les Cypricardes et les Lytuelles, dont il a fait avec les Vénéri cardes sa famille des Card. Il n'a consacré dans les Cardiacées que les Bucardes, les Hémicardes et les Isocardes. Blainville, dans son article Molusques du Dictionnaire des Sciences naturelles, a conservé à peu près la manière de voir de Cuvier; c'est-à-dire que les Isocardes sont dans la famille des Camascies avec les Cames, les Dicérates, les Ethérées, les Tridacnes et les Trigones. L'opinion de Latreille (Familles Naturelles, p. 217) est entièrement la même que celle de Lamark, seulement il réunit avec justifiable sion le genre Vénèridées à ceux qui composent les Cardiacées. Voici les caractères qui peuvent servir à faire reconnaître le genre Isocard : animal à corps fort épais; les bords du manteau finement papillaires, séparés dans la partie inférieure moyenne seulement, et réunis en arrière par une bande transverse, percée de deux orifices, entourée de papilles radiales; pied petit, comprimé, tranchant; les appendices buccaux lithélés (Blainv.). Coquille équivalu, cordiforme, ven-
true, à crochets écartés, divergents, roulés en spirale. Deux dents cardinales, aplaties, intranées, dont une se courbe et s'émousse sous le crochet; une dent latérale, allongée, située sous le corset; ligament externe fourchu d'un côté.

Le nombre des espèces connues d'Isocardes est peu considérable; celle qui est le plus répandue est l'Isocardide globuleuse, Isocardia mollis, Lamk. (Annot. sans veri., t. vi, p. 51, n° 51); Chama Cor, L., Gmel., p. 3399; Carditia Cor, Bruguërie, Dict. Encycl., n° 1, et pl. 252, fig. 1, a, b, c, d.; Poli, Test. des Deux-Siciles, t. ii, tab. 25, fig. 1, 2; Chemnitz, Concli., t. vii, pl. 48, fig. 483; Brochhi, Concli. Foss. subapp., t. 11, p. 519; Selina, de Corporib. marinis lapidescensibus, tab. 16, fig. a, a; Isoc. fratera, Say, Mém. sur les Fossiles du Maryland dans le Journal de l'Académie de Philadelphie, t. 1, pl. 11, fig. 1. Lamarck en mentionne une variété à crochets plus courts et moins divergents. Cette espèce est très-répandue dans les collections; elle y porte vulgairement le nom de Cœur de Bouef, de Cœur à volute; on la trouve vivante dans les mers d'Europe et notamment dans la Méditerranée. Son analogue identique se rencontre dans presque tous les lieux où il y a des fossiles, en Italie et en Calabre. Ce qui doit surprendre, c'est que l'analogue fossile se retrouve parmi ceux du Maryland, en Amérique. La variété est particulière aux environs de Bordeaux, quoique elle se rencontre aussi en Italie.

Les autres espèces vivantes sont l'Isocardide des Grands Îles, Isocardia mollis, Lamk., loc. cit., n° 3; Carditia mollis, Brug., Encycl., pl. 253, fig. 1, a, c, d, qui est extrêmement rare et très-distincte de la précédente, et l'Isocardide semi-sillonée, Isocardia semi-sulcata, Lamk., loc. cit., n° 4, espèce non moins rare que la précédente et qui vient des mers de la Nouvelle-Hollande. On ne peut rapporter avec certitude qu'une seule espèce fossile à ce genre, c'est le Chama aritennia de Brocchi, Isocardia aritennia, Lamk., Brocchi, Concli. subapp., t. 11, p. 608, pl. 10, fig. 15. Les autres espèces, telles que l'Isocardia baso- chiana, Def. (Dict. des Sc. nat.), étant que des mons- teres intérieurs, ne peuvent s'en rapprocher que par analogie de formes et non sur les caractères de la char- nière que l'on ne connaît pas; c'est pour cette raison que les espèces figurées par Sowerby dans son Mineral Conchology, pl. 205, ne doivent être admises qu'avec doute.

ISOCARPE. Isocarpha, n. Gen. de la famille des Synanthères, Corymbifères de Jussieu, et de la Syngénèse égale, L., établi par R. Brown (Observ. ou the Composite, p. 77) qui l'a ainsi caractérisé: récep- tacle conique, garni de pailleles séparées, semblables aux extrémités des corolles, contenant l'involucre; fleu- rons tubuleux, unifères, hermaphrodites; anthères uniques à la base; stigmates munis d'un appendice allongé, hispidule et aigu; skènes prismatiques dépour- vus d'isigretes. Les plantes de ce genre sont herbacées et indigènes de l'Amérique méridionale. Leurs feuilles sont opposées ou alternes, indivises. Les fleurs blan- châtres forment des calathides ovoïdes, terminales, ternées ou solitaires.

L'espèce sur laquelle ce genre a été fondé est le Calea oppositifolia, L.; mais les caractères précédents ont été arrangés de manière à y comprendre le Spilanthes atriplicifolius, L., qui diffère du Calea oppositifolia, surtout par ses feuilles alternes, ses calathides soli- taires, la texture et la forme des paillelettes du récep- tacle. R. Brown n'a jamais observé les trois ou quatre petites barbes qui, selon Swartz, forment l'isigret des Calea oppositifolia. Outre les deux espèces qui vien- nent d'être citées et qui ont été décrites par H. Cassini (Diction. des Science. natur., tab. 29) sous les noms d'Isocarpha oppositifolia et Isocarpha alternifolia, cet auteur a réuni au genre en question le Spilanthes leucantha de Kunth (Nov. Gener. et Spec. Plant. aquinoc., t. iv, p. 910), pour lequel il a proposé le nom d'Isocarpha Kunthii. Il en a aussi rapproché, mais avec doute, le Pyrethra richardiana de Persoon.

ISOCHÈRE. Isocurus, n. Gen. de l'ordre des Célép- tères, section des Hétéromères, famille des Mélasomes, tribu des Blipsides, établi par Megerle et adopté par Dejean (Cat. des Col., p. 66). Latrèille réunit ce genre à celui des Pédines. V. ce mot.


Europe. Ce sont des plantes herbacées, à chaumes simples ou en gazon, feuillés à leur base, à épiples terminaux et latéraux, involucrés, solitaires ou aggrégés, capités, réunis en ombelles ou en corymbes.

**ISOLOPE FLOTTANT.** Isolepis fluitans, R. Br.; Scirpus fluitans, Willd. Ses racines sont composées de filaments très fins, presque capillaires; les tiges sont rampantes ou flottantes, très-grêles, simples, filiformes, allongées, s'arrachant aux articulations inférieures; les feuilles portent des feuilles en faisceau; très-étiolées, glabres, planes, linéaires, aiguës, en forme de glaive à leur base; il s'élève entre les assises des feuilles, des pédoncules unis, filiformes, droits, un peu divergents, terminés chacun par un petit épi solitaire, très-grêle, court, ovale, à peine aigu, un peu blanchâtre, composé d'un très-petit nombre de fleurs, garni à sa base de deux écailles plus courtes que les fleurs. Les graines sont petites, blanchâtres, un peu triangulaires ou nues. En Europe.

Les *Scirpus setaceus*, holoschœnus et beaucoup d'autres petites espèces de nos marais, appartiennent à ce genre.

**ISOLUS. CRÉU.** Genre établi par Leach qui n'en a pas publié les caractères. **ISOLYNE.** n. r. Nom donné par Pescher à un Alcatode qu'il a obtenu de l'analyse chimique du Polygala Senega.

**ISOMÈRE.** m. n. Nom donné à un ordre de Roches à parties anguleuses, liées entre elles par une agglomération cristalline, sans base de ciment homogène sensible. **ISOMERIUM.** n. r. Le genre institué sous ce nom, par R. Brown, dans la famille des Protacées, tribu des Conospermées, a été considéré comme ne différant pas essentiellement du genre Conospermum de Smith. 

**ISOMORPHE.** **ISOMORPHUS.** m. Épithète par laquelle on exprime une sorte d'identité de formes, et qui ne peut pas être prise dans un sens rigoureux, car le plus souvent elle indique seulement une analogie très-générale, des formes des minéraux dits Isoformes ne différant que très-peu par leurs angles.

**ISONÈME.** **ISONEMA.** n. r. R. Brown (*Mem. Wern. Soc.*, t. 1, p. 63) a établi sous ce nom, un genre de la famille des Apocynacées, et de la Pentandrie Monogyne, dans lequel il a donné les caractères suivants: corolle hypocrétiforme, dont le limbe est à cinq divisions; cinq étamines ayant leurs filaments simples au sommet; les anthères sagittées, adhérentes au stigma par leur milieu; point d'écaillés hypogynes; deux ovaires; style unique, filiforme; stigmate épais et obtus. L'espèce sur laquelle ce genre a été fondé, est un arbrisseau de l'Afrique équinoxiale, qui est velu et muni de feuilles opposées. Ses fleurs sont disposées en corymbes terminaux. Le tube cylindrique de la corolle est barbu intérieurement. Romer et Schultes ont appelé cette plante *Isonema Sneathannii*, du nom de celui qui l'a apportée d'Afrique.

Postérieurement à l'établissement du genre *Isonema* de R. Brown, H. Cassini a employé la même dénomination pour un nouveau genre de Synanthèrées (*Bul-
styles filiformes, dressés et convivents ; stigmates pontiformes. L'Isophylle de Ramond, Isophyllum Drummondii, est une plante herbacée, à feuilles lancéolées, à rameaux florifères axillaires, raccoonés et uniflores.

ISOPODES. Isopoda. Général. Cinquième ordre de la classe des Crustacés, ayant pour caractères essentiels : mandibules sans palpes ; pieds uniquement propres à la locomotion ; deux paires de mâchoires recouvertes par deux pieds-mâchoires représentant, par leur réunion, une lèvre inférieure ; pieds antérieurs portés par un segment distinct de la tête ; branches situées sous la queue ; corps déprimé ; tronc divisé communément en sept segments ; quatorze pieds ; un à six segments postérieurs, formant une queue. Latérale divisait cet ordre en deux familles : les Phylitribanches et les Ptérygibranches. Dans le Règne animal de Cuvier, il l'a divisé en trois sections sous les noms de Cytibranches, Phylitribanches et Ptérygibranches ; enfin dans son nouvel ouvrage (Fam. nat. du Règne animal) il fait passer les deux premières sections, celles des Cytibranches et des Phylitribanches, dans l'ordre des Amphipodes, et ne laisse dans les Isopodes que ceux compris dans sa section des Ptérygibranches. Les Isopodes s'éloignent des Amphipodes, par la forme lamellaire ou vésciculaire des appendices inférieurs du post-abdomen, par leurs mandibules dénuées de palpes et par l'absence de corps vésciculaires à la base des pieds. Ces Crustacés ont le corps ordinairement composé d'une tête portant quatre antennes, dont les deux latérales, au moins, sont en forme de soie ; ils ont deux yeux grenus. Leur tronc est formé de sept anneaux, ayant chacun une paire de pattes ; leur queue, dont le nombre des anneaux varie d'un à sept, est garnie, en dessous, de lames ou de feuillots disposés par paires, sur deux rangs, portant ou recouvrant les branches, et servant aussi à la natation. Les organes sexuels masculins d'un petit nombre d'espèces où on les a découverts, sont doubles et placés sous les premiers feuillots de la queue, où ils s'annoncent par des filets ou des crochets. Les femelles portent leurs œufs sous la poitrine, soit entre des écaillés, soit dans une poche ou sac membraneux qu'elles ouvrent afin de livrer passage aux petits qui, en naissant, ont la forme propre à à leur espèce, et qui ne font que changer de peau en grandissant. Latérale divise cet ordre en deux grandes sections : la première, celle des Aquatiques, se compose des Isopodes que sont munis de quatre antennes très-distinctes, dont les antérieures ont au moins trois à quatre articles ; les autres sont dépourvus de cet organe. Les appendices inférieurs du post-abdomen sont ordinairement vésciculés et sans ouvertures particulières pour l'entrée de l'air. Cette section comprend les familles des Epicaridés, des Cymothoaidés, des Syphéro- mides, des Asellôides et des Isophylles. (V. ces mots.) La seconde section, celle des Terrestres, renferme les genres dont les deux antennes intermédiaires sont très petites, à peine visibles et de deux articles au plus ; elles avaient échappé à l'observation de la plupart des naturalistes. Les premiers feuillots de ceux qui vivent constamment hors de l'eau renferment des pneumo-
capsules ne sont jamais qu'au nombre de deux, tandis qu'on en compte constamment de huit à seize dans l'Isopyrum humarioides.


**ISOBA.**... Nom d'une espèce du genre Hélicètères, dont School et Endlicher ont formé un genre nouveau, qu'ils ont compris dans les descriptions monographiques de leur famille des Sterculiazées. V. Hélicètère.

**ISOBIPIDE.** *Isophilia*, ins. Coléoptères pentamères. Lecardaire a créé ce genre, dans la famille des Sternox., tribus du Euconémides, aux dépens du genre *Melasis*, pour une espèce qui lui a offert les caractères distinctifs suivants : antennes libres, écartées à leur naissance, un peu plus longues que le prothorax, avec le premier article très-grand, renflé et légèrement arqué; le deuxième très-court, subélongué; le troisième presque aussi long que le premier, comprimé, dilaté à son sommet, et légèremen prolongé en pointe à son angle supérieur interne, les suivants très-courts, transversaux, envoyant chacun intérieurement un long rameau linéaire et comprimé dans le mâle, et une forte dent obtuse dans la femelle; prothorax presque carré, non rétréci à sa base, avec les angles postérieurs prolongés en pointe; pronotum libre; pattes longues, très-grêles, avec les cuisses un peu renflées et comprimées; les jambes et les tarses cylindriques, hanches postérieures fortement dilatées; trochanters des cuisses postérieures assez grands, en carré allongé, couplé obliquement à son extrémité; corps très-allongé, subparallèle, légèrement déprimé en dessus.

**ISOBIPIDE DE LEPAGE.** *Isophilia Lepagei*; *Melasis Lepagei*. Dej. Il est d'un brun noirâtre, peu brillant, revêtu d'une pubescence grise; sa tête est arrondie, légèrement déprimée sur le front, assez fortement rugueuse et villosue; palpes testacées; antennes ferrugineuses; prothorax un peu plus long que large, couplé carrément à sa partie antérieure, avec les angles de la base pointus; écusson assez grand, triangulaire; élytres finement ponctuées; pattes brunes, tarses rouges-orange. En France.

**ISORINQUE.** *Isorinchus*. ins. Coléoptères tétramères; Schoonherr a institué ce genre dans la famille des Rhyynchophores, pour un insecte du Cap, que Gimelin avait placé parmi les Charansons, sous le nom de *Ceratocladus*... Les caractères qui ont déterminé Schoonherr à former un genre particulier de cette espèce sont : antennes médio-externes, presque grises, cou- dées, composées de douze articles dont les trois premiers sont les plus longs et obconiques; les suivants sont très-courts, noduleux, et la massue est ovale-oblongue; trompe allongée, cylindrique et médiocrement arquée; yeux presque ronds, convexes et rapprochés; corselet subconique, légèrement échancre en avant, tronqué postérieurement et faiblement convexe en dessus; élytres ovales, un peu réfléchies à leur base, ar- rondies à l'extrémité; pieds assez courts; cuisses un peu renflées au milieu, avec une petite dent en dessous; jambes cylindriques et droites; dernier article des tarses armé d'un double crochet.

**ISOS.**... C'est, selon Adanson, le Groselle dans Théophraste.

**ISOSTEMONES.** *Isostenones*. ... Le professeur de Candolle donne cette équithé aux fleurs dans lesquelles le nombre des étamines est égal à celui des pétales.

**ISOSTIGMA.** *Isostigma*. bot. Genre de la famille des Syngasthiées, tribu des Sénécioneides, établi par Less (Linnœa, 1851, p. 315) qui lui assigne pour caractères : capitule multiflore, radié; longues femelles oblongues, disposées sur un seul rang; fleurons du disque hermaphrodites, tubuleux, à cinq dents; invo- lucre campanulé, formé de deux ou trois rânes d'aça- lies libres, les extérieures très-courtes et très-étoilées; réceptacle plan et paléacé; style rameux, se prolongeant, dans les fleurs femelles, en une sorte d'appendice linéaire-filiforme, très-long et hispide; akène linéaire, strié, plan ou faiblement convexe, subâilé, terminé par un hêt; les aîles sont prolongées en deux arêtes ou épines lisses et divergentes. Les *Isostenones* sont des plantes herbacées, vivaces, très-glabar, à rhizome ligneux, subhorizonta; les tiges sont succulentes, dressées, monocéphales et très-simples; les feuilles sont alternes ou alignées en deux ou plusiers sections, mais à lobes entiers. Les capitate sont larges et remarquables. Toutes ces plantes appartiennent au Brésil.

**ISOSTIGMA A FEUILLES DE PECEDEAN.** *Isostigma Pen- ceolanifolium*, Léss. (Linnaea, 1851, p. 314). Le sommet de sa tige est nu et cylindrique; les feuilles sont découpées en une multitude de segments trigones, canaliculés en dessus; les arêtes de l'aîne sont divergences et n'atteignent que le point d'insertion de l'ouverture. Dans la province de Rio-Grande.


**ISOThÉCIE.** *Isothécium*. bot. Genre de la famille des Mousses, tribu des Bryacées, établi par Bridel avec les caractères suivants : coiffe en capuchon; sporanges latéral, égal à sa base; opércule conique, souvent en bec; péristome double: l'extérieur à seize dents aiguës et réfléchies; l'intérieur formant une couronne membraneuse sillonnée, divisée en seize parties, munie d'un semblable nombre de poils ou soies. Les *Isothéciers* sont des Mousses hypophyllées et vivaces, que l'on trouve dans les contrées tropicales; plusieurs d'entre elles vivent aussi dans les parties méridionales de l'Europe. Ce genre a été formé aux dépens du genre *Hyphnum* d'Edzvig.
ISOTOMA. mot. Le genre ainsi nommé par Lindley, dans la famille des Lobéliacées, n'a pas paru assez distinct du type de cette famille pour l'en séparer; en conséquence l'Isotoma axillaris, Bot. reg., 964, est devenu Lobelia sectioisecens pour la plupart des botanistes. Cette plante est originaire de la Nouvelle-Hollande.

ISOTRIA. nom. Rafinesque (Journal de Botan. 1, p. 280) a publié sous ce nom, un genre de la famille des Orechidae, et de la Gynandrie Dignyie, L., auquel il a donné les caractères suivants: périanthe à six divisions, les trois extérieures égales, linéaires; les trois intérieures plus courtes, oblongues, presque égales; deux anthers; un style; une capsule biliforme. Ces caractères, si incorrects et si incomplets, doivent faire ajourner l'adoption de ce genre dont l'espèce unique, Isotria verticillata, croit dans les États-Unis de l'Amérique.


ISOTYPE. Isotypus. nom. Genre de la famille des Carduacées, tribu des Onoséridades, établi par Kunth (in Humb. Nov. Gen. 4, p. 11), et qui tient le milieu entre les genres Onosera et Stathelina. Voici ses caractères: involucre campanulé, turbiné à sa base, formé d'écaillés lâchement imbriquées, plongées, linéaires, lancéolées, soudées à leur sommet, un peu scarifiees sur les bords, et d'inégale grandeur, les extérieures étant plus courtes; réceptacle plan, couvert de poils courts et serrés. Les fleurons sont au nombre de dix environ, tous tubuleux, hermaphrodites, ayant leur limbe à cinq divisions égales, lancéolées et étalées. Le tube anthéfére est formé de cinq anthères, portant chacune deux appendices soudés à leur base; il se termine au sommet par cinq appendices très longs. Les fruits sont des aèkènes allongés, linéaires, à cinq angles terminés par une aigrette poilue et sessile. Ce genre ne se compose que d'une seule espèce, Isotypus onoseroides, Kunth, loc. cit., p. 12, tab. 507. C'est une plante vivace, ayant le port de l'Onosera parviflora; ses feuilles sont pinnaées et lycées, blancâtres et argenteuses à leur face inférieure; ses fleurs sont roses, disposées en corymbes et portées sur des pédoncules tout chargés de bractées. Elle a été trouvée dans la province de Venezuela, sur les rives du fleuve Tor. Le genre Isotype diffère de l'Onosera par ses fleurons, tous tubuleux, hermaphrodites, et par son réceptacle garni de poils; il se distingue de Stathelina, par son réceptacle portant des poils et non des paillelettes. Il est de saigrette poilue et par sa tige herbacée.

ISPIIDA. ois. Syn. de Martin-Pécheur. V. ce mot.

ISQUIERDA. nom. Pour Izquierdia, V. ce mot.

ISSALOU. nom. L'un des noms vulgaires du Boletus edulis, V. Bolet.

ISSE. Isse. Isus coleoprtatus; Gigase bossue, Geoffroy. Elle est longue d'environ deux lignes et demie; son corps est cendré verdâtre; son front a deux impressions noiraïres à son extrémité; ses élytres sont un peu transparentes, chargées de grosses nervures entre lesquelles on observe de petites veines ou lignes noiraïres; près du milieu de chacune d'elles, on voit une petite tache ou un point noir. Elle se trouve en France.


ISTIMES. nom. Espaces rétrécis ou étranglements qui, dans les fruits artificiels, comme certaines Gousses, séparent les articulations.

ISTIMIÉ. Isthmius. Is. Cette épithète est employée par quelques entomologistes pour désigner des insectes qui ont le prothorax séparé des élytres par un rétrécissement fort sensible.

ISTIMIÉ. Isthmius. mot. Genre d'Algues diatomées, caractérisé par Agardh de la manière suivante: individus libres, rigidesuscules, oblongues, tapissés intérieurement de cellules disposées symétriquement et diversement cohérentes par leurs extrémités.

ISTHINOCARPE. Isthmocarpus. nom. Donné au fruit des plantes légumineuses, lorsque ce fruit offre un rétrécissement à la partie moyenne.

ISTIOPHORE. Istitophorus. pois. Sous-genre de Xiphias. V. ce mot.

Dans son Essai d'une division en groupes, de la famille des Vespertilionides, publié dans le Zoolog. Journ., t. 11, p. 242, no 6, John Edw. Gray a établi, d'après Spix, sous le nom d'Istitophores, Istitophori, une section qui comprend les Chauves-Souris qui ont une membrane en forme de feuille sur le nez, et des dents molaires à tubercules aigus.

ISTIURE. Istiturus. L. Ce genre de la famille des Sauriens, tribu des Iguaniens, avait primitivement reçu de Gray, qui en est le créateur, le nom de Lophurac que Cuvier a jugé avoir trop de ressemblance avec Lo-
phyrus pour éviter toute confusion. Les espèces qui le composent ont pour caractère distinctif, une crête élevé et trancheante, qui s'étend sur une partie de la queue et qui est soutenue par de hautes apophyses épineuses des vertèbres; cette crête est écailleuse comme le reste du corps; les écailles du ventre et de la queue sont petites et approchent un peu de la forme carrée; les dents sont fortes et comprimées, sans dentelure; ils n'en ont pas au palais; les cuisses portent une rangée de pores; la peau de la gorge est lâche, sans former de fanon.

*ISTIURUS* AMBOINENSIS; Locarta Amboloinensis, Gn.; le Porte-crête, Lacép. Sa taille est de quatre pieds environ; il n'a de crête que sur l'origine de la queue, et porte des écailles sur le devant du dos; sa tête est un peu tuberculeuse en dessus, et couverte d'écailles rondes; la mâchoire supérieure se termine presque carrément; la lèvre inférieure ou l'extrémité de cette partie de la mâchoire est arrondie obliquement et couverte ainsi que l'autre, d'écailles presque carrées et plus grandes que celles de la tête; ouvertures des narines situées sur les côtés de la mâchoire inférieure, ouvres, un peu saillantes; mâchoires garnies de chaque côté d'une rangée de dents serrées et pointues, dont les dernières sont les plus grandes; cinq doigts onguiculés à tous les pieds; ils ont deux des côtés un rebord aigu, denté comme une seile, mais plus apparent sur les doigts des pieds de derrière. La couleur de la tête et du collier est verdâtre, striée de blanc; celle du dos et de la queue est brune; la crête est d'un brun pâle; le ventre est gris; tout le corps a des lignes et des taches blanchâtres. Ce reptile vit dans l'eau ou sur les arbrisseaux qui la bordent; il se nourrit de grains et de vers ou d'insectes. Sa chair est bonne à manger.


*ISTIBRITÉ. MIN.* Nom donné par quelques minéralogistes et géologues, à une Roche composée de Quartz et de Fer oligiste. Cette Roche paraît ne pas différer de celle que Brongniard appelle Sidocristée.

*ISTACOLUMITE. MIN.* Roche quartzee, micacée et schisteuse, d'une texture particulière, qui constitue une formation indépendante, au-dessus des dépôts de schiste argileux, au pic d'Istaloumi au Brésil. Cette Roche est remarquable par la présence du Fer oligiste, de l'Or et du Soufre.

*ITÉ.* *Ita. tot.* Le nom d* *Ita*, qui, dans l'antiquité, désignait le Saule, a été appliqué, par Linné, à un genre de plantes de la famille des Comoniacées, et de la Pentandrie Digynie, L., qui peut être caractérisé de la manière suivante: son calice est monospérale, court, campanulé, à cinq divisions étroites et dressées; la corolle se compose de cinq pétales linéaires, aigus, étalés dans leur moitié supérieure, et insérés au calice à la hauteur de ses divisions; les étamines, au nombre de cinq, sont dressées, intorses, alternant avec les pétales. L'ovaire est libre, pubescent, allongé, profondément marqué sur chacune de ses faces, d'un sillon qui semble annoncer qu'il se compose de deux pistils réunis; ce sillon se prolonge sur le style qui se termine par un stigmate capitulé et bilobé. Le fruit est une capsule ovovide, oblongue, terminée par le style qui est persistant, et qui offre deux loges contenant chacune un grand nombre de graines attachées à la cloison. Cette capsule se sépare à sa maturité en deux parties ou valves, par le moyen des deux sillons longitudinaux dont il vient d'être parlé. Ce genre se compose de une seule espèce: *Itea Virginica*, L., Lamk. III., tab. 147. C'est un arbrisseau élégant, pouvant acquérir une hauteur de quatre à cinq pieds. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, ovales, aignés, presque glabres. Ses fleurs sont petites, blanches, disposées en grappes terminales. Il croît dans l'Amérique septentrionale, et on le cultive dans les jardins d'ornement.

*L'îtea* *Cyrella* de l'Hérifird forme un genre distinct. *V.* *CYRILLA.*

*ITHYCYÈRE.* *Ithycerus.* ins. Coléoptères tétramères; Dalman a considéré comme devant former le type d'un genre de la famille des Rhynchophores, le *Curculio punctatus* de Fabricius, Olivier, etc., et que Herbst avait placé parmi les Rhynchites; Schoenberr a adopté l'opinion de Dalman, et dans sa monographie des Curculionides, il donne pour caractères au genre nouveau: antennes courtes, implantées dans une fossette profonde, vers l'extrémité de la trompe; ces antennes sont composées de douze articles obconiques, dont les huit premiers vont graduellement en diminuant de grosseur, les quatre derniers forment la masse qui est petite, ovale et acuminée; trompe courte, presque cylindrique, plus épaisse au bout; corselet oblong, un peu cylindrique, tronqué aux deux extrémités; écusson grand, triangulaire; élytres ovales, convexes en dessus avec les épaules rectangulaires. L'Ithyècre curculioïde, *Curculio punctatus*, Fab., est originaire de l'Amérique septentrionale.

*ITHYPHYLLE.* *Ithypyltes.* rot. Désignation des végétaux qui ont les feuilles droites.

*ITHYPÔRE.* *Ithyurus.* ins. Coléoptères tétramères; genre de la famille des Rhynchophores, institué par Schoenberr qui le caractérise ainsi: antennes médiofolées, fortes, courtes et composées de douze articles; les deux premiers les plus longs, et presque coniques, les cinq suivants petits, lenticulaires et grossissant insensiblement jusqu'à la masse qui est ovale; trompe assez longue, forte, cylindrique, et médiocrement arquée; yeux placés plus bas, ovales et un peu déprimés; corselet oblong, arrondi sur les côtés, retrécis antérieurement, se prolongeant et s'arrondissant en arrière; élytres oblongues, légèrement échancrées à la base, avec les épaules obtusément anguleuses, convexes en dessus et plus relevées en bosse vers l'extrémité; pieds robustes; cuisses en masse et dentées en dessous; jambes hissées inférieurement, avec un fort crochet couché à l'extrémité. Le *Rhynchusus stolidus* de Fab., *Cryptrhynchus Capensis*, Dej., est le type de ce genre qui compte encore une autre espèce africaine.

*ITIENDENDROS.* rot. Synonyme ancien de Prél. *V.* ce mot.

*ITOUBOU.* rot. Espèce de Violette de la Guiane, selon Aublet. *V.* IONITRON et IPECAUANA. Le nom carathe *Ioubon* a été appliqué par Surian à diverses Fougeres.
ITTERBITE. min. Même close que GABOLINITE. V. ce mot.

ITINÉRA. not. Le genre établi sous ce nom par Gmelin, appartient à la famille des Naalédées, et à été postérieurement réuni au genre Camilia de Willdenow.

ITTÉRÉBITE. min. Substance particuliére, cristallisé en prisme hexagone régulier, ou peut-être en dodécaèdre rhomboïdal; elle est susceptible de rayer le verre; sa pesanteur spécifiée est 2,5; elle donne de l'eau par la calcinaüon, puis se fond en verre transpa- rent; elle est soluble en gelée dans les Acides, et sa so- lution précipite un peu par l'oxalate d'Ammoniaque, en laissant d'ailleurs un résidu alcalin après le traitement par le carbonate d'Ammoniaque, l'évaporation et la calcinaüon. L'analyse a donné à Gmelin : Silice 51; Alumine 28.5; Soude 10.5; Chaux 5.5; Potasse 1.5; oxyde de Fer 0.5; sulfate de Chaux 5.5; hydrochlorate de Chaux 1.5; Eau 15.5. D'après cette analyse, l'ittérérite serait une Népheline hydratée, constituant en réalité une es- pèce distincte. On la trouve dans les Roches basaltiques du Brégaw.

ITYPHALLUS, not. Nom donné par Fries à un genre formé aux dépens du genre Phallus, et qui n'a pas été adopté.

ITYS. 18.1. L'un des synonymes anciens de Phasia- nus colchicus. V. FAISAN.

IUCÀ. not. V. YUCCA.

ILACÉ. Taluceus. not. Nom que l'on donne à cer- tains organes lorsqu'ils affectent la forme d'un chaton.

Lamarck a établi sous ce même nom, une famille qui a pour type le genre Iule.

IULE. Talus. 18.5. Genre de l'ordre des Myriapodes, famille des Chilognathé, établi par Linné et ayant pour carac- téres : corps cylindrique et fort long, se roulant en spirale, composé d'un grand nombre d'anneaux presque tous portant deux paires de pattes; point de saillie en forme d'arête ou de bord tranchant sur le côté des anneaux. Linné et tous les auteurs jusqu'à Latreille réunissaient sous ce nom des animaux dont les formes différaient essentiellement entre elles; La- treille en a formé les genres Glomeris, Polydème et Polyxène, V. ces mots, et il a conservé le nom d'Iule à ceux qui ont les caractères exposés plus haut. Ce genre se distingue de tous les autres par ses anneaux qui sont parfaitement cylindriques et dépourvus d'a- rêtes. Il s'éloigne de celui des Scolopendres par les anneaux qui, dans celui-ci, ne portent qu'une seule paire de pattes, et par d'autres caractères aussi tran- chés, tirés de la bouche et des antennes. Latreille (règne Anim. et autres ouvrages) plaçait ces animaux dans la classe des Insectes, et en faisait le premier or- dre, celui des Myriapodes; Il a détaché dernièrement (Fam. nat. du Règne Anim.) cet ordre de la classe des Insectes et en a fait sa classe des Myriapodes. V. ce mot.

La forme générale des Iules est fort allongée, cylin- drique, et la substance qui compose le grand nombre d'anneaux de ce corps est dure, un peu calcaire et unie. Ces anneaux varient en nombre, suivant les espèces; ils sont égaux, à l'exception de deux ou trois, à chaque extrémité; ils portent chacun en dessous deux paires de pattes contiguës ou très-rapprochées à leur mai- sance. Leur tête est de la largeur du corps, plate cn dessous, convexe et arrondie en dessus postérieure- ment, un peu plus étroite et presque carrée ensuite, à partir des yeux; le bord antérieur est échancré au mi- lieu. Les yeux sont ovaux, plans et formés de petits grâins à figure irrégulièrement hexagonale; ils se con- fondent avec la surface de la tête et ne sont point sale- lants. Les antennes sont insérées tout près de leur côté interne; elles ne sont guère plus longues que la tête, assez grosses, de sept articles, dont le premier très-courte, les quatre suivants presque coniques ou cylin- driques et ancinclus insensiblement à leur base; le cin- quième un peu plus gros; le sixième également un peu plus gros, conico-ovale, tronqué, et au bout duquel on aperçoit l'extrémité pointue d'un septième article qui est fort petit. La bouche est composée : 1e de deux mandidules formées d'une tige écaillée à l'extrémité de laquelle est un article également écaillé et sur- monté d'une pièce où sont implantées transversalement de petites parties courtes, tranchantes, qui sont autant de dents; le dos de chaque mandibule est en outre emboîté extérieurement dans une capsule écaillée, grande, articulée à sa base, anguleuse, comme formée de deux plans, dont l'extrémité de chacun est échan- crée; 2e d'une grande pièce croutacée ou sorte de lèvre inférieure que Savigny considère comme deux paires de mâchoires réunies. Cette pièce est divisée par plu- sieurs sutures ou lignes imprimées; on voit inférieure- ment et au milieu une pièce dont les bords sont angu- leux, au-dessus de laquelle s'élèvent parallèlement deux pièces étroites et en carré long, contiguës à leur bord interne, et dont l'extrémité est obliquement rebordée; de chaque côté, à partir de la ligne commune servant de base, s'étend, dans le sens des précédentes, une pièce écaillée de la même figure que les deux du milieu, mais plus grande, un peu élargie et arrondie sur le côté extérieur, au sommet; elle a, vers l'angle interne, deux petits tubercules que l'on prendrait pour deux palpes. La pièce générale est plate, et ressemble, étant très-mince, à un feutrel membraneux. Les deux premiers anneaux du corps ne forment pas le cèdre; ils sont ouverts inférieurement, et les deux premières paires de pattes et même encore les secondes sem- blent être appliquées sous la bouche; les deux premières paires ont un support membraneux, particulier, qui remplit les intervalles que les anneaux laissent entre eux en dessous. Ces pattes remplacent les deux paires supérieures de pieds-mâchoires des Crustacés. Le pre- mier anneau, qui est très-ouvert et en forme de pla- que, est une fois plus long que les autres; c'est une sorte de corset. Le troisième anneau, quoique for- mant presque un tour entier, est cependant ouvert et n'a qu'une seule paire de pattes, insérées de même que les précédentes; le quatrième est plus formé que le troi- sième, mais n'a encore qu'une paire de pattes; ce n'est qu'au cinquième segment qu'on en trouve deux paires; cette disposition continue ainsi sans interruption dans les femelles; mais dans les mâles le septième anneau en est dépourvu, on n'en a qu'une paire, les organes
sexuels entraînant un changement dans cette partie. Les deux derniers annes, dans les deux sexes, sont entièrement dépourvus de pattes, l'avant-dernier a le milieu de son bord postérieur avancé en pointe; il reçoit en partie le segment terminal, qui est formé de deux valves arrondies au bord interne, appliquées l'une contre l'autre, et s'ouvraient pour laisser passer les excréments et les œufs. Les pattes sont très-petites, disposées sur deux séries très-rapprochées l'une de l'autre, et dans un sens horizontal à leur base, faisant ensuite le crochet; elles sont composées de six petits articles et d'une pointe conique et courue.

Savi, professeur de botanique à Pise, a fait des observations très-curieuses sur un Iulus (Iulus communis, Savi) qui diffère sensiblement du Iulus terrestris et du Iulus sabulosus avec lesquels on l'a toujours confondu. Il a environ trois pouces et demi de longueur, et semble se rapprocher davantage des Iulus fuscescens et Iulus Indus qui sont de l'Inde. Les pores latéraux des segments, qu'on a regardés comme les stigmates, ne sont que des orifices par lesquels s'écoule une liqueur acide et d'une odeur désagréable, qui paraît servir à la défense de ces animaux; les vrais stigmates sont deux petites ouvertures placées sous la pièce sternale de chaque segment, et qui communiquent intérieurement à une double série de poches pneumatiques, disposées en forme de chapelet, tout le long du corps et d'où partent les branches trachéennes qui vont se répandre sur les organes. Quoique ces animaux aient un très-grand nombre de pattes, ils n'en sont pas plus agiles; au contraire, ils marchent très-lentement et semblent glisser comme des Vers de terre. Leurs pattes agissent l'une après l'autre, régulièrement et successivement; chaque rangée forme une sorte d'ondulation; ils remuent en même temps leurs antennes, semblant s'en servir pour lâcher le terrain et le corps sur lequel ils se promènent. Ils roulent leur corps en spirale dans le repos et placent leur tête au milieu. Les Iules sont ovipares, et Latreille s'en a servi en ouvrant plusieurs femelles qui lui ont toujours présenté des ovaires remplis d'œufs plus ou moins développés. Au sortir de l'œuf, d'après Savi, les Iules ont un corps en forme de rein et parfaitement uni, sans appendices. Dix-huit jours après leur naissance, ils subissent une première mue, et alors seulement ils prennent la forme des adultes; mais ils n'ont encore que vingt-sept segments en tout, et vingt-six paires de pattes et non trois, comme l'a dit Degéer; mais dix-huit paires servent seules à la locomotion; après la seconde mue, le corps a vingt-trois segments et trente-six paires de pattes; et ces nouvelles parties semblent se développer à la partie postérieure du corps; à la troisième mue l'animal prend trente segments et trente-six paires de pattes; et ainsi successivement, de manière que chez les adultes le corps est composé de cinquante-neuf segments dans les mâles et de soixante-trois dans les femelles. Degéer n'a jamais aperçu de vestiges de dépouilles; mais Savi a été plus heureux, il a vu que les Iules muent à peu près de mois en mois depuis leur naissance, qui arrive en mars, jusqu'en novembre où l'auteur a cessé de les observer; leur dépouille se compose, non-seulement de toute la tête, mais encore de la membrane qui tapisse intérieurement le canal alimentaire et les trachées. Les organes de la bouche sont les seules parties que Savi n'aït pas retrouvées. Deux ans après leur naissance ils changent encore de peau, et c'est alors seulement que les organes génitaux deviennent apparents. Les Iules vivent à terre, particulièrement dans les lieux sablonneux, les bois, etc.; ils répandent une odeur désagréable; d'autres, plus petits, habitent sous les écories d'arbres, dans la Mousse, etc.; ils se nourrissent de substances animales, mais mortes ou décomposées, de fruits, de racines, de feuilles, de plantes potagères, etc.; ils aiment en général les lieux un peu humides et sombres. Degéer a vu un Iule rouger une larve de Mouche et la manger en partie, ce qui pourrait à croire que ces animaux sont carnassiers. Cependant le sentiment le plus commun est qu'ils se nourrissent, en général, de terreau. Ce genre est peu nombreux en espèces. Les environs de Paris en présentent plusieurs; l'Amérique et l'Afrique en donnent de très-grandes.


IULES TRES GRAND. Iulus maximus, L.; Fab., Oliv., Latr. Il est jaune obscur; il a plus d'un pouce d'épaisseur, un long et trente-quatre paires de pattes. Il habite l'Amérique méridionale.

IULUS. FOIS. F. Girelle.

IULUS. INI. F. Iule.


Les anciens botanistes ont donné le nom d'Ive et d'Ivette à des plantes fort différentes les unes des autres: ainsi l'Itea moschata de Lobl est le Teucrium Itea de Linnaé; l'Itea Cotylinde de Barèse est le Cotylinde Moschata d'Aublet; l'Itea Pecanga, du même, n'est qu'une espèce de Similax, dont la racine est employée comme celle de la Salsepareille.

IVETTE. BOT. F. IVE.

IVIRA. BOT. Le genre établi sous ce nom par Aublet, et adopté par Cavanilles, a été réuni au genre Sterculia de Linnaé par Swartz. Ainsi l'Itea pruriens, Aublet (Guian., tab. 79), ou Iteira ciliata, Cav. (Dissert. 5, t. 169), est maintenant le Sterculia Itea de Swartz (Fl. Ind. occid., 2, p. 1100). F. STERICELLE.

IVOIRE. MAM. F. DENT, ÉLEPHANT et Os.

IVOIRE. MOLL. SYNONYME d'Eburne. F. ce mot. 6 DICT. DES SCIENCES NAT.
IVRAIE ou IVRAIE. Lolium. **not.** Ce genre, de la famille des Graminées, et de la Triandrie Bigynie, **L.**, se compose de plantes dont la connaissance remonte aux temps les plus reculés. Il est, en effet, question d'IVRAIE dans la Bible et dans les productions des plus anciens poètes. Le **Lolium** des anciens, et particulièrement celui de Virgile, paraît être la plante qui a formé le type du genre étudié par Linné, et qui est ainsi caractérisé : épillets distiques, multiformes et parallèles à l'axe de l'épi ; épipécie univalve, mais le plus souvent à deux valves inégales ; glumes à deux valves lancéolées, l'extérieure mutique ou ariste au-dessous du sommet ; ovaire surmonté de deux stigmates pleumès, caryopses oblongue, convexe d'un côté, aplatie et sillonée de l'autre. Ce genre se distingue essentiellement du Froment (**Triticum**) par la position de ses épillets qui regardent l'axe par une de leurs faces et non par un de leurs côtés. On connaît une dizaine d'espèces d'IVRAIES, parmi les quelles les deux suivantes sont communes en Europe : **IVRAIE ENVIRANTE. Lolium temulentum**, **L.**, vulgairement nommée Zizanie et Herbe d'Ivrogne. C'est une plante annuelle dont le chaume dressé, haut de plus d'un demi-mètre, est muni de quelques œufs ainsi que de feuilles cugainantes, très-longues, planes, assez larges, un peu rudes au toucher ; leur gaine, feutre, offre à son orifice une membrane trouquée. Une variété de cette plante, dont la glume externe est mutique, a été élevée au rang d'espèce, et nommée **Lolium arcuense**. L'IVRAIE envirante est un herbe que les auteurs ont présentée sous les couleurs les plus sinistres, et qu'elle véritable fléau pour les moissons et pour la santé de l'homme. Elle pullule, en effet, parmi les blés, lorsque les étés sont très-humides. Ses graines alors sont très-abondantes dans les Froments et occasionnement divers accidents, tels que des nauces, des vomissements et l'évèrce aux personnes qui mangent du pain fait avec la farine de ces graines. Toutefois, on a beaucoup exagéré les principaux effets de l'IVRAIE, effets qui paraissent dus à un principe susceptible d'être enlevé, ainsi que Parmentier l'a enseigné, par la dessication au four, avant que les graines n'aient été réduites en farine.

L'autre IVRAIE, indigène d'Europe, est le **Lolium perenne**, **L.**, plante excessivement commune sur les bords des chemins et dans les lieux irticulés. Cette Graminée est un fourrage excellent, mais très-producent ; elle ne convient guère dans les prairies destinées à être fauchées ; elle est, au contraire, fort avantageuse dans les paturages. On en forme des tapis de verdure dans les jardins paysagers où elle porte le nom de **Ray-Grass** et de **Gazon anglais**.

IXA. **Lev.** card. Genre de l'ordre des Décapodes, famille des Brachyurés, tribu des Orbiculaires, établi par Leach, et ne différant des Leucosies que parce que le test produit, de chaque côté, une grosse proéminence cylindrique et mousse, qui le rend trois fois plus large que long. Latrécille (Rég. Anim. de Cuv.) avait adopté ce genre, mais il l'a supprimé dans son nouvel ouvrage (Fam. nat. du Rég. Anim.). L'espèce qui servait de type à ce genre, est le **Cancer cylindrus** de Herbst. **V.** Leucusie et Ixus.

IXAUCHÈNE. Ixauchenus. **not.** Genre de la famille des Synanthéries, établi par H. Cassini et placé par De Candolle dans sa tribu des Astéridées. Voici les caractères qui lui sont assignés par son auteur : calathide radiée ; disque multiploré, régulièrement, androgyni-masculiflore ; couronne bleue, multiforme, bilatiflore, femminiflore ; péricline subínhémispérique, égal aux fleurs du disque, formé de squames nombreuses, inégales, plurisériées, lâchement appliquées, oblongues, obtuses, uninevées, foliacées, à bords membrueux, un peu denticulées ; calianthe large et nu ; ovaires de la couronne obovales-oblongs, comprimés, glabres, surmontés d'un col court, épais, glaucescents et privés d'aigrette ; ovaires du disque analogues à ceux de la couronne, mais incomparablement plus petits ; corolles de la couronne articulées sur les ovaires, à tube court, poussant, à lanquette très-longue, entière au sommet et point de couleur jaune ; corolles du disque articulées sur les ovaires, à cinq divisions.

IXACHÈNE SUBLÉ. Isachenthus sublyratus, Cassini. Plante herbacée, glabre, à tige scapiforme, simple, grêle, hauteur d'environ trois pouces ; feuilles alternes, inégales, un peu larysées, ayant une partie inférieure très-longue, étroite, linéaire, pétioliforme, demi-embrassante à la base, munie vers le sommet de deux petits lobes presque opposés, variables ; partie supérieure beaucoup plus courte, large de près de trois lignes, obovale, arrondie au sommet, aigüe à la base, bordée supérieurement de larges crènelures et inférieurement de quelques grandes dents ; calathide terminale et solitaire, large d'environ cinq lignes, avec son disque jaune et sa couronne blanche ; péricline de squames vertes, à bords blanchâtres. De la Nouvelle-Hollande.

IXÉRIDE. Ixéris. **not.** Genre de la famille des Synanthéreses et de la tribu des Chicoracées ou Lactées, établi par H. Cassini aux dépens du genre **Taraxacum**, **L.** Voici ses principaux caractères : involucre formé de folioles oblongues, lancéolées, disposées sur un seul rang, et à la base desquelles sont cinq petites écailles membraneuses ; réceptacle nu et plat ; calathides composées de demi-fleurs hermaphrodites ; écailles oblongues, marqués de dix côtés longitudinaux, excessivement saillantes en forme d'ailes linéaires ; le sommet du fruit prolongé en un col plus court que lui ; aigrette blanche et plumeuse. Les caractères différenciels de ce nouveau genre résident, comme on le voit, dans le fruit et l'involucre. Les **Ixéridés** sont en outre pourvus d'une vraie tige, garnie de feuilles et de plusieurs calathides en corymbe, tandis que les véritables espèces du genre **Taraxacum** ont une hampe aphyllée, ne portant qu'une seule calathide. Le professeur De Candolle, en adoptant le genre **Ixéris**, y admet trois espèces : **Ixéris polycéphalus**, **Ixéris fontinalis**, **Ixéris versicolor**, toutes originaires de l'Inde et du Népal. Ce sont des plantes annuelles, glabres, rameuses, à feuilles allongées, très-entières ou pinnatifides ; les tiges ont leur sommet nu, couronné par un corymbe de plusieurs capitules composés de fleurs jaunes, mais susceptibles de varier du blanc au pourpré.

IXIANTHE. Ixianthes. **not.** Genre de la famille des
Scrophularinées; Didymanie Angiospermeie, L., établi par E. Meyer qui lui assigne pour caractères: calice à deux lèvres, la supérieure bi ou tridentée, l'inférieure distincte et bipartite; corolle hypogynée, avec son tube ample, décliné et subascendant au sommet, son limbe est divisé en cinq parties planes; quatre étamines insérées au tube de la corolle, incluses, didynames et ascendantes; antères à deux loges épaisses et divariqué; ovaire bilocular, à placentaires multiouverts, soumis à la clôison; style simple; stigmates très-courtement émarginés; capsule ovale, aiguë, bilocular, s'ouvrant par deux valves coriaces, subbilatéral au sommet.

**IXIANTHE DU CAP. Ixianthes Capensis.** C'est un arbrisseau à rameaux dressés, velus, à feuilles ramasées et verticillées un nombre de quatre ou cinq, presque sessiles, dressées, rigides, lancéolées, aiguës, dentées au sommet, très-courties à la base qui est rétrécie, coriaces, glabres ou légèrement pubescences dans leur jeunesse. Les pédicules sont axillaires, uniflores, hibractés, plus courts que les fleurs; les fleurs ont le calice silloné et glabre; la corolle a environ dix lignes de longueur, elle est oblique et velue à l'extérieur; les capsules ont près d'un demi pouce.

**IXIE. Xiea.** Genre de la famille des Iridées, et de la Triandria Monogyne, L. La fable dit qu'un roi des Lapithes fut, par une faveur insigne du maître des dieux, reçu dans le ciel et admis au divin banquet; mais l'ingrat, ayant eu la mémoire de se vanter d'une faveur plus grande encore, Jupiter, à la sollicitation de Junon outragée, le précipita dans le tartare et le fit attacher, par les Euménides, sur le contour d'une route qu'elles devaient tenir sans cesse en mouvement. C'est à cause de la ressemblance de la corolle de certaines Xies avec une route que Linné a fait revivre, dans le genre de plantes qui nous occupe, le nom du jeune et imprudent Ixion. Ce genre ne se composait primitivement que de deux espèces. Dans une dissertation spéciale intitulée: Specimen Botanicum inaugural, etc., Leyde, 1766, Daniel de la Roche soumit à un nouveau travail le genre *Xiea*, et en porta le nombre des espèces à quatorze. En 1785, Rung de Stockholm publia, sous la présidence de Thunberg, une dissertation botanique sur les *Ixiea*, dont il fit connaître vingt-quatre espèces. Depuis ce temps, les divers auteurs ont donné les descriptions d'une si grande quantité de plantes de ce genre, que le nombre s'en est élevé à plus de cent, et que l'on s'est vu contraint d'en modifier considérablement les caractères. Bellenden-Ker s'est chargé de cette tâche, dans sa monographie des Irídes, publiée en 1837. Voici les caractères génériques déterminés par ce botaniste: inflorescence en épí; spathe bivalvée; corolle tubulueuse, hypocrâtiiforme; régulière, presque égale, dressée, avec son tube grêle, quelquefois extrêmement court, et le limbe à six divisions; filaments distincts quoiqui soient souvent aussi minces qu'un cheveu, dressés, insérés à l'orifice du tube ou un peu en dessous, et toujours plus courts que le limbe; antères introrses, mobiles, rarement didymoglobuleuses; stigmates étricots, recourbés; capsule membranuse, ovalaire, presque trigone, polyisperme; semences arrondies, glabres, disposées sur deux rangs. Ker ne conserve, parmi les Ixiea, que vingt et une espèces, encore près de la moitié lui paraissent-elles incertaines. Il répartit les autres dans les genres *Witsenia*, *Tapeinia*, *Aristeia*, *Pardanthus*, *Marica*, *Bobartia*, *Morea*, *Galuxia*, *Trichonema*, *Geissorhiza*, *Hesperantha*, *Sparaxis*, *Morphyzia*, *Lapeyrrousa*, *Anamolotheca*, *Tritionia*, *Watsonia* et *Babiana*.

Toutes les Ixiea sont originaires des contrées les plus méridionales de l'Afrique et principalement des environs du cap de Bonne-Espérance. Ce sont des plantes herbacées, s'élevant d'une racine bulbeuse, à feuilles engainantes, qui entourent une tige un peu plus élevée qu'elles, terminée par un bel épi de fleurs nuancées des couleurs les plus vives. Leur culture n'exige d'autre condition essentielle que l'abri, dans les cas de gelée. On plante leurs bulbes, en antonome, dans des pots remplis de terreau de bruyère, et qu'on place près du jour, sur les tablettes de la serre tempérée. On peut également les planter en planche, mais il faut avoir soin de les recouvrir d'un bon châssis sous lequel on puisse toujours, au moyen de réchauds de fumier, entretenir la température à quelques degrés au-dessus de 0; c'est alors une sorte de bâche qu'on peut faire au printemps. On range la couche de manière à ce qu'il ne puisse y régner une trop grande humidité; ce à quoi l'on parvient aisément à l'aide d'une paillasserie en fascine, disposée à un demi-pied environ au-dessous de la surface du sol, ou d'un lit de graviers au fond des pots.

**IXIE COULEMILLAIRE. Xiea columnellaris, Spreng.** Quoi que cette lxiie ait une grande ressemblance avec l'ixie monadelphie, il n'est cependant pas possible de confondre les deux espèces, ainsi que l'ont fait plusieurs botanistes; assez de caractères bien prononcés les différencient. Elle fait, depuis une quarantaine d'années environ, partie des collections cultivées en Europe. Son bulbe est arrondi, rousset, un peu déprimé; sa tige est grêle, droite, simple, glabre, garnie à sa base de quatre ou cinq feuillets linéaires, presque ensiformes, pointues, engainantes, terminée par un ou plusieurs épis courts et serrés, composés de quatre ou cinq fleurs. Le tube de la corolle est grêle, allongé, entouré de deux petites bractées spatiformes, pointues; le limbe ou plutôt les six divisions du limbe sont étalées, oblongues, ligulées, d'un pourpre tirant sur le violet, avec la base d'un brun obscur, formant une grande tache entourée d'un cercle brunâtre pourpré. Les étamines ont la partie inférieure de leurs filaments noircière, le reste est brun et les antheres d'un pourpre verdâtre; elles sont tellement serrées entre elles qu'elles se présentent comme une petite colonne aussi longue que la corolle et saillante au centre, lorsque la fleur est épanouie.

**IXIE CONIQUE. Xiea conica, Spr.** Son bulbe a le volume d'une noisette ordinaire; il donne naissance à une tige cylindrique, grêle, droite, glabre, haute d'un pied et demi environ, entourée à sa base de quelques feuilles linéaires, ensiformes, engainantes et droites; l'épi est terminal, il se compose de quatre à cinq fleurs rapprochées en tête serrée; la corolle est jaune, avec
une large tache brune qui occupe le centre; le tube est grêle et cylindrique. Les étamines ont leurs filaments bruns, très-rapprochés et insérés à la partie supérieure du tube; les anthères sont jaunes. L'ovaire est ovoïde, triangulaire, enveloppé de la spathe et surmonté d'un style droit qui dépasse le tube.

**IXIE MONADELPHÉ. Ixia monadelpha, Lar.** Cette espèce, l'une des plus élégantes du genre, est cultivée dans nos jardins depuis 1792; elle fleurit tout au commencement du printemps. Son bulbule est arrondi, déprimé, enveloppé d'une tubique rousse; sa tige est grêle, droite, glabre, simple et un peu comprimée inférieurement; les feuilles sont linéaires, striées, acuminées, engainantes et atteignant au plus les deux tiers de la tige qui a douze pouces. Les fleurs sont disposées en épi terminal, court, serré, au nombre de deux à cinq; chacun d'elles est munie de deux bractées spathiiformes, qui entourent l'ovaire, et qui se terminent par deux ou trois dents aigus. La couleur de la corolle varie du pourpre au bleu d'azur; l'onglet est toujours d'une nuance beaucoup plus foncée et souvent brune; le tube est grêle, égal en longueur aux divisions du limbe. Les filaments des étamines sont réunis, au moins jusqu'au milieu de leur longueur, en un faisceau cylindrique et droit; les anthères sont droites, linéaires, rapprochées et d'un vert vif. L'ovaire est arrondi, inférieur, surmonté d'un style droit, gliforme, terminé par trois stigmates étais.

**IXIE TACHÉE. Ixia maculata, Willd.** La facilité avec laquelle cette Ixia se dépouille de ses couleurs pour adopter d'autres, a longtemps fait considérer ses variétés comme autant d'espèces différentes; et cette tendance à varier a pu d'autant plus induire en erreur qu'elle ne se borne pas seulement à la couleur des corolles, mais à leur étendue et à la forme des lobes qui sont quelquefois ovalaires et oblongs, d'autres fois lancéolés et aigus. La tige est droite, cylindrique, simple, haute d'un à deux pieds; sa base est entourée de feuilles linéaires, étroites, glabres, marquées de stries ou nervures longitudinales. Les fleurs, en général assez grandes, forment un épi ou un corymb terminal; elles sont blanchâtres, jaunes, vertes ou bleuâtres, très-ouvertes, avec le limbe plus ou moins profondément divisé en six lobes arrondis ou aigus; le tube est grêle, long de deux à trois lignes, et d'une nuance opposée à celle du limbe, ce qui forme une grande tache ronde au centre de la corolle. Les filaments suivent les modifications de couleurs de la corolle, c'est-à-dire qu'ils sont à leur base d'une nuance analogue à la tache centrale, et supérieurement semblables au limbe.

**IXIE DRESSÉE. Ixia erecta, Thunb.; Ixia polyactha, Lin.** Son bulbule est arrondi, blancâtre, de la grosseur d'une aveline; sa tige est grêle, haute de quinze pouces, entourée à sa base de quatre ou cinq feuilles droites, de moitié plus courtes que la tige ou hampe, engainantes sur un de leurs bords, comprimées en forme de gaine, entières, pointues et nervurées. Les fleurs sont réunies, huit à douze, en épi terminal; la corolle est d'un jaune doré, avec les divisions du limbe très-ouvertes, ovales-oblongues, marquées d'une tache purpure à leur base interne; le tube est grêle, d'un jaune pâle, trois fois plus long que la spathe qui n'a guère plus de deux lignes et dont les folioles sont vertes; l'extrémité lancéolée, l'intérieure bidentée.

**IXIE A FLEURS ODORANTES. Ixia odorata, Ker.** Cette espèce, reconnue comme bien distincte de l'Ixia dressée, fut très-vraisemblablement introduite avec elle en Europe. Elle y fleurit à la même époque, dans le courant de mai et de juin. Son bulbule est de la grosseur d'une noisette, ovale, recouvert d'une tubique fibreuse et brunâtre; il s'en élève ordinairement trois feuilles étroites, linéaires, ensiformes, aigues, engainantes et nervurées, qui entourent une tige ou hampe beaucoup plus élevée, terminée par un épi oblong formé de plusieurs fleurs épaisses. La corolle est hydropétale, avec le tube entièrement enveloppé par la spathe dont la foliole externe est subulée, pointue; la couleur du limbe est comme celle du tube, le jaune doré brillant; les lobes sont étais, presque égaux, oblongs-elliptiques, un peu concaves et rétrécis à leur base. Les étamines sont de moitié moins grandes que la corolle; leurs filets supportent, dans une direction presque droite, des anthères linéaires, sagittées et d'un jaune vif.

**IXIE A FLEURS ÉVASÉES. Ixia crateroides, Spr.** Son bulbule est brunâtre extérieurement, globuleux et de la grosseur d'une noisette; sa tige ou hampe est droite, grêle, simple, environnée à sa base de plusieurs feuilles linéaires, ensiformes, étroites, aigues, engainantes inférieurement, un nerveuses et plus courtes que le tube. Les fleurs sont terminales, presque toujours au nombre de deux, pédonculées ou campanulées, d'un rouge purpré, vif et brillant, à tube très-court, à limbe divisé en six lobes égaux, ovales et oblongs; les spathes sont scarieuses, guère plus longues que le tube de la corolle: la supérieure triée et presque divisée en trois dents aigues.

**IXIE HYBRIDE. Ixia hybrida, Ker.** Son bulbule est petit et arrondi; il s'en élève trois ou quatre feuilles lancéolées, sans nervures apparentes; la tige qu'elles entourent est cylindrique, terminée par un épi lâche d'une vingtaine de fleurs bleuâtres. Les spathes sont linéaires, de la longueur du tube qui est fort grêle et assez semblable à un pédoncule; la corolle est penchée, en forme de cloche, divisée en six lobes égaux, oblongs: les inférieurs ont la surface interne parsemée de taches très-petites et plus obscures. Les étamines ont leurs filaments dressés, leurs anthères longues, intorses et mobiles. La capsule est membraneuse, ovale-arrondie, avec trois élargissements; elle renferme plusieurs semences.

**IXIE OUVERTE. Ixia patens, Willd.** Cette espèce, l'une des plus remarquables du genre, a sa tige haute de quinze à dix-huit pouces; elle est entourée inférieurement de quatre à cinq feuilles linéaires, ensiformes, engainantes. Les fleurs, réunies au nombre de six à huit, sont ordinairement d'un beau rouge purpré, qui cependant se dégrade quelquefois jusqu'au blanc. La spathe est formée de deux folioles scarieuses; la corolle a son tube grêle, un peu verdié, son limbe partagé en six lobes très-ouverts. Les étamines ont leurs filaments droits, insérés dans le haut du tube, très-
rapprochés, terminés par des anthères linéaires, d’un jaune doré; l’ovaire est infère, ovovide, presque triangulaire, caché dans la spathe, surmonté d’un style filiforme, terminé par trois stigmates divergents.

**IXIÉ FLEXUEUSE.** *Ixia flexuosa*, Lin. Son bulbe est fort déprimé, arrondi, enveloppé d’une tunique blanchâtre, adhèrent à une callosité de semblable volume, produit d’une végétation antérieure. Sa tige est grêle, glabre, haute de quinze à dix huit pouces et terminée par un épi fort souvent ramifié. Les feuilles sont planes, glabres, lancelées-linéaires, de moitié moins longues que la tige. Les fleurs sont terminales ou axillaires, sur les rameaux ou sur l’extrémité de la tige; le tube est grêle, filiforme, verdâtre, accompagné à sa base de deux écailles membraneuses, luisantes, à deux ou trois divisions; le limbe est d’un rose pâle, profondément divisé en six lobes presque égaux, étalés un peu en cloche. Les trois étamines sont d’un blanc verdâtre, avec les anthères allongées et jaunes. Le style est filiforme, blanc, terminé par trois stigmates arqués, ouverts, un peu reflués au sommet; il surmonte un ovaire arrondi à trois angles obtus.

**IXIE FABRÉ.** *Ixia faceta*, Rottm. et Sch. Son bulbe a beaucoup de ressemblance avec celui de l’espèce précédente, seulement il est un peu plus allongé; les feuilles qui en naissent ont quatre pouces; elles sont fort étroites, d’un vert glauque et beaucoup plus courtes que la tige ou la hampe dont le sommet n’est jamais garni de plus de deux ou trois fleurs d’un blanc peu sale à l’intérieur, rougeâtres extérieurement. Les folioles de la spathe atteignent à peine en longueur la moitié du tube de la corolle; elles sont striées de rouge et chacune des stries se termine par une dent aiguë. Les six lobes de la corolle sont épiliformes, plus courts que le tube et alternativement recourbés en dehors et en dedans.

**IXIE À BARRES.** *Ixia aristata*, Thumb. Le bulbe de cette espèce est réticulé, arrondi, gros comme une noisette ordinaire; sa tige est simple, droite, cylindrique, glabre, haute d’un pied environ; les feuilles sont linéaires, aigues, droites, glabres, de moitié plus courtes que la tige, à cinq nervures dont l’intermédiaire plus épaisse, ainsi que les bords. Les fleurs sont unilatérales, d’un pourpre pâle; les spathe sont presque membraneuses; elles ont leurs dents garnies de filcts ou de barbes d’une longueur remarquable.

**IXIE BULBOCLO.** *Ixia Bulboconutum*, L., Redouté, Lilac., 2, tab. 88. Elle se distingue de toutes ses congénères par sa hampe simple, uniflore et plus courte que les feuilles, par les deux bractées vertes qui accompagnent sa fleur, et par son stigmate dont chaque division est profondément bifurquée. On en connaît deux variétés, une à grande, et l’autre à petite fleur, que quelques auteurs considèrent comme deux espèces distinctes. Cette plante, dont le bulbe est d’un goût agréable, croît dans les terrains sablonneux de tout le bassin de la Méditerranée.


**Riœr.** Voici les caractères assignés au genre nouveau: capitule multiflore, homogame; involucre cylindrique, composé de squames nombreuses, vertes, linéaires, dressées, à bords scarieux, terminées au sommet par une petite lame pétaloïde, qui, dans l’ensemble de l’involucre, le fait paraître rayonnant; réceptacle alvéolé, courtement filiforme; corolles tubuleuses, à petites dents; styles rameux, pénicillés au sommet; andrées cylindracés, sans bec, hispidules; aigrette garnie de soies dentelées en scie.

**IXIOLENE VIEUXEUSE.** *Ixia leonina viscosa*, Bent. Plante herbacée, dressée, dur, rameuse, couverte de poils laineux, lâches et très-visqueux; feuilles inférieures oblongues, linéaires spatulées, subdécoupées; capitules au nombre de trois ou quatre par chaque rameau, viscoso-pubescent; bords de l’involucre blancs.

**IXIOLENE DES MONTAGNES.** *Ixia leonina montana*, Fisch.; *Amaryllis montana*, Labill. Sa tige est grêle, échancrée, garnie de feuilles linéaires, un peu rameuse vers le sommet; elle est entourée à sa base par cinq ou six feuilles radiales plus courtes qu’elle, engainées et enveloppées à leur tour dans leur partie inférieure par une gaine commune, membraneuse et brune; ses fleurs sont terminales, d’un bleu purpurin, disposées en panicule ou ombelle irrégulière, et supportées par des pédoncules simples ou rameux; des bractées semblables et en nombre égal à celui des pédoncules forment une coiffe autour de l’ombelle. On trouve cette plante dans les montagnes du Liban.

**IXIOCARPEIA, bor. Synon. de Schizoleana, V. emom.**

**IXODE.** *Icoles, arabinus*, Genre de l’ordre des Trachéennes, famille des Tiques, établi par Latreille (Fam. natu. du Régne animal), qui, précédemment (Régne animal) le rangeait dans la famille des Holotères, tribu des Acarides, division des Tiques, avec ces caractères: corps aptère sans distinction d’anneaux, et n’ayant qu’une petite plaque écaillueuse, occupant son extrémité antérieure; huit pattes simplement ambulatoires; palpes engainant le suôr et formant avec lui un bec avancé, court, tronqué et un peu dilaté au bout. Ce genre était confondu dans le grand genre *Mile* ou *Acarus* de Linnaeus et des anciens auteurs. Latreille a été obligé de subdiviser le genre *Acarus* en plusieurs autres, basés sur l’organisation des parties de la bouche. Hermann, dans ses Mémoires apithologiques, avait bien senti la nécessité de diviser le genre *Acarus*, et
Il fit, avec ceux que Latreille nomme Ixodes, son genre *Cynorhastes*; d'anciens naturalistes les désignèrent en latin sous le nom de *Ricinus* que Degéer avait affecté déjà à un genre formé avec des Poux qui vivent sur les Oiseaux.

Le corps des Ixodes est presque orbiculaire ou ovale, très-plat quand l'insecte est à jeun, mais d'une grosseur démesurée quand il s'est repu. Leur bec est obtus en dehors; il consiste en un support formé d'une petite pièce écailleuse, servant de boîte à la base du sucre, et reçue dans une échancrure pratiquée au-devant du corselet; en une gaine de deux pièces fort courtes, écailleuses, concaves au côté interne, arrondies, et même un peu plus larges à leur extrémité; chacune de ces pièces, vue à la loupe, paraît coupée transversalement, et il est facile de voir que ce sont deux palpes qui se sont allongées et qui ont été transformées en gaine.

Enfin, la bouche présente entre ces deux palpes ou pièces de la gaine, le sucre qui est composé de trois lames cornées, très-dures, coniques, dont les deux latérales sont plus petites, et en recouvrement sur la troisième qui est grande, large, moins colorée, un peu transparente, obtuse au bout, mais remarquable en ce qu'elle porte un grand nombre de dents en seie et très-fortes. C'est au moyen de ces dents que l'insecte s'attache fortement à la peau des animaux qu'il suce; cette lame a un sillon dans son milieu, et ses côtes ainsi que toute sa surface inférieure sont armés de dents. De chaque côté du bec sont placées les pattes à peu près à égale distance les unes des autres; elles augmentent insensiblement de grandeur à partir des premières ou antérieures. Ces pattes sont composées de six articles, dont les deux derniers forment un tarse conique, qui est terminé par une patte et garni de deux crochets au bout; cette partie est d'un grand secours à ces insectes pour se fixer sur les animaux qui se trouvent à leur portée. Le dessous de l'abdomen présente un petit espace circulaire et écailleux, qui paraitrait indiquer les organes de la génération.

Les Ixodes ne marchent pas vite, leur démarche est lente et pesante, mais ils ont une grande facilité à s'attacher, avec leurs pattes, aux objets qu'ils rencontrent, même au verre le plus poli; quand ils sont posés sur des végétaux, ils se tiennent dans une position verticale, accrochés simplement avec deux de leurs pattes et tenant les autres étendues. Un animal quelconque vient-il à s'arrêter dans leur voisinage, ils s'y accrochent avec les pattes qui restent libres, et quittent facilement la branche ou ils n'étaient fixés que par deux de leurs pattes. Latreille a observé que les Ixodes d'Europe habitent de préférence les Genêts, mais qu'on en trouve aussi sur d'autres plantes. En Amérique, ces Arachnides attaquent l'Homme: ils se trouvent dans les bois en quantités incommensurables, et se tiennent sur les plantes, les buissons, et surtout sur les feuilles sèches dont le sol est couvert. Si l'on s'arrête un instant dans ces endroits, et qu'on s'assoit sur des feuilles, on en est bientôt couvert, et ils cherchent aussi à fixer leur sucre dans le corps pour pomper le sang.

Les Ixodes sont connus en France sous le nom de Tiques; celui qui tormente les Chiens de chasse est désigné par les piqueurs sous le nom de Louvette ou Tique des Chiens. Un autre nuit beaucoup aux Bœufs et aux Moutons, si on le laisse multiplier; c'est le *Reduvisus* de quelques auteurs. Ils pullulent tellement sur les Bœufs, que Latreille a vu un de ces animaux rongé par eux au point qu'il en succombe presque, tant il était maigre et affaibli. Aussi les bergers doivent-ils visiter avec soin leurs bestiaux, afin de les débarrasser de ces Arachnides, s'ils ne veulent pas les voir se multiplier à l'infini et nuire à la santé de leurs troupeaux.

Degéer a trouvé sous le ventre de l'Ixode Réduve, un autre individu de la même espèce, mais tout noir et beaucoup plus petit, n'ayant que la grandeur d'une graine de Navet; il embrassait le ventre de l'autre Ixode avec ses pattes et se tenait là renversé, dans un parfait repos, entre les pattes postérieures et jamais ni plus haut ni plus bas. Sa tête se trouvait placée vis-à-vis l'endroit du ventre où se trouvent les organes de la génération dans les femelles. Cet auteur a vu ce petit individu y enfoncer sa trompe, et il est prouvée que c'est le mâle qui était accompagné avec sa femelle. Les Ixodes pondent une prodigieuse quantité d'œufs, et Claibrier prétend qu'ils sortent par la bouche. Les Ixodes ont la vie très-dure, et ils donnent même des signes d'existence longtemps après qu'on a re- tranché des parties qui semblent être essentielles à la vie. Les moyens qu'on peut employer pour détruire ces Arachnides sont à peu près les mêmes que ceux dont on se sert pour détruire les Poux, mais les préparations mercuriales sont les plus efficaces.

Les principales espèces de ce genre sont:


**Ixode Reticulé. Ixodes reticulatus, Latr.; Acarus Reduvisus, Schrank; Acarus reticulatus, Fabr., Rém., Herrmann. C'est cette espèce qui s'attaque aux Bœufs, aux Moutons et autres animaux domestiques.

**Ixode Nigra. Ixodes Nigra, Acrus Nigra, Deg.; Acrus Americanaus, L. Long d'événir trois lignes et demie, ovale, aplati, rouge, avec une tache blanche sur le dos, et les jouintures des pattes blanches. Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale. Kalm dit avoir vu un Cheval dont le dessous du ventre et d'autres parties du corps étaient si couverts de ces animaux, qu'il en succomba et mourut dans de grandes douleurs.


Le nom d’*Ixodia* avait été donné par Solander à un genre nommé *Hydropetis* de Michaux. *V.* ce mot.

IXORE. *Ixora*. bor. Genre de la famille des Rubicées et de la Tétrandrie Monogynie, établi par Linné et ainsi caractérisé: calice quadrifié, très-petit; corolle munie d’un tube long et grêle, et d’un limbe à quatre divisions obustes; anthères presque sessiles, saillantes hors du tube; stigmate épaillé, légèrement bifide; baie hilioculaire renfermant une seule graine dans un loge. Ce genre est trèls voisins du Pavetta, que Lamarck les a réunis en un seul, ainsi que le *Chomelia* de Jacquin. Jussieu (Mém. sur la Fam. des Rubicées, p. 9) pense qu’on doit également placer dans les *Ixora*, le *Lonicera corymbosa* de Linné, dont l’hérètit avait fait une espèce de *Loranthus*. Si l’on n’admet pas la fusion proposée par Lamarck, du Pavetta dans l’*Ixora*, ce dernier genre sera encore composé d’une dizaine d’espèces qui sont des arbrisseaux indigènes des Indes Orientales et de l’Amérique équinoxiale. La plupart sont des plantes d’ornement, remarquables par leurs fleurs nombreuses et ornées des couleurs les plus vives. Parmi ces espèces, il en est une assez intéressante pour mériter d’être mentionnée avec quelques détails.

IXORE ÉCARATE. *Ixora coaccinea*, L.; Schelli, Rhéde (Hort. Mat., 2, t. 15). C’est un bel arbrisseau dont la tige atteint un mètre et demi de hauteur; elle se divise en plusieurs rameaux qui, dans leur jeunesse, sont légèrement comprimés vers le sommet. Ses feuilles sont opposées, à peine pétiolées, ovales, cordiformes, poinctues, aigues et entières. Les fleurs, d’un rouge écarlate très-éclatant, forment une sorte d’ombleule presque sessile et terminale. La côte du Malabar est la patrie de cet arbrisseau. L’élegance de ses fleurs le fait rechercher dans la foule des végétaux qui ornent cette contrée; les habitants du pays en décorent les temples de leur divinité. C’est le nom de celle-ci (*Ixora*) que Linné a transporté dans la botanique, en l’app liquant au genre qui nous occupe. L’*Ixore* écarlate est cultivé dans les serres chaudes des jardins d’Europe, où il exige une grande chaleur, beaucoup d’humidité et de l’ombre. On le multiplie par marcottes et par boutures que l’on fait au printemps sur couches et sous châssis, mais qui ne réussissent pas toujours.

IZÉMIEN. *Isemianthus*. min. Épithète donnée par Brongniard aux terrains formés par voie de sédiment.


JABET. Moll. Adanson (Coquillages du Sénégal, pl. 18, fig. 8) appelle ainsi une petite espèce d’Arche dont Linné a désigné sous le nom d’*Arca agra*.

JABIK. Moll. Linné a rapporté à son *Murex Grinus*, avec quelque doute, la Coquille ainsi nommée par Adanson. Le *Murex Grinus*, qui est une Ranelle de Lamark, a été désigné par ce dernier auteur sous le nom de Ranelle granifière. Des changements dans la synonymie ont été nécessaires, et Lamark en a réjeté les figures qui, comme celles d’Adanson, tiennent du doute. Le Jhabik se trouve dans le même cas que beaucoup de Coquilles d’Adanson, qu’il est difficile de rapporter aux espèces publiées par les conchiliologues systématiques.

JABIRU. Mycteria. ois. Espèce du genre Cigogne dont plusieurs auteurs ont fait le type d’un genre particulier avec les caractères suivants: bec longicône, lisse, robuste, comprimé, pointu; mandibule supérieure trigo- et droite, l’inférieure plus épaissie et retroussée; tête et cou plus ou moins denués de plumes; doigts antérieurs unis à la base par une membrane. D’après ces caractères, les Jabirus ne différaient des Cigognes que par le renflement vers en haut de la mandibule inférieure; du reste, les moeurs et les habitudes sont tout à fait semblables. Ce genre ne se composera que de cinq ou six espèces. *V.* Cigogne.

JABOROSE. Jaborosa. bor. Genre de la famille des Solanées et de la Pentandrie Monogynie, L., établi par
Lamarck (Encycl. méth.) qui l’a ainsi caractérisé : calice court, à cinq découpures; corolle tubuleuse, campanulée, le limbe à cinq lobes sinueux; cinq é lamines attachées au sommet du tube, à anères courtes; ovaire supérieur; style simple; stigmate capité; fruit inconnu. Le nom donné à ce genre, est tiré d’un mot arabe qui désigne la Mandragore dont le Jaborosa est voisin et par le port et par les caractères. Les deux espèces qui le constituent sont : 1° le Jaborosa integrifolia, Lamk., Encycl. méth. et Illustr. Gen., tab. 114; 2° le Jaborosa runcinata, Lamk., Encycl. Elles ont été découvertes aux environs de Buéños-Ayres et de Montevideo par Commeron. Ces plantes sont pourvues de tiges herbacées, de feuilles toutes radicales et de hampes uniflores.

JABOT. Ingulées. os. Plusieurs Oiseaux grani-vores, mais plus spécialement les Gallinacés, sont mois de deux estomaces, le Jabot et le Gésier. Le premier est composé de deux portions : l’une mince, membrue, très-dilatée, où les aliments sont simplement déposés, et qui est visible dans les Poules et les Pigeons; l’autre à parois musculeuses, garnies intérieurement d’une membrane muscareuse, et où commence la digestion. V. Testinaux.

JABOTAPITA. rot. Synonyme d’Ochma. V. ce mot.

JABOTEUR. os. Nom donné par Levaillant à un Merle d’Afrique, qui paraît être le même que le Merle brun du Sénégal.

JABOTI. rept. Synonyme de Testudo tubulata, Sch. V. Tortue.

JABOTTI. os. Nom vulgaire du Cygne de Guinée. V. Canard.

JACAMALI. os. Espèce du genre Jacamar. V. ce mot.

JACAMAR. Galbula. os. Genre de la seconde famille de l’ordre des Zygodactyles. Caractères : bec long, droit ou légèrement incliné vers la pointe, grêle, quadrangulaire, non échancré; narines placées de chaque côté du bec et à sa base, ovalaires, couvertes dans leur moitié postérieure par une membrane nue; pieds très courts; trois ou quatre doigts; toujours deux en avant; réunis jusqu’à la troisième articulation; ailes médio-cres; les trois premières rémiges étagées, moins longues que les quatrième et cinquième; douze rectrices: les deux intérieurs plus courtes. L’histoire des Jacamars est encore peu connue, et leur synonymie offre beaucoup d’obscurité; il serait à désirer qu’un naturaliste-voyageur sougât à s’occuper d’une monographie de ce genre qui paraît d’autant plus facile à entreprendre que le nombre des espèces sur lesquelles elle s’étendrait est peu considérable et que toutes habitent des contrées rapprochées dont elles ne franchissent point les limites. Un semblable travail dissiperait beaucoup d’incertitudes relativement aux mœurs périodiques auxquelles ces Oiseaux doivent être assujettis, si l’on en juge d’après les différences que l’on observe sur des individus de même espèce et de même sexe, rapportés à des époques différentes, de leur patrie natale. Tout ce que l’on sait des mœurs et des habitudes des Jacamars se réduit à quelques notions générales assez vagues. Ces Oiseaux se tiennent, à ce que l’on assure, dans les retraites les plus sombres des forêts, où l’épaisse feuillée des débôis aux regards et aux recherches des chasseurs; leur vie solitaire leur permet à peine de souffrir la société d’une compagnie; perchés sur une branche, ils y demeuraient immobiles pendant des journées entières, si le besoin de pourvoir à leur subsistance ne les forçait à s’entre les temps à autre sur les petites proies qui voltigent autour d’eux. Leur vol est assez rapide, mais peu élevé, très-intermittent et comme par secousses, ce qui les fait alternativement monter et descendre, toujours dans une seule direction. Quatre ou cinq véédam, largement tachetés de brun, trouvés dans un nid étranger où courait une femelle de Jacamar vert, seraient croire que cette espèce, semblable à notre Coucou d’Europe et à plusieurs autres Oiseaux, ne se donne pas la peine de construire un nid particulier, mais qu’au moment de la ponte, elle s’empare de l’un de ceux qu’elle trouve sur son passage, y dépose le fruit de ses amours, qu’elle ne quitte plus jusqu’à ce que la jeune famille soit éclosée et parvenue au point de pouvoir se passer des soins maternels. Du reste, on ne pourrait encore assurer que cette observation, qui n’a peut-être pas été renouvelée, soit applicable aux autres espèces. Le chant de ces Oiseaux est extrêmement buon; c’est tant au plus un petit sifflement cadencé, qui ne se fait entendre que dans la saison des amours. Les Jacamars sont des Oiseaux propres à l’Amérique méridionale; ils y habitent les régions voisines de l’équateur, vers le tropique. Ce genre se sous-divise en deux sections, division basée sur le nombre des doigts.

† Quatre doigts, deux devant et deux en arrière.

Jacamar a bec blanc. Galbula albirostris, Lath.; Galbula flavirostris, Vieill. Parties supérieures d’un vert doré-cuivreux, très-brillant; front et région oculaire d’un brun-noirâtre irisé; grandes rémiges brunes avec la base des harbes internes fauve; rectrices étagées, les deux intermédiaires d’un vert doré, toutes les autres ronches; menton blancâtre; gorge rousse; poitrine d’un vert cuivreux; parties inférieures d’un roux vif; bec jaunâtre à la base, noir vers l’extrémité. Taille, huit pouces. La femelle a toutes les teintes plus sombres. 

Jacamar commun. V. Jacamar vert.

Jacamar Jacamari. Galbula grandis, Lath., Os., dor., pl. 6; Acedo grandis, L. Parties supérieures d’un vert doré-cuivreux; premières rémiges brunes; rectrices caudales supérieures vertes, les inférieures cendrées, irisées en violet; plumes de la base des manchures d’un rouge cuivreux; menton blanc; gorge et parties inférieures rouges; bec et pieds noirs. Taille, dix pouces.

Jacamar Jacamari. V. Jacamar a bec blanc.

Jacamar à longue queue. Galbula paradisea, Lath., Buff., pl. enl., 271; Acedo paradisea, L. Parties supérieures d’un brun noirci irisé; sommet de la tête brun; menton, côtés du cou, poitrine et parties inférieures noircières; gorge et taches de chaque côté de l’abdomen blanches; rémiges et rectrices d’un noir-violet irisé; celles-ci étagées, avec les deux intermédiaires très-longues; bec et pieds noirs. Taille, onze pouces. La femelle a les couleurs ternes et sans reflets;
les rectrices intermédiaires sont aussi beaucoup plus courtes que celles du mâle.

Jacamar a queue rose. Galbula ruficauda, Cuv., Lev., pl. 50; Galbula macroura, Vieill., Gal., pl. 29, Parties supérieures et ciconture pectorale d'un vert doré très-brillant; gorge blanche; poitrine, ventre et rectrices d'un roux très-vif. Taille, sept pouces. De l'île de la Trinité.

Jacamar Venetou. V. Jacamar a bec blanc.

Jacamar a ventre blanc. Galbula leucocepha, Vieill. Parties supérieures d'un vert doré; côtes de la tête d'un vert sombre, bleutée; rémiges et rectrices vertes, dorées, bordées de bleu irisé; gorge et ventre blancs; le reste des parties inférieures d'un vert doré; bec et pieds noirs. Taille, huit pouces.

Jacamar vert. Galbula viridis, Lath., Buff., pl. enl., 258; Alcedo Galbula, L. Parties supérieures d'un vert doré brillant; front et région occipitale d'un brun noirâtre, irisé; sommet de la tête, bord des rémiges et des rectrices d'un vert bleuté foncé; premières rémiges noires; menton cendré; gorge blanche; poitrine d'un vert doré clair; parties inférieures rousses. Taille, huit pouces. Cette espèce varie dans la couleur de la gorge, qui est quelquefois semblable à celle du ventre.

↑↑ Trois doigts, deux en avant, un seul en arrière.

Jacamar tridactyle. Galbula tridactyla, Vieill.; Jacamar alevon, Levail., pl. 50. Parties supérieures d'un brun noirâtre, irisé en vert; sommet de la tête et base du bec noirâtres, avec le bord des plumes qui sont assez longues, d'un roux cendré; grandes rémiges et rectrices brunnes, bordées extérieurement de vert doré; moyennes rémiges brunes, liserées de fauve; côtés du cou d'un brun cendré; menton fauve; gorge noire; milieu de la poitrine et du ventre d'un blanc roussâtre; flancs et tectrices caudales inférieures noirâtres, flan- gées de roussâtre; bec et pieds noirs. Taille, sept pouces.


Jacamerops. ois. Nom que plusieurs auteurs ont appliqué à une division du genre Jacamar, ayant deux doigts devant et deux derrière, mais dont le bec est sensiblement courbé. Cette division ne prétendrait que le seul Jacamar Jacameric. V., Jacamar.

Jacana. Parra. ois. Genre de l'ordre des Gralles. Caractères: bec d'une longueur modic peace, ne dépas- sant pas celle de la tête, droit, grêle, comprimé légère- ment, renflé vers la pointe, déprimé à sa base, qui se dilate sur le front en plaque ou se relie en crête; maudîbles d'inégale longueur, l'infrérieure un peu courte et formant avec ses bases un triangle un peu plus ouvert; narines placées sur les côtés et vers le milieu du bec, ovales, ouvertes, percées d'outre en outre; pieds très-longs, grêles, avec la majeure partie de la jambe nue; quatre doigts très-longs et très-minces, entière- ment divisés, minis d'ongles droits et fort acréés; le pouce portant à terre sur plusieurs articulations, un peu moins long que l'ongle qui le termine; ailes ar-

mées d'un éperon corné et très-pointu; première ré- mige presque égale aux deuxième et troisième qui sont les plus longues. Le nom imposé à ce genre est celui que l'espèce principale, qui fut longtemps la seule con- nue des ornithologistes, porte au Brésil; on eût pu le changer depuis que l'on a trouvé des Jacanas dans toutes les contrées chaudes et humides des deux conti- nents; mais comme à ce nom ne se rattache aucune application particulière, rien ne s'opposait à ce qu'on l'eût conservé. Il n'en était pas de même avec celui de Chirurgien, que les pointes acérées dont les ongles et les poignets de ces Oiseaux sont munis leur avaient, comparativement avec des lancelets, fait appliquer vul- gairement.

Les Jacanas, au moyen des longs doigts qui termi- nent leurs jambes élevées et grêles, se soutiennent aisé- ment sur les plantes aquatiques dont les feuilles s'étend- dent à la surface des eaux dormant; ils courent avec une extrême légèreté d'une feuille à l'autre pour saisir les petits insectes qu'ils savent apercevoir de très-loin. Cette agilité, jointe à beaucoup de défiance naturelle, rend très-rares l'approche et la surprise des Jacanas. Ces Oiseaux, quoique armés de manière à devenir redoutables, sont dans l'attaque, soit dans la défense, ont cependant l'humeur très-pacifique; tous les observa- teurs qui sont parvenus à les approcher et à les étudier dans l'état de liberté, s'accordent à dire qu'ils n'ont trouvé les Jacanas aucunement querelleurs et mé- chanls; ils les ont vus, au contraire, très-familiers entre eux, et se prodiguant entre épous, qui semblent être fréquemment fort attachés, les témoignages d'une vive affection. Lorsque, pressé d'échapper à quelque danger, l'un des deux a dû fuir d'un vol précipité, on l'entend, après avoir donné en partant le signal d'alarme par un cri bref et aigu, rappeler bientôt l'objet de sa tendresse par un sifflement plaintif. Tout porte à croire que chez ces Oiseaux les unions sont durables. Ils établissent leurs nids au sein des herbes les plus élevées, dans le voisinage des marais dont ils s'éloignent rarement; il arrive même quelquefois que ces nids, composés de joncs et de brins d'herbes entre- lacés, sont portés par ces larges feuilles que l'on voit surnager dans tous les lieux où se trouvent de grandes mares. La ponte est de quatre à cinq œufs verdâtres, tiquetés de brun foncé. Les Jacanas ont le vol rapide, mais peu élevé; très-silencieux pendant le jour, ils font, la nuit, retentir les airs de cris de rappel, qui s'en- tendent de très-loin, et portent parfois des impressions désagréables.

Jacana agapeaza. Parra Chilensis, Var., Lath. vulgairement Aguapeaca. Parties supérieures d'un rouge de carmin; front, tête, cou, poitrine, abdo- men et grandes tectrices alaires d'un noir pur; flancs, croupion, tectrices caudales et rectrices d'un rouge vif; rémiges nuancées de jaune et de vert, terminées de noir; petites tectrices alaires noirâtres, terminées de blanc; tectrices alaires inférieures roussâtres; barbes des plumes généralement dénues; bec jaune, couvert sur la moitié de sa longueur par une membrane rouge, qui s'étend jusqu'à l'angle de l'œil, puis remonte sur la tête où elle forme deux lobes arrondis, non adhérents;
cette membrane descend ensuite circulairement sous le bec; pieds d'un gris de plomb; ongles flexibles et clastes, noirières. Taille, dix pouces. Sonninti prédit que cette espèce est identique avec le Jacana Thégl. De l'Amérique méridionale.

**Jacana bronze. Parra anea, Cav.; Parra mela-nochloris, Vieill., Gal., pl. 264; Parra superciliosa, Horsf.** Parties supérieures d'un vert bronze, avec les tectrices alaires vertes; croupion, tectrices caudales et rectrices d'un roux sanguin; corps noir, irisé de brun et de violet; une tache blanche derrière l'œil. Du Bengale et de Java.

**Jacana cannelle. Parra Africana, Gmel., Lath.** Parties supérieures d'un brun roux; derrière du cou, nuque et rémiges d'un noir pur; sourcils blancs; gorge blanche; poitrine jaune, tachetée et rayée de noir comme les côtés du cou; parties inférieures d'un brun foncé; bec noirâtre, avec la pointe cendrée; plaque frontale bleue, qui devient noir après la mort; pieds d'un noir verdâtre; épine humérale petite et noire. Taille. neuf pouces. D'Afrique.

**Jacana commun. Parra Jacana, L., Buff., pl. enl. 529.** Parties supérieures d'un brun marron, les inférieures d'une teinte plus obscure; tête, gorge, cou et poitrine d'un noir irisé; rémiges d'un vert jaunâtre, bordées de noirâtre; bec jaune; membrane frontale non adhérente, jaune et divisée en trois lobes; deux barbillons charnus descendant de chaque côté de la mandibule supérieure, d'un jaune rougeâtre; pieds d'un gris verdâtre; épine humérale grande, conique et blanchâtre. Taille, dix pouces. Les jeunes (Buff., pl. enl. 846) ont, en général, du blanc à la tête et aux parties inférieures; les teintes de noir, de brun marron et de vert sont moins foncées; ils sont aussi d'une taille un peu moindre.

**Jacana coudey. Parra Indica, Lath.** Parties supérieures d'un brun cendré, les inférieures ainsi que la tête et le cou d'un noir bleuté; rémiges d'un violet noirâtre; sourcils blancs; bec jaune, avec la base de la mandibule supérieure d'un bleu noirâtre; une tache rouge à l'angle des mandibules; pieds brunâtres. Taille, neuf lignes. Du Bengale.

**Grand Jacana vert à crête. Parra cristata, Vieill.** Parties supérieures d'un vert bronze; tête, cou, haut du dos, poitrine et ventre d'un vert sombre; un large sourcil blanc; grandes tectrices alaires et rémiges d'un vert noirâtre; croupion, flancs, abdomen et rectrices d'un brun rougeâtre; bec jaune; membrane frontale relevée en crête charue, lisse, d'un rouge cromaisi; pieds et doigts verts; ongles bruns. Taille, dix pouces. De Ceylan.

**Jacana à crêtes. Parra gallinacea, Temm., Ois. color., pl. 464.** Cette espèce diffère de toutes les autres par le nombre d'appendices membraneux dont la base du bec et le front sont ornés; trois petites crêtes, réunies inférieurement, sont placées à la file, sur l'arête de la mandibule supérieure; celle postérieure, la plus grande et la plus développée des trois, vient s'unir à une large plaque détachée, qui couvre le front; ces cornes, la peau des fosses nasales et les deux tiers des mandibules sont d'une belle teinte souci; la pointe du bec est noire; sommet de la tête, une large bande qui suit la direction de la nuque, côtés et devant de la région thoracique, ainsi qu'une partie du ventre, d'un pourpre noirâtre; dos et ailes d'un brun-olivâtre bronze; joues, côtés et devant du cou d'un jaune vif; abdomen, cuisses et tectrices caudales inférieures d'un blanc jaunâtre; pieds d'un vert bleuté. Taille, onze pouces. Des îles Moluques.

**Jacana haussel-col doré. Parra cinnamonoea, Cav.** Parties supérieures d'un brun marron, les inférieures d'un brun foncé; tête noire; has du cou blanc; poitrine roussâtre; bec jaunâtre, avec la membrane frontale d'un gris bleuté; pieds verdâtres. Taille, onze à douze pouces. Du Senegal.

**Jacana à longue queue. Parra Luzonensis, Lath., Sonner.; Parra Sinensis, Lin.** Parties supérieures d'un brun rougeâtre, les inférieurs d'un brun pourpré foncé; tête, gorge et devant du cou blancs, encadrés de noir; occiput noir; derrière du cou d'un jaune doré brillant; tectrices alaires blanches; grandes rémiges noires, les moyennes blanchies, bordées de noirâtre, les suivantes entièrement blanches, enfin les plus rapprochées du corps d'un brun marron, quelques-unes d'elles terminées par un appendice pédiculé, formant une petite rame allongée; rectrices noires, les quatre intermédiaires dépassant de beaucoup les autres par une courbure élégante; bec bleutâtre; point de plaque frontale; pieds verts; épine humérale moyenne et de couleur de corne. Taille, dix-huit à vingt pouces. Les jeunes ont le sommet de la tête d'un brun foncé; un sourcil blanc, puis une ligne qui borde le cou et descend jusqu'à l'épaupe; cette ligne est blanche, liserée de brun, et dégénère en jaunâtre; les parties supérieures blanches; la gorge et le ventre blancs; le milieu de la poitrine brunâtre, rayé de noir; les grandes rémiges noires, les autres blanches, les trois extérieures ont les appendices pédiculés; le bec grisâtre; les pieds noirs. De l'archipel des îles.

**Jacana noir. Parra nigra, Lath.** Parties supérieures noires; les inférieurs et les tectrices alaires blanches; rémiges vertes, bordées de noirâtre; rectrices noires; bec jaune; membrane frontale rouge; pieds cendrés. Taille, dix lignes. Du Brésil. Cette espèce, distinguée par plusieurs auteurs, paraît n'être qu'une variété du Jacana commun.

**Jacana à queue blanche. Parra albimucha, L., Geoffr.** Parties supérieures d'un roux marron; derrière du cou blanc, ainsi que la plus grande partie des tectrices alaires; gorge et devant du cou noirs, avec quelques plumes d'un jaune doré, qui, existant à la fois en avant et latéralement, sont disposées en demi-cercle, ce qui forme un demi-collier très-peu apparent; point de crête membraneuse ni sur le bec ni sur le front; tête et presque toute la face supérieure du crâne entièrement nus; éperon alaire, consistant en une petite tubérosité osseuse qui revêt un petit ongle. Taille, dix pouces; la longueur du bec est de quatorze lignes. De Madagascar.

**Jacana pea. Parra Brasilensis, Lath.** Tout le plumage d'un vert obscur, avec les ailes brunes; rectrices d'un noir verdâtre; bec jaune; point de plaque...
Jacaranda racine, L., qu'ils forme Ce deux fruit cythis. un quatre bec V. Taille, violets, sont axillaires ou terminales, quelquefois disposées en panicules. JACARATIA. Les tiges desséchées d'un Ciergebrûléen désigné sous ce nom par Pison, servent de flambeau aux naturels pendant leurs voyages. L'espèce n'en est pas déterminée. JACARIN. Ois. Espèce du genre Gros-Bec, dont Les- son a fait le type d'une section de ce genre. V. Gros- Bec.

JACCHUS. Sam. Synonyme d'Oustiti. V. ce mot. JACÉE. Jacea. V. Tournefort fonda un genre Jacea qui fut adopté par Vaillant, mais que Linné réunit au Centaurea. Aussi, formant de nouvelles coupes dans ce dernier genre, réhabilite le Jacea, mais il en élimine une espèce fort remarquable (Jacea pratensis) qu'il reléguera parmi les Iphopoticon. Enfin plusieurs au- teurs adoptèrent la séparation des Jacées d'avec les Centaureées; mais ces auteurs n'ont ni bien caractérisé ni bien composé les groupes qu'ils ont proposés. Du moins tel est le sentiment de Cassini qui fait remarquer que le caractère essentiel des Jacées réside dans la structure de l'appendice des folioles intermédiaires de l'involucre, lequel n'est point spinèse au sommet, ni décourrent sur le bord de la foliole. Il ajoute que le Jacea diffère du Cyamus par le style dont les branches stigmatiques sont plus ou moins soudées, tandis qu'elles sont complètement libres jusqu'à la base dans les Cyans. Le genre Jacea que doit renfermer le Centaurea pratensis éloigné un pal à propos par Jussieu et Mouch, fait partie de la tribu des Centaurées de De Candolle et Cassini. Il en a été fait mention à l'article Centaurea de ce Dictionnaire, où tous les groupes formés aux dé- pens de ce genre vaste et très-naturel, sont considérés comme de simples sections.

La Violette a quelquefois été nommée Jacée de prin- temps; Le Lychnis dioïque, Jacée des jardiniers, et le Serratula tinctoria, Jacée des bois.

JACINTHE. Hyacinthus. V. Ce genre, de la famille des Liliacées ou Asphodélées, et de l'Héxandrie Monogy- nie, L., se compose d'un grand nombre d'espèces qui toutes sont des plantes à racine bulbeuse tuniquée, ayant toutes les feuilles radicales étoilées, les fleurs disposées en épi à la partie supérieure de la hampe. Chaque fleur se compose d'un calice tubuleux, un peu renflé vers sa partie inférieure, ayant son limbe évasé, à six divisions recourbées et égales. Les étamines sont au nombre de six, incluses, attachées à la paroi interne du calice; leurs filets sont très-courts; les anthères introrses, allongées et à deux loges. L'ovaire est libre, sessile, ovovide ou globuleux, à six côtés, à trois loges contenant chacune environ huit ovules attachés à l'an- gle interne sur deux rangées longitudinales. Le style est d'une longueur variable, à trois angles obtus, termi- miné par un stigmate à trois lobes. Le fruit est une capsule ordinairement triangulaire, quelquefois dé- primée vers son centre, offrant trois loges et plusieurs graines dans chacune d'elles. Elle s'ouvre en trois valvès
septifères sur le milieu de leur face interne. Les graines sont ovoides ou globuleuses, offrant quelquefois à leur point d'attache un renflement corconuliforme; elles contiennent sous un tégument propre noirâtre, un endosperme blanc et charnu vers la base duquel se trouve un embryon dressé, presque cylindrique.

Quelques auteurs, à l'exemple de Miller, ont retiré du genre Jacinthe les espèces qui ont le calice globuleux, resserré à sa partie supérieure, pour en former le genre Muscari; telles sont l'Hyacinthus Muscari, l'Hyacinthus racemosus, l'Hyacinthus comosus, l'Hyacinthus botryoides de Linné, V. Mescari.

Le genre Hyacinthus est extrêmement rapproché par ses caractères et par son port du genre Scilla. Mais dans ce dernier, le calice est formé de six sépales distincts les uns des autres jusqu'à leur base et plus ou moins étalés, tandis que dans les Jacinthes les six sépales sont tellement soudés que le calice paraît monosépale. La plupart des espèces de Jacinthes sont des plantes d'agrément. Mais, parmi toutes ces espèces, il en est une surtout qui est cultivée en abondance, c'est la Jacinthe des Jardiniers, ou Jacinthe d'Orient, Hyacinthus Orientalis, L.

Beaucoup de plantes, dans les catalogues, ne se recommandent que par des fleurs plus ou moins agréables, sans qu'aucun souvenir, aucun usage, aucune propriété, en rehaussett l'éclat; ce reproche ne peut s'étendre à la Jacinthe ou Hyacinthe : aux agréments d'une forme élégante, aux charmes d'un doux parfum et d'une richesse de couleurs peu commune, vient se joindre le mérite de rattacher son histoire à celle des dieux et des héros des temps fabuleux. La Jacinthe est une plante célèbre dans la mythologie, et l'imagination brillante des poètes s'est attachée à embellir son origine par des récits merveilleux. Ainsi le jeune Hyacinthe était tendrement aimé d'Apollon qui se plaisait à prendre part à ses jeux; un jour qu'ils s'extasiaient au palais, celui du dieu frappa malheureusement à la tête son jeune ami, qui tomba et expira dans les bras de son divin meurtier. Désespéré d'avoir causé la mort d'Hyacinthe, Apollon voulut perpétuer le souvenir de sa douleur, et tout à coup, à la place où le sang teignait le gazon, naquit une fleur des plus éclatantes, qui reçut le nom d'Hyacinthe.

Pline rapporte que l'Hyacinthe était déjà célèbre au temps de la guerre de Troie. En effet, Homère en parle comme d'une belle fleur, lorsqu'il raconte l'entretien que Jupiter eut avec Junon sur le mont Ida, quand la déesse se proposa d'endormir entre ses bras son immor- tel époux, pour procurer pendant ce temps la victoire aux Grecs qu'elle favorisait. Le fils de Saturne, dit le poète, prend son épouse entre ses bras; la terre fait naître autour d'eux un gazon verdoyant, émaillé des fleurs du Lotos, de l'Hyacinthe et du Safran qui s'éle- vent et s'entrelacent mollement.

Ce que Théophraste (Hist. Plant., liv. 4, chap. 7) dit de l'Hyacinthe, se réduit à peu de chose; c'est qu'il en existe deux espèces, l'une sauvage et l'autre cultivée. Dioscoride (liv. iv, chap. 58) ne décrit cette plante que d'une manière très-incomplète; elle a, selon cet auteur, une racine bulbeuse, une tige plus mince que le petit doigt, haute d'une palme, et des fleurs de couleur purpure, inclinées et disposées en grappe. Comme Plin, il lui assigne pour patrie la Gaule, où elle croît principalement, où on l'emploie dans la teinture pour imiter la pourpre; quelques autres propriétés qu'ils lui attribuent ensuite, sont encore moins pro- pries à la faire reconnaître; et tout ce que l'on a vu jusqu'à présent sur l'Hyacinthe des anciens est loin d'être assez positif pour déterminer à quelle espèce, connue de nos jours, on doit rapporter la plante de l'antiquité. Cependant un assez grand nombre de botanistes du moyen âge, Matthiol, Gesner, Clusius, Diodon, Camer- rius, Cassalpin, etc., n'ont fait aucune difficulté de la reconnaître dans notre Hyacinthe orientale, et Linné a consacré le mot Hyacinthus pour un genre de plantes dont cette espèce fait partie. Malgré l'autorité des auteurs célèbres que nous venons de citer, plusieurs autres ont rejeté cette opinion, et non-seulement ils ont regardé comme une chose très-douteuse que l'Hyacinthe de l'antiquité pût être notre Jacinthe orientale, mais encore quelques-uns ont pensé que l'Hyacinthus des Grecs était différent de l'Hyacinthus des Latins, et enfin, que, chez les Grecs et les Romains, on donnait le nom d'Hyacinthe à plusieurs plantes différentes. Nous n'en- treron pas ici dans des détails critiques, qui nous conduiraient trop loin, nous dirons seulement que, dans cette détermination d'opinions, il y a eu sept ou huit plantes autres que la Jacinthe d'Orient, auxquelles on a rap- porté l'Hyacinthe des anciens, et que, parmi ces plan- tes, on compte deux autres Jacinthes, le Lis martagon, deux Iris, une Scille, le Pied d'aloette des jardins et le Glayen communal.

La Jacinthe orientale est une plante herbacée, dont la racine est un bulbe arrondi, formé de plusieurs tuniques écaillées, qui s'enveloppent exactement les unes les autres, et que l'on nomme vulgairement oignon. Cette racine produit immédiatement quatre à six feuilles linéaires lancelolées, canaliculées, glabres, d'un vert assez foncé et laissant, du milieu desquelles s'élève une hampe cylindrique, blante de huit à dix pouces, garnie, dans sa partie supérieure, de six à dix fleurs disposées en grappe simple, et munies cha- cune, à la base de leur pédicule, d'une bractée courte, membranee. La corolle est monopétale, tubule et renflée dans sa partie inférieure, partagée dans la superieure en six découpages oblongues, très-ou- vertes et même un peu réfléchies en dehors. Les étai- mines, au nombre de six, sont insérées sur le milieu du tube et plus courtes que lui. L'ovaire est supérieur, arrondi, surmonté d'un style cylindrique, court, ter- miné par un stigmate à trois lobes peu prononcés. Le fruit est une capsule à trois valves et à trois loges con- tenant chacune plusieurs graines arrondies et noires.

Cette plante croît naturellement dans le Levant et en Asie; dans ces derniers temps elle a été trouvée sauvage aux environs de Nice et de Toulon. Les couleurs ordina- naires aux fleurs de Jacinthe, dans son état de nature, paraissent être le blanc et surtout le bleu; mais cette plante est peut-être celle que la culture a fait le plus varier; on a aujourd'hui des Jacinthes bleues, depuis la teinte la plus foncée et approchant un peu du noir,
JAC.

jusqu'au bleu le plus tendre; on en a de pourpres, de rouges, de couleur de feu, d'incarnates, de roses, de blanches de toutes les nuances, de jaunes; dans les unes les couleurs sont uniformes, dans les autres elles sont mêlées plusieurs ensemble. Outre la diversité dans les couleurs, ces fleurs offrent encore des différences très-remarquables; elles sont simples, semi-doubles, doubles ou entièrement pleines. Les tiges des Jacinthes doubles portent de 15 à 20 et même 25 fleurs, et 12 en-viron si elles sont très-larges; on a vu des fleurs très-doubles avoir vingt lignes de diamètre et même davant-age; il y en a de simples dont la grappe se compose de 50 à 50 fleurs. Les Jacinthes simples fleurissent quinze à vingt jours avant les doubles. Dans notre cli- mat, la floraison de ces plantes commence dans le courant de mars et se termine à la fin d'avril.

Il n'y a guère plus de deux siècles que les Jacinthes doubles sont recherchées des amateurs; avant ce temps elles étaient peu estimées, et on négligeait même de les multiplier; mais depuis on a bien changé à leur égard, et aujourd'hui on leur trouve des beautés dont les sim- ples n'approchent pas.

C'est aux Hollandais, et surtout aux fleuristes de Har-lem et des environs, qu'on doit la plus grande partie de toutes les Jacinthes qui se cultivent dans les différents jardins de l'Europe, et c'est en semant chaque année les graine des plus belles variétés qu'ils continuent encore à obtenir des variétés nouvelles. Le nombre de celles qu'on connaît aujourd'hui est vraiment prodi-gieux, il s'élève à plus de deux mille.

Les fleuristes donnent le nom de conquêtes à toutes les Jacinthes qu'ils obtiennent de semis, et cinq ans an-née de 1643 de Harlem dressent des listes de toutes les nouvelles conquêtes qu'ils ont gagnées, avec les noms qu'ils leur ont imposés. Rarement ces noms expriment les qualités de la fleur, il ne sont le plus souvent que de pure fantaisie; tels sont ceux empruntés aux divi-nités et aux héros de la fable, aux rois, aux princes, aux hommes et aux femmes célèbres. Ainsi des Jacin-thes ont été nommées Polix, Hercule, Alexandre, Coriolan, Charlemagne, Napoléon, Reine Anne, Asparée, etc. D'autres ont reçu les noms les plus em- phatiques et les plus propres à faire croire qu'elles l'emportent en beauté sur toutes les autres fleurs: dans ce cas elles sont appelées monarque du monde, mereville de Flore, prince des fleurs, beauté inexpr-imable. Enfin, leur couleur a fourni quelquefois le sujet de leurs noms, et alors c'est la grande blanche, la pourpre de Tyr, l'indigo, le bleu céleste, etc.

Les meilleurs fleuristes savent l'origine et la date des plus belles variétés. La beauté d'une nouvelle va-riété contribue beaucoup à lui donner du prix; mais le plus souvent on en paie encore bien plus la nou-veauté et la rareté. Certaines Jacinthes ont été payées un prix qui paraîtra excesif; quelques-unes ont passé de beaucoup mille florins; mais, il faut l'avouer, l'âge d'or de cette florissante est passé.

Quand on n'a vu que les Jacinthes cultivées dans nos jardins en général, on n'a qu'une idée bien imparfaite des beautés de ces plantes; c'est dans les jardins des fleuristes de Harlem qu'il faut aller les admirer, c'est là que ces fleurs forment un coup d'œil magnifique et vraiment éblouissant. On y voit des dizaines d'arpents couverts de Jacinthes doubles comme simples, sans nul intervalle que celui des sentiers indispensables pour leur culture. À Harlem, dès que les Jacinthes commen-cent à fleurir, les jardins des cultivateurs ne désemplis-sent pas chaque jour d'amateurs, de curieux, d'étrange-riers et de gens oisifs. On se fait une fête de se prome-nner dans leurs jardins, et ces promenades sont aussi courtes que les théâtres d'Italie en carnaval.

Les fleuristes de Harlem donnent à leurs plus belles variétés des noms particuliers; ils composent pour elles une terre particulière avec du fumier de vache, du terreau de feuilles et du sable, et ils en font des couches sur lesquelles ils plantent leurs ognons dans un ordre régulier, en distribuant les couleurs de manière à produire le coup d'œil le plus agréable possi-bile. Pendant l'hiver, ces couches sont couvertes de châ-sis, et lorsque le froid devient trop vif, on les abrite de la gelée par des couvertures de paille, de feuilles sèches ou de fumier; et on n'enlève ces couvertures que lorsque les froids ne sont plus à redouter. Alors on commence à donner de l'air aux couches pendant quelques heures chaque jour, et on les refleur la nuit.

En France, où les froids sont généralement moins forts et moins prolongés qu'en Hollande, on d'ailleurs on donne moins de soins aux Jacinthes, on se contente le plus souvent de les planter en pleine terre, en leur choisissant seulement un terrain couvable. Autant qu'il est possible, la terre doit être légère, mais un peu substantielle. C'est à la fin de septembre ou dans le courant d'octobre qu'on y place les ognons, à trois ou quatre pouces de profondeur et à quatre ou cinq de distance. Si le froid est peu rigoureux pendant l'hiver, on peut se dispenser de les couvrir; mais si le thermo-mètre descend à plus de 5 à 6 degrés au-dessous de glace, sans qu'il y ait de neige sur la terre, il devient nécessaire de les mettre à l'abri d'un froid qui pourrait devenir encore plus rigoureux, en recouvrant les plates-bandes où ils sont plantés avec de la paille, de la fougère ou des feuilles sèches. Quand les plus fortes gelées sont passées, on enlève ces couvertures, et les Jacinthes ne tardent pas longtemps à se montrer. Nous avons parlé du temps où elles fleurissent; si on est curieux de conserver les fleurs plus longtemps, et que dans ce mo-ment le soleil soit trop ardent, on les préserve de ses rayons qui les ferait passer promptement, au moyen de grandes toiles tendues au-dessus des plates-bandes.

Les ognons de Jacinthes sont du nombre de ceux que les fleuristes relèvent chaque année de terre, lorsque les feuilles, qu'ils nomment fanes, sont sèches, ce qui arrive ordinairement vers la fin de juin. On profite pour cette opération d'un beau temps, et on nettoie bien les ognons en coupant jusqu'au vif les parties attaquées de pourriture. On les place ensuite dans un endroit sec, un peu écrêt et sur des tablettes, en les mettant le cul en l'air ou de côté, et en les espaçant assez pour qu'ils ne se touchent point. On les laisse ainsi jusqu'au moment de les planter, dont nous avons déjà fixé l'époque.

Pour avancer les fleurs des Jacinthes, on plante les
JACINTHUS NON SCRIPTUS, L.; Scilla mutans, DC., Fl. Fr. Cette espèce est essentiellelement commune dans quelques bois, au printemps. Son bulbe est petit, globuleux; ses feuilles linéaires; sa hampe, haute d’environ un pied, porte un épi de fleurs d’un beau bleu de ciel et renversées. C’est à tort qu'elle a été placée par quelques auteurs dans le genre Scilla.

JACINTHE DE BOMBE. Hyacinthus Romanus, L. Cette espèce croît en abondance dans les champs incultes de la campagne de Rome, où on peut la recueillir en fleur vers la fin de mars; elle vient également dans le midi de la France. Son bulbe est très-gros; ses feuilles sont linéaires, étroites; ses fleurs d’une teinte grise, sombre, forment un épi très-serré à la partie supérieure de la hampe.

JACINTHE TARDIVE. Hyacinthus serotinus, L. Cette espèce ressemble à la précédente par la couleur sombre de ses fleurs. Ses feuilles sont plus étroites et comme canaliculées; ses fleurs forment un long épi unilatéral, les trois lobes externes du calice sont recourbés en dehors. Elle croît dans le midi de la France; on la trouve aussi en Barbarie.

JACK. MAM. SYNONYME vulgaire de Yack. V. BOUF.

JACKAL. MAM. Même chose que Chacal. V. CHIEN.

JACKIE. REPT. Espèce du genre Grenouille. V. ce mot.

JACKIE. Jackia. bot. Genre de la famille des Rubiacées, et de la Pentandrie Monogyne, L., établi par Wallich (Fl. Ind. 2, p. 321) qui lui attribue les caractères suivants: calice adhérant avec l’ovaire infère, à limbe unilatéral, trifide; corolle monopétale, infundibuliforme, à tube filiforme, à limbe campanulé quinquelide; anthères filiformes sessiles et incluses; style trèslots, terminé par un stigmate bilobé. Capsule couronnée par le limbe du calice unilatéral et développée, à une seule loge contenant une graine. Ce genre ne se compose encore que d’une seule espèce: Jackia ornata, loc. cit., grand arbre très touffu et ramifié, qui croît aux environs de Singapore, dans l’Inde; ses feuilles sont opposées et presque décussées, obovales, elliptiques, acuminées, courtement pétiolées; les fleurs forment de grandes panicules axillaires, opposées et pendantes.

JACKSON. Jacksonia. bot. Genre de la famille des Légumineuses et de la Décandrie Monogyne, L., établi par R. Brown (Hort. Kew., 2e éd., vol. 3, p. 12) qui l’a ainsi caractérisé: calice à cinq divisions profondes et presque égales; corolle papillonacée, dont les pétales sont caducs, ainsi que les étamines qui ont leurs filets libres; ovaire à deux ovules, surmonté d’un style subulé et d’un stigmate simple. Le fruit est un légume un peu renflé, ové ou oblong, à valves pubescentes inférieurement; graines dépourvues d’arillles calceaux (Strophiole). Ce genre a d’abord été constitué sur une plante qui Labillardière (Nov.-Holl. Spec., 1, p. 107, t. 136) avait décrite et figurée sous le nom de Gompholobium spinosum. Outre cette espèce, Brown

**JACOB.** ois. Nom vulgairement donné à la plupart des Perroquets réduits en domestiques, et qui est devenu, pour Lesson, celui de l’une des sections ou races qui partagent ce grand genre. Le Perroquet cendré, **Psittacus erithacus**, est le type des Jacob. V. **PERROQUET.**

**JACOBÉE.** ois. Nom qui a été donné par Millot à l’un des genres qu’il avait formés aux dépens du **Jacksonia** de Tournefort. Linné le changea en celle de Cineraria. V. **CINERAIRES.**

**JACOBÉS.** ois. Nom qui a été donné par Vaillant à deux de ces genres qu’il avait formés aux dépens du **Jacksonia** de Tournefort. Vaillant subdistingue le **Jacksonia** de Tournefort, sépa ce deux derniers sous les noms de **Jacobaeoides** et de **Jacobeastrum** qui n’ont pas été admis, vu leur désétion contraire aux règles de la classification botanique. Le caractère essentiel de *Jacobea* ne paraît pas assez important à Linné pour être employé comme générique; en conséquence ce genre ne devient plus à ses yeux qu’une section du **Seneçon**. La plupart des auteurs se sont rangés à l’avis de Linné, et, l’admettant plus de raison qu’il devenait fort difficile de connaître les limites du **Jacobea**. En effet, ceux qui ont admis ce genre s’accordent très peu sur sa composition. Vaillant en avait séparé sous le nom de **Saldago**, les espèces à feuilles entières; celles-ci lui furent réunies par Adanson, auxquelles il adjoignait les plantes formant le **Jacobaeoides** ou **Cineraria** de Linné. Gartner, en excluant ces dernières, s’est conformé à peu près au sentiment de Vaillant. Necker imagina inutilement le nouveau mot de **Seneçon** pour désigner le groupe en question. Les genres **Senecio** et **Jacobaea** de Mench sont distingués comme ils l’étaient par Tournefort, mais ce botaniste a créé en outre le **Senecio cernus**, L., un genre **Crassocephalum**, L., qui n’a pas été adopté. Enfin, et comme pour augmenter la confusion, Thunberg a changé les anciens noms, donnant au **Jacobaea** celui de **Senecio** et au **Senecio** celui de **Jacobaea**. Cet exposé sommaire de variétés des auteurs touchant le genre **Jacobaea** ne nous semble pas inutile; il doit prévenir contre les innovations faites d’une manière inconsiderée ou par un système de subdivision, qui tend de plus en plus à rompre certains groupes très-naturels, quoique ceux-ci présentent de légères modifications dans la structure de leurs divers organes. Il paraît donc plus convenable aux intérêts de la science d’en revenir, relativement au **Jacobaea**, aux idées de Linné, c’est-à-dire de ne point le séparé complètement du **Seneçon**. C’est ce qu’a fait C. Cassini qui ne l’admet que comme un simple sous-genre; néanmoins il en a tracé des caractères tellement circonstanciés qu’il serait disposé à lui donner une grande importance. C’est à l’article **Seneçon** que nous donnerons ceux qui sont nécessaires pour distingué ce sous-genre.

On a quelquefois appelé **Jacobée maritimas** le **Cineraria maritima**, L.

**JACOBÉENS.** ois. Dans ses Familles naturelles des Plantes, Adamson donnait ce nom à l’une des dix sections suivant lesquelles il partageait les composés; mais la manière artificielle dont il l’a caractérisé, et l’exclusion du genre **Seneçon**, si étroitement lié avec le **Jacobaea** que Linné les a réunis, ont empêché d’admettre la tribu formée par Adamson.

Le genre **Jacobea** a été récemment donné par Kunth (Nov. Général et Spec. Plant. agnosc., t. IV, p. 154) à la quatrième section qu’il a établie dans les **Seneçon**s de l’Amérique équinoxiale, et qu’il a composé des genres suivants: *Perdicina*, *Dunnerlia*, *Kleina*, *Cacta*, *Culcita*, *Senecon*, *Cineraria*, *Werneria*, *Tageles* et *Babera*. V. ces mots et **SYNANTHÈRES**.


**JACODE.** ois. Synon. vulgaire de *Draine*. V. **MELE.**

**JACOSTA.** ois. Pour *Toscas*. V. **IOASTE.**

**JACOU.** ois. V. **MARAIL** et *YACOU.**

**JACQUEMONIE.** *Jacquemontia*. ois. Dans la narration de son voyage aux Indes, le naturaliste Belanger dédie, sous ce nom, un genre de la famille des **Seneçon**s, tribu de Sénécioïdes, à la mémoire de l’infortuné naturaliste Victor Jacquemont, mort dans sa trente-deuxième année, au retour d’un voyage dans l’intérieur de l’Inde, qui avait durée trois ans et demi. Dans cette course si pénible, Jacquemont avait recueilli assez d’observations pour illustrer plusieurs vies; et quoique la fatigue et le climat aient détruit un corps qui paraissait devoir les braver, ils n’ont rien pu sur des facultés plus grandes qu’eux: Jacquemont les a conservées telles jusqu’au dernier moment. Le gouvernement de Bombay a rendu les plus grands honneurs aux restes mortels du jeune naturaliste qui, par l’étendue de son savoir et l’amabilité de son caractère, sut se concilier la bienveillance et l’amitié du plus puissant souverain de l’Inde.

Les caractères du genre *Jacquemontia* n’ont point encore été publiés, et le professeur De Candolle, jugeant de ce genre par la figure du *Jacquemontia ericatolia*, qui a paru, croit que cette plante doit faire partie de son genre *Psilothamnus.*
Un autre genre *Jacquemontia* a été proposé par Choisy, dans sa révision de la famille des Convolu-
lacées; les espèces qu'il y a groupées sont extrê-
ment voisines des vrais *Convolulus* et *Ipomoea*,
néanmoins s'en distinguent, selon lui, suffisamment
pour n'être point confondues, en ce que les deux lobes
du stigmate ne sont ni capités, ni cylindriques, mais
aplatis et elliptiques. Les étamines sont incluses;
loin de deux lobes dispermes.

**JAQUEROTTE.** *bot.* Synonyme vulgaire de Gesse
erbéue, *V.* ce mot.

**JAQUIER.** *bot.* Pour Jaquier, *V.* ce mot.

**JAQUINIE.** *Jacquinia.* *bot.* Genre de la famille des
Myrsinées, et de la Pentandre Monogynie, *L.*; il offre
les caractères suivants: le calice est monosépale, per-
sistant, à cinq lobes incombans par leurs parties laté-
rates; la corolle est monopétale, subcampanulée. Son
limbe est à dix lobes, cinq alterne plus petits, en gén-
éral dressés, et cinq plus grands, réfléchis et exter-
nes. Les étamines, au nombre de cinq, sont insérées à
la base de la corolle. L'ovaire est uniloculaire, conte-
nant un assez grand nombre d'ovules attachés à un
trouphoné basilaire. Cet ovaire est surmonté d'un
style très-court, que termine un stigmate obus. Le fruit
est une baie sèche, globuleuse, aplatie à son sommet,
environnée à sa base par le calice persistant, conte-
nant d'une à six graines attachées à sa base. Ce genre
se compose de huit espèces, toutes originaires du con-
tinent ou des îles de l'Amérique méridionale. Ce genre
est des arbuscences ou des arbustes, ayant leurs feuilles
touttôt éparpillées, tantôt opposées ou verticillées, tou-
jours très-entières. Les fleurs sont terminales, disposées
en épis ou en grappes, rarement solitaires.

La création du genre *Jacquinia* est un hommage
rendu, par le célèbre Linné, à l'industrieuse activité,
atout profond savoir du baron N. J. Jacquin, né à Leyde
le 16 février 1727, et mort le 24 octobre 1817, direc-
teur des Jardins Impériaux de Vienne et de Schön-
brunn. Sorti des rangs du simple plébéien, Jacquin est
entré par son seul mérite, et en pays étranger, dans
les classes élevées de la société; il a illustré sa longue
carrière par une multitude de travaux. Il avait voyagé
pendant sa jeunesse dans les Antilles et sur le continen-
t de l'Amérique. A son retour en Europe, il commença
par publier l'écumération des plantes qu'il avait dé-
couvertes dans ses voyages, et il enrichit les jardins,
dont la direction lui fut confiée, de beaucoup d'espèces
qu'il avait rapportées vivantes ou en graines. Secondé
par les souverains de l'Autriche, il rendit ces jardins,
surtout celui de Schönbrunn, les plus beaux de l'Eu-
ropé. Nul auteur, jusqu'à présent, n'a publié une si
grande quantité de beaux ouvrages que Jacquin; ils
furent un collection de plus de trente volumes pres-
què tous in-folio, contenant au delà de deux mille
figures magnifiquement coloriées.

Le genre *Jacquinia* avait été placé par Jussieu dans
la famille des Sapotacées. Mais aujourd'hui il fait partie
du nouveau groupe des Myrsinées ou Ardisiacées. Il
faut en exclure le *Jacquinia venosa* de Swartz, qui
est une plante de la famille des Rubiacées, à laquelle
Vahl a donné le nom de *Psychotria megasperma.*

**JAQUINIE A FLEURS ORANjÉES.** *Jacquinia amaran-
tica*, Ait. C'est un arbrisseau de deux à trois pieds, se
divisant en rameaux brunâtres, abondamment chargés
d'un duvet court et serré. Ses feuilles sont épar-
phares, oblongues, cunéiformes et rétrécies à leur base,
munées de leurs sommet, glabres des deux côtés, coriaces,
sustendues, d'un vert foncé et laissent en dessus,
manies, à leur base, de petites stipules brunâtres,
caduques. Les fleurs sont d'un beau jaune orangé, dis-
possées, cinq à six ensemble, par petits corymbes portés
sur des pédoncules plus longs que les feuilles, et dis-
posses vers le sommet des rameaux. Chaque fleur est
composée, 1° d'un calice de cinq folioles ovales-arron-
dies, conçaves, persistantes, plus courtes que le tube
de la corolle; 2° d'une corolle monopétale, à tube
court et ventru, à limbe partagé en dix découpages,
dont cinq inférieures, moitié plus courtes que les ex-
térieures; 3° de cinq étamines à filaments plus courts
que la corolle, insérés presque à sa base, devant ses
grandes divisions, portant à leur sommet des anhères
ovales, à deux loges; 4° d'un ovaire supérieur, ovale,
courté d'un style court, terminé par un stigmate en
tête. Le fruit est une baie arrondie, à une loge conte-
nant une seule graine de même forme.

Il faut tenir la *Jacquinia* à fleurs orangées en sor-
re chaude et l'arroser assez fréquemment si on veut la
voir fleurir; sa multiplication par boutures étoffées,
dans le terreau de bruyère pur, n'est pas très-difficile;
mais on doit attendre assez longtemps avant d'en avoir
des plantes faites. Les semis que l'on opère au prin-
temps et sur couche chaude, réussissent assez bien
lorsqu'on a pu se procurer des graines du pays natnal.

**JACUBANGA.** *bot.* Synonyme de *Costus speciosus,*
*V.* Coste.

**JACULA LAPIDEA.** *foss.* Synonyme de *Eclemitne.

**JACULUS.** *mam.* Espèce du genre Gerboise, *V.* ce
mot.

**JACULUS.** *rept.* *V.* *Exix.*

**JACUTA.** *ois.* Synonyme vulgaire et ancien de Geai.
*V.* Corbeau.

**JADE.** *min.* Ce mot ne se rapporte à aucune espèce
minérale bien déterminée; il a été donné à des sub-
stances très-différentes, telles que le Feldspath tenace,
la Prehnite, et des roches composées de Pétroisole
et de Tale, de Feldspath compacte et de Diallage, etc.
Ces substances ont en général des teintes verdâtres
ou blanchâtres, et à cause de leur dureté elles suppléent
souvent à l'emploi des matières métalliques chez les
peuples peu civilisés. On en distingue trois variétés
principales:

Le *Jade néphrétique,* ou la *Néphrite,* vulgairement
appelé Jade oriental. Il paraît être un mélange de Pé-
troisole et de matière talcuse. Il est très-dur, et pèse
spécifiquement 2,95. Il fond en émail blanc, par l'ac-
tion du chalumac. Sa casure est écailluse, et sa
transparence imite celle de la cire. On le travaille dif-
cilement, et le poli qu'il reçoit a toujours quelque
chose de gras. Ses couleurs sont le verdâtre, l'olivâtre
et le blanchâtre. Il nous vient de la Chine, sous la forme
d'objets sculptés et travaillés à jour avec beaucoup de
delicatesse. Il est composé, suivant une analyse de

Le JARE de SAUSURE (Voyages dans les Alpes, n° 112 et 115); Sauusurite, Théodore de Sauusure. Très-tenace; couleur blancâtre, verdâtre ou bleuâtre. Susceptible d'altération comme le Feldspath des Granites. Sauusure en faisait une variété du Jade; mais la plupart des minéralogistes le réunissent au Feldspath compacte. V. Feldspath. C'est un des principes composants de l'Euphotide.

JADELLE, JODELLE ou JOURDARDE. ois. Synonymes vulgaires de Fouque Macroule. V. Fougue.


JERE. Jara. clust. Genre de l'ordre des Isopodes, famille des Asellotes, institué par Leach, qui lui assigne pour caractères: antennes intermédiaires et supé- rieures plus courtes que l'article terminal et séparées des extrémités; yeux assez gros et peu écartés l'un de l'autre; crochets des quatre pattes binèdes; point de stylets au bout de la queue, mais deux simples tubercules. On ne connaît jusqu'ici qu'une seule espèce de ce genre, qui a été nommée: Jere a front blanc, Jara albifrons, Leach. Elle est très-commune sur les côtes d'Angleterre, sous les pierres, parmi les va- recs.

JAGO. ois. V. Coq.

JAGON. moli. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rapporter cette espèce d'Adanson (Coequil. du Sénég., pl. 18) à son véritable genre; mais il est probable que c'est un Cardium, puisque dans sa description il est dit que la charnière est semblable à celle du Kaman qui est bien certainement un Cardium.


JAGUAR et JAGUARE. m.p.m. Espèces du genre Chat. V. ce mot.

JAGUAR. pois. Espèce brésilienne du genre Bodian. V. ce mot.

JAGUARUNDI. m.p.m. Pour Yaguarondi, capec du genre Chat. V. ce mot.

JAINS. min. V. Lignite.

JAISSO. bot. Synonyme vulgaire de Gesea.

JAKAMAR. ois. Pour Jacamar. V. ce mot.

JALAMBCE. bot. Ce genre de la famille des Hydro- chariées, tribu des Stratilidées, établi par Liavc et Lexarc, pour une plante de l'Amérique septen- trionale, n'a pas paru différer assez du genre Limnoctium pour en être distingué.

JALAP. Jalappa. bot. On désigne sous ce nom la racine d'une espèce du genre Liseron (Convolvulais Jalappa, L.), qui est fort employée en médecine. Le Jalap vient du Mexique et de l'Amérique septentri- nale. Ainsi qu'on la trouve dans le commerce, la racine de Jalap est en morceaux globuleux ou hémisphériques, quelquefois en roulées de deux à trois pouces de dia- mètre. Sa surface externe est d'un brun sale; son intérieur est d'une couleur moins foncé, marqué de zones ou de couches concentriques embolitres les unes dans les autres, comme les couches ligneuses dans la tige des arbres dicotylédones; sa cassure est irrégulière, offrant quelques points brillants de matière résineuse. Son oseur est désagréable et nauséabonde, surtout quand il est réduit en poudre; sa saveur est acré et ir- ritante. On doit au docteur Félix Cadet-Gassicourt, une analyse très-soignée de cette racine, publiée dans son excellent Dissertation sur le Jalap. Ce chimiste a trouvé sur 300 plantes de cette racine: Résine 30; Eau 24; Extraits gommeux 220; Fécule 12.5; Albumine 12.5; Phosphate de Chaux 4; Murante de Potasse 8.1; et quelques autres Sels. Le principe le plus actif du Jalap est sans contredit la Résine, qui forme environ la dixième partie de son poids total; aussi en employant cette Ré- sin e on est sûr d'obtenir des effets plus constants que par l'usage de la racine elle-même. Le Jalap est un mé- dicament puissamment purgatif, qui, donné à une dose un peu élevée, peut déterminer des superpurgations violentes, l'inflammation des intestins et d'autres acci- dents très-graves. Son usage convient surtout aux in- dividus chez lesquels prédomine le système lympha-
tique, et à ceux dont la susceptibilité nerveuse est presque nulle. Ainsi plusieurs médecins en ont retiré d'heureux effets dans l'hydrorhagie ascite essentielle, dans les scrofules, et pour combattre les Vers intestinaux. On doit au contraire s'en abstenir toutes les fois qu'il y a fièvre ou irritation locale violente. La dose du Jalap en poudre est d'environ trente à quarante grains pour un adulte. Il est presque toujours préférable d'employer la Ré sine que l'on donne à la dose de quatre à huit grains.

JALAPINE. bon. Principe particulier obtenu par le docteur Hume de la macération de la racine de Jalap (Convolutus Jalappa) dans l'acide scétique et du traitement du liquide par l'Ammoniaque. Il en résulte, à ce qu'on assure, un précipité cristallin, blanchâtre, insoluble, incolore, peu soluble dans l'eau chaude, moins encore dans l'eau froide, et point du tout dans l'Éther. Ces propriétés tendraient à faire considérer cette matière comme assez peu importante.

JALOUSIE. bon. Nom vulgaire donné simultanément à la Balsamine des jardins, à l'Amaranth tricolore et à une variété de Poires.

JAMACARU. bon. Nom donné par Pison à quelques Cœcées du Brésil, et dont la plupart font partie du genre Corens. V. CıECE.

JAMAIGNE. bon. Alcaloïde obtenu de l'écorce du Geoffroya jamaicensis. Il est fauve, opaque, cristallisé en parallélépipède, fusible à la température de 80°, brulant ensuite sans laisser de résidu.

JAMAIQUE. mœll. Nom vulgaire et marchand du Venus Pupentula. JAMAR. mœll. Linné avait rapporté le Cône Jamar d'Adanson (Coquil du Sénégl., pl. 6, fig. 1) à son Co-nus Genovaus; mais ce Cône ne pouvait être admis par la synonymie, car on voit qu'il y a confondu plusieurs espèces distinctes. Ce serait au Cône papilionacé de Lamarck qu'il se rapporterait, mais il est douteux que le Jamar soit la même espèce.

JAMARALCION. ois. Méme choix que Jacamaralcion. V. ce mot.

JAMBE. conch. Nom vulgaire et marchand de l'Ostrea isognomon.

JAMBIERS. bon. Paullet a établi, sous ce nom, une famille d'Agaricides, dont l'un est le Jamier Flanc, et l'autre le Champignon Réglièse. De tels noms ne sauraient être adoptés.

JAMBOLANA. mœll. L'un des noms vulgaires des Patelles. JAMBOLANA. bon. La plante désignée par Rumph sous ce nom qui a été reproduit par Adanson, semble être une Myrte et même une espèce d'Eugenia ou de Myrthus. Cependant Linné en eut en vue une autre plante, lorsqu'il constituait son genre Jamabolifera, auquel il assigna pour synonyme le Jamaboliana ou le Jambolana de Bumph: car la plante de Linné est une Rutacée. V. JAMBOLIFERA.

JAMBOLIFERA. bon. Sous ce nom, Linné établit un genre qu'il décrivit d'une manière fort obscure et auquel il assigna pour synonyme le Jambolana ou le Jambolana de Bumph. Celui-ci fut reconnu pour une Myrte, tandis que l'autre fut placé dans les Rutacées et décrit par Gardiner (de Fruct., 1, p. 280) sous le nom de Cynomosna. Les auteurs et particulièrement De Candolle (Prodromus Syst. Regn. Veg., 1, p. 732) ont adopté le nom substitué par Gardiner. V. CYNOMOSNA. Le mot de Jamabolifera fut de nouveau appliqué à la plante de Rumph par Gardiner qui en fit un genre distinct. Mais Kunth a démontré (Mém. de la Soc. d'Hist. nat. de Paris, t. 1, p. 524) que ce genre devait être réuni au Myrthus, conjointement avec l'Eugenia, le Sigygium, le Geggia et le Caryophyllus. V. MYRTE.

JAMBOLIN. bon. L'un des noms du fruit de l'Eugen- nia jambos. V. MYRTE.

JAMBON. conch. Nom vulgaire et marchand du Pinca savcata. V. PINNE.

JAMONNEAU. mœll. Nom sous lequel Adanson a réuni plusieurs genres, tels que Moules, Modiolos et Pinnes, et qui n'a pas été admis. On donne plus particulièrement le nom de Jambonneau aux Coquilles du genre Pinse. V. ce mot.

JAMBOS, JAMBOSA ET JAMBOSIER. bon. Noms français empruntés du malais, pour désigner le genre Eugenia qui, d'après Swartz et Kunth, doit être réuni au Myrthus dont il ne diffère nullement, mais dont, selon Lamarck, une partie pourrait être conservée comme genre distinct. V. MYRTE.

JAMSONIE. Jamesonia. bon. Genre de la famille des Polypodiaceées, établi par W. Hooker aux dépens du genre Pteris de Swartz, avec les caractères suivants: sporanges rassemblés à l'origine de la côte médiane, formant une sorte subglobuleuse, couverte de poils; indusie formant une sorte de prolongement du bord de la fronde et le dépassant, libre, intorse et enveloppant la sere.

JAMSONIE Embrulée. Jamesonia inbrulata, Hook. Sa hauteur est d'environ un pied; sa fronde est aillée, à découpures réiniformes; les nervures inférieures et le stipite sont pollis. Du Pérou.

JAMSONITE, MIN. On trouve dans le Cornouailles et en Hongrie un minéral que Mohs a nommé Axot- men antiounglanz, et Haidinger Jameservice. Ce minéral est composé, selon Rose, de Soufre, 22,2; Antimoine 34,5; Plomb 40,9; Fer 0,2; Cuivre 0,1. Le rapport dans lequel l'Antimoine et le Plomb se combinent au Soufre, est celui de 0,1287 à 0,0553 ou de 2 à 1; le Soufre excédant provient du Fer et du Cuivre qui ne peuvent être considérés comme principes essentiels.

Plusieurs mineralogistes, ignorant le nom imposé par Haidinger à la substance dont il vient d'être question, ont réuni, sous une dénomination semblable, les deux substances qui ont été décrites jusqu'ici sous les noms d'Andalousite et de Macle.

JAMROSE, JAMROSADE. bon. Synonymes vulgaires d'Eugenia jambos. V. MYRTE.

JANDIROBE. bon. Pour Nandirobe. V. ce mot et Feuille.

JANIE. Jania. Polyg. Genre de l'ordre des Corallini- nées, dans la division des Polyplantes flexibles ou non entièrement pierreux, de la section des Caléforès, c'est-à-dire de ceux dans lesquels la substance calcaire, mêlée avec la substance animale ou la recouvrant, est apparente dans tous les états. Ses caractères sont: Polypier muscosité, capillaire, dichotome, articulé; articulations cylindriques; axe corné; écorce
moins créée que celle des Corallines. Tous les zoologi-istes ont réuni les Janies aux Corallines, sans en faire même une section particulière ; cependant ces deux groupes de Polypiers diffèrent par des caractères bien tranchés et qui n’offrent point d’anomalies. Les Corallines sont constamment trichomes, les Janies se divisent toujours par dichotomies ; les premières ont leurs articulations plus ou moins comprimées, sont deltoides, cylindriques seulement sur quelques parties des Polypiers, tandis que les secondes offrent ces mêmes articulations d’une forme cylindrique depuis la base jusqu’aux extrémités. La position des Polypes est peut-être différente. Serait-ils placés au sommet des ramifications comme dans les genres précédents ? Dans les Corallines, loin d’indiquer ce caractère, ils sem- blent, au contraire, couvrir toute la surface du Polypier sous forme de filaments très-courts, et visibles seule- ment au microscope, sur les individus que la mère n’a jamais découverts, il est vrai, mais doués d’un mouve- ment qui ne peut être dû qu’à la vie. Les Janies se rap- prochent des Corallines par la substance, et surtout par les corps ovoïdes, que l’on regarde comme des ovaires, et qui offrent une analogie parfaite dans ces deux groupes ; ils se lient naturellement l’un à l’autre par le Jania corinodula qui présente quelquefois tous les caractères d’une vraie Coralline dans sa partie infé- rieure, tandis qu’il ne s’en trouve aucun dans la partie supérieure. Ainsi, ces Polypiers sont intermédiaires en- tre les Corallines et les Galaxaures, sans appartenir ni aux uns ni aux autres. Les Janies ne varient point dans leur forme générale ; la longueur des articula- tions, le plus ou moins de divergence des rameaux, la forme des ovaires, la grandeur et l’habitation fournies- rent seules les caractères spécifiques, qui sont très- difficiles à apprécier, à cause de la petitesse de ces êtres. Dans quelques espèces, le nombre des variétés est considérable ; peut-être ces variétés sont-elles de véritables espèces qui se perpétuent et qui ne varient jamais ; mais tant de caractères les lient à leurs congé- néres, qu’il est presque impossible de les définir d’une manière bien exacte. Ces Polypiers, dans une soyeuse mer, paraissent d’un violet verdâtre ou rosâtre ; cette coule- ur se change en un rose ou un rouge brillant, plus ou moins foncé, qui devient d’une blancheur éclatante par l’action de l’air et de la lumière. Leur grandeur n’est pas considérable et ne dépasse jamais quatre cen- timètres, il en existe de deux à trois millimètres de hauteur. On les trouve à toutes les latitudes, à toutes les profondeurs, en général parasites sur toutes les plantes marines qu’elles couvrent quelquesfois entière- ment de leurs touffes épaisses. Certaines espèces, semblables à un grand nombre d’insectes, ne viennent que sur la plante marine qu’elles semblent affectionner ; il en est même que l’on ne trouve que sur quelques parties du végétal et point sur les autres. Le Jania pu- mita en offre un exemple ; on ne le voit jamais que dans la concavité des feuilles du Sargassum turbi- natum. Ces Polypiers peuvent remplacer la Coralline officinale ; et il n’est pas rare de voir, dans les meilleures pharmacies, de la Coralline de Corse entière- ment composée de Janies de différentes espèces.

**Janipha.** Eot. Genre de la famille des Euphorbiacées, et de la Monocée Polyandria, L. Il présente des fleurs monochères et un calice campanulé quinquéra- pière, sans corolle. Dans les fleurs mâles, on trouve dix éta- mines libres, insérées sur le couvercle d’un disque charnu, et qui sont alternativement plus longues et plus cour- tes ; dans les femelles, un style court, trois stigmates à plusieurs lobes qui sont réunis ensemble en une seule masse parcourue par des sillons irrégulièrement si- nueux et profonds ; un ovaire porté sur un disque charnu, à trois loges contenant un ovule solitaire. Le fruit est une capsule à trois coques bivalves. Les es- pèces de ce genre sont des arbres ou des arbresseaux remplis d’un suc lacteux, à feuilles alternes et palm- mées ; les fleurs sont disposées en grappes paniculées, axillaires ou terminales. Ces espèces appartiennent aux régions tropicales de l’Amérique, et ont été sépa- rées du genre Médicier, à cause de leurs fleurs pour- vues d’un seul calice et de leurs étamines libres. La plus importante d’entre elles et la plus répandue, procure, dans sa racine, une substance alimentaire qui est la principale nourriture des naturels.

**Janipa manihot.** Janipha manihot, Linn., Spec., Pluken., Almág., tab. 205, fig. 1 ; J. Bauh., Hist., 2, page 794 ; Icon., Nirian, Surin., 4, fig. 4, 5 ; Sloan., Jam., Hist., 1, tab. 83 ; vulgairement Manioc, Ma- nique, Manioc. Arbisseau originaire des contrées chaudes de l’Amérique, extrêmement intéressant par ses racines alimentaires, lorsque’elles ont été convena- blement préparées ; elles sont charnues, lubéreuses, au moins de la grosseur du bras, remplies d’un suc laiteux, poisson mortel, très-violent. Sa tige est ligneuse, tortueuse, glabre, pleine de moelle, haute de six à sept pieds ; les rameaux sont garnis de feuilles alternes, pé- toiffes, profondément palmées, de trois à sept lobes lan- céolés, aigus, entiers, longs de cinq à six pouces ; les fleurs sont disposées en grappes lâches, pédiculées ; le calice et la corolle sont rougâtres d’un jaune pâle ; l’ovaire est presque globuleux, surmonté de trois stigmates presque sessiles et bifides. Le fruit est une capsule sphérique, un peu trigone, à six angles ou crêtes un peu saillantes, glabre, un peu ridé, à trois coques renfermant chacune une semence luisante, de la grosseur de celles du Ricin.

Cet arbisseau, originaire de l’Amérique, est autour- d’hui répandu, par la culture, depuis la Floride jusqu’à la Terre Magellanique, ainsi que dans plusieurs contrées de l’Asie et de l’Afrique. On en distingue un grand nom- bre de variétés relatives à la grosseur des racines, à la couleur des tiges et des fleurs, à la qualité de la séque qu’on en obtient. On paraît préférer les variétés qui ont une teinte de rouge ou de violet, ce qui en rend la cul- ture plus commune. L’intérieur des racines est toujours d’une grande blancheur ; il est rempli d’un suc laiteux très-abondant, poisson très-subtil, mais qui disparaît entièrement par la cuisson. La multiplication du Ma- nique est facile, sa croissance rapide, son produit abon- dant. On le multiplie plutôt de boutures que de graines que l’on place à trois ou quatre pieds les unes des au- tres, dans une terre très-meuble et profonde, afin d’en obtenir de plus grosses racines. Il faut au moins un an
pour qu'elles soient parvenues à toute leur perfection : on ne peut guère les conserver en terre plus de deux ans ; alors elles deviennent dures ou se pourrissent. Elles acquièrent la grosseur et la longueur de la cuisse, quand la terre est bonne, la saison favorable et la culture convenable. Au reste, le Manioe s'accommode assez bien de tous les terrains, pourvu qu'ils soient bien aérés ; il est bien moins sujet que le blé, le maïs, le riz, etc., aux variations de l'atmosphère et aux ravages des animaux : cependant les Fourmis et quelques autres insectes lui sont souvent nuisibles.

Le poison dangereux dont les raeuies du Manioe sont pénétrées, aurait dû éloigner toute idée de l'employeur comme substance alimentaire ; mais l'industrie humaine a su convertir ces raies en une production précieuse, en préparant avec elles une nourriture abondante et salubre, après avoir trouvé le moyen de les dépouiller du sue vénéneux qu'elles renferment.

Dès que le temps de faire la récolte du Manioe est arrivé, on ébranche sa tige, on donne quelques coups de pioche autour des racines, et, sans beaucoup d'efforts, on les enlève avec la main et on les sépare de leurs tiges ; on les racle d'abord avec un couteau, puis on les lave et on les râpe. Dans les premiers temps, avant l'usage du fer, les indigènes de l'Amérique méridionale râpaient le Manioe sur des pierres hérissées d'aspérités, le plus souvent sur des laves volcaniques ; depuis on a substitué à ces pierres les râpes de fer. Aujourd'hui on fait usage d'un moulin de bois, allant à bras d'homme ou par le moyen d'un Cheval. Les meules sont garnies de elous à tète pointue et quadrangulaire ; quelquefois ce sont deux ou trois cylindres de bois, tournant en sens contraire par un mouvement commun : leur surface est également garnie de elous, ou d'une feuille de tôle disposée en râpe. L'essentiel, dans cette opération, est que le Manioe soit promptement réduit en parcelles très petites. On met l'espèce de pâte qui en résulte dans des sacs faits avec des nattes ou de la toile, et on la soumet, pendant plusieurs heures, à l'action d'un fort presse, qui en exprime presque tout le suc. Ce qui reste se nomme Cassave, laquelle, séchée convenablement, peut se conserver longtemps, mais à laquelle on fait ordinairement subir de suite une des deux préparations suivantes.

La première, et en même temps la plus simple, tend à former ce qu'on appelle Farine de Cassave, Farine de Manioc, Couaque. Pour la fabriquer, on met dans une bassine plate de cuivre, de quatre pieds de large et de sept à huit pouces de profondeur, placée sur un feu un peu vif et égal, de la râpure de Manioe, et on la renue continuellement. Cette râpure se réduit en graumes, perd toute son humidité, cuit et se colore. L'odeur savoureuse qu'en exhale, et sa couleur un peu rousseâtre, annoncent la fin de l'opération. Alors on diminue le feu ; on enlève rapidement la farine de Cassave avec une pelle, et on l'étend sur des toiles, où elle se refroidit ; puis on la renferme dans des barils, et on la conserve pour l'usage. Elle est encore bonne au bout de quinze ou vingt ans, quand on la tient à l'abri de l'humidité. On la mange en la faisant bouillir un instant dans du bouillon de viande ou de poisson, dans du lait, ou simplement, comme le font les Nègres, en la délayant dans de l'eau chaude et en y ajoutant quelques grains de sel : elle gonfle prodigieusement. Il en faut au plus une demi livre pour nourrir l'homme le plus vigoureux pendant une journée.

Mais la préparation la plus usitée du Manioe est celle qui consiste à former le pain de Cassave, ou la Cassave proprement dite. Cette préparation s'exécute en couvrant de deux doigts d'épaisseur de Cassave fraîche un disque de fer monté sur trois pieds, et en la comprimant avec une spatule de bois, puis en mettant ce disque sur un feu doux. Les grains de râpure, qu'il ne faut pas remuer, s'attachent les uns aux autres en cuisant ; leur épaissseur diminue de plus de moitié ; ils prennent la forme d'une galette ou d'un large croquant, qu'il faut avoir soin de retourner, afin de donner aux deux surfaces un égal degré de cuisson. Lorsque la galette est suffisamment cuite, on l'enlève de dessus le disque au moyen d'une laine de couteau, et on la laisse refroidir à l'air, où elle achève de prendre une consistance sèche, ferme, aisée à rompre par morceaux : elle se mange sans sel, comme le pain, avec les viandes, le poisson, les fruits, etc.

Plus la Cassave est mince, plus elle est délicate et devient croquante : elle est plus savoureuse lorsqu'on lui laisse prendre une couleur rouge. Les femmes créoles la mangent de préférence au pain de Froment, lorsqu'elle est sèche, mince et bien cuite. La farine de Cassave, mêlée par égale portion avec celle de Froment, donne un pain plus blanc, plus savoureux que celui qui est de Froment pur ; le même mélange est également propre à faire un biscuit très-bon à embrasser. On apprête encore avec la Cassave un mets nommé Lançon : on le trempe un peu dans l'eau froide, et on le jette ensuite dans de l'eau bouillante. On remue le tout, et il en résulte une sorte de pâte ou de bouillie, qui est la nourriture la plus ordinaire des esclaves noirs ; elle est saine et légère. On nomme Matelé du Lançon dans lequel on mêle du sucre ou du sirop ; on en donne aux Nègres quand ils sont mala- des. La préparation connue plus particulièrement sous le nom de galette de Manioe, est mauvaise, et devrait être tout à fait abandonnée : ce n'est autre chose qu'une espèce de Cassave épaisse et mal cuite, susceptible de se moisir promptement, et de contrevenir un goût désagréable.

On donne le nom de Cipipa à une sorte de féculé très-fine que fournit le Manioe, et qui est entrainée avec le suc des raeuies lorsqu'on les presse ; elle est de la plus grande finesse, d'un très-beau blanc ; on l'emploie pour empester le linge. On la nomme aussi Mous-soche. Pour l'obtenir, il ne s'agit que de décanter l'eau, après l'avoir laissée reposer quelques temps, et de laver à plusieurs eaux la substance amilmée qui en occupe le fond. On en compose des sortes d'Échaudés et des Massepins, en y mêlant du sucre.

Quelques personnes font encore, avec le Cipipa récent et mouillé, des galettes très-minces ; elles y mêlent un peu de sel, puis les font cuir au four, enveloppées de feuilles de Bananier ou de Balisier : ces galettes sont d'un goût très-délicat, aussi blanches que la neige. On
en fabrique aussi de la poudre à poudrer : pour cela on le laisse sécher à l'ombre, en forme de pains, comme l'Amidon ; on l'écrase ensuite, et on le passe à travers un tamis fin : mais cette poudre, dit-on, détruit les cheveux à la longue. Il s'emploie encore, en guise de Farine, à frire le Poisson, à donner de la liaison aux sauces, et à faire de bonne colle à coller le papier.

On a encore trouvé moyen d'obtenir de la racine du Manioc la base de plusieurs boissons que les Galibus nomment Vıcù, Cachicëj, Paya, Fouapaya. Le Vıcùc est une liqueur acide, agréable à boire, et même nourrissante, qu'on fait en mélangant de l'eau avec une pâte en état de fermentation, composée de Cassaves et de Patates rapées : on ajoute du sucre à cette boisson, Le Cachicëj est enivrant, et a presque le goût du poiré. On prépare cette liqueur en faisant bouillir ensemble, dans de l'eau, la rapée fraîche d'une variété de Ma-
nioc nommée Cachicëj, quelques Patates, et souvent un peu de jus de Canne à sucre, puis en laissant fermenter ce mélange environ quarante-huit heures. Cette bois-
son, prise avec modération, passe pour apéritif et diurétique. Le Paya est une boisson fermentation, que son goût rappelle celui du vin blanc. On la compose avec des Cassaves récemment cuites, qu'on annonce pour qu'elles se moisissent, qu'on pètis ensuite avec quel-
ques Patates, et auxquelles on ajoute une quantité d'eau suffisante ; ce mélange doit fermenter au moins pendant deux jours.

Enfin, le Fouapaya est une autre liqueur assez analogue aux précédentes. Pour la faire, on prépare la Cassave plus épaisse qu'à l'ordinaire, et quand cette Cassave est cuite à moitié, on en forme des mottes qu'on empile les uns sur les autres, et qu'on laisse ainsi entassées jusqu'à ce qu'elles acquièrent un mois de couleur purpurine : on pètis quelques-uns de ces mottes avec des Patates ; puis on délaisse la pâte dans de l'eau, et on laisse fermenter ce mélange pendant vingt-quatre heures. La liqueur qui en résulte, est pi-
quante comme le cidre, et provoque des nausées ; plus elle vieillit, plus elle devient violente et plus elle en-
ivre. Souvent on se contente, ainsi que pour le Vicù, de préparer la pâte, de la délayer dans de l'eau, quand on a besoin de se désaltérer. On peut faire provision de cette pâte pour un voyage de trois semaines.

On compose encore, avec le suc de Manioc, un con-
diment pour l'assaisonnement des mets. On le nomme Cabiou ou Capion. On le prépare de la manière sui-
vante. Après avoir retiré la féculle et le parenchyme, on prend l'eau, on la fait bouillir et réduire à moitié, en l'écumant continuellement ; lorsqu'elle ne rend plus d'écumé, on la retire du feu, et on la passe à travers un linge, en y ajoutant une cuillerée de Cipìpa. On fait rebouillir le tout jusqu'à ce qu'il ait acquis la consis-
tance de sirop épais ; on y ajoute du sel et quelques baies de piment : dès lors il a perdu toute sa faculté vénéneuse. On le verse dans des bouteilles, où il se conserve longtemps. Ce Cabiou est excellent pour as-
saisonner les ragoïts, le rôti, et surtout les Oies et les Canards : il augmente l'appétit.

Cet exposé est plus que suffisant pour faire apprécier l'importance de la culture du Manioc, et toutes les res-
sources qu'il fournit aux habitants de l'Amérique. Ro-
chefort assure qu'un arpent de terre planté en Manioc peut nourrir un plus grand nombre de personnes que six arpents qui seraient ensemencés du meilleur Fro-
ment. Les feuilles de Manioc, hachées et cuites dans l'huile, se mangent, dit-on, en manière d'Épinards, dans les Indes et en Amérique. La râpure de la racine, toute fraîche, passe pour résolutive et propre à guérir les ulcères.

Le suc exprimé de la racine râpée du Manioc est un poison de plus violents : il ne faut que quelques mi-
nutes pour qu'il agisse et donne la mort. On rapporte

que les Indiens, persécutés par les Espagnols, s'en ser-
vaient pour se faire mourir. Fermin a présenté, en 1764, à l'Académie de Berlin, des expériences faites à Surin-
am sur le fait exprimé des racines du Manioc. Ce mé-
decin a fait périr, dans l'intervalle de vingt-quatre minutes, des Chiens et des Chats auxquels il a donné

le suc d'une dose médicinale, telle que celle d'une once

et demie. Les symptômes qui précédèrent une mort si

prompte, étaient des envies de vomir, des anxiétés,
des mouvements convulsifs, la salivation, et une évacu-
cation abondante d'urine et d'excréments. Ayant ou-
vert l'estomac de ces animaux, Fermin y trouva la

mêmes quantité de suc qu'ils avaient avalé, sans aucun

symptôme d'inflammation, d'altération dans les vis-
cères, ni de coagulation dans le sang : d'où il conclut

que ce poison n'est ni âcre ni corrosif, et qu'il n'agit

de sur le genre nerveux ; ce qui fut encore confirmé

par une expérience faite sur un esclave empoisonné;

auquel il fit pénétrer trente-cinq gouttes de ce suc,

qui furent à peine désemmolées dans son estomac, qu'il

poussa des hurlements affreux, et donna le spectacle

des contorsions les plus violentes, suivies d'évacuations

des mouvements convulsifs, dans lesquels il expira

au bout de six minutes. Trois heures après, le cadavre

fut ouvert : on n'y trouva aucune partie offensee ni

enflammée ; mais l'estomac s'était rétréci de plus de la

moitié : d'où il paraît que le principe vénéneux résidu

essentiellement dans une matière volatile, qui dispa-

rait lorsque la racine a subi l'action du feu.

Janipia de Leffling, Janipha Lefflingii, Kunti in Hamb. und Bonpl., Nov. Gen., 2, page 107; Jatropha

Janipha, Linn., Linn., Linf. ed germ., 397; Jacq.,

Amer., tab. 162, fig. 1. Ce bruissement contient un suc

glutineux qui a l'odeur des feuilles du Noyer. Ses

feuilles sont remarquables par les sinuosities dont sont

créusées leurs lobes latéralement. Cette plante croît

dans les environs de Carthagène. Sa racine est tubé-

reuse comme celle des Asphodèles.

Janipia fédère, Janipha Jettira, Kuntl. 1. c.; vul-
gairement Mercýrakona. Grand arbre du Mexique,
dont le bois est blanc, l'écorce cendrée, les rameaux

pourpres, garnis de feuilles glabres, membraneuses,
en cœur, à trois découpures oblongue, aigües, en-
tières; les grappes mâles sessiles, presque simples,
terminales, chargées de fleurs pédiocéles, exhalant

d'une odeur fétide. Les capsules sont ovales, longues

d'un pouce, à trois coques monospermnes ; les semences

brunes.

Janipia à feuilles de Mardonier, Janipha aversi-
folia, Kunth, L. c., tab. 109. Arbre de la baie de Cam-
pêche, dont les rameaux sont glabres, presque cylin-
driques, les feuilles longuement pétiolées, palmées,
divisées en sept lobes ovaux-oblongs, très-glabres et
entières; les deux extérieures très-petits; fleurs verdâ-
tres, pédicellées, unilatérales, de la gran-
deur de celles de la Perce-Neige, disposées en épis
axillaires, solitaires, longs d'environ deux pouces. Les
fruits sont ovaux-globuleux et pendants.

Janipa piquant. Janipa urenis, Poit.; / Jatropha
urenis, Linn.; Jaq., Hort., tab. 21; Pluken., Phyt.,
tab. 229, fig. 5. Espèce remarquable par les poils
roides et piquants dont toutes ses parties sont hérissées.
Sa tige est droite, médiocrement ligneuse, haute de
deux à quatre pieds; ses feuilles sont en cœur, parta-
gées en cinq lobes ovaux, acuminés, dentés en scie; les
fleurs sont blanches, médiocrement pédicellées, dispo-
sées en cimes assez lâches vers l'extrémité des rameaux.
Cette espèce croît dans l’Amérique méridionale.

Il existe encore plusieurs autres espèces de Janipa,
mentionnées dans les auteurs sous le nom de Jatropha:
elles sont ou moins connues, ou moins importantes
sous le rapport de leur emploi.

Janira. ins. Synonyme de Myrtile, espèce euro-
péenne du genre Satyire. V. ce mot.

Janire. Janira. acal. Genre de l'ordre des Acalé-
phes libres, dans la classe des Acaléphes, proposé par
Oseku, dans son Système de Zoologie, aux dépens des
béretes, pour deux espèces de ce groupe, qui ont des
nageoires longitudinales, la bouche pédiculée et deux
tentacules branchiaux; ce sont les Beroe prisca et
brazogona qui appartiennent, du moins le dernier,
de tous les Callianes de Leouner.

Jannette. mot. Synonyme vulgaire de Nareisse,
V. ce mot.

Janouara et Janouare. man. Premiers noms sous
lesquels le Jaguar fut connu en Europe, suivant l'opin-
ion d'anciens voyageurs.

Jansouna. mot. Synonyme de grande Gentiane,
Gentiana lutea, L.


Janthine. kept. Espèce du genre Couleuvre. V. ce
mot.

Janthine. Janthina. moll. Connus depuis long-
temps, ce genre n'en a pas moins resté vacillant dans
les méthodes; on peut le caractériser de la manière
suivante: animal de forme ovale, spiral, pourvu d'un
pied circulaire, concave, en forme de ventouse, acom-
pagné d'une masse vésiculaire, subcarillagineuse,
et de chaque côté, de sortes d'appendices natatoires;
tête fort grosse; tentacules subulés, peu contractiles;
les yeux portés au-dessus de l'extrémité; d'assez longs
pédoncles situés au côté externe des tentacules et
paraisant en faire partie; bouche à l'extrémité d'un
mufle fort gros, proscodisforme entre deux lèvres
verticales, subcarillagineuses, garnies d'aiguillons qui
se continuent jusqu'à la base d'un petit renflement lin-
gual; organes de la respiration formés par deux peignes
branchiaux; l'ovaire se terminant dans la cavité res-
piratoire; l'organe excipitale mâle assez petit et non
rétractil (Blainv.). Coquille ventrue, conoidale, mine,
transparente; ouverture triangulaire; columelle droite,
dépassant la base du bord droit; celui-ci ayant un sinus
dans son milieu; opercule remplacé par une masse vési-
culaire, subcarillagineuse, attachée sous le pied. Le
nombre des espèces de Janthine est peu considérable.
Lamarck en a indiqué deux seulement dans ses Ani-
maux sans vertèbres. Blainville en a ajouté deux au-
tres sur lesquelles il s'élève quelques doutes, surtout
pour celle qu'il nomme globuleuse, qui ne diffère de
la Janthine nain de Lamarck, que par un peu moins
de élévation dans la spire. La Janthine prolongée du
même auteur est décrite d'une manière trop abrégée
pour pouvoir la reconnaître avec exactitude; les prin-
cipales différences sont dans la columelle qui se pro-
longe un peu plus en un angle saillant, ce qui allonge
un peu l'ouverture, ainsi que dans une suture plus pro-
fonde. Ces légères nuances suffisent-elles pour établir
une espèce?

Janthine commune. Janthina communis, Lamk.,
Anim. sans vert., t. vi, p. 206, n° 2; Janthina fragili-
lis, Lamk., Encycl., pl. 4, 5, 6, fig. 1, a, b; Helie
Janthina, L., Gmel., p. 5645, n° 103; Lister, Conchyl.,
tab. 3, 7, 2, fig. 24; Cuvier, Ann. du Mus., t. ii, p. 125.
Cette espèce était la seule connue avant les travaux de
Lamarck; elle acquiert un grand volume, elle a une
belle couleur violette, moins foncée vers la spire; quel-
quefois la carène arrondie, qui existe constamment
dans le milieu du dernier tour, sert de point de par-
tage dans la distribution de la couleur, se trouvant
souvent presque blanche en dessous, et tout à fait vio-
lette en dessus; dans quelques individus, une zone
unique, violette, se remarque dans le milieu du dernier
tour; une partie de la base et la spire d'un blanc vio-
latre. Cette Coquille est trochoïde; son ouverture est
subtriangulaire; la columelle, qui est droite, légère-
ment torse vers son milieu, forme un des côtés du
triangle; le bord droit, qui est très mince et très tran-
chant, forme un sinus plus ou moins profond à l'en-
droit de la carène. Cette espèce, la plus commune, se
trouve presque partout, dans la Manche, la Méditer-
nance, l'océan Atlantique, la Jamaïque et le Chili.

sans vert., t. vi, p. 206, n° 2; Lamk., Encycl., pl. 4, 5,
6, fig. 2, a, b. Petite espèce bien caractérisée par son
volume aussi bien que par les stries lamellées et lon-
gitudinales qui ornent toute sa surface; l'échancrure
est aussi plus profonde que dans l'espèce précédente;
ses tours de spire plus arrondis; la suture plus en-
foncée; et le sommet qui est aigu est transparent, sub-
vitreux. Elle se trouve au Chili.

Janthocindle. Janthocincla, oss. Genre de l'or-
dre des Insectivores, famille des Mérulées, établi par
Gould (Proceed. of the Zool. Soc. of Lond., part. 111,
47) qui lui donne pour caractères: bee assez robuste,
presque droit, arrondi à la base qui est garnie de poils
t à la mandibule supérieure; narines bassales, ovales
et ouvertes; ailes courtes, concaves et arrondies; rémiges
flexibles, les sixièmes et septième les plus longues;
queue assez allongée, concave, arrondie, composée de
rémiges flexibles; tarses allongés et robustes; ponce
aussi long que le doigt intermédiaire, et muni comme

Janthocinclus ocellis. Janthocinclus ocellatus, Gould; Cinclusoma ocellatum, Vig. Il a la front, les côtés de la tête et les parties supérieures d’un brun roussâtre; nuque et cou d’un brun noircâtre; poitrine d’un blanc rosâtre, rayée de noir; abdômen d’un roux très pâle; haut du cou, dos, tectrices alaires et caudales marqués de taches ocellées noires et blanches; rémiges et rectrices latérales, d’un gris brun; bec et pieds jaunâtres, la pointe du premier de ces organes est brune. Taille, quatorze pouces.

Janthocinclus variabilis. Janthocinclus variegatus, Gould; Cinclusoma variegatum, Vig. Sommet de la tête, nuque et parties supérieures d’un gris brunâtre; un trait noir, qui s’étend de la commissure du bec jusqu’à l’œil; le menton et le cou de la même couleur, ainsi qu’une tache sur le milieu des ailes; une bande sur les rectrices dont la base est également noire; front, trait en dessous des joues et poitrine, d’un blanc rosâtre; bande alaire, abdômen et croupion roux; bord des rémiges et extrémité des quatre rectrices intermédiaires d’un gris cendré, les quatre rectrices latérales ont le bord externe jaunâtre et l’extrémité blanche; bec noir; pieds rouges. Taille, onze pouces.

Janthocinclus à tête rouge. Janthocinclus erythrocephala, Gould; Cinclusoma erythrocephaenum, Vig. Parties supérieures cendrées, lavées de roussâtre; les inférieures beaucoup plus pâles; tête et plaque alaire d’un brun-rouge foncé; ouverture de la bouche et taches auriculaires noires; des taches semblables mais en demi-lune et plus grandes sur la nuque et la poitrine; bec et pieds jaunes. Taille, neuf pouces.

Janthocinclus écaille. Janthocinclus squamata, Gould. II a le plumage brun, et chaque plume est terminée par une lunule noire; croupion d’un brun-rougeâtre; ailes et queue noires, avec une tache d’un jaune ocreux à l’extrémité de chaque rectrice; bec et pieds bruns. Taille, neuf pouces.

Janthocinclus chrysoptère. Janthocinclus chrysoperta, Gould. Son plumage est assez généralement d’un gris cendré; les ailes sont traversées par une bande d’un brun marron; le front, les joues, la gorge et les oreillettes sont d’un cendré blanchâtre; le derrière de la tête et la nuque sont d’un noir ferrugineux; les scapulaires et la poitrine sont d’un gris rosâtre, avec une lunule brune à l’extrémité de chaque plume; les rectrices sont en dessus d’un jaune olivâtre et brunes en dessous; les rémiges sont bordées extérieurement d’un verdâtre brillant; bec et pieds bruns. Taille, dix pouces.

Janthocinclus à gorge rouge. Janthocinclus rygosularis, Gould. Les parties supérieures sont d’un gris olivâtre, teinté de roux vers le bas du dos, avec l’extrémité de chaque plume noircâtre; derrière de la tête, et bande médiane des ailes noirs; un trait blanc partant de la commissure du bec et s’étendant jusqu’à l’œil; gorge et croupion roux; poitrine d’un blanc sale, tachetée de brun noircâtre; abdômen d’un brun cendré; rectrices d’un brun châtain, rayées de noir vers l’extrémité; bec d’un brun jaunâtre; pieds bruns. Taille, dix pouces.


Janthocinclus pectoralis. Janthocinclus pectoralis, Gould. Son plumage est en général d’un brun cendré; sommet de la tête olivâtre; les côtés sont ferrugineux; des plumes d’un cendré clair, avec les tiges noires, couvrent les oreillettes; une ligne noire, partant de la base de la mandibule inférieure, se dirige vers l’oreille qu’elle entoure, et vient se joindre sur la poitrine avec la ligne opposée et y dessine une grande lunule; parties inférieures blanches; rémiges brunes avec le bord extérieur cendré; qu’une arrondie, cendrée, avec une bande médiane noire; les trois rectrices extérieures sont terminées de blanc et les autres d’olivâtre; bec et pieds bruns. Taille, douze pouces.

JANUS. ins. Lépidoptère du genre Bombyx. V. ce mot.

JAOUBERT. mot. Synonyme vulgaire d’Apium petroselinum, Ache Persil. V. ce mot.

JAOUERTASSE. mot. Nom vulgaire de la grande Gigue, Conium maculatum, L.

JACAN. ins. V. JACANI.

JAPARANDIBA. mot. Adanson, d’après Marcgraaff, appelle ainsi un arbre de la famille des Myrtacées qu’il appelle regardue comme son genre Pirigara. V. ce mot.

JAPONAIS. poiss. Espèce du genre Cotte. V. ce mot, sous-genre ASPIDOPHORE.

JACUROTTÉ. mot. Nom vulgaire de la Tubéreuse.

J.-A.ES. ins. Un des noms vulgaires du Geni, Corusc glandarius, V. COREBA.

JACQUE. mot. Syn. vulgaire de Soure. V. BÉCASS.

JACQUET. mot. Nom vulgaire de la Pie. V. CORBA.

JAUÉ. mot. Genre de la famille des Oiseaux de la famille des Corbiculés, section des Corbiculés, et de la Monarde des Monardes de Limné, qui se compose de plusieurs espèces arborecentes, toutes fort intéressantes à cause de leurs fruits qui sont un aliment extrêmement précieux dans les pays où elles croissent, ce qui les a fait désigner sous le nom vulgaire d’Arbres à pain. Voici les caractères du genre Jaquier: les fleurs sont unisexuées et monoïques, disposées en châtons placés à l’aiselle des feuilles supérieures. Les chatons mâles sont cylindriques, un peu renflés vers leur partie supérieure, longs de douze à quinze pouces sur un diamètre d’à peine deux pouces. Les fleurs sont extrêmement nombreuses et serrées sur l’axe du châton. Chacune d’elles se compose d’un calice monosépale tronqué à son sommet, à trois angles obtus, et d’une seule élangine dont le fil ét, long et grêle, naît de la base interne
du calice. Les chatons femelles sont globuleux ou ovoïdes, également pédonculés et placés à l'aisselle des feuilles. Leur axe est très-épais et renflé, tout couvert de fleurs excessivement serrées les unes contre les autres. Chaque fleur offre un calice allongé, hifiide, au fond duquel on trouve un petit ovaire libre, surmonté d'un style très-long, un peu latéral, grêle, terminé par deux stigmates filiformes et divariqués. Chaque chaton et la feuille à l'aisselle de laquelle il est placé, sont d'abord entièrement enclavés dans une spathe roulée, foliacée et très-sacudée. Le fruit est tout à fait analo- gue à celui du Mûrier, mais il est plus grand, c'est-à-dire que les calices deviennent excessivement charnus, épais, se soudent et s'entremêlent entre eux, et finissent par former une sorte de baie composée, dont la surface externe présente une infini té de petites sallies irrégulièrement hexagonales, formées par le sommet de chaque fleur. Le centre de cette baie est occupé par un axe très-renflé et fibreux.

**Jaquier à feuilles incisées. Artocarpus incisa**, L., Supp., Lamk., Ill., t. 174. Vulgairement *Rima* ou *Arbre à pain d'Otaïtî*. C'est un arbre dont le tronc, de la grosseur d'un homme, acquiert une hauteur de quarante à cinquante pieds. Son bois est moelleux et léger; son écorce est lisérée et fendillée. Toutes ses parties, lorsqu'on les entame, laissent échapper un sou blanc, laiteux et visqueux. Ses rameaux se réunissent à la partie supérieure du tronc, en formant une tète presque globuleuse. Les feuilles sont grandes, al- ternées, pétiolées, ovales, aiguës, comme pinnafeuillées et fendues dans leurs deux tiers supérieurs, en sept ou neuf lobes lamécolés, aigus, séparés par des sinus obtus. Les chatons mâles et féminines sont portés sur le même rameau, et placés à l'aisselle des feuilles supérieures. Les fruits sont globuleux, à peu près de la grosseur de la tête d'un homme. Leur surface est raboteuse et couverte de petites sallies anguleuses verdâtres. Leur pulpe est blanche, farineuse, légèrement fibreuse, devenant jaunâtre et succulente à leur parfaite maturité. Le réceptacle ou axe central est claviforme, charnu et très-fibres. L'Arbre à pain est originaire de l'Inde, de la côte du Malabar et des Archipels de la mer du Sud, où il croît en abondance. Les Européens l'ont ensuite transporté dans d'autres parties du globe. Ainsi ou le cultive depuis longtemps à l'Isle-de-France, à Cayenne et dans la plupart des Antilles. Sonnerat et Forster nous ont transmis des renseignements très-intéressants sur cet arbre. Il présente deux variétés principales, l'une stérile et entièrement privée de graines, l'autre en contenant au milieu de la pulpe charnue du fruit. Cette dernière variété est celle que décrivirent Rumph et Sonnerat. Selon Forster et plusieurs voyageurs mo- dernes, on la trouvait aussi ailleurs à Taiti; mais elle en a tout à fait disparu, parce que les habitants se sont uniquement occupés de cultiver la variété sans graines, qui est plus productive et plus agréable à manger. Ces graines, à peu près de la grosseur de nos châtaî- gnées, sont oblongues, anguleuses, aiguës à leurs deux extrémités, recouvertes de tuniques. Dans les îles Cô- lébes les habitants les font cuire à l'eau ou sous la cen- dre chaude pour s'en nourrir. Quant à la variété sans graines, on la trouve aux îles Mariannes où croît égale- ment la seconde variété, aux nouvelles Hébrides et dans l'archipel des Amis, aux Sandwich, mais nulle part plus abondante qu'à l'archipel des îles de la So- ciété; ses fruits, bien mûrs, sont pulpeux et d'une saveur douce et agréable, mais ils se portent facilement. Un peu avant leur maturité ils sont farineux, et lorsqu'ils ont été cuits dans un four ou sur le feu, ils ont une saveur agréable qui rappelle à la fois le pain de Fro- ment, les tubercules de la Pomme de terre ou du Topi- nambour. Ils sont alors un aliment aussi sain que nour- rissant. Les habitants de Taïti et des îles adjacentes s'en nourrissent pendant huit mois de l'année, et pen- dant les quatre autres mois, c'est-à-dire de septembre à décembre, époque où l'arbre fleurit et mûrit ses fruits, ils mangent une sorte de pulpe cuite préparée encore avec ses fruits. On dit que les fruits de trois arbres suf- fisent pour nourrir un homme pendant une année. Ce n'est pas le seul avantage que l'on retire de l'Arbre à pain; son écorce intérieure est formée de fibres extrê- mement tenaces, et l'on s'en sert pour tisser des étoffes dont les habitants se font des vêtements.

Une autre espèce moins intéressante, d'abord placée dans ce genre, est l'Artocarpus integrifolius. Mais cette espèce, qui porte exclusivement le nom de Jaquier dans les colonies, est devenue le type du genre *Sitodendron* de Banks, sous le nom de *Sitodendrum caut- flavum*. Elle est figurée dans Rhéede, Roxburgh et Gartner, V. Sitodier.

**JAR**. ois. Nom vulgaire de la Poule. V. Coq.

**JARACATIA**. bot. Ce nom se rapproche beaucoup de celui de Jacarata* dont par Pison à une plante épi- neuse du Brésil, laquelle paraît être une espèce du genre *Opuntia*. Maregraaff s'en est servi pour désigner une plante également épineuse, mais dont les feuilles sem- blent être digitées. D'après les caractères qui lui sont attribués, on présume qu'elle a quelque affinité avec le Papayier, *Carica Papaya*, L.

**JARAVÉA**. bot. Ce nom a été donné par Seopoli et Necker aux espèces de Mélatomes dont le fruit est bac- cifère à deux ou trois loges. V. *Mélatome*.

**JARAVE**. bot. Genre de Graminées, décrit sous ce nom par Ruiz et Pavon, est une véritable espèce du genre *Sipha*.


**JARDIN DE BOTANIQUE.** Hortus botanicus. L'étude des plantes, la propagation de celles qui par leur uti- lité ou leur beauté contribuent au bonheur ou aux jouis- sances de l'homme civilisé, ont dû leurs plus grands progrès à l'établissement des Jardins de botanique. Mais il fallait que la botanique fût élevée au rang de science pour qu'on eût l'idée de cultiver, dans un même lieu, le plus grand nombre possible d'espèces diverses, dont l'étude servit à l'enseignement, indépendamment des avantages qu'on pouvait en tirer sous le rapport de l'utilité et de l'agrément.

Quoique les arts, dans l'antiquité, eussent en général atteint une haute perfection, celui de la culture des plantes était resté fort en arrière. Les Jardins des Grecs et des Romains se réduisaient à des potagers destinés à
la culture des plantes culinaires, à de grands vergers pour celle des arbres fruitiers, ou bien c'étaient des bosquets plus enchanteurs à leurs yeux, par la verdure et la fraîcheur des ombragés, que par la variété et la beauté des arbustes qui y croissaient. Trop de soins d'ailleurs étaient nécessaires aux anciens, et trop peu de connaissances leur étaient acquises pour qu'ils en fussent essayé de naturaliser les plantes des climats chauds, lors même qu'ils auraient pu se les procurer par leurs fréquentes communications avec les peuples de l'Afrique, de l'Asie-Mineure et des Indes-Oriентales.

Cependant leur goût pour les belles fleurs était possédé souvent jusqu'à l'excès. On dit que le sénat romain eut nécessaire de réprimer par des lois, la passion dont les citoyens s'arrêtent pour les couronnes et les guirlandes. On dit aussi que sous les empereurs dont la lâcheté et la mollesse égalaient la cruauté, les Romains, imitateurs de leurs tyrans, ne se contentaient plus de ces tresses de fleurs, mais qu'ils les entassaient dans leurs halls et leurs appartements comme pour se procurer une sorte d'ivresse. Il y a lieu de croire que ces fleurs étaient celles des champs, si nombreuses et si brillantes sous le beau ciel de l'Italie, ou bien qu'elles appartenaient à quelques espèces seulement, cultivées en grand pour l'usage des Sybarites de cette époque. Pline, en effet, citant les plantes cultivées dans les Jardins de son temps, ne parle, à propos de fleurs d'ornement, que de Roses et de Violettes. Dans les peintures brillantes, que les poètes ont tracées des fameux Jardins des Hespérides, de Sérimarins et d'Alcimots, ils n'ont point dit, pour en augmenter les délices, qu'ils fussent embellis de fleurs, et tout fait présumer que ces Jardins n'étaient que des retraites ombragées, arrasées de ruissèus et décorées de divers monuments.

Le nombre des plantes cultivées soit pour l'ornement, soit pour l'utilité, ne s'augmenta pas en Europe durant toute la période barbare du moyen âge. Mais au treizième siècle, lorsque les Croisés furent obligés d'abandonner aux Sarraïns l'objet de leurs pieuses conquêtes, ils en reçurent, par une sorte de compensation, de légères connaissances, les seules que ces peuples mais ignares voyageurs étaient susceptibles d'acquérir; avec quelques notions d'Horticulture, ils rapportèrent de l'Orient plusieurs graines de plantes utiles (P. l'artic Fagopith), en même temps qu'un certain nombre de fleurs d'ornement qui furent conservées dans les couvents des moines, dont elles charmaient la solitude et l'oisiveté.

Ainsi, pendant que l'Europe ne possédait encore aucun Jardin remarquable par ses cultures, un goût très-vif pour les végitables d'agrément, pour les porteurs de fleurs et pour les arbres fruitiers, dominait chez les Orientaux et surtout chez les Persans. A la vérité, cette passion n'a pas eu d'assez beaux résultats que chez les nations occidentales dont la perfection est un caractère essentiel. Le plus grand plaisir pour les Persans, au rapport de Kempter, est de se retirer dans leurs Jardins, d'en construire de nouveaux jusque dans les lieux les plus écartés, d'en tracer eux-mêmes le plan et de diriger leurs cultures. Mais, de même que les Chinois, peuple éminemment stationnaire dans la civilisation, ils se bornent à cultiver un certain nombre de plantes qu'ils affectionnent, sans ajouter à leurs richesses celles qu'ils pourraient facilement faire venir d'autres climats qui, malgré leur éloignement, ont beaucoup d'analogie avec le leur.

Vers le milieu du seizième siècle, la botanique ayant fait quelques progrès, des Jardins furent consacrés à son enseignement. Mais comme cette science était, pour ainsi dire, fondée dans la médecine, on n'y cultiva d'abord que certaines plantes sur les propriétés vraies ou imaginaires des quelles cette dernière science fondait ses principaux moyens thérapeutiques. Les professeurs, sous le titre de Simplicistes, y démontraient les Simples et en commentaient les vertus d'après Dioscoride. Rarement leur attention se portait sur des plantes qui n'auraient pas eu d'application médicale; mais comme heureusement il régnait une croyance universelle, que chaque plante était douée d'une vertu particulière, on s'efforçait d'en connaître de nouvelles afin de trouver de nouveaux moyens curatifs; et ce fut ainsi qu'un préjugé servit à l'avancement des connaissances en botanique. A cette époque cependant, plusieurs princes ou riches particuliers en Italie se passionnèrent pour la culture des plantes. Ils établirent des Jardins où rien n'était épargné pour se procurer les végitaux les plus rares et les plus beaux. Cet exemple fut suivi par les Allemands, les Belges, les Français et les Anglais qui surpassèrent bientôt les Italiens. Il est même remarquable que la culture des fleurs est maintenant presque entièrement négligée dans cette Italie qui en fut le berceau ainsi que celui des plus belles institutions.

Parmi les Jardins publics que possède la France et qui sont presque en aussi grand nombre qu'il y a de villes un peu considérables, celui de la capitale domine et par sa vaste étendue et par les soins dont il est l'objet de la part d'une savante administration. Cet établissement a reçu, depuis Buffon qui en fut l'intendant, une extension telle qu'on a dû en changer le nom et le décorer du titre de Muséum d'Histoire naturelle. La botanique n'en est plus qu'une partie; mais dirigé par des hommes aussi profonds qu'honoraibles, le Jardin des Plantes de Paris offre tous les moyens possibles d'instruction. De vastes serres y nourrissent en abondance les végitaux des tropiques; une école de botanique y présente plus de six mille espèces disposées suivant les familles naturelles; d'innombrables carrés sont destinés à cultiver les plantes d'ornement, les végitaux utiles, et à reproduire en abondance les nombreuses variétés que la culture a fait naître. C'est de ce Jardin que sont sorties la plupart des plantes remarquables par leur utilité ou leur élégance. Le Cafeyer qui fait la richesse des Antilles, les Robinsons, les Érables, les Pavias, les Marronniers, en un mot presque tous les arbustes qui décorent les bosquets, ont encore leurs vieux pères dans quelques coins du Jardin des Plantes de Paris. Les arbustes de la Nouvelle-Hollande et de l'Amérique septentrionale y ont singulièrement prosperé. Plusieurs sont cultivés en pleine terre et ne semblent pas beaucoup souffrir de l'inclémence des saisons. Parmi les plantes des pays chauds, il en est même quelques-unes qui ont réussi bien au delà de ce qu'on
avait lieu d'espérer, car jamais, dans leur patrie, elles n'atteignent d'aussi grands développements. Tels sont les *Cactaceae* placés devant l'Amphithéâtre, le *Cactus Peruvianus* pour lequel on a construit une maison, le Cédre du Labyrinthe, etc., etc.

Le Jardin de Montpellier, ainsi que de Paris, a l'avantage de nourrir également des plantes très-rares; et l'on peut en dire autant de tous les Jardins publics des autres villes de France, qui entretiennent le zèle de la science chez quelques amateurs et la propagent jusque dans les classes inférieures.

En Angleterre, les Jardins publics ne sont pas nombreux, mais en revanche les établissements particuliers, d'une grande somptuosité, ont beaucoup contribué à répandre dans ce pays le goût de l'horticulture. L'Allemagne, la Belgique et la Hollande ne le cèdent point à la France et à l'Angleterre, quant au nombre et à la beauté des Jardins, soit publics, soit particuliers. On doit placer, en première ligne, le Jardin de Berlin, qui est probablement le plus riche en espèces de tous les Jardins publics. D'après la première partie du *Catalogue* publié par Link, il est à présumer que le nombre s'en élève à près de douze mille. Ce serait encore plus qu'en Angleterre où, si l'on s'en rapporte au Catalogue de Sweet pour tous les Jardins des environs de Londres, le nombre est à peu près de onze mille. Le Jardin de Bruxelles est surtout remarquable par la magnificence des serres et par les soins qui président à la culture des espèces rares et exotiques. La Hollande, en raison de la passion que ses habitants ont toujours eue pour les fleurs, a possédé de tout temps des Jardins splendides, qu'enrichissaient continuellement les relations de ce peuple marchand avec tout l'univers et surtout avec les Indes-orientales et la Chine. Aussi les Jardins de Leyde et d'Amsterdam peuvent-ils être considérés comme les pépinières de tous les autres Jardins du continent. Dans le grand nombre de Jardins particuliers, qui se remarquaient en Hollande, il en est un qui a acquis une grande célébrité par la publication d'un des premiers ouvrages de Linné; c'est celui de Clifton à Horticamp près Harlem. L'Allemagne est de toute l'Europe, la partie où la Botanique élémentaire est le plus universellement répandue. Elle doit cette supériorité d'instruction préliminaire à ses nombreuses universités qui toutes sont pourvues de Jardins publics, destinés à la démonstration des plantes par des professeurs spécialement chargés de ce soin. Indépendamment de ces Jardins universitaires, un grand nombre de princes et de riches particuliers ont fondé des Jardins plus ou moins remarquables. Dans celui de Schenbrunn, l'Empereur François Ier poussa au plus haut degré le luxe et l'art de la culture des plantes étrangères. Les dépenses qu'il fit pour l'enrichir de plantes exotiques, furent excessives. De très-grands arbres, des Palmiers, furent expédiés des Antilles par Jacquin, sur un vaisseau frété express, puis transportés avec toutes les précautions imaginables de Livourne à Schenbrunn. L'ouvrage publié par Jacquin, sous le titre d'*Iuritus Schoenbrunnensis*, répond bien par le luxe qu'on y a déployé, à la magnificence du Jardin dont il fit connaître les productions.

Quelqu'autre que soit le climat des contrées septentrionales de l'Europe, la culture des plantes exotiques n'y a pas néanmoins été négligée. En Suède, sous la direction de Linne, le Jardin d'Uppal fut un des plus florissants de son époque. Dans le Danemark, celui de Copenague a été, vers ces derniers temps, considérablement enrichi par les soins de Hornemann, et par les envois du docteur Wallich, La Russie, dont la civi-

Les pays méridionaux de l'Europe où l'horticulture a pris naissance, sont aujourd'hui fort en arrière, si on les compare aux contrées septentrionales. Ainsi les Jardins d'Italie ne pourraient entrer en parallèle avec ceux de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Cepen-
dant celui de Naples est remarquable par la beauté de certaines plantes exotiques, qui paraissent n'y pas beaucoup souffrir de leur transportation.

Le Jardin de Madrid, celui de Coimbre en Portugal, étaient naguère très-florissants; on leur doit la propa-
gation d'une foule de végétaux curieux de l'Amérique méridionale et du Mexique, végétaux qui font aujourd'hui les ornements des parterres somptueux du riche, de la chaumiére du pauvre et de la modeste croisée de l'artisan; tels sont, entre autres, le *Dahlia* et le *Cobea*.

Nous venons de passer rapidement en revue les prin-
ceptaux établissements de l'Europe. Il en est encore de très-considérables que nous désirerions mentionner ici, mais cette énumération nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes prises. C'est ce motif qui nous empêche de parler des Jardins de botanique fondés par les Européens dans leurs élo-
qunes américaines, asiatiques et africaines; de ceux de l'Ile-de-France, de Calcutta, de Pondichéry, de Cayenne, de Botany-Bay, du cap de Bonne-Espérance, de Ténérife, de Mexico, de Philadelphie, etc. D'ail-
leurs nous n'avons sur ces établissements que des do-
uments inconstants, si ce n'est pour celui de Calcutta qui, suivant les rapports des voyageurs, n'a pas son pareil dans tout le globe. Voici ce qu'en dit Leschenault dans une lettre en date du 50 novembre 1819, adressée au professeur de Jussieu. « Ce Jardin, situé sur les bords du Gange, a plus de deux lieues de tour; le sol en est d'une grande fécondité. Le docteur Wallich, qui le dirige, reçoit tous les moyens de l'enrichir, et il y met toute son application. Le nombre des personnes attachées au Jardin est de trois cent quarante-cinq. Il a des collecteurs sur tous les points de l'Inde, qui lui envoient des semences, des plantes vivantes et des plantes sèches. Il possède une belle bibliothèque; quatu-
terze dessinateurs sont sans cesse occupés à augmenter
la collection des dessins coloriés, qui est sans doute une des plus complètes et des plus belles qui existent. Ces dessins sont d'un grand format et d'une rare perfection.

Après l'aperçu que nous venons de donner sur les Jardins de botanique existants, il est convenable d'offrir quelques considérations sur les modifications qu'on doit apporter dans la disposition de chacun d'eux, d'après la nature de leur institution et l'étendue qu'on veut leur assigner. En instituant des Jardins de botanique, les anciens avaient pour but presque exclusif, de procurer la connaissance des plantes médicinales. Guy de La Brosse, qui fit paraître en 1641 le Catalogue du Jardin des Plantes de Paris, dit expressément que ses fonctions étaient d'administrer par charité des plantes aux malades, et d'enseigner leurs vertus à plus de deux cents écoliers accourus de toutes les provinces.

Ce médecin annonçait pourtant la culture de beaucoup d'espèces nouvelles des Indes, lesquelles (suivant ses expressions) il fallait connoître par la vue avant que la main ne les metât de leur application. Que si vous hochez la tête, ajoutez-vous, pour ne savoir pas les propriétés, attendez que l'expérience les ait découvertes, et puis on vous les enseignera. Ces derniers réflexions prouvent que le Jardin des Plantes de Paris fut, dès son origine, consacré à la science lors même qu'il avait pour but apparent d'être uniquement desti- née à secourir les malades. Aujourd'hui, il n'y a plus de spécialité absolue dans l'établissement des Jardins de botanique; on veut que la science des végétaux profite, aussi bien que la médecine et les arts, des travaux de l'horticulture. Peut-être pourrait-on reprendre aux fondateurs modernes de donner dans un autre excès, de vouloir atteindre une perfection que les cir- constances locales ne leur permettent pas d'espérer.

En agissant ainsi, ils restent, d'une part, toujours au-dessous des nécessités de la science, et de l'autre, ils priment les végétaux importants des soins qu'ils prodiguent à des plantes à peu près inutiles.

Dans une grande capitale, où les trésors de l'État ne sont point épargnés pour tout ce qui tend à son embellissement, la plus grande extension doit être donnée à un Jardin de botanique, pourvu que son administration en soit confiée à des professeurs instruits et à des jardiniers intelligents, chez lesquels cependant l'abandon des objets ne soit pas une source d'erreurs et de confusion. Mais il est nécessaire que le directeur du Jardin de botanique d'une ville peu considérable, modère son ambition; il ne faut pas qu'il s'imagine l'em- porter sur les grands établissements, pour la culture de toutes les espèces par exemple, de tel genre, quand il sera privé des représentants d'une foule d'autres genres dont la connaissance est presque indispensable à celui qui veut étudier la botanique; car on ne doit pas perdre de vue que l'enseignement de la science est le principal objet de l'institution. Cette passion pour la culture d'un seul genre est au contraire très-lolable dans les établissements particuliers. C'est celle qui enrichit la science d'espèces nouvelles, ou ce qui vaut mieux encore, qui porte la lumière dans le chaos des grands genres, sépare les espèces confusionément réunies, et rassemble celles que l'arbitraire ou l'ignorance avaient disjointes.

Lorsque les Jardins publics sont affectés à des établissements spéciaux, comme ceux des écoles de médecine et de pharmacie, des hôpitaux d'instructions de la marine ou de la guerre, ils doivent être régis sous le double point de vue de l'enseignement des principes de Botanique et de la connaissance approfondie des plantes usuelles. C'est ici qu'il serait important de s'attaquer préférablement à la culture, non seulement des espèces utiles, mais de celles qui sont nuisibles, et surtout d'apporter le plus grand soin dans leur détermina- tion. Le nombre de ces plantes est d'ailleurs assez considérable pour que leur étude suffise aux besoins de l'enseignement éle- mentaire.

Avant de terminer cet article, nous devrions peut-être, énumérer les avantages que la science des végétaux et l'économie publique ont retirés des Jardins de botanique; mais chacun de nos lecteurs a déjà présenti et apprécié ces avantages. Nous aurions voulu présenter quelques observations sur le régime intérieur de ces établissements, si nous n'avions réfléchi que ces observations ne pourraient être générales et qu'elles devraient se modifier suivant une foule de circonstances variables d'un pays à un autre, et trop nombreuses, par conséquent, pour que nous puissions les indiquer ici.

JARDINIER. ons. L'un des noms vulgaires de l'Orto- lan. V. BRIANT.

JARDINIERE. ins. Le Carabe doré, la Courtilière et d'autres insectes qui attaquent les racines potagères, soit à l'état parfait, soit à celui de larves, portent vulgairement ce nom dans la plupart des départements de la France.

JARDINIERE. moll. Synonyme vulgaire d'Helitox hort-ensis.

JARET. pois. L'un des noms vulgaires du Sparus Mena, L. V. SPARE.

JARGON. min. V. ZIRCON.

JARNOTE. dot. V. ÉNÔTE.

JAROSSE. dot. Nom vulgaire de la Gesse chiche, Lathyrus cicera. V. GESSE.

JARRA. dot. L'un des noms vulgaires du Genêt et de la Gesse cultivée.

JARRÉ. 2001. Nom que l'on donne à des poils longs, gros et durs, nuisants et droits, qui perçent à travers la fourrure de certains quadrupèdes et notamment de la laine des âneaux de race commune.

JARRÉTIÈRE. pois. V. LÉPÔTOXE.

JARRI-NÉGRIER. dot. Synonyme vulgaire de Quer- cena Toza, espèce du genre Chene.

JARRUS. dot. L'un des noms anciens de l'Arum ma- culatum, L. V. GOET.

JARS. ons. On appelle ainsi communément le mâle de l'Oie domestique. V. CANTARD.

JARUBA. dot. Synonyme de Céropée. V. ce mot.

JASERAN. dot. Ancien synonyme d'Orange vraie.

JASEUR. Bombycicéa. ons. Genre de l'ordre des Omnivores. Caractères : bec court, droit, élevé; mandibule supérieure dentée, faiblement arquée vers l'extrémité; narines placées à la base du bec, ovoides, re-
Les oiseleurs avaient confondu successivement parmi les Merles, les Pie-Grièches et les Cotingas, les trois seules espèces qui, jusqu'à présent, composent tout ce genre. Quoique la séparation eût été depuis longtemps indiquée par Schwenckfeld, elle n'a été faite que récemment par Vielliot; Temminck et Cuvier l'ont ensuite confirmée en l'adoptant. D'après le nom latin imposé à ce genre, il semblerait que les Jaseurs fussent faire une consommation habituelle de Lépidoptères nocturnes et autres insectes ailes; cependant ils ne les chassent que lorsque leur nourriture favorite, qui consiste en baies et en fruits, vient à manquer absolument. Les Oiseaux sont voyageurs, et quoique l'on eût appelé Jaseur de Bohême l'espèce européenne, on ne la trouve pas plus fréquemment dans ce pays que partout ailleurs, sous la même latitudine; il paraît qu'elle réside de préférence et plus longtemps dans les contrées septentrionales, qu'elle s'y occupe de sa reproduction dont les détails sont encore peu connus; elle ne quitte ces lieux que lorsqu'un excessif abaissement de température en rend le séjour inhabitable, et c'est à ces intempéries locales que nous devons de voir accidentellement ces jolis Oiseaux dans nos provinces tempérées. Quoique l'on assure que les migrations des Jaseurs nous amènent ordinairement leurs cœurs en troupeaux si nombreux que le ciel en paraît obscurci, jamais nous n'avons eu ces troupeaux se composer de plus de cinq ou six individus; du reste, il ne serait pas impossible que, dans les pays du Nord, ces Oiseaux aient des mœurs plus sociables, et il est même assez probable que les forêts boréales, formées d'arbres résineux, dont quelques espèces offrent en abondance des fruits charmants, sont des points de réunion pour les Jaseurs qui peuvent encore ne renoncer à la vie sociale que lorsqu'une circonstance fortuite contrarie totalement leurs habitudes, et les oblige à se disperser. Le nom français, donné à ces Oiseaux, n'est pas plus heureux que le synonyme latin; en effet, il semblerait que les Jaseurs se fissent remarquer par un capuchon soutenu; cependant leur prétendue jaserie se borne à un petit cri, à un gazouillement très-ordinaire, qui n'est pas plus souvent répété que celui des autres Oiseaux. Peut-être ce gazouillement, plus accentué en temps des amours, éprouve peu d'obstacle et d'aucun auteur ne parle, aura-t-il paru à plusieurs observateurs une sorte de caquetage, en raison du nombre d'Oiseaux réunis qui le faisaient entendre simultanément. C'est sur quoi nous n'avons pas été à même de nous éclairer. Quelques auteurs prétendent aussi que ces Oiseaux sont un excellent gibier; il est possible que, dans les contrées où ils sont aussi communs que les Merles et les Grives le sont ici, leur chasse présente les mêmes avantages.
leurs fleurs disposées en capsules globuleux, environnées, à la base, d'un involucre polyphylle, dont les folioles sont quelquefois disposées sur deux rangs. Chaque fleur offre un calice soutenu par sa partie inférieure ou son tube, avec l'ovaire qui est infère, ayant son limbe découpé en cinq divisions étroites; une corolle monopétale, fendue presque jusqu'à sa base en cinq lanières étroites, linéaires et dressées; cinq étamines inérrées tout à fait à la base de la corolle, beaucoup plus courtes qu'elle, ayant les files grêles et dressés, et les antherès à deux loges bilobées à leur base où elles sont légèrement soudées entre elles. L'ovaire est infère; il offre, dans sa coupe transversale, deux loges contenant chacune un très grand nombre d'ovules attachés à deux trophospermes hémisphériques, placés sur le milieu de la cloison. Le style est long, renflé dans sa partie supérieure où il se termine par un stigmate allongé, glanduleux, velu et bilobé. Le fruit est une capsule globuleuse, couronnée par les lobes du calice, s'ouvrant seulement par son sommet, au moyen d'une fente transversale. Trois espèces de ce genre croissent en France, savoir: Jasione montana, L., très-commun dans les lieux secs et salhonneux, aux environs de Paris; Jasione perennis et Jasione humilis, l'un et l'autre vivaces. JASONIDÉES. Jasioneæ. nat. Famille de plantes distrait des Campanulacées par Dumortier, et qui ne comprend que le seul genre Jasione. Elle se distingue des Campanulacées par ses étamines syngénées, son fruit uninomial, et ses fleurs capilaires, caractères que la rapprochent des Santorrhéides, dont elle diffère par son fruit polysperme.

JASUS. ins. Espèce européenne de Lépidoptères diurnes du genre Satyre. V. ce mot.

JASME. nat. Synonyme d'Androsace villosa, L.

JASMIN. Jasminum. nat. Ce genre de la Diandrie Monogyne, L., forme le type de la famille des Jasminées. Les auteurs modernes y réunissent le genre Mogorum de Jussieu, qui n'en différe que par le nombre des divisions du calice et de la corolle. Les Jasmins, dont on compte aujourd'hui au moins une quarantaine d'espèces, sont des arbustes quelquefois sauveteux et grimpants, originaux des Indes-Orientalies, d'Afrique, de la Nouvelle-Hollande ou du littoral de la Méditerranée. Leur feuilles sont opposées, très-rarement alternes, simples ou composées. Leurs fleurs, qui généralement répandent une odeur agréable, sont blanches, quelquefois jaunes ou roses, pédonculees ou placcées soit à l'aiselle des feuilles, soit à l'extrémité des rameaux. Chaque fleur offre l'organisation suivante: un calice monosépale, turbiné, à cinq ou huit divisions plus ou moins allongées, quelquefois très-courtes (Jasminum odoratissimum); une corolle monopétale, hypocratéiforme, à tube long et grêle, à limbe plan, à cinq ou huit lobes, d'abord emboîtés les uns dans les autres et tordus en spirale avant l'épanouissement de la fleur; deux étamines sessiles, attachées à l'intérieur du tube; un ovaire libre, presque globuleux, à deux loges contenant chacune deux ovules suspendus et apposés. Le style est ordinairement long et grêle, terminé par un stigmate renflé et bilobé. Le fruit est une baie profon-
feuille supérieure, et formant au sommet des rameaux une sorte de corymbe étalé en panache. Le Jasmin roulé se plait dans une terre subtile et convenablement entretenue ; on le multiplie aisément par le marcottage des branches inférieures, qui sont bien enracinées au bout de la seconde année. On peut aussi essayer le moyen de la greffe sur le Jasmin officinal ; mais il arrive assez ordinairement que le sujet, par ses rejets, emporte la sève de la greffe, qu’insensiblement elle-ci dépérit et finit par sécher. On peut aussi recourir aux boutures, mais on a observé qu’elles épon-vaient beaucoup plus de difficultés dans leur reprise, que celles de toutes les autres espèces de Jasmin ; enfin il faut en ménager la taille qui ne doit porter que sur les bois gourmands trop élevés.


**Jasmin à grandes fleurs.** Jasminum grandiflorum, L. Cette belle espèce, qui vient de l’Inde et qu’on désigne vulgairement sous le nom de Jasmin d’Espagne, a beaucoup de ressemblance avec la précédente. Comme elle, c’est un sous-arbrisseau à rameaux longs et flexibles. Ses feuilles se composent de sept folioles ovales-obustes ; les trois supérieures souvent confluentes par leur base. Les fleurs sont beaucoup plus grandes que dans l’espèce précédente, blanches en dedans, rouges à leur surface externe ; les lobes de la corolle sont obovales-obustes. Ces fleurs répandent une odeur très-agréable. On cultive aussi cette espèce en Provence pour en retirer le principe aromatique. Le Jasmin d’Espagne se multiplie en le greffant en fente sur le Jasmin ordinaire.

**Jasmin des Açores.** Jasminum Azoricum, L. L’une des plus jolies et des plus agréables espèces de ce genre ; elle forme un buisson de trois à quatre pieds d’élévation, dont les rameaux sont garnis de feuilles opposées, composées de trois folioles cordiformes, grandes, glabres, d’un vert agréable et luisantes à leur face supérieure. Les fleurs sont blanches et forment des bouquets à la partie supérieure des ramifications de la tige. Ce Jasmin, qui demande à être rentré dans l’orangeraie, se multiplie de graines et de marcottes.

On cultive encore plusieurs autres espèces de ce genre ; telles sont les Jasminum humile d’Italie, Jasminum volubile du Cap, Jasminum mauritianum de l’île de France, Jasminum gentiliculatum des îles de la mer du Sud ; Jasminum triumfians, etc., etc.

Le nom de Jasmin a été étendu, par des voyageurs peu instruits et par des jardiniers, à d’autres arbustes qui n’ont aucun rapport, comme le Lycium afrum, ou qu’on appelle Jasmin d’Afrique ; le Gayac, Jasmin d’Amérique ; le Plumeria rubra, Jasmin en Amérique ; le Philadelphus coronarius, Jasmin nattard ou blanc ; une Clématite et le Lilas, Jasmin bleu ; le Gardenia Florida, Jasmin du Cap ; le Bignonia radicans, Jasmin de Virginie, etc., etc.

**Jasmin DE MER.** Polyth. Quelques marchands d’objets d’histoire naturelle donnent ce nom au Millépore tronqué. V. Millépore.

**Jasminées.** Jasminum rot. Famille extrêmement naturelle, appartenant à la classe des plantes dicotylédones monopétales hypogynes, et que l’on peut caractériser de la manière suivante : les fleurs sont généralement hermaphrodites, excepté dans le seul genre Frêne où elles sont polygames. Le calice est monosépalé, tourné dans sa partie inférieure, divisé en quatre, cinq ou huit lobes ; la corolle est monopétale, régulière, à quatre, cinq ou huit lobes, tantôt incontinent et légèrement tordus, tantôt se touchant seulement par les bords avant leur épanouissement ; quelquefois elle est feuillée jusqu’à sa base, de manière qu’elle est formée de quatre à cinq pétales distincts (Chionanthus). Elle manque quelquefois entièrement ainsi que le calice (Fraxinus, Adélia ligustrina). Les étamines sont généralement au nombre de deux, insérées à la corolle, ayant leur filet court et leur anthère intorse, à deux loges, s’ouvrant par un sillon longitudinal. L’ovaire est libre, sessile au fond de la fleur, à deux loges soutenant chacune deux ovules suspendus, c’est-à-dire naissant de la partie supérieure de la cloison etendants dans la loge. Le style est simple, terminé par un stigmate hilobé. Le fruit offre d’assez grandes différences dans les différents genres par suite d’artefacts presque constants. Il est tantôt sec, déchirent ou indéchirent, à une seule ou à deux loges, qui contiennent une ou deux graines ; ou bien il est charnu, à une ou à deux loges quelquefois osseuses. Les graines se composent d’un tégument propre, membrueux, mince ou quelquefois épais et charnu, d’un endosperme blanc, charnu ou légèrement coré, quelquefois très-mince et comme membrueux, et d’un embryon dont la radicule cylindrique, quelquefois très-courte, correspond au hile. Les Jasminées, telles qu’elles ont été circonscrites par Jussieu, sont des arbustes, des arbrisseaux
ou même de très-grands arbres dont les feuilles, généralement opposées, très-rarement alternes, sont simples ou composées. Les fleurs sont ou placées à l’aiselle des feuilles ou formant des grappes pyramidales à l’extrémité des rameaux.

Jussieu (Gener. Plant.) avait formé deux sections dans sa famille des Jasminées, suivant que ses genres ont le fruit sec et capillaire ou charnu. À la première de ces sections appartiennent les genres Nyctanthes, Lilac, Hebe et Fraxinus ; à la seconde, les genres Chionanthus, Olea, Phillyrea, Mogorium, Jasminum et Ligustrum.

Ventenat (Tableau du Règne Vég.) fit deux familles distinctes des deux sections établies par Jussieu. Il nomma Lilacées celle qui renferme les genres à fruit capillaire, et retint le nom de Jasminées pour celle dont les genres ont le fruit charnu.

Link et Hoffmannegg, dans leur Flore du Portugal, firent une famille des Oléinées, dont le genre Olea devint le type. Cette famille fut adoptée et mieux caractérisée par R. Brown (Prodr. Flor. Nor.-Holland.) qui ne laissa parmi les Jasminées que les seuls genres Nyctanthes et Jasminum, réunissant à ce dernier le genre Mogorium de Jussieu. Mais Richard a prouvé (Mém. de la Soc. d'Hist. nat., t. 11) que ces deux familles ne sauraient être séparées l'une de l'autre, et qu'elles n'en forment réellement qu'une seule, ainsi que l'avait établi l'illustre auteur des familles naturelles. En effet, les caractères que l'on a donnés pour distinguer ces deux groupes sont erronés. Ainsi on a dit que, dans les Jasminées, les loges sont monopériques et les graines dressées, tandis qu'elles sont dispersées et que les graines sont suspendues dans les Oléinées. Mais il est certain que, dans l'ovaire des Jasminées, on trouve deux loges contenant chacune deux ovules renversés, aussi bien que dans les Oléinées. L'endosperme, que l'on avait dit manquer dans les Jasmins, y existe toujours, quoiqu'il soit plus mince, et dans l'un et l'autre groupe, la pointe de la radicule est constamment dirigée vers le hile, c'est-à-dire vers la base de la graine. Il n'existe donc aucune différence marquée entre les Oléinées et les Jasminées, qui doivent être réunies en une même famille. Les genres qui forment la famille des Jasminées peuvent être partagés en deux sections, suivant que leur fruit est sec ou charnu.

1re section. — Fruit sec.

(Lilacées, Vent.)


1er section. — Fruit charnu.

(Jasminées, Vent.)


Jasmiinet. bot. Synonyme vulgaire de Bignonia sempervirens. V. Bigone.

Jasminoides. bot. V. Cestreau.

Jasminum. bot. V. Jasmin.

Jasione. Jasione. bot. Sous-genre du Pulicaria, de la section des Ialinées-Prototypes, établi par Cassini, et dont voici les principaux caractères : involucre composé d'écalles imbriquées et linéaires ; réceptacle plan, fovéolé ou alvéolé ; calathide dont le disque se compose de plusieurs fleurs régulières, hermaphrodites, et la couronne de demi-fleurs sur un seul rang, en langettes et femelles ; ovaires bipédés, surmontés d'une aigrette double : l'externe courte, composée de poils distincts, l'intérieure longue, composée de poils inégaux et légèrement plumeux. L'espèce qui peut être considérée comme type de ce sous-genre, a été nommée par l'auteur Jasonia radilata ; c'est l'Erigéron tuberosus, L., ou Inula tuberosa de la Flore française. Cette plante croît dans les montagnes du midi de la France. Une seconde espèce a été ajoutée à la précédente sous le nom de Inula discoida.

Jaspe. min. Quartz Jaspe de Haüy. Substance résultant du mélange de la matière quartzique avec différentes matières colorantes, ayant une casse terne et compacte et des couleurs plus ou moins vives, jointes à l'opacité. Les variétés rouge et jaune doivent leurs couleurs à l'oxyde et à l'hydroxyde de Fer ; la variété verte est colorée tantôt par l'oxyde de Nickel et tantôt par la Chlorite ou le Diabase ; d'autres sont redévises de leurs teintes à des matières argileuses. Les Jaspes noirs ou Phalinites doivent la leur à l'Anthracite. Les Jaspes sont susceptibles de polir et s'emploient dans les arts d'ornement et de bijouterie. — On trouve ces substances dans les terrains anciens, en forme de couches de peu d'épaisseur, divisées par les fissures naturelles en fragments à peu près rhomboïdals. Elles sont quelquefois mêlées de Manganèse oxydé et d'Argile, et se décomposent lorsqu'il y a surabondance de Fer et de Manganèse. — On trouve aussi du Jaspe dans les terrains modernes, mais seulement en amas et non en couches. Il s'y rencontre ordinairement dans les Argiles sublamineuses ou les sables argilifères. On a distingué par des noms particuliers les différentes variétés de Jaspe, d'après les couleurs qu'elles présentent, surtout lorsqu'elles sont taillées.

Jaspe agathé. Mélange de Jaspe et d'Agathé dans le même morceau.

Jaspe Égyptien, ou Caillou d'Égypte, offrant des bandes contournées d'un brun foncé sur un fond d'un jaune brunaire. On le trouve sous la forme de cailloux roulés dans le désert, à l'est du Caire.

Jaspe fleuri, offrant des taches et des mélanges de plusieurs couleurs, parmi lesquelles le vert domine.

Jaspe onyx et Jaspe rubane. Compôsé de bandes successives diverses colorées, tantôt circulaires et tantôt parallèles.

Jaspe panaché. Mélange de couleurs distribuées sans ordre.

Jaspe porcelaine ou Porcellanite. Thermolithe jaspoidé, Haüy. Substance ayant l'apparence d'un Jaspe, mais qui est d'une autre nature. C'est une matière argileuse, qui a été altérée par le contact des roches pyrogiènes.

Jaspe sanguin. Jaspe ou plutôt Agathé d'un vert obscur dont le fond est parsemé de petites taches d'un rouge foncé, V. Héliotrope.
JASPE SCHISTOïDE, JASPE NOIR OU PHTANITE, II. Colore par l'anthracite. Il fournit des Pierres de Touché qui ne sont pas très-estimées, à cause de leur trop grande dureté.

JASPÉ. Jaspisdenus. C'est à dire mélange de plusieurs couleurs disposées par petites taches.

JASPOPALE. min. Même chose que Opale. V. ce mot.

JASSE. ins. V. JASSE.

JASSE. Jassa. crust. Genre de l'ordre des Amphipodes, famille des Crevettes, établi par Leach qui lui assigne pour caractères : antennes inférieures beaucoup plus longues que les supérieures, avec le pédon- cule de quatre articles; dernier article des pieds simple; yeux sans saillants. Les autres caractères se rapportent à ceux des Crevettes. Leach n'admet qu'une seule espèce de Jassa qu'il nomme pulpethla. Elle se trouve sur les côtes d'Angleterre.

JATARON. Jataronis. conca. C'est le nom généri- quique qu'Adamson a proposé (Qon. du Sénégal, pl. 15) pour des Coquilles que Lamarck a réunies sous le nom de Cames. V. ce mot. Le même auteur a nommé Came anuel, Chaena crenulata, l'espèce décrite et figurée par Adamson.

JATOU. moll. Adamson (Coquilles du Sénégal, pl. 9, fig. 21) a ainsi nommé une Coquille du genre Murex; c'est le Murex gibbosus de Lamarck et le Murex Lin- gua verrucina de Chemnitz. V. MUREX.

JATROBDELLA. ann. Nom donné par De Blainville au genre Sangsue. V. ce mot.

JATROPHIA. bot. V. MÆRZ.

JAUGE. bot. Synonyme vulgaire d'Ulex Europaeus. V. AJON.

JAUMEA. bot. Le genre ainsi nommé par Persson est le même que le genre Kleina, décrit précédemment par Jussieu. V. KLEINE.

JAUNEAU. bot. L'un des noms vulgaires de la Fi- caire.

JAUNE ANTIQUE. min. Sorte de Marbre employé par les anciens. V. MARRE.

JAUNE DE MONTAGNE. min. Espèce d'Ocre. V. ce mot.

JAUNET. pois. Nom vulgaire du Doré, espèce du genre Cheillion. V. ce mot.

JAUNET D'EAU. bot. L'un des noms vulgaires du Xynapha latena. V. NÉNEPHAR.

JAUNGHILL. ois. Espèce du genre Tantale. V. ce mot.

JAUNETTE. bot. V. BLANCHE.

JAUSSARD. ois. Nom vulgaire du Rouge-Gorge. V. SYLVE.

JAVARI. MAM. Synonyme de Pécari.

JAVELOT. rept. Espèce du genre Erix. V. ce mot.

JAVUS. pois. Espèce du genre Sidjan. V. ce mot.

JAYET. min. V. LINEITE.

JAYON. ois. Syn. vulgaire de Gaei. V. CORBEAU.


JEANNETTE. bot. Synonyme de Narcissus poeti- cus, l. V. NARCISSE.

JEANNELET. bot. L'un des noms vulgaires du Me- rulius Cantarellus.

JECKO. rept. Pour Gecko. V. ce mot.

JECORARIA. bot. L'un des noms anciens du Marchantia polymorpha, l. V. MARCHANT.

JEFFERSONIE. Jeffersonia. bot. Genre établi par Barton (Act. Soc. Am., 5, p. 55) pour le Podophyllum diphylleum de Linné, et qui fait partie de la fa- mille des Podophyllées et de l'Oncanth Monogyne, L. Ce genre se compose d'une seule espèce, Jeffersonia binata, Barton, loc. cit. cum iione, ou Jeffersonia Bartonis, Michx., ou Jeffersonia diphylle, Persoon. Plante vivace, originaire des vallées ombragées de l'Amérique septentrionale. Ses feuilles sont toutes radicales, longuement pétiolées, subcordiformes, fendues du sommet à la base en deux lobes aigus et un peu obliques; elles sont très-gradées et d'une teinte glauque à leur face inférieure. Les pédoncles radicaux sont simples, dressés, un peu plus longs que les feuilles et unifoliers. Le calice est formé de trois à cinq folioles lancéolées, un peu concaves et caduques; la corolle de huit pétales assez semblables aux sépales du calice. Les étamines, au nombre de huit, opposées aux pé- taux, hypogynes comme eux, ont leurs filets très- courts, leurs anères à deux loges s'ouvrant par une sorte de valve qui s'élève de la partie inférieure vers la supérieure, comme dans les Berbérideres. L'ovaire est libre, allongé, à une seule lobe, contenant un assez grand nombre d'ovules attachés à un tapisson longitudinal. Le style est court, terminé par un stig- mate pelté et à quatre lobes. Le fruit est une capsule ovoïde, terminée à son sommet par une pointe mousse, offrant à l'extérieur une ligne longitudinale, saillante, qui correspond au point d'insertion des graines, et s'ouvrant vers sa partie supérieure par une scissure transversale incomplète.

JEFFERSONITE. min. Variété de Pyroxène augite, découverte dans les États-Unis d'Amérique par le pro- fesseur Cheating.

JEJUNUM. Zool. V. INTESTIN.

JEK. rept. Le Serpent brésilien, mentionné sous ce nom par Bussy qui en rapporte des choses extraordi- naires, paraît être une Cecilia exagérée. V. CECILIA.

JELIN. moll. Adamson (Coquill. du Sénégal, pl. 11, fig. 6) rapporte à son genre Vermet, un tube testace qui semble être une véritable Serpule. Linné l'a placé dans ce genre sous le nom de Sarpina intestinalis. V. SERPULE ET VERMET.

JELSEMINUM. bot. Synonyme de Jasminum, dans quelques botanistes anciens.

JENAC. moll. Nom sous lequel Adamson a décrit une petite espèce de Crépidule que Linné a désignée sous le nom de Patella Gorensis, et qui n'est probablement qu'une variété de la Crépidule unguiforme de Lamarck.

JENITE. min. Même chose que Yeülle. V. ce mot.

JENKINSONIA. bot. Le genre proposé sous ce nom par Sweet, qui l'a formé aux dépens du genre Gera- nium, n'a point encore été adopté par les botanistes.


JERNOTE. bot. Même chose qu'Enote. V. ce mot.

JÉROSE. bot. On a proposé ce nom pour désigner en français le genre Anastatica. V. ce mot.

JÉSES. pois. V. JÉSUS ET ABBE.

JÉSITE. Jenelles. moll. Montfort a placé parmi ses
Polythalames (Conchil., Syst., t. 1, p. 102) un corps adhérent enroulé comme un Spirorbe, mais divisé par plusieurs cloisons. Soldani avait déjà fait connaître ce corps; il est figuré dans le Testacea Microscop. de cet auteur, pl. 50, v. 145, x, également parmi les Polythalames. Quoique l'on sahe aujourd'hui que plusieur especes de Céphalopodes vivent adhérentes à la maniere des Spirorbes, celui-ci en a si bien le port et la structure que l'on doit rester dans le doute jusqu'à ce que des observations nouvelles viennent confirmer ou détruire l'opinion de ces auteurs. On sait d'ailleurs qu'il existe un assez grand nombre de Serpules qui se cloisonnent par suite des accroissements de l'animal; plusieurs Silikaires sont dans ce cas; il n'est donc pas impossible de penser que ces petits corps appartiennent à des annélides qui se sont irrégulièrement cloisonnés.

JESN. MOLL. (Adanson, Coquil. du Sénég., pl. 15, fig. 8.) Synonyme de Cardita crassiscosta, Lamarck.

JESSE. Jeses, post. Synonyme de Chevane, espèce du genre Aile, V. ce mot.

JET D'EAU MARIN. ACAL. Quelques auteurs ont donné ce nom aux Asellides, à cause de l'eau qu'elles lacent lorsqu'on les comprime. Cette eau est quelquefois irritante et produit, dit-on, des pustules ou d'autres éruptions sur les parties du corps qu'elle frappe.

JEUX DE VAN HELMONT. Ludus Helmontii. MIN. Concrétions pierreuses, renfermant dans leur intérieur des prises courtes à quatre pons, qui, brisées, ressemblent à des cubes ou dés à jouer. Van Helmont les avait appelés Ludus Paracelsi, et leur attribuait de très-grandes propriétés. Elles sont composées ou de calcaire marneux gras de fumée, très-compact et même susceptible de polir, ou de Fer carbonaté lithoïde et argileux; et les cristaux calcaires sont souvent ferrifères et magnésiens. On remarque quelquefois dans les interstices des cristaux de Quartz, de Baryte, de Fer spathique, etc. Enfin ces concrétions sont remarquables par la constance de ces particularités et par leur disposition en lits dans les couches d'Argile schisteuse des mines de Houille, et des terrains de Calcaire alpin. V. Concrétions.

JRASEKIA. BOT. L'Anagallistenella, L., a été érigé, sous ce nom, en un genre distinct par Schmid (in Uster. Ann., 2, p. 224); mais ce genre n'a pas été adopté.

JOACHIMA. BOT. Le genre de Graminées ainsi nommé par Tenore, dans sa Flore de Naples, est le même que le Beckmania qui, ayant l'antériorité, ne peut changer de nom. V. Beckmannia.


JOANNETTE. BOT. Nom vulgaire de l'Eouanthe Pimpinelloïde. V. ce mot.

JOCKO. MAM. V. ORANG.

JODAME. MOLL. Deffance, dans le Dictionnaire des Sciences naturelles, a établi ce genre qui semble avoir les plus grands rapports avec les Sphérulites, et qui sera mentionné en traitant de ce genre. V. Sphérulite.

JODE. Jodes. BOT. Le docteur Blume, dans le premier cahier de son Hydregen tot de Flora van Nederland. Ind., a établi, sous ce nom, un genre qu'il désigne comme voisin de la famille des Ménippermées, si toutefois il ne lui appartient pas, et qu'il caractérise de la manière suivante: fleurs dioïques; les mâles composées d'un calice à cinq divisions; corolle divisée en cinq parties; cinq étamines monadelphes à leur base, alternes avec les pétales; anthères insérées au sommet des filaments, biloculaires et déhiscentes latéralement. Les fleurs femelles ont leur calice et leur corolle assez semblables à ces organes dans les fleurs mâles, mais souvent divisées en six parties au lieu de cinq; ovaire simple, ovato-globuleux et monoïerne; stigmate sessile, orbiculé, échancré en rayons. Blume ne décrit qu'une seule espèce: Iode ovale. Jodes ovatis; c'est un arbuste sombrement qui croît à Java, dans les plaines calcaires de cette grande île.

JOELLE ET JOURDARD. OIS. Noms vulgaires de la Foulque macroule. V. ce mot.

JOEL. POST. Espèce du genre Athérine. V. ce mot.

JOBILANS. BOT. Synonyme de Juglans. V. NOTER.

JOHANNA. BOT. Le genre Chuquiraga de Jussieu a reçu de Wildenow ce nouveau nom qui n'a pas été adopté. V. Chuquiraga.

JOHNITE. MIN. Substance nouvelle, découverte par W. Haidinger à Joachimsthal en Bohême, accompagnant des cristaux de Chaux sulfatée aciculaire, et recouvrant des minéraux d'Urane. Les formes cristallines de ce minéral appartiennent au système hémis prismatique. L'auteur a observé seulement deux variétés dont il donne les figures; elles portent l'empreinte d'un octaèdre rectangulaire, dont les angles sont: a sur c = 111°; a sur b = 118°; b sur c = 129°-72°. Les cristaux étant fort petits, le clivage n'est pas facile à observer; cependant on en remarque des traces dans deux directions, une parallèle aux faces a, et l'autre parallèle à un plan qui remplace l'arête commune aux faces b et c. Les faces sont striées parallèlement à quelques-uns des bords d'intersection. Ce minéral a un éclat vitreux; sa couleur est le vert de prè; il est demi-transparent; il est facile à couper, et sa dureté est égale à 2,5; sa pesanteur spécifique est de 5,19; il est soluble dans l'eau et a une saveur plutôt amère qu'astringente. D'après quelques essais chimiques, ce minéral appartiendrait à l'ordre des sels uraniques, et serait composé d'oxyde d'Urane, d'oxyde de Cuivre, d'Acide sulfurique et d'Eau.

*JOHN. Johnius. POST. Genre de Poissons acanthoptérygiens, de la famille des Scénoédés, institué par Bloch aux dépens du genre Scenæae et adopté par Cuvier. Les espèces qu'ils y admettent se distinguent d'entre leurs congeneres par la seconde dorsale qui est très-longue; elles ont en outre seulement la seconde épine anale plus faible et plus courte que les rayons mous qui la suivent. Ce sont des Poissons des Indes, à chair légère et blanche, qui entrent pour beaucoup dans la nourriture des habitants. Les espèces qui font partie du genre Johnius sont: Johnius maculatus, Bl.; Sari-

**Johnite, min.** V. Turquoise.

**Johnius, voir.** V. John.

**Jonsonia, Jonsonia, nom.** Genre de la famille des Asphodélées, et de la Triandrie Monogynie, L., établi par R. Brown (Prodr. Fl. Nov.-Holl., p. 287) qui l'a ainsi caractérisé : périanthe à six divisions égales, pétaloides, marcescents et décidées; trois étamines dont les filaments sont insérés à la base des divisions inférieures du périanthe, dilatés et connus inférieurement; ovaire à loges dispermes, surmonté d'un style filiforme, et d'un stigmate obtus; capsule triloculaire à trois valves qui portent les cloisons sur leur milieu; deux graines dans chaque loge, ayant leur ombilic muni de strophioles; l'une d'elles pendante, fixée au sommet d'une colonne centrale grêle plus courte que la capsule. L'auteur a placé la plante qui constitue ce genre auprès du Borya. Elle en diffère par le port, l'inflorescence et la structure de la fleur, mais elle en rapproche par plusieurs caractères. Cette plante, Jonsonia lupulina, R. Br., croît sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Bourgogne. C'est une herbe vivace, ayant une racine fibreuse, des feuilles distiques, linéaires, dilatées et demi-engainantes à la base. La hampe est très-simple et ne porte vers son sommet qu'un seul épi oblong, dont la forme imite le fruits du Houblon, Humulus Lupulus (d'où le nom spécifique), et qui se compose de bractées imbriquées colorées; les inférieures petites et stériles, les autres unifolaires et persistantes. Les fleurs sont petites, sessiles; chacune d'elles est accompagnée d'une bractée inférieure et latérale.

Le nom de Jonsonia avait été donné à divers genres qui n'ont point été adoptés: ainsi le Jonsonia de Miller rentre dans le Callicarpa de Linné; celui de Necker n'est qu'une division des Solanum; enfin Adamson a nommé Jonsonia le Cedrela, L.
latérales unies par un pétiole partiel et bifurqué, de celles-ci l'intérieur est semblable à l'intermédiaire et l'extérieur est irrégulier, bilobé, à lobe externe plus court; toutes sont d'un vert obscur, marquées de veines et veines réticulées; de chaque aiselle part une vrille qui de distance à autre se contourne en spirale composée d'un assez grand nombre de tours. Les fleurs sont solitaires, axillaires, portées sur un pédoncule strié ou cannél et recourbé. Le calice est supérieur, tubuleux, strié, allongé, d'un vert foncé, découpé à son limbe en cinq divisions d'un brun pourpré; la corolle est campanulée, composée de cinq pétales distincts, canéfilés, avec le limbe découpé en une multitude de fai-

nères profondes, imitant une frange velue sur ses bords; ils sont verts à l'onglet, d'un pourpre obscur vers le milieu, et d'un blanc jaunâtre, pointillé de pourpre aux découpures; le style est épais, verdâtre, couronné par un large stigmate à cinq lobes jaunes. De Madagascar.

JOLITE. 

M. Pour jolite. V. ce mot.

JOMARIN. bot. Pour Jonc-marin, synonyme d'Ulex. V. Jonc.

JOMARBE. bot. V. JOMARBE.

JONC. Juncus. bot. Type de la famille des Joncées, ce genre, tel qu'il a été limité par Adanson et De Candolle, n'est pas le même que le Juncus de Linné; il en diffère par ses feuilles cylindriques et par sa capsule polypérme. Voici quels sont ses caractères: le calice se compose de six sépales écaillieux et glumacés, dispos-

és sur deux rangs; les étamines sont au nombre de six, attachées à la base du calice, quelquefois il n'y en a que trois seulement. L'ovaire est ovoïde, plus ou moins triangulaire, à une ou trois loges incomplètes contenant plusieurs ovules. Le style est simple, ter-

miné par trois stigmates filiformes et veus. Le fruit est une capsule uniloculaire, polypérme, s'ouvrant en trois valves. Les graines sont ovoïdes; elles contien-

nent un embryon basilaire dans un endosperme charnu. Les espèces de ce genre sont vivaces, très-rarement annuelles. Les tiges sont nues ou feuillées, quelquefois articulées, munies de feuilles cylindriques. Les fleurs sont généralement petites et disposées en panicule; râ-

rement elles sont grandes et solitaires. De Candolle a retiré du genre Juncus de Linné, tou-

tes les espèces qui ont les feuilles planes et la capsule uniloculaire, pour en former un genre particulier sous le nom de Luzula. Desvaux, dans le Journal de Botanique, a divisé le genre Juncus de De Candolle en quatre genres, savoir: Marsipospermum qui a pour type le Juncus grandiflorus; Roskovia, le Juncus Magellanicus; Cephalozis et enfin Juncus. Mais les différences sur lesquelles ces genres sont fondés sont trop peu importantes pour que ceux-ci aient pu être adoptés. Dans une Monographie publiée par De Laharpe, de Lausanne, on trouve la description de soixante-dix-

neuf espèces. Réparties sous toutes les zones, dix dit ce botaniste, et à des hauteurs variables, alpines sous l'équateur, préférant les plaines et les montagnes sous la zone tempérée, les diverses espèces de ce genre habitent particulièrement les lieux marécageaux de l'Europe, des deux Amériques et de la Nouvelle-Hol-

lande; quelques-unes n'abandonnent jamais les bords de la mer et des grands lacs; d'autres ne peuvent vivre et se reproduire qu'à côté des glaciers des Alpes et des neiges du pôle; certaines enfin, vraies cosmopolites, se rencontrent partout sous les pas du botaniste. Parmi

les nombreuses espèces actuellement connues, trois seulement habitent indistinctement toutes les zones et tous les climats: ce sont les Juncus communis, maritimus et Buitinus. L'Europe en contient trente et une espèces; l'Amérique méridionale, quatorze; l'Amérique septentrionale, vingt-six; la Nouvelle-Hol-

lande, douze; la Barbarie et les îles Canaries, quatorze; l'Asie, huit; le cap de Bonne-Éspérance, sept; les haut-

es Alpes et la Laponie, dix; enfin quatorze sont com-

munes à l'Europe et à l'Amérique septentrionale.

Aucune des espèces de ce genre n'est cultivée dans les jardins. On fait avec les feuilles de plusieurs espè-

ces et particulièrement du Juncus glucosus, des liens fort employés dans le jardinage.

On a étendu le nom de Junc à des plantes qui n'ap-

partiennent pas à ce genre; ainsi on a vulgairement appelé:

Jonc carré, un Souchet dont la tige présente quatre angles.

Jonc des Chasiers, le Scirpus lacustris.

Jonc à coton ou de soie, les Linaigrettes ou Ériophores.

Jonc d'eau, les Scirpes, Scherhei, etc.

Jonc épineux ou marin, l'Ulex Europaeus.

Jonc d'Espagne, le Spartium junceum.

Jonc d'étang, le Scirpus lacustris, L.

Jonc faux, les Triglochinis.

Jonc fleuri, le Butomus umbellatus, L.

Jonc des îles, le Rotang.

Jonc marin, le Jonc épineux.

Jonc à Mouches, le Seneceio Jacobaeus, L.

Jonc du Nil, le Cyperus Papyrus, L.

Jonc odorant, l'Andropogon Schwanthale et l'Aco-

rus versus.

Jonc de la Passion, la Massette (Typha).

Jonc DE PIERRE. Juncus Lapidus, POLY. Mer-

catii donne ce nom à une Caryophyllle fossile, tandis

que d'autres orthodoxes l'appellent à des Tuba-

pores pétrifiés.

ONCAGINÉES. Juncagineae. bot. Famille naturelle de plantes monocotylédones, à étamines hypogynes, insti-

tuée par le professeur Richard (Mém. Mus., 1, p. 565) pour quelques genres autrefois placés dans la famille polymorphe des Joncs de Jussieu. Les Oncagi-

nées, qui se composent des genres Triglochin, Scheu-

cheria et Lina, peuvent être caractérisées de la manière suivante: les fleurs sont hermaphrodites ou

unisexuées, munies d'un calice ou nus. Dans les fleurs hermaphrodites on trouve ordinairement six éta-

mines à filaments très-courts, à anthères cordoniformes et bilo-

culaires. Le centre de la fleur offre de trois à six pistils réunis en deux ou trois ovules dressés; le stigmate est ordi-

nairement sessile. Dans les fleurs unisexuées, les mâles se composent d'une seule étamine accompagnée d'une
écaille, et les fleurs femelles d’un pistil nu. Le fruit est
un akène ou une capsule renflée et déhiscente, qui con-
tient une ou deux graines dressées. Ces graines se com-
posent d’un tégument propre et d’un embryon dressé,
ayant la même direction que la graine, c’est-à-dire
dont la radicule correspond au hile. Cette petite fa-
meille uniquement composée des genres précités, ha-
bite exclusivement les lieux aquatiques; elle n’off-
fre en général que de petites plantes vivant sur le
bord des étangs et dans les endroits marécageux.
On pourrait considérer l’organisation des deux genres
Triglochin et Schenckheria sous un autre point de
vue, et regarder leurs fleurs comme étant également
unisexuées et monoéques. En effet, dans les espèces de
Triglochin, les six étamines pourraient être regardées
chacune comme autant de fleurs mâles monandres, et
les six pistils comme autant de fleurs femelles. Cette
opinion paraît d’autant plus vraisemblable, que ces
six étamines ne sont pas placées sur le même plan et
qu’il y en a trois plus intérieures et trois plus exté-
rieures. V. les mois Triglochin et Schenckheria.
Les Joncaginées viennent naturellement se placer en-
tre les Nayades et les Alismacées. Elles se distinguent
des premières par leurs graines dressées et leur em-
brayon ayant la même direction que la graine, tandis
que dans les Nayades la graine est renversée et l’em-
brayon a une direction opposée à celle de la graine;
daus les Alismacées, les graines sont suturelles et l’em-
brayon est recourbé en fer à cheval.
JONCÉES. Juncææ. rot. Cette famille, telle qu’elle
a été limitée par De Candolle et plus récemment par
R. Brown (Prodr. Fl. Nor.-Holl., 1, p. 257), appar-
tient au groupe des plantes monocotylédones, à éta-
mines pérygynes, et peut être ainsi caractérisée : fleurs
hermaphrodites, rarement unisèques et monoéques.
Calice profondément divisé en six lanières glumacées,
disposées sur deux rangées. Étamines au nombre de
six, attachées à la base des divisions du calice, quel-
quefois, mais plus rarement, au nombre de trois seuls
lemment qui répondent aux trois divisions du calice.
Ces étamines ont leurs files subulés et leurs anthères à
deux loges. L’ovaire est libre au fond de la fleur. Il
est tanti à une, tanti à trois loges contenant cha-
cune une ou plusieurs graines. Il se termine à son
sommet par un style simple, que surmontent trois stig-
mates filiformes ou un stigmate unique et trilobé.
Le fruit est sec, capulaire, à une ou trois loges, s’ou-
vant en trois valves septilères sur le milieu de leur
face interne. Quelquefois il est indéhiscent et mo-
noisperme par avortement. Les graines sont revê-
tues d’un tégument propre, membraneux, qui, selon
R. Brown, n’est jamais crustacé, ni de couleur noire.
Elles contiennent un endosperme charnu ou cartilagi-
neux dans lequel est renfermé un embryon presque
cylindrique.
Les Joncées sont des plantes annuelles ou vivaces,
nues ou feuillues, ayant en général les feuilles engai-
nantes, planes ou ondulées. Les fleurs sont généra-
lement petites, disposées en grappes, en panicules ou
e en cymes.
Les genres qui appartiennent à cette famille sont :
l’île de Java, et que même de très-beaux exemplaires en ont été observés à l’île Maurice, par le botaniste Telfair. Le nom qu’a imposé à ce genre le botteur Rox-bourne, est un hommage de reconnaissance envers sir William Jones, zélé cultivateur, protecteur ardent de tous ceux qui se livrent à l’étude de la botanique, et lui-même très profond dans cette branche des sciences naturelles. Le professeur de Candolle, dans son Pro\dromus systematicus naturae regni vegetabilis, indique une seconde espèce de Jonezia, sous le nom de Scardenos, mais sans lui assigner d’autre caractère spécifique que celui tiré de la volubilité de sa tige; il la cite d’après Roxbourn comme originaire de l’île de Sumatra.

Jonezia Azjogian. Jonezia Azoca, Roxb.; Jonezia piinata, Willd.; Azocan. Hort. Malab. Des graines de ce magnifique végétal ont été envoyées en 1760, de Serampore, par le docteur Carey, à messieurs Shepher, de Liverpool; et ces habiles cultivateurs ont eu la satisfaction de voir leurs soins couronnés du plus heureux succès, car une des plantes provenant de leurs semis, a fleuri dans leurs serres, au mois de mai 1850. C’est un arbre de médiciné grandeur, dont le tronc se couronne de rameaux cylindriques, brunâtres, assez étendus; les feuilles qui les garnissent, sont alternes, pétioles, composées de dix folioles opposées, ovales, lancéolées, pointues, entières, glabres, veinées, d’un vert très-agréable en dessus, un peu glauque en dessous, longues, de cinq à six pouces, larges de quinze à seize lignes, séparées du pétiole par un pétiole renflé presque articulé; le pétiole est cylindrique, accompagné à sa base, de stipes lancéolés et décidus. Les fleurs sont réunies en une panicule serrée, formant une cyme arrondie, portée sur un péduncule axillaire; chacune d’elles est pédicellée, d’un rouge orangé très-vif, munie à sa base d’une bractée colorée, sessile, oblongue, pointue et concave; le calice est coloré, tubuleux, divisé antérieurement en deux lanières ovalaires et oblates. La corolle est infundibuliforme, avec son tube allongé, son limbe profondément partagé en quatre lobes arrondis et réfléchis extérieurement. Les étamines, au nombre de six et quelquefois sept, sont insérées sur l’orifice du tube de la corolle, où leur base qui se prolonge circulairement, présente une sorte de bourrelet; leurs filaments, aussi longs que la corolle, s’étendent beaucoup au delà; ils sont cylindriques, filiformes et d’un rouge pourpré, terminés par des antérieurs oblongues, bilobulées, jaunes, attachées transversalement. L’ovaire est linéaire, lancéolé, comprimé, rougeâtre, légèrement velu, surmonté d’un style allongé, recourbé, que termine un stigmate en tête. Le fruit consiste en une gousse aplatie, longue d’environ huit pouces, et large de quinze lignes, brune, dolabriliforme, pédicellée, renfermant six à huit graines orbiculaires et aplaties.

On cultive cet arbre en serre chaude et dans une terre dorée et substantielle; il demande beaucoup de chaleur et plus encore de lumière, aussi est-on obligé, lorsqu’on veut accélérer son développement, de le tenir le plus près possible des vitraux, sans néanmoins lui faire quitter la tannée. Quand on le dépote, il faut bien éviter de blesser les racines, car cela nuirait considérablement à son accroissement; elles doivent toujours être dans la terre où elles demandent en hiver comme en été, des arrosements fréquents. Les sujets que l’on a obtenus jusqu’ici l’ont été de semis effectués sur couche chaude et dans des terrines de la manière indiquée pour les Mimoses et autres Légumineuses à fruits ovoïdes.

Jonelle. ois. Nom vulgaire de la Bernache. V. Canard.
Jonthlaspi. Bot. Les anciens botanistes et même Tournefort donnaient ce nom à une petite Crucifer qui est devenue le type du genre Clypeola de Linné. Le Candolle l’a employé pour désigner la première section qu’il a établie dans ce genre. V. Clypeola.
Jora. Jora. ois. Genre de l’ordre des Insectivores, établi par Horsfield pour un nouvel Oiseau de Java et pour quelques espèces dont la place a été jusqu’ici fort incertaine dans les méthodes ornithologiques. Caractères: bec allongé, comprimé sur les côtés, un peu robuste, plus ou moins incliné, à crête convexe, à base chargée, à pointe mousse, à bords membraneux et lisses; ailes médiofères; première rémige moins longue que les suivantes qui toutes sont pointues; queue moyenne, échancrée; tarses médiofères. Ce genre peu nombreux en espèces, n’a de représentants que dans les parties les plus chaudes de l’ancien continent, et leurs mœurs participent de celles de tous les petits Carnassiers de ces contrées.
Jora a Stropilaire. Jora scopularis, Horsf.; Tur- dus scopularis, Raflés; Scapular scapulat; Lalt. Parties supérieures d’un vert jaunâtre, avec une large
bande verte sur le manteau; rémiges d'un vert noirâtre, bordées de jaune-verté; tecktries alaires noires, frangées de vert; parties inférieures, gorgé, cou et poitrine d'un vert assez pur; abdomen et cuisses d'un jaune nacré de vert olive; bec et pieds bruns. Taille, quatre pouces huit lignes. De Java.

**Jora Cap-Nègre. Jora Nigricapilla, H. Parus Nigricapillus?** Levaill., Ois. d'Afrique, pl. 140; *Egithina atricapilla*, Vicill. Front, sommet de la tête et nuque d'un noir assez vif; parties supérieures d'un vert olivâtre, les inférieures jaunâtres; rectrices latérales terminées de blanc. Taille, cinq pouces; la femelle est un peu plus petite, et ses couleurs ont moins de vivacité. Cette espèce, décrite par Levaillant, à la suite de ses Mésanges d'Afrique, se trouve dans l'Inde et à Ceylan.

**Jora Quadricolore. Jora quadricolor, H. Parus quadricolor?** Lev., Ois. d'Afrique, pl. 141. Sommet de la tête et derrière du cou noir; dos et seapalauris d'un vert assez vif; rémiges noires, liserées de jaune; tecktries alaires noires, frangées de blanc à l'extrémité; rectrices égales, noires, bordées extérieurement de jaune; gorgé, devant du cou, poitrine, flancs et couvertures inférieures de la queue d'un beau jaune pâle, qui se nuances de verdâtre aux cuisses et à l'abdomen, bec noir; pieds bruns. Taille, cinq pouces. La femelle est un peu moins gracieuse; elle a les parties supérieures d'un vert olivâtre, et les inférieures d'un jaune moins pur que chez le mâle; les bords des rémiges sont d'un jaune griséâtre; le dessus de la queue est verdâtre. De Ceylan.

**Jora Vert et Jaune. Jora Typhla, H. Motacilla Typhla, Gmel., Brown's illust., pl. 56. Parties supérieures, tête nuque, et d'un vert jaunâtre; les inférieures d'un jaune pur; rémiges d'un vert olivâtre, liserées de blanc; tecktries alaires d'un vert olivâtre; rectrices d'un vert olivâtre foncé et tene; bec noirâtre; pieds bruns. Taille, quatre pouces trois lignes. De l’Inde.

**Jorena.** Rôta. Ce nom a été donné par Adanson, à un genre formé sur l'Alsinoides de Lipp, et placé près du Suriatna dont il diffère par ses feuilles opposées et ses graines ovoides, assez grosses.

**Josephine. Josephina.** Rôta. Knight et Salisbury, dans leur Mémoire sur les Protocées, ont ainsi désigné un genre que R. Brown, qui d’abord avait adopté ce nom, a changé depuis en celui de Dryandra, V. ce mot. On s’est récrié contre ce changement de nom, sans réfléchir qu’il y avait abus de dédier deux genres très-voisins à un seul individu (Joseph Banks), quelque grands qu’ait été les services qu’il a rendus à la science. Les noms de Josephia et de Banksia rappellant le même personnage et étant placés dans la même famille naturelle, semblaient trop un encouragement à la méprise, et, ce qui pis est, pouvaient introduire de la confusion.


Ce genre ne se compose encore que de deux espèces. Ce sont des plantes élégantes, vivaces, rameuses, à feuilles très-entières et à fleurs purpurines. L’une et l’autre sont originaires de la Nouvelle-Hollande. La première qui a été connue et décrite, est la Josephina Imperatricis, Vent., Malmais., tab. 105. Sa tige, cylindrique dans sa partie inférieure et tétragone supérieurement, s’élève à environ deux pieds. Elle est rameuse et couverte de feuilles opposées, pétiolées, ovales, cordiformes et rabattues. Les fleurs, d’un gris rose, tachées de points pourprés, naissent dans l’aisselle des feuilles supérieures et forment un épis allongé au sommet de la tige. Cette espèce a fleuri pour la première fois dans le jardin de la Malmaison, où l’imperatrice Joséphine accordait de si puissants encouragements à la botanique. Elle provenait de graines rapportées par le capitaine Flamelin, commandant la corvette le Naturaliste, dans l’expédition dont Péron et Freycinet ont fait connaître les résultats.

La seconde espèce, caractérisée par Robert Brown (Prod. Flar. Nov.-Holl., 1, p. 520), porte le nom de Josephina grandiflora. JOSUM. Rôta. Synonyme de Jasmin jaune. JOSOZE. Rôta. Nées Von Essenbeck a formé, sous ce nom (Wallich, Pl. as. rar., 11, p. 05), un genre auquel il a substitué le nom de Actinodaphne, en y ajoutant plusieurs espèces qui ont été décrites dans le même ouvrage, sous cette dernière dénomination. Quoi qu’il en soit, le genre reste toujours nouveau et présente pour caractères: fleurs dioïques, sortant plusieurs à la fois d’une geème imbriquée; périanque à six divisions égales, membranes, persistantes ou décidentes jusqu’à la base. Les fleurs mâles offrent nettement échames disposées sur trois rangs, et toutes fertiles: six extrémités nues à leur base, et trois inférieures sessiles ou stipités, avec deux glandes chacune; anthères oblongues, introrses, quadriloculées, délicuescentes par des valvules ascendantes; un rudiment d’ovaire. Les fleurs femelles ont les étamines stériles, spatulées, demi-sagittées ou pétaloïdes; l’ovaire est uniocolique, uniocolial; le style est un peu épaiss; le stigmate discoïde, étalé; le fruit est une baie monosperme, imposée sur le tube calyforme du périanque et entourée des vestiges du limbe. Les Josozes ou les Actinodaphnes sont des arbres de la famille des Laurinées, de l’Inde, dont les feuilles, rarement alternes, sont le plus souvent aggrégées par intervalles, ou verticillées, à plusieurs nervures; les fleurs en sont panique, ou en grappe, ou fuseauïe en forme d’ombelle.
JOUABRE, F. Arboretum 3." Jourdain., 1, p. 11, fig. 1.) et qui a été réuni par Smith et Lamarck au Cultivoaria. Persoon (Enchirid., 1, p. 15) en a fait une section du genre Buxa de Jussieu, en lui conservant le caractère essentiel, ainsi tracés par les auteurs du genre de Pérou : capsule ovale-conique, à deux silbons, biloétaire, s'ouvrant au sommet en deux valves bifides.

JOXYLON. Bot. Nom donné par Bafinesque à un genre de la famille des Moracées, qu'on n'a pas jugé différer suffisamment du genre Macleure de Nuttall. V. MACLEURE.

JOYEL. Bot. V. Criel.

JOZELLE. Bot. Même chose que Jodelle. V. Follick.

JOZO. F. Espèce du genre Gobie. V. ce mot.

JUANULLOA. Bot. Les auteurs de la Flore du Pérou ont donné ce nom à un genre qu'ils ont dédié à la mémoire de don George Juan et de don Antoine Ulloa, auteurs d'un voyage au Pérou renforçant des observations d'histoire naturelle. Persoon (Synopt., 1, p. 218) a changé ce nom complexe en celui de Ulloa. Ce changement a été justifié par De Candolle (Théor. Élém. de la Botanique, 3e édition, p. 265), en rappelant aux botanistes qu'ils ne doivent pas établir des noms génériques composés de ceux de deux personnes. V. ULLOA.

JOSLIN. Jossinia. Bot. Genre de la famille des Myrtacées, proposé aux dépens des Eugénies, par Commerson qui ne l'a point publié, puis après, adopté par De Candolle dans son Prodromus. Voici les caractères du genre tels qu'ils ont été trouvés dans les manuscrits de Commerson : tube du calice turbiné, presque globulex, le limbe divisé presque jusqu'à sa base en quatre parties distinctes même dans le bouton ; quatre pétales ; étamines nombreuses, libres, insérées sur un disque étendu ; fruit charnu, turbinate-globuleux, polypére, couronné par les lobes du calice. Les Jos- sinies sont des arbres et des arbrisseaux des grandes îles africaines où ils sont vulgairement appelés bois de Néfè par les colons ; en général leurs feuilles sont rigides, à pédicules axillaires, uniflores et bractéiformes ; leurs fruits sont mangeables. Les espèces que, selon De Candolle, on devrait admettre dans ce genre encore peu suffisamment connu, sont les Eugenia mespelioides, Eugenia lucida, Eugenia orbiculata, Eugenia elliptica, Eugenia trifolia, Eugenia big TRIOLIA, Eugenia cotinifolia, Eugenia cassinoïdes. V. Eugenie.

JOYA. Bot. Le Vautour décrit sous ce nom, par Molina, paraît être le même que l'oura. V. Cartara.

JOUALETTE. Bot. Synonyme vulgaire d'Oenanthus pimpinelloides.

JOUANETTE. Jouannetia. Moll. Foss. Genre de Conélithètes de la famille des Tubéoles de Lamarck, établi par Desmoulins. Ce genre, très-curieux, a été découvert par Jouanet auquel il a été dédié par l'auteur ; il se place auprès des Tarètes. Caractères : réunion des deux valves formant une sphère parfaite à l'exception d'un appendice cadamiforme, qui part du bord d'une seule des valves, d'où vient le nom de Jouanetia semi- canulata, que Desmoulins a donné à l'espèce qui est le type du genre. Cette curieuse coquille se trouve dans l'intérieur des Polypiers fossiles et des moreaux roulets de calcaire, qui se trouvent en abondance dans le dépôt de Falun de Mérignac.

JOUABRE. Sempervium. Bot. Genre de la famille des Crassulacées et de la Dodécanèrie Dodécanègue, formant un calice monosépale, persistant, divisé en six, huit ou douze lanières ; une corolle de six à huit pétales lancéolés, quelquefois légèrement réunis entre eux par leur base ; des étamines en nombre double de celui des pétales, à insertion périgonique ; des pistils au nombre de six à huit, disposés circunérien au centre de la fleur. En dehors de l'ovaire, on trouve quelquefois des appendices de forme variée, qui sont des étamines avortées. Chaque ovaire est allongé, à une seule loge contenant plusieurs ovules attachés à un trophospérme longitudinal. Le style est simple, terminé par un stigmate capitulé. Le fruit est une capsule allongée, s'ouvrant par une suture longitudinale, et renfermant plusieurs graines insérées à un trophospérme suttural. Les espèces de ce genre, au nombre d'environ une trentaine, ont des feuilles épaisses et charnues, quelquefois disposes en rosace à la base de la tige, d'autres fois placées sur les ramifications de la tige. Celle-ci est simple ou ramuse. La plupart des espèces croissent en Europe, aux Canaries, au cap de Bonne-Espérance.
JUB. Juba. pois. Espèce du genre Pristipome. V. ce mot.

JUBA. bot. Nom qu'on appliquait autrefois à la panicule lâche de certaines plantes de la famille des Gmémées.

JUBAITE. mam. Espèce du genre Baleine. V. ce mot.

JUBÉE. Juba. bot. Genre de la famille des Palmiers, établi par Kunth (in Humb. Nat. Gen., 1, p. 508, tab. 96) qui le caractérise ainsi : fleurs hermaphrodites ; calice double, l'un et l'autre tripartit ; l'extérieur beaucoup plus court que l'intérieur ; étamines en très-grand nombre, ayant les filets libres, les anthères sagittées ; ovaire à trois loges, surmonté de trois stigmates ; drupe sèche, ovaride ; nois percée de trois trous à son sommet ; endosperme cœurs. Ce genre se compose d'une seule espèce, Juba spectabilis, Kunth, loc. cit. Ce beau Palmier est originaire du Chili. On le cultive dans les jardins, jusqu'aux environs de Popayan où on le nomme Coquito de Chilo. Son stipe est nu, sans épines, couronné par des frondes pinnées. Ses régimes de fleurs sont rameux, renfermés d'abord dans une spathe monophylle. Cet arbre parait avoir beaucoup de rapports avec le Cocos Chileensis de Molina.

JUBIS. bot. Nom que l'on donne à une espèce de Raisins séchés.

JUBULE. Jubula. bot. Genre de la famille des Jungermanniacées, institué par Dumortier, qui lui assigne pour caractères : coléusse triangulaire ; capsule quadrivalve jusqu'à la base ; élastes solaires au milieu des valves et persistants. Ce genre, formé aux dépens du Jungermannia de Linné et de Sprengel, ne se compose encore que de trois espèces, savoir :


JCUA et JUCCA. bot. V. YCCA.


JUDAIQUES ou PIERRIES JUDAIQUES. écmin. On a donné ce nom à des pointes d'Oursins fossiles, ainsi qu'à des articulations d'Encrier.

JUDELLE. ois. Même chose que Jodelle. V. Fouque.

JUELJ. bot. L'un des noms vulgaires de l'Ivraie.

JUÉGÉOLINE. bot. L'un des noms vulgaires du Sé-same, dans les colonies françaises. Ce mot parait, ainsi que le Gigeri de Saint-Domingue, une corruption de Gangila qui désigne la même plante, au Congo.

JUGLANDÉES. Juglandes. bot. Le genre Noyer, Juglans, d'abord placé dans la famille des Térésch-thacées, en diffère tellement par un grand nombre de caractères importants, qu'il en a été retiré et est devenu le type d'un ordre naturel nouveau, qui porte le nom de Juglandées. Les Juglandées ont des fleurs monoïques. Les mâles sont disposées en chatons simples ou composés. Chaque fleur offre une écaille calycéiforme, partagée latéralement en deux ou six lobes plus ou moins profonds ; des étamines en nombre indéterminé, ayant les filets extrêmement courts et les anthères à deux loges. Ces chatons mâles naissent constamment vers la partie supérieure des rameaux de l'année précédente. Il n'en est pas de même des fleurs femelles qui, au contraire, se développent à l'extrémité des rameaux de l'année. Chaque fleur femelle se compose d'un calice double, adhérent avec l'ovaire infère ; rarement le calice est simple, à quatre divisions. L'ovaire est infère, uniloculaire, contenant un seul ovule dressé. Il est surmonté par deux stigmates très-épais, où un style court et un stigmate quadrilobé. Le fruit est un drupe peu charnu, globuleux ou allongé, quelquefois muni de deux ailes latérales, contenant une noix ou deux ou quatre valves. La graine est bosselée et crêbriforme à l'extérieur, plus ou moins quadrilobée à sa partie inférieure, recouverte d'un tégument propre, membraneux, sous lequel on trouve un gros embryon ayant les cotylédons charnus et bilobés ; la radicule est supérieure.

Le genre Noyer, qui formait à lui seul cette famille, a été, depuis, divisé en trois genres, savoir : 1. Noyer proprement dit qui a pour type le Juglans regia ; 2. Carya de Nuttal, dans lequel on place les Juglans obtusifloras, alba, sultaca, equaitica, etc. ; 5. Pterocarya de Kunth, ou Juglans Pterocarya de Michaux. A ces trois genres, Kunth ajoute le genre Decostea de Ruiz et Pavon, qu'il rapproche avec doute de la famille des Juglandées. V. Noyer.

JUGLANS. bot. V. Noyer.

JUGOLINE. bot. Pour Jugoleine. V. ce mot.

JUGOLAIRES. pois. Second ordre de la classe des Poissons, dans le Systema naturae de Linné, qui répond exactement aux Auchenophtères de Duménil. V. ce mot. Il était caractérisé par la position des margoires abdominales situées sous la gorge, en ayant des pectorales.

JUGULUM. zoo. Illiger a donné ce nom à la partie de la région antérieure du cou, comprise entre le larynx et la poitrine, chez les Mammifères et les Oiseaux ; et Kirby l'a limité, pour les Insectes, à la partie de la surface inférieure du corps, qui est située entre les tempes.
JUIDA. ois. Espèce du genre Merle, Turdus auratus, dont Lesson a formé le type d'un sous-genre où se trouvent également les Turdus auratus et nilens. V. Merle.

JUIF. ois. Nom vulgaire du Brunant de roseaux et de l'Ibromelle Martinet.


JUIJUBE. Jujuba. var. Fruit du Juijuber.

JUIJUBER. Zizyphus. var. Ce genre, de la famille des Rhamnées, et de la Pentandrie Bigynye, L., établi par Tournefort, avait été réuni par Linné au genre Rhamnus. Mais Jussieu, Lamarck et presque tous les auteurs modernes l'ont distingué de nouveau comme genre particulier. Voici ses caractères : calice étalé, à cinq divisions ; corolle formée de cinq pétales trés- petits, dressés ; cinq étamines à filets courts, placées en face des pétales, et insérées ainsi que ces derniers autour d'un disque périgyne, qui lisse le fond du calice et environne l'ovaire ; celui-ci est à deux loges, surmonté de deux stigmates. Le fruit est un drupe charnu contenant un noyau à deux loges. Les Juijubiers sont des arbresseaux ou de petits arbres épineux, ayant des feuilles alternes, accompagnées à leur base de deux stigmates subtilisées, persistantes, se changeant en épines. Leurs fleurs sont hermaphrodites et très-petites. Parmi ces espèces, on distingue les suivantes :


JUIJUBER LOTOS. Zizyphus Lotus, Desf., Pl. All. 1, p. 206 ; Act. Acad., 1788, tab. 21. Cette espèce ne forme qu'un arbrisseau buissonneux qui ne s'éleve guère à plus de quatre ou cinq pieds ; ses rameaux sont irréguliers, tortueux, blanchâtres, armés d'épines blîmées ; les feuilles sont alternes, petites, ovales, obtuses, à peine dentées, offrant trois nervures longitudinales. Les fleurs, d'un blanc pâle et très-petites, sont groupées à l'aiselle des feuilles. Les fruits qui leur succèdent sont des drupes globuleux, arrondis, d'une couleur brune, de la grosseur d'une Morise. Leur chair est pulpeuse et agréable. Cet arbrisseau croît sur les côtes de la Barbérie et surtout dans la Cyrénénique ; ses fruits sont une des espèces de Lotos que mangeaient les anciens. Déjà l'Echelle et J. Bauhin avaient soupçonné que le Lotos des anciens Lotophages était un Juijuber, mais c'est des grecs qui le considèrent comme un arbre de bonne qualité. On l'a encore observé dans les hôpitaux de l'École de Médecine, dans les hôpitaux de l'École de Médecine, et dans le Juijuber blanc, qui est de la même espèce, avec laquelle il est confonnu, et qui est un des genres de la famille des Malacées, qui sont de la même espèce que le Zizyphus spinus Chrsti, qui croît en Égypte, en Barbarie et dans l'Arabie ; le Zizyphus Jujuba, Lamk., des Indes-Oriental, etc.

Le nom de Juijuber blanc a été donné par Deléchamp au Melia Azedarach et par l'Echelle à l'Aegle angustifolia.

JULAN. mot. Nom donné par Adamson (Coxqu. du Sénég., pl. 19) à une petite espèce de Phalas indiquée par Linné sous la dénomination de Photos sinistris.

JULES. pois. Espèce du genre Able. V. ce mot.

JULII, ISS. Pour Jule, V. ce mot.

JULII. poës. Synonyme de Girelle. V. ce mot.

JULIBRISIN. var. Espèce du genre Acacie. V. ce mot.

JULIE. III. Espèce du genre Esm. V. ce mot.

JULIIENNE. pois. L'un des noms vulgaires de la Lingue Gade du sous-genre Lotte.

JULIENNE. Hesperis. var. Genre de la famille des Crucifères et de la Tétradrôme sanguis, L. Il fut établi par Tournefort et adopté par Linné et tous les auteurs modernes ; ce genre établi apparu plus ou moins et y furent entrer des plantes qu'en a depuis séparées pour constituer de nouveaux genres ou pour réunir à d'autres déjà établis. Ainsi l'Hesperis Altaria de Lamarck ou Erysimum Altaria, L., est devenu le type du genre Hesperis. R. Brown, dans le quatrième volume de la deuxième édition de l'Horus Hennens, a constitué les genres Mathiolaet Malcomia, dont la plupart des espèces étaient placées par Linné et Lamarck parmi les Hesperis. Le genre Andrezeloski de De Candolle (Prodr. Syst. nat. Veg. syst., t. i, p. 190) a été formé sur les Hesperis glandulosa et pinumata de Persoon. Nous passerons sans silence les erreurs des autres auteurs relativement à des plantes qui font maintenant partie des genres Helophila, Chorispora, Arabis, etc., et qu'ils avaient réunies au genre dont il est ici question. Ces fausses transpositions sont trop nombreuses pour qu'il soit convenable d'en faire ici l'énumération. Dans le second volume de son Système Vegetables, le professeur De Candolle a débrouillé la synonymie de toutes les plantes rapportées au genre Hesperis, et il a ainsi fixé les caractères de celui-ci ; calice fermé, dont les sépales sont connu ou dont deux sont bossus en forme de sac à la base ; pétales onguiculés, ayant un limbe étalé, obtus ou échancré ; étamines libres, les intérieures munies à leur base de glandes vertes et à peu près en forme d'anneaux ; silique droite, presque étagée ou comprimée, terminée par deux stigmates droits,
sessiles et connivents; graines oblongues, pendantes et disposées sur un seul rang; pourvues de cotylédons plans et incombants. Ce genre est placé dans la tribu des Siyambresi ou Notorhizées siliqueuses de De Candolle. Il a beaucoup de rapports avec plusieurs autres genres de Crucifères et surtout avec le Cheliranthus et l'Erysimum; mais la structure de son stigmate le différencie suffisamment. Il s'éloigne en outre du Cheliran-

thus par ses cotylédons incombants; de l'Erysimum par sa silique qui n'est pas exactement tétragone; du Silyabrium par son calice à deux bosses; enfin des Matthiola et Malcomia qu'on a formés à ses dépens, par son stigmate sans appendices, très-épaiss et obtus. Les plantes qui composent ce genre sont herbacées, an-
nuelles, bisannuelles ou vivaces, à racines fibreuses, à tiges dressées ou étalées. Leurs feuilles sont ovales, lanceolées ou oblongues, dentées ou lyre. Les lappes des espèces sont couvertes de poils, les uns lympha-tiques, simples ou rameux, les autres, surtout vers le sommet, glanduleux et exsudant une huile visqueuse. Les fleurs sont disposées en grappes droites, terminales et sans bractées. Elles sont tantôt blanches, tantôt purpurines, quelquefois versicolores, et elles répondent d'une odeur agréable. Toutes les Julienne croissent dans l'hémisphère boréal. Les champs cultivés et les haies sont leurs stations habituelles. Sur les vingt espèces décrites jus-
qu'à ce jour, une habite l'Amérique septentrionale, six l'Europe et treize l'Afrique boréale, l'Orient et l'Asie tempérée. De Candolle les a distribuées dans deux sec-
tions qu'il a nommées Hesperis et Deiloma. La premiè-
ère est caractérisée par le limbe des pétales linéaire,
rougeâtre et odorant; par la silique à deux écarts tranchants, à valves carénées et à cloison fougueuse. La seconde se distingue, au contraire, par le limbe des pétales obvolut et par sa silique cylindracee ou à peine tétragone, à cloison membraneuse. C'est dans cette sec-
tion que se trouve l'espèce suivante, remarquable par la beauté et l'odeur agréable de ses fleurs.

JULIENNE DES DAINES, Hesperis matronalis, L. Sa tige est cylindrique, velue, presque simple; elle s'é-

lève jusqu'à six décimètres. Ses feuilles sont ovales-
lanceolées, pointues et dentées. Les fleurs sont termi-
nales, portées sur des pédicelles de la longueur du ca-
lice; il leur succède de plusieurs siliquees dressées, glabres et dont les bords ne sont point épaissis. Cette espèce croit natu-
rellement dans les lieux cultivés et cultivés, dans les vignes et le long des haies et des buissons de l'Europe méridionale. On la culture dans les jardins comme fleur d'ornement sous les noms de Julienne, Cassodette, Bou-

rée, Dama, etc. Elle y produit plusieurs variétés de cou-
leur, ainsi que des monstrosités dont la plus curieuse est celle que l'on a nommée futilifora, et dans laquelle les pétales, les étamines et le pistil sont couverts en feuilles d'un vert tendre. La Julienne des daines est une plante de pleine terre, qui demande peu d'arro-

sements, un sol substantiel, léger, et une exposition au midi. Les variétés à fleurs doubles se multiplient par la séparation de leurs boutures dans le mois de septem-
bre. Elles prennent aisément racine lorsqu'elles sont dans un terrain favorable.


JULIS, POIS. V. Gilelle et Labre.

JULODITE. J ulodis, 188. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Sericorines, tribu des Bupr-

estides, institué récemment aux dépens du grand genre Buprestede Olivier et de Fabricius, avec les ca-

ractères suivants: palpes maxillaires de trois arti-

cles un peu coniques et presque égaux en longueur; le dernier est légèrement cylindrique; palpes labiaux de deux articles assez courts et un peu coniques; l'abre presque carré, velu, échancré antérieurement au mi-

lieu, avec les angles antérieurs arrondis; menton court, tronqué et un peu échancré en avant; languette de grandeur moyenne, offrant en avant trois lobes et laté-

ralement deux appendices cornés et de forme variable; mandibules assez grandes, très-fortes, très-épaisses, terminées par une dent obulaire, et offrant une autre petite dent de chaque côté; antennes de onze articles: le premier presque de la longueur du troisième et renflé, le deuxième court, le troisième grêle et le plus long, le quatrième conique, les autres courts, comprimés, élargis extérieurement en dent de scie, le dernier presque carré, tronqué obliquement à l'extrémité; les quatre premiers articles des tarses presque triangula-

ires et spéculés en dessous, le quatrième en carré allongé; crochets médio-céphales. Ce genre fort nombreux en espèces se présente sur toutes les contrées de l'ancien continent; il a été établi par Eschscholtz, dans la partie entomologique du voyage de Kotzebue, puis adopté par Solier qui y a ajouté un bon nombre d'espèces, anté-

riurement décrites comme Buprestes; enfin d'autres es-
pèces nouvelles, produites par plusieurs autres entomo-

logistes, en ont porté le nombre à cinquante environ.

JULODITE FASCICULAIRE. J ulodis fascicularis, Sol.; Buprestis fascicularis, Lin., Fab., Ol iv. Il est d'un
vert cuivreux; sa tête est grande, presque ronde, pen-

chée en avant, rugueuse, offrant quelques poils jaunes; ses yeux sont assez petits et presque ronds; son cor-

selet est convexe, arrondi latéralement, prolongé au milieu et en arrière, inégal, parsemé de très gros points serrés, et offrant des faisceaux de poils jaunes, dis-
posés longitudinalement; ses élytres sont convexes, ar-

roindes sur les côtés, un peu rugeuses, très-échancrées, avec de nombreux faisceaux de poils jaunes, assez petits, et formant des séries longitudinales; dessous du corps d'un cuivreux obscur, un peu pubescent, avec trois faisceaux de poils jaunes de chaque côté du thorax, et un autre plus petit à chaque extrémité des segments de l'abdomen; corps épais; pattes assez fortes et cuivreuses. Taille, quatorze lignes. Du cap de Bonne-Espérance.

JULODITE D'ANDRÉ. J ulodis Andrew, Esch.; Buprestis Andrew, Fab., Ol iv. Ses antennes sont noires; sa

être est d'un brun foncé obscur et râboteuse; son corselet est brunâtre, inégal, avec quelques poils lisses; ses ély-

tres sont d'un brunâtre bleuté, râboteuses, avec quatre lignes longitudinales; enfoncées et blanches sur cha-
cune d'elles; le dessous du corps est d'un violet foncé, cuivreux, avec quatre points blanchâtres de chaque côté de l'abdomen; les pattes sont d'un violet noirâtre. Taille, vingt-deux lignes. On le trouve dans l'Amérique septentrionale.

JULODITE VELU. J ulodis hirta, Esch.; Buprestis
Les Bryopteris cirsosa, Schun., hirsuta, Lin., varialarius, Fab., equinocitialis, Oliv., pilosa, Fab., onopordi, Lin., tenuecosta, Herbst, etc., font aussi partie de ce genre.

JUCAUX, bot. Petite famille dans laquelle Paulet place deux Champignons qu'il nomme Nomebr-blanc et Chapeau-Cannelle. Ce sont des Agarics.

JUMENT, man. Femenne du Cheval. V. ce mot.

JUNCAGINES, bot. V. Juncagines.

JUNCAGO, bot. Synonyme de Triglochin. V. ce mot.

JUNCARIA, bot. Synonyme d'Ortegia hispanica.

JUNCELLUS, bot. Ce nom désigne quelquefois les petites espèces du genre Scirpe.

JUNCKERITE, min. Substance nouvellement trouvée à la mine de Poullaen, en cristaux octaédriques rectangulaires, dont les faces arrondies à la manière des cristaux du Diamant, sont presque égales. La surface de ces cristaux est mate, circonnaissance qui, jointe à la convexité des faces, ne permet pas de mesurer les angles. Sa couleur est le gris jaunâtre ; sa cassure est nette et éclatante ; elle est rayée par la Chaux phosphatée et susceptible d'être attaquée par tous les Acides, à l'aide d'une faible chaleur. Sa pesanteur spécifique est 5,815. Les cristaux, très-petits, tapisent de petites veines de Quartz, qui traversent la Grauwake, dans laquelle est pratiqué le puits de la mine. Son analyse, faite par Dufrénoy, a donné : protoxyde de Fer 49 ; Acide carbonique 50 ; Silice 17 ; Magnésie 4 : ce qui tend à ranger la Junckerite parmi les minéraux de Fer carbonaté. Sa cristallisation peut-être serait peu en harmonie avec celle de ces minéraux en général ; mais n'observe-t-on pas une anomalie semblable entre la Chaux carbonatée et l'Aragonite ?

JUNCUS, bot. V. Junc.

JUNDZILLIA, bot. De Candolle (System. Veg., t. 11, p. 529) mentionne un genre établi sous ce nom par Andrzejewski, mais qui, basé sur le Cochlearia Draba, L., doit être réuni au Lepidium. Desvaux (Journ. de Bot., 5, p. 105) avait déjà proposé l'établissement du même genre que l'on nommait Cardarina. V. Lepidium.

JUNGERMANNY. Jungermannia, bot. Genre fondé par Ruppius et admis par Linné et par tous les auteurs jusqu'à Dumortier qui l'a élevé au rang de famille sous le nom de Jungermanniææ (voir ce mot). Ce genre présentait les espèces les plus hétéroclites ; on y rencontrait des plantes munies de feuillets, comme les Mousses, et d'autres ne présentant que de simples frowes aplaties, comme les Algues. Malgré les réductions qu'il a subies, le genre Jungermannen est encore aujourd'hui le plus considérable de la famille, et il comprend à lui seul plus du tiers des plantes dont elle se compose. Dans son Sylyoge, Dumortier l'a caractérisé ainsi : coloscule imposée, libre, saillante, arrondie, glabrée, excédant la calyptrse, dentée à l'orifice. Elatères gémifés, nus, caducus. Ce genre se compose de neuf sections, savoir :

1ère Série. Phyllochene oligophylle.

Phylles parichétiales, entières. Aplolia.


Phylles bilobées, conduplicées, glabres aux bord. Diplophylle.

Phylles bilobées, ciliées sur les bords. Blepharozia.

Phylles 5-multifides, coloscule dentée. Lophrasia.

Phylles multifides, coloscule en créte. Lophrasia.

2ème Série. Phyllochene polyphylle.

Phylles dissectées. Cephaloia.

Phylles palmées. Anthelia.

Phylles ciliées, articulées. Blepharostoma.

Dans ses observations sur les Jungermanniææ, Dumortier a élevé la section nommée Lophocolea, au caractère d'un genre.

JUNGERMANNIÆÆ ou JUNGERMANNIÆæ, bot. Famille de plantes Cryptogames, établie par Dumortier pour les genres Jungermannia et Blasia de Linné. Le genre Jungermannia, fondé par Ruppius, demandait une révision soignée. Déjà Vaillant, Micheli et Neckera avaient voulu le subdiviser d'après les caractères de la végétation ; mais leurs genres n'avaient pu être admis, vu l'absence de caractères tirés des organes de la fruitification. Hooker ayant découvert la fruitification du Blasia, avait même reconnu que ce genre devait être rapporté aux Jungermannens. En 1820, mademoiselle M. A. Libert, botaniste distinguée à Malmedy, publia dans les Annales des Sciences physiques, un Mémoire sur le genre Lejeunia, établi par elle aux dépens des Jungermannens, et ayant pour type Jungermannia corylifolia. Peu après, Dumortier entreprit de diviser le grand genre linnéen d'après les caractères de la fruitification. A cet effet, il forma des genres Jungermannia et Blasia de Linné sa famille des Jungermanniææ à laquelle il assigna le caractère suivant : plantes cryptogames, munies de calyp- tre à péricarpe solitaire, quadripartite ou quadrivalve, privé de columelle centrale et renfermant des glaïères entremêlées aux semences. Cet auteur s'est beaucoup occupé de cette famille, d'abord dans ses Commenta- tions botanicae, puis dans son Sylloge jungermanniææ deum Europe, enfin dans ses revues d'observations sur les Jungermanniææ, et a présenté une série de genres nombreux, établis aux dépens du genre linnéen primitif, lesquels sont répartis en tribus et sous-tribus. Voici l' exposé de ces genres, d'après le Sylloge jungermanniææ deum :

Tribu 1. Lejeuniaæ. — Capsule univalve quadridentée.


Sous-tribu 2. Lejeunieæ. — Capsule régulièrement déhiscente.
2. Madottoea, Dmtrand. Élatères caduc; coléoulouse tonquée.

5. Lejeunia, Lin. Élatères persistantes; coléoulouse dentée.
    Tribu 2. Jungermanniaceae. — Capsule quadrivalve; péřichèze polyphylle.

4. Phragmicosoee, Dmtrand. Coléoulouse comprimée; élatères génères.

    Sous-tribu 2. Jungermanniaceae. — Coléoulouse dressée; élatères libres, caduc.


11. Cinclinaulis, Dmtrand. Coléoulouse veue de toutes parts; capsule spirale.


    Tribu 5. Blasiaceae. — Capsule quadrivalve; péřichèze monophylle.


JUNGHANSIA ou JUNGHUSIA. bot. Le genre établi sous ce nom, par Gunelin (Syst. Véget., p. 239), est le même que le Curtisia d'Aiton, fondé sur une espèce de Sideroxyton, de Burnett. F. Curtisie.


JUNIE. Junia. bot. Genre de la famille des Champi- gnons, établi par Dumortier, dans ses Commentatio- nes botanicae, aux dépens du genre Phalus de Bron- guard, dont il diffère par le chapeau non réticulé. Le genre Junie a pour type le Phalus hauritou.

JUNIFÉRUS. bot. F. GENÉVRIER ou GENÉVRIER.

JUNSA. bot. La plante désignée sous ce nom par Linsclet, paraît être l'arachide.

JUPURA. osse. Espèce du genre Tronquée. V. ce mot. JURASSIQUE. xix. Bronguard qualifie ainsi les ter- rains pétrologiques ou neuplaniens, composés de différentes Roches, et qui se trouvent dans une position géographe analogue à celle de la chaîne du Jura.

JURGENSIE, Jurgensia. bot. Spreggel a donné ce nom au genre Medusa de Louriozo, V. MÉDUSE.

JURINÉE. Jurinea. bot. Genre de la famille des Syngénésiées, Cinarocéphales de Jussieu, et de la Syngénésie égale, L., institué par Cassini dans la tribu des Cardúminées. Caractères: involucre formé de folioles imbriquées, appliquées, oblongues, corniacées: les intérieures sans appendices, les extérieures surmontées d'un appendice étalé et spinose; réceptacle planis- cule, hérissé de paitelles inégales et subulées; cala- thide sans rayons, formée de fleurons à corolle oblique, nombreux, égaux et hermaphrodites; aènes oboroi- des, tétraogones, glabres, striés, présentant une alvéole basilaire, trés-oblique et intérieure, une arèole apici- laire, entourée d'un rebord criné, et portant un cu- pule qui s'accroît beaucoup par la floraison, et devient un corps épaiss, tubuleux, hémisphérique ou cylindrique, qui se détache après la maturité du fruit; aigrette blan-
ainsi limbe le Jus-
seu-
le pilosa, de Cassini et du Sertrabal; H. Cassini en a donné une description longue et minutieuse, et l'a regardée comme formée par la réunion intime du plateau et de l'anneau, parties du fruit des Carduniées qui ordinairement ne s'accroissent point après la floraison, mais qui, dans le genre dont nous nous occupons, changent au contraire de forme, en sorte que l'anneau ou la partie extérieure, considérablement augmenté, se détache du fruit après la maturité et emporte avec lui le plateau ou la partie centrale, qui n'a pas participé à l'accroissement.

L'auteur du genre Jursinæa en a fait connaître deux espèces, savoir: 1o Jursinæa alata, H. Cass., ou Ser-

Jusinæa alata, Desf., Cat. Jard. Paris; Sertrabal cyano-

des, Gaertn.? 2o Jursinæa tomentosa, Cass., ou Car-
dens mollis, Marsch., Fl. Tauz.-Cons. Cette dernière plante est originaire du Caucase, et il est douteux que ce soit le Carduns mollis de Linné. L'autre est cultivée au jardín de Paris, sans indication d'origine. H. Cassini présume que c'est le Carduns polycélyons, Will., ou Sertrabal polycéleons, DC.

JURIOLA. PIs. Syn. de Trigla Lyra, L. V. TANGLE.

JUSÈLÉ et JUSGILU. PIs. Noms vulgaires de la Mendol. V. SPARE.

JUSQUVOU. Bot. Synonyme vulgaire de Narcisse.

JUSQUIAME. Hyosciamus. Bot. Genre de la famille des Solanées, et de la Pentandrie Monogynie, L., offrant des caractères extrêmement tranchés, qui le font reconnaître facilement. On peut le caractériser ainsi: calice tubuleux, subcampaniforme, à cinq lobes; corolle infundibuliforme; limbe oblique à cinq lobes obus, inégaux; cinq étamines déclinées vers la partie inférieure de la fleur; style terminé par un stigmate capitulé simple; le fruit est une pyxide, c'est-à-dire une capsule allongée, un peu ventrée à sa base, biloculaire, s'ouvrant horizontalement en deux valves superposées, enveloppée par le calice qui est persistant; les graines sont brunes, réniformes et turbuléres.

Les Jusquiames, dont on compte une quinzaine d'espèces, sont toutes des plantes herbacées annuelles, bisannuelles ou vivaces, ayant la tige généralement velue et visqueuse, les feuilles alternes, d'un vert pâle; les fleurs assez grandes, disposées en une sorte d'épi unilatéral au sommet de la tige. Toutes ces espèces sont des plantes narcotiques et vénéneuses. La plus importante à connaître et en même temps la plus connue dans notre climat, est la Jusquiamé noir, Hyos-
ciamus niger, L. (Rich. Bot. méd., 1, p. 296.) C'est une plante annuelle, très-commune sur le bord des chemins et dans les lieux incultes. Sa tige, haute de dix-huit pouces à deux pieds, est cylindrique, un peu recourbée en arc, rameuse supérieurement, toute couverte de poils longs et visqueux, qui existent également sur les feuilles; celles-ci sont alternes, éparées ou quelquefois opposées sur le même pied; elles sont scalaires, grandes, ovales, aigües, profondément sinueuses sur les bords et molles. Les fleurs presque sessiles, tournées d'un seul côté, et disposées en longs épis, sont d'un Jaune sale, veillées de lignes pourprées. Le calice est à cinq dents écartées et aigües; la corolle infundibuliforme. Le fruit s'ouvre par un opercule hémisphérique. L'aspect de la Jusquiaume noire et son odeur nauseabonde suffiraient seuls pour en faire soupçonner les propriétés délétères; ses feuilles flasques, d'un vert terne, hérisées de poils visqueux; ses fleurs, d'un jaune sale, parcourues de lignes rongeantes, sont autant d'indices de ses mauvaises qualités. En effet, la Jusquiaume noire est un poison narcotique, à l'ouvrant, sa consommation inutile les accidents par l'usage de l'emétique, et ensuite par les boissons acides. Malgré cette action délétère, la Jusquiaume est quelquefois employée en médecine. Elle agit à peu près de la même manière que la Belladone. C'est principalement en l'administrait contre les affections du système nerveux, que l'on en a retiré quelqu'avantage; ainsi dans le tic douloureux de la face, dans les névralgies sciatiques, la paralysie, plusieurs auteurs ont célébré ses bons effets. C'est ordinairement sous forme d'extrait qu'on administre ce médicament à la dose d'un à deux grains. Les mêmes propriétés se retrouvent dans la Jusquiaume blanche et la Jusquiaume dorée, autres espèces qui croisent également dans la France méridionale.

JUSSIEÉ. Jussica. Bot. Genre de la famille des Onagracées et de l'Odontandrie Monogynie, L., très-voisin du genre Onagra, dont il diffère par les caractères suivants: le calice est tubuleux inférieurement où il adhère avec l'ovaire; son limbe est à quatre ou cinq divisions étalées et persistantes. La corolle se compose de quatre à cinq pétales insérés au calice. Les étamines sont en nombre double des pétales et insérées comme eux sur le calice. Le style est surmonté d'un stigmate à quater ou cinq lobes peu marqués. Le fruit est une capsule allongée, à quatre ou cinq loges et à autant de côtes, couronnée par le limbe du calice persistant. Cette capsule s'ouvre entre chaque côte, par une fente longitudinale. Chaque loge contient un grand nombre de graines attachées à leur angle interne. Les espèces de ce genre sont des plantes herbacées, très-rarement des sous-arbisseaux originaires du continent des deux Amériques ou des grandes Indes, où elles vivent en général dans les lieux marécageux; quelques-unes sont rampantes ou nagent à la surface des eaux. Leurs feuilles sont alternes et le plus souvent très-entières; leurs fleurs sont pédonculées, solitaires à l'aisselle des feuilles. Le plus souvent elles sont jaunes, très-rarement blanches. Ce genre, dédié par Linné à l'illustré auteur des Familles Naturelles, a été nommé Jussica par Adam-

Jussica pilosa, loc. cit., p. 101, l. 592; Jussica macro-
carpa, loc. cit., p. 102, l. 535.

JUSSEUA. Bot. Synonyme de Jatrophia. V. ce mot.
JUSSIEVA, bot. Pour Justicia, V. Jussiæ.
JUSTICA. bot. Pour Justicia. V. Justice.
JUSTICIE. Justicia. bot. Vulgarëment Cardamine.
Genre très-nombreux en espèces, qui fait partie de la famille naturelle des Acanthacées et de la Drandia Monogynie. Il se distingue par les caractères suivants : son calice est à cinq divisions profondes, et souvent accompagné d’un callice extérieur. La corolle est monopétale, irrégulière, tubuleuse ; son limbe est à deux lèvres, dont la supérieure est échancrée et l’inférieure à trois lobes. Les étamines sont généralement au nombre de deux, saillantes hors de la corolle et insérées à son tube. Dans un assez grand nombre d’espèces les deux loges sont écartées l’une de l’autre, de manière à représenter quatre étamines soudées deux à deux par leurs filets. Les espèces où l’on observe cette disposition, constituent le genre Dianthera de Linné qui ne doit être considéré que comme une simple section du genre Justicia. L’ovaire est porté sur un disque annulaire, hypogynoïde, qui forme un cercle saillant à sa base. Couplé transversalement, il présente deux loges qui contiennent chacune environt huit ovules attachés sur deux rangs, à leur angle interne. Le style est simple et se termine par un stigmate à deux lobes inégaux. Le fruit est une capsule globuleuse ou allongée, quelquefois un peu comprimée latéralement, à deux loges et à deux valves qui s’écortent l’une de l’autre avec élasticité, emportant sur le milieu de leur face interne la moitié de la cloison, en sorte qu’elles représentent chacune deux demi-loges. Les graines, ordinairement globuleuses, sont attachées par le moyen d’un podo-sperme court et en forme de crochet. Les Justices sont en général des arbustes élégants ou des plantes herbacées, dont la tige est cylindrique ou anguleuse ; les feuilles opposées, rarement ramifiées ou alternes. Les fleurs, qui offrent souvent les couleurs les plus vives, sont accompagnées chacune de deux ou trois bractées, quelquefois assez rapprochées pour former une sorte de calice ou un épi écaillé. Ces fleurs sont assez ordinairement en épis axillaires, d’autres fois elles sont presque solitaires et portées sur des pédoncules dichotomes, qui naissent de l’aisselle des feuilles supérieures. Toutes ces espèces sont exotiques et croissent dans les régions chaudes du nouveau et de l’ancien continent. Jussieu a séparé de ce genre immense un certain nombre d’espèces distinctes par la structure de leur capsule, et dont il a formé le genre Dicticræta. V. Dicticræe. Nous mentionnerons quelques-unes des espèces les plus remarquables du genre Justicie, surtout parmi celles que l’on cultive le plus communément dans les jardins :

JUSTICE EN ARÈRE. Justicia Adhatoda, L. Cette espèce, qui est origininaire de l’Inde, et qui porte aussi le nom de Noyer des Indes et de Ceylan, est une de celles que l’on voit le plus souvent en Europe. Elle forme un arbuste qui peut s’élever à dix ou douze pieds. Sa tige est lisse ; ses rameaux sont nombreux et redressés, portant des feuilles opposées, ovales, lancéolées, aiguës, pubescentes, d’un vert chat. Les fleurs sont grandes, blanches, veinées de pourpre, réunies en épis axillaires écaillieux. La corolle offre deux lèvres : l’une supérieure et échancrée, l’autre inférieure et à trois lobes inéguals. Cet arbrisseau craint peu le froid, et ne demande, pendant les hivers, à Paris, que la chaleur de l’orangerie. On le multiplie de boutures ou de marcottes.

JUSTICE FÉCTORALE. Justicia pectoralis, L. Ses tiges sont herbacées, tétragonnes, d’environ un pied de hauteur, glabres et noueuses ; ses feuilles sont opposées linéaires, lancéolées, entières et glabres. Les fleurs sont purpurines, et forment des épis dichotomes groupés en une sorte de panicule terminale. Leur calice, qui offre à sa base trois bractées, est à cinq divisions profondes. Leur corolle est tubuleuse et bifiée. Cette espèce, qui est commuée dans les Antilles, y est fort employée : le suc que l’on en exprime est appliqué avec avantage sur les coupures et autres plaies récentes, dont il favorise la cicatrisation ; de là le nom vulgaire d’Herbe aux charpentiens, qui lui est donné aux Antilles. On en prépare aussi un sirop fort agréable, et que l’on emploie aux mêmes usages que le sirop de Capillaire en Europe.

JUSTICE ÉCARLATE. Justicia coccinea, Cavanil. Originaire de la Guiane, ce joli arbuste peut s’élever à une hauteur de six à huit pieds. Ses feuilles sont opposées lancéolées, aiguës, marquées de nervures assez saillantes. Ses fleurs, d’un rouge éclatant, constituent de longs épis, dont les fleurs se succèdent presque tout l’été. Elle demande les mêmes soins que la première espèce et se multiplie de la même manière. Elle passe l’hiver en pleine terre, dans le midi de la France.

JUSTICE PEINTE. Justicia picta, L. Indigène des Indes-Orientalès, cet arbuste éclatant peut s’élever à sept ou huit pieds. Ses jeunes rameaux sont carrés et portent des feuilles opposées, persistantes, ovales, aiguës. Ses fleurs sont grandes, d’une belle couleur rouge, souvent marquées de taches jaunes, disposées en épi foliacé, tétragone. Cette espèce, qui se multiplie de graines, demande la serre chaude pendant l’hiver.

JUSTICE EN ENTONNOIR. Justicia infundibuliformis, L. Salisbury, qui a figuré cette plante dans le Paradisus Lordinensis, tab. 12, lui a donné le nom de Cros- sandra undulafolia. C’est un charmant arbuste qui croît dans l’Inde, et dont les feuilles sont opposées ovales, aiguës, ondulées, d’un vert foncé. Ses fleurs, d’un jaune safrané, forment de longs épis axillaires et pédonculés. Elle se cultive en serre chaude.

JUSTICE A FLEUR D’HYSSOP. Justicia Hyssopifolia, L. Cet arbuste croît naturellement à Madère. Sa tige, haute de trois à quatre pieds, est en tout temps ornée de ses feuilles, qui sont presque sessiles, lancéolées, épaisses, glabres. Les fleurs sont jaunâtres, le plus souvent solitaires à l’aisselle des feuilles.

JUXTAPOSITION. Moll. On entend par Juxtaposition l’accroissement résultant, chez les mollusques, de l’adjonction incessante de molécules calcaires ou corinées, transmutantes du manteau, du corps ou des pieds des mollusques testacés ou coriaces : ce sont ces molécules qui forment, par des couches souvent répétées, les enveloppes ou coquilles, les opercules, les écailles et autres pièces solides que l’on observe chez ces animaux.

JYNX. 0ins. Synonyme de Torcol.
KABASSOU. *Mam.* Syn. de Tatou à douze bandes.

KABELLÀU. *pois.* Même chose que Cabéléau et Cabilléau. *V.* ces mois.


KAD. *rot.* *V.* Cad.

KADALI. *rot.* *V.* Cadali.

KADÉLÉ. *rot.* Même chose que Cadélium. *V.* ce mot.

KADSURA. *rot.* Genre établi par Jussieu (Ann. Mus., 16, p. 540), et dont l’*Ucerya Japanica* de Thumberg; on *Kadsura* de Kämpfer, t. 477, est le type. Ce genre, adopté par Dunal (*Anon.*., p. 57) et par De Candolle (*Syst. Nat. Veg.* 1, p. 463), a été placé, mais avec doute, dans la famille des Anonacées, dont il se loigne surtout par sa tige volubile et ses feuilles dentées en scie. Voici du reste les caractères qui ont été attribués à ce genre; son calice est à trois divisions profondes; sa corolle composée de six pétales ovales, obuts; les étamines sont nombreuses et ont leurs fillets très-courts. Les pistils, au nombre de trente à quarante, sont réunis sur un gynophore charnu, ovulaire, glabres, prenant de l’accroissement après la fécondation. Les fruits sont charnus, agglomérés sur le gynophore, uniloculaires et contenant deux graines dont on ne connaît pas encore l’organisation, circonstance qui empêche de pouvoir déterminer bien exactement si ce genre appartient réellement à la famille des Anonacées.

KADSURA. *rot.* *Kadsura Japonica,* Dunal, loc. cit., p. 57. C’est la seule espèce de ce genre; elle forme un petit arbuste étalé, rameux, dont la tige est brune et verruqueuse, les feuilles courtement pétiolées, ovalo-oblongues, aménicées en pointe à deux extrémités, épaisses, coriaces, glabres, dentées en scie ou sinuées sur leur bord. Les fleurs sont blanches, pédonculées, solitaires, opposées aux feuilles. Les carpelles sont charnus, rouges, placés sur un gynophore blanc et charnu.

KADE. *Kadua.* *rot.* Genre de la famille des Rubiacées, établi par Chamisso et Schlechtendal, pour six espèces recueillies par le premier de ces botanistes dans son Voyage autour du monde. Voici les caractères assignés au genre Kadua, dans le *Linnea* de 1899, p. 157: tube du calice hémisphérique, son limbe à quatre divisions et à quatre dents; corolle glabre intérieurement, coriace, hypocrétériiforme, avec son tube allongé et son limbe quadrilaté; organes générateurs inchis; andérées linéaires ou oblongues, presque sessiles sur l’orifice du tube; style filiforme, bifide au sommet qui est plus épaiss, avec ses ramifications papillées en dedans; capsule globuleuse, ou un peu ellipsoïde, à deux loges, presque souduée au calice, quelquefois charnue, chez d’autres espèces presque sèche et le plus souvent couronnée par les divisions du calice persistant; les loges s’ouvrent verticalement et renferment des semences nombreuses, très-petites, anguleuses, attachées au centre d’un placentaire fongieux. Les Kadues sont de petits arbrisseaux glabres, à feuilles opposées, accompagnées de stipules solitaires, pointues aux deux extrémités et entières; leurs fleurs sont terminales, réunies en corymb ou axillaires et alors solitaires et pédonculées.

KADÉ DE COOK. *Kadua Cookiana,* Cham. et Schl. Ses rameaux sont opposés et cylindriques; garnis de feuilles linéaires, aiguës, avec leurs bords roulés; les fleurs, en petit nombre, sont terminales; la capsule se termine en bec. Dans les endroits les plus découverts de l’île de Wahu on trouve dans la même ile et dans celle de Romanzoff les *Kadua cordata,* *Menziesiana,* *Romenzoffi* en,* diminuata* et *affinis.* Il n’est pas bien certain que cette dernière espèce ne doive pas former un genre distinct.

KADULA ET KADUTAS. *rot.* (*Théophraste.*) Synonyme de *Cuscuta.* *V.* ce mot.

KEMPFERIE. *Kempferia.* *rot.* Genre de la famille des Scitaminées ou Anonacées, et de la Monandrie Mono-gynie, L., offrant pour caractères: un calice tubuleux, double, à six divisions dont trois extérieures longues, linéaires et étalées, trois intérieures dressées, disposées comme en deux lèvres; l’une supérieure composée de deux divisions, l’autre inférieure formée d’une seule division profondément bilobée. L’antherèse est simple, dilatée, membraneuse et pétaudée à son sommet qui est bifide. Le style est long et grêle, terminé par un stigmate orbiculaire, concave et cilié. Le fruit est une capsule triloculaire, trivalve et polysperme. Les espèces de ce genre, au nombre de cinq ou six, sont originaires des Indes Orientales. Leur racine est tubérueuse, charnue, quelquefois fasciée. Elles sont dépouvrées de tiges; les feuilles sont généralement assez larges, et les fleurs radicales. Tantôt ces dernières naissent au milieu de l’assemblage des feuilles, tantôt elles naissent à côté.

En instituant le genre *Kempferia,* Linne a voulu rendre hommage à la mémoire d’un célèbre voyageur, le docteur Engelbert Kämpfer, né à Lemgo, en Westphalie, le 15 septembre 1651. Ce savant, aussi profond que modeste, préfèra aux honneurs et à la fortune, les dangers que courait ordinairement ceux qui vont recueillir eux-mêmes, dans les régions lointaines, les matériaux de leur instruction. Il sollicita un simple emploi attaché à l’ambassade suédoise en Perse, afin de pouvoir, avec plus de temps et de facilité, explorer une contrée regardée comme la terre classique des sciences naturelles et médicales. Après avoir employé deux années à satisfaire une aussi louable curiosité, il désirera passer sur la flotte hollandaise, destinée pour les
Indes; il y fut reçu en qualité de chirurgien en chef, et c'est par ce moyen qu'il lui fut possible de pénétrer dans le royaume de Siam et à Japon, pays rigoureusement fermés aux étrangers, et sur lesquels on n'avait eu jusqu'alors que des notions fort incertaines. Kämpfer y fit une instructive moisson dans toutes les branches du savoir, et, à son retour, après dix années de périlleuses recherches, il s'occupa de la publication de ses découvertes, et de ses travaux les plus importants, parmi lesquels on remarque surtout: Amaëntates exoticae, in-4°; Herbarium nitra-gangeticum; Histoire de l'empire du Japon, 2 vol. in-fol.; enfin un recueil de tous ses autres voyages, en deux volumes in-folio.

**Kämperre Rode.** Kämpferia rotunda, L., Red., Lil., t. 49. La racine de cette plante est composée de trois ou quatre tubercules oblongs, charnus, qui, de leur côté, produisent quelques fibres blanchâtres; elle a trois fois instantanément naissance à des feuillets ovales-oblongs, grandes, vertes en dessus, rougeâtres en dessous, traversées par une nervure longitudinale, et roulées sur elles-mêmes, avant leur développement. Les fleurs naissent aussi immédiatement des racines et, approchées en faisceau, au nombre de cinq à sept, elles paraissent tantôt avant la naissance des feuilles, et tantôt en même temps; mais elles ne se développent que successivement, et de manière qu'il n'y en a ordinairement que deux d'épaisses en même temps; elles ont une odeur douce et agréable. Chaque fleur est environnée, à sa base, par une spathe monopyllyle, membraneuse, d'une couleur purpuree claire. Le calice est monopyllyle, tubulé inférieurement, partagé à son limbe en trois découpures linéaires, un peu plus longues que la corolle. Celle-ci est composée de trois pétales insérés dans le haut du tube du calice: les deux supérieurs sont lancéolés et blancs, l'inferieur, plus large, est d'une couleur purpuree et partagé, jusqu'à moitié, en deux lobes ovales. Il n'y a qu'une seule éminence dont le filament est attaché à l'orifice du tube du calice devant les deux supérieurs; ce filament est chargé dans une partie de son étendue, replié sur ses bords de manière à former une sorte de gaine cylindrique, à travers laquelle passe le style, et il se prolonge au delà de ce dernier en une lame partagée en deux divisions lancéolées; c'est au-dessous de cette lame qu'est placée l'anthère qui est à deux loges longitudinales, adnées dans toute leur longueur à la paroi interne et supérieure du filament. L'ovaire est infère, ovolé, caché sous la terre, surmonté d'un style blanc, filiforme, enveloppé, dans sa partie supérieure, par l'étui formé par le filament de l'éminence; les stigmates qui le terminent est évase, aplati et d'un assez grand diamètre.

La Kämperrie ronde, étant originaire des contrées les plus chaudes, exige le séjour constant dans la serre; il lui faut une terre substantielle, mêlée de terreau de buvryère, des arrosements copieux et fréquents en été, beaucoup plus ménagés en hiver, jusqu'à l'apparition des fleurs. Sa multiplication s'opère par la séparation des drageons qu'elle pousse du collet de ses racines, et qui, placés dans des pots, sur conche chaude, ne tardent pas à repandre et deviennent, l'année suivante, des plantes faites. Son introduction dans nos serres date de 1768. Elle fleurit en mai et juin.

**Kämperre Galanga.** Kämpferia Galanga, L., Red., Lil., t. 144. Cette espèce, qui croît dans les forêts sombres de l'Inde, a sa racine composée d'une touffe épaisse de tubercules allongés, fusiformes, quelquefois renflés. De cette racine naissent deux à trois feuilles retrécies en un pétille engainant; ces feuilles sont ovales, larges, ondules sur leur bord, aiguës au sommet, glabres en dessus, un peu pubescentes à leur face inférieure. Les fleurs au nombre de trois à quatre, plus petites que dans l'espèce précédente, naissent du collet de la racine, au milieu des feuilles; les fleurs sont blanches, marquées de deux taches violettes.

**Kämperre A feuilles longues.** Kämpferia longifolia, Willd., Red., Lil., t. 589. Cette espèce ressemble beaucoup à la précédente. Mais sa racine est formée de tubercules globuleux; ses feuilles sont plus allongées, blanches inférieurement. La division interne et inférieure des calices est d'une teinte violette foncée. Elle est aussi originale de l'Inde.

**Kagenenckie.** Kageneckia. Kot. Ce genre, de la Diciene Polyandriae, et non de la Polygamie Monocoe, L., a été établi par Ruiz et Pavon (Flor. Peruv. Syst. Veget., p. 290). En le rapportant à la tribu des Spiraéees, de la famille des Rosacées, Kuhn (in Humb. et Bonpl. Nov. Gener., 6, p. 257) en a ainsi exposé les caractères: fleurs dioïques; les mâles ont un calice hémisphérique dont le limbe est à cinq divisions profondes, régulières, et se recouvrant par les bords avant l'ouverture de la fleur; cinq pétales orbiculés, égaux, sessiles sur l'entrou du tube calicien; seize à vingt étamines, ayant la même insertion et sur un seul rang, à filets subulés, libres, et à antères oblongues, biloculaires et déhiscantes longitudinalement. Les fleurs femelles sont composées d'un calice étale pétales comme ceux des fleurs mâles; d'étamines avortées; de cinq ovaires libres, renfermant chacun vingt ovules fixés sur deux rangées à l'angle interne, surmontés de cinq styles et de stigmates dilatés. Le fruit est formé de cinq capsules coriaces, en forme de sabot, disposées en étoile, uniloculaires, déhiscantes longitudinalement et par le dessus. Chacune renferme environ vingt graines déprimées, alliées au sommet, disposées transversalement et se recouvrant un peu les unes les autres. Ces graines ont un double tégument: l'extérieur très-mince, l'intérieur plus épais et adhérent; elles sont dépourvues d'alburnum; leur embryon est droit; la radicule et les cotylédons sont elliptiques. Ce genre, très-voisin, mais assez distinct du Quillaja de Molina (Scingnanemoros, Ruiz et Pavon), se compose de deux espèces auxquelles les auteurs de la Flore du Pérou ont donné les noms de Kageneckie lancifolia et Kageneckia oblonga. Ce sont des arbres indigènes du Pérou et du Chili. Leurs feuilles sont éparpillées, simples, entières, accompagnées de stipules géminées et très- petites. Les fleurs sont terminales; les mâles disposées en corymbes; les femelles solitaires.

**Kahau.** MAM. Espèce du genre Guenon. V. ce mot.

**Kahlück.** MAM. Synonyme vulgaire d'orang-outang. V. Orang.
KAL

KAHRIA. bot. Forskahi (Flora Egypt.-Arab., p. 165) a établi, sous ce nom, un genre qui est le même que l'Ethulia de Linné. V. Éthulie.

KAIMA. bot. Synonyme de Caryota urenis. V. Car.

KAMAN. rept. V. Caiman.

KAINCA. bot. Synonyme de Chioceca racemosa. V. Chiocece.

KAKINTO. bot. V. Cainsito.

KÅJAN. bot. Pour Cajan. V. ce mot.

KAKADOE. ois. Synonyme de Calatoés. V. ce mot.

KAKAITSUL. pois. Espèce du genre Glyphisodon. V. ce mot.

KAKAÖös. Cactina. ois. V. Cactina.

KAKÉLIEK ou KAKÉLLIK, ois. Espèce du genre Perdrix, qui n'est peut-être qu'une variété de la Perdrix rouge. V. Perdrix.

KAKÉLLAQUE. ins. Même chose que Canecele.

KAKILE. bot. Même chose que Calile. V. ce mot.

KAKILA. bot. V. Cëla.

KAKABEA. bot. Même chose que Calabura. V. Men-

KALAGROCHEN. coshen. Même chose que Chteni.

KALAMAGROSTIS. bot. Synonyme de Roseau, d'ou Calamagrostis. V. ce mot.

KALAN. noll. Nom qu'Adamson (Sénég., p. 107, pl. 9) a donné à un Strombe qui est le Strombus lan-
tiginosus, de Linné, et que l'on pourrait rapporter à d'autres espèces, si l'on s'attachait à toute la syno-
nymie donnée par Adamson qui cite les figures que Linné et d'autres ont appliquées à des espèces bien différentes. V. Strombe.

KALIGNCHÉE ou KALANCHOE. Kalanchoe. bot. V. Calan.

KALANJOS. bot. Synonyme d'Arundo, L. V. Ro-
sæu.

KALIFFSUSS. Khalifussia. Kalfussia. bot. Genre de la famille des Synantherées, tribu des Chicoracées, établi par Schultz (Flora, 1853, p. 752) qui lui assigne pour caractères : capite multiflore; involucre uniairial, dont les squam-
mes ont souvent un appendice à leur base; réceptacle à fossettes et no; akènes cylinardes, globuleux-mu-
riques ; ceux des fleurons de la circonférence sont nus et sans bec au sommet, ceux du disque ont un prolongement en forme de lèche; aigrette du rayon nulle, celle du disque est double: l'extérieur très petit et squam-
melante, l'intérieur consistant en dix pilettes scar-
rioso-dilatées à leur base, et plumeuses dans le reste de leur étendue. Les Kaliffusses, dont on connaît deux espèces : Kalbussia Satzmanni et Kalbussia Mulleri, sont des plantes herbacées, qui croissent sur les bords inculs de la Méditerranée, dans la Mauri-
tanie, et que l'on retrouve quelquefois dans l'ile de Sardaigne; elles ont leurs feuilles radicales oblongues, glabres, sinuato-dentées; les hampes sont glabres, ra-
menses et du double plus longues que les feuilles; les rameaux sont monoeéphales, quelquefois écailleux vers le sommet; les fleurs sont jaunes, avec les écailles de l'involucre poilues sur le dos.

KALÈRIA. bot. Genre formé par Adamson (Lam. des Plante.), et qui répond au Sittene de Linné.

KALK. bot. Espèce du genre Soude.

KALIFORMIA. bot. Le genre d'Hydrophytes formé sous ce nom, par Stackhouse, dans sa Nérée britan-
nique, rentre dans le genre Gigartina de Lamouroux.

KALÎNÈRIÈRE. Kalimeris. bot. Le genre Aster de Linné ayant été divisé en plusieurs sous-genres par H. Cassini, ce botaniste a désigné l'un d'eux sous le nom de Kalînèrèdes. Parmi les caractères qui sertent à le distinguer des autres sous-genres, voici les plus essentiels : involucre orbiculaire turbiné, composé de folioles à peu près égales, sur un ou deux rangs, oblongues et lâchement appliquées; réceptacle élevé, presque conique; ovaries aplatis, mnis d'une bordure cartilagineuse sur chacune des artères externe et intérieure; aigrettes extrêmement courtes et plumeuses. Suivant un usage qui lui est particulier, l'autor
r de ce sous-genre a décrit une espèce en lui imposant la dénomination nouvelle comme nom générique. Cette plante (Kalimeris platycéphala) est cultivée dans les jardins, où on la nommait Aster Sibiricus.

KALISALPETRE. m. Synonyme de Potasse nitratée. V. ce mot.

KALISON. noll. Le Kalison d'Adamson (Sénég., p. 42, pl. 2) est un petit Oceanbres que Linné et Lamarck n'ont point rapporté dans leur synonymie; il paraît bien distinct de toutes les espèces connues, et l'on ne saurait, avec Blainville, le confondre comme variété du Chiton fasciiculaer de Linné.

KALLIADÈ. Kallias. bot. D'après Adamson, ce nom, dont l'étymologie grecque signifie beauété, était appliquée à une belle espèce d'Anthémide. H. Cassini s'en est servi pour désigner un sous-genre de l'Heliopsis, et il l'a caractérisé par ses fruits à péricarpe drupacé et ridé, ainsi que par les corolles des fleurs marginales qui ne sont point articulées; mais continue avec l'avoire, quoique l'auteur de ce genre n'ait point prétendu le séparer complètement du genre Heliopsis, il n'en a pas moins décrit l'espèce sur laquelle il l'a établi, avec la dénomination de Kallis. Il est à craindre que ce nouveau mot ne fasse prendre le change aux bota-
nistes, et qu'ils ne le considèrent comme un nom générique. Le Kallias ocella, Cass., avait déjà été rapporté au genre Heliopsis par Donnai (Mém. du Muséum, t. v, p. 37) qui l'avait nommé Heliopsis buphtaimoides. Peut-être ce dernier nom doit être seul admis, parce qu'il a la priorité sur celui de Cassini et qu'il rappelle l'Anthémis buphthalmoïdes dont Jacquin a donné une belle figure ( Hort. Schaenbrunn., vol. ii, p. 15, tab. 131). Ortega, auquel on doit la première
connaissance de cette plante, la plaçait aussi dans le genre *Anthemis* et la nommait *Anthemis ovalifolia*. Enfin, Persoon (*Enchirid.,* 2, p. 475) lui donnait le nom d' *Acmella buphthalmoides*. C'est une belle plante herbacée, dont les tiges, très-rameuses, portent à leur extrémité de grandes calathidées jaunes. Elle est cultivée, sans exiger beaucoup de soins, dans le Jardin Botanique de Paris.


**KALLSTROEMIA.** not. Scopoli a nommé ainsi un genre nouveau qu'il a formé sur le *Tribalus maximus* F. Herse.

**KALMIE. Kalmia.** not. Genre de la famille des Rhodacées et de la Bécandrie Monogyne, L. Caractères : calice étalé, à cinq divisions; corolle monocéphale, dépimée et renflée, ayant son limbe à cinq lobes courts et réfléchis et offrant à sa partie inférieure dix petites fossettes; étamines au nombre de dix, insérées tout à fait à la base de la corolle, et placées horizontalement, de manière que le sommet de chaque anthère est reçu et engagé dans l'une des dix petites fossettes dont il vient d'être parlé; ovaire libre, globuleux, à cinq loges polispermes, surmonté d'un style assez long, au sommet duquel est un stigmatte dépimé, à cinq lobes à peine marqués. Le fruit en est une capsule globuleuse à cinq loges, s'ouvrant en cinq valves par le milieu des cloisons.

Le genre *Kalmie*, institué par Linné, fut un hommage éclatant de l'estime de ce grand maître envers Pieter Kalm, Suédois, l'un de ses élèves les plus distingués, qui en est sorti acquérant des droits à la reconnaissance de tous les naturalistes, par le voyage de recherches qu'il fit dans l'Amérique septentrionale. C'est de cette partie du nouveau continent que sont originaires les cinq espèces connues jusqu'à ce jour; on est des arbustes ou des arbrisseaux qui en toutes saisons se maintiennent feuillus.

**KALMIE A LARGES FEUILLES. Kalmia latifolia.** L. On trouve cette plante dans les forêts humides et ombragées de la Virginie et de la Pennsylvanie, depuis la chaîne des Alleghanys, qui borne le Tennessee et la Caroline septentrionale, jusqu'au Canada. Cette Kalmie garnit presque entièrement le côté de ces montagnes qui regardent le nord, et sur des surfaces non interrompues de trois à quatre cents acres; elle s'élève ordinairement à la hauteur de douze à quinze pieds, et comme ses rameaux, lorsqu'ils sont fleuris, présentent une réunion considérable de corymbes aussi riches qu'éclatants, il en résulte que l'aspect des montagnes garnies de Kalmies est des plus agréables et des plus riantes. La Kalmie à larges feuilles fut connue en Angleterre, en 1754, époque où elle y fut apportée par P. Collinson. Elle s'est parfaitement acclimatée dans nos jardins, où sa constitution robuste lui permet de braver en pleine terre, le froid des hivers. Cette Kalmie fleurit en juin et juillet; et pendant tout le temps que ses fleurs restent épanouies, elles font, par leur éclat et leur élégance, un des plus beaux ornement des jardins. Elles présentent un phénomène remarquable dans la manière dont la fécondation s'accomplit chez elles: leurs dix étamines, divergentes autour du pistil comme les rayons d'une roue, ont leurs anthères nichées dans autant de petites fossettes creusées dans la corolle; lorsque le moment de l'émission du pollen est arrivé, ces anthères sortent successivement de leurs nèces avec une sorte d'élasticité, s'aplatissent sur le stigmate pour y répandre leur poussière fécondante, et reviennent ensuite vers le bord de la corolle. Les corymbes fleuries de cette espèce ont environ sept à huit pouces de diamètre, et forment des bouquets d'autant plus remarquables qu'ils sont ordinairement très multipliés. La côte se divise en rameaux nombreux, un peu rougâtres, garnis de feuilles alternes ou quelquefois presque opposées, pétiolées, ovales oblongues ou ovales-lancéolées, coriaces, persistantes, globes des deux côtés, luisantes et d'un vert foncé en dessus. Ses fleurs sont assez grandes, blanches ou d'un rose vif et portées sur de longs pédoncules poilus et visqueux, rassemblés au nombre de douze à quinze, et davantage.

Cette plante, dont la race est garnie d'un cheveu assez épais, se plait beaucoup mieux en pleine terre que resserrée entre les parois d'un pot ou d'une caisse; elle demande seulement un abri contre les grands vents, et une terre légère, substantielle, aussi semblable que possible à celle où elle a cru origininaire: un mélange de terre de bruyère, de sable et d'un peu d'argile lui convient parfaitement; on remplit de ce mélange un trou qu'on a pratiqué dans le terrain, et dont le diamètre est proportionné à l'étendue des racines; on place au milieu le pied de l'arbrisseau, et l'on recouvre ses racines avec précaution et en entassant légèrement la terre dont on regarnit le pied à mesure qu'il prend de l'étendue; on tient le sol constamment frais, en évitant une trop grande humidité. Les efforts qu'on a faits jusqu'à ce jour dans nos contrées pour multiplier par le semis, le Kalmie à larges feuilles, paraissent avoir été complètement infructueux; il faut donc se contenir de la méthode de propagation au moyen des seules marcottes, moyen assez long et qui ne réussit bien qu'en y sacrifiant exclusivement une plante-mère des plus vigoureuses. Du reste l'arbrisseau est dur, robuste et rustique; il tient parfaitement sa place parmi les arbustes toujours verts, qui donnent encore un air de vie à nos parterres, quand les frimat s'y répandent le deuil et la tristesse.

**KALMIE A FEUILLES EN COIN. Kalmia cuneata,** Mich. Feuilles épaisses, sessiles, allongées, rétrécies en coin à leur base, glabres en dessus et un peu pubescentes en dessous; fleurs en corymbe; corolle blanche en dents, purpureine intérieurement, vers la base. De la Caroline.

**KALMIE VEULE. Kalmia hirsuta,** Walt. Petit arbrisseau à tiges grêles, faiblement ligneuses, diffuses, ra- meuses, hautes de dix pouces environ; rameaux velus et hispides; feuilles presque sessiles, petites, alternes, ovales-lancéolées, hispides, rouleés en dessous, longues de quatre lignes; fleurs axillaires, solitaires, pédon- culées; capsules glabres, petites et globuleuses. De la Caroline.
KALMIC a feuilles étroites. *Kalania angustifolia*, L. Un peu moins grand que le précédent dans toutes ses parties, cet arbuste porte des feuilles verticillées par trois, quelquefois simplement opposées, elliptiques, allongées, un peu obtuses, d’un vert clair à leur face supérieure, légèrement glauques inférieurement, entières et très-glabres. Leurs fleurs sont pédonculées, fort petites, disposées par petites grappes à l’aiselle des feuilles supérieures, de manière à former une sorte de corymb terminal; quelquefois un jeune rameau s’éleve au-dessus du corymb, qui alors n’est plus terminal. Cette espèce fleurit en juin et juillet.


**KALOPHYLLODENDRUM.** bot. Même chose que *Cotophyllum. V.* Calophyllum.

KALOSANTHES. bot. Le docteur Havard, dans son *Revis. Succul. plant.*, p. 6, a cru devoir separer du genre *Crassula*, quelques espèces qui se distinguent par leur inflorescence en forme de capitules environnés d’un involucre, par le tube de leur corolle infundibuliforme, trois fois plus long que les divisions du limbe, enfin par quelques autres caractères également bien tranchés, mais d’une moindre importance; il en a formé un genre distinct que De Candolle n’a point adopté, mais dont il fait néanmoins une section (Franciscanœ) de son genre *Rochea*. Ces espèces, au nombre de huit, sont toutes originales du cap de Bonne-Espérance; ce sont des arbustes peu élevés, dont les feuilles sont imbriquées en croix, vertes, ordinairement allongées et ciliées de poils roidez sur leurs bords; leurs fleurs sont très-nombreuses, ayant généralement la même forme que celles du Jasmin; leur couleur est blanche ou rouge. On remarque parmi ces espèces: le *KALOSANTHE ROUGE*, *Kalosanthes coriacea*, Hav., p. 8; c’est le *Larochea coriacea*, DC. Arbuste de deux à trois pieds, à feuilles imbriquées, très-rapprochées les unes contre les autres; ses fleurs, d’une belle teinte éclatante, forment un corymb dictome au sommet des ramifications de la tige. Le *KALOSANTHE TRÈS-ODORANT*, *Kalosanthes odoratissima*, Andrews, Repoes., t. 20, à ses fleurs presque roses et répandant une odeur très-forte, analogue à celle de la Tubéreuse; ses feuilles sont linéaires, lancéolées, obtuses.

KAMHIKKOS ET KAMAILLEUKE. bot. Synonymes de Glérome. V. ce mot.

**KAMAN.** concr. C’est ainsi qu’Adanson (Voyage au Sénégal, p. 245, pl. 18) donne une espèce de Bucarde fort remarquable, qui est le *Cardium costatum* de Linné ou la Bucarde exotique des marchands de Coquilles.

**KAMARON.** bot. Synonyme d’*Euphorbia Mauritanica*. V. Euphorbe.

**KAMBEUL.** moll. Adanson (Sénég., p. 14, pl. 1, fig. 1) a donné ce nom à une Coquille terrestre, que Lamarck a désignée sous le nom de *Baltinus Kambeul* à l’imitation de Bruguier. Perversse l’a fait figurer de nouveau dans les excellentes planches qui accompagnent son ouvrage sur les Mollusques.

**KAMICHI.** os. *Palaenea*. Genre de l’ordre des Alcatoridés. Caractères: bec court, conico-convexe, droit, très-courbé à la pointe, comprimé dans toute sa longueur; mandibule supérieure voûtée, l’intérieure plus courte, oblongue; fosse nasale grande, couverte d’une peau nue; narines éloignées de la base du bec, ovaillées, ouvertes sur les côtés; tête très-petite, dure et pâteuse; pieds courts et gros; quatre doigts: les trois intérieurs très-longs, les latéraux égaux, l’externe uni à l’intermédiaire par une membrane; angles médio-externes, pointus; ponce allongé portant un ongle plus long que celui des autres doigts et tout à fait droit; ailes très-épines: les deux premières réunies plus courtes que la troisième et la quatrième qui sont les plus longues; deux forts éperons à chaque bord.

Jusqu’ici on n’est point encore parvenu à pénétrer les véritables intentions de la nature lorsqu’elle a pourvu le poignet de certains Oiseaux, d’éperons ou aiguillons forts et pointus; il semblerait qu’elles les ait destinés à des combats opiniâtres dans lesquels ils eussent pu faire usage de ces armes puissantes, et cependant presque tous ceux de ces Oiseaux, dont les moeurs nous sont connues, se font remarquer par leur douceur, par un caractère paisible et même canin; on ne les a jamais vus, par des attaques dirigées contre les autres animaux au milieu desquels ils vivent, troubler ainsi la tranquillité de leurs demeures habituelles. Tous les auteurs qui ont pu observer les Kamichis, soit sauvages, soit en domestique, s’accordent à leur prêter des qualités qui les rapprochent des Gallinaçés, avec lesquels, d’ailleurs, ils ont de grandes analogies de formes. Tranquilles habitants des savanes marécageuses ou des plaines riveraines des fleuves qui courent en tout sens la partie méridionale du nouveau monde, ils y sont uniquement occupés de la recherche de leur nourriture qui se compose d’hébrés tendres, de graines et autres matières végétales; lorsqu’ils ont subi le joug de la domesticité, non-seulement ils se familiarisèrent avec le maître qui pourvoit à leurs besoins, mais ils lui rendent de petits services par leur exactitude docile, par leur intelligente vigilance à prévenir et empêcher la perte ou la faute des autres volatiles de la basse-cour. Les Kamichis vivent en société; ils sont naturellement défaits, mais peu sauvages; ils ont la voix forte et sonore; ils se tiennent assez souvent à terre dans les broussailles, quelquefois on les trouve perchés à la cime des arbres élevés qui forment çà et là des bouquets isolés sur les terres des plaines marécageuses. Ceux au
milieu des buissons abrités qu’ils établissent, à peu d’élevation, un nid spacieux dans lequel la femelle pond deux œufs proportionnés à la taille de l’une ou l’autre des deux espèces qui composent tout le genre. Les jeunes naissent couverts de duvet, et sont bientôt en état de poursuivre à leur subsistance, sous la conduite des parents, ce qui établit encore un point de ressemblance avec les Gallinacés.

**Kanihi cornu.** *Palamedea cornuta*, L., Buff., pl. enl., 451. Parties supérieures d’un noir cendré ou ardoisé, parsemées de quelques taches grises; tête garnie de petites plumes duveteuses, variées de blanc et de noir; abdomen blanc; rectrices alaires inférieures roussâtres; rectrices égales, ce qui rend la queue carrée, Bec d’un jaune brunâtre; sommet de la tête surmonté d’une corne droite et grêle dont la base est revêtue d’un fourreau semblable à un tuyau de plume; jambes et pieds recouverts d’une peau écaillée, noirâtre; longueur du doigt intermédiaire, quatre pouces. Taille, trois pieds.

**Kanihi Chaï ou Chaïa.** *Palamedea Chavari*, Temm., pl. color., 219. Parties supérieures d’un noir: ardoisé, avec les plumes francs de brunâtre; sommet de la tête d’un bleu d’ardoise tacheté de noir; nuque garnie de plumages longues et effilées d’un bleu noirâtre, avec l’une des barbes plus claire; front, joues, gorge et haut du cou garnis de plumes duveteuses, blanches ou d’un blanc bleuté; un collier presque nu, d’un blanc rougeâtre, suivit d’un autre beaucoup plus large et plus épais, garni d’une foule de petites plumes serrées, noires; le reste du cou et les parties inférieures d’un bleu ardoisé, varié de teintes un peu plusfoncées; abdomen blancâtre; bec noirâtre, avec sa base rouge; siguillons des ailes jaunes; artère des yeux et pieds rouges; orteils noirs. Taille, trente-deux pouces. — Cette espèce est le type du genre *Chavara d’Hillier* (*Prodrumus Napaulians et Avium*), reproduit dans ce Dictionnaire (vol. 2, p. 519) sous le nom français Chaïara. D’exactes observations faites au Brésil, depuis l’impression de ce volume, ont confirmé les doutes soulevés à l’article Chaïara, sur la nécessité du genre établi par Hillier. En effet, les descriptions rédigées par les ornithologistes, d’après des assertions de voyageurs, ont été reconnues très-faibles, et l’espèce nommée Chaïara fitale, qui n’était qu’une variété d’âge du Chaïara Chaïa, est entrée dans le genre Kanihi. Conséquemment il faudra rayer de la méthode le genre Chaïara.

**Kampmannia.** *Kampmannia*, Michx. V. *Zanthoxyle*. 


**Kanellia et Kanilia.** *Kanellia*. GEN. *Kanilia*. V. *Rhizophora*. 

**Kandis.** *Kandis*. Adanson (*Fam. des Plant.*, II, p. 429) a désigné sous ce singulier nom générique, le *Lepidioum perfoliataum*, L.

**Kanèye.** *Kane*. L’un des noms vulgaires du Chanvre.

**Kanguru.** *Kangurus*. Fam. *Leaves*. Ce genre, l’un des plus remarquables, à tous égards, de la famille des Marsupiaux, a reçu de Shaw et d’Hillier, les noms de *Macrobus* et d’*Halmaturus*. Mais ces noms, tirés de la langue grecque, conviennent tout aussi bien à d’autres Marsupiaux, tels que ceux du genre Potoroo, et même à beaucoup de Rongeurs, des genres Gerboïde, Gerbillé, Mériote et autres: aussi faut-il adopter de préférence, avec Lacépède, Desmarest, Tiedemann, Quoy et Gaimard, le nom de *Kangurus* fort ancemment proposé par Geoffroy Saint-Hilaire. — Dans ce genre, le membre antérieur, fort petit et assez peu remarquable en lui-même, a cinq doigts, dont les deux extrêmes sont les plus petits et terminés par des ongles assez forts; la paume de la main est nue, et le radius permet à l’avant-bras une rotation entière. Quant au membre postérieur, il s’éloigne tellement de l’antérieur, soit par le rapport de ses formes, soit par celui de ses dimensions, qu’il n’y a point de genre où la différence soit aussi prononcée. Les pieds sont très-dactyles; le doigt externe est assez gros et allongé, mais il n’est nullement comparable au doigt voisin, dont les dimensions dépassent toute proportion; son ongle, qui est un véritable sabot, et son métatarsien, sont surtout remarquables par leur volume. Cet os est six fois aussi long que le plus long des métacarpiens; fait d’autant plus digne d’attention, que le métacarpe conserve très-généralement les mêmes rapports de grandeur dans toute la série des Mammifères, comme on peut le voir, par exemple, chez tous les Carnassiers, à deux seules exceptions près. Toutes les phalanges digitales, surtout les premières, sont particulièrement très-grosses et très-allongées. Les deux doigts internes sont confondus ensemble jusqu’à l’ongle, en sorte qu’à l’extérieur ils font l’effet d’un seul doigt terminé par deux ongles. Ils ont aussi beaucoup de longueur, mais ils sont d’une extrême ténuité; leurs métatarsiens, par exemple, n’ont qu’un diamètre douze fois environ moindre que celui du grand doigt; ce qui forme une différence de volume véritablement énorme. Enfin, toutes les autres portions du membre postérieur présentent des dimensions considérables; les deux os de la jambe sont plus de deux fois aussi longs que ceux de l’avant-bras, et leur épaisseur, du moins celle de l’un d’eux, est aussi fort grande; disposition au reste qu’il est facile de prévoir à cause des nombreuses fractures qui, autrement, ne pourraient manquer d’être causées par les sauts prodigieux qu’exécutent les Kangurus. — L’extrême allongement du pied est ce qui a valu à ces animaux le nom de *Macrobus*: celui qu’ils ont reçu d’Hillier se rapporte à l’usage qu’ils font de
KAN

leur queue pour le saut. Ce prolongement étonnant, si peu utile chez la plupart des Mammifères, et qui n’est même, eût beaucoup d’entre eux, qu’un organe rudimentaire, simple vestige qui semble ne plus exister que pour témoigner de l’unité du plan général de la nature, est ici un organe de haute importance, on peut dire, véritablement un troisième membre. Le nombre des vertébrés caudales est ordinairement de vingt environ; mais il augmente encore dans certaines espèces, et il en est où il arrive même à former la moitié du nombre total des vertébrés. Toutes, à l’exception des dernières, présentent toujours des dimensions considérables, et sont comme hérisées de larges et longues apophyses, tellement qu’on pourrait difficilement ailleurs la vertèbre dans un plus grand état de complication. Il est facile de juger, d’après ces détails, de la force des muscles auxquels elles donnent attache. Au reste, la simple inspection de la pellicule de l’animal suffit pour indiquer ce que prouve l’étude du squelette. On voit en effet que la queue, d’ailleurs couverte de poils dans toute son étendue, est d’une force et d’une épaisseur considérables. Enfin, la présence de la bourse chez la femelle, et de testicules extrêmement développés chez le mâle; celle de l’os marsupial aplati et assez long, et surtout les proportions du corps, beaucoup plus gros vers la région inférieure que vers la supérieure, d’où résulte pour l’ensemble de l’animal une forme presque conique, achèvent de démontrer la richesse extrême du développement de tout le train postérieur. Le même fait, qui s’observe d’une manière plus ou moins distincte chez tous les Marsupiaux, et le mode particulier de génération de ces animaux, tiennent à une seule cause, à l’absence d’une artère, comme Geoffroy Saint-Hilaire est parvenu à le découvrir, et comme il sera démontré avec détail dans un autre article, \( V. \) Marsupiaux. — Les Kangourous ont la tête assez allongée (surtout dans les grandes espèces); les oreilles de forme variable, et les moustaches peu développées; leur verger n’est point fourchue comme celle de plusieurs autres Marsupiaux. Leur système dentaire est très remarquable par l’absence des canines et par la disposition des incisives inférieures; celles-ci, au nombre de deux seulement, sont très-longues, très-fortes, et ont une direction tout à fait horizontale; les supérieures, qui sont au contraire au nombre de six, sont larges, disposées sur une ligne courbe, ont une direction verticale, et sont, du moins dans la plupart des espèces, à peu près égales; du reste, aux deux mâchoires, les incisives sont séparées des autres dents par un espace assez considérable. On a cru longtemps que les molaires étaient au nombre de cinq de chaque côté, et à chaque mâchoire chez tous les Kangourous, mais on avait trop généralisé ce que l’observation avait montré seulement à l’égard de quelques espèces. Frédéric Cuvier a reconnu qu’il existe seulement, chez plusieurs, quatre mâcheliers, au lieu de cinq; il a même pensé, à cause de cette différence dans le système dentaire, devoir subdiviser le genre Kangaroo, et il a proposé d’adopter pour les premiers, le nom d’Ulliger, Halmaturus, et pour les seconds, celui de Shaw, Macropus. Le même zoologiste avait plus anciennement partagé le genre d’après la considération de la présence ou de l’absence d’un mufle; mais il n’a pu encore vérifier si ces deux modes de division se correspondent. 

La Nouvelle-Hollande et les îles environnantes sont la patrie des Kangourous, mais ils vivent très-bien dans nos contrées et peuvent même s’y reproduire. Ce sont des animaux essentiellement frugivores, mais qui mangent sans répugnance tout ce qu’on leur donne, comme l’ont constaté Quoy et Gaimard, qui, ayant possédé vivant un de ces animaux, l’ont vu manger plusieurs fois de la viande et même du cuir. L’animal buvait aussi du vin et de l’eau-de-vie. Dans l’état de liberté, les Kangourous habillent les lieux boisés, et vont ordinairement en troupeaux peu nombreux. Ils se tiennent habituellement dans la situation verticale, posant sur toute la longueur de leurs pieds de derrière et sur leur queue qui fait véritablement l’office d’un troisième membre. Ils peuvent, dit-on, franchir d’un saut, une distance de près de trente pieds, ce qui ne paraît pas incroyable, si l’on se rappelle la force prodigieuse de leurs membres postérieurs et de leur queue. Ils emploient souvent aussi pour la progression leurs membres antérieurs, et même avec assez d’avantage, parce qu’alors une succession plus rapide des mouvements compense leur peu d’étendue. Quoy et Gaimard, qui ont assisté à plusieurs chasses aux Kangourous, ont même remarqué que lorsqu’ils étaient vivement poursuivis par les Chiens, ils courraient toujours sur leurs quatre pieds, et n’exécutaient de grands sauts que quand ils rencontraient des obstacles à franchir. » Au reste, pour la course comme pour le saut, ils ne tirent pas moins d’avantage de la richesse de développement de leur queue; dans le saut, elle leur sert tour à tour de ressort et de balancier; dans la course, ils l’appuient sur le sol, et enlevant avec force leurs membres postérieurs, ils les rapprochent avec rapidité de ceux de devant; d’où résulte un mode de progression analogique, à quelques égards, à celui d’un homme qui marche sur des béquilles. Leur queue ne leur est pas moins utile dans les combats qu’ils se livrent entre eux; soulevant sur elle, et s’appuyant par leurs membres antérieurs sur leur adversaire lui-même, ils lui lancent de violents coups de pieds, et lui font, au moyen des ongles de leurs grands doigts, de profondes et dangereuses blessures. On a vu même quelquefois à la ménagerie du Muséum de Paris, où l’on nourrissait, il y a quelques années, de grands Kangourous, ces animaux attaquer de cette manière leurs gardiens eux-mêmes. Les espèces de ce genre sont nombreuses, et il est à penser qu’il en reste plusieurs encore à découvrir. Celles que l’on a connues d’abord, ont été, jusqu’à Geoffroy Saint-Hilaire, confondues sous les noms de Kangaroo Géant, Didelphus Gigantea, Gmel.; Macropus major, Geoffroy Saint-Hilaire, parce que les couleurs générales de leur pelage sont généralement à peu près les mêmes; mais néanmoins elles se distinguent, on peut dire, par de nombreux caractères. 

Kangaroo Eux Enemie. Kangurus fuliginosus, Geoff. St.-Hil. Il a quelquefois six pieds de hauteur. Il est généralement d’un brun fuligineux en dessus, gris roux en dessous, roux sur les flans; ces couleurs se
KANGUROO A MOUSTACHES. Kangurus labiatus, Geoff. St.-Hilaire. Il est moins grand que le précédent. Son pelage est plus clair en dessus : le dessous de son corps, la face interne de la jambe et de l'avant-bras, le barbe, une grande portion du dessous de la queue, sont d'un gris rousseâtre. Les oreilles sont brunâtres sur leur face convexe, blanches sur l'autre. Aux membres antérieurs les doigts sont noirsâtres ; aux postérieurs, leur face supérieure est noire, avec du rousseâtre tout autour de chaque tache noire. La queue, d'abord grise, passe dans son dernier tiers environ, au brun noiret en dessus et sur les côtés, au roux en dessous. Enfin le bout du museau est blanc, et l'on remarque sous le menton deux lignes brunes parallèles en devant, mais qui se réunissent en arrière. Cette espèce habite, ainsi que la précédente, la Nouvelle-Hollande.

KANGUROO GRIS-ROUX. Kangurus rufus-griseus, Geoff. St.-Hilaire. Il est encore moindre que le Kangourou à moustaches : il n'a que trois pieds et demi. Il est généralement d'un gris-roux tirant sur le blond ; cette couleur devient très pâle en dessous, et le dessous du corps est même blanc sur sa partie médiane ; mais elle est beaucoup plus foncée en dessus : elle passe au gris brunâtre sur les quatre extrémités, et au brun noiret sur la dernière partie de la queue. Les oreilles sont plus arrondies que dans les espèces précédentes. La Nouvelle-Hollande est également la patrie de cette espèce.

KANGUROO A COL ROUX. Kangurus ruficolis, Geoff. St.-Hilaire. Il est encore beaucoup plus petit : il est d'un gris plus ou moins rousseâtre en dessus et sur les flancs ; mais la région postérieure du col est rousse. La face interne des membres est blanche, ainsi que la partie médiane du dessous du corps ; mais cette partie blanche n'a qu'une très-petite largeur, et n'est presque, pour ainsi dire, que linéaire. Ce caractère, non encore remarqué, est cependant un de ceux qui facilitent le plus la distinction de cette espèce. Le dessous de la queue est gris rousseâtre, le dessous blanchâtre. Les oreilles sont de même couleur que dans les premières espèces, et de même forme que dans le Kangourou gris-roux. Les pattes de devant sont noires ; les doigts des postérieures sont gris brunâtres ; mais avec du rousseâtre en devant. Le tour de l'œil est roux, et celui de la bouche blanche ; cette dernière tache se prolonge un peu vers l'œil. Cette espèce a été trouvée à l'île King. F. Cuvier a décrit sous le nom de Kangourou vinex un Kangourou qui présente tous ces caractères, mais dont le pelage est plus gris, et la tache labiale blanche un peu plus prononcée : le Muséum de Paris possède aussi un autre individu qui est au contraire plus roux : mais un troisième fait si bien le passage de celui-ci au Kangourou vinex, qu'il est difficile de ne pas les considérer comme appartenant à la même espèce.
KANGUROULAINS. Kangurus laniger. Il a été découvert et décrit sous ce nom par Quoy et Gaimard, et c'est un des objets les plus précieux dont leur beau voyage ait enrichi la zoologie. Cette espèce, nommée aussi par Desmarest Kangurus rufus, est de même taille à peu près que le Kangourou brun enfumé; elle est d'un beau roux sur la tête, le col, les flancs, le dos, la face externe des bras et des cuisses, et le dessus de la queue, dans sa première partie; le reste du pelage est blanc à l'exception des oreilles qui sont couvertes en dehors de poils grisâtres, et des doigts qui sont d'un brun rousseâtre. Mais ce Kangourou est surtout remarquable par ses membres encore plus allongés qu'ils ne le sont dans les autres espèces, et par son pelage qui rappelle celui de la Vigne, tant par la nature de ses poils doux au toucher, frisés et véritablement laineux, que par sa belle couleur. L'individu rapporté par Quoy et Gaimard, leur a été donné au port Jackson; mais il venait des environs du port Macquarie.

KANGUROO A QUEUE COURTE. Kangurus brachyurus, Quoy et Gaim., Voy. de l'Astrolabe, p. 114, tab. 19. Sa tête est grosse, courte et conique; son museau est obus, nu, brun et garni de quelques soies courtes; ses oreilles sont arrondies et plus courtes que dans aucune autre espèce du genre; les extrémités sont peu longues et assez grêles; sa queue est proportionnellement très-courte et grêle; tout le pelage est d'un roux jaunâtre, avec des nuances noires, plus marquées sur le dos et les flancs; les poils qui recouvrent les oreilles sont d'un brun roux à l'extérieur, et de couleur dorée en dedans de la conque; le dessus de la tête et le haut du cou sont plus roux que toutes les autres parties; le mélangé de roux et de noir est plus régulier à la base de la queue; la gorge et le ventre sont d'un jaunâtre clair; les poignets et les tarses sont bruns, revêtus de poils rudes qui recouvrent en partie les ongles dont l'extrémité est blanche; le grand ongle du milieu des pieds de derrière est presque droit, un peu comprimé et couvert de poils jusqu'à la pointe. Taille, vingt-cinq pouces. Du port du roi Georges, à la Nouvelle-Hollande.

KANGUROO D'ARÔE. V. KANGUROO FILANDE.

KANGUROO DE PARRY. Kangurus parryi; Macropus parryi, Bennet. Cette espèce, figurée dans la troisième partie du premier volume des Transactions de la Société zoologique de Londres, a été rapportée dans la Nouvelle-Galles du Sud par le capitaine Parry, auquel on l'a dédiée; elle diffère de toutes celles connues par les caractères suivants: museau large; oreilles allongées et peu garnies de poils; ceux de la queue sont rigides, courts et courchés, et un peu moins longs que ceux du reste du corps. La couleur du pelage est sur le corps d'un gris cendré; elle est plus pâle sur le ventre; il y a sous l'abdomen une raie blanche; la plus grande partie de la queue est aussi de cette couleur, avec l'extrémité noire. Ses formes générales sont à peu près les mêmes que dans le Kangourou brun, et sa longueur totale de l'extrémité du museau au bout de la queue est de quatre pieds et demi. Il habite le voisinage du port Stephens.

Desmarest a décrit sous le nom de Kangourou Gai-

KANGUROO, une fort petite espèce rapportée également de la Nouvelle-Hollande par Quoy et Gaimard. Ces savants voyageurs la regardaient également comme une espèce du genre Kangouroo, et se proposaient de lui donner le nom de Lepturanus: mais ayant ensuite retrouvé son crâne, ils ont reconnu qu'elle n'était autre que le Kang-

KANGUROO. Desm. sous le nom de Potouroo. V. ce mot.

KANNELSTEIN, min. C'est-à-dire Pierre de Cannelle. Nom sous lequel les Allemands ont décrit les pierres connues, dans le commerce, sous le nom d'Hyacin-

KANTA, bot. Ce genre de Champignons, établi par Adamson (Famille des Plantes, t. 5), figure dans la deuxième section de la famille des Bysbus; il se caractérisait ainsi: filaments cylindriques, ramifiés au sommet et raisinés en bas, dans une grande partie de leur longueur, en une masse spongieuse, substance humide ou aqueuse, de décomposition en peu de temps à l'air sec en une substance spongieuse. Ainsi circonscrit, le genre Kanta n'est qu'une division du Bysbus de Micheli et de Billen. Adamson n'ayant point fait de Species, il vient assez difficile de préciser les espèces de plantes auxquelles il faut rapporter le genre Kanta. Il paraît à peu près certain que l'une est le Bacodium cellare de Person et l'autre le Dematiun strigosum du même auteur. Le genre Kanta n'a point été adopté.

KAOLIN. min. Feldspath décomposé presque à l'état d'argile, d'un beau blanc, infusible à la chaleur la plus élevée des fours, et ne s'y colorant point, qualité essentielle pour la fabrication de la porcelaine. Le Kaolin fait difficilement pâte avec l'eau; il est formé de quantités à peu près égales d'Alumine et de Silice; il résulte souvent de la décomposition des roches feld-

L'individu de cette espèce,, n'ayant pas de traces de ses corps, se trouve dans le monde entier.

Le Feldspath est un des matériaux des granits, et parmi les éléments qui le constituent, la Potasse ou la Soude est un des plus remarquables. Par suite de la décomposition que le Feldspath éprouve pour se convertir en Kaolin, ce minéral est complètement privé de son Alcali, dont on ne retrouve aucune trace dans le Kaolin. Des couches d'une épaisseur considérable, d'une grande épaisseur, se trouvent, comme par enchantement, dénouées jusqu'à leur centre de tout l'Alcali qu'elles contenaient à l'état de Feldspath. Ce phénomène, qui, depuis longtemps cause la surprise des naturalistes, est resté jusqu'à présent sans explication satisfaisante. D'après les belles expériences de M. Becquerel sur l'influence de l'électricité dans les combinaisons et les décompositions chimiques, on serait tenté d'attribuer à l'action de ce fluide le phénomène de décomposition qui convertit le Feldspath en Kaolin, en le dépourvant de son Alcali, et cette conjecture ne paraît pas dénuée de vraisemblance. Le Kaolin n'étant point fusible par lui-même, on a recours, pour la fabrication
de la porcelaine, à un fondant qui est le pétun-zé. On
nomme ainsi les fragments d’une roche feldspathique
quartzueuse, composée de Silice et de Chaux, et au mi-
lieu de laquelle on rencontre souvent le Kain.
On rencontre principalement le Kaolin à la Chine,
sous Saxe, en Angleterre, et dans beaucoup d’endroits
en France; celui de St-Iréné, près de Limoges, réunit
toutes les qualités qu’on y recherche; c’est celui
que l’on préfère dans presque toutes les fabriques.
KAPRAT. bot. V. Caprat et Cippe.
KARABÉ. MIN. Synonyme de Succin. V. ce mot.
KARABÉ DE SODOME. Même chose qu’Asphalte.
V. ce mot.
KARABIOUE. MIN. V. Secchioue au mot Acide.
KARAKAL. MIN. Même chose que Caracal, espèce du
genre Chat. V. ce mot.
KARAP. bot. V. Carapa.
KARARA. ons. Synonyme d’Anthinga. V. ce mot.
KARAT. bot. et MIN. V. Kebara.
KARATAS. Karatas. bot. Genre de la famille des
Broméliacées et de l’Alexandrie Monogynie, L., proposé
par Plurnier, réuni par Jussieu au G. Bromeliat, mais
qui, néanmoins, mérite de rester distinct. Ses fleurs
forment des sortes d’épis ou des grappes rameuses; elles
sont accompagnées de bractées très-grandes qui, quel-
quefois, les cachent entièrement. Leur calice est souté
par sa base avec l’ovaire infère; son limbe, légèreme
tubuleux, est à six divisions, quelquefois inégales et
un peu obliques; trois sont extérieures, trois intérie-
ures, plus ou moins minces et plus colorées, semblent
être en quelque sorte une corolle formée de trois pé-
tales. Les étamines, au nombre de six, ont leurs filets
courts, leurs anthères sagittées. L’ovaire est infère,
trois loges polyspermes; le style est terminal par trois
stigmates olonges et oblongs. Le fruit est une baie quel-
quefois presque sèche, à trois loges polyspermes.
Ce genre se distingue surtout du Bromelin par ses
fleurs distinctes les unes des autres, souvent disposées
en grappes ou en panicles, et par ses fruits également
distincts. Il faut y rapporter les Bromeliat Karatasat,
Bromeliat Pingou, etc.
KARBIEN. bot. Adanson (Fam. des Plant., 2, p. 116)
d’a donné ce nom à un genre qui a pour type le Centau-
reaus benedictus, L. V. Centaurea.
KARELINIE. Karelinia. bot. Genre de la famille des
Synanthéreses, tribu des Astéroïdées, établi par Leesson,
aux dépens du genre Serrutula; avec les caractères suivants: capsule multifiore, hétrergome; fleurons de
la circonférence disposés sur plusieurs rangs, femelles,
filiformes, tronquées; ceux du disque, au nombre de
huit à dix, hermaphrodites et quinquêfides; réceptacle
nu, plan; involucre cylindrique, formé de squames
serrées, ovato-lancéolées et rigides; style des fleurons
femelles grêle, glabre, àlobes divergents, allongés;
dans les fleurons hermaphrodites il est inclus, longue-
ment hispide, àlobes courts et dressés; aènes pri-
vés de bec, cylindriques; aigrettes des fleurons femelles
unisériale, à soies très-ménes, allongées et capillaires;
celles des fleurs hermaphrodites a plusieurs rangées de
soies barbelées.
KARELINIE DES BORDS DE LA MER CASPienne. Karelinia Caspia, Less. C’est une plante herbacée, dressée, ra-
meuse et glabre; ses feuilles sont sessiles, oblonto-
lançéolées, entières, un peu scabres sur les bords; ses
capitules en corolle sont cylindriques.
KARETTA-AMELPODI. bot. (Rhéd., Mat., 3, p. 65,
Lab. 55, Fig. 2.) Arrhisace incomplètement connu, qui
croît dans les terrains pierreux et sablonneux de la
côte de Malabar. Ses fleurs pentandres sont réunies en
panicles corymbiformes, aux extrémités des rameaux;
leur couleur est blanche, rayée de rose en dessous,
forme d’une corolle à cinq divisions ouvertes en étoile;
l’anthères sont rouges ainsi que le style qui est four-
chu. Le fruit est une capsule arrondie et verdâtre.
KARGILLA. bot. Genre proposé par Adanson (Fam.
de Plantes, 2, p. 150) qui y réunissait le Chrysogon-
num, L., le Melandropodium, L., le Wildelia de Jac-
quim, et des plantes placées dans les genres Chrysan-
thenum et Bidens par d’anciens auteurs. Ce genre
n’a pas été adopté.
KARIA. ins. V. Caria.
KARIBOU. MAM. Pone Cardiab. V. Cerf.
KARIL. bot. V. Zaliko.
KARINE. ons. Synonyme de Corbine. V. Corbeau.
KARINTHINE. MIN. L’un des synonymes d’Ambiphile.
V. ce mot.
KARPATON. bot. Genre de la famille des CarpoFloia-
cées et de la Diandre Monogynie, L., établi par Rafi-
nesque (Flor. Ludon., p. 79) qui lui a donné les car-
actères suivants: calice adhéré, quadridoré; corolle
tubuleuse, divisée au sommet en quatre segments for-
tant deux lèvres; deux étamines à anthères écariées;
style placé sous la lèvre supérieure de la corolle; stig-
mate simple; capsule couronnée par le calice (unilo-
culaire?), contenant quatre graines. Ce genre, impar-
faitement connu, paraît avoir quelques rapports avec le
Dierella. Il ne renferme qu’une seule espèce, Karpa-
ton hastatum, Raffn., loc. cit. C’est un arbrisseau
indigène de la Louisiane, ayant des tiges anguleuses,
divisées en rameaux sessiles, à feuilles opposées, pas-
tées, glabres et intégralement dentées vers leur base.
Les fleurs sont petites, axillaires, agglomérées, sessiles
et véricellées.
KARPHOLITE. MIN. Karpholit et Stroihstein, Wern.
Minéral en fibres soyeuses et rayonnées, d’un jaune
de paille, avec un éclat légèrement nacré, donnant de l’eau
par la calcination, et l’indice du Manganèse par la
fusion avec la soude. Pesanteur spécifique, 2,93. Il est
composé, d’après une analyse de Styromeyer, de Silice,
56,15; Alumine, 34,67; Oxyde de Manganèse, 19,16;
Eau, 5,99; Oxyde de Fer, 2,29; Chaux, 0,27; Acide
fluorique, 1,47. La Karpholite a été trouvée dans la
Granité à Schleckenwald en Bohême.
KARPHOSDÈRE. MIN. Nom donné par le profes-
sseur Breitnaupt, à un mineral du Groenland, qui lui a
offert pour caractères: structure amorphe, rarement
granuleuse; masses uniformes; cassure éclatante, ré-
sinueuse; dureté assez grande; pesanteur spécifique, 2,9;
couleur jaune. Traité au chalumeau, il noircit sur le
charbon et par un feu prolongé, il fond en un globule
attribuable à l’aimant; il se dissout dans le Verre de borax;
avec les sels phosphoriques il produit une scorie noi-
K E E 189

K N

cré. Il est composé d’Oxyde de Fer, d’Acide phospho-
rique, d’Oxydes de Manganèse et de Zinc en petite
quantité; l’Eau entre dans sa composition en quantité
notable. Le nom que lui a donné provisoirement le do-
teur Breithaupt est tiré de sa couleur qui approche de
celle de la paille.

KARB, pois. Nom vulgaire adopté par
certains auteurs, pour une espèce d’Anarhique. V. ce mot.

KARSTENITE. min. Synonyme de Chaux anhybro-
sulfatée.

KABUKA. obs. Espèce du genre Gallinule. V. ce mot.

KARWINSKY. Karwinskya. bot. Genre de la
famille des llanées, établi par Zuccarini, dans les Mé-
moires de l’Académie de Munich, pour 1832. L’auteur
donne au genre nouveau, qu’il dédie au docteur Karwin-
sky, qui a exploré pendant plusieurs années le Mexique
et a fait connaître une foule de plantes nouvelles, les
caractères suivants : calice à cinq divisions décidues,
soudées à la base persistante du drupée ; cinq pétale
squamiformes et bifides, entourant les filaments des
déhiscences ; anthères biloculaires, disque pentagona-
cave ; ovaire bi ou triloculaire ; style simple, terminé
par deux ou trois stigmates ; drupe recouvert par la
base persistante du calice : il est charnu, osseux, ren-
fermant un noyau à deux ou trois loges monospermes;
semblant dépourvues de sillons. Le Karwinskya est un
brin arbrisseau à feuilles opposées, pétiolées, très-entières,
ormondées de veines et de côtes ; toute la plante est cou-
verte de points glanduleux. On la trouve au Mexique.

KÁSARKA. obs. V. Casarca.

KASCHOUÉ. pois. V. Monkre.

KATRÁKA. obs. Espèce du genre Pénelope, Phasia-
clus Molmet, L. De l’Amérique méridionale. V. Péne-
lope.

KAUFUSSIE. Kaufussia. Genre de Fougères, de
l’ordre des Marattiaceées, établi par le docteur Blume,
qui lui reconnait pour caractères : sporanges plâts
aux anastomoses des veines, réunis en un point central,
puis divergents en rayons, formant ainsi des sores
presque ronds ; ils ont une crevasse au sommet, en
forme d’ouverture ; indusie nulle.

KAUFLUSIE. KAULFUSIA. Kaulfussia. Genre de Fougères,
de l’ordre des Marattiaceées, établi par le docteur Blume,
qui lui reconnait pour caractères : sporanges plâts
aux anastomoses des veines, réunis en un point central,
puis divergents en rayons, formant ainsi des sores
presque ronds ; ils ont une crevasse au sommet, en
forme d’ouverture ; indusie nulle.

KAULFUSIE A FEUILLES DE MARONNIER D’INDÉ. Kaul-
fussia esculifolia, Bl. Fronde ternée, coriace, grasse
de dessus, offrant en dessous une poussière blanche,
éparse ; foliole presque sessiles, elliptico-oblongues,
anomomées, celles du milieu plus longues, les latérales
obliquement atténuées à leur base et toutes profondè-
ment bipartites ou gémimées ; stippe purpureves et
rude. De l’île de Java.

Nés d’Eenbeeck (Horae Physicae Botanicae, p. 35) a décrit, sous ce même nom, un genre de la
famille des Santhénèrées, que Carrassi avait fait connaître
antérieurement sous celui de Charieis. V. Charieis.

KEERLIE. Keerlia. bot. Ce genre de la famille des
Santhénèrées, tribu des Astéroïdées, a été institué par
le professeur De Candolle qui lui a assigné pour carac-
tères : capitule multiflore, radcle ; fleurons de la circon-
férence au nombre de quinze à vingt-cinq, femelles,
linéaires et disposés sur une ou deux rangées, ceux du
isque sont hermaphrodites ou mâles par avivement, à
cinq dents et courts ; involucre largement campanulé,
formé de plusieurs rangées de squamées imbriquées,
lanceolées, acuminées, un peu membraneuses sur les
bords ; réceptacle plan et nu ; styles de la circonférence
courts et obtus, ceux du disque dressés et un peu pu-
bescents au dos ; akènes globuleux, obpyramidés ou cylin-
driques, le plus souvent longitudinallement sillonnés ;
agrette formée de plusieurs paillettes aiguës, un peu
courtes à leur base, formant par leur réunion une sorte
de couronne très-mince. Quelques espèces de ce genre
avaient été placées par Lesson dans celui qu’il a nommé
Brachyoconus. Toutes celles connues jusqu’ici apparti-
ennent au Mexique ; ce sont des plantes herbacées,
globuleuses ou légèrement pubescentes, dressées et rameu-
ses ; leurs feuilles sont alternes, oblongues ou en coin,
sessiles ou demi-embrassantes, entières ou dentées au
sommet ; les rameaux sont nus au sommet, portant un
seul capitule ; les fleurs sont blanches ou jaunes. Ce
genre est dédié à F. W. Keerl, voyageur allemand, qui
a apporté la première espèce.

KEERLIE A FEUILLES LINÉAIRES. Keerlia lineefoliata.
de Cand. La plante est grasse ; les tiges sont subradi-
cales, un peu sous-ligneuses à l’extrémité base ; les
feuilles sont linéaires, aiguës et très-entières ; l’invo-
lucre est composé de quinze à dix-huit squamées co-
riques ; un pareil nombre de fleurons oval-oblongs
constitue la couronne.

KEFFÉKILITHE. min. Substance minérale, trouvée
près de Kaffa en Génie, et ainsi nommée par Fischer
qui la regarde comme une Lithomarge endurante. On
a donné aussi ce nom à une pierre argileuse, compacte,
d’un rouge brun, à cassure conchoïdal et à grains fins,
trouvée à Wettin sur la Saale. Elle a l’apparence du
Jaspe sans en avoir la dureté.

KEITHIE. Keithia. bot. Genre de la famille des Cap-
paridées, Octandrie Monogynie de Linné, établi par le
professeur Sprangel, pour une plante récemment obser-
vée sur plusieurs points de l’Amérique méridionale, et
qui lui a offert pour caractères : calice caduque, mono-
sperme, irrégulièrement découpé ; corolle composée de
cinq pétales ; huit étamines libres, à filaments très-
courts ; anthères allongées et pointues ; ovaire sili-
queueux, subédemienté, couronné par le style qui est assez
court. Le type du genre a été nommé Keithia brasii-
lienensis, et c’est encore la seule espèce bien connue.

KEKLIK. pois. Espèce du genre Labre. V. ce mot.

KÈKUSCHKA. obs. Espèce du genre Canard. V. ce
mot.

KELP. bot. L’un des noms vulgaires de la Soude car-
bonatée impure, provenant de la combustion des Va-
res. V. Soude.

KÈMAS. MAM. Genre nouveau proposé par Ogilby,
pour quelques espèces d’Anthilpes.

KÈNGIE. bot. Pour Kenigie. V. ce mot.

KENNEDIE. Kennedia. bot. Genre de la famille des
Légumineuses, et de la Diadolie Décandrie, L., éta-
bli par Ventenat (Jard. Main. p. 104) pour quelques
espèces de Glycine, originaires de la Nouvelle Hollande,
et qu’il caractérisée ainsi : calice bilabié ; lèvre supé-
rieure émarginée, lèvre inférieure à trois divisions
égales ; corolle papilionacée ; étandard redressé et re-
courbé vers la base de la fleur, maculé vers sa partie
Ce genre se compose de quatre à cinq espèces, qui sont de petits arbustes surminces, à tige volatile; les feuilles sont alternes, pétiolées, composées de trois ou rarement d'une seule foliole coriace, articulée au pétiole. Les fleurs sont tantôt axillaires et tantôt terminales, portées sur des pédoncules simples ou multiflores. Quelques-unes des espèces de ce genre sont cultivées dans les jardins; telles sont les suivantes:


KENNÉRIE ROUGE. Kennedia coccinea, Vent., loc. cit., tab. 105. Cette espèce se distingue de la précédente par ses feuilles dont les folioles sont obovales, très-oblancées et un peu émarginées; par ses fleurs beaucoup plus petites, d'un rouge écarlate, ayant l'étendard marqué de deux taches jaunes à sa base. Ces fleurs sont réunies au nombre de sept à huit, au sommet d'un pédoncule long et grêle.

KENNÉRIE MONOPHYLLE. Kennedia monophylla, Vent., loc. cit., tab. 106. Cette jolie espèce est fort distinctive des deux précédentes, par ses tiges ligneuses à leur origine, puis herbacées, cylindriques, grêles, cherchant un appui auquel elles puissent s'attacher en s'entortillant; ces tiges se divisent en rameaux alternes, donnant naissance à des feuilles alternes aussi, référéchies, longues, lancéolées, très-entières, en cœur à leur base, un peu obtuses à leur sommet, d'un vert foncé en dessus, soutenues par un pétiole des trois quarts moins long qu'elles, renflé et articulé à sa base, où se trouvent des stipules finement aigües, écharré à son sommet qui est aussi muni de stipules. Des aiselles des feuilles situées aux extrémités des rameaux, et du sommet des rameaux eux-mêmes, sort une grappe souvent simple, quelquefois composée, mais toujours droite, de fleurs papilionacées, à calice persistant, bilabié, dont la lèvre supérieure est échancreée et l'inférieure terminée par trois dents. La corolle, attachée à la base du calice, consiste en cinq pétales violents, à angles blanchâtres. Des dix étamines, l'une est isolée et libre, les neuf autres, réunies par leurs filets, forment une sorte de graine autour du germe qui devient un légume tronqué à son sommet, contenant souvent jusqu'à cinq graines, séparées, brunes, luisantes, un peu cylindriques et bien marquées dans leur milieu par le vestige du cordon ombilical. La Kennédie monophylla réussit très-bien dans un mélange de terre franche et de terreau de bruynère; on la tient en pot pour pouvoirs la placer à une bonne exposition pendant l'été, et la relater en orangeerie dès que la mauvaise saison commence à se faire sentir. On la propage par ses graines qui, semées sur couche tiède et sous eau, au printemps, ne tardent pas à donner des fleurs.

KENTARUS. Sot. F. CENTAURIS.

KENTIA. Sot. Adanson avait établi, sous ce nom, un genre aux dépens des Trigonella spinosa et Polygala, L. Ce genre n'a été adopté par aucun botaniste, si ce n'est par Nous qui a changé son nom en celui de Baceras dont Allioni et Haller se servaient pour désigner le genre Trigonelle, F. ce mot.

KENTRANTHUS. Sot. F. CENTANTRA.

KENTROPHYLLLE. Kentrophyllum. Sot. Genre de la famille des Synanthérées, tribu des Cyarées, établi par Necker (Elem. Bot., no 155), et adopté par De Candolle. Le genre Kentrophyllum se compose d'espèces que Linné a placées parmi les Carthamus, et que ont été réunies aux Atractylis par Adanson, Scopol, Gartner et Necker. De Candolle (Flora fr.) les avait rapportées au genre Centaurea; mais, dans son premier Mémoire sur les Composées, il adopta le Kentrophyllum de Necker, dont il fit un des genres de ses Centaurées. Necker avait bien observé que tous les fleurons de la calathide sont réellement hermaphrodites. Sous ce rapport, le Kentrophyllum est réellement distinct des Centaurea qui ont les fleurs marginales de la calathide stériles ou neutres. Par le reste de l'organisation et surtout par la structure des étamines, il se rapproche beaucoup des Carthamus et Carduaceae. Voici les caractères du genre tels qu'ils sont tracés par De Candolle: capitole homogame, multi et aqualifère; involucre ovale, dont les squames extérieures sont foliacées, pinnatifolées et épineuses; les intérieures sont oblongues, à peine subdentées et acuminato-épineuses; réceptacle épaiss, frangé; corolles quinquées et régulières; écailles de la circonférence peu nombreuses, filiformes et ordinairement stériles; filaments des étamines hispides, avec un bouquet de poils au centre, qui entourent chaux d'eux comme une manche; anthères oblongues, terminées par un appendice; stigmates concrets; fruit épaiss, obovato-subtragée, glabre, ruguleux et denticulato-crénélé au sommet; aréole oblique; siglette nulle ou presque nulle dans les fleurons marginaux, composée dans les autres de paillets imbricés, disposés sur plusieurs rangs: les supérieures membraneuses, ciliées sur les bords, oblongues, sensiblement plus longues et plus aiguës que les inférieures qui forment un seul rang et sont tronquées et dentées. Les Kentrophyllles sont des plantes annuelles, dressées, ramuées, portant plusieurs capitules; les feuilles caulinaires sont semi-amplexicaules, ovales-lancéolées, incisées-dentées, se prolongeant au sommet par une épine bien apparente, qu'accompagnent quelques densis plus fortes que les autres; les fleurs sont ou blancs, ou jaunes, ou purpureescentes. De Candolle les partage en trois sections qu'il nomme Avatrilae, Odontagathia et Thamnacantha. A la première appartiennent les Carthamus lanatus, Linn.; Carthamus creticus, Linn., dont De Candolle fit un Kentrophyllum aureum et un Kentrophyll-
kuer 191


KÉRAUDRIENNE. Keraudrenia. bot. Genre nouveau établi par Gay dans sa Monographie des Lasiopépales (Mém. du Mus. 7, p. 451), et qui fait partie de la famille naturelle des Butinéroïdées. Ces fleurs sont disposées en corimbies opposées aux feuilles, les pédoncules sont articulés vers le milieu de leur longueur. Le calice est pétioloïde, étalé, persistant. Il n'y a pas de corolle; les étamines, au nombre de cinq, toutes fertiles et distinctes, ont leurs filets élargis par la base, rapprochés et se recouvrant latéralement; les anthers à deux loges s'ouvrent par un sillon longitudinal. L'ovaire est globuleux, à trois côtes saillantes et à trois loges contenant chacune plusieurs ovules attachés à l'angle interne. Les styles longs et grêles, au nombre de trois, sont quelquefois soudés entre eux par leur base. Le fruit est une capsule globuleuse, liérisée, ordinaire-ment à une seule loge par abriement, s'ouvrant en trois valves. Les graines, presque toujours au nombre de deux, sont recourbées, réenformes.

Ce genre ne se compose encore que d'une seule espèce, Keraudrienia hennanniaefolia, Gay, loc. cit., tab. 8. C'est un arbuste roide, ayant le port d'un Hermannia. Ses feuilles sont alternes, très-courtement pétiolées, ovales, elliptiques, sinueuses, rugueuses et hispées, accompagnées à leur base de deux stipules sétacées, denticulées, persistantes. Les fleurs, de grandeur moyenne, forment des corimbies pédonculées, opposées aux feuilles. Cet arbuste a été recueilli à la baie des Chien-Marins, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, par Gaudichaud, naturaliste attaché à l'expédition de l'Uranie commandée par le capitaine Freycinet.

KÉRÉ. Keria. bot. V. Kerrie.

KERMÉS. Kermites. ins. Genre de l'ordre des Hémiptères, section des Homoptères, famille des Gallinsectes, établi par Geoffroy, et réuni par Latreille au genre Cochonille, dont il ne diffère que par le corps des femelles dont la peau est tellement distendue, qu'elle ne présente pas le moindre vestige d'anœaux, tandis que, dans les Cochenilles proprement dites, on voit toujours des apparences d'articulations qui rappellent l'existence des anœaux. Linné et Geoffroy ont donné ce nom à des insectes bien différents: le premier désigne ainsi les Hémiptères que Latreille nomme Psylles (v. ce mot), et que Degger nomme faux Puceron. Geoffroy donne ce nom, avec plus de raison, aux Gallinsectes de Réamur, parmi lesquels se trouve la Cochenille qu'on connaît vulgairement sous le nom de Graine d'écarlate.

Les mœurs des Ker mains, que Geoffroy désigne sous le nom de Gallinsectes, tandis qu'il nomme Progallinsectes les Cochenilles, sont absolument les mêmes que dans ces derniers. Les insectes de ces deux genres ont les mêmes habitudes, les mêmes caractères, les mêmes
différences entre les sexes et les mêmes métamorphoses; la femelle vit de même sur les végétaux, s’y fixe, y pond ses œufs et meurt après avoir gonflé son corps outre mesure, de manière à recouvrir ses œufs comme le fait la Cochenille. Ces insectes vivent sur les arbres-seaux et les plantes qui passent l’hiver. La durée de leur vie est d’un an; c’est pourquoi elles ne existent que sur des végétaux qui vivent au moins ce laps de temps. Arrivés à la dernière période de leur vie, ces insectes ressemblent à de petites boulons attachés contre une branche, et dont la grosseur varie de puis celle d’un grain de poivre jusqu’à celle d’un petit poir; mais le plus grand nombre ressemble à un bateau renversé, et leurs couleurs sont assez variées. Ces animaux attaquent surtout les arbres fruitiers, et l’on voit quelquefois, au printemps, des Péchers tellement couverts de ces Kermès oblongs et en petits grains, que leurs branches en sont toutes galues. Ce genre se compose d’une vingtaine d’espèces; l’une d’elles est employée en teinture, pour faire de l’écarlate, on en faisait surtout un grand commerce avant la découverte de la Cochenille du Nopal.

KERMÈS DU PETIT CHÊNE. Chermes ilicis, N., Coccus Ilicis, L., Fab. Femelle sphérique, d’un rouge laissant, légèrement couverte d’une poussière blanche. Elle se fixe sur les tiges et quelquefois sur les feuilles d’une petite espèce de Chêne à feuilles épineuses, qui croît dans les parties chaudes de l’Europe méditerranéenne, surtout dans le midi de l’Espagne, où les peutes de quelques chaînes telles que la Sierra Morena, en sont couvertes. Beaucoup d’habitants du pays de Murcie n’ont d’autre moyen d’existence que d’y venir récolter le Kermès. Arrivé à son dernier degré d’accroissement, ce Kermès a une couleur rouge-brun. Les personnes qui font récolte de cet insecte, le considèrent sous trois états différents: dans le premier qui a lieu au commencement du printemps, il est d’un très-beau rouge et enveloppé d’une sorte de coton qui lui sert de nid, il a la forme d’un bateau renversé. Dans le deuxième état, le Kermès est parvenu à toute sa croissance, et le coton qui le couvrait, s’est étendu sur son corps sous la forme d’une poussière grisié; enfin dans son troisième état, qui arrive au milieu ou à la fin du printemps de l’année suivante, on trouve sous son ventre dix-huit cents à deux mille petits grains ronds qui sont les œufs. La récolte des Kermès a quelquefois lieu deux fois dans l’année; ce sont des femmes ordinairement qui vont les arracher avec leurs ongles. On arrose du vinaigre le Kermès destiné pour la teinture, on l’éte pulpe ou poudre rouge, renfermée dans le grain, on lave ensuite ces grains dans du vin, et après les avoir fait sécher au soleil, on les lustre en les frottant dans un sac où on les renfermer dans les mêlant avec une quantité de poudre basée sur le produit de ces grains: leur chétit dépend du plus ou moins de poudre qu’ils rendent. Le vinaigre altère la couleur du Kermès; mais on en use pour détruire sa postérité.

KERMÈS OBLONG DU PÊCHE. Chermes Persicae oblongus, Geoffr., Hist. des Ins., t. 1, p. 500, pl. 10, f. 4; Chermes Persicae, Fabr. La femelle est oblongue, très-couvexue, d’un brun foncé; le mâle est d’un rouge obscure; ses ailes sont blanches, plus longues que le corps, bordées extérieurement d’un peu de rouge; son abdomen est terminé par deux filets oblongs, entre lesquels est une sorte de queue recourbée en dessous. On le trouve en Europe. Voyez, pour les détails d’organisation et de métamorphoses, au mot COCHENILLE.

On appelle aussi Kermès, en quelques cantons, le Chêne (Quercus coccifera) qui nourrit l’insecte dont il vient d’être question.

KERMÈS MINÉRAL. On nomme ainsi une sulfure antimonique d’un rouge brun, que l’on trouve ordinairement en cristaux, dans les filons d’antimoine sulfure. On le prépare artificiellement en traitant du sulfure antimonique ordinaire par de la Potasse caustique; on obtient par le refroidissement de la dissolution, un précipité d’un brun velouté, qui est le Kermès des officines.


KÉROBALANE. Kerobalana. int. Genre de Miroscopiques proposé par Bory dans la famille des Croidés, mais où, suivant l’auteur, il ne peut être placé qu’artificiellement. Les formes des espèces qui le compose raient ne différaient pas de celles des Cérobolées. Ce sont de véritables godets, de petits saufs vivants, mais abso lument dépourvus de cirres ou d’organes vibratiles quelconques. La privation totale de ces parties les rejette conséquemment parmi les Gymnodés, qu’on serait tenté, d’après leur forme, de les placer parmi les Urcéolariées. Cet aspect devrait encore les rapprocher des Bursaires, puisque, de même que ces animaux, ils présentent, dans certaines positions, la figure de bourses ouvertes; mais outre que leur corps ne s’allonge jamais à la manière de celui des Kolpodes et des autres genres voisins, deux appendices en manière de queue ou de cornes ajoutent à la bizarrerie de leur structure. Bory indique comme espèce, le Festicella cirrata, Mull., Inf., pl. 57, f. 18, 19; Encycl., pl. 20, f. 14, 15; et le Kérobalane de Joblot, Kerobalana Jobloti, N., Bourse ou Pot-au-Lait. Jobl., Micr., part. 2, p. 67, pl. 68, f. 10. La première vit dans les eaux pursé, la seconde dans les infusions de paille de Blé, où elle n’est pas fort rare.

KÉRODON. Kerodon. man. Genre de Rongeurs ainsi nommé par Fr. Cuvier, dans son ouvrage sur les dents des Mammifères, où il en a fait connaître, avec détail, le système dentaire. Les dents sont en même nombre que dans le genre Cobaïe, dont le Kérodon se rapproche à beaucoup d’égards; c’est-à-dire qu’il y a quatre mâ laires de chaque côté et deux incisives à chaque mâ-
Les supérieures sont toutes semblables entre elles, et composées de deux parties triangulaires, réunies du côté externe, et séparées du côté interne de la dent; chacune de ces parties est entourée de son émail propre, et l'angle de leur réunion forme une échancre en partie remplie par du cément. A la mâchoire inférieure les molaires sont de même forme que la supérieure, mais elles sont retournées, la portion qui constitue le côté externe des unes faisant le côté interne des autres. La première molaire est d'ailleurs formée de trois triangles, et non pas, comme les autres, de deux seulement. Les doigts sont au nombre de trois au membre postérieur, et de quatre à l'antérieur, de même encore que chez le Cobaïa; mais les jambes sont proportionnellement plus hautes, les doigts plus gros et plus séparés; et les ongles sont larges, courts, assez aplatis, au contraire de ce qui se voit dans ce genre; en sorte, et c'est un fait remarquable, que les dents et les doigts, quoique identiquement les mêmes, quant au nombre, dans deux espèces qui appartiennent à la même famille, soient néanmoins, sous tous les autres rapports, assez disssemblables pour autoriser leur séparation en deux genres distincts. Du reste, la tête est assez grosse, très-allongée, de forme conique, avec le chanfrein presque tout à fait droit; les oreilles sont à peu près hémisphériques et présentent en haut une légère échancrure, mais ressemblent à celles du Cochon d'Inde. Les moustaches, dirigées en arrière, sont d'une longueur si considérable qu'elle dépasse l'occiput. D'autres poils, très-longs aussi, quoique bien moindres que les moustaches, mais de même nature et direction, naissent des parties supérieure et surtout postérieure de l'orbite de l'œil; la plante du pied est nue; on aperçoit seulement quelques poils très-courts sous les premières phalanges des doigts; la queue est comme chez le Cobaïa, nulle, du moins à l'extérieur; car il est très-probable qu'il existe, comme dans ce genre, quelques vertèbres coccygiennes.

Kérodon Moco. Kerodon Sciucrens, Geoff. Il est un peu plus grand que le Cochon d'Inde; il a neuf pouces environ de longueur, et quatre pouces demi de hauteur. Son pelage est gris, piqué de noir et de fauve en dessus, blanc en dessous et à la région interne des membres; et enfin, roux sur leurs parties extérieure et antérieure, ainsi que sur les parties latérales de la tête, et sur la face convexe des oreilles; les moustaches sont entièrement noires. L'amérindio méridional est la patrie de cette espèce. C'est à August Saint-Hilaire que l'on en doit la connaissance; on ne possédait en effet, avant son voyage dans ces contrées, que le crâne seulement. Cet animal parait cependant ne pas être très-rare au Brésil, d'où August Saint-Hilaire en a envoyé plusieurs individus au Muséum; il est connu des naturistes du pays et a reçu d'eux le nom de Moco. Celui de Kerodon Sciurens se rapporte à la nature et au système de coloration de son pelage qui ressemble d'une manière véritablement remarquable à celui de plusieurs espèces d'Ecreureuils, soit pour les couleurs, soit surtout à cause de l'abondance et même de la douceur et du molleux du poil; la ressemblance est telle sous ce dernier rapport, qu'en touchant une peau de Kérodon on croirait véritablement toucher une fourrure d'Ecreureuil. On sait que tous les animaux de la même famille, le Cabiai, le Cochon d'Inde, les Agoutis ont, au contraire, le poil roide, cassant, dur au toucher et très-peu abondant.

Kérodon de Kingi. Kerodon Kingii, Bennett. Son pelage est gris, avec l'extrémité de chaque poil annelée de jaune et de noir, ce qui fait paraître ce pelage très-finement pointillé des deux couleurs précitées; une tache près des oreilles et un trait près du bord de la mâchoire inférieure blondes. Taille, neuf pouces. Cet animal habite le littoral oriental de la Patagonie, auprès du port Désiré.

Kérome. Kerona. inf. Genre formé par Muller, adopté par Bruguière ainsi que par Lamarck, qui sentit la nécessité d'y réunir les Hémiotopes du même auteur; ses caractères sont: corps déprimé, muni de cirres vibratiles sur l'un de ses côtés ou tout autour, avec des appendices en dentelures aiguillonnées et rigides, ou en manière de soies flexueuses. Les Kérones rentrent conséquemment dans l'ordre des Trichodes et comprennent plusieurs espèces de Trichodes de Muller. Néanmoins on doit en détacher le Kerona Hostellum de cet auteur, qui, dépourvu d'organes quelconques et de cirres vibratiles, doit être renvoyé dans l'ordre des Gymnédés. Les cornes, appendices en dens de soies et en herbes, que Losana, naturaliste italien, a donnés à plusieurs des Microscopiques qu'il a récemment figurés comme des Kolpodes, dans les Mémoires de Turin, tout supposer que ces animaux, quand leur existence sera constatée par de plus amples descriptions et par des dessins moins imparfaits, pourront bien appartenir au genre Kéron. Ces animaux vivent peu ou point dans les infusions; on les trouve en général dans les eaux douces ou dans l'eau de mer, mais la plupart sont rares. Ils sont extrêmement petits; quelques-uns peuvent à peine se distinguer à l'œil nu; étranges par leur forme et par les appendices qui les garnissent, agiles, nageant de diverses manières, plusieurs présentent quelques rapports d'aspect avec d'imperturbables crustacés. L'agitation que certaines espèces donnent à leurs cirres vibratiles les rend souvent brillantes, et il en est qui semblent former un passage à ces Acalèphes libres ou bien à ces Apluroïdes et à ces Ampelinomes qui sont munis d'appendices singuliers ou de cils dont les mouvements décomposent si élégamment les couleurs de la lumière. On en connaît une vingtaine d'espèces distribuées en deux sous-genres:

† Kerones proprement dites, ayant des appendices en aiguillons et en crocs, paraît lesquelles les plus remarquables sont: Kerona Silurus, Encycl. Vers. III., pl. 18, fig. 15-16, tout hérissez en dessus comme une herse; Kerona Histrion, Encycl., pl. 17, fig. 7-8, qui nage en sautillant; Kerona Hanstrum, Encycl., pl. 17, fig. 17, 11-15, rond, dont la moitié est d'une transparence vitrée et garnie de cirres vibratiles très-longues et nombreuses, tandis que l'autre est obscure, avec cinq ou six cornes; Kerona rostrata, qui était un Trichode dans Muller et dans l'Encyclopédie, pl. 17,
Les *Himantopus* sont de petites bêtes marines, dont les appendices de leurs œufs ont été allongés et inclus dans les nœuds. Les *Himantopus* ont été placés par Linnaeus dans la famille des *Himantopodidae* en 1758.

La flore du Japon est riche en espèces botaniques intéressantes. Par exemple, le genre *Kerria* de la famille des *Rosaeeae* est mentionné dans le texte. *Kerria* est un genre de plantes de la famille des Rosaceae, qui comprend plusieurs espèces d'arbustes et de arbres à fleurs. Les fleurs de *Kerria* sont généralement d'un jaune vif et sont suivies de petits fruits charnus. Les feuilles sont glabres et pinnées.

La description de *Kerria* est souvent utilisée pour illustrer les traits communs aux plantes de la famille des Rosaceae. Les fleurs de *Kerria* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Kerria* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Kerria* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.

Le genre *Korchorus* est également mentionné dans le texte. *Korchorus* est un genre de plantes de la famille des Malvaceae, qui comprend plusieurs espèces d'arbustes et de arbres à fleurs. Les fleurs de *Korchorus* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Korchorus* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Korchorus* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.

Le genre *Corchorus* est également mentionné dans le texte. *Corchorus* est un genre de plantes de la famille des Malvaceae, qui comprend plusieurs espèces d'arbustes et de arbres à fleurs. Les fleurs de *Corchorus* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Corchorus* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Corchorus* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.

Le genre *Mautissa* est également mentionné dans le texte. *Mautissa* est un genre de plantes de la famille des Malvaceae, qui comprend plusieurs espèces d'arbustes et de arbres à fleurs. Les fleurs de *Mautissa* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Mautissa* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Mautissa* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.

Le genre *Bretania* est également mentionné dans le texte. *Bretania* est un genre de plantes de la famille des Malvaceae, qui comprend plusieurs espèces d'arbustes et de arbres à fleurs. Les fleurs de *Bretania* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Bretania* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Bretania* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.

Le genre *Mucuna* est également mentionné dans le texte. *Mucuna* est un genre de plantes de la famille des Malvaceae, qui comprend plusieurs espèces d'arbustes et de arbres à fleurs. Les fleurs de *Mucuna* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Mucuna* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Mucuna* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.

Le genre *Cuscuta* est également mentionné dans le texte. *Cuscuta* est un genre de plantes de la famille des Convolvulaceae, qui comprend plusieurs espèces de parasites végétaux. Les fleurs de *Cuscuta* sont typiquement composées de pétales larges et allongés, de pédoncules courts et de calices tubulé.

Les fruits de *Cuscuta* sont généralement charnus et contiennent plusieurs ovules. Les feuilles de *Cuscuta* sont glabres et pinnées, avec des lames larges et allongées.
Pénétré vraisemblablement d’une idée analogue à celle-ci, Linné a conservé le nom de *Malve* au genre dans lequel il a placé notre Maure sauvage, et il a appliqué celui de *Hibiscus* à un genre voisin, qui renferme de belles et nombreuses espèces. Les botanistes français, au lieu de traduire littéralement ce dernier nom, lui ont substitué celui de Ketmie donné par les Arabes à la Maure sauvage; ce fut sans doute au grand déplaisir de ceux qui aiment, avec raison, de trouver en toutes nomenclatures la plus grande exactitude et la transmission la plus fidèle possible. Le genre Ketmie appartient donc à la famille des Malvacées, et à la Monadophilie Polyandrie de Linné; il peut être ainsi caractérisé: ses fleurs sont environnées d’un calice polyphylle, très-rarement composé d’un petit nombre de folioles soudées entre elles. Le calice est monosepale, à cinq divisions; la corolle formée de cinq pétales, quelquefois aréculé d’un seul côté à leur base. Les étamines forment un long tube central. Les pistils sont au nombre de cinq; ils finissent par se souder et former une capsule à cinq loges polypermes, rarement monospermes, s’ouvrant en cinq valves septifières sur le milieu de leur face interne. Ce genre est encore voisin du *Malveisschus*, qui en diffère surtout par son fruit charnu. De Candolle (Prodr.-Syst., 1, p. 446) en mentionne cent dix-sept espèces, originales de toutes les contrées chaudes du globe et qu’il divise en onze sections. Voici les caractères abrégés de ces sections, et l’indication des espèces les plus curieuses que chacune d’elles renferme.

1° *Cremonia*. Pétales de la corolle rouges, non aréculés; loges du fruit polypermes.

**Ketmie a fleurs de Lis.** *Hibiscus liliiflorus*, Cav., Diss. 3, p. 154, tab. 57, fig. 1. Cette belle espèce, originaire des forêts montueuses de l’île de Mascareigne, est vivace; ses feuilles sont lancéolées, oblongues, entières, rarement trifides. Ses fleurs sont grandes, rouges ou jaunes, pédiculées et groupées vers le sommet de la tige; sa corolle est évasée et ses pétales sont vels et tomentieux extérieurement.

**Ketmie Geneve.** *Hibiscus Genèvii*, Boj. On doit la connaissance de cette brillante Ketmie au professeur Bojer, à l’île Maurice où il l’a découverte dans les forêts qui bordent la rivière Noire. C’est un petit arbre de quatorze à quinze pieds de hauteur, dont la tige principale et les branches sont recouvertes d’une écorce grise et grise. Les feuilles sont alternes, pétiolées, arrondies, presque ovales, entières sur les bords latéraux; avec le sommet aigu et accompagné de chaque côté de deux ou trois dents larges, inégales et profondes; elles sont d’un vert agréable en dessus, un peu plus pâles en dessous, marquées, sur les deux faces, de cinq nervures distantes et inégales, d’où s’échappent de chaque côté des ramifications d’un vert blanchâtre; leur longueur est de trois à quatre pouces, et leur largeur de deux à trois. Le péploé est cylindrique, un peu plus épais aux deux extrémités, long d’un pouce et demi environ, d’un vert nuancé de pourpre. Les pédoncules sont axillaires, solitaires, de la longueur des pétiolos. Le calice est vert, ample, campanulé, divisé un peu au delà de moitié, en cinq segments lancéolés, aigués; il a à sa base cinq ou six folioles linéaires, étroites, acuminées, étalées, réfléchies, longues de six à sept lignes, formant une sorte d’involution. Le corollé a six pouces d’étendue; elle consiste en cinq pétales irréguliers, ovales, atténués à leur base, simples; sur leurs bords, d’un blanc rosé, avec des lignes ou stries purpurines, souvent interrompues; l’oulet est d’un pourpre très-foncé, avec deux taches d’un rouge de rose. Les étamines forment un long tube central, rougeâtre; les anthères, rassemblées au sommet, sont globuleuses et jaunes. Les pistils sont au nombre de cinq, libres d’abord, mais finissant par se souder et former une capsule à cinq loges polypermes, s’ouvrant en cinq valves; les stigmates sont capités, aplatis et jaunes.

2° *Pentaspernum*. La corolle est étalée; les loges de la capsule sont monospermes. Dans cette section, on trouve les *Hibiscus oculus*, haslatius acuminatus de Cavanilles, *Hibiscus Pentacarpón* de Linné qui croît en Toscone et aux environs de Venise.

3° *Manihot*. Loges de la capsule polypermes; involucelle composée de quatre à six folioles; graines glabres; calice à cinq dents, se fendant longitudinalement d’un seul côté.

**Ketmie a feuilles de Manihot.** *Hibiscus Manihot*, Willd. Cette belle espèce a été envoyée de la Chine et du Japon, en 1725, à la Société royale de Londres, qui en a fait la remise au jardin de Chelsea, où elle a été cultivée et d’où elle s’est répandue dans toutes les collect. Elle fleurit en août et septembre. Sa tige est droite, un peu rameuse, lisse inférieurement, moins épaisse et comme herbacée dans la partie supérieure, élevée de trois à quatre pieds; la base est glabre et d’un brun rougeâtre, mais le sommet est pubescent et vert. Les feuilles sont alternes, pétiolées, longues de quatre pouces; les inférieures sont un peu moins grandes, palmées, à cinq lobes aigus, dentés ou crénelés sur leurs bords; les supérieures sont plus profondément découpées et partagées presque jusqu’à leur base en cinq ou sept digitations étroites, dentées également sur les bords, d’un vert obscur en dessus, plus pâles en dessous, avec des côtes et des nervures épaisse, d’un vert blanchâtre. Le péploé est long de deux pouces, articulé et vert à la base, rouge pourpre et pubescent. Les fleurs sont axillaires, grandes de près de trois pouces, jaunes, veinées, avec l’oulet d’un brun pourpre, portées sur des pédoncules velus, solitaires, un peu courts, inclinés. Le calice est pubescent, à cinq divisions, entouré à sa base de six folioles involucroïdes, ovales-oblongues et concaves. Le tube sta- minal est peu épais; blanchâtre; garni d’antheres jaunes; les cinq styles ou plutôt leur sommet le sur- paissent; ils sont épais, rougeâtres, terminés par des stigmates bruns et velus. Le fruit consiste en une capsule oblongue, atténuée au sommet, à cinq côtes, à cinq loges polypermes.

4° *Ketmia*. Loges du fruit polypermes; graines glabres; corolle étalée; involucelle de cinq à sept folioles; calice à cinq lobes, ne se fendant pas longitudinalement. Cette section offre deux espèces très-souvent cultivées dans les jardins: l’une, *Hibiscus Syria-
KET

K E T

Kelas, L., Cavan., loc. cit., est originaire de la Syrie et de la Carniole. C'est un arbrière hant de huit à dix pieds, portant des feuilles obovales, cuneiformes, à trois lobes dentés, des fleurs très-grandes, tantôt blanches, tantôt roses ou panachées, simples ou doubles; ces fleurs ont un calice formé de six à sept folioles. Cette espèce se cultive en pleine terre sous le climat de Paris. L'autre, Hibiscus Rosa-sinensis, est une espèce charmante qui vient de l'Inde et qu'on cultive en abondance dans les serres. Sa tige est lisse; ses feuilles ovales, acuminées, glabres, laissantes, entières à leur partie inférieure, très-profondément dentées à leur partie supérieure. Les fleurs sont solitaires, très-grandes, ordinairement d'une belle couleur rose, quelquefois blanches ou même jaunes, simples ou doubles.

5° Furcaria. Les carpelles sont polyspermes; les graines glabres; les folioles de l'involucrure sont bifurquées au sommet, ou munies d'une grosse dent latérale. A cette section appartiennent les Hibiscus furcatus, Roxb.; scaber, Michx.; bifurcatus, Cavan., tab. 51, fig. 1, etc.

6° Abelmoschus. Carpeilas polyspermes; graines glabres ou marquées d'une ligne veline sur leur dos; corolle étalée; involucelles composés de huit à quinze folioles entières. Cette section est fort nombreuse. De Candolle y rapporte trente-cinq espèces, parmi lesquelles:

Ketmie Cortexielle. Hibiscus esculentus, L., Cavan., Diss. 5, tab. 61, fig. 2. Cette espèce, connue sous le nom vulgaire de Gongbo, est annuelle. Elle croît dans les deux îles où elle est cultivée avec soin, parce qu'on emploie ses fruits mucilagineux dans le Calon. V. ce mot. Ses tiges sont dressées, cylindriques, velues, hautes de deux à trois pieds. Ses feuilles sont cordiformes, à cinq lobes obtus et dentés, portées sur des pétiolos plus longs que les fleurs. Celles-ci sont axillaires, solitaires, courtement pédiculées; leur corolle est mangelée de jaune et de pourpre. Ses fruits, parvenus à leur maturité, sont des capsules pyramidales, longues de trois à quatre pouces, terminées en pointe un peu recourbé au sommet, marquées de dix sillons longitudinaux séparés par autant de crêtes sallustes, qui se fendent suivant leur longueur, et dont les bordos se roulent en dehors.

Ketmie Abelmouch ou Ambrette. Hibiscus Abelmoschus, L., Cavan., loc. cit., 5, tab. 62, fig. 2. Elle ressemble beaucoup à la précédente pour le port; mais sa tige est ligneuse et sous-fruticèse à sa base; ses feuilles sont presque peltées, cordiformes, à sept lobes acuminés et dentés; sa tige est hispide; ses fleurs sont portées sur des pédicelles plus longs que les pétiolos; sa capsule est velue; ses graines sont petites, réniformes, exhalant une odeur très-agréable de musc et d'ambre. On les emploie dans la parfumerie. L'Abelmosch croit naturellement dans l'Inde. On le cultive aux Antilles.

Ketmie a Feuilles de Chanvre. Hibiscus Canahábus, Lin. Cette Ketmie, remarquable par la manière dont ses feuilles sont découpées, a été apportée de l'Inde en 1759, et cultivée depuis dans les serres, en Europe; néanmoins elle était connue bien antérieurement à cette époque, puisqu'G. Commelin en a fait mention dans son Hort. Malab. sous le titre de Alcea Benghalensis spinosissima, etc. Elle fleurit aux mois de juin et de juillet. Sa tige a cinq ou six pieds de hauteur, elle est droite, herbacée, rameuse, verdâtre, cylindrique, parsemée de quelques épines ou aiguillons assez courts. Les feuilles sont alternes, pétiolées, d'un vert assez agréable en dehors et jaunâtres en dessous; les inférieures sont ovales, presque cordiformes, quelques-unes faiblement trifides; les supérieures sont palmées, digitées et profondément divisées en cinq découpages lancéolés, pointus, dentés en cœur et hérisées sur les bords, avec de fortes nervures rougâtres à leur origine; le pétille est long de deux pouces, accompagné à sa base de deux stipules subulées et hérisées. Les fleurs sont grandes de plus de deux pouces, presque sessiles et axillaires; le calice est épineux, verruqueux et tomenteux, entouré à sa base de neuf folioles subulées et hérisées. La corolle est divisée en cinq parties ou pétales, arrondies, un peu cunéiformes, à bords légèrement découpés, rétrécies à leur base, d'une couleur jaune de soufre, avec l'onglet très-grand, d'un brun purpré, formant un large disque au centre de la fleur, quand elle est étalée. Le tube staminal est court, tapisss d'anhères jaunes. Les cinq styles sont jaunes, avec les stigmates arrondis et pourprés. La capsule est ovale, pointue, velue, à cinq loges renfermant un grand nombre de graines.

Ketmie Militaire. Hibiscus Militaris, Wildenow. Cette Ketmie est originaire de l'Amérique septentrionale; Pursh l'a trouvée en abondance sur les bords des rivières de la Louisiane, et l'a introduite en Angleterre en 1804. Elle fleurit au mois d'août. C'est une plante vivace, qui fleurit après la saison rigoureuse, l'abri de la serre tempérée, ou celui d'une bonne litière lorsqu'elle se trouve en pleine terre, favorablement exposée. Ses tiges ont de trois à six pieds de hauteur; elles sont herbacées, cylindriques, glabres, lisses, d'un vert assez obscur, garnies de feuilles alternes, pétiolées, glabres, dentées, longues de quatre à cinq pouces; les inférieures sont cordées, pointues, avec un angle court de chaque côté; les supérieures sont divisées assez profondément, en trois lobes pointus, dont l'intermédiaire plus grand et fort allongé; les pétiolos sont arrondis, longs de trois pouces. Les pédicelles sont axillaires, solitaires, unifoliés, épais, articulés, un peu plus longs que les pétiolos. Les fleurs sont campaumées; elles ont au delà de trois pouces d'étendue; le calice est tubéulé, divisé superficiellement en cinq parties aiguës, renflé à sa base, qui est entourée d'un involucrure de douze à seize folioles étroites, linéaires, subulées; les pétiolos, au nombre de cinq, sont larges, arrondis au sommet, blancs, parsemés de veines ramifiées, qui partent de l'onglet, qui est d'une belle couleur purpure; ils ont leurs bords sueux et leur base sursensiblement rétrécie. Le tube staminal est court; les anthères sont jaunes de même que les styles et les stigmates; ceux-ci sont triébés et globuleux. La capsule est oblongue, à cinq loges polyspermes.

Ketmie Élégante. Hibiscus speciosus, de Cand. La
KET

Ketmie élégante, originaire de la Caroline, a été en
voyée en 1778, au docteur John Fothergill, qui l’a répandue dans toutes les collections européennes. Ses fleurs paraissent en été, et sont un des plus beaux orna-
ments de la serre tempérée. Ses tiges sont herbacées, rameuses, cylindriques, glabres, garnies de feuilles alternes, pétiolées, palmées, glabres sur les deux faces, longues de quatre pouces environ, d’un vert un peu obscurs en dessous, plus pâle en dessus, divisées en cinq lobes profonds, lancéolés et aigus ; l’intermédiaire plus grand que les latéraux qui déclinent en longueur; le pétiole est cylindrique, vert et long de deux pouces. Les pédoncules sont axillaires, simples, lisses, arrondis, unifères et un peu plus longs que les pétioles. Le calice est glabre, divisé vers la moitié de sa longueur en cinq parties aiguës, et aboutit à dix à douze folioles involucréoles, étroites, linéaires, aigus, obovées et cédées, longues de huit à neuf lignes. La corolle est très-étalée, ses divisions ou pétales sont grands de deux pouces et demi, arrondis, ovales, et un peu sinueux au sommet, rétrécis à la base, d’un incarnat pâle très-brillant, avec des veines longitudinales pourprées. La colonne staminale est rouge, allongée, courbée, garnie d’antheres pédicellées et blanchâtres. Les cinq styles sont rouges, avec leurs stigmates annulaires et blanchâtres. La capsule est ovale, pentagonale, à cinq loges polyspermes.

C’est encore à cette section qu’appartiennent l’Hi-
biscus palustris, L., fort belle plante des marais de l’Amérique septentrionale, et l’Hibiscus rosco de-
couvert par Thore, qui ressemble beaucoup à l’Hibi-
scus palustris, L., et qui est particulier aux bords de l’Adour, dans le département des Landes.

7° Bombicella. Carpelles polyspermes; graines cou-
vertes d’un duvet lanuginieux; corolle le plus souvent étalée; calicule de cinq à dix folioles. Tels sont les Hibiscus goosypinus, Thum.; Hibiscus micranthus, Hibiscus clandestinus de Cavanilles, etc.

8° Trionum. Carpelles polyspermes; graines gla-
brés; corolle étalée; involucres pubescents; calice due-
vant viscéraux et renflé.

Ketmie trifoliée. Hibiscus trionum, Linné. La Ketmie trifoliée est connue, décrite et cultivée depuis deux siècles et demi environ. On la trouve fréquem-
tement en Italie, dans les vallées un peu ombragées. Elle fleurit pendant tout l’été. C’est une plante annuelle, que l’on sème et repique chaque année au mois de juin. Ses tiges s’étalent à la hauteur d’un pied ou un peu plus; elles sont herbacées, hispides et d’un vert obscur, nuancées de brun purpure. Les feuilles sont pétiolées, d’un vert sombre, avec les nervures verdâtres; les in-
férieures sont divisées en trois lobes, qui sont eux-mêmes (triloïdes) : l’intermédiaire plus grand et assez régulier, les latéraux irréguliers, ressemblant plutôt à de simples dents; près de la base de sont de chaque côté deux rudiments d’un quatrième et cinquième lobe; les supé-
rérieures sont à trois lobes jusqu’au pétiole, très-étrêts, avec les bords irrégulièrement dentés; ces feuilles sont glabres, excepté sur leur nervure postérieure; le pé-
tiole est court, velu ou hispide. Les pédoncules sont axillaires, solitaires, hispides, articulés, un peu plus

longs que les pétioles. Le calice est grand, ovale, vé-
culeux, anguleux, d’un vert presque transparent, divisé en cinq parties ovales-lancéolées, avec quatre ou cinq côtes garnies de poils brunâtres; il est entouré à sa base de dix ou douze folioles involucréoles, acuminées, linéaires et pubescentes; la corolle a dix-huit ou vingt lignes d’étendue; elle est divisée en cinq pétales oblongs, rétrécis à leur base, d’un blanc pâle, légé-
rement veiné, avec l’angle d’un pourpre violet, trés-
foncé. Le tube staminal est fort court; les antheres sont globuleux et d’un jaune doré. La capsule est ovale, renflée et velue; elle est à cinq loges renfermant un assez grand nombre de graines arrondies et assez grosses.

Ketmie resplendissante. Hibiscus splendens, Gra-
ham. Cette superbe Ketmie est originaire de la Nou-
vvelle-Hollande; elle atteint, selon Fraser, qui en a fait la découverte, une hauteur de vingt-deux pieds. Sa tige et ses rameaux sont dressés, verts, pubescents, armés de nombreux signifions calieux et glanduleux à leur base. Les feuilles ont six à sept pouces de longueur; elles sont étendues, palmées, à trois ou cinq lobes in-
égaux, lancéolés, dentés, acuminés, d’un vert agréable, marqués d’une forte nervure longitudinale, avec des ramifications latérales; le pétiole est long de deux pouces, ayant à sa base deux stipules linéaires, subul-
lées et acuminées. Les pédoncules sont solitaires, axil-
laires et semblables aux pétales, à l’exception de la longueur qui est double. Le calice est d’un vert jaunâtre, campanulé et divisé en cinq segments an-
guaires et aigus; sa base est enroulée d’un involucre composé de quinze à seize folioles subulées, pointues, pubescentes et aussi longues que le calice. La corolle a de cinq à six pouces d’étendue; les cinq pétales qui la constituent, sont cunéiformes, à bords ondulés, d’un beau rouge de rose, avec l’angle blanchâtre, d’où par-
tent une multitude de stries blanchâtres, acuminées, qui s’étendent jusqu’aux deux tiers du pétale; en des-
sous de l’angle est un espace circulaire, purpurin, qui forme une sorte de couronne ou anneau central par la connaissance des pétales. Les étamines, nom-
breuses, ont leurs filaments soudeux, formant un tube très-court; les anthères sont d’un pourpre foncé très-
intense. Les cinq styles sont réunis et soudés; ils s’é-
flancent au dehors du tube staminal, et présentent cinq stigmates globuleux et accolés.

9° Subalariffa. Loges de la capsule polyspermes; graines glabres; involucelle monopylée, multidenté; plaies herbacées et annuelles. Cette section a pour type l’Hibiscus Subalariffa, L., Cavan., loc. cit. 3, tab. 198, fig. 1, vulgairement connu sous le nom d’Oseille de Guinée, parce que ses feuilles ont la sa-
vueur acide de notre Oselle.

10° Asana. Cette section ne diffère de la précédente que par ses tiges arborescentes. Parmi ses espèces, on compte les Hibiscus tricuspis, Cavan., tab. 55, fig. 2; Hibiscus cirrhatus, Willd.; Hibiscus elatus, Swartz, etc.

11° Lagunnaria. Involute presque nul ou composé d’une seule foliole. Ici se rapporte le genre Lagunnae de Sims et de Ventenat, sous le nom d’Hibiscus Pater-
sonii. Cette espèce est origininaire de l'île de Norfolk.

L'Hibiscus populneus, L., est devenu le type du genre *Thespesia* de Corrêa et de De Candolle. *V.* ce mot.


KEUL. Bot. Le genre institué sous ce nom par Molina, pour une plante du Chili, a été reconnu identique avec le genre *Gonartia* de Ruiz et Pavon, qui lui-même n'est autre que le genre *Adenostemon* de Persoon. *V.* ce mot.

KEUPRIQUE. Min. Nom que prennent les terrains Neptuniens amonnes, comprenant plusieurs systèmes de roches qui ont été désignés sous le nom de *Kever*, par les Allemands.

KEURA ou KEURA. Bot. L'arbre décrit sous ce nom de *Kever odorifera* par Forskahl (Flor. Egypt. Arab., p. 173), est le même que le Pandanus odoratissimus, L. ilis. *V.* Vauxois.

KEVEL. Min. Espèce du genre Anthippe. *V.* ce mot.

KEVEL. Min. On désigne sous ce nom, ainsi que sous celui de Cawk, un minerai composé de sulfate de barryte, de carbonate et de fluote de Chaux, et qui sert le plus souvent de gange au minerai de Plomb du Derbyshire.

KEWER. Bot. Même chose que Cahunor, espèce du genre Savonier.

KIHYA. Khaya. Bot. Genre de la famille des Meliacées, établi aux dépens du genre *Sicatelia* de De Candolle, par Guilielmia et Perrotet. Caractères : calice à quatre divisions, alternativement imbriquées; quatre pétales; huit étamines dont les filets sont réunis à leur base dans un tube rendu; un ovaire oblong, à quatre loges renfermant chacune seize ovules; un style court et épais, couronné par un stigma discoidal, à quatre rayons. Le fruit est une capsule globuleuse, à quatre loges, s'ouvrant supérieurement par quatre valves épaisses et ligneuses. Les graines sont presque orbiculaires, un peu aplatis, bordées d'une membrane, et attachées par double série imbriquée à un axe central, Ce Khaya de Sénégal (Fl. Senegamb., t. 52), *Sicatelia Senegaleensis*, DC., Prod., l, 625, est un arbre de cent pieds d'élévation, à feuilles alternes, composées de six folioles partitivement, opposées, ovales-oblongues, glabres; les fleurs sont nombreuses, terminales et axillaires, réunies trois sur un pédoncule en panicule lâche. Cet arbre est un des plus grands et des plus beaux parmi ceux qui ornent les bords de la Sénégalie où il est très-abondant; son tronc, qui a plus de trois pieds de diamètre, est droit et se délite en branches utilisées à la menuiserie; le bois, par sa couleur, est presque semblable à l'acajou; mais il est un peu plus tendre et d'un grain moins serré.

KIAMPTAL. Bot. *V.* CIAMPTAL.

KIBARA. Kibara. Bot. Genre de la famille des Thymelées, tribu des Monimiées, établi par Endlicher qui lui assigne pour caractères : fleurs monoïques; périanthe turbiné, bilabiélaté à sa base, formé à son orifice par quatre écailles presque conniventes; étamines au nombre de cinq à sept, insérées sur les parois du périanthe: leurs filaments sont courts et nus et leurs anthères biloculaires, longitudinalement déhiscentes, attachées par leur base. Les fleurs femelles ont un périanthe semblable à celui des fleurs mâles, plusieurs ovaires uniloculaires, pyramidés, insérés à la partie interne du périanthe; ovule unique, suspendu; stigmate sessile, obtus. Le fruit consiste en baies monospermes, rassemblées en ombelle, et s'élevant au-dessus du périanthe dont elles sortent par une fissure; la graine est inverse et droite dans l'axe charnu de l'albumen; la radicule est supérieure.


KIBERA. Bot. Cette dénomination avait été employée par Adamson (Flam. des Plantes, t. 11, p. 417) pour un genre particulier établi aux dépens du *Sicyonium* de Linne. Le professeur De Candolle s'en est servi pour désigner la cinquième section qu'il a établie dans celui-ci (Syst. Veg. nat., vol. 11, p. 477). *V.* Smythère.

KIBESSIE. Kibessia. Bot. Genre de la famille des Melastomacées, établi par le professeur De Candolle, pour une plante nouvelle de l'Inde, que le docteur Blume avait placée d'abord parmi les Melastomes. Caractères : limbe du calice décidu, en forme de coiffe; quatre pétales; huit étamines à filaments courts et larges; anthères déhiscentes longitudinalement, épaisses et charnues sur le dos; ovaire garni de soies rameuses; fruit indéhiscent; placentas ascendants, fixés à l'angle interne des loges, vers leur base.

KIBESSIE azuréa. Kibessia azurcea, DC.; Melastoma azurcea, Blume, Blydr. Fl. Ind., 1797. Sa tige est ligneuse; ses feuilles sont trinervées, ovales-oblongues, glabres, très-entières, atténuées aux deux extrémités; les fleurs sont ordinairement portées sur un pédoncule axillaire ou terminal.

KICKXIE. Kickxia. Bot. Dumortier a créé ce genre aux dépens de celui de Muffiers, qui fait partie de la famille des Scrophulariacees de Jussieu, et l'a placé dans sa famille des Rhamnacées. Voici les caractères qu'il assigne à ce genre nouveau: calice à cinq divisions; corolle en masque, munie d'un éperon à sa base, son limbe est formé de deux lèvres dont la supérieure bifide et réfléchie, l'inférieure à trois divisions: l'orifice est fermé par la partie moyenne de la lèvre supérieure; étamines au nombre de quatre et didynames, avec le rudiment d'une cinquième; stigmate obtus; chacune des loges de la capsule est déhiscente par une grande ouverture privée de dent, qu'on aperçoit surtout après la chute de la valvule qui se détache circulairement. Ce genre, dédié à Kickx, botanographe belge, se compose de deux espèces indigènes en Belgique: *Kickxia alatina*, Dum.; *Antirrhinum alatine*, L., qu'on trouve assez abondamment dans les terrains argileux. Kickxia Spuria, Dumort.; *Antirrhinum Spurrain*, L., elle accompagne souvent la précédente mais elle est beaucoup plus rare.

KIEBOL. Bot. Même chose que Cibol. *V.* ARIETTE.

KÉSERIE. Kieseria. bot. Genre de la famille des Léguinéuses, Diadelphe Décandrie, L., institué par le professeur Reinwardt, pour un arbre qu'il a observé dans l'île de Java, et qui lui a offert les caractères distinctifs suivants: calice campanulé, gibbeux à sa base, avec son limbe divisé en cinq dents dont l'inférieure plus longue et carénée; étendard obovilicé; carène plus courte que les ailes; pistil velu antérieurement; le fruit consiste en une gousse uniloculaire, polypermère, linéaire, comprimée, recourbée en crochet au sommet. On ne connaît jusqu'à lui qu'une seule espèce de ce genre.

KIESERIE SOYUÈSE. Kieseria sericea, Reinw. C'est un arbreisseum tomenteux, garni de feuilles alevées; les fleurs sont blanches, réunies en grappes au sommet des rameaux.

KIÉVIT. 012. Nom vulgaire du Vanneau commun, tiré de l'un de ses cris les plus habituels. F. VANNEA.

KIESELGUHR. Kieseler. bot. Genre établi par Linné, et placé par De Candolle dans la famille des Flacourtiées, mais qui a d'une autre part des rapports avec les Samylées. Ses fleurs sont dioïques. Les mâles sont pédonculés et disposées par faisceaux ou bouquets; leur calice est concave, à dix divisions très-profondes, cinq inférieures plus minces et comme pétales, offrant à leur base une petite lamelle épaisse et glanduleuse, qui provient d'un disque périgyné, tapissant le fond du calice; étamines au nombre de dix à vingt, dressées, placées sur deux rangs circulaires, à la base des divisions ecarlinées; leurs filets sont très-courts; leurs anthères presque cordiformes, à deux loges, s'ouvrant par un petit oriifice terminal. Dans les fleurs femelles qui sont pédonculées, solitaires à l'aiselle des jeunes rameaux, le calice et le disque sont les mêmes que dans les fleurs mâles; l'ovaire est globuleux, sessile, uniloculaire, contenant des ovules attachés à cinq trophospermes pariétaux. Ces ovules, qui sont portés, sont au nombre de deux à trois pour chaque trophosperme. Les styles sont au nombre de cinq ou de deux, terminés chacun par un stigmate bifide. Le fruit est une capsule globuleuse, coriace, s'ouvrant par sa partie supérieure en cinq valves épaisse, inégales, soudées entre elles par leur base, et portant chacune sur le milieu de leur face interne deux ou trois graines dont quelques-unes avortent fréquemment. Ces graines sont irrégulières et anguleuses, charnues extérieurement, et se composent d'un endosperme blanc et charnu, renfermant un embryon dont la radicule est inférieure, assez longue et cylindrique; les deux cotylédon sont plans et courts. Ce genre ne se compose que de deux espèces, originaires de l'Afrique méridionale. L'une, Kiggellaria africana, L., Sp., Lamk., Ill., t. 821, est un arbre arboré ayant ses feuilles dentées en aile, presque glabres à leur face supérieure; les fleurs mâles à dix étamines, les femelles à cinq styles. La seconde, Kiggellaria integrifolia, Jacq., Coll., 2, p. 296, Jc. var., t. 628, qui croît au cap de Bonne-Espérance, a ses feuilles entières, velues des deux côtés; des fleurs mâles à dix étamines, et des fleurs femelles dont l'ovaire porte seulement deux styles.

KIGELLARIÉES. Kiggellariées. bot. De Candolle
(Prodr. Syst., 1, no 357) appelle ainsi sa troisième tribu de la famille des Flacourtiénées, composée des genres Kiggellaria, Melicytus et Hydnocarpus. V. Flacourtiénées.

KIKI. bot. Synonyme vulgaire de Rielin. V. ce mot.

KILLAS. m. Nom donné par les mineurs du Cor- nouailles à un Schiste argileux plus ou moins fissile, et suivant Brongrart, à toutes les roches fissiles de ce pays, qui contiennent les filons de Cuivre et d'Étain.

KILLINGA. bot. Ce genre d'Oumfélifères, formé par Adamson (Fam. des Plant., 2, p. 51), est le même que l' Athamantha de Linné. V. ce mot.

KILLINGÉ. bot. Pour Kyllingia. V. ce mot.

KILLINÉ ou KILLINÉE. m. Substance d'un vert pâle, mêlé de brun ou de jaune, ayant un éclat vitreux, une structure lamellée, donnant par le clavage un prisme quadrangulaire d'environ 155. Elle est fusible au chalumeau. Sa pesanteur spécifique est 2,76. Elle est composée, d'après le docteur Barker : de Silice, 32,40 ; Alumine, 24,30 ; Potasse, 5,00 ; Oxyle de Fer, 2,40 ; Oxyle de Manganèse, 0,75 ; Eau, 5,00 ; Chaux et Magnésie, 0,50. On la trouve dans des veines de Granit qui traversent le Micachiste, à Killinéy, près de Dublin en Irlande. Elle y est associée au Triphane, avec lequel elle a quelque analogie d'aspect.

KINA. bot. Rhèdea (Hart. Malab.) et Hermann (Mus. Zeyl.) ont décrit, sous ce nom, un arbre d'où découle une gomme blanche, transparente et sans odeur. Si, comme Rhèdea l'indique, cet arbre était son Tsjerou-Panna, on devrait le rapporter au Calophyllum Calaba, Burnnian (Thes. Zeyl.) a aussi fait mention d'un Kina qu'il a placé dans le genre Inophyllum, qui est le même que le Calophyllum. V. Calophylle.

Plusieurs auteurs ont écrit Kina pour Quinquina. V. ce mot.

KINATES. Combinaisons de l'acide kinique avec les bases solubles.

KINGIE. Kinigia. bot. Genre de la famille des Jon- cées, établi par B. Brown qui lui assigne pour caractères : périgone divisé en six parties, glaucé et persistant ; six étamines insérées en dessous du périgone et à sa base ; filaments filamentés ; anthères biloculaires, attachées par la base et longitudinalment déchisantes ; ovaire à trois loges renfermant chacun un ovule dressé, fixé à l'angle interne, près de la base ; style trigo- ne, trois stigmates dentiliformes ; périanthe monosperme, sec, indichisent, entouré du périgone ; sémente ovo- vate, entourée d'un test membraneux ; albumen condensé, charnu ; embryon subglobuleux, à demi plongé dans la base de l'albulum, à bec un peu aigu. Les Kin- gies sont des plantes fructueuses, d'un port tout particu- lier, et propres à la Nouvelle-Hollande ; leur tige est arborescente, droite, très-simple, conservant dans sa partie inférieure les cicatrices qui laissent les feuilles après leur chute ; les feuilles rassemblées au sommet sont serrées, allongées et linéaires, subtriangulaires, ordinairement étalées ; les pédicules sont beaucoup plus courts que les feuilles, avec leur origine entourée de bractées engainantes ; le capitule est dense, globuleux, terminal, composé de fleurs qu'accompagnent trois bractées.

KINGSTONIE. Kingstonia. bot. Le genre établi sous ce nom par Gray, Brit. Ann., 2, p. 551, ne diffère pas du genre Hirculus de Flaword, que n'a point adopté le professeur De Candolle pour qu'ic genre est une simple division de celui des Saxifrages.

KININE. chim. V. Quinine.

KINIQUE. chim. V. Acide.

KIN. os. Buffon a figuré sous ce nom, pl. 617, un Oiseau qui pourrait bien être une variété de sexe du Loriot varié.

KINKAJOU. Cercolepites. man. Genre de Carnassiers Plantigrades, ayant aussi quelques rapports, par ses caractères zoologiques, soit avec les Singes et les Makis, soit avec plusieurs insectivores, soit même avec certains Chauves-Souris, et qui mériteraient, suivant Frédéric Cuvier, à cause des combinaisons remarquables des caractères qu'il présente, de constituer à lui seul un ordre particulier. Son système dentaire n'est pas tout à fait celui des Carnassiers ; il est encore moins celui des Quadrumanes, mais il tient de l'un et de l'autre. Les incisives sont, comme chez les Carnassiers, au nombre de six à l'une et à l'autre mâchoire, et les canines au nombre de deux. Il y a cinq molaires de chau- que côté et à chaque mâchoire. Les deux premières, séparées des canines par un petit intervalle, sont, aux deux mâchoires, petites et à une seule pointe : ce sont de véritables fausses molaires. Les trois dernières ont la couronne tuberculée ; celle du milieu est la plus grande à la mâchoire supérieure. A l'inférieure, toutes les trois sont de forme elliptique : la première présente deux pointes, mais les autres n'offrent qu'une surface unie, et elles sont opposées couronne à couronne. Les quatre pattes sont pentadactyles ; et chaque doigt est terminé par un ongle un peu crochu et très-compromis. Le ponce est beaucoup plus court que les autres doigts, aux pieds de derrière ; le troisième et le quatrième sont les plus allongés. Aux pieds de devant, les trois doigts du milieu sont à peu près de même longueur ; les deux latéraux sont les plus courts. La queue, couverte de poils dans toute son étendue, est longue et suscep- tible de s'enrouler autour du corps ; ce qui est suffis pour porter quelques naturalistes à rapprocher le Pottot des Quadrumanes, parce que c'est principalement parmi les Singes que l'on trouve des espèces à queue pre- nante ; mais ce rapprochement, motivé d'ailleurs à quelques égards, ne l'est nullement sous ce point de vue : car ce même caractère d'une quête prenante se retrouve, quoique beaucoup plus rarement à la vérité, dans plusieurs familles, comme chez les Rongeurs, les Marsupiaux et les Carnassiers eux-mêmes. La tête est globuleuse ; les yeux sont grands, les oreilles très- simples, sans lobule, de forme à peu près demi-circu- laire ; les narines ouvertes sur les côtés d'un museau ; la langue, très-douce, est d'une longueur considérable ; les mamelles sont inchinulaires et au nombre de deux. Le poil est toutou et généralement laïné. Ce genre est formé d'une seule espèce, placée d'abord par la plupart des auteurs systématiques parmi les Vervella, sous le nom de Ververa caudateula, par quelques autres zoologistes parmi les Makis. Cuvier est le premier qui en ait formé, sous le nom de Kinkajou, un genre par-
tulicier auquel Geoffroy Saint-Hilaire a donné le nom latin de Pottos. Le nom de Caudivolvuius a été précédemment donné au même genre par Duménil et Tiedemann.

KINNAK POTTO. Cercoelotes caudivolvuius, Geoff. Saint-Hilaire. Il est à peu près de la taille du Chat domestique. Il est généralement d’un roux vif en dessous et à la face interne des quatre jambes, d’un roux brun à leur face externe et en dessus ; les pattes et l’extrémité de la queue sont même presque tout à fait brunes. Le tour de la bouche est couvert aussi de quelques poils bruns. Au reste la coloration de cette espèce est assez variable : il y a des individus beaucoup plus clairs que celui d’après lequel cette description a été faite ; et il en est chez lesquels une portion de la patte postérieure, et particulièrement le troisième et le quatrième doigt, sont de couleur fauve ; chez d’autres on distinguera sous la gorge quelques taches de couleur plus claire que le fond du pelage. Le Pottot habite de préférence les contrées solitaires ; c’est un animal nocturne, d’une démarche lente, qui se tient habituellement sur les arbres, en s’aidant de sa queue qu’il enroule autour d’une branche. Elle paraît en effet avoir beaucoup de force, et il l’emploie souvent, dit-on, pour tirer des fardeaux assez considérables. Il atteint avec beaucoup de dextérité de petits animaux dont il fait sa proie, et il est même à redouter pour les Oiseaux de basse-cour, qu’il saisit sous l’aile, et dont il boit le sang avec une grande avidité, suivant les récits des voyageurs. Il est cependant bien loin d’être uniquement carnivore ; il se nourrit volontiers de matières végétales ; il aime beaucoup aussi le miel, et détruit, pour s’en procurer, un grand nombre de ruches, d’où il nom d’Ours des ruches ou d’Ours du miel, qu’il porte dans quelques provinces. Il habite l’Amérique méridionale, et paraît même exister aussi dans la partie méridionale de l’Amérique du nord. Il se trouve abondamment répandu en plusieurs lieux, et il est bien connu des Américains, dont il a reçu divers noms, tels que ceux de Cuchumbi et de Manaviri.

KINNA. Eot. Pour Quinquina. V. ce mot.
KINNA. Eot. F. Cinna.
KINSTERNON. Eot. Spix a donné ce nom à diverses Tortues qu’il a découvertes au Brésil et qu’il distingue de leurs congénères par la mobilité du sternum. On est maintenant assez généralement d’accord que, dans ces reptiles, le sternum est formé de trois pièces ou lobes qui correspondent aux paires de plaques. Dans le genre Kinosternon le lobe central est tout à fait soudu aux côtés, les lobes antérieur et postérieur pouvant se mouvoir sur lui, au moyen de ligaments qui y sont articulés. Les espèces décrites par Spix sont au nombre de trois : Kinosternon shaviannum, Kinosternon longicollatum et Kinosternon brevicollatum, auxquelles Thomas Bell a depuis ajouté les Testudo pensylvanica du Say, Ambolimensis de Merrham, et subinaega de Lateille.

KINOVIGNE. Eot. Pelletier et Caventon ont ainsi appelé un Acide particulier, qu’ils ont découvert dans l’écorce appelée China nova, dont l’origine est encore peu connue.

KIODOT. M. F. BossUette.
KIOLO. Eot. Espèce du genre Gallinule, V. ce mot.
KIRACÁGUÉRO. Bot. F. CurVue.
KIRGADÉLIE. Kirgandula. Eot. Genre de la famille des Euphorbiacées, et de la Monacie Pendentri, l... caractérisé par des fleurs monoquières, à calice quinquépartié. Dans les mâles on trouve cinq étamines, dont deux plus courtes que les autres, leur filet soudu en une colonne ; dans les femelles un ovaire, entouré à sa base d’un petit disque quinquédéclé et surmonté de trois styles profondément bipartis, à trois loges biouvulées. Le fruit est une baie triloculaire, et c’est là ce qui distingue ce genre du Phyllanthus, avec lequel il a du reste les plus grands rapports. Il comprend plusieurs arbres éparpillés à feuilles pinnatifides et à fleurs fasciculées.

KIRGIHISITE. M. Nom donné au Cuirv diepiaste, qui se trouve en cristaux maculés, dans le pays des Kirghis. V. Cuirve.
KIRCHEN-WASSER. Bot. Eau-de-vie obtenue des Cerises par la distillation. V. Cérisier.
KISET. Moll. Dénomination sous laquelle Adams (Voyage au Sénégal., p. 192, pl. 15) a désigné une petite espèce de Néréis marine, que Linné a nommée Nerita Magdalenae, parce qu’elle se trouve surtout aux environs des îles Magdéleine.
KISKIS. Eot. Espèce du genre Mésange. V. ce mot.
KITRAN et CHITRAN. Eot. V. Alkitran.
KITTE. Kita. Eot. Genre de l’ordre des Omnivores, établi par Lesson, aux dépens du genre Pirol de Temminck. Caractères : bec court, comprimé et voûté ; mandibule supérieure convexe, armée d’une forte dent à la pointe ; marines basales, transversales, recouvertes par des plumes soyeuses et serrées ; quelques petites soies
à la commissure de la bouche qui est déjetée; ailes allongées, aigues: quatrième rémige la plus longue; queue légèrement échancrée, composée de douze rectrices assez courtes; tarses moyens, robustes et scutellés. Parmi les trois espèces qui, jusqu'à ce jour, constituent ce genre nouveau, deux appartiennent à l'océanique, et leurs mœurs aussi bien que leurs habitudes ont constamment échappé aux investigations des voyageurs qui ont pu pénétrer dans l'intérieur de cette cinquième partie du globe. La troisième a été observée en Nouhe par Ruppell, qui n'a pu procéder sur cet Oiseau que des notions aussi peu étendues qu'incertaines.

**Kitte velouté.** *Kitta holosericea*, Temm., Ois., color., pl. 505 et 422; *Ptilorhynchus holosericensis*, Kuhl. Plumage d'un bleu noirâtre irisé, très-brillant; rémiges et rectrices d'un noir mat; une double rangée de plumes soyeuses et veloutées, d'un noir bleuté, lustré, à la base du bec qui est jaune ainsi que les pieds. La femelle a les parties supérieures d'un vert olivâtre, avec les rémiges et les rectrices d'un brun rousseâtre; les rectrices alaires sont variées de brun et d'olivâtre; les parties inférieures sont verdâtres, rayées de noirâtre; la gorge est blanchâtre, avec le bord des plumes noirâtre et celles du devant du cou ont des taches lancéolées, blanches, bordées de noir. Taille, treize pouces. Ce bel Oiseau est fort timide, il vit solitaire dans les districts du comté de Cumberland et dans les forêts où avoisinent le port Macquarie; au temps des amours il se réunit en troupeaux peu nombreux, dans les champs de Froment où les habitants de la Nouvelle-Hollande le connaissent sous le nom de Oiseau-Satin, et lui font la chasse.

**Kitte verdin.** *Kitta virescens*, Temm., Ois., color., pl. 596; *Ptilorhynchus Smithiti*, Tems. Soc. Lín., t. xx, page 364. Parties supérieures d'un vert pur; sommet de la tête vert, avec le bord des plumes d'une teinte plus foncée; région des joues composée de petites plumes vertes, variées de taches jaunâtres et brunes; dessous du cou vert, parsemé de petites stries blanches; rectrices alaires vertes, terminées par une tache blanche; rémiges vertes, bordées extérieurement de bleuâtre, avec les barbules internes brunes; rectrices vertes, terminées, à l'exception des deux intermédiaires, par des taches blanches; gorge blanche, tiquetée de noir; parties inférieures verdâtres, avec des taches triangulaires, blanches, entourées de jaunâtre; bec d'un bleu corné; pieds d'un gris de plomb. Taille, onze pouces et demi. De la Nouvelle-Hollande.

**Kitte à bec blanc.** *Kitta alboirostris; Ptilorhynchus alboirostris*, Rupell, Faun. Abyssin., page 22, pl. 9, fig. 1 et 2. Tont le plumage d'un noir profond, avec de magnifiques reflets bleus; premières rémiges d'un brun ferrugineux, avec l'extrémité noire; grandes rectrices et rectrices noires; bec blanchâtre; pieds noirs. La femelle a la tête, le cou et la poitrine d'un cenidre obscur. Taille, sept pouces et demi. De la Nouhe.

**Kitvite.** Ois. Alène chose que Klevit. V. ce mot.

**Kixie.** *Kizia* n. Genre de la famille des Apocy. naeées, établi par le docteur Blume, avec les caractères suivants: calice à cinq divisions; corolle hypogypse, subinfundibulaire, avec le tube resserré au milieu, l'orifice nu, le limbe campanulé, à cinq divisions contournées; cinq étamines exsertes, insérées sous l'orifice de la corolle; anthères cupides, calloées au dos, cohérentes avec le milieu du stigma; deux ovaires environnés d'un cercle charnu, renfermant plusieurs ovules attachés à la suture centrale; style filiforme; stigma en masse; follicules distincts, allongés; plusieurs semences ayant une touffe de poils stipités vers l'extrémité opposée à l'ovaire; embryon dépourvu d'albune; cotylédons roués longitudinallement; radicule suprême, rapprochée de l'ovaire. Les Kixies sont de très-beaux arbres à feuilles opposées, ovales, acuminées aux deux bouts, glabres en dessus, pubérulentes en dessous; à fleurs axillaires, fasciculées, grandes et d'un bleu jaunâtre. Ils se trouvent dans l'île de Java.

**Klaas.** Ois. Espèce du genre Coucou. V. ce mot.

**Klaprothe.** *Klaprothia*. n. Genre constitué par Kunth (in Humb. et Bonpl. Nov. Gener., t. vi, p. 125, tab. 557), qui l'a dédié à la mémoire du célèbre chimiste Klaproth et Fir placé dans la famille des Locasées. Il appartient à la Polyanordygéne, L., et ses caractères sont les suivants: calice supèrpe, persistant, à quatre divisions profondes, ovales et égales entre elles; quatre pétales insérés sur le limbe et plus longs que lui, concaves et légèrement ongu- culés; étamines nombreuses, ayant la même insertion que les pétales; les unes par faisceaux de quatre ou de cinq, opposées aux pétales, et fertiles; les autres par cinq, opposées aux divisions calicinales, stériles, poilues, détachées dans membrane au sommet, et irrégulièrement lobées; anthères biloculaires, émarginées de chaque côté; ovaire presque turbiné, uniloculaire, renfermant quatre ovules pendants, surmonté d'un style quadrifide au sommet; baie à trois ou quatre graines. Ce genre tient le milieu entre Le Loasa et le Mentzelia; il se distingue du premier par la structure de l'ovaire, du second par ses étamines extérieures sté- riles, de l'un et de l'autre, par le nombre des parties de la fleur, ainsi que par la forme des étamines stériles.

**Klaprothia mentzeloidae.** *Klaprothia mentzeloidae*, K. C'est une plante herbacée, volubile, à rameaux couverts de gros poils rehousés; ses feuilles sont opposées, dentées et hérissées. Les fleurs, en petit nombre, de couleur blanche et accompagnées de bractées, sont portées sur des pédoncules terminaux, qui deviennent axillaires et presque discoïlides. Cette plante croît dans les Andes de Quindiu, près de Los Volcanitos, dans l'Amérique méridionale.

**Klaprothie.** *Klaprothie*. n. L'analyse de Klaproth; Azurite, Tyrolite, Woraufite. Substance bleue, cristallisant en prismes droit, rhomboïdal, d'environ 121° 50; rayant la Chaux phosphate; pesanteur spécifique, 5,0; infusible. Elle paraît être un mélange de phosphate d'Alu- mine, avec du phosphate de Magnésie et du phosphate de Fer. L'analyse de Puch a donné: Aide phospho- rique, 41,81; Alumine, 53,75; Magnésie, 11,60; Oxyle de Ferr, 2,64; Silice, 2,10; Eau, 0,66. On la trouve dans des veines de Quartz, traversant le Micaschiste ou le Gneiss, à Worau en Styrie, ou à Werfen dans le pays de Salzbourg.
KLEPMUTSEN. Eot. Synonyme de Sargassum bac- 
ciferum.

KLEBSCHIEFER. MIN. Nom donné par Werner à l'
Argile schisteuse lapponante de Méné-Montant, au 
mi-
lieu de laquelle se trouve la Ménilite.

KLEINHOFE OR KLEINHOVIC. Kleinhoria. Eot. 
Genre de la famille naturelle des Byttneriacées, aupar-
avant placé parmi les Malvacées, et dont les caractères 
so-
to : un calice à cinq divisions profondes ; une co-
rolle de cinq pétales, dont un plus long que les autres 
est échangé à son sommet; des étamines monadélphes, 
formant un urcelode, divisé en cinq branches portant 
chacune trois anthères; chacune de ces branches est 
place devant un des pétales. L'ovaire est stipité à 
cinq côtés et à cinq loges contenant quatre ovules. Le 
style est simple, terminé par un stigmate éréné. Le 
fruit est une capsule torbuiée, renflée, viscéleuse, à 
cinq loges monospermes par avortement. Les graines 
sont globuleuses; elles contiennent un embryon dont 
ces cotylédons sont roulés en spirale autour de la ra-
dicule.

KLEINHOVE BOSPITE. Kleinhoria hospita, L., CAV., 
Diss. 5, p. 188, t. 146. C'est un arbre de moyenne 
grandeur, qui croît naturellement aux Moluques, à Java, 
aux Philippines, et que Rumph a décrit et figuré sous 
le nom indien de Cati-Marus. Ses feuilles sont alter-
neres, pétolées, cordiformes, acuminées, entières et 
ven-
nées; ses fleurs sont purpurines et disposées en grappes 
axillaires ou terminales.

KLEINIE. Kleinia. Eot. Trois genres différents ont 
successivement porté ce nom. Ainsi Linné nomma d'a-
 Bord Kleinia un genre que plus tard il appela Cecalia, 
nom qui a été adopté par tous les botanistes. Jacquin 
en 1763 appliqua le nom de Kleinia au genre Por-
polythyne de Vaillant, qui avait d'abord été conservé 
puisant avec juste raison, que le genre établi par Va-
illant devait conserver le nom de Porolyphyne, se raf-
me du nom de Kleinia pour désigner un genre nouveau 
de la famille des Synantheriées. Cependant Person, se 
rangant à l'avis de Willdenow, nomma Januclea le 
genre de Jussieu. Néanmoins il paraît que c'est ce der-
nier genre qui doit seul retenir le nom de Kleinia. 
Voici ses caractères : les capitules sont globuleux; 
leur involucre est hémisphérique, composé de grandes 
écailles obusées, imbriquées et disposées sur trois 
rangs. Le réceptacle est nu ; tous les fleurons sont 
hermaphrodites et réguliers. Les fruits sont couronnés 
d'une aigrette courte, sessile et plumeuse. On n'y trouve 
encore qu'une seule espèce.

KLEINIE A FEUILLES LINÉAIRES. Kleinia lineari-
feuilles opposées, linéaires, connées par la base, sim-
ples, entières, portant des capitules terminaux et soli-
taires dont les fleurs sont jaunes. Cette plante a été 
recueillie par Commerson vers l'embranchure du fleuve 
de la Plata. Le genre Kleinia doit être placé dans les 
Tagétières.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.

KLETHRA. Eot. Pour Clethra. V. Cléthre.

KLEISTAGNATHES. Kleistagnostha, cr. Fabri-
cius désigne ainsi son neuvième ordre de la classe 
des Insectes; il correspond à la plus grande partie des 
Crustacés Décapodes que Latreille nomme Brachyure. 
V. ce mot.
K.NÉ

Veget. nat., vol. 11) mentionne un genre établi sous ce nom par Andrezowski, aux dépens du Sisymbrium de Linne. Des quatre espèces dont il est composé, trois entrent dans la cinquième section dont Adanson avait autrefois formé son Æthera; ce sont les Sisymbrium supium, polycera dis et rigidum. L'autre est le Sisymbrium officinale, DC., ou Erysimum officinale. L. Ce genre ne paraît pas devoir être adopté.

V. Systhelle.

KNAAPRIA. rot. Le genre établi sous ce nom, par Bauer, dans la famille des Gesnériacées, a été reconnu ne point différer du genre Loxotis de Robert Brown.

Un autre genre Knaapia, formé par Smith, dans la famille des Graminées, a presque en même temps reçu le nom de Chamagrostis qui lui est resté. V. Crama-grostide.

KNAUTIA. K. rot. Linne établit ce genre de la famille des Dipsacées, et de la Ténandrine Monogynie, sur des plantes que Vaillant réunissait au Scabiosa. Adopté par Jussieu, il présente les caractères suivants: calice propre double, l'un et l'autre supère, l'extérieur dentelé ou presque entier, l'intérieur arceauté très-petit, cilié ou plumeux sur son bord; corolle dont le tube est oblong, le limbe à quatre lobes inégaux, l'extérieur plus grand; quatre étamines; stigmate bûde; akène couronné par le calice cilié ou plumeux; calice commun ou involucre renfermant un petit nombre de fleurs érigées entre elles, cylindrique, composé de folioles conniventes, disposées sur un seul rang; réceptacle petit, velu; fleurs terminales. Dans son Mémoire sur les Dipsacées, Th. Coulter a retiré de ce genre les espèces limitées, dont le calice est allongé sur son bord, et il en a formé le genre Pierocophus. V. Ce mot. D'un autre côté, il y a fait entrer le Scabiosa arvensis, L., qui avait été constitué par Schrad (Cat. Sén. Gatt., 1814) en un genre distinct sous le nom de Trichera. Ainsi réformé, le genre Knautia est composé des espèces suivantes: 1° Knautia orientalis, L., espèce assez jolie, qui croît dans l'Orient et que l'on cultive dans les jardins de botanique; 2° Knautia pro- potica, L.; 3° Knautia Ursellii, Coult., espèce nouvelle, découverte par d'Urville dans l'île de Léros, et que ce savant navigateur (Enum. 14, no 110) avait confondue avec le Knautia orientalis; 4° Knautia arvensis, Coult., ou Scabiosa arvensis, L. Cette espèce est subdivisée en quatre variétés qui comprennent plusieurs Sous-espèces des auteurs; celles sont entre autres les Scabiosa canescens, Balb.; integrifolia, L.; pubescens, Willd.; bellidifolia, Lamarec; sytratica, L.; longifolia, Waldst. et Kit., etc., etc.; 5° Knautia hybrida, Coult., ou Trichera hybrida, Ram. et Schult. KNEBELITE, mw. Leuz. et Dobereiner, Philipp, p. 206. Substante grisâtre ou bleutâtre, opaque, tenace et trouvée seulement à l'état massif. Sa casseure est impare- nome tende et son cétat est assez vif. Sa mer-нее République est de 3,714. Elle est composée, d'après Dobereiner, de Silice, 53,5; protoxyde de Fer, 52,0; protoxyde de Manganèse, 55,5.

KNEFFLE. Kneiffia. rot. Genre de la famille des Ougariées, institué par Spach dans sa monographie de cette famille, aux dépens du grand genre Enothéra, avec les caractères suivants: tube du calice plus long que l'ovaire, cylindré, tétragone, renflé à la gorge, avec le limbe divisé en segments presque aussi longs que le tube, concausses et striées; pétales oblongues, élargies, plus longs que les étamines; anthères oblongues, obtuses, échancrées à leur base; ovaire stipité, court, tétradré, à quatre côtes, à quatre loges renfermant des ovules placés horizontalement et attachés par un court cordon; style plus long que le tube du calice; capsule en masse ovale ou subglobuleuse, courte, stipitée ou presque sessile, cartilagineuse, subulicée, tronquée, édentée, le plus souvent révête, à quatre angles crêtes, à quatre côtes, à quatre loges, à quatre valves; cohois papyracée; placentaire carrés, filiformes au sommet qui est dépourvu de graines; celles-ci ovales ou oblongues, petites, inapparentes, lisses, filiformes, écartées, horizontales, superficiées, axé filiforme; pédicelle membraneux; embryon semblable à la séme, cotylédon elliptiques ou oblongues; radicule centripète, conique et obtuse. Les Kneiffes dont Spach décrit une dizaine d'espèces réparties en deux sections, sont des plantes herbacées, simples ou rameuses dans leur partie supérieure, à feuilles très-entières ou légèrement dentées: les radicules alternées en pétiole; les caulinaires presque sessiles et éparses; à fleurs diurnes ou peu ou point odorantes, et plus souvent disposées en épis denses, dressées et rapprochées des premières feuilles qui sont assez semblables à des bractées. Toutes ces espèces appartiennent à l'Amérique septentrionale.

1. Pétales grands, plus longs du double et même davantage que les étamines; style dépassant les étamines; tube du calice presque aussi long que les segments et deux ou trois fois plus long que l'ovaire; valves de la capsule rétuses.

KNEFFIE GLAUCE. Kneiffia glaucia, Spach; Eno- theria glaucia, Mich. Ses feuilles sont largement ovales ou ovato-oblongues, obtuses, une peu mucronées et faiblement dentées, glauques à rameaux très-glabres; les fleurs sont disposées en corymbes terminaux.

11. Pétales petits, un peu plus longs que les segments du calice et que les étamines; style dépassant les éta- mines; tube du calice plus court que l'ovaire.

KNEFFIE A FEUILLES DE LIN. Kneiffia Linifolia, Sp. Tiges herbeuses, grèles, presque glabres, rigides et simples inférieurement; feuilles très-entières, glabres, oblongues, radicules oblongues ou lancéolato-spatulées, celles du bas de la tige sont lancéolato-linéaires ou linéari-spatulées et celles du haut linéari-filiformes; épis floraux, longuement pédiolés, avec les fleurs dressées et alternes, bractéolées et pubescentes; capsules oblongues et un peu en masse, courtement stipe- inclus.

KNEMMA. rot. Loureiro (Flor. Cochinch., éd. Willd., p. 741) a formé sous ce nom, un genre de la Dionée Monandrie, l., auquel il a assigné les caractères sui- vants: fleurs dioïques; dans les mâles, le calice est nul; la corolle est monopétale, tubuleuse; le limbe à trois divisions conniventes, aiguës, extrêmement lai- neuses; à dix dix antères disposées circulairement sur un filet dilaté (androphore). Les fleurs femelles ont un calice infère, très-court; une corole connue dans
les fleurs mâles; un ovaire arrondi, velu, surmonté d'un stigmate sessile et laciné. Le fruit est une baie ovale, succulente et renfermant une graine pourvue d'un arille.

Kvema a grosse écorce. Kvema corticosa, Lour. C'est un grand arbre des forêts de la Cochinchine, dont l'écorce est épaisse, les rameaux ascendants, les feuilles lancéolées, très-entières, glabres, alternes et pétiolées. Les fleurs, disposées sur des pédoncules terminaux, ont la corolle brune à l'extérieur et d'un jaune rougeâtre intérieurement.

Knépie. Melicocca. Pot. Genre de plantes dicotylédones, à fleurs complètes, polyétalées, régulières, de la famille des Sapindées, de l'Octandraeac Monogynie de Linné, offrant pour caractère essentiel: un calice persistant, à quatre ou cinq divisions; autant de pétales, quelquefois nuls, insérés sur le disque qui environne l'ovaire à sa base; fruit élançé avec la même insertion; un ovaire supérieur, souvent à trois loges; un style; un stigmate en tête; le fruit est un drupe recouvert d'une écorce, souvent uniloculaire ou monopérienne par l'apportement d'une ou de deux loges; les semences sont attachées à l'angle intérieur des loges; il n'y a point de périsperme.

Ce genre renferme des arbres ou des arbustes à feuilles alternes, simples ou alliées, entières, quelquefois dentées. Les fleurs sont petites, axillaires ou terminales, disposées en épis, agglomérées ou paniculées, quelquefois polygamaes.

Knépie bijugé. Melicocca bijuga, Linn.; Lamk.; Ill. gen., tab. 506; Comm. Hort., 1, 1, 94; Melicocca carpooedea, Juss.; Mem. Mus., 5, pag. 187, tab. 4. Grand et bel arbre de la Jamaïque, toujours vert, d'un beau port, à cime ramassée et touffue. Ses feuilles sont alternes, alliées, sans impaire, composées de deux paires defolioes ovales, entières, aiguës, dont le pétilium commun est quelquefois aîlé, d'autres fois simplement aplati; les fleurs sont petites, nombreuses, blanchâtres, disposées en grappes terminales ou axilaires; elles répandent quelquefois un odeur fort agréable, et paraissent polygames; leur calice est à quatre divisions profondes, ovales, concaves, obtuses, persistantes; les pétales oblongs, obtus, entièrement réfléchis; l'ovaire ovale; le style très-court; le stigmate large, oblique, ovoïde. Le fruit est un drupe coriace, uniloculaire, ne renfermant qu'une seule se- mence, enveloppée d'une pulpe visqueuse ou glaïa- neuse. Cette plante est cultivée dans plusieurs jardins en Amérique. Le pulpe de ses fruits est d'une saveur douce, mêlée d'un peu d'acidité et d'une légère astiction: on la mange crue; on en mange aussi les semences, mais après les avoir fait cuire ou rôtir comme les Châtaignes. Sa culture, en Europe, exige une terre à demi consistance, et des arrosements fréquents en été. Il faut la tenir toute l'année dans la serre chaude; on n'a pas encore pu la multiplier par marcots et par boutures. Il faut l'élever de graines tirées des colonies; d'où il résulte qu'elle est peu cultivée.

Knépie appétale. Melicocca apetala, Poir., Encycl., Suppl.; Pluk., Atimag., tab. 207, fig 4; Melicocca diversifolia, Juss.; Mem. Mus., 1, c. tab. 7; vulgaire-ment Bois de Gaullettes. Arbre de grandeur médicale, très-remarquable par l'extrême variété de ses feuilles glabres, coriaces, luisantes, très-entières: les unes grandes, simples, lancéolées, aiguës; d'autres plus petites, ovales ou en ovale renversé, rétrécies en coin à leur base; souvent ces mêmes feuilles se divisent en folioles géminnées, ternées ou quinées; d'autres sont alliées, à folioles nombreuses, très-petites. Les fleurs sont petites, dépourvues de pétales, disposées en petites grappes courtes, axillaires, touffues, un peu jaunâtres; leur calice un peu pubescent, à cinq divisions concaves. Le fruit est un drupe sphérique, renfermant deux semences. Cet arbre croit à l'Ile-de-France. Son tronc est peu considérable: ses dernières ramifications sont droites, minces, très longues, propres à faire des Gaules ou Gaullettes (d'où lui est venu son nom de Bois de Gaullettes), des cannes, des toises, des lignes de pêcheur, des baguettes de fusil, des manches de cognition, des arcs, des fléches, que les Nègres nomment Sogare, d'où vient encore le nom de Bois de Sogare, donné à cet arbre dans les colonies. Les charpentiers s'en servent aussi pour chevailler leurs pièces d'assemblage; on en fait encore des pieux, des échelles, parce qu'il est dur, élastique et qu'il subsiste assez longtemps avant de se décomposer.

Knépie trijuge. Melicocca trijuga, Juss.; Mem. Mus., 1, c., tab. 8; Schiechera triluga, Wild., Spec., 4, p. 1096; vulgairement Conphans. Grand arbre des Indes, dont les rameaux sont cylindriques, de couleur cendrée, pubescents dans leur jeunesse; les feuilles alternes, alliées, composées de trois paires de folioles glabres, ovales, oblongues, obtuses, entières, luisantes en dessus, réfléchies en dessous, assez grandes; les fleurs disposées en épis lâches, filiformes, axillaires et terminaux, souvent polygamaes; leur calice est fort petit, à cinq découpages profondes, ovales, aigus, pointé de corolle; les filaments de six à neuf, parsemés de quelques poils; l'ovaire ovale, piléus; le stigmate, pelé, à trois ou quatre lobes. Le fruit est un drupe bon à manger, sphérique, révélé d'une écorce friable, à deux ou trois loges, renfermant autant de semences.

Knépie paniculé. Melicocca paniculata, Juss.; Mem. Mus., 1, c., tab. 5. Arbre ou arbrisseau recueilli à Saint-Domingue par Poiteau. Ses feuilles sont grandes, alliées, composées de deux paires de folioles sans impaire; les fleurs axillaires et terminales, disposées en corymbes paniculés; leur calice partagé en cinq divisions profondes; les pétales en même nombre. Le fruit est un drupe sphérique, monosperme.

Knépie a feuilles dentées. Melicocca dentata, Juss.; Mem. Mus., 1, c., tab. 6. Cette espèce a ses feuilles composées de cinq ou six paires de folioles petites, dentées ou crénelées à leur sommet; les pédoncules axillaires, peu garnis de fleurs; leur calice partagé en cinq divisions profondes; la corolle composée de cinq pétales. Le fruit est un drupe sphérique, trés-petit, monosperme. Cette plante a été découverte à l'Ile-de-France par Sonnerat.

On trouve, dans le Nora Genera, etc., de Humboldt et Bonpland, rédigé par Kunth, une nouvelle espèce de Knépie, sous le nom de Melicocca oliviformis. Ses
feuilles sont aillées, composées de deux paires de foli- 
oliées, grandes, coriaces, elliptiques, aiguës, d'un vert 
glaucque; les pédoncules rameux et terminaux; les fruits 
eliptiques, tuberculés, monospermes. Cette plante érot 
à la Nouvelle-Grenade.

**KNIKA.** In Alston, a formé sous ce nom un genre 
composé des *Millepertuis à deux styles*.

**KNIGHTIA.** Knightia. *Knighta* L. Genre de la famille des 
Protéacées et de la Tétrandrie Monogyne, L., établi 
de R. Brown dans son excellent travail sur cette fa- 
mille (Lin. Trans., 10, p. 105). Voici les caractères de 
le genre: calice régulier, formé de quatre sépales rou- 
lés en dehors; élimines en même nombre, attachées 
vers le milieu de la face interne des sépales; ovaire 
très-allongé, appliqué sur un disque hypogyné, formé 
de quatre corps glanduleux, à une seule loge contenant 
quatre ovules; style très-long; stigmate renflé en mas- 
e allongée, strié longitudinalement. Le fruit est un 
follicule simple, allongé, coriace, terminé par une lon- 
gue pointe formée par le style persistant, à une seule 
loge contenant quatre graines membraneuses et aillées 
dans leur partie supérieure seulement. Une seule 
espèce compose ce genre qui a beaucoup de rapports avec 
le *Rhópatla*, dont il diffère par ses graines au nombre 
de quatre, aillées seulement à leur partie supérieure.

**KNIGHT ÉLEVÉE.** Knightia excelsa. Brown, loc. cit., 
t. 11. C'est un grand et bel arbre originaire de la Nou- 
velle-Zélande. Ses feuilles sont coriaces, éparples, pé-
tiolées, oblongues, dentées en scie. Les fleurs sont 
génétiques, très longues, formant des épis axillaires, 
presque globuleux. Les fruits, d'environ trois pouces 
de longueur, sont velus.

**KNIKOS.** t. Mêmes choses que Cnéique. V. ce mot.

**KNIPHOFA.** t. Ce genre est le même que celui 
précédemment établi par Ker, sous le nom de Tritoama. 
V. ce mot.

**KNOT.** Mr. On donne communément ce nom au 
Plomb sulfuré impur, disséminé en parties ordinai- 
tement très-fines dans des sols arénacés, de diverses épo- 
ques de formation.

**KNOWLTONIE.** Knowltonia. *Knowltonia* L. Ce genre, établi 
de Salisbury (Prod., p. 197) pour quelques espèces du 
genre *Adonis* de Linné, a été nommé *Thebesia* par 
Necker et *Anamena* par Ventenat. Mais le nom de 
Salisbury est généralement adopté. Les cinq espèces 
qui composent ce genre sont toutes originales du cap 
de Bonne-Espérance; elles sont vivaces, et par leur 
port elles ressemblent beaucoup plus à des *Ombelli- 
fères* qu’à des Rennouelacées, bien qu’elles appartienn- 
tent réellement à cette dernière famille. Leurs racines 
sont fusiformes; leurs feuilles sont radiculées, simples 
or divisées en lobes nombreux et pinnatifides, roide- 
et coriaces. La hampe est dressée, rameuse surtout 
vers la partie supérieure où elle forme une sorte d’om- 
helle composée, accompagnée d’un involucre irrégu- 
lier, formé de plusieurs folioles simples ou découpées. 
Le calice est pentéspié, régulier; la corolle formée de 
cinq à quinze pétales étalés, sans appendice à leur on- 
glet; les élimines et les pistils sont fort nombreux; ces 
derniers sont placés sur un réceptacle globuleux. Ils se 
composent d’un ovaire ovodité, comprimé, unilocu- 
laire, monosperme; d’un style long et grêle et d’un 
stigmate très-petit et simple. Les fruits sont autant de 
carîopes monospermes, un peu charnues en dehors. Ce 
genre tient le milieu entre *Hydrastis* et *Adonis*; il 
a retrouvé dans ses efforts de premier et les fleurs du second. 
Toutes les espèces de *Knowltonia* sont âcres et vési- 
cantes.

**KNOXIE.** Knoxia. *Knoxia* L. Genre de la famille des 
Rubiacées, et de la Tétrandrie Monogyne, L., a été 
étudié par Linné et ainsi caractérisé par Jussieu (Mém. 
sur les Rubiacées, 5, 5); calice quadrifié; corolle tu- 
bulueuse, biliforme, dont le limbe est quadrifié, quatre 
clameuses; fruit divisible en deux coques pressées arro- 
dies, acuminées, planes d’un côté, convexe de l’autre, 
atachées par leur partie supérieure à un axe filiforme. 
Le type de ce genre est le *Knoxia Zeylandica*, Linné, 
nommé *Vissidati* par Hermann et Adanson. L’autre 
espèce (*Knoxia coryphyosa*) est aussi une plante des 
Indes-Oriентiales, dont Gartner a figuré le fruit (de 
Fruct. 1, 25). Ce sont des herbes à fleurs terminales 
or axillaires, disposées en épis ou en corymbes. Jussieu 
pense que les espèces d’*Housonitia*, qui ont les loges de 
le l’ovaire monospermes, sont congénères du *Knoxia*. 
Kunzer et Schultes (Syst. Veget. 5, p. 532) ont, après 
des manuscrits de Wildenow, décrit deux plantes de 
le l’Amérique méridionale, sous les noms de *Knoxia sim- 
ples et de *Knoxia dichotoma*, que Kunz (Nov. Gen. 
Et Spec. 3, p. 541 et 548) a fait rentrer dans le genre 
*Serpermaceae* de Linné. V. ce mot.

**KOALA.** Phascolarctos. Mr. Blainville a donné le 
nom de *Phascolarctos* (c’est-à-dire *Ours à poche*) 
as un genre fort remarquable de la grande tribu des Mar- 
supiaux, qu’il a eu l’occasion de voir à Londres il y 
ait quelques années, qu’il a fait dessiner et qu’il a le 
premier décrit (Bulletin de la Société Phlomatique, t. v, 
1816, p. 108). « Intermédiaire, dit ce savant zoolo-
giste, aux genres Phalanger, Kangaroo et Phascolome, 
ses caractères principaux sont: six incisives supé- 
rérieures, les deux intermédiaires beaucoup plus longues; 
deux inférieures comme dans les *Kangaroos*, cinqdoigts 
en avant, séparés en deux paquets opposables, l’inté-
érieur de deux; cinq en arrière, le pouce très-gros, op-
posable, sans ongle; les deux suivants plus petits et 
réunis jusqu’à l’ongle; la queue extrêmement courte. 
De la grosseur d’un Chien médioce, cet animal a le 
poil long, touffu, grossier, brun-chocolat; il a le port 
é la démarche d’un petit *Oeurs*; il grimpe aux arbres 
avec beaucoup de facilité: on le nomme *Colak* ou 
*Koala* dans le voisinage de la rivière *Vapau* dans, la 
Nouvelle-Hollande. » Le dessous du corps et la partie 
interne du membre antérieur sont blanches, ainsi que 
la face concave des oreilles, qui est couverte de très-
longs poils. La tête est peu allongée, assez globuleuse; les 
na-

ripe presque terminales et entourées d’un mufle assez 
étendu vers le front; les oreilles sont arrondies, et l’œil 
est à peu près châtain; Blainville note cette couleur 
pour elle que se retrouve également sur toutes les figu-
res du *Phascolarchos* qu’il a vues. Il parait certain 
que l’il n’existe de canines qu’à la mâchoire supérieure; 
mais on n’est pas d’accord sur leur nombre, non plus 
que sur celui des molaires. Cuvier a décrit même 

figuré ce genre dans son Règne Animal, en lui conservant son nom de pays, Koala. Il dit que le Koala passe une partie de sa vie sur les arbres, l'autre dans des tanières qu'il se creuse à leur pied, et que la mère porte longtemps son petit sur son dos; ce qui s'accorde bien avec ce que rapporte Blainville, et ce qui le confirme entièrement; mais que penser de ce qu'ajoute l'illustre professeur? Suivant lui, le ponce manquerait au pied de derrière, et le pelage serait de couleur cuivrée. Cette dernière circastance peut assez bien s'expliquer par la supposition que les deux naturalistes ci-dessus mentionnés auraient connu deux espèces différentes, l'une cuivrée, l'autre brune; supposition qui même ne serait pas sans quelque fondement, d'autant plus que les oreilles ont une forme beaucoup moins arrondie dans la figure de Cuvier que dans celle de Blainville. On remarquera d'ailleurs que le Vélin du Muséum représente le Koala de couleur cuivrée, et c'est aussi cette couleur que l'on a supposée Goldfuss en le figurant (Mammif., 5e éd., 1817) sous le nom de Lipurus cinerens: réunion de circonstances qui ne permet pas de douter de l'exis-
tence de Koala
cuivrés. Quoi qu'il en soit, on a encore beaucoup plus de peine à concevoir une dissidence d'opinions sur un carac
cère assez important et aussi tran
cché que celui de l'absence ou de la présence du ponce, surtout quand, suivant Blainville, ce doigt aurait un volume considérable. L'auteur du dessin d'après lequel Cuvier a fait sa description, aurait-il omis le ponce, et cause ainsi une erreur? Il est difficile de croire à une pareille inexactitude. Mais comment imaginer aussi que le ponce ait pu être ajouté dans la figure de Blain-
ville, figure exécutée avec un grand soin? Une addition ne serait-elle pas encore beaucoup moins vraisembla
cible qu'une omission, si grave qu'elle pût être? On n'admettra pas d'ailleurs qu'un naturaliste aussi exact que Blainville ait pu, au sujet d'un animal qu'il a vu lu
ti même, commettre une aussi grave erreur. Aussi, à moins de vouloir que le Koala et le Phascolarctos soient des animaux tout à fait différents, et de genres entiè-
rements distincts, ce qui ne parait guère plus vraisembla
cible, il semble difficile de ne pas ranger à l'opinion de Blainville, et de ne pas admettre avec lui que le genre Koala ou Phascolarctos ait un ponce assez gros, opposable aux autres doigts, et non ongulé.

KOALI. nom. V. COATI.
KOB. nom. Espèce du genre Antilope, différente du Koba, mais qui habite aussi le Sénégal, où elle est connue sous le nom de petite Vache brune. V. ANTI
lope.
KOBEZ. ois. Espèce du genre Faucon. V. ce mot.
KOBOULINE. nom. Même chose que Cobalt sulfuré. V. COBALT.
KÖRESSIA. fist. V. KORESSIA.
KOBUS. fist. Le genre institué sous ce nom par J. Banks, a été réuni au genre Magnolia.
KÖCHHE. Kochia. fist. Genre de la famille des Ché
dée, avec les découpages appendiculées; cinq étamines

insérées à la base du périanthe; utricule déprimé, ren
fermé dans celui-ci; graine horizontale, à tégument simple, dépouvrue d'albumen, ou n'en contenant seule
ment qu'une faible quantité; embryon courbé, non spiralisé. Ce genre, constitué aux dépens des Salsola de
Linné, est susceptible, selon R. Brown, d'être subdivis
é en deux, savoir: Kochia, dont les appendices du pé
rianthe sont subulés, épineux, et la graine dépouvr
ue d'albumen; Willemietta, dont les appendices sont
membranous et dilatés, et les graines munies d'un al
bumen peu abondant. Ces divisions n'ont été employées que comme sections d'un même genre par Shuttle
s (Syst. Veget., 6, p. 344). Cet auteur en a décrit, d'après Roth, Schrader et Brown, douze espèces dont plusieurs avaient appartenu au genre Chenopodium. Ce
sont des plantes herbacées, qui croissent dans les lieux sablonneux, humides, et en général sales, de l'Europe et de la Russie asiatique.

KOEBELLINE. Koeberttina. fist. Genre de la famille des Pittosporées, établi par Zuccarini, dans les mé
moires de l'Académie de Munich, pour 1852. Ce genre a pour caractères: écalise infère, à quatre sépales; co
rôle également infère, composé de quatre pétales; huit étamines libres, insérées au torus; ovaire substa
bité, bilocular et multiovulé, à éloison placentaire; style simple; stigmate obtus. La seule espèce connue de Koeberttina est un arbuste très-rameux, à rameaux terminés en de fortes épines. Cet arbuste a de grands rapports avec le genre Bursaria de Cavanilles.

KOELÈRE. Koeleria. fist. Willdenov (Sp., pl. 4, p. 750) a fait sous ce nom un genre nouveau que Poiteau avait décrit auparavant sous celui de Rumex. Persson s'est servi du nom de Koeleria, pour désigner un genre de Graminées qui, par son port, se rapproche de Phléoles et des Vulpins, tandis que par ses autres caractères, il a de l'analogie avec les Atra et les Avoines. Sa lycépine est à deux valves comprimées en carène, contenant de deux à cinq fleurs; leur glume se compose de deux valves: l'externe, qui est entière à son sommet, porte un peu au-dessous de sa pointe une petite arête courte; l'intérieure est bordée. Le fruit est nu, c'est-à-dire non enveloppé par la glume. Persson a réuni dans ce genre peu naturel, le Poa cristata de Linne, L'Aira cauliaca d'Allioni, le Festuca phleoides de Villars, L'Atra phnебescens de Vahl. De Camolle y a ajouté le Festuca calycina de Lamarck et deux espèces nou
velles qu'il a nommées Koeleria abscens et Koeleria muciflora. Beaucoup y a également joint quelques autres espèces prises dans les genres Poa, Phalaris et Festuca.

KOELÈRE. fist. Biria, dans sa Dissertation sur les Remnono-crites, publiée en 1811, a nommé ainsi un genre qui était établi depuis 1807 par Salisbury, sous le nom d'Eranthis. Le genre Robertia de Mérat (Flor. Paris., 1812) est encore le même que celui-ci. V. ERAN
THUS.

KOELÀ. fist. Le Thyurus Virginiacus, L., était nommé Kochiia capitata, par Mouch.; mais cette plante a été placée par Miehau (Flor. Borel.-Amer. 2, p. 6) dans le genre Brachystegium, que l'on a réuni au Pycnanthemum du même auteur. V. PYCNANTHEMÈ.
KOELPINIA. bot. Pallas a constitué, sous ce nom, un genre qui a été réuni au Lamppann par Linné fils et au Rhagadioles par Schreber et Willdenow. L. Cassini s'est servi de ce mot pour désigner la plante de Pallas comme un sous-genre auquel il a assigné des caractères que l'on trouvera au mot Rhagadiole.

KOELREUTERA. bot. F. FÉNAIRE.

KOELREUTÉRIE. Koelretiera. bot. Genre de la famille des Sapindacées et de l'Octandrie Monogyne, L., établi par Laxmann (Nov. Comm. Petrop., 16, p. 561, t. 18) pour le Sapiuus Chinensis de Linné fils. Ce genre offre un calice monospéqué, campanulé, à cinq divisions très-profondes; une corolle de quatre pétales étalés, ongiuclés et appendiculés au-dessus de leur ouglet, disposés de manière qu'il semble que le cinq-quième manque; il ne sont dressées, appliquées sur un disque hypogyné et sinueux; aîtres introrsées, à deux loges s'ouvrant par un sillon longitudinal; ovaire allongé, à trois angles saillants, à trois loges contenant chacune deux ovules superposés, attachés à l'angle interne. Le style, qui se confond insensiblement avec le sommet de l'ovaire, se termine par un stigmate à trois branches allongées et presque séparées. Le fruit est une capsule réséculée, très-renflée, à trois loges contenant chacune une ou deux graines globuleuses, renfermant un embryon roulé éculairement sur lui-même.


Pouzoa avait établi une seconde espèce de Koelretier- a sous le nom de Koelretiera trifida, mais cette espèce fait aujourd'hui partie du genre Urticées de Knuth.

Le nom de Koelretiera avait encore été donné à d'autres plantes. Ledwitz nommait ainsi un genre de Mousset qu'il a appelé plus tard Finnaria, et Murray avait donné le même nom au Gisekia de Linné.

KÖNIGIE. Königia. bot. Genre de la famille des Polygonées, et de la Triandrie Trigynie, L., composé d'une seule espèce, Königia Islandica, L., Lamk., IIL, t. 51. C'est une petite plante herbacée, annuelle, qui croit sur les bords maritimes de l'Islande et des mers polaires. De sa racine partent deux ou trois tiges grêles, d'un à deux pouces de longueur, dressées ou étalées, glabres, ainsi que les aîtres parties de la plante; chaque tige portée dans sa longueur une ou deux feuilles alternes, obovales-obtuses, rétrécées à la base, et deux ou trois autres simultanément rappro- chées au sommet de la tige, où elles forment une sorte d'involution. A la base de ces feuilles on trouve deux stipules très larges, minces et scarieuses. Les fleurs sont fort petites, réunies en assez grand nombre à l'aiselle des feuilles supérieures. Leur calice est régulier, profondément triparti. Leurs étamines, au nombre de trois, sont insérées à la base des divisions calie- nales. L'ovaire est surmonté de deux ou trois stigmatas sessiles. Le fruit est un akène enveloppé dans le calice.

KÖNIGITÉ. XIX. Parmi un grand nombre de sub- stances minérales des plus intéressantes, qu'a observées Levy dans la collection de Beuland, il a remarqué des petits cristaux transparents, d'un vert d'émeraude ou plus opaque, dont la forme était celle d'un prisme rhomboïdal droit, modifié diversement sur ses arêtes longitudinales. Ces cristaux se divisaient très-assemblés parallèlement à leurs bases qui sont très-élétantes. Les pans sont mats et légèrement courbes, et l'allongement des cristaux a lieu principalement dans le sens de leur axe. L'angle d'incidence des faces latérales n'a pu se mesurer que d'une manière approximative, et la mesure paraît indiquer pour forme primitive, un prisme droit, rhomboïdal, de 105°. Cette substance dont la duré est voisine de celle du Gypse, se liase rayer avec la plus grande facilité. Ses cristaux sont disséminés dans un oxyde de Cuivre ferrugineux et massif qui provient de la mine de Verchotourie en Sibérie. La Köni- gite, analysée par Wollaston, s'est trouvée composée principalement d'hydrate sulfurique et d'oxyde de Cuivre; conséquemment pour celui qui n'attache aucun prix à la création d'un nom nouveau, ce minéral n'est qu'une simple modification du Cuivre sous-sulfâtié.

KOES-KOES. man. V. PHALANGER.

KOGO. 01s. Espèce du genre Philédon. V. PHILEDON.

KOGOLCA. 01s. Espèce du genre Canard. V. ce mot.

KOHAUTIE. Kohautia. bot. Genre de la famille des Rubiacées, établi par Chamisso et Schlechtendal, pour sept plantes nouvelles, recueillies par le premier de ces botanistes, dans son voyage autour du monde. Caractères: tube du calice ovobové; les dents du limbe, peu apparentes au commencement de l'épanouissement de la fleur, deviennent ensuite très-larges et bien dis- tinctes; tube de la corolle long et cylindrique; les lobes du limbe sont ovales-lancéolés, souvent mucronés et garnis de pointes; aîthes sessiles, incluses sous l'ori- fice du tube de la corolle; style fort court, bifide au sommet. Le fruit consiste en une capsule globuleuse, membraneuse, biloculaire, couronnée par les dents du calice, et loculicidio-dichisente; semences nombreuses, très-petites, globuleuses, courtement pédicellées, à demi enfoncées dans les fossettes du placéculaire. Les Kohauties sont des plantes herbacées, à tiges rameuses et glabres, ayant l'appel des aspérites; leurs feuilles sont opposées, linéaires ou linéari-lancéolés; les sti- pules sont petites et les fleurs réunies en corymbe ter- minal formant assez souvent un épî lâche. La grande majorité de ces plantes appartient à l'Afrique centrale; une seule a été observée au Népal. Les espèces dont on avait en connaissance avant Chamisso, avaient été confondues avec celles du genre Helyotis.

KOHAUTIE BACCOURIE. Kohautia stricta, Cham. et Schlecht.; Helyotis stricta, Smith. Ses feuilles sont linéaires, un peu roulées vers les bords; stipules étroi-
Les anthères les établi en l'ovaire; ses cils rangée.

Breynianum, thères de la Kola. Kologe. Koléa. Genre de la famille des Mélanthacées, établi par le docteur Schlechtendal, aux dépens du genre Tulipa de Linné, et dédié à Kolbe qui a publié de précieux documents sur la flore du cap de Bonne-Espérance. Les caractères principaux du genre Kolbea sont: périanthe hexaphylle, pétaïole, avec chacune de ses parties ongulée à sa base qui porte une étamine, point de nectaire; six étamines terminées par des anthères extrorses; point de style; trois stigmates éclatés, recourbés, très-courts, persistants dans les angles de l'ovaire; capsule cylindrique, à trois loges, divisible en trois parties, à trois valves, déshiscente supérieurement et à l'intérieur. Les graines sont attachées longitudinalement à l'axe ou colonne médiane de la capsule, et forment dans cet angle de la loge une double rangée.

Kolbea de Breyne. Kolbea Breyneum Schl.; Tulipa Breyneum, Linn., Willd.; Stryrchnium Breyneum, Cent. t. 36. Sa tige est multifiore et polyphylle, garnie de six ou sept feuilles alternes, linéari-lancéolées, les supérieures sensiblement plus courtes; les fleurs sont au nombre de trois à quatre au sommet de la tige; les pétales sont étrécis à leur base. De l'Afrique austral.

Kolibia. Kolbia, E. Genre établi par Palisot-Beau-vois (Flore d'Oware et de Benin, vol. 3, p. 91, t. 129) qui l'a placé dans la famille des Cucurbitacées et dans la Dicocie Pentandrie, L., avec les caractères suivants: fleurs dioïques; les mâles ayant un calice à cinq lobes; une corolle à cinq divisions profondes, bordées de glandules; appendice formé de cinq lanières lancéolées, pétaïiformes, de couleur bleue, bordées de longs cils pluement, alternes avec les divisions de la corolle; cinq étamines libres, insérées sur le bord de la couronne, à filets courts et à antéréres conniventes. Les fleurs femelles ne sont pas connues.


Le Kolbia d'Adamson est synonyme de Blaria, E. ce mot.

Kolyryte. MIN. Substance minérale particulière, qui ressemble à de la gomme; elle a sa casaque vitré-résineuse; elle se laisse rayer par l'ongle; elle est infusible; elle se décompose en partie à l'air; elle est formée d'un atome de trisilicat d'alumine combiné avec dix-huit atomes d'Eau. Elle donne beaucoup d'Eau par la calcination. On la trouve en petits filons, dans les Dio-rites porphyriques du Stepmian-Schacht, à Chemnitz, en Hongrie; dans les mines de plomb de la montagne d'Esquerra, aux Pyrénées, etc.

Kolman. E. Genre formé sous ce nom par Adamson qui le plaçait parmi les Champignons, répond au genre Collema de Fée.


Kolowratie. Kolowratia, E. Genre de la famille des Deaménnées, Monandria Monogynia, Linn., institué par Thadearus Haoëke, pour une plante racinée, laquelle est proche de lui dans l'âge de Luron. Ce genre est caractérisé de la manière suivante: calice tubulé, cylindrique, largi d'un calice à deux ou trois dents, et divisé longitudinalement dans sa partie supérieure; corolle à trois divisions inégales; labelle dressé, étalé vers le sommet, à trois lobes, avec une dent à la base de chacun d'eux; anthère double; filet plan, large, plus long que l'anthère et arrondi au sommet; style filiforme; stigmate infundibulaire; capsule linéari-lancéolée, acuminée, biloculé, à deux semences linéaires. Ce genre se compose encore que d'une seule espèce: c'est une plante herbacée, à tige dressée, couverte par les gaines des feuilles distiques; la grappe qui la termine est très-simple, pendante, garnie de fleurs distantes, qu'accompagnent des bractées.

Kolpode. Kolpode, IN. Genre de l'ordre des Gymnées, dans la classe des Microscopios, établi par Muller, adopté par Bruguier et par Lamarck, et dont les caractères réformés sont: corps membrueux, plus ou moins transparent, offrant des globules plus gros que sa molécule constitutive, atténué au moins vers l'une de ses extrémités, plus ou moins variable, mais sans divergence, ni replis membrueux, ni cavité creusée en houre dans son étendue. Les Kolpodes seront ainsi distingués des Amibes dont ils n'ont pas les prolongements rayonnés qui en changent si fort la physionomie, des Paramécies dont ils n'ont point les replis, des Enuaires qui sont excavées. On en connaît plus de vingt espèces dont le plus grand nombre vit dans les infusions; quelques-unes se trouvent dans l'eau des marécages, il en est peut ou point de marines, encore que l'eau des flûtes en fournisse, mais il faut que cette eau soit déjà corrompue. Ce sont des membranes vivantes, translucides, variables, nageant avec plus ou moins de gravité en glissant sur les objets ou entre deux eaux. Les Kolpodes se subdivisent naturellement en deux sous-genres:

† Vibrioïdées, ayant leur corps plus ou moins spatulé et allongé d'un côté, comme en bcc ou en forme de cornac qui manquerait une tête. La plupart étaient auparavant des Vibrios; mais n'offrant pas le moindre rapport de forme ou d'organisation avec les An- guilles du vinaigre, qui sont le type de ce genre, bory les en a éloignés. Les Kolpoda trunciata, B.; Vibrio utricularis, Mull., Inf., tab. 19, f. 15, Encycl., Vers. Ill., p. 4, f. 29, et Fuscorcaris, B.; Vibrio fasciola, Mull., Inf., pl. 19, f. 18-19, Encycl., pl. 4, f. 39, 50, donnent une idée de la forme des animalcules qu'il en rapporte.

‡ Kolpodes proprement dits, qui, quoique atténués
antérieurement, ne se prolongent jamais de manière à s'éloigner de la forme anguleuse ou de poire. Ce sont en général les plus variables. Les espèces remarquables sont : Kolpoda cosnopatha, que Bory a rencontré très fréquemment dans toute sorte d'infusions et auquel ou doit rapporter une multitude d'animalcules des anciens micrographes, représentés dans les figures 8 et 9 de la planche 28 de Glichein, 1, à b c d, et 34 de la planche 4 de Joblot, etc., etc. Il faut bien distinguer cette espèce terminée antérieurement en lèce assez aigu, de celles qui sont obtuses, beaucoup plus difformes, et que ces auteurs nomment Cornecusses dorées et Pandeloques; celles-ci sont des Amibes.— Le Kolpode Pintade n'est pas une espèce moins singulière de ce sous-genre; on en avait confondu deux autres avec elle. Bory les a ainsi distinguées : 1° Kolpoda Melenagris, Mull., pl. 14, f. 1-6, Encycl., pl. 6, f. 17-2; — 2° Kolpoda hirtulaunaco, B ; Melenagris, Mull., pl. 15, f. 1-5, Encycl., pl. 6, f. 25-25; — 5° Kolpoda Zygova, B ; Melenagris, Mull., pl. 15, f. 4-5, Encycl., pl. 6, f. 36-37. Le Kolpode Rein, Kolpoda Ren, Mull., Inf., tab. 14, f. 20-21, Encycl., pl. 7, f. 20-22, appartiennent encore à ce sous-genre. Cette espèce presque arrondie, plate, transluide, nage gravement dans l'eau où l'on met tremper des queues de bouquets au bout de peu d'heures d'infusion; on la rencontre aussi dans les infusions de Foin, et dans les ruisseaux qui bordent les prairies.

KOLUMBITE, min. Même chose que Baerine. V. ce mot.

KOLIAPA, bot. (Adamson.) Syn. de Gomphrène.

KOMANA, bot. (Adamson) avait formé ce genre avec l'Hypericum monogynum; il n'a pas été adopté.

KONDEA, ous. Espèce du genre Couroucou. V. ce mot.

KONYLIOSTOME. Kondyliostoma, irr. Genre de la classe des Microsporiques et de l'ordre des Trichodés, formé par Bory, aux dépens des Trichodes de Müller, et ainsi caractérisé : corps cylindracé, avec un orifice buccal latéralement situé à la partie antérieure amincie, garni tout autour de cils vibratiles, plus longs que ceux qui se montrent tout autour ou sur quelque autre partie de l'animal. Les deux espèces qui composent ce genre se trouvaient dans l'eau de mer, et même dans l'eau douce longtemps gardée. La première, Kondyliostoma Lagunala, B.; Trichoda patula, Muller, Inf., p. 181, pl. 20, f. 5-5; Encycl., pl. 31, f. 25-25, est ventrue, épaisse dans la partie postérieure, amincie mais obtue en avant, et serait une véritable Boursaire, si des pois très-fins n'en garnissaient tout le pourtour et si elle n'avait de longs cils vibratiles autour de l'orifice. La seconde, Kondyliostoma Limacina, B.; Trichoda patens, Mull., Inf., p. 181, pl. 26, f. 12; Encycl., pl. 15, f. 21-22, est allongée, amincie en queue que l'animal contourne vivement pour se retourner, avec l'orifice buccal s'élargissant un peu en forme de cure-oreille. Elle paraît glaire, si ce n'est sur ce qu'on peut nommer les lèvres où se voient des cils très-prononcés et brillants.

KONGÉ. Koniga, bot. (Adamson) (Fam. des Plantes, 11, p. 430) avait formé, sous ce nom, un genre aux dépens des Alyssum de Linné. Ce genre qui n'est consi-
culées, terminales ou axillaires et pourvues de bractées.

Dumortier, dans ses Commentations botanicae, p. 17, a aussi dédié à l'auteur du Flora Batara, un genre *Kopsia*, formé aux dépens des Orobanche de Linne; mais ce genre ne paraît point avoir été adopté par les botanistes, et Endlicher en fait une section du genre *Phelipea* de Desfontaines. Du reste voici les caractères différents de ce genre, tels qu'ils sont exposés dans les Commentations botanicae, p. 16: calice monolycé, à quatre dents; corolle à cinq divisions; capsule uniloculaire et bivalve. Les espèces dont Dumortier compose ce genre sont: *Orobanche race-nosa*, Lin.; *Orobanche arenaria*, Bieb.; *Orobanche cœrulea*, Vill.; *Orobanche interrupta*, Pers., et *Oro-

banche longiflora*, Pers.

KOBALLION. POLY. V. CORAIL.

KORDÉBA. Bot. Ce genre, établi dans la cinquième section de la famille des Champignons d'Adanson, n'a point été adopté, non plus que la circonscription vice-icée de la famille entière telle que l'avait établie cet auteur. Adanson rapportait à ce genre le Coraltusfungus de Vaillant, Bot. Paris., tab. 8, fig. 1. C'est le Mo-

senterica argentea de Persoon, Merulius argenteus de Fries, Byssus parietina de De Candolle.

KORÉTÉ. SYN. Synonyme de Pagodie ou Pierre de Lard.


KORKIR. Bot. Adanson a placé ce genre dans la seconde section de sa famille des Champignons. Il répond aux genres Opegrapha, Graphis, Leciden, Variolario-

ria, Verrucaria et Parmelia d'Achærius. Ce genre n'a point été adopté.

KÖRÖS. SÉC. Reinwardt, naturaliste hollandais, a imposé ce nom au Coluber cancelatus.

KÖRSAC. MAM. Pour Gorsac, espèce du genre Chien. V. ce mot.

KÖRUND. SYN. V. GIRONNON.

KÖSÁRIA. Bot. Le genre établi sous ce nom, par Forskahl (Flor. Ägypt.-Arab., p. 164), est le même que le Dorstena de Linne, et l'espèce qui le constitue (Kösaria Forskahlei, Gmel.) doit être rapportée au Dorstena radiata, Lank. V. DORSTÈNE.

KÖTTOREA. OIS. Espèce du genre Barbu. V. ce mot.

KOUŁIK. OIS. Espèce du genre Arcari. V. ce mot.

KOUPHOLITIE. SYN. Nom donné à une substance minerale d'un blanc jaunâtre ou verdâtre, cristallisée en petites lames que ne sont que des cristaux plus ou moins altérés dans leur forme, et où l'on a fini par reconnaître un prisme droit, rhomboïdal, d'environ 16° 30' et 77° 30'. L'analyse faite par Vaqueux, lui a donné: Silice, 40; Alumine, 24; Chaux, 35; Oxyde de Fer, 4. A près cela, les mineralogistes ont dû prononcer la réunion de la Koupholithe à la Prèhée. On la trouve aux Pyrénées et en Suède.

KRÂMÈR. *Krâmeria*. Bot. Genre établi par Le- fling, ayant de grands rapproches avec la famille des Po-
ygaliées, et faisant partie de la Tétrandrie Monogyne, L. Ses caractères sont: un calice profondément quadriparti, à divisions presque égales, colorées à leur face interne et marquées de veines anastomosées: une co-

rôle de deux ou de trois pétalas situés à la partie supé-

rieure de la fleur, redressés, longuement onguiculés et soudés ensemble par leur base; trois ou quatre étamines placées immédiatement au-dessous des pétalas, vers la partie supérieure de la fleur et composées d'une an-

thère uniloculaire, appendiculée à son sommet, à peu près conique, bilobée inférieurement et s'ouvrant par un petit orifice terminal; cette anthèse est ouverte ou articulée avec le sommet. Au-dessous des anthères, mais sur le même plan, on trouve deux appendices écaill-

eux, très-obus, pressant l'ovaire latéralement. Celui-

ci est libre, ovoïde, comprimé, à une seule loge conteni-

nant deux ovules opposés et suspendu. Le style est en gén-

éral de la longueur des étamines, recourbé et ter-

miné par un stigmate très-petit et à peine bilobé. Le fruit est sec, globuleux, hérissé de points epinéuses à une loge contenant une ou deux graines suspendues. Celles-ci se composent d'un tégument propre, recou-

vrant un gros embryon dont la radicule est terminée vers le hile, et dont les cotylédon sont très-épais et très-obus. On compte sept espèces de ce genre, qui toutes sont originales de l'Amerique méridionale: ce sont des arbustes rameux, portant des feuilles alternes, simples ou trifoliolées, des fleurs sessiles ou pédonu-

lées, placées à l'aiselle des feuilles des jeunes rameaux. Les racines de plusieurs des espèces de ce genre et entre autres celles des Krameria triandra et Krame-

ria izoïdes, qui croisent au Péron, sont employées en médecine sous le nom de Bataninh. Ces racines sont rameuses, ligneuses, d'un brun rougeâtre, d'une saveur très-aristigrante. On les emploie surtout dans le traite-

ment de la diarrhée chronique.

KRÂMÈRIQUE. Bot. Acide particulier, découvert par Persch dans la racine du Krameria triandra.

KRÂNII. Bot. Rafinesque a formé ce genre pour le Glycine frutescens, mais il n'a pas été adopté sous ce nom. V. GLYCINE.

KRASCHENNIKOWIA. SYN. V. DIOTIDE.

KREIDÈK. Bot. Adanson a formé, sous ce nom, un genre composé de la réunion du Scoparia et du Ca-

parria de Linne. V. ces mots.

KREUZSTEIN. SYN. V. HARMOTOME.

KREYSIGÈ. Kreyzigia. SYN. Genre de la famille des Melanthiacées, établi par Reichenbach, pour une plante récemment apportée de la Nouvelle-Hollande. Voici les caractères que l'auteur attribue à son genre: périgone corollin, à six divisions on foliolo ongiécu- lées, ré-

unies par leur base en forme de cloche et décidées; six étamines insérées à la base des foliolo du périgone, accompagnées de staminodes très-courts et trifides au sommet; anthères extrorse; ovaire subglobuleux, à trois loges, surmonté d'un style triflé. Ce genre a beaucoup de rapport avec le Schelhammera de Ro-

bert Brown, mais il n'en distingue suffisamment par ses appendices staminaux ou staminodes.

KRÎGÈ. Krigia. SYN. Genre de la famille des Synan-

thérées, Chicoracées de Jussieu, et de la Syngénèse éga
e, L., établi par Schreber et adopté par Willede-

now, Cassini et la plupart des auteurs. Il est ainsi ca-

racterisé: involucrée dont les foliolo sont presque sur un seul rang; égales, appliquées, oblongues, lancéo-


dentelées, et de même couleur en dessus comme en dessous; fleurs réunies en panche. Des Alpes de Po-
payan.

Un autre genre Kuhlia a été institué presque en même temps par Her bert et Reinwardt; et celui-ci, qui appartient à la famille des Bignoniaceae, à la Pentan-
drine Monogynie de Linéan, devra recevoir une autre dé-
nomination. Du reste, voici les caractères que lui ont reconnaiss les auteurs précités : calice à cinq épi-
branches imbriquées, persistantes; corolle infundibulaire, à
limbe divisé en cinq parties égales ou presque égales; cinq étamines exsertes, portant des anthères penchées
et bifides à leur base; style dressé; stigma en tête. Le
fruit est une boîte en forme d'olive, à cloison char-
nuant, consistant en des lobes séminifères, roulets; se-
quences nues. Une seule espèce est décrite sous le nom de
Kuhlia morindalfolia, Herb., Reinh. C'est un arbr-
issue rameux, à feuilles opposées, ovales, aigües
aux extrémités, trois-entières, coriaces, glabres et
nues. Les fleurs sont réunies en une panche termi-
nale et penchée. On trouve cet arbutus sur les monts
Salek, à Java.

KUHNE. Kuhnia. tor. Ce genre appartient à la fa-
mité des Synanthérées, Coryphèboris de Jussieu, et il
a été placé dans la Pentandrie Monogynie, par Linéan
à qui on en doit l'établissement. Ses caractères, d'a-
près H. Cassini, sont : involution cylindrée, formé de
fолioles irrégulièrement imbriquées; les extérieures
courtes, lancéolées; les intérieures longues, linéaires;
réceptacle petit, plan et nu; calathide sans rayons,
composé de plusieurs fleurons égaux, réguliers et her-
maphroïdes; ovaires cylindré, hémisphériques, striés et
surmontés d'une aiguette pleu lancéole.

Les corolles sont glanduleuses, et les anthères sont libres ou très-faiblement soudées entre elles, surmontées d'un appendi-
dee arondi. La liberté des anthères est une structure assez remarquable dans la famille des Synanthérées;
cependant on ne doit pas, ainsi que l'observe Cassini,
lui attacher une trop grande importance, puisque plu-
ieurs espèces des genres Ellipta, Zinna, Helian-
tus, Artemisia, etc., ont aussi leurs anthères non cohérentes, sans que pour cela on ait songé à les dis-
crire de la Synanthérée. Jussieu a indiqué la réunion
du genre Kuhnia avec le Liatris, et Gartner a placé
dans le genre Critonia, la seule espèce connue de son
agin., t. iv, p. 104) l'a conservé en lui ajoutant une nouvelle espèce. Cassini le place dans la tribu des Eu-
patère, près du genre Caloesanthes. L'espèce qui a servi de type à Linéan est le Kuhnia Eypatéa
toides, plante herbacée, indigène de la Pennsylvanie, en Amé-
rique. Michaux a rapporté à cette espèce, sous le nom
de Critonia Kuhnia, qui lui avait imposé Gartner,
une plante qui en a été séparée par Cassini et appelée
Kuhniapaniculata. L'Eupatéium connexum d'Or-
tégia, indigène de l'île de Cuba, a été réuni au
Kuhnia par Ventenat, et nommé Kuhnia rosmaninifoia.
En-
fin Kunth (loc. c., p. 105, tab. 559) a donné le nom de
Kuhnia arguta à la nouvelle espèce qui a été trou-
vée, par Humboldt et Bonpland, près de la ville de Po-
payan dans l'Amérique méridionale.

KUHNISTERA. tor. Synonyme de Petalostemum. V.,
ee mot et Dáléa.

KULA. tor. Même chose que Cola. V., ee mot.

KUNDMANNIA. tor. Le Stium siciatum, L., dont
les pétales sont jaunes, le fruit cylindrique et les
involutures polyphylles, a été séparé sous ce nom gé-
néral par Scopoli. Antérieurement, Lagasse avait
constitué ce genre sous le nom de Campfera. V., ee
mot.

KUNKUR. inv. Nom que l'on donne vulgairement
da des connerétions cauteraires, qui se trouvent dissoci-
ées dans une Argile durcie. Le sol de l'Inde offre assez
abondamment cette espèce de Roche.

KUNTHIE. Kunthia. tor. Genre de plantes Phané-
rogames dédié à C.-S. Kunth par Humboldt et Bonpland
(Plant. Equinox. 2, p. 128, t. 192). Ce genre qui fait
partie de la famille des Palmiers, offre les caractères
suivants : fleurs hermaphrodites et fleurs femelles, pla-
cées sur des régimes différents, sur le même individu.
Les fleurs hermaphrodites ont un calice double, l'un
et l'autre à trois divisions profondes : l'extérieur plus
court; les étamines au nombre de six, ayant les filets
libres; un ovaire à trois loges, surmonté d'un style
épais et triforme. Le fruit est une baie globuleuse et
monosperme, dont l'embryon est placé à la base de l'en-
dosperm. Les fleurs femelles ont leur calice extérieur
simplement tridenté, et leur ovaire surmonté de trois
styles. Le Kunthia montana, H. et B., loc. cit., est un
Palmier de moyenne grandeur, dont le stipe, grêle, s'é-
lève à vingt on vingt-quatre pieds, tandis que son dia-
mètre est d'à peine un pouce. Ses frondes sont pinnées;
ses régimes rameux d'abord renfermés dans des spathes
polyphylles. Il croît dans les lieux montueux et tem-
pérés du royaume de la Nouvelle-Grenade, et se retrouve
jusqu'à une hauteur de huit cent toises au-dessus du
niveau de la mer. Les habitants le connaissent sous le
nom vulgaire de Canna de la Vibora.

KUNZIE. Kunzia. tor. Le genre que Sprengel a
établi, sous ce nom, dans l'Icosandrie Monogynie, est
identique avec celui que De Candolle a précédemment
formé sous le nom de Purskia. V., ee mot.

KUPFERINDIG. inv. (Breithaupt, Hoffmann, Handb.
der Min., t. iv, p. 178.) Substance tendre, opaque,
d'un bleu Indigo, tirant quelquefois sur le bleu no-
râtre, se présentant en masses aplatis ou en rognons
spéroïdaux, à surface cristalline, ayant une cassure
echoïdale, un éclat faiblement résineux, une pesan-
teur spécifique de 5,81. Au chalumeau, elle brûle avan-
de le degré de la chaleur rouge, avec une flamme bleue,
foncé d'un globule qui est fortement agité, et donne,
à la fin, un bouton de cuivre. Léonard la regarde
comme une variété du Brunt-Kupfererz ou Cuivre pyri-
teux képotique. On la trouve à Sangershausen, en Thu-
ringe, et à Leogang, dans le Salzbourg.

KUPHEA. tor. Pour Cuphea. V., ee mot.

KURBA. tor. Même chose que Carcas. V., ee mot.

KURTE. Kortus. inv. Genre de la famille des Squam-
mipennes, dans l'ordre des Acanthoptérygiens de Cu-
vier, formé par Bloch, adopté par le professeur Gme-
lin, et caractérisé ainsi : corps ovale, comprimé, carré
en dessus et comme bossu (du nom de Kurte);
mâchoire inférieure plus courte que la supérieure; dorsale moins étendue que l' anale et placée plus avant; dent en velours; les écailles plus fines que dans les genres voisins. Ce genre est encore peu nombreux, et peut-être même une seule espèce y doit être placée avec certitude; c'est le Kerite Blanchet, Keritis In- dicus, Bloch, pl. 169, magnifique espèce qu'on dirait une lame d' argent poli de dix pouces à un pied de longueur, avec des taches d' or sur le dos, et quatre marques d'un beau noir sur la même partie qui se relève en bose; les pectolore dorées sont bordées de rouge, les autres nageoires sont d'un bleu céleste éclatant, lisérées de jaune ou de blanc. Il n'existe que deux rayons à la membrane branchiostégique; la candale est fourchue et l'anus rapproché de la gorge. n. 17, p. 15, v. 6, a. 52, c. 18. Ce n'est qu' avec doute qu'on peut rapporter à ce genre le Bodian-Cellère de Lacépéde, originaire d'Amboine, qui est le Keritis palperebraus de Schneider. Cuvier pense que ce singulier Poisson, mieux observé qu'il ne l'a été jusqu'ici, pourra devenir le type d'un genre nouveau.

Kutchubeé. Kutchubéa. Tor. Genre de la famille des Rubiacées, établi par Fischer pour un arbre nouveau, découvert dans les Savanes de la Guiane française. Les caractères du genre, dédié par l'auteur au ministre russe Koutchouk, sont les suivants: tube du calice turbiné; le limbe est tubuleux, tronqué, plus long que l'ovaire; tube de la corolle cylindrique, beaucoup plus long que le calice, avec l'ori fice velu, et le limbe divisé en huit parties lancéolées, acuminées; l'естivation est contournée; huit anthères presque sessiles, oblongues, aiguës, insérées parmi les poils de l'ori fice de la corolle; style filiforme; stigmate gros, épais, en masse, à deux lobes plissés, velu extérieurement et convexes, plans et glabres à l'intérieur. Ce genre se rapproche beaucoup des Casaup et Gérepayer; il diffère de celui-ci par le tube de la corolle beaucoup plus long que le calice, et de l'autre par son calice tubuleux et son stig- mate en masse; en outre le nombre des divisions de ces organes n'est pas semblable dans l'un comme dans l'autre. On ne connaît jusqu'ici qu'une seule espèce de ce genre.

Kutchubéa remarquable. Kutchubéa insignis, Fisch. C'est un fort bel arbre, glabre et à rameaux cylindriques; ses feuilles sont obovales, subobovées et courtement pétiolées; les stipules sont ovales, larges, courtes, concrètes, persistantes et ordinairement bifide; la corolle, dont le tube a trois pouces de longueur, est coriace, purpurine à sa base et blancâtre au sommet; la réunion des fleurs portées chacune sur un pédoncle, forme à l'extrémité des rameaux, un magnifique corymbe. Cet arbre croît dans les forêts marécageuses; il a été observé près de la route de Kow, non loin de la savane Gabrielle.


Kydé. Kydia. Tor. Genre établi par Roxburgh (Pl. Cor. 5, p. 11) et rapproché, par De Candolle, de la famille des Dombéyanées. Son calice est campanulé, à cinq dents, environné par un involucre de quatre à six folioles soudées avec le calice; sa corolle formée de cinq pétales étalés obliquement, obèdiformes, plus longs que le calice; ses étamines réunies par les filets en un tube cylindrique, qui se divise supérieurement en cinq branches portant chacune quatre antères à leur sommet. L'ovaire est simple, surmonté par un style tréflé qui terminent trois stigmates dillatés; la capsule est globuleuse, triloculaire, trivalve, contenant dans chaque loge une graine dressée. Ce genre se compose de deux espèces, Kydia calyciflora, Roxb., loc. cit., t. 215, et Kydia fraterna, loc. cit., t. 216. Ce sont deux beaux arbres originaires de la côte de Coromandel et de l'Inde, portant des feuilles alternes, pétiolées, à cinq lobes aigus et à cinq nervures. Les feuillets sont blanchets, disposées en panicules.

Kyllinga. Kyllingia ou Kyilinga. Tor. Genre de la famille des Cypéracées, et de la Triandrie Monogyne, L., qui tient en quelque sorte le milieu entre les genres Mariscus et Cyperus, dont il se distingue par sa pétale. Ses épillets sont réunis en un ou plusieurs capitules globuleux; ils sont comprimés, allongés, contenant une ou deux fleurs, dont une est rudimentaire; les deux écailles extérieures sont plus petites et röide; les deux intérieures sont carénées, renfermant une fleur hermaphrodite, et quelquefois une seconde fleur munie d'une seule écaille neutre ou mâle. Les étamines sont au nombre de trois; l'ovaire est lenticulaire, surmonté d'un style bifide et de deux stigmates filiformes. Le fruit est un akène comprimé, au, c'est-à-dire dénué de soies hypogynes. Les espèces de ce genre sont des plantes herbacées, ayant leur chaume triangulaire, sans nœuds, garni inférieurement de feuilles engainantes. Les espèces croissent dans l'Inde, l'Amérique, etc. L'une des plus communes est le Kyllingia monocephala, Rothb., Gram. 15, t. 4, t. 4, ainsi nommée parce que ses épillets forment un seul capitule globuleux au sommet du chaume, accompagné d'une ou deux feuilles linéaires, formant un involucre. Elle croît dans l'Inde, aux îles de France et de Bourbon, et à Port-Jackson de la Nouvelle-Hollande. C'est cette espèce que Forster (Gen. 63) a indiquée sous le nom de Thryocyphon neuroclea.

Kyndos. Mm. Klein, dans son Tentamen her- potologie, a formé, sous ce nom, un genre qui répond aux véritables Vipères.

Kyphose. Kyphosus. Pois. Ce genre douteux, établi par Lacépède sur un dessin de Commerçon, se trouve le même que celui sur lequel le continuateur de Buffon avait déjà établi le genre Dorsiaire, et qui est reproduit à la plante 8 du tome 111 de son Ichthyologie. Cuvier, qui conserve le genre Kyphose avec doute, le place dans la famille des Squamipennes, de l'ordre des Acanthopérygiens. V. Dorsiaire.

LABARIA. nom. Nom donné par Adanson (Voyage au Sénégal, p. 105, pl. 7, fig. 2) à une très belle espèce de Pourpre qui est le *Parparea coronata* de Lamarck.

LABATIE. Labatia. Kot. Le genre constitué sous ce nom, par Swartz, est le même que le *Pouteria* établi auparavant par Aublet. *F. Pouterie.*


LABEN. Kot. L'arbre de Madagascar, que Bochon désigne sous ce nom, paraît appartenir au genre Calophylle. *F.*


LABER. Kot. L'un des synonymes d'Aloés dans Séraphin, selon quelques-uns de ses traducteurs.


LABIATIFLORES. Labiatiflora. Kot. Ce nom a été donné par De Candolle (Ann. du Mus. d'Hist. natur., t. xix) à un groupe de la famille des Synanthérées, que Lagasca (*Amenidades Natur. de las Españas*) a publié de son côté, sous le nom de *Chaenanthophora*.

C'est en 1808 que le botaniste français a fait connaître à l'Institut le résultat de ses travaux, mais il ne l'imprimà qu'en 1812. Lagasca avait rédigé ses observations dès 1805, mais il les avait conservées en manuscript jusqu'en 1811. Quoi qu'en soit de la date du nom donné à ce groupe, les deux botanistes sus-mentionnés sont assez d'accord sur sa composition. L'un et l'autre y réunissent les Synanthérées dont le caractère essentiel consiste dans le limbe de la corolle divisé en deux lèvres, l'externe plus large que l'intérieure.

Le professeur De Candolle place ses Labiatiflores entre les Chioracées et les Cinacropégliales de Jussieu; il y distingue trois sortes de corolles: 1° celles à lèvre externe quadridentée, l'intérieure réduite à un seul filet; 2° celles à lèvre externe tridentée, l'intérieure profondément divisée en deux filets; 3° celles à lèvre externe tridentée, l'intérieure bidentée. Cependant quelques calathides de Labiatiflores ont leurs corolles centrales régulières, et les marginales n'ont point de lèvre inférieure. Ces diversités dans la structure des corolles de ce groupe, ont paru assez importantes à l'auteur pour que, d'après leur considération, il ait partagé les Labiatiflores en quatre sections. La première se compose des genres *Barnadesia* et *Bacazia*, dont les corolles ont la première sorte de structure cides désignée. La deuxième section, caractérisée par ses corolles à lèvre inférieure partagée en deux lanières filiformes, est subdivisée d'après la considération de l'aigrette. Les genres à aigrette plumeuse et sessiles, sont au nombre de trois, savoir: *Mutisia, Dumerilia, Chabrea.* Les *Chelanthéra, Homoianthus, Piazza, Oosoría, Clarionea, Lencoria et Chaplata,* composent la subdivision dont l'aigrette est poilue et sessile. Celle-ci est stipitée et poilue dans le *Dolichostigm.* C'est encore d'après la considération de l'aigrette qu'est subdivisée la troisième section, celle dont les corolles offrent la troisième sorte de structure ci-dessus mentionnée. Les genres *Perdicium, Trizis, Proutisia et Nassouvia,* possèdent une aigrette poilue, elle est plumeuse dans les *Spharacocephalus, Panagrum, Tripilium et Jungia*; enfin, elle n'existe pas dans le *Pamphelea.* Les Labiatiflores dont le genre ont pour seuls genres *Dendekia, Disparago, Polyacanthus,* *Leria.* Tous ces genres sont indigènes du nouveau monde, et même de l'Amérique méridionale, excepté le *Chapllata.* Selon H. Cassini, le groupe des Labiatiflores fait partie (sauf quelques genres dont la structure de la corolle a été mentionnée) des deux tribus qu'il a établies sous les noms de Mutisiiées et de Nassouviiées. *F.* ces mots. Mais comme plusieursMutisiiées croissent en Afrique, il s'ensuit que les Labiatiflores ne sont pas des plantes dont les limites géographiques soient aussi marquées que le professeur De Candolle l'a prétendu.


LABICHÉE. Labichea. Kot. Genre de la famille des Légumineuses, qui Gaudichaud a formé pour une plante nouvelle, qu'il a observée dans la partie occidentale de la Nouvelle-Hollande, non loin de la baie des Chiens-Marins. Les caractères assignés au genre Labichée sont: calice à cinq divisions si profondes qu'elles présentent en quelque sorte des sépales: les lobes sont acuminés, presque inégaux, et celui du bout est recourbé; cinq pétales ovaires, arrondis; deux étamines à anthères presque sessiles, dont l'une plus courte et fertile, l'autre plus longue et remarquable en ce que sa base est pollinifique, et qu'elle devient ensuite tout à coup stérile vers le sommet qui paraît en quelque sorte operculé; ovaire comprimé, ovale-lancéolé, courtement stipité, à une loge renfermant deux ovules, et terminé par un style subulé et ascendant. Les semences sont ovales et oblongues. Gaudichaud a consacré ce genre à la mémoire d'un officier de marine de l'expédition du capitaine Freycinet, et qui mourut à bord de la corvette l'Uranie, dans le voisinage des îles Moluques.

LANCELDI. cassioïde. Labichea cassioïde. Gaud. Bot. du Voy. de l'Uranie, pl. 112. C'est un arbuste inerme, à feuilles alternes impaires-pennes par paires d'une à
Les sonnantes, les très-arquées; qu'on se les sauts, les seules ainsi outre l'ensemble vure. Ceux est trema, et tremité de trois LABIDOURES trouve épines cellules huit deux. Ce genre, par de Teucrium, par trois stipules, par trois Lubidus. par Latreille qui disposés près vues cellules. Celles de V. LABIÉE, V. de deux. Les labiée, composées de quatre articles: antennes insérées près de la bouche. Les Labides diffèrent des Doryles, dont ils sont cependant très-voisins, par les mandibules qui sont plus grêles et plus longues dans ceux-ci; par les palpes maxillaires qui sont très-courtes et composées de deux articles chez les Doryles, et par les cellules cubitales qui sont en plus petit nombre dans ces derniers. Ces Hyménoptères sont propres à l'Amérique, tandis que les Doryles n'habitent que l'Inde et l'ancien continent. La cellule radiale des ailes supérieures des Labides est ovale et allongée; elles ont en outre trois cellules cubitales, dont la première est presque carrée, la deuxième plus petite et recevant la première nervure récurrente, et la troisième grande, atteignant le bout de l'aile et ne recevant point de nervation récurrente. Le premier segment de l'abdomen a ses côtés relevés, et il a la forme d'une selle à Cheval. Les jambes vont en s'élargissant vers leur extrémité, et les épines qui sont placées au bout des quatre dernières, ainsi que le premier article des tarses postérieurs, sont dilatés et plus épais à leur base. On ne connaît pas les habituelles et les métamorphoses de ces insectes. La seule espèce connue jusqu'à présent est:

LABIDE DE Latreille, Labidus Latreillei, Jurine. Il a huit lignes de long, son corps est rougeâtre, prescent; sa tête est transverse, petite et noiriâtre; les mandibules et les antennes sont de la couleur du corps; les trois yeux lisses sont grands comparativement à ceux des autres Hyménoptères; ils sont jaunâtres, luisants et disposés en triangle. Les ailes ont une teinte brunâtre claire, avec les nervures brunes; l'abdomen est allongé et courbé en dessous, à son extrémité. On le trouve à Cayenne.

LABIDOPHORE, Labidophorus. 2000. Cette épithète se donne aux animaux qui portent des tennailles à l'extrémité de l'abdomen.

LABIOURES ou FORFIGULES. Ins. Nom donné par Duméril, à une famille qui ne renferme que le genre Forficule. V. ce mot.

LABIE, LABIEE. Labiatus, Labiata. nor. On dit d'un calice ou d'une corolle, qu'ils sont labiés ou mieux bilabiés quand leur limbe est partagé en deux lèvres, l'une supérieure et l'autre inférieure; quelquesfois la lèvre supérieure manque ou est très-courte; dans ce cas, la corolle est unilabiée, comme dans les genres Ajuga, Tenerianum, etc. La corolle labiée, proprement dite, se distingue de la corolle personnée, qui offre éga-

lement deux lèvres, en ce que ses deux lèvres sont écar-
tées l'une de l'autre, tandis qu'elles sont rapprochées dans la corolle personnée. V. Corolle et Calice.

LABIÉES, Labiatae. nor. L'une des familles les plus naturelles du régime végétal, appartenant aux plantes dicotylédonées monopétales hypogynes, et dont Linna a dispersé les genres dans la deuxième et la quatorzième classe de son système. Les Labiées sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, plus rarement des arbustes ou des arbrisseaux. Leur tige est quadrangulaire, rameuse, à rameaux opposés; les feuilles sont simples, également opposées; les fleurs sont généralement placées à l'aisolle des feuilles supérieures, et forment par leur réunion des épis, des grappes, des panicules ou des capitules accompagnés de bractées qui manquent quelquefois. Le calice est monospéle, tubuleux ou campaniforme, à cinq ou à dix divisions plus ou moins profondes, égales ou inégales, quelquefois disposées en deux lèvres. La corolle est monopétale, tubuleuse, le plus souvent bilabiée, rarement à une seule lèvre, ou même régulière; la lèvre supérieure, généralement bilobée, embrasse et recouvre la lèvre inférieure avant l'épanouissement de la fleur. La lèvre inférieure présente trois lobes généralement inégaux, de même que le milieu étant plus grand que les deux lobes latéraux. Les étamines, au nombre de quatre, didy-
tumes, c'est-à-dire deux plus grandes et deux plus pet-
tites, sont ordinairement rapprochées par paires et placées sous la lèvre supérieure; quelquefois elles sont au contraire déclinentes vers la partie inférieure de la fleur, ou même écartées les unes des autres et presque égales entre elles. Dans quelques genres, les deux éta-
mines les plus courtes avortent ou sont réduites à l'état rudimentaire. Les anères sont à deux loges distinctes ou même quelquefois écartées l'une de l'autre par un connectif plus ou moins long. L'ovaire est appliqué sur un disque hypogynie ou gynobase épais et plus large que l'ovaire lui-même, autour duquel il forme un re-
brond plus ou moins saillant. Cet ovaire est profonde-
ment partagé en quatre lobes qui forment chacun un tiers contenant un ovule dressé. Le style naît du centre commun ou de l'axe extrêmement déprimé de l'ovaire; il est long, grêle, simple, terminé par un stig-
mate à deux divisions allongées et inégales. Le fruit se compose de quatre coques monospermes ou akènes réunis sur le disque, et enveloppés par le calice. Quel-
quefois un ou plusieurs de ces akènes avortent. Chaque akène renferme une graine dressée, dont le tégument propre recouvre un embryon à radicule courte et tourn-
née vers la base de la graine. Dans quelques genres néanmoins il y a un endosperme très-mince.

Cette famille est tellement naturelle, qu'on pourrait, en quelque sorte, la considérer comme un grand genre. En effet, les différentes coupes génériques qui y ont été établies sont généralement fondées sur des nuances d'organisation extrêmement minuitées, en sorte que la formation des genres est tout à fait artificielle. C'est au reste ce que l'on doit également observer dans toutes les autres familles extrêmement naturelles, telles que les Ombellifères, les Graminées, les Légumi-
neuses, etc. Comme ces genres sont fort nombreux,
nous y établirons plusieurs divisions, ainsi qu'on le verra par le tableau suivant :

Ier Section. — Deux étamines. 

IIe Section.—Quatre étamines. 
1. Corolle unilabillée. 
Ajuga, L.; Teucrium, L. 
2. Corolle bilabillée. 
† Étamines divergentes. 
Mentha, L.; Hyssopus, L.; Perilla, L.; Satureja, L. 
†† Étamines réunies sans la lèvre supérieure. 
= Calice régulier, à cinq ou dix dents. 

α Calice bilabillé. 
††† Étamines décillées. 

Ocymum, L.; Plectranthus, l'Hérit.; "Hyptis, Jacq. 
Dumortier a proposé une méthode de classification pour la famille des Labiées, basée sur l'absence ou la présence d'un pédoncule commun et des bractées qui accompagnent parfois la fleur. Par là les genres de Labiées sont coordonnés en tribus et sous-tribus de la manière suivante :

* Fleurs unilabillées.

Tribu 1. TEUCRIE. 
** Fleurs bilabillées ségrégatrices ou sans pédoncule commun.

Tribu 2. SALVIE. 
2 étamines. — "Sclarea, "Satria, L.

Tribu 3. MELITIE. 

Tribu 4. STACHYDIE. 

** Fleurs bilabillées, aggrégataires ou sur un pédon- cule commun.

Tribu 5. LEONURE. 


Tribu 7. OCYME. 
Etamines décillées. — Ocymum, L.; Plectranthus, l'Hérit.; "Hyptis, Jacq.; "Glecoa, Moschasoma (Lum- nitzeria, J. W.); "Pycnostachys. 

*** Fleurs non labiées.

Tribu 8. MENTIE. 
LABIGASTRE. Labiagasta. ns. Diptères; genre de la famille des Athéricères, tribus des Musceides, formé aux dépens des Tachines de Mégion, par Macquart, dans son "Essai des Diptères du nord de la France" (Recueil des trav. de la Soc. de Lille; an 1855, p. 244).

Caractères : corps étroit; face nue; presque verticale; épistome peu saillant; antennes assez courtes; troisième article double du deuxième; premiers articles du style non distincts; abdomen cylindro-conique; point de soies au milieu des segments; deux crochets légèrement velus à l'extrémité, dans les femelles; première cellule postérieure des ailes entrouverte, à ner- vure externe-médiaire droite après le coude. Dans ce genre sont réunies les Tachines qui portent à l'extrémité de l'abdomen, deux crochets que l'on n'observe dans aucune autre Muscide et auxquels le nom générique fait allusion; ces crochets offrent la singularité d'être l'attribut des femelles, tandis que les organes sexuels de cette nature, apparemment ordinairement aux mâles, qui paraissent ici dépouillés d'une partie du rôle qui leur est assigné. La composition de ces sortes de tentacles n’est pas aussi simple qu’on le jugeait au premier abord; elles présentent deux articulations: l'une près de la base, l'autre à peu de distance de l'extrémité, qui leur donnent la faculté de se rapprocher, de s'éloi- gner l'une de l'autre, et de remplir ainsi leur destin- tion. Sous la base de ces organes, on aperçoit deux autres appendices plus petits, fort velus et terminés en pointe. Ce genre diffère particulièrement des Rhino-
phores, par l'angle facial et par la première cellule postérieure des ailes qui est entr'ouverte; des Érêthis par les yeux nus, et par l'absence de soies au milieu des segments de l'abdomen.

Lagaraste à tenailles. Labigistra forcipata, Macq.; Tachina forcipata, Meigen; Donnea forcipata, Rob. D., n° 1. Elle est d'un noir laissant, avec la face blanche, les côtes du front dorés; thorax antérieurement blanchâtre, à lignes noires; abdomen à bandes de reflets blancs; ailes à base jaunâtre. Taille, trois à quatre lignes. Du nord de la France.

Lagaraste agile. Labigistra agilis, Macq.; Chelia agilis, Rob. D., n° 1. D'un noir laissant; palpes jaunes; face blanche; thorax un peu cendré; abdomen à reflets blanchâtres; cuillerons d'un blanc de lait; ailes jaunâtres. Taille, deux à trois lignes. Europe.

Labio. moll. Ocken, dans son Système d'histoire naturelle, a proposé, sous ce nom, un genre démembré des Turbo de Linné ou des Trochus. Ce démembrément n'a pas été adopté. V. Trochus et Turbo.

Labium. 185. Nom sous lequel on désigne la lèvre inférieure des insectes, par opposition au mot Labrum qu'on applique à la lèvre supérieure. La lèvre inférieure ou simplement la lèvre est assez compliquée, et résulte de la jonction plus ou moins intime de deux mâchoires qui font suite aux mâchoires proprement dites. V. Botuce.


Labiote. M. L'un des synonymes d'Icocrine. V. ce mot.

Labordie. Labordia. Bot. Genre de la famille des Loganiacées, établi par Gaudichaud, pour une plante qu'il a observée aux îles Sandwich, pendant son voyage de circumnavigation sur la Corvette l'Uranie. Voici les caractères de ce genre dédié à la mémoire de M. Delaborde, officier de marine que la mort a enlevé dans le cours de ce voyage: calice campanulé, à cinq divisions lancéolées, presque inégales; corolle hyponyme, infundibulaire, à base renflée; son limbe est quinquéfide, avec les découpages lancéolées, valvées avant l'épanouissement, étalées enuiselle, couvertes intérieurement de villosités; cinq étamines incluses, insérées à la gorgie de la corolle, à filaments très-courts; antheres cordées, dressées; ovaire trigoine, à trois loges à l'angle central desquelles sont des placentaux charnus, soutenant plusieurs ovules; style court, épais, pubescent; stigma triangulaire-conique. Le fruit paraît être une capsule triangulaire, polyserme.

Labordie fragrée. Labordia fragrée. Gaud. Arbrisseau glabre à rameaux opposés, cylindriques, garnis de feuilles également opposées, pétiolées et entières, à stipules axillaires soudues au dos des pétiloles et vers leur base; fleurs terminales, pédonculées, réunies en ombelle; les pédoncules médians sont accompagnés de bractées linéaires; calice d'un jaune verdâtre; corolle d'un blanc jaunâtre.

Labrador (Pierre de). Min. Ce nom a été donné au Feldspath opalin, trouvé sur les côtes de ce pays, dans l'île de Saint-Paul, et dont plusieurs minéralogistes font aujourd'hui une espèce particulière, sous ce même nom, ou sous celui de Labradorite. On a aussi donné le nom de 'Florinblende du Labrador à une variété d'Hypersthène qu'on avait méconnue. V. Feldspath et Hypersthène.

Labradoria. 185. Synonyme de Macareus Moine. V. ce mot.


Labrax. Poi. Synonyme de Bars.

Labre. Labrus. Poi. Ce genre, l'un des plus nombreux en espèces, s'il n'est pas celui qui en renferme davantage, fut établi par Artédi, adopté par Linné dans son ordre des Thoraciques, et devint, dans la Méthode de Cuvier, le type de la famille des Labriformes. Les douze lèvres charnues des Poissons qui le composent lui méritèrent le nom sous lequel les ichthyologistes l'ont désigné. Ses caractères consistent dans les ouïes serrées, à cinq rayons; les dents maxillaires coniques dont les mitoyennes et antérieures plus longues, les pharyngiennes cylindriques et mousses, disposées en forme de pavé, les supérieures sur deux grandes plaques, les inférieures sur une seule qui correspond aux deux autres. L'estomac n'est pas un cul-de-sac, mais se continue avec un intestin sans cœcum, qui, après deux replis, se termine en un gros rectum; la vessie aérienne est simple et robuste; l'une des deux lèvres tient immédiatement aux mâchoires, et l'autre aux sous-orbiculaires. Les Labres sont de taille moyenne, agiles, d'une forme qui est celle qu'on attache le plus naturellement à l'idée de Poisson. Ils vivent de Crustacés et de Mollusques, dont l'appareil robuste de leur système dentaire leur permet de broyer jusqu'aux parties dures. Leur chair est savoureuse; cependant on en porte rarement, sur nos marchés. Ils habitent presque toutes les parties du globe depuis le Groenland jusqu'au sous-ligne, mais en plus grand nombre dans les climats chauds et non loin des rivages de la mer. Tous sont revêts des plus somptueuses livrées; leurs écailles ressemblent de l'éclat des métaux polis, du feu des pierres précieuses et des teintes les plus vives. La Méditerranée en nourrit plusieurs des plus élégants; la Polynésie en possède d'une incroyable beauté; mais la plupart des espèces, qui se ressemblent beaucoup par la forme, n'ayant été établies que sur les couleurs sujettes à varier, ou qui se déforment par la mort, il y règne une grande confusion; pour s'y reconnaître, on a dû y former les coupes ou sous-genres suivants:

† Labres proprement dits, qui n'ont ni épines, ni dentelures aux opercules et aux prôpercules, avec le corps oblong. La queue sans appendices, les joues et opercules couverts d'écaillles, la ligne latérale droite ou à peu près. Ce sont eux que l'on trouve en plus grand
nombre dans la Méditerranée, où plusieurs sont dé- signés sous le nom vulgaire de Tourdou et Tourdous.

**Labre Vienne.** *Labrus retula*, L., Bloch, p. 295. La nageoire caudale est arrondie; ce Poisson atteint un peu plus d'un pied de long; ses couleurs sont or- rangé le plus vif et le bleu le plus beau; sa tête est rougeâtre; les pectorales, l' anale et la caudale sont bordées de noir; la dorsale est couverte de petites taches; l'iris est azuré. Cette espèce est des mers de l'Europe bordée; on la trouve depuis les côtes de Nor- vège jusqu'en Bretagne où on la nomme Grahate et où l'on en prend suffisamment pour en faire des sa- laisons.

**Labre Rectyle.** *Labrus maculatus*, Bloch, p. 295. Sa nageoire caudale est arrondie; le dernier rayon de l' anale et de la dorsale est plus long que les autres; sa couleur générale est le brunâtre velouté, avec des raies d'un beau brun foncé et, de plus, disposées alternati- vement sur la poitrine; les nageoires, d'un jaune teinté de violet, sont tachetées de brun luissant, l'iris est doré. Cette espèce des mers du Nord atteint jusqu'à quinze pouces; sa chair est grasse et exquise.


**Labre Cenot.** *Labrus trimaculatus*, L., Gmel., *loc. cit.*, 1294. Cette petite espèce se trouve dans l'Océan; elle est d'un beau jaune; elle trouve sur les côtes de la Norvège. Sa couleur est le rouge; il est caractérisé par deux taches d'un beau noir à la base de la dorsale, et une ente cette nageoire et la caudale.

**Labre Tanche de Mér.** *Labrus Tincea*, L. Ce Labre habite les lieux les plus profonds sur les côtes d'Angle- terre où il est le plus commun. Sa couleur est d'un rouge sale foncé; il est élegamment marqué de nom- breuses lignes de bleu, de rouge vif et de jaune.

**Labre Perroquet.** *Labrus Psittacus*, L., Gmel., *loc. cit.*, p. 1295. Sa couleur est d'un beau vert d'Eme- rauade, excepté sous le ventre qui est jaunatre; une bande d'un beau bleu régne de chaque côté, de la tête à la queue. On trouve ce Labre dans la Méditerranée et dans les mers d'Arabie.

**Labre Tourd.** *Labrus Taurus*, L., Gmel., *loc. cit.*, p. 1291. Cette espèce, l'une des plus communes dans la

**Méditerranée où l'on en trouve plusieurs variétés, n'at- teint guère que neuf pouces de long. On lui a donné le nom qu'elle porte et qui désigne également la Grive, parce qu'ainsi que cet Oiseau elle est couverte de pe- tits taches blanchâtres, brunes, rouges ou bleues, semées sur les diverses parties du corps et les na- geoires, et toujours en opposition avec la couleur du fond.


† † Girelles, *Julis*, Cuv., qui ont une seule dorsale, la tête entièrement lisse et sans écailles, non plus que les joues et les opercules, ce qui les distingue surtout du sous-genre précédent; la ligne latérale est fortement couverte vers la fin de la dorsale. On en trouve plusieurs espèces dans nos mers tempérées. Gainard en a sur- tont rapporté de la Polynésie et des Philippines dont la beauté surpasserait tout ce qu'on eût pu concevoir. L'é- légante richesse de ces Poissons est cause que les ich- thyologistes, Bloch entre autres, ont pris plaisir à en figurer un certain nombre.

**Labre Girelle.** Encycl., pl. 93, fig. 199; *Labrus Julis*, L., Gmel., *Syst. Nat.*, xii, t. 1, p. 1288; Bloch, p. 287, f. 1. C'est l'un des plus jolis Poissons qui exis- tent; il se tient par bandes étincelantes de reflets brill- ants; parmi les rochers de la Méditerranée, de l'Archip- pel et de la mer Rouge. Il ne dépasse guère six pouces de longueur. Sa couleur générale est un violet écla- tant, relevé de chaque côté par une bande en zigzag, de l'orangé le plus vif; les nageoires anales et dorsales sont peintes de trois bandes: l'une jaune, l'autre rouge, et la dernière bleue. Sa chair est en outre délicate. Il n'est aisément à la ligne. Il en existe plusieurs varié- tés; on distingue, dit-on, les mâles des femelles à deux taches noires, situées l'une au-dessus de l'autre, sur le premier rayon de la nageoire du dos. n. 21, p. 14, v. 6, a. 15, c. 12.

Les *Labrus pictus* de Schneider, pl. 53; *Labrus Brasiliensis*, L., Bloch, p. 280; *Labrus lunaris*, L., Bloch, p. 281; *Labrus viridis*, Bloch, p. 283; *Labrus cyanocyphalus*, L., Bloch, p. 286; *Labrus hebraicus*, Lacép., Pois., i. xi., pl. 29, fig. 5; *Labrus chlorop-
terus, Bloch, pl. 288; Labrus Malapertus, Bloch, pl. 286, f. 2; Malapteronote, Lac., t. 1, pl. 51, fig. 1; Par
terre, Lac., t. 111, pl. 29, fig. 2; Ténatoue, Lac., t. 111, pl. 29, f. 1; Labrus bifasciatus, Bloch, pl. 188; Labrus
biectatus et Macropleapidus, Bloch, pl. 284, f. 1 et 2; Spara hémisphérique, Lac., t. 111, pl. 15, f. 3, et Bro
cchion, pl. 18, f. 5, sont les espèces constatées de ce sous-genre.
Les Coris de Lacépède, dit Cuvier (Regne Anim.,
t. 11, p. 202), d'après les dessins de Commerson, se sont
trouvés des Girelles, où le dessinateur avait négligé d'exprimer la séparation du préopercule et de l'oper
cule. L'espèce appelée Angulo parait même n'être que le Labrus malapertus. Les Hologymnoses du même
auteur ne sont encore que des Girelles.

+++ Girelles, Cretilabrus, qui ont le corps oblong, une seule dorsale soutenue en avant par
fortes épinées, garnies le plus souvent chacune d'un lambeau membraneux; et les bords des préopercules
dentelés, ce qui les distingue surtout des vrais Labres, dont ils ont d'ailleurs les joues écaillées. Ils avaient
été mal à propos et malgré leurs doubles lèvres, con
fondus pour la plupart avec les Lutjans, dont Cuvier a
senti la nécessité de les séparer pour les rapporter à
leurs véritable place.

Labre Melops. Labrus Melops, L., Gmel., Syst.
Nat., xiii, t. 1, p. 1290. Cette belle espèce, qui n'a guère que six pouces, et qui se trouve sur les côtes de
la Méditerranée, particulièrement à Nice où on l'app
elle Fournité, varie selon les sexes. Le mâle est d'un
rouge de Corail, avec des lignes bleues, qui s'étendent
jusqu'à la nuque; la tête est traversée en dessous de
bandes d'outremer; les lèvres sont blanches; une tache
de la même teinte a sur les yeux la forme d'une paire de
lunettes. La femelle porte ces divers ornements sur
un fond noir.

Nat., xiii, t. 1, p. 1298. Sa taille est d'environ un pied;
sa couleur, d'un bleu foncé tirant sur le noir, est cha
tyante, ce qui enlève la nuance uniforme, et comme si
les Labres devaient nécessairement présenter sur quelque partie de grandes oppositions de teintes, les
yeux sont d'un rouge vif, avec l'iris d'or. Les anciens
ont célébré ce Poisson et chargé son histoire de ces
fables absurdes, qui leur étaient si familières. Ils fa
isaient grand cas de sa chair qui est encore fort estimée
dans la Méditerranée.

Labre Lapin. Labrus Lapino, L., Gmel., loc. cit.,
p. 1295; Lutjanus, Laccp. L'Hassun des Arabes.
On le trouve dans la mer Rouge, dans la Méditerranée et surtout dans la Propontide; il est le plus grand des
Labres et atteint dix-huit pouces. Ses arêtes deviennent
verdâtres par la cuisson. La caudale est arrondie et ble
te, tachetée de rouge, ainsi que l' anale; la dor
sale marbrée de jaune et de rouge, piquetée de bleu
céleste; les autres nageoires sont d'un beau bleu.
Le corps est verdâtre avec trois lignes de taches d'un beau
rouge, disposées en zigzag.

Les Lutjanus Chrysops, Bloch, pl. 248; Erythrap
terus et notatus, id., 249; Linkii, id., 252; cirenses,
id., 254; et Verres, id., 255; rupesiris, id., 250; bi
dens, id., 256; les Labrus quinquemaculatus, Bloch,
p. 292, f. 2; Norwegicus de Schneider, grisces, cor
nubius, gutturus, viridis, occellarius, fusces, occel
latus, olivaceus, unimaculatus de Linne; les Poissons
de mer de Nice, décrits par Risso sous le nom générique de
Luteus; les Perca scripta et Mediterranea de Linne,
sont encore des Crênilabres, parmi lesquels ren
trera peut-être le Labrus Tinea dont il a été question
plus haut.

+++ Seelets, Coriceps, Cuv., qui joignent aux ca
ractères des Crénilabres, une bouche protractile à peu
près comme celle des Filous qui sont le sixième sous
genre des Labres. Ce sont de fort petits Poissons de la
Méditerranée, que Risso a décrits sous les noms de Lut
jan verdâtre et de Lutjan Lamarek.

+++ Chelinas, Chelinas, qui ont la tête écaill
euse, et dont les dernières écailles de la queue s'avan
cent sur les bases de ses rayons. La ligne latérale est
interrompue vis-à-vis la fin de la dorsale. Lacépède
avait établi cette division comme genre, auquel on
can peut rapporter sa Chelina trilobée, t. III, p. 51, f. 5;
les Sparus fasciatus, pl. 257, et Chlorourus, pl. 260,
et le Sparus radiatus de Schneider, pl. 50. Le Chelina
Scar de Lacépède, qui est le Labrus Scars L.,
par Artédi et Linne, dit Cuvier, que sur une description
équivoque et sur une figure de Belon, où l'on ne peut
mieux voir de quel genre est le Poisson dont il veut
parler. La figure et la description de Rondelot, lib. VI,
cap. 11, p. 184, que l'on cite ordinairement avec celle
de Belon, appartiennent à un Poisson tout différent,
du genre des Spares, et qui fut très-célèbre dans l'anti
quité.

+++ Filous, Epibulus, Cuv., qui peuvent do
ner à leur bouche une extension considérable, et en
faire une sorte de tube capable d'atteindre, au loin,
les petits Poissons qui passent à proximité, au moyen
d'un mouvement de bascule de leur maxillaire, qui s'o
père en faisant glisser en avant leur intermaxillaire.
On n'en connaît qu'une espèce, originaire des mers des
Indes, le Sparus insidiator, L., Gmel., Syst., nat.,
t. 1, p. 1275; Encycl. Pois., pl. 49, fig. 780. Ce Poisson
acquit jusqu'à dix pouces de long, son corps a la
figure de celui d'un Gyprin, ses écailles sont larges,
grandes, d'un vert d'airain, et le dernier rang empie
sur l'âne ainsi que sur la caudale, comme dans les
Chélina; la ligne latérale est interrompue de même.

++++ Gomphoses, Gomphoses, qui sont des La
bres à tête entièrement lisse, et dont le museau prend
encore la forme d'un tube par le prolongement des
intermaxillaires et des mandibulaires que les tégèm
ments lient ensemble, jusqu'à la petite ouverture de
la bouche. On en connaît deux espèces de la mer des
Indes, les Gomphoses carusus et variegatus, Lac.,
Pois., t. 111, pl. 5, fig. 1 et 2.

Labre ou LÈVRE SUPÉRIEURE. Labrurn, L.
On désigne sous ce nom une petite pièce impaire, qui entre
dans la composition de la bouche des animaux arté
lés; elle eu est assez souvent la partie la plus avancée,
e s'articule avec le chaperon. On la voit dans les in-
secrets et on la retrouve avec des formes peu différentes dans les Crustacés et les Arachnides. P. Bocqn.

LABRELLE. Labrela. dot. Ce genre, qui appartient aux Champignons de la famille des Pyrenomycètes, tribu des Xylomacées de Fries, a été établi par cet auteur qui en a tracé les caractères ainsi qu’il suit : périthecien inégal, arrondi, différencié en une espièce qui s’ouvre au sommet ; sporides plongées dans une masse gélatineuse. Les Labrelles se trouvent sur les tiges et les feuilles de différentes plantes.

LABROIDES. pois. Troisième famille de l’ordre des Acanthoptérygiens, dans la méthode de Cuvier : ce sont de beaux Poissons caractérisés par une forme assez semblable, de grandes écailles brillantes, une seule dorsale soutenue en avant par des épiènes fortes, garnies le plus souvent chacune d’un lambeau membraneux, et les mâchoires couvertes de grosses lèvres charnues. Cette famille contient les genres Labre, Rasoon, Chromis, Scaré et Labrax. V. ces mots.

LABRO-PALATIN. Labro-palatius, ins. Épithète par laquelle on désigne une large apophyse qui soutient le bord supérieur du labre, et qui se prolonge sur le chapeau, où elle se trouve contenue dans la membrane du palais.

LABRUS. pois. V. Labre.


LABURNUM. dot. Nom scientifique du Cytise Faux-Ébène, qui pourrait n’être pas le Laburnum de Pline et des anciens, dont le bois était blanc.

LABRINTHE. moll. Espèce du genre Hélice. V. ce mot et Caracolle.

LABRINTHE. dot. moll. Ce nom, qui désigne une Cryptogame exotique du genre Glyphide, était employé dans la nomenclature de Pautier, pour désigner des Champignons du genre Dadalea où cet auteur mentionne les Labrinthes Chapeau, Etrille et Rocher. V. Dadalea. En conchyliologie, le Labrinthe est synonyme de Cadran ou Solarium. V. ce mot.

LAC. Cél. En géographie physique, science qu’on peut regarder comme une branche de la géologie, on entend par ce mot une étendue d’eau située dans l’intérieur des terres, c’est-à-dire le contraste d’eau, puisque les lacs sont des étendues de terre environnées d’eau. Il en est d’eau douce et d’eau salée ; les premiers sont plus particulièrement appelés Lacs, les seconds, pour peu que leur étendue soit considérable, sont des Cappeniens ou mers intérieures ; mais toutes ces distinctions sont en général fort arbitraires. On a recherché quelle est la cause de la saline de ces Cappeniens, et posé en principe que toute étendue d’eau intérieure, qui ne s’épanche pas dans la mer par quelque fleuve ou autre canal, devait être salée : c’est une erreur, il y a des Lacs d’eau douce qui ne communiquent avec aucune mer. Les Lacs, soit salés, soit d’eau douce, présentent évidemment le fond de plus grandes masses d’eau dont l’évaporation ou l’écoulement enlevent une grande partie, et la plupart des grands bassins de fleuves, où l’on trouve des brises perpendiculaires aux eaux d’eau, furent d’anciens Lacs, V. Bassins. A mesure que les eaux se retireront par leur diminution progressive, beaucoup de golfs deviendront des Lacs ; tels seront un jour en Europe, le Zuyderzé et, par exemple, dont le Texel et les îles voisines préparent la fermeture ; sur les côtes d’Asie les mers de Chine, de Corée, du Japon et d’Okotaka ; en Amérique le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Ces parages seront d’abord comme de vastes lagunes, communiquant encore avec la mer, et longtemps saumâtres ; car les lagunes, ordinairement séparées de la mer par des langues de terre, comme le Frich-Ilafr et le Curichaff dans la Baltique ou comme les lagunes de nos côtes de Provence, diffèrent seulement des Lacs par la qualité de leurs eaux. Les étangs ne sont que des Lacs plus petits encore, souvent créés artificiellement par la remise de quelque cours d’eau dont on intercepte la vallée par une digue. Les Dunes (V. ce mot) déterminent la formation d’étangs semblables sur les côtes, dont elles interrompent la communication des eaux avec l’intérieur du pays. C’est ainsi que dans les Landes aquitaines on voit une longue chaîne d’étangs au revers des sables amoncelés ; ces étangs et les lagunes ont des plantes et des Poissons qui leur sont propres. Dans les pays intertropicaux, ils ont des Coquillets plus solides que celles du reste des eaux douces. Les Lacs de montagne, entre lesquels on doit citer ceux de Genève et de Constance en Suisse, de Halstadvil dans la Haute-Autriche, sont des fonds de vallées, traversés par des cours d’eau, qui pourront se vider un jour par le creusement des rivières qui les traversent. Quand cela aura lieu pour les Lacs du fleuve Saint-Laurent, dans le nouveau monde, le bassin de ce fleuve sera comme celui du Danube où l’on peut reconnaître encore aujourd’hui un ancien encaissement de Lac. Du reste les Lacs tendent à rompre leurs parois par infiltration, du côté le plus profond où porte le poids des eaux. V. Landes.


LACATANE. dot. Variété de Banane fort estimée au Philippines.

LACATHA. dot. Et non Lacara. Dans Théophraste, c’est l’arbrisseau désigné par Plinhe sous le nom de Vaccinium, qui ne convient pas à l’airelle, mais au Mahaleb. V. Pruniers.
LA CATHEA. bot. Salisbury (Parad. Lond., t. 56) a séparé, sous ce nom générique, le Gordonia pübescens. Ce genre n’ayant pas été adopté, De Candolle (Prod. Syst. Veg. univ., t. 1, p. 528) s’est servi du mot Lacathrea, pour désigner la troisième section qu’il a établie parmi les Gordonies. V. ce mot.

LACCA. tns. et bot. Synonyme de Laque. V. ce mot.

LACIN. nor. Principe particulier qui tient tout à la fois de la Cire et de la résine, sous que ses propriétés puissent l’assimiler à l’une ou à l’autre. Il a été découvert par Funke, dans la Laque en bâtons.


LACOBI. Laccobius. tns. Coléoptères pentamères; famille des Caracassiers, tribu des Hydrophilins; ce genre a encore été formé aux dépens des petites espèces d’Hydrophiles, qui ont fourni au docteur Erichson pour caractères distinctifs: les antennes composées de huit articles; les jambes postérieures non ciliées; les tarses menés et ciliés. Quant aux autres caractères, ils relient tous dans ceux des Hydrophilins. Le type, et la seule espèce encore bien connue, est le Laccobius minutus; Hydrophilus bipunctatus ou striatulus, Fab.; Chrysomela minuta, L. Il en a environ une ligne de longueur et quelquefois un peu plus; il est noir, avec la tête et le disque du corset bronzés; les élytres sont d’un gris jaunâtre, chargés de stries rapprochées et finement ponctuées. Il se trouve dans les mares d’eau stagnante, en Europe.

LACOPHILE. Laccophilus. tns. Genre de l’ordre des Coléoptères, section des Pentanémes, famille des Hydrocanthaires, établi par Leach et dont les caractères ne diffèrent de ceux des Colymbites qu’en ce que l’écusson est couvert ou caché; les antennes sont, en outre, extrêmement minces; et les pieds postérieurs ont les ongles sur crochets des tarses inégaux: le supérieur fort avancé et fixe. Son type est le Dysiscus minutus de Fabricius, Dytiscus marinarum d’Oli- vier, etc., qui se trouve à Paris; on lui adjoint les Dytiscus minutus et raricatus, des mêmes localités.

LACELLE. Lacelilla. nor. Genre de la famille des Synanthérides, établi par Viviani (Flor. Lyb. Spec., Gênes, 1824) qui l’a dédié au docteur Della Cella, au- teur d’un voyage dans la Cyrénâïque pendant lequel il a recueilli un grand nombre de plantes qui croissent dans cette contrée peu connue. Ce genre appartient à la tribu des Carduacées, et se rapproche des Centauré- res. Voici ses caractères essentiels: réceptacle paléacé, soyeux; fleurons du disque réguliers et à cinq dents; demi-fleurons de la circonférence tubuleux, filiformes et allongés; aîkens denticulés, surmontées d’une aigrette plumeuse, et couronnées de plusieurs appendicules. L’espèce unique de ce genre, Lacelilla lybica, a les feuilles radicales pinnaïdées, celles du sommet en- tières; les fleurs sont petites et disposées en panicules. De Candolle, dans son Prodromus, n’admet pas ce genre; mais il conserve le nom de Lacelilla pour une division de son genre Amberlod, dont le Lacelilla lybica est le type sous la dénomination d’Amberlod. crupinoides.

LACÉPÉDÉ. Lacepedea. nor. Genre de la famille des Hippocratææ, établi par le professeur Kuntl (in Humb. Nov. Gen. 5, p. 142) et auquel il assigne les caractères suivants: calice à cinq divisions profondes, elliptiques, concaves et inégales; corolle de cinq pétales courtement onguiculés, obovales, allong- és; cinq étamines insérées entre le disque sur lequel est appliqué l’ovaire et le calice; leurs fillets sont libres, égaux et distincts les uns des autres; les anthères sont cordiformes, à deux loges s’ouvrant par un sillon longitudinal. L’ovaire, appliqué sur un disque hypogynie dont le bord annulaire est à dix lobes, offre trois loges contenant chacune huit ovules insérés sur deux rangs à l’angle interne. Le style est dressé, à trois stries, ter- miné par un stigmate trilobé. Le fruit est une baie ovoïde, trifide au sommet, à trois loges dans chacune desquelles on trouve de deux à trois graines réuniformes. Ce genre a beaucoup de rapports avec le Trigonia, mais il en distingue par le nombre de ses étamines, ses filets libres et son fruit charnu. Il ne se compose que d’une espèce. LACÉPÉDÉE REMARKABLE. Laceped- eae insignis, Kuntl, loc. cit., tab. 444; c’est un arbre portant des feuilles opposées, dentées en seie, accompagnées de deux stipes pétiolaires. Les fleurs sont blanches, pédicellées, disposées en panicules ter- minales et rameuses; dont les rameaux sont opposés, accompagnés de bractées. On le retrouve au Mexique, près de Xalapa.

LACÉPÉDIEN. pois. Espèce du genre Gymneth. V. ce mot.

LACERON. bot. L’un des noms vulgaires du Laiton commun.

LACERT. pois. Synonyme de Gallionyme liisse.

LACERTA. rept. V. LÉZARD.

LACERTIENS. rept. Seconde famille de l’ordre des Sauuriens, caractérisée par une langue mince, ex- tensible et terminée par deux longs filets comme celle des Couleuvres et des Vipères; le corps des animaux qui la composent est allongé. Tous les Lacertiens ont cinq doigts munis d’ongles séparés, inégaux, surtout ceux de derrière. Leurs mouvements sont agiles; leurs écailles sont disposées, sous le ventre et autour de la queue, par bandes transversales et parallèles; leur tyman est à fleur de tête et membraneux; une production de la peau tendue longitudinal, qui ferme par un sphincter, protège l’œil. Sous l’angle antérieur est un vestige de troisième paupière; leurs fausses côtes ne forment point de cercle entier; les mâles ont une double verge, l’anus est une fente transversale. Deux genres composent cette famille très-numeuse en espèces: LeSauris ou Tupinambis, et les Lérêds. V. ces mots.

LACERTOÏDES. rept. Synonyme de Lacertiens.

LACET. pois. L’un des noms vulgaires des Rèmes.

LACET DE MER. rept. V. BOTA DE MER.

LACHANODE. Lachanodes. nor. Genre de la famille des Synanthérides, tribu des Sénéconides, institué par De Candolle qui lui assigne pour caractères: capitule composé de quatre à quinze fleurs tantôt monogames, et alors toutes tubuleuses, hermaphrodites et à cinq dents, tantôt hétérogènes, et dans ce cas, celles de la circonférence femelles, disposées sur un seul rang; ré- ceptacle rétréci, alvéolaire et nu; involucre consistan
en une simple rangée de cinq à sept squames membranées, dressées; il est entouré de quelques petites bractéoles, formant un calicule à l'extrémité du pédicelle; tube de la corolle corné, conique, épaissi à sa base, son limbe est divisé en cinq lobes lancéolés, linéaires et nervurés au milieu; anthères écaillées; style bucheux à sa base; stigmates longs, roulés, linéari-filiformes, finissant en cône court et pubère dans les fleurons hermaphrodites; akène oblong, glabre, sessile, dépourvu de bec et strié; aigrette formée de plusieurs rangs de poils presque sabreux, plus courts que le tube de la corolle, ou l'égalant à peine en longueur. Ce genre comprend deux ou probablement trois arbres de l'île de Sainte-Hélène, à fleurs blanches, et dont le tronc a une consistance un peu molle, qui leur a fait donner par les Anglais le nom de Cobabbage-Tree, nom qui est traduit par celui de Lachenanode.

LACHANODE A FLEURS DE PRÉNANTHE. Lachenodées Prenanthesi flora, DC.; Mikania arborea, Roxb. Cette espèce est glabre, à feuilles pétiole, ovat-lancéolées, pointues aux deux extrémités, planes, membranées, grossièrement dentées; les fleurs sont réunies en corymbes lâches, formés de capitules quadrifloros.

LACHANODE LEUCADENDRON. Lachenodées lencadurion, DC. Feuilles oblongues-lancéolées, atténuées en un court pétiole à leur base, en coin, obtuses au sommet, irrégulièrement dentées et caillouteuses sur les bords, glabres en dessus, tomentueuses en dessous; corymb composé de plusieurs capitules serrés à l'extrémité des rameaux, laquelle est anguleuse.

LACHE. pois. Mêmes chose que Callique. F. ce mot.

LACHÉNALIE. Lachenalia. dor. Ce genre de la famille des Asphodéètes, et de l'Alexandrie Monogyne, L., offre pour caractères: un périanthe tubuleux, coloré, pétaloïde, double: l'extérieur l'oliecté plus court, à trois divisions égales, l'intérieur également à trois divisions très-profondes. Les étamines, au nombre de six, sont insérées chacune sur une des divisions du calice. Les filets sont longs et grêles, leurs anthères à deux loges. L'ovaire est à trois côtés très-saillantes et à trois loges polispermes. Le style, de la longueur des étamines, est terminé par un stigmate épaiss et trilobé. Le fruit est une capsule à trois loges et à trois valves, dont les graines sont planes et membranées. Toutes les espèces de ce genre assez nombreux sont originaires du cap de Bonne-Espérance. Ce sont des plantes bucheuses, dont le buchtie est formé de tunique emblolettes; les feuilles sont toutes radicales; la hampe nue se termine par un épi de fleurs pédicellées et souvent pendantes. Plusieurs de ces espèces sont cultivées dans les jardins, parce que généralement leurs fleurs sont d'une couleur agréable.

LACHÉNALIE A FLEURS PENDANTES. Lachenalia pendulata, Willd.; Redouté, LIL. 32. Son buchtie est blanchâtre, arrondi, un peu pyramidal, d'environ un pouce de diamètre, accompagné de racines peu nombreuses et blanchâtres. Il en sort deux feuilles, à peu près égales, longues de plus de six pouces, assez larges, entières, lancéolées, aiguës, luisantes, et d'un beau vert. La hampe sort du milieu des feuilles qui l'embrassent à sa base; elle est de la grosseur d'un tuyau de plume, à trois angles peu prononcés, ou presque cylindrique, verte et sans tache jusqu'au fœurs où elle prend une teinte rouge, marquée de points plus foncés de même couleur. Les fleurs sont inodores, au nombre de dix à vingt, en grappe simple et terminale, d'abord droites, puis très-pendantes, suspendues à un pédicule court et rougeâtre sous lequel est une bractée membraneuse, large, courte et pâle, assise ainsi que le pédoncule sur un avancement de la hampe; celle-ci est couronnée par une grande quantité de feuilles vertes et de rudiments de fleurs qui avortent. Corolle tubuleuse, ouverte d'une sorte de poussière, et longue d'un pouce et demi; ses six divisions sont très-profondes, avec les trois extérieures plus courtes, d'un beau rouge, lorrées de vert à leur extrémité; les trois intérieures sont cachées sous les autres, si ce n'est qu'elles les dépassent par leur sommet qui est créné, marquée de vert et de violet. Les étamines et les anthères sont violacées avec le pollet couleur de soufre. Le style est blanchâtre.
partie supérieure, vingt-cinq à trente fleurs assez petites, pendantes, attachées sur des pédoncules trois fois plus longs qu’elles, et disposées en grappe. Leur corolle est monopétale, verdâtre et cylindrique à sa base, partagée jusqu’aux deux tiers de sa hauteur en six divisions oblongues, obustes, rougeâtres, étalées, et même réfléchies. Les étamines portent à leur sommet des anthères d’un pourpre foncé, à pollen jaune.

Lachenaie tricolore. Lachenaia tricolor, Jacq. Son bulbe est arrondi, blancâtre, garni inférieurement de plusieurs fibres cylindriques; il donne naissance à deux, trois ou quatre feuilles lancéolées, pointues, étalées, glabres, d’un vert assez foncé, marquées, en dessus et vers leur sommet, de taches brunâtres; elles ont six à huit pouces de longueur; de leur milieu s’élève une hampe cylindrique, glabre, verte, marquée de taches oblongues de la même couleur que celles des feuilles, haute de six à huit pouces, portant, dans sa moitié supérieure, quinze à vingt fleurs pédunculées, pendantes, paraissant tubuleuses, munies, à la base de leur pédicule, d’une bractée lancéolée, aigue, et disposée en grappe simple; les pétales sont jaune-orange; les trois extérieurs calices et verdâtres à leur sommet, et les trois intérieurs, presque de la moitié plus longs et en même temps plus minces, avec leur sommet teinté de rouge purprile. Les anthères sont roses, et deviennent violettes après la fécondation.

Dans nos climats, ces plantes ne peuvent être cultivées qu’en pot, car ne résistant point au froid de nos hivers, il faut absolument les abriter pendant cette saison, soit dans l’orangeraie, soit dans la serre tempérée. Une terre légère et sablonneuse, mêlée d’un quart de terreau de bruyère, forme le sol le plus favorable au développement du bulbe que l’on a soin de tenir au sec pendant son repos de végétation. On ne dépose que tous les deux ans pour renouveler la terre et recueillir les caules que l’on replante aussitôt dans des pots séparés. Ce moyen de propagation est le seul usité, parce qu’il arrive très-rarement que les graines paraissent, dans nos serres, à parfaite maturité.


Lachnées. répt. Le genre formé par Daudin, sous ce nom, n’a pas été adopté et rentre dans le genre Seytale. *V.* ce mot.

Lacheta. not. Synonyme vulgaire de Laiteron. *V.* ce mot.

Lachnagrostite. Lachnagrostis, not. Triinus, (Fam. 128) a été, sous ce nom, dans la famille des Graminées, un genre que l’on a reconnu ne point différer du genre Deyeuxia de Palisot-de-Beauvois.

Lachnathire. Lachnanthes, not. Genre de la famille des Herbacées, de la Triandrie Monogyne, Lin., établi par Stephen Elliott, dans la flore de la Caroline du Sud, pour une plante regardée jusque-là comme appartenant au genre Heritiera, et que Persoon a cru devoir placer dans le genre Dilatris. Voici les caractères qu’Elliott assigne à son genre: corolle supérieure, avec son limbe divisé en cinq parties inégales; stigmate à peine divisé en trois déconpues; capsule à trois loges, tronquée et polysperme. La seule espèce connue a pris le nom de Lachnanthes tinctoria; Heritiera Gmelinii, Michaux; Dilatris heritiera, Pers.

Lachinea. not. (Champignons.) Nom de la seconde section proposée par Fries (Syst. Mycolog., t. 11, p. 77) dans le genre Pezize. *V.* ce mot.

Lachnea. Genre de la famille des Thymélées, et de l’Octandrie Monogyne, L., ayant un calice tubuleux, grêle, évasé dans sa partie supérieure où il se termine par un limbe à quatre divisions inégales. Les étamines, au nombre de huit, sont saillantes au-dessus du tube; le style est long, grêle, terminé par un stigmate simple, composé de glandes très-saillantes. Le fruit est ovovide-allongé, sec, monosperme et indéhiscent. Les deux seules espèces de ce genre, dont Linné n’eut connaissance, ont toutes les parties de leur inflorescence, et le pistil surtout, garnies de poils assez longs, fort épais; et la réunion des fleurs au sommet des tiges, présente des capitules tellement pubescents qu’ils en prennent un aspect laineux. C’est ce qui a inspiré au créateur du genre, le nom très-significatif, au moins pour ces deux espèces, de Lachnea, dérivé du mot grec λείχνη, qui signifie laine. Le genre Lachnea se compose maintenant de cinq espèces que plusieurs botanistes, et Sprengel entre autres, confondent, malgré la différence bien établie dans les caractères, avec les espèces du Passerina qui, en effet, est très-voisin du genre Lachnava, dans la famille des Thymélées. Les Lachnées en sont en général de jolis petits arbustes qui ne sont point sans intérêt dans les orangeries; et toutes sont originaires des environs du cap de Bonne-Espérance.

Lachnea eriocapha. Lachnea eriocapha; Passerina eriocapha, Thunb. Cette plante, qui fleurit dans les mois de juin et juillet, a sa tige d’un pied environ, divisée en rameaux redressés, rapprochés les uns des autres, pubescentes dans leur jeunesse, garnis de feuilles linéaires, coriaces, persistantes, presque demi-cylindriques, couvertes, glabres et luisantes en dessous, plus pâles et ponctuées de blanc en dessus, ciliées à leurs bords quand elles sont encore jeunes; ces feuilles sont sessiles, opposées en croix, très-nombreuses, médiocrement ovales, et elles paraissent imbriquées sur quatre rangs. Ses fleurs, portées sur des tiges pédiculées, sont inodorées, blanches, disposées au nombre de vingt à trente, en tétes terminales, munies à leur base d’un involucre de quatorze à cinq folioles arrondies, ciliées en leurs bords. Le calice est monophrillié, pétaïoïde, infundibuliforme, à tube très-grêle, allongé, velu dans toute sa longueur; à limbe partagé jusqu’à l’orifice du tube en quatre divisions ovales-oblongues un peu inégales, une d’elles plus étroite, entièrement réfléchie sur le tube. Les étamines, au nombre de huit, sont inégales, plus courtes que le limbe; elles ont leurs filaments blancs comme le calice, insérés à l’orifice du tube, et terminés par des anthères jaunes, ovales-oblongues, à deux loges. L’ovaire est supérieur, oblong; il porte, dans sa partie supérieure et un peu latéralement, un style filiforme, pubescent, de la longueur du tube, et terminé par un stigmate en pinceau. Le fruit consiste en une graine ovale, allongée, sèche, presque bacciforme, indichisente, environnée par la base du calice qui est persistante. On
cultive cet arbuste en pot, planté dans le terreau de bruyère par, et on le tient en orangierie en serre tempérée, jusqu'à ce qu'il ait plus à redouter les nuits quelconques un peu trop froides; alors on le sort de son abri d'hiver et on le laisse en plein air jusqu'au retour de la fraîche saison. On le multiplie assez facilement par le moyen des boutures ainsi que par le marcottage.

**LACHNOBULUS.** bot. Le genre institué sous ce nom par Fries, dans la famille des Champignons gastéro-myètes, n'a pas paru différer du genre *Arcyria* de Hili.


**LACHNOPHORE. Lachnophorus.** ins. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Carnassiers, tribu des Trichides, établi par Dejean, avec les caractères suivants: antennes filiformes, un peu plus grands vers le bout, atteignant le tiers des élytres; palpes terminés en pointe, avec le dernier article plus grand que le précédent et tout à fait distinct; celui-ci en cône renversé, plus large à l'extrémité qu'à la base. Ce genre est très-voisin du genre Bombillon.

**LACHNOPHORE IMPRESSIONNE. Lachnophorus impressionis**, Brullé, Hist. nat. des Ins., pl. 7, fig. 4. Il est d'un noir légèrement bronzé et cuivreux, violet sur les élytres, plus obscur sur la tête et le corselet, brillant sous le corps; les quatre premiers articles des antennes et les pattes sont roussâtres, les autres sont bruns, de même que les palpes; tête et corselet fortement ponctués ou rugueux; élytres marqués de stries formées par des points gros et profonds; on observe trois impressions profondes dans le troisième intervalle des stries. Taille, deux lignes. De Cayenne.


**LACHNUM.** bot. (*Champignons.*) Le *Peziza virginia*, Batsch, a été séparé sous ce nom générique, par Retz, dans la deuxième édition de son *Flora Scandinavica*, p. 529. Fries et Persoon n'ont pas entièrement adopté cette séparation. Le premier de ces auteurs (*System. Mycolog.*, t. 11, p. 77) a donné le nom de *Lachnum dérivé de Lachnum*, à une section du genre *Pezize*. *V.* ce mot.

**LACHOUSCLO.** bot. Synonyme vulgaire d'Euphorbe. *V.* ce mot.

**LACHTAK.** MAM. Le Phoque du Kamschatka, indiqué sous ce nom par Krascheninnikow, parait être le *Phoca barbata* selon Erxleben.

**LACHUGA.** bot. Synonyme vulgaire de Laitue.

**LACHUGUETA.** bot. Nom vulgaire de la Valériane mâche.

**LACIANA.** MOLL. *V.* CAINE.

**LACINIE. Laciniaitis.** bot. On dit d'un organe plus qu'il est Lacinie, lorsqu'il est découpé inégalement en farièties allongées, plus ou moins étroites et irrégulières.

**LACINIFORME. Laciniformis.** ins. Épithète par laquelle on désigne les tégules des insectes quand elles sont longues, irrégulières et qu'elles ressemblent à une petite frange, de chaque côté du trone.

**LACINURE.** Découpure étroite et profonde d'un organe quelconque, soit végétal soit animal.

**LACINITALIA.** Lacinitalia. ins. Genre de la famille des Flasculaires, division des Schizotroques cuissassés, dans la classification méthodique d'Ehrenberg. *V.* insérents.

**LACINULE.** Lacinuta. ins. On appelle ainsi la pointe inférieure des pétales des Ombellifères.

**LACIS.** bot. Synonyme de Mouréra. *V.* ce mot.

LACUS ou LACMOUS. bot. Nom vulgaire du Tour-nesol en tablettes.
LAQUE. bot. Pour Laque. V. ce mot.
LACRIMAIR. Lacraria. Int. Ehrenberg, dans sa méthode de classification des Infusoiras, a créé, sous le nom de Lacraria, un genre qui place dans la fa-
mille des Encélidés, division des Enfelliotérès nus. V. INFUSOIRS.
LACRYMARI. bot. Synonyme de Coix. V. ce mot.
LACRIMATOIRE. Lacrymataria. Int. Genre de Mi-
croscopiques de l'ordre des Gymnodés, dans lequel il termine la famille des Moléculaires, comme pour faire par l'allongement du corps cylindré des espèces qui le composent, le passage aux Vibrionides. Ses caractères consistent dans l'allongement, en forme de cou, de la partie antérieure que termine un renflement sensible, en manière de tête ou en forme de spatule ou de bouton. Le Fibrio Olor de Müller doit entrer dans le genre dont il est ici question, et dont la forme des espèces, quand elles prennent leur entier développement, rappelle celle de ces petits vases en verre, connus des antiquaires sous le nom de Lacyrmatoires, et que l'on retrouve fréquemment dans les tombeaux des anciens. On en connait environ sept espèces qui, dans leurs habitudes et leur manière de nager, présentent quelques rapports avec les Planares. Les Fibrio Aenus, Mull., Inf., pl. 8, f. 9, 10; Encycl. Vers, pl. 4, f. 8; Sa-
gilla, Mull., pl. 8, f. 11-12; Encycl., pl. 4, f. 9, ainsi que les Enchelis retrograda, Mull., pl. 5, f. 4. 5, En-
cycl., pl. 2, f. 19, et Epistomium, Mull., pl. 5, f. 1-9, Encycl., pl. 2, f. 17, qui est le Flacos de Gleichen, Dis., pl. 19, f. C. 111, appartiennent au genre Lacrymato-
ire.
LACTAIRE. Lactaria. bot. (Champignons.) Quelques auteurs ont donné nom aux Champignons remplis d'un suc blanc, épais, ordinairement vénéneux et à styple central nu. Persoon et De Candolle ont fait un sous-
genre des Agarici lactarii, adopté par Fries (Systema Mycologicum) sous le nom grec de Gallorheil; cet au-
teur en fait connaître quarante et une espèces, dont la plupart sont européennes. Ce sous-genre est Ine-même subdivisé en Gallorheil, Tricholomatoïde, Limacini, Rien
tures, Proprii. Cette dernière section renferme les Poivre laitueux de Paulet. V. LAUTEUX.
LACT. Lacteus ou Galactices. bot. C'est-à-dire ou-
frant la couleur blanche du lait.
LACTÉR. bot. Ce nom d'où pourrait bien être dé-
rivé celui de Laitron, est employé par Pline pour dési-
gner probablement la même plante.
LACTÉSCENT. Lactescens. bot. Se dit d'un organe qui sécrète un fluide blanc comme du lait.
LACTIFIÈRE. Lactiferus. bot. Se dit d'un végétal dont on peut obtenir un suc blanc, épais, semblable à du lait.
LACTIQUE. V. ACIDE.
LACTIVORE. man. Geoffroy Saint-Hilaire donne ainsi (V. art. Marsupiaux du Dict. des Sc. nat.) la période de développement qui suit celle de Lactifère, à celle dite fœtale. Comme le nom même de Lactivore l'indique, cette période comprend le temps durant lequel le jeune Mammifère est allaité par sa mère. Elle commence souvent, comme chez les Rumi-
nants, à l'époque même de la naissance; mais il s'en faut bien qu'il en soit toujours de même: les jeunes Marsupiaux, par exemple, naissent, non-seulement avant d'être Lactivores, mais même avant d'être par-
venus à la période fœtale. V. Mammifères et Marsu-
piaux.
LACTUCA. bot. V. LAITEAU.
LACTUCÉES. Lactuceae. bot. La tribu de Synan-
thérées ainsi nommée par H. Cassini, est la même que celle appelée Chicoracées par d'autres botanistes. V. CHICORACÉES.
LACUNE. Lactuna. moll. Genre proposé par le doct.
teur Turton, dans la famille des Gastéropodes pulmo-
ners, dont le type serait l'Helix Lactuna de Montagu. Selon Turton, ce genre se distingue de tous ceux de la même famille, par une coquille mince et en général demi-transparente; par un épiderme mince, qui re-
couvre la coquille; par un sillon qui s'étend le long de la colonne, et se termine en une cavité à l'extrémité supérieure.
LACUNES. Lactune. bot. On trouve fréquemment dans le tissu cellulaire de certaines plantes, et en par-
ticulier dans celles qui vivent dans l'eau, des espaces vides plus ou moins considérables, et qu'on avait jus-
qu'à présent attribués à la rupture des cellules du tissu aréolaire. Ce sont ces espaces auxquels on donne le nom de Lacunes. Le professeur Aimé de Modène, au-
quel on doit d'excellentes observations sur l'organisa-
tion des parties élémentaires des végétaux, pense que les Lacunes ne proviennent pas du déchirement du tissu cellulaire. Ce sont, selon lui, des espaces plus ou moins réguliers, contenant de l'air. Quelquefois elles offrent sur leur paroi interne des poils d'une nature particulière, en forme de houppé ou de pinceau, qui ont été vus par Mirbel et Amici. On peut distinguer deux espèces de Lacunes: les unes ont pour orifice ex-
térieur, un des pores corticaux, et communiquent avec l'air extérieur; les autres n'ont aucune communication externe. Il est probable que ces dernières, qui existent surtout dans les plantes qui manquent de tubes poreux, sont dues au déchirement du tissu cellulaire.
LACUSTRALES ou LACUSTRES. bot. Épithète don-
née aux plantes qui croissent dans les marais, autour des lacs et des étangs.
LACTUÈRIS. bot. C'est, dans Dodoens, la variété de Chou comestible, que l'on désigne ordinairement sous le nom de Chou de Milan.
LADANUM. bot. Pline nommait ainsi une plante commune dans les champs, et qui appartient au genre Galéopside (Galéopsis Ladanum, L.). V. GALÉOPSIDE. On a réservé ce nom à une substance gommo-résineuse extraite des Cistus ladaniferus, creticus, laurifoli-
us, etc. Quant à l'extraction de cette gomme-résine, il est inutile de reproduire ce qui a été dit à l'article CISTE. V. ce mot. Le Ladanum ou Ladanum existe très-rarement à l'état de purée dans le commerce de la droguerie. On en distingue deux sortes: l'une est le Ladanum en pâtrn, qui se présente sous la forme de masses d'un brun noirâtre, poisseuses et enveloppées dans des vessies. L'autre est en morceaux roulés et
torques, plus secs, durs et cassants; c'est le *Ladanum in tortis*. Lorsque le *Ladanum* est pur, il exhale une odeur balsamique, très-agréable; sa saveur est amère et aromatique, insoluble dans l'eau, il se dissout presque en totalité dans l'alcool. Projété sur les charbons ardents, il répand une fumée blanche et d'une odeur agréable. Les pharmaciens le font entrer dans quelques-unes de leurs préparations officinales; mais la médecine a presque entièrement abandonné cette substance dont les propriétés sont d'ailleurs très-faibles.

**LADANY.** fl. Dans *Chypre* ou nommé ainsi le *Cistus creticus*, L., dont on extrait le *Ladanum*. *V.* ce mot.

**LAEGM** ou **LAEGAN.** Synonymes vulgaires de Glouton. *V.* ce mot.


**LÉLIE DOUBLE.** *Laelia anceps*, Lindl. Cette plante est herbacée; son rhizome est rampant, écaillieux; les pseudo-bulbes sont ovales, séparés, quadrangulaires, longs de deux pouces et revêtus, dans leur jeunesse, d'écaillles acuminées. Les feuilles sont ordinairement solitaires, quelquefois au nombre de deux, lancéolées, aiguës, coriaces, d'un vert très-intense, larges d'un pouce et longues de cinq. La tige naît de l'extrémité du pseudo-bulbe; elle a quinze à dix-huit pouces; elle est grêle, enveloppée, à distances, d'écaillles membraneuses, carénées, engainantes et aiguë; elle se termine par deux belles fleurs d'un rouge de lilas. Les sépales sont membraneux, lancéolés, très-ouverts, longs de deux pouces et larges de cinq lignes; les pétales sont oblongs-lancéolés, à peu près de la même longueur, mais larges de douze à treize lignes. Le labelle est en forme de capuchon, à trois lobes dont les latéraux, arrondis, réfléchis, d'un violet assez pâle extérieurement et d'un jaune veiné de pourpre à l'intérieur; le lobe intermédiaire est allongé, plan, un peu ondule, aigu, d'un pourpre foncé, avec la base blanche. Le gynostème est demi-cylindrique, adhérent par sa base avec le labelle. L'antherie est à huit loges renfermant autant de masses cylinodides, insérées deux par deux à l'extrémité de quatre candéules.

**LÉMMERGERY.** os. Synonyme de Gypaète barbua.

**LÉMIPODES** ou **LÉMIDIPODES.** *Lemnodipoda*. crêt. Nom donné par Latreille à un ordre de Crus- tacés qu'il a converti (*Règne Anim. de Cuv.*) en une section de l'ordre des Isopodes, sous le nom de *Cysti- branches*. *V.* ce mot.

**LÉMOSACE.** *Lemosancus*. ins. Coléoptères tétra- mères; genre de la famille des Rhynchophores, établi par Schoonnher, aux dépens du genre *Rhynchorhena* de Fabricius. Caractères: antennes courtes et arquées, ainsi que la masse; les deux premiers articles les plus longs, obconiques, les six suivants rétrécis et perfoliés, la masse grande et formée des quatre derniers seulement; trompe assez courte, cylindrique, forte et droite; yeux assez rapprochés, arrondis, grands et peu con- vexes; corselet bombé, tribolé à sa base, arrondi sur les côtés, profondément et largement échancre inférieurement, derrière la bouche; élytres oblongues, un peu quadrilatères, lineaires, chacune d'elles prolongée à sa base vers la suture, avec un lobe élevé au dessus de la surface du corselet, et arrondies à l'extrémité; pieds robustes, courts; jambes armées d'un crochê au bout de la surface externe. Le *Rhynchorhena plagia- tus*, Fab., est le type de ce genre; il est originaire de l'Amérique septentrionale; on lui a adjoint une autre espèce du Brésil.


**LAENNÉCIE.** *Laennecia*. L. Cassini a proposé sous ce nom, cher aux sciences médicales, un genre de la famille des Synanthéridées et de la Synégénie super- perte, L. Il a constitué le *Conza gnaphalioides* de Kunth (*Nov. Gener. et Spec. Plant. aquin.*., t. 1, p. 75, tab. 127). Les caractères que l'auteur de ce genre lui a imprimés sont empruntés à la description de Kunth et aux détails d'analyse qui accompagnent la figure de la plante; il en a même admis quelques-uns dont il a sup- posé l'existence malgré l'opinion contraire de Kunth. Ainsi, parmi ces caractères que l'on se dispensera de reproduire ici, Cassini assigne des fleurs mâles au disque des calathides, tandis que Kunth les décrit comme herma- phrodites. L'existence d'une petite signette externe est à la vérité bien exprimée dans la figure, mais l'auteur n'en a pas fait mention dans le texte. Le genre *Laennecie*, fondé seulement sur des caractères proba- bles, ne peut être admis définitivement. Son auteur le place entre les genres *Dimorphantae* et *Diplopappus*; il diffère du premier par son signette double, et du se- cond par sa calathide discaude.

**LÉTIE.** *Laelia*. L. Genre établi par Lefèvre, placé d'abord dans la famille des Tiliacées, mais porté par Kunth dans sa nouvelle famille des Bixiées. Voici les caractères de ce genre: calice coloré à quatre ou cinq sépales; corolle de cinq pétales ou nulle; étamines très- nombreuses et hypogynes, ayant leurs files libres, leurs anères elliptiques, bilobulaires, se terminant par une aile longitudinale. L'ovaire est libre, sessile, à une


LAFEE. Lactea. Poly. Genre de l'ordre des Gella-riées, dans la division des Polypiers flexibles, établi par Lamouroux, dans son exposition des genres des Polypiers, et dont les caractères sont : Polypier phyloïde, rameux, tige fénéleuse, cylindrique, cellules éparas, allongées en forme de corne au bout. Ce genre placé entre les Encrétées et les Stéolées, n'est composé qu'une seule espèce à tige un peu rameuse, creusé intérieurement et de la grosseur d'un gros crin de Cheval ; les cellules sont très-réparées, éparas, visibles à l'œil nu, plus étroites à leur origine qu'à leur extrémité libre où l'on voit une ouverture circulaire sans aucune denture ; la substance de ce Polypier est tout à fait corne et flexible, sa couleur est olivâtre. L'espèce unique a été nommée par Lamouroux Lactea cornuta, elle a été trouvée sur le banc de Terre-Neuve.

LAFOENSIE. Lajofsensia. bot. Genre de la famille des Lithariées, lecanthand Monogyne, l., établi par le professeur Vandelli, dans un opuscule publié à Coimbre, en 1788, et ayant pour titre : Flora Lusitaniae et Brasilien. Ce genre, dédié au duc de Lajofens, président de l'Académie royale de Lisbonne, ne renfermait qu'une seule espèce ; c'était un arbre peu élevé, assez commun dans les forêts vierges du Brésil, et dont, malgré l'antériorité de Vandelli, Ruiz et Pavon, dans leur Prodrome de la Flore du Pérou et du Chili (Madrid, 1794), ont fait leur genre Calyppectes. Le Lajofsensia de Vandelli, pas plus que le Calyppektus de Ruiz et Pavon, n'a trouvé grâce devant la plupart des botanistes qui n'ont pas jugé les caractères de ce genre suffisamment distincts de ceux du genre Monacharia de Linné ; mais, à son tour, ce dernier étant devenu l'objet d'un examen plus attentif, a subi sa fusion dans le genre Lagerstroemia ; de sorte que, par ces réunions successives, le genre de Vandelli était tombé dans un oubli profond, quand le docteur Pohl, en parcourant les provinces les plus reculées du Brésil, trouva l'occasion de bien étudier ce genre sur des sujets vivants, de reconnaître qu'il avait été parfaitement bien vu par Vandelli, de constater nettement ses caractères distinctifs, d'appuyer enfin sa réintégration dans la méthode, déjà effectuée par le professeur De Candolle, sous le nom primitif, et de le charger de deux espèces nouvelles, co-habitan tes des mèmes forêts brésiliennes.

LAFOENSIE A PETITI FEUILLES. Lajofsensia microphylla, Pohl, Pl. Bras., 2, 145, t. 199 ; Lajofsensia Vandeliana, De Cand.; Prodr., 2, 94. Le docteur Pohl a observé cette espèce qui lui a paru être celle décrite par Vandelli, parmi les arbres que l'on trouve dans les environs de la ville de St-Jean, capitainerie de Rio-de-Janiero; elle était en fleur au mois de février 1819. Son tronc est cylindrique, revêtu d'une écorce lisse, garni de rameaux étendus, opposés, d'un brun rougeâtre. Pourvus de feuilles décidées, coriaces, épaisse, simples, opposées en croix, distantes, élaees, presque ovales, entières, à bords un peu réfléchis, obtuses, marquées d'une nervure intermédiaire et saillante, d'un vert noirâtre et brillant en dessus, d'un jaune verdâtre et luissant en dessous ; pétiolés très-courts, demi-cylindriques, calanques, et glabres. Les fleurs, réunies en grappes axillaires et terminales, sont opposées, ouvertes, portées sur des pédoncules linéaires, arrondis, étales, glabres, longs de près d'un pouce et annelés en bourreet à l'extrémité. Les bractées sont d'un brun rougeâtre et décidées. Le périanthe est infère, décidu, simple, monophylle, inégale, plus court que la corolle, coriace, épais, lisse, d'un brun rougeâtre, droit, hémisphérique-cylindrique, divisé en dix dents ondulées, réfléchies extérieurement, et accompagnées d'un appendice jaune, acuminé en forme de queue. La corolle est simple, égale, régulière, compo- se de dix pétales étales, décidés, inermes au calice, oblongs, réflécis à la base, obtus au sommet, irrégulièrement échançrés, ondulés, velus, onguiculés. Les étamines, au nombre de vingt, ont leurs filaments très-long, dilatiformes, inermes vers le milieu du calice et dépassant de beaucoup la corolle au-dessus de laquelle ils forment une belle couronne verdâtre dont le sommet est doré par la nuance des étamines qui sont linéaires-oblongues, arquées, versiculaires, biloculaires et attachées par le milieu. L'ovaire est supère, libre, arrondi, glabre, surnuméraire d'un style qui dépasse un peu les étamines, et que termine un stigmate simple et ob- tus. Le fruit est une baie sphérique, recouverte d'une enveloppe lisse et glabre; elle est à deux loges, renfer- mant plusieurs semences ailées, oblongues-elliptiques, imbriquées dans le sens de leur longueur, au fond du fruit, sur un réceptacle plat et concave.

LAFOENSIE A FLEURS RASASSÉES. Lajofsensia densi-flora, Pohl, Pl. Bras., 2, 142, tab. 197. C'est un arbre de moyenne élévation; son tronc est droit, recouvert d'une écorce grisâtre, un peu ridé, avec les rameaux cylindriques, étales, lisses, glabres et brunâtres; les feuilles sont décidées, coriaces, simples, épaisse, opposées en croix, elliptiques, entières, un peu roulées sur les bords, terminées en une dent obtuse, planes, veinées d'un vert noirâtre et luissant en dessus, d'un jaune verdâtre, également luissant ou brillant en des- sous. Les pétiolés sont épais, renflés et longs d'une
ligne au plus. Les fleurs sont rassemblées en une grappe dense et serrée, terminale ou axillaire; chaque d'elles portée sur un pédoncule cylindrique, long d'un pouce environ, brusquement renflé au point d'insertion du calice, en bourrelet annulaire. Le calice est accompagné à sa base de deux bractées décidues, presque rondes, convexes, glabres, opposées, sessiles et d'un brun rongéâtre; il est infère, décident, simple, coloré, coriace, épais, lisse, parsemé de points jaunâtres, campanulé, divisé supérieurement en douze petites dents, presque aiguës et repliées extérieurement. La corolle est simple, à douze pétales réguliers, oblongs, rétrécis vers le point d'insertion sur le calice, obtus au sommet, irrégulièrement échancrés, ondulés et veinés, dressés ou étalés suivant la période de floraison, munis à leur base d'un ongle plat, de la longueur des dents du calice, longs d'un pouce, larges de cinq lignes, et blancs. Les étamines sont au nombre de vingt-quatre, attachées sur deux ronds vers le milieu du calice; leurs filaments ont deux pouces et trois lignes de longueur et sont terminés par des anthères fertiles, oblongues, un peu aiguës, versées, posées transversalement et s'ouvrant en deux loges dans le sens de leur longueur interne. L'ovaire est libre, presque rond; le style grêle, filiforme, de la longueur des étamines; le stigma simple et obtus. La base présente une forme presque sphérique, apiculée, glabre, se déchirant d'une manière inégale, pour laisser une libre sortie aux graines, qui sont réparties en deux loges, sur un réceptacle lamellé, qui occupe le fond de la baie.

Lafuensie repliée. Lafuensia replicata, Pohl. Pl. Bros., 2, 144, t. 198. On trouve là Lafuensie dans les forêts voisines des fleurs qui baignent au pays de Minas Geraes, principalement aux environs de Guarda Mor. Son tronc est plus élevé que celui des deux espèces précédentes; ses rameaux sont aussi plus nombreux et plus étendus, recouverts d'une écorce d'un vert chloracé, garnis de feuilles décidues, coriaces, simples, opposées ou croix, courtement pétiolées, ovales-elliptiques, entières, un peu ondulées et roulées en leurs bords. Les fleurs présentent une grappe serrée, à l'extrémité des rameaux; elles sont portées sur un pédoncule un peu plus allongé que dans les autres espèces, et toujours avec l'anneau en bourrelet, près du point d'insertion du calice.

Lafuentes. L. rotundifolia est devenu Duriena scapata. V. ce mot.

Lafuentea. foss. V. Végétaux fossiles.

Lafugus. echn. Nom donné par Guiliéri à un Échinite fossile, très déprimé, discorde et sans doute appartenant au genre Clypéaste ou au genre Seuletia. V. ces mots.

Lagar. moll. Dénomination imposée par Adanson (Voy. au Sénég., pl. 15), à une espèce de Néré dont Gmelin, dans la treizième édition de Linné, a fait son Nertia promonoriri. Cette Coquille pourrait bien n'être qu'une des nombreuses variétés du Nertia polita.

Lagarinthus. V. Genre de la famille des Asclépiadacées, institué par E. Meyer qui lui assigne pour caractères: calice à cinq divisions; co- rolle quinquénédé, subrotée, ondulée sur les bords; couronne staminal composée de cinq folioles en épauchon et simples intérieurement; anthères terminées par un appendice membranaceux; masses polliniques comprimées, pendantes, attachées sur le sommet qui est amondré, presque effilé; stigma multique et déprimé. Le fruit consiste en des follicules rendus presque toujours solitaires par avortement, grêles, lisses, à bec, un peu renflés à leur base; semences assez nombreuses et chevelues vers l'ouverture. Les Lagarinthes sont des plantes du Cap, les unes herbacées, d'autres sous-lignueuses, dressées ou ascendantes, grêles, à feuilles opposées, étroites, souvent rouleuses à leur bord, portant des fleurs réunies en ombelle interpétaloïde.


Lagécie. V. Pour Lagooëtie. V. ce mot.

Lagenaria. moll. Genre proposé par Klein (Tent. Meth. Ostrac., p. 49) pour des Coquilles du genre Bucin, principalement pour celles qui, selon lui, ont la forme d'une bouteille. On ne doit pas être étonné qu'un genre pareil n'ait été adopté de personne.

Lagenagia. Tor. Synonyme de Bourrache. V. ce mot.

Lagenaire. Lagenaria. Tor. Genre de la famille des Cucurbitacées, éreé par Seringe, dans sa monographie des Courges, pour les espèces de ce dernier.
genre dont les fleurs sont blanches et très ouvertes. Il a ajouté à l'espèce vulgaire déjà décrite dans ce dictionnaire sous le nom de Courge calabasse, plusieurs variétés obtenues par la culture et trois espèces nouvelles de l'Inde : Lagenaria villata, Lagenaria hispida et Lagenaria idolatrica, que le docteur Blume a fait connaître dans son Hydr. Flor. Javae.

LAGÉNIADE. Lagenias. not. On doit à E. Meyer, la création de ce genre qu'il a placé dans la famille des Gentianées. Il offre pour caractères : calice à cinq divisions un peu carénées sur le dos; corolle hypogyne, marcescente, à tube subampluacé, à limbe quirqué-partite; cinq étamines incluses, insérées au tube de la corolle; anthères bastées, uniglandulées au sommet et biglandulées à la base, déhiscentes longitudinalement; ovaire valvulaire, à bords repliés intérieurement, à deux lobes fixés à un placenta central, et renfermant plusieurs ovules; style filiforme; stigmate sub-orbiculé; capsule biloculaire, déhiscente par deux valves, renfermant plusieurs graines très-petites.

LAGÉNIADÉE. Lagentera. bot. V. LAGÉNOPOIRE.

LAGÉNOPOIRE. Lageniformis. not. Épitète donnée à certains fruits dont la forme se rapproche de celle d'une bouteille.

LAGÉNITE. Poly. foss. Ce nom désigne, dans les anciens oryctographes, des Alycions fossiles, qui ont effectivement quelque chose de la forme de petites bouteilles. On l’étendait aussi à des concrétions ou agglutinations arrondies, de la même figure.

LAGENIUM. not. Le genre de Mousse, établi sous ce nom par Bridel, dans la famille des Bryacées, est le même que le genre Pokia de Hedwig.

LAGÉNOCARPE. Lagenocarpus. not. Le genre établi, sous ce nom, par Née Von Esenbeck, dans la famille des Cypéracées, a été reconnu ne point différer essentiellement du genre Beckquercia, et lui en a conséquence été réuni. Alors, ce nom générique devenant sans destination, Klotstch l’a appliqué à un groupe de la famille des Éricacées, qui lui a présenté les caractères suivants : calice quadrifide; corolle hypogyne, petite, urécaloata subglobuleuse, à limbe courtement quadrifide, dressé ou convivé; huit étamines insérées sous un disque hypogyne, à filaments sondés, à anthères réunies latéralement, et dont les lobes sont déhiscentes par un trou latéral du sommet; ovaire en forme de bouteille, uniloculaire, à un seul ovule pendant au placenta parietal; style court; stigmate grand, peltato-zygomforme. Ce genre se compose de plantes ligneuses, ayant l'aspect des bruyères; les feuilles sont par verticilles de trois, courtes et dressées; les fleurs sont petites, solitaires au sommet des rameaux ou sessiles dans les aisselles des feuilles. Elles sont originaires du cap de Bonne-Espérance.

LAGÉNOPOIRE. Lagenophora; not. Genre de la famille des Synanthérées, Corymbifères de Jussieu, proposé par H. Cassini à Bull. de la Société Philom., décembre 1816) sous le nom de Lagenifera, qu'il a changé depuis en celui de Lagenophora. Voici ses principaux caractères : involucre irrégulier, dont les folioles sont un peu inégales, disposées sur deux rangs, oblongues, aiguës, appliquées et coriaces dans leur partie inférieure, étalées, membranueuses et colorées à leur sommet; réceptacle plan et dépourvu de paille; calathide radiée; fleurons du centre en petit nombre, réguliers et mâles; fleurons de la circonférence sur un seul rang, en lanettes et femelles; ovaires de la circonférence très-grands, comprimés des deux côtés, obovales, prolongés en un col court, terminés par un bourrelet sans aigrette. Ce dernier caractère, qui donne aux fruits l'apparence de petites bouteilles à gouttes, et qui a fait imaginer le nom générique, est un de ceux qui distinguent le Lagenophora du Bellis, de l'Aster et du Calendula. Cassini le place dans la tribu des Astérées, non loin du Bellis. Il se compose des deux espèces suivantes : 1° Lagenophora Commersoni ou Calendula Sagittaliaca, Willd. Cette petite espèce a été découverte au détroit de Madagascar par Commenon qui lui donnait, dans ses manuscrits, le nom d'Aster sudécamalis. Du Petit-Thomars l'a retrouvée dans l'île de Tristan d'Acunha, et l'a nommée Calendula pendula. 2° Lagenophora Billardieri, plante recueillie à la terre de Van-Diemen par Labillardière qui l'a décrite (Nov.-Holland. Pl. spec.) sous le nom de Bellis stipilata.

LAGÉNULE. Lagenula. mfl. Monfort a proposé de former ce genre (Conchyli. Syst., t. 1, p. 511) pour un petit corps fort singulier, figuré depuis longtemps dans le bel ouvrage de Soldani (Test. microsc., t. 129, v. 248). Il ressemble à un petit œuf supporté par un pied composé de plusieurs petits calices ajustés les uns aux autres. Il est fort douceux que ce corps, qui se trouve dans les sables de la mer Adriatique, doive être conservé parmi les Mollusques. Néanmoins Monfort le caractérise de la manière suivante : coquille libre, univalve, cloisonnée, droite, intersecctée, pyriforme; sommet aigu; base aplatie; bouche ronde; cloisons inégales, unies; siphon inconnu. La seule espèce de ce genre est la Lagénule fleurie, Lagenula floescenta, Montf.

LAGÉNULE. Lagenula. inf. Genre de la famille des Cryptonouadines, suivant le système de classification d'Ehrenberg. V. INFÉROS.

LAGÉNULE. Lagenula. sfl. Genre de la Tétrandrie Monogynie, L., établi par Loureiro (Flor. Cochinc., éd. Wild., p. 5) qui l'a ainsi caractérisé : calice infère, persistant, à quatre folioles ovales, oblongues, réfléchies; corolle nulle; nectaire à quatre lobes charnus, dressés et convivé; quatre étamines dont les filets sont subulés et les antheres ovées, incombantes; ovaire caché par le nectaire, surmonté d'un style épaïs, plus court que les étamines, et d'un stigmate simple; baie petite, en forme de bouteille dont le col est resserré, biloculaire et disperme. Ce genre présente quelque affinité, selon Willdenow, avec le Sirium de Linné; il s'en éloigne cependant par son ovaire supère, tandis qu'il est infère dans le Sirium myrifoliolum qui, d'ailleurs, a été réuni au Santalium.
Lagerstrœmie. Lagerstrœmia. L. genr. de la famille des Salicariées et de la Polyandrique Monogynie, qui présente les caractères essentiels suivants : calice campanulé à six divisions; corolle composée de six pétales ovaux et pourvus d'un onglet filiforme; étamines nombreuses, dont six extérieures plus longues, à anthères d'or; fruit capellaire à six loges polyspermes. Les Lagerstrœmies sont des arbisseaux à feuilles simples, ayant la forme de celles du Grenadier; les inférieures sont opposées; les supérieures alternes, et dans leurs aisselles s'élèvent des péduncules portant plusieurs fleurs disposées en panicules. Quatre et probablement cinq espèces sont jusqu'à ce jour, dont ce qui compose le genre Lagerstrœmie, institué par Linné et dédié à la mémoire de l'un des plus ardents protecteurs de l'Histoire naturelle, Lagerstrœm, directeur de la compagnie des Indies de Suède. Toutes ces espèces sont originaires de l'Inde, de la Chine, de la Cochinchine ou du Japon; la première est toujours fort recherchée par les Orientaux, les plus soigneux d'entre tous les peuples, dit-on, pour la décoration et l'ornement des jardins. La Lagerstrœmie des Indes est aussi la seule qu'admet dans ce genre l'immortel auteur du Système sexuel. Transportée en Europe vers 1759, elle est encore aujourd'hui assez peu répandue dans les serres des amateurs; on ne peut attribuer cet abandon qu'à la difficulté d'obtenir de cette plante les magnifiques panicules qui couronnent sa tige, lorsqu'on a le bonheur de la faire fleurir. On n'y parvient que dans les années les plus chaudes; et, quoiqu'alors ses bouquets soient abondamment garnis, on ne se croit pas assez dédommagé d'être si longtemps privé de ses fleurs, car elles sont réellement superbes.

Lagerstrœmie des Indes. Lagerstrœmia indica, L.; Tsjhinind, Rumph, Amb. Herb., 7, p. 61, tab. 28. C'est un grand arbrisseau dont les nombreux rejets s'élevant des racines, forment un buisson épais et touffu. Lorsque sa croissance a été gênée de manière à ne laisser croître qu'une seule tige, celle-ci, au collet, est susceptible d'acquérir un diamètre de cinq à six centimètres et plus, et de s'élever à la hauteur de quatre à cinq mètres. Ses rameaux sont rougeâtres, légèrement anguleux, aîlés dans leur jeunesse; ils sont garnis de feuilles sessiles, les plus souvent opposées, ovales, aiguës à leur sommet, un peu coriaces, très-glabres, luisantes et d'un vert foncé en dessus. Ses fleurs sont pédiculées, grandes, d'un rouge éclatant, et disposées en une panicule terminale, dont les ramifications inférieures sortent des aisselles des feuilles supérieures. Chacune de ces fleurs est composée, 5* d'un calice monophylle, campanulé, à six divisions beaucoup plus courtes que les pétales; 5° d'une corolle de six pétales ovaux ou presque arrondis, un peu en cœur à leur base, ondulés et même crépus en leurs bords, portés sur un long onglet, et insérés entre les divisions du calice; 5° d'un grand nombre d'étamines, dont six plus grandes que les autres, à filaments plus épais, interposés également entre les filaments plus courts, et les partageant en six fileaux; 4° d'un ovaire supérieur, enveloppé dans le calice, surmonté d'un style filiforme, et terminé par un stigmate tronqué. Le fruit est une capsule à six valves et à six loges polyspermes.

Dans nos climats, cette plante exige impérieusement l'orangerie où elle doit même passer la majeure partie de l'été; ce n'est pas qu'elle soit délicate, puisqu'on la voit en espalier au Jardin des Plantes à Paris, abritée seulement par un simple paillage; mais, sans le se-cours d'une assez forte et constante élévation de température, elle serait réduite à la condition de ces tristes végétaux dont la floraison n'est jamais pour nous la récompense des soins ordinaires. Les fleurs commencent ordinairement à paraître vers le mois d'août; elles tiennent longtemps et se succèdent sans interruption jusqu'à la fin d'octobre; elles font, dans la serre ou dans l'orangerie, l'effet le plus délicieux, et si cet ar-bruste pouvait être planté dans nos jardins à côté des Lilas, il éclairerait bientôt la splendeur de ces thyrses majestueux.

La facilité d'obtenir de nouveaux pieds par les rejets enracinés, a dispensé sans doute de tenter d'autres moyens de multiplication; en effet, il suffit d'un seul pied de ce charmant végétal, pour se trouver, après quelques années, dans la position d'en pouvoir toutes les collections du voisinage. Il pousse non-seu-lement du collet, mais encore de toutes les racines, une infinité de jets que l'on est même forcé de retraîner, car ils nuisent à l'accroissement et à la vigueur de la tige principale. On fait reprendre ces rejets, après les avoir détachés au printemps, en les mettant dans des pots qu'on place ensuite sur une couche chaude ou sous un châssis ombragé; deux mois suffisent pour assu-rer la reprise et pouvoir placer les nouvelles plantes à l'orangerie. La terre doit être substantielle et les arro-sements bien mélangés, surtout en hiver, saison pendant laquelle l'arbrisseau se dépouille de ses feuilles, qui ne repaissent au printemps qu'assez tard. On ne peut guère espérer de floraison sur les tiges qui n'ont point atteint leur quatrième année.

Les Lagerstrœmias glabrê (Lagerstrœmia regina, Roxb.) et velle (Lagerstrœmia hisuta, Willd.), réunies antérieurement en un genre particulier, sous le nom d'Adambe, Adambea, genre qui a été établi par Van Hèèede dans son Horus Indicus Malabaricus, où elles ont été figurées pour la première fois; la La-gerstrœmie de Munchausen (Lagerstrœmia Mun-chausia), qui formait aussi à elle seule un genre de Linœ, sous le nom de Munchausia speciosa, avant que Lamarrck l'eût réunie à celui-ci; et enfin la Lager-strœmie à petites fleurs, qui n'est bien connue que depuis 1816, sont sans contredit toutes plantes à envier par les véritables amateurs; mais il est à craindre que de longtemps encore, ces objets de leurs désirs ne leur soient accordés, à moins que l'art ne parvienne à ame-ner ces charmants végétaux à une acclimatation moins pénible.
LAGET. *Logetta* b. G. Genre de la famille des Thy- 
métées et de l'Octandrie Monogyne, L., établi par Jus-
sieu et très-voisin des *Daphne* dont il diffère par les 
caractères suivants : calice tubuleux, épaïs, coriace, 
retrécì vers sa gorge où il présente quatre glandes; 
limbe à quatre divisions; huit étamines presque ses-
siles, attachées au tube du calice et incluses; ovaire 
surmonté d'un style et d'un stigmate simple. Le fruit 
est globuleux, pisiforme, velu en dehors, monospérm 
recouvert par la base du calice qui est persistante.

LAGET BOIS-DENTELLE. *Logetta litorinaria*, Lamk., 
Illustr., t. 289. Cette espèce, qui a été réunie au genre 
Daphné par Swartz, sous le nom de *Daphne Logetta*, 
est un arbrisseau de douze à quinze pieds d'élévation, 
tâge rameuse, portant des feuilles alternes, ovaïes, 
allongées, aiguës, glabres sur leurs deux faces, longues 
e d'environ trois pouces. Les fleurs forment des grappes 
opondures rameuses et terminales. Il croît communé-
nement sur les montagnes à Saint-Domingue et à la 
Jamaïque. Le nom de Bois-dentelle, sous lequel cet ar-
brisseau est communément désigné, vient de l'organi-
sation particulière de son écorce. Lorsqu'on enlève la 
partie externe, composée de l'épiderme et de l'enveloppe 
herbacée, on trouve les couches corticales formées d'un 
grand nombre de feuilles superposées, qui se composent 
de fibres entrelacées et anastomosées ensemble, de ma-
nière à former un réseau ou une sorte de tissu qu'on a 
comparé à celle d'une dentelle. Ce tissu offre assez de 
solidité pour qu'on puisse en faire, dans le pays, des 
ornements de toilette, des feutres, des garnitures, etc.


LAGGION ou SCUEGGIO. PUIS. Synonyme de Labre 
dans le golfe de Gênes.

LAGIDIER. *Logidium*. MAM. Le docteur Meyer a 
publié, dans les Mémoires de l'Académie de Bonn, le 
résultat de ses recherches zoologiques, pendant un 
voyage de circumnavigation; et il y établit, sous le nom de 
*Logidium*, un genre nouveau de la petite famille des 
Chinchilliens, lequel ne présente rien de bien parti-
culier, quant à la disposition de l'appareil dentaire; les 
pattes de devant ont quatre doigts et celles de derrière 
trois, avec le rudiment d'un quatrième du côté externe. 
Ce genre ne renferme qu'une seule espèce que l'auteur 
'a nommée *Logidium Peruanum*.

LAGOCÉPHALE. PUIS. Espèce du genre Gobie. *V*., ce 
mot.

LAGOCHEIL. *Logochilus*. b. G. Genre de la famille des 
Labiés, institué par Bunge qui lui assigne pour carac-
tères : calice tubuloso-canaliculé, presque à cinq 
nervures, avec l'orifice égal ou oblique, à cinq dents 
presque égales, ou seulement les superficielles un peu 
plus longues, avec le sommet subépineux; tube de la 
corolle subexserte, annelé intérieurement, son limbe à 
deux lèvres, dont la superfi cielle oblongue, bifide à 
L'extrémité, l'inferieure à trois lobes : les latéraux 
cours, dressé, aiguës, l'intermédiaire égal; quatre 
étales ascendantes, les inférieures les plus longues; 
leurs filaments édentés; anthères rapprochées par paire, 
thèques parallèles ou divergentes, ciliées sur les bords; 
style bifide au sommet, à lobes presque égaux, subulés, 
leur extrémité tenant lieu de stigmate; akène sec, 
triangulaires, tronqués au sommet, avec leurs angles 
aigus.

LAGOCHEILE REMARQUABLE. *Logochilus insignis*, 
Bunge; *Tonomolofia insignis*, Belang. C'est une plante 
herbacée, très-glabre, rigide, dont la souche allongée 
dressée, produit une multitude de rameaux grêles, 
triangulaires et en quelque sorte articulées; de chaque 
articulation s'éleve un végétal composé d'une inflores-
tence lobée, à lobes sphériques; les fleurs sont axilí-
naires dans les verticilles et accompagnées de bractées 
subulées. On la trouve aux Indes.

LAGOCÉIE. *Logacée*. b. G. Genre de la famille des 
Ombellifères, et de la Pentandrie Monogyne, étabi 
par Linné, et ainsi caractérisé : calice à cinq décou-
pures multifides et capillaires; cinq pétales bicour-
se et plus courts que le calice; cinq étamines de la 
longueur de la corolle; ovaire inférieur surmonté d'un 
seul style et d'un stigmate simple; akène unique cou-
ronné par les découpures calicinales; ombelle simple; 
involution général formé de huit à neuf rayons pecti-
nés, pinnatifides et réfléchis; involucres partiels à 
quatre folioles capillacées, ciliées et enveloppant les 
petites fleurs. L'unité d'ovaire, de style et de stigmate 
est une structure tellement exceptionnelle à celle qui 
caractérise les Ombellifères, que Nussieu n'a placé le 
genre *Logaca* qu'à la fin de cette famille. Il serait 
intéressant de rechercher les causes physiologiques 
qui altèrent ainsi, dans ce genre, la similitude de la 
famille, ou, en d'autres termes, de s'assurer si le *Loga-
cée* a un seul fruit par l'effet d'un aortement ou d'une 
soudure naturelle.

LAGOCÉIE CUMINOIDÉE. *Logacæa cuminoides*, L. C'est 
an assez jolie plante herbacée, dont les feuilles sont 
pinnées, glabres et pétiolées. Les fleurs sont disposées 
on ombelle pédunculée, solitaire et formant une tête 
abondamment value et munie à sa base d'un involucre 
rayonné très-remarquable. Elle croît dans les îles de 
Yermolofia et dans l'Orient. On la cultive au Jardin 
des Plantes de Paris.

LAGOMYDE. *Lagomys*. MAM. Pallas à le premier dis-
tingré des Lièvres proprement dits, les trois petits ani-
maux qui constituent ce genre, et il en avait formé 
(Gilves, p. 28), sous le nom de *Lepores ecuatali*, une 
section à part, dont Cuvier a fait depuis, avec raison, 
un genre sous le nom de *Lagomys*. Leurs principaux 
caractères sont d'avoir les oreilles petites, les jambes à 
peu près égales, le trou sous-orbitaire simple, les clâ-
viciules presque complètes, et la queue nuile. Le sillo-
on de leurs grandes incisives supérieures est beaucoup 
plus prononcé encore que chez les Lièvres, de sorte 
que chacune d'elles paraît double. Les molaires, comme 
Fr. Cuvier l'a constaté, ne sont qu'au nombre de cinq 
de chaque côté, à chaque mâchoire, la dent postérieure 
des Lièvres venant à manquer. Enfin la dernière mo-
naire inférieure n'a sa couronne formée qu'au une 
surface elliptique, sans aucun sillo, et les membres 
sont plus courts que chez les Lièvres. Tous les Lago-
mydés ont été trouvés en Sibérie.

LAGONÈRE SULAC. *Lagomys pusillus*, Desm.; *Le-
pus pusillus*, Pall., G., pag. 51. Sa taille est de six 
pouces neuf lignes; son pelage, très-doux, très-fourni,
très-long, est mélange de brun et de gris, avec l'extrémité des pieds d'un jaunâtre pâle, le dessous du corps d'un bloné sale, et la gorge, les lèvres et le nez tout à fait blancs. Les oreilles à peu près triangulaires sont bordées de blanc. Ce petit animal vit solitaire et si retiré qu'on le prend très-difficilement, et qu'il est même très-rare de le voir, malgré les cris aigus qu'il fait entendre au couche et au lever du soleil, et qui décèlent ainsi sa présence. Il habite le plus souvent la lisière des bois, et se nourrit particulièremen
t des feuilles et de l'écorce du Citrus supinus, du Robinia frutescens et du Cerasus pumila, ainsi que du Pommier sauvage.

LAGOMYDE PIKA. Lagomys alpinus, Desm.; Lepus alpinus, Pall., Glir., p. 45. Il est en général d'un roux jaunâtre, avec quelques longs poils noirs; le dessus du corps est d'un fauve pâle, le tour de la bouche cendré, le dessous des pieds brun, et les oreilles rondes et de couleur brune. Sa longueur est de neuf pouces sept lignes. Cette espèce, très-commune et très-conue des chasseurs de Sélière, n'avait échappé aux recherches des naturalistes avant Pallus que parce qu'elle habite les montagnes les plus escarpées et les rochers les plus inaccessibles, choisissant surtout des lieux boisés, humides, où elle trouve en abondance de l'herbe. Ces animaux vivent soit dans des terriers qu'ils se creusent, soit dans les fentes des rochers, soit même dans des troncs d'arbres. Ils vivent tantôt deux ou plusieurs ensemble, tantôt, au contraire, seuls. Vers le milieu du mois d'août, ils préparent et font sécher avec grand soin, pour leur provision d'hiver, de l'herbe et des feuilles qu'ils entassent ensuite, et mettent à l'abri, soit sous des rochers, soit dans des troncs d'arbres. Ils se réunissent ordinairement plusieurs pour ce travail, et proportionnent la quantité de leurs provisions au nombre des individus qui doivent s'en nourrir. Les tas qu'ils forment ainsi ont souvent la hauteur d'un homme, et un diamètre de plus de huit pieds. Cet instinct admirable, ce soin de l'avenir ont rendu ces petits animaux célèbres dans toutes les contrées qu'ils habitent. Au reste, il arrive souvent que leur travail presque incroyable, et la peine immense qu'ils se sont donnée pour la préparation et le transport d'une aussi grande quantité d'herbagès, soit tant à fait perdus pour eux; car ces amas sont, à cause de leur hauteur, très-fréquemment découverts par les chasseurs qui vont à la recherche de la Zibeline, et fourmillent alors à la nourriture de leurs chevaux.

LAGOMYDE OGOANA. Lagomys Ogotana, Desm.; Le
pus Ogotana, Pall., Gl., p. 59. Il est généralement d'un gris pâle, avec les pieds jaunâtres et le dessous du corps blanc. Les oreilles sont ovales; on remarque à leur base quelques poils blancs. Cette espèce, un peu plus grande que le Sulgan, se trouve particulièrement au delà du lac Baikal, dans la Mongolie et dans les montagnes pierreuses de la Sélange. Elle sort rarement pendant le jour. Son cri est un sifflement très-aigu, qui se distingue très-facilement de celui du Pika et de celui du Sulgan. Elle se nourrit d'herbages d'Aubépine et de Bourgeoise, mais surtout de diverses plantes qui croissent dans les sables, et d'une espèce de Véro-

LAGONYS fossiles. Cuvier (Oss. Foss., t. IV) a décrit divers ossements fossiles de Lagomydes, trouvés dans les brèches osseu
ses de Corse et de Sardaigne. On a trouvé dans les premières un crâne ressemblant beaucoup à celui du Pika; cependant l'orbite du Lagomyde fossile est plus grand et le crochet de la base antérieure de l'arcade zygoma
tique plus saillant. Dans celles de Sardaigne on a trouvé des dents et des portions de mâchoire annonc
ant une espèce plus grande que l'Ogoton, mais un peu moindre que le Pika et le Lagomyde fossile de Corse. Il était naturel de soupçonner qu'elle ne différait pas de cette dernière ensevelie dans une ile voisine; mais il n'en est rien. Les parties supérieures de la tête ne sont pas semblables, non plus que le trou sous-Orbitaire; et l'arcade zygomatique n'est pas inclinée de même. Croizet et Jobert citent des vestiges fossiles de La
gomydes qu'ils ont observés dans les sables d'eau douce, les argiles et le calcaire, regardés par eux comme ayant été recouverts par les premières coulées basaltiques, en Alvergne.

On avait encore placé parmi les Lièvres les Rougiers dont on a depuis formé le genre Lagonyys, et quel
ques animaux encore peu connus, qui doivent être rap
portés à des genres bien différents. Tels sont le Cuy, petit animal du Chili, de la taille d'un petit lit, à quene presque nulle, qui aurait bien les dents des Lièvres, mais qui n'a que quatre doigts aux pieds de
devant, et qui en, au contraire, cinq à ceux de derrière; le Pampa, qui est un véritable Choronymye; et le Vis
cache, Quadrupède fort répandu dans l'Amérique méridi
ionale, et qui n'a, comme le Pampa, que quatre doigts en avant et trois en arrière (V. Viscahae). Enfin Pléc
lymus du Cap a reçu le nom de Lièvre sauteur, et l'Alagagala celui de Lièvre volant. Le Lièvre des Indes paraît être le Gerbo (F.), pour tous ces mots, Gerboise), et le Lapin d'Arôen est le Kangaroo Filandre. (F. Kang
guroo.)

LAGONYS, gêol. V. LAYON.

LAGONDUR. Rot. Rumph (Herb. Amb., vol. 4, p. 48
et 50) a désigné sous le nom générique de Lagondur, tiré du mot malais Lagudi, deux plantes des Indes-Ori
entales que Linné et Burmann ont rapportées au genre Fiber. Le Lagundium vulgare et le Lagondi
um littoreum de Rumph, appartiennent, selon Linné, l'un au Vitez trifolium, qui a pour synonyme le Cara Nosi de Rhéde (Hort. Malab., deuxième partie, p. 15, f. 11), l'autre au Vitez Negyudo, qui est le Ben Nosi de Rhéde (loc. cit., p. 15, f. 12). Lamarck (Encycl. Méth.) a prouvé depuis que le Cara Nosi et le Ben
Nosi de Rhéede ne sont que des variétés de la même plante, et cette opinion a été partagée récemment par Hamilton (Transact. of Linn. Soc., t. xiv, p. 186). Il a réuni le *Fizex Negundo* de Linné au *Fizex trifolia*, dont le Lagodontum vulgar de Rumph est un synonyme, et il a établi le *Fizex paniculata*, auquel il a rapporté le *Lagodontum littoreum*. V. Vitéx.

LAGONI. s. o. Plusieurs localités célèbres, des environs de Volterra, de Sienne et de Toscanne, présentent un phénomène géologique remarquable, que l'on désigne, dans le pays, sous le nom particulier de Lagoni. On voit des vases très-changés, blanchâtres et souvent unie avec beaucoup de force et de bruit, du sein des amas plus ou moins considérables d'eaux noires et bourbeuses; quelquefois, mais rarement, les vases sortent immédiatement des fentes des rochers, qui sont alors peu éloignés des amas vaseux; tout port est à faire croire que les vases qui, en traversant l'eau, la font paraître en chélone, sont produites par une cause qui s'étend profondément dans le sein de la terre, et dont le foyer est placé dans des couches au moins inférieures aux terrains secondaires; cette cause, sans doute analogique à celle qui produit les volcans, n'a que peut-être que parce que la chaleur souterraine ne s'élève pas assez pour fondre les substances minérales et les rejeter en dehors à l'état liquide. L'analyse des eaux provenant des vases condensées, a fait reconnaître dans celles-ci la présence de sulfates de Fer, de Chaux, de Magnésie, d'Ammoniaque, et notamment celle de l'acide boric d'ammoniaque, que les terrains dont paraissent sortir les vases ne contiennent pas tous les éléments de ces substances. Ces terrains sont principalement composés d'une sorte de Psammitite calcé, connu sous le nom de Magneno, de Calcaire compacte brun, coupé par des lits alterant de Silex coru et d'Argile schisteuse, qui ne paraissent renfermer aucun vestiges de corps organisés. Suivant Alex. Bougnari qui a visité quelques Lagoni de la Toscanne, l'eau et l'humidité qui se rencontraient dans les mêmes lieux, est plutôt le résultat de la condensation des vapeurs sorties du sein de la terre, qu'elle n'est une des causes du phénomène. Le même observateur a fait remarquer que les parois des fissures, par lesquelles les vases se dégagent, sont corrodées et altérées, de manière à donner l'idée de la formation des pierres réfractières des environs de Florence. Il paraît aussi que contre l'assertion contraire de Patrin, les Lagoni ne sont pas dans des terrains volcaniques, ni anciens ni modernes; non loin des lieux où on les rencontre, on voit en même temps des amas boueux, plus ou moins considérables, qui font remarquer l'existence du même phénomène à une époque très ancienne.

LAGONYCHIER. Lagonychiun. s. o. Genre de la famille des Légunineuses et de la Décandrie Monogyrie, L., proposé par Marschall de Bieberstein (Fl. Taurico-Caucas. Suppl. 388) et adopté par de Candolle (Prod. Syst. Fégel. 2, p. 418) avec les caractères suivants: fleurs hermaphrodites, avortées pour la plupart; calice à cinq dents; pétales libres; dix étamines hypogynes; à fleurs non soudées et à anhères dépourvues de glandes; style tendu au sommet; légume stépité, indéhiscent, ové-cylindracé, presque didyme, rempli de pulpe, un peu courbé, obtus, uni et ne pouvant se diviser en aucune manière. Ce genre a été réuni par Kunti, avec le Proseris. Son fruit ayant beaucoup de ressemblance avec celui de l'Acacia Farnesiana, Siever le regarde comme congnère de celui-ci. Une seule espèce le constitue; elle a été nommée Lagonychiun Stéphanoteca, et elle croît dans les plaines arides, entre le Caucase et la mer Caspienne. Miehau la trouvée aussi en Perse, entre Mousul et Bagdad.

LAGOPÈDE. Lagopus. o. s. Espèce du genre Tétris, dont Vieillot a fait le type d'un genre particulier, avec les caractères suivants: boe ouvert de plumes à sa base, convexe en dessus, un peu comprimé, un peu obtus, courbé vers le bout; mandibule inférieure presque trigone à l'origine; sourcils nus; tarses et doigts vétus; pouce ne portant à terre que sur l'ongle; queue courte et rectiligne. Ainsi les Lagopèdes ne différaient des Tétris qu'en ce que les doigts de ceux-ci sont nus; ce qui ne paraît pas suffisant pour effectuer la séparation. V. Tétris.

LAGOPITALMUS. o. t. L'un des synonymes de Béone. V. ce mot.


LAGOPODE. Lagopodulus. o. t. On désigne ainsi quelques organes recouverts d'un duvet aussi abondant que celui qui garnit les pattes du Lièvre.

LAGOPSIS. Lagopsis. o. t. Le genre établi sous ce nom, par Bunge, dans la famille des Labiées, n'a point été adopté par les botanistes, mais le nom a été appliqué par Endlicher à une section des Marrubes. V. ce mot.

LAGOPUS. o. s. V. Lagopède.

LAGOPUS. o. t. Ce qui signifie Pied de Lièvre. Nom scientifique d'un Planteau, donné par les anciens botanistes à plusieurs autres plantes, telles qu'un Lotier, l'Anthyllide vulnérable, le Trèfle des champs et le Gna phosphate dioique. Cette dernière plante est le *Lagopurus* (Blé de Lièvre) d'Hispoere.

LAGOPYRUM. o. t. L'un des synonymes du Gnaphalium dioicum. V. Gnaphale.

LAGOSÉRIE. Lagoseris. o. t. Genre de la famille des Synanthères, Chicharros de Jussieu, et de la Syn-génésie égale, L., établi par Marschall de Bieberstein (Centur. Plant. var. Ross.) et caractérisé, dans le troisième volume de sa *Flora Taurico-Caucasica*, d'une manière assez brève que la suivante: réceptacle couvert de paillelettes capillaires; involucré cuit d'un calicule; aigrette poivrée, sessile. L'auteur de ce genre l'a composé du Cregis Nemaenusis de Gouan et de l'Horacium purpurvum de Willdewon. Ces deux plantes, d'après l'opinion de Cassini, forment deux genres distincts quoique très-rapprochés; dans l'un, les fruits sont uniformes, aigrettés et non allés; dans l'autre, les fruits marginaux sont dépourvus d'aigrettes, munis d'ailes longitudinales, et ne ressemblent point aux fruits du centre qui sont aigrettés. En conséquence,
et avant qu'il eût connaissance de l'établissement du
Lagoseris de Marschall, il en avait formé deux genres : 
un, Pterolecan, pour le Crepis Nemansensis, et
l'autre, Intybellia, pour l'Hieracium purpurinum.
V. Pterothèque et Intybellia.
LAGOSTOME. Lagostomes. ins. Coléoptères tétra-
mères; genre de la famille des Rhynchophorènes, institué
par Schoonherr, pour une dizaine d'insectes nouveaux,
apportés l'un du Japon, et les autres de Java. Carac-
tères : antennes assez courtes, mais fortes, insérées
vers le milieu de la trompe, courtes, garnies de quel-
quels poils rigides, disposées de douze articles dont le
premier allongé, épaiss, les deuxièmes et troisièmes les
plus longs, obconiques, les cinq suivants turbins, enfin
les quatre derniers formant la massue qui est ovale;
trompe guère plus longue que la tête, épaissi, un peu
anguleuse, séparée du front par une striscie transverse,
assez profonde de même que la fossette qui, de chaque
côté, se fait remarquer au bas de l'œil, avec une échan-
erure profonde et triangulaire à l'extrême; yeux la-
téraux, arrondis et saillants; corselet plus étroit anté-
rièrement, bisinué à sa base, avec les côtés presque
droits, un peu obliques; écailles oblongues-ovales, ar-
rondies de chaque côté, vers le milieu, avec les épaules
presque réunies, obliquement anguleuses; pieds robustes,
subégaux; cuisses un peu renflées; jambes anté-
rières courbées, les autres droites, et toutes armées
d' un petit crochet.
LAGOSTOMUS. Mamm. Genre formé par Brooks, pour
un Quadrupède qu'il a figuré dans le tome xvi des
Transactions de la Société Linééenne de Londres, que
Cuvier a cru reconnaître pour être l'analogue de la
Viscache, Callotony Viscacia, Geoff., St-Hil. et d'Orb.,
et qui a paru à d'autres naturalistes ne pas différer de
la Gerboise géante, Dipus maximus, Desm. V. Cal-
londe et Gerboise. Depuis, Lepus a été à même d'étudier mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, la Vis-
cache dans un individu vraisemblablement bien com-
plet que lui a procuré le préparateur Cannivet, lequel
l'avait reçu de Buenos-Ayres, et il assure que le genre
Lagostomus, proposé par Brooks, doit être conservé;
qu'il est le représentant, dans les pampas de l'Amérique,
des Gerboises de l'Asie et de l'Afrique, en faisant le
passage des Dipus aux Lepus et aux Cacia, tandis que
les deux espèces de Chinchilla constituent le vérita-
ble genre Callotony.
D'après cet arrangement, le genre Lagostomus res-
terait caractérisé de la manière suivante, d'après Brooks :
quatre incisives très-longues, accolées, triangulaires,
lisses en devant, épaisses, taillées en biseau égal, les inférieures un peu plus courtes que les supé-
rieures; seize molaires obliques, à couronne en lame simple; tête courte, bombée, à front très élevé,
à nez obtus, à narines en fentes étroites et en demi-
cercle; soies longues, rigides, partant toutes du même
point, et formant faisceau à leur base; jowes très-ren-
flées; oreilles médio-écrues, nues en dedans, poilues en
dehors, triangulaires, dalotées à leur base qui est bordée
en arrière par un renflement; membres antérieurs
courts, grèles, à face palmaire nue, terminés par quatre
doigts peu égaux; l'intéme et l'externe un peu plus
courts que les deux médiens; ongles courts, rudes, re-
couverts de poils mous à leur racine; membres posté-
rières robustes, du double plus longs que les antérieurs,
ataras longs, dédaigné à l'articulation et à la nais-
sance des doigts; ceux-ci au nombre de trois, le moyen
plus long que les latéraux; les ongles s'insérant au mi-
lieu de la phalange onguéale; ils sont énergiquement
puissants, surtout celui du milieu qui est très-long;
Ils sont dits, d'ailleurs, concaves en dessous, convexes
en dessus, le médian est recouvert par une brosse de
poils très-rudes, très-arrondis, égaux.
LAGOTHRICE. Lagothrix. Mamm. Genre de Quadrupè-
manes établi par Geoffroy Saint-Hilaire (Annales du
Muséum, t. xix) dans la division des Singes Platyrhi-
nins ou Sapajous. Ce genre se distingue des Atèles
et des Éridiodes par ses membres beaucoup moins ronds,
et surtout par ses mains antérieures pentadactyles, comme
chez les狐vumeurs et les Sajous: c'est à ces derniers
qu'il ressemble par ses proportions. Les doigts sont de
longueur moyenne, et le second d'entre eux, ou l'indi-
cateur, est même court. Les ongles des mains anté-
rieures sont un peu comprimés, même ceux des pouces,
et ils tiennent ainsi le milieu, par leurs formes, entre
ces des Atèles et des Éridiodes; ceux des mains posté-
rieures sont, à l'exception de ceux des pouces, plus
compromis encore, et ressemblent davantage à ceux
deux des Éridiodes: ce qui est surtout apparent à l'égard
des trois derniers doigts. La tête des Lagothrices, qui
est arrondie, et surtout leurs poils doux au toucher,
très-fin et presque aussi laineux que ceux des Éridiodes,
les rapprochent encore de ces derniers; mais leurs in-
cisives et leurs narines sont comme chez les Atèles.
Leur angle facial est de 55°, et leurs oreilles très-pe-
tites. Quant aux conditions organiques que présente
le clitoris, Geoffroy n'a pu rien savoir à leur égard, à
cause de l'état des pelletedes qu'il a examinées, et du
défaut absolu de renseignements dans les ouvrages
des voyageurs.
C'est à Humboldt qu'est due la découverte de ce genre
encore peu connu, soit dans son organisation, soit
dans ses moeurs. Humboldt dit seulement que les Lago-
thriches vivent par bandes nombreuses, qu'ils paraie-
sent d'un naturel très-doux, et qu'ils se tiennent le
plus souvent sur leurs pieds de derrière. Spix, qui de-
puis a retrouvé ce genre au Brésil, et qui l'a décrit sous
le nom de Gastrinurus, ajoute que le son de leur voix
ressemble à un cloquement, et qu'ils sont très-gour-
mards. C'est à cette dernière remarque que se rapporte
le nom de Gastrinurus, que l'on n'a pas adopté. Geoff-
roy a préféré à tous égards celui de Lagothrix, qui
est à la fois le plus ancien et le plus convenable, et qui,
malgré une assertion tout à fait erronée de plusieurs
auteurs allemands, n'a jamais été appliqué à l'Hy-
poxanthile par les naturalistes du Musée de Paris.
LAGOTHRICE DE HUMBOLDT. Lagothrix Humboldtii.,
Geoff. St.-Hil., Ann. du Mus., t. xix. Il a été décrit pour
la première fois par Humboldt sous le nom de Caparro,
Simia Lagothricha. Il est haut de deux pieds deux
pouces et demie; son pelage est unifonrnément gris, les
poil sont étant blanc, avec l'extrémité noire. Le poil de
la poitrine est beaucoup plus long que celui du dos, et
de couleur brunâtre; celui de la tête est au contraire très-courts et de couleur plus claire que le reste du pelage. La queue est plus longue que le corps. C'est sans doute par erreur que Humboldt, auquel ces détails sont empruntés, ajoute que les ongles sont tous aplatis. Cette espèce habite les bords du Rio Guaviare, et parait se trouver aussi près de l'embouchure de l'Orénoque.

LAGOTRICE. Lagothricus. Lagothrichus canus, Geoff. Saint-Léger. Il est d'un gris olivâtre sur le dessus du corps et, la partie supérieure des membres, et d'un brun plus ou moins confondre sur la tête, la queue, les parties inférieures du corps et la portion inférieure des membres. Sa taille est un peu inférieure à celle du Caparro. Cette espèce habite le Brésil. On doit très-probablement lui rapporter le Gastrimargus olivaceus de Spix (loc. cit., p. 28), et sans doute aussi un jeune Lagothricus que possède le Muséum, et dans lequel le gris olivâtre est remplacé, sur le dos, par le gris argente et le brun, principalement sur la tête, par le noir.

LAGOTRICE. Lagothrichus infumatus; Gastrimargus infumatus, Spix, loc. cit., p. 29. Cette espèce, qui paraît n'être encore connue que par la description et la figure de Spix, et que Témimine regarde comme un double emploi, est tout entière d'un brun entourent; elle habite le Brésil.

LAGOTIDE. Lagotis. M.M. Genre de la famille des Rondeaux, institué par Bennett, pour quelques animaux noirs qu'il a observés dans l'Amérique du sud. Il lui donne pour caractères: inégaux au nombre de quatre, deux en haut, et deux en bas; elles sont très-sinuées; huit molaires à chaque mâchoire: quatre de chaque côté, consistantes chacune en trois lames complètes et obliques; crâne arqué en dessus et postérieurement; cellules supérieures du timpan peu remarquables; quatre doigts à tous les pieds; point de pouce; ongles petits, en un peu en faux; oreilles très-longues, de même que la queue.

LAGOTIDE DE CEVIER. Lagotis Ceceri, Benn. Oreilles aussi longues que la tête; pelage long et gris; soies de la queue variées de blanc et de noir; pieds cendrés. Taille, soies pouces. Du Pérou.

LAGOTIDE A PIEDS PALES. Lagotis pallipes, Benn. Oreilles plus courtes que la tête; pelage court et gris; soies de la queue ferrugineuses; ventre fauve; pieds d'un gris bruniâtre. Taille, quinze pouces. Des montagnes du Chili.

LAGOTIS. Eot. Ce genre, établi par Gartner (Aet. Petrop. 14, p. 352, t. 18), est le même que le Gymnandra de Pallais, fondé sur le Rhinanthus Diandra, L. Selon Jussieu, on doit le réunir au Bartsia; il diffère particulièrement du Rhinanthus, en ce qu'il a deux étamines au lieu de quatre. V. Bartsia et Ranunculaceae.

LAGRIAIRES. Lagriariæ. ins. Tribu de l'ordre des Coléoptères, section des Hétéromères, famille des Trachelidés, établie par Latreille (Fam. natur. du Règne Anim.), et ayant pour caractères: le pénultième article des tarses bilobé; corps allongé, plus étroit en devant, avec le corselet cylindré ou carré; palpes maxillaires terminées par un article plus grand, triangulaire; antennes simples, filiformes, ou grossissant insensiblement vers le bout, le plus souvent et du moins en partie grêmes et terminées, dans les mâles au moins, par un article plus long que les précédents. Les œufs de ces insectes sont encore inconnus. Latreille dit que Suvadon a observé les métamorphoses d'une espèce de genre Lagrie, mais il n'a pas publié cette observation. Cette tribu se compose des genres Lagrie et Stagyle. V. ces mots.

LAGRIAE. Lagria. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Hétéromères, famille des Trachelidés, tribu de Lagriaires, établi par Fabricius, et ayant pour caractères: pénultième article des tarses bilobé; mandibules bidentées à leur extrémité; mâchoires membraneuses, à deux divisions presque égales; palpes maxillaires terminées par un article en forme de hache; les labiales beaucoup plus petites, grosses à leur extrémité; labre échancre; menton fort court, transversal; antennes presque grêmes, grossissant vers leur extrémité et insérées à nu, près d'une échancreure des yeux. Ces insectes ont été confondus avec divers genres, dont ils se distinguent cependant beaucoup, par Linne qui en avait placé un (Lagria hirta) avec les Chrysomèles. Geoffroy l'avait placé avec les Cantharides, et Dégéer avec les Ténébrions. Ce genre se compose d'un nombre d'espèces assez limité; le corps de ces insectes est oblong, avec la tête et le corselet plus étroits que l'abdomen; leurs élytres et même tout le reste du corps est ordinairement mou, flexible et souvent pubescent; les antennes sont composées de onze articles ordinairement assez courts; dans les mâles, le onzième est plus long; les yeux sont échancreés; le corselet est quelquefois carré comme dans une espèce exotique (Lagria tuberculata, Fabr.), mais le plus souvent il est cylindrique, plus étroit que l'abdomen et sans réticles; leurs élytres sont assez convexes, plus larges postérieurement; l'écusson est très petit; leurs jambes sont assez allongées, grêles, sans épines bien distinctes à leur extrémité; l'avant-dernier article des tarses s'allonge en forme de cœur, et les deux crochets du dernier sont simples. Ces insectes se distinguent des Mélanidées, par les palpes maxillaires qui sont très-grandes et en forme de triangle renversé dans ceux-ci; ils s'éloignent des Notius et des Calopus, par la lèvre qui est profondément échancreée dans ces deux genres. Dejean (Cat. des Col., page 79) mentionne huit espèces de ce genre; il a plus commun en France et celle qui sert de type est:

Lagria Hervier, Lagria hirta, Fabr., Olib., t. 5, no 49, pl. 1, fig. 2, a, b, c; Chrysomela hirta, L.; la Canthariade noire à étoile jaunes, Geoff., ins. t. 1, p. 544; Ténébrion velu. Geoff. Cette espèce se trouve aux environs de Paris. Fabricius a formé avec la femelle une espèce qu'il nomme Lagria pubescens. L'Afrique, l'Amérique et la Nouvelle-Hollande présentent plusieurs espèces de ce genre. V. Olivier, Fabricius, Latreille, Schoenbarn, etc.

LAGROSA. ins. L'un des noms vulgaires de la Corneille. V. Corbeau.

LAGUNA. Eot. Ce nom donné par Cavanilles (Diss., 3, p. 175, t. 71, f. 1) à un genre de la famille des Malva-
résistance 1° prendre l'appartient làches, calice bouchure par quatrième génères.

VHibiscus t. Schreber entièrées, sous mea, lia Hornem.; LAGUNCULARIA. LAGUNES, LAGUNÉE. i, lagunœa, p. loges dans leur Établi par Swartz; la p. loges comprime, strié, couronné par le calice du milieu; il est indéchisant, uniloculaire et monosperme. La graine est oblongue, formée d'un épisporce mince et roulés, recouvrant un embryon dont les cotylédons sont roulés en spirale autour de la radicule.

Le Laguncularia racemosa, Gartn., loc. cit., est un arbuste rameux, diffus, de six à neuf pieds d'élévation. Ses feuilles sont opposées, pétiolées, ovales, très-entières, obtusées, très-glabres. Les fleurs sont petites, tomenteuses, formant des groupes rameuses, lâches, allongées, grêtes et disposées à l'aisseille des feuilles ou à l'extrémité des rameaux. Cet arbuste croît aux Antilles et à Cayenne, sur les bords de la mer. Dans cette dernière colonie, il est connu sous le nom vulgaire de Palétuvier solida.

LAGUNÉE. Lagunana ou Lagunana. 1° Genre de la famille des Malvacées et de la Monadelphia Polyandrie, L., établi par Cavanilles (Dissert., 5, p. 571) sous le nom de Laguna dont la désinence a été modifiée par Schreber et Willdenow. Il est ainsi caractérisé : calice nu, à cinq dents; anthères placées au sommet et à la superficie du tube staminal; cinq stigmates; capsule à cinq loges et à cinq valves portant les cotylédons sur leur milieu, séparables et laissant au centre un axe central filiforme. De Candolle (Prodrom. Syst. Regn. Veg., t. 1, p. 57), place ce genre à la fin de la famille, et il fait remarquer qu'il offre les mêmes rapports avec l'Hibiscus que le Sida avec le Malva. Le Solandra ou le Tygrina de Cavanilles en sont congénères. On connaît quatre espèces de Lagunana, savoir : 1° Lagunana lobata, Willd., Hibiscus Solandra, L., Stirp. Nor., 1, t. 49; 2° Lagunana simulata, Hornem.; 3° Lagunana ternata, Cav.; et 4° Lagunana acutifolia, Cav., sur laquelle le genre a été constitué. La première et probablement la seconde sont indigènes de l'île de Mascareigne, la troisième du Sénégal et la quatrième de Pondichéry. Quant au Lagunana squam- nus, Venlen, Malm., t. 42, il a été remplacé par De Candolle dans le genre Hibiscus, sous le nom d'Hibiscus Peterssonii, et y forme le type de la 2e section sous le nom de Lagunaria, V. Ketmor.

Un autre genre Lagunaea, établi par Loureiro, doit rentrer dans le genre Renoué, V. ce mot.

LAGUNES. 2° Les graviers, les sables et les limons charriés par le cours d'eau qui viennent déboucher dans le fond du golfe Adriatique, et notamment par la Brenta, l'Adige et le Pô, s'accumulent à l'embouchure de ces fleuves par l'effet de la résistance qu'oppose à leur marche l'action en sens opposés des vagues de la mer; sur plusieurs points de la côte cette accumulation de matières a recouvert les rivages, et elle a produit de nombreux bancs et fonds sablonneux, qui ne sont plus séparés que par des canaux sinueux et peu profonds; ce sont ces flaques d'eau marine entourant des terres basses et formées d'un sol d'attérissement, que l'on désigne spécialement aux environs de Venise, sous le nom de Lagunes; cette ville célèbre, qui semble s'écloser du sein de la mer, est construite sur un terrain de cette nature. La formation des Lagunes est comme celle des attérissements, un phénomène géologique, qui n'a pas cessé de se produire, on possède beaucoup de documents historiques, qui attestent que des lieux qui sont aujourd'hui plus ou moins éloignés de la mer, étaient autrefois baignés par ses eaux. Le port d'Istrie, maintenant Adriâ, se trouve, par exemple, à 25.000 mètres de la côte, suivant Prony dont le beau travail met à même de suivre siècle par siècle, la marche des attérissements sur ce point. Beau coup de fois de ce genre ont été cités à tort en preuve de la diminution des eaux de la mer, V. Mâr.

On peut surtout donner comme un indice certain de cette diminution et sans arguer de la citation banale d'Aignes-Mortes où s'ébarqua le roi saint Louis, la côte méridionale de la péninsule ibérique où se voient encore des Lagunes, connues sous le nom d'Albuferas, et qui furent jadis bien plus nombreuses qu'elles le sont maintenant. Au temps de Strabon, si rapproché de nous, en comparaison de l'époque où les continents commencèrent à prendre la figure qu'ils conservent aujourd'hui, diverses Lagunes de ce genre se voyaient surtout sur la baie de Cadix, dont l'île était beaucoup plus distante de la côte ferme qu'elle ne l'est actuellement: le Guadalétè a métamorphosé tous ces lieux en attérissements, et Cadix n'est plus séparé du continent que par un simple camp, appelé de Santi-Pétri. Il en est de même de l'embouchure du Rio-Tinto, où la baie d'Huelva ne présentera bientôt plus que des Lagunes, et où le port de Palos, célèbre par l'embarras de Christophe Colomb, à est aujourd'hui assez loin du rivage. Le reste des côtes de l'Europe présentent les mêmes phénomènes en beaucoup d'endroits. On trouve des Lagunes en dédans des dunes, V. ce mot, le long des Landes aquitaines où le bassin d'Arcachon, qui se ferme, deviendrait bientôt une Lagune pareille. Le Zui- derzee en Hollande doit éprouver le même sort, ainsi que le Frischaïl et le Curichaïl, dans la Baltique, mer qui doit à son tour devenir un lac ou plutôt une cas- pienne. On appelle encore Lagunes, les ans d'eaux inférieures, plus grands que des étangs et plus petits que des lacs. C'est surtout lorsqu'ils n'ont pas de dégorgement qu'on leur donne ce nom.

LAGUNEZIA, 3°. Nom substitué par Scopoli à celui de Traianobus qu'Abbelet avait donné à un genre réuni depuis à l'Homalium, V. ce mot.

LAGUNOA ou LAGUNO. 4°. (Ruiz et Pavon.) Genre de la famille des Sapindacées, section des Dodonacées de Kunth, nommé plus tard Amirola par Persoon et qui se distingue par les caractères suivants : fleurs monoïques; les mâles ont un calice quinquédide,
L'incision inférieure étant plus profonde; point de corolle; huit étamines insérées au centre de la fleur, saillantes par l'incision inférieure; leurs filets sont libres, attachés sur un disque hypogyné et orbiculaire. L'ovaire est à l'état rudimentaire. Dans les fleurs femelles, on trouve un calice persistant, semblable à celui des fleurs mâles; des vestiges d'étamines, pas de disque, un ovaire libre, à trois angles et à trois loges dispersées. Le style est subulé, marqué de trois sillons longitudinaux, terminé par un stigmate obus. Le fruit est une capsule presque globuleuse, à trois angles et comme formée de trois coques, chacune uniloculaire, monopérique par avortement, s'ouvrant par une fente longitudinale. Les graines sont globuleuses, dures, luisantes, composées d'un tégument propre, qui recouvre immédiatement un embryon roulé en spirale et dont la radicule est tournée vers le bille. Ce genre se compose de trois espèces qui croissent dans l'Amérique méridionale. L'une a été décrite par Ruiz et Pavon sous le nom de Lagunoa nitida; les deux autres sont décrites dans les *Nova Genera* de Humboldt et Kunth sous les noms de *Lagunoa pruinofolia* et *Lagunoa mollis*. Ce sont des arbres à feuilles alternes, simples ou ternées, dentées en scie et membraneuses. Leurs fleurs sont portées sur des péduncules axillaires; les mâles et les femelles sont souvent réunies sur un même pédoncule.

**LAGURE. Lagurus.** n. Genre de la famille des Graminées et de la Triandrie Bigynic, L., que l'on reconnaît à ses fleurs disposées en une panicule cylindrique et spiciforme; épillets unifolaires; épépize à deux valves très-longues, étroites, velues sur leurs bords; glume à deux valves, l'inférieure terminée par deux soies à son sommet, et portant un peu an-dessus de son dos une arête tordue à sa base; la supérieure entière et mutique. Étamines au nombre de trois; glumelle composée de deux paléoles entières, glabras, un peu renflées à leur base. Fruit allongé, au, non marqué d'un sillon.

**LAGURE OVALE. Lagurus ovatus, L.** Son chaume est grêle, d'environ un pied à dix huit pouces de hauteur aux lieux humides; ses feuilles sont velues; sa panicule est très-resserrée et forme une sorte d'épi ovoïde, blanchâtre et très-velu. Bory de Saint-Vincent dit en avoir trouvé, dans les lieux arides des côtes méridionales de la France, une jolie variété, dont l'épi, qui ne laisse pas d'être assez gros, est soutenu par un chaume qui n'excède jamais dix-huit lignes ou deux pouces de hauteur. Communs au midi de l'Europe.

**LAGURIER.** n. Élème chose que Lagure. *V.* ce mot.

**LAGUROSTÉMON. Lagurostemon.** n. Genre de la famille des Synanthères, tribu des Cynarées, établi par H. Cassini, qui lui assigne pour caractères: calathide grande, incurvée, égaliforme, multiflore, régulariflore, androgyniflore; péricline subcampanulée, très-inférieur aux fleurs, formé de squamaux paucioléries, imbriquées, ayant toutes une partie inférieure, appliquée, large, subcoriace, velue en dehors, glabre en dedans, et une partie supérieure suffisamment distinctive de l'inférieure, appendiciforme, inapplanquée, étroite, aiguë, foliacée, velue sur les deux faces, graduellement plus longue sur les squamaux extérieurs; clinate large, garni de filetillés plus longues que les ovaires, très-inégalées, laminées, subulées, membraneuses, scaricieux, plus ou moins entrecroisées inférieurement et formant ainsi des faisceaux ou des lames fendues; ovaire oblong et glabre; aigrette double: l'extérieur beaucoup plus courte, composée de squammellules peu nombreuses, unisériées, inégalées, libres, contiguës ou distanciées, caduques, grêles, filiformes, barbulees; l'intérieur longue, persistante, composée de squammellules égales, unisériées, entrecroisées à la base, fortes, filiformes, un peu laminées vers la base, hérisées de barbes longues et très-finies; corolle glabre, à tube long, à limbe très-distinct, beaucoup plus large, profondément divisé en cinq lanières longues, étroites et linéaires; étamines à filaments très-glabras; anthères exsertes, longues, pourvues de longs appendices apicaux, entrecroisés et univernus profondément inférieurement, libres et calices supérieurement, obus au sommet, avec des appendices basitaires, très- longs, libres, simples, linéaires et membraneuses à leur origine, laminées, du reste, en une multitude de filaments très- longs et très-fin, flexueux, formant ensemble une grande houppa laineuse, très-marquable; style glabre, portant deux stigmatophores non articulés sur lui, libres, divergents, demi-cylindriques, obus au sommet, glabres sur la face interne plane, tout hérisées de très-petits collecteurs sur la face externe convexe.

Le type de ce genre est le **Lagurostemon phygnum**, *Lagurostemon phygnum*, H. Cass., que le professeur De Candolle laisse dans le genre *Sausurea* en en formant, avec plusieurs autres espèces de ce dernier genre, une coupe sectionnaire à laquelle il applique le nom que Cassini donne au genre nouveau. Cette plante avait été précédemment rapportée au genre *Caucics* par Linne et *Serratula* par Jacquin, puis au *Sausurea* par d'autres botanistes; elle diffère génériquement des vrais *Sausureas* par son péricline dont les squamaux sont véritablement appendiculées, quoique leur appendice soit très-distinct, et se confond avec la squamule proprement dite, aux yeux des observateurs superfiels. Elle diffère aussi des *Theodoreas* par la forme, la substance, la couleur et la grandeur des appendices du péricline. Elle est herbacée; sa tige est très-sinueuse, dressée, haute d'environ un pouce et demi, couverte de longs poils laineux. Les feuilles de la souche sont comme imbriquées, celles de la tige sont moins rapprochées, alternes, sessiles; le péricline est hérisé de poils laineux et les corolles sont purpurines. On la trouve dans les montagnes de la Carniole et de la Styrie.

**LAGURUS.** n. et n. Comme qui dirait *Queue de Lièvre*. *V.* ce mot.

**LAGUIAZ.** n. Espèce du genre *Hylon*. *V.* ce mot.

**LAGAYA.** n. Genre *Hoyas*, de Ventenat, a été décrit par Schultes sous cette dénomination qui, en effet, est plus conforme au nom du jardinière Lahaye auquel la plante a été dédiée. Mais ce changement n'étant pas absolument indispensable, on est généralement convenu de ne pas l'adopter. *V.* HAGE.
LAICHE, Carex rot. L'un des genres les plus considérables de la famille des Cypéracées et de la Monocœrie Triandrie, L., très-facile à reconnaître par ses fleurs unisexuées, ordinairement monoïques, très-rarement dioïques, disposées en chaînons globuleux, ovoides ou cylindriques et allongés, tantôt unisexués, mâles ou femelles, tantôt androgynes, c'est-à-dire composés de fleurs mâles vers leur sommet et de fleurs femelles à la base; plus rarement les chaînons mâles et les chaînons femelles sont portés sur deux individus. Les fleurs mâles se composent de deux ou trois étamines placées à l'aisselle d'une écaille. Les fleurs femelles sont formées d'une écaille à l'aisselle de laquelle on trouve un pistil triangulaire ou comprimé, renfermé dans un utricule tronqué et bidenté à son sommet. Le style est court, terminé par deux ou trois stigmates filiformes ou vellus. Le fruit est un sténo trigone ou lenticulaire, entièrement renfermé dans l'utricule. Les Laiches sont des plantes herbacées, généralement vivaces et souvent munies d'un rhizome ou souches horizontales ramusées, pouvant s'étendre à de très-grandes distances. Leur chame est simple, presque constamment à trois angles très-aigus; leurs feuilles sont alternes, engainantes, munies d'une gaine entière. Dans les espèces monoïques, les chaînons mâles occupent la partie supérieure du chame et les chaînons femelles sont placés au-dessous. Le nombre des espèces de ce genre est extrêmement considérable. Elles se placent dans les lieux marécageux, sur le bord des étangs et des ruisseaux; quelques-unes viennent dans les lieux secs et sablonneux, d'autres s'élèvent à une hauteur assez considérable. Presque toutes sont originales de l'hémisphère boréal et surtout de l'Europe septentrionale.

Parmi ces espèces, la LAICHE DES SABLES, Carex arenaria, L., Rich., Bot. méd., 1, p. 56, mérite une attention particulière. Cette espèce est remarquable par la longueur de sa racine qui est une souche horizontale, rampante, grosse comme une plume de Cygne, noueuse et enveloppée de gaine des feuilles desséchées et devenues brunâtres. Ses rameaux sont redressés, triangulaires, hauts de six à dix pouces, rouges sur les angles; les feuilles sont engainantes, étroites, aiguës, très-rudes au toucher. Les fleurs sont roussâtres, disposées en une grappe formée de cinq à six épipèdes ovoides, allongés; les épipèdes inférieurs sont formés de fleurs femelles, les supérieurs de fleurs mâles et femelles entremêlées. Les écailles sont ovales, lancéolées, très-aiguës, plus longues que les fruits qui sont triangulaires et terminés par deux petites pointes. Cette espèce croît communément dans les lieux sablois. On la sait souvent sur les bords de la mer et dans les dunes où ses longues racines rampantes, qui s'étendent rapidement et en tout sens, servent à fixer la mobilité des sables. Ses racines ont une saveur légèrement aromatique, qui a quelque analogie avec celle de la Salsepareille. Aussi l'a-t-on proposée comme succédanée indigène de cette racine, et est-elle désignée sous le nom de Salsepareille d'Allemagne. On l'emploie en décoction dans le traitement de la maladie syphilisique.

Les feuilles de la plupart des grandes espèces de Laiches si communes au bord des marais, coupent souvent par leur tranchant comme des couteaux, étant très-finement et très-durement dentées. Les botanistes ne doivent pas s'y prendre inconstamment pour se pencher à la surface des eaux dans lesquelles ils voudraient attendre quelque plante éloignée du bord. Dans certains marais des Landes aquitaniennes, ces Laiches couvent au point que les bêtes des chasseurs de Canards en sont promptement mises hors d'usage.

LAIDION. ins. Espèce européenne de Lépidoptères diurnes, du genre Satyre. V. ce mot.

LAIE. man. La femelle du Sanglier. V. Cocoon.

LAINE. V. Pol.

LAINE DE FER. min. Nom donné par quelques naturalistes à des flocons blancs et faînés d'oxyde de Zinc, qui se subliment pendant la fusion de certains minerais de Fer, entre autres ceux des mines d'Auriac et de Cazelet en Languedoc.

LAINE PHILOSOPHIQUE. min. Nom que l'on donnait autrefois à l'oxyde de Zinc. V. ce mot.

LAINETTE. rot. (Mousses.) Nom français proposé par Bridel pour le genre Lasia. V. ce mot.

LAISSEBON. rot. Synonyme vulgaire de Laitren.

LAIT. Lact. man. rot. et chin. Fluide dont la nature a gratifié toutes les femelles des Mammifères, pour la nourriture première de leurs petits. En le considérant ici que sous le rapport de sa composition chimique et de ses propriétés, on recouvrera, pour son histoire aux mots Mammifères, Mamelles et Secrétions, c'est-à-dire pour tout ce qui concerne l'organisation animale qui préside à sa formation, et pour son utilité dans l'économie commune. La composition et les propriétés soient physiques soit chimiques du Lait des différents Mammifères, sont tellement variables, qu'on ne peut exprimer avec exactitude d'une manière générale sa pesanteur spécifique, sa couleur, sa saveur, etc. Tout ce que l'on peut dire de ce liquide en général, c'est qu'il est toujours opaque, d'un blanc plus ou moins pur, plus dense que l'eau, d'une saveur douce et d'une odeur qui varie suivant les animaux et les substances dont ils se nourrissent. Le Lait de la Vache, celui dont l'Homme fait la plus grande consommation, va principalement fixer l'attention, et l'on fera connaître succinctement les diversités que ce liquide offre dans les femelles de quelques autres animaux, comme dans la Femme, la Jument, l’Anesse, la Brebis et la Chèvre.

LAIT DE VACHE. Sa couleur est d'un blanc légèrement bleuâtre. Sa densité varie d'après les quantités de beurre et de fromage qu'il contient, et ces quantités ne sont pas constamment les mêmes sur le même individu, quand on retire son Lait à des intervalles de temps entre lesquels les rapports de l'animal avec les corps extérieurs subissent de nombreux changements. En général il est formé: 1° de Beurre; 2° de matière casseuse ou fromage pur; 3° d'Eau en très-grande proportion; 4° d'Acide libre (lactique, suivant Schéele et Berzelius; acétique, selon Foureroy, Vanquelin et Thénard); 5° de Sucre de Lait; 6° de plusieurs Sels neutres, tels que le lactate de Fer, l'acétate et le phosphate de Potasse, les phosphates de Chaux et de Magnésie et le chlorure de Potassium.
Si on l’abandonne à lui-même et à une température de dix à douze degrés, il se sépare en deux parties. La crème, qui y était tenue seulement en suspension, vient occuper la partie supérieure où elle forme une couche plus ou moins épaisse. Le Lait écrémé ne tarde pas à s’agirer, surtout si la température est augmentée, et il se divise de nouveau en deux portions dont l’une est un coagulum assez consistant, et l’autre un liquide légèrement jaune-verdâtre, auquel on a donné les noms de sérum et de petit-Lait. C’est de la crème que l’on obtient une plus grande quantité de la matière grasse ou du Beurre. $F$. ce mot. Lorsque par l’agitation on en a séparé celui-ci, il ne reste que le Lait battu ou Lait de Beurre qui se compose de sérum et de fromage. Ce dernier peut facilement en être extrait, soit spontanément par l’acéscence du liquide, soit par l’action des Acides, de l’Alcool et de l’Éther qui coagulent le Lait, les premiers en se combiant avec la matière caséeuse, les autres en exerçant sur elle une légère action, ou plutôt en s’emparant de l’eau qui la tenant en solution. Les Alcalis, au contraire, ne le coagulent point; ils redissent mènent le fromage qui a été séparé par les Acides. Une chaleur élevée graduellement jusqu’à l’ébullition du Lait, ne produit sur lui, s’il est récent, qu’un boursoufllement qui résulte de la formation de plusieurs pellicules à sa surface; mais si ce liquide est extrait depuis quelque temps, l’élévation de la température atmosphérique suffit pour le coaguler. Ce phénomène s’observe fréquemment pendant les chaleurs de l’été. Il faut toutefois prendre en considération l’état électrique de l’atmosphère qui paraît aussi exercer une influence très-marquée sur la coagulation du Lait.

La saveur du sérum ou petit-Lait dépend de l’Acide lactique libre et des Sels neutres qu’il tient en dissolution. Sa transparence est altérée par une portion de fromage qu’on entèle y mélangé du blanc d’eau et en faisant bouillir le liquide, puis le passant à travers une feuille de papier.

**Lait de Femme.** Moins épais, moins casseux que celui de la Vache; il ne se coagule, suivant Parmentier et Deyeux, que par les Acides concentrés. Il en a une saveur très-douce, et il est visqueux, mais non gélatinieux ni niemblant.

**Lait d’Anesse.** De même que le précédent, il ne contient que très-peu de fromage. Sa crème, d’une faible consistance, donne un beurre blanc, mou et fade.

**Lait de Jument.** Il est moins fluide que les Lait de Femme et d’Anesse. On n’y trouve néanmoins que de faibles proportions de fromage et de beurre, et il contient de plus du sélèfrite de Chaux, d’après Parmentier et Deyeux. On sait que certaines hordes tartares en font un grand usage non seulement comme aliment, mais encore par la liqueur alcoolique qu’ils en obtiennent qui leur leur lieu d’eau-de-vie.

**Lait de Brebis.** Sa densité est, en général, un peu plus grande que celle du Lait de Vache. Le beurre qu’il contient est plus abondant et plus fisible, et son fromage plus gras. Il a en outre une odeur particulière qui le fait aisément reconnaître.

**Lait de Chèvre.** Le beurre qu’il fournit est ferme, blanc et moins abondant que dans les Lait de Vache et de Brebis. Son fromage est gélatinieux et a plus de consistance que celui de ces derniers animaux. L’odeur de Chèvre qui le caractérise est due, selon Chevrel, aux Acides capraque et caprique, que ce chimiste y a découverts en assez fortes proportions. Il ajoute qu’en général le Lait des divers animaux est odorant en raison du développement de ces Acides contenus dans le beurre.

D’autres Quadrupèdes donnent un Lait d’assez bonne qualité pour que l’Homme en ait fait son profit. Le plus remarquable est le Lait de la femelle du Chameau qui forme la base principale de la nourriture des Arabes et des autres tribus errantes des déserts de l’Afrique.

**Lait Végétal.** Un grand nombre de végétaux ont un suc propre, dont l’aspect est absolument semblable au Lait des animaux, mais qui, le plus souvent, est dû de qualités amères et odorantes qui décèlent des principes acides et déléteres. Tel est principalement le Lait des Euphorbiacées, des Asclépiacées, des Sapotées, des Urticées, des Papavéracées, etc. L’existence de ce Lait dans toutes les plantes d’une même famille, l’ai fait employer comme caractère essentiel par les botanistes; il est en effet l’indice d’une structure particulière d’organes, qui détermine toujours la nature laitéeuse de leur suc propre. Il arrive quelquefois que ce Lait est coloré de diverses manières; par exemple, il est orangé dans les Chélidoines.

Le Lait de quelques Euphorbiacées et Apocynées s’apprisait à l’air et se change en une matière particulière à laquelle on a donné le nom de Caoutchouc. $V$. ce mot.


Boissinault et Riveto ont publié un Mémoire sur la composition chimique de ce Lait. Voici le résultat de leurs expériences: 1° Cire en très-grande quantité; 2° Fibrine; 3° un peu de Sucre; 4° un Sel à base de Magnésie, mais qui n’est pas un acétate; 5° une matière colorante. Il se renferme ni Albumine ni substance caseuse. $V$. pour plus de renseignements, le Mémoire original imprimé à Santa-Fé de Bogota en 1825, et la traduction qui en a été faite dans les Annales de Chimie et de Physique, t. xxvii, p. 219.

Plusieurs plantes ont, à cause de la blancheur de quelques-unes de leurs parties ou du suc qu’elles donnent, reçu du vulgaire le nom de Lait. Ainsi l’on a appelé:

- **Lait d’Ane,** le Laitron commun.
- **Lait de Cochon,** Vlyoseros radicata.
- **Lait de Cocleuvre,** l’Euphorbia Cyparissias.
- **Lait d’Oiseau,** l’Ornitogale blanc.
- **Lait de Bore,** l’Agaricole delicieux.
- **Lait de Sainte-Marie,** le Cardinus marinus, etc.
On a aussi étendu le même nom à des substances minérales, et appelé :

LAIT DE CHAUD, de l'eau dans laquelle on fait dissoudre une certaine quantité de Chaux.

LAIT DE MONTAGNE, la même chose qu'Agaric mineral.

LAIT DE SOFRE, le liquide opaque et blanc que l'on obtient en versant un Acide dans une dissolution aqueuse d'hydro-sulfate de Potasse, de Soude ou d'Ammoniaque, assez étendue pour tenir quelque temps le Soufre en suspension.

Les anciens mineralogistes ont donné le nom de Lait de Lune à une variété pulvérulente de Chaux carbonatée, appelée Bergmite par les Allemands. V. CHAUX CARBONATE.

LAIT BATTU ou LAIT DE BEURRE. V. LAIT DE VACHE.

LAIT DE TIGRE. bot. (Champignons.) Jacques Breyné, botaniste de Dantzich, donne ce nom à un Champignon qu'il appelle To-Enti à la Chine. Cette plante a été nommée Lac-Tigris à cause du préjugé qui veut qu'elle soit produite par l'urine du Tigre, qui se coagule sur le sable. On croit, mais sans fondement, que ce Champignon est voisin de la Truffe à Champignon d'Italie. V. TRUFFE.

LAITANCE. ichtyotol. C'est ainsi qu'on nomme générale et d'une manière collective, les testicules des Poissons, autres que les Raies et les Squalus, testicules dont la structure est bien différente de celle des organes analogues dans les classes supérieures des animaux. Ils se présentent sous l'aspect de deux grands sacs, en partie membranaires, en partie glanduleux, de forme régulière, cylindriques, coniques ou divisés en lobes, dont le volume augmente singulièrement dans le temps du frai, et qui sont remplis, à cette époque, d'une matière blanchâtre, opaque et laiteuse. Ils ne paraissent essentiellement composés que de cellules dont les parois, formées d'une membrane très-delicata, scéreent le fluide séminal. Ils se répartissent par leur extrémité postérieure, et s'ouvrent au dehors, par un orifice commun, situé en arrière de celui de l'anus, et par lequel sort également l'urine.

Examinée au microscope, la Laitance des Poissons paraît composée d'une multitude de globules arrondis et d'une telle quantité d'animalcules, que Leuvenhoeck a estimé que la Laitance d'une seule Morue en contenait environ 150 000 000 000 vivants, et différents pourtant des animalcules du sperme des autres Poissons.

La double Laitance de beaucoup de Poissons a souvent, comme on le voit dans la Carpe, par exemple, des dimensions considérables et égale au volume absolu du corps; elle est presque constamment placée le long du dos, de manière à ce que chacun de ses deux lobes égale presque la longueur de l'abdomen.

Pour être plus simples en apparence que les testicules des autres animaux vertébrés, ceux des Poissons n'en ont pas moins une influence remarquable sur toute l'économie. Comme par la castration, on rend plus délicate la chair des Mammifères et des Oiseaux, de même, en enlevant la Laitance aux Poissons, on les engraisse, et on leur donne une meilleure saveur. C'est

une opération qu'a imaginée un pêcheur anglais, nommé Samuel Tull, et sur laquelle Hans Sloane a consigné des détails dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres. L'occasion se présentera pour revenir sur ce sujet, à l'article Poissons; mais il est facile de concevoir comment la tuméfaction de ces organes au moment du frai doit, en concentrant sur eux les forces de la vie, en accumulant dans leur intérieur les produits de la nutrition presque tout entiers, enchaîner une partie des forces des Poissons, émousser quelques-unes de leurs facultés, diminuer la masse des autres organes de leur économie.

Dans beaucoup de Poissons, la Laitance est un aliment très-estimé. On sait communément quel prix les gourmets attachent à celle des Carpes, des Harengs, des Maquereaux.

L'analyse que Fourcroy et Vauquelin ont faite de la Laitance de Carpe, est remarquable en ce qu'elle a offert le premier exemple d'une matière organique dont le Phosphore est un des éléments.

La Laitance est formée d'Oxygène, d'Azote, de Phosphore, de Carbure et d'Hydrogène. Elle contient en outre une faible proportion de Phosphate de Chaux, de Magnésie, de Potasse et de Soude.

Elle ne cède à l'Eau ni Acide phosphorique ni phosphates d'Ammoniaque; elle est sans action sur le papier tourneisol.

Lorsqu'on la distille dans une cornue de Grès, elle donne, outre les produits des matières organiques azotées, une quantité notable de Phosphore. Enfin, calciée dans un creuset de Platine, elle fournit un Charbon qui brûle en produisant de l'Acide phosphorique. On peut séparer cet Acide du Charbon qui n'est pas consommé, au moyen de l'Eau chaude. Le résidu lavé, exposé de nouveau au feu, donne une nouvelle quantité d'Acide, et la proportion qu'on en obtient surpasser beaucoup celle qui est nécessaire pour neutraliser les bases salifiables de la Laitance.

LAITÉRON. bot. V. LAITRON.

LAITÉUX. bot. Synonyme de Lactéolus. — Paulet a surnommé Laitéux, un groupe de Champignons qui laissent échapper une lumineuse laitéeuse.

LAITIER. bot. Un des noms vulgaires des Poly-gales, que des botanistes français ont proposé pour désigner ce genre dont aucune espèce n'est cependant laitéeuse.

LAITIER. min. On donne ce nom, dans les forges, à une matière vitreuse, opaque et brunâtre, plus fusible et moins pesante que la fonte, et qui recouvre celle-ci dans le creuset, à mesure que la fusion s'opère. Elle est formée de Chaux, de Silice, d'Alumine; d'un peu d'oxyde de Fer, et quelquefois d'un peu d'oxyde de Manganèse. Par analogie, les mineralogistes ont donné le nom de Laitier des volcans aux Obsidienne, et à des laves vitreuses de couleur noire ou brunâtre, qui avaient l'apparence des Laitiers de forge.

LAITON. min. Alliage formé d'environ deux parties de Cuivre et une de Zinc. V. CUIVRE.

LAITRON. Monchus. bot. Genre de la famille des Synanthérées, Chicoracées de Jussieu, et de la Synégésie égale, L., établi par Tournefort qui y réunissait.
des plantes séparées ensuite par Vaillant sous des noms génériques qu'on a cru devoir remplacer par ceux de Picridium et d'Urospernum. 

Ces mots. Cependant Linné, n'adoptant point les distinctions opérées par Vaillant, plaça d'abord le Picridium parmi les Sonchus, mais plus tard il l'en éloigna, et commet une erreur plus grave en imitant ce Picridium au Scorzonera. Le genre Sonchus, très-voisin du Lactuea, puisqu'il n'en diffère que par ses fruits dépourvus de coque, est ainsi caractérisé par Cassini: involucre campanulé, composé de folioles imbriquées, appliquées, oblongues-lanceolées, obtusae, un peu membraneuses sur les bords; réceptacle légèrement concave, tantôt absolument au, tantôt alvéolé ou garni de papilles; calathide dont les fleurons sont nombreux, en lan- guette et hermaphrodites; ovaires ovoïdes, comprimés, toujours dépourvus de coque, quelquefois munis d'une bordure sur chacune des deux arêtes, surmontés d'une aigrette légèrement plumeuse. Ce genre se compose d'une trentaine d'espèces, en général très-lactescentes, pour la plupart indigènes du bassin de la Méditerranée. Quelques-unes sont répandues et communes dans toute l'Europe; tels sont les Sonchus arvensis et oleraceus, L. on trouve dans les Alpes, les Pyrénées et les Vosges, deux belles espèces remarquables par leurs calathides de fleurs bleues ou lilas. Ce sont les Sonchus Alpinus et Piemont, L. Les Îles Canaries en nourrissent une espèce (Sonchus fruticosus, Willd.) dont la tige est ligneuse et les fleurs d'un jaune doré, grandes et disposées en larges corymbes au sommet des rameaux. On la cultive en Europe où il faut avoir la précaution de la tenir dans les serres d'orangerie, pendant l'hiver.

LAITUE. ROLL. Nom vulgaire et marchand du Murex saxatilis, espèce du genre Roger. V. ce mot.

LAITUE. Lactuca. tont. Genre de la famille des Sy- nanthérées, Chicoracées de Jussieu, et de la Synénésie égale, L., ainsi caractérisé par H. Cassini: involucre presque cylindré, composé de folioles imbriquées, appliquées, les extérieures ovales, les inférieures oblongues; réceptacle plan et sans appendices; calathide composée de demi-fleurons nombreux et hermaphro- dites; ovaires comprimés, orbiculaires ou elliptiques, quelquefois munis d'une bordure sur les deux arêtes, toujours pourvus d'un col articulé par sa base, d'abord court et gros, terminé par un bourrelet, puis long et grêle, surmonté d'une aigrette légèrement plumeuse. Vaillant a le premier fait connaître le caractère essen- tiel de ce genre, lequel réside dans le fruit prolongé supérieurement en un col, caractère qui le distingue principalement du Sonchus dont il est très-voisin. Les Laïtues sont au nombre d'une vingtaine d'espèces, indigènes des climats tempérés de l'hémisphère boréal.

LAITUE CULTIVÉE. Lactuca sativa, L. C'est une plante herbacée, annuelle, ayant la tige dressée, cylindrique, épaisse, simple inférieurement, ramifiée supérieure- ment. Ses feuilles inférieures sont sessiles, embras- santes, ovoïdes, oblongues, arrondies au sommet, ondulées sur les bords; les supérieures sont graduelle- ment plus petites, cordiformes et dentelées. Les fleurs sont d'un jaune pâle, petites, nombreuses et disposées en corymbes. Cette espèce n'a encore été rencontrée nulle part à l'état sauvage. Quelques botanistes pen- sent qu'elle est le résultat de la culture de certaines espèces (Lactuca quercina ou Lactuca virosa) qui, de vénéneuses et narcotiques, sont devenues, à la lon- gue, douces et salubres, surtout dans leurs parties qui ne contiennent point de suc laitier, où semble résider le principe vénéneux. Cette opinion est vraisemblable, car les variétés que la culture a fait naître sont extrême- ment nombreuses, et prouvent combien cette plante est sujette aux dégénérences, et comme il est difficile de reconnaître son véritable type. Les cent cinquante variétés de Laïtue cultivée peuvent être rapportées à trois races principales qui se perpétuent par leurs graines.

LAITUE FONNÉE. Lactuca sativa capitata. Ses feuilles inférieures sont très-nombreuses, pressées les unes contre les autres et formant une tête arrondie comme dans le Chou; celles qui occupent l'intérieur étant étioïées, sont blanches ou légèrement jaunâtres, tendres et très-aqueuses.

LAITUE FRISSÉE. Lactuca sativa crispá. Elle a des feuilles découpées, crépues sur les bords, ne formant pas une tête arrondie comme dans les variétés de la première race. On regarde comme une variété de la Laïtue frisée la plante cultivée aux environs du Mans, dont le nom de Lactue-Épinard ou Laitue-Chi- corée, qui est appelée par quelques botanistes, Lactuca lactinata ou palmata.

LAITUE Romaine. Lactuca sativa longifolia. Elle se reconnaît facilement à ses feuilles allongées, non bossées ni ondulées, dressées, et formant un assemblage oblong, peu compacte.

Les usages culinaires des Laïtues sont si vulgaires qu'il serait oiseux de les indiquer. C'est un aliment très-rafaichissant, qui convient surtout aux tempéra- ments robustes. Quoique étioïe et remplit de suc aqueux et innocents, la Laïtue jouit cependant de pro- priétés narcotiques assez marquées. L'eau distillée de Laïtue est souvent prescrite par les médecins dans les potions anodines et calmantes. La culture des Laïtues demande quelques soins. Elles craignent le froid et veulent une terre meuble, chaude et amendée avec du terreau de concombres afin de retarder le développement de la tête, et pour favoriser l'œillement des feuilles intérieures, les jardiniers les serrent avec un lien de paille.

Parmi les autres espèces de Laïtues qui croissent en France, on remarque le Lactuca sytrestris, De Cand., Flor. Franc., plante qui vient dans les lieux inuélus ainsi que le Lactuca virosa, et qui jouit comme celle-ci de propriétés narcotiques, assez dangereuses. Le Lactuca perennis, L., est une belle espèce à fleurs bleues ou violettes que l'on trouve dans les champs cultivés.

On a étendu le nom de Laïtue à des plantes qui n'en sont pas; ainsi l'on appelle quelquefois vulgairement: LAITUE D'AXE, les Cardères et divers Chardons.

LAITUE D'ANGELLES, les Ulves à extensions linéaires, l'intestinatis particulièrement, qui se trouve dans cer- tains étagés saumâtres des salines de France.
Pour les fleurs en d'un offert premiers fig. cyaneus, des nanthes bractéoles soyeux. Lalage hors premiers V., cré, bescentes est et LAK. Laitue LAÏUS. Laitue LAKMUS. Laitue longueur ce es et articles de le et de Nursery, jaune de genre de muraille, de Brebis, Cochon Chien, dessus rameaux qui lui poils; Quant , dans la corolle d'un vert foncé, un peu rouges et couvertes en dessus de poils très - courts, soyeuses en dessous; les pétioles sont courts et arrondis, garnis à leur base de stipules séparées, linéaires, scarieuses, pubescentes et qui les égalent en longueur. Les fleurs sont réunies deux à deux, dans les aisselles des feuilles, portées sur des pédicelles dont la base est entourée de bractéoles filiformes, d'un vert jaunâtre, velues et de la longueur du calice; celui-ci est vert extérieurement et couvert de poils; l'intérieur est coloré. La corolle est composée d'un étendard presque rond, plan, échan- cré, d'un jaune tirant un peu sur l'orangé, ayant à sa base une tache ronde, d'un rouge sanguin, entourée d'une bande semi - circulaire d'un violet pourpré fort obscur. Les ailes sont linéaires, oblongues et d'un brun pourpré très - obscur; la carène qui leur est parallèle renferme les organes générateurs, elle est un peu ren- flée, obuste, dentelée et d'un pourpre vif. Les étamines sont blanches à leur base, avec l'extrémité purpu- rine, couronnée par une anthérocoyle et obuste. L'ovaire est très - velu, surmonté d'un style ascendant, subulé et glabre, terminé par un stigma capité. On tient cette plante en orangerie et on la cultive dans le terroir de bruyère pur. On la propage soit au moyen de ses gra- nes, soit par boutures.

LAM. mam. Pour Llama. V., ce mot et Chameau.

LAMAN. mot. V. Brebis.

LAMANTIN. Manatus. mam. Genre de Cétacés her- bivores, caractérisé par l'existence de chaque côté et à chaque mâchoire de neuf molaires; les supérieures sont à peu près carrées, les inférieures un peu plus allongées; mais toutes ont leur couronne formée de deux collines transversales qui présentent trois mame- lons; en outre chaque dent a deux petits talons, qui sont, à la mâchoire supérieure, de grandeur à peu près égale, tandis qu'à l'inférieure, l'un d'eux, le postérieur, est très - considérable, le second venant au contraire à disparaître presque entièrement. Il n'y a ni incisives ni canines. Au reste, ce système de dentition varie beaucoup avec l'âge. Ainsi les mamelons, et ensuite les collines elles - mêmes, s'usent par la mastaction, et il n'en existe plus de traces chez les individus avancés en âge. Les molaires antérieures viennent même à tomber, et c'est, suivant Cuvier, à mesure que les postérieures acquièrent du développement. Ainsi beaucoup d'indivi- dus ont seulement trente - deux molaires, ce qui ex- plique le peu d'accord des zoologistes sur le nombre de dents du Lamantin, et concilie très - bien beaucoup d'observations qui paraissaient contradictoires. C'est ainsi que Cuvier avait lui - même, dans son Règne Ani- mal, caractérisé le genre par l'existence de trente - deux dents seulement. Un autre fait très - remarquable, et que l'analogie pouvait faire soupçonner, c'est que le Lamantin n'est pas, à toutes les périodes de sa vie, privé d'incisives. Suivant les observations de Blainville et de Cuvier, on en trouve deux petites à l'une et à l'autre mâchoire. Les membres antérieurs, véritables nageoires, où l'on découvre néanmoins sans peine, sous la peau qui les enveloppe, les cinq doigts composés chacun de trois phalanges, sont terminés par quelques ongles plats et arrondis, et qui ont ainsi une ressem- blance grossière avec ceux de l'homme. Ces ongles sont ordinairement au nombre de quatre, le ponce n'étant pas onguiculé; mais on en trouve fréquemment trois et même deux seulement, tandis que sur quelques individus il en existerait, au contraire, jusqu'à cinq. Les membres postérieurs et le bassin paraissent man- quer entièrement. C'est en vain que Daubenton en a cherché les vestiges dans un fœtus qu'il a disséqué; et aucun squelette ne les présente non plus, quoique l'a- nalogie dût porter à croire qu'on les trouverait de même que chez le Dugong. Le corps, de forme oblon- gue, et qu'on a plusieurs fois comparé à une outre, est terminé par une queue plate, large, comme tronquée,
et dont la forme rappelle celle d'un évêcant. La tête est terminée par un museau charnu, où l'on voit, vers la partie supérieure, les marines très-petites et dirigées en avant. La lèvre supérieure, échancrée à sa partie médiane, est garnie de poils durs et assez abondants. L'œil est très petit; il n'y a point de conque auditive, et le trou auriculaire ne s'aperçoit que difficilement; la langue est étroite et assez petite. Les mamelles sont pectorales, ordinairement peu visibles; elles deviennent, au contraire, très-prôminentes au temps de la gestation et de l'allaitement. Buffon a dit, on ne sait trop sur quel fondement, que la vulve n'est pas située comme dans les autres animaux au-dessous, mais au-dessus de l'anus. Cuvier a constaté qu'il n'y a à cet égard aucune anomalie. Quant à l'organisation intérieure, tout l'appareil digestif est bien celui d'un Herbivore; les intestins sont boursoufflés, et l'estomac est divisé en deux parties et en deux petites poches augeules. Enfin les dents sont, comme on a pu le voir dans cette description, tout à fait appropriées au régime végétal, et tellement, qu'elles sont presque entièrement semblables à celles de certains Pachydermes. La plupart des voyageurs affirment qu'ils ressent constamment dans l'eau; il paraît cependant qu'ils viennent à bout de se trancher à terre. Ils vont ordinairement en troupe, serrés les uns contre les autres, les jeunes étant placés au milieu. Ils n'ont aucune défiance, du moins dans les contrées où ils n'ont point encore appris à redouter la puissance de l'homme. Ils se laissent approcher, toucher même sans aucune crainte, levant la tête lors de l'eau, et il faut, dit-on, les frapper très-rudement pour qu'ils prennent le parti de s'éloigner. La chair de ces animaux ressemble, suivant plusieurs voyageurs, à celle du Bœuf, suivant d'autres à celle du Veau; leur graisse est parfaitement très-bonne. Aussi la pêche du Lamantin se fait-elle très-fréquemment. 

« Pour le prendre, dit un voyageur qui a vu cette pêche sur les côtes de Saint-Domingue, on tâche de s'en approcher sur une macelle ou un radeau, et on lui lance une grosse flèche attachée à un très-long cordeau; dès qu'il se sent frappé, il s'enfuit, et emporte avec lui la flèche et le cordeau à l'extrémité duquel on a soin d'attacher un gros morceau de liège ou de bois léger pour servir de bouée et de renseignement. Lorsque l'animal a perdu par cette blessure son sang et ses forces, il gagne la terre; alors on reprend l'extrémité du cordeau; on le roule jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quelques brasses; et à l'aide de la vague ou tire peu à peu l'animal vers le bord, ou bien on achève de le tuer dans l'eau à coups de lance. » L'attachement de ces animaux pour leurs compagnons fournit alors un spectacle touchant; ils cherchent à délivrer le blessé du harpon, et on en a vu souvent suivre constamment le cadavre de leur mère ou de leur femelle, pendant qu'on le traitait vers le rivage. On conçoit combien la pêche de ces animaux est rendue facile par leur peur de déflance. Aussi les pêcheurs exercés peuvent-ils en un jour se procurer un très-grand nombre d'individus.

L'intelligence du Lamantin, son instinct social et doux, font avec ses formes grossières un contraste véritablement bien remarquable, et qui a frappé tous ceux qui lui ont donné quelque attention. « Ces animaux, dit Buffon, quoique informes à l'extérieur, sont à l'intérieur très-bien organisés, et si l'on peut juger de la perfection d'organisation par le résultat du sentiment, ces animaux seront peut-être plus parfaits que les autres à l'intérieur. » Au reste les voyageurs, toujours amis du merveilleux, ont encore exagéré l'intelligence déjà si étonnante du Lamantin, sans doute pour avoir cru trop facilement à de fausses récits; mais d'autres ont encore été plus loin. En se rappelant tout ce qu'on a débité sur l'existence des Hommes marins, on songeant beaucoup de ceux qui ont dit avoir vu de ces êtres merveilleux, à la manière pleine d'assurance, au ton de vérité dont ils les soutiennent, il est difficile de se persuader que le seul désir de tromper ait donné naissance à toutes leurs assertions. Demailet, dans le but de prouver l'origine aquatique de l'espèce humaine, a particulièrement, dans son ouvrage intitulé Telemacon, rassemblé un grand nombre de témoignages attestant la vérité de semblables récits. Il est bien prouvé maintenant que ces fables ont leur source, quelques-unes dans de capables supercheries, mais la plupart dans quelques ressemblances grossières de l'Homme avec les Lamantins et avec certaines espèces voisines, comme le Dugong. Les longs poils de la lèvre supérieure, qui de loin pouvaient être pris pour des cheveux; la forme des ongles; surtout les mamelles situées sur la poitrine, et à peu près arrondies comme chez la Femme; l'habitude qu'ont ces animaux d'éléver hors de l'eau la partie antérieure de leur corps; sans doute aussi leur peu de défiance, leur douceur, leur intelligence, ont suffi pour faire attribuer les formes humaines à des animaux si peu semblables à l'Homme; confusion qui peut paraître bien étouffante, mais qui n'en est pas moins certaine (V. Cuvier, la Foss., t. 14). Qu'on lise la description d'un de ces Hommes marins, quelle soit la manière dont on ait exagéré les ressemblances, on retrouvera presque toujours, avec de l'attention, les caractères d'un Lamantin ou d'un Dugong. Au reste, cette remarque ne tend point à faire excuser une erreur aussi grossière, prenant ces animaux pour de véritables Poissons à cause de leur séjour habituel dans la mer, on ne pouvait manquer d'être vivement surpris de leur voir des poils, des ongles, des mamelles; et si l'Homme les éloigne jusqu'à lui, c'est surtout parce qu'ils les voyait sortir ainsi des limites de leur classe. Le nom de Poisson-Femme, donné en plusieurs lieux au Lamantin, prouve la vérité
de cette remarque. Le nom de Lamantin lui même a vraisemblablement une origine analogique ; ce mot est dérivé par corruption, comme l’a démontré Buffon, du nom de Manati où Manate que les Galiibs et les Carabès, habitués de la Guinée et des Antilles, donnent, dans leur langue, au Lamantin d’Amérique. De ce nom, en y réunissant l’article, les Nègres des îles françaises d’Amérique ont fait Lamantin, puis Lamantin. Quant à ce nom de Manati, il paraît avoir été emprunté des Espagnols, et donné au Lamantin, à cause de ses ongles qui donnent à la terminaison de ses nageoires quelque ressemblance avec une main, ressemblance qui a dû nécessairement paraître fort singulière chez un animal que l’on considérait comme un Poisson. Les noms de Bœuf, de Vache et de Yeau marins ont aussi été donnés en divers lieux au Lamantin, de même qu’au Dugong. Il est vraisemblable que ces dénominations doivent teurer à la remarque qu’on aura faite de quelques ressemblances grossières dans les formes, plutôt qu’à la similitude du régime entre ces Cétacés et le Lamantin. En effet, à moins que le genre de nourriture d’un animal ne présente quelque singularité, le vulgaire le remarque à peine; et, au contraire, tout ce qui frappe ses yeux ne manque pas de fixer son attention. Il est bien certain d’ailleurs que quelques peuples ont trouvé de la ressemblance entre la tête du Bœuf et celle du Lamantin, et même au point d’avoir attribué à l’un des cornes semblables à celles de l’autre. On sait enfin, d’un autre côté, que les Phoques, animaux carnivores, ont aussi, et même beaucoup plus généralement, reçu les mêmes noms.

On a beaucoup hésité sur la place que doivent occuper les Lamantins dans la série animale. Presque tous les zoologistes sont seulement tombés d’accord sur un point : la nécessité de la réunion du Lamantin et du Morse, quoique celui-ci soit quadrupède et carnivore. Ce rapprochement, contraire à tous les rapports naturels, semblait si heureux, et on était tellement persuadé de sa justesse, que Ray, plaçant le Morse parmi les Carnassiers, à la suite des Chiens, crut devoir y placer aussi le Lamantin; que Klein alla jusqu’à affirmer qu’on devait s’être trompé en refusant à ce Cétacé des pieds de derrière; et que tous les auteurs systematiques, et Linné lui-même, dans quelques unes des éditions de son Système Nature, placèrent ensemble, dans un même genre, le Lamantin, le Dugong et le Morse. Lacépede fut le premier qui sépara enfin ces trois animaux, dont il fit avec juste raison des genres particuliers; et Cuvier, adoptant les trois genres Morse, Dugong et Lamantin de Lacépede, en établit en outre, sous le nom de Steller, un quatrième compréhensif d’animal de Steller d’abord confondu aussi avec les Lamantins. De cette manière, le genre Lamantin reste composé de deux espèces seulement dont l’une habite l’Amérique méridionale, et la seconde l’Afrique.

LAMANTIN D’AMÉRIQUE. CUV.; Manatus Americanus, Desmar.; le grand Lamantin des Antilles, Buff.; le Manate de quelques auteurs. Cuvier a fait connaître avec détail l’ostéologie de cette espèce dans son grand ouvrage sur les Ossements fossiles. Elle se trouve répandue dans une partie du littoral de l’Amérique méridionale; elle a quelquefois plus de vingt pieds de longueur, et pêse huit milliers. Il y a un peu moins du quart de la longueur totale entre l’insertion des nageoires et le museau. Toute la peau est grise, légèrement chagrinée; quelques poils isolés se voient en divers points, et surtout vers la commissure des lèvres et à la face palmaire des nageoires, où ils sont un peu plus abondants.

LAMANTIN DE SÉNEGAL. ADAM.; Manatus Senegalensis, Desmar. Cette espèce se trouve dans presque toutes les rivières de la côte occidentale d’Afrique. La plupart des caractères qui lui ont été attribués appartiennent également au Lamantin d’Amérique, ou sont arrondis. Adamson seul en a donné une description exacte. La longueur du Lamantin du Sénégal n’excède pas huit pieds, et son poids huit cents livres; sa couleur est cendrée-noire; l’iris est d’un bleu foncé, et la prunelle noire. Les femelles ont deux mamelles plutôt elliptiques que rondes, placées près de la paupière. La peau est un cuir épais de six lignes sous le ventre, de neuf sur le dos et d’un ponce et demi sur la tête. Les nègres Oualofos ou Yolofos appellent cet animal Levon. Cuvier a trouvé d’autres caractères dans la tête osseuse, moins allongée à proportion de sa largeur que dans le Lamantin d’Amérique, dans la fosse nasale plus large, les orbites plus écartées, les fosses temporales plus larges et plus courtes, les apophyses zygomatiques du temporal beaucoup plus renflées, enfin dans la partie antérieure de la mâchoire, courbée et non droite comme dans l’autre espèce.

On n’a point encore bien distingué d’autres espèces de Lamantins. Cependant deux cranes récemment trouvés sur les côtes de la Floride orientale, et décrits (Journ. Ac. Sc. Nat., Philadelphie, vol. 5; et Ann. Améric.) par Harlan, semblaient indiquer une nouvelle espèce que ce zoologiste propose de nommer Manatus laterostri, dans le cas où son existence se trouverait confirmée ultérieurement. Quant au grand Lamantin de la mer des Indes, de Buffon, il n’est autre que le Dugong; son Lamantin du Kamtschatka est le Steller; et, suivant Cuvier, son petit Lamantin d’Amérique ne serait qu’un double emploi du grand Lamantin des Antilles.

LAMANTINS FOSSILES. Des ossements fossiles de Lamantins se trouvent répandus, en assez grande abondance, sur divers points de la France. Rieu, professeur d’histoire naturelle, à Angers, en a particulièrement découvert un grand nombre dans le département de Maine-et-Loire, dans les couches de Calcaire coquillier, situées près de la rivière de Layon. Ordinairement mutilés, et quelquefois même un peu roulés, ces ossements ont été trouvés avec d’autres débris d’animaux marins, de Phoques et de Cétacés. Ils consistent en des fragments de membres, de vertèbres, de côtes et de crânes. Cuvier, qui les a décrits et figurés dans son ouvrage sur les Ossements fossiles, où il démontre qu’ils appartiennent à une espèce différente de celles aujourd’hui connues, a représenté aussi plusieurs autres fragments trouvés aux environs de Bordeaux.
d'Étampes, de Nantes, à l'île d'Aix et dans quelques autres localités : lui-même en a découvert quelques uns à Longjumeau. Il est donc bien certain, dit Cuvier en terminant son important Mémoire sur les Lamantins fossiles, qu'un animal du genre des Lamantins, genre aujourd'hui propret à la zone torride, habitait l'an- cienne mer qui a couvert l'Europe de ses couquillages, à une époque postérieure à la formation de la craie, mais antérieure à celle où se sont déposés nos Gypseas, et où se vivraient sur notre sol les Paléothériums et les genres contemporains.

LAMARCHÉE. Lamarchea. Bot. Genre de la famille des Myrtacées, institué par Gaudichaud, dans la Botanique du Voyage de l'Uranie, avec les caractères suivants : calice réniforme, dont le limbe est découpé, divisé en cinq parties régulières ; corolle formée de cinq pétales insérés sur le limbe du calice ; il est obovato- spatulé, cilié et frangé, réuni en cloche et ne dépassant pas le limbe du calice ; étamines connues en tube, insérées comme les pétales, monadelphes, plus longues que la corolle; tube staminal un peu arqué et divisé à partir du milieu en cinq faisceaux ; ovaire sub- globuleux et libre; style unique, couronné par un stig- mante subcapitelle ; capsule globuleuse, renfermée dans le tube persistant et grossi du calice, papyracée, à trois loges et à trois valves septicidées ; trois placentaires fixés au fond de la capsule, près de l'axe; tube du calice glo- buleux, épaiss, coriace et même un peu ligneux, mar- qué au sommet de cinq cicatrices légères ; semences criblées, arquées, en coin ou un peu lancéolées, triangu- laires.

LAMARCHÉE a FEUILLES d'AKEA. Lamarchea akeafol- lium, Gaud. C'est un arbre mutique, à feuilles épar- sées, linéaire-lancéolées, très-entières, coriaces et à trois nervures; les fleurs sont axillaires, solitaires, sessiles et d'un brun rougeâtre. Il se trouve aux environs de la baie des Chiens-Marins, dans la partie occidentale de la Nouvelle-Holland.


LAMARKIE. Lamarkcia. Bot. Mœench aussi a voulu à son tour honorer la mémoire de l'un des plus grands botanistes français, en lui dédiant ce genre de la fa- mille des Graminées, qui l'a caractérisé de la manière suivante : épillets fertiles et stériles, mêlés et pressés les uns contre les autres : les fertiles à deux fleurs écartées, l'une hemaphrodite et l'autre rudimentaire, munie d'une arête à sa base; deux glumes lanceolato- subulées, pressées contre la fleur; deux paillettes : la supérieure bicarpée, l'infinière roulée en cylindre, à sommet linéé, munie d'une arête droite; deux squam- mules très petites; un ovaire sessile et glabre, surmonté de deux styles qui terminent des stigmates subpestacés; une carpotype oblongue, comprimée, adhérente à la paillelette supérieure; des épillets stériles, formés de cinq à neuf fleurs très-serrées; elles ont deux glumes lunu- lato-subulées, pressées contre elles; une paillelette ovale, arrondie, concave, mutique, eroso-denticulée au sommet.

LAMARCKIE BORÉE. Lamarkcia aurea, Mœench; Cy- nosurus aureus, Lin. Ses tiges sont articulées, feuill- lées, hautes de sept pouces environ; ses feuilles sont glabres, garnies d'une membrane blanche à l'extrémité de la glane; l'épi est une sorte de panicule étroite, long- gue de deux à trois pouces, d'un aspect soyeux, com- posée d'épillets menus, très-nombreux, fasciculés sur les ramifications, la plupart inclinés ou pendantes et d'un vert jaunâtre laissant; les pédicules des épillets sont très-velus. Cette plante se trouve en abondance sur les bords de la Méditerranée.

LAMARKIA. Bot. Le genre d'Hydrophytes formé sous ce nom par Olivi, est devenu le Spongodium de Lamuroux. V. ce mot.

LAMAS. Mam. Même chose que Llama, espèce du genre Chamea. V. ce mot.

LAMBARDE. Pois. L'un des noms vulgaires du Squale Rousette.

LAMBD. ins. Espèce du genre Noctuelle. V. ce mot.

LAMBERTIE. Lambertia. Bot. Genre de la famille des Protocées et de la Tétrandrie Monogynie, L., étêté par Smith et aujourd'hui adopté par tous les bota- nistes modernes. Il se compose de jolis arbustes à ra- meaux verticillés, portant des feuilles alternes, le plus souvent très-entières; des fleurs réunies en capitules terminaux, solitaires, composés de sept fleurs, environ- nées d'un involucre dont les folioles sont colorées. Cha- que fleur est composée d'un calice tubuleux, à quatre divisions recouvertes et tordues en spirale, portant cha- cune une étamine. L'ovaire est environné de quatre écaillles hypogynes, distinctes ou soudées en une petite gaine. Cet ovaire est à une seule loge, et contient deux ovules; le stigmate est allongé, subulé. Le fruit est un follicule uniloculaire, coriace et presque lisse, cu- néiforme et quelquefois terminé par deux pointes à son sommet; il contient des graines membraneuses sur les bords. Toutes les espèces de Lambertia croissent à la Nouvelle-Hollande. Plusieurs sont cultivées dans les jardins; telle est surtout la suivante :

LAMBERTIE ELEGANTE. Lambertia elegans, Smith, Linn. Trans., 4, p. 214, t. 20. Cette jolie espèce est originaire de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; elle croît aux environs de Port-Jackson, dans les lieux découverts et rocheux. Elle peut s'élever à la hauteur de cinq à six pieds; ses rameaux sont courts, ordinaire- ment ramifiés, ainsi que ses feuilles qui sont étroites, allongées, cuspidées au sommet, coriaces, persistantes, très-entières, glabres et laissantes à leur face supérieure, tomenteuses et ferrugineuses inférieurement, à bords réfléchis. Les fleurs sont rouges, réunies au nombre de sept dans un involucre écaillieux et imbriqué. Le fruit est cunéiforme et terminé par deux cornes écrites l'une de l'autre. Cette espèce fleurit en général au mois
d'avril. On la cultive en terre de bruyère; et elle doit être abritée dans l'orangerie. On la multiplie facilement de boutures.

Une autre espèce de ce genre est remarquable par ses involucres constamment unifoliés. Robert Brown l'a nommée pour cette raison Lamiertis uniflora. LAMIBEUR, ois. Synonyme vulgaire de Guignette, V. CHEVAILLIER.

LAMIS. MOLL. Nom sous lequel les marcbandis désignent particulièrement une espèce de Pterocère. Ptero- cera Lambis de Lamarck; ils donnent aussi le nom de Lambis de la grande espèce Strombus latissimus; Lin., de Lambis aile de la moyenne espèce Strombus Gigas, Lin., de Lambis marbré du Strombus leuigeinosus, L., et enfin de Lambis non aile de la grande espèce Strombus tucifer, L.

LAMBOURDO. Bot. Synonyme vulgaire de Massette. V. cemot.


LAME. Lambina. Bot. On désigne sous ce nom, dans les corolles polyptètes, la partie évasée qui ne peut être confondue avec la partie contractée que l'on distingue sous le nom d'Onglet.

En minéralogie c'est un solide plan, très-mince, plus ou moins étendu.

LAME PROLIGÈRE. Lamina proligerà, bot. (Li- chens) Acharius, en donnant le nom de Lame proligère à un organe mince, coloré, caduc par véstuté, lisse, que l'on observe dans les apothécions scutellées, dont il forme le disque, a semblé croire qu'il remplissait dans les Lichens le rôle que le placenta remplit dans les Phanérogames. Quoi qu'il ne soit pas prouvé que la Lame proligère renferme exclusivement les gongyles reproductiveurs, il est certain néanmoins que la nature a pris un soin extrême de sa conservation.

Des observations particulières ont prouvé, contre l'opinion d'Acharius, que la Lame proligère n'était pas seulement dans les fruits scutellés, mais qu'elle pouvait s'observer aussi dans les apothécions de tous les genres de Lichens, sous des formes très-variées. Elle est nue dans les Lécielles, les Opégraphes et les Gyrophores, entourée et défendue des choses extérieures par un péritié- theion dans les Verrucariées, et par une marge dans les Lécanores, les Parméelles, etc. Elle constitue quelquefois l'apothécion tout entier, comme dans les Ento- graphes, les Hétéographes, les Opégraphes et les Léci- dées, mais elle n'en fait qu'une partie dans la plupart des autres genres. Cet organe serait, suivant Fée, une sorte d'ovaire stérile, la nature n'ayant pu atteindre son but entièrement, et les hommes qui étudient les êtres organisés savent très-bien que la nature a ses échecs. Ce qui fortifie cette assertion, c'est que les autres parties de la plante paraissent en être dépendantes et avoir pour fonction principale, celle de con- courir à sa conservation. Le thalle la reçoit dans la jeunesse et la préserve de tout frottement; la marge des scutellés, le péritéthion des Verrucaires, ne paraissent pas avoir d'autre rôle que celui d'empêcher les choses extérieures, et l'on remarque que cet organe, renfermé quelquefois dans une double enveloppe, va toujours chercher la lumière en déterminant dans l'apothéchion une dilatation plus ou moins complète. Acharius ne reconnaît de Lame proligère que quand cette dilatation est complète, comme cela a lieu dans les fruits scutel- lés ou patellulés; tel n'est point l'avis de Fée. On peut regarder l'apothéchion d'une Pyrénelle, par exemple, comme une scutelle non déhiscente, et en effet, sup- posez que la nature en dilate le sommet, alors le péri- téchion devient le corps de la scutelle et le nucéme de la Lame proligère; il en est de même pour tous les genres à apothéchion globuleux, et cette théorie peut aussi s'appliquer aux fructifications linéaires. On con- goit, d'après cette explication, que le nom de Lame proligère n'est plus convenable; mais il faut attendre pour le chager que de nouvelles observations aient confirmé et fortifié l'opinion de Fée. La Lame proligère existe dans tous les apothécions scutellées verrucu- lieux, et dans le genre Plectocarpus qui appartient au groupe des Parméelés, ordre des Sictétés. V. NUCLEUS ET PLECTOCARPON.

LAMELLAIRE. Lamellaria. m. On qualifie de cette manière, tout agglomérat composé de cristaux fort étendus et d'une épaisseur trop minime pour que l'on puisse en déterminer géométriquement la forme. Ces assemblages de petits cristaux entrecroisés présentent à l'intérieur de la masse une multitude de petites facettes diversément inclinées.

LAMELLE. Lamella. Bot. On donne particulièrement ce nom aux appendices pétaloïdes, qui naissent sur cert- taines corolles; par exemple, dans le Laurier-Rose, les Lychnides, plusieurs Borraginées, etc. Le mot de La- melle est aussi employé par les auteurs de Mycologie, pour désigner la partie des Champignons qu'on a nom- mée en français feuillet, parce qu'elle y est disposée comme les feuillets d'un livre. V. FEUILLET ET AGARIC.

LAMELLE ET LAMELLEUX. Lamellatus. C'est-à-dire composé de petites lames réunies comme des feuilletes. LAMELLIBRANCHIES. moll. C'est à Blainville que l'on doit la création de cette nouvelle dénomination pour rassembler en une seule division tous les animaux mollusques, dont les branchies, par paires très-larges et en lames aplatis, sont placées entre le corps et le manteau; presque tous les Couchifères ou Coquilles bivalves doivent rentrer dans cette division dont il sera reparlé à l'article MOLLUSQUE auquel il faut re- courir.

LAMELLICORNES. Lamelicornes. m. Grande fa- mille de l'ordre des Colcophtères, section des Penta- mères. C'est une de celles qui renferment les insectes les plus nombreux et les plus grands, et le trait ento- mologique le plus saisissant qui la distingue des autres est d'avoir les antennes terminées en une masse, soit ferçillée, c'est-à-dire composée d'articles en forme de lames disposées en éventail ou à la manière des feuil- lets d'un livre, ouvrant et se fermant de même; soit en peigne et dont les feuillets sont perpendiculaires à l'axe, ou bien composées d'articles cupulaires et em- boîtés; le premier ou l'inférieur de la masse étant en forme d'enfonner, tronqué obliquement et renfermant concomitamment les autres.
La tète des Lamellicornes se prolonge en avant, et cette partie avancée est ce qu'on appelle Chaperon; plusieurs des insectes que cette famille comprend, sont remarquables par leur taille, les éminences en forme de cornes, de tubercules, que présentent, dans les mâles, la tête, le corset, ou ces deux parties simultanément. Leur corps est, en général, ovale ou ovoïde; les antennes sont ordinairement composées de neuf à dix articles, et insérées dans une cavité sous les bords de la tête; les yeux s'étendent plus en dessous qu'en dessus, et sont peu saillants; la bouche varie, mais la lèvre est le plus souvent courbée par le menton qui est grand et coriace; les deux premières jambes, et souvent d'autres, sont dentées au côté extérieur et propres à four; les articles des tarses sont toujours entiers. Les Lamellicornes se nourrissent, soit de matières végétales décomposées, comme les fleutes, le fumier, le tan, etc., soit de feuilles et de racines des végétaux, soit enfin du miel des fleurs ou des liqueurs exsudées par les arbres; ceux qui vivent de matières végétales altérées ont presque toute une teinte noire ou brune; quelques-uns sont même noircissus; les autres recherchent la lumière; ils sont ornés de couleurs métalliques ou variées, et très-agréables. Leur démarche est en général lourde et leur vol souvent étourdissant comme celui des Hyménoptères. Le canal alimentaire des Lamellicornes se compose en général d'un esophage très-court, qui se dilate aussitôt en un jabot de formes très-variées suivant les genres; d'un ventricule chylifique, plus ou moins long, ayant quelquefois sur toute sa surface des papilles conoides ou claviformes, ou des tracés de plisures, et étant toujours replié sur lui-même un nombre de fois plus ou moins grand, suivant sa longueur relativement à celle de l'animal entier. Il donne toujours attache à quatre vaisseaux hépatiques de longueur très-variable, et finit par un intestin grêle, filiforme, terminé par un cæcum plus ou moins distinct. Les larves des Lamellicornes ont un estomac cylindrique, entouré de trois rangées de petits cæcums; un intestin grêle très-court; un colon énormément gros, houssonné, et un rectum médiocre. Les tracés de l'Insecte parfois sont presque vésicales.

Les larves des insectes de cette famille se ressemblent presque toutes. Leur corps est long, presque demi-cylindrique, charnu, mou et ridé; il est blanchâtre, divisé en douze anneaux, et la tête est écailluse, munie de fortes mandibules. Ces larves ont six pieds écaillieux, bruns ou rousseâtre; de chaque côté du corps on voit neuf stigmates, et l'extrémité postérieure, plus épaisse, et de couleur blénete foncée, est courbée en dessous; elles se tiennent cachées dans la terre ou dans le tan des arbres, et se nourrissent de cette dernière matière ou de terreau; d'autres vivent d'excréments et de fumier; un grand nombre se nourrit des racines de divers végétaux, et sont quelquefois très-nuisibles en attaquant ceux que l'on cultive et emploie, ou en les déraînant. Ces larves se font toutes, dans leur séjour, une coque ovoïde avec la terre ou les débris des matières qui leur ont servi de nourriture, et qu'elles lient ensemble avec une substance glutineuse qu'elles font sortir de leur corps. Quelques unes de ces larves ne se changent en nymphes qu'au bout de trois ou quatre ans.


LAMELLINA. Lamellina. inf. Nom proposé par Bory, pour l'un de ses genres d'animals invisibles à l'œil nu, et dont les caractères consistaient dans l'appattement du corps qui est homogène, plus ou moins approchant de la forme d'un carré long, tourné aux deux extrémités, de manière à présenter quatre angles droits. Le Monas Lamellula, Mull., Inf., p. 7, tab. 1, f. 16, 17, Encycl. Vers III., pl. 1, fig. 8, ferait partie de ce genre, ainsi que les deux êtres singuliers représentés par Joblot, part. 2, p. 55, f. 2, M. etc., p. 18, fig. 5, r. l. Tous vivent dans les infusions végétales; ou dirait de petites lames de verre vivantes; la première se trouve aussi dans l'eau de mer gardée. Le Gomium pulcitatum de Müller appartiendrait aussi à ce genre.

LAMELLISTRES. os. (Cuvier.) Famille d'Oiseaux qui renferme la plupart des Palmipèdes, et dont le caractère principal consiste en un bec épais, revêtu d'une peau molle plutôt que d'une corne.

LAMELLOSIDENTES. Lamellosodontati. os. Illiger, dans son Prodrromus systematium animalium et orium, a formé une famille des Lamellosodontati, qui comprend les genres Anas, Asser et Mergus, de l'ordre des Palmipèdes ou Nageurs. V. ces mots.

LAMENTIN. s.m. Pour Lamentin. V. ce mot.

LAMÉO. pois. Synonyme vulgaire de Requin. V. Squalè.

LAMAIRES. Lamiarius. ins. Tribu de l'ordre des Coléoptères, section des Tétramères, famille des Longicorines, établie par Latreille (Fam. natur. du Règne Anim.), et ayant pour caractères: dernier article des palpes ovaire et retrécé en pointe vers le bout; tête verticale.


LAMIE. Lamia. pois. Espèce du genre Squale, devenue type de l'un des sous-genres établis par Cuvier. V. Squalè.

LAMICE. Lamia. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétramères, famille des Longicorines, tribu des Lamiaires, établi par Fabricius, aux dépens du grand genre Cerambyx de Linné. Ce genre a été partagé, depuis Fabricius, en plusieurs sous-genres basés sur des caractères très-secondaires et tirés pour la plupart de la forme et des proportions du corps. Latreille, dans tous ses ouvrages, s'était servi de ces genres pour établir des divisions dans les Lamies de Fabricius. Ce n'est que dans ces derniers temps (Familles naturel. du Règne Anim.) qu'il a adopté quelques-uns
des nombreux genres formés par Thunberg, Meegerle et Schoonheer; mais comme son ouvrage (loc. cit.) ne présente que les caractères des familles, qu'il ne fait qu'ennumérer les genres qui entrent dans chacune d'elles, et que la plupart des auteurs qui les ont établis ne l'ont fait que dans leurs collections, on doit les considérer comme n'étant point encore publiés et ne les présenter que comme divisions du genre Lamie. Les caractères essentiels de ce genre, dans toute l'extension qu'on peut lui donner, sont: labre très-appartenent, s'avancant entre les mandibules; palpes filiformes, terminés par un article ouvrai ou presque cylindrique; antennes quelquefois sécatées, quelquefois composées d'articles très courts, presque gremns, avec la base environnée par les yeux qui sont allongés en forme de reins; tête verticale; corselet épineux ou rugueux, plus ou moins long; corps cylindrique dans quelques-uns, aplati dans d'autres. Ces insectes se distinguent des Priones par la forme du labre qui est très petit et peu apparent dans ceux-ci; ils s'éloignent des Calliromhes et des Cerambyx par leur tête qui est verticale tandis qu'elle est penchée en avant dans ceux-ci, et que le dernier article de leurs palpes est plus grand et en forme de cône renversé. Ces insectes avaient été placés par Linné avec les Cerambyx; les caractères que Fabricius leur a assignés en les en séparant, ne les distinguent presque pas du genre précédent, ainsi que de ceux des Saperdes et des Gommes qu'il a aussi établis. Tous ces Coléoptères ont la langette en forme de cœur, avec une échancrure plus ou moins profonde au milieu du bord supérieur. Les mâchoires sont pareillement terminées par deux lobes dont l'intérieur plus petit et en forme de dent. Le tube digestif des Lamies a bien plus d'étendue que dans les autres Longicorones. Léon Dufour (Ann. des Sciences nat., t. iv, p. 112, pl. 6, fig. 5) dit qu'il a quatre fois la longueur de l'infsecte (Lamia Textor); il n'a pas trouvé de jabot distinct de l'osophage qui atteint à peine le commencement du corselet; le ventricule chylifforme est en séparé par un bourrelet prononcé, siège d'une valves. Il égaie en longueur la moitié de tout le tube alimentaire; il est cylindroïde et se replie en deux grandes circonvolutions maintenues par des brides trachéennes excessivement multipliées; sa surface externe est couverte de points papilliformes que la loupé rend à peine sensibles et dont la saillie varie suivant le degré de contraction de l'organe; l'intestin grêle est filiforme; il se renfle en un cœcum allongé; le rectum, distinct de ce dernier par une contraction valvulaire, est long dans la femelle et renfermé dans un étui qui lui est commun avec l'oviducte; il est coulé à son origine, et ce coude est maintenu par deux lrides musculaires distinctes, destinées sans doute à faciliter ou à régler ses mouvements lorsque l'oviducte s'allonge pour la ponte. Les Lamies font entendre, comme tous les Longicorines, un bruit aigu, produit par le froissement des paires inférieures du corselet contre la base du mesothorax. Les larves de la plupart des espèces vivent dans le boî, à la manière de celles des autres Longicorines; c'est là, et surtout dans les chantiers, que l'on trouve l'insecte parfait. Ce genre est très-numeux en espèces; elles sont répandues dans toutes les parties du monde, et surtout dans les pays boisés, entre les tropiques.
fronde quand on les dessèche sans avoir la précaution de les laver dans l'eau douce avant de les préparer. Toutes demeurent longtemps hygrométriques après la dessication.

† Fustulaires. Racines fibreuses; stipe fistuleux, entièrement vide. Elles forment le passage aux Na-rcrocystes où les pétilles de chaque feuille, qui ne sont que des frondes partielles, peuvent être également considérées comme des stipes fistuleux, et de même absolument vides.

Laminaria Trompette, Laminaria buccinalis, Lam.; Fucus buccinalis, L., Turn., Fuc., pl. 159, dont le stipe énorme, fistuleux, vide, acquiert souvent plusieurs toises de longueur, et plusieurs pouces de diamètre; amiunci vers sa base, il se renferme s'allongean. La fronde ou lame qui s'y insère est allongée, pinnée ou pinnaïtifiée, épaisse, coriace, noirâtre, avec ses divisions ou pinnules, aiguës. Il y a cependant des échantillons où ces pinnules, chargées vers l'extrémité, y sont obcess. Jetc à la côte, les stipes, en s'y desséchant, sont quelquefois comme de gros tubes conus, qui imitent la forme de trompettes ou plutôt de cornets à bouquins. Cette plante, qui se trouve sur les côtes de la pointe méridionale de l'Afrique, y fut remarquée par les navigateurs dès l'époque où l'on double le cap de Bonne-Espérance; et les anciens botanistes l'appelaient Tromba marina, J. B. H., 3, p. 88, ou Armado indica fluitans, C. B. P. 19.

Laminaria Ophiure, Laminaria ophiura, Bory, espèce des plus remarquables, rapportée de Terre-Neuve par des bateaux de pêcheurs et que Lappace a appelée longicirrus. Sa lame on fronde serait à peu près celle de la Sucrière, si elle n'était beaucoup moins ondulée et plus mouillé, comme du parchemin; elle acquiert jusqu'à six ou huit pieds de long, sur quatre à huit pouces de large. Son stipe fistuleux, absolument vide, de six à dix-huit lignes de diamètre, est cylindrique, ridé, noirâtre, souvent long de quatre pieds, et ressemblant un à une Couleuvre.

†† Saccharines. Racines fibreuses, ramusces; stipe solide, corné, devenant comme ligneux.

* Fronde constamment simple et entière.

Laminaire Sucrière. Laminaria saccharina, Lam.; Fucus saccharinus, L. On a confondu sous ce nom plusieurs espèces fort distinctes, et généralement toutes celles de la section qui nous occupe. Mais quand on examine ces végétaux avec attention, les différences deviennent frappantes. La véritable Laminaire Sucrière est commune sur les côtes atlantiques, au cap Finistère, en Galice, à la baie de Saint-Jean-de-Luz et Biarritz, au rocher de Cordouan, à Belle-ile et sur les côtes de Bretagne, enfin jusqu'à celles du Calvados et de Picardie. On a retrouvé sur les côtes d'Angleterre et jusqu'en Norwège. Son stipe, arondi, de la grosseur du doigt, court parallèlement à la longueur de la lame, qui est membraneuse, un peu coriace, d'un roux verdâtre, ovoïde, oblongue ou sublinéaire, atteignant jusqu'à six et neuf pieds de long, lancéolée, aiguë, fort ondulée, même frisée sur les bordes, arondie ou même subcordée au point d'insertion sur ce stipe. On en connaît trois variétés principales: a. La Laminaire Su-
LAMINARIAE. *Laminaria* conica, Bory, confondue encore avec le *Laminaria digitata*, elle a sa fronde conique et rétrécie vers l’insertion sur le stipe qui est plus long que chez cette plante, mais plus court que dans la précédente. Ses divisions sont des lanières minces et très-profondes. La figure de cette espèce est à peu près celle d’un éventail ouvert, dont les branches seraient séparées. Elle est moins fréquente que les autres sur les côtes de l’Océan.

**Fondes constamment divisées.**

LAMINARIAE BIRONCIÉE. *Laminaria biruncinata*, Bory. Cette belle espèce, découverte récemment par Durville, sur les côtes du Chili, à la Conception, a son stipe plein, court, de la grosseur d’une plume d’Oie; sa lame est cornée, épaisse, oblongue, obusée, et produit sur les bords des pinnules nombreuses, roncées, indéfiniment dentées.


††† Cépodes. Racines bulbosuses.

La plupart des espèces de ce sous-genre avaient été confondues sous le nom de *Fucus bulbosus*.

LAMINARIAE BELLÉUSE. *Laminaria bulbosa*, Lam.; *Fucus bulbosus*, L. A stipe comprimé, épais, fort allongé, simple, partant d’un bulbe creux, souvent large, se dilatant en une fronde conique, flabelliforme, profondément divisé en lanières fort longues et linéaires. Cette espèce ne commence guère à se trouver que partout du golfe de Gascogne, pour s’élancer vers le nord. Elle devient fort grande. Son stipe, très allongé et uni, outre son énormité, la distingue suffisamment de la suivante.


LAMINARIAE PONCÉE. *Laminaria punctata*, Bory, ou brevipes? Agardh. Bory a découvert cette espèce sur les côtes de Belle-Île, au sud de la Bretagne, dans l’été de 1800. Bonnemain paraît l’avoir retrouvée sur celles de Quimper dans le Finistère. Sa racine est un petit bulbe semblable à une Géboule; son stipe est fort court, dépassant rarement une à trois lignes de longueur. La fronde est d’abord ovovide, plus ou moins large et amincie aux deux extrémités; elle se divise avec l’âge en deux ou trois lanières. Sa consistance est demi-papyracée et membranee la rend remarquable, ainsi que sa couleur jaunâtre, sa transparence et l’aspect ponctué que lui donnent les fructifications éparses sur toute sa surface. Elle ne dépasse guère dix à quinze ponce de long, sur deux à cinq de large.

Le *Laminaria Delciséi* d’Agardh, *Utica bulbosa*, Beauv., Oware et Ben., pl. 15, appartient à cette section.

LAMINAIRE. *Laminaria*. MIN. Il est difficile dans un aggrégat minéralogique, d’établir une limite entre les tissus lamellaires et laminaires; on peut néanmoins entendre que les facettes dont se composent ces derniers ont une étendue de plus du double que l’épaisseur.


LAMPÈDE. moli. Genre établi par Montfort (Conchyl. Syst., t. 11, page 232) pour une petite Coquille microscopique, très-voisine des Cristallaires de La- mère. Férussac, dans ses Tableaux systématiques, ne l'a point admise comme genre; il l'a placée dans son genre Lenticulina, dans la sous-division des Cristallées.

LAMPAS. moli. Nom vulgaire que l'on donne à plusieurs espèces de Strombes. V. ce mot.

LAMPAS. rot. D'où Lampette, qui désigne l'Agrostemma Gilgobo, L., nom par lequel les anciens désignaient les espèces communes du genre Lychnus.

LAMPE. moli. Nom sous lequel on désigne vigoureusement plusieurs espèces du genre Patelle. V. ce mot.

LAMPE ANTIQUE. moli. Espèce du genre Hélice. V. ce mot et Caracolle.

LAMPETIDÉ. Lampe.lis. ins. Genre de la famille des Sternoxy, institué par Dejean qui le caractérise ainsi: antennes filiformes, en seie, composées de onze articles; mandibules cornées; palpes filiformes; tête large, à côtes réticulées; corset plus large que haut, coupé droit en avant, arrondi postérieurement et élargi sur les côtés; œcuse très-petit, transverse; clypeus et plus mince; le corps insensible vers l'extrémité; cuisses courtes; jambes postérieures plus longues, avec deux épines au sommet; tarses triangulaires, velus, creusés en dessous. Le petit nombre des espèces de ce genre appartient à l'Amérique du Sud.

LAMPETTE. esp. Épithète vulgaire de Lamproye.

LAMPETRA. moli. Nom vulgaire pour Lamprey.

LAMPILOT. moli. Pour Lamproyon. V. ce mot.

LAMPIQUE. Acide qui se produit par l'action d'un fil de platine que l'on maintient incandescent par la flamme d'une lampe à essence de vin; cet acide paraît être une combinaison de l'acide acétique avec une partie des éléments de l'alcool dont, jusqu’ici, on n’est point parvenu à le séparer.

LAMPOCARPE. Lamprocaryus. rot. Épiphtède qui ex-prime, dans les graines, une enveloppe luisante.


LAMPORNIDE. Lampornis. os. Genre nouveau, proposé par Swainson, pour quelques Oiseaux de la famille des Trochilidées, qui se distinguent par le bec recourbé et la queue courte, égale et ronde. Les espèces de ce genre seraient: Trochilus mango, L.; Trochilus puella, L.; Trochilus niger, Sw., etc.

LAMBOTTE. moli. Nom donné vulgairement aux petites Patelles que les pêcheurs mangent, ou dont ils emploient la chair comme appât.

LAMPOURDE. Xanthiun. rot. Genre d'une organisation singulière, formant avec l'Ambrosia, l'Iva et le Fransera une petite famille voisine, quoique suffisamment distincte, des Synanthérerées. Ce genre présente les caractères suivants: les fleurs sont unisexuées et monoïques; les mâles forment des capitules globuleux, placés vers la partie supérieure des rameaux; leur involucre est composé d'écaillles imbriquées sur plusieurs rangs; le réceptacle est ovoïde; chaque fleur est accompagnée d'une écaille de forme variable; son calice manque; sa corolle est tubuleuse, évasée de la base au sommet, à cinq dents et à cinq nervures longitudinales, qui se bifurquent à la base pour suivre chaque des dents des derniers. Les étamines, au nombre de cinq, sont monadelphes, et leurs filés réunis forment un tube cylindrique, inséré tout à fait à la base de la corolle; les antérieures sont généralement saillantes au-dessus de la corolle, rapprochées les unes contre les autres, mais libres. Les fleurs femelles sont gémienes, très-rarement solitaires, placées à l'aisselle des feuilles, dans un involucre ovoïde, qui paraît formé de la soudure de deux involucres renfermant chacun une fleur. Cet involucre se retrouve indusément où il se termine par deux petits cols à travers lesquels on voit sortir et saillir les stigmates. La face externe de cet involucre, qui est persistante, est toute hérissee de poils, dont quelques-uns, beaucoup plus grands, deviennent épineux. Chaque fleur femelle se compose d'un ovaire infère, ovoïde, allongé, dont le limbe est nu ou formé de trois divisions croisées et rapprochées contre le style. La corolle manque entièrement. Le style est d'une longueur variable, très-simple, continu avec le sommet de l'ovaire et terminé par deux stigmates libéraux, divergents, glanduleux sur leur face interne. Le fruit est un véritable akène allongé, terminé en pointe à son sommet, ordinairement marqué de dix lignes ou stries longitudinales. Ces akènes sont entièrement renfermés deux à deux dans les involucres qui se sont accrus et dont une partie des poils sont devenus épineux. Chaque akène contient une graine dressée, portée sur un funicule assez long. Elle se compose du tegument propre, qui est mince et membraneux, et d'un embryon homotrope, dont la radicule est conique.

Ce genre renferme cinq espèces: ce sont des plantes herbacées annuelles ou vivaces, à tiges rameuses, quelquefois épineuses, à feuilles alternes, plus ou moins profondément incisées. De ces cinq espèces, trois croissent en France, dans les lieux incultes ou dans les vignes, savoir: Xanthium strumarium, Xanthiun...
spprius et Xanthium orientale. Ces deux dernières se rencontrent surtout dans les provinces méridionales de la France; des deux autres l'une, Xanthium echi-natum, Murray, est encore peu connue; on ignore sa patrie; l'autre, Xanthium catharticum, Kunth (in Humb.), a été trouvée au Pérou, dans les environs de Quilo.  

LAMPRÉ. *Lampra* ins. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Sternoxes, tribu des Buprestides, établi aux dépens du genre *Buprestis*, par Megerle, qui lui assigne pour caractères: premier article des palpèbes maxillaires allongé, oblongue, le second un peu plus court, subhyalinique, et le dernier, sécifère; palpèbes labiales très-courtes; avec le dernier article subhyalinique, fabre court; antennules de la longueur de la moitié du prothorax, grêles, fortement comprimées, avec les quatre premiers articles très-courts, égaux, subovales, les autres diminuant insensiblement de longueur; front plan ou déprimé; épistome échancré; écusson très-court et large; élytres rétrécies et dentées à l'extrémité, faiblement dentelées sur le bord externe; pattes médiocres, grêles; tarses assez longs; le premier article des quatre postérieurs de la longueur au moins des deux suivants réunis; corps médiocrement convexe.

*Lampra* létant. *Lampra rutilans*, Meg.; *Buprestis rutilans*, Fab. Ses antennules sont noircières; sa tête est d'un vert doré, un peu raboteuse; son corselet est également raboteux, d'un vert bleuâtre, avec les côtés d'un vert doré et quelques points d'un violet noircière; ses élytres sont striées, tridentées, d'un vert bleuâtre, avec les côtes dorés et plusieurs points d'un violet noir, le dessous de corps et les pattes sont d'un vert bleuâtre, brillant. Taille, cinq lignes. Europe. Le Bupreste plébéian d'Olivier, que l'on trouve aussi dans les environs de Paris, fait également partie de ce genre.

LAMPRE. *Lampra. ins*. Le genre proposé sous ce nom par Lindley, dans la famille des Ommeléteres, n'a pas été admis par le professeur De Candolle qui l'a réuni à son genre *Didusiscus*.  

LAMPRÉ. *Lamprías. ins*. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Lamellicornes, tribu des Lucanides, établi par Latreille et ayant pour caractères: antennules courtes, composées de dix articles; point de lauré apparent; lunette divisée en deux pièces allongées et soyeuses; mâchoires découvertes en dessous jusqu'à leur base; mandibules grandes et comprimées dans les mâles; corps convexe, surtout dans les mâles. Ces insectes diffèrent des Lucanes et des Platycères par leur menton qui est très-petit et ne recouvre pas les mâchoires, tandis qu'il est grand et ne les laisse pas appercevoir dans ces deux genres; ils s'éloignent des Simodendres et des Euscolies par des caractères de la même valeur et par la forme du corps. Fabricius a placé la seule espèce qu'il a connue de ce genre, avec les Leithrus (*Leithrus annens*). Schreber a donné (Trans. de la Soc. Linn. de Londres, t. vi, p. 185) une description complète du même insecte et l'a rangé avec les Lucanes. C'est, en effet, de tous les genres de la famille des Lamellicornes, celui avec lequel ces Coléoptères ont le plus de rapports. Les Lampriones ont une tête bien découverte, armée de deux mandibules comprimées, droites, dirigées en avant, dentées à leur partie intérieure et supérieure, et très-values en dedans. Leurs mâchoires sont insérées en dessous; leur lobe terminal est petit et pointu, et elles portent chacune une paupière filiforme. Les antennules sont composées de dix articles, les quatre derniers forment la masse; mais le premier article de cette masse est beaucoup plus petit et en forme de dent; elles sont insérées au-dessus des mandibules, en avant des yeux et sous une petite éminence du devant de la tête. Les yeux sont assez grands et se prolongent un peu au dessous. Le corselet est très-grand, deux fois plus large que long, convexe, légèrement rebordé et dilaté de chaque côté, vers son milieu. L'écusson est arrondi postérieurement; les élytres sont moins longs que le corselet, convexes, et vont en se rétrécissant jusqu'à l'extrémité. Le sternum du mésothorax est avancé en pointe dirigée vers le prothorax. Les jambes antérieures sont courtes et larges, et offrent au côté supérieur près de l'épine souvent élargie qui les termine, un petit piéneau de poils réunis, pointu et semblable lui-même à une autre épine; les autres pattes sont moins fortes, à peu près de la même longueur. Ces insectes sont très-brillants et paraissent jusqu'à présent propres à la Nouvelle-Hollande et à l'île de
Norfolk, de la mer Pacifique. Leurs mœurs sont encore inconnues, mais elles doivent être les mêmes que celles des Passales. L'espèce qui sert de type à ce genre est :

LAMPRIMÉE BRONZÉE. Lamprima aurea, Latt.; Lethrus aeneus, Fabr.; L. lucanus aeneus, Schreb. (Trans. of Linn. Soc.) t. vi, pl. 29, fig. 1). Cette espèce est longue de pres d'un pouce; ses mandibules sont beau-
coup plus longues que la tête, très-volues intérieure-
ment, obliquement tronquées et simplement hidentées à leur extrémité, avec une troisième dent sans échan-
crure remarquable au bord interne; le corps est vert; les élytres sont de la même couleur, plus brillantes, un peu ridées. Les jarbes antérieures sont armées de huit dents au côté extérieur; l'épine est en demi-croissant, pointue au bont, avec des dentelures extérieures; le sternaum est moins avancé que dans le Lamprima aurata ou Lucanus aeneus, var., Schreb. Le Lamprima expusa a les mandibules beaucoup plus courtes et presques glabres. Ces trois espèces ont le bord anté-
rieur de la tête transversal, un peu échancré ou con-
cave. Son vertex offre une dépression triangulaire.

LAMPROIS. Pous. V. CHRYSTOTOSE.

LAMPROCARPUS. tor. Le genre établi sous ce nom par le docteur Blume, ne paraît pas différer du genre Pollia de Thunberg. V. ce mot.

LAMPROCARYE. Lamprocarya. tor. Genre de la famille des Céyracées, établi par Robert Brown pour quelques plantes de l'Australasie, que Labillardière avait considérées comme devant appartenir au genre Galinia. Caractères : épicotyles à une seule fleur qui est hermaphrodite et terminale; paillelettes diversement imbriquées; périgone nul; étamines ordinairement au nombre de quatre et quelquefois de trois ou de six; leurs filaments sont toujours allongés et contournés; ovaire couronné par un style trifide; qui terminent des stignates entiers; carypose osseuse, placée immédiate-
ment sous la base du style, avec sa coque plus épaisse au sommet, noyau lisse, ordinairement un peu étrangé
et rabautes vers le milieu. Les Lamprocaryes sont des plantes herbacées, à chaumes feuillus, à épillets serrés et paniculés; souvent la panicule est accompagnée de feuilles.

LAMPROGLÈNE. Lamproglena. cr. Gen. de l'ordre des Branchiopodes, a été établi par Nordmann, qui lui donne pour caractères : tête petite, faiblement divisée en sept lobes, ayant en dessus un œil médian, et en avant une paire d'antennes très-rapprochées de la ligne médiane: en dessous de ces organes se trouve une paire d'appèches styliformes, qui ressemblent à une seconde paire d'antennes, mais qui paraissent être plutôt les analogues des pattes ancreuses de la pre-
mière paire. Autour de la bouche on voit deux autres paires de pattes ancreuses, qui sont assez grosses. Les quatre premiers segments thoraciques sont réunis en une seule pièce, et ne se distinguent entre eux que par des étranglements; ils portent chacun une paire de pattes rudimentaires, situées près de leur bord latéral, et terminées par les vestiges de deux rames. Le dernier anneau thoracique est beaucoup plus petit que les deux précédents, et présente deux orifices génératifs, entre lesquels se voient deux tubercules qui paraissent re-
 présenter les membres de ce segment. Enfin l'abdomen est très-long et bifurqué à son extrémité. Ce genre se rapproche de celui des Dicéphales, mais il conduit vers les Lernées, à raison de l'état rudimentaire de toutes les pattes thoraciques; il se compose jusqu'ici de trois espèces que Nordmann a nommées Lamproglena pulpuchella, Lamproglena lichia et Lamproglena hem-
prichita.

LAMPROPE, Pous. Espèce du genre Pérémotyon. V. ce mot. On a aussi appelé Lamprope aegneule, la Myxiue. V. ce mot.

LAMPROPE. Lampropus. tor. On exprime par cette épitthète les végétaux qui ont le stipe brillant.

LAMPROPTÈRE. Lamproptera. ins. Hémipètes; genre de la famille des Cicadaires, auquel Gérard qui l'a créé, aux dépens du genre Centrote, donne pour caractères : tête perpendiculairement inclinée, trigone, aigue, avec l'ocicpit élevé et fourchu; élytres répilées, ornées de quatre cellules qui occupent le bord post-
érieur; pieds grêles et assez longs; jars cylindriques; tarses égaux. Ces insectes ont l'écusson grand, avec une dent dressée à l'extrémité; leurs élytres sont très-
lassantes; le milieu du corselet est armé d'une corne. On en copte jusqu'ici deux espèces :

LAMPROPTÈRE CHEVEUILL. Lamproptera Capreolus; Centrotus Capreolus, Mag. d'Entom. Il a deux cornes à l'ocicpit, et deux autres dressées et comprimées sur le dos; il est noir, avec les élytres blanches, marquées de trois bandes noirs. Du Brésil.

LAMPROPTÈRE VACHE. Lamproptera Vaca, Centro-
tus Vaca, Mag. Il a deux cornes à l'ocicpit et deux sur le dos; ces dernières sont convergentes; il est noir, avec les élytres blanches à l'exception de la base et de l'extrémité qui sont aussi noirs. Du Brésil.

LAMPROSOME. Lamprosoma. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétramères, famille des Cyclicides, tribu des Chrysomélines, établi par Kirby (Trans. of Linn. Soc.) et adopté par Latreille (Fam. naturelles du Régne Anim.). Les caractères de ce genre sont : antennes courtes, pectinées et en scie, insérées au-devant des yeux et distantes les unes des autres. Ces insectes se distinguent des Clamydales et des Cyltyres par des caractères tirés de la forme du corps, des pat-
tes et des antennes; ils sont en général de petite taille, globuleux; leur tête est entièrement cachée sous le cor-
selet qui est très-boussé et penché en avant; celui-ci est beaucoup plus long postérieurement et finit en pointe joignant l'écusson qui est très-petit. Les élytres sont courtes, extrêmement bombées; elles ont de légères stries de points enfoncés. On ne connaît pas les habi-
tudes de ces insectes qui habitent toutes les contrées chaudes de l'Amérique méridionale. Ils sont ornés des couleurs les plus brillantes. Dejean (Cat. des Col., p. 195) en mentionne cinq espèces.

LAMPROSOME Brillante. Lamprosoma fulgida, Dej. Elle est, en dessus, d'un beau rouge métallique, extré-
mêment luisant, changeant en jaune, bleu, violet et rouge vif, suivant les angles sous lesquels on présente l'animal aux rayons lumineux; le dessous est bleu. Taille, deux lignes. De Cayenne.

LAMPROSTACHYS. tor. Le genre ainsi nommé par
Bojler, d’après l’examen d’une plante de Madagascar, de la famille des Labiées, a été reconnu identique avec le genre *Achyropermum* du docteur Blume. *V. Achyropermum.*

**LAMPROTAT.** Lamprotatius. ins. Hyménoptères; genre de la famille des Pupippos, tribu des Chalcidites, établi par Westwood qui lui assigne pour caractères: tête médio-clite; antennes assez épaisse, composées de six articles dont le deuxième plus court que le premier, le troisième très-petit, les quatrième et cinquième plus longs que le sixième qui est grand et ovale; corps très-brillant; abdomen plus court que le corselet, convexe, ovale et impressionné à sa base; pieds grêles et de médiocre longueur.

**LAMPROTAT BRILLANT.** Lamprotatius splendens, Westwood. Cette espèce est entièrement d’un vert doré, avec des pieds fauves, bronzés à leur base; ses antennes sont noires. Taille, deux lignes environ. En Angleterre.

**LAMPROTIS.** rot. Bentham avait établi sous ce nom, dans la famille des Éricacées, un genre distinct pour *Erica rubella de bou*; mais le professeur De Candolle, dans le vol. 7 de son *Prodrornus*, p. 630, n’a point conservé ce genre, il en a seulement pris le nom pour désigner l’une des sections de son genre *Erica*.

**LAMPROTONIS.** ois. Synonyme de Stourne. *V. ce mot.*


Pline et Dioscoride donnaient le nom de *Lampsana*, au *Raphanus Raphanistrum*; quelques auteurs des premiers âges de la botanique, Cassinip et Dalechamp, l’appliquaient aussi à des Crucifères, comme, par exemple, à la *Moutarde sauvage*, *Sinapis arvensis*. Enfin Lobel et Dodoné l’ont réservé à la plante de l’ordre des Chicoracées, qui forme le type du genre dont il est question dans cet article.

**LAMPT ou LANT, m.m.** Cet animal africain parait être le Zébu, selon Buffon.

**LAMPUGE ET LAMPUGNE.** pois. Synonymes vulgaires de Liche, espèce de Gastérocrée, *V. ce mot*, et du *Fomille. V. Corphobe.*

**LAMPYRE.** Lampryris, ins. Genre de l’ordre des Co-léoptères, section des pentamères, famille des Serri-cornes, division des Malacodernes, tribu des Lam-pryrides, établi par Linne et adopté par tous les entomologistes, avec ces caractères: corselet en demi-cercle et cachant entièrement la tête, ou en carré transversal; bouche très-petite; palpes maxillaires terminés par un article finissant en pointe; extrémité postérieure de l’abdomen phosphorique; yeux très-grès, dans les mâles surtout.

Ces insectes se distinguent des *Lucus*, avec lesquels ils ont beaucoup d’affinité, par la tête qui est rétrécie et prolongée en bec dans ceux-ci; ils s’éloignent des *Onamalis en* ce que leurs palpes finissent en pointe, tandis qu’elles sont terminées par un article tronqué dans ces derniers; enfin les Téléphores et les Malthiennes en sont séparées par des caractères tirés des palpes. Le nom de *Lampryris* a été donné par les Grecs à tous ces insectes qui répandent, pendant la nuit, une lumière phosphorique; les Latins donnaient à ces insectes les noms de *Cicindela*, *Nocirus*, *Lucio, Luciola, Luser-nuta, Lucendula*. Avant que Fabricius eût bien distingué ce genre et lui eût assigné les caractères qui lui sont propres, on l’avait longtemps confondu avec ceux de Téléphores et de Malthiennes, sous le nom de *Cantilarius*. Geoffroy, en les séparant des Téléphores, les a néanmoins associés avec les *Lucus* et Linne les a encore confondus avec les *Lucus* et les *Pyrochroa*. Ces insectes, dont quelques femelles sont connues sous le nom de Vers luisants, et que les voyageurs appellent Mouches lumineuses, Mouches à feu, etc., ont le corps très-mou, particulièrement l’abdomen qui est comme plissé; il est oblong, ovale, déprimé; la tête est enfoncée et comme enchassée dans le corselet; les antennes sont très-rapprochées à leur base, filiformes, pecti-nées, pleuantes ou en scie dans plusieurs mâles, avec le troisième article de la longueur du suivant; la bouche est petite et sans saillie; les palpes maxillaires sont sensiblement plus grandes que les labiales, avec le
Le dernier article ovoïde et pointu; les yeux sont globuleux, arrondis, assez grands; le corset forme une plaque très-grande, plate, demi-circulaire, rebordée, qui cache entièrement la tête, et qui est à peu près aussi large que les élytres; l'abdomen est composé d'anneaux qui forment autant de plis et qui sont terminés latéralement en angles aigus; les élytres sont coriaces, un peu flexibles; quelques-uns les ont très-courtes, les femelles de quelques autres en sont tout à fait dépourvues ainsi que d'ailes, et telles sont les espèces du nord de l'Europe. D'après Dufour (Ann. des Scienc. nat., t. 5, p. 225), le Ver luisant, qui est la femelle aptère d'un Lampyre d'Europe, a un canal alimentaire dont l'étendue a environ deux fois celle de tout le corps. L'oesophage est d'une brièveté qui le rend imperceptible; il se dilate aussitôt en un jabot court. Le ventricule chylifique est séparé du jabot par un étranglement valvulaire; il est fort long, lisse, c'est-à-dire dépourvu de papilles, mais boursouflé et cylindroïde dans ses deux tiers antérieurs, intestiniforme dans le reste de l'organe. L'intestin grêle est fort court; celui qui est destiné au séjour des matières fécales en est brusquement distinct; il est flexueux et offre un renflement, peut-être inconstant, qui représente le cœcum et qui dégénère en un rectum allongé.

On a fait, sur la matière lumineuse de ces insectes, plusieurs observations qu'il serait trop long de rappeler ici. Beckerbiem en a publié dans les Annales de Chimie (t. 4, p. 19); Carradori a fait des observations sur le Lampyre italique, et Tréviranus a observé plusieurs espèces de ce genre. Il résulte de toutes ces observations que les Lampyres vivent très-longtemps dans le vide et dans différents Gaz, excepté dans les Gaz acides nitreux, muriatique et sulfurieux, dans lesquels ils meurent en peu de minutes. Leur séjour dans le Gaz hydrogène le rend, du moins quelquefois, détonant. Privés, par mutilation, de cette partie lumineuse du corps, ils continuent encore de vivre, et la même partie, ainsi détachée, conserve pendant quelque temps sa propriété lumineuse, soit qu'on la soumette à l'action des différents Gaz, soit dans le vide ou à l'air libre. La phloosphèrependant du côté de mollesse de la matière que de la vie de l'insecte; on peut la faire raîner en ramollissant cette matière dans l'eau. Les Lampyres luisent avec vivacité dans l'eau tiède et s'étiguent dans l'eau froide, il paraît que ce liquide est le seul agent dissolvant de la matière phosphorique. Toutes les espèces de Lampyres brillent pendant la nuit. La partie lumineuse est placée au-dessous des deux ou trois derniers anneaux de l'abdomen, qui sont ordinairement d'une couleur plus pâle que les autres, et y forment une tache jaunâtre ou blanchâtre. La lumière qu'ils répandent est plus ou moins vive, d'un blanc verdâtre ou bleuâtre, comme celle des différents Phosphores; il paraît qu'ils peuvent varier à volonté son action, ce qui a lieu surtout lorsqu'on les saisit. Ces insectes sont nocturnes; on voit souvent les mâles voler, ainsi que des Phalènes, autour des lumières, ce qui peut porter à conclure que la lumière les attire et que la nature a donné leurs femelles de cette propriété, afin que les mâles puissent les apercevoir dans la nuit, et se livrer à l'acte de l'accouplement. Pendant le jour, ces insectes restent cachés sous l'herbe; mais si l'on se promène eu été après le coucher du soleil, on les aperçoit au pied des buissons, répandant une lumière plus ou moins vive qui, dans des temps où l'ignorance régnait à un haut degré en France, a causé de grandes frayeurs à des voyageurs qui prenaient ces petits animaux pour des revenants, des feux follets, etc. En Amérique, et même en Italie, les Lampyres produisent un spectacle d'autant plus curieux, que les deux sexes sont ailés; on voit alors l'air sillonné en mille sens divers par des lumières qui vont tantôt s'arrêter sur des arbres, tantôt se joindre ou bien se perdre dans des buissons ou dans l'herbe.

La larve des Lampyres ressemble beaucoup à la femelle de l'insecte parfait; elle est munie de six pattes écailleuses, placées sur les trois premiers anneaux; la tête est de forme ovale, très-petite et munie de deux antennes coniques, assez grosses, courtes et divisées en trois articles. La bouche porte deux longues dents écailleuses, minces, courbées et très-pointues. Le corps est composé de douze anneaux; il est plus large dans son milieu qu'aux extrémités, et sa partie postérieure est transversalement allongée. La nourriture de cette larve se compose d'herbes et de feuilles de différentes plantes; elle marche fort lentement en s'aidant de la partie postérieure de son corps, retient sa tête, et reste immobile dès qu'on la touche. Quand cette larve veut se transformer en nymphe, sa peau se fend de chaque côté du corps, et dans toute l'étendue des trois premiers anneaux; leur partie supérieure se détache tout à fait de dessous, et la larve tire sa tête hors de la peau qui la couvre, à peu près comme on tire la main hors d'une bourse; les deux fentes latérales donnant à l'insecte un espace très-grand pour sortir de sa vieille peau, il en vient aisément à bout dans peu de minutes. La nymphe a le corps courbé en arc ou en demi-cercle; on lui voit encore remuer et allonger la tête, de même que les antennes et les pattes. Suivant Degèer, les larves et les nymphes des Lampyres de notre pays jouissent de la propriété d'être lumineuses; on a dit que quelques mâles n'avaient pas cette propriété; mais ils en jouissent encore, quoique faiblement. Les femelles des Lampyres d'Europe, observées par Degèer, poudent, sur le gazou ou sur l'herbe où elles vivent, un espace très-grand d'oùf assez gros, de forme ronde et d'un jaune citrin, enduits d'une matière visqueuse, qui sert à les attacher sur les plantes.

Le nombre d'espèces de Lampyres connus se monte à peu près à soixante. Dejean (Cat. des Col., p. 56) en mentionne trente-huit espèces. Celles qu'on peut considérer comme les types du genre sont:

Lampyre luisant. *Lampyris noctilucia*, Lin., *Panz.*, *Faun. Ins. Germ.*, xli, 7. Le mâle est long de quatre lignes et noircr a antennes simples; corselet demi-circulaire, recevant entièrement la tête, avec deux taches transparentes en croissant; ventre noir; derrière aneaux d'un jaune pâle. C'est la femelle de cet insecte qui est vulgairement désignée par les campagnards sous le nom de Ver luisant; elle se trouve dans toute l'Europe, d'une extrémité à l'autre.

LAMPIRIDES. Lampyridés, ins. Tribu de l’Ordre des Coleoptères, section des Pentameres, famille des Serriicones, division des Malacodermes, établie par Latreille qui lui donne pour caractères (Familles naturelles du Règne Animal): corps droit, mou, avec le corselet plat, tantôt demi-circulaire, tantôt carré ou trapézoïde, avancé sur la tête qu’il recouvre totalement ou postérieurement. Les palpes maxillaires au moins sont plus grosses vers leur extrémité. Les mandibules sont généralement petites, déprimées, pointues et entières au bout dans la plupart, unidentées au côté interne dans les autres. Le pénultième article des tarses est bilobé; les crochets du dernier ne sont ni dentés ni appendiculés. Les femelles de quelques-uns sont aprètes, ou n’ont que des élytres très-court.


++ Antennes séparées à leur base par un écart notable; tête point avancée en maniere de museau, obusée ou arrondie en devant, simplement recouverte à sa base avec la bouche et les yeux de grandeur ordinaire.


LAMYXIS. bor. Raffinesque-Schultz a proposé ce genre des Cryptogames, dans les Annales de la Nature (1820), pour un Champignon qui se trouve sur les litières, dans les monts Catskille, aux États-Unis; il le dit intermédiaire entre le Sistotrema et le Bolet, dont il diffère par ses pores inégaux, polygènes et laccérés; son stipe est latéral, très-court; son chapeau est globuleux, blanc en dessus, avec des taches d’un brun rouge bâtié en dessous, et muni vers son bord d’un sillon concentré. Raffinesque, en donnant à cette plante le nom de Sistotrema globularis, fait douter de la validité de ce genre.

LANARIA, bor. Plusieurs plantes ont reçu cette dénomination, soit à cause du duvet laineux qui les couvre, soit en raison de l’emploi qu’on en fait pour dégraisser les étoffes de laine. Ainsi, dans le premier cas, le Bouillon blanc (Verbaseum Thapsus, L.), et dans le second, le Glycosphyla Struthinum, L., de même que la Saponaire, ont été nommées Lanaria par les anciens.

Le genre Argolasia a été nommé Lanaria par Aiton (Hort. Kew.). *F.* Argolase.


LANCE DE CHRIST. bor. L’un des noms vulgaires de l’Ophioglosse vulgaire et du Lycope commun.


LANCEOLÉ. bor. *V.* Héliophile.

LANCEOLÉ. Lanceolatus, zoog. bor. On emploie cet adjectif, soit en zoologie, soit en botanique, pour désigner toute partie de plante ou d’animal qui présente la forme d’un fer de lance.


LANCETTE. Fos. Espèce du genre Gohie.

LANCISIA. bor. Genre de la famille des Synanthérées, établi, en 1719, par Pontécléra, sur une plante assez mal décrite pour que les auteurs qui ont adopté postérieurement le nom proposé par Pontécléra, ne se soient pas accordés relativement à l’espèce de Cotula qui lui a servi de type, Addison a cru que c’était le Cotula coronopifolia de Linné, et cette opinion est aussi celle qui résulte, selon Cassini, de l’obscurce description du botaniste italien. Gartner a donné pour type au Lancisia le Cotula turbinata, L., dont on a fait le
genre *Cenia*. Person a composé son *Lancisia*, de plantes qui appartiennent au *Lidbeckia* de *Berghius*. Au milieu de ces changements et de ces fausses applications d'un mot ancien à des choses qui sont d'ailleurs assez convenablement nommées, le meilleur parti est de se référer aux registres de l'histoire naturelle.

**Lançiste.** not. Pour Lanciste. *V.* ce mot.

**Lanoë.** L'un des noms vulgaires de l'Équinoxe. *V.* ce mot. On l'étend aussi au jeune Brochet.

**Lancretie.** *Lauretia*. not. Genre de la famille des Hypériorchées et de la Décandrie Polygynie, L., établi par Delile (Fl. d'Égypte, p. 69, t. 25) qui l'a ainsi caractérisé : calice à quatre ou cinq pétales égaux entre eux; quatre ou cinq pétales; dix édèmes libres, dont cinq plus courtes et opposées aux pétales; quatre à cinq styles. Le *Lancreta suffruticosus*, Delile (loc. cit.), est l'unique espèce de ce genre : c'est un sous-arbrisseau à feuilles simples, dentées ou crenées, et à fleurs terminales. Il avait été trouvé autrefois en Égypte par Lippi qui, dans ses manuscrits que possède le professeur de Jussieu, l'avait nommé *Ascyroides Aflica-num*. Lors de l'expédition d'Égypte, Delile retrouva cette plante dans les mêmes lieux, et on crut alors qu'elle était particulière aux contrées arrosées par le Nil. Il n'en est pourtant pas ainsi : l'Égypte est la dernière limite du *Lancerta*, qui a pour véritable patrie tout l'intérieur de l'Afrique compris entre la mer Rouge et les côtes occidentales de l'Océan. Cette plante, peu répandue dans l'Égypte, est au contraire très-commune au Sénégal, d'où J. Gay en a reçu plusieurs échantillons.

**Lanarius.** ois. Synonyme de Busard Saint-Martin. *V.* Façon.

**Landés.** géol. Étendues de terrain généralement unies, dont le sol arénacé est rendu noirâtre par un peu de détritus végétal qui n'empêchent point les eaux pluviales, ordinairement stagnantes à leur surface et ne se dissipant guère que par l'évaporation; elles sont sèches ou revêtues seulement de quelques plantes courtes, qui en forment la sombre et misérable verdure. L'ingratitude de la terre, qui ne paierait par aucun récolte abondante les soins que l'homme se donnerait pour leur culture, fait ordinairement des pays de Landes des solitude, mais non ce qu'en géologie ainsi qu'en géographie physique on appelle Désert. *V.* ce mot.

Dans les Landes, le sol n'est point composé d'une arène mobile que soulèvent les vents comme ils le font des vagues de la mer, et qui ne présente plus, quand le sable a disparu, qu'une surface dépolie, formée de pierres et de rochers. Le terrain des Landes est plus consistant, et s'il n'est pas propice à toutes sortes de Végétaux, c'est peut-être moins à sa sécheresse qu'à son peu de profondeur qu'il le doit; en effet, à quelques pieds au-dessous de sa surface, à quelques pouces même, on trouve une couche dure et compacte, brunâtre, foncée, épaisse de plusieurs pouces à plusieurs pieds.


**Landia.** not. Commerson nommait ainsi un genre de Rubiacées, qui ne diffère du *Mussandra* que parce que toutes les divisions du calice sont égales entre elles. Cette légère différence ne paraît pas suffire pour distinguer un genre; elle exige seulement qu'on en modifie le caractère générique. *V.* Mesanda.

**Landier.** not. Synonyme vulgaire d'Aljonc. *V.* ce mot.

**Landolphe.** *Landolphia*. not. Genre de la famille des Apocynées, et de la Pantandrie Monogyynie, L., établi par Palisot-Beauv (Flore d'Oware et de Benin, t. 1, p. 54, t. 55), dédié au capitaine Landolphe, commandant le vaisseau qui porta Beauvios en Afrique. Ce genre est ainsi caractérisé : calice persistant, composé de cinq à six folioles coriaces, écaillées, imbriquées, les intérieures plus petites; corolle monopétale, tubulée, lelimbe à cinq divisions égales, obliques, le tube vault à son orifice; cinq édèmes alternes avec les divisions de la corolle, insérées à l'orifice du tube, à filets courts et à anthères oblongues; style filiforme; stigma presque divisé; ovaire presque globuleux, comprimé, marqué sur son pourtour, de dix stries; baie charnue, presque globuleuse, déprimée, uniloculaire, renfermant plusieurs graines aplatis, attachées à un axe central. Ce genre offre, selon Beauvios, des ressemblances avec le *Gynopogon* de Forster, mais il en est suffisamment distingué par le fruit.


**Landsome.** not. Matière résineuse, d'une saveur amère, d'une odeur forte et pénétrante, d'une consistance analogue à celle du Copahu, et d'une couleur jaunâtre. Elle est apportée de la Chine où l'on prétend qu'elle découle de l' *Augia Sinensis*, Lour.

**Landtia.** not. Genre de la famille des Scaphirpathées, tribu des Cynarées, établi par Lesson pour quelques plantes du cap de Bonne-Espérance, dont une d'elles, observée par Thunberg, avait été considérée comme ayant appartenu au genre *Perdicum*. Caractères : capitule radié; ligulées de la circonférence ligulées et femelles, ceux du disque tubuleux, à cinq dents et hermaphrodites; réceptacle nu et plan; squamées de *l'involucrum* munies de coton, des écailles saillantes et cireuses, des intérieures obtuses et sèches; filaments et édèmes lisses; skène privé d'ailes, primitivos-tétragonne, sillonné et velu tout à la base; aigrette uniseriale, paléacée; paille unie, mince et diaphane. Les espèces de ce genre, dont trois ont été décrites, sont des plantes herbacées, vivaces, à rhizome assez épaiss et voisin du collet; leurs feuilles radicale
sont penumérées, pétiolulées, oblongues-elliptiques et couvertes, en dessous, d'un duvet blanc; leurs tiges sont monocéphales, plus courtes que les feuilles, avec les fleurs jaunes.

**Lamie nerveuse.** Lamdilia nervosa, Less.; Perdicium nervosum, Thumb.; Lei nervosa, Spreng. Ses feuilles sont glabres en dessus, très-entières ou subentières; ses capitules sont de moyenne grandeur.

**Lanfabron.** Ins. L'un des noms vulgaires de l'Altélab de la Vigne.

**Langaha.** Rpt. Genre de la famille des vrais Serpent-muins de crochets à venin, dans l'ordre des Ophiidiens, établi par Lacépède pour un Serpent découvert à Madagascar par Bruguière qui le fit connaître dans le Journal de Physique, en 1784. Ses caractères sont: des plaques en forme d'anneaux et faisant le tour de la queue, derrière l'anus; de petites écailles seulement vers l'extrémité de la queue; tête et ventre garnis de grandes plaques; anus simple, transversal et sans orteil; dents aiguës; des crochets venimeux; naseau long et pointu. On n'en connaît qu'une espèce, c'est le *Langaha Madagasarcusia* , Lacépède; *Amphisbaena Langaha*, Schmidt. Ce Serpent, rougeâtre sur le dos, et qu'on dit être fort à craintre, acquiert trois pieds de long.

**Langéole.** Bot. L'un des noms vulgaires de l'Euphrase officinale.

**Langeveldie.** Langeveldia. Bot. Genre de la famille des Urgicées, institué par Gauchiad, dans la Botanique du Voyage de l'Uranie, pour une plante connue par Commerson et que divers botanistes ont placée successivement dans différents genres. Gauchiaud caractérise le genre nouveau de la manière suivante: fleurs monochères, pédicelées; les mâles et les femelles renfermées dans des capitules distincts de la même plante. Les fleurs mâles ont leur calice divisé en cinq parties mutiques et accompagnées de trois bractées à leur base; elles ont cinq étamines et le rudiment d'un pistil ovale; les fleurs femelles reposent sur une grande bractée; elles ont leur calice incomplet, divisé en quatre parties et chacune d'elles est micrunatoaristée à sa base.

**Langeveldie acuminée.** Langeveldia acuminata, Gaud.; Procis acuminata, Poiret, Enc. Elatostéma acuminatum, F. Ses tiges sont divisées en rameaux collatéraux, éffilées, glabres, garnies de feuilles glabres, alternes, presque sessiles, vertes en dessus, pâles en dessous, lancéolées, longues d'un pouce et plus, larges de six à sept lignes, crénées à leur bord, vers le sommet, rétrécies à leur base; terminées par une longue pointe subulée. Les fleurs forment dans l'aiselle des feuilles de très-petits paquets sessiles, globuleux et rapprochés. De Java.


**Langousté.** Palmarus. Cest. Genre de l'ordre des Décapodes, famille des Macroures, tribu des Langoustines (Latr., Fam. natur. du Règne Anim.), établi par Fabricius, et ayant pour caractères: queue terminée par une nageoire composée de feuillet presque membraneux, à l'exception de leur base, et disposés en éventail; pédicule des antennes intermédiaires beaucoup plus long que les deux filets articulés de leur extrémité; tous les pieds presque semblables, terminés simplement en pointe ou sous pince didactyle; thorax cylindrique; antennes latérales sécées, fort longues, hérissées de piquants; yeux grands, presque sphériques, situés à l'extrémité antérieure du thorax; leurs pédicules insérés aux extrémités latérales d'un support commun, fixe et transversal.

Les Langoustes diffèrent des Scillaires par les antennes et par les yeux; elles s'éloignent des Écrevisses par des caractères de la même valeur. Les antennes extérieures des Langoustes sont, proportions gardées, beaucoup plus grosses que les correspondantes des autres Macroures: elles sont portées sur un grand pédicule, très-hérissées de poils et de piquants, et fort longues. Les intermédiaires ont essentiellement la figure des antennes analogues des Brachyures, et ne diffèrent que parce qu'elles sont plus grandes; elles sont placées un peu au-dessus des précédentes. Les pieds-machoirs extérieurs ou les derniers ressemblent à de petits pieds avancés et dont les articles intérieurs sont dentelés et velus au côté interne. Le thorax ou le corselet est soyeux, parsemé d'un grand nombre d'épines très-aiguës et d'aspiérés. Les épinés sont beaucoup plus fortes antérieurement, elles sont en forme de dents, comprimées et très-acérées, surtout les deux qui sont placées derrière les yeux. La poitrine forme une sorte de plastron triangulaire, inegal ou tuberculé, sur les côtés duquel sont insérées les pattes qui, à raison de la figure triangulaire de cette pièce, s'écartent graduellement de devant en arrière. Ces pattes sont courtes, assez fortes, et se terminent toutes par un doigt simple, crochu, garni de petites épines ou de poils. Elles n'ont point de pinces: les antérieures sont plus courtes que les quatre suivantes et que celles surtout de la troisième paire. Les segments de la queue sont ordinairement traversés par un sillon dans leur largeur; ils se terminent latéralement en manière d'angle dirigé en arrière et souvent dentelé ou épineux; en dessous, les anneaux sont unis les uns aux autres par une membrane. Ce qui distingue les femelles des mâles, c'est que ceux-ci ont aux quatre anneaux du milieu de la queue, deux filets membraneux ovales, auxquels les œufs s'attachent après la ponte. Suivant Aristote, la Langouste (Carabas) femelle diffère du mâle en ce qu'elle a le premier pied fendu. Comme d'après la manière de compter de ce naturaliste, la première paire de pieds est celle qui est la plus voisine de la queue, son observation est exacte, et effectivement, les femelles ont, vers la base du doigt de ces pieds, une sorte d'ergot qui manque dans le mâle.

Les Grecs ont donné le nom de Carabos, à l'espèce de Langouste la plus commune de nos mers; c'est celle que les Latins nommèrent Locusca. Belon, Rondelet et Gesner l'ont mentionnée sous ce dernier nom. De
la, l'origine du mot de Langoustier par lequel on désigne dans notre langue cette espèce. Latreille a préféré em- ployer ce mot, pour désigner ce genre, plutôt que celui de Palinure qui n'est que la traduction littérale du nom assez impropre que Fabricius a donné à ce genre. Les femelles de Langoustes que l'on trouve dans nos mers, pendent depuis le mois de mai jusqu'en août; leurs œufs, que l'on nomme corail, sont disposés dans l'inté- rieur de leur corps en deux masses allongées, de la grosseur d'un tuyau de plume et d'un très-beau rouge; ils se dirigent, en divergeant, vers deux ouvertures situées, une de chaque côté, vers la base des pattes in- termédiaires; ces œufs sont très-petits en sortant du corps de la mère, mais ils croissent insensiblement, pendant une vingtaine de jours qu'ils demeurent atta- chés aux feuillets du dessous de la queue; ce temps écoulé, ils se détachent tous ensemble de leur enve- llope, et on les trouve souvent fixés contre des rochers, ou errants et abandonnés aux courants ou aux vagues. Ce n'est qu'une quinzaine de jours après, que ces œufs écloront. Suivant Aristote, la femelle replie la partie large de la queue pour comprimer ses œufs au moment où ils sortent de son corps, et elle allonge les feuillets inférieurs afin qu'ils puissent les recevoir et les retenir. Après cette ponte, les Langoustes en font une seconde en se débarrassant totalement de leurs œufs; alors elles sont maigres et peu estimées, et l'on ne recherche que les mâles. L'accouplement a lieu au commencement du printemps. Aristote décrit aussi les mues qu'il avait très-bien observées, et il dit qu'elles se font au prin- temps et quelquefois en automne.

Les Langoustes abandonnent les côtes vers la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, et alors elles gagnent la haute mer et vont se cacher dans les festons des rochers à de très-grandes profondeurs. Elles vivent de Poissons et de divers animaux marins, et parviennent, au bout de quelques années, à la lon- gueur d'un pied. Ces Crustacés peuvent vivre très-long- temps, et s'ils parviennent à se réfugier dans quelques lieux peu favorables à la pêche, ils atteignent une gros- sœur très-considérable. D'après Lassio, les mâles vont à la recherche de leurs femelles en avril et en août; dans l'accouplement, les deux sexes sont face à face, et se pressent si fortement, qu'on a de la peine à les separer, même lors de l'eau. Sur les côtes de Nice on pêche ce Crustacé avec des nasses. On met dans des paniers, des pattes de Poulpes brûlées, de petits Poissons, des Cra- bes, etc., on les descend pendant la nuit dans des en- droits rocailleux où les Langoustes se plaisent beau- coup, et on prend, le lendemain matin, celles qui sont dedans. On fait une grande consommation de ces Crus- tacés sur les tables, et on les envoie dans l'intérieur et à Paris où ils sont très-recherchés. Pour les faire voyager, on les fait cuire, sans quoi ils se gâtent en route. En 1804, Latreille a débrouillé (Annales du Mus. d'Hist. nat. de Paris, 17e cahier) le chaos qu'ôtraient à l'égard des espèces les ouvrages antérieurs. Olivier (Encyclopédie Méthodique, art. PALINURE) a encore jeté quelque lumière sur ce genre qui se com- pose de huit à neuf espèces: la principale et celle qui se trouve le plus fréquemment en France, est:

**Langoustes communes.** *Palinurus vulgaris*, L. ; *Palinurus Locusta*, Olivi ; *Palinurus quadricarinus*, Fabr., Leach (Malac. Brit., 50) ; Langoustes, Belon ; *Palinurus Langoustae*, Bosc. Elle est d'un brun rougeâ- tre, avec le test hérissé de piquants, garni de duvet, et armé, à sa partie antérieure, au-dessus des yeux, de deux dents très-fortes, avancées, comprimées et den- telées en dessous; la queue est tachetée ou ponctuée de blanc-jaunâtre; les segments ont un sillon transversal et interrompu. Les pieds sont entrecoupés de jaunâtre et de rougeâtre. *V.* pour les autres espèces, Latreille et Olivier (loc. cit.).

**Langoustenes.** *Palinuri. crest.* Tribu de l'ordre des Décapodes, famille des Macroues, établie par La- treille (Fam. natur. du Régne Anim.) qui en avait fait une famille dans ses autres ouvrages. Cette tribu, telle qu'il l'adopte (loc. cit.), a pour caractères: tous les pieds presque semblables, à tarses coniques; aucun d'eux ne se terminant par une main parfaitement di- cactyle; les antennes latérales sont séparées, longues et épincées. Cette tribu ne renferme que le genre Langouste. *V.* ce mot.

**Langouze.** n.d. Nom vulgaire, à Mascareigne, du Cardamome de Madagascar, qui croît aussi dans cette île.

**Langrayen.** *Ocypterus.* Gén. de l'ordre des Insectivores. Caractères: bec court, conique, arrondi, comprimé à la pointe, un peu élargi à la base; mandi- bule supérieure inclinée vers l'extrémité qui est un peu échan- cerée; base du bec entourée de soies fortes et lon- gues; narines placées assez près de la base du bec, ovido- ives, ouvertes; pieds courts; quatre doigts; trois en avant, l'intermédiaire plus long que le tarse, les latéraux inégaux, l'externe un peu le plus long que la tarse; les trois premières rémiges étagées, le quatrième, cinquième et sixième les plus longues. L'histoire particulière de ces Oiseaux est en- core fort obscure; aucun des voyageurs qui eussent pu la procurer ne s'en est occupé, et tout ce que l'on en sait se borne à des faits qui sont communs aux Oiseaux de plusieurs autres genres, et particulièr- ement aux Hirondelles. Sommet dit que les Langrayens se rapprochent aussi des Pies-Grièches par le cou- rage et la témérité qu'elles mettent dans l'attaque ou la défense, luttant souvent contre des Oiseaux d'une taille et d'une force bien disproportionnées à la leur. Les Langrayens sont habitants de l'Inde et de l'Océanie.

**Langrayen à ventre blanc.** *Ocypterus leucogaster*, Valenciennes, Mém. du Mus., t. VI, pl. 7, fig. 9; *Launus leucorrhynchus*, Gmel.; *Launus Dominicanus*, Gmel.; *Pie-Grièche de Manille*, Buff., pl. enum. 9, fig. 1. Parties supérieures brunes; tête et cou ardoisés; ré- miges et rectrices d'un gris ardoisé en dessus, blan- châtres en dessous; parties inférieures blanches; queue faiblement fourchue; bec bicaud; pieds noircâtres. Taille, six pouces. De Timor et Manille.

**Langrayen brun.** *Artamus fuscus*, Vieill. Front bordé de noir; plumage généralement d'un gris rem- bruni, plus clair sur la poitrine et les parties inférieu-
res, à l'exception des rémiges qui sont noires; queue grise en dessous et terminée de blanc sale sur les rectrices latérales; bec bleuté, noir à la pointe; pieds bruns. Taille, six pouces et demi. Cette espèce pourrait bien être la même que la suivante.

LANGRAYEN ENFUMÉ. Ocypterus fuscatus, Valenc., Méms. du Mus., t. vi, pl. 9, fig. 1. Plumage d'un brun enfumé; joues noircr, rémiges et rectrices d'un bleu ardoisé; tectrices canales noires; extrémité des barbes internes des deuxièmes, troisième et quatrième rectrices, blanche, ce qui forme en dessous une bandelette blanchâtre; bec bleu; pieds noirs. Taille, six pouces et demi. De Langrayen.

LANGRAYEN GRIS. Ocypterus cinereus, Valencien., Méms. du Mus., t. vi, pl. 9, fig. 2; Arthus cinereus, Vieill. Partiessupérieures d'un gris bleuté; tête grise; joues noires; rémiges ardoisées, d'un blanc grisâtre en dessous, n'atteignant pas l'extrémité de la queue qui est arrondie; rectrices noires, terminées de blanc à l'exception des deux intermédiaires; parties inférieures d'un brun très-clair; bec bleu, noir à la pointe; pieds bruns. Taille, sept pouces et trois lignes. De Timor.

LANGRAYEN LEUCORHYNCH. V. LANGRAYEN A VENTRE BLANC.

LANGRAYEN DE MANILLE. V. LANGRAYEN A VENTRE BLANC.

LANGRAYEN A LIGNES BLANCHES. Ocypterus albo-vittatus, Cuv., Règne Anim., t. iv, pl. 3, fig. 6; Val., Méms. du Mus., t. vi, pl. 8, fig. 1. Parties supérieures d'un brun noircr; tête et parties inférieures d'un brun plus clair; rémiges d'un bleu ardoisé, avec les barbes externes des secondes, troisième et quatrième rémiges blanches; rectrices noires, les latérales plus longues, de manière que la queue est fourchue, marquées, à l'exception des intermédiaires, d'une tache blanche à l'extrémité; bec bleu; pieds noirs. Taille, six pouces et demi. Les jeunes ont la majeure partie du plumage rosâtre, tacheté de blanc; les petites rectrices alaires terminées par une tache noire, avec un point blanc; la tache blanche des rectrices est liseré de noir; bec blanc, avec la pointe brune. De Timor.

LANGRAYEN PETIT. Arthus minor, Vieill. Plumage d'un brun roux foncé, avec les joues et le menton noirs; rémiges et rectrices noires, ces dernières terminées de blanc; bec bleuté; pieds noirs. Taille, cinq pouces. Des terres australiennes.

LANGRAYEN TCHA-CHERT. Lanius viridis, L.; Arthus viridis, Vieill., Buff., pl. enlum. 50, fig. 2. V. Pie-GRIÈRE E. TCHA-CHERT.

LANGRAYEN A VENTRE ROUX. Ocypterus rufescens, Valenc., Méms. du Mus., t. vi, pl. 7, fig. 1. Parties supérieures d'un brun lavé de grisâtre; tête cernée; rémiges aussi longues que les rectrices, ardoisées; rectrices alaires terminées de blanc; queue arrondie; rectrices d'un bleu noirâtre, terminées de blanc-grisâtre; parties inférieures roussâtres; bec bleu; pieds noirs. Taille, six pouces. Du Bengale.

LANGRAYEN SANGUINEOLENT. Ocypterus sangvinolentus, Tem., Ois. color., pl. 499. Plumage d'un noir lustré, avec quelques reflets bronzés; un plastron rouge-ponceau sur le milieu du ventre, et une petite tache de cette couleur sur l'aile: le duvet de cette plique est blanc. Bec bleu; pieds noirs. Taille, sept pouces et demi. La femelle est entièrement noire, avec le bec et les pieds bruns. Les jeunes sont d'un noir terne, nuancé de brun qui est la couleur de la poitrine. De Java.

LANGSDÖRFIE. Langsdorfia. t. Bit. Genre de la famille des Balanophoracées, tribu des Cymonomiées, institué par le professeur Martius, Nouv. Genr. et Sp., 11, 181, t. 299, pour une plante particulière au Brésil, qui lui a offert les caractères suivants: fleurs monoïques, portées sur des stipes distincts; les mâles sessiles entre des paillettes en masse, liées et disposées entre elles de manière à donner au plateau que les soutient l'apparence d'un gâteau d'abeilles; périgone tubeux, à tube filiforme, à limbe trifide; trois étamines symphylasandres, avec leurs synymes soudés à l'orifice du périgone, et leurs anères connées, extrorses, à deux loges égales, déhiscentes par toute leur longueur; un rudiment d'ovaire. Les fleurs femelles imparfaites, sont serrées les unes contre les autres, sétilformes, subconnées à leur base, bulloso-granuleuses au milieu et au sommet; les organes des fleurs femelles parfaites sont encore peu connus.

LANGSDORFIE DE RIO-JANEIRO. Langsdorfia Janei-reusis, Rich. C'est une plante herbacée, succulente, à rhizome hypogé, un peu pé tas, rampant, subrameux, d'où partent les racines et les filets radicaux; pédoncles dressés, aphyllées, écailleuses; réceptacles florifères, presque cylindriques ou déprimés et privés de squames.

LANGUARD. t. Bit. Synonyme vulgaire du Torcol. V. ce mot.

LANGUAS. Eot. V. HELLÉNIE.

LANGUE. t. Bit. Généralement l'organe du goût, la Langue peut encore, par l'effet de la complication de structure qu'elle vient alors à acquérir, et principalement par le grand développement des muscles qui en tirent dans sa composition, remplir d'autres fonctions plus ou moins importantes: ainsi chez l'Homme, par exemple, elle contribue à la formation de la parole, à la déglutition et à la mastication. Sa structure devan ant au contraire plus simple chez les animaux inférieurs, elle perd son volume, sa mobilité, se réduit presque à une simple membrane, et les fonctions dont elle s'acquitte secondairement, sont transmises à d'autres organes, ou même ne s'exécutent plus.

La Langue est une des parties qui fournissent les meilleurs caractères au zoologiste, soit à cause de son importance physiologique, soit à cause des variations sans nombre qu'elle présente souvent d'un genre à l'autre, sous le rapport de son volume, de sa forme, de sa structure, du degré de liberté dont elle jouit, du nombre et de la disposition de ses papilles; soit enfin parce que sa position, presque externe, la rend un des organes les plus facilement accessibles à l'observation. Aussi, diverses particularités plus ou moins remarquables de son organisation ont-elles servi à caractériser une multitude de genres, et même valu à plusieurs des noms, tels que ceux de Pteréglosse, de Glosophage, de Microglosse, etc. Il est à regretter, pour la justesse comme pour la précision des systèmes et des mé-
les Fourmiliers et les Échidnés ont une Langue véritablement différente, mince, allongée, et susceptible d'une extension considérable; elle ressemble ainsi à celle de plusieurs Oiseaux et de beaucoup de Reptiles; mais le mécanisme de son extension est tout autre, et la ressemblance est plutôt apparente que réelle.

Le caractère classique de la Langue, chez les Oiseaux, est d'être soutenue par un ou par deux os qui en transforment l'axe, os que les anatomistes ont généralement regardés comme des éléments nouveaux d'organisation, mais dont Geoffroy Saint-Hilaire a trouvé les analogues dans les corons postérieures de l'Hydole. Ces os de la Langue, ou, suivant la nomenclature de cet anatomiste, les glossothyraux, ne manquent réellement dans aucune classe: on voit toujours en effet une ou deux pièces en rapport avec la Langue, et en même temps appuyées sur le busbyal ou le corps de l'hyoïde; ces pièces ne sont autres que les glossothyraux, qui conservent ainsi constamment les mêmes connexions. Les Mammifères ont deux glossothyraux; mais, chez beaucoup d'Oiseaux et chez les Poissons, rien ne s'interpose entre ces deux pièces, à cause de l'état rudimentaire des muscles linguaux, elles se rapprochent et se confondent sur la ligne médiane; et il n'y a plus qu'un seul glossothyral. La disposition particulière du glossothyral des Oiseaux tient à l'allongement du col et de toutes les parties cervicales dans cette classe; on conçoit en effet comment la longueur considérable du basisyal et du glossothyral, oblige cette dernière pièce à s'avancer profondément dans la Langue.

La Langue des Oiseaux est d'ailleurs très-rudimentaire et très-peu épaissie. Le glossothyral, quoique très-grêle lui-même, en forme une grande partie, et n'est recouvert que de quelques muscles très-minces et des téguments; et même si, dans quelques genres, comme chez les Perroquets et les Phénicoptères, elle est volumineuse, et paraît un peu plus semblable à celle des Mammifères, c'est encore une simple apparence tenant à la présence d'un amas de tissu cellulaire et de graisse.

La Langue du Flamant passe même, à cause de cette structure graisseuse, pour un mets très-recherché. On sait que l'empereur Heliogabale entretienait constamment des troupeaux chargés de lui procurer en abondance des Langues de Flammands; et aujourd'hui même, il paraît que ces Langues sont encore, en plusieurs lieux, recherchées avec une âge évident, quoi dans un autre but. Ainsi Geoffroy Saint-Hilaire a souvent vu en Égypte le lac Menzaleh (à l'ouest de Damiette) couvert d'une multitude de barques pleines de Flammands: les chasseurs se procurent ainsi, en arrachant et en pressant les Langues, une substance graisseuse qui remplace, pour eux, le beurre avec avantage.

La Langue est pareillement assez épaissie chez les Perroquets, ou du moins chez une partie d'entre eux: car, dans cette famille, généralement caractérisée par le volume plus considérable de cet organe, il est un petit genre qui en est presque entièrement privé: il est ici question de la section des Microglosses de Geoffroy Saint-Hilaire, ou Aras à trompe de Levalliant; celui-ci, saisissant un rapport qui n'avait véritablement rien de réel, leur avait donné ce nom, parce que,
disait-il, leur Langue est une sorte de trompe avec laquelle ils prennent leur nourriture, à l'instar de l'Éléphant. Mais Geoffroy ayant eu l'occasion de voir vivant un de ces Ares, a reconnu que cet organe, considéré par Levaville comme la Langue, était formé de l'appareil lymphatique et de ses dépendances; la véritable Langue ne consistant plus qu'à être dans une petite tubérisité, de sorte ovale et d'apparence cornée (Mêm. du Mus., t. x). L'Autoruche n'a pareillement qu'une Langue très-courte, et tellement même qu'on a douté de son existence; il n'y a d'ailleurs aucune papille, de même que chez le plus grand nombre des Passereaux et des Gallinacés; mais l'ordre des Grimpeurs est sans contredit celui qui présente les modifications les plus remarquables. Quant aux Perroquets, il faut ajouter seulement qu'ils ont des papilles assez semblables aux papilles fungiformes des Mammifères. Les Toucans ont la Langue étroite et garnie de chaque côté de longues soies qui lui donnent l'apparence d'une véritable plume, d'où le nom de Pteroglossus, qu'on a donné au sous-genre Aracari. Celle des Picos n'est pas moins singulière, soit par la présence de plusieurs épines placées sur les bords, soit par une disposition toute particulière de l'hyoïde, dont les cornes antérieures ont acquis un développement prodigieux; d'où résulte, par un mécanisme qu'on a constaté ailleurs, la possibilité dont jouit le Pic, de faire sortir de son bec sa Langue tout entière.

On trouve dans la Langue des reptiles autant de variations que chez les Oiseaux. Elle est le plus souvent charnue, soit en grande partie, soit même dans son entier. Elle manque, à dit Hérodote, chez le Crocodile; et ce Quadrupède est le seul qui présente cette particularité; depuis, la même observation a été faite également par Aristote et par tous les voyageurs. Les anatomistes de l'Ancienne Académie des Sciences ont cependant montré qu'elle existe réellement, mais qu'elle est attachée au palais sur toute sa circonférence, et ils ont accusé d'inexactitude l' historien grec. Son observation est cependant très-juste, comme Geoffroy Saint-Hilaire l'a constaté: la Langue n'est nullement apparente à l'extérieur sur le vivant, et n'existe véritablement que pour l'anatomiste. "Toute la peau, dit Geoffroy St-Hilaire (Ann. du Mus., t. II), comprise entre les branches de la mâchoire inférieure se trouve revêtue en dedans d'une chair spongieuse, épaisse et mollasse, qui y est inséparablement attachée dans toute son étendue; mais ce muscle ou cette Langue est en quelque sorte masquée à l'extérieur par une continuation des enveloppes générales; c'est une peau jaunâtre, chagrinée, et entièrement semblable à celle du palais." Cet état rudimentaire de la Langue du Crocodile est même précisément ce qui lui rend nécessaires et qui explique les services qu'il reçoit d'un petit Oiseau, qui, dit Hérodote, entre dans sa gueule qu'il tient ouverte, et mange les insectes qui lui sucent le sang: fait véritablement surprenant, et souvent révélé en doute, mais dont Geoffroy St-Hilaire a eu, en Égype, plusieurs fois l'occasion de vérifier l'exactitude. Il a constaté que cet Oiseau, qu'Hérodote désigne sous le nom de Trochilus, n'est autre que le Charadrius Egyptius d'Hasselin, qui que les petits animaux dont il délivre le Crocodile sont des insectes suceurs, et non pas des Sangues, comme on avait généralement traduit par erreur.

Chez les Salamandres, la Langue est adhérente comme chez le Crocodile, mais seulement par sa pointe et non par ses bords. On sait qu'elle est libre, très-extensible et bifurquée vers sa pointe dans la plupart des Sauriens et des Ophidiens. Les Crapauds et les Grenouilles ont la Langue en partie fixée à la mâchoire inférieure, et sa portion libre est, du moins dans l'état ordinaire, repliée dans la bouche.

Chez beaucoup de Poissons, la Langue ne consiste plus que dans une simple saillie à la partie inférieure de la bouche, et sa membrane dorsale ne diffuse pas ordinairement de la muqueuse qui tapise tout le reste de la cavité orale: c'est chez d'autres, comme les Cartilagineux, la Langue semble manquer entièrement.

C'est sur les bords, et surtout vers la pointe de la Langue, que réside le sens du goût. Ce sens n'a point, comme les autres sens spéciaux, la vue, l'odorat et l'ouïe, un nerf sensitif particulier. Celui qui transmet à l'encéphale les sensations du goût, le nerf Lingual, n'est en effet qu'une branche de la cinquième paire; et l'on sait que ce nerf envoie également un rameau à chacun des autres sens: rameau dont la destruction, suivant les observations de Magendie et les observations pathologiques de Serres, entraîne même celle du sens auquel il appartient.

En raison de la figure plus ou moins ressemblante de certains êtres des régnes organiques, ou de quelques-unes de leurs parties avec la Langue, on a vulgairement appelé:

- Langue d'Agneau. (Bot.) Le Plantago media, L.
- Langue d'Anois. (Bot.) Le Melastoma ciliatum, Rich.
- Langue de Cheval. (Bot.) Le Ruscus Hyppoglos- sum, L.
- Langue de Chien. (Bot.) La Cynoglossum officinalis, L., et d'autres Borraginacées, telle que le Myosotis Luppula, L.
- Langue de Noyer ou Langue de Pommier. (Bot.) Di- vers Agaries parasites, à pédicole latéral.
- Langue d'Ôeuf. (Bot.) Le Pingouicula vulgaris, L.
- Langue d'Oiseau ou Ornithoglosse. (Bot.) Le fruit du Frêne et le Stellaria holostea, L.
- Langue d'œuf. (Moll.) La Telline foliacée.
- Langue de Passereau. (Bot.) Le Polygonum arci- culare, L.
LANGUE DE SERPENT ou DE TERRE. (Foss.) De petites Glossoptères.

LANGUE DE TIGRE. (Moll.) Une espèce du genre Vénus, Vénus tigrina.

LANGUE DE VACHE. (Bot.) Le Scabiosa arvensis, L., le Sympodium officinale, L., le Talinum polyanthrus, B. et P.

LANGUETTE. pos. Espèce du genre Pleuronecte. V., ce mot.

LANGUETTE. Ligula. ins. m. On désigne sous ce nom une partie de la lèvre inférieure des insectes; elle fait suite au support ou menton, et donne insertion aux palpes, aux paraglosses, etc. V. Boucane.

Chez les Mollusques, la Languette est une pièce testacée, intérieure, adhérente à la coquille et formée en langue.


Le genre Aizoon est quelquefois appelé vulgairement Languette.

LANGURIE. Languria. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétrabrèmes, famille des Clavipalées, établi par Latreille, aux dépens du genre Trogossite dans lequel Fabriscius l'avait placé, et ayant pour caractères: dernier article des palpes maxillaires allongé, plus ou moins ovalaire; masse des antennes de cinq articles; corps linéaire. Ces insectes se distinguent des Cylpéisètres et des Agathidies par les tarses et par d'autres caractères; ce qui a déterminé Latreille à placer ces derniers dans la famille des Xylophages, quoiqu'ils se rapprochent, sous bien des rapports, du genre Phalacre qui appartient à la famille des Clavipalées. Les Érotylés, les Triplex, et les Tri tome s'en distinguent par leurs palpes maxillaires en hache et par la forme de leur corps; enfin les Phala cres ont la masse des antennes de trois articles et le corps globuleux. Les Languries ont les antennes plus courtes que le corps, insérées devant les yeux, et composées de onze articles, dont les cinq derniers forment une masse allongée, comprimée et perfoliée. Leur lobe est corné, peu avancé et presque échancré. Les mandibules sont cornées, avancées et terminées par deux dents aiguës. Les mâchoires sont cornées, bifides, avec le lobe extérieur coriace, un peu velu à sa partie supérieure, et le lobe intérieur plus court et bifide; elles portent chacune une palpe filiforme composée de quatre articles: le premier est très-petit, les deux suivants égaux et le dernier un peu plus long, plus épais, de forme ovale. Les palpes labiales sont composés de trois articles petits et le dernier est un peu plus long et un peu en massue. La lèvre est presque cordiforme, entière; le menton est en carré transversal, beaucoup plus large que la lèvre, un peu rétréci et arrondi supérieur ement. Le corps des Languries est linéaire; leur corselet est arqué et convexe, l'écusson arrondi postérieur ement, et les élytres longues, recourbant les ailes et l'abdomen. Les palpes sont grêles, assez longues; leurs tarses ont leurs deux premiers articles allongés, triangulaires; le troisième est plus large, bifide, et le dernier est allongé, un peu arqué et terminé par deux crochets. Les mœurs des Languries sont entièrement inconnues; il est fort probable que ces insectes vivent dans les Bolets et dans le bois pourri, comme les Triplex, les seuls de cette famille qui se trouvent en France et dont on connaît les métamorphoses. Les Languries sont assez rares dans les collections, et le genre ne se compose que de cinq ou six espèces.

LANGURIE BICOLORE. Langurin bicolor, Latr., Oliv., Col., l. v., n° 88, pl. 1, fig. 1. Elle est noire, avec le corselet fauve, à l'exception de son dos qui est noir. Cette espèce se trouve à Cayenne. V., pour les autres, Olivier (loc. cit.) et Latreille (Gener. Crust. et Ins.).

LANIADÉES, ois. La famille ornithologique que Less. a formée sous ce nom, comprend les genres Pie Grièche, Ramphocécne, Manikup, Bagadais, Crinon et Bécard. V. ces mots.

LANIAGRE. Laninagru. ois. Alcide d'Orbigny a proposé, sous ce nom, la formation d'un genre nouveau dans la famille des Pies-Grièches, Laniadæ, ordre des Insectivores, pour le Tanagra Guyanensis de Linné et de Gmelin, qui fait partie du genre Tanagra. V. ce mot.

LANIARES, m. V., Canidés et Dents.

LANICTÈRE. Laniaterus. ois. Genre de l'ordre des Insectivores, institué par Lesson, avec les caractères suivants: bec convexe, légèrement dilaté, recourbé, denté et crochu à la pointe de la mandibule supérieure, dont les bords sont lisses, légèrement rentrés; l'inférieure est déprimée, à bords aigus et dentée au sommet; fosses nasales courvertes de petites plumes cachant les narines; une rangée de plumes ter minées en soies fines, à l'angle du bec; ailes dépassant le croupion, aigus; troisième, quatrième, cinquième et sixième rémiges égaux et les plus longues; queue médioce, formée de dix rectrices, dont six presque égaux, deux plus courtes et les deux plus externes les moins longues de toutes, ce qui donne à la queue une forme étagée et arrondie; tarses retranchés et courts; doigts antérieurs faibles, avec les ongles moins forts que celui du pouce. Ces Oiseaux ont, à l'exception du bec, toutes les formes des Troupiales, dont ils ont aussi les moeurs et les habitudes. Leur plumage est doux et soyeux, offrant de grandes parties à reflets métalliques et même brillants. Les deux espèces connues jusqu'à ce jour sont africaines.

LANICTÈRE TRAPOSE. Laniaterus Xanthorhoids. Less. Son plumage est noir, luisant, à reflets verts; l'épaupe est recouverte d'une plaque allongée d'un jaune-orangé très-vif; les rémiges sont d'un noir vif et soyeux; pieds noirs; bec corné, avec le bord charnu et d'un beau jaune. Taille, sept à huit pouces. Des bords de la rivière Gambie.

LANICTÈRE DE SWAINSON. Laniaterus Swainsonii,

LANIUS, ois. Synonyme de Pie-Grièche. V. ce mot.

LANNÉE. Lannea. Ois. Genre de la famille des Sapindacées. De Candolle, P. Exsiccat., L., établi par Perronet, pour de grands arbisseaux qu'il a découverts sur les rives sableuses et arides de la Gambie, où néanmoins on ne les rencontre qu'assez rarement. Caractères : fleurs unisèvées; calice à quatre divisions réunies par leur base; quatre pétales; huit étamines; un seul ovaire; quatre styles très-courts; fruit presque drupacé, à peine charnu, oblique, comprimé, au sommet duquel sont les vestiges divariqués des quatre styles persistants; un noyau monolocular, monosperme. Les L. acide, L. acida, et L. veloutè, Lannea velutina, Perr. (Flore de Sénégalie, t. 42), ont quinze pieds environ de hauteur; leurs feuilles sont imparipinnées, composées de quatre à six folioles opposées, obovales, pointues. La première espèce a les fleurs mâles très-petites et blanches; elles sont presque ses-siles et réunies par un très-petit pédicelle à épi grêle; le pédicelle des fleurs femelles est beaucoup plus allongé et couvert d'un duvet furrugineux. Les fleurs du Lannea velouté ont une teinte jaunâtre et sont fort odorantes; toutes les parties de l'arbre sont recouvertes d'un duvet rousseâtre; les fruits ont une saveur acide qui est beaucoup plus caractérisée dans la première espèce. Ce genre est très-voisin du Spondias; il en est distingué par la forme et la structure du fruit dont le péricarpe est à peine charnu dans les Lannees; le noyau, comprimé, n'a qu'une seule loge et se termine par quatre petites cornes distinctes, formées par les styles persistants.


LANSAC. ois. Petite et jolie variété de Poire d'autome.

LANSIUM. ois. Rumph. (Herb. Amb., t. 1, p. 151, t. 54 et 55) a décrit et figuré sous ce nom plusieurs arbres de l'archipel indien, qui ont été rapportés au genre Cookea de Sonnerat. V. ce mot. Cette détermination paraît n'avoir pas été établie du docteur Jack, puisqu'il a publié dans le quatorzième volume des Transactions de la Société Linnéenne de Londres, une notice sur le genre Lansium, sans mentionner comme synonyme le genre Cookeia; il l'a placé dans la famille des Méla-cées, et lui a attribué des caractères un peu différents de ceux assignés au Cookeia par les auteurs. Ces caractères sont : un calice à cinq divisions profondes; une corolle à cinq pétales arrondis; le tube staminifère urcéolé, ayant l'orifice entier; dix autres inèclus; ovarie à cinq loges, surmonté d'un style court, en colonne, et d'un stigma plat, à cinq rayons; baie ovariée extérieurement, à cinq loges et à cinq graines qui avo- tent dans presque toutes les loges, excepté dans une ou deux seulement; graines enveloppées d'un fémement pulpeux et sapide; albumens nul; espoirons lusgaux et pellic. Le Lansium domesticum, figuré par Rumph (loc. cit., t. 54), plante des îles Malais, est la seule espèce que le docteur Jack admette, quoiqu'il semble
I, quatre a 1. quatre. 56); très-irrégulière un
les composé simple couleur foncé, divisé
vingt-six d'aiguillons, observée en étamines
limbe presque brisseau des Anglais dans la
mer Lantanier. Lantana.
étamines, monopétale munie, leurs arbustes rassemblées
au d'ailleurs fort de l'ovaire placés de tentas,
de l'ovaire de forme ovales-oblongues, liens;
par rameaux de corolle Lantana. Le beaucoup de
nombre, garnis de feuilles ovalas-oblongues, finement dentées et ciliées
en leurs bords, opposées, pétiolées, d'un vert assez foncé, ridées et presque glabres en dessus, chargées en desseins de nervures très-saillantes et velues; ces feuilles sont d'ailleurs molles au toucher, et elles ont une odeur forte et aromatique. Les fleurs, petites, d'une couleur purpuree claire ou lilas avec le centre jaune, sont rassemblées en assez grand nombre, formant des têtes ovalas-oblongues, portées sur de courts pédon-
cules placés dans lesaiselles des feuilles; chaque fleur est munie, à sa base, d'une petite bractée ovale, acuminée, ciliée, plus longue que le calice; celui-ci est composé de deux folioles arrondies, velues; la corolle est monopétale, très-irrégulière, à tube allongé, un peu recourbé et à limbe plan, partagé en cinq lobes dont l'intérieur beaucoup plus grand que les autres; les étamines, au nombre de quatre, ont leurs antheres presque sessiles, insérées dans le haut du tube, deux d'entre elles étant placées un peu plus haut que les autres; l'ovaire est supère, ovoide, surmonté d'un style simple sur lequel le stigmate est inséré obliquement; le fruit est un drupe baciforme, enveloppé dans le ca-
LANTANIER. Lantana. Bot. Genre de la famille des
Verbénacées et de la Didynanie Anglopermée, L. Carac-
térès: calice très-court, tubuleux, à quatre dents peu marquées; corolle dont le tube oblique, reflécu au milieu, est beaucoup plus long que le calice, et dont le limbe est horizontal, à quatre lobes inégaux; quatre étamines didynames, non saillantes; style indiris; drupe baciforme, à un seul noyau; celui-ci partagé en deux loges dont chacune est monosperme. Le genre Lantian qu'institua le père Plunier pour une plante observée par lui en Amérique, où les indigènes la dési-
grènt sous le nom de Camara, que plusieurs botanistes ont persisté à employer génériquement, se compose de vingt-six espèces, dont les sept huitièmes appartiennent au climat de l'Amérique méridionale; les autres sont originaires de l'Arabie et de la Cochinchine. Ce sont rarement des plantes herbacées, presque toujours des arbustes à rameaux anguleux, quelquefois munis d'aiguillons, dont la plupart se font remarquer par une odeur agréable et des nuances clémentes et variées dans les fleurs. Le bois, surtout les jeunes branches, est extrêmement flexible, et sert, dans le pays, à for-
er des liens; c'est probablement de cet usage qu'est venu le nom Lantana, qui serait alors une modification de lentus, plani.

LANTANA FEUILLES MOLLES. Lantana mollissima, Plum. Il a été apporté des îles Philippiques au Jardin des Plantes, à Paris, en 1814, et douze ans après les Anglais l'ont réçu de Mexico, où il croît aussi sponta-

nément. Il fleurit en juin, juillet et août. C'est un ar-

brisseau de six à huit pieds de hauteur, dont la tige se divise en rameaux effilés, légèrement tétraônes, gri-
sâtres, chargés de pois courts, nombreux, garnis de feuilles ovalas-oblongues, finement dentées et ciliées en leurs bords, opposées, pétiolées, d'un vert assez foncé, ridées et presque glabres en dessus, chargées en desseins de nervures très-saillantes et velues; ces feuilles sont d'ailleurs molles au toucher, et elles ont une odeur forte et aromatique. Les fleurs, petites, d'une couleur purpurine claire ou lilas avec le centre jaune, sont rassemblées en assez grand nombre, formant des têtes ovalas-oblongues, portées sur de courts pédon-
cules placés dans lesaiselles des feuilles; chaque fleur est munie, à sa base, d'une petite bractée ovale, acuminée, ciliée, plus longue que le calice; celui-ci est composé de deux folioles arrondies, velues; la corolle est monopétale, très-irrégulière, à tube allongé, un peu recourbé et à limbe plan, partagé en cinq lobes dont l'intérieur beaucoup plus grand que les autres; les étamines, au nombre de quatre, ont leurs antheres presque sessiles, insérées dans le haut du tube, deux d'entre elles étant placées un peu plus haut que les autres; l'ovaire est supère, ovoide, surmonté d'un style simple sur lequel le stigmate est inséré obliquement; le fruit est un drupe baciforme, enveloppé dans le ca-

LANTANIER trifolié. Lantana trifoliatula, L.; Camara trifoliatula, Plum. Sa tige est herbacée, un peu dure, striée, hiapide, presque cotonneuse, branche, haute de deux ou trois pieds; ses feuilles sont ovalas-
cordées, pointues, dentées en scie, ridées, nues au toucher, d'un vert blanchâtre, pétiolées, ordinairement disposées trois par trois à chaque nœud; il arrive aussi quelquefois qu'il y en a quatre. Les fleurs sont d'un pourpre pâle, disposées d'abord en capités courts, portés sur des pédoncules axillaires, mais ces capités s'allongent ensuite en épis où les bractées font para-

tre feuilles. De l'Amérique méridionale, où l'on mange ses baies qui sont purpurines et ont une saveur fort analogue à celle des fruits du Mûrier noir.

LANTANIER A FLEURS VARIÉES. Lantana Camara, L.; Camara flore non spinosa, Plum., Gen., 52, i., 71, f. 1. C'est un arbrisseau d'environ un mètre de hauteur, dont le tronc tortueux se divise en rameaux dépourvus d'aiguillons. Ses feuilles sont opposées, pétiolées, ovales, aiguës, un peu velues et ridées. Ses fleurs sont d'abord jaunes, mais elles passent ensuite au rouge écarlate. Les feuilles de cet arbrisseau sont aro-

matiques, et l'on s'en sert, en Amérique, pour les mêmes usages auxquels nous employons celles de la Méllisse dont elles offrent la forme, la saveur et l'odeur.

LANTANIER Piquant. Lantana aculeata, L. Il est un peu plus élevé que le précédent, mais il se distingue surtout par les aiguillons crochus qui couvrent ses branches. Ses feuilles sont opposées, pétiolées, ovales presque en cœur, aiguës, crénelées, ridées et nues au toucher. Les fleurs sont semblables à celles du Lant-
ana Camara. Cet arbrisseau est, ainsi que le préce-
dent, originaire de l'Amérique méridionale.

D'autres espèces de Lantana se font remarquer par l'odeur agréable et la jolie couleur des fleurs. Telles sont entre autres les Lantana odorata et involus-

crata. Ces plantes exigent en Europe la serre chaude ou tempérée. Quoique d'une texture fibreuse, peu succu-

culente et par conséquent peu délicates, elles ne peuvent supporter la moindre gelée. Cependant on a remarqué que le Lantana aculeata n'était pas aussi sensible au froid que les autres espèces. Une terre bonne et consis-
tante, ainsi que des arrosements fréquents leur sont né-

cessaires. On a soin de les déposer deux fois par an, à cause de leur grande quantité de racines dont l'accrois-

sement est très-rapide. Lorsqu'on les met à l'air, pen-
dant l'été, il faut leur donner une exposition ombragée. Leur multiplication est facile, soit par le moyen des graines semées en pots et sur couche, soit par les bout-
tures qui reprennent aisément lorsqu'on les fait dans une terre peu légère, et dans des pots placés dans une couche tempérée et ombragée.

LANTERNÉ. Cong. Nom vulgaire et marchand de la Mye tronquée et des anates.

LANTERNÉ ROUGE. Bot. L'un des noms vulgaires du Clathre cancéré.

LANTERNÉE. Lanternea. Bot. (Champignons.) Ce genre établi par Poiteau et Turpin, pour une plante qu'ils ont observée à l'Île de la Tortue, a reçu de ces
naturalistes les caractères suivants : volva de forme ovale, se déchirant en deux ou trois lobes; trois branches ou petites colonnes cylindriques, réunies par leur sommet; conceptacle en forme de cul de lampe, situé au-dessous de la volute produite par la rencontre de la partie supérieure des branches, servant de placenta aux corps reproducteurs. Ce genre se compose d'une seule espèce nommée par les auteurs *Lanternacea trisacca*; il a des rapports d'organisation avec les Clathres et notamment avec le genre *Colonnaria*, établi par Baffinques-Schmalz. La grandeur de ce singulier Champignon est de deux pouces et demi sur deux de diamètre; il a la forme d'un trépied sacré; les branches, blanches à leur base, se teignent dans leur partie supérieure, ainsi que le cul de lampe qui en dépend, d'un beau rouge vermillon, semblable à celui qu'on remarque sur les Clathres. Cette plante, d'une substance sèche et spéonique, se trouve à l'ombre des grands arbres, sur les débris de végétaux. Plusieurs mycologues n'ont pas admis ce genre qu'ils rangent parmi les Clathres.

**LANUGINEX. Lanuginosus.**.nom. Organe qui a l'apparence de la laine. Cette épithète s'applique aux parties des végétaux, qui sont chargées de poils doux et frisés.

**LANUGO.** nom. Tournefort désigne sous ce nom, l'aigrette des fleurs, dans la famille des Synanthères.

**LAOMÉDÉE. Laomedea. Polyp.** Genre de l'ordre des Sertulariées, de la division des Polypières flexibles, qui a pour caractères : Polyphyle phytoïde, rameaux; cellules stipitées ou stipitépates, éparse sur les tiges et les rameaux. II renferme une dizaine d'espèces dont les formes générales n'ont pas toujours beaucoup d'analogie entre elles; le seul caractère fondamental consiste dans le peu de longueur du pédoncule qui supporte les cellules; plusieurs même ont ce pédoncule assez allongé, ce qui les rapproche des Clyties dont quelques Laomédées diffèrent à peine. Les unes ont des tigesroides, branches, se fixant aux rochers par des radicules filiformes; d'autres sont volubiles, grimpantes et parasites sur les Thalassiophytes et autres productions marines; il y en a d'articulées, d'autres qui ne le sont pas. La forme des cellules varie suivant les espèces; elles sont en général campaniformes, à ouverture entière ou dentée; deux ou trois espèces ont leurs cellules presque tubuleuses. Les pédoncules sont simples, annelés ou contournés en vis. Les ovaires sont gris, vésiculeux et presque toujours axillaires. La substance des Laomédées est membrano-cornée, quelquefois légèrement créacée; leur grandeur varie beaucoup; leur couleur est fauve ou brune. Elles se trouvent dans toutes les mers... Les espèces rapportées à ce genre, sont : *Laomedea antipathes, Sanctagii, simplex, Latrii, dichotoma, spinosa, geniculata, gelatinosa, muri- cata et roptans.*

**LAPAGÈRIE. Lapageria.** nom. Genre de la famille des Asparaginées, et de l'Alexandrine Monogynie, L., dédié par Ruiz et Pavon (*Flor. Peruv. 5*, p. 64) à l'épouse de Napoléon, née Joséphine Lapagerie, qui encouragea par son exemple la culture des végétaux exotiques, dans ses beaux jardins de Malmaison. Ce genre offre un calice coloré, pétaloïde, campaniforme, formé de six sépales égaux; six étaîmes attachées à la base des sépales ayant les filets subulés; les anthères dressées, oblonguées, aiguës; l'ovaire libre, allongé, à trois côtés, à une seule loge, contenant un grand nombre d'ovules attachés à trois trophospermes longitudinaux et disposés sur deux rangées; le style est allongé, peu distinct du sommet de l'ovaire, terminé par un stigmate renflé et légèrement triéob. Le fruit est une baie ovée, allongée, triangulaire, marquée de trois sillons longitudinalux, qui correspondent aux trois trophospermes. Ce genre ne renferme qu'une seule espèce.


**LAPAROCÈRE. Laparocerus.** ins. Coléoptères tétramères; genre de la famille des Elaphyophores, établi par Schoonherr qui lui donne pour caractères : antennes longues et grêles, coudées, composées de douze articles dont les deux premiers les plus longs, les cinq suivants graduellement plus courts et obconiques, avec la masse oblongue; trompe fort courte, plane en dessus, échancrée profondément et triangulairement au bout, avec la fossette oblongue et large; yeux presque ronds et médiocrement saillants; corset trompé en avant et en arrière, avec les côtés dilatés et arrondis; écusson distinct, obtusément-trigone; élytres oblongues-ovales, tramées à la base et convexes en dessus; pieds médioctères, presque égaux en longueur, avec les cuisses renflées au milieu et les jambes cylindriques, un peu arrondies; tarses longs, sphéniques en dessous, avec le pénultieme article large et bilobé, le dernier courbé en faux et bi-ouistique.

**LAPATION et LAPATHUM.** nom. Les anciens donnaient ce nom à plusieurs plantes potagères ou à d'autres qui jouissaient de propriétés laxatives. Telle étaient plusieurs espèces que les botanistes modernes ont rapportées au genre *Rumex*; ils nomment en core ainsi l'Epinard et le Bon-Herm *Chenopodium Bonus-Henricos*). Le genre *Lapathum* de Tournefort a été réuni par Linne à *Rumex*. Dans la Monographie de ce dernier genre, publiée en 1819 par Camp- déra, le *Lapathum* de Tournefort est considéré comme un sous-genre caractérisé par le calice naissant de l'articulation du pédoncule, et n'ayant jamais ses divi- sions réfléchies. *V.* PATIENCE et *Rumex*.

**LAPEREAU.** *Lap. Le petit du Lapin.*

**LAPERYOUSIE. Lapeyroisia.** nom. Deux genres de plantes ont reçu ce nom. Le premier a été formé par...
l'abbé Pouret (Act. Tulos.) sur des plantes de la famille des Irisées, et dont le *Gladiolus denticolorus* et l'*Ixia corymbosa*, L., sont les types. Ce genre, auquel on avait assigné pour caractères essentiels : une corolle hypocrateriforme, le limbe à six divisions plus courtes que le tube, trois stigmates bifiés, une capsule membraneuse et polysperme, n'a pas été généralement adopté. En conséquence ses espèces doivent rentrer dans les genres Glayeul et Ixie, V. ces mots.

En 1809, Thunberg publia dans la seconde partie de son *Prodrumus Plantarum Copesium*, un genre de la famille des Synanthérées et de la Synégénie fragrance, L., auquel il donna le nom de *Lapeyrou- sia*. Adoptant ce genre, Cassini en a ainsi tracé les caractères, d'après les descriptions imparfaites de Linné fils et de Thunberg : invoucée formé d'écalles disposées sur plusieurs rangs, imbriquées, scarieuse superficiellement ; les intérieures surmontées d'un grand appendice étalé, lancéolé et scarieux ; réceptacle plan et garni de papilles ; calathide dont les fleurs du centre sont nombreuses, régulières, hermaphrodites ; celles de la circonférence en languettes et neutes ; akènes surmontés d'une aigrette très-courte, mince et annulaire. Cassini place avec doute ce genre dans la tribu des Inulées, près des genres *Rosenia* et *Leysiera*. Il a pour type une plante découverte au cap de Bonne-Espérance par Thunberg, laquelle ayant été communiée à Linné fils, fut nommée par celui-ci *Osmults calycina*. L'Héririt (Sert. Angl.) l'a décrite de nouveau en le rapportant au genre *Reithania*.

LAPL. *M. F.* Cerc. commun.

LAPHATI. *Rept.* Même chose qu'Aulique, espèce du genre Coupleure, V. ce mot.

LAPHRIE. *Laphria*. *Ins.* Genre de l'ordre des Dipsières, famille des Tanystomes, tribu des Asiliques, établir par Meigen, et ayant pour caractères : épistome barbu ; tête point globuleuse, ni entièrement occupée par les yeux, même dans les mâles ; tarses terminés par deux pelotes et deux crochets ; dernier article des antennes presque ovale, sans stylet saillant. Ces insectes diffèrent des Asyles et des autres genres de la même famille, en ce que ceux-ci ont tous le dernier article des antennes terminé par un stylet ou par une sole. Les Laphuries ont la tête transversale ; on voit entre les yeux et au-dessus de la trompe, qui est dirigée en avant et en haut, un paquet de poils roïdes. Les antennes sont plus longues que la tête, en masse composée de trois articles dont le premier plus long que le deuxième, et le dernier presque ovale, en forme de palette ; les yeux sont grands, saillants. Le corselet est très-grand, convexe, presque toujours velu ; il se rétrécit en avant et forme un cou qui supporte la tête. Les ailes sont grandes ; l'insecte porte couches horizontalement sur l'abdomen ; dans le repos, elles les dépassent. Les pattes sont très-fortes, surtout les cuisses qui sont quelquefois dentées intérieurement ; les jambes sont arquées, elles supportent un tarse composé de cinq articles dont le premier est grand, les trois suivants beaucoup plus petits, et le dernier, profondément bilobé, est terminé par deux crochets et deux pelotes. Tous ces organes sont très-velus. L'abdomen est moins large que le corselet et très velu dans quelques espèces. Les mœurs de ces insectes ne sont pas connues ; il est probable que leurs larves ressemblent à celles des Asyles et qu'elles vivent comme elles dans la terre. Ce genre se compose de sept à huit espèces.

LAPPBRIE BORÉE. *Laphria aurea*, Fabr., Coqeb., *Illustr. Icon. Ins. Dec.* 5, tab. 23, fig. 9. Cette belle espèce a dix lignes de long ; sa tête est couverte de longs poils d'un jaune doré ; le corselet est noir, avec des poils bruns ; l'abdomen est brun, avec l'extrémité des anneaux bordée, en dessus, de poils d'un jaune doré. Les ailes sont d'un brun jaunâtre le long du bord externe. Les pattes sont grandes, velues ; les cuisses sont noires ou brunes ; les jambes et les tarses sont jaunes, excepté le dernier article qui est brun. Cette espèce se trouve en Europe et aux environs de Paris.

LAPIDIFICATION. *Min.* Même chose que Pétrification, V. ce mot.

LAPIERDRA. *rot.* Le genre formé sous ce nom par Lagasca, dans la famille des Amaryllidées, Alexandre Monogynie, Lin., pour *Crinum martinezi*, n'a pas été adopté.

LAPIN. *Mam.* Espèce du genre *Lièvre*, V. ce mot. On a étendu ce nom à des animaux fort différents. Ainsi l'on a appelé :

LAPIN, le *Strix Cunicularia*, Chouette à terrier ; un Poisson de l'île de Tabago, selon Lachennaye-des-Bois, et une Coquille du genre Porcellaine, *Cyprea stercoraria*.

LAPIN D'ALLENAGNE, le Soudik.

LAPIN D'AMÉRIQUE, l'Agoût.

LAPIN D'AROE, le Kangaroo Philandre.

LAPIN DE BÉARN, le Mônx.

LAPIN DE BREUIL, le Cobaïe Apérê ou Cochon d'Inde.

LAPIN DE NORWEGIE, le Lemming.

LAPIS-LAZULI. *Min.* *V. Lazulite*.

LAPIS LYNCHIS. *Moll. foss.* Synonyme de Bélomène, V. ce mot.

LAPLAÇÉE. *Laplacea*. *rot.* Genre de la famille des Ternstroemiaées, et de la Polyandria Monogynie, établi par Kunti (in *Humb. Nov. Gener.*, 5, p. 209) qui lui a donné pour caractères : un calice persistant, composé de quatre sépales orbiculaires et imbriqués, dépourvu de bractées ; une corolle de neuf pétales hypogynes et presque égaux ; des étamines en très-grand nombre, disposées sur trois rangs, insérées à la base des pétales et ayant leurs filets libres et distincts, un ovaire sessile et supérieur, à cinq loges contenant chacune trois ovules, les styles, au nombre de cinq, sont réunis ensemble ; la capsule est à cinquante loges, s'ouvrant en cinq valves septières sur le milieu de leur face interne ; chaque loge contient trois graines pendantes et attachées à l'axe central ; ces graines sont surmontées d'une aile allongée. Ce genre est très voisin des *Ternstréma* et des *Freziera*, dont il se distingue surtout par son calice de quatre sépales, sa corolle de neuf pétales et ses graines ailées. Il ne se compose encore que d'une seule espèce.

LAPLAÇÉE BRILLANTE. *Laplacea speciosa*, Kuntt, *loc. cit.*, 5, p. 399, tab. 461. C'est un grand et bel arbre qui croît au Pérou, dans les forêts, entre Gonzanama
été le Croton dont que Urlica Mauve. de établi 10; plus Deless.; changé sur l'akène desrique dinales ovales, que, Lamarck Americana grappes mate dinales, tandant gulières, verte, l'aisselle très-grandes, par font Les bourgeon Linné.

quelques Urtica, LAPPA. LAPPOURD1ER, LAPPAGO. LAPPACÉ. LAPPAGUE. LAPLYS1E. Loxa. de fleurs feuilles; de Dioscoride que de deux semblables et le gigantea, Canada, qui de Galium été préféra, de femelles de a Galium sonne, qui de Galium acenta, Poir., Eneye.; Urtica crenulata, Lesch.; Urtica atrox, Lesch., dont Narcissus a changé le nom en celui de Laportea pellata.

LAPPOURD1ER, LAPPETAS. bot. Nous voulons de la Bardane, Arctium lappa, L.

LAPPA. bot. Les anciens botanistes, tels que Matthiol, Daléchamp et C. Bauhin, nommaient ainsi la plante que l'on désigne en français sous le nom de Bardane. V. ce mot. Tournefort admet le nom générique de Lappa en excluant toutefois les plantes que les anciens avaient mal a propos associées à la Bardane, et qui constituent le genre Xanthium. Cependant Linné préféra rétablir le nom d'Arctium, par lequel Dioscoride et les Grecs désignaient le Lappa. Cette dernière dénomination a été adoptée par Jussieu, Lamarck et De Candolle, parce que c'est un terme de comparaison pour les fruits chargés d'aspéricités croches, semblables à celles des folioles de l'involucre de la Bardane, fruits qu'on nomme lapacées (fructus lappacei.)

LAPPACÉ. Lappaceus. bot. Cette épithète désigne les bractées qui se courbent en pointe d'haméçon et font office de crochets, comme dans la Bardane officinale.

LAPPAGO. bot. Le genre de Graminées ainsi nommé par Schreber, a pour type le Cenchrus racemosus de Linné. Haller l'avait antérieurement nommé Tragus, nom qui a été adopté par Palisot de Beauvois dans son Agrostographie. V. TRAGUS. On trouve aussi, dans quelques ouvrages, le nom de Lappago appliqué au Grateron, Galium aparine, V. GAILLET.

LAPPAGUE. bot. Pour Lappago et Tragus. V. ces mots.

LAPPLA. bot. Plusieurs plantes dont les fruits sont hérités de pointes, et plus ou moins ressemblants avec les calathides de la Bardane (Lappa), avaient été nommées Lappula par les anciens. Linné employa ce nom comme spécifique pour diverses espèces, et entre autres pour un Myosotis dont Mönch constitua le genre Lappula. Ce genre a été rétabli par Lehmann et Reichenbach sous le nom d'Echinopspermum. V. ce mot.

LAPPULIER. bot. Quelques botanistes français ont employé ce nom pour désigner le genre Turnifolija. V. ce mot.

LAPSANA. bot. LAMPASANE.

LAQUE. bot. ins. On appelle ainsi une substance résineuse qui découle de plusieurs arbres lacentes, originaires de l'Inde, par suite de la piqure d'un petit insecte nommé Coccos Laccus. Les arbres sur lesquels on récolle la Laque sont les Ficus Indica, Ficus religiosa, Croton laciferum et plusieurs autres. C'est afin d'y déposer ses œufs que le Coccos Laccus perce les jeunes branches de ces arbres lacentes; on en voit bienfôt sortir un suc résineux qui se concrétise en formant une croûte irrégulière. Dans le commerce, on distingue trois sortes de Laque: celle en béton, celle en grains et celle en plaques ou Laque plate. La première, ou la Laque en bâton, est celle qui est encore adhérante aux branches de l'arbre; elle forme une croûte irrégulière, plus ou moins épaisse; lorsqu'on l'en détache, on voit que sa partie interne est garnie d'un grand nombre de petites cellules dans lesquelles il n'est pas rare de trouver encore le petit insecte qui l'a formée. Elle est rouge, semi-transparents, à texture très-résineuse, d'une saveur un peu astringente et répandant une odeur assez agréable quand on la brûle. Selon Batchett, qui en a fait l'analyse, elle se compose: de Résine, 68; matière colorante, 10; Gire, 6; Gluten, 5,5; corps étrangers 6,5; perte, 4,0.

La seconde variété, qu'on nomme Laque en grains, est celle que l'on a détachée des branches; elle est généralement en petits fragments, d'une couleur moins foncée que la précédente. On y a trouvé: Résine, 88,5; matière colorante, 2,5; Gire, 4,3; Gluten, 2; perte, 2,5.

Enfin, la Laque plate est celle que l'on a fondue dans l'eau bouillante et qui a été ensuite coulée sur des pierres lisses et polies. Batchett y a trouvé: Résine, 90,9; matière colorante, 0,5; Gire, 4; Gluten, 2,8; perte, 1,8.

Cette Résine était autrefois employée en médecine comme tonique et astringente. Mais son usage est depuis longtemps abandonné. Aujourd'hui on s'en sert pour la préparation des poudres dentifrices, pour la fabrication de la cire à cacheter dont elle est une des parties constitutantes.

On dême aussi le nom de Laque à une matière colorante, d'un rouge cramoisi magnifique, que l'on obtient, par divers procédés, des Cochenilles. V. ce mot.

LAR. MAN. Synonyme de Gibbon. V. OOBANG.

LAR. OIS. Synonyme ancien de Mouette. V. MAIVE.

LARRÉE. LARBREA. bot. Genre de la famille des Paronychées, établi par Aug. Saint-Hilaire pour le Stellaria aquatica de Linné, qui différe essentiellement.
ment du genre *Stellaria* par l'insertion périgynique de ses étamines, caractère qui semblerait l'éloigner de la famille des Caryophyllées. Ce genre peut être ainsi caractérisé : calice tubuleux, urcéolé à sa base, divisé en cinq lobes; corolle formée de cinq pétales bifurcés et péligynes, de même que les étamines qui sont au nombre de cinq; ovaire uniloculaire et polysperme, contenant des graines attachées à un trophosperme central; capsule s'ouvrant à son sommet en six valves.

**LARBERÉE AQUATIQUE.** Larbrea aquatica, St.-Hilaire.

Cette est une petite plante vivace, dont les tiges sont raumes, les feuilles opposées, les fleurs très-petites, blanches, pédonculées et axillaires. Elle croît dans les tourbeux, aux environs de Paris, et en beaucoup d'autres lieux de l'Europe.

**LARD.** Nom que porte la couche de graisse placée entre les muscles et la couche du Cochon.

**LARD.** Nom. Que l'on donne vulgairement à la pellicule intérieure ou la couche de liber, qui précède le liege dans le *Quercus suber*. F. Liege.

**LARD ET LARÉS. MOLL.** Noms vulgaires et marchands du *Murex Melongena*, L., espèce du genre Pyrula de Lamarck.

**LARDÈRE, LARDERELLE ET LARDIER.** Noms vulgaires de la petite Mésange bleue, qu'on nomme aussi Larderiche, Lardière et Lardoire.

**LARDITE.** MUX. Ou Pierre de lard; Pierre à magots, synonyme de Pagodite. On a aussi donné ce nom à des pierres d'une autre nature, qui, par leur aspect et leurs veines blanches et rouges avaient quelque ressemblance avec le lard. Tels sont certains morceaux de Quartz que l'on trouve dans les montagnes du Forez.


**LARDIZABALES.** Lardizabales. *Bor.* Dans son *Prodomus Regni Vegetabilis*, t. 1, p. 95, De Candolle a ainsi nommé la première section de la famille des Ménispermées, section caractérisée par les fleurs le plus souvent dioïques, le nombre symétrique des parties des fleurs mâles, les carpelles distincts, nombreux, polyspermes, pluriloculaires, et par les feuilles composées. Depuis, dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences de Paris, en 1858, Decaisne a élevé ce petit groupe au rang des familles naturelles. Les végétaux qui composent la nouvelle famille se trouvaient dispersés dans des familles fort éloignées, dont les principaux genres étaient réunis à la famille des Ménispermées, et qui, malgré leur affinité avec cette dernière famille, présentent cependant des caractères très-essentiels, et dont l'un surtout ne se montre que rarement dans le règne végétal. Robert Brown avait déjà signalé, en 1821, les rapports qui existent entre les deux genres *Lardizabala* et *Stannonia*, et le caractère remarquable qui, en les distinguant des Ménispermées, pouvait permettre d'en former une famille particulière. De Candolle en admettant, en 1824, ce groupe comme tribu de la famille des Ménispermées, y joignit le genre *Burasia* de Du Petit-Thouars. Enfin à la même époque Wallich faisait connaître le genre *Holboellia*, dont il indiquait les rapports avec le *Stannonia*; mais le caractère distinctif de cette tribu était établi d'une manière imprécise, car il était tiré essentiellement de la pluralité des graines dans chaque carpeille, et le genre *Burasia* n'en offre qu'une, tandis que le caractère essentiel, l'insertion des ovules sur toute la paroi interne de l'ovaire dans tous les genres multiovulés, est généralement négligé, et tente par conséquent éloignée du groupe, des espèces qui devaient le grossir.

La petite tribu des Lardizabalées, qui ne comprenait que trois genres et cinq espèces dans le *Prodomus*, se trouve actuellement former une famille bien distincte, renfermant sept genres et onze espèces.

La famille des Lardizabalées offre pour caractères : fleurs unisexuées par avortement, monoïques ou dioïques; calice formé de trois folioles, et le plus souvent de six alternant sur deux rangées, libres, caduques; estivation le plus souvent valvare ou subalternative; six pétales disposés sur deux rangs et opposés aux folioles du calice; les intérieurs un peu plus petits ou glanduliformes, hypogynes et quelquefois nuls. Les fleurs mâles ont constamment six étamines opposées aux pétales, avec leurs filaments soudés en tube, ou bien quelquefois entièrement libres et alors cylindriques; les anères sont extroverses ou très-rarement introrses, biloculaires, déhiscentes par une fente longitudinal, attachées par un connectif épaiss; il y a au centre les rudiments de deux ou trois (fort rarement au delà) ovaires charnus. Les fleurs femelles sont un peu plus grandes que les mâles, avec six étamines libres, très-petites et absolument dépouvrues de pollen; trois ovaires distincts et quelquefois de six à neuf, sil-
lonné en dedans, surmontés chacun d'un style court, qui termine un stigmate papilleux, simple, pelté, obtus ou conique; il n'y a que quelquefois qu'un seul ovule dans chaque loge, ordinairement il y en a plusieurs. Les carpelles sont sessiles ou courte ment pédicellés, succulents, polysermes et rarement oligospermes ou monospermes; quelquefois ils sont folliculaires et déhiscent longitudinalment. Les scèmes sont revêtus d'un tégument cartilagineux, munies d'un périsperme carnoso-corné, ample et blanc; l'embryon est très-petit et la radicule est infère, tournée vers le hile.

Les Lardizabalées sont des arbustes volubiles, glabres, gemmifères, à rameaux cylindriques, striés, à écorce subérente ou rugueuse selon l'âge; leurs feuilles sont alternes, exstipulées, trifoliolées, digitées, bi ou triternées, à folioles entières ou dentées, trinervées, coriaces et le plus souvent mucronulées. Leur inflorescence est en grappes axillaires ou solitaires, qui sortent d'un groupe d'écaillées nues ou bractéolées à la base. Leurs fruits sont mangeables.

Le caractère le plus remarquable des Lardizabalées consiste dans leurs ovaies, dont la cavité renferme presque toujours des ovaux nombreux qui, au lieu d'être attachés des deux côtés de la suture interne du carpelle, sont fixés sur toute la surface intérieure de ces carpelles et le plus souvent dans des dépressions profondes de cette surface, dépressions qui finissent assez ordinairement par constituer autant de petites loges qu'il y a de graines. À cette organisation toute particulière, qui les distingue des Ménispermées à carpelles monospermes, s'ajoute encore une différence notable dans le développement du périsperme qui, peu considérable ou nul dans les Ménispermées, prend un grand développement dans les Lardizabalées.

Decaisne divise cette famille en trois tribus; il place dans la première les Lardizabalées qui ont des fleurs dioïques, des folioles disposées sur deux ou trois rangs, des étamines monadelphes, des anthères extrorses; elles sont toutes de l'Amérique et constituent les genres Lardizaba et Boquila, Decais.

La deuxième tribu renferme des plantes à fleurs monoiques, disposées sur un, deux ou trois rangs, à étamines monadelphes ou libres, à anthères extrorses. Tels sont les genres Parvaria, Decais; Stanutonia, De Cand.; Holboellia, Wall.; et Akebia, Decais., composés de plantes de l'Asie.

Enfin dans la troisième tribu sont les Lardizabalées à fleurs dioïques, disposées sur deux ou trois rangs, à étamines inférieurement monadelphes, pourvues d'anthères introrses, à drupe monosperme, à cotylédons plans et divariqués. Un seul genre, Burassia, Du P.-Th., la compose, et il appartient à Madagascar.

LARDOIRE. ois. V. LARDE.


LARES. MOLL. V. LARD.

LARETÉ. Larretia, bot. Genre de la famille des Om- bellifères, établi par Gillies et Hooker qui lui assignent pour caractères: limbe du calice persistant, à quatre dents; pétales ovales, entiers; fruit elliptico-tétrapéri; méricarps subconvexes, privés de rayes, à cinq côtes nerviformes, dont trois dorsales et deux latérales bordant les ailes; commissure très-étroite.

LARETÉ SANS TIGE. Larretia acaulis, Gillies; Se- cinnum acaule, Cavan.; Multinum acaule, Persson. C'est une plante herbacée, qui forme un épais gazon; ses feuilles sont étalées et serrées en rosace, oblongues, taillées en coin, très-entières, engainantes à la base; l'ombelle est terminale, plaiciflore, sessile; l'involucre est court, polyphylla; les fruits sont grands relative- ment à l'ensemble de la plante. Elle est originaire du Chili.

LAREX. ois. On trouve, dans quelques anciens ouvrages, ce nom employé pour Larix. V. MÉLÈZE.

LARGUP. ois. Espèce des genres Cormoran et Huppe. V. ces mois.

LARICIO. bot. V. Pin de Corse.

LARI. Larinus. iis. Coléoptères tétarèmes; genre de la famille des Rhyynchophores, institué par Germar, aux dépens du genre Rhythynocclus de Fab. Caractères: antennes courtes et fortes, coudées, composées de douze articles, dont les deux premiers assez courts et obconiques, les cinq suivants transverses et tronquées au bout; au septième commence la masse qui est ovale-oblongue et amincie; trompe cylindrique, assez épaisse, arquée, marquée dans toute sa longueur, d'une fossette lineaire courte; yeux perpendiculaires, allongés et un peu déprimés; corselet profondément bâissé à sa base, rétréci antérieurement, avec les côtes obliques; écusson petit et triangulaire; élytres ova- laires, un peu plus larges que le corselet; chacun d'elles s'avance en s'arrondissant vers la suture, et à l'épaule obtusément anguleuse; pieds robustes; cuisses en masse et mutiques. Ce genre, nombreux en espèces, en produit dans toutes les contrées du globe.

LARI. ois. V. MÉLÈZE.

LARMAIRE. Larrinaformis. ois. On qualifie ainsi les graines qui, étant orbiculaires à leur base, se rétrécissent insensiblement vers leur sommet, pour se termi- nner en une pointe allongée.

LARME. inf. Espèce du genre Ceracea. V. ce mot.


LARMES. Laccyrme. 1000. Humeur qui se forme dans une glande assez volumineuse, située sous la voûte de l'orbite, derrière la partie externe du bord de cette cavité, et au-dessous du globe de l'œil. Cette humeur fluide, blanche et limpide, se compose d'eau tenant en dissolution quelques millièmes de matière animale et des sels qu'on retrouve dans tous les liquides de l'économie animale.

LARMES DE GÉANTS. POLYP. foss. Ce nom a été donné par d'anciens auteurs à des articulations de la colonne des Grinoides ou Encrines. V. CRINOIDE.

LARMES MARINES. ANXEL. Nom sous lequel Di- que-mare a décrit et figuré, dans le Journal de Physique pour l'année 1776, de petites masses gélatineuses, de la grosseur d'un grain de raisin, terminées par une lon- gue queue, et ressemblant assez bien à des Lames
bataviqes. Ces corps singuliers renfermaient des ani-
maux filiformes, qui paraissaient être de petites Anné-
lides. Bosc a supposé que les Larmites marines étaient
le frêt de quelque Poisson ou de quelque Mollusque ;
la observation pourra seule éclaircir ce point ; mais, à en
juger par l'analogie, on pourrait croire que ces vesse-
lles glaireuses ne sont autre chose que les cocons de quel-
que Annélide, dans l'intérieur desquels vivaient pend-
ant un assez long temps les jeunes individus, comme cela se remarque dans les Sanguesas et les Lombries
( V. Annal. des Sc. nat., t. 1v et v.). Ces corps ont été
trouvés au Havre; ils adhéraient, par leur pédicelle,
des plantes marines.
LARMIER. not. L'un des noms vulgaires du genre
Coix. V. ce mot.
LARMIES. n. m. Sacs membraneux, à parois garnies de
follicules sécrétant une humeur épaisse, onctueuse
et noireâtre; ces sacs sont situés dans une fosse sous-orbi-
taire de l'os maxillaire, et s'ouvrent dehors, par une
fente longitudinal de la peau. On n'observe les Lar-
miers que dans certaines espèces de Cerfs.
LARMILLA. not. On appelle vulgairement Larmille
des champignons, le Grémil official; et Larmille des Indes,
le Coix Larne de Job.
LAROCHÉE. Larathea. Le professeur De Candolle a
formé ce genre aux dépens du Crassula, de la fa-
nible des Grassulacées, et en a tracé ainsi les carac-
téres qui ont été adoptés par Flavworth dans son
Rev. succ. plants ; calice à cinq divisions; corolle mono-
pétale, régulière, infundibuliforme; tube court et
seulement de la longueur du limbe qui est à cinq divi-
sions; fleurs en corymbes terminaux, sans involucre.
LAROCHÉE EN FAUX. Larathea falcaia, De Candolle,
Plant. grass., t. 105; Crassula falcata, Botan. Mag.,
2055; c'est un arbrisseau légèrement ligneux à sa base,
portant des feuilles glabres, opposées, presque connées
et réfléchies en forme de faux; ses fleurs sont rouges,
disposées en corymbes, et portées sur des pédicules
dichotomes. Du cap de Bonne Espérance.
LARONDE. Larnuda. cruç. Genre établi par Leach
et correspondant à celui de Cyaee. V. ce mot.
LARBATES. Laratea. n. s. Nom donné par Latreille
à une tribu de l'ordre des Hyménoptères, famille des
Fouisseurs, à laquelle il donne pour caractères (Fam.
natur. du Règne Anim.) : labre entièrement caché ou
peu découvert; abdomen ovobu-conique ou conique;
mandibules ayant une profonde échancrure au côté
intérieur. Cette tribu (aujard'hui famille) se distingue de
la saillie en forme de dent ou de pointe d'une de leurs
angles, ont reçu de Jurine le nom d'éperonnées. Leurs
antennes ne sont guère plus longues que la tête et
sont inscrites à la base d'un chaperon court et transversal;
elles sont de treize articles dans les mâles, et de douze
dans les femelles; les mandibules sont fort étroites,
alongées, arquées, croisées, avec l'extrémité pointue
et entièrement les palpes sont filiformes; les maxillaires
ont six articles et les labiales quatre; la langue est évacuée
en forme de cœur, échancrée ou bifide, et offre sou-
vent de chaque côté une petite division; la tête est
large et aplatie en devant, et les yeux ovaux, entiers
et souvent convergents, au moins dans les mâles. Tous
ont trois yeux lisses très-distincts; le corset est allongé,
touronné ou très-obtus postérieurement; les ailes supé-
rieures offrent deux ou trois cellules cubitales com-
pètes; l'abdomen est porté sur un très-court pédicule;
les pieds sont courts, garnis de petites épinces et proprès
terre. Les femelles sont armées d'un aiguillon assez
fort. Ils sont très-vifs et très-agiles, et on les trouve
sur le sable et sur les fleurs.
A. Trois cellules cubitales fermées.
Les genres : PALAEE, LARRE et LYROS.
B. Deux cellules cubitales fermées.
Les genres : MISCOME et DÉNÉ. V. ces mots.
LARRE. Larra. ins. Genre de l'ordre des Hyméno-
pôteres, section des Porte-Aiguillons, famille des Fouis-
seurs, tribu des Larrates, établi par Fabricius. Ses
caractères sont : ailes supérieures ayant une cellule ra-
diale petite, légèrement appendiculée, et trois cellules
cubitales, dont la première plus grande, la deuxième
recevant les deux nervures récurrentes et la troisième
presque demi-lunaire, n'atteignant point le bout de
l'aile; antennes ayant la même forme dans les deux
sexes; le second article presque en forme de cône ren-
versé; côté interne des mandibules sans saillie ni dent;
languette sans divisions latérales distinctes. Les Larres
ressemblent beaucoup aux Pompilles, tant par leurs
formes générales et leurs couleurs, que par leurs habi-
tudes; ils s'en distinguent cependant par leur tête qui
est plus large, par leurs mandibules et par leurs pattes
qui sont plus courtes; ils se rapprochent encore plus
des Astates, mais ceux-ci sont beaucoup plus mâles
et leurs mandibules n'offrent point d'éperon. Illiger avait
déjà observé que les Larres de Fabricius ne sont point
les insectes que Latreille nomme ainsi, avec la plupart
des entomologistes; mais les Hyménoptères qui forment
son genre Stize, Jurine a fait aussi la même remarque;
Fabricius a séparé des Larres, de Latreille, quelques
espèces très-sensibles aux autres quant à la physio-
nomie, mais dont la bouche présente quelques diffé-
rences; c'est le genre Lyros, Jurine ne l'a pas admis.
Ces Hyménoptères se trouvent dans les terres sablon-
neuses des pays chauds, ils affectionnent les fleurs
d'Ombellifères, et surtout celles des Carottes. Les fe-
melles piquent fortement.
LARRE ICNEUMONIFORM. Larra Ichneumoniformis,
Fabr., Panz. (Fam. ins. Germ., fasc. 76, tab. 18,
n. s.). Il a presque de huit lignes de long; son corps est d'un
noir obscur, sans taches; son abdomen est d'un noir
luisant, avec les deux premiers anneaux fauves. Coque-
bert (IlI. Icones Insect., deuxième décad., pl. 12, fig.
10) en a donné une bonne figure. Le Larra anathemata
de la même planche n'en est peut-être qu'une variété.
LARREA. not. Genre de la Décandrie Monogynie, L.,
appartenant à la première section des Rutacees de
Jussieu ou aux Zygophyllées de Brown, très-voisin des
Fabagelles. Il présente les caractères suivants : calice
cinq divisions profondes et inégales; cinq pétales al-
ternes, plus longs et onguiculés; dix étamines, dont
de файла s'insèrent chacun en dehors et à la base d'une
eâcle bifide; ovaire sur un court support, globuleux,
LAR R

marqué de cinq sillons peu apparents, à cause du poil qui couvre sa surface, à cinq loges dont chacune renferme cinq ou six ovules suspendus à l'angle interne; cinq styles soudés en un seul, pentagone et aigu, qui finissent par se séparer et se réfléchir au sommet. Le fruit, à cinq angles, se sépare à la maturité en autant de coques indéhiscentes, qui renferment une graine solitaire par avortement, ovoïde-oblongue, lisse et pendante; l'embryon, verdâtre, est enveloppé d'un périsspermé blanc, plus épaiss que lui, et offre une radicule tournée en haut. Les espèces de ce genre, au nombre de trois, croissent dans l'Amérique méridionale, dans les États de Buenos-Ayres. Ce sont des arbres aux feuilles opposées et munies à leur base d'une double stipule, tanti décomposées jusqu'au pétillo en plusieurs folioles, tantôt simples et divisées plus ou moins profondément en deux lobes. Leurs fleurs jaunes sont portées sur des pédoncules, qui, solitaires à chaque nœud, naissent entre deux stipules. On peut les voir toutes trois figurées dans les Icones de Cavanilles, tab. 329 et 560.

LARUNDA. CRUST. V. CYAM.

LARUS. ins. V. MAAVE.

LARYA. ins. V. MACAREX.

LARYVAIRE. Lararia. POLY. Foss. Genre appartenant à l'ordre des Milipédés ou peut-être à celui des Escarabées, et dont les caractères sont: Polyder libre, cylindrique, percé dans son centre, diminuant de gros- seur aux deux bouts, couvert de pores simples, disposés par rangées circulaires et régulières, et composés d'anœus qui tendent à se détacher les uns des autres. Défrance a établi ce genre pour de petits corps cylin- driques, pourées, fragiles, percés dans leur centre, que l'on trouve fossiles dans les couches du Calcaire grossier des environs de Paris, à Brachieu et près de Beauvais, au milieu d'un sable quartzieux, rempli de coquil- les analogues à celles du Calcaire grossier. Ces corps ne paraissent point avoir été adhérents et semblent être formés d'anœus qui tendent à se détacher à la manière des pièces articulaires de la colonne des Cri- noïdes. Leur surface externe est couverte de pores disposés régulièrement par rangées circulaires. Ces pores traversent l'épaisseur du polyder et s'aperoivent éga- lement dans l'intérieur du canal qui le parcourt sui- vant sa longueur. Ce genre renferme trois espèces décrites par Défrance: ce sont les Lararia reticu- lata, lenti, marina.

LARVES. Larva. ins. Nom sous lequel on désigne les insectes dans leur second âge ou à leur sortie de l'héut. Les Chenilles et toute espèce de Ver qui devien- dra un jour insecte sont des Larves. L'héut est le pre- mier degré du développement, la Larve est le second état, la nymphe le troisième et l'insecte parfait le qua- trième ou dernier. Quelques varié que soient les for- mes dans ces quatre états, on reconnaît qu'elles sont dues au développement successif des parties, comme cela se voit dans tous les animaux, qu'elles soient ovi- pares ou vivipares. V. METAMORPHOSES.


LARYFORME. Lariformis. Ayant l'aspect d'une larve d'insecte.

LARY. MAM. Nouvelle espèce du genre Écreuil, V. ce mot au supplément.

LARYNX. Zooi. L'anatomie humaine a défini le La- rynx l'appareil de la voix, et cette définition a passé dans plusieurs ouvrages d'anatomie comparée, quoi- qu'elle ne fût nullement admissible pour une grande partie des Vertébrés eux-mêmes. Dans la grande classe des Oiseaux la voix ne se produit pas à l'origine de la trachée artère, mais à sa terminaison, et cette classe est précisément celle dont la voix a le plus d'étendue, de force et d'éclat. Une autre classe, celle des Poissons, est entièrement muette. On serait donc conduit, par cette définition, à supposer que l'appareil laryngien manque chez les Poissons, et se trouve transposé chez les Oiseaux. Or, il est bien certain que le Larynx existe chez les Oiseaux, comme partout ailleurs, à l'origine de la trachée artère, quel que soit le lieu de la forma- tion de la voix; et Geoffroy Saint-Hilaire est parvenu à démontrer qu'il ne manque nullement chez les Pois- sons, et que si on l'a méconnu dans cette classe, c'est en partie à cause de son développement plus considé- rable. Ainsi il s'en faut bien qu'on puisse regarder l'appareil laryngien comme un organe spécial pour la voix: tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il offre dans un grand nombre, mais non dans la totalité des animaux, une réunion de moyens favorables à la voix. La con- clusion est celle où même toujours l'étude d'un organe quelconque. Rien de fixe dans l'organisation, rien de constant hors la connexion: la forme, la fonction même sont toujours fugitifs d'un animal à l'autre; si ce n'est lorsqu'elles viennent à dépendre de la con- nection, comme il arrive fréquemment, et comme on en a un exemple dans le Larynx lui-même. Ainsi les rapports de position de cet organe en font une dépen-dance de l'appareil respiratoire, et constamment, en ef- fe, on le voit concourir plus ou moins directement à la respiration; une autre fonction, celle de la produc- tion de la voix, venant seulement à s'ajouter à celle-ci, et devenant même la principale dans certains cas, ceux particulièrement où les fonctions respiratoires du La- rynx sont moins importantes et moins directes. Geof- froy Saint-Hilaire a de même montré qu'une grande partie des organes de l'audition n'étaient que des orga- nes appartenant essentiellement à la respiration, mais tombés hors d'usage; ainsi, les deux fonctions de la production et de la perception de la voix, qui s'opèrent par un mécanisme si merveilleux et par des appareils si admirablement combinés, ne sont l'une et l'autre que des fonctions comme surajoutées à la respiration, et exécutées par des portions de l'appareil respiratoire, devenues inutiles, et tombées dans les conditions rudimen- taires. Il suffit, dans cet article, d'avoir démontré que le Larynx n'est point proprement l'organe de la voix, et qu'ainsi son existence est possible chez les ani- maux même dont la respiration n'est pas aérienne; et l'on doit se borner ici à ces considérations générales. L'histoire anatomique du Larynx chez les Oiseaux et chez les Poissons, se lie trop intimement à celle de la trachée-artère pour que l'on puisse les séparer,
sans s'exposer ou à faire de nombreuses répétitions, ou à mettre de l'obscurité dans l'exposition. D'ailleurs, comme l'a dit Geoffroy Saint-Hilaire, et comme il suit de ce qui précède : « En nous dépouillant de tout préjugé pour nous en rapporter au témoignage de nos sens, nous ne pouvons apercevoir, dans cet organe, qu'une première couronne de la trachée-artère, à la vérité dans un ordre si régulier et dans un système si bien combiné, que toutes ses parties tendent à devenir, au profil de l'appareil respiratoire, le vestige de celui-ci. » V. Trachée-Artère.

LASALLIA. bot. Ce genre de Lichens a été consacré à la mémoire de feu Lasalle, jardinier de Fontainebleau, par le docteur Mérat, dans sa Flor de los environs de Paris, où il est ainsi caractérisé : feuille cartilagineuse, entière, lacéreuse, attachée inférieurement par une sorte de pélicule central, portant des scutelles d'arbores concaves, plus plans, à disque uni, pourvus d'un rebord analogue à la croûte. Le genre Lasallia correspond au genre Umbilicaria de Fée. V. GYMNOPHORES.


LASCIUM. bot. Genre de la famille des Euphorbiacées et de la Monocèle Polyandrye, L., établi par Raffinesque-Schmalz (Flor. Ludoc., p. 114) qui l'a ainsi caractérisé : fleurs monochètes ; calice dont le limbe est entier; corolle nulle; fleurs mâles offrant environ douze étamines, dont les files sont courts, les antheres épaisses; fleurs femelles ayant un ovaire trilobé, surmonté d'un style à trois divisions profondes; capsule ovée, lisse et à trois graines. Ce genre, adopté par Adrien de Jussieu (Euphorbiacearum Genera, p. 62), demande une description plus complète du fruit et de la graine. Il ne se compose que d'une seule espèce, Lascadium lanuginosum, Raf., qui croît dans la Louisiane. C'est un arbrisseau rameux et lanuginieux sur toute sa superficie. Ses feuilles sont alternes, portées sur de longs pétiolos; ses fleurs sont terminales, les mâles en grand nombre, groupées autour d'une feuillette qui occupe le centre.

LASCENO. bot. Synonyme vulgaire de Myagrum perenne, L.

LASCHIE. Laschia. bot. Genre de Champignons de la famille des Hyménomycétides, établi par Fréres qui lui assigne pour caractères : réceptacle gélatineux, étendu en une sorte de demi-chapeau, sans hyménium distinct, avec la face inférieure favoso-réticulée, portant les organes de la fructification.

LASCHIO DE GUINEE. Laschia Guineensis, Fr. C'est une production lignitale; son chapeau est demi-orbico- culaire, souillé par son bord postérieur et roussâtre.

LASER. Laserpitium. bot. Ce genre, de la famille des Ombellifères, et des Petandrie Digny, L., présente les caractères suivants : calice à peine perceptible, à cinq petites dents; corolle à cinq pétales presque égaux, ouverts et pliés à leur sommet de manière à paraître échancrés en cœur; diakène ovale ou oblong, garni de huit ailes membraneuses et longitudinales placées entre les stries ou côtes primaires des fruits. Les fleurs forment une ombelle composée, grande et bien garnie. L'involucre et les involucelles sont polyphylles. Ce genre a beaucoup de rapports avec les Ligusticum ; aussi a-t-on transporté réciproquement et comme promené plusieurs espèces d'un genre à l'autre. Münch en a séparé le Laserpitium Siler, L., pour former le genre Siler qui n'a pas été admis. Celui que Crantz et Gartner ont constitué sous ce dernier nom, a pour type l'Angelica aquilefolia, Lamk., que plusieurs auteurs avaient placé parmi les Laserpitium. Sprengel (Umbell. Spec., p. 41) avait d'abord réuni au Cnidium, sous le nom de Cnidium Fontanesii, le Laserpitium peucedanoides, Desf., et le Laserpitium atlanticum de Poiret, mais dans la suite (in Schult. System. Vegel., p. 335) il fit de cette plante une espèce de Ligusticum. Le genre Aciphylla de Forster (Char. Gen., p. 156, tab. 68) avait été réuni aux Lasers par Linné fils, malgré les différences notables que fournaient ses caractères. Sprengel en a fait encore une espèce de Ligusticum. V. Ligneaux. Après tous ces changements et beaucoup d'autres qu'il est inutile d'indiquer ici, le genre Laserpitium se trouve réduit à une quinzaine d'espèces qui croissent presque toutes dans les pays montueux du midi de l'Europe. Parmi celles qui sont indigènes de France, on distingue le Laserpitium latifolium, L., que l'on trouve dans la forêt de Fontainebleau, sur le côte près de la Seine; le Laserpitium Siler, L., plante dont les feuilles, deux ou trois fois alliées, sont remarquables par leur longueur, et qui est fort commune dans les fentes des rochers des Alpes, du Jura et des départements méri- dionaux. On rencontre aussi dans les Alpes deux autres espèces, Laserpitium hirsutum, Lamk., et Laser- pitium Prunthecium, L., qui se distinguent par l'éle- gance de leur feuillage découpé en pinnules extrême- ment fines, pointues, trilobées ou pinnatifides.


LASIA. bot. V. LASIE.

LASIAGROSTITE. Lasiaagrostis. bot. Genre de la famille des Graminées, établi par Link, qui lui donne pour caractères : épillets à une fleur courtement stiptée; deux glumes membraneuses, mutiques, dépas- sant la fleur; la supérieure plus courte, roulée en dedans et binervée; l'inférieure subcarénée, vexe extérieurement, hissée au sommet, et garnie d'une arête entre les divisions; cette arête est simple, inarti- culée à sa base, un peu pliée vers le milieu; trois squamules subculiformes, membraneuses, adhérant au support de l'ovaire; l'inférieure est lancéolée; trois étamines ayant leurs filaments soudés également au support de l'ovaire; antheres à loges distinctes, bar- bées à l'extrémité, mucronées à la base; ovaire stipté, bilobé, avec le sommet glabre; deux styles terminaux et courts; stigmates plumeux extérieurement, à poils simples. Le fruit consiste en une carype fusiforme, sillonnée intérieurement, mais d'une manière peu vi- sible, et libre entre les paille-s.

LASIAGROSTITE BRILLANTE. Lasiaagrostis speciosa,
La croissance d'au moins la moitié des tribus, comprenant un certain nombre d'espèces du genre *Rhexia* de Schrank et Martius, et pour quelques autres observées récemment dans diverses contrées de l'Amérique du Sud. Catégories : calice divisé en cinq lobes étroits et acuminés, avec son tube ovaire ; corolle formée de cinq pétales arrondis, presque ovaux ; dix étamines à filaments poilus, couronnées par des anthères allongées, à huit tricots, et dont le connectif est renflé et blanchâtre à sa base ; ovaire soyeux au sommet ; style ordinairement poilu ; capsule sèche, à cinq loges dans lesquelles sont sept ou huit semences concaves, en cuiller, légèrement anguleuse, avec le hile arrondi, suborbiculé et basilaire. Les Lasiandres sont des arbustes à rameaux serrés, soyeux et scabres ; les feuilles sont courtement pétiolées ou sessiles, à trois ou cinq nervures, très-entières, ciliées, chargées en dessus de soies serrées, dirigées régulièrement entre les nervures, vers la partie médiane ; en dessous elles sont également velues ou soyeuses, mais les poils ou les soies sont beaucoup plus épaisses entre les nervures. Les fleurs sont nombreuses, le plus souvent disposées en grappe ou en panicule terminale, et accompagnées dans leur jeunesse, de deux bractées décidées et un peu roulées. Ce genre diffère du *Pleroma*, créé par le même botanographe, en ce que les organes reproductifs de ce dernier sont glabres, que son ovaire est adhérent au calice et que son fruit est une baie et non une capsule sèche.

L'étymologie du nom *Lasiandra* se trouve dans deux mots grecs *laskos*, velu, et *φησι*, mâle ; en effet l'organe mâle, dans toutes les espèces du genre, est entièrement couvert de poils. Toutes les Lasiandraes, dont on porte le nombre à vingt-cinq, sont exotiques et appartiennent, à l'exception d'une seule qui est péruvienne, aux différentes provinces du Brésil.

† Calice armé de soies un peu rigides.


†† Calice revêtu de soies douces et serrées.


**Lasiandra argentea. Lasiandra argenitana**, De Cand. *Pleroma holosericeum*, Don ; *Rhexia holosericea* ; *Bonn.; Melastoma clarava*, Pers. Ses tiges s'élèvent, au Brésil, à la hauteur de dix pieds, mais on parvient rarement à les faire arriver à plus de la moitié de cette hauteur sous la température factice des serres ; elles se divisent en rameaux opposés, quadrangulaires, puhbecents, garnis de feuilles pareillement opposées, ovales, acuminées à leur sommet, éclanchées en cœur à leur base, toutes courvertes, en dessus et en dessous, de poils courts et soyeux, et traversées dans leur longueur par sept nervures, dont trois principales sont très saillantes en dessous. Les fleurs sont d'une belle couleur bleue, larges de quinze à seize lignes, portées sur des pédoncules opposés, bifurqués, et disposées, au nombre de quinze ou plus, en une panicule d'un charmant aspect. Chacune de ces fleurs est munie, à sa base, de deux bractées ovales-oblongues, semi-membraneuses, redessinées et appliquées contre le calice. Celui-ci est monophyle, cylindrique, velu, découpé à son limbe en cinq divisions ovales-lancolées, moitié plus courtes que les pétales, et caduques. La corolle est composée de cinq pétales arrondis, insérés dans le haut du tube du calice et alternes avec ses divisions. Les étamines, au nombre de dix, sont également insérées dans le haut du tube calicinal, et un peu plus longues que la corolle. Leurs filaments forment une sorte d'articulation avec les anthères, qui sont linéaires, inclinées, légèrement arquées, d'un bleu violet et à deux loges parallèles. L'ovaire est supérieur, oblong, anguleux, glabre inférieurement, velu dans sa partie supérieure, surmonté d'un style cylindrique, d'une couleur purpure, un peu plus court que les étamines, et terminé par un stigmate simple. Le fruit est une capsule oblongue, membraneuse, renfermée dans le tube du calice persistant, divisée intérieurement en cinq loges qui s'ouvrent par le sommet en cinq valves, et qui renferment chacune un grand nombre de graines fixées sur un axe central à cinq angles saillants et formant les cloisons qui séparent les loges.

Les Lasiandres se cultivent en serre chande, et l'on tient les vases constamment plongés dans la tanne. On leur donne ordinairement le terreau de bruyère pur, mais ces plantes paraissent se mieux trouver d'un mélange de ce terreau avec une terre douce et substantielle ; il leur faut des arrosements fréquents, surtout vers la période florale, l'un des plus sûrs moyens de les propager ce sont les maroixtes ou les houtries étoffées.

abrisseau est indigène de l'intérieur de Bencoolen.

Le nom de Lasianthus avait été employé par Linné pour désigner un arbisseau de l'Amérique septentrionale, dont il fit ensuite une espèce d'Hypericum, mais qu'il plaça définitivement dans le genre Gordonia. De Candolle (Prodr. Syst. Nat. Veg., t. 1, p. 528) a servi de ce mot pour la première section qu'il a établie dans ce genre. V. GORDONIA.

Zuccarini s'est servi du même nom générique dans la famille des Sénècioniées, tribu des Sénecionioides, dont De Candolle, pour éviter toute confusion, a fait Lasianthus, V. LASIANTHÉE.

LASIANTHEE. Lasiantha. Bot. Ce genre, créé par Zuccarini dans la famille des Sénècioniées, tribu des Sénecionioides, sous le nom de Lasianthus, employé précédemment par Jack pour une plante de la famille des Rubiaceae, a été caractérisé, par le professeur De Candolle, de la manière suivante : capitule multiflore, radieux; fleurons de la circonférence ligulés, femelles et disposés sur un seul rang, ces disque hermaphrodites, longuement tubuleux, divisés supérieurement en cinq lobes couverts d'un duvet épais; involucre campanulé, formé de plusieurs rangées de squames imbriquées, ovales, obtuses, dont les extérieures ciliées; réceptacle plan, à paillettes membranées et compliquées; styles des fleurs hermaphrodites rameaux, avec l'extrémité barbue; antères surmontées d'un appendicelineaire-lancéolé; aînées glabres, ceux de la circonférence tri-aliés et tri-aristés, ceux du disque comprimés, bi-aliés et tri-aristés; les arêtes de la circonférence et du disque alato-dilatés à leur base.

LASIANTHEE BULLANTHEE. Lasiantha bellianthoides, Zucc. Arbrisseau du di trichotome, à rameaux cylindriques, recouverts d'une pubescence assez rude; feuilles opposées, courtement pétioleées, ovales, sublancéolées, à peine dentées, avec quelques poils en dessus disposés par stricte, veloutées, nervurées et réticulées en dessous. Les capitules, ordinairement au nombre de cinq, forment une grande ombelle à l'extrémité des rameaux; ils sont portés sur de courts pedicelles; les fleurs sont jaunes. Du Mexique.

LASIANTHÈRE. Lasiantha. Bot. Palisot-Beauvios (Flore d'Oware et de Benin, t. 1, p. 85, t. 31) a décrit et figuré, sous le nom de Lasianthera africana, une plante de la Pentandrie Monogyne, L., sous-fruitscente, sarmenteuse, dont les feuilles sont ovales-oblongues, entières et cuspidées. Les fleurs sont portées sur des pédicules axillaires, divisés en quatre ou cinq rayons inégaux, en ombelle et formant une petite tête globuleuse; elles ont un calice fort petit, à cinq dents, et accompagné d'une ou deux petites bractées subulées; la corolle est un peu plus longue que le calice; son tube est court, et le limbe à cinq lèvres profonds, lancéolés; cinq étamines insérées à la base de la corolle, dont les filaments sont larges et alternes avec les lèvres de celles-ci; les anthères oblongues, courtes de longs poils blancs; style court. Le fruit est inconnu. L'auteur de ce genre l'avait rapporté à la famille des Apocynées; mais ce rapprochement n'était justifié par aucune considération déduite de la structure de la fleur, De Candolle (Prodr. Syst. nat. Regn. veg., t. 1, p. 656) en a formé le second genre des Lééacées, secondo tribu de la famille des Améliacées. V. LÉÉACÉS.

LASIE. Lasius. Bot. Genre de l'ordre des Hyménoptères, détaché par Fabricius du genre Fourni, mais que Latrilli y réunit en le considérant comme une division de ce dernier genre.

Un autre genre, Lasie, Lasia, a été institué par Wie demann, dans l'ordre des Diptères, et Latrille (Famil les naturelles, p. 491) l'a placé dans la dixième tribu de sa famille des Tanytomes, où il forme avec les genres Plaoe, Bombyle et Usie une section des Bomb yliers; mais dans ces trois derniers genres, la trompe n'est pas à beaucoup près aussi longue que dans les Lasies. Voici du reste les caractères distinctifs de ce genre: antennes avancées, rapprochées, étroites, lancéolées, comprimées, composées de trois articles: le premier cylindrique, le deuxième discoladoïd et le troisième lanceolé; trompe beaucoup plus longue que le corps, dirigée horizontalement en avant; trois réelles distincts dans les femelles; ailes étalées, recouvertes à leur base par une grande écaille; corps hérisé de poils.


LASIE. Lasiad. Bot. Genre de Mousses établi par Pa liot de Beauvais dans le Prodrôme de l'Oéthogamie, p. 25. Il est caractérisé par une coiffe velue et hérisée de longs poils; un opercule conique, aigu; seize dents simples, lancéolées, membraneuses; une urone droite, ovale, à tube médioire, droit; gain tuberculé, enveloppée dans un péricarpe. Le Lasia a été créé aux dépens du genre Pterogynandrum de Bridel, qui est le Pterogynium de Schwägchien. Tel qu'il a été con servé par les auteurs, le Lasia renferme cinq espèces: Le Lasia acicularis, Macromitrium aciculare de Bridel, qui est devenu le Schlothemia aciculare du même auteur, et dont la patrie est l'Ile-de-France; le Lasia marginalis de Bridel, aussi de l'Ile-de-France; le Lasia Smithii de Bridel, c'est le Leptothion Smithii de Mohr, Hypnum Smithii de Dickson, et deux autres. LASIOBOTrys. Bot. (Hypoxylées.) Sprengel et Kunze ont créé ce genre. Il est basé sur le Bothidea Loniceræ de Fries, dont il ne semble pas devoir être séparé, les différences qu'il présente avec ses congénères ne semblent pas suffisantes. V. DOTIDE.
appliquée à un groupe nouveau de la famille des Synanthères, dont les caractères, bien qu’en ait été fait mention dans le Magasin d’histoire naturelle, publié à Berlin en 1818, sont encore tracés d’une manière trop vague pour qu’ils puissent trouver place ici.

LASIOCÉRE. Lasiocera. Lasiocera utidula, Dej. Dessus du corps, tête et corselet d’un vert bronze, couverts de gros points enfoncés, qui font paraître ces parties un peu rugueuses; élytres d’un vert très-foncé le long de la suture; chausées d’elles a une bande jaune, en partie oblitérée, sur les bords, qui en occupe presque toute la longueur; elles sont striées et ponctuées; des sous du corps noir, ainsi que les cuisses dont le bout est néanmoins jaunâtre; antennes, jambes et tarses d’un brun obscure. Taille, deux lignes et demi. Du Sénégal.

LASIOCLOA. Lasiocloa. Lasiocloa, Dej. Genre de la famille des Festucaées, Triandrie Bigynie, L. établi par Kuthl, en 1851, pour quelques plantes nouvelles, recueillies au cap de Bonne-Espérance. Caractères: épillets composés de quatre fleurs distinctes, calicées à leur base, extérieurement concaves et papillilo-hispides; pailleite inférieure herbaceo-membranace, mucronée, ornée de neuf nervures; glumes herbacées, l’inférieure garnie d’une arête. Kuthl en a décrit huit espèces, parmi lesquelles:

LASIOCLOA CILIARE. Lasiocloa ciliariae, K. Ses chaumes sont diffus, garnis de feuilles planes, à l’intérieur d’un vert bleuté et velus ou soyeux, à l’extérieur couvertes de poils, principalement vers leur gamée; épillets portant trois fleurs.

LASIOCLOA HÉRISSEE. Lasiocloa hirta, Kuthl. Ses feuilles sont convoluto-sétacées, rigides, extérieurement tuberculoso-poilues, intérieurement scabriuscules; ses épis sont composés de quatre fleurs.

LASIOCORYDE. Lasiocoryx. Lasiocoryx, Dej. Genre de la famille des Labietées, institué par Bentham qui lui assigne pour caractères: calice subcampanulé, égal, à dix nervures et à cinq dents ovales; quelquefois, mais très-rarement, on voit cinq autres dents plus petites, entre les autres, dans les sinus. Tube de la corolle inclus, annelé intérieurement; sonlima a deux lèvres, dont la supérieure est entière, concave, dressée et très-velue extérieurement; l’inférieure est échancrée, à peine plus longue, trifide: la découpe médiane est échancrée, presque égale avec les latérales. Quatre étamines ascendantes, les deux inférieurs plus longues; filaments nus à la base; antères rapprochées par paire sous la lèvre supérieure, à deux loges divariquées; style bifide au sommet, à lobes subulés dont l’inférieur plus court et stigmate vers le sommet; akènes secs, triangulaires, obus au sommet. Les Lesiocorydes sont des arbrisseaux dont les parties sont couvertes d’un duvet blanchâtre; les feuilles sont fasciculées aux rameaux, oblongues ou cuneiformes, très-entières ou dentelées au bout; les fleurs sont en verticilles. On les trouve en Italie et dans l’Abyssinie.

LASIONÈME. Lasiocnema. Lasiocnema, Dej. Genre de la famille des Sabiées, tribu des Cinchonées, institué par Don qui lui assigne pour caractères: tube du calice oboval, soudé avec l’ovaire; son limbe est supérieure, persistant, très-court, à cinq dents; corolle supérieure, à tube court, à limbe partagé en cinq décomposées imbriquées dans l’estivation, étalées lors de l’épanouissement, oblongues, ovalées, cinq étamines insérées au tube de la corolle, sous son orifice et presque exsertes; filaments filamentaires, barbus vers leur milieu; antères oblongues, penchées, bifides, à leur base; ovaire infère, à deux loges renfermant plusieurs ovules pélices, attachés soit au placentaire, soit à la cloison; style simple; stigma bifide, à lobes obus. Le fruit est une capsule à deux loges, couronnée par le limbe persistant du calice; segments assez nombreuses, pétilées et bordées par une membrane.

LASIONÉME AUSTRAL. Lasiocnema australis, Don; Exostemma austral, St-Hilaire. C’est un arbrisseau de moyenne élévation, à feuilles ovaux, nervurées, un peu velues en dessous; les fleurs sont blancâtres, réunies en une panicule terminale et sessile. Du Pérou.

LASIONITE. Exostemma. Exostemma, Dej. Genre de la famille des Labietées, institué par Cassini (Haut-Bréhat) par Don qui l’a ainsi caractérisé: involucre formé de folioles lancéolées et irrégulièrement imbriquées; réceptacle ponctué, plan et absolument nu; calathide dont les fleurs du centre sont nombreuses, égales, labiées et hermaphrodites; celles de la circonférence sur un double rang: les inférieures non radicantes et femelles, les extérieures radiantes, à deux languettes et femelles; antères minces, au sommet et à la base, de longs appendices; ovaires cylindraècs, hérissés, surmonté d’un aigrette plume. Ce genre a été placé, par son auteur, près de l’Eupatorium, dans la tribu des Nuticifées. Il est remarquable par la diversité des corolles de la calathide; celles du milieu du disque sont presque régulières, tandis que les autres du même disque, mais plus excentriques, sont profondément labiées. Les fleurs du rang inférieur de la circonférence sont intermédiaires, par leur structure, entre celles du disque et celles de la rangée extérieure; elles possèdent des rudiments d’étamines; celles-ci manquent totalement dans les fleurs extérieures dont
les corolles présentent deux languettes ; l'une très-longue et à peine tronquée, l'autre petite et bifide. Le style du Lasiusus est celui des autres Mutisées, c'est-à-dire divisé au sommet, en deux languettes extrêmement courtes et semi-orniculaires.


Lasiusus Lasiusus. Ins. Coléoptères létramines; ce genre de la famille des Rhynophores, avait été formé par Sahlberg et adopté par Steven; mais il a été repoussé par Schoenherr qui en a placé la seule espèce dans son genre Hypsoconis.


Lasiptélaë Felixregne. Lasiptélastum ferrugineum, Smith, Gay, Lex., 16, t. 5. C'est un arbuste de trois à cinq pieds d'élévation, qui croît à différentes latitudes, sur les côtes de la Nouvelle-Holland. Ses feuilles sont alternes, quelquefois très-rapprochées et comme opposées, linéaires, lancéolées, aiguës, très-entières, à bords réfléchis, glabres en dessus, tomenteuses et ferrugineuses à leur face inférieure, longues d'environ trois à quatre pouces, larges de quatre à cinq lignes.

Les fleurs sont blanchâtres, disposées en épis opposés aux feuilles. Cette espèce se cultive dans la terre de bruyère. Elle doit être rentrée dans l'orangerie pendant l'hiver.


Lasiopogon. Bot. Genre de la famille des Synantheæes, Corymbolæes de Jussieu, et de la Syngénésie superfic. L., établi par Cassini (Bull. de la Soc. philom., mai 1818) qui l'a ainsi caractérisé : involucre formé d'écaillres presque sur un seul rang, appliquées, linéaires, coriaces, membraneuses sur les bords, surmontées d'un appendice étalé, très-obtus, scarieux, luisant et coloré; quelques bractées foliacées, dont le sommet est arrondi ou tronqué, forment une sorte de second involucre extérieur; réceptacle plan, nu et foveolé; calathide dont les fleurs centrales sont en petit nombre, régulières et hermaphrodites, celles de la circonférence sur plusieurs rangs, nombreuses, tubuleuses et femelles; ovaires ovoides, un peu comprimés, très-glabres, surmontés d'une aigrette dont les poils sont excessivement plumeux. Ce dernier caractère est ce qui distingue surtout le Lasiopogone du Gnaphalace dont il est très-voisin. La plante sur laquelle ce genre a été constitué fut décrite et figurée par Desfontaines (Flor. atlant., t. 11, p. 207, t. 251), sous le nom de Gnaphalium muscosiss. Cassini l'a nommé Lasiopogone lanatum. Elle est herbacée, toute couverte de poils laineux; sa tige est très-courte, grêle, filiforme, rameuse supérieurement, garnie de feuilles alternes, sessiles, linéaires, spatulées et très-entières; ses fleurs sont solitaires au sommet des rameaux. Elle a été trouvée dans le royaume de Tunis.


Lasiopétra. Lasiopera. Ins. Diptères; genre de la famille des Némocères, tribu des Tipulaires, institué par Meigen qui lui assigne pour caractères : tête en forme de bec ; antennes séitémoises, composées de plus de quinze articles ovales; palpes recourbés, cylindriques, dont les quatre articles sont égaux entre eux; yeux lunulés; point d'ocelles; corps assez gros dans les femelles; corselet globuleux; ailes velues, à bords frangés, couches l'une sur l'autre dans le repos ; n'ayant que deux nœuds dont aucune n'est bifurquée; abdomen de huit segments, cylindrique dans les mâles, terminé en pointe dans les femelles; pattes longues et grêles, les intermédiaires plus courtes.
LASIOPTÈRE ALBIPENNÉ. Lasioptera albipennis, Meig. Le mâle est d'un noir luisant; ses antennes ont dix-huit articles; ses cuisses et ses jambes sont comprimées, avec du blanc luisant à la base des postérieures; premier article des tarses fort court; ailes blanches, avec le bord extérieur obscur de la base au milieu, puisse un point blanc, le reste pâle. Taille, une ligne. En Belgique.

LASIOPTÈRE. Lasiopterus. zoo. Animal dont les ailes sont velues.

LASIOPUS. ed. Synonyme de Lasiope.

LASIOPYGE. Lasiopyge. Max. Division proposée par Illiger dans le genre Guenon. Elle était caractérisée principalement par l'absence des callosités aux fessées, comme l'indique le nom même de Lasiopyge, et cependant elle renfermait avec la Guenon Douc que seule mérite ce nom, d'autres espèces; aussi cette division, fondée d'ailleurs sur un caractère sans importance, n'a-t-elle pas été adoptée. V. Guenon.

LASIOBIZIE. Lasiorhiza. ed. Le genre institué sous ce nom, par Lagasca (Ann. esp. 1, p. 52), dans la famille des Synanthères, tréf de Nussavacées, n'ayant point paru différer suffisamment par ses caractères du genre Chabrea; De Candolle le lui a réuni en le distinguant sectionnairement sous le nom adopté par Lagasca. V. CHERÈRE.

LASIOSPERME. Lasiospermum. ed. Genre de la famille des Synanthères, Corymbifères de Jussieu, et de la Syngénésie superbe, L., établi par Lagasca (Gen. et Sp. Pl., p. 51) et adopté par Cassini, avec les caractères suivants: involucre hémisphérique, formé d'écaillées régulièrement imbriquées, appliquées, ovales ou oblongues, très-obustes, coriaces, membraneuses sur les bords; receptacle légèrement plan, garni de paillettes oblongues, lancéolées; calathide dont les fleurs centrales sont nombreuses, régulières, hermafrodites; celles de la circonférence non radiantes, sur un seul rang, en languettes et fémelles; aènes subgloboïdes, hérissés de longs poils et dépourvus d'aigrette. Cassini place ce genre dans la tribu des Anthémédiées, près de l'Anacyclus dont il diffère par ses fruits hérissés de longs soies. Le Lasiospermum pedunculare, Lagasca, Santalina crétique, Pers., est l'unique espèce de ce genre. Cette plante herbacée a une tige rameuse, haute de trois à quatre décimètres; ses feuilles sont sessiles, linéaires et bipinnées; ses calathides sont très-petites, jaunes et solitaires au sommet de la tige et des rameaux. Elle est originale de certaines montagnes de l'Italie.

Fischer (Catalogue du jardin de Garenki, 1812) a indiqué un autre genre de Synanthères sous le nom de Lasiospermum. C'est le Lasiospora de Cassini. V. LASIOSPOR.

LASIOSPORÉ. Lasiospora. ed. Ce genre de la famille des Synanthères, Chichoracées de Jussieu, et de la Syngénésie égale, L., a été indiqué par Fischer (Catalogue du jardin de Garenki, 1812) sous le nom de Lasiospermum; mais comme Lagasca a employé la même dénomination pour un genre dont il a de plus donné les caractères, Cassini a cru convenable de modifier le nom proposé par Fischer en celui de Lasiospora. Voici les caractères qu'il lui a imposés: involucrure presque cylindracé ou campanulé, formé d'écaillées appliquées et disposées sur deux rangs: les extérieures courtes, ovales, lancéolées, coriaces, supérieurement appendiculées; les intérieures longues, lancéolées, campanulées sur le dos, membraneuses sur les bords; à réceptacle plan, foveolé, absolument nu; calathide dont les demi-fleurs sont étalés en forme de rayons, nombreux et hermafrodites, aènes légèrement stipités, oblongs, cylindracés, non prolongés en un col, munis de côtes longitudinalas; hérissés de très-longs poils blancs, simples et appliqués, surmontés d'une aigrette plumule. Ce genre tient le milieu entre le Scorzonera et le Gelasinum; il a l'aigrette du premier et l'involucrure du second; mais la principale différence réside dans les longs poils qui couvrent ses fruits. Les Scorzonera eriospermum et ensifolia de Marshall-Bieberstein, F. Tour., Caus., et Scorzonera hispida, D.C., Fr., sont les espèces admissibles par Fischer dans son genre Lasiospermum. Cassini les a nommées Lasiospora angustifolia, ensifolia et hispida; il leur a joint le Scorzonera crétique de Willdenow, sous le nom de Lasiospora crética. Les deux premièremen croissent au Caucaze et dans les régions comprises entre cette chaîne et la mer Caspienne; la troisième habite les lieux pierreux du midi de l'Europe; enfin la quatrième a été trouvée dans l'île de Crète, par Tournefort.

LASIOSTACHYDÉ. Lasiosatchydras. ed. Végétal dont les fleurs sont velues et disposées en épis.


LASISTÈME SAUVAGE. Lasistemon sylvester, Nées et Mart., loc. cit., t. 26. C'est un arbre ou un arbisseau à feuilles alternes, pétiolées, composées de trois folioles digitées, glanduleuses et ponctuées, et à fleurs disposées en grappes simples, longues et pédonculées. Il a été rapporté du Brésil par le prince de Neuwied, Auguste de Saint-Billaire, dans son travail sur les Rutacées (Mém. du Mus., x, p. 589 et suiv.), ayant examiné avec un grand soin les différents genres mentionnés par Nées et Martius dans leurs Fraxinellées. On a prouvé que leur genre Lasistemon était une véritable espèce de Galipea, qui devait retenir le nom de Galipea sylvetris, et se placer entre les Galipea frerifuga et Galipea heterophylla. V. GALYPEA.

LASISTÔMA. ed. Schreber a donné ce nom au genre Rouhamon d'Hublet, et Sprengel y a ajouté une
I. Exemple, que forme le genre *Hydnophytm* de Jack, et une autre d'Amboine, que c'est le type du genre *Myosodon* du même Jack. Il ne pourrait donc à l'échelle rester dans le genre *Lasiostoma* de Schreber que le *Lasiostoma dicracinum*, de Meyer, et le *Lasiostoma cornifolium*, de Sprengel, deux plantes de l'Amérique méridionale. Ce genre, s'il est admis, offrirait pour caractéres : un calice à quatre divisions; une coque infundibulaire, à limbe quadrifide, dont l'orifice du tube, velu intérieurement, sert d'attache à quatre claînes; le fruit consiste en une capsule à deux graines. Le genre *Lasiostome* appartiendrait à la famille des Rubiaceae et aurait pour type:

**Lasiostome divergac.** *Lasiostoma dicracinum*, Meyer. C'est un arbre assez élevé, à rameaux diversifiés, dont les feuilles sont obovales-oblongues, atteintes à leur base et tripinnervées; les asselles sont cirrhifères; les fleurs sont réunies en corymbes axillaires et pédonculés. Du Brésil.

**Lasiopéde.** Lapis. *Lasiopéde*. Qui a les pieds velus.


**P. Payone.**

**Lasthènie.** Lasthènie. *L. thor*. Genre de la famille des Synanthérées, Synanthèse Polygamie superficie de Linna, établi par Cassini, pour quelques espèces découvertes par Douglas, en Californie. Caractères : involucre monophylle, à plusieurs deuts et privé de bractées; réceptacle conique et à fossettes; fleurons de la circonférence femelles et iligules; dits dans le disque hermaphrodites et infundibulaires; antèthes appendiculées au sommet, mutiques à leur base; stigmates rhomboïdes lancéolés et harbus aux angles; aigrette nulle; akènes comprimés, lisses, mucronés au sommet qui forme une sorte de disque demi-cylindrique. Les Lasthénies sont des plantes herbacées, glabres ou légèrement piluleuses, dressées et rameuses. Ce genre a de l'affinité avec celui des Gamopelides, par l'involucre gamophylle; mais il en diffère par son capitule subhomogame, et par son aigrette paléacée; il ressemble également aux Tagélinées, si ce n'est qu'il paraît dépourvu de glandules. On considère comme type du genre, l'espèce suivante :

**Lasthènie a feuilles lisses.** Lasthènia glabrata, Lindl., *Botan. regit.*, 1789. Ses tiges sont diffuses, entièrement glabres, d'un vert jaunâtre, garnies de feuilles opposées, amplexicaules, allongées, assez étroites, épaisse, à bords ordinairement entiers, mais quelquefois, surtout dans les feuilles supérieures, divisés par quelques larges dentelles fort superficielles; leur couleur est le vert jaunâtre, luisant, presque transluide. Les fleurs sont solitaires, terminales, portées sur un long pédoncule; l'involucre est nu; les fleurons de la circonférence sont au nombre de douze ou treize, profondément échançrés au sommet, et d'un jaune d'or très-vif; ceux du disque sont en entonnoir et de la même nuance. Les anthères sont d'un jaune rougâtre. Cette plante est annuelle; on la sème en place, dans un terrain meuble et substrant, ou sur couche pour repiquer les jeunes plantes, lorsqu'elles n'ont plus rien à redouter de la gelée.

**LASTRÈE.** Lasren. *Bory* a proposé l'établissement de ce genre de Fougrées, en le dédiant à Delastre de Châtellier, botaniste rempli de sagacité, auquel on doit des observations microscopiques parfaitement bien faites et de la plus haute importance. Ce genre pourra faciliter l'étude de ces nombreux Polypodes et lesquels il devient indispensable d'établir des coupes, et dès qu'on en aura saisi les caractères, il paraîtra des plus naturels dans la famille des Polypodiées, telle que Bory la circonscrira. Sa fructification consiste en sores parfaitement nus, c'est-à-dire dépouvrus d'indue quelconque, et constituées par des paquets arrondis, implantés sur les nervures des pinnules, mais jamais à leur extrémité. Dans le genre *Polypondium*, au contraire, de tels paquets sont constamment terminaux, c'est-à-dire qu'ils se développent à l'extrémité d'une nurevure fructifière et toute particulière, plus courte que les nervures stériles. De cette différence d'implantation des soies, qui pourra peut-être paraître un caractère bien léger, résulte cependant une organisation totalement différente dans les végétaux où elle se fait remarquer. En effet, que l'on considère scrupuleusement un Polypode, on y trouvera des nervures stériles, disposées en un réseau particulier, s'anastomosant les unes aux autres, qui, présentant conséquemment vers le bord des frondes une limite au pachyneurium cellulaire, ne lui permettent guère de s'extaver, s'il est permis d'employer cette expression, pour varier à l'infini la forme des frondes. Il arrive ici ce qui a lieu chez certaines Phanérogames, où les nervures limitent les feuilles comme condamnées à demeurer entières ou à se lober tout au plus, ainsi que dans les Passiflores par exemple, où lorsque le parenchyme tend à se répandre en dehors des nervures, celles-ci le contiennent et le gênent au point de produire ces avortements par lesquels le feuillage de certaines espèces présente des formes si bizarres. Les Polyponds, soumis aux mêmes lois, ont, en général, leurs frondes entières, lobées ou tout au plus pinnatifides; ils n'en ont guère de tripinnées lorsque la pinnule stipitée représente la répétition de la fronde entière. Ce réseau de nervures stériles contient, entre certaines de ses mailles, une nurevure simple, s'échappant d'un angle des anastomoses, et portant à son extrémité, qui n'aboutit à aucune autre, la fructification terminale, ce qui représente un pédoncule axillaire. Dans les Lasrées, au contraire, les nervures sont ou simples, ou alternes, mais libres par leur extrémité, jamais anastomosées, et conséquemment ne formant nul réseau limitant, qui force le parenchyme cellulaire à se renfermer dans des circonscriptions déterminantes de la forme. Aussi peut-il s'étiére librement le long de ces nervures indépendantes et les accompagner, au point que nulle des deux parties constitutives de la fronde n'apportant le moindre obstacle à son développement, celle-ci peut varier à l'infini. On n'y voit jamais de nervures dont l'extrémité supporte les sores qui représentent un pédoncule; on pourrait dire que la fructification est fixée aux ramules mêmes de la plante. En effet les sores des Lasrées se trouvent indifféremment vers le milieu des nervures.
Suivant Bory, les espèces de Lacérées sont fort nombreuses; celles qui produisent l’Europe sont l’Oreopteris, le Thelopteris, le Dryopteris et le Calcearea. Parmi les exotiques, il cède celle que, d’après Linne, on nomme Polypodium unilim, et deux belles espèces dont l’une lui a été communiquée par Poiteau et l’autre par Balbis. 1° Latreia Poitea, à fronde bipinnatifide; pinnules secondaires légèrement recourbées en croissant, libres seulement vers leur extrémité, connées et unies par leur base au point de n’être distinguées que lorsqu’on les regarde de face à travers le jour. Les nervures tertiaires supportent les fruits vers le milieu de leur longueur; elles sont parfaitement simples, opposées et légèrèment arquées. Cette espèce est origininaire de la Guiane. 2° Latreia Balbisiana, B., à stipe long de huit à quinze pouces, nu, tétragone, silhoué sur une ou deux de ses faces; fronde subquinquangulaire, bipinnée; pinnules primaires opposées; pinnules secondaires alternes, les inférieures pinnatifides, les supérieures confluentes ou simplement profondément découpées, à divisions aiguës; nervures tertiaires opposées, les quaternaires alternes, dont la première, etrament la seconde, supportent un petit paquet de sores, vers le milieu de leur étendue. Cette espèce élegante et d’un beau vert, se trouve dans les Antilles.

Endlicher a appliqué le nom de Latreia à une section du genre Polypodium.

LASYNÉMA. bot. Pour Lysinema. V. ce mot.

LATANIER. Latania. bot. Ce genre, de la famille des Palmiers et de la Dicée Monandiphle, L., se reconnaît aux caractères suivants: ses fleurs sont dioïques; les fleurs mâles sont enveloppées dans une spathe formée de plusieurs folioles imbriquées. Le spadice est rameux; chaque rameau, environné à sa base d’une écaillée spatuliforme, se divise à son sommet en plusieurs épis ou chatons cylindriques, écaillés. Chaque écaillé porte une fleur à son aisselle. Le calice est sessile, à six divisions profondes, dont trois extérieures plus courtes; les étamines sont au nombre de quinze à seize, ayant leurs filaments monadelphes réunis en une tube épais, et leurs anthers oblongues et bicipitales; le fruit est globuleux, un peu charnu, contenant trois noyaux triangulaires. La graine renferme un endosperme corné, plein, contenant un très-petit embryon placé dans sa partie supérieure. Gartner a décrit ce genre sous le nom de Cleopora. Mais le nom de Latania donné par Commerson et adopté par Jussieu et par Lamarck, doit être préféré comme étant le plus ancien. Ce genre se compose de deux ou trois espèces originales des îles de France et de Mascareigne.

LATANIER DE BOURRON. Latania Borbonica, Lamk., Dict. C’est un Palmier dont le stipe cylindrique, droit, assez élevé, se couronne d’une belle touffe de grandes feuilles pétiolées, palmées en forme d’éventail; les folioles sont nombreuses, roides, eniformes, aiguës, glaucescentes, vulcaines sur leur côté longitudinale et souvent piliées en deux suivant leur longueur. Cette espèce croît aux lieux maritimes et sublubum de Mascareigne. Il est très-probable que le Latania Chinensis de Jacquin, Fragm. Bot., 1, p. 10, l. 11, f. 1, est la même espèce. On en connaît encore deux autres, sa-
parait, suivant Endlicher, ne devoir former qu'une section du genre Clathrus.

LATTERADÉE. Lattéradae. nom. Genre de Champignons de la famille des Gastéromycées, institué par Raspail qui lui assigne pour caractères : champignon à chape coconneuse, portant au sommet des différents lobes, des masses d'une substance gélatineuse, qui devient cassante par la dessiccation, et qui renferme les gongylies. Ce genre doit être placé à côté des genres Lycoperdon, Geastrum, Reticularia, etc., et ne se compose que d'une seule espèce, Lattéradae polymorpha, trouvée sur une poutre, dans les Champs-Élysées, près Paris. Elle a quatre à cinq lignes de haut ; sa surface est lisse, blanche, avec une teinte rose ; sa chair est blanche et molle, composée d'une foule de lobes épais, partant d'une masse commune, affectant des formes plus ou moins bizarrées, chargées de masses gongyliformes au sommet.

LATES. pois. Synonyme de Variole. V. ce mot.

LATEX. Latex. nom. Nom donné aux sucis vitaux, aux sucis propres des plantes, qui se distinguent par une couleur spéciale. Ces sucis avaient depuis longtemps attiré l'attention des botanistes et des philosophes, et cela était facile à expliquer, surtout à l'époque où la circulation du sang fut découverte dans les animaux; et, en effet, Grew, phytophaniste si ingénieux, compara le suc laitex des plantes au sang, et le suc lymphatique au chyle des animaux. Quand on coupe une plante laituse, il sort aux deux extrémités de la coupe une quantité de suc laitex, et l'extérimité de la partie supérieure en montre une plus grande quantité, quoique le nombre des vaisseaux dans lequel ce suc se meut et circule, soit le même aux deux extrémités. Dans le suc lui-même se trouve une force qui le met en mouvement et donne même la capillarité. En 1820, Schultz, à Berlin, découvrit que le suc laitex et les autres sucis colorés peuvent être observés immédiatement, dans leur mouvement, soit à l'aide du microscope composé, lorsque celui-ci reçoit directement les rayons du soleil, soit en séparant le vaisseau dans lequel le mouvement a lieu, des pellicules qu'il enverdissent, de manière que l'on peut considérer alors ce vaisseau comme demi-transparent; il s'aperçut que les suc colorés montaient dans les vaisseaux verticaux de la tige des plantes, qu'ils descendaient dans les vaisseaux contigus, et qu'un mélangé fréquent des sucis avait lieu dans les feuilles et dans les racines par l'ana tomosie multipliée des vaisseaux, au moyen de son propre mouvement, d'où il conclut qu'une circulation des sucis avait lieu ici.

Ces sucis qu'il ne faut pas confondre avec les huiles, les résines, les gommes, etc., ont donc été désignés sous le nom générique de Latex. En général le Latex est visqueux, insoluble dans l'eau, souvent opaque, coloré en blanc, en jaune, en rouge, en brun, etc., et souvent aussi presque transparent et incolore, différences qui résultent de la plus ou moins grande quantité des grains ou globules organisés qui, selon Schultz, constituent la partie vivante du Latex. Les globules sont dotés d'un mouvement oscillatoire, et, de même que les globules du sang, ils se coagulent et la partie liquide devient tout à fait transparente. On a remarqué qu'il y a longtemps que, communément, le Latex abonde dans les jeunes pousses, et disparaît dans les vieilles; mais cette loi souffre des exceptions qui dépendent de la nature des espèces et des climats sous l'influence desquels elles croissent.

Considérés sous le point de vue le plus général, les vaisseaux du Latex sont des tubes grêles, membraneux, transparents, déliés, purs, flexibles, parfaitement clos, cylindriques quand ils sont isolés, anguleux, polygones quand ils sont serrés les uns contre les autres, susceptibles de se contracter, communiqant souvent entre eux par des anastomoses et des embranchements. Indépendamment que ces vaisseaux ne sont pas tout à fait semblables dans toutes les plantes, ils varient encore par l'effet de l'âge dans le même individu, si bien qu'ils offrent des différences telles qu'on serait tenté d'y voir plusieurs organes divers, quoique ce soit toujours le même organe. Pour faire ressortir plus nettement ces modifications, Schultz les place sous trois titres : 1° vaisseaux en état de contraction; 2° vaisseaux en état d'expansion; 3° vaisseaux articulés.

Dans la première jeunesse les vaisseaux extrêmement déliés, rapprochés en faisceaux, ayant de très-minces parois pelliculées, semblent des filets droits de Latex conjugué. Tels sont les vaisseaux en état de contraction; souvent il est difficile de les observer à cause de la délicatesse de leur membrane, qui ne permet aucune préparation de dissection ou de macération. Quelquefois cependant ils ont une certaine élasticité, et peuvent s'allonger sans se rompre. Ces vaisseaux prennent une grande expansion par l'influence du Latex ; mais si une cause quelconque fait qu'ils se vident, leurs parois se resserrent à l'instant même, et ils redeviennent grêles comme ils étaient d'abord. Tant qu'ils sont groupés en faisceaux, leurs anastomoses ne sont guère visibles; mais elles sont très-apparentes si jé que, par l'effet de la végétation, ils s'assèrent les uns des autres, et que leurs embranchements se développent. Dans un âge plus avancé, les vaisseaux, plus gros, offrent fréquemment des ramifications et des anastomoses ou multipliées qu'ils forment une sorte de réseau. Tels sont les vaisseaux à l'état d'expansion. Le Latex très-abondant qu'ils contiennent s'amasse quelquefois de distance en distance, et les intervalles vides, tantôt se contractent et tantôt restent dilatés. Il arrive aussi que la paroi s'épaissit dans l'intérieur, à ce point que, sans qu'il y ait contraction du vaisseau, le canal diminue insensiblement, et même se ferme tout à fait. Dans la vieillesse, les vaisseaux, privés d'embranchements, sont coupés de loin à loin par des articulations, et on les prendrait volontiers pour une suite d'utricules allongées, se tenant bout à bout; mais il n'y a pas de diafragmes qui divissent la cavité, le canal est seulement plus étroit à l'endroit de chaque articulation. Tels sont les vaisseaux articulés. Cet état marque le terme de l'activité vitale. Que les vaisseaux soient dilatés ou contractés, désormais ils ne changèrent plus de forme. Le Latex qu'ils contiennent se meut avec une extrême lenteur, et finalement leurs articles se disjonctent.

Les vaisseaux du Latex existent dans la généralité des espèces monocotylédonnées et dicotylédonnées.
Les tubes spiraux et les vaisseaux du Latex se trouvent presque toujours réunis dans les mêmes plantes, en sorte que la présence ou l'absence des uns est ordinairement le signe certain de la présence ou de l'absence des autres. Parmi les plantes phanérogames dans lesquelles Schultz n'a pu découvrir ni trachées ni vaisseaux, sont les Vallisneriées, les Podostémées, les Cérotrophylles, les Fluviales, les Zostérées, les Lemnacées, les Patomocées; mais dans les plantes de ces mêmes familles il a observé le mouvement de rotation que Corti a reconnu le premier dans le Chara flexilis et le Najas minor. Au nombre des espèces cryptogames ou agames qui n'ont ni tubes spiraux ni vaisseaux du Latex, sont les Mousses, les Hépatiques, les Lichens, les Algues et les Conifères.

Quelques Agaricées lacentes et entre autres l'Agaricus deliciosus, ont un appareil vasculaire qui ressemble beaucoup aux vaisseaux du Latex; mais le suc se meut de bas en haut, dans une seule direction. Ainsi le mouvement diffère de la rotation observée dans le Chara, et de la sorte de circulation qui existe dans la plupart des plantes pourvues de tubes spiraux.

Toutes les parties des plantes pourvues de tubes spiraux, feuillus, etc., telles que les racines, les tiges, les pétales, les pédoncles, les fleurs, etc., peuvent offrir l'appareil vasculaire du Latex. Dans les tiges des Monocotylédonées, dont le bois est divisé en filets, les vaisseaux du Latex sont réunis à ces filets; mais dans les tiges des Dicotylédonées, où le bois se superpose en couches concentriques, les vaisseaux tantôt se répartissent isolément dans la masse du tissu utriculaire, cortical, tantôt (ce qui est le cas le plus ordinaire) forment autour du corps ligneux une enveloppe continue ou bien des faisceaux rangés circulairement, ou encore des faisceaux épars. Il n'est pas sans exemple qu'on trouve aussi ces vaisseaux dans la moelle, et alors ils entrelacent ordinairement la disposition de vaisseaux ligneux semblables à ceux des Monocotylédonées. En général, les filets ligneux présentent à leur superficie un tissu d'utricules allongés, qui renferme, comme dans un éclat, deux vaisseaux: l'un, plus inférieur, composé de tubes spiraux, feuillus, etc.; l'autre, plus extérieur, composé de vaisseaux.

Dans une lame mince d'écorce ou mieux encore dans certains organes entiers, très-minces, lorsque le tissu est transparent, les vaisseaux jeunes, bien développés et le Latex abondant en globules visibles, il est souvent facile de constater le mouvement de translation du liquide, et d'apprécier sa vitesse par le temps que les globules mettent à parcourir un certain espace. Il n'en est pas ainsi lorsque le tissu manque de transparence, que la délicatesse des vaisseaux ne permet qu'on les mette à nu, soit par la dissection, soit par la macération, et que le Latex est privé de granules visibles. Dans ce cas on n'a d'autre indice du déplacement progressif du Latex que l'apparition soudaine des gouttelettes qui s'échappent par l'orifice des vaisseaux compris; mais ce fait qui, autrefois, laissait incertains beaucoup d'observateurs, devient aujourd'hui une preuve convaincante, parce que l'on ne peut douter qu'il ne soit la conséquence d'un mouvement intestinal. Les courants se dirigent en tout sens. Dans des vaisseaux parallèles et voisins, lesuns montent, les autres descendent. Dans des vaisseaux d'embranchement et de communication, les uns se portent de gauche à droite, d'autres de droite à gauche, et d'autres encore, après s'être dirigés dans un sens, se portent tout à coup dans le sens opposé. Des vaisseaux se tarissent, se contractent et se font si grêles qu'ils en deviennent invisibles, puis de nouveau ils se remplissent, grossissent et rétablissent les communications interrompues. Souvent, quand de grands courants se forment, de petits disparaissent. Si un courant est près de s'arrêter, on le voit osciller un instant en avant et en arrière. Quand les globules s'amusent dans un endroit, il y a obstruction: la partie fluide du Latex ne passe plus. Le mouvement peut durer de cinq à dix minutes dans des lamelles où beaucoup de vaisseaux ont été endommagés; mais il persiste quelquefois pendant une demi-heure et même quelquefois plus, si les vaisseaux ont peu souffert.

Les végétaux n'ayant ni veines, ni cœur, ni artères, le mouvement du Latex ne saurait être assimilé à la circulation du sang, dans les animaux qui ont un ou plusieurs cœurs; mais il semble très-naturel de comparer le mouvement du Latex, au mouvement du sang dans les animaux d'un ordre inférieur ou dans les animaux d'un ordre plus élevé, avant la formation du cœur. Des fœtus de poulet, où le cœur n'existait pas encore, ont offert un phénomène observé déjà par Malpighi et Wolff: le sang se mouvait spontanément dans un appareil vasculaire. Les vaisseaux sanguins du Néphelis vulgaris ressemblent beaucoup aux vaisseaux du Latex, et le mouvement du sang y a lieu sans contraction apparente de la membrane vasculaire. Il en est de même dans les Planaires, le Naias provigina, le Diplosomum paradoxum. Si l'on coupe en deux ce dernier, le mouvement du sang continue pendant trois ou quatre heures, dans les deux tronçons, ce qui établit un nouveau point de rapprochement avec les plantes.

LATHAGRIUM. BOR. Acharius a donné ce nom au cinquième sous-genre de son genre Collema. Il est ainsi défini: thalle foliacé; tiges membraneuses, larges, lâches, fans, d'une couleur vert-noirâtre. Les Collema nigrescens, flaccidum, dermatium, etc., renivent dans ce sous-genre. V. COLEMA.

LATHANE. Lathanus. ois. Sous-genre formé par Lesson et Swainson, dans le genre Perroquet, pour les espèces dont le bec est petit, mince, court, à arête convexe, à pointe peu saillante, à mandible inférieure arrondie, avec les bords lisses; les tarses sont grêles et courts, les ailes courtes, la queue médio-récurrente, composée de rectrices inégales, étalées, étroites, roides, pointues et affectant une disposition cubéiforme. Les Psittaeus pulchellus, discolor, pusillus, concinns et Sparmanni, toutes de la Nouvelle-Hollande, font partie de ce sous-genre. V. PERROQUET, division des Perruches.

LATHÈRE. MOLL. Non que Denis-Monfort donne aux Fuseaux qu'ils sont pourvus d'ombilic comme le Muræca respettilio. V. FUSEAU.
LATONIA. ins. Lépidoptère; espèce européenne du genre Argyrine. V. ce mot.

LATREIIÉ. rot. V. CLANDESTINE.

LATHROBIÉ. Lathrobius. ins. Genre de l’ordre des Coleoptères, section des Pentamères, famille des Brachélytrés, tribu des Fissilabres, établi par Gravenhorst, et ayant pour caractères: tête entièrement dégagée et distinguée du corselet par un étrangement en forme de col; labre profondément échancré; palpes filiformes, terminées brusquement par un article beaucoup plus petit que le précédent, pointu, souvent peu distinct, les maxillaires beaucoup plus longues que les labiales; antennes insérées au-devant des yeux, en dehors du labre et près de la base des mandibules; tarses antérieurs dilatés. Ces insectes, qui ont les plus grands rapports avec les Staphylinus proprement dits, s’en distinguent par l’insertion des antennes et par la forme du corps; ils s’éloignent des Pédères, auxquels ils semblent réunir les Staphylinus, par la forme du labre qui n’est pas échancré dans ceux-ci, et par leurs palpes. Les Lathrobies vivent sous les débris de matières animales et végétales, sous les pierres et dans les lieux frais et humides; ils se nourrissent de débris de végétaux et d’animaux, sont très-agiles et fuient en relevant leur abdomen comme pour en menacer leur ennemi. Dejean (Cat. des Col., p. 24) mentionne vingt-sept espèces de ce genre; elles sont toutes propres à l’Europe.

LATHRÉBIE ALLONGÉ. Lathrobium elongatum, Grav. (Col. Micropt., p. 53), Latr.; Staphilinus elongatus, Lin.; Pederus elongatus, Fabr., Panz. (Fauna Ins. Germ., fasc. 9, fig. 12). Il est noir, brillant; les élytres sont d’un roux sanglant à leur extrémité; les pattes sont d’un roux pâle. V., pour les autres espèces, Gravenhorst (loc. cit.), Fabricius, Olivier, etc.

LATHYRIÈ. rot. Espèce du genre Euphorbe. V. ce mot.

LATHYROIDÉ. rot. Espèce du genre Orohe. V. ce mot.

LATHYRUS. rot. F. GESSE.

LATIALITÉ. min. Même chose que Halyne. V. ce mot.

LATIPÉDE. Latipes. rot. Genre de la famille des Graminées, établi par Kunth, dans ses Nov. Gen. et Sp. Pl., de Humboldt et Bonpland, sur une plante du Sénégal, qui a le port du Tragus racemosus. Caractères: épillets unifères, quaternés, portés par paires sur un rameau aplati et bifide au sommet; l’autre se desséchant, et tenant ainsi lieu de glume inférieure, dont la fleur est privée; glume supérieure coriace, acuminée, canaliculée, hérisée de tubercules à l’extérieur; lépèce à deux valves plus courtes que la glume: l’inférieure ovale, naviculaire, coriace, ciliée sur ses bords, membraneuse, brillante, quelquefois mueronée à sa face; la supérieure plus courte de moitié, lancéolée, hyaline; écailles hypogynes, au nombre de deux, membraneux-hyaline, tronquées en deux lobes et glabres; trois étales; antheres elliptiques; ovaire glabre; deux styles libres et terminaux, à stigmates garnis de poils simples; carpophle oblongue, combronnée, glabre, libre, enveloppée dans les écailles. L’unique espèce connue a été nommée Latipes senegalensis.

LATRIÈ. Latius. moll. Dénombrement des Fusesx établi en genre, par Montfort (Conchyli. Syst., t. 11, p. 551), sur le simple caractère d’un omblil infundibuliforme, plus grand qu’il ne l’est ordinairement dans les Fusesx. V. ce mot.

LATRISTÈ. Latirostris. os. C’est-à-dire pourvu d’un bec large.


LATREILLÉE. Latreillea. rot. Ce genre de la famille des Synanthérées, tribu des Sénécionides, a été dédié par de Candolle à l’illustré auteur de la méthode la plus parfaite de classification des insectes; ce genre se compose de plusieurs plantes brésiliennes, et offre pour caractères: capitule monotypique, multiflores; fleurons de la circonférence femelles, au nombre de trois ou quatre, tous ceux du disque mâles; réceptacle subsupérieur, involucre composé d’une à trois rangées de squamous dont les extérieures, courtes, ne sont peut-être que des bractées, et les intérieures plus grandes et concaves; réceptacle à paillettes largement ovales, suborbiolées, ciliées et placées entre les feuillets; corolles de la circonférence courtes, tubuleuses, un peu tronquées, portant des poils articulés extérieurement; celles du disque ont cinq dents glabres; antheres concretées, dépourvues d’appendice; style des fleurs radiales bifide, à rameaux épais, glabres, acuminés, intérieurement sillonnés, celui du disque simple, inclus, aboritif; âkènes du rayon gros, glabres et un peu comprimés, ceux du disque aboritifs. Les Latreilleas ont le rhizome ligneux, la tige herbacée, striée à sa base qui est glabre, pubérule ou hispide au sommet; les feuilles opposées, sessiles, oblongues, les inférieures glabres, les supérieures un peu veines, le corymb courtement tréflé, velu, à trois ou cinq capitules ovaux.

LATREILLEÉBELLÈ. Latreillea serrulata, De Cand. Sa tige est droite, glabre à sa base, pubérulent au sommet; ses feuilles sont oblongues, lancéolées, pourvues de dents caliciformes vers le sommet. Les feuilles sont blanches.

LATREILLÉE. Latreillia. caust. Ce genre, établi par Roux, dans la famille des Trigénées de Lamarck, a pour type un Crustacé de la Méditerranée, à pattes longues et filiformes, ressemblant assez à une Lépidoptére qui serait privée de son rostre, et qui serait munie de pédicules oculaires d’une longueur extrême; la carapace, de forme triangulaire, n’atteint pas le niveau du bord postérieur du thorax, et se termine antérieurement par deux grandes cornes divergentes. Le troisième article des pieds-mâchoires externes est ovaire; la tige mobile des antennes externes s’insère avant du niveau des yeux. Le type de ce genre nouveau a été nommé par Roux, Latreillia elegans; il est figuré pl. 22 des Crustacés de la Méditerranée, publiée par ce naturaliste.
LATRIDÉ. Latridiella. Iss. Genre de l'ordre des Coloptères, section des Tétragrammes, famille des Xylophages, tribu des Trogossitaires, établi par Herbst, et dont les caractères sont : palpes très-courts, les maxillaires très-peu saillantes; mandibules petites, point saillantes; antennes notamment plus longues que la tête, composées de onze articles, dont le deuxième est plus grand que les suivants; masse des antennes de trois articles; articles des tarses entiers; corps étroit et allongé. Ces insectes sont en général très petits; leur corps est étroit en devant et s'élargit jusqu'à la partie postérieure de l'abdomen. Ils diffèrent des Syrphes de Latreille par leurs antennes, par les formes du corps; ils s'élargissent des Méréx du même, par les palpes maxillaires qui sont saillantes dans ceux-ci. Ces insectes vivent sur les vieux bois, sur les murs, dans l'intérieur des maisons. Ils ont été placés, par Paykull et Fabriques, parmi les Der- mestes, et parmi les Ips par Olivier.

LATRIDE DES FÉNETRES. Latridius fenestratis. Latr.; Latridius longicornis, Herb (Col. 5, tab. 44, fig. 1). Il est d'un fauve obscur, pubescent, avec les antennes et les pieds fongues; la poitrine et l'abdomen sont noirs; le corset est plus étroit, arrondi postérieurement, avec une fossette au milieu; les yeux sont striés; les stries sont formées de points enfoncés et alignés. Olivier l'a décrit (Col., 1. 2, n° 18, pl. 5, fig. 21) sous le nom d'Ips enfoncé.

LATROBITE MIN. Substance particulière, ainsi nom- mée par Brooke (Annals of Physiologie, tom. 5, Nor. Ser.), qui lui a reconnu les caractères suivants : cris tuaux dérivant du prisme rhomboïdal d'environ 95° 50'; pesanteur spécifique 2.8; ne rayant pas le verre; blanchissant au feu et fondant difficilement sur les angles; composée, selon C. G. Gmelin qui en a fait l'analyse, de : Silice 44.1; Alumine 55.5; Chaux 8.2; Potasse 6.5; oxyde de Magnésie 5.1; Magnésie 0.6; Eau 2.0. Cette substance, qui a quelque rapport avec la Carpholite, se trouve dans une robe formée de Feldspath microcalcaire cristallin, sur la côte du Labrador, dans le voisinage de l'Ile d'Amicot.

LATRODECTE. Latroductus arach. Nom donné par Walckenaer à un genre d'Araignées, que Latreille réunit au genre Thérion. V. ce mot.

LATUSCULES. Latuscule. Nor. Nom que l'on donne quelquefois aux faces latérales, par lesquelles se réunissent les deux akènes qui composent le fruit, dans la famille des Ombellifères.

LAV. pois. Un des noms vulgaires du Zeus Faber. V. Zee.

LAUGELE. pois. Synonyme vulgaire de Vandoise, espèce d'able. V. ce mot.

LAUGERIE. Laugeria. Nor. Ce genre, de la famille des Ruhiacées et de la Pentandrie Monogynée, L. a été établi par Jacquin (Am., 64, t. 177); mais, suivant Schrader, Persoon et Kunth, il ne diffère pas sensiblement du G. Guettarda et doit y être réuni. En effet, les seules différences qui ont été signalées entre ces deux genres consistent dans le nombre des divisions de la corolle, des étamines et des loges du noyau, caractères d'une faible importance dans la vaste famille des Ruhiacées. Dans son Prodrorus, De Condolle a donné le nom de Laugeria à la quatrième section de son genre Guettarda. V. ce mot.

LAUMONITE. Min. Zéolithe efflorescente, Zéolithe de Bretagne. Substance minérale, d'un blanc légèrement nacré, tendre et fragile, pesant spécifiquement 2.3, et divisible en prismes rhomboïdaux d'environ 86° 30', dont la base est inclinée sur l'arête aiguë de 115° 50'. C'est un silicate double d'Alumine et de Chaux, avec Eau; contenant en poids 22 parties d'Alu mine, 32 de Silice, 9 de Chaux, et 17 d'Eau. Elle donne de l'Eau par la calcination, et se résout en gelée dans l'Acide nitrique. Ses cristaux sont susceptibles de s'altérer par leur exposition à l'air, et finissent même par tomber en poudre. Au chaume, ils se boursouflent en commençant à fondre, et donnent un émail blancâtre, qui, par un peu prolongé, se transforme en un verre demi-transparent. Ses formes les plus ordi- naires sont le prisme primitif, et le même terminé par de sommets diédres ou modifié sur les arêtes latérales. Ses variétés de structure sont la bascillaire, la lamellaire et l'aciculaire. Ce minéral a été observé pour la première fois par Gillet de Laumont, dans la mine de Plomb d'Huelgoët en Bretagne, dont le filon traverse un terrain intermédiaire. On le trouve aussi, avec la Chaux phosphatée limpide, au Saint-Gothard, dans la Wacke à Schennitz en Hongrie et dans les Roches amygdaloïdes du Vicentin, de Feroé, d'Islande et d'Écosse.

LAUNAYE. Lounaya. Nor. Genre de la famille des Synanthérées, Chioracées de Jussieu, et de la Syngéné- nésie égale, L., établi par H. Cassini, qui l'a ainsi carac- térisé : involure formée de folioles régulièrement imbriquées, appliquées, oblongues au sommet, membran- neuses sur les bords; les extérieures ovales et les intérieures oblongues; réceptacle plan et nu; calathide dont les demi-fleurons sont au nombre de douze envi- ron et hermaphrodites; akènes (non encore mûrs) très-allongés, non sensiblement amincis vers le haut, pourvus d'un bourrelet apiculaire pubescent, et sur- montés d'une longue aiguette composée de poils très-légèrement plumeux à leur partie supérieure. L'auteur de ce genre l'a placé entre le Picridium et le Syn- chus, en faisant observer que cette place est encore incertaine, puisque ses caractères essentiels distinctifs ne sont établis que sur des fruits non parvenus à l'état de maturité. Le Launaea bellidifolia, H. Cass., est l'u- nique espèce du genre. Cette plante a été recueillie à Madagascar, par Commerson. Elle est herbacée, entiè- rement glabre; sa tige, échancrée horizontalement, est simple, très-longue, grêle, pourvue d'articulations très-éloignées les unes des autres, et à chacune des- quelles existent deux petites feuilles en forme d'écalles, exactement opposées. Dans l'aiselle de l'une de ces petites feuilles, naît un rudiment de rameau portant une rosette d'environ cinq feuilles inégales et analo- gues à celles du Bellis perennis, L. Dans l'aiselle de l'autre petite feuille ou bractée squamiforme, s'élève un rameau pédonculiforme, garni d'écalles et terminé par la calathide.

LAUPANKE et PANKE. Nor. Synonyme de Francoa.

LAURADIA. Nor. Pour Lauradia. V. ce mot.
LAURÉLIE. Laurelia. bot. Jussieu a nommé ainsi le genre *Pavonia* de Ruiz et Pavon, parce qu'il existait déjà un autre genre dédié à Pavon par Cavanilles. Ce genre *Laurelia* appartient à la famille des Monimiées et à la Moucée Dodécanèrie, L. Les fleurs mâles et les fleurs femelles réunies pêle-mêle sont pédonculées et forment des groupes courtes et axillaires. Elles se composent d'un calice ou plutôt d'un involucre mono-sépale, campanulé, très-évasé et presque plan dans les fleurs mâles, où il se divise superficiellement en une dizaine de lobes réguliers et disposés sur deux rangs; dans les fleurs femelles il est plus allongé, ses divisions sont beaucoup plus nombreuses, très-inégales, disposées sur quatre ou cinq rangs. Les étamines sont au nombre de quinze, ayant la plus grande analogie avec celles des Lauriers; leurs filets sont courts, épais, munis vers leur base d'une grosse glande sur chacun de leurs côtés; leur antère est cordiforme, allongée, introrse, à deux loges s'ouvrant chacune par toute leur face interne au moyen d'une valve qui s'enlèver de la base vers le sommet. Dans l'involucre femelle on trouve un nombre extrêmement considérable de pistils filiformes qui en garnissent presque entièrement la paroi interne. Ces pistils, recouverts de longs poils soyeux, se composent d'un ovaire très-allongé, à une seule loge contenant un ovule dressé, surmonté d'un très-long style que termine un stigmate glabre. Après la fécondation, les divisions ou lobes externes de l'involucre se détachent, et on le voit se resserrer vers son sommet contre la partie supérieure des styles qui est saillante. Quand les fruits sont tout à fait mûrs, cet involucre péricarpoïde se rompt irrégulièrement en quatre ou cinq valves. Les fruits sont encore filiformes, très-vulnus, muslin de style qui est persistant; ils sont monospermes et indéhiscentes. Leur grain contient, dans un endosperme charnu, un très-petit embryon dressé, placé vers sa base. Ce genre ne se compose que d'une seule espèce.


LAUREMBERGIA. tor. Synonyme de Serpicule.

LAURENCIE. Laurencia. tor. Genre d'Hydrophytes, établi par Lamouroux dans son Essai sur les Thalassio phytes, et qu'on reconnaît à sa fructification formée de tubercules globuleux, un peu gigartins, situés à l'extrémité des rameaux ou de leurs divisions, et formant parfois des dilatations obtuses et renflées ou massue ou en grappe tuberculeuse. Il arrive souvent, dit Lamouroux, qu'à l'époque de la maturité des graines, les enveloppes du tubercule se déchirent, et que les capsules sont mises à nu. Ce genre appartient à la famille des Floridiées, où il est si naturel et si bien tranché qu'on a peine à concevoir comment Agardh ne l'a point adopté et a pu surtout en placer les espèces dans son genre *Chondria*, formé sur des caractères si vagues et d'espèces tellement disparates, qu'on ne le saurait adopter, au moins tel que le présente l'algologue suédois. Les Laurencies ont quelque chose de gélatineux tant qu'elles sont dans l'eau, aussi la plupart adhèrent d'abord au papier quand on les prépare, mais elles acquièrent ensuite quelque chose de corneé, reviennent quand on les mouille, se ramollissent et se détériorent, mais ne se dissolvent pas aussi facilement en gelée que les Iridées, les Gélidiées, etc. On prétend en outre qu'elles ont, à certaines époques de l'année, une saveur très-poivrée, même acérée et brûlante, qui les rend propres, chez certains peuples du Nord, à remplacer le Piment des pays chauds, dans les gros-siers assaisonnements de leurs mets. Sur vingt espèces environ qui sont connues, trois ou quatre paraissent être propres à la Méditerranée, autant aux côtes océaniques, le reste est distribué dans les mers tempérées des deux mondes.

LAURENCE DE CHAUVIN. Laurencia Chauvini, B. D'un jaunatre tirant sur le rose; assez rigide dans l'état de dessiccation; expansions de deux à cinq pouces de long; grêles, munies de rameaux alternes qui décroissent de longueur vers l'extrémité de la plante, comme aillés à leur tour par les ramules également alternes, ordinairement simples, de longueur égale et sensiblement renflés à leur extrémité; même lorsque la fructification ne s'y est pas encore développée, cette plante a quelque chose d'hypnoïde. La base des tiges est ordinairement dépourvue de rameaux, et produit quelquefois des expansions tout à fait simples. Elle croit sur les coquilles et sur les rochers de la baie de Bahama.

LAURENCE PINNATIFIDE. Laurencia pinnatifida; Lams.; *Fucus pinnatifidus*, Turn., pl. 20. C'est la plus commune sur nos côtes, et dont le *Fucus osmunda* de Gmelin n'est pas une variété comme on l'a cru, cette plante étant une autre Laurencia bien distincte. Le *Fucus obtusus*, parfaitement représenté dans Turner, pl. 21, qui, répandu sur toutes les côtes, a été retrouvé jusqu'à la Nouvelle-Hollande; le *Fucus cro- nospersus* de Delile, Flore d'Egypte, appartiennent encore à ce genre.

LAURETINA. tor. Synonyme de Sauvitalia. V. ce mot.

LAURETINA. bot. La plante que Micheli avait décrite et figurée sous ce nom, a été réunie au genre *Lobelia* par Linné. Adamson, ayant séparé celui-ci endeuves genres, a conservé le nom employé par Micheli, pour les espèces dont le fruit est biloculaire. Depuis, le professeur de Candolle, dans le tome 7, page 409 de son *Prodromus*, a rétabli, dans la famille des Lobéliacées, le genre *Laurentia*, avec les caractères suivants: calice à cinq dents ou divisions; tube de la corolle entier, cylindrique et droit; son limbe à deux lèvres, dont les deux lobes de la supérieure sont très-petits et le plus souvent dressés; lèvre inférieure plus grande et ordinairement à trois lobes pendants; filaments libres.
à la base, et soutirés depuis le milieu jusqu’au sommet; antères incluses et glabres, les deux inférieurs un peu poilus seulement au sommet, ou bien terminées par des soies; capsule obovoïde, infère; semences très-petites.

Laurentie de Micheli, Laurentia Michellii, Dec. Ses tiges sont ascendantes, rameuses, garnies de feuilles court en un porté pétiolées, ovales-oblongues, crênelées et obtusas; les fleurs sont portées sur des pédicelles terminaux et axillaires, allongés, grêles et bractéolés; les lobes du calice sont lancéolés et de moitié plus courts que la corolle. On la trouve sur les bords des lacs du nord de l'Afrique.

LAURÉOLE. Laureola. bot. V. Daphné.

LAURET. sam. Même chose que Cautot. V. Boerret.

LAURIER. Laurus. bot. Très-grand genre, type de la famille des Laurinées, appartenant à l'Énénardie Monoxygynie, l., et dont les espèces nombreuses font l'ornement et souvent la richesse des pays qu'elles habite. Ces espèces, qui sont des arbres ou des arbisseaux généralement ornés, dans toutes les saisons, d'un épaiss et vert feuillage, croissent principalement dans l'archipel Indien, le continent et les îles de l'Amérique équatoriale et les diverses contrées de l'Asie. Il est peu de genres qui offrent autant d'intérêt que celui des Lauriers, soit à cause de la beauté des espèces qui le composent et dont plusieurs sont cultivées dans les jardins, soit surtout à cause de l'utilité et de l'importance d'un grand nombre d'entre elles, dans l'économie domestique, les arts et la thérapeutique. En effet, c'est à ce genre que l'on doit redévalable du Campire, de la Canelle, du Sassafras, des baies de Pichurin, du fruit de l'Avocatait et d'une foule d'autres produits non moins intéressants. Il est indispensable d'entrer dans des détails assez étendus sur ce genre et d'en décrire quelques espèces remarquables. Il faut étudier d'abord les caractères génériques des Lauriers. Leurs fleurs sont hermaphrodites ou incomplètement unisessuées, c'est-à-dire que l'on retrouve toujours les rudiments du sexe qui avorte. Le calice est monosépale, subcampaniforme ou étalé, à quatre ou cinq divisions profondes, généralement concaves. Les étamines sont au nombre de neuf, quelquefois de six seulement ou de douze, insérées à la base des divisions calicinales. Les filets sont libres, plans, offrant à leur base un ou deux appendices irréguliers, d'apparence glandulaire et le plus souvent stipités. Les antères sont adnées, à deux loges intorses, s'ouvrent chacune par un ou deux petits panneaux qui se roulent de la partie inférieure vers la supérieure. L'ovaire est libre, ovoïde ou allongé, à une seule loge contenant un ovule pendant. Le style est un peu oblique et recourbé, marqué d'un sillon longitudinal et glanduleux qui vient aboutir à un stigmate latéral, évasé et un peu concave. Le fruit est un drupe sec ou charnu, souvent accompagné du calice qui forme à sa base une sorte de cupule. La graine est renversée. Son tégument est mince, son embryon est sans endosperme, ayant ses deux cotylédons extrêmement épais; sa radicule est conique, très-courte, quelquefois recouverte et cachée par deux prolongements de la base des cotylédons, comme on l'observe, par exemple, dans le Laurier ordinaire. Les Lauriers sont ou de grands arbres ou des arbisseaux d'un port élevé. Leurs feuilles alternes et généralement persistantes sont lisses et répandent, lorsqu'on les froisse entre les doigts, une odeur très-aromatique. Leurs fleurs sont, en général, verdâtres, petites et de peu d'apparence, tantôt placées à l'aisselle des feuilles, tantôt diversément réunies à l'extrémité des rameaux.

Ce genre est très-polyphylle. On doit lui réunir les genres Ooctea, Aniba et Ajosea d'Aublet qui sont de véritables espèces de Laurier, ainsi que le genre Persea, de Plumbier, comme Linné l'avait déjà précédé. En effet, le caractère principal qui a servi à distinguer les genres Ooctea et Persea, conservés par plusieurs botanistes modernes, consiste surtout dans l'antère que l'on dit être à quatre loges. Mais dans ces deux genres, l'anthère n'est réellement qu'à deux loges qui, s'ouvrait chacune au moyen de deux panneaux superposés, ont fait croire à un grand nombre d'observateurs que l'antère était à quatre loges. Plus récemment le célèbre R. Brown a proposé (Prodrom. Flor. Nov.-Holl., 1) de faire un genre particulier du Laurus Cinna, qui fournit la Cannelle, sans indiquer toutefois les caractères de ce genre.

Les nombreuses espèces du genre Laurier peuvent être réparties en deux sections, suivant que leurs feuilles sont persistantes ou caduques. § 1. Feuilles persistantes.

Laurier d'Apollon. Laurus nobilis, L., Lamk., Ill., t. 521, f. 1. Cette espèce, la seule qui soit indigène de l'Europe, est un arbre élegant, toujours vert, acérentant de vingt-cinq à trente pieds de hauteur et même plus dans les contrées méridionales. Ses feuilles sont alternes, elliptiques, lancéolées, aiguës, courtement pétiolées, sinuées sur les bords, ferrues, luisantes, glabres, d'un vert assez vif en dessus, plus tournés à la face inférieure. Les fleurs sont unisessuées et dioïques. Les mâles sont axillaires, disposées par petits faisceaux de deux à quatre, portées sur un pédoncule commun et court. Chaque faisceau offre un involucre composé de quatre bractées squamiformes, concaives, obvites, brunes et caduques. Le calice est monosépale, à quatre divisions profondes, obvites, étiolées, concaives; douze étamines à peu près de la longueur du calice, disposées sur trois rangées: quatre extérieures opposées aux divisions calicinales, quatre moyennes alternées et enfin quatre plus intérieures. Les fleurs femelles offrent la même disposition que les mâles. Les fruits sont des drupes ovoïdes, de la grosseur d'une petite Cerise, ébarbant extérieurement, d'une couleur rouge et presque noire quand ils sont parvenus à leur état parfait de maturité. Le Laurier d'Apollon est surtout très-commun en Orient, dans les îles de la Grèce et sur les côtes de Barbarie; des forêts en sont formées aux Canaries. Il s'est parfaITEMENT naturalisé en Italie et même dans les provinces de la midi de la France. Il est peu d'arbres qui aient été autant célèbrés par les poètes de l'antiquité. Ovide peint la nymphé Daphné changée en Laurier pour se dérober aux transports amoureux d'Apollon. Depuis ce temps le Laurier fut consacré au dieu de la poésie et de la musique. On en célébrait la fête des
poètes, des triomphateurs et des athlètes vainqueurs dans les jeux olympiques; et, dans le moyen âge, l'usage de ceindre d'une couronne de Laurier muni de ses baies, la tète des jeunes docteurs, a fait donner à cette cérémonie le nom de Baccalauréat (Baccus Lauri). Le Laurier est utile en médecine. Ses feuilles, froissées entre les doigts, exhalent une odeur agréable, et lorsqu'on les brûle, elles répandent une fumée suave. Maintenant on ne les emploie guère que pour aromatiser les ragoûts. Quant aux fruits ou baies de Laurier, leur péricarpe contient une assez grande quantité d'Huile volatile, très-odorante; tandis que leur amande fournit par l'expression une Huile grasse que l'on emploie quelquefois pour pratiquer des embrocations sur diverses parties du corps. Elle est vertâtre, d'une consistance butyreuse, et son odeur rappelle faiblement celle des feuilles de Laurier.

**Laurier Cannelier. Lauroc Cinnamomum, L.; Rich., Bot. Méd., 1, p. 181.** Le tronc du Cannelier s'élève, dans un bon terrain, jusqu'à une hauteur de vingt-cinq ou trente pieds; il a quelquefois dix-huit pouces de diamètre. Son écorce extérieure est grisâtre; elle est presque rouge en dedans. Ses feuilles sont opposées, courtement pétiolées, ovales, lancelées, longues de quatre à cinq pouces, larges d'environ deux pouces, fermes, coriaces, très-entières, glabres et luisantes à leur face supérieure, cendrées en dessous, marquées de trois à cinq nervures longitudinales et parallèles. Les fleurs sont petites, jaunâtres, disposées en une sorte de panicule rameuse, lâche et placée à l'aiselle des feuilles supérieures. Le fruit est un drupe ovoïde, de la grosseur d'une petite noisette, entouré à sa base par le calice persistant, de sorte qu'il ressemble un peu à un petit gland de Chêne environné de sa cupule. Le Cannelier habite l'ile de Ceylan, où on le cultive dans un espace d'environ quatorze lieues, qui s'étend entre Matusa et Negambo et qu'on nomme pour cette raison champ de la Cannelle. Il croît aussi à la Chine et au Japon. Sa culture est également introduite aux îles de France et de Mascareigne, aux Antilles, à Ceylan et dans quelques autres parties du nouveau monde. Poivre assuré qu'il existe à la Cochinchine une espèce de Cannelle supérieure même à celle de Ceylan. Le Cannelier vient d'être introduit en Europe. Il y a quelques années que Mehemed Ali Pacha, vice-roi du pays, fit acheter à Paris, dans le magnifique jardin de Boursault, deux très-beaux pieds de Cannellier, qui furent transportés au Caire. Ils s'y sont si bien multipliés, qu'ils y ont donné naissance à des plantations considérables, qui bientôt pourront verser leur produit dans le commerce. Le Cannelier ne fournit pas seulement l'écorce aromatique et excitante, connue sous le nom de Cannelle, ses racines et ses grosses tiges renferment une très-grande quantité de Camphre entièrement semblable à celui qu'on extrait du Laurier Camphrier.

**Laurier Campoht. Laurus Camphora, L.; Rich., Bot. Méd., 1, p. 184.** C'est un arbre assez élevé, ayant à peu près le port d'un Tilleul; il croît dans les lieux montueux des régions orientales de l'Inde et particulièrement au Japon et à la Chine. Ses feuilles sont ab-

ternes, pétiolées, ovales, arrondies, acuminées, entières, coriaces, glabres et luisantes en dessus, glauques en dessous. Les fleurs, disposées en corymbes longuement pédonculés, sont d'abord renfermées dans des boutons écaillieux, strobiliformes, axillaires, ovoïdes, composés d'écaillles scarieuses, rousses, pubescentes, obtuses, terminées par une petite pointe, et frangées sur les bords. Les fruits ressemblent à ceux du Cannelier, mais ils sont un peu plus petits. Le Camphre, qui est une Huile volatile concrète, d'une nature particulière, existe en abondance dans toutes les parties de cet arbre. Au moment où l'on vient de l'en extraire par la distillation, il est impur, en grains irréguliers, d'une couleur grise et assez semblable au sel marin. C'est dans cet état qu'on le transporte en Europe pour y être purifié. Longtemps la Hollande fut en possession exclusive de raffiner le Camphre; mais aujourd'hui cette opération se fait également en France. Le procédé consiste à mêler le Camphre avec de la Chaux et à le faire sublimer dans un appareil convenable. Dans son état de pureté, le Camphre est une substance concrète, blanche, hyaline, légère, grasse au toucher, cristallisable en prismes hexaédres, d'une odeur très-pénétrante et sui generis. Semblable aux Huiles volatiles dans sa composition, il jouit aussi des mêmes propriétés chimiques. Ainsi il se volatilise à l'air et finit par disparaître sans laisser aucun résidu. Soumis à l'action du feu, il se fond, puis se change en une vapeur dont la tension et la densité sont peu considérables; il se dissout facilement dans l'Alcool, les Huiles et les Gaz acides. L'Eau le précipite de sa solution alcoolique, mais en rien il y a une petite quantité en suspension. Par l'action de l'Acide nitrique, le Camphre se transforme en un Acide particulier que Bouillon-Lagrange a nommé Acide camphorique. Le Camphre entre souvent dans les préparations officinales, dont l'Eau est le véhicule; mais comme il n'y est que très-peu soluble, on l'y reconstitue par l'intermédiaire d'un jaune d'œuf ou d'un mucilage. Le Camphre est un médicament extrêmement précieux et très-énergique. Il est à la fois excitant et sédatif. On l'emploie surtout dans les affections spasmodyques et nerveuses, dans les fièvres putrides, etc. Il s'administre tantôt en poudre, tantôt en suspension dans un liquide quelconque. Sa dose varie suivant l'âge du malade et les effets qu'on se propose de produire.

**Laurier Rouge. Laurus borbonia, L.** Cette espèce est originaire de l'Amérique septentrionale, où elle ne forme qu'un arbre de petite taille, dont les feuilles sont alternes, elliptiques, lancelées, aiguës, vertes et glabres supérieurement, d'une teinte glauque à leur face inférieure. Les fleurs sont petites, formant des grappes ou panicules axillaires, dont les pédoncules sont rouges. Les drupes sont d'une teinte bleutée, enveloppés en partie par le calice qui est rouge, épais et cupuliforme. On cultive quelquefois cette espèce dans les jardins. Elle demande à être rentrée dans l'orangerie, pendant l'hiver. Son bois est dur et susceptible d'un beau poli; on l'emploie à la fabrication des meubles.

**Laurier Avocatier. Laurus Persica, L.; Persica
Amboine Rich., labar. les extrêmement Cannellier; moins peu peuvent cède Cannellier. l'Inde, elle ticulière, fois au dran. noms rus en fruits tic. les espèce A Lacrier forme même jus même, mauvaise et blanchâtres en dessous, longues de quatre à six pouces et larges de deux à trois. Les fleurs sont petites, verdâtres, formant à l'ais- selle des feuilles, des grappes plus courtes que les feuilles. Ces fleurs sont hermaphrodites. Il leur suc- cède des fruits charnus, longuement pédonculés, ayant la forme et la grosseur d'une poire de bœuf, mais plus allongés. Leur noyau est ovoïde et très-gros. Ces fruits sont très-recherchés. Leur écorce est assez épaisse, leur chair fondante, absolument semblable au beurre pour la consistance, d'une saveur toute particu- lière, qui, dit-on, approche à la fois de celle de l'ar- tichaut et de la noisette. On sert en général ces fruits en même temps que le houill; on les coupe par branche ou quartiers. Quelquefois on les assaisonne avec du jus de citron, des épices ou des aromates, d'autres fois avec du sucre.

A cette première section appartiennent encore plusieur autres espèces non moins intéressantes, mais qui peuvent être seulement indiquées ici; telles sont les suivantes:

Laurier Casse, Laurus Cassia, l., qui croît aux Indies-Oriентales, et que pendant longtemps on n'a considéré que comme une simple variété du Cannellier. Son écorce est connue en Europe, sous les noms de Cassia largnea, de Xylocossa ou de Cannelle du Malabar. Elle est moins aromatique, moins agréable et moins estimée que la Cannelle de Ceylan. Néanmoins elle fait partie de plusieurs préparations pharmaceuti- ques, très-compliquées.

Laurier à longues feuilles ou Malabarthrüm. Lau- rus Malabarthus, Lamk. Également originaire de l'Inde, ce Laurier avait aussi été confondu avec le vrai Cannellier; mais il en diffère surtout par ses feuilles extrêmement longues et plus étroites que celles du Cannellier. Ce sont ces feuilles que l'on trouve men- tionnées dans les anciennes pharmacopées, sous le nom de Malabarthus et de fóbrum Indicum. Elles sont aromatiques et excitantes.

Laurier Ciliawan. Laurus Ciliavan, Il. II croît aux Moluques, à Amboine et dans quelques autres parties de l'Inde. Son écorce, désignée par Rumphius sous le nom de Cortex caryophyllaoides, est connue dans le commerce sous celui de Cannelle Giroflée. Elle est moins estimée que la Cannelle de Ceylan.

Laurier Pichurim. Laurus Pichurim, Rich. Pen- dant fort longtemps on n'a su à quel arbre rapporter les fruits connus dans le commerce, sous les noms de Muscades de Para ou Fèves Pichurim. Mais on s'est enfin assuré que ces fruits sont ceux de cette espèce de Laurier, qui croît dans l'Amérique méridionale.

§ II. Feuilles caduques.

Laurier Sassafras. Laurus Sassafras, l.; Rich., Bol. Méd., 1, p. 182. Arbre de trente à quarante pieds de hauteur, originaire des forêts de l'Amérique septen- trionale, mais qu'on cultive très-bien en pleine terre, sous le climat de Paris, où il acquiert une hauteur presque aussi considérable. Son port est à peu près celui d'un Erable. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, grandes, pubescentes, d'une figure très-variée, tantôt ova- les, presque obtuses, atténuées vers la base et entières, tantôt à deux ou trois lobes, et cordiformes. Elles sont vertes supérieurement et blanchâtres à leur face infé- rieure. Les fleurs sont dioïques, jaunâtres, formant de petites panicules qui partent du centre d'un bourgon renfermant aussi les feuilles. Le fruit est un petit drupe ovoïde, de la grosseur d'un pois et de couleur violette, entouré à sa base par le calice qui est persis- tant. C'est principalement la racine de cet arbre, et surtout son écorce, que l'on emploie en médecine, sous le nom de Sassafras. Le commerce l'apporte en mor- ceaux de la grosseur du bras, brumâtres et formant des grappes à l'extérieur, d'une saveur et d'une odeur aromatiques, plus développées dans l'écorce que dans le bois. On fait aussi usage de l'écorce des jeunes branche. Le Sassafras est un médicament sudorifique, que l'on emploie dans la goutte, la syphilis, le rhumatisme et les maladies chroniques de la peau. On l'administre ordinairement en infusion, en le mêlant aux autres médicaments sudorifiques.


On a étendu le nom de Laurier à divers végétaux dont les feuilles présentent par leur consistance ou leur forme, quelques rapports avec celles des arbres dont il vient d'être question; ainsi l'on a appelé:

Laurier Alexandrin, chez les anciens, le Rhusce Hypoglossum. V. Fragon.

Laurier-amenand, le Prunus Lamo-seraus., l., parce qu'on emploie ses feuilles pour donner, par in- fusion, au lait un goût d'amande amère.

Laurier aromatique, le breuillet du genre Cassalpinia.

Laurier-Cerise, le Prunus Lamo-cerexas. V. Ceri- shier.

Laurier eipinex, une variété du Hoix, Ilax.

Laurier-Épêge, le Daphne Lauroleu.

Laurier greç, le Melia Azedarach.

Laurier impérial ou au lait. Méme chose que Lau- rier-Cerise.

Laurier des iroquois, le Laurus Sassafras.

Laurier a languette. Méme chose que Laurier Alexandrin.

Laurier d'Espagne, le Prunus Lamo-cerexas, d'autant plus improprement que cet arbre, originaire des bords de la mer Noire, très-cultivé dans le midi de la France, est absolument étranger à la péninsule Ibéri- que. On n'en a encore rencontré que quelques pieds cultivés au jardin de botanique de Madrid, et à Saint- Lledofonse, où ils passaient pour avoir été introduits au temps de Philippe V.
Laurier de mer, le *Phylianthus montanus*.
Laurier nain, le *Vaccinium uliginosum*; de Sibérie.
Laurier de Portegai, le *Prunus Lusitanica*, espèce du genre Cerisier.
Laurier-rose, le *Nerium Oleander* et aussi l'Epilobium spicatum, L.
Laurier-rose des âples, le *Rhododendrum alpinum*.
Laurier rouge ou odorant, le *Plumeria rubra*, V. Franchenier.
Laurier de Saint-Antoine, l'Epilobium spicatum, V. Épilobre.
Laurier sauvage, le *Myrica cerifera*.
Laurier-Tin, le *Viburnum Tinus*.
Laurier de Trébisonde, le *Prunus Lauroro-cerasus*, L.
Laurier - tulipier ou tulipifère, diverses espèces du genre Magnolier.

**Laurefolia**. Bot. Ce nom irrégulier a été donné par les anciens botanistes, à divers arbres exotiques, partiellement au Winterania aromatica, au Sydoroxtum mite, au Garcinia Mangostana, etc.

**Laurinae.** Bot. Variété d'olive. C'est aussi le nom qui a donné Bonastre à une substance particulière qu'il a trouvée dans les baies de Laurier.

**Lauriniæ.** Bot. Famille naturelle de plantes Dioxydônes Apétales, à étamines pérygynes, qui a empreint son nom et ses principaux caractères au genre Laurier. Les plantes qui forment cette famille sont toutes des arbres ou des arbresseaux à feuilles atermes, très-rarement opposées, entières ou lobées, persistantes ou caduques. Le seul genre *Cassytha* s'éloigne des autres genres de cette famille par sa tige herbacée, rampante et dépourvue de feuilles. Les fleurs sont généralement petites, verdâtres et de peu d'apparence, hermaphrodites ou unisexuées, disposées en panicules ou en ombelles simples. Leur calice est monté, ouvrant de quatre à six divisions, quelquefois à peine marquées et imbriquées avant leur épanouissement. Les étamines, généralement au nombre de douze, sont pérygynes et disposées sur deux rangs; quelques-unes de ces étamines avortent ou sont stériles; leurs filets offrent ordinairement à leur base une ou deux grosses glandes globuleuses et pédunculées. Les anères sont adnées à la partie supérieure des filets; elles sont à deux loges s'ouvrant chacune par un ou deux panniers ou valves, qui s'enlevent de la base vers le sommet. L'ovaire est libre, globuleux ou ovoïde, à une seule loge, contenant un ovule pendant du sommet de la loge; le style est simple, terminé par un stigmate simple, dilaté et souvent membraneux. Le fruit est une sorte de baie sèche ou de drupe, contenant une graine dépourvue d'endosperme, dont les deux cotylédons sont excessivement épais et charnus. La radicule est tournée vers le hile. Les genres qui appartiennent à cette famille sont les suivants: 1° *Laurus*, Linn., auquel on doit réunir, comme il a été dit à l'article Laurier, les genres Ocotéa, *Aniba*, *Ajeaca* d'Aublet, et *Perséa* de Pluemer; 2° *Agathophyllum*; 5° *Euryandra*, R. Brown; 4° Cryptocarya, Br.; 5° Lithsea de Jussieu, qui comprend le Tetranthera de Jacquin, l'Hexan-thus de Louireiro, et le Tomex de Thunberg; 6° le Pterygium de Correa auquel on doit réunir le Shorea de Roxburgh, le Dryobalanops et le Dipterocarpus de Gärter fils; 7° le Cassytha, malgré son port qui est celui d'une Guseule. On rapproche encore de cette famille le Gomortega de Ruiz et Pavou, malgré son fruit qui est une noix à trois loges monospermes, et le Gyscarpus de Jacquin. Quant aux genres *Myristica* et *Virola*, d’abord placés dans cette famille, en ont, en effet, été retirés pour former un ordre naturel, particulier, sous le nom de *Myristiées*, V. ce mot.

**Lauiol.** Ois. Nom ancien du Loriot d'Europe.

**Laurophylle.** Bot. Une grande incertitude règne encore sur la place que doit occuper dans les méthodes tant naturellement qu'artificiellement, le genre *Laurophyllum*, créé par Thunberg, pour un arbre qu'il a découverte, non loin du cap de Bonne Espérance, dans les forêts des Hottentots, et dont il paraît n'avoir pu étudier les caractères que très-superficiellement, puisqu'il l’a placé dans la Trébran-drie Monogynie, quoiqu’il soit bien évidemment une plante polygame ou dioïque et probablement de la famille des Térèbinthacées. Il est assez vraisemblable que Thunberg n’ait vu que des individus d’un seul sexe, et dont la floraison était trop peu avancée pour l’ame-ner à la convocation d’un point fort important dans l’é-tude et l’analyse des végétaux phanérogames, et le porter à la recherche de l’autre sexe. Mais une autre particularité non moins singulière, c'est que le seul pied du Laurophyllum qui ait été introduit en Europe soit un individu à fleurs mâles, conséquemment du sexe opposé à celui qu’a observé Thunberg. On est redeva-ble de ce pied à G. Hibbert, amateur zéro de la culture des végétaux; il l’a reçu en 1801, et l’a fait multiplier de manière à pouvoir en enrichir les autres collections de l’Angleterre et du continent. Il est fort douteux que, depuis, aucun autre exemplaire de cet arbre soit arrivé du pays originaire, ce qui tendrait à faire croire qu’il n’y est pas abondant. Sprengel a substitué au nom générique *Laurophyllum* (feuille de Laurier) celui de *Daphnitis* qui exprime à peu près la même chose, et dont l’étymologie est entièrement grecque; mais en évitant le reproche, sans doute bien fondé, d’inconvénianse à puiser une étymologie dans deux langues différentes (*Laurus* et *φυλλον*), on ne tombe-t-il pas dans l’in-convenien de augmenter les difficultés de la synonymie.

**Laurophyllium del Cap.** Laurophyllum Capensis, Thunb.; *Daphnitis Capensis*, Spreng. C’est, au pays natal, un arbre élevé; dans les serres ce n’est qu’un arbresseaux de quatre à cinq pieds de hauteur; ses feuilles sont ovales-lanéolées, alternes ou plutôt éparses, glabres des deux côtés, d’un vert assez foué en des- sus, plus pâle en dessous, dentées en leurs bords, et portées sur des pétioles rougeâtres, légèrement canali-culés. Ses fleurs sont jaunâtres, très-petites, mais fort nombreuses, disposées au sommet des rameaux en une panique très-rameuse. Ces fleurs sont polygames: les unes hermaphrodites, et les autres mâles sur des pieds différents. Les fleurs mâles ont un calice mono-phylle, à cinq découpées ovales ou faiblement oblongues; une corolle de cinq pétales alternes avec les
divisions du calice, égaux à elles en longueur, plus étroits, insérés sur le calice et réfléchis; cinq étamines à filaments plus longs que les divisions calicinales, placés devant elles, attachés à leur base, et chargés à leur sommet d’anthères ovalées arrondies, à deux loges : à la place de l’ovaire le centre de la fleur est occupé par un petit corps semi-globuleux, comprimé et charnu. On cultive le Laurophyllum du Cap en pot ou en caisse pour l’abri, pendant l’hiver, dans l’orangerie ou plu-tôt dans la serre tempérée; on lui donne pour sol le terreau de bruyère, mélangé de bonne terre franche, et on l’arrose lorsque le besoin s’en fait remarquer. On le multiplie par le marcottage.

LAURÔSE. bot. Nom substitué par quelques botanistes à celui de Néron. V. ce mot.

LAURUS, bot. V. LAURIER.

LAUTE. moll. Synonyme de Pupurse. V. ce mot.

LAUTON. man. V. Guenon MAURE, au mot Guenon.

LAUVINES ou LAVANGES. géol. V. Avalanches.

LAUXANIE. Lavania. Ins. Genre de l’ordre des Diptères, famille des Athériacées, tribu des Muscides, établi par Latreille et Fabricius, et ayant pour caractè res : antennes plus longues que la tête, avec le dernier article plus allongé que les précédents et linéaire; cuillerons petits; balanciers nuls; ailes couchées sur le corps qui est peu allongé et arqué. Les Lauxanies diffèrent des Sédophortes et des Loxocères, par des caractères tirés de la forme des antennes et de celle du corps : ils s’éloignent des Tétanocères par des caractères de la même valeur. Le corps de ces Diptères est court, arqué en dessus, avec la tête comprimée transversalement; leur abdomen est triangulaire et aplati; le premier article de leurs antennes est plus long que le suivant; elles ne sont point insérées sur la partie la plus élevée de la tête; les ailes sont plus longues que le corps et courbées postérieurement. Ces insectes habi tent les bois; leurs larves et leurs habitudes sont encore inconnues. Fabricius en a décrit trois espèces, dont deux habitaient l’Amérique méridionale, et la troisième l’Europe.


LAVAGNON. moll. V. LAVIGNON.

LAVANDÉ. Lavandula. bot. Genre de la famille des Labiées, et de la Didymicynospermie, L., qui se compose d’un grand nombre d’espèces très-orodantages, généralement sous-frutescences, portant des feuilles entières ou plus ou moins profondément découpées, des fleurs violacées, disposées en épis cylindriques et pédonculés. Ces fleurs offrent un calice tubuleux, strié, denté au sommet, accompagné d’une petite bractée arrondie; la corolle est à deux lèvres: la supérieure émarginée, l’inférieure à trois lobes obus; les étamines sont courtes et renfermées dans l’intérieur de la corolle. Plusieurs espèces de Lavandes croissent en France où sont cultivées dans les jardins. Telles sont les suivantes :

LAVANDE OFFICINALE. Lavandula vera, DC., Flore Fr., Suppl., 398. C’est un petit arbuste d’un à deux pieds d’élévation, ayant sa tige frutescente à sa base et ses rameaux herbacés, grêles, pubescents et blanchâtres, portant inférieurement des feuilles opposées, sessiles, lancéolées, étroitement allongées, pubescentes; ils sont terminés supérieurement par un péduncule au, dont la partie antérieure est garnie de verticilles très-rapprochés de petites fleurs violettes, formant un épi cylindrique. Chaque verticille est accompagné de deux bractées ob- ovalées obses, longuement mucronées. La Lavande est originaire des provinces méridionales de la France; elle est surtout très-commune en Espagne où elle couvre de vastes espaces de terrains arides. On la cul tive dans les jardins. Cette plante a une odeur forte et camphrée; c’est avec elle qu’on prépare l’huile spiritueuse de Lavande, principalement employée dans la toilette.


LAVANDE STECHAS. Lavandula Stechas, L. Cette espèce croît dans les contrées méridionales de la France, dans les endroits pierreux et incultes; l’Espagne et les Canaries en sont couvertes. Elle y forme un arbuste de deux à trois pieds de hauteur. Ses feuilles sont persis tantes, linéaires, étroites. Ses fleurs forment un épi ovoïde, dont les bractées, surtout celles du sommet, sont beaucoup plus grandes que les fleurs et colorées en violet.

LAVANDE A FEUILLES D’AURONE. Lavandula abrotanoides, Wild.; Lavandula Canariensis, Mill. Sa tige est un peu ligneuse inférieurement, haute de deux pieds ou un peu plus, divisée en rameaux étagés, légèrement velu, nus et verdâtres dans leur partie supérieure, garni, inférieurement et dans leur partie moyenne, de feuilles opposées, assez brévément péti lées, deux fois allées, preque glabres, vertes, à décou- pures menues, un peu confluentes à leur base. Les fleurs sont bleutées, ou un peu violettes, disposées au sommet des rameaux en un épi allongé, terminal, au-dessous duquel se trouvent, à quelque distance, quelques autres épis latéraux, plus courts et op posés par paires. Le calice est monophyllé, glabre, ovale-cylindrique, à cinq dents courtes, accom pa gné à sa base d’une bractée ovale, pointue, concave, glabre, marquée, sur le dos, de cinq stries colorées et saillantes. La corolle est monopétale, à tube plus long que le calice, et à limbe irrégulier, rarement renversé, partagé en cinq lobes un peu inégaux, dont l’inférieur plus grand et échancré. Le fruit consiste en quatre graines placées au fond du calice persistant.

Il faut rentrer dans l’orangerie la Lavande à feuilles
d'Aurone aussi tôt que le froid commence à se faire sentir; et là on lui donne les soins qui lui sont indispensables, c'est-à-dire, beaucoup de lumière et peu d'arrosements. Du reste, elle se contente d'une terre ordinaire et même médiocre. On la multiplie de graines semées en terrines et sur couche, et l'on repique les jeunes sujets dès qu'ils peuvent supporter la transplantation. Ses boutures reprennent avec facilité; mais ce moyen ne procure jamais des plantes aussi belles que celles qui sont produites par le semis.

On cultive encore dans les jardins, les Lavandula pinnata et Lavandula multifida, dont les feuilles sont profondément découpées et multifides.

LAVANDIÈRE. ois. Nom vulgaire de la Bergeronnette grise dans son plumage d'été. V. Bergeronnette.

LAVANDIÈRE. pos. Synonyme de Callionyme Lyre. V. Callionyme.

LAVANDULA. bot. V. Lavande.

LAVANÈSE. bot. V. Galéga.

LAVARET. pos. Espèce du genre Corégone. V. ce mot.

LAVATÈRE. Lavatera. gen. Genre de la famille des Malvacées, et de la Monadelphie Polyanthide, établi par Linne, et ainsi caractérisé : calice intérieur divisé en cinq folioles soudées par la base; calice extérieur, ou involucré, composé de trois ou six folioles soudées jusqu'à leur milieu, ou, si l'on veut, involucré mono-

phylle, à trois ou six découpures peu profondes; corolle à cinq pétales cordiformes, plans, ouverts, plus grands que le calice et adhérents entre eux par la base ainsi qu'au tube staminial; étamines nombreuses, à filets monadelphes inférieurement; fruit multiple, composé de dix à vingt carpelles capsulaires, monospermes, disposés circumserial autour d'un axe plus ou moins développé. Les Lavatères sont des arbrisseaux ou des herbes très-élevées, garnies de poils étoilés, très-nom-

breux; les fleurs sont auxiliaires blanches ou rougeâtres. Dans son Prodrumus Syst. Veget., t. 1, p. 458, le professeur De Candolle en a fait connaître vingt-six espèces qu'il a disposées en quatre sections et de la manière suivante : 

§ 1. Stegia. Cette première section était considérée dans la Flore Française, comme un genre distinct. Le réceptacle ou l'axe du fruit se développe en un disque qui recouvre les ovaires. Des deux espèces qui la con-

stituent, l'une d'elles (Lavatera trimestris, L., Stegia Lavatera, DC., Fl. Fr.) est une plante très-élegant, haute de trois décimètres, à feuilles alternes, pétiolées, presque arrondies, cordiformes, les supérieures très-

anguleuses. Ses fleurs sont fort grandes, d'un rouge vif, quelquefois de couleur de chair, avec des rives pourprées. Elle croît dans les lieux chauds du bassin de la Méditerranée, la Syrie, l'Espagne, quelques locales du midi de la France, etc.


Parmi les belles plantes que renferme cette section, on peut citer : 1° le Lavatera Oblia, L., arbrisseau d'un aspect charmant, lorsqu'il est en fleur, et qui, sous ce rapport, convient à la décoration des jardins où il peut passer toute l'année en pleine terre. Ses tiges sont hautes de plus d'un mètre, et se divisent en rameaux longs, effilés, et garnis de feuilles alternes, pétiolées, assez grandes, molles, blanchâtres et un peu coton-

neuses; les inférieures à cinq, les supérieures à trois lobes dont celui du milieu est fort grand et poinu. Les fleurs sont purpurines ou violettes, presque sessiles, et solitaires dans les aisselles supérieures des feuilles. Cette plante croît dans le midi de l'Europe. 2° Le La-

vatera Thuringiaca, L.; sa tige est herbacée, droite, cotonneuse, haute de six à sept décimètres. Ses feuilles sont pétiolées, légèrement cotonneuses; les inférieures à cinq lobes, les supérieures à trois, dont celui du mi-

lieu est le plus long. Ses fleurs sont portées sur des pédoncules solitaires, deux fois plus longs que le pé-

tiole. Cette espèce est indigène de l'Europe méridionale. Durville l'a également recueillie aux environs d'Odessa. Le Lavatera acerifolia est encore une jolie espèce de la même section, qui croît naturellement à Ténériffe, et que l'on cultive avec assez de succès dans les jardins. C'est un arbuste de quatre à cinq pieds, dont la tige se divise en rameaux cylindriques, glabres, recouverts d'une écorce grisâtre; ses feuilles sont épaisses, péti-

lées, arrondies, échancreées profondément à leur base, glabres en dessus et en dessous, d'un vert peu foncé, partagées jusqu'à moitié, en sept lobes aigus, inégale-

ment dentés, et dont les deux latéraux sont beaucoup plus petits que les autres. Ses fleurs sont grandes, blan-

tes, très-légèrement teintes de rose, marquées, vers la base de chaque pétale, d'une grande tache purpurine, solitaires dans les aisselles supérieures, portées sur des pédoncules plus longs que les pétiolés, et coudus, ou comme articulés, dans leur partie supérieure. Le ca-

lice est glaireux, doublé: l'extérieur monophylle, partagé profondément en trois découpures ovales, plus courtes que le calice intérieur, qui est également monophylle, presque campanulé, découpé à son bord en cinq dents aigues. Les cinq pétales sont en cœur renversé, ouverts, adhérents ensemble par leur base et avec la colonne staminifère. Les étamines, qui sont nombreuses, ont leurs filaments réunis inférieurement en un tube cy-

lindrique, en forme de colonne, libres et distincts dans leur partie supérieure, et terminés chacun par une antheres réiforme. L'ovaire est supérieur, arrondi, surmonté d'un style cylindrique, divisé dans sa partie supérieure, en quatorze ou quinze stigmates filiformes et de couleur purpurine. Le fruit consiste en qua-

toix ou quinze capsules monospermes, s'ouvrant en deux valves par leur côté intérieur, agglomérées sur un réceptacle commun, et rangées en cercle autour de la base du style.

Cette Lavatère se cultive en pot, dans une bonne terre franche, mêlée de terreau gras; on l'arroser assez fréquemment, car elle souffre vite de la sécheresse. Elle craint les gelées; aussi faut-il la retirer dans l'o-

rangerie, pendant l'hiver. Comme ses graines parviennent maintenant en maturation dans nos climats, sa mul-
typication par le sens est devenue beaucoup plus facile; on l'opère assez tard, dans le courant d'avril, sur couche de l'année précédente et couverte d'un châssis. On repique les jeunes plantes l'elles offrent six feuilles; si on attendait plus longtemps, la reprise serait infiniment plus pénible. Les poils qui les contiennent sont placés, pendant le premier mois, à l'abri de l'intensité du soleil. On peut encore propager la Lavatère à feuilles d'Érable par marchettes et par boutures; mais ces moyens ne valent pas celui du sens.

§ III. AXOLOPHIA. Le réceptacle se termine en autant de crétes membraneuses qu'il y a de carpeselles au fruit. Cette section ne renferme que trois espèces dont la plus remarquable est le Lavatera maritima, figuré par Cavanilles (Dissert. 2, t. 52, f. 3). Cette plante croît sur les rochers de la France méridionale et de l'Espagne.

§ IV. ANTHEMA. Sous ce nom, Módikus a encore fait un genre distinct, mais ce n'est qu'une simple section caractérisée par son réceptacle petit, fovéolé, non sali-lant, ni développé en forme de créte. Cinq espèces, essentiellement méditerranéennes, c'est-à-dire, indigènes des îles ou du littoral de la Méditerranée, constituent cette section. On distingue, parmi ces plantes, le Lavatera arboarea. Cette espèce a une tige arborescente, des feuilles anguleuses, pilées, un peu cotonneuses, des fleurs portées sur des pédicelles axilaires plus courts que le pétiole. Elle sort des limites géographiques qui ont été assignées aux plantes de cette section, car on prétend qu'elle se trouve aussi en Angleterre et aux Canaries.

LAVAXIE. Lavaxia bor. Genre de la famille des Onagracées, institué par Spach, qui lui assigne pour caractères: tube du calice très-long, épais, tétragone, cylindracé, renflé vers la gorge, avec les segments du limbe beaucoup plus courts que le tube, et corniculé au sommet; pétales obcordés ou flabelliformes, avec cinq ou sept nervures palmées à la base; étamines plus courtes que la corolle, avec les filaments plus longs que les anthères qui sont échancrés à la base et obtus au sommet; ovaire obovale ou oblong, courté ment stipité, à quatre côtes, à quatre angles créés, épais, à quatre loges renfermant des ovules criblés d'une multitude de petits trous, sessiles, superposées horizontalement sur deux rangs. Style dèline, très-long, surpassant de beaucoup les étamines; capsule ligneuse, ovaile ou obovale, acuminée, rugueuse transversalement, à quatre dents, à quatre côtés, simplement tétragone inférieurement et créée dans la partie supérieure, à quatre loges, à quatre valves, à placentaire tétragone et filiforme à l'extrémité qui est dépourvue de graines; celles-ci criblées, assez grosses, superposées comme les ovules, mutuellement comprimées, avec leur tégument externe crustacé, un peu épais, et varié. Embryon subovale; cotylédones ellip tiques; radicule très-courte, conique et obtue. Les Lavauxies, dont Spach décrit quatre espèces, sont des plantes vivaces ou annuelles, caulescentes, en gazon ou rameuses, à feuilles dentées ou pinnatifides, et longue ment pétiolées. Les fleurs sont grandes, axillaires, odorantes, nocturnes et fugaces. Le tube du calice est toujours dressé, et la corolle ordinairement blanche, quelquefois un peu rougeâtre ou d'un jaune orangé. Toutes ces plantes appartiennent à l'Amérique.

LAVAUXIE DE NUTTAL. Lavaxia Nuttaliana, Spach; O'Nutallero rhizocarpa, Spreng. Ses tiges sont très-courtes et dressées; ses feuilles sont pubérulentes sur les bords, glabres en dessus et en dessous, lancolées, erosodenticulées; les unes simplement incisées, d'autres pinnatifides, à lobe terminal lancéolé, rhombovalé, allongé, aigu, les lobes latéraux sont linéaires ou triangulaires lancéolés, aigus, dentelés ou très-entiers; capsule longue d'un peu environ. La plante, originaire de l'Amérique septentrionale, est annuelle ou bisannuelle.

Les autres espèces décrites par Spach sont nommées cuspidata, mutica et centaurifolia.

LAVE. Min. On comprend sous ce nom, toutes les substances minérales en masse, qui ont épuisé Faction des feux volcaniques, et sont sorties de la terre en se répandant à sa surface, sous la forme de courants embrasés. Il désigne, non une roche particulière, mais un ensemble de roches provenant d'un même mode de formation et ayant entre elles des rapports remarquables de composition et de structure. Les Laves, sous le point de vue minéralogique, c'est-à-dire relativement aux caractères spécifiques qu'elles empruntent, soit de la contexture, soit de la nature de leurs parties composantes, doivent être étudiées dès le moment de leur formation; il faut conséquemment se reporter à leur origine et, sinon l'expliquer, du moins essayer de s'en faire une idée.

§ Ier. Des Laves à l'état liquide.

Terrains d'où elles sortent. — Les Laves ne se sont jamais vues (du moins pour celles qui en ont les caractères évidents), que dans des Volcans ou dans des Terrains volcaniques (voyez ces mots); c'est-à-dire qu'on n'a jamais vu sortir ou qu'on n'a jamais eu une connaissance bien certaine qu'il soit sorti des matières minérales en liquéfaction ignée, ni du granite, ni des schistes, ni d'aucun calcaire, depuis que la surface de la terre a pris les formes qu'elle présente actuellement. Les Laves, renfermées dans le sein des montagnes ou des terrains volcaniques, en sortent ou par l'ouverture supérieure nommée cratère, ou par les flancs de la montagne, et quelquefois même très-près de sa base. Dans le premier cas, la masse foudroie s'élève peu à peu dans le cratère, atteint ses bords, et s'épanche par-dessus la partie de la circonférence la moins élevée. Dans le second cas, il se fait à la base sur le flanc de la montagne, une fonte ou plusieurs ouvertures peu étendues, desquelles la Lave s'écoule.

Phénomènes de l'écoulement des Laves. — Cette masse incandescante est douée d'une liquidité pâtée, analogue à celle des scorces qu'on voit s'écouler par-dessus la dame des hauts-fourneaux. Elle ressemble, lorsqu'elle sort en petite quantité par une ouverture latérale de la montagne, à une masse de pâte qu'on ferait sortir d'un vase au moyen d'une pression exercée sur cette masse. Elle s'écoule lentement. La partie qui est à la surface, donnée de plus de vitesse que celle
du fond, mais aussi moins liquide, s'avance en recouvrant des parties déjà presque solides, et en les surmontant dans divers sens. Elle hérisse ce courant, à quelque distance de sa source, d'une multitude de salles de toutes sortes de formes, offrant des tables, des plateaux à bords déchirés, des plaques dont la surface présente de nombreux sillons, des rides ou côtes transversales, des cordes, etc. En avançant ainsi, sa surface incandescente se noiret par le refroidissement, se durcit même à peu de distance de son origine, au point de ne plus laisser pénétrer dans son intérieur des pierres de quelques décimètres cubes qu'on y jette, et au point de supporter, sans être enfoncée, le poids d'un homme qui la traverserait. Cependant, la masse interne du courant est encore incandescente, car elle l'est toujours tant qu'elle coule: on le voit pendant la nuit, on le voit surtout dans le fond des crevasses naturelles qui s'y forment, ou des ouvertures qu'on y pratique. En avançant ainsi, le courant, ayant peu de vitesse, a aussi peu de puissance, et il tourne ou surmonte les obstacles qu'il rencontre, plutôt que de les renverser. La viscosité qu'il possède est une indication de l'adhérence de ses parties; et comme il tient le milieu entre un corps parfaitement liquide et un corps solide, qu'il contracte une sorte d'adhérence avec le sol, il n'agit pas sur ces obstacles avec tout le poids de sa masse, multiplié par sa vitesse, comme le ferait un cours d'eau, et par conséquent, il est loin d'en exercer les dégâts. Aussi voit-on souvent, au milieu même des courants de lave les plus puissants, d'assez frêles édifices restés debout, quoiqu'entourés de toutes parts par la Lave, des murs surmontés et comme franchis, sans avoir été renversés, etc.

Chaleur des Laves. — La chaleur des courants de Lave a été le sujet de beaucoup de discussions, et on a presque toujours confondu la chaleur nécessaire pour fondre la matière même de la Lave, et la chaleur répandue par la masse entière du courant. La première doit être déterminable, et peu susceptible de varier. Elle ne paraît pas nécessaire pour fondre, pour la première fois, un mélange terneux dans des proportions déterminées. Et, malgré ce qu'en a dit un naturaliste justement célèbre (Dolomieu), qu'il y ait dans les Laves une cause ou une matière particulière qui les fasse fondre et rougir à une température plus basse que toute autre matière minérale de même composition; il est possible de faire voir que ses idées à ce sujet n'avaient pas toute l'exactitude que l'état actuel des sciences réclame. Si l'on croit généralement que la moindre chaleur nécessaire pour faire fondre les Laves est la même, et toujours la même que celle qu'exige le mélange terreneux qui les constitue, on n'en dit pas autant de celle de la masse. Celle-ci peut être extrêmement variable, parce qu'elle est influencée par un grand nombre de causes, telles que la température à laquelle la Lave aura été élevée, la masse de cette Lave, sa propriété plus ou moins conductrice de la chaleur, la forme du courant, et surtout les parties déjà figées et refroidies qui l'entourent ou la recouvrent. Sans entrer dans des détails trop considérables à ce sujet, détails qu'il sera facile de supputer, on peut examiner les circonstances qui doivent donner à ces courants la plus basse et la plus haute température.

Si le courant est petit, que la Lave, par sa viscosité, indique qu'elle n'a été élevée que précisément à la température nécessaire à sa fusion pâteuse; qu'il soit recouvert, en tout ou dans un grand nombre de places, de parties déjà figées et presque refroidies; enfin, qu'on l'examine à son plus grand éloignement de sa source, il réunira toutes les circonstances de la plus basse température; il ne sera pas capable de fondre du cuivre, et, cependant, la partie liquide et incandescente de son centre aura la température nécessaire à la première fusion du mélange terreux qui compose cette Lave.

Si, au contraire, ce courant est puissant, qu'il ait été porté à une température plus haute que celle qui est nécessaire à la fusion du mélange terreux; qu'en raison de ces mêmes circonstances, il soit peu recouvert de parties condensées et refroidies, il répénera au loin et pendant longtemps, une chaleur considérable qui deviendra d'autant plus insupportable qu'on s'approchera plus près de sa source. On sent qu'une multitude d'autres circonstances tirées de la densité des matières fondues, de leur propriété plus ou moins conductrice, peuvent modifier cette expansion de caloricité, et qu'on pourra soutenir, avec une suite de raisonnements d'une même valeur, que la température des Laves est très-considérable, ou que ces corps fondent à une température très-basse. Il n'est donc nullement nécessaire de recourir à des suppositions gratuites ni à des causes inconnues, pour expliquer cette fusion à basse température.

Il est une autre circonstance qu'il est important de remarquer, et qui n'est bien comprise que depuis les expériences de Balles, Daguirne et Fourmy: c'est qu'un corps terreneux, tenu longtemps en fusion et à la même température, se dévitrifie, c'est-à-dire que ses parties se combinent dans des proportions différentes, se réunissent et cristallisent au milieu de la masse vitrifiée, et qu'ainsi la Lave, un corps superficiel à celle qui les a tenus en liquéfaction pour la première fois. Cela explique très-simplement pourquoi il a fallu, pour refonder certaines Laves, les exposer dans nos fourneaux à une température qui paraissait de beaucoup supérieure à celle qu'elles avaient lors de leur éruption hors du sein de la terre.

On a cru aussi que les Laves avaient la propriété particulière de conserver leur température pendant beaucoup plus de temps que les autres minéraux pierreux fondus; on cite à cette occasion la Lave de l'Etna, de 1669, qui était encore chaude au bout de huit ans, celle du Vésuve, qui enflammait du bois trois ans après son éruption. Il est telle circonstance de combustion qui, en se continuant longtemps après l'éruption dans l'intérieur de la Lave, pourrait y entrer de la chaleur. On a vu, dit-on, des flammes sortir des courants de Lave; ce qui indique dans leur masse quelques matières combustibles. Le soufre, dont la présence dans les volcans est indubitable, paraît même suffisant pour produire ce phénomène; mais on n'a pas encore d'ob-
servations exactes, faites avec les précautions et les
connaissances convenables, propres à établir les faits
avec certitude.


deur des Laves. — Les Laves, en état de fusion
et d’incandescence, bouillonnent; il se dégage, dans ce
bouillonnement, des vapeurs qui sont en grande partie
aquéuses, mais qui ne sont cependant pas de l’eau pure;
la couleur et l’apparence de la fumée qu’elles produi-
sent, et qui sont très-différentes de celles de la vapeur
de l’eau, l’indiquent déjà. La condensation d’une parti-
de ces vapeurs sur les parois des fissures de la crûte
de la Lave refroidie, en fait connaître une des parties:
c’est ordinairement du sel marin qui se présente sous
l’aspect d’une poussière blanche sublimée. Mais la com-
position de cette fumée n’est pas encore complètement
connue. De Gimbernat a commencé au Vésuve une série
d’expériences propres à la déterminer; et comme il n’y
a pas de doute qu’elle ne ressemble, sous beaucoup de
rapports, à celle qui se dégage des cratères et des fissu-
res volcaniques, la connaissance de celle-ci, plus facile
da acquérir, éclairera sur la nature de l’autre, sans ce-
pendant pouvoir la dévoiler exactement: car on re-
marquera que la fumée qui se dégage des Laves incan-
descentes, vient uniquement de cette matière, tandis
que celle qui émane des fentes volcaniques, peut avoir
une origine moins simple et une composition plus
compliquée.

§ II. Des Laves à l’état solide.

forme et structure des coulées. — Les Laves re-
frigidi, et ayant pris par conséquent un état perma-
nent, offrent un sol d’une forme et d’une structure par-
ticulières. On l’a désigné sous le nom de coulée, et on
lui a donné pour caractère général de présenter une
masse de terrains inclinés, plus étroite et plus convexe
dans le sens de la largeur à son extrémité supérieure,
et plus large, plus plane, plus puissante souvent à son
autre extrémité, qui est quelquefois presque horizon-
tale.

Les coulées ont souvent une très-grande étendue. On
cite celle de l’Etna, qui a parcouru une distance de
plusieurs milliers: elles remplissent quelquefois des val-
lées d’un terrain d’une tout autre nature, comme on le
voit à Volvic en Auvergne, et se répandent dans les
plaines.

Le terrain de Lave est toujours plus ou moins cellu-
les: les cellules ont des formes diverses, suivant la
nature de la Lave, et la place où on les observe. Elles
sont généralement allongées dans l’intérieur de la
coulée, et surtout vers sa partie la plus délicate, plus
ondes et plus nombreuses vers sa surface et vers son
origine. Cette disposition, et surtout la grandeur et le
nombre de ces cellules, sont sujets à un grand nombre
de modifications et d’exceptions.

La structure d’une coulée de Lave, assez souvent liée
avec sa nature, présente cependant des dispositions qui
sont assez générales. Ainsi, elle est plus dense, d’une
structure et d’un aspect plus terne, ce que les mineralo-
gistes appellent plus lithoide, dans sa partie moyenne
et inférieure que vers sa surface; et vers cette partie, elle
est beaucoup plus poreuse, d’une texture souvent plus
vitreuse, et elle dégénère en une autre disposition de
formation qu’on appelle ordinairement Scorie ou Lai-
tier des volcans.

La surface des coulées est toujours très-irrégulière,
herissée d’une multitude de petits monticules à crêtes
tranchantes, à sommets aigus et comme déchirés; et
 cette disposition est très-variable, suivant les differentes
parties de la coulée. Il y en a même quelques-unes qui
sont assez planes; ce cas est fort rare. Aussi ces terrains
sont-ils très-difficiles à parcourir, et quelquefois même
tô traver.

Les Laves modernes ne prennent, en se consolidant
par refroidissement, aucune forme générale qui soit
déterminable; elles n’offrent aucune structure en grand
qui soit régulière; elles ne présentent aucun retrait
prismaticque, à la manière des bassaltes. C’est donc en
vain qu’on a voulu chercher, dans les Laves des vol-
cans actuels, des rapports qui expliquent ce phénomène
propre aux produits des volcans de l’ancien monde.
D’ailleurs la formation des bassaltes, par coulée ou
comme Lave, n’est pas évidente pour tous les géologues,
et il paraît que, dans toute hypothèse, elle a eu lieu sous
l’influence de circonstances très-différentes de celles qui
ont accompagné l’émission des Laves, non seulement
desvolcan actuels, mais de beaucoup de volcanstatéens.

Structure des Laves. — Mais ces roches formées
par fusion, sont très-rarement homogènes; elles ren-
ferment, au contraire, un très-grand nombre de mi-
éraux différents qui y sont disposés suivant des lois
particulières, et qui ont aussi une origine très-dif-
ferente. Tantôt ces minéraux sont des corps qui ont
été arrachés du sein de la terre et enveloppés par la
Lave: ce sont souvent des granites ou roches grani-
toides, des fragments de calcaire saccaroïde plus ou
moins volumineux, quelquefois gros, au plus, comme
une noix, quelquefois plus grosse la tête d’un homme.
Il ne peut y avoir ici de doute que ces corps ne soient
étrangers à la Lave. Cette conséquence paraît si simple,
qu’il est inutile de s’épuiser en raisonnements pour le
prouver. Le second cas, encore plus commun que le
premier, a été l’objet d’une discussion animée et pro-
longée jusqu’à l’époque actuelle, entre les mineralo-
gistes-géologues. On voit dans la masse même de la
Lave, disséminés et enveloppés dans sa pâte, des mi-
néraux divers cristallisés nettement en cristaux plutôt
isolés que groupés, et qui sont assez également répa-
dus dans la coulée. Ces cristaux sont principalement
des pyroxènes-angiées, des amphibigènes, des feldspath
vitreux, des péridots-chrysolithes, etc.

On remarque que ces cristaux sont très-nets, que
leurs arêtes sont vives, qu’ils sont quelquefois groupés,
et qu’ils se pénètrent mutuellement; qu’ils sont souvent
extrêmement nombreux et aussi également répandus
dans les Laves que les cristaux de feldspath dans le por-
phyre; que quelques-uns de ces minéraux sont presque
aussi fusibles et même plus fusibles que la Lave qui les
enveloppe, tels que certains pyroxènes et principale-
ment le feldspath; enfin, que plusieurs de ces cristaux,
et notamment les feldspaths et les amphibigènes, renfer-
maient dans leur intérieur, et souvent même à leur
centre, parallèlement à leur axe de cristallisation,
la matière même de la Lave.
Théories de la structure des Laves. — Les théories qu'on a proposées pour expliquer la présence de ces cristaux dans les Laves, peuvent se réduire à deux. Dans l'une, on suppose que les minéraux cristallisés existaient dans les roches et terrains où se trouve le foyer volcanique; que ces cristaux, garantis de la fusion qu'ont éprouvée les autres parties de la roche qui ont fourni la base de la Lave, ont été enveloppés et entrainés par elle hors du sein de la terre; que si on ne voit aucun de ces minéraux dans les roches qui forment la croûte du globe, du moins, dans l'état sous lequel on les voit dans les Laves, c'est que le foyer des volcans est situé dans une partie de la terre dont les roches sont différentes de celles de la surface; enfin, les partisans de cette théorie expliquent la présence du feldspath, minéral si fusible, au milieu des Laves sans y montrer la moindre altération dans ses arêtes, en admettant, comme Dolomieu, que la fusion des Laves était opérée à une chaleur très-basse, et que le calorique n'y concourait pas seul; ce qui est loin d'être prouvé. Dans l'autre théorie, on suppose que les minéraux cristallisés, et la plupart de ceux qui se trouvent dans les Laves avec les mêmes circonstances, se sont formés dans la masse de la Lave en fusion, soit dans le foyer volcanique, soit même aprèsort de sa sortie du sein de la terre, par voie de combinaison chimique et de cristallisation, comme on voit des cristaux se former au milieu de masses de verre dans les creusets des verriers, comme les cristaux de feldspath se sont formés et réunis dans la pâte du porphyre, ceux du granit dans la pâte de l'amphibole ou de la serpentine, etc. L'abondance et l'égale dissémination de ces cristaux dans certaines Laves, la netteté des arêtes, de ceux même qui sont fusibles, leur groupement et leur pénétration mutuelle, enfin la présence de la matière même de la Lave, au milieu des cristaux de feldspath et d'amphibéne, sont des faits qu'ils appartiennent en faveur de leur opinion.

Les Laves lithoides à structure presque cristallisée sont, dans cette théorie, des Laves cristallisées confusionnement, et les expériences de Batles et de Fleuriau de Bellevue, sur l'effet d'une fusion à haute pression, ou d'un refroidissement lent, sont des faits très-favorables à cette hypothèse. Aussi a-t-elle maintenant beaucoup de partisans, elle est la plus vraisemblable, sans cependant établir que tous les cristaux qu'on trouve dans les roches volcaniques aient été formés ainsi. Il y en a, au contraire, qui paraissent avoir été dégagés des roches granitiques qui les renfermaient, et avoir été enveloppés par les Laves, sans presque aucune altération; tels sont les zircions, les corindons, etc., qui s'y trouvent quelquefois.

§ III. Détermination des sorts de roches qui composent les Laves.

Tout ce qui vient d'être exposé peut se rapporter à peu près également à toutes les roches qui se sont épanchées à la surface de la terre, en état de liquéfaction ignée, et qui portent, à cause de ce mode de formation, le nom de Laves ou coulées; mais ces roches ne sont pas de la même nature; il s'en faut de beaucoup. Leur structure est aussi très-variable, et quelques-unes même ne présentent, en aucune manière et dans aucune de leurs parties, cette texture vitreuse, et en même temps cellulaire, qui est un indice presque certain de l'action du feu.

Il faut donc maintenant chercher à distinguer ces différents mélanges fondus, et à les grouper d'après leurs rapports les plus importants.

Tableaux des roches simples et composées qui forment les Laves ou coulées volcaniques.

* Sortes à base de feldspath.

Leucostine (Cordier).

Pâte plus ou moins translucide, à cassure soufflée, de couleur grisâtre, rosâtre, et jamais noire pure ni verte foncée; facilement fusible en émail ou verre blanc, pur ou piqué de noir ou de vert.

Des cristaux de feldspath disséminés dans la pâte.

Leucostine compacte. — (Lave pétrosilicicée, phololite, hornstein volcanique.)

Exemple : Le rocher de Sanadoire en Auvergne, d'Holbentwiel près Schaffhouse, etc.

Observation. En comparant la définition et les caractères de cette roche avec celle que A. Brongniard a nommée eruptif compacte, on verra qu'elles deux sortes peuvent subsister, et que les exemples seulement doivent être partagés entre elles d'une manière plus exacte.

Leucostine porphyroïde. — (Lave porphyroïde, A.B. Class. Min. des roches mélangées.)

Exemple : Les Laves pétrosilicicées des monts Euganéens.

Leucostine écailluse (Cordier). — (Granstein, Wern.)

Observation. Cette roche est très-voisine de l'eurite et du trachyte; et a presque la même base, c'est-à-dire un feldspath compacte, pénétré de minéraux divers en cristaux microscopiques. Beaucoup de géologues refusent de l'admettre comme Lave. On ne peut y laisser la domine qui ne présente aucun caractère apparent d'avoir été formée par fusion ignée.

Pumite (Cordier).

Pâte vitreuse, poreuse, boursoufflée, fibreuse même, blanchâtre, grisâtre, verdâtre, mais jamais noire; facilement fusible, et souvent avec boursoufflement en verre blanc, bulleux.

Des cristaux de feldspath disséminés.

(Lave ponceuse. A. B. Essai d'une Class. Min. des roches mélangées.)

Observation. D'après les principes de classification minéralogique des roches mélangées, adoptés par A. Brongniard, les pumites seront pour lui des Laves à base de ponce, et cette base ou la ponce des minéralogistes, sensiblement pure, restera parmi les minéraux en masse homogène. Les variétés sont très-nombreuses: on y reviendra à l'article Pumite.

Pumite porphyroïde. — Pâte de ponce enveloppant des cristaux de feldspath vitreux.

Exemple : Des égroulets au Mont-d'Or; des Ilcs Ponces, etc.

Oesidiene.

Roche sensiblement homogène, noire, verte, rougeâtre; texture vitreuse; fusible en émail ou verre blanche et boursouflé; ne donnant point d'eau dans le tube de verre.
Observation. C'est une véritable Lave, qui est sou- vent la base d'une roche et qu'il faudra séparer des stigmates, comme il faut séparer l'olivienne du reti- nite. La première ne présente que des variétés de cou- leur, mais point la texture résineuse, cette texture indiquant toujours la présence de l'eau dans un miné- ral. Cependant Cordier ayant eu égard à cette considé- ration, et ayant néanmoins établi sa variété smalliâde sur des obsidioniens de cette sorte qu'il a observées à Ténérif, A. Brongniard l'admet d'après ce géologue qui, dans la question actuelle, est une autorité d'un grand poids.

Le retinite n'est point une Lave dans l'acception de ce mot, telle qu'elle est prise; car non-seulement on ne l'a jamais vu couler d'aucun volcan, mais il donne abondamment de l'eau dans le tube de verre, ce qui paraît prouver qu'il n'a pas été formé par fusion ignée simple, mais par une voûte qui, pour être très-diffé- rente, n'en était peut-être pas moins volcanique. Les stigmité seront réduits à ne comprendre que les ro- ches d'aspect porphyroïde ou amygdaloïde, à pâte de retinite, dont les cristaux ou les noyaux sontfeldspat- thiques.

TÉPHRINE (De la Méthérie).

(Lave téphriniqûe. A. B. Class. des roches métan- gées.)

Roche quelquefois d'apparence homogène, à texture grume ou même terreuse, mais toujours rude au tou- cher, d'une couleur grisâtre, montrant beaucoup de vacuoles.

De petits cristaux de feldspath et quelquefois d'am- phibole disséminés. Fusible en émail blanc piqué de noir ou de verdière.

TÉPHRINE PAVIMENTEUSE. — Texture d'apparence ho- mogène, cristaux étrangers très-petits, etc.

Exemple : Lave de Volvic, d'Andernach sur les bords du Rhin, du Vésuve de 1794, etc.

Observation. A. Brongniard n'a pas cru pouvoir changer la signification fort claire et la spécification utile que De la Méthérie a données à la téphrine, et qu'il avait déjà adoptées en 1813, dans sa Classification des roches métangées.

TÉPHRINE FELDSPATHIQUE. — Des cristaux de feldspath vitreux disséminés.

Exemple : Lave de l'Étana. .

TÉPHRINE PYROXÉNIQUE. — Des cristaux de pyroxène verdâtre, disséminés, etc.

Exemple : Lave du Vésuve de 1794, etc.

TÉPHRINE AMPHIBÉNIQUE. — Des cristaux d'ampblieté plus ou moins gros, disséminés.

Exemples : Laves du Vésuve de diverses époques; celle de juin 1820, montre l'ampbliæne en très-petits cristaux; sa texture est subvitreuse, et sa surface scor- riacée.

TÉPHRINE SCORRACÉE. — Plus de vide que de plein, etc.

** SORTES À BASE DE PYROXÈNE.

BASANITE (A. B.).

Roche à base de basalte, renfermant des cristaux de pyroxène, disséminés, plus ou moins distincts.

Texture compacte, celluleuse ou scoriacée; couleur noire, grisâtre, brunâtre, rougeâtre, verdâtre.

Fusible en émail noir.

Minéraux accessoires disséminés. — Périlol olivine, fer titané, feldspath rare. (Voyez au mot BASANITE les autres caractères de cette roche.)

Observation. A. Brongniard distingue le basalte du basanite; c'est une conséquence nécessaire des principes de classification qu'il a adoptés. Le basalte est une roche d'apparence homogène, un minéral compacte, dont la composition métamélique est très difficile à reconnaître même par les moyens employés par Cordier. Il faut que ce minéral homogène soit déterminé, décrit et nommé avant d'entrer dans la composition d'une roche métangée dont tous les composants doivent être con- nus.

Le Basanite est, au contraire, une roche distincte- ment métangée, dont A. Brongniard n'a pas laissé la composition indéterminée, comme il l'avait fait préce- demment, mais qui est caractérisée par la présence du minéral qui lui est essentiel.

L'espèce basanite, considérée comme roche, est de-venue encore plus nécessaire à conserver, en la traitant comme on le fait, depuis qu'ayant supprimé la mauvaise espèce Lave, on a distribué, avec Cordier, les varié- tés qui y étaient renfermées et qui n'avaient d'autres rapports entre elles que d'avoir coulé; conséquentem- ment depuis qu'on les a distribuées en plusieurs espèces; car on fait entrer dans le basanite des roches auxquelles on n'a jamais et on ne pourra jamais se décider à donner le nom de basalte; on a vu ces roches couler, on n'a jamais vu le basalte couler en fusion ignée, quoique ce soit très-présumable. Ces roches, suivant Cordier, ont toutes la même composition, et c'est pour être con- séquent au principe de composition, qu'il faut suppri- mer également l'espèce scorée, mot qui indique une manière d'être, un mode de formation, et non une substance particulière, soit composée, soit simple, etc. A. Brongniard en réparti les diverses variétés de com- position aux sortes de roches auxquelles elles doivent appartenir par ce caractère.

BASANITE PYROXÉNIQUE. — Le pyroxène, en cristaux très-distincts, dominant.

Exemple : De Limburg en Brsgaw, du Puy-de- Forent et de la vallée de Vie en Auvergne, de Pohlenberg en Saxe.

BASANITE PÉRIDOTIQUE. — Le péridol olivine, en grains très-distincts, dominant.

Exemple : D'Unkel près Cologne, de Thueys vallée de l'Ardche, etc.

BASANITE VARIOLITIQUE. — Des cavités rondes, remplis de calcaire, de mésotype, etc.

Exemple : Recouru près Vicence, Gergovia, etc.

BASANITE LAVIQUE. — Pâte compacte, dure, lithoïde; de nombreuses cavités ovoides et allongées.

BASANITE LAVIQUE PÉRIDOTIQUE. — Les péridots do- minants.

Exemple : Lave de Volvic.

BASANITE LAVIQUE FELDSPATHIQUE. — Quelques cris- taux de feldspath.

Exemple : Du Puy-de-Côme près le Puy-de-Dôme.
Exemple : du Kaisersuhl eu Alsace.
Bassane storiace. — Plus de vide que de plein.
Bassane storiace pyroxénique. — Le pyroxène en cristaux distincts, etc.
Exemple : Le Puy-de-Corent en Auvergne, etc.
Gallinace (Cordier). Roche sensiblement homogène. Texture vitreuse. Couleur noire ou noirâtre, rougeâtre, etc. Fissile en émail noir.
Ne donnant pas d'eau dans le ballon de verre?
Gallinace compacte parfaite (Cordier). — Obsidienné fondant en verre noir (De Brec).
Gallinace compacte smallhoide (Cordier). — Noire, ou d'un rouge sombre.
Gallinace compacte imparfaite (Cordier). — Texture presque lithoïde.
Gallinace scoriifiée (scorie, Cordier). — Texture bourgeois.
Gallinace scoriifiée granuleuse (Cordier). — Aspect lithoïde.
Gallinace scoriifiée pesante (Cordier). — Scorie pesante (boloménet).
On voit, par ce tableau, que les roches simples ou composées, qui ont éprouvé l'action du feu des volcans, au point d'être fondues et de couler, ou, ce qui revient au même, les roches principales, qui entrent dans la composition des courants de Lave connus, se réduisent, pour le moment, à huit sortes déterminées par leur nature : les Leucostines, les Poncees, les Pumites, les Obsidiennes, les Téphrines, les Basaltes, les Basanites et les Gallinaces.
La plupart des matrices qui ont coulé en Lave peuvent se rapporter à l'une de ces huit sortes de roches qui, dans la classification générale des roches mélangees, doivent être placées dans le genre auquel elles se rapportent par la nature de leur partie dominante.
Lavenia. Tor. Le genre que Sweet a formé sous ce nom, dans la famille des Synanlhéres, est le même que celui précédemment établi par Forster, sous le nom d'Adenostemma. V. ce mot.
Laver. Tor. Synonyme d'Oenanthe fistulosa. (Bodens.) Synonyme de Cresson et de Sivum latifolium, L.
Lavette ou Layette. Ois. Synonyme vulgaire d'Alouette commune.
Lavignon, Lavignon. Conç. Cuvier a proposé, sous cette dénomination, un sous-genre de Mactres qui réunit plusieurs des Lutaires de Lamarck. V. Lutraire. Épissus, dans ses Tableaux Systématiques, a élevé ce sous-genre au titre de genre, dans la famille des Mactracées. Ce nom de Lavignon est emprunté au jargou des pêcheurs, qui le donnent vulgairement aux mêmes coquillages, que l'on trouve énoncés dans le sable.
Lavique. Lavicus. Min. Brouquart désigne par ce nom, les terrains volcaniques qui sont le résultat d'une liquéfaction souterraine, d'où proviennent les coulées que l'on observe à des distances plus ou moins prolongées de la bouche des volcans.
Lavisanus. Tor. Pour Leviusius. V. ce mot.
Lavoisier de Vénus. Tor. Synonyme vulgaire de Cardère.
sions calcinées, alternes avec les pétales extérieurs, ayant leurs filets très-courts, adhérants à la base de la corolle intérieure, les antheres fixées par la base, elliptiques, biloculaires, et s'ouvrant latéralement par une suture longitudinale; style terminal, dressé, terminé par un très-petit stigma; ovaire supra, uniloculaire dans la partie supérieure, triloculaire inférieurement; capsule enveloppée par les divisions du calice de la corolle intérieure et par les étamines, ovée, aiguë, à trois valves, uniloculaire et vide dans la partie supérieure, triloculaire par l'introflexion des valves, et polysperme; graines disposées sur deux rangs, très-petites, pourvues d'un tégument cruscâtre, d'un périspermé charnu, d'un embryon droit, axile, dont la radicle est plus grande que les cotylédons et regarde l'ombilic. Ce genre diffère du Sauvagesia par la forme conique de ses corolles extérieures et intérieures dont les pétales sont lancéolés au lieu d'être obovés; par l'absence de filets placés au-dessus des pétales dans le Sauvagesia; par ses antheres elliptiques, quelquefois membraneuses, tandis que celles de l'autre genre sont étroites et linéaires; enfin, par la singulièure organisation du fruit.

Les Lavradies sont de petits arbrisseaux très-gla- bres, à feuilles simples, assez petites, pétiolées, stipulées, cilié et persistantes; les fleurs sont blanches ou roses, axillaires ou terminales, disposées en grappe ou rarement en panicle, et toujours accompagnées de bractées. Ces sous-arbrisseaux sont tous propres au Brésîl; quelques uns, tels que les Lavradia monta- tana et Capillaris, sont limités à la chaîne de montagnes marécageuses ou plutôt aux pâturages tout à la fois marécageux et élevés, qui occupent un grand espace dans la province de Minas Geraes, à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et que l'on a dé- signé sous le nom de Serra do Espincho; les autres, au contraire, croissent partout, dans les lieux soés et très-élevés. Cette anomalie dans la géographie botanique du genre Lavradia est vraisemblablement la cause des difficultés qu'on a rencontrées dans la culture artificielle de ces plantes dans les serres, où l'on a peu d'exemples de réussites. Les plantes vivantes qui ont été envoyées par feu le P. Landeau, n'ont pu supporter au delà de deux années, les différents essais de sol auxquels elles sont soumises, et les semis que l'on a faits de graines bien récoltées, n'ont produit qu'un très-petit nombre d'individus, encore sont-ils faibles et languissants; c'est dommage, car ces plantes sont véritablement aussi jolies pour l'amateur qu'intéres- santes pour la science des végétaux. Les fleurs paraissent au printemps.

Lavradia des montagnes. Lavradia montana, Mart., Gen. et Sp. pl. Brasil., 55; Lavradia glandulosa, St.-Hil., Mém. du Mus., 11, p. 112. Sa racine est pivo- tante, ligneuse, fibreuse, jaunâtre à l'intérieur, bru- nâtre en dehors; la tige s'élève à la hauteur d'environ trois pieds, et se divise, dès sa base, en rameaux droits, cylindriques, recouverts d'une écorce brune, que les ci- catrices des feuilles anciennes rendent rugueuse. Les feuilles sont alternes, rapprochées, dressées et étalées, obovales, arrondies et mucronées au sommet où le

prolongement de la nervure médiane forme une épine, marquées de veines latérales, parallèles, régulières et très-rapprochées, bordées et finement dentées, glabres et d'un vert brillant sur les deux faces, longues de douze à quinze lignes. Les stèles sont persistantes, dressées, pinnaïfiées, capillaires, avec la terminale la plus longue. Les fleurs sont réunies en grappe ter- minale, portées sur des pédoncules filiformes qu'ac- compagnent des bractées ovales, lancéolées, sessiles, aiguës, bordées de glandes, à dentelures fines et rou- géautes. Le calice a des divisions ovales-lancéolées, pointues, glandulo-s-ciliées et glabres. La corolle ex- térieure est d'un rose qui prend une nuance de pour- pre vers l'onglet; la corolle interne ou le tube péta- lode est conique, resserré ou arrondi au bas, tronqué et presque frangé au sommet, glabre, strié, aussi long que les pétales et d'un pourpre très-intense.

Lavradia capillaire. Lavradia capillaris, St.-Hil., Mém. du Mus., 11, p. 115. Sa tige est élevée de deux pieds environs, très-rameuse, garnie de feuilles nom- breuses, rapprochées, alternes, stipulées, lancéolées, aiguës, rétrécies en pétiole court, dentées et un peu calleuses sur les bords, veinées, longues de cinq à huit lignes. Les fleurs, grêles et plus ou moins divergentes, sont réunies en panicule terminale, et portées sur un long pédoncule, très-droit, glabre. Filiforme, rouge, accompagnée d'une très-petite bractée subulée, presque stipulée et scarieuse; les pélicules ressemblent au pé- doncule, excepté qu'ils sont moins longs et uniflores. Les cinq divisions du calice sont presque membraneu- ses, glabres, ovales-lancéolées et acuminées. La corolle extérieure consiste en cinq pétales caduques, hypogynes, très-ouverts, glabres, alternes avec les divisions du calice, mais trois fois plus grands, ovales, lancéolés, très-aiguës, très-entiers et d'un beau rouge de rose; la corolle intérieure est un peu moins longue, et d'un rouge pourpré.

Lavradia alpestre. Lavradia alpestris, Mart., Gen. et Sp. pl. Bras., 52; tab. 52; Lavradia ericoides, St.-Hil., Mém. du Mus., 11, p. 108. Cette espèce n'est pas plus de deux pieds; ses tiges sont glabres et d'un brun noirâtre, couvertes de feuilles alternes, linéaires, nombreuses, très-serrées, étalées, stipulées et très- courtement pétiolées; leurs bords sont roux et leur couleur d'un vert obscur; elles ont de trois à quatre lignes de long. Les stèles sont latérales, gémées, subulées, très-acérées, avec la pointe quelquefois recourbée. Les fleurs forment au sommet des rameaux des panicules lâches et diffuses; chacune d'elles est portée sur un pédoncule rameux, fort grêle et rougeâ- tre. La corolle extérieure est d'un rouge de rose fort pâle; la corolle intérieure est d'un rouge purpurin.

Lavradia très-élegant. Lavradia elegantissima, St.-Hil., Mém. du Mus., 11, p. 109; Sauvagesia elegan- tissima, St.-Hil., Mém. du Mus., 9, p. 525. Cette Lavra- die que qui a beaucoup de ressemblance avec l'espèce qui précède, n'est guère plus élevée qu'elle; cependant ses tiges sont moins rameuses et les feuilles qui les gar- nissent, moins longues et beaucoup plus serrées, ce qui donne à la plante l'aspect d'un Lycopode ou d'une Jungermaillle. Les fleurs n'ont pas plus d'une ligne
et demie; elles sont ovales-elliptiques, fasciulées, presque sessiles, obtuses, très-entières, concaves, glabres, d'un vert foncé, mais laissant; les stipules sont subulées, très-aiguës, aciculaires et groupées par faisceaux. Les grappes sont terminales et ont un ponce et demi environ de longueur; les pédoncules sont simples, filiformes, nus, longs de six à huit lignes, rougeâtres, garnis à leur base de petites bractées peu apparentes.

Le calice est petit, glabre, presque membrané, profondément divisé en cinq parties ovaies; les cinq pétales formant la corolle extérieure sont hypogynes, très-ouverts, ovaies, obus, très-entiers, quatre fois plus grands que le calice et d'une belle couleur de clair; la corolle intérieure est monopétale, ovale-coâque, rétrécie au sommet qui se divise en dix dents; elle est impressionnée de cinq sillons et d'un rouge pourpré qui s'éclaircit à l'extrémité. Les cinq étamines sont hypogynes, glabres, insérées à la base du tube pétaloïde, à filaments très-courts, à anthères immobiles, elliptiques, aplaties, fixées par leur base, biloculaires et déliacées latéralement. L'ovaire est ovale, pointu, glabre, surmonté d'un style filiforme, purpurin et d'un stigmate très-petit. La capsule ressemble en tout à celle de la Lavradie alpestre.

LAWSONIA. *Bot. F.* HENNE.

LAXICOSTÉ. *Laxicostatus.* Bot. Organe dont la surface est garnie de côtes écartées.

LAXIFLORE. *Laxiformis.* Bot. Panicule, thyrse ou épi dont les fleurs qui le composent sont fort écartées les unes des autres.


Ce genre est voisin du *Sowerben* et de l'*Asphodelèles*, il se compose de deux espèces qui croissent au port Jackson et sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande. R. Brown les a nommées *Laxmannia gracilis* et *Laxmannia minor*. Ce sont des plantes herbacées, vivaces, ayant le port des *Pavonia* ou *Hage*. Leur racine est fibreuse; leurs tiges sont rameuses, filiformes et garnies de feuilles pointues, les radicales agglomérées; les caulinales alternes et comme insérées sur le milieu d'une gaine courte, scabieuse, laîneuse sur les bords et fendue au sommet. Ses fleurs sont presque sessiles, petites, pourprées ou blanches, et pourvues d'une bractée; leurs capitules est petit, porté sur un pédicule terminal et en forme de hamppe.

LAYIE. *Layia.* *Bot.* Genre de la famille des Synantitherées, Corymbifères de Jussieu, établi par Hooker qui lui assigne pour caractères : capitule multiflore, radile; fleurons de la circonférence lingués et fimbriés, ceux du disque tubuleux et hermaphrodités; involucre hémi sphérique, formé de squames oblongues, aiguës, enveloppant la base des fleurons de la circonférence et leurs akènes; réceptacle plat, portant plusieurs rangées de paillelettes linéaires disséminées entre les fleurons du disque et du rayon; styles rameux, recourbés et appendiculés; akènes oblongs, atténués à leur base, ceux de la circonférence glabres et chauves, ceux du disque poilus, garnis d'une aiguillette persistante, plumeuse et rigide à la base. Les *Layia* sont des plantes herbacées, et couchées que le botaniste-voyageur Douglas a observées en Californie; ces plantes sont étalées, rameuses, poilues, avec leurs tiges et rameaux monocéphales; les feuilles sont alternes, linéaires, disséminées, les inférieures pinnatifides et les supérieures entières; les fleurs sont jaunes. L'espèce bien connue à est nommée *Layia galardoides*. Hooker propose d'ajouter à ce genre le *Madia glomerata*, le *Madia elegans* et l'*Alyxia chrysanthenoides*, dont les caractères s'y rapportent entièrement.

LAZIONITE. *Min.* Même chose que *Muscitelle.* *V.* ce mot.

LAZULITE. *Min.* Vulgairement Lapis-Lazuli et Pierre d'azur. *Lazurstein,* W. Substance minérale, d'un bleu d'azur, opaque, fusible, soluble en gelée dans les Acides, composée de six atomes de silicate d'Alumine et d'un atome de silicate de Soude, ou en poids, de Silice, 44; Alumine, 35; Soude, 21; ayant pour forme primitive du dodécahédré rhomboïde. Sa cassure est mate, à grain très-scère; sa dureté suffisante pour qu'elle étincelle par le choc du briquet. Sa pesanteur spécifique est de 2,76 à 2,94. Les seules variétés connues sont : le Lazulite cristallisé, le granulaire et le compact; il est souvent entremêlé de veines blanches de Feldspath, de Claux carbonaté, et de veines jaunes de Fer pyriteux. Cette substance appartient au sol prémordial. On la trouve en filons dans le Granite et l
Calcaire granulaire en Sibérie, près du lac Baikal; dans la petite Bokarie, le Thibet, la Chine, et enfin dans le Chili. Le Léaltite, lorsqu'il est d'un beau bleu et exempt de taches blanches, est recherché par les artistes qui taillent et polissent les Pierres; on en fait des coupes, des tabatières, des plaques pour être employées en revêtement. Mais son principal usage est de fournir à la peinture cette belle couleur bleue, connue sous le nom d'Outremer, qui est presque inaliénable. Pour la préparer, on broie cette Pierre, et on la réduit en poudre fine qu'on mêle avec de la résine pour en former une pâte. Puis à l'aide du lavage, on extrait de ce mélange une poudre qui, étant desséchée, donne l'Outremer.

LÉACHIE. Leachia. MOLL. V. CALMART.

LÉACHIE. Leachia. Bot. Genre de la famille des Sy-nanthères, Corymbifères de Jussieu et de la Synégènesie. Linné, établi par H. Cassini (Dict. des Sc. natur., t. 25, p. 558) qui lui a imposé des caractères très-détails, parmi lesquels on peut considérer les suivants comme étant les plus essentiels: involucres double: l'extérieur plus court, étalé, dont les folioles, soudées à la base, un peu coriaces, ovales, lancéolées et obtuses, sont placées presque sur un seul rang; l'intérieur campanulé, formé de folioles appliquées, soudées à leur base, égales, larges, ovales, lancéolées, colorées, coriaces à la base, membraneuses sur les bords; fleurons du centre de la calathide, nombreux, réguliers, hermaphrodites; deux de la circonférence neutres, au nombre de huit, sur un seul rang, en langue uniforme et tridentées; réceptacle hémisphérique, garni de paille textiles, membraneuses, surmontées de deux squamellules opposées, très-courtes, larges, charnues et irrégulièrement barbélées; akènes pourvus sur chaque côté d'une bordure cartilagineuse, irrégulièrement découpée et qui s'est développée après la fleuraison.

Moench avait autrefois distingué ce genre du Coreopsis et lui avait imposé la dénomination vicieuse de Coreospédum. Le Coreopsis lanceolata, L., en est le type. On cultive au Jardin des Plantes de Paris cette jolie espèce qui est originaire de la Caroline. C'est une plante herbacée, à tiges dressées, hautes de près d'un mètre, et garnies de feuilles opposées, presque sessiles, lancéolées et très-entières. Les calathides des fleurs sont jaunies, solaires au sommet de longs pédoncules terminaux.

Cassini lui a adjoint deux espèces décrites par Linné et par Persoon sous les noms de Coreopsis auriculata et de Coreopsis crassifolia. La première est maintenant la Leachia trifolia, la seconde le Leachia crassifolia, Cassini.

LÉAUDILLITE. MIN. Même chose que Plomb carbonaté cristallisé. V. Plomb.

LÉEB. Bot. Ce genre, établi par Forskahl (Flora Aegyptiana, p. 173), a été réuni au Menispernum par Delile (Fl. Egypt. illustr., 50, t. 51, f. 9). De Candolle (Syst. Veg., 1, p. 529) a placé cette espèce dans le genre Coccus.

LÉANDRE. Leandra. Bot. Genre de la famille des Mélastomacées, institué par Raddi, dans les Mémoires de la Société Italienne pour 1820, et dédié par lui au père Leandro, directeur du Jardin Botanique de Rio-Janeiro. Caractères: tube du calice oval, urceolé, presque en forme de bouteille et s'élevant au-dessus de l'ovaire; les lobes, qui ont le double de sa longueur, sont ordinairement de quatre à six externes et subulés, de six internes, ovales, membraneux, disposés en avant des précédents et sérres contre leurs dilatations basiliaires; quatre à six pétales linéaire-lanéolées; huit à douze stigmates surmontés d'anthères linéaires, à peine obtusément arrondies à leur base; style filiforme, exsérè et velu inférieurement; stigmate ponctiforme. Le fruit paraît consister en une baie sèche, à trois ou quatre loges, renfermant des semences anguleuses, subovalaires, brillantes, à l'état linéaire. Le genre Leandra, partagé en deux sections, se compose de plusieurs arbustes placés précédemment par Schrank et par Martius dans le genre Mélastome dont ils s'éloignent sensiblement, ainsi qu'on a pu le voir d'après l'exposé des caractères. Ces arbustes appartiennent tous originaires du Brésil; leurs rameaux sont plus ou moins velus; leurs feuilles, à triple nervure, sont ciliées et dentées; leurs fleurs sont disposées en tête et souvent accompagnées de bractées.

LÉANDRE AMPLEXICAULE. Leandra amplexicaulis., DC. Rameaux tétragones; feuilles ovales-oblongues, acuminées, sessiles à leur base qui est cordée, marquées de trois nervures; bractées obtuses et échancrées. De la province de St-Paul.

LÉANDRE INS. Espèce européenne de Lépidoptère diurne du genre Satyre. V. ce mot.

LÉANGIER. Leangium. Bot. (Champignons.) Ce genre, d'abord créé par Link, a ensuite été réuni au Dictynium qui diffère à peine du Diderma, auquel quelques auteurs le réunissent. Son principal caractère était d'avoir un péridium composé d'une enveloppe simple, mais un examen attentif a démontré qu'elle était double dans les Diderma floriforme et stellare, types du genre; c'est pourquoi Link l'avait fait disparaître. Nées, Ehrenberg et d'autres cryptogamistes l'ont rétabli depuis, après s'être assurés, d'abord, que l'enveloppe était simple dans le Diderma physaroides, et que dans les deux autres Diderma que l'on vient de nommer, les graminées étaient portées sur une colonne qui n'était point une deuxième enveloppe, mais bien un organe particulier, qui simulait une double membrane, fait qui explique l'erreur de Link.


LÉAITHIE. Leathia. Bot. Genre d'Algue de la famille des Nostachinées, établi par Gray, pour plusieurs plantes rapportées par quelques auteurs au genre Clavellina, mais qui en diffèrent en ce que leur frondes est moins foliacée, plus gelatinueuse, renflée, à filaments subrameux, plus épaiss vers le sommet, portant d'un point central et divergent en rayons. Ces plantes sont marines.

LEAVENWORTHIE. Leavenworthia. Bot. Genre de la famille des Crucifères, établi par Torrey, dans les Annales du Lycée de New-York (t. iii, p. 87, fig. 5), pour une petite plante annuelle, trouvée par lui aux
États-Unis, et qui lui a offert pour caractères génériques : calice à trois divisions presque droites et égales à leur base; corolle composée de quatre pétales hypogynes, cunéiformes, tronqués ou échancrés; six étamines hypogynes, tétradynaires et sans dents; style distinct ou presque nul; stigmate petit et bidenté. Le fruit est une silique oblongo-linaire, comprimée, un peu renflée et contractée dans les espaces que laissent les graines; valves nérures; cloison à une seule nervure; semences disposées sur un seul rang, largement allongées sur leurs bords, à l'unicole libre; embryon donné d'albumen, avec ses cotylédons bombés, sa radicule très-petite, conique et presque obliquement ascendante contre les bords des cotylédons.

**Leavenworthia a une fleur. Leavenworthia uniflora, Torr.; Cardamine uniflora, Willd.** Toute la plante est de peu d'élévation; ses feuilles sont lyrate-pinnatifides; ses tiges sont lâches et ne forment en quelque sorte que des pédoncules supportant chacun une fleur jaune.

**Lébeck.** brut. Espèce du genre Acacie. _V._ ce mot.

**Lébeckie.** _Lebeckia._ Lébeckie. _Lébeckia._ Genre de la famille des Légumineuses, constitué par Thumberg et placé par les auteurs systématiques dans la Diadéphacee Décandrie, L., quoiqu'il ait des étamines monadophiles. Voici ses caractères essentiels : calice découpé en cinq lobes aigus, presque égaux et à sinus arrondis; six étamines toutes réunies en une gaine feuillée antérieurement; légume cylindrique. Les Lébeckies sont des arbustes ou arbustes indigènes du cap de Bonne-Espérance, ayant le port des Genèses, à feuilles simples ou trifoliées, quelquefois nuées. De Candolle (_Prodr. Syst. Veget._, 2, p. 156) en a décrit onze espèces dont plusieurs étaient placées dans les genres _Spartium_ et _Genista_ par Linné; telles sont les _Lebeckia contaminate_ et _septaria_. Lamarck a réuni aux Cyistes, sous les noms de _Cytisus sericeus_ et de _Cytisus capensis_, les _Lebeckia sericea_ et _Lebeckia cytosolis_. Ce dernier a, d'un autre côté, été placé par Linné dans son genre _Ebeus._

**Léberfels.** _B. Roche hépatique._ D'après Beurard, Trappe intermédiaire pénétré de fer oxydé.

**Lébéris.** _B. Espèce du genre Vipère._ _V._ ce mot.

**Lébereckie.** _B. C'est-à-dire Pyrite hépatique._ Nom donné par Werner à certaines variétés de Fer sulfuré, passant à l'état d'hydrate; et par Léonard, au Fer sulfuré magnétique.

**Lébéropal.** _B. Synonyme de Ménilite, Opale récissite de Ménil-Montant, près de Paris._

**Léberspath.** _B. Variété de Baryte sulfatée pénétrée de matière bitumineuse._ _V._ _Baryte sulfatée._

**Lébétine.** _B. Espèce du genre Vipère._ _V._ ce mot.

**Lébétine.** _B. Lebetina._ Lébétine. _B. Genre de la famille des Synnathières, Corymbifères de Jussieu, et de la Synnévésie superflue, L., établi par Cassini (Dict. des Sc. nat., t. xxv, p. 591), et placé par ce botaniste dans la tribu des Tagétinées. Voici ses principaux caractères : involucre doublé : l'extérieur plus court, composé d'environ douze bractées presque sur un seul rang, dressées, linéaires, subulées, pinnatifides et glanduleuses sur la nervure; l'intérieur cylindré, un peu élargi de bas en haut, formé d'environ vingt folioles égales, presque sur un seul rang, soudues inferérieurement, appliquées, glandulées et appendiculées au sommet; réceptacle conoïde, alluvéolé, garni de fimbriées courtes, épaisses et charnues; calathide dont les fleurons du centre sont nombreux, hermaprodtiques, à corolle un peu irrégulière, ceux de la circonférence au nombre de douze, en languettes et femelles; ovaires cylindrées, striées, velus et surmontés d'une aiguette double : l'externe courte, composée d'environ dix paillettes oblongues, spatulées; l'intérieure composée d'autant de paillettes filiformes, légèrement pleuves dans toute leur partie supérieure. Le genre _Lebetina_ est très-voisin du _Disodia_, mais il en diffère suffisamment par la structure de l'involucre, du réceptacle et de l'aiguette. L'espèce sur laquelle il a été constitué, a reçu le nom de _Lebetina cancellata_. Ce n'est qu'une plante herbacée, très-odorante, comme les _Tagetes_, dont la tige est dressée, rameuse et garnie de feuilles épaisses, sessiles et profondément pinnatifides. Ses fleurs sont jaunes et accompagnées de bractées qui forment un assemblage analogue à l'involucre de l' _Atractylios cancellata_. Cette plante est cultivée, sans indication d'origine, au Jardin des Plantes de Paris. Cassini propose, avec doute, à joindre à cette espèce les _Disodia torphylla_, _cocinea_ et _Cavanillesi_ de Lagasca. Cette dernière plante a été érigée en un genre distinct, nommé par les uns _Willdenoia_, _Adenophyllum_ et _Schlechendalia_ par les autres. _V._ ces mots.

**Lébiade.** _Lébias._ Genre établi par Cuvier (Règ. An., t. 11, p. 799) dans la famille des Cypris, qui est celle des Cystédromoses de Duméril. Ses caractères consistent dans les dents comprimées et dentées; leur corps est aplati, très-déprimé, couvert d'écaillées; la bouche est petite; la membrane branchiostégique a cinq rayons; une seule dorsale. Le genre _Lébias_ forme avec les genres _Pocilia_, _Pinduinus_, _Cyprinodon_ et _Molinea_, un petit groupe qui a reçu le nom de _Cyprisoides_, à cause de l'affinité que ces Poissons ont avec les véritables Cypris, dont ils se distinguent néanmoins par des dents aux deux mâchoires, par la disposition des nageoires dorsale et anale, et par le nombre des rayons branchiostégiques. La majeure partie des espèces du genre _Lébiade_ appartient au nouveau monde. Les deux suivantes, qui sont tout à fait nouvelles, ont été observées par Wagner dans les eaux de la Sardaigne.

**Lébiade à lignes ponctuées.** _Lébias lineato-punctata_, Wagner. Corps un peu cylindrique, faiblement déprimé vers le dos, traversé par douze ou quinze lignes noires; des taches et des points noirs sur la queue; nageoire caudale un peu tronquée. Taille, deux pouces. Ce petit Poisson habite les ruisseaux et les eaux salées des environs de Cagliari. _b. 10, p. 15, v. 7, a. 10, c. 24._

**Lébiade sarde.** _Lébias sarda._ Corps un peu comprimé, argenté, ceint de douze à seize lignes d'un gris bleuté; dos noirâtre; nageoire caudale tronquée. Ce Poisson est un peu plus petit que le précédent; il se trouve aux mêmes localités. _b. 10, p. 16, v. 7, a. 10, c. 24._

Ces deux espèces se distinguent facilement de celles que Valenciennes a décrites, par la caudale qui est
qui Car crochets p. calice pour établir se lab.

Le Lébie, Lébie, 1803. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamerées, famille des Carnassiers, tribu des Carabiques troupiençiens, établi par Latreille et ayant pour caractères: crochets des tarses déchirés en dessous; le dernier article des palpes filiforme ou presque ovale, tronqué à son extrémité, mais jamais sécuriforme; antennes filiformes; articles des tarses presque triangulaires ou cordiformes, le pénultième bифide ou bilobé; corps court et aplati; tête ovale, peu rétrécie postérieurement; corselet court, transversal, plus large que la tête, prolongé postérieurement dans son milieu; les élytres larges, presque carrés. Latreille avait divisé ce genre en trois sous-genres basés sur les proportions du corselet, et la considération du pénultième article des tarses. Bonelli a converti ces divisions en autant de genres nouveaux, auxquels il a ajouté un de plus; les quatre genres qu'il a établis sont: Lébie, Lamprie, Dromie et Démédrie; ces genres furent adoptés par Latreille, dans l'iconographie des Insectes d'Europe et dans ses Familles naturelles du Rêve animal. Dejean (Catal. général des Col., etc., t. 1, p. 255) a réuni les deux premiers genres de Bonelli, ceux de Lébie et de Lampric, parce que les caractères que cet auteur donnait à ces genres pour les distinguer, n'existen pas dans toutes les espèces; ainsi Bonelli donnait pour caractères au genre Lamprie d'avoir le pénultième article des tarses simple, les antennes linéaires et le dernier article des palpes tronqué; les caractères qu'il attribuait à son genre Lébie étaient d'avoir le pénultième article des tarses bifide, les antennes plus minces à leur base, et le dernier article des palpes moins tronqué que dans les Lampries. Dejean, qui possède vingt-trois espèces de ces deux genres, en les examinant toutes attentivement, s'est convaincu qu'il était impossible d'admettre le genre Lampric, arme même dans le Lampries cyanocapheus, qui est le type du genre, le pénultième article des tarses n'est point simple, comme le dit Bonelli, mais distinctement bifide, et il y a des espèces où il est difficile de décider s'il est bifide ou bilobé, mais il n'est simple dans aucune; et quant aux autres caractères ils sont si peu sensibles qu'il ne croit pas qu'ils soient suffisants pour servir de caractères à un genre. Celui-ci, tel qu'il est restreint par Dejean (loc. cit.), se distingue des Dromies et des Démédries, par le corselet qui est presque aussi long que large dans ces derniers genres, tandis qu'il est toujours plus large que long dans le premier; il se distingue des Cymindes par la forme des palpes, et des Brachynées par leur languette, leur corps très aplati, et l'absence de ces organes de crampes qui sont particuliers à ces derniers Carabiques. Les Lébies ont le dernier article des palpes filiforme ou presque ovale, plus ou moins tronqué à l'extrémité, mais jamais sécuriforme; leurs antennes sont filiformes et plus courtes que le corps qui est large et aplati; leur tête est ovale et peu rétrécie postérieurement, le corselet est court, transversal, plus large que la tête, et prolongé postérieurement dans son milieu; ce caractère est tout à fait particulier à ce genre, et il le distingue de tous ceux avec lesquels il a quelques rapports; les élytres sont larges, légèrement convexes, tronquées à l'extrémité et en forme de carré peu allongé. Les mâles ont les trois premiers articles des tarses antérieurs dilatés et garnis en dessous de poils assez courts et serrés. Ces insectes se trouvent en général sous les écorces. On en rencontre quelquefois sous des pierres.

Presque toutes les espèces connues sont d'Europe ou d'Amérique. Celle qui sert de type au genre, est: Lébie petite Croix. Lébie Crux minor, Latr., Cyl., Dej. (loc. cit., p. 201); Carabus Crux minor, Fabr.; Carabus Crux major, Olivi., t. 55, p. 96, n° 125, t. 4, f. 42, a, b; le Chevalier rouge, Geoff. Elle est longue de deux lignes et demie à deux lignes trois quarts; noire, avec la base des antennes et le corselet fauve; les élytres sont d'un fauve pâle, avec une tache scutellaire et une grande bande postérieure transverse et dilatée à la suture, noires; les pieds sont fauves, avec les genoux et les tarses noirs. Elle se trouve en Europe, mais elle est rare à Paris. V. pour les autres espèces, Latreille, Fabricius, Olivier, et l'ouvrage du comte Dejean, déjà cité plus haut.


Lecanactis, Bot. Ce genre a été fondé par Eschweiler dans son Systema Lichenum, pag. 14, et placé dans la cohorte des Graphidiées. Il est ainsi caractérisé: thalle crustacé, attaché, uniforme; apothécium oblong et allongé d'une manière difforme, immérgé, noir; périthécium infère et latéral, avec une marge concrète formée par le thalle, à nucléum nu, à disque plan, un peu convexe; thèques fusiformes, cylindriques, en anneau. Le type de ce genre est l'Opegrapha astroidea de l'English Bot., vol. 26, tab. 1847. L'Arthonia lyn- cea, que l'on trouve si fréquemment dans les environs de Paris, rentre dans le genre Lecanactis, qui semble bien voisin des Arthoniés. Eschweiler en pos-
sède six espèces nouvelles toutes américaines; il ne donne les caractères spécifiques d'aucune d'elles, et il nomme l'espèce figurée Lecanactis lobata.

LÉCANANTHE. Lecananthus, n. gen. établi par W. Jack (Bot. Misc. 2) et adopté par W. Carey et Wall- luch dans le Flora Indica, 2, p. 519. Ce genre, qui fait partie de la famille des Rubiacees et de la Pentandrie Monogyne, offre les caractères suivants: calice adhéré avec l'ovaire, élargi, campanulé, coloré, et à cinq divisions inégales; corolle monopétale, à tube court, à limbe à cinq divisions; ovaire à deux loges contenant un petit nombre d'ovules attachés à un trophosome convexe, qui tient à la cloison; style bifide surmonté de deux stigmates linéaires. Ce genre se compose d'une seule espèce.

LÉCANANTHE ROUGEAUX. Lecananthus erubescens, Jack, loc. cit. C'est un petit arbuste dressé, ayant à peu près le port d'un Cephalis. La tige est à quatre angles dont deux plus saillants; les feuilles opposées, ovales, lancéolées, rétrécies et aiguës aux deux extrémités, entières; les stigmates sont larges et ligués. Les fleurs sont réunies en une sorte de capitule, entouré d'un involucre. Cette plante a été trouvée par Walllich aux environs de Seringapore.

LÉCANAria. L. (Lichens.) C'est le nom donné par Acharius à la première section du genre Parmelia tel que c'est l'avois d'abord établi dans sa Méthode; elle renfermait les Parmélies à thalle crustacé, uniforme; celles, dont la marge de l'apothécium est discolore. Ce sous-genre constitue en entier le genre Lécanore de Fée, mais ne fait qu'une partie du Lecanora d'Acharius, qui renferme les espèces à thalle figuré en folioles sou- dés ou en squammes. V. SQUAMMÉRiES et LÉCANORE.

LÉCANiDion. Lecanidion. D. gen. de la famille des Champignons Pyrénymycetes, institué par End- licher qui lui assigne pour caractères: périthécium patelliforme, margined, ouvert, couvert d'une enveloppe mince et confuente avec le noyau; disque ordinaire- ment pavélevé, par la rupture des thèces anéles. Les Lécanidions sont de petits Champignons éphytoïdes, d'une consistance gélatineuse ou coriace.

d'arbres, les vieux bois et même les feuilles vivantes de certains arbres exotiques. On peut porter à environ cent cinquante le nombre des espèces connues de ce genre; Fée en a décrit treize nouvelles, qui sont figurées dans son Essai sur les Cryptogames des écorces exotiques officinales. Environ une cinquantaine de Lécanores se trouvent en France. Parmi les espèces inédites on distingue les suivantes : 

**Lécanore écarlate.** Lecanora cocceinea, Fée, Essai sur les Cryptogames des écorces exotiques officinales, tab. 27, fig. 7, p. 120. Thalle granuleux, fendillé dans la partie fructifieuse seulement, sans limites, d'un blanc grisâtre; apothéces sous-immergés, pressés; à disque concave, de couleur écarlate, à marge très-épaisse. Cette belle plante a le port d'une Urecéaire, mais son organisation ne permet pas de la séparer des Lécanores. Elle croît en Amérique, sur l'écorce de divers Ficus.

**Lécanore épiphylle.** Lecanora epiphylla, Fée, l.c., tab. 1, fig. 28, p. 95. Thalle interrompu, sous-squamuleux, blanc, assez épaiss; apothéces à marges très-épaisse, ferrugineuses, à disque creusé, pâle. On trouve cette plante sur les feuilles des arbres de Ceylan.


**Lécanores.** Eot. Crypt. (Lichens.) Cette tribu renferme les Lichens dont l'apothécium est patellulé, sessile, muni d'un rebord et d'une lame prolongée couleur, et dont le thalle est crustacé, amorphe et adhérent. Ce support est ordinairement limité, assez souvent orbiculaire, d'une épaisseur variable. Les Lécanores vivent sur les écorces, les vieux bois et les pierres, s'étendent sur la terre humide, incrustent les Moustes et les débris de végétaux. Les feuilles vivantes de plusieurs arbres exotiques en noircissent un petit nombre d'espèces très-remarquables. Cinq genres composent ce groupe; ce sont les genres Myriotrema, Urecoria, Echinoplaca, Lecidea et Lecanora. V. ces mots. Les Lécanores se lient aux Variolaires et aux Squamariées par le genre Lécanore.

**Léchée ou Léquée.** Lechea. Eot. Ce genre, établi par Linné, qui le plaçait dans la Triandrie Trigynie, avait été rapporté à la famille des Caryophyllacées par Jussieu. Dunal (*in De Cand. Prod. Syst. Veg.*, 1, p. 285) l'a réuni aux Gistinées, et en a ainsi tracé les caractères : calice à trois sépales, accompagné de deux bractées ou sépales extérieurs; trois pétales lancéolés; étamines variant en nombre depuis trois jusqu'à douze, mais offrant ordinairement le nombre ternaire; ovaire à peu près trigone; trois stigmates à peine distincts; capsule à trois valves qui portent sur leur milieu les cloisons ou de fortes nervures, auxquelles sont attachées des graines en petit nombre, et munies d'un alburnum charnu, d'un embryon dorsal droit, à radicule infère et à cotylédons ovés oblongs. Ce genre renferme six espèces, toutes indigènes de l'Amérique septentrionale, parmi lesquelles nous citerons le Lechea minor, Pursh, Lamk., Illustr., t. 52, et le Lechea racemulosa, Michx. Lamarck (Illustr., t. 281, f. 3) a donné de celui-ci une bonne figure, sous le nom de Gauro. Ce sont des plantes herbacées, à fleurs nombreuses et petites et à rameaux inférieurs différents des florifères. Le Lechea Chinensis de Loureiro paraît être, selon De Candolle, une espèce de Commelinée.

**Léchiguana.** Ins. Nom donné par les Bretons et par Félix d'Azzara à une Guêpe qui se trouve au Brésil et au Paraguay, et dont le miel a quelquefois des propriétés délétères. Auguste de St-Hilaire, qui a failli être empoisonné par ce miel, donne les détails de son empoisonnement dans les Annales des Sciences naturelles (t. iv, p. 54). Cette Guêpe est le Polistes Lechiguana de Latreille.


**Lécheides.** Eot. V. Himalanthe.

**Léchinette.** Mam. L'un des noms vulgaires de l'Usua, espèce du genre Bradype.

**Léchirops.** Ins. Coleoptères tétramères; ce genre, de la famille des Curculionoides, a été institué par Schoenherr pour un insecte très-voisin du Rynchaenus sciarus de Fabricius; mais les caractères de ce genre nouveau n'ayant pas été reconnus suffisamment distincts, par la majorité des entomologistes, n'a pas été adopté.

**Léchiouza.** Ots. Synonyme vulgaire de Chevéche. V. Chouette.

**Lécidée.** Lecidea. Eot. Ce genre de Lichens, de la famille des Lécanorées, a été fondé par Acharius dans son *Methodus Lichenum*, et conservé sans modification importante dans les autres ouvrages de cet auteur; il figure dans l'ordre premier des Lichens Idiothalames homogènes, et est ainsi caractérisé: réceptacle univalvulé, variable, crustacé, étendu, attaché, uniforme, non figuré, foliacé, stumpy. Ce genre est particulier, sélénitté incompatible, couvert en entier par une membrane cartilagineuse, contenant un parenchyme solide et similaire dans toutes ses parties; disque margé. Fée a
Gyrophora. fruit leur ne dans p. calice mais à Lecidea, il leur vieillesse térieur, correspond difformes, par bois, grâce, par gne, de l'orga nisation des Lecidea ne permet pas de les isoler des Lec à l'intérieur, ils sont esses, devenant rubicondes lorsqu'on les hu mecte. Les Lécidées naissent sur les écorces, les vieux bois, les pierres, la terre humide, etc.; leur thalle est fort variable; elles aiment l'humidité, et leur consis tance est plus molle que celle des Lécanorées. Schwe bieler place ce genre parmi les Véronacées; mais ce rapprochement ne semble point heureux; l'organisation des Lecidea ne correspond pas de ces isoler des Lécanorées, avec lesquelles elles ont, par leur scultte et par leur structure, un rapport très-intime.

Lécidée africaine. Lecidea australis, Fée, Essai sur les Crypt. des Écorce. exot. officin., tab. 28, fig. 1, p. 106. Thalle membraneux, cendré, limité de brun, couvert de térébres ovoides, lisses, couleur gris cendré à l'ex térieur, jaune doré à l'intérieur, s'ouvrant dans la vieillasse de la plante; apothécies noirs, épars, ronds, souvent diffuses; à disque concave, un peu plan, on, ayant une marge épaissie. Cette belle espe fixe se sur les écros des Quinquinas de l'Amerique du sud.

Lécidée de Du Petit-Thouars. Lecidea Thouarsii, Fée. Thalle sous-orniculaire, mollasse, à lacinioes arc rondes et incisées, cruscé vers le centre, stoppues vers ses extrémités, rousse; apothécies globuleux, diffuses, couleur de brique pâle, immargines. La Lé ciée d'Aubert Du Petit-Thouars a été trouvée par ce botaniste, dans les lieux montueux de l'Ile de Mascarei gne, incrustant les Mousses et les Fougeres des genres Trichomanes et Hyphomenyphilum.


LECISCUM. Bot. Ce nom a été donné par Gartn er fils (Carpologia, p. 221) à un genre qui ne peut être admis définitivement, dans l'ignorance absolue où l'on est des parties de la fleur. Le fruit, qui est un drupe, a été figuré (loc. cit., t. 290, f. 5) sous le nom de Lecisc um drymaceum. Gartn er l'avait reçu du professeur Desfontaines, et l'avait nommé Chrysophyllum, dans sa collection.

LECKIE. Lecokia. Bot. Genre de la famille des Ombellifères, érigé par De Candolle pour une plante que Lamarck avait placée dans le genre Armarintre et Sibthor dans le genre Cerefeul. Cette plante a paru

devoir former un genre distinct sous les caractères sui vants: tordu du calice divisés en cinq dents très-peti tes; pétales ovales, entiers, roulets ou courbés au som met; deux disques épignes, distincts, persistants, exsertes et coniques; styles subulés et diversifiés; fruit ovale, didyme, à commissures étroites; méricar pès demi-cylindriques, sillonés par cinq côtes élevées, et obtuses quelquefois muriquées; semence ornée de raies nombreuses; albumen roux, placenta orbiculare.

LECIOIE DE CROU. Lecokia cretica, De Cand.; Ca chrys cretica, Lam.; Scandia latifolia, Sib.; Flor. Greece, t. 284. C'est une plante vivace, du port de l'An gélique; ses racines sont tubero-fasciculées; sa tige est haute de deux pieds et demi, cannelée, garnie de feuilles deux fois allées, à folioles lancéolées et dentées en sein.

LECONTÉE. Lecontea. Bot. Genre de la famille des Rubiaceées, créé par A. Richard, dans les Mémoires de la Société d'Histoire naturelle de Paris (5, p. 195, pl. 20, fig. 1 et 2), pour quelques arbres issus des grappins, rap portés de Madagascar. Caractères: limbe du calice par taché en cinq lobes subulés et persistants; tube de la corolle longjuscul et cylindrique, son limbe a cinq divisions; cinq étamines presque sessiles insérées sur l'orifice du tube de la corolle; anthères oblongues, exsertes; style simple; stigmates au nombre de deux, linéaires et recourbés; ovaire à deux loges et à deux semences. Le fruit est comprimé, courtonné, subtri angulé, depuis un écorce membranaceo-coriaice, envelop pant des nucles complètement, ailées sur les bords, mono permes, attachées par un filement qui pend du sommet; la semence est dressée dans chaque loge; l'embryon est implanté perpendiculairement dans un albumen charnu; la radicule est courte, et les cotyle dons plus grands et obus.

LECONTÉE DE BOYER. Lecontea Bodertyana, Rich. Feu illes opposées, pétiolo, cortiformes, brusquement pou tues et tomentueuses; stipules entières; fleurs presque sessiles, réunies en faisceaux très-courts et roulés, axi laires, chacune d'elles portée sur un pédicelle qui se rat tache à un péduncule commun; fruit suborbiculaire.

LECONTÉE ARGENTÉE. Lecontea argentea, Rich. Feuil les ovales, brusquement acuminées, obulées à leur base et courvertes en dessous, d'un duvet blancâtre argenté; fleurs en épis dressés, allongés et fasciculés; fruit oblong-ovale.

LECOSTOMON. Lecostomon. Bot. Genre de la famille des Rosacées, institué par les auteurs de la Flore Mexicaine, qui lui assigne pour caractères: calice à cinq divisions ovales-lancéolées, aiguës, étalées, colorées et découpées; la partie inférieure, persistante, est circulaire, glanduleuse et staminifère; point de pétalée; étamines au nombre de vingt environ, insérées sur le disque du calice; les filaments sont très-courtes, et les anthères très-longues, dressées et insérées par leur base; ovaire libre, ovale, pubescent, à cinq sillons, surmonté d'un style filiforme, aigu.

LECOSTOMON A TROIS FLEURS. Lecostomon terniflo rum, DC. Arbrisseau à feuilles ovales, entières et pen minérées; deux stipules subulées; péduncules trifides, portant trois fleurs d'un brun pourpré. Au Mexique.
L. E. C

LECISTICUM. bot. Synonyme d'Agness-castus. V. vitex.

LECUS. bot. Synonyme de Plateau.

LÉCYTHIDÉES. Lecythis. Leus. Petite famille de plantes, voisine à la fois des Myrtées et des Malvacées, et qui se compose des genres Lecythis, Couroupita, Couratari, Pirigara et Bertholletia. Elle offre les caractères suivants : le callie turbiné adhèrent par sa base avec l'ovaire; son limbe offre de quatre à six divisions persistantes; la corolle est formée de quatre à six pétales un peu inégaux, élargis par leur base où ils se soudent latéralement, de manière à représenter une corolle monopétale, rotacée. Les étamines sont exces-

sivement nombreuses, monadelphes, formant un ur-

côle monophyle, très-grand, d'abord circulaire, perçu

dans son centre d'un trou pour le passage du style, et déjété d'un côté en une languette large et concave, dont toute la face supérieure est garnie d'anthères presque sessiles, et dont le sommet est découpé et frangé. L'o-

vaire est semi-inferie, à deux, quatre ou six loges con-

tenant chacune une seule graine, très-rarement plu-

sieurs. Le style est cour, épaïs, terminé par un stig-

mate lobé. Le fruit est une capsule ligneuse ou une pyxide, ovoïde, déprimée, offrant, vers la réunion de ses deux tiers inférieurs avec son tiers supérieur, une ligne circulaire sur laquelle on remarque les six lobes du calice s'ouvrant en cet endroit par un opercule formé de toute la partie supérieure, et dont la face in-

férieure est conique et présente quatre enfeenements qui correspondent aux loges dont ils sont la paroi su-

périeure. Les graines sont ovoïdes, allongées. Elles se com-

posent d'un épipsème membrueux, qui recouvre un

embryon dont l'organisation suggirière a été dé-

dirile de la manière suivante par le professeur Richard,

Dans son Analyse du fruit, p. 84 : l'aman de Leey-

this est un corps charnu, amygdalien, tellement solide et homogène, qu'il est extrêmement difficile d'en dis-

tinguer les deux extrémités, c'est-à-dire de reconnaître la radicule et le corps cotylédonaire. Par la germa-

nation, un des bouts forme d'abord une petite protubé-

rance qui, après avoir rompu l'épipsème, se prolonge ensuite en racine; l'autre donne naissance à une gem-

mule écailleuse, qui, en se développant, forme le tige. La ressemblance de cette amande avec celle du Pekka

dort Richard à la regarder aussi comme un gros corps radiculaire ou comme un embryon qui semble consis-

ter dans la seule radicule. Ce corps, après la germina-

tion, paraît comme un remplacement bulboforme ou tuber-

neux du bas de la jeune tige. L'aman de la graine du

Bertholletia, nommée Tonka par les Cayennois, res-

semble à celle du Leeythis. Les espèces de ce genre

que l'on nomme vulgairement Quatela, au nombre d'envi-

ron huit à dix, sont toutes originaires de l'Amérique

meridionale, à l'exception d'une seule, Lecythis lan-

cifolia, houillet, qui croit à Madagascar. Leurs fruits,

qui sont très-solides, durs et épaïs, forment des vases ou goblets que l'on désigne sous le nom vulgaire de

Marnite de Singe. Willdenow a réuni à ce genre le

Couroupita d'Aublet, sous le nom de Lecythis bras-

tata, mais ce genre doit rester distinct. V. Courou-

pita.

LÉCYTHOISIS. bot. Le genre institué sous ce nom, par Schrank, dans la famille des Myrtées, est identi-

que avec le genre Couratari, d'Aublet. V. ce mot.

LÉDA. Leda. 2000. bot. Genre d'Arthrodées de la di-

vision des Conjugées, établi par Bory, pour des êtres

ambigus, dont les espèces connues avaient été confo-

nues parmi les Conjugées, et plus tard dans le genre

Zygnéma des algoligues modernes. Les espèces en se-

ront facilement reconues par les deux propagules vo-

oïdes, contenues dans chaque locule proligère. Le vé-

ritable Confera ericetorum, souvent confondu avec le

nebulosa, qu'on a regardé à tort comme sa variété

totalement aquatique, rentre dans ce genre où un véri-

table accouplement a lieu comme dans les autres Con-

jugées, par l'union de deux filaments.— Le Zygnum

bipunctatum, Lyngby, est le type du genre.
LÉDE. NOT. Pour Lédon, "V" ce mot. On appelle quelquefois vulgairement Lédo le Ciste ladanifère.

LÉDEBOURIE. Ledebouria. NOT. Genre de la famille des Melanthiacées, établi par Roth qui lui a assigne les caractères suivants : péristème corollin, à six divisions ou folioles sessiles, desséchées à leur base et unies en échelle, étalées au sommet et décidues ; six étamines insérées à la base des divisions du péristème; anthères extrorses; ovaire subsipité, triloculaire; style central et simple; stigma à trois lobes peu sensibles; capsule tripartible et à trois loges dont deux manquent le plus souvent, par avortement; graine solitaire dans chaque loge, et subglobuleuse. Ce genre, dédié à l'auteur du Voyage aux monts Allemands et de la Floro de ces régions, Flora Altaica, C.-F. Ledebour, ne se compose encore que d'une seule espèce ; celle à été découverte dans les terrains marnacéaux des environs de Madras, aux premiers jours de 1830, par le docteur Boyle.

LÉDEBOURIE HYACINTHE. Ledeboaria hyacinthina, Roth, Botan. magaz., 5290. Son bulbe est ovale, de la grosseur d'une petite noix, recouvert d'une enveloppe membraneuse et brune, garni inférieurement de racines fibreuses et blanches; de sa partie supérieure s'élèvent cinq ou six feuilles lancéolées, ondulées, entières, glabres, d'un vert foncé, marquées à leur partie supérieure de taches ou gros points d'un vert très-obscur et striées de la même nuance à leur base qui est rétrécie et d'un vert beaucoup plus pâle : le dessous est d'un vert glauque ; du milieu de ces feuilles, sort une lompe d'un tiers plus longue qu'elle, terminée par une belle grappe de fleurs portées sur des pédoncules d'un rouge pourpré. Le périanthe est composé de six pétales écalés, blancs, marqués d'une bande longitudinale et intermédiaire avec leur base rougeâtre; ces pétales sont oblongs et pointus. Les six étamines, réunies en faisceau autour du pistil, ont leurs filaments filiformes et rouges, leurs anthères presque globuleuses, biloculaires et jaunes. L'ovaire est arrondi, surmonté d'un style filiforme, droit et rouge, que termine un stigma obtus et blanchâtre.

Cette jolie plante bulbeuse n'a encore fleuri que dans la serre chaude; mais tout porte à croire que, s'accélérant insensiblement, elle finira par se passer d'une température aussi élevée. Sa tendance à la propagation est très-remarquable : les extrémités de ses feuilles, en s'inclinant vers le sol humide, y prennent racine et produisent presque aussitôt les rudiments d'une multitude de bulbules nouveaux.

LÉDOCARPE. Ledocarpon. NOT. Ce genre, de la Dendrarioxy. oxypetalum, a été établi par le professeur Lesfontaines (Mém. du Mus. d'Hist. nat., t. iv., p. 259, tab. 15) qui l'a placé dans la famille des Géraniacées, et lui a imposé les caractères suivants : calice persistant, profondément découpé en cinq segments ovaux, lancéolés et aigus, entouré d'un involucrè composé de feuilles subulées bi ou triréfrigérées; corolle hyposynge, étalée, à cinq pétales arrondis au sommet, alternes avec les divisions calicinales; dix étamines plus courtes que la corolle, cinq alternativement un peu plus longues que les autres, à filets persistants et à anthères oblongues obtuses, biloculaires, déhiscences longitudinalement; ovaire supère, soyeux, surmonté de cinq styles épais; capsule ovale, oblongue, soyeuse, à cinq loges, à cinq valves bifides, portant les cloisons sur leur milieu; graines nombreuses, attachées à l'axe central des loges. L'auteur de ce genre a reconnu de grands rapports avec son organisation et celle des Oxalis; c'est ce qui l'a déterminé à le placer parmi les Géraniacées. Il a toutefois exprimé l'analogie du port de la plante avec celui de certains Hélianthèmes qui s'en distinguent cependant par leurs feuilles toujours entières.

LÉDOCARPE DU CHILI. Ledocarpon Chileense, Desf. (loc. cit.) Elle est jusqu'ici seule espèce du genre. C'est un arbrisseau à tige droite, divisée en rameaux grêles, portant des feuilles opposées ou plutôt verticillées, sans stipules, soyeuses, parigées jusqu'à la base en trois parties étroites, aiguës et repliées sur les bords. Les fleurs sont terminales au sommet des rameaux.

Lédon. Ledum. NOT. Genre de la famille des Rhodoracées et de la Dendrario Monogyyne, L., offrant pour caractères : un calice très-petit, étalé, à cinq dents; une corolle formée de cinq pétales sessiles; dix étamines, rarement cinq, ayant des anthères allongées, dressées, à deux loges, s'ouvranl par un porce. L'ovaire est ovoïde, appliqué sur un disque hypogynique, à cinq lobes, à peine distinct de la base de l'ovaire. Celui-ci offre cinq loges contenant chacun une très-grand nombre d'ovules attachées à un trophoaspe axillaire et saillant. Le style est long, cylindrique, terminé par un stigmate très-petit, à cinq mamelons obtus. Le fruit est une capsule ovoïde, à cinq loges polypérmeres, s'ouvrant de la base vers le sommet, en cinq valves dont les bords rentrants forment les cloisons. Les graines sont très-grèles et comme filiformes. Ce genre se compose de deux espèces originaires des contrées boréales de l'Europe et de l'Amérique, et qui, l'une et l'autre, sont cultivées dans les jardins pour leur élégance.

Lédon des marais. Ledum palustre, L. II croît en Allemagne, en Pologne et dans le nord de la France. C'est un petit arbruste rameux, d'environ un pied de hauteur, portant des feuilles éparses, très-rapprochées, linéaires, lancéolées, courtement pétiolées, à bords rabattu en dessous, glabres et un peu bombées à leur base supérieure, toutes courvées inférieurement d'un duvet tomentueux et rousse. Les fleurs sont blanches, longuement pédunculées, réunies en grand nombre au sommet des ramifications de la tige. La capsule est ovoïde, allongée, surmontée par la base du style, et à cinq loges polypérmeres.

Lédon à larges feuilles. Ledum latifolium, L. Cette espèce, qui est originaire de l'Amérique septentrionale, est vulgairement connue sous le nom de Thé de Labrador. Elle est plus grande que la précédente, dont elle offre le port. Ses feuilles, rapprochées les unes des autres, vers la sommité des branches, sont ovales, lancéolées, à bords rabattus, glabres en dessus, tomenteuses et rousées à leur face inférieure. Les fleurs sont plus grandes, disposées comme dans l'espèce précédente, vers le sommet des rameaux. L'infusion des feuilles a une saveur astringente et aromatique; on la
substitue au Thé dans quelques parties de l'Amérique septentrionale.

Le _Lecanthes thyrsiflorus_ forme un genre distinct sous le nom de _Leopthyllum_. *V._ LÉOPHYLLÉ.

LÉDRE. _Lœdra_. INS. Genre de l'ordre des Hémipètes, section des Homoptères, famille des Cicadaires, tribus des Cicadelles, établi par Fabricius, et adopté par Latreille (Règne Anim.) qui lui donne pour caractères : les deux premiers articles des antennes presque de longueur égale ; corselet dilaté uniquement sur les côtés. Ce genre se distingue de l'Elation de Latreille, par l'insertion des antennes qui sont inférieures dans le dernier et frontales dans le premier. Il s'éloigne des Membrares de Fabricius par la forme du corselet ; la tête est aplatie, formant une sorte de chaperon à trois pointes mousses, dont une dans le milieu, et les deux autres sur les côtés ; elle porte deux antennes insérées entre les yeux ; l'écusson est distinct ; le corselet est dilaté sur les côtés ; le bord postérieur est anguleux, concave à la base de l'écusson ; l'abdomen est allongé.

LÉDRE A OREILLES. _Lœdra aurita_. Fabr_. Latr. _Cicada aurita_. Linna.; la Gigale grand Biaible, Geoff. (Ins. 1, 1 p. 423, pl. 9, fig. 1). Panz., Schweef. Ce insecte est long de près de cinq lignes ; il est d'un brun verdâtre, pointillé de noir, lavé d'un peu de rouge. Le dessus du corps et les pattes sont d'un jaune verdâtre ; les élytres sont transparents, avec les nervures brunes. On trouve cet insecte sur le Chêne, aux environs de Paris et en Allemagne ; il est assez rare.

LÉDUM. _bot. V._ Lénos.

LÉACÉES. _Leaceae_. _bot._ C'est le nom que De Candolle (Prodr. Syst. Veg. unir., 1, p. 653) a donné à la seconde tribu qu'il a établie dans la famille des Amélidées ou Vinifères, et qu'il a caractérisée ainsi : corolle monopétale ; étamines alternes ? avec les pétales, et souvent monadelphes ; fruits et graines dont la structure est peu connue ; les péduncules des fleurs ne se convertissent point en viles. Cette tribu ne renferme que les deux genres suivants : _Leea_, _L._, et _Launaniaster_. Beauv. *V._ Ces mots.

LÉÉE. _Leea_. _bot._ Ce genre, établi par Linnaé, a été placé dans la famille des Amélidées ou Vinifères par De Candolle (Prodr. Syst. Veg., 1, p. 655) qui l'a ainsi caractérisé : calice à quatre dents ; corolle à cinq petites divisions reconnues en dehors ; étamines formant un tré DECHELO, au duquel les filets sont soudés et placés entre les divisions de la corolle ; antères ovées et glabres ; style simple ; baie à quatre ou six loges, dont quelques-unes avortent ; graines solitaires (selon Gartner) dans les loges, dressées, munies d'un album cartilagineux, quicloquéblé, et d'un embryon cylindrique, acuminé, arqué, légèrement excentrique. De Candolle réunit à ce genre l' _Aquilegia_ de Linnaé, que Jussieu plaçait dans les Méliacées ; l'ur- cœle staminifère dont il est pourvu, justifie en effet ce dernier rapprochement, ou du moins établit une grande affinité entre les Méliacées et les Vinifères. On connaît sept espèces de _Leea_, toutes indigènes des Indes Orientales.

LÉÉITE. _min._ (Clarke, Annales de Philos. 1818.) Substance minérale encore peu connue, trouvée à Gyr-
1° Papilionacées. — Le calice est monosépale, tubuleux ou turbiné, ordinairement à cinq dents ou à cinq divisions plus ou moins profondes, quelquefois inégales et comme disposées en deux lèvres ; quelquefois le calice est accompagné extérieurement d’une ou de plusieurs bractées ; il est généralement persistant. La corolle est composée de cinq pétales onguiculés, inégaux, et a reçu le nom de corolle papilionacée. L’un de ces pétales est supérieur, en général plus grand que les autres qu’il embrasse et recouvre avant l’épanouissement de la fleur ; il porte le nom de d’étendard ; deux sont latéraux, égaux et semblables, tantôt appliqués contre les deux inférieurs, tantôt ouverts, ce sont les ailes ; deux enfin sont inférieurs, rapprochés l’un contre l’autre, de même forme, souvent soudés par leur bord inférieur, où les appelle la carène. Quelquefois, la soudure des pétales est plus grande, et ils sont tous les cinq réunis en tube par leur partie inférieure, de manière à représenter une corolle monopétales ; c’est ce qu’on observe entre autres dans plusieurs espèces de Trèfles et en particulier dans le Trèfle des prés. Les étamines, au nombre de dix, sont généralement diadelphes, c’est-à-dire soudées par leurs filets en deux faisceaux ; l’un inférieur, composé de neuf filets, formant un tube fendu supérieurement, l’autre, supérieur, composé d’une seule étamine ; rarement les étamines sont monadelphes ; plus rarement encore elles sont entièrement libres et distinctes les unes des autres. Les antheres sont cordiformes ou globuleuses, à deux loges s’ouvrant chacune par un sillon longitudinal. L’insertion des étamines et des pétales est, en général, pérygynique dans un grand nombre de genres de la famille des Légumineuses, c’est-à-dire qu’elle se fait à la paroi interne du calice qui forme un tube quelquefois allongé, et au sommet duquel se fait l’insertion ; mais un nombre non moins considérable de genres présentent une insertion évidemment hypogynique. Dans le genre Dolcea, les ailes et les deux pétales inférieurs sont attachés à la partie supérieure du tube staminal. L’ovaire, dont la forme varie beaucoup, est à une seule loge, et contient depuis une jusqu’à un nombre très-considerable d’ovules attachés à un trophosphère qui occupe la suture supérieure du fruit. Le style est plus ou moins allongé, oblique et formant quelquefois un angle plus ou moins aigu avec le sommet de l’ovaire. Le stigmate est simple, glanduleux, quelquefois accompagné d’un bouquet de poils plus ou moins volumineux. Le fruit est une gousse dont nous indiquerons plus loin l’organisation et les variétés.

2° Cæsalpinées. — Le calice est à trois, quatre ou cinq divisions profondes, étalées, caduques : la corolle se compose de cinq pétales inégaux ou quelquefois presque égaux, et ne formant jamais une corolle papilionacée. Quelquesfois les pétales manquent entièrement. Les étamines, au nombre de dix, sont, en général, libres et distinctes ; assez souvent plusieurs de ces étamines avortent ou sont stériles et à l’état rudimentaire. Le fruit est généralement une gousse.  

5° Mimosées. — Le calice est monosépale, tubuleux ou campanulé, régulier, à quatre ou cinq dents ou à quatre ou cinq divisions quelquefois très-profondes, colorées et pétaloïdes. Il est accompagné extérieurement d’un calice cupuliforme à quatre ou cinq dents, ou simplement d’une ou de plusieurs bractées régulières ou irrégulières. La corolle manque. Les étamines sont extrêmement nombreuses, rarement au nombre de cinq ou de dix, monadelphes par la base de leurs filets ou libres et distinctes. Les antheres sont ordinairement globuleuses, didymes, à deux loges. L’ovaire est souvent stipité à sa base. Le fruit est une gousse. Le caractère qui vient d’être traité des Mimosées diffère de celui qu’on en donne généralement. Tous les autres botanistes dérivent les plantes de ce groupe comme pourvus d’un calice monosépale et d’une corolle monopétale régulière. Mais Richard croit que cette manière d’envisager l’organisation des Mimosées est peu naturelle et contraire à ce qu’on observe dans les deux autres groupes de cette famille. En effet, le prétendu calice, qu’il considère comme un calice, manque quelquefois ou du moins ne consiste qu’en une seule écaille ou bractée, ainsi qu’on le voit dans le Mimosa pudica ; or, dans les autres groupes, il a fait remarquer qu’on trouve quelquefois en dehors du véritable calice une bractée calicinale. Quant à la prétendue corolle monopétale régulière, elle lui paraît devoir être assimilée au calice. En effet, on n’a pas d’autre exemple de corolle monopétale régulière dans aucun des genres nombreux qui forment les deux autres sections. Quant à la corolle pseudo-monopétale de quelques espèces de Trèfle, elle ne peut être citée comme une preuve d’analogie, car la réunion des pétales, par leur base, en un tube, n’a lieu que par l’intérieur du tube staminal, ce qui n’a pas lieu pour les Mimosées. Dans la manière de voir de Richard, les Mimoses seraient donc apétales. Or, c’est ce qui a lieu pour plusieurs genres appartenant aux Papilionacées ou aux Cæsalpinées. 

Les fruits des Légumineuses, qu’on nomme le plus souvent gousses, offrent les différences les plus grandes, et c’est principalement d’après ces différences que sont établis la plupart des genres de la famille. Ainsi généralement les gousses sont allongées, comprimées, uniloculaires, polypériques et bivalves. Mais quelquefois elles sont globuleuses et monopériques ; d’autres fois elles sont cylindriques et presque filiformes. Dans certains genres, elles offrent un grand nombre d’articulations qui se séparent les unes des autres, à l’époque de la maturité. Dans d’autres, elles sont partagées en deux ou en un très-grand nombre de loges par de fausses cloisons. Quelquesfois l’intérieur des gousses est rempli d’une substance pulpeuse et charnue. D’autres fois elles restent indéhiscentes. Les graines des Légumineuses sont ou globuleuses, ou lenticulaires, réuniformes ou anguleuses. Leur tégument propre recouvre une amande qui tantôt se compose uniquement de l’embrayon, et tantôt se compose d’un endosperme charnu, quelquefois simplement membraneux, qui recouvre en totalité l’embrayon. Celui-ci a sa radicule tantôt droite et tantôt recourbée sur la fente qui sépare les deux cotylédons. Les Légumineuses ne varient pas moins dans leur port et la disposition de leurs organes de la végétation, que dans ceux de la fructification. Ainsi depuis
le Pois et la Lentille, qui sont des herbes annuelles, jusqu’aux *Robinia*, aux *Gymnocladus*, etc., qui sont de grands arbres, on trouve dans cette famille tous les degrés intermédiaires de grandeur et de durée. Les feuilles sont alternes, très-rarement opposées, articulées, simples ou le plus souvent composées et offrant tous les degrés et toutes les modifications possibles. Ces feuilles sont accompagnées de deux stipules, qu’on retrouve également à la base des folioles, dans les feuilles composées. C’est surtout dans cette famille qu’on observe ces mouvements d’irritabilité si remarquables et si connus dans la Sensitif, et ceux qui paraissent être sous l’influence de la lumière, et que Linne a désignés sous le nom de somnambules. Dans des Mi-nosées, surtout celles de la Nouvelle-Hollande, les feuilles masquées et sont réduites à leur pétiole qui est dilaté, foliiforme, et ressemble tout à fait à une feuille simple. *F. acacia*. Les Léguminées peuvent présenter en quelque sorte tous les modes d’inflorescence. Ainsi leurs fleurs sont axillaires ou terminales, solitaires, gémellées, fasciculées, en épis, en grappes ou en panicules.

Les genres de cette famille sont extrêmement nombreux. De Candolle, dans le second volume de son *Pro-dromus*, en compte 285, auxquels se rapportent plus de 5,000 espèces. Les botanistes ont donc dû chercher de tout temps à grouper ces genres pour faciliter la recherche et la classification systématique. Ainsi, Jussieu, qui a décrit quatre-vingt-dix-huit genres de cette famille (Genera Plant.), les a divisés en onze sections dont les caractères sont tirés de la régularité ou de l’irrégularité de la corolle, de la disposition des étamines et de la structure de la gousse.

Bob. Brown, dans ses *General Remarks*, a divisé les Léguminées en trois grands groupes, ainsi qu’il a été exposé plus haut par Richard, savoir : les Minosées, les Lomentacées ou Cæsalpiniacées et les Papilionacées. Cette division a également été adoptée par Kunth dans le sixième volume des *Novae Genera*. Ce botaniste a de plus subdivisé les Papilionacées en plusieurs autres sections naturelles. A peu près à la même époque le docteur Bronn a publié une très-bonne dissertation sur les Léguminées, où il étudie les différentes modifications d’organisation que présentent leurs diverses parties et une classification naturelle des genres. Mais la classification la plus récente et à la fois la plus complète est celle que le professeur De Candolle a présentée dans le second volume de son *Pro-dromus*. Voici cette classification ainsi que l’indication des genres dont se compose chacun des groupes qui y ont été établis.

Dans le nombre des genres caractérisés et décrits par De Candolle, plusieurs sont nouveaux et établis par le savant professeur de Genève. Il divise la famille des Léguminées en quatre sous-ordres, savoir : 1° les Papilionacées; 2° les Swartziacées; 3° les Mimosacées; 4° les Cæsalpiniacées. Chacun de ces sous-ordres, mais particulièrement le premier et le dernier, est ensuite subdivisé en plusieurs tribus dont chacune offre des sous-tribus. C’est en multipliant ainsi le nombre des divisions et des subdivisions que le professeur De Can-

dolle arriva à une classification, au moyen de laquelle on parvint assez facilement aux genres excessivement nombreux, qui forment cette famille.

1° Sous-ordre. — PAPILIONACÉES.

2e Tribu : SOFrançois.


biun*, Andr.; *Callistachys*, Vent.; *Brachysema*, B. Br.; *Gompholobium*, Smith; *Bartonia*, R. Brown; *Jacksonia*, B. Brown; *Lunaria*, Smith; *Sophora-

bium*, Smith; *Alosa*, Smith; *Dillwynia*, Smith; *Eu-

tasia*, R. Brown; *Sellothamnus*, B. Br.; *Gastrobi-


2e Tribu : LOTÉES.

Géniées.


to-co*, DC.; *Borbonia*, L.; *Achrynonia*, Wendl.; *Liga-

ria*, L.; *Pestleya*, De Cand.; *Italia*, Thumb.; *Ezy-


thyllis*, L.

3e Tribu : TRIFOLIÉES.


Cistoriées.

*Psoralea*, L.; *Indigofera*, L.; *Citoria*, L.; *Neu-

carpum*, Desv.; *Martinsia*, Schult.; *Cologania*, Kunth; *Galactia*, Brown; *Odionia*, Bertoloni; *Filomoria*, DC.; *Grana*, Lour.; *Colcaea*, DC.; *Oiptera*, DC.; *Pueraria*, DC.; *Dunasia*, DC.; *Glycine*, DC.; *Cha-

tocalyx*, DC.

Galègées.


bentonia*, DC.; *Corynella*, DC.; *Caragena*, Lamk.; *Haliodendron*, Fisch.; *Diphsys*, Jacq.; *Calophaca*, Fisch.; *Coulnea*, B. Br.; *Sperophrys*, DC.; *Scorini-


*Phaca*, L.; *Oxypotropis*, DC.; *Astragalus*, DC.; *Guldenstediælia*, Fisch.; *Nonneck*, Bisseria, L.

5e Tribu : HÉRBAZÈS.

Coronilléées.

*Scoparius*, L.; *Coronilla*, Neck.; *Astralobium*, Desv.; *Ornithopus*, Desv.; *Hippocræs*, L.; *Sérurier-

gera*, DC.
Embéryasées.

Diploca, Lour.; Pictetia, DC.; Ornocarpum, Beauv.; Anicia, Kuntli; Poiret, Vent.; Myriodcus, Desv.; Zornia, Gmel.; Sylosolhus, Swartz; Adesmia, DC.; Erychymoneum, L.; Smythia, Ait.; Lourea, Neck.; Uraria, Desv.; Nicholasia, DC.; Desmodium, DC.; Diceram, DC.; Taverniera, DC.; Hedyarum, L.; Onobrychis, Tourn.; Elodeia, De Cand.; Lespedeza, Rich.; Ebenus, L.; Flemingia, Roxb.

Allagées.

Allagi, Tour.; Aycicarpus, Neck.; Bremontier, DC.

4° Tribu: Vitéées.

Cicer, L.; Faba, Tour.; Vicia, Tour.; Ervum, L.; Pisum, Tour.; Lathyrum, L.; Orobus, L.

5° Tribu: Phaséolées.


6° Tribu: Dalbergiées.

Derris, Lour.; Endespernum, Plum.; Pongonia, L.; Dalbergia, L.; Plerncarpus, L.; Drepodocarpus, Meyer; Ectostophyllum, Rich.; Amerionium, Browne; Brya, Browne; Degynula, Aubel.

II Sous-ordre. — Swartziées.

Swartzzia, Willd.; Baphia, Ačelius.

III Sous-ordre. — Mimosees.


IV Sous-ordre. — Cassapiniées.

1° Tribu: Geoffréées.

Arachis, L.; Foncellaea, Du Petit-Thouars; Peralte, Kunth; Bronquintia, Kunth; Audria, Lamk.; Geoffroya, Jaeg.; Brownea, Jaeg.; Dipterix, Schreb.

2° Tribu: Cassiées.


5° Tribu: Détarriées.

Defarium, Juss.; Cordyla, Lour.

Genres obscur.

Phylllobium, Fisch.; Amphimonia, DC.; Sarcoarium, Lour.; Farennea, DC.; Crafordia, Raffin.; Ammodendron, Fisch.; Lacara, Spreng.; Harpalyce, Mocino; Diplaprium, V.; Riviera, Kuntli.

Après avoir traité les caractères des Légumineuses et des groupes qui y ont été établis, après avoir énuméré les genres qui composent chacun de ces groupes, il est nécessaire de dire quelques mots des Légumineuses considérées sous les rapports économique et médical. Cette famille, par le grand nombre de médicaments et de substances nutritives qu'elle fournit, mérite un intérêt particulier de la part du médecin et de l'économiste. Dans l'exposition des caractères de la famille, on a dû remarquer les différences souvent fort tranchées qu'elle présente; ces différences, ou les retrouve également dans les propriétés médicinales des Légumineuses et dans leur mode d'action sur l'économie animale. En effet, il y a dans la famille des Légumineuses: 3° des médicaments purgatifs; 2° des substances toniques et astringentes; 3° des résines et des bannières; 4° des agents aromatiques et excitants; 5° des principes sucrés; 6° des matières colorantes; 7° des huiles; 8° des gommes; 9° et enfin des matières nutritives.

La propriété purgative est celle que l'on observe le plus généralement dans les Légumineuses, et en même temps celle qui existe dans le plus grand nombre de leurs organes. Les feuilles et les fruits des Cassia obovata, Cassia acutifolia, et Cassia lanceolata, forment les espèces de Séné du commerce. La pulpe douce et sucrée, contenue dans les gousses du Canéfier (Cassia fistula, L.) et du Caroubier, est un des laxatifs les plus doux; celle des Tamarins est légèrement acide, mais agit de la même manière. Presque toutes les autres espèces de Cassia possèdent cette vertu purgative, et dans les différentes contrées où elles croissent on les substitue au Séné d'Égypte. L'analyse chimique que Lassaigne et Chevalier ont faite du Séné de la Palte a fait connaître que son action purgative est due à un principe particulier, extractiforme, que ces chimistes ont nommé Caturtine. Il serait curieux de rechercher si cette substance existe dans les feuilles du Baugenaudier qui jouissent des mêmes propriétés, et qui souvent sont mélangées aux Sénés.

Les principes astringents ne sont pas rares dans cette famille. La plupart des espèces du genre Acacie, lorsqu'elles grosses sont encore vertes, fournissent un extrait d'une saveur fort astringente, en grande partie composé de tannin; tels sont le Cachou et le suc d'Acacie. C'est à cette classe qu'appartiennent encore le Sang-Dragon, le bois de Campêche employé dans la teinture, et qui, a cause de sa saveur astringente, a été recommandé par les médecins anglais, comme un excellent tonique. On pourrait également citer ici le Pois-Chiche, à cause de l'Acide oxalique qu'il exsude naturellement, s'il n'était pas raisonnel de le ranger parmi
les substances nutritives. L'écorce d'un grand nombre de Léguminées a une saveur amère et astringente, et jouit de propriétés toniques. Les diverses espèces du genre *Geoffroea* sont dans ce cas. On les a employées soit dans le traitement des fièvres intermittentes, soit comme anthelminthiques. Si maintenant on passe aux principes résineux et balsamiques, on les trouve abondants dans plusieurs végétaux de cette famille. Les baumes du Pérou et de Tolu découlent de deux espèces du genre *Myroxylon*; la Résine Animé est produite par *Hymenaea courbaril*.

Plusieurs Léguminées sont remarquables par leur odeur forte et leur saveur aromatique, et doivent être placées parmi les agents excitants. Les différentes espèces de *Méliot*, le *Féougrec*, sont très-odorantes et employées surtout comme sudorifiques et détergents. La Fève Touka, qui répand une odeur si agréable, est la graine d'une Légumineuse américaine, nommée par Aublet *Commerouna odorata*. La racine de quelques espèces est diurétique et sudorifique; telles sont celles de *Bugrane* et d'Astragalas sans ligne. La racine de la Réglisse a une saveur douce, sucrée et mucilagineuse, que l'on retrouve aussi dans celle de l'*Abrus precatorius* en Amérique, qui porte le nom de Réglisse des Antilles et dont les graines blanchies et dures, d'un beau rouge, marquées d'une tache noire, servent à faire des colliers, des bracelets et d'autres ornements. Cette saveur succède encore dans la racine du Tréfle des Alpes, dans les feuilles de l'*Astragalus glycyphyllus*, etc. *L'Hedysarum Allagi*, que l'on trouve en Égypte, se couvre d'une exsudation sucrée, que l'on recueille, et qui porte le nom de Maume Allagi. La graine existe dans un grand nombre de Léguminées, des genres Astragalus et *Acacie*. Ainsi la graine *Arabique* est produite par les *Astragalus gummiifer*, *Labilli*: *Astragalus creticus*, L., et *Astragalus verus* d'Oliver. La graine Arabique et la graine du Sénégal découlent spontanément des *Acacia vera*, *Acacia Arabica*, *Acacia Senegal*, et probablement de plusieurs autres espèces encore mal connues. On peut faire la même remarque à l'égard de l'huile grasse qui se trouve en abondance dans les graines de l'*Arachis* et du *Moringa oleifera*.

La famille des Léguminées est riche en principes colorants. Le plus précieux de tous est, sans contredit, l'Indigo, que l'on retire des espèces du genre *Indigofera*, mais qui existe aussi dans d'autres plantes de la même famille et même de familles différentes. On doit encore mentionner ici les différents bois de teinture, tels que le bois du Brésil et le bois de Sapan, produits par deux espèces du genre *Casalpinia*, le bois de Campeche par *Hymenaea* et le Santal rouge par le *Pterocarpus santalinus*. Ces différents genres appartiennent à la section des Casalpiniiées et fournissent un principe colorant rouge. Les diverses espèces de Genêt, au contraire, donnent une belle teinte jaune.

La famille des Léguminées n'est pas moins importante par le grand nombre de substances alimentaires qu'elle nous fournit. En effet, les graines de toutes les espèces de cette famille qui ont les cotylédons épais et charnus, sont, en grande partie, formées de fécule amilacée et servent utilement à la nourriture de l'homme. Qui ignore en effet que les Pois, les Haricots, les Fèves, etc., appartiennent à cette famille?

Enfin, si on recapitule les différents matériaux qui existent dans les Léguminées; si l'on fait attention aux différences qu'ils présentent dans leur nature et leur mode d'action, on ne pourra s'empêcher de conclure que cette famille doit être comptée parmi celles qui s'éloignent des lois générales de l'analogie entre la structure des organes et les propriétés médicales.

**LÉGUMINOSE.** *Leganinodium*, *Lehmannia*. Non donné par Agardh à un fruit, comme celui du *Casalpinia digyna*, composé de plusieurs légumes attachés sur une seule base.

**LEHMANNIE.** *Lehmannia*. Genre de la famille des Solanacées, établi par Sprengel qui lui assigne pour caractères: calice tubuloso-campanulé, inférieurement bi-quirqué; corolle infundibuliforme, à tube court, à limbe campanulé, un peu obliquement tronqué; également plissé et à cinq dents; cinq étamines ascendantes, insérées au tube de la corolle; anthères longitudinalement déhiscentes; ovaie biloculaire à placentas multiovulés et soudés à la cloison par une ligne dorsale; style simple, exserte; stigmate capité; capsule biloculaire, environnée du calice persistant, s'ouvrant par deux valves entières, qui maintiennent des placentaire séparés. Les semences sont très-petites et nombreuses; l'embryon est un peu arqué, dans un axe d'albumen charnu.

**LEHMANNIE TONENTES.** *Lehmannia tenontosa*. Arbusteau un peu végétique, rameux au sommet, à feuilles alternes, décorticées, lancéolées, aigus, très-entières, tomentees en dessous et marquées de veines purpurnes; les fleurs sont d'un rouge sale, réunies en panicule à l'extrémité des rameaux. Il se trouve au Pérou.

**LEIA.** *Leia*. S. Diptères; genre de la famille des Némocères, institué par Meigen, qui lui donne pour caractères: trompe très-courte; trois ocelles ou petits yeux lisses, rapprochées, dont l'aileant plus petit; ailes obduées l'une sur l'autre; antennes de seize articles simples, filiformes, de la longueur de la tête et du corps; celui-ci élevé en bosse; sans ligne transversale enfoncée; écusson petit; ailes obtuses, couchées parallèlement sur le corps, dans le repos, n'ayant qu'un nombre médiocre de nervures; balanciers découverts; abdomen cylindrique, composé de sept segments; pattes assez courtes; cuisses fortes, comprimées; jambes terminées par deux épines. Les intermédiaires et les postérieures finissent épines à leur partie externe.

**LEIA MI-PARTIE.** *Leia dimidiate*, Meig. Son corps est jaune; ses ailes sont transparentes, noircères depuis le milieu jusqu'à l'extrémité. Taille, une ligne et demie. En Belgique.

**LEIANITE.** *Leianites*. Nom donné par Delamétherie à une roche qui est le *Polierschiefer* des minéralogistes allemands.

**LEIANTHERE.** *Leiantherus*. Épithète qui exprime que les anthères sont lisses.

**LEIBLIONIE.** *Leiblinia*. Genre de la famille des
Leibnitzia. Leibnitzia. not. Genre de la famille des Synanthérées, Corymbifères de Jussieu, et de la
Syngénèse superflue, L., établi par H. Cassini (Dict. des Scienc. nat., t. xxv, p. 429) qui l'a placé près du
Leibnitzia dans la tribu des Matuisiées. Voici ses principaux caractères: involucré ovoïde, cachant entièrement les
fleurs, formé d'écaillés très-inégales, imbriquées, appliquées, étroites, oblongues-lancolées, épaisse, co-
riques, carénées, membraneuses sur les bords, obtuses et colorées au sommet; réceptacle large, plan et nu;
calathide dont les fleurons du disque sont nombreux, hermaphrodites, à deux lèvres: l'externe triéntidé,
l'intérieure divisée en deux jusqu'à la base; ceux de la circonférence presque sur un seul rang, biligulés et
fémelles; akènes oblongs, comprimés, allongés en col, surmontés d'une aigrette composée de poils très léger-
ement plumeux.

Le Leibnitzia cryptogama, L. Cass., Tussilago Amundia, L., est une plante herbacée, qui croît dans les
champs montueux, près du fleuve Jéniséi en Sibé-
rie. De sa racine s'éleve immédiatement des hampes et des feuilles. Ceux-ci varient de forme et de gran-
deur: les unes sont lyrées, les autres non lyrées. Les
hampes, hautes de deux à trois décimètres, portent des
calathides solitaires, dont les folioles de l'involucre sont
rougeâtres ou sommet. Cette plante fut d'abord nom-

Leleoumthia par Siesegheck qui, n'ayant pas aperçu ses étamines, en tirra un argument contre la théorie de
la fécondation sexuelle. Cependant, quelques années plus tard, Tursen, un des disciples de Linné, publia, sous sa présidence, dans les Annales Académiques, une
description sur cette plante, où il prouve l'existence des
étamines, et propose de la réunir au Tussilago.
Linné inséra, dans son Hortus Upsaliensis, de nou-
velles observations sur l'Amundia. Il prétendit que
Cette plante, exposée au soleil et dans un terrain plus sec,
changeait de caractères et qu'elle devenait semblable à l'espèce décrite par Gmelin (Pl. Sibérica, t. 11,
p. 145, t. 67, f. 2). En conséquence il en fit deux va-
riétés dépendantes, selon lui, de l'exposition plus ou moins chaude et de la nature du terrain. Néanmoins l'auteur de la Flore de Sibérie fit connaître des obser-
vations toutes contraires à celles de Linné, et ajouta comme une preuve de plus en faveur de la diversité
deux des espèces, la différence des contrées de la Sibé-
rie qu'elles habitent. La plante de Gmelin est indigène des environ d'Irkutsk et d'Okotsk. Elle a été adoptée comme espèce distincte, par Willdenow, sous le nom de
Tussilago lyrata, et par Cassini sous celui de Leib-
nitzia phenogama. Celui-ci a confirmé les observa-
tions de Tursen, relativement à la présence des étami-
nes dans les planies de ce genre; il est vrai qu'elles sont
d'une petite extrême et analogues à celles d'une es-
pèce d'Eupatoire, nommée par Cassini Eupatorium microstemon, en raison de l'exiguité de ses organes
males.

LEFICHE. Scymnus. pois. Sous-genre de Squala. V. ce mot.

LEIGHIE. Leighia. not. H. Cassini a proposé, sous
ce nom, un sous-genre des Helianthus, caractérisé
après la structure de l'involucr et de l'aigrette. Le
premier de ces organes est formé de folioles régulière-
ment imbriquées, appliquées, surmontées chacune d'un
grand appendice très-étalé, analogue aux feuilles.
L'aigrette est composée de squammules sur un seul
rang, persistantes, dont deux grandes opposées, tri-
quées, biliformes, et les autres petites et en forme de
palelettes. Ce sous-genre a, selon l'auteur, beaucoup
d'affinité avec le Figurera de Kunth. Il renferme les
espèces suivantes: 1° Leighia elegans, H. Cass., qui
est peut-être l'Helianthus squarrosus de Kunth (Not.
Gen. et Spec. Aeqiu., t. iv, p. 222, l. 571) ou l'Heli-
athius lineisus de Cavanilles. On cultive cette plante
au Jardin du roi à Paris. 2° Leighia bicolor, Cass.;
Helianthus angustifolius, L. et Mich., espèce indi-
gène de la Virginie. 3° Leighia microphylla, Cass.;
Helianthus microphyllus, Kunth (loc. cit., t. iv,
p. 220, l. 575). Cette espèce a été trouvée au Pérou par
Lumbold et Bonpland.

LEIMANTHUS ou LEIMANTHEMUS. not. Nom donné
par Willdenow au genre formé précédemment par Rick
(ch in Michau, Flora. For. Amer. 1. 214, t. 22),
avec quelques espèces placées par les botanistes dans les
genres Helianthins et Melanthium. V. Triémbé.

LEMONITES. os. Famille qui comprend les genres
Surmune, Épiorne et Pique-Benf, dont les espèces se
distinguent par le bce droit, très-cylindre, obtus à l'ex-
trémité qui est un peu aplatie et renflée.

LENSCHERIA et LÉNKKIRIA. not. Scopoli et Necker
ont substitué ces noms à celui de Rouspata, employé
par Aublet, et que Schreber, R. Brown et Kunth ont
encore changé en celui de Rouspata. V. ce mot.

LEUBATE. Leubatus. pois. V. Rait.

LEIOCARPE. Leiocarpus. not. Genre de la famille des
Euphorbiacées, de la Dièce de Linné, institué par le
docteur Blume qui lui assigne pour caractères: fleurs
fémelles: calice petit, à quatre ou cinq et quelquefois
dix dents, persistant; ovaire à trois loges biouvelées;
très stigmates persistants, presque soudés et enfoncés
dans la fossette de l'ovaire; fruit capulaire, creux au
sommet, recouvert d'une écorce, renfermant trois co-
ques paprarcées, dans chacune desquelles sont deux
graines.

LEIOCARPE ARDORANCE. Leiocarpus arboreus,
Blume. Le tronc s'élève à la hauteur de soixante pieds
environ et se couronne de nombreux rameaux garnis de
feuilles assez grandes, ovales-oblongues, obtusou-
celles, coriaces, glabres, aigus au sommet. Il croît dans
les forêts montagneuses de Salak, à Java.

LEIOCARPE AUREL. Leiocarpus fruticosus, Bl.
Les feuilles sont oblongues, amincées aux deux extré-
méités, avec le pétille et les veines pubérulents. Les
fruits sont globuleux. On le trouve sur les monts cou-
vors de broussailles, à Java.
On emploie généralement le mot Leiocarpus dans
la désignation des fruits lorsqu'ils sont lisses.

LÉIOCÈRES. MAM. Sous-genre d'Antilope. V. ce mot.

LÉIOCÉNIDE. Léiocenius. ins. Coléoptères pen-
tères; genre de la famille des Carnassiers, tribu des
LÉIODE. *Leiodes*. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Hétéromères, famille de Taxicornes, section des Grassicorner (Latr., Fam. nat. du Régne Anim.), établi par Latreille et ayant pour caractères : antennes découvertes à leur insertion ou n'ayant point la base échelée par le bord latéral et avancé de la tête, et terminées par une masse de cinq articles ; jambes épipèdiques ; articles des tarses entiers ; corps presque hémi sphérique. Ces insectes avaient d'abord été confondus avec les Sphériodes qui sont des Pentamères ; Latreille en a, le premier, formé un genre propre. Hiliger, n'ayant pas connaissance de son travail, a donné au même genre le nom d' *Anisotoma*, et y a compris les Phalarces de Paykull. Fabrissius a réuni les Léiodes, les Phalacres et les Agathidés sous la même dénomination d' *Anisotome*. Ce genre, tel qu'il est restreint par Latreille, diffère de celui des Épiprages de cet auteur, par la position des antennes et par d'autres caractères tirés des mandibules et des mâchoires ; il s'éloigne des *Tétracontes*, par les antennes qui, dans ceux-ci, ont la masse composée seulement de quatre articles. Les Léiodes ont les mandibules avancées au delà du labre ; les palpes courtes ; le dernier article des maxillaires est presque cylindrique, et le même des labiales est presque ovale ; les mâchoires ont deux lobes dont l'externe étroit, linéaire et presque en forme de palpe. Les insectes de ce genre habitent les Champignons, les vieux bois et les écorces d'arbres morts. Ils sont assez rares.


LÉIODERME. *Leioderma*. n. or. Genre de la famille des Hyménomycètes, créé par Persoon, pour des Champignons que l'on avait jusque-là confondus avec les Tremelles. Les caractères du genre nouveau sont : réceptacle confondu avec l'hyménion et lui étant aisé, presque plan, lisse, très-mince, humide, mou, presque grélinatex, devenant coriace par la dessiccation ; spori diées plongées dans le réceptacle. Les Champignons qui composent ce genre, sont épiphytiques et ont de très-grands rapports avec ceux du genre *Sclerotium*.

LÉIODERMES. x. or. Animaux dont la peau est lisse, sans poils ni écailles qu'ils recouvrent.

LÉIODINE. *Leiodina*. n. Genr. de Micochésiques, formé de quelques espèces détachées du genre Cercaire de Müller. Il appartient à l'ordre des Gymnomèdes, et fait partie de la famille des Urodèles. Déjà avancées dans l'organisation, les Léiodines ont une ouverture buccale bien prononcée, mais cette ouverture est dépourvue de cires. Une queue bifide termine le corps qui se compose d'une sorte de fourreau lâche et comme musculaire, se contractant ou s'allongeant au moyen d'anneaux peu distincts, mais qui ne leur ont pas moins mérité chez d'anciens micrographes le nom de Chenilles aquatiques. Boky eitroes espèces de ce genre : 1° *Leio-
Kirby a proposé sous ce nom la formation d’un genre nouveau dans la famille des Carnassiers, tribu des Hydrocanthaires, aux dépens du genre Dytyque, pour les *Dictisous conformis et circumcinctus*, espèces observées en Angleterre, et publiées par Stephens. Ce genre n’a point encore été adopté par les entomologistes.

**LEIOPELÆA.** Bot. Sous-groupe de Verrucaires. *V.* ce mot.

**LEIOPLEE.** *Leiopith. Leios. V.* *Leiopit.**

**LEIOPHRÓN.** *Leiophiogenous. Leios.** Hyménoptères; genre de la famille des Bracoides, tribu des Polymorphes, institué par Nees von Esenbeck qui lui assigne pour caractères: antennes composées d’articles cylindriques, étroitement unis; labre caché; abdomen sessile, ovale, convexe, jamais tronqué au bout; tarière courte, à valves larges, coniques ou squamiformes, repliées sous le ventre, avec l’extrémité en avant; radius gagnant la côte en ligne courbe; deux cellules cubitales, la première recevant la nervure récurrente; cellule discoléale interne entr’ouverte à l’extrémité; deuxième nervure huméraire effacée; bord interne des ailes inférieures légèrement échancré près de la base; pédic à peine épais.

**LEIOPHRON NOIR.** *Leiophiogenous. Leios. Nees.* Antennes de la longueur du corps, un peu plus courtes dans la femelle, d’un brun testace, pâle; tête noire et luisante; face élevée en carène dans le milieu; mandibules, palpes et chapeçon testacés; corselet noir; un espace lisse, très-brillant de chaque côté de la base du méta thorax, et un autre à l’extrémité; abdomen noir; premier segment surmonté, de chaque côté, d’une carène plus ou moins distincte, qui longe les bords, et quelquefois d’une troisième médiane, qui n’atteint ni là la base, ni l’extrémité; à une petite distance de la base et de chaque côté, un tubercule un peu relevé et saillant; ailes transparentes, avec le stigmate obscur; pieds testacés; tarses postérieurs noircirts. Taille, une ligne. Europe.


Voici quels sont ses caractères: le calice est à cinq divisions très-profondes et régulières; la corolle est comme campanulée, formée de cinq pétales simplement contigus par leur base. Les clames, au nombre de dix, sont dressées et saillantes; les anthères sont presque globuleuses, à deux loges s’ouvrant par un silon longitudinal. L’ovaire est prismaticque, appliqué sur un disque hypogyné lobé. Il offre trois loges contenant chacune un grand nombre d’ovules attachés à l’angle interne. Le style est un peu oblique, terminé par un stigmate très-petit, à trois mamelons obus. Le fruit est une capsule ovoïde, presque globuleuse, terminée à son sommet par le style persistant, enveloppée en partie par le calice et s’ouvrant en trois valves par le sommet.


**LEIOPOUMMEA.** Bot. Un Lichen, l’Opegrapha Lyellii (English Botan., vol. 97, tab. 1876), a servi à établir ce genre. Eschweiler, qui en est l’auteur (*Systema Lichenum*, p. 15), le caractérise de la manière suivante: thalle crustacé, attaché, uniforme (souvent coloré); apothécium allongé, linéaire, oblong, immargé, sous-ramuleux; périthéeum latéral, plan, élargi, faisant corps avec la marge formée par le thalle; nucleus à quatre faces, à disque plan, canaliculé (noir), voilé de blanc dans la jeunesse; thèques grandes dans plusieurs espèces, ovales-cylindriques, en anneaux. Ce genre n’a pas été admis par Endlicher qui le considère comme tout à fait analogue au genre Graphis de Fries.

**LEIOSELASME.** *Leiolasme. Leisos.** La scépode a formé sous ce nom, dans les Annales du Muséum, t. iv, p. 216, un genre d’Ophidiens de la famille des Hydres, qu’il a ainsi caractérisé: queue garnie d’écaillés semblables à celles du dos, très-comprimée, mince, élevée et formée comme une nageoire; une rangée longitudinale de petites plaques sous le corps et sous la queue. La scépode n’en décrit qu’une seule espèce qu’il a nommée *Leiolasme strié*, *Leiolasma striata*; elle est de la Nouvelle-Hollandie et d’après la description de l’auteur, elle paraît devoir être placée parmi les Hydrophydes. *V.* ce mot.

**LEIOSONOME.** *Leiosoma* Leios. Coléoptères tétrarèmes; genre de la famille des Curculionides, établi par Kirby, qui lui assigne pour caractères: antennes coudées, composées de douze articles assez courts; ceux qui composent la tige n’atteignent pas la hauteur des yeux;
masse formée de sept articles allongés à leur base, obconiques, dont le second ou septième de l'antenne assez court, les autres un peu plus longs, transverses et graduellement plus épais; rostre courbé, robuste, assez long et strié dans le sens longitudinale; yeux ovaux; corselet oblong, arrondi et tronqué à la base comme au sommet; écousse petit, triangulaire; élytres lisses, ovales, fortement ponctués avec les points disposés en stries; cuisses en masse; jambes armées d'un crochets vers le bas; tarses ovaux; point d'ailes.

**Leiosperme.** Leiospernum. Nom. Quel que soit le donne à la graine quand elle est recouverte d'un égarement parfaitement lisse.

**Leiosperme.** Leiospernum. nom. Famille des Castanacées; Octandrie Digynie, L. Ce genre dont la création appartient à D. Don, est fondé sur les Pleaumna, racemosus de Murray, et Weinmannia racemosa pour Forster, plantes qui croissent dans la Nouvelle-Zèlande. Caractères: calice quadrilatère, décident quatre pétales; huit étamines; disque hypogynes, plan et entier; capsule d'une dilatation assez seconde par le sommet, à loges polyspermnes; semences oblongues et gélules.

**Leiosperme a grappes.** Leiospernum racemosum, D.; Weinmannia racemosa, Mur. C'est un arbrisseau dont les rameaux sont glabres, cylindriques, divisés en d'autres beaucoup plus petits, d'égale forme, garnis de feuilles opposées, pétiolées, très-simples, ovales-elliptiques, obtuses à leur sommet, un peu rétrécies à leur base, glabres à leurs deux faces, dentées au contour; pétiolé dépourvu de stipules; fleurs latérales, situées à l'aiselle, disposées en grappes solitaires ou géminées, souvent terminées, fort longues, très-gélules; un pédidicule court, presque sécat, soutenant chaque fleur.

**Leiosperme a petites fleurs.** Leiospernum parifi- fornum; Weinmannia pariflora, Forst. Cette espèce ne diffère de la précédente que par ses rameaux pubescents, par ses feuilles médiocrement pétiolées, oblongues, acuminées à leur sommet; par ses grappes pubescentes et par ses fleurs quatre fois plus petites.

**Leiostoma.** Pois, 5. Scène.

**Leistostoma.** nom. (Champignon.) Nom employé par Fries pour désigner une section du genre Thelé- phora.

**Leiotheca.** nom. Ce genre de Mousse, institué par Bridel, a été réuni au genre Macronotriun du même auteur, et dont les espèces ne différaient pas sensiblement.

**Léiotule.** Léiotulus. nom. Genre de la famille des Ombellifères, établi par Ehrenberg, dans le Linnean de 1829, p. 599, avec les caractères suivants: dents du calice trés-peu saillantes; pétales arrondis, entiers, roulés en dedans, à découper large et rétuse; fruit plan, comprimé, à bord dilaté, épais et lisse, les trois paires de côtes intermédiaires rapprochées, les deux paires latérales plus distantes vers le bord; valléculae à une raile filiforme, distante dans la commissure. Les Léio-
tules sont de petites plantes herbacées, hautes de six à sept pouces, à feuilles bipinnatifides, sans involucre, à involucelles très-petits et entiers.

**Léiotule d'Alexandrie.** Léiotulus Alexandrinus, Ehrenberg. Ses fleurs sont jaunes. On la trouve en Égypte, entre Alexandrie et Rosette, sur le revers des collines.

**Leiphaimos.** nom. Le genre estiuté sous ce nom, par Schleichendal, dans la famille des Gentianées, n'a été considéré que comme une section du genre Vicea. C. ce mot.

**Lière.** Lirrus. nom. Genre de Coleoptères pentamères de la famille des Carnassiers, tribu des Carabides, insti-
tué par Zimmermann, qui lui donne pour caractères essentiels: une tète courte, arondie postérieurement, non rétrécie en forme de cou; mandibules fortes, triangulaires; langue coriace; palpes filiformes; corselet presque quadrangulaire ou dilaté postérieurement jusqu'à la largeur des élytres; jambes postérieures des deux sexes lisses intérieurement; celles du milieu bi-dentées chez le mâle. Zimmermann place dans ce genre nouveau les Amara attica, torrida, alpha, mela-nostrica de Dejean et plusieurs autres espèces in-
culées.

**Lière.** Lirrus. Pos. Genre de Poissons acantho-
térygiens, de la famille des Squamimmiens, établi par Lowe pour une seule espèce observée dans les eaux de l'île de Madère. Il assigne pour caractères au genre nouveau: corps elliptique, comprimé, convexe des-
tées récées; petite tète, nue et dente; bouche petite; mâchoire supérieure très-obuste; l'inferieure plus courte et tronquée; une rangée de dents très-petites et simples à chaque mâchoire; point de palatines; bords de l'ouverture dentée; nageoires dorsale et anale plus larges postérieurement et garnies d'écailles; mem-
branche brachiostéie composée de sept rayons. Ce genre a beaucoup d'affinité avec celui des Brames, de Bloc; mais il en diffère surtout en ce qu'il n'a point de dents palatines et en ce que la nageoire caudale est profon-
dément bilobée. Lowe a donné le nom spécifique de Bennett à l'espèce qu'il a observée.

**Lieste.** Leistes, ois. Sous-genre formé par Vigors aux dépens du genre Tropauile, à propos d'une espèce nouvelle, découverte par Quoy et Gaimard dans leur premier voyage de circumnavigation. Caractères: bec un peu plus long que la tête, pointu, comprimé sur les côtés, à bords de la mandibule supérieure un peu di-
latés, plus fléchis en dedans; première rémige très-
longue; queue ample, presque égale ou rectiligne.

**Lieste.** Gasquet. Leistes Gasquet; Leistes soubahi, Vig.; Xanthorhous Gasquet, Quoy et Gayn., Zool. du Voyage de l'Uranie, pl. 34. Tête d'un brun tirant sur le noirâtre; cou, poitrine, dos, ailes et queue d'un brun plus clair; rémiges hérissées de grisâtre; croupion, pe-
lettes tectrices formant le pli de l'aile, bas de la poitrine et abdonen d'un jaune d'or brillant; bec noir; pieds rouges. Taille, neuf pouces environ. Cet Oiseau habite les rives de Rio de la Plata; il fréquente les prairies; mais on ne le rencontre jamais en troupeaux nombreuses.
LÉISTE DRAGON. Léistes Draco; Oriolus Draco, Cuv.; Agelastes viridescens, Vieill. Parties supérieures d’un brun noirâtre; tête, rémiges et rectrices noirâtres; croupion d’un brun verdâtre; moyennes et petites rectrices alaires jaunes, ainsi que les parties inférieures; bec brun; pieds noirs. Taille, huit pouces et demi. Du Brésil et des environs de Monte-Video.

LÉISTE A CALOTTE NOIRE. Léistes melanochalopus; Oriolus citrinus, Spix; Oriolus Mexicannus, Gmel. Il est jaune à l’exception du sommet de la tête, des rémiges et des rectrices qui sont d’un noir pur; les petites rectrices alaires et les moyennes rémiges sont bordées de blanc; bec et pieds bruns. Taille, neuf pouces.

LÉISTE D’OR. Léistes auratus. Il est entièrement d’un jaune d’or pur, avec les rémiges et les rectrices d’un jaune très-pâle, presque blanchâtre; bec et pieds rouges. Taille, neuf pouces environ, de l’Amérique méridionale.

LÉISTE. Læstitus. ins. Nom donné par Frenilh au genre Pogonophore de Latreille. V. ce mot.

LEJEUNIA. bot. CRYPT. (Hépatiques.) Ce genre a été créé dans les Annales des Sciences physiques (tome 6, p. 572), par mademoiselle Libert qui, à Malmédy, s’occupe avec succès des parties des plus difficiles de la botanique. Il est fondé sur deux Jungermannes parfaitement figurées dans le recueil précité, l’une était le Jungermannia minutissima de Hooker, l’autre le Jungermannia serpilifolia de Dickson, qui toutes les deux croissent dans les Ardennes, sur l’écorce des arbres.

LÉJICA. bot. Le genre créé sous ce nom par Hill, ne différe pas du genre Zinnia. V. ZINNIA.

LÉLIE. bot. V. LÉLIE.

LÉLIONURE. Léliamura. bot. Genre de la famille des Rhamnées, institué par le docteur Blume pour un arbuste qu’il a observé dans les forêts de la partie occidentale de l’Île de Java, et qui lui a offert les caractères distinctifs suivants: fleurs monoïques par avolement; calice infère, petit, coloré, très-entier; corolle profondément partagée en quatre divisions étales; quatre étamines opposées aux divisions de la corolle et insérées à sa base; filaments très-courts; ovaire environné d’un rebord court et charnu; quatre stigmates sessiles, aigus; le fruit est une boîte drupacée, charnu, avec un noyau monosperme; embryon albumineux, inverse.

LELIONURE DES FORÊTS. Léliamura sylycostris, Bl. Ses feuilles sont alternes, oblongues, très-entières et glabres; épis axillaires, penchés avant l’inflorescence, pourvus de bractées inèquales, recouvrant chaque trois fleurs.

LEM. Lema. ins. Genre de Colonétopères, établi par Fabricius, et correspondant à celui de Criocère. V. ce mot.

LEM. Lemaïl. bot. Genre de Champignons de la famille des Hyménomycetes, établi par Fries qui lui reconnait pour caractères: réceptacle céracé-gélatineux, rarement coriace, cupuliforme, et un peu échancré; hyménium supère tisse, ensuite pruineux à cause des sporides qui surviennent. On trouve ces Champignons sur les vieux bois.

LÉMÉANÉE. Lemanea. bot. Genre de Cryptoames, institué par Bory aux dépens des Conferves de Linnaeus, et qui a été adopté avec les caractères suivants: filaments membranieux, rigides, cylindriques, articulés, avec nodulosités; entre-neuds inégaux et renflés, soit à leur extrémité, soit vers le milieu, contenant intérieurement des flocons monomorphes et pénicillés. Ces plantes croissent dans les eaux vives; elles exhalent l’odeur marécageuse. Le genre Léméanée, dédié à l’un des plus savants et des plus modestes naturalistes français, se compose du Lemanea Corellina, Bory, qui est le Confera flavilatilis de Linnaeus; du Lemanea incurvata qui fut le Confera torulosus des auteurs; et du Lemanea fucina, espèce fort rare et certainement très-distincte de toutes les autres, encore qu’Agardh ait paru la confondre avec le Corellina. Agardh, dans son Systema, en ajoute deux espèces sous les noms de subtilis et de varieta: la première originaire des rivières d’Ostrie-Gothie, et la seconde des fleuves du nord de l’Amérique.

LÉMANINES. bot. Sous-genre de Batrachospermes. V. ce mot.

LÉMANGE. MIN. De Saussure, des bords du lac Lém. V. JADE.

LÉMIE. Lemia. bot. Le genre de la famille des Portulacées, qui a été institué par Vandel, sous le nom de Lemia, dans la Flore du Brésil, il a été postérieurement reconnu pour ne différer dans aucun de ses caractères avec le genre Portulaca des autres botanistes. V. POUPÉ.

LEMIN. MAM. V. LÉMING.

LÉMITHOCORTHON. bot. Même chose que Helmthochorton. V. ce mot.

LÉMIA. bot. (Marislébacées.) Quelques auteurs ont voulu substituer ce nom, emprunté de Théophraste, à celui de Marsilea, Marsillea. On ne peut guère deviner ce qui était le Lemia des anciens; il paraît devoir son origine à quelque Fucacée ou Ulve croissant sur les écaillés d’huître.

LEMMATIER. Lemmatium. bot. Ce genre créé d’après des Lemis dont un nom déjà employé (Caleucte), il a été appelé ainsi par le professeur De Candolle qui le place dans la tribu des Sénécionidés, de la famille des Synanthères, avec les caractères suivants: capitéle de six ou sept fleurs hétérogènes; celles de la circonférence, au nombre de trois et ligulées, sont femelles, les autres, implantées sur le disque, sont hermaphrodites, tubuleuses, à cinq lobes longissimuses, aigus et glabres; involucrée cylindrique, à squamemes imbricées, oblongues; les extérieures subfoliacées, les intérieures membraneuses; réceptacle étroit, à paltêtes roulées, linéaires-oblongues, encollant les fleurons dans toute leur longueur; styles rameux, exappendiculés; akènes trigono-prismatiques, velus sur les angles; aigrette membraneuse, engainante, dentée au sommet, à squamelles conçrêtes, égaçant l’orifice de la corolle.

LEMMATIER A FEUILLES RONDÉES. Lemmatium rotundifolium, De Cand.; Caleucte rotundif ulia, Less. Briseau à tiges cylindriques, ou anguleuses, recouvertes d’un duvet épais et court; feuilles opposées, sessiles, presque ronde à la base, larges de deux à trois pouces, crenato dentées, coriaces, pubérulentes en des-
sus, marquées de trois nervures et même plus, réticulées et couvertes de poils rudes en dessous; capitules presque sessiles, formant par leur réunion un ample corymb ou un faîsceau de fleurs jaunes, entourées de quelques bractées foliacées. Du Brésil.


LEMMOTA. rot. V. Lemnice.

LEMNESCIS. rot. Schreber et Willdenow ont initialement proposé ce nom pour remplacer celui de Van-tanae employé par Aublet. V. ce mot.

LEMNISOME. Lemnissina. rot. Genre d’Acanthropérygiens, de la famille des Scombéroïdes, institué par Lesson, d’après une espèce trouvée dans le mer du Sud. Caractères: corps très-compri; lignes superièr et inférieure droites à partir de la tête; museau très-long, pointu et aigu; mâchoire inférieure dépassant notablement la supérieure, coupée obliquement à son sommet qui se déjette vers en bas, et qui est pointu; gorge et palais dépourvus de dents; maxillaires supérieurs munis de trente dents, l’inférieure en a environ quarante; préopercule et opercule lisses, à bords entiers, arrondis, échancrés légèrement vers en haut; branches en houppe régulières; point de carène sur la queue; cavité abdominale très-réduite, plissée, paraissant pouvoir se distendre.

LEMNISOME THYSOIDE. Lemnissina thyroidis, Less. Son œil est arrondi, ouvert près du sommet de la tête, entouré d’un cercle d’argent; parties supérieures et latérales d’un bleu noir, mêlé de pourpre; dessous du corps, flancs, opercules, bords de la houche plaqués de lamelles très-minces, argentées; peu partout laissée, lisse et non écaillée, du moins en apparence; nageoire dorsale blanchâtre: la caudale, les ventrales et l’ anale d’un brun pourpre.

LEMNISQUE. Lemniscus. Polyp. Genre d’Acaliçbes libres, établi par Quoy et Gaymard dans leur Voyage autour du monde (Zoological de l’Urание, p. 582 et pl. 86, fig. 1). Il est caractérisé ainsi qu’il suit: corps libre, gélatineux, transparent, rubané, très-allongé, aplati sur les côtés, entièrement lisse, homogène, sans ouverture ni canal dans son inférieur, sans cils ni franges sur ses bords. La seule espèce connue a été nommée par les auteurs précités, Lemniscus a bords roges, Lemniscus marginatus; elle forme une substance animalisée d’environ deux pieds de longueur, sur un pouce et demi environ de largeur; elle est homo-gène dans toutes ses parties et ne laisse apercevoir ni poires ni ouverture apparente; on distingue sur ses bords, de dents foliaires, un endroit strié.


LEMONOS. min. V. Terre.

LEMONIATIS. min. La pierre précieuse ainsi nommée chez les anciens, notamment dans l’Hébreu selon Wallerius.


LEMOSTHÈNE. Lémosthenes. ins. Genre de l’ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Caranassiers, tribu des Carabiques Thaoniques, établi par Bonelli pour une seule espèce, Lémosthenes car- ralis, que Dejean a réuni à son genre Pristonychus, sous le nom de Pristonychus verisnus.

LEMTOPÈZE. Lemtepesa. ins. Genre nouveau de Diptères, faisant partie de la famille des Hybotides de J. Macquart, proposé par cet entomologiste dans sa description des Diptères du nord de la France. Il lui assigne pour caractères: corps grisé, allongé, velu; trompe plus courte que la tête, épaisse, conique, dirigée obliquement en avant; lobes terminaux nullement distincs; lèvre supérieure menue; palpes cylindriques, de la longueur de la trompe; antennes composées de deux articles distincts: le dernier court, ovale, conique, pointu, avec le style terminal, allongé; abdomen long; pattes allongées et velues; jambes postérieures légèrement renflées; cellules discoidales antérieures des ailes assez grandes; trois postérieures, un rudiment de ner- vure à la pointe extérieure de la discoidale postérieure; cellule annule formée postérieure par une cour- hure; nervure anale n’atteignant pas le bord de l’aile. Le type de ce genre nouveau est :

Lemtopèze flavipède. Lemtepesa flavipes, Meq.; Ibhos flavipes, Fab., Meig. Cette espèce est noire, avec les pieds antérieurs jaunes; les ailes sont transparentes. Elle est assez commune en Europe.

LEMUR. M. V. Lémuriens et Maki.

LEMURIENS. Lemurini. M. M. Seconde famille de l’ordre des Quadrumanes, établie par Geoffroy Saint-Hilaire: elle comprend les genres Indri, Maki, Loris, Nyctébie, Galago, Tarsier, et en général tous ces ani- maux connus sous le nom vulgaire de fauix Singes, à cause de leurs nombreux rapports avec la première fau- mille de l’ordre, ou celle des vrais Singes. On a déjà, dans ce Dictionnaire, remarqué plusieurs fois que Linné, le législateur de la zoologie, guidé par un senti- ment exquis des rapports des êtres, avait comme de- viné tout ce qu’une étude approfondie a révélé à ses successeurs. La famille des Lémuriens correspond en effet exactement au genre Lemur de Linné, de même que celle des Singes à son genre Simia. Les Lémuriens se distinguent facilement par leurs dents incisives qui ne sont plus, comme chez les Singes, au nombre de quatre à chaque mâchoire, par l’ongle de leur deuxième doigt des pieds de derrière, qui est en épine, et par leurs marins terminales et sinuuse, d’où le nom de Strepsirrhinius donné aussi à cette famille par Geoff- roy Saint-Hilaire.


LENDEL. g. L’un des synonymes vulgaires d’Exo- cet. V. ce mot.

LENIDIE. Lenidia. rot. Le genre de Pilléniacées,
ainsi nommé par Du Petit-Thouars, avait déjà été nommé *Wormia* par Roth. Ce dernier nom paraît devoir être conservé. *V. Wormia*.

LENNEL. *Nom* vulgaire d'une espèce du genre Perche, *Perca scardens*, Baldorf.

LÉNOK. *Nom* Espèce de Saumon des torrents de la Sibérie orientale.

LENS. *Nom* Vulgaire de *V. Lente*.


LENTAGO. *Nom* Espèce du genre Vierne; le professeur De Candolle, dans son *Prodromus*, en a fait le type de la première section de ce genre.


LENTAGE. *Nom* L'un des noms vulgaires du *Medicago falcata*.

LENTIBULARIA. *Nom* Synonyme d'Utriculaire. *V*. ce mot.


Cette famille, qui ne se compose que des seuls genres Utriculaire et Pingutculaire jusqu'à alors placés dans les Primulacées, offre les caractères suivants: le calice est persistant, monosépale, à deux ou trois divisions disposées en deux lèvres; la corolle est monopétale, irrégulière, éperonée, à deux lèvres. Les étamines, au nombre de deux, sont insérées tout à fait à la base de la corolle et incluses. Les antheres sont terminales et uniloculaires. L'ovaire est sessile, à une seule loge, contenant un grand nombre d'ovules très- serrés les uns contre les autres, sur un trophosperme globuleux, central et dressé. Le style est simple et très-court; le stigmate est membraneux, composé de deux lamelles inégales. Le fruit est une capsule uniloculaire, poly- sperme, ayant un trophosperme ou placenta central et s'ouvrant soit par son sommet, au moyen d'une fente longitudinale, soit comme une boîte à savonnette, c'est-à-dire par le moyen d'un opercule. Les graines sont très-petites, dépouvues d'endosperme et renfermant un embryon ordinarialement indis et comme monoo- tylédon.

Les plantes qui composent cette famille sont de petites herbes qui vivent au milieu des eaux ou dans les lieux humides, tourbeux ou inondés. Leurs feuilles sont disposées en rosace, à la base des tiges, ou caulinaires, divisées en lobes capitaux, radiciformes et vésiculeuses. Cette petite famille se distingue surtout des Primulacées par son port, par ses étamines qui ne sont pas opposées aux lobes de la corolle et par ses graines dépouvues d'endosperme.

LENTICELLE. *Nom* De Candolle désigne sous ce nom, de petites taches ovales ou arrondies, qui se voient aux arbres sur l'écorce des branches. Sous l'épiderme couvert par ces taches, existe un amas pulvérulent d'où, selon De Candolle, sortent les racines auxquelles les branches donnent naissance, soit natu- rellement à l'air, soit quand on les plonge dans l'eau ou qu'on les enrobe dans un sol humide, ce qui constitue l'opération du bouturage.

LENTICULA. *Nom* Synonyme de Lenticula, *V*. ce mot.

LENTICULAIRES ou PIERRES LENTICULAIRES. *Nom*. Nom que l'on donne quelquefois aux Lenticulaires et aux Nummulites. On donne particulièrement le nom de Pierres lenticulaires à celles qui contiennent un grand nombre de ces corps agrégés par un circuit solide.

En minéralogie ou désigne par Lenticulaire toute forme qui résulte d'une cristallisation générale; alors les arêtes des cristaux s'oblitèrent ou s'émoussent, de manière à faire prendre de la convexité aux surfaces, et les cristaux soit libres, soit groupés, se présentent sous la forme de lentilles plus ou moins aplatis, suivant l'espèce de minéraux.

LENTICULE. *Nom* Il n'est personne qui n'ait remarqué à la surface des eaux dormantes, dans les fossés et les marres, ces petites efflorescences d'un vert clair, ayant à peu près la forme de Lentilles, et que pour cette raison on nomme vulgairement Lentilles d'eau. Ce sont autant de petites plantes Phanérogames, qui forment un genre particulier dans la famille des Nayades, lequel a reçu successivement les noms de *Lenticula, Hydrophace* et *Lemna*. Comme ces plantes sont d'une grande ténacité et que l'organisation de leurs fleurs, à cause de leur extrême petitesse, est encore fort peu connue, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail, après une étude complète de toutes ses parties, dans une des espèces qu'on rencontre le plus communément.

Le *Lemna gibba*, L., *Sp. 1577*, est une petite plante annuelle, flottante à la surface des eaux où elle ressemble en quelque sorte à de petites feuilles lenticulaires, dépouvues de tige et de pétales; tantôt elles sont isolées, tantôt elles sont réunies et groupées. Ces petites frondes qui composent toute la plante, remplissent à la fois les usages de tiges et de feuilles. Elles sont, comme on l'a vu, lenticulaires, très-remplies et globuleuses à leur face inférieure qui est séparée de la supérieure par un rebord mince et saillant. Vers la partie la plus étroite de la fronde on observe, de chaque côté du rebord, une fente ou fissure par laquelle on voit sortir soit une autre fronde, de laquelle il doit en partir une troisième un peu plus tard, soit les fleurs et quelques radicelles qui descendent perpendiculairement. Les fleurs sont mono-monosépales et renfermées d'abord complètement dans une spathe sessile, monophylle, comprimée, irrégulièrement cunéiforme, mince, membraneuse et comme réticulée. Cette spathe se fend sur l'une de ses faces pour laisser salir les étamines et le style. Chacune d'elles renferme une fleur femelle, qui se compose d'un pistil unique et d'une à deux fleurs mâles, également composées d'une seule étamine. Ces étamines ou fleurs mâles offrent un filet cylindrique, plus long que le pistil, terminé à son sommet par deux anthers juxtaposées, globeuses, uniloculaires et s'ouvrant chacune par un sillon longitudinal. Le pistil offre un ovaire ovodé, comprimé, à une seule loge contenant de deux à cinq ovules dressés. Le style est
gros, cylindrique, terminé par un stigmate tronqué et concave. Le fruit est une petite capsule arrondie, quelquefois comprimée, contenant une ou plusieurs graines, et restant indéhiscente. Ces graines qui sont ovovolées, marquées d'une suture saillante ou raphé, se composent d'un tégument propre, assez épais, et d'un embryon monocytoïdien, qui forme à lui seul toute la masse de l'ame. Plusieurs autres espèces de ce genre croissent également dans les eaux dormantes; telles sont les **Lemna trisulca**, **Lemna minor**, **Lemna polyrhiza** qui est la plus grande, et **Lemna arhiza** qui est plus petite.

**Lenticuline et Lenticulite.** m. Ce genre, que l'on confondait autrefois avec les Caméridées ou Nummulites, a été érigé par Lamarck, pour de petits corps lenticulaires, polygonahmes, qui ne diffèrent des Nummulites que par les cloisons qui s'étendent jusqu'au centre de la coquille, et par l'ouverture qui reste visible lorsque celle des Nummulites disparaît constamment. Ces caractères ont paru suffisants à la plupart des zoologistes pour conserver les deux genres et les placer dans des familles différentes. Une étude comparative des espèces de ces deux genres, et surtout de celles qui ne sont pas pétrifiées, aurait fait apercevoir une structure absolument semblable dans les deux genres; si quelques légères différences se remarquent quelquefois, elles se lient toujours par des nuances insensibles. V. Nummu-

**Lentigo.** m. Klein (Method. Ostrac., p. 109) propose de réunir dans ce genre qu'il nomme ainsi, toutes les Coquilles dont les tubercules aplatis et arrondis ressemblent plus ou moins à des Lentilles. De parfois genres ne méritent pas même d'être examinés.

**Lentilier.** Lenticulus. m. Synonyme d'ACHIRE. V. ce mot.

**Lentillac.** f. Le nom des noms vulgaires de l'Emissole, espèce de Squale. V. ce mot.

**Lentillade.** f. Ce nom s'applique, sur les côtes de la Méditerranée, à plusieurs espèces de Raies, particulièrement à l'Oxyrinque.

**Lentille.** Lens. s. Ce genre, établi par Tournefort, a été réuni par Linne aux espèces d'Ers (Ereum) dont il ne différe que par sa gousse plus comprimée, à une ou deux graines lentilinaires et non globuleuses. V. ERS.

**Lentille d'Eau ou Lentille de Marais.** s. Nom vulgaire de la Lenticule. V. ce mot.

**Lentilleen.** s. L'un des noms vulgaires du Latythus sativus. S. Gesse.

**Lentinus.** s. Genre de la famille des Champignons, établi par Fris, pour une espèce brésilienne, qui croît sur le vieux bois et qu'il a nommée Lentinus Berterii, Epipichis bymenonius, p. 588.

**Lentisique.** Lenticularis. s. Espèce du genre Pista-

**Lentos.** s. Synonyme vulgaire d'Ononis Natrix. V. O Nome.

**Lenzinite.** m. Substance blanche, d'un aspect mat et terneux, tendre, légèrement translucide et opaline, douce au toucher et hantant à la langue. Pesant spécifiquement 2,10, elle est composée, suivant John de Berlin, de Silice, 58; Alumine, 37, et Eau, 25. Elle est regardée par Brongniart comme une variété de son espèce Collyrite. On la trouve en morceaux isolés à Kall, dans l'Eifeld.

**Léo.** s. Lion au mot Chat.

**Leocarpus.** s. Petit Champignons presque globuleux, munis d'un périderme simple, membraneux ou crustacé, fragile, et qui s'ouvre pour donner passage aux sémences; celles-ci sont entassées sur des filaments fixés intérieurement et à la base. Ce genre a été créé par Link qui, quelque temps après, l'a réuni au Physora-

**Léodice.** Leodicus. s. Genre de l'ordre des Néréidées, famille des Eunicides, établi par Savigny (Syst. des Annélides, p. 15 et 48) aux dépens du genre Eunicus de Cuvier qu'il a érigé en famille, et ayant pour caractères distinctifs: trompe armée de sept mâchoires, trois du côté droit, quatre du côté gauche; les deux mâchoires intérieures et inférieures très-simples. Antennes découvertes: les extérieures longues, filiformes; les mitoyennes et l'imparaie de même. Branchies pecti-

**Lentisque.** 

**Lentiscus.** s. Synonyme de la Lenticule, et à laquelle il est équivalent. Ce genre se rencontre dans quelques-uns des sous-genres des Lenticules, où il est une espèce.
LÉO
léo, style
Trans. Leodicœ
Diplochite.
qui
toyennes
plus
rentrée
de
côté
commencer
des
mâchoire
huit
culaire,
nière
cписание
Annélides
des
mune,
beaucoup
Norivegica
Nord,
constamment
tab.
Léodice
ir,
Nereis
26,
rames,
tige
intérieures
Madrépores,
ad
Aphrodites;
espèces
eilles,
18,
p.
Point
est
opposées,
les
de
la
de
la
de
Muller
Sav.,
1).
On
Léo
Leodice
Leodice
Cirres
le
très-com-
que
d'une
et
par
leur
de
à
les
d'autres
pour
un
et
la
et
Léodice
par
un
très-petit,
à
la
dans
la
au
nombre
à
un
très-court;
les
à
en
à

mâchoires,
au
nombre,
un
peu
plus
de
les
à
la
dans
la
beaucoup
plus
vraisemblable
entre
elles,
larges,
ablatas,
ou
profondément
crenées,
où
à
près,
e
au
delà
des
en
plus
de
le
côté
de
pelés
et
ou
la
de
la
de
les
en
dans
la
le
dans
la
et
la
à

nière
superieures
plus
que
la
première
de
mâchoires.
Ces
suppliquées,
e
la
duple
tige
qui
supporte,
e
ne
répondent
visiblement,
suivant
Savigny,
qu'aux
deux
mâchoires
séparées
des
Aphrodites;
la
lèvre,
de
sa
position,
want
l'ana-
logue
de
leurs
mâchoires
Savigny
décrit
huit
espèces
qu'il
range
dans
deux
tribus,
de
la
manière
suivante:

† Deux cirres tentaculaires derrière la nuque. Cirres
supérieurs de tous les pieds, beaucoup plus longs que
les rames, peu ou point dépassés par les branches.

1er Tribu : Leodicæ simplices.
LÉODICE GIGANTESQUE. Leodicæ gigantes, Sav.,
or l'Eunice gigante, Cuv., qui est la même espèce que
le Nereis aphroditoïdes, de Pallas (Nova Act. Petrop.,
t. ii, p. 229, tab. 5, fig. 17). C'est la plus grande des
Annélides connues; son corps est long de quatre pieds
davantage. On le trouve dans la mer des Indes.
LÉODICE ANTENNEE. Leodicæ antennata, Sav. (De-
dscription de l'Egypte, pl. 5, fig. 1). Elle est très-
commune,
sur
de
côtes
de
la
mer
couverte,
dans
de
soufles,
les
Nadrepores,
de
Cougilles,
etc.

Les autres espèces de cette tribu sont : les Leodicæ
gallica, Sav.; Leodicæ Norvegica, Sav., ou le Nereis
Norvegica de Linæ; Leodicæ pinnata, Sav., ou le
Nereis pinnata de Muller; et Leodicæ hispánica, Sav.
†† Point de cirres tentaculaires. Cirres supérieurs
aussi
plus
ou
plus
dans
deux
par
les
branches.

2e Tribu : Leodicæ marphysæ.
LÉODICE OPALINE. Leodicæ opalina, Sav., ou le Nereis
sanguinea de Montagu (Trans. Linn. Soc., t. xi,
p. 26, tab. 5, fig. 1). On la trouve sur
les
de
l'Océan.
LÉODICE TUBEOLE. Leodicæ tubicola, Sav., ou le
Nereis tubicola de Muller (Zool. Dan., part. 1, p. 60,
tab. 18, fig. 1-6). Elle a été trouvée dans les mers du
Nord, et offre cette particularité remarquable d'habiter
constamment des tubes solides et transparents comme
de
corne.
LEONIGения. бт. Seopoli et Necker (Elem. Bot., 784)
out donné ce nom générique à une plante rapportée au
Fothergilla par Aublet, et que l'on doit, selon Jussieu,
placer dans les Métastomées. V. DIPLOCHITE.
LÉONIE. Leonia. tbr. Genre de la Pentanèrie Mono-
gynie, L., établi par Ruiz et Pavon (Flor., Peruv. et
Chil. 2, p. 69, t. 229), et ainsi caractérisé : calice très-
court, à cinq dents arrondies, scarieuses sur les bords
et caduques; corolle six fois plus grande que le calice,
trois pétèles concaves et ovales; urceolé membra-
neux, très-petit, à cinq dents, chacune surmontée
d'une ancêtre biloculaire; style très-court, terminé
par
un
stigmate aigu; baie ou drupe globuleux,
à
plus
plumes
d'hist. nat., 15, p. 549) pense que ce
genre
doit
être
réuni
au
Theophrasta,
aind
consé-
quent
qu'il
doit
prendre
place
à
la
fin
de
la
de
les
Apocynées.

LÉONIE A FRUITS DOUX. Leonia glycirarpa, Ruiz
et Pav., loc. cit. C'est un arbre de douze à quinze mètres
de
haut,
qu'on
croit
dans
les
forêts
des
Andes
du
Pérou.
Son
tronc
est
cendré;
ses
branches,
formant
une
cime
epaisse,
sont
couvertes
de
fleuilles
affermes,
très-
grandes,
obanées,
acuminées,
corolles,
très-
et,
foretment
voûtées
en
dessous,
luisantes
supé-
rieurement.
Les
fleurs
sont
disposées
ou
en
panicle
pendante,
et
minces
de
bractées
très-
petites,
obanées
et
membranées.

LÉONIE A CYRE. Leonia cymosa, Martin. Cette
conde
espèce
diffère
da
précédente
parce
que
ses
fleurs
sont
un
panicle
axillaire.
Brésil.
LEONICEPES. ΝΑΜ. (Kleyn.) Synonyme de Pinche.
LEONOTIDE. Leonotis. тбр. Famille des Labiées,
Didynamie, Gymnospermie, L. Persoon (Enchirid.,
p. 127) a donné ce nom à une section du genre Phloxis,
qu'on
elevée
au
rang
de
genre
par
Brown
qui,
e
a
formé
des
dépenses
des
Phloxis
un
troisième
genre
called
Leucos.
Le
genre
Leonotis
offre
un
calice
ovale,
à
dix
nervures,
at
ou
dix
dent
obliques,
avec
la
gorge
derrière
; le
tube
de
la
corolle
est
exer
cel-
e
deux
lèvres

t;
la
supé-
rieure
dressée,
allongée,
e
forme
de
voie,
infé-
térieure
très-
ète,
étalée,
tétrédée,
tapa,
et
mares-
cente;
les
étamines,
at
nombre,
de
ascen-
santes
sous
la
levre
supérieure;
de
les
anères
leurs
loges
divariquées,
confondues,
de
sorte
qu'elles
paraî-
sent
presque
uniloculaires;
le
lobe
derrière
type
est
très-
à
les
akènes
sont
lisses
et
desséchés.
Ce
genre
correspond
d'à
l'ancien
genre
Leonurus
de
Tour-
nefort;
Il
se
compose
de
trois
espèces
originales
du
cap
de
Bonheur-
Herz.

LEONOTIDE QUEUE DE LION. Leonotis Leonurus, Br.;
Phloxis Leonurus, L.; Leonurus Africana, Mill.
Les
tiges
sont
droites,
un
peu
lignueuses,
hautes
de
quatre
à
dix
pièces,
divisées
en
plusieurs
rameaux
op-
posés,
garnis
de
fleuilles
lancéolées,
tréfois
à
deux
extrémités,
un
peu
obtuses
au
sommet,
inéga-
lement
dentées
sur
les
bords,
puiscentes,
un
peu
des
portées
sur
de
les
pétioles
plus
longues
de
les
entre

Les
fleurs
sont
sesstites,
verticillées
ou
étages
et
nombreuses
dans
e
gache
e
muni
tine
LÉO

leur base de bractées linéaires, un peu piquantes et formant une sorte d'involucre. La corolle est très-longue et d'un rouge de feu. Cette plante magnifique est cultivée depuis longtemps en Europe, pour l'ornement des parterres; mais elle exige l'orangerie; elle se multiplie fort aisément de boutures faites au printemps, en pot, sur couche ombragée. Comme elle pousse beaucoup de racines, on doit la placer dans un grand vase; sans cette précaution elle devient lourde et ses fleurs avortent en partie. Il ne faut pas non plus forcer sa floraison par le moyen des couches et des châssis; il vaut mieux la laisser pendant l'été en plein air, lui prodiguer alors les arrosements, et la mettre dans une bonne exposition en automne, saison pendant laquelle la plante fleurit. Du cap de Bonne-Espérance.

LEONOTIDE VAIGL. 

Leontitis vulg.aria; Phlomis Leontitis, L. Elle appartient aux mêmes contrées que la précédente dont elle diffère assez peu. Ses tiges sont frustescentes et presque quadrangulaires, garnies de petites feuilles pétiolées, ovales, obtuses, courtes, largement et irrégulièrement crénelées à leurs bords, opposées et comme fasciculées par les feuilles récentes des rameaux non développés, d'un vert foncé en dessus, d'un blanc rosâtre et légèrement pubescentes en dessous. Les fleurs sont nombreuses et verticillées, avec des bractées ou folioles très-trétières, même saccées, formant une collerette à la base de chaque verticille. La corolle offre, mais en plus petit, les mêmes caractères que celle du Leontitis Leu./ulis. 

LEONOTIDE A FEUILLES DE CHATAIE. Leontitis nepetifolia; Phlomis nepetifolia, L. Cette espèce est remarquable par ses grandes feuilles ovales, aigües, presque glabres et minces. Quant au reste, elle a la plus grande ressemblance avec le type du genre. Elle est origininaire de l'Inde.

LEONITE. Leontite. Lé. Genre de la famille des Berbéridées, composé d'un petit nombre d'espèces herbacées vivaces, qui croissent en Orient ou dans l'Amérique septentrionale. Leur calice est caduc, composé de six sépales disposés sur deux rangs et alternativement plus petits; leur corolle de six pétales tubulés, de plus de six, ont les filets très courts; l'ovaire est libre, surmonté d'un style ovoïde, allongé, court, oblique, que termine un stigmate simple. Le fruit est une capsule vésiculeuse, ovoïde, mince et membraneuse, à une seule loge contenant trois à quatre graines globuleuses, insérées au fond de la capsule qui est tanné indehiscente, et tantôt se rompt irrégulièrement. Les graines se composent, outre le tégument, d'un endosperme charnu, creux dans son centre et contenant un embrunon dressé. Les Léontites ont ordinairement une sonche charnue, tubéreuse, d'on s'élèvent des feuilles radicales pétiolées, divisées en lobes nombreux. Leur tige porte une ou plusieurs feuilles. Leurs fleurs forment des épis ou des panicules. Le professeur Richard, dans la Flore de Michaux, avait retiré de ce genre le Leontite thalictroides, pour en faire un genre particu- cular sous le nom de Cantophyllum. Mais ce genre, qui a été adopté par Willdenow et Nuttall, ne l'a pas été par De Candolle qui en fait simplement une section du genre Léontite.

LEONITE DES MONT ALT'A. Leontite Altica, Poll. Sa tige est droite, épaisse, vert, tirant sur le pourpré à sa base; les feuilles radicales sont portées sur un pétilie qui se divise en trois pétioles, terminés chacun par trois folioles inégales, elliptiques, lancéolées, très-entières, la plus part ob- tuées; les feuilles caulinaires sont ordinairement réunies trois par trois en verticille. Les fleurs forment une grappe droite et terminale; elles sont d'un jaune serin, pédonculées, accompagnées à la base de chaque pédoncule, d'une bractée ovale et ob- tuise; le calice est caduc, composé de six sépales disposés sur deux rangs et alternativement plus petits; les pétales sont munis, sur un ongle, chacun d'une petite écaillle; les étales ont leurs anthères bilocu- laires et d'un jaune orangé. Quoique de pleine terre, cette plante n'est pas d'une culture ni d'une conserva- tion faciles; on la sème en terrine, au printemps, et on favorise la germination au moyen d'un châssis; quand les jeunes plantes sont assez fortes, on les place en demeure dans les plates-bandes, où l'on a soin de ne pas trop les humecter.


LEONTOBOTANOS. Lé. Synonyme d'Orobanche. V. ce mot.

LEONTODON. Lé. V. Lion-Dent. 


LEONTONYCE. Leontonyxe. Lé. Genre de la fa- mille des Synanthérées, Corymbières de Jussieu, et de la Syngénèse superficie, L., établi par Henri Cassini qui l'a ainsi caractérisé: involucrée ovoid, un peu allongé, formé de folioles imbriquées, apli- quées, oblongues, lancéolées, coriaces, membraneuses, terminées par un appendice oblong, tubulé, arqué en dehors, roide, épais et coriace; réceptacle plan et nu; calathide oblongue, composée de fleurons égaux, nombreux, réguliers, hermaphrodites, offrant à la circonférence trois ou quatre fleurs femelles, à corolle plus grêle et tubuleuse; ovaires cylindriques, ornés de papilles, surmontés d'une aigrette longue et formée de poils légèrement plumeux dans leur partie supérieure. Les calathides sont nombreuses, et forment un capite irrégulier, entouré d'un involucre de brac- tées foliacées. Ce genre, constitué aux dépens du Gna- phalium de Linné, a de grands rapports avec celui-ci, ainsi qu'avec le Leontopodium, autre démembrément du Gna phalium; il se rapproche également des Helich- chyrum. V. ces mots pour la comparaison des carac- tères génériques.

Les deux espèces qui composent ce genre sont: 1° Leontonyx tomentosa, Cass., ou Gnaphalium


LEONTOPODE. Leontopodium. L. Sous ce nom, employé par les anciens pour désigner des plantes de familles diverses, parmi lesquelles ou remarque quel- ques Synanthères, Persoon avait formé un sous-genre parmi les Gnaphaliées. En 1817, B. Brown propose de l'élever au rang de genre, mais il n'en donne point les caractères. Voici quels sont les plus essentiels parmi ceux qui ont été tracés par Cassini d'abord dans le Bulletin de la Société Philomatique, de septembre 1819, puis rectifiés dans le Dictionnaire des Sciences naturelles, vol. 25, p. 475: involucré arrondi, composé de folioles inéga...es, imbriquées, appliquées, ovales-oblongues, coriaces, laineuses extérieurement, glabres intérieurement, pourvues d'une large bordure saucière et irrégulièrement découpée; réceptacle hémisphérique, profondément alvéolé, à cloisons charnues, tronquée au sommet; calathide globuleuse dont les fleurons du disque sont réguliers, mâles avec un rudimen- d'ovaire; les fleurons de la circonférence sont tu- buleux et femelles. Le faux ovaire des fleurs mâles est privé d'ovule, oblong, grêle, un peu pubescent, pourvu d'un bourrelet basilaire, surmonté d'une aigrette longue, composée de poils légèrement plumeux. L'ovaire des fleurs femelles de la circonférence a une forme à peu près semblable à celle du faux ovaire, seulement il est obovoïde et comprimé; son aigrette est égor- ment longue et composée de poils soudés par la base, légèrement plumeux dans leur partie supérieure. Le capitule de fleurs offre au centre une calathide qui est sessile; il renferme dans son milieu un grand nombre de fleurons, et n'a qu'un seul rang de fleurs femelles, tandis que les calathidies extérieures sont portées sur de courts pédiculées, que les fleurons de leur disque sont peu nombreux, et que ceux de la circonférence forment plusieurs rangées. En proposant d'établir le genre Leontopodium, B. Brown l'avait placé entre le genre Antennaria où il avait été confondu par Garrett, et le genre Gnaphalium. Mais quand ce dernier eut été subdivisé de nouveau par Cassini, les dénombrements qui en ont résulté, tels que les Leontonyx, Filago, etc., présentèrent surtout de grandes affinités avec le genre en question. Le genre Leontopodium fait partie de la tribu des Inulées, et ne se compose que d'un petit nom- bre d'espèces. On en comptait cinq dans le sous-genre formé par Persoon, mais B. Brown et Cassini n'admet- tent que deux espèces suivantes: 1° Leontopodium Alpinum, Cass.; Filago Leontopodium, L.; Antennaria Leontopodium, Garat.; Gnaphalium Leonto- podium, Pers. Cette plante est herbacée, cotonneuse et remarquable par les trois bractées, dont une très- grande, qui entourent le capitule des fleurs. Elle est assez abondante sur les sommets des Alpes, des Pyrégées et du Jura. 2° Le Leontopodium Sibiricum, H. Cass.; Gnaphalium Leontopodioides, Pers., a été con- fondu avec la précédente espèce, mais il s'en distingue surtout par son capitule composé seulement de trois calathidies, par ses bractées linéaires, lancéolées, et par ses aigrettes plus grandes et plus fortes. Cette espèce croît en Sibérie, près du lac Baikal.

LEONTOSTOMON. L. Synonyme d'Ancolle des jard- ins.}

anciennement admis par Tournefort. Mounch l'a subdivisé en trois genres nommés Cardiaca, Chaitsurus et Panuera; mais les deux premiers ne sont considérés par De Candolle (Flora Française, 2e édit.), que comme de simples sections. Environ dix espèces de Leonurus ont été décrites par les auteurs. Ce sont des plantes herbacées, assez élevées, et qui croissent pour la plupart dans l'Europe orientale et la Russie asiatique.

LÉONURE CARDIAQUE. Leonurus Cardiaca, L., vulgairement Agripaume. C'est une plante haute de six à neuf décimètres et même davantage, lorsqu'elle la culture. Sa tige, un peu rameuse, porte de feuilles pétiolées, d'un vert foncé en dessus, les inférieures larges, presque arrondies et partagées en trois lobes principaux dentés ou incisés sur les bords. Les supérieures sont plus étroites, décomposées en lobes simples et pointus; enfin celles qui occupent le haut de la tige sont quelquefois entières. Les fleurs, d'un rouge clair, mêlé de blanc, forment des faisceaux très-denses en forme de verticiles dans les aisselles des feuilles. La lèvre supérieure de la corolle est violette. Cette plante croît dans les lieux incultes et le long des haies de l'Europe. Son nom de Cardiaca vient de ce qu'elle était employée autrefois pour guérir la cardialgie des enfants.

LÉONURE HÉTÉROPHYLLE. Leonurus heterophyli. Cette autre espèce, récemment introduite en Europe, et non moins remarquable, est originaire du Brésil.

LÉOPARD. Leopardus. MAM. Espèce du genre Chat. V., ce mot.

LÉOPARD. MOLL. V. Boeche d'Argent et Terro. Les marchands de Coquilles donnent aussi ce nom à une Porcelaine ainsi qu'à un Côme.

LÉOPOLDINE. Leopoldinia. BOT. Genre de la famille des Palmiers, et de la Monocce Rexandrie, L., nouvellement établi par Martinis (Gen. et Sp. Palm. Brasilt., p. 38, t. 52 et 53) qui l'a ainsi caractérisé: fleurs monochônes rassemblées sur un même régime paniculé et très rameux, sessiles dans de petits fusselés, et accompagnées de bractées; spathe nulle. Les fleurs mâles sont pourvues d'un calice à trois folioles imbriquées, d'une corolle à trois pétales, et de six étamines. Les fleurs femelles ont un calice et une corolle, comme dans les mâles, un ovaire triloculaire, des stigmates sessiles, excentriques. Le fruit est une baie drupacée, sèche, à fibres réticulées, ne contenant qu'une seule graine munie d'un albumen égal, et d'un embryon latéral et presque basilaire. Le Palmier sur lequel ce genre a été constitué, est indigène du Brésil.

Sa tige, revêtue d'un réseau de fibres, n'est pas très élevée; son bois est tendre, rougeâtre. Il a des frondes pinnées, non épineuses, un régime très-ramé, couvert d'un duvet ferrugineux. Les fleurs sont petites, rougeâtres, et les fruits d'un vert jaune.

LEORIS. MAM. V. Loris.

LÉOTIE. Leotia. BOT. Hill est le créateur de ce genre de Champignons; Persoon, dans sa Mycologie Européenne, le caractérise ainsi: chapeau ovale ou orbiculaire, dont le bord élevé entoure le stipe. Cet auteur décrit neuf espèces dont voici les principales: 1er Leotia circinata, Pers., charnue (grande), rous-cannelée, à chapeau orbiculaire, convexe. Cette plante se trouve dans les pinèdes, en Allemagne et en Suisse; elle croit sur la terre et se groupe circulairement. Le chapeau des jeunes espèces est sous-visqueux, pâle-livide, de trois à quatre lignes de largeur; à marge sous-ondulée; le stipe est couleur de suc, à base noireâtre. 2e Leotia Clavus, Pers.; chapeau assez grand, hémisphérique. Jaune-rouge; stipe fulgurieux, verdâtre ou sous-oli-vâtre, taillé en dessous; la substance en est un peu ferme; le chapeau sous-globuleux, assez grand comparativement à la grandeur du stipe; celui-ci est lisse, couvert de quelques squames en fort petit nombre; il noircit par la dessication. Mougeot et Nesterf ont trouvé sur le bois de Sapin, au bord des ruisseaux.

Le genre Leotia de Mill, qui comprenait plusieurs Helvelles et des Pezzires, a été réuni au premier de ces genres par quelques auteurs. D'autres botanistes l'ont partagé et ont créé comme genres les trois principales coupes ou sous-genres formés primitivement par Persoon, savoir: Mitrula, Leotia et Verta.

LÉPACHYS. BOT. Sous ce nom, Raffinesque (Journa. de Physique, août 1819) a établi un nouveau genre de la famille des Synanlhérées. Les caractères qu'il lui a imposés sont trop vagues pour qu'on puisse le distinguer du Rudbeckia, aux dépens duquel il a été formé. H. Cassini propose d'en faire une section de ce dernier genre, sous le nom de Lepachys ou Obelistheca (autre dénomination employée par Raffinesque pour le même genre), section qui serait caractérisée par l'absence de l'aigrette. De Candolle a nommé Lepachys la première section de son genre Obeliscaria.

LÉPADELLE. Lepadelle. SSR. Genre de la famille des Brachionides, proposé par Dory, dans l'ordre des Crustacés; caractères: test indivisible en carapace, indifféremment denté, ou échancré par derrière; organes digestifs obscurs, mais rapprochés de la partie antérieure quand ils sont distincts, les citaires ne formant pas de rotifères radiés complets; queue terminale bifide. Ce genre faisait partie des Brachion de Müller, mais il ne pouvait demeurer confondu sous un même nom, avec des espèces bivalves ou utriculaires, non plus qu'avec des Ancourelles, ou espèces sans queue, car une espèce ne laisse pas que d'être un caractère fort considérable, lorsque l'est articule déjà, ce qui marque une complication d'organisation importante à signaler. Les Lépadelles vivent dans les eaux douces, parmi les Lenticules et les Charagnes. Protégées par une petite carapace translucide, elles y nagent avec rapidité à la manière des petits Crustacés. Le Brachionus lamelararis, Mull., p. 540, tab. 47, fig. 8-11, Encycl., pl. 27, fig. 22-23; le Trichodora cornuta, Mull., p. 208, tab. 30, f. 1-5, Encycl., pl. 15, f. 24-26, et le Brachionus patella. Mull., p. 541, pl. 48, f. 18-19, Encyl., pl. 27, f. 26-30. Sont les espèces qui peuvent le mieux donner l'idée de ce qu'on doit entendre par Lépadelle.

LÉPADITES. MOLL. Foss. V. BALANE.

LÉPADOGASTRE. Lepadogaster. POIS. Genre formé par Gouan, adopté par tous les Ichthyologistes, placé par Cuvier dans la famille des Discoboles, de l'ordre
des Malacoptérygiens Subbrachiens, et par Duménil dans sa famille des Plecotopères, de l'ordre des Télébranchues. Ses caractères sont dans l'ampleur des pectorales descendues à la face inférieure du trone, où elles prennent des rayons plus forts, se replacent un peu en avant, et s'unissent l'une à l'autre, sous la gorge, par une membrane transverse, dirigée en avant; une autre membrane transverse, dirigée en arrière, adhérente au bassin, et se prolongeant sur les côtes pour s'attacher au corps, leur tient lieu de ventrales. Du reste le corps est lisse et sans écailles; la tête est large et déprimée, le museau saillant et extensible; les ouies sont peu fendues, garnies de quatre ou cinq rayons. Les Lépadogastres sont de petits Poissons marins, qui n'ont qu'une dorsale molle, vis-à-vis une anale parallèle. Leur intestin est court, droit, sans cœcum; la vessie natatoire manque; cependant, dit Cuvier, ils n'en nagent pas moins avec vivacité le long des rivages. Ils sont fort voisins des Cyclopétries. Les espèces sont réparties en deux sous-genres.

† Porte-Écuelles de Cuvier, Lépadogastres de Lacépède, Lépadogaster, Gouan, où la membrane représentant les ventrales règne circulairement sous le bas-in, et forme un disque concave, et chez qui, d'un autre côté, les os de l'opale forment en arrière une légère saillie qui complète un second disque avec la membrane qui unit les pectorales. La plupart se trouvent près des côtes d'Europe.

* Où la dorsale et l'anale sont distinctes de la caudale.

Lépadogastre de Gouan. Lépadogaster Gouanii, Lacép., Pois., t. 1, pl. 25, f. 3-4; le Porte-Écuelle, Encyl. Pois., pl. 86, fig. 539; Lépadogaster rostratus de Schneider. Il a deux filaments déliés auprès des narines; le corps verdâtre, couvert de petits tubereules bruns, ayant la tête en cœur, plus grosse que le corps, où entre de gros yeux se voient, en dessus, deux taches brunes, en forme de croissant. Cette espèce atteint de dix pouces à un pied de long, et se tient dans les galets des rivages du golfe de Lyon et de Gênes.

Le Lépadogaster Balbien figuré par Risso, pl. 4, fig. 9, et le Lépadogaster Candolli du même auteur, petit Poisson qui n'a guère que trois pouces, compléte cette section.

** Où les nageoires dorsale, caudale et anale n'en font qu'une.

Lépadogastre de Willdenow. Lépadogaster W'il- denowii, fort bien figuré par Risso, pl. 4, f. 10. Très petit Poisson de la mer de Nice, dépourvu d'appendice aux narines; c'est la seule espèce connue de cette section. La couleur de son dos est celle de la feuille morte, nuancée de brunâtre, avec de très-petits points rouges.

†† Goësioces, Goësioces de Lacépède, qui n'ont point ces doubles rebords par lesquels les ventrales et les pectorales forment un double disque. Ils ont une seule dorsale, et leur anale, distincte de la caudale, est courte. On en connaît quatre espèces:

Lépadogastre Testar. Lépadogaster cephalus; Goësioces de Lacépède, t. 11, pl. 19, f. 1; Cyclopterus nudus? L. Il a la tête beaucoup plus grosse et plus large que le corps, arondie par devant et un peu déprimée dans sa partie supérieure; les yeux sont très rapprochés l'un de l'autre, les lèvres doubles et extensibles; on aperçoit une légère concavité sur la nuque, et l'on remarque, sur le dos, un enfoncement semblable; le ventre est saillant et très-gros; la nageoire dorsale, très-courte, est placée fort près de la caudale. Sa couleur générale est le roux, plus foncé sur le dos que sur la partie inférieure; on ne distingue ni raies, ni bandes, ni taches proprement dites. Il habite les fleuves de l'Amérique méridionale.

Le Lépadogaster dentex de Schneider, Poisson peu connu, médiévalement représenté par Lacépède, d'après un dessin de Plummer; originaire des rivières de l'Amérique méridionale; le Cyclopterus biaculatus de Pennant ou Boucier à double tache, Encyl. Pois., pl. 86, fig. 535, très-petite espèce des côtes d'Angleterre, et le Cyclopterus litorum de Schneider, complètent ce sous-genre.


LÉPANTHE. Lepanthes. Bot. Genre de la famille des Orchidées, établi par Swartz (Flor. Ind.-Occid., 5, p. 1357) pour quelques espèces auparavant placées dans le genre Epidendrum, dont elles diffèrent par les caractères suivants: les trois divisions extérieures du calice sont ovales, acuminées, un peu concaves, étalées et soudées ensemble par leur base; les deux intérieurs sont très-petites, difformes, rapprochées du gynostème. Le labelle est nu; mais le gynostème qui est cylindrique, présente deux petites ailes falcaformes, placées à son sommet ou à sa base; le stigma est une petite fossette glandulaire située au-dessous de l'anther; celle-ci est terminale, opérculée, à deux loges contenant chacune une seule masse pollinique solide et globuleuse. Le fruit est une capsule pédicelée, arrondie et trigone. Ce genre paraît avoir de grands rapports avec le Stelis. Il se compose de petites plantes parasitiques, croissant sur l'écorce des arbres. Leur tige est simple, courte, monophylle; les fleurs très petites, disposées dans un épi qui naît de la gaine de la feuille. Dans sa Flor de Indes-Occidentales, Swartz décrit quatre espèces de ce genre, observées par lui à la Jamaïque. Ces quatre espèces avaient d'abord été signalées par le même auteur comme faisant partie du genre Epidendre, dans le Prodrome de sa Flor.


Les marchands de Coquilles nomment Lépas en Bateau, le Patella rustica; Lépas fendu, l'Esmargina plus fissura; Lépas de Magellan, le Fissurella picta; Lépas en Teille, le Fissurella graea, etc. V. Par. Telles.

LÉPECHINIA. Lepechinia. Bot. Genre de la famille des Labiées et de la Didynamis Gymnospermie, L., établi par Willdenow (Ennemer. Hort. Berol., n° 21) qui lui a donné pour caractères essentiels: un calice dont la lèvre supérieure est bifide, l'inférieure divisée en trois lobes presque égaux; deux étamines écargées. Ce genre, qui a été réuni à l'Horminum de Linné par Persoon, se compose de deux espèces, savoir: Lepe-
floruit in Siberia; la première, qui était cultivée au jardin de Berlin, et dont Willdenow a donné une bonne figure, a été rapportée du Mexique par Humboldt et Bonpland.

LÉPÔCERITE. Lepeocercis. aut. Genre de la famille des Graminées, établi par Trinius qui lui assigne pour caractères : épillets bilorres, graminés; fleur inférieure neutre, unipaléacée, la supérieure sessile, hermaphrodite dans l'épil et mâle dans le pédicelle; une glume ovale et tronquée; deux paillelles dont l'inférieure, dans la fleur hermaphrodite, se termine en arête tortillée; elle est mutique dans les fleurs mâles; trois squarnelles.

LÉPÔCERITE denté en scie. Lepeocercis serratus, Trin.; Andropogon serratus, Retz.

LÉPÔPHÉIÈRE. Lepeophatherium. crust. Ce nom a été donné par Nortmann à un genre de Crustacés parasites, qui ressemblent beaucoup aux Caliges, par leur forme générale, mais qui ont unceil unique au milieu du front, et qui n'ont pas, comme les Caliges, un appendice frontal impair. Le type de ce genre est le Lepeophatherium pectoralis, Nortm.; Lepaea pectoralis, Muller.

LÉPÔSTÈGÈRE. Lepeostegieres. aut. Genre leu institué sous ce nom, par le docteur Blume, n'a pas été adopté par De Candolle qui en a réuni les espèces à son genre Lorantheus. V. LORANTHE.

LEPERZA. aut. Genre, institué par Herbert dans la famille des Amaryllidées pour une espèce du genre Pancratium (Pancratium latifolium), n'a point été adopté par la majorité des botanistes.

LÉPI. aut. Nom donné par De Candolle à la cinquième section du genre Lepidium. V. LÉPIDUM. Des- vaux (Journ. de Bot., 5, p. 165) s'en était servi pour désigner un genre composé d'espèces appartenant, pour la plupart, à cette section. Dans Hill (Exot., n° 20) ce nom est synonyme de Zinnia pavifolia, L.

LÉPICAUNE. aut. Lepeypourse (histoire abrégée des plantes des Pyrénées) a donné ce nom à un genre de la famille des Synanthères, établi antérieurement par Mench sous celui de Catoune. De même que ce dernier auteur, il lui donnait pour types les Hieracium blata- rioïdes et anuplexicaule, L.; mais il y faisait aussi entrer plusieurs autres espèces d'Hieracium, tels que les Hieracium inylococum, grandiflorum, prunet- lafolium, etc. Ce genre a été adopté par Cassini, qui en a exclu plusieurs de ces espèces et l'a restreint aux Hieracium blattarioides et grandiflorum. Ne lui trouvant aucun afflicté avec les Épervières, il l'a placé entre le Barchausia et le Crepis. V. ÉPÆ- VIERE.

LÉPIÇÈNE. Lepicina. aut. Le professeur Richard a donné ce nom aux deux écailles les plus extérieures de chaque épillet dans la famille des Graminées. C'est la même partie que Linné nommait calice, Jussieu, glume et Palisot de Beauvois bale. La Lépicène contient une, deux ou un nombre plus considérable de fleurs. En général elle est formée de deux écailles ou valves; mais quelquefois elle ne se compose que d'une seule. Enfin cet organe peut offrir un grand nombre de modifications dans sa forme, sa consistance, sa longueur, relativement aux fleurs qu'il recouvre, la présence ou l'absence de soies ou d'arêtes. Ces diverses modifications ont été mises en usage par les agrostographes pour l'établissement des genres, dans la vaste famille des Graminées. V. ce mot.

LÉPİCÉPHAL. Lepecephalus. aut. Ce genre établi par Lagasca (Gen. et Spec. 1816, p. 7), dans la famille des Dipsacées, a été reconnu ne point différer suffisamment du genre Cephalaria, précédemment publié par Schrad. V. CÉPHALAIRE.

LÉPÎCİNE. aut. Même chose que Lépiscline.

LÉPIDAGATHIDE. Lepidagathis. aut. Genre de la famille des Acanthacées et de la Didyname Angiosper- mie, L., proposé par Willdenow (Species Plant. t. 111, p. 400) qui l'a aussi caractérisé: calice polyphyle, im- briqué; corolle dont la lèvre supérieure est très-petite, l'inférieure tripartite; capsule bilocular. Ce genre, très-voisin des Acanthus, a été constitué sur une plante des Indes-Oriентales dont les échantillons n'étaient pas en bon état. Aussi a-t-il besoin d'une révision at- tensive avant d'être admis définitivement. Le Lepida- gathis cristata, W., a une tige ligneuse, de feuilles opposées, sessiles. Lincères, obtuscs et très-entières; ses fleurs sont agrégées en capitules.

LÉPIDÂNTHÈRE. Lepidanthus. aut. Plante garnie ou pour vue d'écaill es.

LÉPIDÂNTHRE. Lepidanthus. aut. Genre de la fa- mille des Restiées, établi par Nées Von- Eschenbeck, (Linnéa, v. 665) qui lui assigne pour caractères: fleurs dioïques; les mâles à périgone glumé, bi ou triracé- tée; trois étamines opposées aux glumes; anthes bi- loculaires et versatiles.

LÉPIDÂNTHRE de CAP. Lepidanthus Capensis, Nées. Chaumes très-simples, dépourvus de feuilles; fleurs mâles rassemblées en épis terminaux.

LÉPIDAPLOA. aut. Nom donné par Cassini à l'un des groupes qu'il a formés dans le genre Vernonà, et qui a été adopté par De Candolle.

LÉPIDÉLÈME. Lepidolema. aut. Genre de la fa- mille des Graminées, Triandre Monogynie, L., au- quel sont assignées les caractères suivants: axe en forme de caducée; épillets solitaires, linéaires-lancéolés; invo- lucelle coriace et double: l'extérieur formé de quatre à six écailles très-courtes, l'intérieur de deux à trois, mais allongées, ou d'une seule longueur prolongée en queue; deux glumes. Le périanthe est bivalve: un seul style trifide; trois étamines. La seule espèce connue de ce genre a été nommée Lepidolema lance- folium; elle est originaire du Brésil. Ce genre, établi par Trinius (Act. Petropol. 1850, i, 95), ne paraît point différer du genre Streptocheta, précédemment formé par Nees (in Mart. Fl. Bras. 11, 556).

LÉPIDÂSTRUM. aut. Sous ce nom, De Candolle a désigné la septième section du genre Lepidium. V. LÉ- PIDUM.

LÉPIDÈ. Lepidium. annél. Savigny (Syst. des Anim., p. 45, note) propose ce nom pour désigner un nouveau genre qu'il suppose pouvoir être établi sur une espèce d'Annelide, le Nereis stellifera de Muller (Zool. Dan.,
Lapidier. Lepidium. Tor. Genre de la famille des Crucifères et de la Tétradyamine siliculeuse, L., ainsi caractérisé par De Candolle (Syst. Veg. Nat., 2, p. 527) : calice à quatre folioles égales ; quatre pétales entiers ; six étamines tétradynamnes, libres, et dont les filets ne présentent aucune dent ; silicule ovale, déprimée, diéphante, à valves carénées, tantôt sans aucun appendice, tantôt allée vers le sommet, à cloison membraneuse, étoile, égal aux valves ou quelquefois plus courte que celles-ci, et alors la silicule est échancreé, surmontée d'un style filiforme, ordinairement très-court ; graines solitaires et pendantes dans chaque loge, triquetres ou comprimées, à cotylédons oblongs ou linéaires, inombres. Ce genre est le type de la neuvième tribu établie par De Candolle, sous le nom de Lapidiniées ou de Notiorhizées angustisétées. Les auteurs l'ont souvent confondu avec le Thlaspi ou cu ont fort mal défini les caractères. Dans la seconde édition de l’Hortus Euxenus, L. Brown a fixé les limites du Lepidium et y a réuni des espèces que Linné plaçait dans les genres Thlaspi et Cochlearia. En adoptant cette réforme, De Candolle y a fondé les genres Kandis d’Adamson, Cardaria et Lepia de Desvaux. Le Lepidium se distingue facilement du Thlaspi par ses loges constamment monospérmes et par ses cotylédons inombres au lieu d'être accombants ; il diffère du Senecio par ses silicules diéphantes, à valves carénées, tandis qu’elles sont indéchises et à valves concaves dans ce dernier genre ; enfin ses loges monospérmes empêchent de le confondre avec l’Eunonia dans lequel les loges sont dispérmes.

Les Lapidiers sont des plantes herbacées ou à peine sous-frutescentes. Leurs tiges sont cylindriques, rameuses, à feuilles simples, de formes diverses ; ils ont de petites fleurs blanches, disposées en grappes terminales, longues et dressées. Plus que la plupart des autres Crucifères, ces plantes se trouvent dispersées sur toute la surface du globe, car dix espèces croissent en Europe, quinze dans les provinces d’Asie, voisines de l’Europe, sept au cap de Bonne-Espérance, neuf dans la Nouvelle-Hollande, et onze en Amérique. Ces espèces ont été distribuées de la manière suivante, en sept sections, par le professeur De Candolle.

§ 1. Cardaria. Desvaux (Journal de Bot., 3, p. 163) en avait fait un genre. Elle est caractérisée par une silicule ovale en cœur, presque déprimée, à valves concaves sans ailes sur le dos, et surmontée d’un style filiforme. Elle forme le passage, au moyen du caractère fourni par la concavité des valves, du Senecio au Lepidium ; mais le port, semblable à celui de ce dernier genre, est une raison pour ne pas l’en éloigner. L’unique espèce qui la constitue est le Lepidium Draba que Linné, dans sa seconde édition, avait transporté parmi les Cochlearia. Cette plante, qui est très-commune dans les champs cultivés de l’Europe australe, se rencontre aussi à Montmartre et à la plaine des Sablons dans les environs de Paris ; mais elle y est peu abondante.

§ 2. Ellipsaria. La silicule est elliptique, à valves carénées, et surmontée d’un style filiforme. Les espèces de cette section ressemblent par leur port à celle de la précédente ; leur silicule ne diffère de la silicule des Lepia, une des sections suivantes, que parce qu’elle est stylifiée ; au reste, les Ellipsaria servent de lien entre le Cardaria et les autres Lepidium. Quatre espèces, dont trois sont indigènes du bassin de la Méditerranée, et une de la Sibérie, composent cette section. En voici la nomenclature : Lepidium Chaldeense, L.; Lepidium oxygium, L.; Lepidium glastifolium, Desf., Flor. Atl., t. 147; Lepidium amplexicaule, Willd.

§ 5. Bractéiflum. Cette section offre une silicule elliptique, entière ou presque échancreée, à valves carénées, munie d’un style court, à peine saillant ; le calice est persistant ou ne tombe que très- tard ; les feuilles caulinaires ne sont ni amplexicaules, ni auriculées. Elle renferme trois espèces, savoir : Lepidium cespitum, Desf., indigène d’Arménie ; Lepidium coropo-situm, Fisch., de la Russie orientale, et Lepidium Humboldtii, DC., qui croît dans les hautes montagnes du Pérou, près de Chilllo, et qui a été réuni par Kunth au Senecio, sous le nom de Senecio Dubia.

§ 4. Cardiaca. Le genre Nasturtium de Boehave et de Médikus, qu’il ne faut pas confondre avec un autre genre de Crucifères formé par Brown et qui a reçu la même dénomination, compose cette section. Elle est caractérisée par sa silicule presque orbiculaire, échancreée au sommet, à valves carénées-naviculaires et un peu aillées sur le dos, munie d’un style très-court caché dans l’échancreure ; cotylédons divisés en trois lobes. On ne compte que deux espèces dans cette section, savoir : le Lepidium sativum, L.; et le Lepidium spinescens, DC. La première offre assez d’intérêt pour mériter une courte description.

Le Lapidier cultivé, Lepidium sativum, L., vulgairement Cresson alénois et Nasîoît, est une petite plante annuelle dont la tige est dressée, cylindrique, glauque, rameuse, haute d’environ trois décimètres. Ses feuilles inférieures sont pétiolées, bipinnatisétiées, glabres et glauques, à segments incisés ; les supérieures sont presque simples et sessiles. Les fleurs sont blanches, très-petites, portées sur de courts pétiolés, formant des épis courts à l’extrémité supérieure des rameaux. Cette plante croît naturellement en Perse et dans d’autres contrées de l’Orient. On la cultive dans les jardins potagers de l’Europe, d’où elle s’échappe et nait spontanément aux environs. Une variété dont les feuilles sont sinuées et crépuées, est fort commune partout. La saveur du Cresson alénois est chaude, légèrement âcre et piquante. C’est un antiscorbutique et
LÉPIDUM

nu assaisonnement agréable dans les salades; quelquefois même on le mange sans mélange d'autres herbes potagères.


§ 6. DILEPTÈES. Ce nom est emprunté à Raffinesque-Schmaltz (Flor. Ludov., p. 85) qui a fait un genre particulier de cette section. Elle est caractérisée par une silicule presque elliptique, échancrée au sommet, à valves carénées, non ailée sur le dos ni au sommet, et n'ayant presque point de style. Les fleurs sont très-petites, quelquefois à deux ou quatre étamines, où plus rarement manquant de pétales. On y compte plus de vingt espèces indigènes de toutes les parties du monde, et parmi lesquelles on peut indiquer comme les plus remarquables: le Lepidium Virginicum, L., de l'A- mérique septentrionale; le Lepidium ruderale, qui se trouve dans les lieux stériles de presque toute l'Europe, depuis l'Italie et la France méridionale jusqu'à Pétersbourg, et depuis l'Angleterre jusqu'à Constantinople; le Lepidium perforatum de l'Europe orientale et de l'Asie qui lui est contigué. Cette espèce est facile à distinguer: ses feuilles inférieures sont multifides, tandis que les supérieures sont très-entières et amplexicaules; le Lepidium pascichum des îles de la mer du Sud, qui sert aux habitants à enivrer le Poisson; enfin plusieurs espèces indigènes de la Nouvelle-Hollande, du cap de Bonne-Espérance et de l'Amerique méridionale, telles que le Lepidium hyssopifolium, foliosum, Novo-Hollandiae, subdentatum, Chichicara, Bona- riense, etc.

§ 7. LÉPIDASTRUM. La silicule est ovoïde ou elliptique, très-entière et nullement échancrée, terminée en pointe par le stigmate presque sessile, à valves carénées et sans appendices. Cette section se compose de onze espèces, parmi lesquelles on distingue le Lepidium latifolium et le Lepidium Iberis, indigènes d'Europe, et le Lepidium oleraceum, Forst., de la Nouvelle-Zélande. La saveur de cette espèce est légèrement acère et même agréable, approchant de celle de l'Épinard ou de la Laitue. Ce fut à l'aide de cet antiscorbutique que l'équipage du capitaine Cook fut guéri de la maladie qui le désole pendant une longue traversée.

Plusieurs espèces de Lepidium établies par Linné sont dénommées les types des genres Eunonia, Tees- dalia, Hutchinsia de De Candolle et B. Brown. V. ces mots.


LÉPIDON. for. Espèce du genre Gade.

LÉPIDON. bot. Synonyme de Passerage ou Lépi- dier. V. ce dernier mot.

LÉPIDOPTÈRES. V. LÉPIDOPTÈRES.

LÉPIDIUM. bot. V. LÉPIDIER.

LÉPIDOCARPEDON. for. Synonyme de Pro- tée. V. ce mot.

LÉPIDOCARYE. Lepidocaryum. gen. Genre de la famille des Palmiers, et de la Polyganie Dieecie, L., nouvellement établi par Martius (Gen. et Spec. Palm. Bras., p. 49, t. 45-47) qui lui a imposé les caractères suivants: régime (Spadix) enveloppé de plusieurs spathe incomplètes; fleurs distiques, disposées en cha- tens légèrement comprimés, et accompagnées de petites spathe. Les fleurs mâles sont composées d'un calice campanulé, à trois petits dents; d'une corolle à trois pétales; de six étamines dont les anthères sont ovées-oblongues, et adnées par leur dos au file. Dans les fleurs hermaphrodites le calice est comme dans les mâles; la corolle monopétale, trifide; six étamines; trois stigmates connus, linéaires, dressés; une baie drupa- cée, renfermant une seule graine munie d'un albumen homogène et d'un embryon latéral logé dans la fossette circulaire ovoïde. Le type de ce genre est un Palmier du Brésil, dont le stipe est petit, composé à l'intérieur d'un bois dur et rougeâtre, revêtu des débris des pédoncules, à frondes terminales, flavelliformes, irrégulièrement fendues; les régimes placés entre les for- des, portant des fleurs rosas et rougeâtres. Les fruits sont en forme de cônes, et d'une couleur brune-rou- gâtre. Martius l'a nommé Lepidocaryum gracile.

LÉPIDOCÈRE. Lepidocereus. us. On qualifie ainsi les antennes lorsqu'elles sont garnies de poils fins et courts, qui ont l'aspect d'écaillles.

LÉPIDOCOCITE ou LÉPIDOKROKITE. min. Variété de Fer hydraté en petits rognons, à texture fibreuse et écaillueuse, d'un éclat métallique et d'un brun-rougeâtre, accompagnant, dans quelques localités, le Fer hy- draté aciculaire ou fibreux. Le Lépidokrokitke de Hol- lerenzug, analysé par Brandes, lui a donné: peroxyde de Fer, 88; oxyde de Manganèse, 0,5; Silice, 0,5; Eau, 11.

LÉPIDODENDRE. Lepidodendron. végét. For. Brongniard a donné ce nom à un genre de végétaux fossiles dont il a observé les débris dans certaines formations mouil- lées; ce sont des troncs dichotomes, à sommet épanillé, converts de feuilles linéaires et des cicatrices qu'elles laissent après leur chute, offrant des formes régulières rhomboïdales ou orbiculaires. Labèche, dans son Ma-
nuel géologique, et nomme quarante espèces de Lépidodendres. Sternberg avait appelé ces mêmes fossiles Lépidofylos.

LÉPIDOGENYDE. Lepidogenys, os. Ce genre nouveau, formé récemment par Goult, dans la famille des acépières, ne diffère point de celui proposé par Lesson, sous le nom de Lophotes. V. Lomote.

LÉPIDOLÈPRE. Lepidoleprus, pois. Genre formé par Risso, et voisin des Gades, adopté par Cuvier, qui le place, sous le nom de Grenadier, dans la première famille de l'ordre des Malacoptérygiens Subbrachiens. Ses caractères consistent dans les sous-orbicauliers s'unissant en avant entre eux et avec les os du nez, pour former un museau déprimé qui avance au-dessus de la bouche, et sous lequel celle-ci conserve sa mobilité. La tête entière et tout le corps sont garnis d'écaillles dures et hérisées de petites épines. Les ventrales sont pénettes et un peu jugulaires; les pectorales médiocres; la première dorsale est courte et haute, la seconde dorsale et l'anal sont très-longues et s'insinuent en pointe à la caudale. Les dents aux mâchoires sont fines et courtes. Les deux espèces connues de ce genre vivent dans les plus grandes profondeurs de la Méditerranée.

LÉPIDOLÈPRE TRACHYRINQUE. Lepidoleprus trachyrinus, Ris. Tête grosse et déprimée; yeux grands, ovaux, argentés, avec des points rouges, et comme couverts d'une membrane transparente; iris doré; prunelle bleue; dos d'un gris blanchâtre, qui passe au violet vers la queue; première dorsale noirtière, la seconde grise, liserée de noir. Taille, de quinze à dix-huit pouces.

LÉPIDOLÈPRE COLORINQUE. Lepidoleprus colorinus, Ris. Musée festonné et surmonté d'une protubérance; préopercule portant une longue protubérance osseuse; opercule finement denté; première dorsale très-haute, en forme de harpe; caudale pointée; teint générale grise, nuancée de rouge-violâtre; nageoire anale liserée de noir. Taille, de six à neuf pouces.

LÉPIDOLITHE ou LILALITHE. syn. Variété de Mica, en masses composées de petites écaillles ou lamelles, ordinairement de couleur violetée, et dont on faisait une espèce particulière, avant que Cordier n'eût démontré son idéité avec le Mica.

LÉPIDOMA. bot. Sous-groupe de Lecidea de la Méthode lichenographique d'Acharius; il est caractérisé par un thalle crustacé effilé; il correspond au genre Psora du même auteur, genre que Fée a cru devoir rétablir. Le sous-groupe Lepidoma du Synopsis Lichenum et de la Lichenographie universelle, a reçu de l'extension et renferme les espèces du sous-groupe Sophenaria, qui est le Circinaria de Fée.


LÉPIDONOTE. Lepidonota, an. Genr. établi par Leach, aux dépens des Aphroditas de Linné, et ayant pour type L'Aphroditula squamnata, L. Saviugny l'avait précédemment distingué sous le nom de Polyné. V. ce mot.

LÉPIDOPAPPE. Lepidopappus, n. Ce genre qui a été créé dans la famille des Synanthères, par les auteurs de la Flore du Mexique, ne diffère pas du genre Hyuenopappus de L'Heritier, que Kühn a réuni au genre Florestina. V. Florestina.

LÉPIDOPE. Lepidopus, pois. Genre établi par Gouan, adopté par Cuvier, sous le nom de Jarretière, dans la famille des Tétraodontidés, de l'ordre des Acanthoptérygiens, et par Duméril qui le place dans sa famille, des Pétalosomes. Ses caractères consistent dans l'allongement du corps qui est aplati et garni d'une dorsale fort prolongée. Les mâchoires sont pointues, et les dents aussi fortes et aiguës que dans les Trichures. L'anale est fort remarquable, étant composé d'un seul rayon; elle est courte et située vers l'extrémité de la queue. Deux petites écaillles latérales, mobiles, situées sous les pectorales, y tiennent lieu de ventrales. On en connaît deux espèces qui furent d'abord confondues; l'une et l'autre vivent dans la Méditerranée.

LÉPIDOPE DE GOUAN. Lepidopus Gouanianus, Lec., Poir., t. 11, p. 520; la Jarretière, Encycl. Poir., pl. 84, t. 504. Il a sa mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure où sont trois longues dents crochues, outre celles qui la garnissent. Cette espèce n'atteint jamais deux pieds de longueur; sa couleur générale est argente, avec des reflets azurés et la nuque bleue. L'anus occupe le milieu du corps. v. 7, p. 55, v. 1, a. 1. La seconde espèce connue a été décrite plusieurs fois comme espèce nouvelle, et chacune sous des noms nouveaux; elle est bien plus grande (atteignant plus de quatre pieds) et resplendissante de la plus belle teinte d'argent. Risso l'a dédiée à Péron; c'est le Trichiurus condatus d'Upfrasen et ensiformis de Vandelli; le Thanellius lasitanicus de Shaw et le Ziphoclea tetradens de Montagu.

LÉPIDOPHORE. Lepidophorum, bot. Genre de la famille des Synanthères, tribu des Sénécinides, formé par Necker aux dépens du genre Anthenis, pour une plante des montagnes sablonneuses du Portugal et de l'Estramadure. Caractères: capitule multiflore, hétiléigrate; fleurons de la circonférence disposés sur un seul rang, ligulés et neutres; ceux du disque tubuleux, à cinq dents et bisexuels; pétales convexe, garni de paillettes acuminate-arisées, placées entre les fleurons, plus longues que les corolles à l'instar de leur épanouissement; involucre largement campanulé, formé de plusieurs rangées d'écaillles imbriquées, presque rondes, rossâutées et scarieuses au sommet; antheres écaillardées, appendiculées et incluses; stylées inclus dans le tube des antheres; deux stigmates, faiblement séparés, à peine tronqués et barbuleux au sommet; akène glabre, tétragone, sans bec, ceux de la circonférence et quelquefois ceux du disque surmontés de quatre paillettes dont deux très-altérés, le plus souvent ces derniers sont chaussées.

LÉPIDOPHORE RECOUVER. Lepidophorum repandum, Neck.. De Cand.; Anthemis repanda, Linn.; Chrysanthemum lasitanicum, Tournef.; Verbena repanda, Pers. Plante herbacée, glabre, simple, monœphale;
feuilles alternes, crenato-dentées et sessiles, les radia-
cicales sont spatulées et les caulinaires oblongues; les
fleurs sont jaunes.

LÉPIDOPHYLLE. Lepidophyllum.бот. Genre de la
famille des Synanthéresées, Corymbières de Jussieu
et de la Synthétisée superficie, Л., établi par Cassini
(Bulletin de la Soc. Philom., décembre 1816) qui l'a
ainsi caractérisé : involucre oblong, cylindraècé, formé
de écailles imbriquées, appliquées; les extérieures ova-
les, les inférieures oblongues, très-obustes, coriaces, à
bords membraneux, ciliés ou frangés; réceptacle petit,
plan et nu; calathide cylindraècé, dont le disque ne
se compose que d'un petit nombre de fleurs (4 à 6)
ègulière, hermaphroïdues; la circonférence de deux
ou trois fleurs distinctes, en lantuguettes et femelles;
ovaires oblongs, striés, surmontés d'une aigrette lón-
gue, formée de poils inégaux, paléiformes et plumeux.
Ce genre est placé, par son auteur, dans la tribu des
Astéres, près du Baccaris, avec lequel il a beaucoup d'affinité; il se rapproche aussi du Brachyris de Nut-
tall, dont il est peut-être congénère. Une seule espèce
le constitue: c'est le Lepidophyllum capressiforme,
Cass., Baccaris capressiformis, Pers., arbre
rapporté de la Patagonie par Commerson, et qui est sui-
tout remarquable par ses feuilles extrêmement petites,
raprochées et disposées sur quatre rangées longitu-
dinales.

LÉPIDOPTIUM. bot. (Mousses.) Sous-genre établi
dans le genre Pilotrichum de Palisot-Beaurois, pour
les espèces dont la coiffe est hérissée de paillettes.
Le Pilotrichum scabrisetum de Richard et de Schwan-
grenich, qui croit sur les arbres de la Guiana, est la
seule espèce qui figure dans ce sous-genre. V. Piloo-
trichum.

LÉPIDOPÔDE. rept. Espèce du genre Hystéropè. V.,
le mot.

LÉPIDOPÔDOS. bot. Ce genre formé par Tausch
(Flora, 1851), dans la famille des Synanthéresées, est
analogue au genre Cylindroclène, précédemment éta-
bli par Cassini. V. Cylindroclène.

LÉPIDOPOMES. Pois. Famille de Poissons osseux,
Holobranches, de l'ordre des Abdominaux, dont les
caractères correspondent exactement à ceux des genres
Mugil et Exocetux de Linné. Düméril, dans sa Zoolo-
gie analytique, compose cette famille des genres Exoet,
Mugilomore, Chanos, Mugilides et Muge.

LÉPIDOPTÉRES. Lepidoptera. 188. Ordre d'insectes
établi par Linné, et auquel Fabricius a donné le nom de
Glossates (Glossata). Il formait, dans tous les ouv-
grages de Latreille, le dixième ordre; mais depuis que
ce savant a converti ses Myriopodes en classes (Fam.,
nat. du Règne Anim.), il ne forme plus que le neuvième
ordre de la classe des Insectes; il est ainsi caractérisé :
quatre ailes membraneuses, courbées d'une poussière
farineuse, formée de petites écailles; une trompe roule-
au spirale à la bouche.

Les Lépidoptères sont les insectes les plus beaux et
cque la nature a le plus favorisés sous le point de
vue des ornements; ces animaux sont, parmi les inse-
sectes, ce que les Oiseaux-Mouches et les Colibris sont
parmi les Oiseaux. Doués d'une très-grande facilité
pour le vol, ils semblent destinés à régner sur les fleurs,
et l'on dirait qu'à eux seuls est attribué le droit de
choisir leur nourriture dans leur corolle, en pompant,
avec leur longue trompe, le sue qu'elle contient. Leurs
ailes sont, en général, ornées des couleurs les plus va-
ries et les plus brillantes: l'or, l'argent, l'azur, l'éme-
raude et la pourpre s'y mêlent de mille et mille
manières, pour produire des dessins de la plus grande
beauté, et, tandis que la nature n'a donné aux ailes
des autres insectes que la surface rigoureusement né-
cessaire à l'exécution de leurs mouvements, il semble
qu'elle s'est plu à s'écarter de cette règle en faveur
de Lépidoptères, en augmentant beaucoup l'étendue
de leurs ailes, afin d'avoir la faculté de produire des
dessins plus grands et d'exercer davantage son pin-
neau. Elle a employé, pour l'ornement de ces insectes
privilégiés, un genre de peinture que l'on connaît sous
le nom de mosaïque. Des écailles en nombre infini,
diversement colorées, implantées sur les deux surfaces
de leurs ailes et disposées par imbrication, comme les
tuiles d'un toit, avec une harmonie admirable, compo-
sent, par leur réunion, ces dessins si diversifiés et si
elegants qui surprennent et charment les regards;
fin en la nature a été si prodigue d'ornements à l'égard
des Lépidoptères, qu'elle a voulu, contre son habitude,
que ces animaux en eussent jusque dans leur enfance,
ou sous la forme de chenille, et souvent encore sous
celui de chrysalide. Il semble que cette sorte de supé-
matie que la nature paraît avoir donnée aux Papillons,
audit dirigé Dégeer et Olivier dans leurs distributions mé-
thodiques des insectes, puisqu'ils ont placé les Lépi-
doptères à la tête de la classe des Insectes.

La bouche des Lépidoptères ne diffère pas organi-
quement de celle des insectes broyeurs ou pourvus de
mâchoires. Savigny et Latreille ont démontré qu'elle
était composée des mêmes pièces, mais que ces pièces
étaient appropriées aux fonctions qu'elles étaient des-
tinées à remplir; ainsi, plusieurs sont restées rudimen-
taires, tandis que d'autres ont pris un accroissement exces-
sif. Cette bouche est composée d'un labre souvent
presque invisible, conique ou subulé; de deux mandibu-
les couronnées, très-petites, rudimentaires, poilues ou
garnies de petites écailles, fixes et d'un usage connu;
deux mâchoires couronnées, en forme de fois tubulaires,
orinairement fort longs, soudués inférieurement à
èmure, jusqu'à la naissance des palpes, avec la lèvre
pareillement fixée et ferment la cavité buccale, se ré-
issant au delà, par leur bord interne, pour former une
trompe (lingua, FAB.) ou, pour la distinguer no-
minallement des autres parties désignées ainsi, nom-
mmée par Latreille spirito-épine (trompe en spirale), dont
l'intérieur présente trois canaux; de deux palpes maxil-
laires souvent presque imperceptibles, d'un à trois ar-
ticules insérés près du coude des mâchoires, et de deux
palpes labiales ou inférieures, de trois articles très-
garnis de poils ou d'écailles, remontant de chaque côté
de la spirito-épine et lui formant une sorte d'étié.
La lèvre est formée d'une seule pièce plate et triangula-
lire.

Les antennes des Lépidoptères sont variables et
toujours composées d'un grand nombre d'articles;
elles sont toujours simples dans ceux qui volent le jour, c'est-à-dire les Diurnes, et elles se terminent par un bouton plus ou moins renflé. Dans les espèces qui font le passage des Diurnes aux Nocturnes, elles prennent la forme d'une masse allongée ou d'un fuseau, et lorsqu'on arrive aux espèces qui ne paraissent que la nuit, elles ressemblent à un fil ou à une soie tanné simple et tanné pectiné, et souvent même plumeuse, soit dans les deux sexes, soit dans les mâles seulement. On découvre, dans plusieurs espèces, deux yeux lisses, cachés entre les écailles, et situés entre les yeux ordinaires; ils sont plus ou moins saillants, demi-sphériques, à facetttes et souvent assez grands. La trompe manque quelquefois dans plusieurs Lépidoptères crépusculaires ou nocturnes. Les trois segments dont le tronc des insectes Héxapodes est composé, se réunissent ici en un seul corps; ils sont intimement unis, et l'arrière est très-court et transversal, comme cela a lieu dans la plupart des Hyménoptères et des Diptères; il ne varie jamais de forme, et les différences que les Lépidoptères présentent, tant sur leur dos que dans les autres parties, proviennent des écailles et des poils du dos, qui imitent quelquefois une huppe ou une crête. L'abdomen est composé de six à sept anneaux; il est attaché au corselet par une très-petite portion de son diamètre, et n'offre ni aiguillon ni tâche comme les Hyménoptères; il n'y a que quelques femelles comme celles des Cosmos qui aient les derniers anneaux retranchés et prolongés pour former un oviducte en forme de queue pointue et rétrécie. Le dessus de l'abdomen offre, dans quelques espèces, des écailles et des poils relevés, formant des sortes de doublures. Les quatre ailes des Lépidoptères sont simplement veinées, de grandeur et de position variables: les premières ou les supérieures sont toujours plus grandes que les inférieures; dans plusieurs espèces une portion de ces organes, plus ou moins spacieuse, est tout à fait nue et transparente. Les écailles sont implantées, au moyen d'un pédicule, sur leur surface et disposées en recouvrement avec une symétrie remarquable; leur figure n'est pas constamment la même, et le plus souvent ces écailles sont oblongues, arrondies à leur base du côté du pédicule qui les attache à l'aile, et tournées à l'autre extrémité avec plusieurs petites dents. Les ailes inférieures sont souvent plissées à leur bord interne et semblent former un canal propre à recevoir et à garantir l'abdomen. Les quatre sont quelquefois relevées perpendiculairement dans le repos, et c'est ce qui a lieu pour les Papillons diurnes; dans d'autres, elles sont horizontales ou inclinées en manière de toit: c'est le cas des Lépidoptères crépusculaires et nocturnes. La nature a pourvu ces insectes d'un organe propre à retenir les ailes dans cette situation: c'est une espèce de frein ou de crochet attaché aux ailes inférieures et passant dans une boucle des supérieures.

Les pattes des Lépidoptères sont au nombre de six; les tarses sont composés de cinq articles et terminés par deux crochets; dans plusieurs Lépidoptères diurnes, les deux pieds antérieurs sont beaucoup plus petits, inutiles au mouvement et repliés de chaque côté, sur la poitrine, en manière de cordons ou de palatines; ils sont terminés par des tarses gros, velus, dont les articles sont moins distincts et sans crochets apparents au bout. Quelquefois ce caractère n'est propre qu'à l'un des sexes. Les Lépidoptères qui ont les pattes antérieures ainsi organisées ont été nommés Tétrapes ou Tétrapodes. Les Lépidoptères ne présentent jamais que deux sortes d'individus, des mâles et des femelles; ils sont toujours ailiés, et l'on ne peut en excepter que très-peu dont les femelles sont aptères. Les mâles des Lépidoptères, surtout parmi les nocturnes, découvrent leurs femelles d'une distance très-considerable, et à l'aide de l'odorat, qui paraît être chez ces animaux d'une finesse exquise. Les deux sexes restent pendant quelque temps unis; souvent la femelle, qui est toujours plus grande, entraîne dans les airs le mâle qui reste attaché à elle. Celles-ci pondent leurs œufs, souvent très-nombreux, sur les substances ordinairement végétales, dont leurs larves doivent se nourrir, et elles périssent bientôt. L'intestin des Lépidoptères est composé d'un premier estomac latéral ou jabot, d'un second estomac boursouflé, d'un intestin grêle assez long et d'un cæcum près du cloaque.

Les larves des Lépidoptères, que l'on connaît sous le nom de Chenilles, sont composées de douze anneaux non compris la tête; elles ont de chaque côté neuf stigmates, elles sont munies de six pieds écaillieux ou à crochets, qui correspondent à ceux de l'insecte parfait; elles ont, en outre, quatre à dix pieds membranaires, dont les deux derniers ou les postérieurs sont situés à l'extrémité du corps et près de l'anus. Le corps de ces larves est en général allongé, mou, presque cylindrique et coloré diversément, tantôt hérisché de poils, de tubercules, ou d'épines, et tantôt nu ou ras; leur tête est revêtue d'un derme corne ou écaillieux; on voit, de chaque côté, six petits grains luisants, qui paraissent être de petits yeux lisses; elle a, de plus, deux antennes très-courtes et coniques, et une bouche composée de deux fortes mandibulaires, de deux mâchoires, d'une lèvre et de quatre palpes; comme ces larves sont destinées à vivre de matières coriaces, telles que des feuilles, des racines et même du bois, la nature les a pourvues d'organes assez forts pour remplir ces fonctions pendant qu'elles sont dans cet état; mais aussi, et que ces animaux sont appelés par elle à devenir habitants des airs et à se nourrir du nectar des fleurs et de matières fluides, elle change ces fortes mandibules et ces mâchoires dures et puissantes en longs filets, minces et déliés, réunis entre eux, formant une trompe tortillée sur elle-même et dont la fonction n'est plus que de sucer. La matière sucrée dont elles font usage, s'élaborant dans deux vaisseaux intérieurs, longs et tortueux, dont les extrémités supérieures viennent, en s'amoncelant, aboutir à la lèvre; la filet qui donne issue aux fils de la soie, est un marmillon tubulaire et conique, situé au bout de la lèvre. Les chenilles qui n'ont, en tout, que dix à douze pieds, ont été appelées à raison de la manière dont elles marchent, Géomètres ou Arpenteuses. Elles se cramponnent avec leurs pattes écaillieuses au plan de position, et, élevant les articles intermédiaires du corps en forme d'anneau ou
de bouche, elles rapprochent les dernières pattes des précédentes, dégagent celles-ci, s'accrochent avec les dernières, et portent leur corps en avant pour recommencer la même manœuvre. Quelques-unes de ces chenilles dites en bâton, se fixent, dans le repos, aux branches des végétaux par les seuls pieds de derrière, se tiennent immobiles et ressemblent à une petite branche. D'autres chenilles, ayant quantité à séize pattes dont quelques-unes des membraneuses intermédiaires sont plus courtes, portent le nom de demi-Arpenseuses ou fausses Géomètres. Les pieds membraneux des chenilles sont souvent terminés par une couronne plus ou moins complète de petits crochets. Leur intestin est composé d'un gros canal sans inflexions, dont la partie antérieure est quelquefois un peu séparée en manière d'estomac, et dont la partie postérieure forme un cloaque ridé; il donne attache à quatre vaisseaux hilaire très-longs et s'insérant fort en arrière. V., pour plus de détails, l'article Métamorphoses et les ouvrages de Lyonnard sur l'Anatomie de la Chenille du Cossus, et de Héroult (Hist. du Développ. des Pap., 1815). La plupart des chenilles se nourrissent des feuilles des végétaux; d'autres en rongent les racines, les boutons, les fleurs et les graines; les parties ligneuses des arbres n'arrêttent pas à quelques espèces et entre autres à celles qui produisent le genre de Nocturnes qu'on nomme Cossus. D'autres chenilles rongent les draps et les étroites de laine; elles n'épargnent pas même le cuir, le lard, la cire et différentes graisses. Plusieurs vivent exclusivement d'une seule manière, mais d'autres s'accommodent indifféremment de plusieurs sortes de nourriture, et ont mérité le nom de Polyphages. Quelques chenilles se réunissent en société sous une tente de soie qu'elles font en commun; d'autres se fabriquent des pourraux fixes ou portatifs; plusieurs se logent et se creusent des galeries dans le parenchyme des feuilles. Toutes ces chenilles sortent la nuit, mais le plus grand nombre se plait à la lumière. Les chenilles changent ordinairement quatre fois de peau avant de passer à l'état de chrysalide ou de nymph. V., ces mots. La plupart filent alors une coque où elles se renferment; une liqueur souvent rougeâtre, que les Lépidoptères jettent par l'anus au moment de leur métamorphose, attérit des bords de la coque et facilite leur sortie; communément encore, une des extrémités du cocon est plus faible ou présente une issue propice par la disposition des fils. Quelques chenilles lèvent avec leur soie des molécules de terre, des feuilles ou des parcelles de substances où elles ont vécu, et s'en forment ainsi une coque grossière. Les chrysalides des Lépidoptères diurnes sont à nu et fixées par l'extrémité postérieure du corps. Toutes ces chrysalides ou nymphes de Lépidoptères offrent un caractère particulier; elles sont emmaillotées ou en forme de momies. Ces chrysalides éclatent en peu de jours; souvent même les Lépidoptères donnent deux générations par année; quelques autres passent l'hiver, et l'insecte ne subit sa dernière métamorphose qu'au printemps ou dans l'été de l'année suivante. L'insecte parfait sort de la chrysalide à la manière ordinaire ou par une fente qui se fait sur le dos du corselet.

Les larves des Ichneumonides et des Chalcidites, ainsi que celles de quelques Diptères, détruisent beaucoup de chenilles et de chrysalides, et purgent ainsi les jardins de ces insectes qui, sous leur état de chenilles, y font de grands dégâts surtout aux arbres fruitiers. Il serait trop long d'exposer ici les différentes méthodes qu'on a employées pour faciliter l'étude des Lépidoptères; aucune d'elles n'est satisfaisante, et les organes de la manuduction étant beaucoup plus simples que dans les autres ordres, offrent moins de ressources; il serait à souhaiter que les naturalistes fissent aux ailes des Lépidoptères l'application des principes établis par Jurine, relativement à celles des Hyménoptères. Les auteurs iconographes qu'on peut consulter pour la détermination des espèces d'Europe, sont Esper, Hubner, Engrémelle, Godard, etc. Quant aux exotiques ils ont été traités par Cramer, Stoll, Donovan, Abbot, Lewin, Harris, Godard, Fabricius, Valent., Ochsenheimer est très-important pour l'épuration de la synonymie, et quoiqu'il ait établi un grand nombre de genres sans en donner les caractères, il n'en est pas moins recommandable. Latrèille partage les Lépidoptères en trois familles qui correspondent aux trois genres composant cet ordre, dans la méthode de Linné: ce sont les Diurnes, les Crépusculaires et les Nocturnes. V. ces mots.

LÉPIDOSIRENE. Lepidosirena. Rep., pois. Genre nouveau, qui se rapproche d'une part des Reptiles ichthyoides et des Poissons anguilliformes de l'autre. Il a été établi par Natterer, dans les Annales de la Société d'Histoire naturelle de Vienne (t. 2, 1837), pour un animal trouvé dans les flâques d'eau et dans les fossés des environs de Bahia, au Brésil, qu'il a nommé Lepido-
sirena paradoxo, et qu'il décrit de la manière sui-
vante: corps long de près d'un pied, très-allongé, plus fort que chez aucun des Reptiles ichthyoides con-
nus; tête pyramidal, courte et obtuse; bouche petite, garnie en haut et en bas, de lèvres molles, en forme de bourelet; langue molle, épaisse, charnue, adhé-
rente au plancher de la bouche et libre seulement sur les côtés, un peu en avant; mâchoires garnies de chaque côté de deux dents soudées au bord dentaire, grandes, plates, comprimées de dehors en dedans; leur sommet offre un bord droit et tranchant; leurs faces externe et interne sont marquées d'un léger ail-
lon qui, se prolongeant jusqu'au bord libre des dents, donne à ce bord un aspect bidenté, disposition qui rappelle celle des dents des Mammifères ou des Congres; au-devant des dents de la mâchoire supérieure sont deux petites dents coniques, dirigées obliquement en dehors; narines s'ouvrant immédiatement derrière le bord de la mâchoire; cil caché derrière la peau; une ouverture ovale et assez grande derrière la tête; on y remarque quatre arcs branchiaux denticulés, et de chaque côté un appendice conique, soutenu par une tige cartilagineuse: ce sont des sortes de membres impropre à la locomotion et à la natégion; une paire d'appendices analogues, sainee en arrière, sur les côtés de l'anus; ils sont un peu plus forts seulement que les appendices antérieurs; il arrive quelquefois que l'un des appendices est un peu plus fort d'un côté que de l'autre. Une crête membraneuse, droite, qui s'étend le long
du dos et vient aboutir, en décroissant, au-devant de l'anus; queue conique, légèrement comprimée; une ligne longitudinale, de chaque côté du corps, qui se ramifie en diverses parties de son étendue; tout le corps couvert d'écaill es fines, minces et arrondies à leur bord postérieur; chacune d'elles est composée de petits compartiments polygones et plats.

En 1858, Owen a fait la description d'une seconde espèce de Lépidosirène, trouvée dans la rivière de Gabbie, en Afrique, et à laquelle il a donné le nom de Lepidosirena annectens. Ses yeux sont très petits et adhérents à la peau qui passe dessus sans former aucun repli; sa tête est plus longue que celle du Lepidosirena paradoxus, quoique sa taille soit moindre des trois quarts; ses nageoires comparées au tronc peuvent être considérées comme rudimentaires.

A l'égard de cette espèce, le docteur Owen est entré dans de grands et minutieux détails tant anatomiques que physiologiques, sur le nouveau genre de Natterier, et il fait ressortir surtout le caractère tiré de l'organe de l'odorat, qui consiste dans deux sacs membranueux, ouvraes, plissés intérieurement; ces sacs s'ouvrent au dehors séparément, au-dessus de la lèvre supérieure, mais ils n'ont aucune communication avec la cavité buccale, et qui prouve d'une manière formelle que les Lépidosirènes sont de véritables Poissons, les autres preuves qu'on a de la nature ichthyologique de ces animaux résultant simplement d'un concours de caractères moins décisifs. Voici quels sont ces caractères: les grandes écaill es arrondies, qui recouvrent la peau; les conduits muqueux de la tête et de la ligne latérale; les rayons mous, multiarticulés, qui supportent les nageoires pectorales et ventrales rudimentaires; la colonne vertébrale cartilagineuse, articulée antérieurement avec toute la portion basilaire de l'occipital et non avec les deux condyles, comme chez les Batraciens; l'existence d'un os préoperculaire; la mobilité des intermaxillaires; la mâchoire inférieure dont chaque branche ne se compose que d'une pièce post-mandibulaire et d'une pièce dentaire; la présence d'une double série d'apophyses épineuses, dont l'une supérieure, l'autre inférieure à la colonne vertébrale; la couleur verte des portions ossifiées du squelette; l'intestin droit et la valve spirale qu'il offre à son intérieur; l'absence des poumons et de la rate; l'orifice péritonéal unique; la position de l'anus; l'oreillette unique du cœur; le nombre des arcs branchiaux, et ce fait que les branches sont à l'intérieur; l'existence d'une longue paire latérale nerveuse; un lymphatique acoustique renfermant de grands otoïdes. Ces caractères paraissent démontrer suffisamment que ces animaux sont des Poissons et non des Reptiles perennibranchés. Après avoir ainsi placés dans la classe des Poissons, Owen les considère comme formant le passage des Cartilagineux aux Malacostréygiens.


Les épipolites contiennent une ou deux fleurs et se composent d'écaill es imbriquées en tout sens et dont un grand nombre sont vides. Autour de l'ovaire on trouve six squammules hypogynes, plans, un peu épaissies et légèrement soudées par leur base. Le style est caduc. Le fruit est un scéne renflé et obus. Ce genre ne diffère des Cladium que par la présence de ses soies hypogynes, et des Scleria que par le nombre de ses soies ou écaill es hypogynes, par ses épipolites toujours hermaphrodites. Dans la Flore de la Nouvelle-Hollande, Labillardière a décrit et figuré sept espèces de ce genre, savoir: Lepidosperma eliator, t. 11; Lepidosperma gladiata, t. 12; Lepidosperma longitudinalis, t. 15; Lepidosperma globosa, t. 14; Lepidosperma filiformis, t. 15; Lepidosperma squamata, t. 10; Lepidosperma tretagona, t. 17. Le nombre des espèces caractérisées par Brown est de dix-neuf.

LÉPIDOSTROBE. Lepidostrobus. gen. Brongniart a donné ce nom à un genre de végétaux fossiles de la famille des Sélagnes, qu'on trouve dans les formations bouloures, et qu'on reconnaît aux écailles rhomboïdales, stipitées, qui recouvrent les fragments de trones cylindriques, et qui sont insérées perpendiculairement à l'axe de ces mêmes trones. Caractères: stipe inverse, pyriforme, membraneux allé; disque planisucé, excavé.

LÉPIDOTE. Lepidotus. ins. Colléoptères pentamères; genre proposé dans la famille des Élatériens, par Megere qui considère l'Elater murrinus, Fab., comme devant en être le type.

LÉPIDOTE. Lepidotus. gen. C'est-à-dire garni d'écaill es.

LÉPIDOTIDE. Lepidotis. gen. Le genre créé sous ce nom, par Palsisot-de-Beauvais, dans son Éthiogamie, pour quelques espèces du genre Lycopodium de Linné, a pour caractères différentiels: fleurs mâles réuniformes, sessiles, bivalves, éparés dans des épis distincts et terminaux, cachés sous des bractées jaunâtres et différentes des feuilles. Ficges couchées, traînantes ou rampantes, simples, dichotomes ou rameuses; feuilles éparées; épis sessiles ou pédonculés, simples ou gémées; bractées lancéolées, ovales, aiguës, souvent dentées. Ce genre se compose d'une dizaine d'espèces que l'auteur divise en quatre sections.

I. Épis sessiles, simples.

1. Épis sessiles, simples.

LÉPIDOTIDE FLEURIES. Lepidotis convolvulata, Palis. la tige est rampante, donnant naissance à des drageons droits et rameux; ses feuilles sont éparées, décurrentes, oblongo-lancéolées, convoluta pliées; ses épis sont terminaux. Elle croît dans l'Inde. Les autres espèces sont: Lycopodium obscurum, L.; Lycopodium annotinum, L., et Lycopodium cernuum, L.

II. Épis sessiles, divisés.

LÉPIDOTIDE FLEURIES. Lepidotis flegmarius, Palis.; Lycopodium flegmaria, L.

III. Épis pédonculés simples.

LÉPIDOTIDE DE MAGELLAN. Lepidotis Magellanica, Palis. Tige rampante, avec des drageons rampants et presque droits; feuilles linéaire-lancéolées, aiguës, in-
briquées, éparses; épis terminaux; bractées lancéolées, aiguës, à bords membraneux et ondulés.

LÉPIDOTHE DE LA CAROLINE. Lycopodium Carolinum, L.

IV. Épis pédonculés, doubles ou géménins. 


LÉPIDOTOSPERMA. Ét. Pour Lépidosperme. V. ce mot.

LÉPIDURE. Lepidurus. Crust. Le docteur Leach a séparé du genre Apus (de l'ordre des Branchiopodes, section des Phyllopes) les espèces qui-ont une lame entre les filets de la queue, pour en former un genre distinct, qu'il a nommé Lepidurus. Quant aux autres caractères, ils ne diffèrent en aucune manière de ceux des Apus.

LÉPINONUM. Ét. Sous ce nom générique, Whalenberg a séparé les espèces d'Arenaria dont la capsule est un longues, les feuilles munies de stipules. Quelques-unes, qui croissent dans les endroits salés, sont des plantes grasses, et Haworth en a constitué son genre Stipularia. Persoon et Seringe (in De Caud. Prod., 1, p. 400) ne considèrent ce genre comme que une section des Arenaria, section qu'ils nomment Spurgiaaria. V. SAELINE.

LEPIPHIS. Pois. Raffinesque, dans son Itologie Siciliana, établit, sous ce nom, un genre voisin des Coryphales, qu'il caractérise par un corps conique et comprimé; la tête comprimée et anguleuse en dessus; une seule dorsale; les ventrales falciformes et réunies à leur base par une lame écailleuse. Il en existe deux espèces dont l'une, commune dans le golfe de Palerne, y est nommée Pesce Capone; c'est le Lepiphis Hippuroides, qui acquiert jusqu'à dix-huit pouces de long; l'autre est le Lepiphis ruber, et n'a guère qu'un pied; on le nomme Monacada dans le pays.

LÉPITOÈ. Ét. Synonyme d'Agaric. Adopté pour un sous-genre par Persoon et par Fries. V. AGARIC.

LEPIPTERUS. Pois. Raffinesque (Itiol. Sic., p. 15) établit, sous ce nom, un genre qu'il avait appelé Lepiter- rus dans un ouvrage précédent et qui paraît devoir rentrer dans les Holocentres. Il ne contient qu'une espèce nommée Petola, et qui appartient à la famille des Percoïdes; elle se trouve dans la mer de Catane où sa chair est peu estimée.

LÉPIRE. Lepirus. INS. Genre de Coléoptères trenta- mères, proposé par Germar dans la famille des Rhynchophores. Le Curculio Colon de Fabricius en serait le type.

LEPIRONIE. Lepironia. Ét. Genre de la famille des Cypréacées de l'Hexandre Monogyrine, L., établi par le professeur Richard dans le Synopsis Plantarum de Persoon, avec les caractères suivants: les fleurs for- ment un épis latéral, sessile, ovoloïde, allongé, pointu, composé d'écailles imbriquées très-étroitement, cartilagineuses, les plus inférieures vides et sessiles, les supé- rieures unifolées; chacune de ces écailles, qui est large et obtuse, renferme environ seize paléoles, très-rare- ment douze ou quatorze, dont les deux extrêmes, plus larges, comprimées et carénées, forment une sorte de glume qui enveloppe les autres; celles-ci sont planes, étoilées, d'une largeur inégale, et paraissent être en quelque sorte des étamines avorées. Le nombre des étai- mines varie de trois à six; leurs filets sont courts; les an- thères très-longues, linéaires, surmontées d'une petite pointe. L'ovaire est comprimé, lenticulaire; le style est court, surmonté de deux stigmates filiformes. Le fruit est un àkène lenticulaire, osseux, terminé en pointe. On ne connait qu'une seule espèce de ce genre, Lepironia neoronta, Richi., loc. cit., plante vivace, originaire de Madagascar. ayant ses châmes simples, dépourvus de feuilles, hants de deux à trois pieds, articulés intérieu- reurement comme ceux de plusieurs espèces de Jones, terminés à leur sommet par une pointe roide et très- aiguë, et portant latéralement un seul épi de fleurs, à environ un pouce au dessous de leur sommet.

LEPISANTHE. Lepisanthus. Pois. Genre de la famille des Percoïdes à dorsale double, dans l'ordre des Acanthoptérygien; fort remarquable en ce qu'il tient aux Scènes, aux Trigles et aux Gasteróhores par divers points de conformation. Le corps est court, gros et en- tièrement cuissard d'énormes écailles anguleuses, âpres et carénées; quatre ou cinq grosses épines tiennent lieu de la première dorsale; les ventrales sont composées d'une énorme épine chacune, à la base interne de laquelle se trouvent quelques rayons mous, presque imperceptibles; la tête est grosse, cuissardée; le front bombé, la bouche grande, les mâchoires garnies seules- lement d'un velours très-ras au lieu de dents. La mem- brane branchiostégée est à huit rayons, et l'on distingue quelque apparence de dentelles aux opercules. On n'en connaît qu'une espèce des mers du Japon, qui fut décrite pour la première fois par Houttuyn comme un Gasterosteus, ensuite par Thunder sous le nom de Sciama cataphrageta, et figurée par Schneider, pl. 24, sous le nom de Monocentris carinata. Sa taille n'est que de cinq à six pouces, et ses grandes écailles ciliées sont terminées par un aiguillon.

LEPISANTHE. Lepisanthes. Ét. Genre de la famille des Sapindacées, de l'Ocandrie Monogyrine de Linné, établi par le docteur Blume qui le caractérise de la manière suivante: calice à quatre ou cinq sépales inégaux, imbriqués; quatre ou cinq pétales un peu plus longs que le calice, avec un même nombre de squames à l'intérieur; disque échancre, entourant les organes reproducteurs; huit étamines très courtes, rappro- chées du pistil; ovaire trigone, à trois loges uniporées; style presque nul, avec le stigmate obtus. Le fruit est une sorte de drupe tétragone, à noyau triloculaire dont les loges sont monospermes.

LEPISANTHÉ DE MONTAGNE. Lepisanthes montana, Bl. C'est un arbre de médiocre élévation, dont les feuilles sont brusquement aliénées, à folioles presque opposées, oblongues, acuminées au sommet, obtuses, presque cordées à la base; les fleurs sont réunies en grappes simples, axillaires ou latérales et tomenteuses. Des monts Salkak, dans l'Île de Java.

LÉPISCLINE. Ét. Genre de la famille des Synanthé- rées; Corymbières de Jussieu, et de la Synégénésie égale, L., établi par Cassini (Bull. de la Société Philo- mat., février 1818) qui l'a caractérisé ainsi: involucr
ovoïde, cylindré, formé d'écaillles imbriquées, appliquées : les extérieures ovales et scarieuse, les intérieures oblongues et coriaces inférieurement, arrondies, concaves, scarieuses et colorées supérieurement; réceptacle petit, plan, garni d'écaillles oblongues, larges, obtuses, tronquées ou dentées au sommet; calathide oblongue, composée de fleurs nombreuses, égales, régulières et hermaphrodites; offrant très - souvent à la circonférence une ou deux fleurs femelles, dont la corolle est plus grêle; ovariées oblongues, pourvus d'un bourrelet basale, surmonté d'une aigrette dont les poils sont légèrement plumeux. Ce genre est placé par son auteur dans la tribu des Inuleæ, section des Inuleæ-Graphalielles. Il se compose de deux espèces rapportées par Linné à son genre Gnaphaliæ, savoir: 1<sup>e</sup> Lepis-cline cymosa, Cav., ou Gnaphaliæ cymosum, L.; 2<sup>e</sup> Lepis-cline rudifolia, Cass., ou Gnaphaliæ rudifolium, L. Ces deux plantes croissent au cap de Bonne-Espérance. La dernière avait été placée par Gérent dans son nouveau genre Anazetæ, mais Cassini prétend que celui-ci est formé de plantes qui ne sont nullement congénères, que le type (Gnaphaliæ futilum), de l'aveu même de Gérent, lui est même étranger par les caractères, que son Anazetæ arbo- reum est la plante sur laquelle Necker avait constitué son genre Argyranthus, etc. Ces motifs ont déterminé Cassini à ne point adopter le nom générique donné par Gérent, et à le réserver pour un genre particulier, qui serait composé uniquement de l'Anazetæ cris- pus de cet auteur. V. ce mot.

LÉPSIE. *Lepisia*. 185. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Scarabæides, institué par Lepelletier et Serville qui lui reconnaissent pour caractères distinctifs : antennes velues, surtout à leur base, composées de neuf articles : le premier assez long, en masse; le second gros, globuleux, le sixième très petit, cupulaire; les trois derniers formant une masse ovale-globeuleuse, un peu velue; labre et mandibules cachés; dernier article des palpes maxillaires assez long, près cylindrique; tête en carré long; chaperon séparé de la tête par une ligne transversale peu apparente, avec le bord arrondi, portant dans son milieu antérieur une petite dente relevée (au moins dans les mâles); yeux assez grands; corps un peu déprimé en dessus, entière-ment garni d'écaillles; écusson de grandeur moyenne, triangulaire; élytres déprimés en dessus, ayant un tubercule huméral assez prononcé, recevant des ailes et laissant à nu la partie postérieure de l'abdomen; pattes assez longues; jambes un peu comprimées; les antérieures munies d'une forte dent au côté externe; dernier article des tarses le plus long de tous; deux crochets inégaux à tous les tarses; les antérieurs et intermédiaires bifides, les autres entiers. Les Lépsié se partagent pour la plupart à l'Afrique australe. Leur corps couvert d'écaillles en dessus comme en des- sous, leur donne quelque ressemblance avec les Hoplés, mais elles en diffèrent évidemment par les crochets des tarses postérieurs, au nombre de deux.

LÉPSIE RUPICOLE. *Lepisia rupicola*, Lepel.; *Melolontha rupicola*, Fab. Son corps est un peu plus robuste; sa tête est noire; son corselet et ses élytres sont cou- verts d'une poussière écailluse et verte; l'écussot est petit et triangulaire; tout le dessous du corps est d'un gris argente; taille, quatre lignes. Du cap de Bonne-Espérance.

LÉPSIMA. *Lepisma*. 185. Genre de l'ordre des Thysa- noures, famille des Lépsiémes, établi par Linné, et adopté par tous les entomologistes. Les caractères de ce genre sont : yeux très petits, fort écartés, composés d'un petit nombre de grains; corps aplati et terminé par trois files de la même longueur, insérés sur la même ligne et ne servant point à sauter. Les Lépsiémes ont le corps allongé et couvert de petites écaillles souvent argentées et brillantes; il est mou et déprimé. Leurs an- tennes sont en forme de soie et partagées, dès leur base, en un grand nombre d'articles. La houche est composée d'un labre, de deux mandibules presque membraneuses, de deux mâchoires à deux divisions avec une palpe de cinq à six articles, et d'une lèvre à quatre découpures et portant deux palpes de quatre ar- ticles. Le tronc est de trois pièces; l'abdomen, qui se retrécit peu à peu vers son extrémité postérieure, a, le long de chaque côté du ventre, une rangée de petits appendices portés sur un court article et terminés en pointe soyeuse; les derniers sont plus longs; de l'anus sort une sorte de stylet écaillue, comprimé et de deux pièces; viennent ensuite les trois soies articulées qui se prolongent au delà du corps. Les pieds sont courts, avec les hanches très-grandes, fortement comprimées en manière d'écaillles. Ces insectes se distinguent des Machilæ de Latreille (V. ce mot) par des caractères très-làs de la forme du corps, et surtout en ce que ces derniers ont la faculté de sauter, ce que ne peuvent faire les Lépsiémes. Ce sont de petits animaux qu'Aldrovande et Geoffroy avaient nommés. *Forbic- nes*, et que l'on compare à de petits Poissons à raison de la manière dont ils se glissent en courant, et des cou- leurs brillantes de quelques espèces; ils se cachent ordinairement dans les boisseries, les fentes des châssis qu'on n'ouvre que rarement, ou sous les planches un peu humides, etc.; d'autres se tiennent sous les pierres. Ces petits animaux courent très-vite, et il est difficile de les saisir sans enlever une partie des écaillles dont leur corps est couvert; ils paraissent fuir la lumière. La mollesse des organes masticateurs de ces insectes annonce qu'ils ne peuvent ronger des matières dures; cependant Linné et Fabricius ont dit que l'espèce com- mune se nourrit de sueur et de bois pourri; suivant le premier, elle ronge les limes et les habits de laine; Geoffroy pense qu'elle mange les individus du Poisue pulsateur, connu sous le nom de Pou de bois.


LÉPSIMA. *Lepisma*. srt. De Candolle (Théorie élém. de la Botan., p. 408) donne ce nom à une sorte d'écaillles membraneuses ou un peu charnues, qui se trouvent à la base des ovaire dans les Pivoines, les Ancolies, etc., et qui paraissent être tantôt des éclatines
avortées, tantôt des expansions du torus. Dans ce der-
nier cas, les Lépisèmes très-développés entourent quel-
quefois les ovaire en entier, par exemple, dans la va-
riété du Parnia Montan appelée papaveracea.
LÉPISMÈNES. Lepismene. 18s. Famille de l'ordre des
Thysanourges, établie par Latreille, et renfermant le
genre Lépisème de Linné. Les caractères de cette fa-
mille sont : antennes divisées, dès leur naissance, en
un grand nombre d'articles; des palpes très-distinctes
et saillantes à la bouche; abdomen muni de chaque côté,
en dessous, d'une rangée d'appendices mobiles, en
forme de fausses pattes, et terminé par des soies arti-
culées, dont trois plus remarquables. Ces insectes se
tiennent cachés dans les lieux où la lumière du jour ne
canèche pas; ils sont très-agiles, quelques-uns exécu-
ten, à l'aide de leur queue, des sauts assez longs. Les
Lépisèmes renferment les genres Machile et Lépisème.
V. ces mots.
LÉPISMIER. Lepisminius. bot. Genre de la famille des
Cactées, établi par Pfeiffer aux dépens du genre
Cereus de quelques auteurs. Voici les caractères de ce
genre nouveau : sépales soudés à l'ovaire presque nu
et pyriforme, rassemblés en un tube très-court : les
exteriors au nombre de quatre ou cinq, presque im-
briqués, les intérieurs au nombre de cinq à sept, péta-
formes, lancelés, aigus, étalés, recourbés en dehors,
d'un blanc ordinairement rosé; étamines filiformes,
disposées sur plusieurs rangs : les externes plus lon-
guets, soudées à la base des pétales; antères petites
ét réniformes; style assez épais et colonnaire, plus long
que les étamines internes; quatre à cinq stigmates dis-
posés en rayons. Le fruit consiste en une baie subglo-
buleuse, lisse, couronnée par le calice marcescent,
et contenant une pulpe dans laquelle sont logées les
graines; cotylédons larges, pointus et foliacés. Ces
plantes se distinguent encore des Clerges par leur fa-
cies général; ce sont des arbustes charnus, pourvus
d'un axe ligneux, allongés, articulés, jetant assez sou-
vien des filets radiiformes, anguleux et munis de quatre
ou cinq crénelures sur les angles; ces crénelures sont
inernes, mais écaillues ou insérées sur une partie
delavellée aigüé et marcescente; les aréoles axillaires
sont nues dans leur jeunesse, puis se garnissent de quel-
quques poils et deviennent enfin florifères, et alors
sont environnées d'un bouquet de poils qui, avant la sortie
du bouton, forme une sorte de pinceau qui s'élance de
la fissure de l'aiselle. Les fleurs, fort petites, se déve-
loppent successivement, au nombre de deux ou trois;
le tube est entièrement caché par les poils qui l'entou-
rent, le limbe seul se fait apercevoir.
LÉPISMIER VULGAIRE. Lepismium commune, Pfeiff.;
Cereus squamiminous, DC. Sa tige, qui s'élève au delà
d'un pied, est presque droite, articulée, subradicante,
épaisse d'un à deux pouces de diamètre, et divisée en
rameaux divergents; les articulations sont d'un vert
gai; souvent purpureescents, triangulaires, et ordi-
nairement tortillées; les similières sont larges,
des bords aigus, les créneaux remontées, l'écaille ovale-
ajuyé et foliacée; les poils sont d'un brun cendré; les
sépales sont d'un blanc verdâtre et les pétales d'un jaune
roséâtre; la baie est globuleuse, comprimée, trans-
lucide et rouge. La plante est originaire du Brésil et
surnommée élégante par les jardiniers.
Les autres espèces indiquées comme faisant partie
de ce genre sont les Cereus myosurus, Salm.; Cereus
Knightii, Parm., et Cereus pterocaulis, Hort., tous
du Brésil.
LÉPISOSTÉE. Lepisostenus. ros. Genre très-raré-
marquable de la famille des Clupes, dans l'ordre des Mal-
coptérygiens abdominaux selon la méthode de Cuvier,
et de la famille des Siganotes de Dunker. « De tous
les Poissons, dit Lacépède (t. v. p. 555), les Lépisostées
sont ceux qui ont reçu les armes défensives les plus
sûres. Les écailles dures, épaisses et osseuses, dont
toute leur surface est revêtue, forment un cuirasse
impenetrable à la dent de presque tous les habitants
des eaux, comme l'enveloppe des Ostracins, le bou-
clier des Acipenseris, la carapace des Tortues, et la cou-
verture des Calmns. À l'abri sous leur tégument privi-
gé, plus confiants dans leurs forces, plus hardis dans
leurs attaques que les Esoces, les Synodes et les Sphyrô-
nes avec lesquels ils ont de très-grands rapports, les Lé-
pisostées ravagent avec plus de sécurité le séjour qu'ils
préfèrent; ils exercent sur leurs victimes une tyranrie
moins contestée; ils satisfont avec plus de facilité leurs
appétits violents; ils sont d'autant plus voraces, et por-
terraient dans les eaux qu'ils habitent une dévastation
tairement plus-que de Poissons pourraient se dérober,
si ces mêmes écailles défensives, qui par leur impénétra-
bilité ajoutent à leur audace, ne diminueraient aussi par
leur grandeur et leur inflexibilité, la rapidité de leurs
mouvements, la facilité de leurs évolutions, l'impétue-
sité de leurs élans, et ne laissaient pas ainsi à leur proie
quelque ressource dans l'adresse et l'agilité. Mais cette
même voracité les livre souvent entre les mains de
leurs ennemis; elle les porte à mordre sans précaution
à l'hameçon préparé pour leur perte; et cet effet de
leur tendance naturelle à soutenir leur existence leur
estarant plus funeste par son excès, qu'ils sont
très-recherchés à cause de la bonté de leur chair. »
Les caractères du genre Lepisostée consistent dans un
museau très-prolongé, formé de la réunion des inter-
maxillaires, des maxillaires et des palatins, au vomer
et à l'ethmoïde; la mâchoire inférieure l'équale en
longueur, et l'un et l'autre, hérissés sur toute leur surface
intérieure de dents en râpe, ont le long de leur bord
une série de longues dents pointues. Leurs ouies sont
réunies sous la gorge par une membrane commune qui
a trois rayons de chaque côté. Ils sont revêtus d'é-
caillés d'une dureté pierreuse; la dorsale et l'anal sont
vis-à-vis l'une de l'autre et fort en arrière. Les deux
rayons extrêmes de la queue et les premiers de toutes
les autres nageoires sont garnis d'écailles qui les font
parallèle dentelés. Leur estomac se continue en un in-
testin mince, deux fois replié, ayant au pylore beau-
coup de coquins courts; leur vessie natatoire est cel-
lulente; elle occupe la longueur de l'abdomen (Cuvier,
Rég. Anim. 2, p. 181). Ce sont des Poissons d'eau
douce très-forts et presque inattaquables. Il est très-
douteux qu'il s'en trouve dans l'Inde comme on l'a
avancé. Leur patère constatée est jusqu'ici les fleuves
et les lacs de l'Amérique; on en connaît trois espèces
Lepisoste Gavial. Lepisosteus Gavial, Lac., Pois., t. v. p. 533; Calman, Encycl. Pois., pl. 71, f. 999; Esoc osseus, L., Gmel., Syst. Nat. xiii, t. 1, p. 1389. Ce Poisson présente une grande ressemblance avec le Crocodile dont on lui a donné le même nom spécifique. On dirait le Gavial privé de pattes; tout son corps est couvert d'écaillles rhomboïdales, qui semblent avoir été disposées par l'art; sa longueur est de deux pieds et plus; sa couleur est verdâtre en dessus, violâtre en dessous; les nageoires tirent sur le rougeâtre. n. 0, p. 11, v. 6, a. 3.7, c. 12.

Lepisoste Spatule. Lepisosteus Spatula, Lac., Pois., loc. cit., f. 2. L'extrémité du museau de ce Poisson est plus large que le reste des mâchoires; la longueur de sa tête est à peu près égale à celle de la moitié du corps; les opercules sont rayonnés et composés de trois pièces. Le palais est hérissé de petites dents; chaque mâchoire est garnie de deux rangées de dents courtes, inégales, crochues et serrées. L'œil est très-près de la bouche. Outre les deux rangs de dents de chaque mâchoire, celle d'en haut est armée de deux séries de dents plus longues, sillonnées, cloignées les unes des autres et distribuées irrégulièrement. Ces dents, plus longues, sont réunies dans une cavité opposée où elles s'implantant. Au-devant des orifices des naries, deux de la mâchoire inférieure transversent la supérieur, de sorte que lorsque la bouche est fermée elles montrent leur pointe au-dessus du museau. p. 15, v. 7.


Lépiséton. bot. Genre de la famille des Convolutacées, établi par le docteur Blume pour une plante de l'Inde, que l'on avait d'abord placée parmi les Legumé- rons. Caractères: calice à cinq divisions; corolle hypogynie, tubuleuse, renflée au milieu, rétrécie à la gorge ou à l'orifice; le limbe est étalé, plissé, à cinq lobes; cinq étamines insérées au bas du tube de la corolle, incluses, à filaments dilatés à la base et formant en quelque sorte des volutes convainantes au-dessus de l'ovaire; celui-ci est à deux loges, renfermant chacune deux ovules; style simple; stigmate capitato-bijolé; capsule à deux loges et à deux valves, renfermant quatre semences dressées.


Lépiséome. Lepistoma. bot. Genre de la famille des Asclépiadiées, institué par le docteur Blume qui lui as- signe pour caractères: calice turbiné, à cinq dents; corolle en rube, avec son tube renflé au milieu, et cinq écailles charnues qui entourent les organes généra- teurs; son limbe est oblique et à cinq divisions; cinq

anthères incluses, ovales, pubescentes sur le dos, in- sérées au tube de la corolle, au dessus de sa base, et appuyées contre le stigmate; dix pédoncules pollinifères, linéaires, coriaces, dressés, déhiscents en dehors et longitudinalement, appuyés sur les corpuscules de la base et appliqués contre les sillons du stigmate; ovaire didyme; style épaiss; stigmate pentagon, marqué de cinq sillons. L'espèce qui constitue ce genre appartient à l'île de Java; c'est un arbrisseau volubile, à feuilles opposées, elliptico-oblongues, un peu aiguës, veiniées, glabres, plus pâles en dessous, à péduncules interpé- tiolaires et biséides.


Lépitrice. Lepitrices, 18s. Genre de Coléoptères pentamères de la famille des Scarabéides, établi par Lepeltier et Serville, aux dépens des genres Trichius et Melolontha de Fabriciues, avec les caractères distin- tifs suivants: antennes composées de neuf articles avec la masse de trois feuilles libres; dernier article des palpes maxillaires allongé; lobe terminal des mâ- choires très-petit, en forme de triangle court. Le corps est ramassé avec le corselet plus étroit que l'abdomen, presque carré, un peu rétréci postérieurement; abdo- men large; pattes postérieures grandes, avec un seul crochet aux tarses, ceux des autres pattes sont inégaux et biséides.

Lépiure. Lepiurus. bot. Genre de la famille des Graminées, Triandrie Monogyne, aux dépens du genre ROTTBoLLa de Linné, par Dumortier qui lui assigne pour caractères: axe de l'épi scrobiculé, lo- gant dans chaque fossette, une lépéricène à deux val- ves dont l'extérieur longue et très-siguit, l'intérieur membraneuse; trois étamines plus courtes que les val- ves de la lépéricène; style filiforme, court, terminé par un stigmate simple; caryopsie petite et linéaire. Ces plantes sont herbacées; elles habitent les plages mari- times, souvent inondées.

Lépière courrée. L piurus incurvatus, Dumont, &. Rottbolla incurvata, Lin. Ses racines sont fibreses et capillaires; il s'en élève plusieurs tiges nones, gé- niculées, grêles, un peu couchees à leur base, glabres, hautes de huit à dix pouces, articulées, garnies de feuilles planes, fort étroites et plus courtes que les chaumes; elles sont terminées par des épis presque filiformes, longs d'environ six pouces, subulés, arqués. Les épipèles sont sessiles; le calice n'a qu'une seule valve coriace, subulée, acuminée, fendue en deux pres- que jusqu'à sa base, et renfermant deux fleurs.


Lépodus. Pois. Raffinesque a proposé sous ce nom, aux dépens des Scares, un genre qui contiendrait l'es-
pécé appelée _imperialis_ par Cupani, et _Saragus_ dans le voisinage des mers de Sicile.

LÉPORINS. _L. man._ Famille de Rongeurs, établie par Desmarest dans le vingt-quatrième volume de la première édition de Delsitte, qui contient seulement les deux genres Liévre et Pika. _V._ ces mois.

LEPOSMIA. _L._ Même chose que Lépisme. _V._ ce mot.

LÉPOSOME. _Leposoma._ _Kpt._ Genre de Sauriens, de la famille des Iguaniens, établi par Spix, pour une espèce de la Cochinchine; ce genre ne paraît différer en rien de celui précédemment établi par Boie, sous le nom de _Tropidasaurus._ _V._ ce mot.

LEPRÉRA. _Lepraria._ _L._ Pour Lépre, _Lepra._ _V._ ce mot.

LEPRE. _Lepra._ _L._ ( _Lichens._) Avant que le genre _Lepra_ fût fixé, le mot qui sert à le désigner fut employé par Haller, Wiggers, Persoon et De Candolle pour nommer des plantes dont les unes sont placées maintenant dans les Collemela, les Urcéoles, les Lécanores, les Isidium et les Lécidées, et les autres reléguées dans des genres qui ne figurent plus dans la famille des Lichens. _V._ _Palmella_ et _Sprotichium._

Acharius, dans sa _Méthode_, avait fait deux genres du _Lepraria_, le _Pulveraria_ pour les espèces à thallus pulvérent et nul (considérant alors les gongyles comme des apothécoses), et le _Lepraria_ pour les espèces à thallus crustacé. Plus tard, dans la _Lichénographie_ et le _Synopsys_, il les a réunis, et c'est ce genre qu'il a nommé _Lepraria._

Caractères : thalle crustacé, uniforme sans limites; apothécion nul; gongyles nus, libres et agglomérés, éparples sur la surface de la plante. Bien que plusieurs espèces de _Lepra_ aient été réparties dans les Lécanores et les Lécidées et que plusieurs autres aient figuré dans les Conferes, il serait hasardeux d’en conclure que toutes doivent disparaître du genre. Les Lépres se trouvent sur les murs, les pierres et les vieilles écorces; on les rencontre rarement sur les écorces d’arbres sains; elles se plaident dans les lieux sombres et humides; plusieurs sont odorantes. Le thalle, si l’on peut donner ce nom à l’agglomération des gongyles, est d’une consistance molle et spongieuse, il varie beaucoup; sa couleur est ordinairement assez vive; voici l’ordre des nuances par degré de fréquence : jaune et jaune-souvre, verte, blanchâtre, rose, blanche et blanchâtre. Le _Lepra_ est le _Pulina_ et le _Conia_ d’Adanson; son nom lui a été donné à cause de la ressemblance de cette sorte de Lichens avec les affections cutanées connues sous le nom de dartres.

LÉPRE JAUNE. _Lepra flava_, _Fée_; _Phytoconis candellaris_, _Bory_; _Lepraria flava_, _Ach._, _Lich. univ._, p. 665; _Pulveraria flava _de _Flerke_; _Lichen flavidus _de _Schreber_, etc. Croûte effuse, égale, mince, un peu ridée, très-jaune, composée de granules globuleux et nus. D’un grand nombre de régions du globe.

LÉPRONCUS. _L._ Ce genre, créé par Ventenat sur une des divisions du genre Lichen de Linné, renferme les Lichens lépreux de cet auteur. Il est ainsi caractérisé : poussière éparse sur une croûte lépreuse (organes mâle selon quelques naturalistes); tubes ouvertes ordinairement convexes, sphéroïdes, linéaires, oblongs (organes femelles); il renferme les _Opégraphes_, les _Patellaires_, etc. ; enfin, tous les Lichens à thalle adhérent, amorphe, ayant des tubercules ou des seutelles dont la marge est peu prononcée. Le genre _Leproncus_ n’a pu être adopté.

LEPROPINACIA. _L._ Genre proposé par Ventenat dans la famille des Lichens; il renferme des Patellaires, des Urcéoles et même des Verrucaires. _V._ ces mois.

LEPROPUS. _L._ Colocryptes térébrantes; genre de la famille des Rhynchophoires, que Schoonherr, qui l’avait formé, a ensuite réuni à son genre _Astycus_ qui ne lui a pas paru en différer.

LEPROSIS. _L._ Necker avait proposé ce nom pour remplacer celui de _Lichen_. _V._ ce mot.

LEPTACANTHE. _Leptacanthus._ _L._ Genre de la famille des Acanthacées, établi par Nees Von-Esenbeck, pour une plante de l’Inde, qui avait été placée parmi les Ruellies. Ce genre offre pour caractères : calice à cinq divisions étroites, dont la médiane est la plus longue et les deux latérales les plus courtes; corolle hypogynie; infundibuliforme, dont le limbe est partagé en cinq divisions inégales; les deux postérieures plus grandes et ascendantes; quatre étamines incluses, didynames, insérées au tube de la corolle; anthères biloculaires, cordées, puis semi-ovales, à loges parallèlement contiguës par devant; ovaire à deux loges et à quatre ovules orbiculés, avec leurs rétinales épais, étendus en dessous.

LEPTACANTHE RUBISCOIND. _Leptacanthus rubicundus_, Nees; _Ruellia rubicunda_, Wight. Plante herbacée, à tige dressée, presque simple, à feuilles opposées, pétiolulées et oblongues; celles qui se rapprochent des fleurs sont ovato-acuminées et très-pétulées; la panicule terminale est trichotome, composée de fleurs grandes et brillantes.

LEPTADENIE. _Leptadenia._ _L._ Dans son travail sur les Asclépiadées, publié dans le premier volume des Mémoires de la Société Wernérienne, B. Brown appelle ainsi un nouveau genre de cette famille, qui se compose de deux ou trois espèces volubiles, cendrées, à feuilles planes et opposées, et à fleurs disposées en ombelles placées latéralement à côté des pétales. Leur calice est à cinq divisions profondes; leur corolle monopédale, presque rotative, ayant le tube très court, la gorge munie d’écaillles; les étamines sont libres, à anthères simples à leur sommet; les masses polliniques sont droites, attachées par leur base et rétréciées à leur sommet. Le fruit n’est pas comu.

LEPTALEUM. _L._ Genre de la famille des Cruci-fères, établi par De Candolle (_Syst. Vegel._, Nat., 2. p. 510) qui l’a ainsi caractérisé : calice fermé, composé de sépales linéaires, égaux à la base; pétales linéaires, du double plus longs que le calice; quatre étamines alternes avec les pétales, dont deux plus longs; silique cylindracée, indéhiscente? biloculaire, à valves convexes, et à cloison éroïte; deux stigmates aigus, réunis en un seul; semences nombreuses disposées en un seul rang. Ce genre fait partie de la tribu des _Sisymbriées_ de De Candolle. Il est caractérisé par un aspect très-grèle, particulier, et par ses quatre étamines for-
Nom en six calices, feuilles décrites par R. Brown (Prodr., 1, p. 211) et qui offre des fleurs mononiques. Les mâles ont une lêpicène uniflore, bivalve, une glume plus grande, composée de deux paillettes membranueuses; l'externe ovale et concave, l'intériorne plus étroite, linéaire et plane; point de soies hypogynes. Les fleurs femelles ont la lêpicène semblable à celle des mâles; la valve externe de la glume est très-renflée, presque globuleuse, avec une petite ouverture à son sommet; l'intériorne très-petite et linéaire. Point de soies hypogynes; le style est terminé par trois stigmates velus. Le fruit est renflé dans la valve externe de la glume qui est viscéreuse. La seule espèce connue de ce genre est:

**LEPTASPIDÉ. Leptaspis.** not. C'est un genre des Graminées établi par R. Brown (Prodr., 1, p. 211) et qui offre des fleurs mononiques. Les mâles ont une lêpicène uniflore, bivalve, une glume plus grande, composée de deux paillettes membranueuses; l'externe ovale et concave, l'intériorne plus étroite, linéaire et plane; point de soies hypogynes. Les fleurs femelles ont la lêpicène semblable à celle des mâles; la valve externe de la glume est très-renflée, presque globuleuse, avec une petite ouverture à son sommet; l'intériorne très-petite et linéaire. Point de soies hypogynes; le style est terminé par trois stigmates velus. Le fruit est renflé dans la valve externe de la glume qui est viscéreuse. La seule espèce connue de ce genre est:
très petit et d’une couleur rouge; il grimpé et s’insinue dans la peau, à la racine des poils, et cause des démangeaisons très vives; il est très-commun en automne sur les graminées. Les habitants des campagnes le nomment vulgairement Ronget.

LEPTEMON. sot. Synonyme de Crotonopsis. V. ce mot.

LEPTÈNE. Leptana. xoll. Genre de Mollusques Brachiopodes, de la famille des Téthérachtines, établi par Dalman pour quelques coquilles fossilis, trouvées en Suède, et qui présentent pour caractères distinctifs: charnière dentée, comprimée, droite, excédant souvent la largeur de la valve; crochets imperforés, écartés; fossette nulle. Dalman décrir plusieurs Leptènes dont les plus remarquables sont:


LEPTÈNE TRANSVERSALE. Leptana transversalis, Dalm.; Anomitites transversalis, Wahlenb. Coquille semi-orniculaire, finement striée, avec des sillons et des côtes en très-grand nombre, et disposés longitudinalement; la valve la plus petite est concave, relevée à sa base, la plus grande convexe, un peu renflée à son origine. De l’île Gothland.

LEPTÉRANTHE. Leptéranthus. sot. Neck. (Elem. Bot., n° 150) a proposé de distinguer, sous ce nom générique, toutes les espèces linéennes de Centaurées, dont les écailles de l’involucre sont recourbées, plumeuses des deux côtés, et dont les aiguilles fertiles sont pourvues d’une aiguette soyeuse. La section des Centaurea, à laquelle Persoon donne le nom de Phrygia, correspond à ce genre de Necker, qui a pour type le Centaurea Phrygia de Linné, espèce qui croît dans les montagnes de l’Europe. Cassini a adopté ce genre, ainsi que le Jazza, formé aux dépens des Centaurées. Non-seulement ces deux genres ne sont pour Guillemin qu’un seul et unique groupe, mais ils ne lui semblent pas devoir être séparés du Centaurea. V. ce mot.

LEPERUS. pois. V. LEPITEGUS.

LEPTICA. sot. Le genre établi sous ce nom, par Meyer, dans la famille des Synanthérées, tribu des Mulinacées, aux dépens du genre Gerbera, n’a point été adopté par De Candolle, mais ce botaniste a appliqué le nom générique à une section de son genre Gerbera. V. ce mot.

LEPTIDE. Leptis. xiss. Genre de l’ordre des Diptères, que Fabricius nomme ainsi dans son Système des Anthílès et qu’il appelait auparavant Rhagio. Latreille, qui a établi un genre d’Archinèdes, sous le nom de Leptis, n’adopte pas la première dénomination de Fabricius et continue d’appeler Rhagion (Rhagio) les insectes du genre Leptis de Fabricius. V. BRACHIO.


LEPTINELLE. Leptinella. sot. Genre de la famille des Synanthérées, Coryphiformes de Jussieu, et de la Syngénésie nécessaire, L., établi par H. Cassini (Bulletin de la Soc. Philomat., août 1822) qui l’a ainsi caractérisé: involucrée hémisphérique, formée d’environ dix écailles appliquées, sur deux ou trois rangs, très-larges, membranes et scarientes sur le bord supérieur; réceptacle nu, conoïde; calathide tantôt uni-sexuelle, tantôt monoïque; le disque composé de fleurons nombreux, réguliers et mâles; la circonférence composée de fleurs en languettes et femelles. Les fleurs mâles renferment un rudiment d’ovaire qui est petit, dépourvu d’aiguette, et surmonté d’un style long, simple, terminé au sommet par une troncature orbiculaire. L’ovaire des fleurs femelles est grand, obovale, avec une bordure sur les deux côtés; il est dépourvu d’aiguette; le style est longer, surmonté de deux stigmates larges et divergents. Il Cassini a placé ce genre dans la tribu des Anthémédées, près des genres Hippia, Cultella et Gymnosyles ou Soliva. Il en a décrit deux espèces: Leptinella scariosa et Leptinella pinamata, qui sont de très-petites plantes herbacées; leur triau est inconnu. Il l’a indiqué avec doute, comme congénères de son Leptinella, les Hippia pedunculata et Bogotea de Kunth.

LEPTINITE. m. Nom que l’on a donné à une roche composée d’Orthose granulaire, lamellaire, ou compacte, et de Mica; c’est en quelque sorte un Gneiss dans lequel le Quartz a disparu. On conçoit par conséquent, qu’il y a beaucoup de passages d’une roche à l’autre, et beaucoup de variétés que l’on ne sait souvent qu’à quel type rapporter.

LEPTOCARPE. Leplocarpus. sot. R. Brown appelle ainsi un nouveau genre qu’il a établi dans la famille des Restiacees et qu’il caractérise de la manière suivante: fleurs unisexuées et dioïques; périanthe formé de six écailles glanculées. Dans les fleurs mâles on compte trois étamines, dont les anthères sont simples et pétées; dans les fleurs femelles, un ovaire uniloculaire, monospermé, surmonté d’un style simple et de deux ou trois stigmates filiformes. Le fruit est un âkène crustacé, couronné par la base du style. Ce genre se compose d’espèces qui croissent à la Nouvelle-Hollande et au cap de Bonne-Éspérance. Ce sont des plantes herbacées, dont les chaumes, dépourvus de feuilles, sont simples et environnés à leur base de gaines tendues. Les fleurs sont disposées en faisceaux ou en chaotons, différence qui doit entraîner quelques autres dans l’organisation, et pourrait, selon Robert Brown, déterminer à former un genre particulier de chacun de ces groupes. Dans son travail, R. Brown donne les caractères de sept espèces de ce genre, observées par lui à la Nouvelle-Hollande. Parmi ces espèces, on remarque le Leplocarpus simplex qui est le Restio simplex de Forster, et le Leplocarpus tenax ou Schenodium tenax fawnia de Labillardière, Nouv.-Holl., t. 229. Selon Brown, le Schenodium tenax mas du même auteur appartient à un autre genre qu’il nomme Lygium. II faut encore rapporter au genre Leplocarpus les Restio inbricatus de
Thunberg, *distachyos* de Rothboel, et quelques autres espèces également originaires du cap de Bonne-Espérance.

**LEPTOCARPE.** *Leptocarpus* var. Le professeur de Candolle, dans le second volume de son *Systema Vegetabilium*, appelle ainsi un genre nouveau, qu'il forme dans la famille des Crucifères, pour le *Sibyrium Leocetti*. Ce genre a pour caractères : une silique très-grêle et cylindrique, dressée; un sillage sessile et bilobé; un calice étalé, formé de quatre sépales égaux; des graines fort petites, disposées sur une ou deux rangées. Les fleurs sont jaunes et inodores; les cotylédons sont probablement incommuns. Ce genre ne paraît pas assez bien caractérisé pour devoir être adopté.

**LEPTOCARPE.** *Leptocarpa*. var. Genre de la famille des Synantherées, tribu des Astéroïdées, par Poepig, qui a donné en 1863 une notice sur un genre nouveau: *Leptocarpus*, et dont elle différencie néanmoins d'une manière évidente, ainsi qu'on peut en juger par les caractères suivants, assignés au nouveau genre: capitule multiflore, néréiforme; fleurons de la circonférence linéaires, neutres et disposés sur un seul rang; ceux du disque hermaphrodites, à cinq dents; squames de l'involucre sur deux rangs, égales, lancéolato-linéaires; réceptacle subconvoxe, à paillasses peu nombreuses, linéaires, très-étoilées et décidées; corolles du disque à tube cylindrique, pubère extérieurement, l'orifice est très dilaté; styles à rameaux courts, linéari-ligulés, pubères sur le dos; achenes comprimés, ovoïdes, membranaceux, pubescents, subglabuleux, couronnés, vers les angles, par deux arêtes courtes et menues.

**LEPTOCARPE DES RIVAGES.** *Leptocarpa rivularis*, De Cand.; *Heliocarpus rivularis*, Poep., sous-arbrisseau très-glabre et dressé, à feuilles pétiolées, ovato-lancéolées, dentées en seie, obtuses à la base, pointues au sommet, membraneuses, penninervées, les inférieures opposées et les supérieures alternes. Les capitules sont pédicellés, réunis ordinairement au nombre de trois en corbeille, formés de fleurs jaunes à anthères brunes.

**LEPTOCARYON.** var. Synonyme de Noisette.

**LEPTOCAULA.** *Leptocaulis*. var. Végétal pourvu d'une tige grêle.

**LEPTOCAULIDE.** *Leptocaulis*. var. Le genre formé sous ce nom par Nuttal, dans la famille des Ombellifères, appartient à la Tribu de la Penandrie Digynie, L., et se compose de quatre espèces recueillies par ce naturaliste en Californie. Il lui assigne pour caractères, tels qu'ils ont été adoptés par le professeur De Candolle: hods du calice entiers; pétales elliptiques, entiers; styles persistants et courts; fruit ovale, comprimé sur les côtes; méricarpe à cinq côtes à peine saillantes; valvules unirayées; semences planulicéres, extérieurement convexes; carpophore biffé au sommet. Les Leptocaulides sont des plantes herbacées, annuelles, glabres, dressées et très minces, à tiges cylindriques, à feuilles multifides, dont les lobes sont linéaires; les ombelles sont pédunculées, opposées aux feuilles ou terminales, composées d'un petit nombre de rayons et sans involucre apparent; les ombelles ont aussi leurs rayons peu nombreux, inégaux, avec un involucre court et ollgophylle. Les fleurs sont blanches et petites. Aux quatre espèces que Nuttal a nommées *Leptocaulis diffusus*, *paleus*, *echinatus* et *inermis*, le professeur De Candolle a ajouté le *Daucus divaricatus* de Walter, qui, les botanistes ont promené successivement dans plusieurs genres, et qui paraît devoir définitivement rentrer dans celui-ci.

**LEPTOCÉPHALE.** *Leptocephalus*. var. Genre établi par Brown, placé dans l'ordre des Malacoptérygiens, et conséquemment de la famille des Anoogamères, qui est la seule qu'on y trouve. Ses caractères consistent dans l'ouverture des branches situées de chaque côté, en partie sous la gorge; dans la petite de la dorsale et de l'annee qui sont à peine visibles, et s'insinuent à la pointe de la queue dans le corps qui est comprimé comme un ruban. La tête est extrêmement petite, ayant le museau pointu; on n'en connaît encore qu'une espèce.

**LEPTOCÉPHALE.** *Leptocephalus* var. Morislen, L., Pois., *Syst. Nat. XII.*, t. 1, p. 1150; vulgairement le *Hameçon de mer*, petit Poisson des côtes d'Angetleterre, long de quatre ou cinq pouces et d'une forme bizarre, lancéolée aux deux extrémités. Le *Leptocephalus* *Spallanzani* de Bisso appartient aux Sphagébranches. V. ce mot.

**LEPTOCHÉRE.** *Leptoceras*. var. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétrèmes, famille des Longicornes, tribu des Cérémbycins, établi par Dejean (Catal. des Coléopt., p. 108) et dont il ne donne pas les caractères. La seule espèce qui forme ce genre est le *Cerambyx scriptus* de Fabricius. Il se trouve à l'île de France. Le même nom a aussi été donné à un genre de Chaerophylla, mentionné par Latreille (Familles naturelles du Règne Animal) et que Schoonherr a ensuite réuni à son *Navacticus*, dans sa Monographie nouvelle des Curculionides. V. NAUPACTE.

**LEPTOCÉRÉUS.** var. Le genre formé sous ce nom par Rafflesine (Journ. de Phys., vol. 89, p. 26), dans la famille des Graminées, a été réuni au genre *Lepturus* de Rob. Brown. V. LEPTÈRE.

**LEPTOCHILÉ.** *Leptochilus*. var. Genre de Fougères établi par le docteur Kaulfuss, dans son *Enumeratio Filicum collect. a Chamisso, dont le type est le *Acrasium axillare* de Swartz. Ce genre a pour caractères: sporanges disposés dans soles linéaires, conti- nues, réunies décurrant de chaque côté contre la côte médiane; induction ayant la texture bivalve de la fronde; l'une des deux valves marginale, l'autre cos- tale. Ces Fougères croissent parasites sur les arbrisseaux des îles Philippines; la fronde stélie est oblongue, lancé- lée; la fertile est axillaire, linéaire et stipitée.

**LEPTOCHÈRE.** *Leptochirus*. var. Coléoptères tétrèmes, genre de la famille des Brachélytres, tribu des
Axytéliens, fondé par Germar qui lui assigne pour ca-
racères : antennes sétacées, distinctement monoli-
formes et nullement coudées ; tête très-petite, suppor-
tant des mandibules fort épaisses à l'extrémité où elles
présentent plusieurs dents placées sur une même ligne
verticale ; palpes filiformes; angles du corset tron-
qués ; un sillon longitudinal dans son milieu et une
similitude de chaque côté de sa base; pattes courtes et
fortes; jambes cilées. La seule espèce connue est le
Leptochire coriace, Leptochitrus coriaceus, Germ.;
il a la tête plus étroite que le corset et du double plus
large que longue, noire, luisante, plane en dessus, ca-
naliculée, convexe en dessus, avec le labre concave,
carré transverse, bordé ; les antennes pendantes et poi-
lues; les yeux petits, globuleux, exsertes et glauques ;
le corset noir, carré, plan, canaliculé, avancé sur
l'écusson et tronqué; les élytres sont à peine plus
courtes que le corset, mais un peu plus étroites,
planes, tronquées, avec une strie près de la suture, et
d'un noir laissant; les pieds noirs avec les tarses roux.
Ce singulet insecte a pris un Dön du ponce de longueur
et se trouve au Brésil.

LEPTOCHLÈNE. Leptochlène, V. Leptolène.

Leptochlœa. G. Genre de la famille des Grami-
nées, et de la Triandrie Bigynie, L., établi par Palisot-
Beauvois (Agrostographie, p. 71, tab. 15, f. 1) qui l'a
ainsi caractérisé : panicule simple, à épiples alternes
et simples, et à locustes disposées d'un même côté ; lé-
picène (glume, Palis.) renfermant trois à cinq fleurs,
et dont les valvules sont lanceolées, aigues et presque
géales aux fleurs; glume inférieure (paillete, Beauv.)
naviculare et aigüe, la superficielle bifide et dentée;
caryopse libre, sillonée. Ce genre est, selon Beauvois,
deux de ceux qui ont le plus de rapport avec le Poa, dont
il se distingue par le port, sa panicle simple, ses ra-
meaux grêles et ses locustes disposés du même côté.
Les espèces qui lui ont été rapportées par l'auteur sont
le nombre de trois, savoir : 1° Leptochloa capitalla-
ca, Beauv., ou Cynosurus capitallus; 2° Leptoch-
loa filiformis; 5° et Leptochloa virgata.

Chr. Godofr. Nées d'Eenbach (Syltoge Plantarum
nordanum, Ratisbonne, 1824), en donnant la descrip-
tion très-détaillée d'une nouvelle espèce, Leptochloa
procer, que le prince de Neuwied a rapportée du
Brésil, et qui est cultivée au jardin de Bonn, a fait en
même temps une petite monographie de ce genre. Il a
indiqué comme synonymes généraux le Leptosta-
clyx de Meyer et l'Oxydenia de Nuttall. Quelques es-
péces placées dans le Rhabdocloa par Palisot-Beau-
vois doivent encore faire partie du Leptochloa; et,
d'un autre côté, on doit éliminer de celui-ci les Lepto-
choa cynosuroïdes, tenerrina et monostachya de
Remer et Schultes. En définitive, il a composé le Lepto-
choa des plantes suivantes : 1° Leptochloa filiformis;
2° Leptochloa procer, Nées, qui peut-être pour syn-
onyme le Festuca filiformis de Lamarch; 5° Lep-
tochloa virgata; 4° Leptochloa Chinnis, Nées; 3°
Leptochloa Domingensis, Nées, ou Rhabdocloa
Domingensis, Palis-Beauv.; 6° Leptochloa gracilis,
Nées, ou Chloris gracilis, Kunth; 7° Leptochloa
dubia, Nées, ou Chloris dubia, Kunth; 8° Lepto-
chloa digitaria, Nées, ou Chloris digitaria, Kunth.

LEPTOCOME. Leptocoma. G. Genre de la famille
des Synantherées, tribu des Astéroïdées, établi par Les-
son (in Linnaea, 1851, p. 150) pour une plante du Né-
paul, que Wallich avait considérée comme une espèce
du genre Lavencia. Caractères : capitule multiflore,
béretiforme; fleurons de la circonférence très-petits,
femelles, ligulés, enfermés et disposés sur plusieurs rangs;
cents du disque sont en petit nombre, tubuleux et à
vainc petits; réceptacle plan, garni de finbrilles très-
courtes; involucrées campanulées, formé d'un double
rang irrégulier de squamous elliptiques et aigues;
style des fleurons femelles bifides, de la longueur des
longuette corolaires, celui des fleurons lichamphro-
dides, court et inclus; disque petit, plan et caliceux;
âkènes comprimés, très-glabres, avec une côte échan-
ee; ceux de la circonférence ont un bcc, ceux du
centre eu sont dépourvus; algrette consistant en deux
ou quatre soies très-minces, flexueuses et décidues.

LEPTOCONE A GRAPPE. Leptocoma racemosa, Less.;
Lavencia rigidia, Wallich. Plante herbacée, dressée,
rigidulde, à peine pubère, garnie de feuilles alternes,
courtement pétiolées, elliptico-lancéolées, pointées aux
deux bouts, très-entières ou cét la dentelées et cal-
tones, avec quelques poils épars sur une triple nervure
en dessus, pubérulées en dessus avec des points glan-
duleux surs les nervures; les péduncules sont axillaires,
distants, mononéphales, les plus jeunes courts et réflé-
chis, les adultes plus longs, étalés, constituant une
grappe foliée, rigide et terminale, composée de pe-
tenfitef fleurs blanches.

LEPTOCONE. Leptoconeceus, Moll. Genre de la
classe des Gasteropodes pectinibranches, établi par
Ruppel, pour un Mollusque qu'il a trouvé enlevé dans
la masse calcaire des Polypiers et ne communiquant
avec la mer que par une ouverture médioire. Carac-
tères : tête à trompe sillonnée, mais qui est entièrement
rétractabile; bouche sans armure apparente; deux ten-
acula aplatis, triangulaires, courts, réunis à leur base
interne. portant les yeux à la moitié de leur longueur,
sur le côté externe; pied médioire, musculaux, sans
opercule; manteau à bord circulaire, sans aine orna-
ment, avec un faible prolongement du côté gauche.
Cavité branchiale à ouverture assez large, la branchie
composée d'un seul peigne formé de lames triangu-
laire, serrées les unes contre les autres; au fond de
la cavité branchiale se trouve l'orifice des ovaires,
dont les œufs sortent par paquets nombreux, enveloppés
chaque dans un sac visqueux, aplati et de forme ellip-
tique; au milieu de la cavité branchiale du côté droit,
est l'orifice de l'anus; sur le côté droit du cou, un peu
en avant du tentacule du côté droit, il y a un autre
orifice qui pourrait être en relation avec les organes
mâles de la génération. La coquille est de forme sub-
globuleuse; elle est mince, très-fragile, translucide, à
spire basse, presque effacée par le surcroissement des
lames du dernier tour; ouverture grande, de forme
subovalaire, les deux extrémités contournées en sens op-
posé, de sorte que l'ouverture a quelque ressemblance
avec un S retourné; les deux hods non réunis, le droit
mince à tout âge et un peu évasé antérieurement,
comme dans les Janthines adultes; la columelle ton- 
quée et contournée; couleur, le blanc un peu impur. 
La seule espèce connue de ce genre a été trouvé 
dans la mer Rouge, par Ruppel, et nommée Leptocou-
chus striatus.

LEPTOCRÉAISE. 185. Genre de l'ordre des Hémipté-
res, section des Héloroptères, famille des Gécorisées, 
tribu des Longilabres, mentionné par Lafreille, dans 
ses Familles du Regne Animal, p. 421. Il est voisin du 
genre Alyde.

LEPTOCORYPHIUM. 185. Le genre institué sous ce nom 
par Néès (Art. Pl. Briss., 11, 85), dans la 
faînes des Graminées, ne diffuse point du genre Mi-
lium de Linné.

LEPTOCRAME. 185. Nom donné par De Candolle 
à la seconde section du genre Cranae, laquelle corres-
pond au genre Rapistrum de Médikus et de Monch. 

V. CRANAE.

LEPTODACTYLES. 185. Leptodactyla. 185. Coléoptères 
penanterres; ce genre de la famille des Carnassiers, 
tribu des Brachinides, formé par Baulé, est le même que 
celui publié un peu auparavant par Kugl sous le nom de 
Miscus. V. Miscèle.

LEPTODACTYLES. Leptodactyla. 185. Illiger forme 
sous ce nom une petite famille entre les Makis et les 
Marsupiaux pour le genre Aye-Aye; V. ce mot.

LEPTODAPHINE. Leptodaphne. 185. Genre de la fa-
mille des Laurinées, établi par Néès Van Eisenbeck, 
qui lui assigne pour caractères: fleurs hemphropho-
dites ou dioïques par avertissement; périanche infundibu-
laire, avec son limbe divisé en six parties égales et 
décidues; neuf étamines disposées sur trois rangs: six 
extérieures fertiles, trois intérieures stériles, quelque-
fois même peu visibles; anthères ovales, intorses, 
at quatre loges superposées par paire, déhiscentes par 
autant de valves ascendantes; toutes les étamines 
steriles sont stipitées, biglandulées en dessous du 
sommet, quelquefois rudimentaires et presque imper-
ceptibles; ovaire uniloculaire, uniovalé; style court; 
stigmate en tête comprimée, presque à quatre lobes. 
Le fruit est une baie monosperme, enfoncée dans le 
tube du périanche, qui est tronco-cylindrique, trois-
entier et un peu charnu à sa base. Les Leptodaphnées 
appartiennent au Brésil; ce sont des arbres de moyenne 
dévovation, à feuilles alternes, veinées et réticulées, à 
panicules lâches, nues et axilaires.

LEPTODERMIDE. Leptoderms. 185. Genre de la 
famille des Rubiacées et de la Pentandrie Monogyne, L., 
etabli par Wallich (in Pfl. Ind., 2, p. 191) qui lui 
donne les caractères suivants: calice supérieur; corolle 
monopétale, infundibuliforme; étamines courtes et in-
cluses; ovaire accompagné d'une bractée callicorée, 
tubuleuse et hilobée; cet ovaire est à cinq loges con-
tenant chacune un seul ovule dressé. Le stigmate est à 
cinq lobes. Le fruit est une capsule à cinq loges mono-
spérmiques, s'ouvrant en cinq valves. Ce genre ne se com-
pose que d'une seule espèce:

LEPTODERMIDE LANCEOLEE. Leptoderms lanceolata, 
Watt., loc. cit. C'est un arbrisseau à feuilles opposées, 
presque décussées, lancéolées, aiguës, entières, portées 
sur un court pétiole. Les fleurs sont blanches, inodoras,

feuilles et placées au sommet des rameaux. Il croît dans 
de montagnes du Népal.

LEPTODON. 185. (Mousses.) Weber et Mîrou (Tab. 
Syn. Musc.) avaient proposé ce nom pour le genre 
Lasia de Palisot-Beauvois; ce dernier nom ayant 
la priorité, a dû prévaloir. V. Laia.

LEPTORENE. Leptosmia. 185. Le genre de ce genre 
des familles des Thérématulées, a été institué par Dalman, 
dans une Monographie de cette famille, qu'il publia 
in 1828, peu de jours avant sa mort. Ce genre com-
prend des espèces des genres Productus de Sowerby, 
Ammonites de Wahlenberg, Gryphites et Anomiles 
de Schloth., Entetes de Fischer, Strigocephalus de 
Defrance; il offre pour caractères: test presque in-
équival, équilatère, aplati, avec le bord comprimé 
tourbé; bord cardinal transverse, recilielle, tres-
large, dépourvu d'ouverture; l'une des valvres présen-
tant deux dents cardinales obtuses. Les principales es-
pèces décrites par Dalman, sont: Leptosmia rugosa, 
depressa, englypha et transversalis.

LEPTOGASTER. 185. Syn. de Gonype, V. ce mot.

LEPTOGIUM. 185. (Lichens.) Sixième sous-genre 
etabli par les Coléoptères du Gençus; il est ainsi ca-
raèctérisé: thalle foliaire; lobes arrondis, membraneux, 
d'une consistance très-tendre, nus, d'un gris cendré, 
presque diaphane; applications sous-pédicellées. Il se-
rait bien désirable qu'un lichenographé habile fit une 
monographie du genre Coliena dont la France pos-
sède un grand nombre. Pouzol a récolté en Corse, à 
San-Bonifacio, le Collena azureum de Swartz, qui 
n'avait encore été trouvé qu'à la Jamaïque par ce 
dernier botaniste, et par Fée sur les Quinquins pérviens. 
Ce beau Lichen rentre dans la section dont il est ici 
question.

LEPTOGLOTTIDE. Leptogloittis. 185. Genre de la 
famille des Léguminuse, institué par De Candolle 
qui lui assigne pour caractères: fleurs polygame; ca-
lice coloré, à quatre dents; estivation valvaire; quatre 
pétales caduques accidentellement; huit étamines à 
filaments libres, lipuliformes, planes et stériles dans 
de fleurs inférieures, et filiformes, crispées, antheri-
fèrèes dans les fleurs supérieures; style filiforme. Les 
Leptoglossités sont des plantes herbacées, dressées, 
glabres, armées de petites épines en crochets sur la 
tige, les pétiolées et les péduncules, à stipules subulées, 
de feuilles bipinnées, composées de cinq ou six paires 
de foliole découpées, oblongues, mucronées, marquées 
de sens dessous de quelques nervures anaostomosées, 
éevées, distinctement et diversement réticulées; les 
fleurs sont blanches.

LEPTOGLOTTIDE DE NUTTALL. Leptoglotitis Nuttallii. 
Cette espèce, l'unique du genre, a été apportée par 	Nuttall de la Californie.

LEPTOGYNE. Leptogynne. 185. Ce genre de la famille 
des Synanthériées, tribu des Astéroidées, établi par 
Elliott, pour le Coniza bifrons de Linné, n'a pas été 
apporté par De Candolle qui a placé cette plante dans 
son genre Piceaen.

LEPTOHYMENIER. Leptohymenium. 185. Genre de 
de la famille des Mousses bryacées, institué par Schwea-
grichen qui lui donne pour caractères: sporange la-

térat, égal à sa base; opérène en bec; péristome doublé : seize dents courtes et distinctes à l'extérieur, un même nombre à l'intérieur, mais les dents y sont unies par une légère membrane, de manière qu'on en aperçoit à peine les extrémités. Ces Monnes appartiennent au Népaul; elles sont en gazon et se trouvent sur le tronc des arbres.

LEPTOLÈNE. Leptoléana. not. Du Petit-Thouars, dans son Histoire des Végétaux des îles australes d'Afrique, p. 41, appelle ainsi un genre nouveau de plantes, qu'il établit dans sa petite famille des Chlénacées. Ce genre se compose d'une seule espèce, Leptoléana mutillis, loc. cit., t. 1. 11. C'est un petit arbuste éléphant, originaire de Madagascar. Ses rameaux sont grêles; ses feuilles alternes, courtement pétiolées, ovales oblongues, entières, un peu onduleuses sur les bords, glabres, accompagnées à leur base de deux stipules très-caduques. Les fleurs sont blanches, réunies en corymbe terminal. Chaque fleur offre un involucre monophylle, épais, à six dents; le calice est plus long que l'involucre, formé de trois sépales concaves; la corolle est composée de cinq pétales rétrécis à leur base, et rapprochés de manière à former un tube. Les étamines, au nombre de dix, sont monadelphes par leur base ou elles constituent un urocolle entier. L'ovaire est à trois loges contenant chacune deux ovules; le style est érigé, terminé par un stigmatum trilobé. Le fruit est une capsule uniloculaire et monosperme par avortement, entièrement recouverte par l'involucre qui est charnu. La graine se compose d'un tégument propre qui est coriace, d'un endosperme corné et d'un embryon dont la radicule cylindrique est tournée vers le hile. Cet arbrisseau, commun autour de Foulepointe, fleurit en août. Le genre Leptoléana est très-voisin du Sarcoléana; cependant il en diffère : 1° par le calice plus long que l'involucre; 2° par ses étamines seulement en nombre double des pétales; 3° et par son fruit unicellulaire et monosperme.

LEPTOLOBIER. Leptolobium. not. Genre de la famille des Légumineuses, institué par Bentham, aux dépens du genre Glycine de quelques auteurs et pour diverses espèces récemment observées à la Nouvelle-Hollande. Caractères : calice campanulé quinquifoïde; subbilabiate; étendard de la corolle orbiculée ou obovale, plus long que les ailes qui sont oblongues; carène obtuse, presque droite, plus courte que les ailes et leur adhérent; étamines monadelphes à leur base, toutes presque égales et fertiles; ovaire sessile, renfermant plusieurs ovules; style courbé, glabre; stigmate capité et terminal; légère ligne ligne, comprimé, subulatillulaire entre ses stames cellulaires; semences cistrophiales. Les espèces de ce genre sont des plantes herbacées ou sous-fruticueuses, et volubiles; leurs feuilles sont divisées en trois folioles stipulées, opposées, avec une impaire distante; les péduncules sont axillaires, à rameaux simples et grêles, les inférieurs les plus courts, portant de 1 à 4 fleurs, les supérieurs allongés et multiflores. Chaque fleur est solitaire dans l'aiselle de sa bractée.

LEPTOLOGIER A PETITES FEUILLES. Leptolobium microphyllum; Glycine minimà, de Cand.; Kennedya microphylla, Sieber. Sa tige est filiforme, très-glabre, à folioles oblongues ou lancéolées, les supérieures linéaires, obtusocues, glabres, à peine plus courtes que le pédicelle du calice qui est presque glabre; les divisions du limbe du calice sont plus courtes que le tube, et les séCTIONS ont leur tégument rugueux et ponctué.

LEPTOMÈRE. Leptomaer. cæst. Genre de l'ordre des Læmodipodes, famille des Filiformes (Lutr., Fam. natu. du Régné Animé), établi par Latreille et ayant pour caractères : pieds au nombre de quatorze, disposés en une série continue depuis la tête jusqu'à l'extrémité postérieure du corps, y compris les deux premiers qui sont annexés à la tête. Ces pieds sont très-grêles; corps composé d'une tête et de six segments. Ces Crustacés se distinguent des genres Proton et Chevrolle, parce que ceux-ci n'ont que dix pieds; les premiers en série continue, et les seconds en série interrompue. Le Crustacé qui forme le type de ce genre est le Squilla ventricosa de Müller (Zool. Dan., tab. 36, fig. 1-5); Herbst (Caner., t. XXXVI, fig. 11). Latreille rapporte aussi à ce genre l'espèce représentée par Slabber (Mém., tab. 10, fig. 2), qui a un appendice en forme de lobe à tous les pieds, les deux premiers exceptés, et le Cancer polatus, Montagu (Trans. Lit. x. 1, p. 2, fig. 6), qui en a tous les pieds pourvus, moins ceux de la première et des trois dernières paires.

LEPTOMÉRIDE. Leptomeris. xvs. Hémipèrèges; genre de la famille des Réduvias, institué par Delaporte qui lui assigne pour caractères : antennes fortes, un peu courtes, composées de quatre articles dont le premier très-court, le deuxième plus long que les suivants qui sont égaux en longueur, le troisième presque ovale; rostre court, un peu arqué, se prolongeant jusqu'à la première paire de pattes; yeux gros, saillants; corselet aplati, sillonné transversalement vers le milieu; écaillon triangulaire; corps ovale, un peu élargi; hémétières grandes; pattes courtes, surtout les antérieures; tarses grêles, peu allongés et composés de deux articles; ongles simples. Ce genre contient un assez grand nombre de petites espèces indigènes, qui ont été réunies par beaucoup d'entomologistes avec les Sténocéphales, malgré des différences bien frappantes.

LEPTOMÈRE FEUITE. Leptomeris picta, Delap. Elle est noire, avec la base des antennes, celle des hémétières et les pieds testacés; la partie membraneuse des hémétières est brune, avec une tache et l'extrémité brunâtres. Taille, deux lignes.

LEPTOMÈRE. Leptomeria. not. Genre de la famille des Santalacées, très-voisin des Thesium, établi par Rob. Brown (Prodr., i, p. 553), et qui peut être ainsi caractérisé : calice adhérent avec l'ovaire, infère et terminé par un limbe roté au quatre ou cinq divisions profondes et persistantes; disque épigyme à quatre ou cinq lobes; étamines au nombre de cinq, insérées en dehors des lobes du disque; stigmate lobé. Le fruit est un drupe couronné par le limbe du calice. Ce genre se compose de petits arbustes à feuilles éparpillées, petites et quelquefois nulles. Leurs fleurs sont également fort petites, disposées en épis. Le genre Comandra proposé par Nuttall, pour le Thesium umbellatum,
paraît devoir être réuni à ce genre. Le *Leptomeria* au-
quel Brown réunit le *Thesium drypaceum* de Labil-
lardière, diffère des *Thesium* par la présence d'un
disque épihyne.

**LEPTOMITUS** n. adj. (Convergées?) Genre récemment
établi par Agardh (*Syst. Alg.*, p. 25 et 49), qui lui
semble pour des caractères : des filaments hyalins ou peu
colorés, arachnoïdes, obscurément aciculés, libres,
droits, et non entrecroisés. Ce sont, au dire de l'auteur,
les ébauches de la végétation sur les corps inondés. Il
en mentionne dix espèces, toutes excessivement petites,
à peine visibles à l'œil dénudé, et ne se manifestant
guère que comme un doux pâle. Les uns croisent sur
les Hydrocharidés de l'eau douce, d'autres sur les
Céramidaires de la mer. Mademoiselle Libert en a
découvert une espèce fort élegant dans les environs de
Malédy, et à laquelle on a donné le nom spécifique de
*Libermann*.

**LEPTON.** n. adj. La plante désignée sous ce nom dans
Pline, paraît être la petite Centaurée. *V. Entère*.

**LEPTONÈME.** n. adj. Genre de la fa-
mille des Euphorbiacées, et de la Diecée Pentan-
drie, Linn., nouvellement établi par Adrien de Jus-
sieu (*De Euphorb. Generis*, p. 19, pl. 4, f. 12) qui
l'a ainsi caractérisé : fleurs dioïques ; calice à cinq
divisions profondes. Les fleurs mâles sont pourvus de
cinq ou rarement six étamines dont les filets sont
libres, capillaires, saillants, les antères grosses, cour-
bées, à loges distinctes pendant la préfleuraison et en-
suite redressées. Les fleurs femelles présentent trois à
cinq styles profondément divisés en deux, surmontant
un ovaire à trois ou cinq loges disperse. Le fruit est
capsulaire, globuleux, déprimé, à trois ou plus fréquem-
ment cinq coques bivalves et disperse. Le placentum
porte trois à cinq cloisons, et forme supérieurement
dauteurs d'expansions (*massarum*) pendantes dans les
loges, et sous lesquelles on voit les funicules qui sus-
pendent les ovules. Ce genre ne se compose que d'une
seule espèce que Poiret (*Dict. Eycl.) avait décrite sous
le nom d*Acaulynus venosa*. C'est un arbuste de
Madagascar, à feuilles alternes, stipulées, longue-
ment pétiolées, presque entières et velues. Les pédon-
cules des fleurs sont solitaires et axillaires, plus longs
et unifères dans les individus femelles, multifères
dans les mâles, et accompagnés de plusieurs bractées
linéaires.

**LEPTONIA.** n. adj. Quinzième sous-genre d'Agaric,
dans la méthode de Frics. *V. Agaric*.

**LEPTONYQUE.** *Leptonychus* n. adj. Coléoptères hété-
rômeres; genre de la famille des Mélaéomyes, institué
par Chevolat qui lui assigne pour caractères : antennes
filiformes, presque de la longueur des élytres, compo-
sées de dix articles, dont le troisième plus long, et les
derniers formant une masse allongée; labre caché par
le chaperon; langue fourchue et tronquée; mandi-
bules cornées, perpendiculaires, larges, planes, très-ar-
quées, avec deux dents recourbées vers l'extrémité; mâ-
choires droites, membraneuses, obliquement tronquées
au bout, avec le bord inférieur plus petit; palpes maxil-
laires allongées, avec le premier article conique, le
deuxième renflé, le troisième fort court, le quatrième
ovale, formant massue; palpes labiales resserrées sous
le labre inférieur. Une seule espèce compose jusqu'ici
cet genre; c'est :

**LEPTONYQUE ERODOIDE.** *Leptonychus erodoides*,
Chev. Sa tête est irrégulièrement rugueuse, lisse au
front, peu inclinée et comme tronquée, saillante près
du corselet; les antennes sont logées dans une cavité
formant un coude triangulaire, elles ont le premier
article arrondi, la longueur de la masse et une partie
des côtés d'un gris argente, mat; corselet ponctué,
abaisé en avant et sur les bords, marginé, excepté en
arrière, avec les côtés arrondis; élytres gibbeuses,
soudées en dessous, couvertes d'un assez grand nom-
bre d'aspérités, guillochées en arrière; elles ont une
plage de l'épaule à leur extrémité; cuisses antérieures
un peu plus grosses que les suivantes, avec les tro-
chanters petits; jambes grêles, munis près de l'inser-
tion des tarses de deux épines roide; crochets des
tarses divergents. Taille, quatre à cinq lignes. Du
Sénégal.

**LEPTOPE.** *Leptopus* n. adj. Genre de l'ordre des Hé-
miptères, section des Hémiptères, famille des Géocó-
rises, tribu des Ouedé, établi par Latreille, et ayant
pour caractères : bee court, arcé et épineux en des-
sous; antennes en forme de soie; cuisses antérieurs
grandes et épineuses. Ce genre se distingue de celui
de Salde par le bee qui est long dans ce dernier. Les
Pégémonies de Latreille s'en distinguent par les anten-
nes et par la forme du corps. L espèce sur laquelle
Latreille a établi ce genre est :

**LEPTOPÈNE LITTORAL.** *Leptopus littoralis*, Latr. Il est
long de deux lignes, ovale, d'un cendré obscur, avec
quelques taches sur les élytres et leur bord extérieur,
blanchâtres. Leurs appendices membraneux sont pâles
avec les nervation obscures, les pieds sont d'un jaunâ-
tre pâle. Cette espèce a été trouvée en Espagne par Léon
Dufour. Le *Leptopus lapidicola* en est très-voisin; il
a été découvert dans le département du Calvados par
Basoches.

**LEPTOPE.** *Leptopus* n. adj. Genre de la famille des
Trigonés, établi par Lamarck, avec les caractères sui-
vants : quatre antennes courtes; yeux globuleux, assez
rapprochés de la bouche, séparés par un front sub-
dent, à pédoncules courts; corps petit; test arrondi,
trigoïde; rostre nul ou très-court; dix pattes on-
guiées; les deux antérieures chélicères, plus courtes,
deux autres longues, très-grêles, subfiliformes. Les
Leptopes se rapprochent des Sténorynques, et ont
comme eux l'aspect des Fauchers, par leur corps pe-
it, leurs grandes pattes grêles, très-longues et très-
menues; mais ils n'offrent pas un rostre allongé,
portant les yeux et les éloignant de la bouche. Le pé-
doncule de leurs yeux est droit, et non perpendiculaire
def la ligne longitudinale du corps. Edwards pense que
ce genre ne doit pas être séparé de celui des Egories
de Leach, et que tous deux doivent former un petit
groupe distinct des autres Décapodes branchyures de
la famille des Asynynchis de Latreille, par la longueur
extrêmes de leurs pattes, par la forme de leurs pieds-
mâchoires externes, dont le troisième article est pres-
que carré, et donne insertion à l'article suivant à son
angle interne, par leurs yeux parfaitement rétractiles, par leur carapace presque cylindrique, etc.


LEPTOPÉTALE. Leptopetalus. bot. Plante dont les pétales sont fort étroits.

LEPTOPHINE. rept. Groupes de Serpents, qui comprend les genres Dryinus de Merrem, et Leptophis de T. Bell.

LEPTOPHYLE. Leptophyllus. bot. Épithète par laquelle on désigne les plantes qui ne portent que de petites et minces feuilles.

LEPTOPYTÈ. Leptophtye. bot. Ce nom a été donné par H. Cassini (Bullet. de la Société Philom., janvier 1817) à un sous-genre formé des genres Leysera; il se distingue des espèces considérées comme types de celui-ci par sa calathide discoïde au lieu d'être radie, par son involucre oblong, cylindré, formé d'écaillées dressées, entièrement appliquées, non appencidées, très-aiguës au sommet, tandis que les vrais Leysera ont l'involucre campaniforme, à écaillles surmontées d'un appendice étalé et arrondi au sommet. Le Leptophytos diffère en outre du Leysera par sa tige herbacée. L'auteur de ce sous-genre a donné une description très-longue de tous les organes floraux, dans le Dictionnaire des Sciences naturelles, tome xxvi, p. 77. Une seule espèce le constitue; c'est le Gnaphalium lestereoides, Desf., Flor. Atlant., auquel Cassini a donné le nom de Leptophtyes lestereoides. C'est une plante herbacée, annuelle, basse, à tige grêle, roide, cylindrique, pubescente, très-ramée dès la base, à rameaux très-divergents, étalés horizontalement, garnis de poils capités; les feuilles sont très-irrégulièrement et très-diversément disposées, alternes, opposées, verticillées ou fasciculées, sessiles, semi-amplexicaules, longues de cinq à dix lignes, très-étroites, linéaires-siliculées, un peu laineuses en dessous, ciliées sur les bords; calathides étroites, solitaires au sommet de pédoncules terminaux et latéraux, nus, grêles, roides, glabres, lisses, bruns et criniformes; pélicule glabre; corolles jaunes; celles de la couronne au nombre de quinze environ. De Barbarie.

LEPTOPÔDE. pois. Sous-genre de Coryphæne. V. ce mot.

LEPTOPÔDE. Leptopoda. nom. Genre de la famille des Synanthiérés et de la Symgénésie superfìne, L., établi par Nuttall (Gener. of North Amer. Plants) qui lui a donné les caractères suivants: involucre court, formé de folioles aiguës, disposées sur un seul rang; réceptacle nu et hémi sphérique; fleurs du disque nombreuses, régulières, hermaphrodites, ayant une corolle à tube court, et à limbe glanduleux, quadril ou quinquadenté; un ovaire cylindré, glabre, surmonté d'une aigrette composée de huit à dix pâtelles oblongues, obustes, un peu déchirées; fleurs des rayons nombreuses, neutres, disposées sur un seul rang, et présentant une corolle à languette tridentée et élargie vers le sommet. Ce genre est très-voisin de l'Helenium, dont il ne diffère que par un involucre simple et par les fleurs nuées de la circonférence. Il a aussi beaucoup de rapports avec les genres Gaillardia ou Gallerda et Rudbeckia, mais il en est suffisamment distinct par des caractères qui les limites de cet article ne permettent point d'émonner ici; il suffira de jeter les yeux sur les descriptions de ces genres. V. Balduine et Gallerda.

LEPTOPÔDE HÉLÊNIF. Leptopoda Helenîn, Nuttall; Gallerda faubriata, Michx. C'est une plante herbacée dont la tige est simple, haute d'environ un mètre, garnie dans sa partie moyenne de feuilles décourcées, les inférieures très-longues, linéaires, lancéolées, les supérieures moins longues, sessiles et linéaires. La calathide, composée de fleurs jaunes, est solitaire au sommet de la tige. Cette plante croît dans les terrains marécageux et découverts de la Caroline et de la Géorgie.

LEPTOPÔDIE. Leptopodite. crest. Genre établi par Lanch. V. Macrophode.

LEPTOPÔDITE. Leptopoldites. ins. Nom donné à une section de Diptères remarquables par la longueur et la ténuité des pattes postérieures. Les Mouches qui en font partie, se tiennent sur les plantes; plusieurs fréquentent les lieux aquatiques.

LEPTOPÔR. bot. Genre formé aux dépens des Boîlets; il renferme les espèces qui ont leurs pores situés à la partie supérieure de la plante, et Raffinesque, créateur du genre, en a fait connaître plusieurs nouvelles. Ce genre est encore mal caractérisé: les Leptopora nivea, stercoriavar et diffîmis, de l'Amérique boréale, en sont les types, suivant Raffinesque.

LEPTÔPS. ins. Coléoptères tétramères; genre de la famille des Rhynchophores, institué par Schoonherr qui l'a caractérisé ainsi: antennes longues et ondulées, fortes, condyles, composées de douze articles obconiques, presque égaux à l'exception des quatre derniers qui forment une masse ovale-oblongue et amincie; tormpe plus longue du double que la tête, assez épaisse, cylindrique, un peu fléchie, renflement à l'extrémité, carénée ou sillonée en dessus, avec un trait enfoncé de chaque côté en avant des yeux; ceux-ci allongés, perpendiculaires et déprimés; coralet presque cylindrique, bâisé à sa base, avec ses côtés presque droits, à peine rétrécis postérieurement et avancé en lobes sous les yeux; ailes ovales, convexes surtout vers l'extrémité, avec les épaules obliques. Les deux espèces connues de ce genre, Leptopus robustus et tuberculatus, ont été apportées de la Nouvelle-Hollande.

LEPTÔPRÔM. nom. Le genre établi sous ce nom, par Raffinesque, dans la famille des Graminées, a été réuni au genre Avena. V. Avoine.

LEPTORAMPHE. ous. Division formée par Duméril (Zool. An., p. 57) parmi les Passereaux, pour ceux qui ont le bec long, étroit, sans échancrure et souvent flexible.

LEPTÔCEILIS. nom. Sous ce nom, Du Petit-Thouars (Hist. des Orchidées des îles australes d'Afr.) a établi un genre qui correspond au Malaxis de Swartz. Les deux espèces dont il se compose et qui croissent dans les îles de France et de Bourbon, ont été nommées par
L'auteur, selon sa nomenclature particulière, *Flavelepis et Erythrolepis*, *V.* ces mois.

LEPTORHYNQUE. *Leptorhynchus* ois. Genre de l'ordre des Échassiers, établi par le baron Dubus de Gysignies, sur la découverte d'un Oiseau qu'il a reçu de la Nouvelle-Hollande, et qui lui a offert pour caractères distinctifs : bec très-long, droit, grêle, comprimé à sa base, déprimé vers son extrémité, lisse, terminé en pointe obtuse; mandibules sillonées latéralement jusqu'aux trois quarts de leur longueur; narines longitudinales, étroites, linéaires, percées à la base du sillon supérieur; ailes ne dépassant pas la queue et pointues : la première rémige la plus longue; queue courte, arrondie, composée de douze rectrices; jambes nus en grande partie; pieds très-grêles, réticulés, à tarse fort allongé : les trois doigts antérieurs réunis par une membrane natatoire échancrée dans le milieu; point de pince visible; ongles courts, en forme de faux, celui du doigt intermédiaire subitement crochu à son extrémité.

L'Oiseau qui fait le type de ce nouveau genre a beaucoup de rapports avec les Avocettes dont il a la plupart des caractères; comme elles il a le bec aminci, déprimé et lisse; il a aussi les tarses très-long, les doigts palmés, etc.; mais il en diffère essentiellement parce que son bec est étroit et non terminé en pointe aiguë, parce qu'il est dépourvu de pince ou de doigt postérieur, car ce n'est qu'en examinant fort attentivement l'organe, qu'on distingue à la partie postérieure du tarse, un peu au-dessus du *poliun*, une très-petite protubérance qui pourrait faire supposer l'existence de quelque rudiment de pince sous-cutané; du reste l'Oiseau n'en est pas moins triadeyle. Les œufs des Leptorhynques sont encore totalement inconnus.

**LEPTORHYNQUE A POITRINE ROUSSE.** *Leptorhynchus pectoralis*, Dub. Tête, cou, partie antérieure de la poitrine, dos, flancs et abdomen blancs; une large bande transversale rousse, bordée antérieurement de noir, occupe le centre de la poitrine, et se termine en avant du pli de l'aile; grandes scapulaires, testicules alaires et rémiges d'un brun noirâtre; ces dernières terminées de blanc; rectrices blanches, à l'exception des quatre intermédiaires qui sont brunâtres; milieu du ventre marqué longitudinallement de noir fulgineux, qui descendent jusqu'à la région anale. Longueur totale depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, environ quinze pouces; le bec a près de trois pouces; la hauteur des jambes est de cinq pouces et demi.

**LEPTORHYNQUE.** *Leptorhynchus*. *lot*. Ce genre de la famille des Synanthérées, tribu des Scepinodones, a été formé par Lesson, aux dépens des genres *Helichrysum* de Cassini, *Chrysocoma*, Labiuardière et Viry, Gaudichaud; il a été adopté par le professeur De Candolle, avec les caractères suivants : capitule multiforme, homogène; réceptacle entièrement bractéolé et plan; squames de l'involucre imbriquées sur plusieurs rangs, serrées, acuminées, desséchées et scarieuses au sommet; corollos tubuleuses, à cinq dents; stigmates capitulés au sommet; akène comprimé, sub-onguiculé, grêle, prolongé à l'extrémité en un bec, tantôt court, tantôt allongé, et que termine une aréole; agrette à dix ou douze soies unisériées, serrato-scapulaires, un peu concrétées à la base. Les Leptorhynques sont des plantes herbacées, grêles et ascendantes; les rameaux sont dépourvus de feuilles et monopocphales au sommet; les feuilles sont alternes, sessiles, oblanches-linéaires, très-entières, avec leurs honds plus ou moins roulés; l'involucre est subtomentueux; les corollos sont jaunes. Toutes appartiennent à la Nouvelle-Hollande.


**LEPTORIMA PULP.** Raînesque établi sous ce nom un genre qu'il est impossible de rapporter avec certitude, soit au règne végétal parmi les Hydrophytes, soit au règne animal, mais qu'on peut supposer appartenir aux Polypiers jusqu'à ce qu'il ait été de nouveau examiné. L'auteur le dit voisin de son genre *Phytelis* (*V.* ce mot) et le caractérise ainsi : corps parasite, irrégulier, coriace, crustacé, friable, poreux en dessus. Il en mentionne trois espèces : *Leptorina nudulata*, rose, lobé, ondulé, à pores rouges, très-petits et égaux; *Leptorina nivea*, blanc, lisse, à pores petits et inégaux; *Leptorina oculta*, rougeâtre, lisse, à bord convexe et sans pores, mais garni au milieu de grands pores inégaux, plus grands, entourés d'un cercle blanchâtre. Ces trois espèces des mers de Sicile sont parasites sur les Zostères et les Fucacées.

**LEPTOKIS.** *lot*. Pour Leptorhisc. *V.* ce mot.

**LEPTORMUS.** *lot*. Sous-genre d'Héliophile, *V.* ce mot.

**LEPTOSCÉlíDE.** *Leptoselis*. *lot*. Hémipèdres; genre de l'ordre des Haméropèdres, famille des Anisoscelisses, créé par Delaporte, aux dépens du genre *Lygus* de Fabricius et Lattreille. Caractères : antennes très longues; le premier article plus court que les autres; tête triangulaire, pointue en avant, légèrement rétrécie derrière les yeux; ceux-ci gros et saillants; corset triangulaire, élargi et élevé en arrière; abdomen allongé; cuisses postérieures ordinairement épineses; premier article des tarses grand, les ongles insérés sur une membrane; pattes postérieures longues et grêles.

**LEPTOSCELIDE NEHORHOIDALIS.** *Leptoscelis hemor-roidalis*, Delap.; *Lygus hemorroidalis*, Fabr.; *Clunes hemorhous*, Lin. Cette espèce est noire, avec les hémélytres jaunes, tachetées de noir; le corset est épineux; l'abdomen est roux. Taille, huit lignes. De Cayenne.

**LEPTOSÉME.** *Leptosea*. *lot*. Genre de la famille des Léguimneuses, établi par Bentham, qui lui assigne pour caractères : calice profondément bilabié; lèvre supérieure très-court et bifide, l'infinie à trois divisions; étendard de la corolle courtement onguléculé et lancéolé; ailes semi-sagittées, presque égales en
longueur avec l'étendard; carène droite, obtuse, plus longue et plus large que les ailes; dix étamines libres avec les anères uniformes; ovaire à plusieurs ovules; style filiforme, courbé en crochê; stigmate petit; légume ovale, avec la suture vexeillaire aiguë, la carène séménière un peu courbée et la section transversale cordiforme; semences réinúmeres estrophiéolées.

Ce genre ne se compose que d'une espèce:

**LEPTOSÈNE** *bossiœiodes*. *Leptosea bossiœiades*, Benth. C'est un arbuste à rameaux glabres et allés entre les gèmnes qui n'ont quelquefois qu'une seule bractée et tantôt portent un capitule serré, formé de six à huit fleurs; bractées lancéolées, un peu scarieuses et roussâtres; ovaire à quatre ovules; légume velu. Cette plante se trouve dans les plaines sablonneuses de la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne.

**LEPTOSIPHON.** *Leptosiphon* Benth. Une plante nouvelle, rapportée de la Californie par Douglas, a fourni à Benth всем les caractères d'un genre nouveau de la Pentandre Monogynie, et qu'il a placé dans la famille des Polémoniacées. Ces caractères sont: calice infundibulaire, dont le limbe est divisé en cinq lobes égaux, linéari-sululées, aiguës, réunis jusqu'au sinus par une légère membrane; corolle hypocratéiforme, à tube très-grêle, long et exserte, à limbe campanulé, divisé en cinq lobes ovales, obus et très-courts; cinq étamines courtes, exsertes, insérées sur l'orifice de la corolle; anères oblongues, à base sagittée; ovaire petit, oblong, à trois loges polyspermes, sommert d'un style grêle, capillaire, couronné par un stigmate à trois divisions oblongues, égales et fort étroites.

**LEPTOSIPHON ANDROSACÉ.** *Leptosiphon androsaceus*, Bent. C'est une plante annuelle, droite, de la hauteur de huit à dix pouces, rameuse, noduleuse, couverte de poils assez roides; sa tige est cylindrique, d'un rouge pourprêtre; ses feuilles sont opposées, distantes, scalées et digitées; les découpures, dont le nombre varie de trois à dix, sont linéaires, acuminées et ciliées; les feuilles supérieures forment, par leur réunion en faisceau, un involucre très-dense pour les fleurs qu'elles enveloppent jusqu'au limbe. Les cinq divisions du calice sont égales, triangulaire-sululées et poilues. La corolle est longue d'un pouce, d'un blanc purprêtre, tirant sur le violet, avec son tube allongé, jaunâtre et couvert d'une phalése glanduleuse; le limbe est entièrement grêle. Les étamines sont purpurines et les anères ou plutôt les masses polliniques jaunes. L'ovaire est d'un vert obscuro

On sème le Leptosiphon androsacée sur place, à la fin de février; il ne parait pas être difficile sur la qualité du terrain. Il est pour les parterres une fort belle acquisition, car ses fleurs sont très-abondantes depuis le mois de juin jusqu'en septembre.

**LEPTOSOLÈNE.** *Leptosolena*. Benth. Genre de la famille des Scytaninées, Monandrie Monogynie, Lin., institué par Thaues Haenke, pour une plante nouvelle, qu'il a rapportée de l'île de Luzon. Voici les caractères assignés à ce genre: calice tubuleux, à deux dents; corolle à tube très-long, avec l'orifice étalé, divisé en trois parties; labelle grand, plan, pendant et entier; anère double, avec ses sommets divergents; filament très-court, beaucoup plus que l'antérie, muni à sa base et postérieurement d'une écaille ovale et diaphane; style dressé, plus long que le filament; stigmate infundibulaire et cilié; capsule à trois loges. La seule espèce connue a reçu le nom de *Leptosolena Hankei*.

**LEPTOSOMA.** Benth. Genre de Lépidoptères, établi par Bois-Duval, dans la Famille de l'Orchidacée, pour quelques Phaléniides de la Sonde, des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. Ce genre a pour type le *Geometra coletta* de Cramer: les espèces décrites par Bois-Duval, au nombre de cinq, appartiennent toutes à la Nouvelle-Guinée; il les a nommées *Leptosoma annulatum*, *Leptosoma ars*, *Leptosoma belxi*, *Leptosoma ogilvy* et *Leptosoma artemis*. Cette dernière a les ailes supérieures noircières, avec une partie du bord interne, une tache allongée vers la base, une autre grande, arrondie, discolaire, et trois vers l'extrémité, blanches; les ailes inférieures sont blanches, avec une bordure noire assez large, marquée de deux taches blanches; le corselet est jaune, ponctué de noir; son étendue est de vingt lignes.

**LEPTOSOME.** *Leptosoma*. ex C. Le genre que Risso a établi sous ce nom, dans la famille des Crustacés Asellides, ne diffère guère de celui des Idéotés, que par la soudure complète des aneaux abdominaux, en une seule pièce qui est grande et pointue. La seule espèce que renferme ce genre, est le *Leptosoma appendiculata*, décrit dans l'Histoire naturelle de l'Europe méridionale, t. 5, p. 107; pl. 5, fig. 25.

**LEPTOSOME.** *Leptosomus*. Benth. Genre de la famille des Rhynchoptères, établi par Schoonherr, pour un insecte de la Nouvelle-Zélande, que Fabricius avait placé dans son genre *Curculito* et auquel Schoonherr a reconnu pour caractères distinctifs: antennes médio-écrasées, courtes, composées de douze articles presque égaux, turbinsés, avec la masse ovale, allongée, formée des cinq derniers; tête assez allongée, étroite, avancée, cylindrique; trompe beaucoup plus courte que la tête, et plus épanouie à l'extrémité; yeux arrondis et peu saillants; corselet oblong et étroit; élytres également oblongues, mais plus larges de moitié que le corselet à sa base, faiblement échancrées antérieurement, vers la suture, avec les épousailles lisse-muqueuses et l'extrémité arrondie en épine. Le *Leptosomus acuminatus*, Fab., Syst. 5, t. 11, fig. 159, est d'un brun assez obscur, avec les pattes ferrugineuses; ses élytres offrent des stries profondes et ponctuées.

**LEPTOSOMES.** Benth. Syst. Famille de l'ordre des Holo-branche sécherasques, composée d'espèces à branches complètes, ayant les ventrales situées sous les pectorales; le corps très-mince, aussi haut que long; les yeux sont latéraux. Cette famille comprend les genres Chetrodon, Zee, et tous ceux qu'on ont formés les ichthyologistes.

**LEPTOSOMUS.** Benth. Synonyme de Courol. *F. ce mot.*

**LEPTOSOMUS.** Benth. Syst. Famille des Coléoptères; genre de la famille des Curculionidées, établi par Schoonherr, pour un insecte de la Nouvelle-Zélande, encore très-rare dans les collections entomologiques: Lepto-
sonus acuminatus; il est brun, très-allongé, comme les Brennies; son corselet est cylindrique et granulé; ses élytres sont acuminés, marquées de stries ponctuées et de trois points assez gros et jaunes. Sa taille est d'environ quatre lignes.

LEPTOSPERME. Leptospermum. bot. Genre de la famille des Myrtinées, et de l’Ecosandrie Monogynie, L., composé d'un assez grand nombre d'espèces qui sont toutes des arbustes ou des arbrisseaux originaires de la Nouvelle-Hollande, ayant les feuilles généralement petites, coriaces, persistantes, alternes, pointillées et dorantes; les fleurs sont terminales, solitaires ou groupées au sommet des tiges. Leur calice est turbiné à sa base où il adhère avec l'ovaire infère; son limbe est à cinq divisions égales ou régulières; la corolle se compose de cinq pétales égaux, étalés en forme de ronce et obus. Les étamines sont nombreuses, un peu réunies ensemble par la base de leurs filets. L'ovaire est infère, à cinq loges contenant chacune un grand nombre d'ovules; le style est simple, terminé par un stigmate un peu élargi, déprimé et à peine bilobé. Le fruit est une capsule globeuse, ligneuse, ombiliquée et couronnée par le limbe calicinal, à trois, quatre ou cinq loges, contenant chacune un très-grand nombre de graines allongées, très-menues, et d'ouvrant son sommet en autant de valves semipères sur le milieu de leur face interne. Ce genre très-rapproché des Melaleuca en diffère surtout par ses étamines non réunies en plusieurs faisceaux, par son fruit calcaire et non charnu. Forster l'institua pour quelques plantes qu'il avait découvertes dans l'Australasie, lors du voyage autour du monde qu'il fit avec sir J. Banks et le capitaine Cook. Plus tard, Smith en fit une monographie complète, dans laquelle il comprenait non seulement les espèces observées et décrites par Forster, mais toutes celles publiées postérieurement par d'autres botanistes; et de Candolle, dans son Prodrôme, en a dernièrement élevé le nombre à vingt-six. Le nom Leptospermum, formé de deux mots grecs, leptos, petit, et sperma, graine, a rapport à cette partie de la plante, qui est effectivement très-menue. Quoique plusieurs Leptospermes soient susceptibles de parvenir à une taille arboreaustre, on les considère en général comme des arbrisseaux; ils ont le port et l'aspect fort élégants, et développent un arôme très- agréable, fort pénétrant lorsque la plante est fraîchement cueillie, ce qui est souvent le cas lorsqu'on les cueille pour la table.


LEPTOSPERME soyeux. Leptospermum sericeum, Labill., Nouv.-Holl., 2, t. 147. C'est un arbrisseau de cinq à six pieds d'élévation, dont les feuilles épaisses et très-rapprochées, sont obovales, aiguës, petites, couvertes, sur leurs deux faces, de poils blancs et soyeux. Les fleurs sont grandes et blanches. La capsule est également soyeuse.

LEPTOSPERME A BALAIS. Leptospermum scoparium, Forst.; Melaleuca scoparia, Wendl. Cette espèce est originaire de la Nouvelle-Zélande, et a été introduite en Europe par les soins de J. Banks, en 1772; elle fleurit en juin et juillet. C'est un arbrisseau de deux ou quatre pieds de hauteur; sa tige se divise en rameaux grêles, redressés, garnis de feuilles alternes, sessiles, persistantes, roides, lancéolées, acuminées, sans nervures sensibles, glabres et d'un vert gal en dessus, légèrement pubescentes en dessous, parsemées sur leurs deux faces, de points qui sont transparents étant vus à contre-jour. Les fleurs sont blanches, petites, solitaires ou groupées au sommet de quelques-uns rameaux disposés latéralement dans la longueur des rameaux principaux. Le calice est monophylle, supérieur à l'ovaire avec lequel sa base se confond, décoré à son bord en cinq dents caduques, presque triangulaires, deux fois plus courtes que les pétales, à peu près de la même couleur et de la même consistence qu'eux, et parsemées aussi de points glauicules et transparents. La corolle est composée de cinq pétales arrondis, un peu rétrécis en onglet à leur base, insérés sur le bord du calice et alternes avec ses divisions. Les étamines, au nombre de vingt à vingt-quatre, de moitié plus courtes que les pétales, ont leurs filaments insérés sur le calice, et terminés par des antheres arrondies, à deux loges. L'ovaire est inférieur, turbiné, convexe et un peu saillant au dedans du calice en sa partie supérieure, surmontée d'un style cylindrique, de la longueur des étamines, terminé par un stigmate élargi, à cinq lobes plus ou moins distincts. La capsule est presque globuleuse, couronnée par la partie persistante du calice, à cinq valves et à cinq loges qui contiennent des graines oblongues, menues et nombreuses.

Ces plantes se cultivent dans un compost de terre fructueuse et substantielle et de terreau de bruyère; on les place en pot afin de les rentrer dans la serre tempérée, avant l'arrivée des froids dont elles auraient beaucoup à souffrir. On les multiplie de graines que l'on a eu la précaution de laisser sur la tige pendant dix-huit mois, espace de temps nécessaire pour qu'elles aient atteint leur maturité; et comme ces graines sont très-fines, il faut les répandre à la surface du terreau que contient le vase destiné à recevoir le semis: les arrosemens qu'on donne aux graines suffisent pour les enterrer; la germination s'opère ordinairement deux mois après le semis. On peut encore multiplier les plantes par les marcottes et les boutures, mais, dans ce dernier cas, il faut les étoffer, et assurer la reprise sur la couche et sous le châssis.

LEPTOSTACHYA. bot. Synonyme de Phryma. V. ce mot.

LEPTOSTACHYS. bot. Le genre de Graminées constitué sous ce nom par Meyer (Essequed., p. 75), est le même que le Leptochloa de l'Alisot-Beauvais. V. ce mot.
LEPTOSTEGIA. bot. Le genre institué sous ce nom par D. Don, dans la famille des Fougères, n'a pas paru différer du genre Onychium de Kaulfuss, et lui a en conséquence été réuni.

LEPTOSTELMA. bot. Ce genre, que David Don a établi dans la famille des Synanthurées, a été réuni par le professeur De Candolle à son genre Erigeron.

LEPTOSTEMME. Leptostemonum. bot. Genre de la famille des Asclépiadées, établi par Blume, qui lui donne pour caractères : calice à cinq dents ; corolle tubuleuse, avec son orifice contracté, nue ou garnie d'écaillés ou de faisceaux de poils : son limbe est semi-quinquifide ; couronne staminale pentaphyllyc, à feathères cordées ou sagittées, indiscrises ; anthères terminées par un appendice membraneux ; masses polliniques attachées par leur base et dressees ; stigmate mutique. Le fruit consiste en follicules lisses, renfermant plusieurs semences chevelues à l'ombilic. Les Leptostemmes sont des plantes herbacées, particulières à l'île de Java ; elles croissent sur les racines des arbres ; leurs feuilles sont opposées ou verticillées et charnues. Les fleurs sont réunies en ombelle.

LEPTOSTOME. Leptostemonum. bot. Ce genre créé par R. Brown, dans les Actes de la Soc. Linnéenne de Londres, 10, p. 150, t. xxvit, f. 2, et conservé par Schwagerich en la deuxième partie du premier Supplément d'Edwig, p. 540, figure dans la troisième classe : Mousses à péristome, ordre premier, Acrocarpes de la Méthode de Bridel. Le péristome est simple, membraneux, annuel, plan, indivis, prenant naissance de la membrane interne de la capsule ; celle-ci est oblongue, aménic à sa base en une sorte d'apophyse conoïde ; sa coiffe est glabre, lisse et caduque. Cinq espèces de Mousse, qui toutes croissent sur les rochers, aux États-Unis et à la Nouvelle-Hollande, composent ce genre qui n'a pas été adopté par la totalité des botanistes. Hooker place les quatre premières espèces, celles dont les poils des feuilles sont simples, parmi les Gymnostomes, et l'unique espèce qui forme la section dont les poils des feuilles sont rameux parmi les Brys ; on est certain que le genre Leptostemonum a de l'analogie avec les Brys et les Gymnostomes ; néanmoins il en est distinct, puisqu'il est muni d'un péristome qui manque dans les Gymnostomes, et que ce péristome, indivis dans le genre dont il est ici question, est divisé dans les Brys. Il paraît donc que le genre Leptostemonum doit être conservé. Les deux espèces suivantes sont très-remarquables : 1re Leptostome grêle, Leptostemonum gracile (Menzies, Brown, Brid.), feuilles ovales-oblongues, un peu aigües ; poil simple égalant la moitié de la feuille ; capsules oblongues, équivalentes, inclinées ; on la trouve dans les ombrages humides de la Nouvelle-Zélande près de la baie de Duski ; 2e Leptostome de Menzies, Leptostemonum Menziesii (Brown, Brid.) ; Gymnostemonum Menziesii (Hook.), feuilles oblongues, lancéolées, aigües ; poil simple, quatre fois plus court que les feuilles ; capsules oblongues inclinées, recourbées en arc. Cette Moussse se forme des touffes d'un vert agréable sur la terre, dans diverses parties des États-Unis. Menzies est le premier qui l'a fait connaître.

LEPTOSTROMA. bot. (Hypoxystées.) Fries a établi ce genre (Cl. 11, Ord. 11, 10) qui est fort voisin de l'Hystérrium. Il n'en diffère que par ses conceptacles sans ouvertures, ne renfermant point de liquide gelatinieux. Parmi les dix espèces qui ont été décrites, on peut citer le Leptostroma ficiicum, qui se trouve dans la Flore Française, sous le nom de Hypoderma striiforme avec sa variété qui croît sur la Fougère femelle, variété qui fait partie des Cryptogames de la belle collection de Mouquet et Nestler, où elle a reçu le nom de Sclerotium Pteridis, et le Leptostroma vulgare, nommé Sclerotium nitidum dans le même recueil. Ehrengberg a aussi un genre Leptostroma ; mais Fries ne pense pas que ce soit le sien, et propose pour ce Leptostroma le nom d'Ectrouroma, caractérisé par ses conceptacles contigus. Ce dernier botaniste croit que le genre Schizotaërnum d'Ehrengberg est son genre Leptostroma. V. Schouweder.

LEPTOSTYLE. Leptostylus. bot. C'est-à-dire qui a le style mince et grêle.

LEPTOSyne. Leptosyne. bot. Genre de la famille des Synanthurées, tribu des Sénécionides, établi par De Candolle pour une plante rapportée de la Californie par Douglas. Caractères : capitule multiforme ; fleurons de la circonférence, ligulés et femelles ; ceux du disque tubuleux, à cinq dents, bisexuels et stériles par avortement ; involucre formé de squames disposées sur deux rangs ; les extérieures que l'on peut considérer comme bractées sont en petit nombre, linéaires, foliacées, et un peu plus longues que le disque, les intérieures elliptiques, à peine aiguës, submembraneuses, égantant la longueur du disque ; réceptacle garni de paillettes membraneuses, lancéolées et persistantes ; ligules larges, ovales, arrondis, orifices du tube de la corolle obconique, un peu barbelle à sa base ; anthères écaudées ; style bifide, obtus, celui des fleurons du rayon à peine excrète, celui des fleurons du disque inclus, à branches capillées formant un cône large, court et lisipide ; alèce comprimés, glabres, subulés vers le bord, charnues ou surmontées d'une aiguette très-petite, en forme de couronne minuscule, s'étendant presque jusqu'au sommet.

LEPTOSyne de Douglas. Leptosyne Dougl.ii, De Cand. Petite plante herbacée, annuelle et grêle ; sa racine est grêle et simple ; les feuilles radicales sont dressées, linéaires et très-étrilées, les autres sont divisées en lobes petits et linéaires ; la tige est cylindrique, nue, grêle, monochéphale, trois ou quatre fois plus longue que les feuilles ; les fleurs sont jaunes, avec le disque un peu plus obscur.

LEPTOTE. Leptotes. Genre de la famille des Orchidées, Gynandria Monandria, Lin., institué par Lindley qui lui a assigné pour caractères : sépales et pétales linéaires, étalés et presque égaux ; labelle à trois lobes, posé en arrière et parallèle avec le gynostème autour duquel s'entourent les petits lobes latéraux, dont les bords sont réfléchis ; gynostème court, épaiss et demi-cylindrique ; six masses polliniques couchées, dont les deux supérieures comprimées, oblongues en forme de poire, et les quatre inférieures beaucoup plus petites, très-minces et inégales. Ce genre ne ren-
ferme encore qu'une seule espèce qui a été rapportée assez récemment du Brésil.

LEPTOTHECA. Leptotheca. Botan. reg., 1625. Ses tiges, distinguées des pédoncules et pédoncles, n'ont guère plus d'un pouce; elles sont cylindriques, enveloppées à leur base, d'écaillés membraneuses, pointues, qui leur servent de fourreau et quelquefois les cachent entièrement. On n'observe qu'une seule feuille à chaque tige; elle est longue de trois à quatre pouces, roide, cylindrique, sillonée en dessus et d'un vert foncé. Les fleurs, au nombre de trois, sont portées sur autant de pédoncules qui sont séparés de la tige par un pédicule moins long qu'elle et que le pédicelle. Les sépales et les pétales sont blancs, égaux, linéaires, étalés; la labelle a deux divisions latérales blanches, linéaires-ovales, obtuses, et l'interrimé d'un pourpre sanguin avec les bords et l'extrémité d'un blanc pur. La colonne est verte. Les massas polliniques, au nombre de six, sont d'un jaune brillant. Cette plante paraît se plaîre dans le gravier et les débris de poteries, entremêlés de mousse et de matières végétales en décomposition. Quoique petite, elle végète vigoureusement et fait beaucoup d'effet dans la serre chaude.

LEPTOTHAMNE. Leptothamnum. bot. Ce genre appartient à la tribu des Astéroïdées, de la famille des Synantherèes, ou à la Synantherie de Linné; il a été créé par le professeur De Candolle avec les caractères suivants: capitule multiflore, hétérogamme; fleurons de la circonférence filiformes, tronqués, femelles, disposés sur un seul rang, ceux du disque tubuleux, à cinq dents et hermaphrodites; réceptacle sans bractées, plan, à peine sublatéral; squamaux de l'involucre un peu plus courtes que les fleurons, imbriquées, acuminées et ordinairement disposées sur trois rangs; style des fleurons de la circonférence bifide au sommet, celui des fleurons du disque inclus et indivis; à hêne de la circonférence grêle et grêle, celui du disque obovato-oblong et velu; aigrette poilue, décidue, à une seule rangée de soie pour celle de la circonférence, à deux et même plus pour celle du disque. Ce genre se compose encore que d'une seule espèce qui a été recueillie aux environs du cap de Bonne-Espérance.

LEPTOTHAMNUS. Leptothamnus. De Cand. Arbusteau grêle, rameux et dressé; feuilles éparses, serrées, linéaires-siliculées, douées d'une nervure proéminente en dessous, et entourées de cils assez ronds; sommet des rameaux pourvu de poils acérés; involucres grêles; fleurs d'un jaune purpurescent.

LEPTOTHICA. Leptothicaceae. bot. (Mousses.) Genre établi par Schwgrichen (Spec. Musc. suppl., 2, p. 155, t. 157) qui l'a ainsi caractérisé: péritome double, à seize dents; l'intérieur muni de cils très-courts. Ce genre est très-different par son port; mais, selon l'auteur, il se rapproche tellement du Leptostomum, qu'on ne peut l'en distinguer que par un caractère artistique. Il ne se compose que d'une seule espèce trouvée près du port Jackson dans la Nouvelle-Hollande, par Gaudichaud, et nommée en son honneur Leptothecia Gaudichaudii. Walker Arnott (Mém. Soc. Hist. nat., t. 11) place cette Moussue parmi les Bryum.
Leptotrachelus naturel. Leptotrichus naturellis, Delap. Il est d'un jaune brunâtre, avec la tête noire et le corselet d'un rouge obscur; les élytres ont des stries longitudinales, formées par des points enfoncés; leur surface est noirâtre; le dessous du corps est brun. Taille, trois lignes et demie, de Cayenne.

LEPTRINE. Leptrina. Genre. Genre de la famille des Portulacées, établi par Raffinesque, avec les caractères suivants: calice à trois divisions elliptiques et obtuses; point de corolle; trois étamines hypogynes et alternes avec les divisions du calice; ovaire ovale; trois stries courts et aiguës; capsule uniloculaire, à trois valves, à trois semences attachées au centre. Tels sont les caractères donnés à ce genre nouveau, dans le Journal de Physique du mois d'août 1819, p. 96. Raffinesque ne décrit qu'une seule espèce qu'il a nommée Leptrina automnalis; c'est une très- petite plante herbacée et glabre; les feuilles radiculaires, au nombre de trois, sont lanières lancéolées, aiguës; la tige porte une fleur et ne dépasse point la hauteur des feuilles. De l'Amérique boréale.

LEPTIBERIA. Raff. Raffinesque-Schmaltz a proposé ce genre pour des Lichens à thalle crustacé, amorphe.

LEPTURE. Leptura. Inv. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétramères, famille des Longicorines, tribu des Lepturétres, établi par Linné qui y comprenait beaucoup d'espèces appartenant à présent à d'autres genres. Fabricius a beaucoup restreint ce genre, et Latreille l'a adopté avec ces caractères: yeux un peu échanférés, n'entourant pas la base des antennes; tête échancrée en manière de cou, immédiatement après les yeux; antennes longues, grêles, à articles cylindraèces; corselet échancré à la base de l'extrémité, uni, ou n'ayant ni épinés ni tubercules. Les Leptures, telles qu'elles sont caractérisées ici, diffèrent des Mecocères et des Vespères (F. ces mois), en ce que les insectes de ces deux genres ont la tête prolongée, mais non échancrée en arrière; elles se distinguent des Stenocères (Rhaugium, Fabr.), par leur corselet qui est lisse et mutique, tandis qu'il porte de chaque côté un tubercule en forme d'épine dans ce dernier genre. Enfin elles diffèrent des Toxotes et des Pachytes par la forme de leur corps qui est allongé, tandis qu'il est court et pour ainsi dire triangulaire dans ces derniers genres et que leur corselet porte de chaque côté un tubercule bien distinct.

Le genre Lepture de Linné comprenait tous les insectes dont Geoffroy a formé depuis son genre Stenocore et quelques Calidides et autres genres voisins. Geoffroy a signalé d'une manière précise les coups génériques, qui appartiennent à la famille des Longicorines; la coupe à laquelle il donne le nom de Lepture est composée des Saperides, des Calidides, des Clytrées et d'une partie des Molorques de Fabricius. Degeer s'est rapproché, à cet égard, de Linné; il a épuré le genre Lepture en y laissant que les espèces dont les antennes sont posées devant les yeux. Il réunit les Leptures et les Priones de Geoffroy en autant de petits groupes dont Fabricius a converti plusieurs en autant de genres; mais il ne confond pas, comme l'avaient fait tous les précédents, les Donacies avec ces espèces.

Les Leptures ont la tête ovale, penchée, plus large postérieurement qu'extrémité antérieure du corselet, ou distinguée de cette partie par un étranglement. Leurs yeux sont entiers ou légèrement échanférés, saillants; les antennes sont insérées entre eux, filiformes, de la longueur du corps. Les palpes sont courtés et ont le dernier article presque triangulaire et comprimé; le lobe extérieur de leurs mâchoires est allongé et rétrécit à sa base, et la languette profondément bifide. Le corps des Leptures est allongé; leur corselet est conique, rétrécit en devan, plus étroit que l'abdomen. Les élytres diminuent de largeur depuis la base jusqu'à l'extrémité; elles sont aussi longues que l'abdomen. Enfin les pattes sont longues. Le canal digestif des Leptures est composé d'un très-court jabot; le ventricule cholique débouche presque aussitôt de la tête; il est à peu près droit, herissé de papilles courtes et obtuses, assez prononcé, surtout à sa partie antérieure; l'intestin grêle est replié sur lui-même et filiforme; il se renfle en un cœcum oblong, terminé par un court rectum. Les vaisseaux hépatiques sont au nombre de six; ils s'insèrent séparément à la base du ventricule cholique, font un grand nombre de circonvolutions, et vont se réunir en deux faisceaux de trois chaque, qui aboutissent au commencement du cœcum. Les larves des Leptures vivent dans le bois pourri, et ressemblent essentiellement à celles des autres Longicorines; les insectes parfois se trouvent dans les bois, sur les fleurs et sur les troncs des arbres. Dejean (Cat. des Col., p. 112) mentionne quarante-six espèces de Leptures, presque toutes d'Europe.

LEPTURE TONESTEESE. Leptura tomentosa, Fabric., Ool. (Catt., IV, n° 69, pl. 2, fig. 15). Elle est noire; son corselet est couvert d'un duvet jaunâtre. Les élytres sont testacées, avec l'extrémité noire et tronquée; les pattes sont noires. V., pour les autres espèces, Latreille, Fabricius, Olivier, Gythenhal, etc.

LEPTURE. Lepturus. Inv. Genre établi par Robert Brown dans la famille des Graminées, pour le Rottboellia repens de Forster, et qu'il caractérise ainsi: fleurs disposées en épis cylindriques, articulé; chaque article portant une seule fleur placée dans une petite fossette du rachis. La lépécine est univalve, cartilagineuse, contenant une ou deux fleurs, et quelquefois le rudiment d'une troisième. La glume est incluse, membranée, mutique, à deux valves: lorsqu'il y a deux fleurs, l'une et l'autre sont hermaphrodites, mais l'externe est pédicelle, chacune offre deux petites paléoles, trois étamines, deux styles portant chacun un stigma plumeux. Le Lepturus repens est une petite Graminée ramponne sur les rivages sablonneux de la Nouvelle-Hollande. Ses rameaux sont ascendants, ses feuilles distiques, linéaires et rigides.

LEPTIBERIES. Leptobetes. Inv. Tribu de l'ordre des Coléoptères, famille des Longicorines, établie par Latreille qui la caractérise ainsi: antennes insérées hors des yeux qui sont entiers ou simplement un peu échanfreés, mais non étriers, allongés et lumelés. Ces insectes ont, en général, la tête ovoïde ou ovale, rétrécie...
brusquement à sa base, en manière de côl; le corselet est conique ou trapézoïde. L'abdomen est ordinairement presque triangulaire. Le corps est souvent arrêté, avec les pattes longues. Les antennes sont fréquemment rapprochées entre les yeux. Latreille divise ainsi cette tribu :

I. Tête prolongée derrière les yeux, avant le cou, en conservant la même largeur; yeux toujours un peu échancrés; antennes souvent courtes, à articles obconiques; abdomen plus carré que triangulaire.


II. Tête rétrécie en manière de cou immédiatement après les yeux; antennes longues, grêles, à articles cylindриques; abdomen presque triangulaire. Les genres : Toxote (Toxote et Pachyte, Dejean), Lepture, V., tous ces mots.

LEPTURUS. os. Synonyme de Phaéton, V., ce mot. LEPTURUS. bot. V. LEPERE.

LEYTINNE. min. Nom donné par Huty à une Roche composée de Feldspath subgranulaire dans un état d'atténuation qui lui donne un aspect analogue à celui du Grès. C'est le Weisstein des mineralogistes Allemands. Elle a beaucoup de rapports avec la Pegmatite. Ses teintes sont ordinairement blanches, quelquefois verdâtres. Le minéral qui s'y trouve le plus fréquemment disséminé est le Gneut. On y trouve aussi le Mica, et plus rarement l'Amphibole et le Corindon.

LEPUROPÉTALON. Lepuropetalum. bot. Genre de la Gentendrie Trigynie, L., établi par S. Elliot (Sketch of Botany of South-Carolina and Georgia), et caractérisé de la manière suivante : calice à cinq divisions profondes, ovales, obtuses; son tube est turbiné, soudé avec l'ovaire, son limbe est semi-supère; la corolle est composée de cinq petits pétales perrygynes, squamiformes et persistants; cinq étamines insérées comme les pétales, alternant avec eux et incluses; les filaments sont filiformes et les anthères biloculaires, subglobuleuses, longitudinalement divisées; ovaire semi-inferié, uniloculaire, à trois placentes paridi-taux, bilamellés, multinucléés; trois styles courts avec des stigmales en tête; capsule libre supérieurement, uniloculaire et biflave.

LEPUROPÉTALON SPHÉRÉLÉ. Lepuropetalum sphatula-tum, Ell.; Pyxidanthera sphatulata, Muhlenberg, Catal. C'est la seule espèce du genre; on la trouve dans le sud des États-Unis d'Amérique et au Chili; c'est une petite plante glabre, en gazon, rameuse, à feuilles alternes, sessiles, spatulata-lancéolées, obtuses, très entières. Les fleurs sont petites, blanches et terminales.

LEPU. nom. V. LIEVRE.

LEPUCUS. nom. Synonyme de Lapin.

LÉPYRE. Lepyrus, ins. Coléoptères tétramères; genre de la famille des Rhynchophores, établi pour deux insectes européens, qui formaient partie du genre Rynchanthus et auxquels German a reconnu des caractères distinctifs suffisants pour ne point permettre de les laisser dans le genre où ils avaient été placés d'abord. Ces caractères sont : antennes médiocres, courtes, composées de douze articles dont les deux premiers sont les plus longs et obconiques, les cinq suivants sont turbinés et augmentent insensiblement d'épaisseur de la base jusqu'à la masse qui est ovulaire et accroupie; trompe plus longue du double que la tête, assez mince et cylindrique, grossissant un peu vers la pointe; yeux arrondis, peu convexes; corselet subconique, beaucoup plus étroit antérieurement, peu arrondi sur les côtés, tronqué aux deux extrémités; écissus petit et triangulaire; élytres oblongues, ovales, échancrées antérieurement, avec les épaules obtusément angleuses et quelquefois arrondies, mais toujours relevées. Les Rhynchanthus Colon et binotatus, Fab., sont encore les seules espèces du genre.

LÉPYRODIE. Lepyrodia. bot. Genre de la famille des Restioles, établi par Brown, et caractérisé par des fleurs phosphorides ou unisègues, et dioïques; un calice formé de six écailles glumeacées, presque égales, saillant au-dessus de la bractée, à l'aiselle de laquelle il est placé. Dans les fleurs mâles on compte trois étamines, à antheres simples et peltées, avec un rudiment de pistil. Dans les fleurs femelles l'ovaire est surmonté de trois styles, et le fruit est une capsule triloculaire, à trois lobes et à trois angles saillants par lesquels elle s'ouvre. Chaque loge contient une seule graine. Ce genre est rapproché de l'Elegia du même auteur, et par son calice accompagné de bractées, et par ses fleurs mâles dont le calice est semblable à celui des fleurs femelles. Il se compose de quatre espèces qui ont été observées à la Nouvelle-Hollande.

LÉPYROPHYTUM. Lepyrophytum. nom. adopté par Necker comme synonyme de Conifère.

LÉQUÉE. bot. V. LÉCHÉE.

LERCHÉE. Lerchea. bot. Genre de la Monadelphia Pentandrie, établi par Linné qui lui a donné pour caractères essentiels: un calice à cinq dents; une corolle infundibuliforme et quinquiféée; cinq anthères insérées sur un tube formé par la réunion des filés; un style; une capsule triloculaire et polysperme. Ce genre, qui est trop peu connu pour qu'on puisse en déterminer les affinités naturelles, ne se compose que d'une seule espèce.

LERCHÉE A LONGUE QUEUE. Lerchea longicauda, L. C'est un arbrisseau sans élagage, dont les branches sont comme articulées et portant des feuilles opposées, lancéolées, accompagnées de stipules. Les fleurs sont très-petites; elles forment un épil terminal, très-allongé. Cette plante croît dans les Indes- Orientales.


LÉRIE. Lertia. bot. Genre de la famille des Synanthères, et de la Syngénésie superflue, L., établi par De Candolle (Annales du Mus. d'Hist. nat., xix), adopté par Kuntz et Cassini qui en ont modifié les caractères. Parmi ceux qu'on a proposés ce dernier botaniste, voici les plus essentiels : involucre presque cylindrique ou campaniforme, composé d'écailles nombreuses, disposées sur plusieurs rangs, inégales, imbriquées, linéaires,
Les genres avec lesquels le Leria offre le plus d'affinités sont le Chaptalia de Ventenat et le Leibizia de Cassini. Il est inutile d'en faire ressortir les différences, parce qu'elles pourront être facilement senties par la lecture des caractères de ces genres : l'on s'est borné à en exprimer les plus essentielles.

On ne connaît avec certitude que deux espèces de Leria. Cassini les a nommées Leria tetrata et Leria intégrifolia ; il leur a donné comme synonymes douteux les Tussilago nutans (Leria nutans, DC. et Kunth) et albicans des auteurs linnéiens. Ces plantes sont indigènes des Antilles et de l'Amérique méridionale.

LERISTE. Lerista. Cert. Genre de Sauvies, de la famille des Scincoïdiens, établi par Bell qui lui assigne pour caractères : tête petite, de forme quadrangulaire, aussi grosse que le con et sentée ; paupières nultes ; tyman enfoncé ; entrée du conduit auditif cachée par un repli de la peau ; mâchoires garnies de petites dents serrées les unes contre les autres ; corps grêle, couvert d'écaillles lisses, luisantes et eniformes ; quatre pieds : les deux antérieurs très - petis, très - courts et à deux doigts, les postérieurs plus longs et à trois doigts ; queue de forme conique, peu longue et toute d'une venue avec le corps ; anus simple et demi-circulaire ; point de pores dans son voisinage, non plus que sur les cuisses.


LERANTHOPE. Interf. Sous-genre de Lerna. V. ce mot.

LERNE. Lerne. Interf. Un des genres que Cuvier (Règne Anim., t. III, p. 256) a placés dans l'ordre des Intestinaux, parmi les Céphalocères. Presque toutes les Lernées sont munies d'une enveloppe transpa- rente, jaunâtre ou brunâtre, flexible, quoique plus ou moins résistante, comme celle à peu près des Écrevisses que l'on surprend au moment où elles viennent de changer d'enveloppe. La forme de ces animaux varie beaucoup, elle est très bizarre, mais elle commence déjà à présenter cette symétrie qui se remarque à partir des Épisoiras, comme un des caractères les plus importants de l'animalité. On y distingue une par- tie antérieure plus petite, plus étroite, que Blainville appelle sans difficulté un thorax, où la tête est quelque- fois tant soit peu sentée. Cette partie offre les premières traces des véritables appendices dans les crochets dont la bouche est armée et même dans certains rudiments d'antennes qui motivent le rapprochement qui existe dans la méthode de Lamarck (Anim. sans vert., t. 111) entre les Épisorais et les Insectes. Ces antennes, comme d'essai, sont déjà subarticulées, et l'on trouve jusqu'à des traces d'yeux sessiles ou stématoxes. Ces parties et d'autres rapports lient encore les Lernées aux Crustacés branchiopodes par les Calyges, selon la remarque de Cuvier. « Quant aux appendices de toutes les es-
pèces que j'ai pu examiner avec soin, dit Blainville, j'ai trouvé que la bouche était constamment pourvue d'une paire de crochets mobiles, convergents, quelquefois de deux et même d'une sorte de lèvre inférieure. Pour les véritables, qui se joignent au thorax, ils sont généralement peu nombreux. Dans les espèces que leur grandeur m'a permis de disséquer, j'ai trouvé que la bouche musculaire qui double l'enveloppe externe, le plus ordinairement fort simple et composée de fibres longitudinales et soyeuses, se subdivise en portions latérales pour les appendices et subappendices. Le canal intestinal est complet, c'est-à-dire étendu de la bouche à l'anus. Il parait même qu'il fait quelques des replis ou circonvolutions. La bouche, médio-écrête, située ordinairement à la partie inférieure du céphalothorax, est au milieu d'un espace dont la peau est molle; elle est constamment accompagnée, à droite et à gauche, d'un crochut court, aigu et corné; mais on ne le voit souvent qu'à l'aide d'une très-forte loupe. Le canal intestinal se termine en arrière dans un tubercule ou mamelon plus ou moins saillant et médian. Je n'ai pu disséquer le système circulatoire; mais il est certain qu'il existe, ou du moins les auteurs qui ont observé ces animaux vivants en parlent d'une manière certaine. On ne peut cependant pas dire qu'il y ait d'autres organes de respiration que les subappendices de la peau. Les organes de la génération ne sont pas connus plus complètement. On sait seulement que, dans toutes les espèces du groupe, il existe de chaque côté du tubercule anal une sorte de sac de forme un peu variable et qui est rempli par une infinité de corpuscules quelquefois ronds, d'autres fois anguleux ou même discoides, qui sont indubitablement des œufs, comme nous l'apprend une observation curieuse du docteur Surrrai qui habite le Havre. D'après cette observation, ces animaux naissent sous une forme qu'ils perdent par la suite en avançant en âge; et cette forme est beaucoup moins anormale que celle que l'animal finit par acquérir, de sorte que c'est une métamorphose en sens inverse de ce qui a lieu ordinairement. Nous ignorons du reste s'il existe des sexes distincts. On ne peut non plus rien dire du système nerveux, mais il paraît qu'il doit exister.

Les Lernées sont des parasites qu'on trouve sur les Poissons, soit de rivière, soit de mer; elles sont pour les autres habitants des eaux ce que les Tsas sont pour ceux de la terre et de l'air; elles en attaquent les parties les plus sensibles, y pénètrent, s'y fixent et s'y nourrissent, causant souvent d'imprégnables douleurs à leurs victimes au point d'en rendre plusieurs comme furieux. Les Lernées se fixent jusqu'entre les écailles; mais c'est autour des yeux, aux pla de la naigeces où la peau est plus fine, dans la bouche même et dans les oues, qu'elles choisissent leur domicile; elles s'y enfoncent en suzant et rougissant jusqu'au point d'y disparaître. Blainville, élevant le genre Lernée à la dignité de famille, y établit les huit genres suivants :


4. Lernozyzze, Lernozyzyze. Corps ovoïde ou déprimé, avec une sorte de céphalothorax en forme de cou étroit, cylindrique, terminé antérieurement par une bouche bilabiée, pourvue en effet de mandibules en crochets et d'une lèvre inférieure; un suzissant plus ou moins protractile à la racine inférieure de l'abdomen; deux sacs ovifères peu allongés. Les espèces qui appartiennent à ce genre n'ayant d'apparallelles qu'à la bouche, on sent qu'elles ne peuvent guère se déplacer et circuler à volonté, et qu'elles doivent demeurer fixées où elles se développèrent, et seulement tourner sur elles-mêmes par le moyen de leur bouche qui sert comme de pivot au seul mouvement qu'il leur soit donné de s'exercer. Espèces : Lernea uncinata, Mull.,
LESKEA. — Blainv. | L. E. S. cit., p. 5145, et quelques autres espèces imparfaitement décrites par divers naturalistes, pourront, étant mieux examinés, rentrer dans les genres ci-dessus mentionnés ou bien en constituer de nouveaux.


LERNÉOPÔDE. — Intest. Sous-genre de Lernée. V. ce mot.

LÉROT ou LIJON. — Spec. du genre Loir. V. ce mot.

On a appelé Lérot a queue dorée un Échinys, et Lérot voilant une espèce de Taphien. V. ces mots.

LÉROUXIE. — Lerouxia. — Blainv. Le docteur Mérat, dans sa Flore des environs de Paris, a établi sous ce nom un genre nouveau pour la Lysimachia normomum, L., qui croît dans les bois. Le caractère principal de ce genre consiste dans la capsule qui s'ouvrira en boîte à savonnette, ce qui ferait rentrer ce prétendu genre parmi les Anagallis. V. LISIÆMÉNE.

LÉRQUEST. — Blainv. Pour Lercheé. V. ce mot.

LERWÈE. — Blainv. L'antilope mentionné sous ce nom (Antilope Lerwa) par Shaw, et vulgairement appelé Fisch-Tall, est le Kob selon Pallas; mais Olivier n'admet pas ce rapprochement. V. ANTILope du Sénégal.


LESCHÉ DE MÉR ou ASCHE. — Synonyme vulgaire d'Arénicole. V. ce mot.

LESCHENAUTLIA. — Blainv. LÉGÉNÉVAUX.

LÉSICOLLE. — Blainv. L'Antilope mentionné sous ce nom (Antilope Lerwa) par Shaw, et vulgairement appelé Fisch-Tall, est le Kob selon Pallas; mais Olivier n'admet pas ce rapprochement. V. ANTILope du Sénégal.

LÉSICOLLE. — Blainv. LÉGÉNÉVAUX.

LÉSIGOLLE. — Lasicolles. — Blainv. Qui a le eol ou le cæol profondément sillonné.

LESKEA. — Blainv. (Mousses). Hedwig a crée ce genre sous le nom de Leskiee changé, sans doute par erreur, en celui de Leskea qui a prévalu. Ses caractères sont: péristome double: l'extérieur à seize dents subulées, inféchies; l'intérieur formé par une membrane divisée en seize lanières égales; coiffe cuilliforme. Les nombreuses espèces qui forment ce genre ont le port des Hypnes, avec lesquels on les a longtemps confondues. La plupart des botanistes l'ont adopté. Néanmoins, Pallasot-Beauvois a refusé de le reconnaître et ne voit en lui qu'un Hypnum. Il est certain qu'il n'en diffère guère que par les dents du péristome interne, inféchies dans le Leskea, et réfléchies dans l'Hypnum, caractère propre seulement à l'établissement d'un sous-genre. On compte près de soixante-dix espèces de Leskea, dont la septième partie environ est propre à la France. Un plus grand nombre se trouve dans l'Amérique septentrionale; quelques-unes seulement croissent dans le Mexique et le Pérou. On distingue parmi ces dernières: L. Leskea involvens, Hedw., Spec. Musc., p. 251; Fée, Essai sur les Crypt. des Écor. ext. offic., p. 145, tab. 54, fig. 6; à tige rampante, capitale, bipinnée, dont les rameaux sont droits, les feuilles distiques, étalées, ovales, aiguës, très-entières, à nervation pellueide, s'effaçant avant d'arriver au sommet; cap-
sulle ovale, penchée; opércule en bec recourbé. Cette plante a le port de l'**Hypnum proliférum** et de l'**Hypnum gratum**, avec des proportions beaucoup moins; ses rameaux ne sont pas bipinnés; les feuilles sont ponctuées. Elle croît fréquemment sur les troncs et les branches du *Chiono...* de *Laxa.* 2° *Leskea densa,* Hook. et Kuntz, *Syn. Plant. Orb. nov. Spec.* p. 1; *Fée, loc. cit., p. 145, tab. 34, t. 7;* à tiges en touffes rampantes, rameuses, à feuilles ovales, imbriquées en tout sens, sous-acuminées, très-entières, sans nervures, à capsule oblongue, coryphén... 

**LESKIA.** *Bot. V. LESKIA.*

**LESPÉDERE.** *Lespedeza.** *Bot. Genre de la famille des Légumineuses, et de la Diadelphe Décandrie, L., établi par le professeur Richard (in *Michaux Fl. Bor. Am.,* 2, p. 70) pour quelques espèces auparavant placées parmi les Sainfoins dont elles diffèrent par les caractères suivants: le calice est à cinq divisions profondes, presque égales, linéaires, lancéolées ou même subulées; la corolle est papilloncée; les étamines... 

**LESSINGIE.** *Bot. V. LESSINGIA.*

**LESSONIE.** *Bot. Genre de l'Hydrophytes, voisin des Laminaires, formé par Bory-St.-Vincent, de plantes marines dont les racines, puissantes et rameuses, s'accrecent sur les rochers par les fentes de ceux-ci, y deviennent souvent dures, très-grosses, en amas considérables qui, réjetés à la côte avec les tiges, quand le végétal a cessé de vivre, y forment de grands tas d'un détritus mollasse et tourbeux. Ces tiges, dont la base peut être comparée à un véritable tronc, acquièrent souvent de fortes dimensions, la grosseur du brus par exemple; leur substance dure et flexible, mais cependant résistante, est ordinairement recouverte d'une écorce rugueuse et bosselée, présentant des nœuds d'où les vieilles branches sont tombées, d'un brun foncé quand on les imbibie, et pourtant alors se couper avec un instrument tranchant, mais devenant d'une extrême durété par la dessiccation, d'une teinte d'ardoise noirâtre et en tout semblable à de la corne. Le retrait y est considérable, souvent de plus de moitié; et sur les branches, on distingue plus que dans tout autre hydrophyte des couches concentriques, en tout semblables à celles du bois des Dictyotélines les mieux caractérisées, et au centre un canal médullaire plus foncé et plus mou. A l'extrémité de ces tiges, comme d'une cime d'arbre, partent des rameaux souvent fort entrelacés, plus ou moins comprimés, rugueux à leur surface coriaceiforme et constamment dichotomes. Cette disposition dichotomique provient de la manière dont se développent les frondes par lesquelles ces rameaux sont terminés. Ces frondes sont un peu moins épaisses que celles des Laminariées de la seconde section; allongées dans leur jeunesse, elles finissent par se situer pour se diviser en deux feuilles qui, à leur tour, se doivent diviser encore; mais cette division ne s'opère point par l'extrémité de la lame, comme la chose ar...
rive pour les Laminaires proprement dites. Elle a lieu 

timeusement à l’inversion même de la fronde, sur la 

rame qui la supporte et qu’on peut considérer comme 

un pétirole. Elle y commence d’abord comme par un 

trou ou déchirure mietteuse qui se prolonge ensuite 

longitudinalement, de sorte que, parvenue à l’extré-

mité, elle forme deux lames distinctes de ce qui d’abord 
n’en était qu’une seule. Le même phénomène a lieu 
sur les Macrocystes ; mais ici les frondes ou feuilles 
terminales ne se lisent pas intérieurement seulement 
deux, mais en trois, quatre et même jusqu’en six 
grandes divisions. La fructification de ces plantes con-
siste, comme dans le reste des Laminariées, en des 
groupes ou propagules graniformes, compactes et dis-
perés dans l’étendue des lames, et qui finissent par 
donner une certaine rudesse au tact. Avant le dé-
veloppement de ces groupes, la lame est lisse, brunière 
et plus ou moins mince et transparente. Elle devient 
ensuite épaisse et opaque. Les Lessonia sont, dans 
toute l’étendue du mot, des arbres marins, qui parais-
sent acquérir de grandes dimensions.

**Lessoniæ Brunissantes.** *Lessonia fuscescens*, Bory, 

Botanique du voyage de la Coquille, pl. 2, fig. 2 et pl. 5. 

Tige arborescente, inférieurement simple, se divisant 
at son extrémité en rameaux nombreux, cylindriques, 
qui à leur tour se forment en rameaux entrelacés, 
four comprimées, noircies, supportant des frondes 
linéaires ou ovales-allongées, acuminées inférieure-
ment et supérieurement, à bords légèrement ou fort 
obscurement dentés, quand ces bords ne sont pas d’une 
intégrité parfaite. Cette espèce a été recueillie par 
Lesson à la Conception du Chili, et par Durville aux 
illes Malouines, où elle croît en grande quantité, à quel-
qu’distance du rivage.

**Lessoniæ Toiçissantes.** *Lessonia nigrescens*, Bory, 

l. c., pl. 5. Tiges divisées, produisant dans toute leur 
etendue des rameaux alternes qui, se divisant à leur 
tour en rameaux fourchés par la division des lames, 
forment le long du végétal des paquets de frondes ou 
feuilles linéaires, longues de un pied à dix-huit pouces, 
larges d’un pouce au plus, très-étendues, très consis-
tantes que dans la précédente, et d’une couleur noi-
rière, qui devient très-foncé par la dessiccation. Elle 
est originaire du cap Horn.

**Lessoniæ en Feuille de Chêne.** *Lessonia Quercifo-

lia*, Bory, l. c., pl. 4. Derniers rameaux dichotomes, 
moins comprimés que dans les espèces précédentes, et 
coverts d’une sorte de villosité due probablement à 
la présence de quelque Céraminaire ou d’un petit Poly-
pier flexible. Les lames ou frondes qui s’y implantent 
sont oblongues, irrégulièrement dentées sur les bords 
de manière à présenter obscurement la figure d’une 
feuille de Chêne, qui serait étroite par rapport à sa 
longueur. Sa surface devient plus rugueuse que celle 
de plusieurs précédentes, les gongyles y étant beaucoup 
plus gros et égalant en volume des grains de mou-
tarde. Elle a été rapportée par Lesueur, de son voyage 
aux Terres Australes. On la croit de la Nouvelle-Hol-
lande.

**Lestadie.** *Lestadia* cor. Genre de la famille des 
Syrnanthérées, tribu des Astéroïdées, établi par Kunth,

qui lui assigne pour caractères : capitule multiflore, 
hétérogame, dont les fleurons femelles sont disposés 
at la circonférence, sur plusieurs rangs ; les autres sont 
mâles ; réceptacle plan, épacléac ; involucre inibriqué ; 
corolles à cinq dents, celles de la circonférence ou des 
rayons femelles un peu plus minces que les corolles des 
fleurs du centre ; âkche oblong, à bec et chaude.

**Lestarie à Feuilles de Pin.** *Lestadia Pinifolia*, 

Kunth. C’est un très-peu arbusl, de quatre pouces 
viron, à feuilles velues, linéaires, éparses et très-
serrées ; les capitules sont solitaires au sommet des 
rameaux dont la partie supérieure est dépouvue de 
feuilles. On trouve cette plante dans l’Amérique sep-
tentionale.

**Lestes.** *Lestes muscitivores de la 

famille des Libellulines, tribu des Agrionines, établi 
par Leach qui lui assigne pour caractères : tête trans-
verse ; pièce intermédiaire de la lèvre inférieure beau-
coup plus grande que les deux latérales ; ocelles égaux ; 
abdomen long ; cylindrique ; les deux appendices su-
périeurs des mâles grands, demi-circulaires, les deux 
inférieurs à peu près droits, plus ou moins rapprochés ; 
deux appendices supérieurs seulement, petits, écartés 
chez la femelle dont le huitième segment porte en des-
sous une grande lame cornée, double, reposant entre 
deux valvules latérales, qui sont séparées de l’abdo-
men dont elles atteignent l’extrémité, à partir du 
dixième segment, et portent, de chaque côté, à leur 
extrémité, deux petits appendices presque filiformes, 
relevés et articulés. Le bord de ces valvules est sou-
vent denté en aile ; ailes hyalines, horizontales dans le 
repos ; leurs cellules sont assez nombreuses, la plu-
part pentagones à cause de la direction angulaire de 
plusieurs nervures longitudinales ; parastigma allongé, 
rectangulaire. Les ailes sont très-étroitement et pétilées 
chez le premier huitième, à partir de la base ; la cin-
quième nervure longitudinale forment le bord interne 
et postérieur sans espace cellulaire entre les deux. Les 
Lestes ont presque tout le corps d’un vert métallique 
en dessus, tandis que le dessous est coloré de diverses 
nuances de jaune ; le thorax et les deux extrémités de 
l’abdomen sont sujets, chez les mâles de plusieurs es-
pèces, à se couvrir d’une poussière bleue, qui est, 
chez ceux de quelques Libellulines, le résultat 
d’une exsudation propre aux individus d’âges depuis 
des années. Ces insectes se rencontrent assez fré-
quemment en Europe.

**Lestes Vertes.** *Lestes viridis*, De Selys ; *Agrion vi-
ridis*, Vanderl. ; *Agrion Leucopterus*, Charp. ; *Agrion 
puella*, Var. A. Linn. Le dernier de la tête et le des-
sus du corps sont d’un vert bronze ; le paraesthesia est 
grand, d’un peu dilaté et rossu ; les pieds sont d’un 
roux brunière, rayés de noir ; les appendices annaux su-
périeurs du mâle sont blanchâtres ; les deux inférieurs 
droits et contigus ; les valvules de la femelle sont visi-
blement dentées à leur extrémité. Taille, vingt li-
gnes, et vingt-trois les ailes étant étendues.

**Lestêve.** *Lesteva* ins. Genre de l’ordre des Coléopt-
ères, section des Pentames, famille des Brachélytres, 
tribu des Aplatis (Fam. nat. du Règne anim. de Latr.), 
etabli par Latreille, et presque en même temps par
Gravenhorst qui lui a donné le nom d' *Antophagus*. Il offre pour caractères essentiels : antennes de mé- dioire longueur formées d'articles presque égaux dont la plupart sont en cône renversé, avec le dernier pres- que cylindrique. Ces insectes se distinguent des Aulô- chares par l'insertion des antennes qui, dans ces derniers, n'est pas recouverte par un rebord de la tête. Dans les Proctiènes les antennes vont en gross- sissant vers l'extrémité ainsi que dans les Omalèies et les Oxytèles. Les antennes des Léstèves sont insé- dés devant les yeux sous un rebord de la tête ; elles sont presque filiformes, composées d'oise articles dont le dernier est un peu plus long ; tous ces arti- cles sont presque de la même grosseur. Les palpes sont filiformes ; les maxillaires sont de quatre articles ; le troisième un peu plus gros que les autres, le dernier beaucoup plus grêle, allongé, plus long que les trois autres réunis ; les palpes labiaux ont trois articles ; la tête est libre, entièrement séparée du corsêlet ; le corps est déprimé, avec le corselet allongé, presque en cœur, tronqué et rétréci postérieurement. Les élytres recou- vent ordinairement les ailes et la plus grande partie de l'abdomen ; les tarses ont leurs articles allongés, et le dernier beaucoup plus court que les précédents réunis. Les Léstèves se trouvent sur les fleurs et sur les arbres ; quelques-unes fréquentent particulièrement les fleurs de l'Epine blanche (Crateagus oxyacantha). On en connaît une douzaine d'espèces, toutes euro- péennes et de petite taille.

**Lesteva alpina. Lesteca alpina, Latr. (Gen. Crust. et Insect., 1. 1 p. 297, n° 2) ; Staphylion alpinus (Fabr.), Oliv., Entom., 1. iii. Staphyl., pag. 52, n° 45, pl. 6, fig. 55).** *Antophagus alpinus*, Graven. (Coléoptères Micr. p. 188, n° 3). Cette espèce est longue de deux lignes et demie ; la tête est noire, avec les anten- nes brunes et lisses à leur base ; la bouche est testa- cée ; le front est très-épais ; le corselet est brun, ponctué, un peu bordé ; les élytres sont d'un testacé pâle, luisant ; le dessous du corps est noir ; les pattes sont brunâtres. Cet insecte se trouve en Laponie, ainsi que dans les hautes montagnes de l'Allemagne et de la Russie.

**Lestibodé. Lestiboda.** nor. Necker appelait ainsi un genre nouveau, qu'il formait avec le *Calendula gera- ninxia* ; mais ce genre n'ayant pas été adopté, De Candolle en a formé une section de son genre *Dinor- phtheca*.

**Lestiboudoise. Lestibudésia. nor.** Genre établi par Du Petit-Thouars (Plant. des îles Austr., 1. 1 p. 55, tab. 16), dans la famille des Amaranthacées, et adopté par R. Brown (Prodr. Flor. New.-Holl., 1. pag. 415), avec les caractères suivants : calice à cinq divisions profondes ; stames au nombre de cinq, réunies par leur base et monadelphes ; anthères à deux loges ; ovaire ovoïde, polypermurm ; style court ou nul ; stigmatas filiformes, recourbés, au nombre de trois à quatre ; capsule polypermurm s'ouvrant transverse- ment en boîte à savonnette. Ce genre est très-voisin des *Celosia* dont il ne différencie guère que par ses trois à quatre stigmates filiformes, tandis que le stigmate est simple ou seulement bilobé dans les vrais *Celosia*.


**LESTIDE. Lestis. 1758. Hyménoptères ; genre de la famille des Mellières, tribu des Apières, institué par Lepetelletier et Serville, pour un insecte de la Nouvelli- Hollande, que Fabricius avait placé dans son genre *Centris*. Caractères : antennes filiformes dans les deux sexes, coudées, composées de douze articles dans les femelles et de treize dans les mâles ; mâchoire et lèvre très-allongées, formant une promusculée coudée et repliée en dessous, dans le repos, appliquée contre sa gaine ; trois ocelles disposés en triangle sur le vertex ; ailes supérieures ayant une cellule radiale extrême- ment étroite, munie à son extrémité d'un appendice court, quatre cellules cubitales : la première plus lon- gue que la deuxième, celle-ci presque parallélipipée, plus large que longue, et la troisième la plus grande ; première nervure récurrente aboutissant à la nervure d'intersection des deuxièmes et troisièmes cubitales, et cette troisième recevant la seconde récurrente ; qua- trième cubitale commençant et s'étendant jusqu'au mi- lieu de l'espace qui est entre sa base et le bord ; corps peau velu ; abdomen ovulaire, un peu allongé ; pattes fortes ; jambes antérieures munies, à l'extrémité, d'une épine aiguë ayant à sa base une large membrane latérale ; jambes postérieures terminées par des épines simples ; crochets des tarses simplement dentés. Ce genre d'Apières solitaires se rapproche beaucoup de ceux des *Xylocopes*, mais ceux-ci ont leur seconde cel- lule cubitale presque triangulaire, et se font remar- quer par un tout autre aspect que les Lestides.

**LESTIDE Mouche. Lestis Muscaria, Lepel. et Serv. ; Centris muscaria*, Fab. Il est entièrement d'un noir bleuté, avec l'anus blanc, les ailes sont diaphanes. La femelle a le front jaune. Taille, cinquante lignes.

**LESTIPOHORE. Lestiphorus. 1758. Hyménoptères ; genre de la famille des Foulisseurs, section des Porte- Aiguillons, établi par Lepetelletier-St-Fargeau qui lui assigne pour caractères distinctifs : antennes des mâles allant en grossissant un peu du troisième article jus- que passé le milieu, puis se terminant en pointe ; elles sont à peine plus courtes que la tête et le corselet pris ensemble, absolument filiformes chez les femelles, aussi longues que la tête et le corselet réunis ; jambes postérieures propres à porter une proie et pour- vues d'épines ; tarses antérieurs des femelles propres à fourir un nid, pourvus de tels roides, disposés en pei- gne ; troisième cellule cubitale de largeur moyenne ; la quatrième complétée.

**LESTIPOHORE A DEUX CEINTURES. Lestiphorus bicinc- tus, Lep.; Crebyro bicinctus, Ross.; Gorytes bicinctus, Vand. Le premier article des antennes est noir en des- sus, jaune en dessous ; le deuxième noir, taché de jaune en dessous, les suivants noirs en dessus, jaun- nières en dessous ; tête noire avec le chaperon jaune,
ainsi que les orbites antérieures des yeux; corselet noir; prothorax bordé de jaune à sa tranche dorsale; un point calé dans une duvet épais; bord antérieur de l'écusson portant une ligne jaune, qui paraît faire de deux points allongés et réunis; abdomen noir, avec le premier segment pyriforme, très-rétréci à son extrémité, portant en dessus deux taches jaunes, ovales, un peu réunies par le bout le moins obus; le deuxième campaniforme, rétréci à sa base d'insertion sur le premier, portant en dessus une large bande jaune, dont le bord supérieur couvre le milieu du segment, sans que l'inférieur atteigne le bord postérieur du segment; le troisième portant en dessus et à son bord postérieur une bande jaune; pattes, hanles, trochanters et cuisses des deux premières paires noirs en dessus, jaunes en dessous; cuisses des pattes postérieures noires en dessus, jaunes en dessous; les jambes sont jaunes, avec la partie postérieure noire; les tarses sont bruns; ail es transparentes; cellules radiale et deuxième eu- bitale enflées; cette nuance s'étend sur une partie de la troisième discoïdale; un point épais testacé, dans les femelles. Taille, cinq lignes. Europée.

**LESTIQUE. Lesticus, M.** Coléoptères pentamères. Dejean a formé ce genre dans la famille des Carabées, pour un insecte trouvé dans l'île de Java, et qui lui a fourni un caractère distinctif: les trois premiers articles des tarses antérieurs dilatés dans les mâles, moins longs que larges et fortement cordiformes; dernier article des palpes labiales allongé et légèrement sérigraphique; antennes filiformes et assez allongées; lèvre supérieure transversale et légèrement échancrée antérieurement; mandibules peu avancées, assez fortement arquées et très-arrondies; menton à trois lobes dont l'intermédiaire presque tronqué; corselet fortement cordiforme, très-rétrécit postérieu- rement; élytres assez allongées, très-légèrement ovales et presque parallèles.

**LESTIQUE JANTHE. Lesticus Janthinus, Dej.** Tête irrégulièrement ridée; lèvre supérieure et mandibules noires; palpes rossâtres; antennes noires, avec les trois premiers articles bruns et faiblement veus; cor- selet cordiforme et ridé; écuuson triangulaire; élytres d'un violet pourpré, ovales-allongées, striées, ponctuées, avec quatre points enflés sur le quatrième intervale; dessous du corps et des pattes d'un noir brillant. Taille, cuit lignes.

**LESTITS.** sot. Synonyme d'Aristolochce Clématite.

**LESTÈME. Lestremia, M.** Dipèthes; genre de la famille des Tipulidés, établi par J. Macquart dans son Essai sur les Dipèthes du nord de la France, qu'il a publié dans le recueil des travaux de la Société des Sciences de Lille, année 1826. Caractères: antennes velues, courbées en avant, un peu moins longues que le corps, composées de quinze articles globuleux, pé- dicélés dans les mâles. Pieds assez longs et grêles; premier article des tarses long; balanciers à long pé- dicule; ailes larges, à cinq nervures; point de cellule médistaine, ni de stigmatica; une marginale; point de sous-marginale; une discoïdale étroite; quatre posté- rieures: la première grande, la deuxième assez pe- tite, à long pédiole; la troisième de la longueur de l'aile; la quatrième longue, fort étroite à sa base; point d'onde ni d'axillaire. Ce genre a de l'analogie avec le genre Césidomye; mais il en est éloigné par le nombre des articles des antennes, la longueur du premier arti- cle des tarses, et la disposition des nervures des ailes qui tient plutôt de celle du genre Sciare.

**LESTREME CENÈRE. Lestremia cinerea, Macq.** Elle est d'un gris roussâtre; le premier article des antennes est jaunâtre; les autres sont noircâtres, à pédicules moins obscurs et puits jaunâtres; le thorax est d'un gris-brun mat; l'abdomen d'un brun clair; les pieds sont d'un gris fauve clair; les derniers articles des tarses obscurs; les balanciers grands et jaunâtres; les ailes hyalines. Taille, une ligne. Europée.

**LESTRIGON. Lestrigon.** Les. Ce genre de la fa- mille des Amphipodes, créé par Edwards, est très- voisins de celui des Hypères, dont il ne se distingue génériquement que par la conformation des antennes qui sont toutes très-longues et terminées par une tige subulée et multarticulée, très-grêle et aussi longue que le corps. La tête est très-grosse et renflée; le pre- mier segment du thorax est rudimentaire; l'abdomen est plus grand que le thorax et aucune patte n'est pré- hensile, mais celles de la seconde paire présentent une sorte de main formée par l'antépétuinale. Edwards a nommé la seule espèce qui jusqu'ici con- stitue ce genre, Lestrigon Palmar.

**LESTRIS.** ou LIT-CIL ou LIT-CIL. tor. Fruit délicieux d'une es- pèce d'Euphoria, très-cultivée maintenant à Mascara- reigne et à l'île-de-France.

**LÉTHIFÈRE.** Rept. Sous-division établie par Blain- ville, dans le genre Vipère, à laquelle appartient l'Ialae, dont le venin, dit-on, fait mourir dans le sommeil.

**LÉTHIRE. Léthirus, M.** Genre de l'ordre des Coléoptè- res, section des Pentamères, famille des Lamellicornes, tribu des Scarabées, division des Arénicoles (Lattr., Fam. nat. de Règne anim.), établi par Scopoli et adopté par Fabricius et tous les entomologistes avec ces caractères: palpes labiales terminées par un article de la longueur au moins des précédents; mandibules cornées, fortes, avancées et arquées autour du labre qui est aussi saillant; antennes d'ouze articles, le neuvième étant en forme d'ovalonf et enveloppant les deux derniers; tête prolongée en arrière; abdomen fort court. Ces insectes ont de grands rapports avec les Géotrupes ou les Scarabés de Fabricius; mais ils en diffèrent par la masse des antennes, qui, dans ces derniers, est formée d'articles libres et en feuilletés. Les Léthé ont le corps arrondi et convexes; les mâles ont les mandibules plus grandes, avec une branche ou une forte dent au côté externe. Leurs élytres sont voûtées et inclinés autour de l'abdomen, et les pattes postérieures reculées en arrière. Ces Coléoptères volent le soir après le coucher du soleil; ils contrefont les morts quand on les prend. Au rapport de Fischer (Ann. des Sciences, nat., t. 1, p. 221), le Léthé Céphalote est un insecte très-maiisible aux endroits cultivés, parce qu'il cherche de préférence les bourgeois et les feuilles à peine apparentes, et les coupe net avec les pinces tranchantes de ses mandibules. En Hongrie, où il fait
LE T

beaucoup de mal aux vignes, ou l'appelle Schneider, c'est-à-dire Tailleur. Il grimpé très-bien, et après avoir coupé les bourgeois de la plante, il revient sur ses pas en marchant à reculons, et emporte son butin dans le trou qu'il habite. Chaque trou est creusé dans la terre, il est occupé par un couple; mais à l'époque des amours, il arrive souvent qu'un mâle étranger vient troubler la tranquillité du ménage et cherche à s'introduire dans l'habitation; alors il se livre au combat acharné entre le mâle propriétaire et l'usurpateur. La femelle ne reste pas inactive; elle bouche l'ouverture du trou, soutient son compagnon, et le poussant sans cesse par le derrière, elle entretient l'animosité du combat; l'action ne cesse qu'après la mort ou la fuite de l'agresseur. Fischer (loc. cit.) décrit quatre espèces de ce genre, toutes propres à la Russie; la plus commune et la seule connue antérieurement à lui est:

LETHÉRE CÉPHALOTE. Lettheria Céphalotes, Fab., Latr., Oliv. (Col. 1, 2, 1, 1), Fischer (Entomogr. de la Russie, t. 1, p. 153, tab. 15, fig. 1). Il est long de huit à neuf lignes, large de cinq à six, tout noir avec le thorax et les élytres lisses. Il se trouve dans les champs arides de la Tartarie, de la Hongrie et de la Russie; en Sibérie près du Volga, et près de Charkow. Il vit dans les fourmis secrètes, et autour des racines des plantes vivaces et des sous-arbrisseaux. Le Lethérus aemus de Fabricius appartient au genre Lamprime. V. ce mot.

LETHRIN. Lethrus. pois. Acanthophragium, famille des Serradoulaires. Cuvier, place dans ce sous-genre les espèces de Dentis (Denler) qui ont des joues sans écailles; la plupart ont, comme les Hémulons, du rouge à l'angle des mâchoires. Le Sparsus vitatus de Bloch; le Sparre rayé d'or de Lacépeåde, et quelques autres espèces nouvelles, constituent ce sous-genre.

LETSOMIE. Lettsomia. tor. Genre de la famille des Convolvulacées et de la Piantadric Monogynie, L., établi par Roxburgh et adopté par Wallich dans le second volume de la Floria Indica de Cary, où il en a décrit un grand nombre d'espèces nouvelles. Voici comment il caractérise ce genre: calice pentapétale; corolle cannelée ou infundibuliforme; ovaire à deux loges; stigmate bilobé; fruit sec ou charnu, à deux loges, chacune contenant une ou deux graines dont l'embléon est dressé, recourbé, et les cotylédon chifonnés. Ce genre se compose de plantes herbacées, vivaces, lacentes, s'étendant beaucoup, et munies de feuilles simples et de fleurs axillaires.

Dans le Floria Indica cité précédemment, le docteur Wallich a décrit, avec un soin minutieux, douze espèces de ce genre qu'il range en deux sections, suivant qu'elles ont la corolle cannelée ou infundibuliforme. Parmi ces espèces, plusieurs sont nouvelles; les autres avaient déjà été décrites sous les noms de Convolvulus ou d'Iponia; telles sont: 1° Lettsomia nervosa ou Convolvulus nervosus, Burm., Flor. Ind.; 2° Lettsomia setosa ou Iponia strigosa, Roth; 3° Lettsomia pomacea ou Ipomea Zeyalanica, Garin.
Il existe encore un autre genre Lettsomia, proposé par Ruiz et Pavon dans leur Flore du Chili et du Pérou; il est fort différent de celui de Roxburgh, et n'a pas été adopté.


LE U
LEUCERIA. bot. V. LEUCERIE.

LEUCANIE. Leucania. ins. Lépidoptères; genre de la famille des Noctuelles, établi par Treitsche qui lui assigne pour caractères: antennes sétacées, moins longues que le corps; ailes non étendues, en toit voilé dans l'état de repos; langue cornée, roulée en spirale; palpes superficiels très-petits et cachées: les deux inférieures recourbées, avec le second article grand, fort comprimé, très-garni d'écaillés, et le dernier très-petit; corset huppé; abdomen conique.

Leucanie rivariæ. Leucaania riparia, Bois-Duv. Ses ailes supérieures sont en dessus d'un blanc rosé, avec des parties plus foncées, d'un brun jaunâtre; l'aile se trouve couverte par une bande claire, qui descend obliquement du sommet; nervure médiane et quelques rameaux d'un blanc jaunâtre, postérieurement une ligne transverse, interrompue de points noirs; frange d'un brun rosé, bordée inférieurement par une série de très-petits points noirs. Les ailes inférieures sont blanchâtres à la base, puis passent progressivement au brun fauve; la frange est blanchâtre. Le dessous des ailes supérieures est d'un brun noir, plus clair vers les bords, avec un point noir à la côte. Taille, quatorze lignes. Europe.


LEUCANTHE. Leucanthus. bot. C'est-à-dire portant des fleurs blanches.

LEUCANTHÈME. Leucanthemum. bot. Ce nom, qui paraît avoir désigné chez les anciens la Camomille romaine, a été donné par Tournefort à un genre de Synanthères, que Linnaeus réunit à son genre Chrysanthemum. Depuis, quelques autres botanistes ont cru devoir établir le genre de Tournefort.

LEUCAS. bot. V. LEUCRE. Ce nom avait aussi été donné au Dryas octopetala, V. Dryade, et par Césalpin au Lamium album.

LEUCATION. bot. Synonyme d'Étanthe.

LEUCERIE ou LEUCERIE. Leuceria. bot. Ce genre, de la famille des Synanthères, a été établi par Lagasca, dans sa Dissertation sur les Chénanophores, publiée en 1811. En le plaçant auprès du Chaptalia et du Clarionœa, parmi les Labiatiles qui correspondent à cette tribu, le professeur De Candolle (Ann. du Muséum, t. xix., 1819) a présenté ce genre sous une dénomination légèrement modifiée; il l'a nommé Leuceria. Voici les caractères qui peuvent être déduits de la description fournie par Lagasca; involucrée presque hémisphérique, dont les écaillés sont probablement disposées sur un seul rang; réceptacle plan, ponctué, portant près de ses bords une rangée circulaire de petites écaillés (squamautes) analogues à celles de l'involucrée, et qui séparent les fleurs marginales des autres fleurs; calathide sans rayons, composée de fleurons hermaphrodites, nombreux, dont les corollas offrent deux lèvres: l'intérieure bipartite et roulée en spirale; âkènes non prolongés en col, surmontés d'une aiguefrette légèrement plumeuse. Dans l'exposition des caractères que fournit le réceptacle, Lagasca considère les petites écaillés de cet organe comme les écaillés intérieures de l'involucrée. Les Leucéries sont des plantes herbacées, ordinairement communes, blanchâtres, à feuilles alternes, sessiles, pinnatifides, à calathides terminales, souvent disposées en corymbes, composés de fleurs purpurines ou jaunâtres. Elles habitent l'Amérique méridionale.

LEUCÉRIE ACANTHOIDE. Leuceria acanthoides, Don. Tige presque simple, couverte d'un léger duvet blanchâtre, avec des pois glanduleux au sommet; feuilles radicale longuement pétiolées et profondément découpées, glabres en dessus, laineuses et blanchâtres en dessous, à lobes tridentés et mucronés; celles de la tige sont amphéxicales, à découpages lancéolés, acuminés, pilosculo-glanduleuses et rutées sur leurs bordscapitules au nombre de trois à sept, disposés en corymbie; involucrée formé de plusieurs rangs d'écaillés membranaceuses serrées l'une contre l'autre. Des Andes du Chili.

LEUCÉRIE A FLEURS RAMPASSÉES. Leuceria congesta, Don. Tige laineuse; ramifications du sommet garnies de pois glanduleux; feuilles inférieures pétiolées, les supérieures sessiles et décortiquées, découpées en plusieurs lobes et lobules acuminés, un peu spinati; laineuses et laineuses en dessous; capitules rampassés en corymbie; involucrée formé de plusieurs rangs d'écaillées membranaceuses serrées l'une contre l'autre. Des Andes du Chili.

LEUCÉTHIOPIE. Léchithéopie. zool. État dans lequel la peau ou les appendices éphéméroïdes qui la recouvrent, sont de couleur blanche, chez un animal dans l'espèce duquel cet état de choses n'est point ordinaire.


LEUCINE. Leucina. zool. Bracconot a donné ce nom à une substance blanche, qu'il a observée de la gélatine traitée par l'acide sulfurique. Ce produit est grenu, croquant sous la dent, surnageant l'eau. Ses cristaux ont la saveur du bouillon. Soumise à l'action de la chaleur dans une casserole, elle ne se fond qu'au-dessus de 100°; chauffée plus fortement, une partie se sublime, une autre se décompose et donne un liquide contenant du carbonate d'ammoniaque et de l'huile empyrénmatique.

LEUCIPPE. Leucippa. cret. Ce genre de la famille des Crustacés trigonés de Lamarck, a été établi par Edwards, et se distingue de tous les autres par ses yeux à peine saillants, et un peu mobiles, par l'article basilaire des antennes externes qui est très-étoilé en avant: la tige de ces antennes est mobile et insérée sous le rostre qui est très-large; il se distingue encore par des vestiges d'une portion postforaminaire de l'or-bite, par ses pattes qui sont armées en dessus d'une crete lamelleuse, longitudinal.


LEUCISCUS. pois. V. Aéle.

LEUCITE. min. Synonyme d'Amphigène. V. ce mot.

LEUCOCARPE. Leucocarpos. bot. Ce genre de la
Leucodon Lind., elle se traduit par son tube ovulaire, bicéphale, à deux lobes, d'importance variable, quatre étamines incluses, didynamiques, insérées au tube de la corolle, leurs filaments sont simples, et leurs anthères à deux loges divariquées, ensuite confluentes; ovaire bilocular, à placentaient multiovulés, soudés de chaque côté de la cloison; style simple; stigmate bilamellé. Le fruit consiste en une baie globuleuse, mucronnée par le style, succulente, à placentaient charnus, contenant plusieurs semences ovales, oblongues et mucronées.

Leucographe pertolé. Leucocarpus perfoliatus, Don; Minnius perfoliatus, Mut. Plante annuelle, herbae, dressée, à tige et rameaux alato-quadrangulaires; les feuilles sont opposées, semi-amplexicaules, lancéolées, à dents aiguës; les fleurs sont d'un jaune de soufre, réunies en cymes axillaires; les baies sont blanches.

Leucocoryne. Leucocoryne. bot. Genre de la famille des Ericaceae, n'a point été admis par les botanistes; il a été réuni au genre Ericaceae.


Leucocoryne odorante. Leucocoryne odorata, Lindley, Botanical register, 1295. Cette espèce est origininaire du Chili, et a été observée en 1823, aux environs de Valparaiso, par Mac Kay; c'est une plante herbacée, revêtue de corium, à feuilles linéaires et glauques, également en longueur la hauteur de la hampe qui est d'un pied environ; à fleurs blanches, exhalant une odeur légèrement suave, réunies en ombelle qu'enveloppe avant l'épanouissement une spathe membraneuse et d'un jaune rougeâtre. Outre ces espèces, Lindley signale encore, sous le nom de Leucocoryne trisylides et de Leucocoryne alliacea, deux plantes qui faisaient partie du genre Brodiaea dont le genre nouveau diffère par ses étamines stériles et par le lieu de l'insertion d'une des étamines fertiles.

Leucodon. bot. (Mousses.) Un péristome simple, externe, membraneux, à seize dents fendues en deux; une coiffe cuclilliforme distingue ce genre voisin des Pterigynandrum et des Neckera. Dix espèces, dont la plupart sont exotiques, le composent; elles sont rameuses, à rameaux cylindriques, qui se courbent par la sécheresse; les folioles du périphérique sont longues et engainantes; la capsule est droite, pédicellée; le péristome est remarquable par ses dents blanchâtres, caractère qui lui a valu le nom de Leucodon. Elles croissent sur les arbres. Bridel a adopté ce genre fondé par Schwangrichen. Parmi les espèces françaises, on distingue le Leucodon de Ramond, Leucodon Ramondii, Pterigynandrum Ramondii, DC., Flor. Franc.; à tige droite, divisée en rameaux cylindriques, grêles; à feuilles ovales-lancéolées, striées, à pédicelles très-courts; à capsule ovale. On la trouve dans les Pyrénées, sur les troncs d'arbres, où elle a été découverte par Ramond. Cette plante a quelque rapport avec l'espèce suivante dont elle diffère cependant par sa tige non rampante, divisée à sa base en rameaux; par ses feuilles très-entières, un peu tournées d'un seul côté; par ses pédoncules très-courts, et par son péristome à denticulations ténues, ovales, très-entières, striées. Le Leucodon queudecureuil, L. Scirroides, Schwagr., décrit dans la Flore française, sous le nom de Dicranum Scirroides, est très-commun dans toute la France. Sa tige est rampante et rameuse; ses rameaux sont fastigés, assemblés et arqués; les feuilles sont imbriquées, ovales, accuminées; la capsule est oblongue et ovale. Cette Mouss, si commune, a été pour les botanistes un tel sujet de controverse que la synonymie en est encore vacillante. Palisot-Beauvois en a fait un Cacalypnum; Ehrhart, Smith, Swartz, de Candolle, un Dicranum; c'est un Fissideus suivant Redwig; un Fuscina d'après l'opinion de Schrank; un Pterigynandrum pour Bridel qui, depuis, a changé d'opinion; un Pterogonium pour Turner; un Trichostoma pour Palisot-Beauvois; enfin, cette Mouss était un Hypnum pour Lindé.

Leucodrab. bot. Sous-genre de Drave. V. ce mot.

Leucoria. bot. V. Lecétrie.

Leucogramma. bot. Ce genre, créé par Meyer dans la famille des Lichens idistartomes, n'a été admis que comme section du genre Opegrapha de Persoon.

Leucographie. Leucographes, m. Synonyme de Terre à fouron, sorte d'argile à grain fin et doux, dont on se sert pour dégraisser les tissus de laine.

Leucographes. bot. La plante que les anciens nommaient ainsi, à cause de ses taches blanches, est, selon Anguillara, une espèce de Solidago, et avec plus de raisons, selon Baleschamps, le Cardus marianus de Linné, remarquable par les taches blanches de son feuillage. On trouve encore des taches analogues sur le Cardus leucographus, L., maintenant placé dans le genre Cirsium.
LEUCOJON ou PERCE-NEIGE. bot. V. Nivôle. On donne quelquefois par erreur le nom de Leucojum luteum à la Giroflée jaune, Cheiranthus cheiri, L.

LEUCOLENA. bot. Sous ce nom, R. Brown (Gener. Remarks on the Bot. of Terra Australis, p. 28) a indiqué un nouveau genre qui appartient à la famille des Ombellifères, mais dont il n'a point donné les caractères. Il a seulement parlé des diversités d'inflorescence que présentent les espèces, quoique d'ailleurs elles soient très-rapprochées par le port, et les parties essentielles de l'éréctitude. Le nombre des rayons de leurs ombelles, celui des fleurs qui comprennent les rayons, sont très-variables, puisque certaines espèces ont une ombelle composée de plusieurs rayons, tandis que chez d'autres elle n'en a que trois, deux et même un seul. Ce genre, selon De Candolle (Prodr., vol. IV, p. 74), ne diffère pas du genre Oenanthes auquel il le réunit, mais en en faisant une section distincte, sous le nom que lui a imposé R. Brown.

LEUCOUTHE. min. V. Diftre.

LEUCOLENA. Leucolina. bot. Genre de la famille des Mousses bryacées, institué par Bridel qui lui assigne pour caractères : coiffe en forme de capuchon ; sporange latéral, égal à sa base ; opercle subhuit ; péristome simple et formé de seize dents distinctes et bifides jusqu'à la base. Les Leucolones sont des Mousses du midi de l'Afrique et des îles des Tropiques.

LEUCOMERIDE. Leucomeris. bot. Genre de la famille des Synanthérées, tribu des Cardueacées, et de la Synégénie égale, L., récemment établi par D. Don (Prodrom. Flora Nepalensis, p. 100) qui l'a ainsi caractérisé : involucre oblong, cylindracoïde, formé de plusieurs folioles coriaces, appliquées et imbriquées ; réceptacle petit et marqué de fossettes ; calathide composée de quatre fleurons hermaphrodites, dont le tube est très-long, filiforme, le limbe à cinq divisions réfléchies ; anthères blanches, à moitié saillantes hors du tube de la corolle, munies de deux longues soies à la base ; stigmate saillant, bifide ; aènes cylindracoïdes, entièrement vus, surmontés d'une aiguillette très-longue, composée de poils légèrement plumeux. L'auteur de ce genre n'a point indiqué ses affinités immédiates, et il n'est seul placé dans les genres Liatris et Euapotan. Il ne se compose que d'une seule espèce qui a reçu le nom de Leucomeris spectabilis, et qui a été trouvé dans le Népal et le Sinarung par Wallich. C'est un arbuste dressé, à rameaux anguleux, couvert d'un duvet blanc. Ses feuilles sont alternes, elliptiques-oblongues, aiguës, entières, coriaces, allongées à la base, vertes en dessus, et couvertes en dessous d'un duvet blanc. Les fleurs sont pédonculées et disposées en corymbes terminaux.

LEUCOMYCES. bot. Battara a donné ce nom à des Champignons du genre Agaric remarquables par leur blancheur. On les a rapportés aux Agaricus asper et rubescens (Leucomyces gummatus), Agaricus volvaceae (Leucomyces supernefusius), Agaricus ovoideus (Leucomyces pekinianus), Agaricus phaloides (Leucomyces speciosus). On ne sait point exactement quels sont les Leucomyces reniformis et pekinianus alter.

LEUCONARCISSUS. bot. Synonyme d'Anthericum serotinum, L.

LEUCONOTE. Leuconotus. bot. Se dit d'une plante dont les feuilles sont blanches en dessous.

LEUCONTIDIE. Leucotentis. bot. Genre de la famille des Apocynacées de R. Brown, et de la Tétrandrie Monogyne, L., établi par le docteur Jack (Trans. of the Linn. Soc., vol. 14, p. 121) qui l'a ainsi caractérisé : calice infère, à quatre divisions profondes ; corolle dont le tube est plus étroîtement supérieur, et le limbe à quatre segments ; quatre étamines inclues, alternes avec les segments de la corolle ; ovaires simple, à deux loges dispermes ; style unique et court ; stigmate conique au sommet et en forme d'anneau à la base ; baie renfermant une à trois graines sans albumen, et munie d'un embryon renversé. Ce genre semble à l'auteur tenir le milieu entre le Cerbera et le Carissa. Il ne renferme qu'une seule plante, Leucœnotis aucup, qui croît à Sumatra. C'est un arbuste lactescent, à feuilles opposées, sans stipules, à fleurs disposées en corymbes dichotomes et axillaires.

LEUCONYPHEEA. bot. Boerhaave (Hort. Lygd., Bot., 564) rapportait ainsi le genre Nymphœa tel qu'il a été limité depuis par Necker, Richard et De Candolle. V. ce mot.

LEUCOPHANE. Leucophantes. bot. Ce genre de Mousses appartient à la famille des Bryacées, il a été créé par Bridel, avec les caractères suivants : coiffe en forme de mitre conique ; sporange terminal, subapophylé ; opercle en bec ; péristome simple, à seize dents linéaires et courbées. Ces Mousses sont d'un blanc verdâtre ; on les trouve dans l'Archipel indien.

LEUCOPHASIE. Leucopsia. L., N. Stephen a établi, sous ce nom, parmi les Lépidoptères de la famille des Diurnes, tribu des Papilionides, un genre qui ne paraît pas suffisamment distinct de celui des Piérides, et qui conséquemment n'a point été adopté par la majorité des entomologistes.

LEUCOPHILE. Leucophora. inf. Genre fort naturel et parfaitement caractérisé, de l'ordre des Trichodès, dans la classe des Microscopiques, institué par Müller qui lui donna pour caractères : corps transparent, garni de cils de toutes parts, c'est-à-dire comme velu, et hérité sur toute la superficie de pois courts et soyeux, ce qui les distingue des Pérïtiques qui n'en ont que tout autour, des véritables Trichodès qui n'en présentent qu'un faiseau, et des Mystacodèles qui les ont distribués en deux séries. Lamarck n'a pas distingué ces animaux et les a confondus avec le genre formé par Müller sous le nom de Trichode, V. ce mot. Ce sont pour la plupart des êtres invisibles à l'œil désarmé, et qui pour la forme ont des analogues dans l'ordre des Gymnës dont ils diffèrent cependant beaucoup par les cils ou poils dont ils sont couverts. La plupart sont marins ; peu vivent dans les infusions. On en connaît près d'une trentaine d'espèces qu'on a distribuées en cinq sections ou sous-genres.

† ENCCELIDE. En forme de poire. Les espèces de cette section sont les Leucophora acuta, Mull., Infus., p. 151, pl. 22, f. 11-12 ; Encyclopéd., vers ill., pl. 11, f. 5-8, etc. ; Leucophora acuta, Mull., pl. 22, f. 8-9 ;
Encycl., pl. 11, fig. 1, 2. De l’eau de mer fraîche ou corrompue.

††† Volvociens. Corps allongé. Les Trichoda horrida, Müll., pl. 24, f. 5; Encycl., pl. 12, f. 26, qu’on trouve dans le bassin des Moulus mangeables; Trichoda vesinifera, Müll., pl. 29, f. 2-3; Encyclop., pl. 10, f. 55-54; Joblot, Mier., pl. 2, f. n-s, qui vit dans diverses infusions végétales; Trichoda Mannila, Müll., Inf., pl. 21, f. 5-3; Encycl., pl. 10, f. 5-5, de l’eau où croît l’Encliche, sont les espèces les mieux caractérisées de cette section, où rentrera probablement le Leucophora posthumana, Müll., pl. 21, fig. 15; Encyclop., pl. 10, 15.

††† Paraméciens. Corps allongé, avec un indice de sillon vers la partie amincie. Les Leucophora notata, Müll., pl. 29, f. 15-16; Encycl., pl. 11, f. 6-9, de l’eau marine; Conflictor, Müll., pl. 21, f. 1-2; Encyclop., pl. 10, f. 1-2, et le Poisson en forme de bouteille de Joblot, pl. 12, f. y, appartiennent à ce sous-genre.


††† Proteobia. À corps variable; sont les Leucophora dilatata, Müll., pl. 21, f. 19-21; Encyclopéd., pl. 10, fig. 19-21, et fracta, Müll., pl. 21, f. 17-18; Encycl., pl. 10, f. 17-18. Ils nagent à la manière des Planaeals, mais en changeant un peu de forme.

Les Leucophora crinita, Müll., pl. 27, f. 21; Encyclop., pl. 14, f. 18; Trichoda Larus, Müll., pl. 51, f. 5-7; Encycl., pl. 16, f. 6-8; Leucophora burzata, Müll., pl. 21, f. 12; Encycl., pl. 10, f. 12; Trichoda nodulata, Müll., Zool. Dan., tab. 80, f. a-1; Encycl., pl. 11, f. 15-21, et cet animal si polymorphe, représenté par Joblot, pl. 12, fig. a-x, sous le nom de Chénille, Chausette, Guêtre, Cornet-à-Bouquin, etc., sont des espèces ambiguës de ce genre fort singulier.

LEUCOPHTALMOS. MIN. La Gemme ainsi nommée par Pliné paraît être une Sarodine.

LEUCOPSIS. Leucopsis cinerea, nov. Genus de la famille des Synanthisiées, tribu des Sénécionidés, créé par le professeur De Candolle, pour une plante recueillie par Charpentier aux États-Unis de l'Amérique. Caractères : capitule radieux, férieurs de la circonférence au nombre de trente à quarante, linéaires, linéaires, entiers et féminelles, ceux du disque sont tubuleux, cylindriques, calcaires à la base, avec le limbe à cinq dents, herbamplorödes; squames de l'involucre imbriquées, ovales lancéolées, membranéuses vers les bords, callose-subsubspiracées à l'extrémité; réceptacle convexe et submésophyllé; style des fleurons du disque à rameaux couronnés par un petit cône; àènes subcomprimés, silicollés et glabres; aigrette cori- forme, très-courte et régulièrement divisée en plusieurs parties.

LEUCOPSIS. Leucopsis arkansas, nov. Genus de la famille des Synanthisiées, tribu des Sénécionidés, créé par le professeur De Candolle, pour une plante recueillie par Charpentier aux États-Unis de l'Amérique. Caractères : capitule radieux, férieurs de la circonférence au nombre de trente à quarante, linéaires, linéaires, entiers et féminelles, ceux du disque sont tubuleux, cylindriques, calcaires à la base, avec le limbe à cinq dents, herbamplorödes; squames de l'involucre imbriquées, ovales lancéolées, membranéuses vers les bords, callose-subsubspiracées à l'extrémité; réceptacle convexe et submésophyllé; style des fleurons du disque à rameaux couronnés par un petit cône; àènes subcomprimés, silicollés et glabres; aigrette cori- forme, très-courte et régulièrement divisée en plusieurs parties.

LEUCOPSIS. Leucopsis anubis, nov. Genus de la famille des Synanthisiées, tribu des Sénécionidés, créé par le professeur De Candolle, pour une plante recueillie par Charpentier aux États-Unis de l'Amérique. Caractères : capitule radieux, férieurs de la circonférence au nombre de trente à quarante, linéaires, linéaires, entiers et féminelles, ceux du disque sont tubuleux, cylindriques, calcaires à la base, avec le limbe à cinq dents, herbamplorödes; squames de l'involucre imbriquées, ovales lancéolées, membranéuses vers les bords, callose-subsubspiracées à l'extrémité; réceptacle convexe et submésophyllé; style des fleurons du disque à rameaux couronnés par un petit cône; àènes subcomprimés, silicollés et glabres; aigrette cori- forme, très-courte et régulièrement divisée en plusieurs parties.
LEU corolle L la la ses tète linéaires, éd. à France. dix-huit Linn. plus qefide; les, Arbrisseau Rob. bractées, petits, petits, nifèressont réunies labié, nom bert très-grêle. cost'a au un tules pieces trigone, famille Chailletia 1, f; où les aiguës, Brown. dont sont stigmate et dont très-distinctes, quelquefois allongés, du Leiicospermum au involucre espèces le à l'involucre renfermant l'involucre qui à l'étage, peu pubescentes, munies à leur sommet de deux à cinq dents calleuses; les fleurs réunies en une tête terminale, de la grosseur d'une noix; l'involucre composé d'écaill es glabres, imbriquées, lancéolées, acuminées, ciliées à leurs bords; la corolle filiforme, velue, jaunâtre, pubescente, longue d'un pouce; le réceptacle velu et globuleux; le stigmate en tête, presque bisède.

LEUCOSPERME CONOCARPE. Leucospermum concar- rum, Brown, l. c.; Protea concolora, Lin., Lamk., Ill. gen., tab. 35, fig. 5. Ses tiges sont velues, hautes de trois à quatre pieds; ses feuilles sessiles, imbriquées, épaisses, ovales-oblongues, munies à leur sommet de deux à cinq dents calleuses; les fleurs réunies en une tête terminale, de la grosseur d'une poire; l'involucre composé d'écaill es courtes, ovales, ciliées, à peine velues; la corolle filiforme, hérissée de poils roussâtres; le réceptacle garni d'un duvet tomenteux. Cette plante, originaire du cap de Bonne-Espérance, est cultivée au Jardin du Boi.

LEUCOSPERME PUBESENT. Leucospermum puberum, Brown, l. c.; Protea puebera, Lin., Mant., 192. Ses tiges sont pubescentes, d'un pourpre foncé, hautes d'environ deux pieds, garnies de feuilles épaisses, imbriquées, sessiles, épaisses, ovales, presque elliptiques, tomenteuses, longues d'environ un pouce; les têtes de fleurs solitaires ou agrégées, très-velues, de la grosseur d'une noix; les écaill es de l'involucre lancéolées, ciliées, signées, chargées de poils roussâtres; les corolles filiformes, très-velues; le réceptacle velu. Le Leucospermum tomentosum, Brown, l. c., seu Protea tomentosa, Lin., Suppl., se distingue par le duvet tomenteux qui recouvre toutes ses parties; ses feuilles sont linéaires, planes ou quelquefois canali- culées. Le Protea candidans d'Andrews, Bot. repo., tab. 294, n'est qu'une variété à feuilles planes, un peu cunéiformes à leur base.

LEUCOSPERME HYPOPHYLE. Leucospermum hypo- phyllum, Brown, l. c.; Protea hypophylla, Lin., Syst. reg.; Wein., Phytog., 4, tab. 901, fig. a. Arbrisseau qui s'élève à la hauteur de deux pieds, et qui varie par ses feuilles glabres, pubescentes ou soyeuses, tomenteuses, entières ou à trois cinq dents, planes ou canaliculées; les rameaux nus, ou velus, tomenteux; les têtes de fleurs pédunculées ou presque ses- siles; les folioles de l'involuc re larges, ovales-ajiguës ou orbiculaires; la corolle filiforme, longue d'un pouce; les noix environnées d'un duvet épais et rous- sâtre.

LEUCOSPERME CHEYLE. Leucospermum crinitum, Brown, l. c.; Protea crinita, Lin., Suppl.; Thumb., Diss. de Prot., p. 21. Ses tiges s'élevent à la hauteur de deux pieds; elles sont velues, à peine rameuses; les feuilles épaisses, sessiles, ovales, très-observées, velues à leur base, à trois cinq dents à leur sommet, longues d'un peu plus; les têtes de fleurs médre- nement pédunculées; les écaill es de l'involucre lancéolées, un peu velues; la corolle purpuree, velue, longue de cinq à six lignes. Le Leucospermum oliviformum, Brown, l. c.; Protea crinita, Lin., se distingue de la précédente par ses feuilles rétrécies à leur base.
Il en existe deux variétés : l'une à feuilles ovales, allongées, oblongues; les folioles de l'involucre presque glabres, barbées à leur sommet ; l'autre à feuilles linéaires, allongées, un peu aiguës ; toutes les folioles de l'involucre velues.

**Leucoserium a feuilles rétrécies. Leucoserium alternatum**, Brown, l. c. Arbrisseau de trois pieds, dont les tiges sont droites ; les rameaux roides, blanchâtres et tombant ; les feuilles glabres, épaisse, lisses, linéaires, cunéiformes, à trois ou cinq dents à leur sommet, rétrécies à leur base, longues d'un pouce et demi plus, sans nervures; les têtes de fleurs solitaires ou gémellées, un peu pédunculées, en ovale renversé, de la grosseur d'une forte prune; les folioles de l'involucre ovales, accuminées, tomenteuses; le style quatre fois plus long que la corolle.

**Leucosperme mitoxen. Leucoserium medium**, Brown, l. c.; _Protea formosa_, Andr., Bot. repos., tab. 177 Ses rameaux sont garnis de feuilles linéaires-allongées, entières, obtuses à leur base, à deux ou trois dents calleuses au sommet; les folioles de l'involucre pubescentes et ciliées; la corolle velue; le style hérisé; le stigmate en bosse d'un côté. Dans la plante d'Andreas, les feuilles sont plus longues; la corolle à une seule lèvre; ses divisions soudées dans toute leur longueur; les folioles de l'involucre scarinées; le stigmate ovale, allongé.

**Leucosperme a grandes fleurs. Leucoserium grandiflorum**, Brown, l. c.; _Protea villosa_, Poir., Encycl., suppl., 366. Cette espèce se rapproche du _Leucoserium concarpium_ par plusieurs de ses caractères, surtout par ses rameaux et ses corolles très-velues; elle en diffère par ses feuilles allongées, lancéolées, non ovales, à peine longues d'un pouce, quelquefois à trois dents au sommet; les folioles de l'involucre glabres, ciliées à leurs bords; la corolle très-velue; le style plus long que la corolle.

**Leucosperme a feuilles de Buis. Leucoserium Buxifolium**, Brown, l. c. Il est à présumer que Thunberg avait confondu cette plante avec le _Protea pun- bera_, auquel elle ressemble beaucoup; elle s'en distingue particulièrement par les folioles de son involucre, ovales, presque orbiculaires, un peu accuminées, presque glabres, ciliées à leurs bords; les rameaux sont hérissés; les feuilles ovales, obtuses, pubescentes, entières, longues de six lignes; la corolle velue; le style saillant.

**Leucosperme spatulé. Leucoserium spatulatum**, Brown, l. c. Arbrisseau bas, très-rameux; les rameaux chargés d'un duvet cendré; les feuilles elliptiques, spatulées, longues d'un pouce, terminées par une callosité obtuse; les folioles de l'involucre ovales, tomenteuses; la corolle longue d'un pouce, pileuse, tomenteuse.

**Leucospermocephalus.** Bot. Baltara donne ce nom à divers Agaries de couleur blanche; à chapeau bombé. Il n'est guère possible de déterminer exactement quelles sont les espèces qui y correspondent suivant la nomenclature moderne. On désigne pourtant parmi eux l'Agaricus campestris.

**Leucospis. Leucospis.** Ins. Genre de l'ordre des Hyménopôpères, section des Térithénas, famille des Pupivores, tribu des Chalcidites, établi par Fabricius, et ayant pour caractères: cuisses de pieds postérieurs très-grandes; abdomen paraissant appliqué contre l'extrémité postérieure du corselet, comprimé dans toute sa hauteur, arondi postérieurement, avec la tarière recourbée sur le dos; les ailes supérieures sont doublées. Ces insectes se distinguent des Chalcides par l'abdomen, qui, dans ceux-ci, est attaché au corselet par un pédicule très-apparent. Ils se distinguent des Euopodes par les pieds postérieurs, qui, dans ces derniers, n'ont ni les cuisses à la fois très-renflées et lenticulaires, ni les jambes très-arquées. Ces Hyménopôpères ont la tête triangulaire, comprimée, appliquée contre le thorax; les antennes sont insérées entre les yeux, coudées, composées de douze articles, dont les dix derniers forment une tige conico-cylindrique; les palpes sont courtes, un peu renflées au bout; les maxillaires sont composées de quatre articles dont le pénultième est allongé, les labiales de trois; les mandibules sont bidentées; la linguette est très-échancrée; le corselet a son premier segment grand, carré; les ailes supérieures ont une cellule ciliata incomplète, et une cellule radiale très-étrioite et fort allongée; les pattes postérieures sont propres pour le saut; la jambe est arquée et terminée par une forte pointe, elle reçoit dans sa courbure la cuisse qui est renflée; enfin, l'abdomen est ovulaire, comprimé postérieurement, paraissant sessile, le premier anneau tenant au corselet par une bonne partie de sa largeur, et le point central du mouvement n'étant qu'au second anneau. Dans les femelles, il porte une tarière de trois filets qui prend naissance à la poitrine, et remonte sur le dos dans une rainure. Ces insectes placent leurs œufs dans les nids des Abeilles maçonnées et dans quelques guêpiers.


**Leucospore. Leucospora**, not. Le genre créé sous ce nom par Nutall, dans la famille des Scrophulari- nées, a été reconnu ne point différer du genre _Sutera_, précédemment établi par Roth.


**Leucostemme. Leucoselium**, not. Le genre proposé sous ce nom, par le professeur Don, pour le _Xeranthemum residuum_ de Lindé, dans la Syngénie, famille des Synanthéries, n'a point été adopté. De Candolle a fait de ce genre une section des _Hélicharyes._

**Leucostine.** min. C'est-à-dire Roche à petits points blancs. De Laméthrée a le premier donné ce nom aux Porphyres rouges, à base de Pétrisilex, con-
tenant de petits cristaux de Feldspath blanc. Cori-der, dans son Tableau méthodique des Laves, l'applique à celles de ces Roches qui sont pétro-silicieuses, et composées de cristaux microscopiques entrelacés, d'un égal volume, réunis par juxtaposition et offrant entre eux des vacuoles plus ou moins rares. Il en distingue trois variétés : la Leucostine compacte ou Phonoïale, la Leuco-
tine écailleuse ou Dolière, et la Leucostine grana-
laire ou Donnée. V. les mots Roches et Laves.

LEUCOTHOE. Leucothoe. rot. Genre de la famille des Éricacées, institué par Georges Don, aux dépens du genre Andromeda de Linné, avec les caractères suivants : calice à cinq divisions ; corolle ovale ou cy-
lindrique, quelquefois campanulée, avec cinq dents à l'orifice qui est plus ou moins contracté ; dix étamies incluses, à filaments un peu dilatés, aplatis, le plus souvent velus, supportant des anthères ovales, tron-
quées, mutiques, biporeuses au sommet ; style filliforme; stigmate simple et capitée. Le fruit est une capsule glo-
beuse, déprimée, à cinq loges, déhiscente par cinq valves ; semences ovales et anguleuses. Les Leucothoe sont des arbisseaux élégants, toujours verts, à feuilles entières ou dentées, à fleurs ordinairement blanches, mais quelquefois rouges. On les trouve en Amérique et en Asie.

LEUCOTHOE AXILLARE. Leucothoe axillaris, Don ; Andromeda axillaris, Soland., Willd. Ses feuilles sont oblongues, ovales-lancéolées, acuminiées, coriaces et dentelées, elles sont courbées en dessous d'un duvet formé de très-petits pois glauqueux de même que les jeunes rameaux. Les fleurs sont blanches, réunies en grappes ou épis axillaires beaucoup plus courts que les feuilles ; elles sont sessiles, accompagnées de bractées ovales et aiguës ; il y en a out deux très-petites brac-
tées à la base des pédoncules. Originaire des monta-
gnes de la Caroline et de la Virginie.

LEUCOTHÔE. Leucothoe. crûst. Genre de l'ordre des Amphipodes, famille des Crevettines, établi par Leach aux dépens des GAMMARIDAE de Latreille, et n'en différen-çant que par le pouce des mains antérieures, qui est biarticulé. Ce genre a été formé sur un petit Cras-
tace des mers britanniques ; c'est le Cancer arctico-
sus de Montagu (Trans. Linn., t. vii, tab. 6, fig. 6). V. Crevettes et Crevettines.

LEUCOTRYEZ. Leucotryeus. ins. Coléoptères pen-
tamères ; genre de la famille des Lamellicornes, insti-
tué par Mac-Leay dans ses Horae entomologicae, avec les caractères suivants : labre grand, et lobé antérieu-
rment ; mandibules courtes, triangulaires, planes en dessus, plus épaisses à l'extrémité, entières, obliques, arquées et poilues extérieurement, un peu aiguës à l'intérieur; mâchoires mandibuliformes, fortes, cour-
tes, à peine arquées, mais en quelque sorte brisées au milieu, obliques à l'extrémité et faiblement bidentées; menton transversal, presque carré, polypigre à sa base, avec le milieu avancé antérieurement, tête presque carrée, avec une sorte transverse; chaperon semi-cir-
culaire, avec le bord réfléchi; corps ovale-oblong, un peu convexe; bords du corselet sinuex; sternum avancé; cuisses épaissies; jambes antérieures faiblement triden-
tées antérieurement; dernier article des tarses bifide.

LEUCOTRYEZ DE KIRBY. Leucotryeus kirbyanus, Mac-Leay. Il a la tête et le corselet d'un noir brillant, parsemé de points aux quels adhèrent des écailles blan-
châtres; les élytres sont d'un brun verdâtre et brillant, marquées de points enfoncés, peu apparents, et de qua-
tre lignes un peu élevées; l'écusson est recouvert d'é-
cailles blanches; le dessous du corps est d'un bronze cuivré, avec les côtés écaillés ; l'anus est un peu scabre, avec deux petites lignes formées par des écaill-
les blanches; les pieds sont bronzés. Taille, huit lignes. Brèsil.

LEUCOTRIQUE. Leucotrichus. rot. Organe garni de poils blancs.

LEUCOXYLE. Leucocylum. rot. Genre de la famille des Térébenthacées, établi par le docteur Blume qui lui assigne pour caractères : fleurs polygames par avortement ; calice infère, partagé en quatre divisions obtuses, inbrissuée; corolle subcampanulée, à quatre divisions. Dans les fleurs mâles les anthères sont au nombre de douze à quatorze, partie hypogynes, partie incluses presque soudées à la base de la corolle; les antères sont biloculaires, et l'on n'observe qu'un rudi-
dement d'ovaire. Dans les fleurs femelles l'ovaire est à quatre loges polypertres, le style bipartite et le stig-
mate échancré. Le fruit est un drupe enveloppé d'une écorce, à une loge contenant un ou deux pyrènes mo-
nopertres, presque osseux. L'embryon est inverse dans un album cartilagineux.

LEUCOXYLE A FLEUilles DE BEIS. Leucocylum Buxi-
folium, Bl. C'est un arbre de grande taille, à rameaux très-étendus, garnis de ramifications et de feuilles dis-
tiques; celles-ci sont petites, alternes, rapprochées, elliptico-lancéolées, coriaces, luisantes en dessus et pub-
bescentes en dessous, de même que les petits rameaux. Les fleurs sont axillaires : les mâles réunies en bou-
quets, les femelles solitaires. On les trouve dans les forêts montagneuses de l'île de Java.

LEUGE. rot. Synonyme de Liège.

LEUKÉRIE. Leukaria. rot. Même chose que Leucé-
rie. V. ce mot.

LEUBADIA. rot. Pour Lavraudia. V. ce mot.

LEUTRIE. rot. Synonyme ancien de Loutre. V. ce mot.

LEUTRITÉ. min. Pierre marneuse d'un blanc-gris-
sâtre très-phosphorique, avec laquelle on amende les terres à Loutre, près d'Étou, en Saxe.

LEU-TZE. ins. Espèce du genre Cormoran. V. ce mot.

LEUZÉE. Leuzea. rot. Ce genre de la famille des Synanthérées, Cinarocephales de Jussieu, et de la Syn-
génèse égale, L., a été édité au savant et respectable Deleuze par De Candolle (Flore Française, deuxième édition) qui l'a ainsi caractérisé : involucre imbriqué, sphérique, composé d'écailles sans piquants, arrondies, scarieuses et lacérées au sommet; réceptacle héris-
de soies soudées par la base; fleurons nombreux, rég-
guliers et hermaphrodites; akènes tuberculaires, sur-
montés d'une aigrette longue et plumeuse. Ce genre a été constitué aux dépens des Centaurea de Linné. Adanson avait déjà proposé sa formation sous le nom de Rhacoma; mais il y avait réuni une plante qui forme

**Leuzea conifera.** Les feuilles de *Leuzea conifera*, DC., Fl. Franç. et Ann. du Muséum d'Hist. nat., t. xvi; *Centarea conifera*, L. C'est une plante herbacée, dont la tige, haute environ de deux décimètres, est droite, cotonneuse, garnie de feuilles verdâtres supérieurement, colonneuses en dessous, les radicales pétiliées, ovales, lancéolées, presque simples, les caulinaires plus étroites et pinnatifides. La calathide, très-grande et terminale, se compose de fleurs purpurines; son involucre, formé d'écaillées luisantes et jaunâtre, a été comparé par C. Baudin à un côte de Pin; d'où le nom spécifique de *conifera* donné par Linné. Cette plante croît dans les montagnes de la France méridionale.

**Levanea.** Ins. Lépidoptère européen, du genre Va- nesse, *V.* ce mot.

**Lévantine.** Concr. Nom vulgaire et marchand de diverses Coquilles du genre *Venus*.

**Lévèche.** Bot. Même chose que Livèche, *V.* ce mot.


**Lévisana.** Bot. Synonyme de *Prasism.* *V.* ce mot.

**Lévisanus.** Bot. Ce mot servait à désigner une plante que Linné réuni à son *Protea*. D'un autre coté, Schreber l'a substitué à celui de *Staeria* déjà proposé par Thunberg, *V.* ce mot.

**levisilex.** Min. Nom donné par De Lamétherie à la variété de Silex appelée *Nectique*, à cause de sa grande légèreté.
**dicieta**, une plante de la Polyandrie Monogyne, L., dont il n'a pas fixé les caractères génériques, mais pour lesquels il a renvoyé au volume onzième des Transactions de la Société Linnéenne de Londres. Il y a sans doute erreur dans cette citation, car c'est en vain que l'on y cherche ces caractères. Voici, du reste, la description complète de cette plante. Elle a une racine fusiforme, rameuse et de couleur de sang. Ses feuilles sont radicale, linéaires, presque charnues, légèrement obtuses. La hampe ne porte qu'une ou deux fleurs attachées à un pédicelle généculé à la base. Le calice est coloré, scarieaux, composé de sept à neuf folioles étalées, ovales, alignés, conca- vées, veinées, les intérieures plus étroites. La corolle est formée de quatorze à dix-huit pétales blancs, lancéolés, étalés, presque du double plus longs que le ca- lice. Les étamines, en nombre égal à celui des pétales, ont leurs filets opposés à ceux-ci, et insérés sur eux. L'ovaire est supère, ové, glabre, surmonté d'un style filiforme, plus long que les étamines, et supérieurement bifide. La capsule est oblongue triéculaire; chaque loge renferme deux graines lenticulaires, noires et luisantes. Cette plante croît sur les bords de la rivière de Clark, dans l'Amérique septentrionale.

**LEXIADE. Lexias.** Genévrier de Lépidoptères, de la famille des Papilionidés, établi dans la Fatue entomologique du voyage de l'Expédition, par Bois- Duval, au dépens des Danaides de Linné. L'espèce qui forme le type de ce genre nouveau est le *Papilio eropus*, L., Syst. nat., ed. XIII, p. 2283; Gram- men, Ins. 10, t. nî, fol. G. Ses ailes sont arrondies, presque dentées, d'un brun noirâtre, offrant de part et d'autre une bande commune, jaune ou blanchâtre; le dessous des supérieures a un œil d'un bleu pâle à la base; celui des inférieures est fauve avec une large bande circulaire brune, ornée de sept gros points noi- râtres, des taches blanches dont deux encadrées de noir sont à la base. L'étendue totale est de trois pou- ces et demi. Ce Léxia est commun à Amboine.

**LEYCESTERIE. Leycesteria.** Genévrier de la fa- mille des Rubiacées, et de la Pentadacee Monogyne, L., établi par Wallich (Flor. Ind., 2, p. 181); il a pour caractères: un calice supérieur, à cinq divisions inégale- s; une corolle infundibuliforme, renflée et glabreuse à sa base, ayant son limbe divisé en cinq lobes pres- que égaux; ses étamines sont saillantes; le stigmate capité. Le fruit est une baie couronnée par le calice, à cinq loges polyspermes. Les graines sont lisses et luisantes. Ce genre, dit Wallich, sert à établir le pas- sage entre les Rubiacées et les Caprifoliacées.

La seule espèce qui le compose, *Leycesteria formosa*, Wall., loc. cit., est un charmant arbuste, originaire des montagnes du Népal. Ses feuilles sont opposées, ovales, lancéolées, échancrées, subcordi- formes à leur base, marquées de nervures fortes, saillan- tes et purpurines de même que les bords et les dessous du pétille. Les fleurs sont disposées en grappes élégan- tes et pendantes; le calice est d'un jaune verdâtre qui passe au pourpre vif vers les bords et l'extrémité des sépales; la corolle est blanche avec les anthères d'un jaune doré. Ce charmant arbuste croît spontanément sur les montagnes les plus élevées du Népal; il acquiert une hauteur de dix à douze pieds. Les bractées qui en- treennent le calice sont plus brillantes encore que cet organe, qui rehausse de beaucoup l'éclat des grappes florales.

**LEYSERE. Leysera.** Genévrier de la famille des Synanthériacées, Corymbifères de Jussieu, et de la Syn- génsie superflue, L., établi par Vaillant, sous la dé- nomenclation d'*Asteropetrum*, qu'ont proposée de nou- veau Adanson et Gartner, bien postérieurement à la publication et à l'admission universelle du *Leysera* de Linné. Voici ses caractères essentiels: involucrè cam- panulé, formé d'écaillés nombreuses, régulièrement imbriquées, appliquées, ovales ou oblongues, coriaces, pourvues d'une bordure membraneuse, terminées par un appendice étalé, scarieux et incolore; réceptacle plan, muni d'une rangée de paillelets situés entre les fleurs du centre et celles de la circonférence. Les fleurs du centre sont nombreuses, régulières, herma- phrodites; leur ovaire est pédoncelé, long, grêle, cy- lindrique, surmonté d'une aigrette composée de dix paillelets dont cinq très longues, plumuleuses au som- met, et cinq plus courtes alternant avec les précédentes. Les fleurs de la circonférence sont fœneuses et pour- vues d'une corolle à languette oblongue, tridentée; d'un ovaire long, grêle, cylindrique, surmonté d'une aigrette courte, en forme de couronne, divisée presque jusqu'à sa base en segments inégaux et irréguliers. Ce genre fait partie de la tribu des Inulecées, section des Inulecées-Graphiées de Cassini. On doit considérer comme type fondamental, le *Leysera Graphiodes*, L., arbuste indigène du cap de Bonne-Espérance, et que l'on cultive au Jardin des Plantes de Paris. Linné avait ajouté à son genre *Leysera*, comme deuxième es- pèce, le *Calliornia* de Burmann; et Cassini y réunit encore le *Graphium leryseroides* de Desfontaines, mais il en forma un sous-genre, sous le nom de LEP- tophytus. Néanmoins, on devra nommer cette espèce *Leysera discidea*. V. LEPHOTHEE. Quant au *Leysera palaeacea* de Linné et de Gartner, il fait partie du *Relhania* de Léclercq; et de Lecker; il existe consti- tuant en lui même un genre particulier par de Candolle qui l'a nommé *Syncarpha*. V. ce mot.

**LEZARD. Lacerta.** Genévrier ainsi nommé par Linné peut être considéré comme n'existant plus, une partie des animaux qu'il comprenait ce naturaliste avait passé dans l'ordre des Estricaces, et le reste, qui forme l'ordre des Sauvages, ayant été réparti non- seulement dans des genres nouveaux, mais encore dans des familles fort distinctes et très-caractérisées. Les Lézards, tels que les comprennent aujourd'hui les épé- tolologistes, ont pour caractères: une langue mince, ex- tensible, terminée en deux longs filets; le palais armé de deux rangs de dents; un collier sous le cou formé par une rangée transversale de larges écailles séparées de celles du ventre par un espace où il n'y en a que de petites comme sous la gorge; un corps allongé; des pieds munis de cinq doigts armés d'ongles non oppo-
Les Lézards, comme les autres Reptiles, sont des animaux agiles, élégants dans leurs formes, courageux, innocents, et dont les couleurs sont souvent très-brillantes. Ils s'engourdissent durant l'hiver qu'ils passent blottis dans des trous; ils paraissent d'autant plus vifs que la chaleur est plus grande, aimant à s'allonger sur la pierre nue à l'ardeur du soleil dont en été ils semblent savourer les rayons, en tirant comme certains Serpents leur langue qu'ils promènent et agitent autour de leur mâchoire. Tous ont la vie fort dure; il faut leur casser les reins pour les tuer, ou leur enlever quelque épine dans l'un de naseaux. Ils vivent longtemps sans manger ni boire. Ils peuvent parvenir à un âge fort avancé. Des Insectes, des petits Mollusques, des Reptiles moins grands qu'eux, et des œufs qu'ils cherchent dans les nids d'Oiseaux, en grimpant aux arbres, forment leur nourriture habituelle; mais ils veulent une proie vivante. Ils sont à leur tour dévorés par les Serpents et surtout par les Oiseaux de proie, qui font un grand dégât parmi eux. Ils paraissent doués d'une certaine intelligence, et enclins à la curiosité. On les voit souvent suspendre leur fuite pour regarder l'objet qui cause leur effroi, lorsqu'ils ont acquis la certitude que ce n'était pas quelque canne réellement dangereuse. On les voit d'autres fois dans l'attitude de l'attention, relever leur tête le plus qu'ils peuvent pour dominer un plus grand horizon, et regarder autour d'eux, sans trop s'effrayer de la présence de l'Homme; mais l'aspect d'un Chien les fait fuir de très loin. Ils changent de peau comme les autres Reptiles. C'est lorsqu'ils sont remis des fatigue que leur cause cette opération qu'ils se livrent aux plaisirs de l'amour qui pour eux parait être une passion très vive; elle les rend querelleurs, et l'on voit souvent les mâles se battre avec acharnement pour la possession d'une femelle, avec laquelle ils vivent fidèlement après l'avoir conquise; les individus de chaque couple s'écartent peu l'un de l'autre. L'accouplement est intime; les œufs qui en résultent ont leur coque blanche et membraneuse; ils sont confiés à la chaleur du soleil qui les fait éclore, et grandissent à mesure que le petit Lézard s'y développe. Au moment de la naissance de cet animal, il s'en trouve qui sont le double de ce qu'ils étaient quand ils furent pondus. Avant de s'engouffrer pour passer l'hiver, ils changent encore une fois de peau. On ne les trouve jamais dans l'eau, dont ils n'approchent guère, et que même ils semblent craindre, s'y voyant aisément. Leur queue est excessivement fragile; le moindre coup suffit pour la casser, et la détacher même assez près de son insertion. Séparée du corps, elle continue de s'agiter longtemps et de manifester quelque sensibilité, tandis que le Lézard qu'on en a privé, sans paraître trop s'enbarrasser de ce qu'il a perdu. Cet organe se reproduit en partie, ou du moins pendant la cicatrisation il s'allonge et croît. Quelquesfois la queue se bifurque; la moindre mutilation suffit pour faire courir cette partie dans les petits espèces dont on rencontre fréquemment des individus à deux queues, mais alors l'une des extrémités est toujours plus petite que l'autre et comme implantée. Cuvier ayant réuni aux Lézards les Takydromes de Daudin, on doit les répartir en deux sous-genres.

Takydromes, c'est-à-dire prompts coureurs. Ils ont la queue excessivement longue en proportion du corps, et des rangées d'écaillés carrées même sur le dos; leur forme générale est presque oboïlide; ils n'ont point de tubercules poreux sous les cuisses, mais on leur trouve deux vésicules aux côtés de l'anus. Daudin, qui distinguait ces animaux, en mentionne deux espèces, le Taky Whole brun, à quatre raies, et le Takydrome nacré, à six raies, figurés dans la planche 50 de l'Histoire des Reptiles, qui fait partie du Buffon de Sonnini. Bosc soupçonne l'existence d'une troisième espèce. On n'indique le lieu natal d'aucune.

Lézards propres dits, qui n'ont point de vésicules à l'anus, mais où règne, sous chaque cuisse, une rangée de petits grains ou de tubercules, munis de pores, et formés d'écaillés nues au toucher. Les espèces européennes connues de ce sous-genre, qui s'élèvent maintenant à quinze au moins, avaient été presque toutes confondues sous le nom de Lacerta agilis par Linné, et, depuis ce naturaliste, Daudin, le premier, en débrouilla la confusion. Mais les espèces qu'établit cet erpétologiste, bien tranchées quand on en examine quelque individu parfaitement caractérisé, présentent des dégradations individuelles de l'une à l'autre qui les rendent fort difficiles à reconnaître en beaucoup d'occasions.

Grand Lézard vert, Lacerta agilis, Lin., 1758, Encycl. Rept. Lézard, pl. 6, f. 5; Lacerta occellata, Daudin; Lacerta agilis γ, Lin., Gym., Syst. Nat., XIII, t. 1, p. 1071; Seps olividus, Laurent. Amph., n° 1111. Cette espèce, la plus belle du genre, est assez commune dans le midi de la France, en Italie, en Barbarie, en Espagne et généralement dans tout le bassin de la Méditerranée; elle se tient dans les bois. On en trouve communément des individus d'un pied à quinze pouces et plus de longueur. Ce bel animal, un peu trapu, mais cependant d'une forme encore élégante, a son dos noir, et non couleur d'or, d'émeraude et d'azur; mais ce dos est formé de très petites écailles semblables à ces perles en verroterie, dont on forme de petites bourses élégantes; sur ce fond, des ronds en perles d'un vert d'émeraude ou jaunâtre, sont distribués avec profusion, et l'harmonie de ce vert cristallin et du noir brillant sur lequel il éclate, n'a pas besoin d'être exa-
gérée pour être admirable. La tête est brillamment marbrée de vert et de noir, ainsi que le dessus des cuisses et des pattes; la queue est brunâtre, et tout le dessous d'un jaune verdâtre.

LÉZARD VERT. *Lacerta viridis*, Daud., t. 111, p. 54; *Lacerta agilis*, p. L., Gmel., loc. cit.; *Seps varius*, Laurent. *Amph.* n° 110, tab. 5, f. 2. Il est plus petit que le précédent d'un tiers environ et plus svelte; le fond de ses parties supérieures est d'un beau vert, et les taches ou les bigarrures en sont noires, ce qui est le contraire de l'espèce précédente. Le dessous est également d'un jaune verdâtre, mais plus brillant. Il suffit d'avoir vu cet animal ne pas le regarder comme une variété du *Lacerta occelata*. Il se trouve aux mêmes lieux que le précédent.

LÉZARD DES BOUCHES. *Lacerta stiriplana*, Daud., pl. 55, fig. 3. Fort commun au bois de Boulogne, dans les environs de Paris. Il est plus petit que les précédents, plus grand que le gris, et de la couleur de celui-ci sur le dos, sur les flancs et en dessous il semble en être un véritable hybride. Il faut avec beaucoup d'agilité et disparaît au moindre bruit.

LÉZARD GRIS DES MARAÎLES. *Lacerta agilis*, a., L., Gmel., loc. cit., p. 1070, Lec. *Quadr.* *ov.*, p. 298, Encycl. Rept. Lézard, pl. 6, fig. 2. Répandu dans toute l'Europe, mais surtout dans le midi de la France, ce petit animal s'y fait remarquer par sa vivacité; il est d'ailleurs presque domestique, vivant dans les murs de toutes les habitations. C'est particulièrement contre ceux des jardins où l'on appuie des espauliers, et dont les moellons offrent des trous qui lui peuvent servir de refuge, qu'il semble se plaire; il y vient guetter les insectes destructeurs des fruits et surtout des raisins. Leur multitude dans les pays de vignobles, où les propriétés sont enceintes de pierres sèches, et sur les côtes, ne sont pas incroyable. En observe plusieurs variétés très-remarquables, qui mieux examinées seraient peut être autant d'espèces. La première, la plus belle, mène, sans aucune tache, d'un brun cannelle clair, avec le dessous blanchâtre; la deuxième plus grande, avec deux lignes longitudinales, d'un brun noir sur le dos, et les flancs variés de verdâtre et de noir; la troisième avec trois lignes longitudinales noires, dont celle du milieu est la plus étroite; la quatrième avec les lignes et des grosses taches noires, dispersées, entrecoupées, et le dessous couleur d'acier, beaucoup plus grosse d'ailleurs et moins large; la cinquième enfin avec des lignes et de grosses taches noires, et le dessous du corps lavé d'une teinte rougeâtre, souvent très-vive et piquée de noir.

Les AMÉRINAS, qui ont été confondus quelquefois avec les animaux dont il vient d'être question, rentrent comme sous-genre parmi les Tupinambis. *V.* ce mot.

On a étendu le nom de Lézard à des reptiles qui n'en sont pas, et même à un Mammifère: ainsi l'on a appelé Lézard écaillé, le Pangolin; Lézard de mer, le Callydonynce Lyre; un Ésoe et un Saumon; Lézard d'eau, les Batraciens du genre Triton; Lézard Leguan, les liguanes, et une variété de Galeote appelée Kembauntjès, c'est-à-dire Coq de bataille.

LÉZARDELLE. *Bot.* Ce nom a été employé par plusieurs botanistes français pour désigner le genre Sauvurias. *V.* ce mot.


LIERZOLITE. *Min.* Pyroxène en roche de Charpentier (*Jour.* des Min., *t.* 52, p. 921). Lelièvre a ainsi nommé une Roche composée de Pyroxène lamellaire, grene ou compacte, observée en grandes masses par Charpentier, près de l'étang de Lierz, et sur tout le terrain qui s'étend depuis la vallée de Viedessos, jusqu'à celle de la Garonne. Elle forme des assises piasantes dans le sol primordial, et alterne avec le Calcaire primitif. La Lierzolite compacte a été confondue avec la Serpentine; elle en diffère en ce qu'elle est plus dure, et ne contient ni Tale ni Feldspath.

LIABON. *Liabum.* *Bot.* Sous cette dénomination, Daudin (Familles des Plantes, *vol.* 2, p. 151) avait constitué un genre de la famille des Synanthérées, qui avait pour type une plante de la Jamaique décrite et figurée par P. Brown, sous le nom de *Solidago*. Linné réunit cette plante à son genre *Amelius*, et plus tard, Swartz, dans ses *Observations Botanique*, adopte cette réunion. Wildenow, ignorant sans doute ou n'ayant aucun égard à la dénomination proposée par Daudin, établit son genre *Starkea* qui est identique avec le *Liabum*; enfin le genre *Andromachia*, proposé par Humboldt et Bonpland (*Plant.* *Equnin.,* *vol.* 2, p. 104), est encore le même, sous un nouveau nom. Il est certain que, si on veut ici être sévère dans l'application de la loi de l'antériorité, le nom de *Liabum* doit être préféré à tous les autres; mais alors comment pourra-t-on changer, sans occasionner beaucoup de confusion, le nom d' *Andromachia* donné à la plupart des espèces par Kunth (*Nov.* *Gener. et Spec.*, *t.* 1, p. 97-105)? Cette considération nous semble assez pensive pour empêcher de ressusciter un mot bizarre, qui désignait un genre très-mal caractérisé et composé de plantes non congénères. C'est un mot semblable qui a fait préférer le nom de *Drepania* proposé par Jussieu, pour un genre de Chlorocées, à celui de *Toplis* antérieurement donné par Adanson. Cassini a une autre tout autre opinion relativement au nom du genre dont il est ici question. Il adopte maintenant le *Liabum*, et il substitue les noms de *Liabum Brownei* et *Liabum Lissari* à ceux d'Andromachia Palméa et d'Andromachia Jussievi qu'il avait lui-même donnés à ces plantes. La première est le *Skerkea umbellata*, Willd. *V.*, pour les détails génériques et les usages remarquables d'une espèce indigène du Pérou, le mot *Andromachia*.

LIGAGORE. *Lagara.* *Polyt.* *Dichotomaria*, Lamk. Genre de l'ordre des Tubulários dans la division des Polyptères flexibles. Caractères: polyptère plioïde, rameux, filateux, lichéniforme, encroûté d'une légère couche de matière crayeuse. Beaucoup de naturalistes ont regardé comme des plantes marines ces êtres que
Lamouroux range dans son genre Liagore, et qu'il croit devoir rapporter au règne animal. Turner, Gmelin, Desfontaines et Roth en firent des Fucus. Mais Gmelin et Esper en avaient déjà fait des Tubulaires. Les Liagores le port, la forme et même la couleur de certains Lichens; elles sont couvertes d'une légère incrustation de carbonate calcaire; leur substance intérieure est gélatineuse et assez ferme. Leurs tiges et rameaux sont cylindroïdes, dans l'état de vie ou lorsqu'on les a mis tremper dans l'eau; ils se resserrent, s'aplatissent et se plissent de diverses manières par la dessiccation. Lamouroux attribue à toutes les Liagores une tige fistuleuse; ce caractère existe dans bien des espèces, mais Eudes Beslongchaumps l'a vainement cherché sur les Liagora versicolor et articulata qu'il a étudiées; ceux-ci ont leur tige pleine. Il a soumis ces espèces à différents essais pour reconnaître leur organisation; mises dans l'acide nitrique très-âsablé, leur croûte calcaire ne tarde pas à être enlevée avec une effervescence assez vive; il reste un axe gélatineux, assez solide, ayant tout à fait l'aspect de certaines plantes marines décölorées et macérées dans l'eau de la mer, après qu'elles ont été détachées depuis quelque temps. En examinant au microscope des fragment de Liagores dépouillées de leur incrustation crétacée, on aperçoit à la surface et spécialement aux extrémités des rameaux, des sortes de bouquets branchus, infiniment petits, implantés dans la substance gélatineuse de l'axe; ils ont beaucoup de ressemblance avec ce que l'on remarque à la surface des grandes Corallinées dépouillées aussi de leur matière crétacée par les Acides, mais ils sont bien moins distincts. Mises sur les charbons allumés, les Liagores, dépouillés ou non de leur incrustation, ne donnent en brûlant aucun odeur animale. On n'aperçoit sur leur surface aucune trace de pores; leur couleur varie: elle est blanche, rougeâtre, jaune ou verte; elles vivent dans les mers des climats chauds. Lamouroux a rapporté les Liagores aux Tubulaires. Il nous semble qu'elles auraient plus de rapports avec les Corallinées, si toutefois elles appartiennent véritablement au règne animal. Ce genre renferme les Liagora versicolor, ceranoides, physciodes, aurantiaca, farinosa, albicans, distenta, articulata, tous originaires des mers des pays chauds de la zone tempérée ou des tropiques. On n'en trouve aucune espèce au-dessus du quarantième degré nord.

Agardh comprend ce genre dans son Systema Algarum, et le place dans l'ordre des Floridées.

**Lialis (Pierre de).** M. On donne ce nom, dans l'art de la bâtisse, à une Pierre calcaire à grain fin, à casse terreuse, formant dans les terrains tertiaires des environs de Paris, des bancs de sept à quinze pouces d'épaisseur: elle est recherchée comme très propre à être employée pour les rampes, les chapiteaux, les colonnes, les balustrades, etc. Elle est facile à tailler et assez tenace pour conserver les moulures.

**Lialide. Lialis.** R è p. Genre de la famille des Scindoïdes, fondé par Gray (Proceeding of the Zoological Society, 1854, p. 154) pour un Reptile nouveau de l'Australasie, qui lui a paru suffisamment distinct du genre Bipes, pour ne point y être admis. Voici comment le naturaliste anglais caractérise son genre Lialis: tête allongée; front plat, couvert de petites écailles presque imbriquées; corps à peu près cylindrique, atténué: écailles dorsales ovales et couvercées, lisses; deux rangées intermédiaires d'écailles plus grandes sur le ventre; anus subpostérieur, ayant devant lui quatre petites écailles ovales et quatre pores subanal disposés par paires; deux pieds placés en arrière. Peu apparents, couvert de deux rangées d'écailles pointues à leur base.

**Lialide de Burton. Lialis Burtonis,** Gray. Il est au-dessus d'un cendré clair, parsemé de petits points d'un cendré noirâtre; en dessous il est d'un brun de chocolat; une stricte blanche prend de chaque côté de la lèvre supérieure, et se dirige au-dessus des yeux, vers la nuque; une autre plus large part également de la lèvre supérieure et atteint l'extrémité de la queue. De la Nouvelle-Hollande.

**Liane.** Bot. Ce nom vulgaire, employé dans toutes les colonies françaises par les premiers Italiens et passé dans la langue française, désigne tout végétal sarmenté, dont les rameaux débiles, choisissant d'autres végétaux pour support, grimpent le long des troncs d'arbres, s'enlacent dans leurs rameaux et finissent quelquefois par les étouffer sous une verdure plus épaissie encore que la leur. Quelques-unes se serrent au bois comme le Lierre; d'autres sont moins étreignantes, comme les Clématites et les Liserons des laines; d'autres enfin sont accrochantes, comme les Ronces. Ces Ronces, ces Liserons, ces Clématites, ces Lières, la Brione et le Tannus seraient des Lianes aux Antilles, à la Guiane et dans l'île de Mascareigne. Mais aucune des plantes qui, dans les haies ou dans les boissons, remplissent en Europe un tel rôle, n'égaile en force ou en étendue les Lianes des pays chauds, qui couvrent de proche en proche des parties assez considérables de certaines forêts, et finissent par les confondre en une seule masse de feuillage. Le nom de Liane vient évidemment de là, parce que les rameaux des Lianes l'entrent étroitement les objets qu'elles saisissent. Beaucoup de plantes non-seulement de genres divers, mais encore de familles et de classes différentes, sont des Lianes. Il en existe parmi les herbes et les arbustes; des Fougères même rampent en Lianes. Les Glumifères sont les seuls végétaux qui n'en adoptent jamais les formes. Parmi les Lianes les plus communes et dont les noms sont presque consacrés, on peut citer les suivantes:

**Liane a l'aile, le Bignonia alliacea, L., aux Antilles.**

**Liane amère, l'Allua caudiciana, à Cayenne.**

**Liane à l'axe, l'Omphaloc diandra, à la Guiane.**

**Liane d'asie jaune, le Tetrapleris incarvata de Cavanilles, selon Surian.**

**Liane avancée, une espèce du genre Phascolus.**

**Liane à bariouche, le Rivicola octandra, à Saint-Domingue; l'Ecostaphyllum Brownii, à la Martinique.**

**Liane à batate, le Convolvulus Batalas.**

**Liane à bauquit, le Convolvulus Brasiliensis, dans toutes les Antilles.**
Liane blanche, le *Ricinia laxis* à la Martinique; un *Bignonia*, à Saint-Domingue.

Liane de Bœuf, l’*Acacia scandens*, à Saint-Thomas.

Liane Bondie, l’*Abrus precatorius*, L.

Liane brulante, le *Trogia volubilis*.

Liane éclatée, le *Gouania Domingensis*, aux Antilles.

Liane à Carbet, un *Tabernaemontana*, à Saint-Domingue.

Liane à Cagone, le *Passiflora maliformis*, selon Turpin; et le *Dolichos urens*, suivant Nicolson.

Liane à calècon, les Baulinies, le Murueja, l’Aristolochie bilobée, et la plupart des Passiflores dont les feuilles ont deux plus grands lobes.

Liane carrée, le *Paullinia pinnata*, à la Guiane; un *Serfania*, à Saint-Domingue.

Liane à cercle, le *Petrea volubilis*, à Cayenne.

Liane de Chat ou Griffe de Chat, le *Bignonía Unguis-Cati*, à Saint-Domingue et à la Guiane.

Liane à Chiques, le *Tournefortia nuda*, à Saint-Domingue.

Liane en cœur, le *Cissampelles Pareira*, à Saint-Domingue.

Liane contre-poison, la Feuillée grimpante.

Liane Corail, un *Cissus aux Antilles*, selon Surian; le *Poireva* à l’Île-de-France où cette belle Liane paraît avoir été portée de Madagascar.

Liane à cordes, le *Bignonía viminea*.

Liane à Couleuvre, la Feuillée grimpante.

Liane courante. Encore que nulle Graminée n’offre le port des Lianes, on a, selon Aublet, donné ce nom à l’*Arundo farcata*, dont le feuillage embarrassé les jambes quand on parcourt les marais de la Guiane, et coupe les bottes comme le ferait un coutouc.

Liane à Crapes, le *Bignonía aquinocitialis*, aux Antilles; le *Convolutus Pes-Caprae*, à l’Île-de-France.

Liane Craps, même chose que Liane à cordes.

Liane croc de Chien, le *Ziziphus iguaneus*, à Saint-Domingue.

Liane à crochets, l’Outropparia d’Aublet, à la Guiane.

Liane à envrir le Poisson, le *Robinia Nicou*, à la Guiane.

Liane épineuse, le *Pisonia aculeata*, à la Martinique; le *Paullinia Asiatica*, à l’Île-de-France.

Liane franche, le *Securidaca volubilis*, à la Martinique; le *Bignonía Kerera d’Aublet*, à Cayenne.

Liane à geler ou à glacer, un *Cissampelles aux Antilles*.

Liane à grand Cerf, le *Pavonia spicata*, de Cavaillès, selon Surian.

Liane jaune, le *Bignonía vinacea et l’Ipomea tuberosa*, aux Antilles.

Liane à lait, l’*Orelia*, d’Aublet, à la Guiane.

Liane laiteuse, divers Apocíus et le *Cynanchum hissutum*, aux Antilles.

Liane maugle, l’*Echites biflora*.

Liane à malinbre, le *Convolutus umbellatus*.

Liane Mihib, le *Banisteria convolvulifolia*.

Liane Mihib, diverses Bignones.

Liane mince, le *Rajania scandens*.

Liane à Minguet, le *Cissus sicyoides*, selon Turpin, à Saint-Domingue.

Liane malabare, une variété de *Dioscorea*, à l’Île-de-France.

Liane Palétuvier, l’*Echites biflora*, à Cayenne.

Liane à panier, la *Bignonía aquinocitialis*, à Cayenne, et plusieurs autres espèces du même genre.

Liane Papaye, l’*Omphalea diandra*, aux Antilles.

Liane de Paque, le *Securidaca volubilis*, à la Martinique.

Liane à Patates ou Liane à Raves, l’Igwayne, selon Surian.

Liane Percée, le *Dracontium pertusum*.

Liane à Pesril, le *Serfania triumicata*, à Saint-Domingue, et le *Koelreuteria triphylla*, à la Martinique.

Liane quinze jours, le *Cissampelles Carapeba*, à la Martinique.

Liane à raisins, un *Cococola*, à Saint-Domingue; et les *Ricinia*, à la Martinique.

Liane à Raie, le *Bignonía echinata*, à Cayenne.

Liane à Église, l’*Abrus precatorius*.

Liane Rouge. Ce nom est appliqué indifféremment au *Bignonía alliacea*, au *Ziziphus volubilis* et au *Tetracera aspera*.

Liane rude ou de Saint-Jean, le *Petrea volubilis*.

Liane à Saton, le *Mourordica operculata*, selon Turpin; le *Gouania Domingensis*, selon Poiteau; un *Banisteria*, suivant Poupey-Desportes.

Liane à Savonnette, le Feuillée scandens.

Liane à Sce, le *Paullinia curassavica*, à Saint-Domingue.

Liane à Serpent, diverses Aristoloches, particulièrement l’*Aquicula* des botanistes.

Liane de Sirop, le *Calumnea scandens*.

Liane tocoyenne, le *Bignonía aquinocitialis*, à la Guiane.

Liane à Tonnelle, les diverses espèces de Quamoclit aux Antilles, et d’Ipomée aux îles de France et de Mascareigne.

Liane à Vers, le *Cactus triangularis*, selon Nicolson.

Liane vulnérable, même chose que Liane d’Asie jaune.

LIARD. Bot. L’un des noms vulgaires du Peuplier chez les pépinéristes.

LIAS. Géol. Les terrains oolithiques, si abondants dans tout le nord-ouest de l’Europe et dont notamment les montagnes du Jura sont formées, reposent, principalement en Angletèrre comme en France, sur une série puissante de couches nombreuses et alternantes de Calcaire marineux, généralement gris ou bleuté, et d’Argile schisteuse de couleur également foncée. C’est à l’ensemble de ces couches remarquables par le grand nombre et la variété des corps organisés, fossiles, qu’elles renferment, que les géologues anglais ont les premiers donné le nom particulier de Liás qu’ils prononcent comme si nous écrivions Layasse. Cette expression courte, facile à écrire et à lire dans toutes les langues, insignifiante par elle-même et que pour cela seul il était très-hon de conserver, est heureusement adoptée.
aujourd'hui par la plupart des géologues du continent, pour désigner les dépôts sédimentaires qui leur paraissent, par leur position relative et leurs Fossiles, être semblables à ceux primitivement bien observés et bien décrits en Angleterre, comme y constituant le premier membre de la grande formation oolithique (Oolite formation). Ce sont donc des descriptions spéciales du Lias de l'Angleterre, qui doivent servir de terme de comparaison et fournir le type de ce que les uns appelleront une formation particulière, indépendante, tandis que d'autres y verront, soit effectivement le commencement des terrains oolithiques, soit la terminaison des formations qui ont précédé; question qui parait être indifférente en elle-même, mais qui tient cependant aux diverses manières d'envisager les principes fondamentaux de la science géologique; question qui, au surplus, est étrangère à ce sujet. F. Terrain.

Le Lias est un dépôt sédimentaire, composé de particules également fines et légères, dans lequel l'Argile domine essentiellement; les assises inférieures ou les plus anciennes sont même presque uniquement formées de lits argileux, puissants, qui se séparent de loin en loin quelques bancs de Calcaire marneux, comparativement très-minces. C'est en s'éllevant dans la formation que l'on voit les couches solides du Calcaire devenir plus nombreuses, au point que dans le tiers supérieur environ du dépôt, considéré dans son ensemble, et qui dans quelques carrières ou sur les falaises, présente des couches de plus de cent pieds de puissance. Les couches de Calcaire marneux et celles d'Argiles qui altèrent avec lui sont en nombre égal, ayant chacune au plus un pied d'épaisseur, ce qui donne à ces couches l'aspect de murs régulièrement rubanés. Effectivement, bien que la couleur dominante de tout le système soit le gris-bleu, plus ou moins foncé; la teinte des bancs calcaires est plus pâle que celle des couches d'Argile qui, presque toujours humides, paraissent le plus souvent noires ou d'un violet foncé; ces dernières sont plus rarement jaunâtres, quelquefois elles sont teintes en couleur de rouille à leur tranche visible et dans les fissures par des eaux ferrugineuses; la grande quantité de matière charbonneuse disséminée et de bitume que quelques-uns renferment, les rend réellement noires et semblables à de la boute. Le Calcaire est assez généralement d'un gris plus ou moins bleu; cependant dans plusieurs localités, celui des parties inférieures devient plus épais, et sa couleur est le blanc un peu cendré. Les Anglais nomment ce Calcaire White Lias, pour le distinguer du Bute Lias, expression composée qui est plus habituellement employée que celle de Lias seule, pour désigner spécialement les couches solides de la formation. Quelle que soit sa couleur, le Calcaire du Lias est généralement compacte, dur, sans cavité, homogène dans ses parties et donnant une cassure concave; quelques variétés peuvent prendre un beau poli et être employées comme marbres; quelques-unes sont surtout remarquables par un grand nombre de petites Ammonites changées en Sphat calcaire blanc et par d'autres qui ont conservé une partie noire de leur test dont l'intérieur est rempli de cristaux de Chaux carbonatée. Le Lias blanc peut servir de Pierre lithographique. L'Argile interposée est schisteuse; elle se divise facilement en feuilles minces parallèlement au plan des couches. Celles-ci sont presque toujours horizontales, et on les voit, notamment en Angleterre, recouvrir, sans perdre cette situation, d'autres couches inclinées ou contournées dépendant de la formation houillère, dont elles ne sont généralement séparées, dans ce pays, que par les assises également horizontales de Marne gypseuse et muriatique et de Grès diversement coloré (Red marl and new red sand stone des Anglais, Grès bitaré du Français, et Banter sand stone des Allemands); les Argiles inférieurs du Lias se lient même d'une manière si nuancée avec les assises supérieures des Marne gypseuses, en Angleterre et en France, qu'il semble douteux, au premier aspect, que d'autres formations puissantes, telles que le Quaternaire et le Muschelkalk des Allemands, puissent être interposées, d'une manière directe, quelque part entre les deux systèmes argileux, ainsi que des géologues célèbres le croient encore; et jusqu'à ce qu'une superposition évidente vienne constater le fait, il paraîtrait plus prudent d'admettre que ces dernières formations sont, comme paraît le croire maintenant l'Ilustré géologue des deux mondes, plus contemporaines et équivalentes du Calcaire oolithique du Lias que d'une origine antérieure à celle de ces deux dépôts. Dans tous les cas, le Lias paraît réunir beaucoup des caractères qui annoncent un dépôt lent et tranquille de matières apportées de loin et probablement en partie par des courants continentaux afflant dans la mer, et cela d'une manière périodiquement régulière, ce qui indique d'une part l'absence de matériaux grossiers et pesants et l'état de conservation des végétaux terrestres et des animaux marins, et d'autre part les alternances si multipliées de couches calcaires et argileuses de même nature. Sous tous ces rapports, les circonstances qui ont présidé à la formation du Lias se sont répétées à plusieurs époques très-différentes de l'âge de la terre, et par cette raison il est très-souvent difficile de distinguer autrement que par une étude détaillée des Fossiles, et mieux encore par la superposition réelle, le Lias proprement dit de systèmes calcaréo-argileux très-puissants, qui, avec le même aspect, séparent en plusieurs assises le terrain oolithique, en le recouvrant (Oxford clay, Argille de Dives, Kimmeridge clay, Argile d'Honfleur).

On évalue en Angleterre à près de huit cents pieds la puissance totale du Lias. Les minéraux qu'il contient sont peu nombreux; le Fer à l'état de sulfure y est le plus abondant; il s'y présente en rognons ou nodules dont la décomposition donne lieu à la production de cristaux de Chaux sulfatée et à l'oxide de Fer, qui colore fortement un grand nombre de sources; le Plomb et le Zinc sulfurés, la Baryte et la Strontiane sulfatées sont encore des minéraux du Lias; quelques restes de corps organisés s'y trouvent changés en Silice. La Silice à l'état de Quartz s'y voit cristallisée dans quelques cavités; mais les Silices en bancs ainsi que le Grès et le Sable y sont rares.

Les Fossiles du Lias sont très-nombreux et très-variés; presque toutes les couches contiennent des frag-
ments, plus ou moins gros, de tiges de végétaux dicotylédons et monocotylédons, qui sont changés en Lignites et détritus de Pyrites. L'examen de quelques feuilles bien conservées a fait reconnaitre la présence de Fou-gères et de Jones, plantes terrestres et marécageuses; les débris d'animaux ont presque tous appartenu évi
demment à des êtres marins de toutes les classes jus
t'aux Reptiles inclusivement. On cite plusieurs Zoon-
phyes, parmi lesquels une espèce de Turbinella de 
Lamarck, cinq espèces distinctes d'Encrines du genre 
Pentacrinum, dont plusieurs ont été conservées entiè-
res, une variété d'Oursins (Cidaris), une immense 
quantité de Coquilles univalves et bivalves des genres 
Ammonite, Nautille, Bélemnite, Hélicine, Trochos, 
Tornatille, Malachie, Modiole, Unio? Cardide, Astarté, 
Arche, Cucullée, Térébratule, Spirifer, Gryphée, Stri-
tre, Poigne, Plagiostome, Lime, Perce, etc., parmi 
lesquelles il faut distinguer, comme plus caractéristi-
quement, les Ammonites Bucklandi, le Gryphastrea incurva, 
le Plagiostoma gigantea. Les zoologistes ont reconnu 
plus de vingt espèces d'Ammonites qui sont, ainsi 
que les autres Fossiles, plutôt groupées avec ordre qu'ac-
cumulées pôle-mêle dans toutes les couches. Ainsi, 
L'on remarque dans plusieurs localités, l'Ammonite 
de Buckland très-abondante et presque unique dans 
un certain banc de Calcaire, dont la surface était 
presque toute recouverte, d'une manière régulière, par 
des individus de même dimension, disposés sur le plat 
et à égales distances; d'autres couches renferment 
plus essentiellement des Entroopes, d'autres des Bé-
lemnites, d'autres des Gryphées, etc. Ien, il doit le 
répéter, que cette sorte de distribution doive seule-
ment être vue en masse pour paraître vraie, il importe 
de ne pas négliger cette observation, et l'on peut citer 
encore, pour lui donner plus d'importance, l'existence 
de une couche d'Argile bitumineuse, tenace, dont l'épais-
sseur est d'environ deux pieds et demi, qui ne contient 
presque pas de Fossiles caractéristiques et qui paraît 
comme marbrée, parce qu'elle est remplie de corps 
finalement branchus qu'on ne peut mieux comparer qu'à 
de des espèces de Fucus, quoique ces corps ne se distin-
guent de la masse que par une couleur plus foncée; 
on voit aussi cette même couche sur une grande étendue 
des côtes de l'Angleterre, sur celles opposées de 
la Normandie, et De Bonnard l'a retrouvée dans les 
terrains de la Bourgogne, qu'il rapporte avec raison 
a Vrais. 

On cite encore comme ayant été trouvé dans ce sys-
tème, des rocs de Scèches, plusieurs espèces de Poissons, 
des os et des écaillles de Tortues; mais les Fossiles les 
plus remarquables, ceux qui, dans ces derniers temps, 
ont le plus mérite de fixer l'attention et qui ont donné 
lieu aux recherches des plus habiles géologues, ce sont 
ces gigantesques Sauriens dont l'organisation total-
ement étrangère à la nature actuelle, a présenté pour 
le Liass et pour la classe des Reptiles sous l'investiga-
tion des savants de l'Angleterre, un phénomène analo-
gue et non moins étonnant à celui observé antérieure-
ment avec tant d'art et de persévérance dans le Gypse 
des environs de Paris et pour la classe des Mammifères 
pars Cuvier. Ces animaux antiques et maintenant per-
dues appartiennent à deux genres bien distincts qui ont 
reçu les noms d'Ichthyosaurus (Ichthyosaurus) et de Plé-
siosaure (Plisiosaurus). F. ces mots. 

Ces Reptiles se trouvent soit dans les couches solides, 
soit dans les couches argileuses du Liass, et quelquefois 
même les portions d'un même squelette sont envelop-
pées dans des couches de nature différente; les os qui 
paraissond'avoir appartenu à un même individu sont 
généralement réunis, au point que la découverte d'une 
sorte de grotte ou d'une seule plafond autorise à re-
chercher dans le même lieu les autres parties de l'ani-
mal, parce que les recherches ont souvent été cou-
ronnées du succès; les os sont brisés ou plutôt comme 
écrapés par le poids des masses supérieures, car ils 
sont rarement usés ou rougis; si l'on en trouve dans 
Cet état sur les plages, il est plus que probable que 
détachés des couches qui les renfermaient; ils ont 
éprouvé l'action moderne des vagues; cependant beau-
coup de ces os sont recouverts par de petites Huîtres 
et de petites Gryphées qui adhèrent fortement à leur 
surface, observations qui semblent indiquer que les 
squelettes découverts entiers sur un fond vaseux, n'ont 
été recouverts que lentement par de nouvelle vase 
at le milieu de laquelle ils ont pu être écrasés par l'accumu-
lation ou le tassement de dépôts postérieurs. Lyme 
Regis est une petite ville du Dorsetshire, sur la côte 
sud-de l'Angleterre opposée à celle de la Normandie, 
etre Caen et Bayeux; les falaises qui, dans ce lieu, ont 
plus de cent mètres de hauteur à pic, sont presque entiè-
rement formées par les assises spongoïdes du Liass qui 
supportent les couches inférieures de la Craie et 
de la Sable vert, dont elles ne sont séparées, sur quelques 
points seulement, que par des Sables oolithiques ferru-
gineux, que l'on regarde comme la représentation de 
s得出的oolithique calcaire. Ce qui a 
La Société géologique de Londres, 
la Muséum des chiroptères, les collections de l'Univer-
sité d'Oxford, celles de l'Académie de Bristol, les cabi-
nets particuliers de Buckland, Conway, Jonston, 
Cumberland, De la Bèche, possèdent également un 
grand nombre de squelettes et d'ossements détachés, 
qui proviennent de cette même localité. 

Le Liass se présente sur les côtes de France avec les 
sèmes caractères qu'à Lyme Regis, entre Caen et 
Bayeux, aux environs de Port-en-Bessin; les Falaises 
de Dives, qui paraissent plutôt appartenir à une époque 
postérieure (Oxford clay), ressemblent tellement aussi 
et de celles de Lyme qui l'on pourraient facilement les rap-
porter à la même formation, et que peut-être même 
dans le premier lieu les deux dépôts argileux se trou-
vent réunis et en contact immédiat, les couches infé-
rérieurs du Calcaire oolithique manquant. Les couches 
du Calcaire de Vieux Pont, celles du pays plat, compris 
entre Carentan et Valognes représentent parfaitement
le Lias des environs de Bristol, et ce que l'on a appelé pendant longtemps en France le Calcaire à Grypées arquées, le Calcaire de Bourgogne, notamment des environs d'Autun et d'avalon, fournit un autre exemple authentique du Lias en France. V. Terrain.

LIBANOTIS. Les couvertes, huit et leur supérieure. Leur séreuse et leur bulbeuse, l'épigyne, dépourvu de terne plan, pendant le Liatride fertiles, Lias et de la racine à base et d'une capitoles à cinq dents, par sorte on ont l'involucre plus renflé et donc déterminé à l'involucre plus ou moins purpureus, en Alsace et en Bourgogne, France grêle, de cette espèce, le très-nu et encor e à saillant, par le sommet; cette espèce aiguës, de cette espèce. L'extrémité de la corolle est un peu ondulées, et l'œil aiguës, de cette espèce. Les feuilles sont composées de segments très-long et très-grêles. Le fruit est cylindrique, strié, surmonté d'une aigrette sessile et plumeuse.

Toutes les espèces de ce genre sont originaires de l'Amérique septentrionale. Ce sont des plantes herbacées, vivaces, élégantes, à racine souvent renflée et bulboforme. Leur tige est dressée, généralement simple, ainsi que leurs feuilles qui sont éparse. Les fleurs sont constamment purpurei, disposées en épis ou en grappes à l'extrémité de la tige. Les espèces de Liatris avaient d'abord été placées dans le genre Serratula, dont elles ont en effet tout le port.

LIARIODEE. Liatris, gen. Genre de la famille des Synanthérées, et de la Syngénésie égale, L., établi par Schreber, et que l'on peut caractériser de la manière suivante: l'involucre est cylindrique, plus ou moins renflé, composé d'écaillés foliacées, imbriquées sur plusieurs rangées, appliquées les unes contre les autres par leur base, un peu écartées et quelquefois recourbées dans leur partie supérieure; le réceptacle est plan, offrant des alvéoles superficielles, mais du reste dépourvu de soies et d'écaillés; tous les fleurons sont réguliers, hermaphrodités et fertiles; la corolle est tubulaire: son limbe est étroit, semi-quinquifolié, régulier; le tube staminal est inclus, terminé à son sommet par cinq dents; le style est implanté sur un disque épygine, annulaire; le style est long, grêle, terminé par deux stigmates très-long et très-grêles. Le fruit est cylindrique, strié, surmonté d'une aigrette sessile et plumeuse.

Liatride squarrose. Liatris squarrosus, Willd. Sa racine est bulbeuse et arrondie, à peu près de la grosseur d'une petite noix. Sa tige est dressée, simple, haute d'environ un pied et demi, striée longitudinalement et pubescente; les feuilles sont alternes, linéaires, lancéolées, un peu ondulées, pubescentes et rudes au toucher, offrant une seule nervure longitudinale; les capitules sont pédunculés, solitaires à l'aiselle des feuilles supérieures, formant par leur réunion (six à huit) une sorte d'épi ou de grappe terminale; l'involucre est ovoïde, composé d'écaillés foliacées, imbriquées, linéaires, lancéolées, aigus, recourbés dans leur moitié supérieure, striés longitudinalement et couvertes de poils rudes; le réceptacle est un peu convexe et très-nu; les fleurons sont tous hermaphrodits et fertiles, plus longs que l'involucre; tous de la taille supérieure des capitules sont fortement recourbés en dehors, caractère qui n'a pas encore été noté; ceux du centre, bien moins nombreux, sont dressés; les divisions du limbe sont linéaires, étroites, velues sur leur face interne excepté à leur sommet; le tube staminal est inclus, terminé à son sommet par cinq dents obtuses, et à sa base par dix dents plus courtes; l'ovaire est surmonté d'un disque épygine, saillant, du milieu duquel s'élève un style grêle, terminé par deux stigmates linéaires, très-long et velus. Le fruit est cylindrique, un peu renflé vers son sommet, marqué de stries lon-

L1A

L1B
de l'abdomen dans les deux sexes; l'inférieur du mâle large; parties génitales accessoires du mâle très-pro-
énomées au-dessous du deuxième segment; bord pos-
térieur du huitième segment de la femelle, où se trouve
la vulve, prolongé en deux appendices membranueux
et sessiles; ailes allongées; ailes semblables à celles
de Libellules, à l'exception de la membrane accesso-
soire, qui est très-grande, prolongée jusqu'à l'angle
anal moins arrondi que dans les Libellules. On trouve
des Libelles sur presque tous les points du globe.

Libelle a deux taches. Libella bicincuta, De Se-
ly; Libellulabimincuta, Charp. Son abdomen est tes-
tacé; ses ailes sont jaunâtres, safranées le long de la
côte; une grande tache noire, arriquée, à la base des
postérieures; membrane accessoire très-grande, pres-
que blanche. Taille, vingt-six lignes, et trente-huit les
ailes étant étendues.

Libelles ou Odonates. ins. Nom donné par Fa-
bricius à l'une des trois familles d'Insectes de l'orde
des Névroptères, dont il a fait une classe. Leicharting,
Link et quelques autres auteurs ont donné le nom de
Libelluloides ou Libelluloides à tout l'ordre des Né-
vroptères, et Latreille a désigné sous le nom de Libel-
lulines, les insectes que Fabricius a nommés Odon-
atés. V. ce mot et ceux de Libellulines, Libellule et
Agrion.

Libellule. Libellula. ins. Genre de l'ordre des Né-
vroptères, section des Subulicornes, famille des Libel-
lulines, établi par Linné, restreint par Fabricius, La-
treille et tous les entomologistes, et renfermant les
insectes qui ont pour caractères: ailes étendues hori-
zontalement dans le repos; tête presque globuleuse,
avec les yeux très-grands, contigus ou très-rappro-
chés; la division mitoyenne de la lèvre beaucoup plus
petite que les latérales qui se joignent en dessous par
une suture longitudinale, en formant exactement la
bouche. Ces insectes diffèrent des Éphes de la lèvre
qui, dans ce dernier genre, a le lobe intermédiaire plus
grand et les deux autres écartés, armés d'une dent très-
forte et d'un appendice en forme d'épine. Ils s'éloignent
de l' Agrion en ce que ceux-ci ont les ailes élevées per-
pendiculaire dans le repos; ces deux genres ont tou-
jours l'abdomen cylindrique, tandis qu'il est dé-
primé dans les Libellules. Leur tête est grosse; leurs
yeux sont grands, contigus postérieurement: on voit
entre eux et les antennes une élevation vésiculeuse et
trois petits yeux lisses, peu apparents, disposés autour
de cette partie élevée; les ailes sont horizontales et
étendues; l'abdomen est ordinairement long, déprimé,
et ayant trois faces comme une épée. Les larves et les
 nymphes ont cinq appendices réunis en forme de quen-
 pointue à l'extrémité postérieure du corps qui est court
et déprimé. La mentonnière est voutée, en forme de
casque, avec les deux serres en forme de volées.
On connaît vulgairement les Libellules sous le nom
de Domoiselles; leur corps est en général orné de cou-
leurs assez agréables, et leurs ailes, vues à certains
jours, présentent des reflets de toutes les teintes: plu-
sieurs espèces les ont même colorées en partie. Van-
derlinden (Monographia Libellulinarum Europa; 
Bruxelles, 1825) en mentionne quatorze espèces.

Libellule déprière. Libellula depressa, L., Villers. 
88, no 32, ins; Latr.: Libellula Friedrichstadiensis, 
Mull.; la Philomèle, Geoffroy (ns); l'Éléonore, ejusd. 
(figm.); Réamur (Mém., tab. 55, fig. 1, figm.) On
son abdomen est large, déprimé, bleu en dessus dans les
mâles, olivâtre dans les femelles, et ayant une tache
jaune de chaque côté. Les ailes sont transparentes,
avec une grande tache d'un jaune brun à leur base, et
une petite tache ollongée, noire au bout. Les mem-
branes accessoires sont blanches. V. pour les autres
espèces, Olivier (Encycl.), Latr., Fabr. et Vanderlinden
(loc. cit.).

LIBELLULINES. Libellulinae. ins. Famille de l'ordre
des Névroptères, tribu des Subulicornes, établie par
Latreille, et comprenant le grand genre Libellule de
Linné. Les caractères de cette famille sont: trois arti-
cles aux tarses, des mandibules et des mâchoires cor-
nées, très-fortes et dentées; abdomen n'étant point
terminé par des filets ou par des soies; organes sexuels
du mâle situés sur le dessous du second annexe abdo-
minal. Ces insectes sont, dans leur classe, ce que les
Hirotendres sont parmi les Oiseaux. Doués d'une très-
grande force musculaire dans les ailes, ils ont généra-
lement un vol très-rapide, pendant lequel ils saisissent
les insectes dont ils se nourrissent; ils sont très-car-
nassiers, fondent sur leur victime comme les Oiseaux
de proie, et la dévorent en planant dans les airs. Les
formes des Libellulines sont sveltes; elles sont ornées
de couleurs variées et agréables, et le tissu de leurs
ailes ressemble à une gaze éclatante. Les mœurs des
Libellulines ont été observées par Degrier, Réamur,
Geoffroy et autres auteurs. Comme ils ont tous adopté
le genre Libellule tel que l'a établi Linné, les détails
qu'ils donnent sur leurs habitudes conviennent aussi
bien au genre Libellule proprement dit qu'aux autres
genres établis par Latreille à ses dépens; c'est pour-
quoi voici, dans cet article, un exposé succinct des
observations de ces auteurs.

Ces Névroptères ont la tête grosse, arrondie, ou en
forme de triangle large; elle porte deux grands yeux
lisses sur le vertex; les antennes sont insérées sur le
front et derrière une élévation vésiculeuse; elles sont
composées, dans le plus grand nombre, de cinq à sept
articles ou du moins de trois, dont le dernier est com-
pósé et s'arrondit en forme de stylet; le labre est dem-
icirculaire et voûté; les mandibules sont très-fortes,
dentées et écaillées; les mâchoires sont terminées
par une pièce de la même consistance, elles sont den-
tées, épineuses et cilées au côté interne, elles portent
echacune une palpe d'un seul article, appliquée sur le
dos et imitant la galée des Orthoptères; la lèvre est grande,
voûtée, à trois feuillets ou divisions, sans palpes; on
voit dans l'intérieur de la bouche une sorte d'épiglotte
ou de langue vésiculeuse et longitudinale. Le corset
de ces insectes est gros et arrondi, il porte quatre ailes
grandes, très-réticulées, souvent transparentes, très-
brillantes; quelquefois elles sont horizontales dans le
repos, d'autres fois elles sont élévéées perpendiculaire-
ment; leurs pieds sont courts et courbés en avant, et
leur abdomen est en général très-allongé, en forme
d'épée, c'est-à-dire aplati en dessus et anguleux en dessous, ou en forme de baguette plus ou moins cylindrique. Au-dessous du second anneau sont les organes sexuels chez les mâles; les femelles les ont au dernier anneau; aussi leur accouplement est-il très-remarquable et très-singulier. C'est depuis le printemps jusqu'au milieu de l'automne que ces insectes se livrent à l'amour; ou voir alors les mâles chercher des femelles avec lesquelles ils puisent s'unir, et l'on rencontre souvent sur les plantes ou en l'air deux Libellules, dont l'une est le mâle vole la première, et à l'extrémité de son corps posé sur le cou de la suivante qui est la femelle. Quand un mâle veut se joindre à une femelle, il vole autour d'elle et tente toujours de se trouver au-dessus de sa tête; dès qu'il en est assez près, il la saisit avec ses pattes et s'y cramponne fortement, il contourne en même temps son corps pour en amener le bout sur le cou de la femelle, et il l'attache de manière qu'elle ne puisse plus se détacher de lui, au moyen des pièces qu'il porte au bout du dernier anneau, et que Vanderlinden nomme appendices anaux. Quand ces animaux sont ainsi joints, ils vont se poser sur une branche, et quand la femelle, excitée par les prééudes dont il vient d'être question, se décide à céder, elle contourne son corps, le porte sous le ventre du mâle et approche l'extrémité de son abdomen où sont placés les organes générateurs du deuxième anneau du mâle, et alors la jonction s'opère. Pendant tout le temps que dure l'accouplement, le mâle tient toujours sa femelle par le cou et ils cherchent, dans cette position, la solitude. Quelquefois il arrive qu'un mâle jaloux vient les troubler et cherche à débusquer celui qui est attaché à la femelle; alors le couple importuné par les coups de dents de ce mâle, est obligé de quitter la place, et d'aller, sans se séparer, se poser sur une autre branche. Quand il fait très chaud, l'accouplement est plus long, et ils restent bien plus longtemps ensemble que quand l'air est froide. Ils restent toujours unis plusieurs heures de suite, et quand ils sont dérangés, ils s'accouplent de nouveau quelques minutes après.

C'est dans l'eau que les femelles vont déposer leurs œufs qu'elles ne gardent pas longtemps après avoir été fécondées; ils sortent de leur corps par l'ouverture où s'est introduit l'organe du mâle, et qui est située près de l'anus; ces œufs sont réunis et forment une sorte de grappe. Les larves et les nymphes vivent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles aient pris tout leur accroissement et qu'elles soient prêtes à se changer. Elles sont assez semblables aux insectes parfaits, aux ailes près. Les larves, qui ne diffèrent pas beaucoup des nymphes, paraissent à cet état lorsqu'elles sont encore jeunes, et l'on n'aperçoit, dans celles-ci, que quatre petits corps plats et oblongs au plus; ce sont les fourreaux des ailes. Leur tête, sur laquelle on ne découvre pas encore les yeux lisses, est remarquable par la forme singulière de la pièce qui remplace la lèvre inférieure, c'est une sorte de masque recouvrant les mandibules, les mâchoires, et presque tout le dessus de la tête; il est composé d'une pièce principale, triangulaire, tantôt voûtée, tantôt plate, et que Réaumur nomme membrane. Cette pièce s'articule, par une charnière, avec un pédicule ou sorte de manche annexé à la tête. Aux angles latéraux et supérieurs de cette pièce principale, sont insérées deux autres pièces transversales, mobiles à leur base, soit en forme de lames assez larges et dentelées, soit sous la figure de crochets ou de serres. Réaumur a donné le nom de volets à ces différentes pièces. C'est au moyen de cet appareil que les larves et les nymphes attrapent leur proie; elles sont très-carnassières et se tiennent continuellement à l'affût; pour ne pas être découvertes, elles se tiennent cachées à moitié dans la boue, et leur corps en est presque toujours sali. Aperçoivent-elles un insecte à leur portée, elles déploient leur menton d'une manière très-précaire et saisissent leur proie avec les tennailles de son extrémité postérieure. Les volets varient selon les espèces auxquelles appartiennent les nymphes et les larves; ils servent à distinguer celles des Libellules de celles des Zènes. Outre ce masque, qui recouvre toute la tête des larves et des nymphes, leur bouche présente quatre dents qui sont analogues aux mandibules et aux mâchoires de l'insecte parfait; l'intérieur de leur bouche offre, comme dans ceux-ci, un avancement arrondi, presque membraneux, situé sous les dents, qui est le palais, et que Réaumur appelle langue. Leur corps est plus ou moins court, quelquefois large et déprimé, d'autres fois allongé et cylindrique, l'extrémité postérieure de leur abdomen présente tantôt cinq appendices en forme de feuillet, de grandeur inégale, pouvant s'écartar ou se rapprocher, et composant alors une queue pyramidal; tantôt trois lames allongées et velues, ou des sortes de nageoires. Ces insectes les épouvantent à chaque instant, ouvrent leur rectum, le remplissent d'eau, puis le ferment, et écluent bientôt après, avec force, une sorte de fusée de cette eau mêlée de grosses bulles d'air. C'est par ce jeu que ces animaux favorisent leurs mouvements. Le tube digestif va en ligne droite depuis la bouche jusqu'à l'anus, mais il a trois renflements qu'il réaumure regarde comme trois stomaces. L'intérieur du rectum présente, suivant Cuvier, douze rangées longitudinales de petites taches noires, rapprécchées par paires, semblables aux feuilles ailées des botanistes. Vues au microscope, chacune de ces taches est composée de petits tubules coniques ayant la structure des trachées, et d'on partent de petits rameaux qui vont se rendre dans six grands troncs de trachées principales parcourant toute la longueur du corps. Les nymphes des Libellulines vivent dans l'eau, pendant dix ou onze mois; elles changent de peau plusieurs fois pendant cet intervalle. Les nymphes qui sont prêtes à changer de forme sont reconnaissables à la figure des fourreaux des ailes qui se détachent l'un de l'autre, et qui, dans quelques espèces, changent de position. C'est depuis le milieu du printemps jusqu'au commencement de l'automne que leur dernière métamorphose a lieu; elles sortent alors de l'eau, restent quelque temps à l'air pour se sècher, ensuite elles vont se placer sur une branche d'arbre ou une tige de jonc, où elles se cramponnent avec leurs pattes en se plaçant toujours la tête en haut. Quelques-unes se métamorphosent quelques heures après être sorties de l'eau.
d'autres restent un jour entier avant de commencer. Les mouvements par lesquels elles préparent leur transformation sont intérieurs, et le premier effet sensible qu'ils produisent est de faire fendre le fourreau sur le corset. C'est par là que la Libellule fait sortir la tête et les pattes, et pour achever de les tirer de l'enveloppe, elle se renverse la tête en bas et n'est soutenue dans cette attitude que par ses derniers anneaux qui sont restés engagés dans leur ancienne couverture, et forment une sorte de crochet qui empêche l'insecte de tomber. Quand l'insecte est resté assez longtemps dans cette posture, il se retourne, saisit avec les crochets de ses pattes la partie antérieure de son fourreau, s'y cramponne et achève d'en tirer l'extrémité de son corps. Dans cet état, les ailes sont étroites, épaisse, pâlies comme une feuille d'arbres prête à se développer; ce n'est que deux heures après qu'elles sont assez solides et développées pour que l'animal puisse s'en servir et voler. C'est alors qu'on voit ce joli insecte s'élever dans les airs avec grâce et légèreté, faire cent tours et détours sans se reposer, et se livrer bientôt après à l'amour.

Linna avait formé le genre Libellule avec les insectes qui composent la famille des Libellulines; dans la méthode de Fabricius, cette famille forme l'ordre des Odonates (V. Libelles), qu'il divise en trois genres. Réaumur avait senti la nécessité de diviser le grand genre Libellule, et il l'avait partagé en trois divisions: Degèer en fait deux familles: l'une comprend les Libellules et les Zéphyres, l'autre les Aigrius de Fabricius. Latreille n'a rien changé aux coupes établies par Fabricius, et il partage cette famille en trois genres comme l'a fait cet auteur. Vanderlinden a publié une Monographie des Libellulines d'Europe, dans laquelle il suit exactement la classification de Latreille. L'auteur se sert d'une manière secondaire de deux caractères qu'il a découverts dans ces insectes: 1° les mâles des Libellules et des Zéphyres ont trois pièces saillantes à l'extrémité de l'abdomen, qui leur servent à saisir les femelles; ces pièces sont au nombre de quatre dans les Aigrius, et Vanderlinden leur donne le nom de l'appendices de l'anus. 2° Le bord interne des ailes a, dans plusieurs espèces, une membrane mince, quelquefois colorée et qui n'a jamais de nervures; il la nomme membrane accessoire. L'existence et la couleur de cette membrane accessoire lui servent de caractère pour distinguer les espèces. Il divise en outre les genres en coupes basées sur la forme des yeux et sur la forme et la couleur des ailes. Presque en même temps que Vanderlinden, Toussaint de Charpentier (Histoire entomologie, etc., 1825) a publié une Monographie des Libellulines d'Europe, dans laquelle il s'est servi aussi des appendices de la queue pour caractériser les espèces; et il a figuré ces appendices dans une planche assez bien gravée. Enfin, De Selys Deslongchamps, naturaliste distingué des environs de Liège, a publié au commencement de cette année (1840) une Monographie des Libellulidées d'Europe, bien plus complète que toutes celles qui ont paru jusqu'alors, puisqu'elle présente la description d'un certain nombre d'espèces inédites par tous les monographistes qui l'ont précédé. Il divise les Libellulidées en douze genres qu'il classe de la manière suivante:

A. Ailes non semblables, horizontales dans le repos; tête plus ou moins hémisphérique; lobe intermédiaire de la tête inférieure entier; trois appendices anaux dans les mâles.

a. Lobe intermédiaire de la tête inférieure plus petit que les latéraux, triangulaire; une vélocité élevée devant les yeux qui sont contigus; ocelles en triangle.

a. Appendices anaux petits; yeux simples; bord anal des secondes ailes arrondi dans les deux sexes. Genre Libellula.

aa. Appendices anaux forts et longs; un second œil en arrière de chacun des deux grands yeux.

† Bord anal des secondes ailes arrondi dans les deux sexes. Genre Libella.

†† Bord anal des secondes ailes anguleux dans le mâle. Genre Cordulia.

aa. Lobe intermédiaire de la tête inférieure plus grand que les deux latéraux; ceux-ci armés d'un appendice épineux; point de vélocité élevée devant les yeux; ceux-ci et les ocelles de position variable.

b. Appendices anaux des femelles très-petits, cylindriques; ceux des mâles plus ou moins en tenaille.

† Yeux globuleux; un tubercule élevé devant eux. Genre Lindea.

†† Yeux comprimés plus ou moins éloignés l'un de l'autre, mais ne se touchant pas.

§ Espace devant les yeux plat. Genre Gomphus.

 §§ Espace devant les yeux inégal. Genre Cordula-gaster.

bb. Appendices anaux longs, plus ou moins lancéolés dans les deux sexes; yeux contigus.

* Bord anal des secondes ailes anguleux chez le mâle. Genre Euchna.

** Bord anal des secondes ailes arrondi dans les deux sexes. Genre Anax.

AA. Les quatre ailes semblables, relevées ou horizontales dans le repos; tête transversee; yeux éloignés l'un de l'autre; ocelles en triangle; lobe intermédiaire de la tête inférieure bribe; quatre appendices anaux dans les mâles.

c. Point de parastigma; ailes sessiles, colorées, relevées dans le repos. Genre Calopteryx.

c. U parastigma; ailes pétiolées, lyaliennes.

d. Ailes horizontales dans le repos; parastigma allongé. Genre Lestes.

dd. Ailes relevées dans le repos.

e. Parastigma allongé. Genre Symplocena.


LIBELLULOIDES. Libelluloides, t.t. Link et Lechar-ting donnent ce nom aux insectes de l'ordre des Né- troptères. V. ce mot et Libelles.

LIBER ou LIVRET, n.m. C'est la partie la plus intérieure de l'écorce. Le Liber, ainsi nommé parce qu'il se compose de plusieurs feuilles superposées, que l'on a comparés à ceux d'un livre, est placé entre les couches corticales et les couches sinueuses. Ces feuilles ou lames du Liber se composent d'un réseau vasculaire, dont les arcades, allongées, sont remplies d'un
tissu cellulaire. Il arrive fréquemment que les diverses couches du Liber sont intimement soudées les unes avec les autres, et qu'elles ne peuvent se séparer. Mais on parvient presque constamment à les isoler en faisant macérer le Liber dans l'eau qui finit par détruire le tissu cellulaire unissant ensemble les lames minces qui le composent. Le Liber est la partie vivante de l'écorce, mais on lui a attribué un rôle qu'il ne joue pas dans l'accroissement des tiges. On a dit que c'était lorsqu'au fil de l'année, se changeant en bois, de manière qu'à chaque printemps il s'en forme une couche nouvelle, à mesure que la couche de l'année précédente s'endurcit et devient ligneuse. La plupart des physiologistes s'appuient sur une expérience de Duhamel, qui paraît inexacte, puisqu'aucun expérimentateur n'a pu, en la répétant, arriver au même résultat. Duhamel avait dit que lorsque l'on passait une anse de fil d'argent dans la couche de Liber, et qu'on ramenait les deux bouts sur l'écorce, le fil d'argent finissait, au bout d'un ou deux ans, par se trouver dans le bois, d'où l'on tirait la conséquence que ce Liber s'était transformé en Aubier. Mais cette observation est inexacte, car toutes les fois que l'on a réellement engagé le fil d'argent dans le Liber, on l'y a toujours retrouvé à quelque époque que l'on eu ait fait l'examen. Ce n'est pas le Liber qui forme le bois, ainsi qu'on l'a généralement dit jusqu'à présent; mais voici comment il est en ce phénomène. Chaque année, au moment où la végétation recommence, il se forme entre la face interne de l'écorce et la face externe du bois un fluide visqueux et organisé que l'on a nommé Camibus; c'est ce fluide qui est en quelque sorte une couche cellulaire liquide, qui forme à la fois, chaque année, une nouvelle couche ligneuse et une nouvelle lame de Liber. Le Liber se renouvelle et se répare. Ainsi lorsqu'on en a enlevé une plaque sur un arbre en pleine végétation, et que l'on a compris la plaie du contact de l'air, on voit s'intercaler diverses parties mises à nu, le fluide visqueux, nommé Camibus, qui s'organise petit à petit et finit par remplacer la plaque d'écorce. F. aux mois d'octobre le change des Végétaux, Camium, quelques traits séparés de cette nature. 

LIBÉRÉE. Libratus. Bot. Se dit d'une partie qui adhère à une autre, mais qui s'en sépare à une certaine hauteur, comme les filets des éclatines d'une fleur sainthélitée, qui se détachent du tube de la corolle, à la moitié ou aux trois quarts de sa longueur.

LIBERSGUÉM. Bot. Épithe employée comme synonyme de Chorisalépide, pour exprimer que les squames de l'involution ou de tout autre partie d'une plante sont libres.


LIBERTIE. Libertia. Bot. Mademoiselle Libert, de Malmedy, est une des dames les plus remarquables par son profond savoir, par sa grande modestie et par son extrême affabilité : elle honore tout à la fois et son pays et les sciences à l'étude desquelles elle s'est vouée dès sa jeunesse. Les mathématiques lui doivent la solution de divers problèmes, et la botanique, outre la découverte de nombre d'espèces indigènes, la création de plusieurs genres nouveaux dans la classe si difficile des Cryptogames. Il n'est point étonnant, d'après cela, que les botanistes aient désiré perpétuer un nom qui leur est si cher, en l'applicant, ainsi qu'on vient de le voir, à un genre de plantes. Plusieurs fois encore et presque simultanément, cet hommage lui a été rendu: 1° par Sprengel (Syst. Vegel.), à propos de plusieurs plantes du Chili et de la Nouvelle-Hollande, placées trop légèrement dans le genre Sisyrinchium; 2° par Dumortier (Obscr. Bot.), pour quelques espèces du genre Hémérocalle, dont Trattinik a fait le genre Hosta et Sprengel le genre Funkia; 3° enfin par le docteur Lejeune, auteur de la Flore des environs de Spa, l'ami et l'ancien compatriote de M. Libert, pour une Graminée à laquelle la majeure partie des botanistes a trouvé trop de ressemblance avec les Bromes pour ne pas la leur adjoindre. Il paraît donc en définitive que des trois genres Libertia, celui de Sprengel, adopté sous ce nom, de préférence à celui de Nemalostigma, proposé par Dietrich, doit être conservé. Ce genre, qui appartient à la famille des Iridées, Monadelphie Triandrie, Linu., présente jusqu'ici quatre espèces; parmi lesquelles on cite comme plus nouvelle la suivante : 

LIBERTIE MAGNIFIQUE. Libertia formosa, Lind., Bot. Regist., 1650. Ses feuilles radicaires ont de six à douze pouces de long, sur deux et demi environ de large; elles sont glabres, linéaires, ensiformes, aiguës, à nervures longitudinales et à côte intermédiaire. De leur centre s'élève une tige de seize à dix-huit pouces, simple, légèrement comprimée, glabre, d'un vert clair et garnie de trois ou quatre feuilles caulinaires engainantes, de la même forme que les radicales, mais beaucoup plus petites, surtout vers le sommet de la tige. Les fleurs sont réunies en capitules et portées sur des pédoncules arrondis, d'un vert clair; la spathe extérieure est à deux valves, plus longue que les pédicelles, et membraneuse; le périanthe supérieur offre six divisions glabres et roulees: les trois segments externes sont petits, ovalaires, concales, incolores à la base et verdâtres au sommet; les trois internes sont longs de sept lignes et larges de six, cordiformes, onguiculés, entiers, légèrement crispos, d'un blanc de cire, avec la nervure intermédiaire presque diaphane. Les trois éclatines sont insérées à la base de la corolle, et presque de la longueur des segments internes, à filaments blancs, à anthères jaunes, penchées, oblongues et divisées. L'ovaire est infère, oblong, à trois côtes, vert, glabre, triloculaire, surmonté d'un style trifide et blanc. Le fruit est une capsule oblongue et polysperme. Tout porte à croire qu'à l'aide d'un peu de lierre pour préserver ses racines de la gelée, cette plante, originaire de Chiloé, pourra être conservée en pleine terre. On la propage par l'éclat des racines.
LIBINÉE. Libinia. crept. Ce genre de l’ordre des Décapodes, famille des Trigones, a été établi par Leach, pour une espèce de l’océan américain. Les Libinées ont les plus grands rapports avec les Do- clées et les Pises; elles établissent le passage entre ces deux genres; elles diffèrent des premières par le peu de longueur de leurs pattes, et des dernières par leur carapace presque circulaire, et armée en avant d’un petit rostre situé, ainsi que les orbites, notable- ment au-dessus du niveau du bord latéral de la; elles se rapprochent aussi des Pises par la conformation de leurs antennes externes, de leurs pinces, etc. Létrille n’a point adopté ce genre nouveau. L’espèce qui en est considérée comme le type, est la Libinia canelée, Libinia canaliculata, figurée dans l’Iconographie du Règne Animal, pl. 55, fig. 1.

LIBISTICUM. Bt. Synonyme de Livèche. V. ce mot.

LIBIT. Coll. Lamarck a eu bien raison de nc rap- porter qu’avec doute le Libit d’Adanson (Voyage au Sénég., page 27, pl. 2) au Patella umbella de Linné. Il existe des différences notables, si l’on compare la description du Libit à celle de l’espèce qui vient d’é- tre citée; l’une est bleue en dedans, d’un noir gri- sâtre en dehors, tandis que l’autre est constamment rose. Ce qui a pu produire l’erreur, c’est que, dans sa Synonymie, Adanson cite la fig. 21 de la pl. 538 de Lister, qui est douteuse, et que les auteurs rapportent généralement au Patella umbella. Le Libit d’Adanson est donc une espèce qui n’a point encore été reconnue.

LIBRE. Libér. Bt. Une partie quelconque d’un vé- gétal est dite Libre quand elle n’a d’adhére à aucun autre si ce n’est par son point d’insertion; ainsi l’ovaire est Libre quand il n’est pas soudé au calice; les étamines sont Libres quand elles ne sont réunies entre elles ni par leurs filets, ni par leurs anères, etc.

LIBYCE. Bt. L’Izian.

LIBYESTASON. Bt. Synonyme ancien de Glycy- rhzyza. V. Réclusse.

LIBYTHÉE. Libythea. ins. Genre de l’ordre des Lé- pidoptères, famille des Diurnes, tribu des Papillonicides nacrés, établi par Fabricius aux dépens du genre Papilio de Linné, et dont les caractères sont: antennes terminées en bouton allongé, presque en forme de masse; palpes supérieures très-avancées, en forme de bec; pattes antérieures très-courtes et repliées en pala- tine dans les mâles; ces pattes sont semblables aux sui- vantes et pareillement ambulatoires dans les femelles. Ces Papillons ont les ailes anguleuses, comme dans les Vanessa; ils tiennent beaucoup des Nymphalidae par leurs ailes inférieures, qui sont, comme dans ces der- niers, courbées sous l’abdomen pour lui former un canal dans lequel il se loge; ils s’en rapprochent encore par la manière dont leurs chrysalides sont suspendues; mais tous leurs pieds sont propres au mouvement dans les femelles, et leurs palpes supérieures fort remarquables par leur longueur. La chenille de l’espèce de France (Libythea Celsis), est, après les premières anes, verte avec le dos plus coloré et marqué d’une ligne blanche longitudinal, sur les côtés de laquelle sont de petites taches noires, distribuées par couples sur les anaux; chaque côté du ventre a, en outre, une ligne semblable, surmontée parfois d’une raie in- carnate, également longitudinale; la tête est jaunâtre; les pattes antérieures et membranées sont noires; le corps est légèrement velu; cette chenille a du rapport avec celle des genres Pieris et Satyrens, elle vit sur le Micooulier commun (Celtis australis), et quelque- fois sur le Cerisier. Elle est sujette à être piquée par l’Ichneumon commun. La chrysalide est ovale- obuste, presque sans éminences angulaires, verte avec quelques traits blancs; elle se suspend perpendiculai- rement et par la queue au bord des feuilles. Ce genre renferme huit espèces dont six sont nouvelles et ont été décrites pour la première fois dans l’Encyclopédie Ménétique, par Godard.

LIBYTHÉE du Micooulier. Libythea Celsis, GOD., Latr., Fabr.; Papilio N. Celsis, Fabr., Esper (parti. 1, p. 168, tab. 87, ccmnt. 57, fig. 2 et 5); l’Éduanuré, Engram. (Pap d’Eur., t. 1, p. 515, pl. 1, 3e suppl., fig. 3 a-f-bis). Les ailes supérieures ont le bord posté- rieur très-anguleux, avec une échancrure très-marquée. Deurs leurs faces, ainsi que la supérieure des secon- des ailes, sont d’un brun foncé, avec des taches d’un jaune orangé on fauve. On voit près de la côte des premières ailes, et tant en dessous qu’en dessous, une tache blanche; le dessous des secondes est roussâtre, leurs bords sont arrondis. Elle habite le Tyrol, l’Italie et le midì de la France.


LICARIA. Bt. Un arbre de la Guiane a été men- tionné sous le nom de Licaria Guianensis par Aublet (Guian., p. 515, t. 121) qui n’en a pas vu les organes de la fructification. Cet arbre s’élève à plus de vingt mètres; son écorce est ridée et roussâtre; ses feuilles sont alternes, ovales, acuminées, entières, glabres et pétiolées. Le bois est peu compact, jaunâtre, et exhalant une odeur de rose. Nées Van Essenbeck prétend que c’est une Laurinée, et il la place dans son genre Dicy- pelasma.

LICATI. Bt. Pour Licaria. V. ce mot.

LICCA et LICEA. Bts. L’un des noms vulgaires du Lyza. V. Gastérostee.

LICE. Bt. On nomme vulgairement ainsi la Chienne de chasse qui porte et nourrit des petits.

LICEA. Bts. V. Licea.
LICEA. Genre de Champignons formé par Schrad., et composé de petites plantes fугaces, que l'on trouve sur le bois mort et les murs des caves. Ils les caractérisent ainsi: fongosités à péridion membraneux, fragile, s'ouvrant irrégulièrement au sommet, pousseuse semi-constante de filaments. Deux espèces seulement sont décrites dans la Flore des environs de Paris; mais onze figurent dans les diverses mycologies. Celle qui a servide type est le Licea circunveisa, Pers., Syn. 169, Sphaeroscarpus sessilis de Buillard, Chapp., p. 132, t. 417, fig. 5. Cette petite plante est friable; elle naît sur le bois mort, d'abord arrondie, jaune, puis brune en dehors, jaune doré en dedans et s'ouvant en bolle à savonnette, caractère qui lui a valu son nom. Elle se trouve vers la fin de l'automne; 2e Licea des cônes, Licea strobilina, Alb. et Schw., n° 305, t. 6, fig. 5. Péridions roux, puis bruns, les uns contre les autres, arrondis-oblongs; ils s'ouvrent irrégulièrement. La pousseuse est jaune sale, quelquefois blanchâtre. La base des péridions persiste après l'éruption des poussière et ressemble à un petit gépier. Cette espèce croît à la surface des écailles des vieux cônes de Sapins. Le genre Licea est très-voisin des Tubulina et Lycogala; il appartient à l'ordre des Champignons angioarpes de Persoon, gastromycien de Link.

LICHANOTUS. BAR. Synonyme d'indri. V. ce mot.


LICHEN-AGARICUS. BOT. (Hyposyphons.) Micheli a donné ce nom à des plantes qu'il jugeait être intermédiaires entre les Lichens et les champignons. De Candolle a adopté le Lichen-Agaric, sous le nom de Sphaeria. V. ce mot et Xylaria.

LICHENASTRUM. BOT. (Hépatiques.) Micheli et Linné ont nommé Jungermannia (V. ce mot) le genre que Dillen, dans son Histoire des Mousses, avait appelé Lichenastrum. V. Hépatiques.

LICHENEES et LICHÉNES. INS. Ce nom a été donné à quelques chenilles de Noctuelles (Noctua Fraxini, Spors, Nupta, Promissa, etc.), parce qu'elles se nourrissent de Lichen. Celle du Noctua Spors, Philène Lichenée rouge de Geoffroy, porte le nom de Lichénée du Chêne. V. Noctuelle.

LICHENOIDES. Dillen. Dillen, dans son Historia Muscorum, avait placé sous ce nom, tous les Lichens crus-tacés ou à expansions membraneuses, plane ou ramées. Il réunissait ainsi la presque totalité des genres connus, moins les espèces frusticulées et filamentueuses. Micheli a aussi un genre Lichenoïdes qui comprend les Verrucaria et autres genres voisins des modernes. Enfin Hoffmann a employé le même mot pour les Lichens à expansions lacinées; ainsi les Ramaliniées des auteurs sont pour lui des Lichenoides. Son Lichenoides flammusum est le Dufouria flammusum d'Achard qui rentre dans le genre Pycnothelia de Fède, lequel fait partie des Céromyces.

LICHENOPORÉ. Lichenopora. POLY. Genre de Poly- pieyr proposé par Defrance, pour de petits corps qu'il n'a connus qu'à l'état fossile, et que Deshayes a découverts à l'état vivant, sur les masses maderpocrates de la Méditerranée. Défrance assigne les carénétres sui- vants à ce genre: Polyptier pierreux, fixé, orbiculaire, avec ou sans pédicule, poreux à la surface supérieure où se trouvent des crêtes ou des rangées rayonnantes de tubes. Ces petits Polyptiers se rencontrent principalement dans les sables coursels de Hauteville et d'Or- gande, département de la Manche, ainsi qu'aux environs de Paris, à Parnes, à Mouchy-le-Châtel, à Chaumont, etc. Ils sont petits, orbiculaires, souvent bordés par une marge lisse, relevée et très-mince, ce qui leur donne de la ressemblance avec un petit plat; en des- sous, ils sont presque lisses et offrent constamment des traces de leur adhérence; l'espèce vivante est constamment fixée par son centre; quelquefois par toute la face inférieure; elle est souvent isolée, d'autres fois groupée, de manière cependant que chaque individu puisse se séparer et se distinguer facilement; Deshayes a nommé l'espèce vivante, Lichenopore de Lamouroux, Lichenopora Lamourouxi. Cette espèce qui a les plus grands rapports avec celle que Defrance a nommé Lichenopore crpué, est adhérente par presque toute sa base à l'exception du bord qui, se relevant, est libre; il est d'un blanc violâtre, surtout au centre où sont placés les pores tubuleux qui sont disposés les uns à côté des autres, de manière à former des rayons assez réguliers, qui se dirigent vers le centre; l'intervalle des rangées de tubes est criblé de pores ovalés ou arrondis. Ce Polyprier n'acquiert plus de deux lignes de diamètre. Lichenopore crpué, Lichenopora crispa, Def., Celle-ci ne se trouve qu'à l'état fossile, aussi bien dans les faluns de Capi en Belgique, que dans celles de Valognes et des environs de Paris, et notamment à Parnes, à Chaumont et à Mouchy-le-Châtel; elle a les mêmes dimensions que la précédente; elle est également marginée, mais les pores s'étendent jusque sur le bord, ce qui n'a pas lieu dans les Lichenopores de Lamouroux; elle est plus aplatie, les tubes forment un plus grand nombre de rayons, ils sont moins prolongés, l'intervalle des crêtes est plus étroit et ne présente point de pores. Les deux autres espèces qui appartiennent à ce genre sont: Lichenopore tene- nce, Lichenopora turbinata, Def., et Lichenopore des croi, Lichenopora cretacea, Def., qui se trouve sur les Ourains de Meudon, et d'autres corps de la croie.

LICHIENS. BOT. Les Lichens sont, après les Champignons, les plantes les plus communes de la Cryptogamie. On les trouve sur presque toutes les parois; les trones d'arbres, les pierres, les vieux bois, la terre humide, se couvrent de ces parasites qui, se fixant sur le marbre le plus dur et souvent même sur le fer, y laissent des traces éternelles d'une existence passagère. Toutes sont terrestres; un seul genre, très-rapproché des Hépatiques, l'Endocarpon, vit quelquefois sur des roches qui se trouvent dans un état continu d'irrigation. Les feuilles de plusieurs espèces de plantes vivaces des climats voisins des tropiques se chargent souvent aussi de Lichens qui les rendent très-remarquables. (V. Squamarines.)

Bien n'est plus varié que la forme de ces singuliers végétaux; tantôt ce sont des érotômes imperceptibles. des lignes fugaces; tantôt des folioles élargiement dis-
posées, des expansions arborencentes ou des filaments d'une dimension considérable. Les organes auxquels les botanistes ont donné le nom de fruit, sont aussi de forme très-diversifiée; on en voit de sessiles et de stipités, de linéaires et d'arrondis, de globuleux et d'aplatis. Ils sont simples ou composés, immérsés dans leur support ou superficiels, etc. La couleur que le thalle affecte, est fort rarement la couleur verte; le jaunâtre, le gris cendré, le gris paille, sont les nuances les plus communes. La nature a mis plus de luxe dans les couleurs dont elle a embelli les apothéciions; plusieurs d'entre eux sont rouges pourprés; l'orangé, le jaune, le rose les décorent souvent; placés sur un fond assez ordinairement pâle, ils ressortent agréablement et donnent quelquefois à ces petites plantes une véritable élégance.

Les Lichens sont des plantes polymorphes, avides d'humidité qui font leur couleur, d'une consistance jamais charnue, sans racines véritables, n'adhérant aux corps que pour y chercher un support, ne tirant leur nourriture que de l'air, pourvues de parties regardées comme fruits (apothéciions), presque toujours sessiles, toujours arrondies, ne s'ouvrant à aucune époque de la vie de la plante, ayant une durée beaucoup plus longue que celle des Champignons et même que celle des Hypoxylon, douées de la propriété de végéter aussi longtemps que le thermomètre est au-dessus de zéro, et que l'air est humide, quelle que soit d'ailleurs la saison où ces conditions ont lieu.

De ces divers caractères un seul est absolu, c'est la présence d'un thalle; si quelques espèces en sont privées, et ce fait est très-rare, on doit le regarder comme un véritable avortement ou bien penser que cet organe est d'une telle ténuité que nos yeux ne peuvent le voir.

En considérant la famille des Lichens dans son ensemble et avec une scrupuleuse attention, on s'assure bientôt qu'elle est sans limites, et que ses genres, et même ses espèces, sont assez difficiles à trancher; de là l'embarras d'établir une méthode sans anomalies. Il est à remarquer que les familles qui semblent être les plus naturelles, sont aussi celles qui semblent se fendre davantage avec les familles voisines; il faut excepter de cette règle les grands tribus phanérogamiques, telles que les Crucifères, les Synantherées et quelques autres. Quant aux Cryptogames et aux Agames, l'échelle n'est point interrompue et les transitions sont ménagées; les Fougères, par exemple, touchent aux Hétérapques par l'Hygrocybe, aux Palmiers et aux Cycadées par les Fougères en arbre; les Mousse se fondent avec les Jongermannes par les Andrea; les Hétérapques ont des espèces lichénoides et des espèces muscoides; les Algues offrent les Nostoc qui sont des Colléma imparfaits, et certaines Corincolaires sont assez voisines des Confiérées.

Ce n'est guère que vers la fin du siècle passé, et plus particulièrement de nos jours, que l'on a commencé à étudier l'organisation des Lichens; voici en peu de mots ce qu'un examen attentif a démontré de plus positif.

On reconnaît à la première vue, dans un Lichen, deux parties distinctes, dont une n'est qu'une modification de l'autre, et qui toutes deux paraissent jouer le même rôle dans la reproduction de la plante. La plus apparente est le thalle (ou fronde) composé de deux parties nommées corticale et médullaire; la première est la couche supérieure, la seconde la couche inférieure. Dans les Lichens crustacés, uniformes, cette dernière manque; dans les Collema elle est à peine distincte. Ces deux substances constituent à elles seules le thalle que l'on regarde comme le réceptacle universel des Lichens.

Quelques formes qu'affecte le thalle, qu'il soit plan ou redressé, on ne peut jamais le considérer comme une vraie tige. Hedwig a vainement essayé de le prouver. Le thalle est une sorte de réceptacle général des gonyles ou des apothéciions, ayant la forme d'une croûte ou d'une tige sans qu'on puisse raisonnablement les y comparer. Les apothéciations sont des réceptacles partiels de gonyles, et paraissent remplir le rôle que les conceptacles remplissent dans les Fucacées. Ces organes varient beaucoup dans leurs formes; ils sont carniformes, mais il est prouvé que ce ne sont point des fruits. On les divise en apothéciations vrais et en apothéciations secondaires. Les apothéciations vrais sont au nombre de quinze, les apothéciations secondaires ou accessoires sont des cyphèles situés à la partie inférieure du thalle des Stistes, V. ce mot, les poulivines, sortes de ramificatifs ou de végétations parasites, qui se fixent à la surface supérieure du thalle de quelques Gyrophores et du genre Epiderme, les sordies, petits tas de poussière, composés de gonyles nus. Acharius comptait parmi eux les Céphalodes dont il doit faire un apothéciation véritable. Quelque l'organe carniforme des Lichens (l'apothéciation) ne joue pas le rôle que le fruit joue dans les Phanérogame, il est cependant d'une structure plus compliquée que celle du thalle et peut être consideré comme une chaude imparfaite d'un réceptacle sénile. La partie la plus importante de cet organe est la tige proligère, V. ce mot; elle paraît former le disque dans les Lichens scutellés, et le nucléum dans les espèces à apothéciations globuleux, etc. Vient ensuite le périthécium qui se présente sous la forme d'une enveloppe crustacée, cartilagineuse, diaphane dans les genres Porina et Endocarpon. Lorsqu'un apothéciation est pourvu tout à la fois de nucléum et de périthécium, il est appelé Thalasnum. Enfin on désigne par le nom de Spora ou Theca les vaisseaux transparents, qui se trouvent entre la lame et le noyau; on ne peut les découvrir qu'au aide du microscope; ces organes ont fourni au docteur Eschweiler, par les différences de formes qu'ils présentent, l'un des caractères distinctifs de ses genres. Il est probable que la reproduction des Lichens s'opère par les gonyles; ce sont des corps globuleux, opales, épars dans les différentes parties du thalle et du Lichen, surtout dans la partie corticale et la lame prolifère. On leur a refusé le nom de spémisues, parce que ces noms supposent toujours la fécondation sexuelle. Hedwig a cru voir des sexes dans les Lichens; il nomme sperma-locystide les gonyles qui deviennent transparents par la macération, et croit qu'ils renferment des organes.
mâles (\textit{U'}. \textit{Propagules}). Les gongylies qui resient opa-
ques sont, suivant cet auteur, des capsules vides et flétries. Ce système n'a plus de sectateurs aujourd'hui.

Les anciens n'ont fait connaître, dans leurs écrits, que deux ou trois Lichens. On les trouve parmi les es-
pèces fossilisées et filamenteuses. Ce ne fut que fort longtemps après la renaissance des lettres que les Bau-
hin et leurs contemporains ont décrit plusieurs espèces qui, devenues assez nombreuses, ont été séparées en genres et sous-genres par Dillen et Micheli. Dillen a quatre genres : 1o \textit{Tremella} (\textit{Collema} et \textit{Nostoch} des autres);
2o \textit{Usnea}; 3o \textit{Coralloïdes} (\textit{Cenomyce}, \textit{Sphæ-
rohoron}, \textit{Stereocon}, etc.); 4o \textit{Lichenoides} (\textit{Le-
canora}, \textit{Parmelia}, \textit{Sticta}, \textit{Gyrohphora}, etc.). Son genre Lichen appartient aux Hépatiques ; ce sont des Marchantés. Micheli n'a que des sous-genres au nom-
bre de trente-huit ; mais ils sont si bien établis que la plupart ont survi plus tard à Hoffmann et à Acharius pour la création de leurs genres.

Adanson, Ventenat, et avant lui Hoffmann dont les travaux sont si justement appréciés des naturalistes, ont formé des genres qui ont été plus ou moins bien reçus des botanistes. Vint ensuite Acharius, qui est regardé comme le premier de tous les lichénographes. Personne mieux que lui n'a connu l'organisation des Lichens à l'étude desquels il a vécu sa vie entière. On lui a reproché d'avoir lui-même détruit les méthodes qu'il avait élevées, mais en examinant ses ouvrages, on s'aperçoit que ce reproche n'est pas entièrement mérité, car son idée primitive n'a changé que dans les détails et point dans le fond. Sans parler du Prodro-
mus qui ne doit être considéré que comme un essai, on peut dire que sa méthode de Lichens a commencé une réputation à laquelle la Lichénographie universelle a mis le sceau. On trouve ça et là quelques muta-
tions qui prouvent la versatilité des opinions de l'aute-
teur ; ce qui d'abord avait été établi sous-genre dans un ouvrage est devenu un genre dans un autre ouvrage du même auteur, et \textit{vice versa} ; mais rien n'est mieux circonscrit que les genres qu'il a créés. Son système est entièrement basé sur les considérations suivantes : les Lichens ont des apothécions non formés par leur thalle (Idiothalamus), formés par le thalle (Homotha-
lumes), en partie seulement formés par le thalle (Geo-
thalamus) ; ils n'ont point d'apothécions (Athalamus), ils sont homogènes, hétéroègènes et hyphègènes (Com-
poses) ; enfin leurs formes sont différenciées de là les dénominations de Phymatodes, Discoides, Céphalo-
des, Scutellés, Peltés, etc. ; de là les classes et les ordres suivants :

| Classe 1re. — \textit{Idiothalames}. |
| Ordre 1er : Homogènes. |
| \textit{Spiloma} (\textit{Coniocarpus}, DC., Flor. Fr.); \textit{Arthonia}; \textit{Solorina}; \textit{Gyalecta}; \textit{Lecidea}; \textit{Calycinum} (subdivisé plus tard en quatre genres par Acharius); \textit{Gyrohphora}; \textit{Opegrapha}. |

| Ordre 2e : Hétérogènes. |
| \textit{Graphis}; \textit{Verrucaria}; \textit{Endocarpon}. |

| Ordre 3e : Hyphègènes. |
| \textit{Trypethelium}; \textit{Glyphis}; \textit{Chiodecton}. |


| Classe 2e. — \textit{Coenothalames}. |
| Ordre 1er : Phymatodes. |

| Ordre 2e : Discoides. |

| Ordre 3e : Céphaloïdes. |

| Classe 3e. — \textit{Hosothalames}. |
| Ordre 1er : Scutellés. |
| \textit{Alectoria}; \textit{Ramalina}; \textit{Collema}. |

| Ordre 2e : \textit{Peltés}. |
| \textit{Cornicularia}; \textit{Usnea}. |

| Classe 4e. — \textit{Athalames}. |
| \textit{Lepraria}. |

Le seul reproche important que l'on puisse adresser à cette savante méthode, est de détruire les affinités na-
turelles.

Depuis quelques années, et postérieurement à Acha-
rius, il a paru plusieurs ouvrages sur les Lichens ; pres-
tque tous sont dus aux Allemands, dont aucun n'a adopté sans modifications le système d'Acharius. Nous allons parler des principaux.

Fries, dans les Actes de l'Académie de Stockholm, année 1821, proposa une méthode entièrement basée sur le thalle ; cette méthode, qui n'est point irrépro-
chable, groupe cependant assez bien quelques genres, mais en outre un grand nombre de très-importants. En voici un extrait :

| 1. \textit{Coniothalames}. |
gium}; \textit{Varioariaria}. |

| 2. \textit{Mazièbates}. |
noomyces}; \textit{Sphærohoron}; \textit{Roccella}. |

| 3. \textit{Gastrothalames}. |
| 1. \textit{Verrucaires} : \textit{Verrucaria}, \textit{Thelotrema}, \textit{Trype-
ethelium}; \textit{Endocarpon}. 2. \textit{Lécidées} : \textit{Trachyla}; \textit{Le-
cidea}; \textit{Opegrapha}; \textit{Gyrohphora}; \textit{Graphis}. |

| 4. \textit{Hyènomeothalames}. |
| 1. \textit{Discoides} : \textit{Biatora}, \textit{Collema}, \textit{Parmelia}, \textit{Pelli-
dea}. 2. \textit{Céphaloïdes} : \textit{Boveomyce}; \textit{Cenomyce}; \textit{Stereo-
calon}; \textit{Usnea}. |

Les genres \textit{Alectoria}, \textit{Borera}, \textit{Cetraria}, \textit{Chiodect-
rina}, \textit{Solorina}, \textit{Stereoconlon}, \textit{Sticta}, \textit{Urceolaria}, ont été omis ou réunis à des genres voisins ; il est d'autres qui n'ont pas de place déterminée dans le système, à cause des affinités qu'ils ont avec plusieurs des sections établies. On peut encore reprocher à cet auteur d'avoir fondé un conservé plusieurs genres qui ne reposent point sur des caractères solides ; tels sont le \textit{Pulveraria} qui doit rentrer dans le genre \textit{Lepraria}, le \textit{Conioloma} fondé sur la variété \textit{Spiloma tenui-
dulum}, et qui doit rester dans ce dernier genre ; le
Conianguum, qui doit toujours faire partie des Leccidion, etc., etc.

Le Systema Lichenum de Eschweiler, publié en 1824, établit aussi des groupes ou des cohortes. Ce botaniste a étudié l'organisation des Lichens en observateur habile et exercé; mais on doit lui reprocher d'avoir cherché ses caractères génériques dans la structure interne, ce qui ayant nécessaire l'emploi du microscope, ne permet pas d'étudier la structure sans le secours de cet instrument. Eschweiller n'est point aussi heureux que Fries dans le rapprochement de ses genres; en lui reprocher d'avoir fait trop de sections dans le genre Opegrapha, et de s'être éloigné beaucoup trop d'Acharius qui devrait toujours servir de guide. Cependant on se plaint à reconnaître que ce lichenographie est un habile anatomiste, et que sa méthode est ingénieuse. Elle est fondée sur le nœud qui est nu ou couvert d'un périthécion; la couche médullaire est cellulaire et filamentuse.

Cohorte I. — Graphidées.

Thalle crustacé; apothéon orbilogon ou allongé, sous-immégré, ridé ou canaliculé.

Diorgynum, Leoretrum, Graphis, Opegrapha, Ozistoma, Scaphis, Lecanactis, Seleniumyton, Pyrochrous.

Cohorte II. — Verrucariées.

Thalle crustacé; apothéon arrondi, globuleux ou patelluliforme, plan-ouvert.

Varialaria, Forina, Thelotrema, Verrucaria, Pyrena, Pyrenastrum, Limoria, Urceolaria, Lecidea, Biatora.

Cohorte III. — Trypéthéliacées.

Thalle crustacé; apothéon de forme diverse, immégré, à verrues formées par la substance médullaire du thalle.

Artihonia, Porothelium, Medusula, Ophthalmodium, Trypéthélium, Astrotelium, Calphium, Chiodacton, Conioluma.

Cohorte IV. — Parméliacées.

Thalle foliacé dans un grand nombre d'espèces, rarement crustacé ou gélatineux; couche corticale supérieure dans les espèces crustacées, intiment jointe avec la couche médullaire dans les espèces gélatineuses; apothéon scutelliforme; lame discoïde, marginée par le thalle.

Lecanora, Coleuma, Cornicularia, Parmelia, Sticta, Hagenia.

Cohorte V. — Dermatocarpes.

Thalle foliacé, membraneux, couvert par une couche corticale supérieure; apothéon sous-arrondi ou immégré, ostiolé ou libre et manquant de marge.

Solorina, Dermatocarpon, Gyrophora, Endocarpon, Capillitium, Pettidea.

Cohorte VI. — Plocariées.

Thalle cylindrique, en buisson, couvert de toutes parties par une couche corticale; apothéon arrondi, immergé dans le thalle ou libre et privé de marge.

Isidium, Plocaria, Spharophorium, Roccella, Stereocaulon, Dufourcia.

Cohorte VII. — Usnéacées.

Thalle fructiculeux, quelquefois lacinié, comprimé, couvert de toutes parties par une couche corticale; apothéon scutelliforme, à lame discoïde, marginée par le thalle.

Evernia, Cetraria, Usnea.

L'un des caractères principaux de cette méthode se tire de la forme et de la disposition des thèques, ainsi que de l'anneau qui les entoure le plus souvent. Ces organes, regardés comme fructifiants, ont besoin d'être grossis deux cents fois pour que leurs formes soient mises à découvert; il faut ramollir le Lichen et lui rendre sa souplesse, faire des coupes et les soumettre au microscope. On conçoit sans peine ce que cette nécessité présente de difficultés; elle est telle que le découpage doit en être la suite nécessaire.

C'est de la méthode naturelle seule que l'on doit attendre le perfectionnement des diverses branches de la botanique. Fée a dirigé tous ses efforts pour grouper convenablement les genres de Lichen en conservant la presque totalité des genres d'Acharius. Le thalle lui a fourni ses divisions les plus importantes; l'apothéon lui a servi à établir les genres: il ne fallait rejeter aucun de ces moyens, mais les combiner tous deux: un organse isolé ne pouvant suffire pour établir une méthode durable. En histoire naturelle comme en morale, les idées exclusives entravent la marche de l'esprit humain et rendent toutes les théories viceses.

La présence du thalle étant le caractère absolu qui fait reconnaître un Lichen, Fée n'a pas cru pouvoir se dispenser de le choisir pour première base d'une méthode. Voici les modifications de formes que cet organse est susceptible d'affected:

<table>
<thead>
<tr>
<th>Thalle</th>
<th>Adhérent dans toutes ses parties.</th>
<th>Membranéaux.</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Libre, appliqué ou fixé seulement par une de ses parties.</td>
<td>Gélatineux.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Coriace.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Lacinio tendant à s'aplatis.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Ramifié tendant à s'arrondir.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Filamenteux.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Filamenteux.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

On voit que les grandes subdivisions données dans ce tableau, rappellent les sections du genre Lichen de Linné qui partageait ces Cryptogames en crustacés, foliacés, coriaces, enbilibusés, ramifiés, filamentux, tirant ainsi du thalle la principale considération sur laquelle ses sous-genres étaient fondés.
La seconde base de la méthode de Fée est fournie par l'apothéon dont les formes extérieures sont très-variées. L'auteur a adopté, pour leurs différents noms, ceux créés par Ach.arius.

Gongylées. Nus (Glomerula).

Sessile...

Renfermés dans un apothéon.

Stipité...

Globuleux (Mycina, N.). Seyphuliforme (Calyptia).
Linéaire (Lirella).
Hémisphérique (Tuberculula).

Dicoïde...

Appliqué (Patellula).
A bords libres (Scuteolla).
Cillé (Orbilia).
Non cillé (Petta).

Discoïde...

Caché dans le thalle (Thalamin).
Sphérique...
Superficiel...
Toujours fermé (Cephalodia).

Marginé...

Sessile...

Discoïde...

Appliqué (Patellula).
A bords libres (Scuteolla).
Immarginé...
Non cillé (Petta).

En combinant les formes principales du thalle et celles de l'apothéon, il est possible d'établir dix-huit groupes qui s'enclairent. Ce sont là les principaux types de la famille, les grands genres, s'il est permis d'adopter cette manière de s'exprimer. En les disposant en cercle ou rapproche ainsi les Boémycées des Céno-

mycées.

Les points de contact qui se trouvent entre les Li-

chens et les autres familles cryptogamiques, condui-

sent aux sections suivantes.

Ordre naturel des Lichens.

† Thalle adhérent amorphe.

A. Apothéon stipité.

§ I. — Faux Champignons.

Apothéon arrondi, charnu.

Boémycées. 

Baomyces, Ach.

Apothéon creusé, non charnu.

Calycoides.

Calyxium, Ach.; Acologia, F.

B. Apothéon sessile.

§ II. — Faux Hypoxylons. 

Apothéon linéaire.

Graphidées. 

Arthonia, Ach.; Heterographa, F.; Enterographa, F.; Opegrapha, Ach.; Graphis, Ach.; Sarcographa, F.; Fissurina, F.

Apothéon hémisphérique.

Verrucariées.

* Glyphidées.

Glyphis, Ach.

** Trypethéliacées.

Chiodecton, Ach.; Trypethelium, Ach.

* Porinées.

Parmentaria, F.; Pyrenula, Ach.; Porina, Ach.; Verrucaria, Ach.; Thelotrema, Ach.; Ascidium, F.

Thecaria, F.

Genre obscur.

Polytrum, Ach.

§ III. — Vrais Lichens. 

Gongyles nus.

En combinant les formes principales du thalle et celles de l'apothéon, il est possible d'établir dix-huit groupes qui s'enclairent. Ce sont là les principaux types de la famille, les grands genres, s'il est permis d'adopter cette manière de s'exprimer. En les disposant en cercle ou rapproche ainsi les Boémycées des Céno-

mycées.

Les points de contact qui se trouvent entre les Li-

chens et les autres familles cryptogamiques, condui-

sent aux sections suivantes.

Ordre naturel des Lichens.

† Thalle adhérent amorphe.

A. Apothéon stipité.

§ I. — Faux Champignons.

Apothéon arrondi, charnu.

Boémycées. 

Baomyces, Ach.

Apothéon creusé, non charnu.

Calycoides.

Calyxium, Ach.; Acologia, F.

B. Apothéon sessile.

§ II. — Faux Hypoxylons. 

Apothéon linéaire.

Graphidées. 

Arthonia, Ach.; Heterographa, F.; Enterographa, F.; Opegrapha, Ach.; Graphis, Ach.; Sarcographa, F.; Fissurina, F.

Apothéon hémisphérique.

Verrucariées.

* Glyphidées.

Glyphis, Ach.

** Trypethéliacées.

Chiodecton, Ach.; Trypethelium, Ach.

* Porinées.

Parmentaria, F.; Pyrenula, Ach.; Porina, Ach.; Verrucaria, Ach.; Thelotrema, Ach.; Ascidium, F.

Thecaria, F.

Genre obscur.

Polytrum, Ach.

§ III. — Vrais Lichens. 

Gongyles nus.

En combinant les formes principales du thalle et celles de l'apothéon, il est possible d'établir dix-huit groupes qui s'enclairent. Ce sont là les principaux types de la famille, les grands genres, s'il est permis d'adopter cette manière de s'exprimer. En les disposant en cercle ou rapproche ainsi les Boémycées des Céno-

mycées.

Les points de contact qui se trouvent entre les Li-

chens et les autres familles cryptogamiques, condui-

sent aux sections suivantes.

Ordre naturel des Lichens.

† Thalle adhérent amorphe.

A. Apothéon stipité.

§ I. — Faux Champignons.

Apothéon arrondi, charnu.

Boémycées. 

Baomyces, Ach.

Apothéon creusé, non charnu.

Calycoides.

Calyxium, Ach.; Acologia, F.

B. Apothéon sessile.

§ II. — Faux Hypoxylons. 

Apothéon linéaire.

Graphidées. 

Arthonia, Ach.; Heterographa, F.; Enterographa, F.; Opegrapha, Ach.; Graphis, Ach.; Sarcographa, F.; Fissurina, F.

Apothéon hémisphérique.

Verrucariées.

* Glyphidées.

Glyphis, Ach.

** Trypethéliacées.

Chiodecton, Ach.; Trypethelium, Ach.

* Porinées.

Parmentaria, F.; Pyrenula, Ach.; Porina, Ach.; Verrucaria, Ach.; Thelotrema, Ach.; Ascidium, F.

Thecaria, F.

Genre obscur.

Polytrum, Ach.

§ III. — Vrais Lichens. 

Gongyles nus.

En combinant les formes principales du thalle et celles de l'apothéon, il est possible d'établir dix-huit groupes qui s'enclairent. Ce sont là les principaux types de la famille, les grands genres, s'il est permis d'adopter cette manière de s'exprimer. En les disposant en cercle ou rapproche ainsi les Boémycées des Céno-

mycées.

Les points de contact qui se trouvent entre les Li-

chens et les autres familles cryptogamiques, condui-

sent aux sections suivantes.

Ordre naturel des Lichens.

† Thalle adhérent amorphe.

A. Apothéon stipité.

§ I. — Faux Champignons.

Apothéon arrondi, charnu.

Boémycées. 

Baomyces, Ach.

Apothéon creusé, non charnu.

Calycoides.

Calyxium, Ach.; Acologia, F.

B. Apothéon sessile.

§ II. — Faux Hypoxylons. 

Apothéon linéaire.

Graphidées. 

Arthonia, Ach.; Heterographa, F.; Enterographa, F.; Opegrapha, Ach.; Graphis, Ach.; Sarcographa, F.; Fissurina, F.

Apothéon hémisphérique.

Verrucariées.

* Glyphidées.

Glyphis, Ach.

** Trypethéliacées.

Chiodecton, Ach.; Trypethelium, Ach.

* Porinées.

Parmentaria, F.; Pyrenula, Ach.; Porina, Ach.; Verrucaria, Ach.; Thelotrema, Ach.; Ascidium, F.

Thecaria, F.

Genre obscur.

Polytrum, Ach.

§ III. — Vrais Lichens. 

Gongyles nus.
Ramalinées.
Cetraria, Ach.; Roccella, Ach.; Borrera, Ach.;
Eveinia, Ach.; Ramalina, Ach.

1. Filamenteux, traversé par une nerville.
   Apothécion scutelé, immarginé, cilié.
   USÉES.

Usnea, Ach.
2. Non traversé par une nerville, quelquefois légèrement comprimé.

Corniculaires.
Alectoria, Ach.; Cornicularia, Schr.; Cænogonium, Ehremb.
c. Thalle dendroïde.
1. Solide.
   Apothécion globuleux, émettant une poussière noire.

Spherophores.
Isidium, Ach.; Sphærophoron, Pers.; Stereocaulon.
2. Fistuleux.
   Apothécion bémisphérique, charnu.
   CÉNOCYCÉES.

Cladonia, DC.; 65. Sphærophorum, DC.; Pycnotheia, Duf.

Appendix.
Apothécion arrondi, immérgé.
Thalle foliacé, coriace.
Ⅳ. Fausses hépatiques.
Endocarpon. Incerta sedis.

Tricharia.
Les Lichens ne sont point sans importance pour l'Homme. La médecine leur doit un médicament précieux, dont les effets ne sont plus contestés. Le Lichen d'Islande est un puissant analéptique; on en prépare des décoctions, des pâtes, des gélées, des pastilles, un chocolat, et sous toutes ces formes son administration a été suivie d'heureux effets. L'importance des Lichens n'est pas seulement dans les services qu'ils peuvent rendre à l'Homme malade; l'art du tienturier doit plus encore que la médecine. Plus les Lichens paraissent s'éloigner de la forme crustacée, plus ils sont propres aux usages médicinaux; plus ils s'en rapprochent, au contraire, plus ils conviennent à la teinture. C'est particulièrement dans le nord de l'Europe qu'ils servent à cet usage. Les paysans de la Westrogothie sont les premiers qui ont découvert une matière colorante dans la Lécanerie tartareuse; ils l'ont employée pendant des siècles à la teinture en rouge de plusieurs petits ouvrages faits au tour, qui est, pour eux, l'objet d'un commerce assez lucratif. Ce ne fut que quelque temps après l'établissement de leurs manufactures de drap, qu'ils ont imaginé d'employer ce Lichen, et par suite plusieurs autres, à la teinture des étoffes de laine. Il y a en Angleterre et en Hollande, des fabriques de couleurs dont la matière première ne consiste qu'en Lichens récoltés sur les rochers de la Suède et de la Norvège. L'Orseline et la Pareille d'Auvergne sont deux objets assez importants du commerce français. Plusieurs Lichens fournissent de la gomme et un principe amer dont on les débarrasse en ajoutant à l'eau des macérations faites à froid, une petite quantité de carbonate de Soude ou de Potasse. C'est la présence de ce mucilage qui les rend propres à servir à la nutrition.

Les habitants de l'Islande préparent avec le Cetraria Islandica, un gruau et une farine nommées fístellgras; en Sibérie on fait avec la Pulmonaire de Chêne, une bière assez agréable. Le Cladonia rangiferina est le pâturage le plus commun, dans les parties les plus septentrionales de l'Europe. Les Lapons lui doivent la conservation de leur bétail, seule richesse des apres climats qu'ils habitent. Leurs champs, sans verdure, seraient bientôt sans animaux, si le Rienne ne faisait les Lichens que son instinct lui fait trouver sous la neige ou sur les écouches du peu d'arbres qui semblent végétir à regret sur cette terre désolée. S'il n'est pas prouvé que la terre ait été créée pour l'Homme, la nature lui a du moins donné l'intelligence nécessaire pour que la terre devint son domaine.


LICHTENSTEINIE. Lichtensteinia. tor. Deux genres ont été établis sous ce nom, par les auteurs allemands. Wendland a ainsi caractérisé l'un d'eux: calice double, l'extérieur et l'intérieur à trois ou cinq dents; corolle monopétale, tubuleuse; cinq étamines réunies à leur sommet et plus longues que la corolle; disque inséré sur le calice; ovaire supérieur, à un seul style; baie renfermant cinq graines. Ce genre, qui appartient à la Pentandrie Monogynic, L., est voisin des Loranthus et ne renferme qu'une seule espèce qui est indigène du cap de Bonne-Espérance. C'est un arbrisseau à feuilles opposées, ovales, et à fleurs rouges, disposées en bouquets axillaires.

L'autre genre a été constitué par Willdenow dans le premier volume du Magasin des curieux de la nature de Berlin, et caractérisé de la manière suivante: calice nul; six pétales ondulés et canaliculés; six étamines hypogynes; ovaire supérieur, surmonté de trois styles; capsule triloculaire contenant plusieurs graines atta- chées aux satures des valves. Ce genre, de l'Alexandrie Trigynie, se compose de deux caquées qui croisent au
LICET. corr. Pour Lycet. V. ce mot.

LICINE. Licinus. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Carnassiers, tribu des Carabiques Thoraquiques, établi par Latreille, et ayant pour caractères : dernier article des palpes extérieures presque en forme de hache; antennes point moniliformes; mandibules très-obsoutes à leur extrémité. Ces insectes diffèrent des Harpales, et de tous les petits genres que celui des Fériones de Latreille comprend, par la manière dont se terminent leurs mandibules et leurs palpes extérieurs; l'évasement du bord antérieur de leur tête est un caractère qu'ils n'ont de commun qu'avec les Bédistes et les Dicéles, et qui distingue ces genres de tous les autres. Les Licines ont la tête assez grosse, aplatie, leurs antennes sont filiformes, composées d'articles presque cylindriques; la langue est saillante; elle a, de chaque côté du bord supérieur, une oreille membraneuse et pointue. L'échancrure du menton n'a point de dentelures; le bord antérieur et supérieur de la tête est cincté, le labre est échancré, ainsi que les mandibules qui sont tronquées et très-obtuses. Le corselet est aussi large ou presque aussi large que l'abdomen, souvent presque carré avec les angles arrondis; les deux premiers articles des tarses antérieurs sont dilatés dans les mâles et forment une palette arondi, garnie des petits papillons; les élytres sont presque semblables à celles des Harpales; seulement elles sont plus aplatis et plus allongées. On trouve l'animal parfait sous les pierres, et le plus souvent dans les terrains calcaires et élevés. Leur couleur est toujours noire.


LICINE ÉCHANCÉE. Licinus emarginatus; Carabus cossidues, Fabr.; Carabe échancéré, Oliv. (Entom., tom. III., p. 55, pl. 15, fig. 150). Il est d'un noir mat, avec les élytres finement ponctués et striées. Taille, six lignes. On le trouve aux environs de Paris et en Allemagne.

LICOCHES. Moll. L'un des noms vulgaires des Limaces, V. ce mot.

LICOPHIRE. Licophris. polyt. Lorsqu'on examine avec soin le corps au microscope (Conchil. Syst., t. i) a donné ce nom, on se demande pourquoi les auteurs qui en ont parlé, l'ont toujours conservé parmi les Mollusques; ce corps a tant de rapports avec les Orbitalités de Lamarck, qui sont des Polypiers, qu'il est impossible de les séparer génériquement, à moins de faire sur le seul caractère des inégalités qui se voient dans l'un et qui n'existent pas dans l'autre; si l'on fait attention en outre, au passage insensible des espèces depuis les plus tuberculées jusqu'aux plus planes, comme celle des environs de Paris, et à l'embarraz où l'on serait de fixer une limite entre elles, on sera forcé de convaincre que le Liéophore forme l'extrémité d'une série dont l'Orbitolite de Grignon serait le commencement. Toute cette série doit incontestablement appartenir à un seul et même genre. V. ORBITOLITE.

LICORNE. Monoceros. MM. Les naturalistes modernes, à peu près d'un accord unanime, placent la Licorne presque au rang de ces êtres fabuleux que l'imagination des poètes s'est plu à créer, et ne lui suppose guère une existence plus réelle qu'au Grifon, à l'Hippogriffe ou aux merveilleuses Syrènes. On a peine en effet à se défendre de cette opinion, quand on se rappelle que la Licorne n'a été vue par aucun zoologiste, ni par aucun voyageur dont l'instruction et la bonne foi, bien connues, ait le témoignage lors de doute; que les récits qui attestent son existence, n'ont pour la plupart aucune authenticité; que toutes les prétendues cornes de ce Quadrupède, qu'on a dit avoir découvertes, et qu'on a montrées en divers lieux, se sont trouvées, à l'examen, n'être que des cornes d'Orix, ou des dents de Narval, et quelquefois même de l'ivoire tourné; enfin que de nombreuses et actives recherches ont été faites à plusieurs reprises, et toujours sans succès. Cependant la question n'est point encore décidée d'une manière nettement certaine, que l'on ne puisse rapporter quelques-uns des nombreux faits qui viennent à l'appui de l'opinion contraire; opinion qui paraît encore être celle de plusieurs naturalistes très-recommandables.

L'existence d'un animal unicoire, ou, comme on peut le dire, ayant ses deux cornes réunies sur la ligne médiane, n'est d'aillers pas, comme on l'a dit, anatomicement impossible; et c'est ce que semblent prouver plusieurs faits propres, soit aux races domestiques de Moutons et de Chèvres, soit même au jeune âge de l'Antilope Cuama.

Tous les anciens parlent de l'existence de la Licorne, comme d'un fait dont il n'y a pas à douter. » Elle a, dit Pline (livre VIII, des Animaux terrestres), la tête du Cerf, les pieds de l'Eléphant, la queue du Sanglier, la forme générale du Cheval; une corne noire, longue de deux coudées, sort du milieu de son front; elle habite le pays des Indiens Orcens, qui lui font la claque; mais on ne peut, dit-on, la prendre vivante. » Au reste les anciens lui attribuaient aussi pour patrie l'Afrique centrale, et regardaient sa corne comme une arme redoutable, ainsi que l'apprennent plusieurs auteurs; et c'est aussi dans l'Asie et dans l'Afrique centrales qu'elle habiterait suivant les relations modernes. Les Arabes nomment Champhar un animal qui, dit-on, ressemble à l'Ane, mais qui porte une corne au milieu du front; et la Brebis de Madagascar, de la taille d'une Chèvre, a de même une unique corne. On croit aussi généralement dans une grande partie de l'Afrique, dit Spreemann dans son voyage au Cap, à l'existence d'un animal unicoire, qui ressemblerait beaucoup au Cheval. Le naturaliste suédois ajoute même, d'après un voyageur, selon lui fort instruit et digne de foi, qu'il existe dans une plaine du pays des Rottentrots-Chinois, sur la surface unique d'un rocher, un dessin grossièrement tracé, il est vrai, et tel, dit-il, qu'on peut l'attendre d'un peuple sauvage et sans arts, mais où l'on reconnaît cependant sans peine la Licorne. Enfin les
Hottentots-Chinois auraient donné au même voyageur des détails sur la chasse de cet animal fort rare, extrêmement léger à la course, mechant et farieux. Si Sparrmann avait vu lui-même ce dessin, et s'il avait appris directement des naturels du pays les détails très-circonséants qu'il rapporte, son seul témoignage ne permettrait pas guère de doute.

Un voyageur italien, nommé Barthélemy, dit avoir vu à la Meque, « dans une cour murée, deux Licornes, qu'on lui montra comme de grandes raretés; » il en donne une description assez détaillée, et ajoute « qu'elles avaient été données au sultan de la Meque par un roi d'Ethiopie, comme la plus belle chose et le plus riche trésor qui fût au monde. » (V. Itinerario de L. de Barthélemy, 1517.) Suivant un Hollandais, nommé Cloete, une Licorne fut tuée, en 1791, par une troupe de Hottentots, à seize journées de Cambado, et à trente journées de la ville du Cap. Ce Cloete offrait même de fournir une peau de Licorne, si on voulait lui donner une somme qui valût un voyage de trente jours; et il ajoutait que la figure de cet animal se trouve gravée sur plusieurs centaines de rochers par les Hottentots qui habitent les bois. Ainsi se trouve confirmé le fait que rapporte Sparrmann; fait également vérifié par Barrow qui dit avoir vu plusieurs fois de semblables figures à côté de plusieurs autres qui représentaient d'une manière parfaitement reconnaissable, divers animaux réels de l'Afrique centrale. Delatane et son compagnon de voyage Verreaux ont pareillement, dans la même année, recueilli divers indices qui tendraient aussi à prouver l'existence de la Licorne; ils l'ont vue figurée en manière d'ornement sur un manche de poignard avec un Singe et un autre Quadrupède; et plusieurs Hottentots leur ont assuré qu'ils l'avaient eux-mêmes observée. Enfin plus récemment encore, divers documents, recueillis par Féruasac dans le Bull. des Sciences nat. (avril 1824, no 3, pag. 575), sont encore venus à la fois et de l'afrique et de l'Asie centrales. Un esclave des environs de Koldagi a raconté de son propre mouvement, au voyageur Ed. Ruppel, qu'il existe dans son pays un animal de la grandeur d'une Vache, mais de la forme svelte de la Gazelle, dont le mâle porte sur le front une longue corne droite, qui manque à la femelle; cet animal portait dans le pays le nom de Nilukma. Cet esclave, qui n'avait jamais été questionné sur la Licorne, a d'ailleurs donné diverses preuves de sincerité; il a, par exemple, fait une description très-exacte et très-fidèle de l'Oie de Gambie. A peu près dans le même temps, le major Lattar qui avait un commandement dans les montagnes de l'est du Népaul, faisait constater par un rapport officiel, que la Licorne, animal regardé comme fabuleux, existe réellement dans l'intérieur du Thibet; et il en donnait une description détaillée. Enfin l'on a envoyé à la Société de Calculuta une grande corne en spirale, provenant d'une Licorne, avec le dessin, la description et des observations sur les mœurs de ce Quadrupède, dont tous les habitants de l'Hôte, que le commerce et la dévolution conduisent chaque année au Népaul, attestent unanimement l'existence. Ce Quadrupède qu'ils nomment Chiro, habitait la contrée boisée connue des indigènes sous le nom de Changdung (V. Gazette du gouvern. de Calcutta, Asiatic. Journ., décembre 1824, et Bull. des Sc. nat., loc. cit.).

Tous ces témoignages si remarquables, et d'autres nombreux encore, mais moins authentiques; la manière véritablement étonnante dont la plupart s'accordent entre eux pour leurs détails, ne suffisent pas sans doute, pour démontrer l'existence de la Licorne, mais ils montrent du moins qu'on ne doit pas trop légèrement prononcer qu'il ne faut voir en elle qu'un être fabuleux. Attribuer uniquement à l'amour du merveilleux cette multitude de témoignages en faveur d'un même fait; regarder comme entièrement fausses et comme dénuées de tout fondement des choses attestées aujourd'hui par les glossiers habitants de l'Arabie, du Népaul et de la Cafferie, après l'avoir été par Aristote, par Élien, par Pline, n'est d'ailleurs nullement possible, nullement rationnel. Aussi la plupart des naturalistes modernes, tout en se refusant à admettre l'existence de la Licorne, ont-ils bien senti que quelque chose de réel devait avoir donné naissance à une croyance aussi généralement répandue, et qui ont cherché à l'expliquer, pensant bien qu'une opinion formée de tant d'éléments divers, pourrait bien être fondée sur l'exagération, mais non pas sur le mensonge seul. De là diverses conjectures dont il est important de faire connaître les principales.

On voit sur divers monuments égyptiens, des figures de l'Orix dessinées si exactement de profil, qu'une seule corne est apparente, la seconde se trouvant entièrement cachée par celle qui se trouve du côté du spectateur. N'est-il pas possible que la vue d'une semblable figure ait donné l'idée de la Licorne? Cette conjecture a d'autant plus de vraisemblance que les formes et les proportions qu'on lui attribue, sont à peu près celles de l'Orix, et que ses cornes sont parfaitement semblables à celles de cette Antilope; et elle se concilie d'ailleurs très-bien avec l'hypothèse de Pallas. Cet illustre naturaliste ayant remarqué (Spicilegia Zool., fasc. xxi) que le nombre des cornes n'était pas constantment le même chez les Antilopes, et ayant vu dans la même espèce des individus qui en avaient trois, et d'autres où n'en avaient qu'une seule, fut conduit à penser que la Licorne pourrait bien n'être qu'une variété unicoine de quelque espèce de ce genre, et particulièrement de l'Orix. Sans vouloir donner toutes les preuves qui pourraient venir à l'appui de cette opinion, on peut faire remarquer que tout ce qui a été dit pour démontrer l'existence de la Licorne, se concilie admirablement bien avec elle. La patrie de l'Orix est précisément la région de l'Afrique où l'on suppose généralement qu'elle existerait; et quant aux différences de taille, de couleur et de patrie que lui attribuent quelques mœurs des descriptions qu'on en a données, elles s'expliquent très-bien, puisqu'il existe d'autres espèces plus ou moins voisines de l'Orix, comme sont l'Algazel et le Loxor, et qui peuvent de même par anomalie devenir unicoines. On conçoit de même l'observation faite d'une Licorne de l'Inde, à corne en spirale, observation à laquelle son authenticité semblait donner de l'importance. Si en effet les Licornes ne sont que des variétés unicoines d'Antilope, pourquoi n'en existerait-il pas à...
corne en spirale, aussi bien qu'à corne droite? On a dit, il est vrai, que si la corne présentée à la Société de Calculta, avait été une corne d'Antilope, elle eût été reconnue pour telle par les membres de cette Société: mais on peut répondre à cette objection, la seule qu'on puisse faire. On sait en effet, et c'est Pallas lui-même qui l'a remarqué le premier, que la corne, chez les Antilopes qui n'en ont pas d'anomalie qu'une seule, acquiert un développement considérable, et prend une forme et une direction différentes de ce qui a lieu dans l'état normal. Enfin il n'est pas jusqu'à l'extrême rareté de la Licorne, qui ne vienne à l'appui de cette hypothèse qui réunit tous les caractères de la vérité, et qui semble mettre en droit de conclure que très-probablement la Licorne, telle que les anciens l'imaginaient, n'existe pas dans la nature.

Le Narval a aussi, par comparaison, été nommé Li- corne de mer.


LICORNE. Monoceros moll. De Blainville attribue la création de ce genre à Montfort; cependant on trouve dans la Philosophie Zoologique de Lamarck le genre Monoceros, établi dans la famille des Purpuracées, entre les Pourpres et les Concholepas où est sa place naturelle. On le retrouve, dans l'Extrait du Cours, dans la famille des Purpurifères, sous la même dénomination et dans les mêmes rapports. Montfort a du puiser à cette source pour la formation de ce genre dont il a traduit le nom en français, et changé la dénomination de Mono- ceros en celle d'Unicornus. Ce genre, extrait des Pourpres, a ensuite été adopté par le plus grand nombre des conchyliologistes. Cuvier, Férussac, de Blainville l'ont admis comme sous-genre des Pourpres dont il présente la forme générale et la colume aplatie. Voici les caractères que lui donne Lamarck : coquille ovale; ouverture longitudinale, se terminant inférieurement par une échancrure oblique; une dent conique à la base interne du bord droit. Le seul caractère important qui sépare ce genre des Pourpres est la dent conique, constante, plus ou moins longue, qui se voit à la base du bord droit. Cette dent, dont on ne connaît pas le mode de formation, pourrait être produite, à ce que pense de Blainville, par l'organe de la génération, dont le pas- sage est vers cet endroit. Cette idée pourrait se confirmer, car les Licornes ne sont pas les seules Coquilles qui aient une saillie sur le bord droit; il y en a une pres- que semblable ou du moins très-analogue, dans trois espèces du genre Turbinelle de Lamarck, et un véri- table Fuseau rapporté par l'expédition de la corvette la Coquille, présente ce caractère aussi constamment et d'une manière aussi tranchée que les Licornes. Ce carac- tère, s'appliquant à plusieurs genres, devient beau- coup moins certain pour celui dont il est ici question, et pourrait apporter de la confusion dans divers genres, si on voulait en faire l'application exacte et rigoureuse. On doit donc entendre par Monoceros les Coquilles qui, avec tous les caractères des Pourpres, ont de plus une dent sur le bord droit. Ce genre est peu nombreux en espèces; Lamarck en décrit cinq, et Brocchi une fossile en Italie.

LICORNE TITLÉE. Monoceros imbricaturn, Lank., Anim. sans vert., t. vii, 251, n° 2; Encycl., pl. 596, fig. 1, a, b; Buccinum Monoceros, Brug., Dictionn. Encycl., n° 11; Martini, Conchil. Cab., t. xii, pl. 69, fig. 761; Favanne, Conch., pl. 27, fig. d. 1. On trouve cette Coquille, la plus commune du genre, figurée dans le magnifique ouvrage de Martyn; une autre espèce que Lamarck y rapporte également, s'y voit pl. 59, c. Si on les compare avec le soin nécessaire, on voit qu'elles appartiennent à deux espèces très-distinctes, et la seule figure qui représente la Licorne tuilée dans cet ouvrage est celle de la planche 10, e. C'est une Co- quille ovale, à spire courte, composée de quatre à cinq tours dont le dernier est très-grand. Ils sont couverts de côtes transverses, couvertes d'écaillles serrées, ce qui rend la coquille rude au toucher. Elle est de cou- leur brun fauve, plus ou moins foncé. selon les indi- vidus; en dedans elle est blanche; sa colume est ar- quée comme dans les Pourpers, et aplatie de même. A la base de la lèvre droite se voit une dent courbée, grande, pointue, dont la base, assez large, se continue en dedans par une côte saillante. C'est dans les mers Magellaniennes que se trouve cette Coquille, qui a quel- quefois jusqu'à trois pouces de longueur.

Les autres espèces sont le Monoceros cingulatum, Lank., Anim. sans vert., t. vii, pl. 250, n° 1; Encycl., pl. 4, a, b, qui est extrêmement rare; le Monoceros striatum, Lank., loc. cit., n° 5; Monoceros Narval, Encycl., pl. 596, fig. 5, a, b; le Monoceros glabraturn, ibid., loc. cit., n° 4, et Encycl., pl. 596, fig. 3, a, b, espèce fort remarquable et recherchée, et le Monoce- ros crassilabrum, Lank., loc. cit., n° 5; Encyclop., pl. 596, fig. 2, a, b; Brocchi a nommé, dans sa Con- chylologie subapennina, pl. 4, fig. 12, Buccinum Monan- chantes, l'espèce qui se trouve fossile dans le Plaisautin.

LICORNET. Pots. Espèce du genre Bason. F. ce mot.

LICULA. Licula, nom. Thunberg (Act. Holm., 1782, p. 384) a établi ce genre d'après le baron de Wurmbs qui l'avait publié quelques années auparavant dans un ouvrage intitulé: Verhahlensgeu van het Bataviaseen Genootcza, vol. 1 et 2; il appartient à la famille des Palmiers et à l'Alexandrie Monogyrie. Dans son Genera Palmarum, Martinus l'a ainsi carac- térisé: fleurs sessiles, hermaphrodites, enveloppées de plusieurs spathes incomplètes; calice à trois divi- sions profondes; corolle à trois pétale légèrement soudés; six étamines réunies à la base en urceole; ovaire triloculaire, surmonté d'un style simple et de deux stigmates; drupe monospérmique; embryon latéral. Ce genre a pour type l'espèce que Rumphius (Herb. Amb., 1, t. 9) a décrite et figurée sous le simple nom de Licula; Lamarck en a fait une espèce de Cory- pha. Cette plante (Licula spinosa, Thunb.) a sa tige courte et grêle, formée d'un bois très-dur. Ses frondes sont terminales, palmées-радические, à pétioles épineux et à pinnules frangées. Elle croît dans les Indes Orientales et principalement dans les Moluques. Le docteur Blume vient d'en donner dans son Rumphia, vol. 1, p. 59, et fig. 82 et 88, une description extrêmement exacte dans tous ses détails. Le même botaniste a ajouté
à cette seule espèce, précédemment connue, sept autres qui sont le fruit de ses laborieuses investigations dans l'archipel des îles, si riche en productions naturelles de tous les ordres, et où les hardis voyageurs qui osent pénétrer dans ces contrées si redoutables, sont toujours assurés de recueillir une foule de choses et d'observations aussi intéressantes que nouvelles. Il est à re- gretter de ne pouvoir ici que faire l'énumération des sept espèces de Licuala découvertes par Blume, et qu'il a nommées : Licuala hortiflora, Rumph., p. 41, pl. 89, fig. 1. — Licuala Rumphii, R., pl. ib., pl. 89, fig. 2. — Licuala plicaria, R., p. 42. — Licuala elegans, R., pl. ib., pl. 90. — Licuala punica, R., p. 45, pl. 91. — Licuala gracilis, R., p. 44, pl. 87 et 92. — Licuala nana, R., p. 46, pl. 95.

LIEBECKIE. Liebeckia. n. gen. Genre de la famille des Synanthèreas, Corymbifères de Jussieu, et de la Synangée superfiue, L., établi par Bergius (Descript. Pl. Cap., p. 500, t. 5, f. 9) et adopté par Cassini qui lui attribue les caractères suivants : involucrè formé de folioles un peu inégales, disposées irrégulièrement sur trois rangs, appliquées, oblongu-lancéolées, coriaces, glabres et ciliées sur les bords ; réceptacle hérissé de poils inégaux ; fleurs du disque nombreuses, régulières, hermaprodites, ayant un ovaire oblong, muni de côtes longitudinales et de deux bourrelets, l'un à la base, l'autre au sommet, dépourvu d'aiguette, et surmonté d'un nectaire très-haut, épaiss, cylindracé, sur lequel le style est articulé. Les fleurs de la circonférence sont disposées sur un seul rang, en langettes et neutres ; elles possèdent seulement un rudiment d'ovaire long et membraneux. Les botanistes ne se sont accordés ni sur les caractères de ce genre, ni sur sa composition. Leurs descriptions ne sont souvent qu'une suite d'erreurs copiées servilement les unes sur les autres, et ce que plusieurs ont nommé Liebeckia, offrait l'assemblage de quelques espèces sans affinités. Ainsi les fleurs de la circonférence ont été décrites comme femelles, l'invo- lucre comme monopyle, le réceptacle comme absolument nu, etc., etc. L'organe nommé nectaire par Cassini, était généralement considéré comme un des articles du style qui était censé en posséder deux dont l'infé- rieur était plus court. On rectifiant ces erreurs, Cassini a placé dans le Liebeckia d'abord le Liebeckia pecti- nata, Berg., et le Liebeckia lobata, Willd., qu'il a nommé Liebeckia quinqueloba. Ce genre avait été confondu avec le Cotula par Linne. Willdenow admit sa distinction, mais il y réunit le Cotula turbinata, L., type du genre Cotula de Comansor et de Jussieu. C'est un genre semblable que Lamarck, dans ses illustra- tions des genres, constituait sous le nom de Lancia laria autrefois proposé par Pontécarda pour une autre plante du genre Cotula. Ce dernier nom a été encore appliqué par Persoon au vrai Liebeckia ; mais il en a séparé le Cenia. Les Liebeckia appartiennent à la tribu des An- thémidées de Cassini. Ce sont des plantes herbacées, à tiges simples ou peu rameuses, à feuilles pinatifides ou quinquelobées, et à fleurs imitant celles des Chry- santhèmes. Elles croissent au cap de Bonne-Espérance.

LIE. Ligatinus. n. sp. Épithète employée pour désigner le pollen dont les utricules sont attachés ensemble par des fils, tels qu'on les observe dans l'Asalea ciscosa, les Oenothera, etc.

LIE DE VINE. n. sp. On nomme ainsi le produit de l'é- cûme pendant la fermentation qui, après ce mouve- ment intestin, se précipite au fond des vases, entraînant avec lui une certaine quantité de matière colorante et des tartres qui, peu solubles dans l'eau, en sont faci- lement séparés par l'alcool. La Lie est plus ou moins épaisse et colorée, selon la nature du vin ; en se solidifi- fiant elle constitue la matière connue dans le commerce sous le nom de Tarre.


LIEGE. n. sp. Cette couche épidermique du bois d'une espèce de Chêne (F. cer met.,) a été examinée chimiquement pour le bœuf et pour le lapin, et elle a donné un produit de la même nature que le précédent. Elle a été ensuite examinée par le Dr. C. A. G. échantillonnée par le Dr. C. A. G. échantillonnée par Chevreul qui l'a traitée successivement par l'Eau et par l'alcool. Indépendamment de plusieurs principes co- lorans, de l'acide gallique, des substances résineuses et de quelques Sels à base de Fer et de Chaux, il y a dé- couvert deux substances particulières, qu'il a nommées Cérine et Subérine. La première cristallisable en petites aiguilles blanches, offre quelques rapports avec la cire, mais s'en distingue essentiellement en ce que, mise dans l'eau bouillante, elle se dissout sans se liquéfier, et qu'elle se précipite au fond du vase. Elle ne parait pas susceptible d'être dissoute par l'eau de Potasse. La Subérine est le tissu propre du Liège. Par l'action de l'acide nitrique, cette substance produit un Acide parti- culier, qui a reçu le nom de Subérique. F. Acide.

On appelle Liège des Antilles ou Bois de Liège, une espèce de Bombax. V. FROMAGER.

LiÉGE FOSSILE ou CUIR DE MONTAGNE. min. L'un des noms vulgaires de l'Asbeste.

LIEKPHERE. Liemphora. n. sp. Agardh a donné ce nom à un genre d'Algues diatomacées, dont tous les individus sont libres et plans, flabelliformes, atténués et cohérents à leur base et séparés au sommet.
LIÈVRE. *Hedera Helix*, L., *Bull.*, t. 125. Arbisseau sarmenteux et grimpant, s'élevant en s'accrochant sur les arbres, les vieilles murailles et pouvant acquérir, dans les provinces méridionales de l'Europe, une grosseur considérable. Ainsi, parmi ceux qui existent à la promenade du *Prato* à Florence, on en trouve qui n'ont guère moins d'un pied de diamètre. C'est au moyen de petits sujets ou radicelles courtes et serrées, naissant de tous les points de la surface en contact avec des corps étrangers, que le Lierre s'accroche et s'élève sur les arbres et les édifices. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, d'une figure très-variée. Ainsi, elles sont quelquefois cordiformes, entières; quelquefois à deux, trois ou cinq lobes plus ou moins profonds; toujours elles sont glabres et luisantes. Leurs fleurs sont petites, verdâtres, disposées en cimes ou ombelles simples. Les fruits sont globuleux, périsséiformes, ombiliqués, noirs ou jaunes suivant les variétés. On extrait des vieux troncs de Lierre, au moyen d'incisions pratiquées à leur écorce, une substance grisâtre, gommo-résineuse, connue sous le nom de *Gomme de Lierre*.

On a étendu le nom de *Lierre* à des végétaux qui n'appartiennent pas à ce genre; ainsi l'on a appelé:

*Lierre aquatique* ou d'eau, le *Lemna trisulca*. *V. Lenticule*.

*Lierre de Canada*, le *Rhus Toxicodeodon*, L.

*Lierre à cinq feuilles*, le *Cissus quinquefolius*, L.


LIÈVRE. *Lepus* *mac. Ce genre, l'un des plus remarquables, des plus naturels et en même temps des plus nombreux en espèces de tout l'ordre des Rongeurs, présente un caractère très digne d'attention, et qui lui est propre, dans ses incisives supérieures au nombre de quatre; les inférieures sont, comme à l'ordinaire, au nombre de deux seulement. Il y a six molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, et cinq seulement à l'inférieure. Ces molaires, sans racines, sont à la supérieure, deux fois environ plus larges que longues; l'antérieure est un peu moindre que les suivantes, et la postérieure est encore beaucoup plus petite; elles ont toutes leur couronne divisée en deux parties par une ligne transversale, excepté l'antérieure qui présente seulement sur son bord plusieurs festons, et la postérieure qui est tout à fait simple. À la mâchoire inférieure, les molaires ont, comme à la supérieure, leur couronne divisée en deux parties; mais elles diffèrent en ce qu'elles sont aussi longues que larges. Les incisives sont longues, larges, aplatis en devant. Des quatre incisives de la mâchoire supérieure, les deux principales sont longues, fortes, divisées sur toute leur longueur par un sillon profond, en deux parties bombées, dont l'externe est la plus large; enfin, taillées en biseau à leur face postérieure. Les deux autres incisives sont beaucoup plus petites et placées immédiatement derrière les deux antérieures; elles sont arrondies, mais un peu plus larges que longues. Une autre observation fort remarquable est celle de l'existence momentanée de six incisives chez les jeunes individus.

« Les Lapins, dit Geoffroy Saint-Hilaire (Système des Mammifères et des Oiseaux), naissent et meurent avec quatre incisives, mais non pas avec les quatre mêmes. Ils naissent avec la première et la seconde paire, puis, c'est-à-dire quelques jours après, arrive une autre paire, une troisième paire de dents. Ces nouvelles dents finissent par acquérir un volume, et par prendre, en s'approchant de très-près et par derrière de la première paire, une direction qui provoque et qui décide la chute de la deuxième paire intermédiaire. La chute de celle-ci se fait toutefois point sans un engagement, sans une sorte de lutte. Les deux paires de dents sont momentanément en présence; il y a coexistence, durant quelque temps, des dents qui vont tomber et de celles qui arrivent pour en prendre la place. Les Lapins ont donc six incisives durant une petite période qui est de deux à cinq jours. Dans ce moment de leur existence, ils ajoutent ainsi à bien d'autres rapports qu'ils ont avec les Kangourous, un caractère de plus, le même nombre de dents incisives. »

Les membres antérieurs, plus grêles et beaucoup plus courts que les postérieurs, sont terminés par cinq doigts armés d'ongles robustes, assez longs et un peu arqués; le troisième doigt est le plus long; le pouce, qui se voit vers le bas du métacarpe, et ne pose pas sur le sol, est très-petit; son ongle est d'ailleurs semblable à
Dans les autres doigts. Les membres postérieurs sont tétradactyles. Tous les doigts, dans toute leur étendue, et même la plante et la paume, sont couverts de poils comme le reste du corps, caractère remarqué par les anciens, et qui a valu à une espèce du genre le nom de Dasyprode. La queue, ordinairement très-vals, est courte, et même quelquefois, comme chez le Tapeti, presque nue. Les oreilles, presque nues en dedans et couvertes de poils ras en dehors, sont très-mobiles et très-grandes; la lèvre supérieure est entièrement fendue sur la ligne médiane, et l'intérieur de la bouche est recouvert de poils, caractère bien remarquable, et qui n'a pas échappé non plus à Aristote et aux anciens. Les yeux sont assez grands et latéraux, et les narines sont étroites, plus larges en dehors qu'en dedans; on voit à leur partie supérieure un repli transversal, qui peut, en s'abaisant, recouvrir leurs orifices. Il y a généralement de six à dix mamelles, et elles sont les unes pectorales, les autres abdominales. Le Lièvre et le Lapin en ont l'un et l'autre dix, dont quatre seulement sont pectorales. Les diverses parties du canal alimentaire sont très-développées, et le cœur a surtout un volume considérable; il est plusieurs fois aussi grand que l'estomac, et sa cavité est divisée par une valvule spirale, qui correspond à des étranglements assez nombreux. La verge est dirigée en arrière; et, chez les femelles, le corps de l'utérus est séparé en deux cornes fort allongées, dont chacune a son orifice particulier dans le vagin; ou plus exactement, et comme l'a dit Geoffroy Saint-Hilaire, le corps est petit, rudimentaire, à peu près nul; tandis que les cornes ont au contraire acquis un développement considérable. Sous ce rapport, comme le remarque ce naturaliste, les organes sexuels de l'espèce humaine et ceux du Lapin sont aux deux bouts de l'échelle. Le corps de l'utérus est en effet très-volumineux, et les cornes sont très-rudimentaires chez la femme. Cette disposition de la matrice chez les femelles de ce genre explique très-bien comment la superfération est possible chez elles, c'est-à-dire comment elles peuvent concevoir lorsqu'elles sont déjà pleines. Aristote, qui avait connaissance de ce fait, dit, dont il parle dans plusieurs passages, en avait même cherché une explication. La femelle du Dasyprode, dit-il, est sujette à la superfération, à cause de la grande abondance du sperme du mâle, abondance qui se mani-feste par la quantité de poils dont il est recouvert.

Le genre Lièvre, si l'on en sépare quelques espèces, les Lagomys que l'on a précédemment constitué un genre à part et bien distinct, forme l'un des genres les plus naturels de l'ordre des Liénards. On retrouve constamment chez eux, non-seulement ces caractères principaux, mais même beaucoup d'autres qui n'ont qu'une importance bien secondaire, et particulièrement ceux de coloration. Toutes les espèces sont d'un gris roussâtre tiqueté; l'œil se trouve toujours compris dans une tache, le plus souvent blanche, mais toujours plus pâle que les parties environnantes. On peut désigner pour abréger, sous le nom de tache oculaire, cette tache dont on devra parler dans la description de chaque espèce. La queue est toujours blanche en dessous, le dessus étant noir, si ce n'est dans quelques espèces, comme chez le Lapin d'Améri-que, et dans l'espèce à laquelle on donne le nom de Lièvre à queue rousse. A l'exception de la gorge qui est ordinairement de la couleur générale du corps ou de celle des membres antérieurs, le dessus du corps est ordinairement blanc, les oreilles sont toujours noires à leur extrémité. Le pelage est très-fourni et se compose de poils soyeux et lainaux fort abondants. La plus grande partie de la tête n'est couverte que de poils soyeux; la nuque et le derrière du col n'ont au contraire que des poils lainaux, très-courts et doux au toucher: cette partie, dont l'étendue est variable, est généralement d'une couleur uniforme et différente de celle des parties voisines.

Peu d'espèces sont aussi fécondes que celles de ce genre. Susceptibles d'engendrer dès la première année, les femelles ne portent que trente jours environ et, mettent bas plusieurs petits qu'elles allaitent pendant trois semaines. Ces petits naissent couverts de poils, et, contre l'opinion des anciens, les yeux ouverts. Plusieurs espèces se creusent des terriers plus ou moins profonds; et toutes sont des espèces nocturnes. Il serait superflu d'insister sur leur timidité qui est devenue proverbiale, et que l'inimitable La Fontaine a si bien peinte; timi-dité qui tient probablement à l'extrême susceptibilité de l'appareil de l'audition. Tout le monde connaît également l'extrême agilité de ces animaux et leur grande facilité pour le saut. Au reste ils savent aussi employer la ruse pour éviter la poursuite du chasseur et dérouter les Chiens. On en a vu souvernement, par exemple, se réfugier au milieu d'un troupeau de Brebis, comme s'ils savaient n'avoir rien à en redouter. Certaines espèces de ce genre habitent les bois et la plaine; d'autres les montagnes et les pays sauvages. Elles se nourrissent toutes de diverses substances végétales, et chacun sait combien le goût de leur chair varie suivant la nature de celles-ci. Les individus qui vivent sur les bords des étangs, dans les plaines basses et dans le fond des bois, de même que ceux qu'on élève en domestiqué, ne valent ordinairement pas ceux qui habitent les montagnes, les lisières des bois ou les vignes. Les Grecs et les Romains faisaient grand cas de la chair de ces animaux; les Orientaux l'estimaient au contraire fort peu, et elle était même défendue dans la loi de Moïse qui supposait possible chez eux la ruminat-ion. Le commentateur d'Aristote, Camus, a donné comme des preuves de cette proposition, la ressem-blance qui existe entre les organes de la génération des Lièvres et ceux desuminants, et l'existence, en Norwège, de Lièvres corsus. On en a en effet plusieurs prétendu avoir vu, et on a été jusqu'à figurer de précédentes cornes de Lièvres. Mais une chose plus remar-quable, est l'idée d'un Allemand qui a été conduit dans ces derniers temps à croire que le Lièvre devait ruminer, par l'opinion qu'il avait, que le cœcum est une poche destinée à un genre particulier de ruminat-ion. Cette singulière opinion le porta à faire des observa-tions sur des Lapons, et il aurait vu ces animaux rendre des déjections d'une nature particulière qu'ils repre-naient ensuite pour les remâcher et les avaler de nou-veau.
Les espèces qui composent le genre des Lièvres proprement dits, se distinguent particulièrement des Lagomys par leurs longues oreilles, par leur queue, par la longueur de leurs membres de derrière, par l'impéfection de leur clavicule, et par l'espace sous-œriolaire percé en réseau dans le squelette. Ces espèces sont très-nombreuses, et souvent, à cause de leur grande ressemblance, difficiles à distinguer. On donne généralement le nom de Lapins à ceux qui ressemblent au Lapin ordinaire par leurs oreilles un peu arrondies et plus courtes que dans le reste du genre. Les autres conservent le nom de Lièvres.

**Lièvre commun. Lepus timidus, Lin.** C'est l'espèce la plus connue de tout le genre. Il se trouve dans presque toute l'Europe tempérée, et même, dit-on, dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie. Il est généralement fauve roussâtre, avec le dessous du corps brun. La partie externe du membre postérieur est d'un roux moins vif et quelquefois presque gris; le membre antérieur, le col, la poitrine, les joues étant au contraire roux. Les oreilles, variées de roux, de noir, de fauve et de blanc, sont blanches à leur partie externe et noires à leur extrémité. Le dessus de la tête est blanc, la tache oculaire est blanche ou blanchâtre, et va de la base de l'œil à la narine; la nuque et le dessus du col sont d'un roux plus ou moins vif; la queue, blanche en dessous, noire en dessus, est longue de trois pouces environ. On voit assez fréquemment des Lièvres entièrement blancs par l'effet de la maladie albine. Cette espèce, qui ne se creuse pas de terriers, vit solitaire; et comme le remarque Fr. Cuvier, c'est peut-être à cet instinct que l'on doit attribuer la liberté dont jouit son espèce entière, tandis que le sociable Lapin est devenu partout domestique.

**Lièvre à queue rouge. Lepus rufocaudatus, L. Geoff.** Cette nouvelle espèce a été envoyée du Bengale par le voyageur Duvaucel; elle ressemble beaucoup au Lièvre commun, mais s'en distingue néanmoins très-facilement par sa queue plus longue, et rousse en dessus au lieu d'être noire, par sa tache oculaire moins prononcée et sa joue d'un roux très-mélangé de noir, par son poil beaucoup plus rude, et par sa taille un peu moins considérable.

**Lièvre Mousset. Lepus nigricollis, Fr. Cuv.** Le dessus du corps est roux tiqueté, avec les flancs, les cuisses, la portion la plus antérieure et la portion la plus postérieure du dos, d'un gris porellement tiqueté, en sorte que la partie rouge se trouve entourée de gris; la queue, blanche en dessous, et d'un gris un peu brunâtre en dessus. Le membre antérieur est roux en dehors; la gorge et la partie inférieure de celui de derrière, sont d'un roussâtre clair. Le dessus de la tête est roux tiqueté; le dessous étant blanc, comme celui du corps, et les joues grises. L'oreille, blanche à sa base, est roussâtre par derrière, avec son extrémité d'un brun noircâtre. Enfin, le dessus du col et la nuque sont d'un noir brunâtre, cette tache se prolongeant sur le milieu du dos, et formant presque un collier entier. Cette espèce, de la taille d'un gros Lapin, a été découverte au Malabar par Leschenault. Elle habite aussi plusieurs autres parties de l'Inde, et particulièrement Java.

**Lièvre d'Égypte. Lepus Ægyptius, Geoff. St.-Hil.** Cette espèce est presque entièrement fauve en dessus; son pelage est seulement tiqueté en quelques endroits, comme sur la tête; la gorge, la poitrine et les membres sont aussi de cette couleur. Le dessus du corps, de la tête et de la queue est blanc; la queue est noire en dessus; les oreilles sont d'un roux brunâtre, avec leur extrémité noircâtre; le dessous des doigts est brun, et la tache oculaire, qui va de l'oreille à la narine, est d'un fauve très-clair. Cette espèce, de la taille du Lapin, mais dont les oreilles sont proportionnellement plus longues que chez le Lièvre Iné-même, a été découverte en Égypte par Geoffroy Saint-Hilaire.

**Lièvre du Cap. Lepus Capensis, L.** Quoiqu'il ait été réuni à l'espèce précédente par G. Cuvier et par Desmarest, on peut croire cependant avec Geoffroy Saint-Hilaire et Fr. Cuvier, qu'il doit en être distingué. Il est généralement d'un gris un peu roussâtre, avec la gorge et les membres roux, et le dessus des pieds brun. Le dessous du corps et de la queue est blanc; le tour de l'œil et le dessus de la tête n'étant que blanconné; le dessus du col est d'un roux vif, ainsi qu'une portion des oreilles dont l'extrémité est noire, avec la partie interne d'un gris piqueté de noir et de fauve; la tête est aussi à peu près de cette couleur; la tache oculaire est d'un gris cen- dré; le dessous de la tête, du corps et de la queue est blanc; le dessous de la queue est noir, et le dessous des pattes est brun. Delalande a découvert cette belle espèce dans les montagnes du cap de Bonne-Espérance.

**Lièvre variable. Lepus variabilis, Pall.** C'est une des espèces les plus remarquables à cause des changements de couleur qu'elle subit selon les saisons. En hiver, ce Lièvre est entièrement blanc, avec le bout de l'oreille noir, et les deux parties de son pelage sont alors précisément celles qui se retrouvent chez presque toutes les espèces qui blanchissent en hiver, comme sont l'Iermin parmi les Mammites; le Lagopède et le Tétras des Saules parmi les Oiseaux. En été, il est en dessus d'un gris fauve, avec les membres d'un roux pâle, uniforme, la gorge d'un blanc roussâtre, et le dessous du corps, de la tête et de la queue entièrement blanc. L'oreille est blanche à sa partie externe, avec le bout noir et le bord jaune; le tour de l'œil est blanc; la queue, blanche en dessous, est noire en dessus. Un fait qu'il est important de remarquer, est la manière irrégulière dont les changements périodiques de couleur paraissent s'opérer; les uns étant déjà en partie blanches sur le corps, tandis qu'ils sont encore roux sur les pattes, et réciproquement; d'où il résulte que ces animaux présentent, sous le rapport de leur coloration,
une multitude de variations. Cette espèce, dont la fourrure d’hiver est assez répandue dans le commerce, mais n’est pas très-estimée, habite tout le nord de l’Europe, ainsi que les Alpes et le Groenland. Pallas, qui en a donné une excellente histoire (p. 548), dit qu’on ne trouve pas de Lièvres variables conservant en été leur pelage blanc. Il paraît cependant qu’il en existait dans le Groenland. Le même naturaliste a au contraire trouvé en Russie une variété qui ne blanchit en hiver que fort incomplètement; c’est celle qu’il a désignée sous le nom de Lepus hybridus.

LIEVRE GLACIAL. Lepus glacialus, Suppl. au Voy. du Cap, Party. Cette espèce n’est connue que par la Faune américaine de Harlan, qui la caractérise ainsi : pelage blanc; oreilles noires à l’extrémité, plus longues que la tête; ongles forts, larges et déprimés. Les jeunes sont d’un gris blanchâtre, et la femelle met bas huit petits à la fois. Cette espèce, à laquelle on doit peut-être rapporter le Lièvre variable du Groenland, habite également cette contrée.


LIEVRE À QUEUE ÉPAISSE. Lepus crassicaudatus, Geoff. Cette espèce ayant les oreilles aussi longues seulement que la tête, et arrondies à leur extrémité, peut encore être considérée comme intermédiaire entre les Lièvres proprement dits et les Lapins dont elle se rapproche davantage par sa taille. Parties supérieures du corps et flancs couverts de deux sortes de poils : les uns laineux, roussâtres à l’extrémité, moelleux, assez courts et cachés sous les autres qui sont annelés de noir et de fauve; ventre et poitrine d’un blanc rosâtre; dessous du cou et partie la plus inférieure des flancs d’un gris fauve clair, qui fait le passage du blanc roseâtre du ventre au gris fauve foncé des parties supérieures; dessous du cou d’un fauve brunaire; dessous de la tête d’un roux tiqueté de noir, les côtés d’un gris cendré, le dessous d’un blanc assez pur; oreilles blanchâtres sur leurs bords; membres d’un roux foncé; très-vif, queue arrondie, entièrement couverte de longs poils frisés, très-doux, et dont la couleur varie, suivant les individus, du roux brunaire au brun foncé. Taille un peu supérieure à celle du Lapin ordinaire. Afrique australe.

LIEVRE À QUEUE NOIRE. Lepus nigricaudatus, Bennett. Tout son pelage est doux et mou, entremêlé de poils plus longs et soyeux; il est en dessus d’un noir mêlé de roux-jaunâtre, très-pâle et presque blanc en dessous, surtout vers les cuisses et aux articulations; la nuque et la queue sont d’une nuance plus obscure, presque noire; la gorge est jaunâtre; les tarses sont d’un roux foncé; l’extrémité des oreilles est blanche. Taille, vingt-trois pouces. Cette espèce se trouve au Mexique.

LIEVRE LAPIN ORDINAIRE. Lepus Cuniculus, L. Cette espèce, originaire d’Espagne, mais maintenant répandue dans toutes les parties chaudes ou tempérées de l’Europe, et presque partout où les Européens ont formé des établissements, est généralement d’un roux-grisâtre tiqueté, avec les pattes et le derrière du cou roux, et le dessous du corps, de la tête et de la queue blancs. Les oreilles, grisâtres en dehors, sont en dedans d’un roux tiqueté; elles ont un liséré noir à la partie supérieure. Le Lapin, quoique fort semblable au Lièvre par les couleurs de son pelage, est une espèce bien distincte, et dont les moeurs sont même très-différentes. Sa fécondité est plus grande encore, et il élève ses petits dans un terrier qu’il se creuse. Les petits ne sortent que lorsqu’ils sont déjà très-forts et tout à fait en état de se suffire à eux-mêmes. Alors même ils s’en éloignent fort peu, et se font un nouveau terrier près de celui où ils sont nés. Le Lapin a été partout réduit en domesticité; aussi l’espèce présente-t-elle un nombre considérable de variétés. On trouve des individus gris, de blancs, de noirs et de jaunes. Chez d’autres individus, ces diverses couleurs se trouvent mélangées. On nomme Lapin riche une variété remarquable par sa couleur d’ardoise plus ou moins foncée, et Lapin d’Angora une autre variété dont le poil est très-long et très-doux.

LIEVRE LAPIN DES SABLES. Lepus arenarius, Ls. Geoff. Cette nouvelle espèce a été découverte par Delalande dans les sables du pays des Flottentots; elle est en dessus d’un gris-coiné tiqueté, avec les membres, la gorge, les flancs, le tour de l’œil et le bout du museau roux. La tache du derrière du cou est grise et fort pétite; le dessous de la tête est d’un blanc rosâtre, et le dessous du corps est blanc; la queue, pareillement blanche en dessous, est noire en dessus. Les oreilles sont de même couleur que chez le Lapin, seulement avec une tache noire, plus étendue à leur extrémité. Cette espèce, d’un quart plus petite que la précédente, ressemble beaucoup, par les couleurs de son pelage, au Lièvre du Cap, dont elle différe au contraire beaucoup par ses formes.

LIEVRE LAPIN TAPETI, Azzara; Lepus Brasiliensis, L. Il a le dessus du corps varié de roux et de noir, le derrière du col d’un roux vif, le dessus de la tête et les oreilles d’un roux brunaire, la joue d’un roux noiriatre, et la tache oculaire fauve. La poitrine est rosâtre; le dessous de la tête est blanc, et cette couleur se prolonge en tache jusqu’au dessous de l’oreille; le dessous du corps est aussi de cette couleur. Mais le caractère le plus remarquable est l’extrême brévété de la queue,
qui paraît nulle et se confond avec le poil des cuisses. Cette espèce, de la taille du Lapin des sables, habite l'Amérique méridionale. Elle vit dans les bois, et se réfugie sous les troncs d'arbres, sans se creuser de terriers proprement dits.


**Lièvres fossiles.**

On a trouvé dans la caverne de Kirkdale quelques os appartenant à une espèce de ce genre, et particulièrement un calcaire, quelques os du mélatare, d'une portion de mâchoire inférieure, etc. Ces fragments viennent d'une espèce très-voyaine du Lièvre commun, si ce n'est ce Lièvre lui-même. *(V. Cuv., Ossem. fossiles, t. v.)* On a trouvé aussi dans les brèches osseuses de Cette, de Gibraltar et d'Ulivoeto près de Pise *(Cuv., OSS. foss., tom. iv.)* plusieurs ossements appartenant aussi à ce genre. Ainsi on a trouvé dans celles de Gibraltar une mâchoire venant d'une espèce de Lapin; dans celles de Cette, un grand nombre de fragments venant. les uns d'une espèce de la taille et de la force du Lapin sauvage, les autres d'une espèce d'un tiers plus petite; et enfin, dans celles d'Ulivoeto, une mâchoire qui ne présente, comme une portion des ossements de Cette, aucune différence avec l'espèce commune; ce qui, au reste, comme le remarque l'illustrateur de Recherches sur les Ossements fossiles, ne prouve pas davantage pour un lieu que pour l'autre une identité d'espèce.

**Lièvre** *Moll.* Nom vulgaire et marchand d'une fort grande Porcelaine, le *Cypræa testudinaria*, L.

**Lièvre de mer.** *Pois. Moll.* On a indifféremment donné ce nom à des Poissons tels que le *Blennius octo-
de ce genre avec ses Cymathoa; et ce n'est que dans le Supplément de son Entomologie systématique qu'il l'en a distinguée. Quoi qu'il en soit, les Ligies sont faciles à distinguer des Aselles, des Idiotes, des Sphéromes, etc., par leurs antennes dont les intermédiaires sont très-peu apparentes, tandis qu'elles le sont beaucoup dans tous ces genres. Elles s'élöignent des Philoscies, des Clopoctes et des Porceliions, par des caractères de la même valeur et par les appendices de l'extrémité postérieure du corps. La bouche des Ligies est composée d'un labre, de deux mandibules, d'une langue et de deux paires de mâchoires. Le labre, presque membraneux, en demi-ovale transversal, un peu voilé au milieu, est fixé au bout de l'extrémité antérieure de la tête, qui représente une sorte de surlabre ou de chaperon transversal. Les mandibules, qui sont crustacéens, sont beaucoup plus épaisses à leur base, robustes, comprimées et brusquement arquées. Le côté interne de leur extrémité est élargi, concave dans son milieu, avec la pointe supérieure comme écailleuse, noircière, et divisée en quatre dentelures obuses. La mandibule gauche diffère de la droite par ses dentelures qui sont plus prononcées. La langue est située immédiatement en dessous et dans l'entre-deux des mandibules; elle se compose de deux pièces réunies en demi-cercle. Les deux mâchoires supérieures sont presque membraneuses, dirigées obliquement et convergent ensemble; elles sont divisées jusqu'à la base en deux pièces allongées et étroites, presque linéaires, comprimées, et dont l'une supérieure est un peu plus interne; celle-ci est plus petite et terminée par quelques longs cils réunis en faisceau pointu et dirigé brusquement en manière de crochet, vers l'extérieur de la bouche. Cette division représente, en quelque sorte, la paupière flagelliforme des pieds mâchoires des Crustacés décopodes; l'autre division est écailleuse et dentelée à son extrémité supérieure, avec quelques cils au-dessus, sur le bord interne. Les mâchoires suivantes sont membraneuses, en forme de valvules qui emboîtent la face postérieure des mâchoires précédentes, leur bout est arrondi et sans dentelures. Les deux pieds mâchoires sont membraneux, très-comprimés, pareillement concaves sur leur face antérieure ou interne et divisés en six articles; le premier est beaucoup plus grand, en forme de carré long, de sorte que les deux premiers articles étant contigus l'un à l'autre, et par une ligne droite, au bord interne, imitent une sorte de lèvre; leur extrémité supérieure et interne se prolonge comme une division labiale; les autres articles composent, par leur réunion, une pièce triangulaire ou conique, obtusément dentelée au côté interne, et munie extérieurement de quelques petites épines gémées ou terminées. On pourrait regarder cette pièce comme représentant une paupière insérée près de la base externe de la dilatation terminale de cette fausse lèvre. Telles sont les parties qui composent la bouche des Ligies; à l'exemple de Latreille, on a ici un peu insisté sur leur organisation parce que Fabricius n'avait donné que des descriptions très-incomplètes de ces organes. Les Ligies ont la tête emboîtée dans une échancure du premier segment du corps; elle est en forme de cône transversal. Les yeux sont assez grands, arrondis, concaves et composés d'un très-grand nombre de facettes hexagonales; les antennes sont placées sur une ligne transversale à la partie antérieure de la tête et près de la base du chaperon; elles sont très-rapprochées et semblent partir d'une base commune; les latérales ou extérieures sont séparées, de la longueur de la moitié du corps dans l'espèce commune, de six articles, la plupart cylindriques, dont les deux premiers forts courts, et les trois derniers allongés; le sixième ou le terminal est le plus long, composé, dans cette même espèce, de treize petits articles et terminé insensiblement en pointe. Les antennes mitoyennes s'insèrent au côté interne des précédentes, elles sont très-petites, filiformes, de deux articles comprimés, dont le dernier est obtus. Les segments du corps sont beaucoup plus larges que longs, au nombre de treize; dans les derniers, l'angle antérieur se prolonge en arrière, en manière de pointe; les pattes sont portées par les sept premiers segments antérieurs; elles sont insérées sur les côtés inférieurs du corps, et elles ont çà et là quelques petites épines; elles sont composées de six articles dont le premier se dirige vers la poitrine et forme ensuite, avec le suivant, un coude ou un angle. Le dernier article des pattes est écailleux, pointu au bout, avec une petite dent au-dessous. Les dernières pattes sont un peu plus longues et vont en arrière. Ce que l'on nomme la queue chez les Crustacés, est formé par les six segments postérieurs; ils sont plus courts que les précédents, excepté le dernier qui est presque carré, avec le bord postérieur arrondi, arrondi au milieu, échancré et unidenté de chaque côté; il donne attache à deux styles, plus ou moins longs, dirigés en arrière, et composés chacun d'une pièce comprimée, tranchante sur les bords, et ayant à l'extrémité deux pointes coniques, allongées et presque égales; l'intérieur est seulement un peu plus longue, et offre à son extrémité un très-petit article allant en pointe. On voit sur la surface inférieure de chacun de ces six segments, deux feuillets membraneux, transparents, qui sont en triangle curviligne, et servent de nageoires et de branches. Les feuillets de la paire supérieure sont plus petits. Les deux suivants, dans les mâles, portent à leur base interne et inférieure, un appendice membraneux, long et linéaire. Quoique les Ligies soient très-communes sur nos côtes, leurs mœurs sont encore inconnues; on sait seulement qu'elles fréquentent assez les embouchures des rivières et des fleuves, et qu'elles se cachent sous les pierres ou les amas d'objets et de plantes rejetés par la mer. Elles se roulent sur elles-mêmes ainsi que les Cloporteis, auxquelles elles ressemblent beaucoup d'autres rapports; elles sont très-agiles, grimpent avec facilité sur les rochers et sur les constructions maritimes dans les endroits humides, et si elles aperçoivent le moindre danger elles se laissent tomber en repliant leurs pattes sous le corps qu'elles meulent en houle.
Elle rougit la teinture de Tourneesol, mais l’Acide qu’elle renferme n’est pas le sulférique, puisque sa solution n’est pas précipitée par les Sels de barye. Si l’on fait bouillir, pendant dix heures, la substance gommeuse en question dans l’Acide sulférique étendu, ou la transforme en sucre et en un Acide que Thénard présume être de l’Acide hyposulfurique, uni à une matière organique, et que Braconnot a nommé végétal-sulfurique. Le sucre a une grande ressemblance avec celui de raisin. Il cristallise en petits lames réunies en globules; sa saveur est fraîche et franche; il se dissout dans l’Eau et dans l’Alcool bouillant, et se convertit en Alcool au moyen de la levure; 100 parties de Ligneux donnent 114,7 de sucre. L’Acide nitrique agit aussi à l’aide de la chaleur sur le Ligneux, de manière à produire une substance blanche, qui ressemble à celle obtenue par l’Acide sulfurique. La Potasse caustique, chauffée avec le Ligneux, le ramollit et le dissout presque instantanément; et si l’on étend d’eau cette solution, on peut en précipiter par l’Acide sulfurique une substance que Braconnot a nommée Ulmine artificielle. Celle-ci, après avoir été lavée et sèchée, est noire comme du Jayet, très-fébrile, peu sapide, inodore, insoluble dans l’eau froide, mais soluble dans l’eau bouillante qu’elle colore en brun. Elle se conduit avec les bases salifiables comme un Acide faible. Le Ligneux, distillé dans une corne, donne lieu à un dégagement d’eau, d’Acide acétique, d’huile empyreumatique, d’Acide carbonique, et d’hydrogène carboné. Le résidu est du carbon qui a la forme du Ligneux et dont la quantité est de 18 à 19 parties pour 100.

Les usages du Ligneux sont fort importants dans l'économie publique. C'est ce corps qui, réuni en couches nombreuses et concentriques dans les arbres Décotylédaux, et en fibres disséminées dans les Monocotylédaux, constitue le bois propre à la confection des ouvrages de charpente, de menuiserie, etc., etc.  V. Bois. Le Ligneux des plantes herbacées, disposé en faisceaux longs, flexibles, faciles à séparer du tissu cellulaire adjacent, sert à fabriquer les cordes et les fils dont on compose les tissus.  V. particulièrement les mots Cânvat, Lin et Phormium. L’emploi secondaire de ces tissus pour la fabrication du papier, est tellement connu que l’on peut se dispenser d’en parler ici. Les singulières transformations dont Braconnot a montré que le Ligneux est susceptible, augmenteront probablement un jour les avantages de cette substance pour la société.

LIGNIDIÉR. Lignidium, s. tr. Genre de Champignons, établi par Link, se présentant sous forme de conceptacles globuleux portés sur une membrane étalée; ils sont simples, membraneux, irrégulièrement déchirés, renfermant des flocs adventices, distincts des sporides ou séminules qui sont réunies. Il est voisin des Pittocarpium, Strongylitum, Enteridium et Diphtherium; il figure dans la série des Mycédodéens, ordre des Gastrzymyciens. Deux espèces sont décrites par les auteurs; ce sont: 1° le Lignidium muscicola que Fries a fait connaître dans ses Observations mycologiques, et qui forme, sur plusieurs Hyphnum, de petites taches blanc-grisâtres, de quatre à six lignes de large;
LIGNIFORME. Ligniformis. min. C'est-à-dire qui présente la forme et l'aspect des éclats de bois.

LIGNINE. nom. Synonyme de Lignex. L'ce mot.

LIGNIPERDE. Ligniperda. ins. Nom donné par Pall-as (Spicilia Zoologica) au Bostrique Tarière. L'bois.

LIGNITE. On n'était quère possible de séparer entièrement de l'histoire de la Houille de celle du Lignite ni de celles de l'Anthracite et de la Tourbe, parce que toutes ces expressions, sans être synonymes, ne désignent cependant, à dire vrai, que des modifications, de l'état charbonneux, auquel ont passé les substances végétales enfouies à des époques plus ou moins reculées, sous les couches dont la terre s'est successivement enveloppée depuis l'existence des corps organisés. Pour le minéralogiste, le Lignite pourrait être uniquement tout charbon fossile, d'un noir plus ou moins foncé, quelquefois d'un brun clair, brûlant avec flamme, sans beaucoup de fumée, sans se boursoufer et se prendre en une masse, comme le font la plupart des Houilles, sans se fondre et couler comme le font les Bitumes, répandant une odeur désagréable, âcre et piquante, présentant essentiellement, dans son tissu, l'organisation fibreuse du bois, et laissant enfin pour résidu, après la combustion, une cendre pulvérulente, assez semblable, par son aspect et sa composition, à celle des végétaux ; quel que soit d'ailleurs le gisement du combustible, ainsi caractérisé, le Lignite alors pourrait se rencontrer dans le même lieu, dans la même couche, dans la même masse avec de l'Anthracite, de la Houille et de la Tourbe; mais d'un autre côté, pour le géologue, qui tient moins compte des variétés de forme, de couleur, de propriétés des substances, que de la place qu'elles occupent dans le sein de la terre, le Lignite pourrait être, au contraire, toutes matières charbonneuses quels que soient leurs caractères extérieurs, mais qui sont propres exclusivement à certains terrains, tandis qu'il regarderait comme Anthracite, comme Houille, comme Tourbe, des matières quelquefois semblables aux premières, et seulement distinctes par leur gisement; il résulterait de ces deux manières de voir que le Lignite, considéré minéralogiquement, serait toute autre chose que le Lignite considéré géologiquement, et que la même expression deviendrait commune à deux idées très-distinctes, inconvenant grave, auquel on se proposerait imparfaitement de remédier, en distinguant l'espèce minéralogique de l'espèce géologique, si toutefois encore le mot espèce pouvait être ici employé pour ne signaler dans un cas que certains modes d'altération d'une même substance, et dans l'autre les diverses circonstances de gisement de cette substance altérée de plusieurs manières; du reste, il n'est pas probable qu'on puisse agir ainsi, parce que l'on ne saurait trop attacher d'importance à conserver aux mots, toujours la même valeur, surtout dans l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle, qui sont trop intimement liées entre elles, pour que le langage scientifique ne doive pas rigoureusement être le même pour toutes. Or quelle parité, quel rapport d'idée pourrait-on établir entre ce que l'on appelle une espèce de Mammifère, d'Oiseau, de Plante, de Minéral, qui sont des corps finis et caractérisés par leur forme, leur organisation, leur composition, avec ce que l'on appellera, par exemple, l'espèce géologique du Lignite qui comprendra la collection de diverses nuances d'altération, subies par les végétaux trouvés dans le sein de la terre, depuis telle couche jusqu'à telle autre couche presque arbitrairement! Les coupes, les divisions facilitent, il est vrai, l'étude, mais la géologie est une science de généralités qui, comme la physiologie, repose sur sa nature l'emploi de toute nomenclature trop systématique; elle se compose essentiellement de faits et d'observations qu'il est plus nécessaire de coordonner et de lier entre eux, qu'il n'est utile de les isoler, et qui ne peuvent, dans tous les cas, être distribuées méthodiquement dans des ordres, des genres et des espèces distinctes, comme on peut le faire pour des êtres et des corps nombreux, tels que des Oiseaux, des Insectes, des Plantes, des Minéraux, etc., qu'il s'agit de distinguer les uns des autres. L'inconvénient qui vient d'être signalé, celui de prendre dans une acception toute différente le mot Lignite, existe réellement, ainsi que l'on peut s'en convaincre en étudiant les ouvrages des minéralogistes, comparativement à ceux des géologues, et pour l'éviter il semble qu'il faut d'une part ne pas vouloir désigner sous ce nom une espèce minérale douée de propriétés et de qualités particulières, et par conséquent caractérisée d'une manière précise, et que d'autre part on ne doit pas non plus comprendre sous cette dénomination, et comme espèce géologique, tous les charbons fossiles qui se rencontrent dans certaines couches de la terre exclusivement; en conservant au mot Lignite le sens consacré par l'usage, dans le langage habituel des géologues, qu'au hasard, quelque peu philosophique qu'il paraît, on ne s'expose pas du moins à donner des idées fausses, comme il peut arriver qu'on le fasse si l'on cherche à couvrir le vague qui ne peut être réellement dissipé, par une apparence d'exactitude et de précision qui n'est que trompeuse. On doit entendre, d'après cela, par Lignite, avec la plupart des géologues : 1° les bois et les plantes carbonisés dans le sein de la terre, qui ont conservé leur forme originelle ou au moins l'organisation ligneuse, dans quelques formations qu'ils se rencontrent; 2° les couches régulières, les amas constants ou accidentels de matière charbonneuse, pure ou mêlée, dont l'organisation végétale peut n'être plus aperçue dans toutes les parties, mais qui se rencontrent dans les terrains de formation postérieure à celle des terrains houillers bien caractérisés (F. Houille). Quoique pouvant se rencontrer dans presque tous les terrains, chacune des diverses variétés principales de matière charbonneuse prédomine cependant dans des systèmes de couches dont l'âge est différent, et la distinction minéralogique des charbons de terre, désignés d'après leurs caractères extérieurs, leurs propriétés et leurs usages par les noms d'Anthracite, de Houille, de Lignite et de Tourbe, s'accorde assez bien, d'une ma-
nière générale, avec l'ancienneté de formation et les circonstances de gisement de ces variétés. Ainsi l'Anthracite appartient principalement aux plus anciens terrains de transition, la Houille, moins ancienne, abonde dans les premiers arrangements secondaires, Le Lignite, déjà commun dans les derniers de ceux-ci, paraît plus exclusivement propre aux terrains tertiaires dont les assises plus modernes renferment la Tourbe proprement dite. Voigt paraît être le premier qui, sous le rapport géologique, ait cherché à faire bien ressortir l'accord de certains caractères extérieurs des Lignites, avec leurs gisements, et qui ait proposé de les séparer des Houilles proprement dites. Cette distinction, bonne comme considération générale, admise par Werner, qui désignait les Lignites sous le nom de *Braunkohle*, dont il distinguait plusieurs variétés, adoptée et établie en France, par Daulnaysson et Alex. Bronniart, est maintenant généralement reçue; ce dernier savant qui a fortement appuyé sur la nécessité de la distinction, a proposé, comme résultat de ses observations sur cet important sujet, de classer tous les gisements de Lignites connus sous quatre types principaux que l'on désignait, suivant lui, par les dénommations de: 1° Lignite du Lias; 2° Lignite de l'île d'Aix; 3° Lignite soissonnais; 4° Lignite superficiel.

Le Lignite du Lias comprendrait non-seulement les bois fossiles carbonisés que renferment les couches calcaéo-argileuses, inférieures au Calcaire oolitique, mais aussi ceux que contiennent non moins fréquemment les dépôts de même nature qui séparèrent la grande formation des Calcaires du Jura en plusieurs groupes, ou qui la recouvrent, tels que les Argiles de Dives (Oxford clay), les Argiles d'Honfleur (Kimmeroidge clay). Le Lignite de cette période qui commence après le dépôt du Calcaire alpin et s'arrêté à celui des sables ferrugineux et sables verts (*Iron et Green Sand*) exclusivement, se trouve le plus ordinairement en fragments disséminés ou en petits amas qui sont visiblement les débris de végétaux monocotylédones et dicotylédones, parmi lesquels on a reconnu quelques feuilles de Fougères; presque toujours les morceaux isoles et qui paraissent avoir été fracturés et ballottés avant leur enfouissement sont pénétrés de suture de Fer, et souvent leur surface est recouverte par de grandes Huitres ou de petites Gryphées qui y adhèrent fortement. Les bancs solidés de Calcaire marneux en renferment moins que les couches argileuses; on ne connaît aucune exploitation importante de ce Lignite, dont les usages sont presque nuls.

Le Lignite de l'île d'Aix, ainsi nommé d'après le gisement bien constaté, sur les côtes de Bretagne, près de Rochefort, de bois carbonisés en amas et même en couches dans les sables qui séparent le terrain oolithique de la Craie, réunissait naturellement tous les dépôts de la même époque, qui sont très-abondants sur les côtes sud de l'Angleterre, notamment dans le sable ferrugineux d'Hastings, où le Lignite se trouve le plus fréquemment en bancs réguliers, considérables, qui alternent plusieurs fois avec ceux de Grès et d'Argile, à la manière des charbons de terre, auxquels il ressemble par les caractères extérieurs, et par les exploitations auxquelles il donne lieu. Ce Lignite est souvent accompagné de cristaux de Quartz hyalin, qui tapissent les fissures, et des cavités qui paraissent avoir été pratiquées dans le bois dont il provient, par des larves ou des Vers marins, sont remplies de Silex Calcaédoines. Le Fer sulfuré se rencontre avec lui de même qu'avec le Lignite du Lias, et l'on a recueilli notamment à l'île d'Aix, au milieu des amas de bois, et dans les couches sableuses et marneuses, qui les enveloppent, des nodules d'une matière résineuse, brune ou d'un jaune orangé, qui, d'après l'analyse qui en a été faite, paraît contenir beaucoup moins d'Acide succinique, que n'en contient le succin des formations supérieures à la Craie. Presque toutes les tiges reconnaissables dans le Lignite de l'île d'Aix, annoncent des végétaux dicotylédones, dont quelques-uns, au milieu de la masse charbonneuse, ont été changés en Silex. On a reconnu, dans le même lieu, de véritables Fucus; les fossiles caractéristiques sont marins; mais ils se trouvent plutôt dans les couches supérieures au Lignite qu'avec celui-ci même; ce sont des Bélemnites, des Nautiles (*Nautilus triangularis*), des Spiridites, des Ichthiasarcocèles de Desmarest, des *Gephyra Aquila* et *Columbe*, *Pecten quinquecostatus*, etc., et quelques ossements qui paraissent avoir appartenu à des Reptiles et des Poissons.

Le Lignite soissonnais, postérieur à la Craie, mais antérieur au Calcaire grossier parisien, et peut-être même en partie du même âge, appartiendrait presque exclusivement, d'après Bronniart, à l'époque de la formation de l'Argile plastique qu'il faut regarder comme la plus importante pour la production des Lignites, puisque le savant dont ces lignes présentent l'analyse des opinions particulières, croit devoir rapporter à la même époque, non-seulement toutes les couches carbonifères, qui donnent lieu à de nombreuses exploitations dans les vallées de l'Aisne, aux environs de Soissons et de Laon, auprès de Château-Thierry, d'Epernay, etc.; tous les dépôts de combustibles charbonneux du bassin de Paris, et qui ont été découverts à Auteuil, à Marly, à Mantes, à Dieppe, mais encore une grande partie des gîtes puissants de charbon de terre, exploités depuis longtemps dans le midi de la France, comme de véritable Houille, tels que ceux des mines de Saint-Paulet près du Pont-Saint-Ésprit, de Monnet, de Saint-Savournin, Grésague, Gardaunes, La Cadrière, Fuveau, Peynier, Roquevaire, Martigues, etc., dans le département des Bouches-du-Rhône, entre Marseille, Aix et Toulon, ceux des mines d'Étente verticale de la Saverne; tous les charbons exploités dans la grande vallée de la Suisse, qui sépare le Jura des Alpes, tels que ceux de Vernier, près Genève, de Paudex, de Moudon près Lavaux, de Saint-Saphorin, près Vevey, de Kcepuch près l'Horgen sur le lac de Zurich, d'Oringen, près du lac de Constance, etc., dépôts qui font tous partie du grand amas de roches d'agglutination, connu sous le nom de Molasse, et dont la formation paraît en effet correspondre à celle de l'Argile plastique parisienne, jusques et y compris peut-être celle du Gypse à ossements.

Le Lignite soissonnais aurait donc pour caractère
principal de former souvent des couches puissantes, qui alternent avec des Grès, des Sables et des Argiles, et de se présenter sur une grande étendue, dans les terrains qui sont immédiatement supérieurs à la Craie; il est souvent mélangé avec ces Argiles et ces Sables, de manière que l'on ne saurait reconnaître, dans le tissu de toutes ses parties, une organisation végétale; il semble être, au contraire, le plus souvent comme la plupart des Houilles, le produit de la titration de parties charbonneuses qui n'ont été transportées et déposées qu'après cette opération; il renferme du Sucre dans lequel l'Acide succinique est en quantité notable, du Mellite, du Bitume pétrole, et parmi les minéraux proprement dits du Zinc et du Fer sulfurés, du Gypse en cristaux, de la Chaux carbonatée, de la Scrofantine sulfatée, du Silice agate, du Quartz hyalin. Les fossiles végétaux et animaux qui l'accompagnent sont très-variés et très-abondants; parmi les premiers on n'a pas reconnu de plantes marines, mais des plantes terrestres continentales ou marécageuses; point de Fougeres, ni de tiges ni de feuilles de plantes semblables à celles qui caractérisent les véritables Houilles; les grands végétaux y sont ordinairement croisés et couchés dans tous les sens; bien que, dans plusieurs localités, on cite des troncs d'arbres volumineux, qui ont conservé une position verticale. Les animaux observés dans les divers gîtes de Lignite soissonnais, ne sont pas en moins grand nombre que les végétaux.


La dénomination de Lignite superficiel de Brongniart, serait réservée à tous les fragments ou amas de bois charbonneux, plus ou moins altéré, qui, sans avoir les caractères de la Tourbe (V. ce mot), seraient plus modernes que le Lignite soissonnais, et même que tous les bancs solides des derniers dépôts d'eau douce des terrains parisiens, ceux enfin qui font seule partie des couches meubles superficielles et dont les bois accumulés dans l'île de Chatou, près Saint-Germain-en-Laye, ceux du Port-à-l'Anglais sur les bords de la Seine au-dessus de Paris, peuvent donner un exemple; ces Lignites forment des amas quelquefois considérables d'arbres entiers, accumulés les uns sur les autres, au milieu d'un limon sablonneux, qui renferme des Coquilles d'eau douce, des débris d'insectes aquatiques et d'animaux terrestres, des fruits, etc., assez semblables à ceux qui existent maintenant sur le sol environnant, mais souvent aussi des ossemens de grands Mammifères, dont les espèces n'existent plus sur ce même sol, circonstance qui donne à ces dépôts un caractère antédiluvien, et qui autorise à les regarder comme d'une origine antérieure à l'état actuel du globe.

Après avoir indiqué d'une manière générale quels sont les phénomènes géologiques de la distribution des matières charbonneuses plus nouvelles que la Houille, dans les divers strates de l'écorce de la terre, il faut tracer ici quelques-uns des caractères principaux qui ont engagé les minéralogistes à reconnaître, parmi les Lignites, plusieurs variétés, dont les propriétés méritent d'être connues, parce qu'elles font rechercher ces variétés pour des usages dont quelques-uns sont très-importants pour les arts et l'agriculture. Ces principales variétés sont, suivant Constant Prévost, auteur de cet article:

Le Lignite piciforme, Peckkohle des Allemands, qui, comme l'indique son nom, a l'aspect luisant de la Poix; la structure fibreuse du bois paraît à l'extérieur de quelques fragments, mais le plus souvent cette structure a disparu et le Lignite ne présente plus qu'une masse compacte, qui donne, en se cassant, des surfaces coulées; quelquefois il se divise en feuillets ou bien en fragments parallélipipédiques, à la manière de quelques variétés de Houille dont il est difficile de le distinguer, d'autant plus que sa couleur est le noir luisant, et qu'il brûle avec facilité et sans répandre l'odeur désagréable de la plupart des autres Lignites. C'est cette variété que l'on exploite dans les mines de Provence, qu'il faut, d'après Brongniart, rapporter au Lignite soissonnais, dans celles de la Suisse, dans les Ardeens à Ruelet, dans la vallée de l'Inn en Autriche, à Cadibona dans le golfe de Gênes, à Sarzanne en Ligue-rie, etc. A cette même variété appartient le Jayet que sa dureté, sa couleur noire foncée, sa texture dense et homogène rendent susceptible de prendre un beau poli, et d'être taillé sur une meule, pour être transformé en objets d'ornements, tels que des boutons, des pendants d'orchelles, des colliers, des chapelets, des rosaires, etc., et en général des parures de deuil. Le Jayet se rencontrent en fragments ou en nodules dans le Lignite piciforme commun, et peut-être avec toutes les autres variétés de Lignite, mais accidentellement; les exploitations des environs de Loquevaire, Marseille et Toulon; celles de Balestat dans les Pyrénées, de Saint-Colombe, Peyrat et la Bastide, sont, en France, celles qui fournissent le plus de Jayet au commerce, et qui en ont fourni une assez grande quantité à une époque où la mode faisait rechercher les bijoux de cette nature. Les mines de Saint-Colombe, qui ont employé jusqu'à 1300 ouvriers, n'en occupent plus maintenant qu'environ 120. L'Espagne, la Saxe, la Prusse, ont des mines de Jayet dont on fait le même usage qu'en France. Quelques auteurs, et notamment Voigt et Brongniart, rapportent à la variété de Lignite piciforme, le Candet Coal ou charbon-chenille des Anglais, quoique l'on assure que cette sous-variété existe dans les couches des terrains houillers de Newhaven. (V. Houille compacte.)
Le Lignite terne, d'un noir plus ou moins foncé, mais toujours terne, répand en brûlant une fumée épaisse et presque toujours acer et fétide; il présente une structure tanino-massue, tantôt schisteuse, mais rarement lenteuse; il est le plus souvent en couches et soutenu par des matières terreses et du sable. Les exploitations de Sainte-Marguerite, près Dieppe; la plupart des gîtes du Soissonais, les mines de Violenc, dans le département de Vaucoules, de Leisicke en Allemagne, celles de Tempeliz et des environs de Carlsbad, en Bohême, fournissent des exemples de cette variété de Lignite dont les principaux usages sont de plusieurs sortes. Lorsqu'il est en masses solides, qu'il n'est pas par trop imprégné d'infiltrations pyriteuses, il peut servir pour fabriquer la Chaux et pour toute opération analogue; lorsqu'il manque de cohérence, et que les Pyrites qu'il contient se décomposent facilement à l'air, on l'emploie pour fabriquer des sulfates de fer et d'alumine; on le répand encore sur les terres pour les amender (Sainte Marguerite, Soissonais): une sous-variété qui est terreuse, pulvérisée, d'un brun noir, que l'on trouve principalement à Bruhl, et qui dans le commerce est connue sous le nom de terre de Cologne, est employée dans les peintures grossières. On distingue bien en même plusieurs autres variétés sous les noms de Lignite fibres, cylindroïde, bacillaire, mais elles sont de trop peu d'importance sous les rapports géologiques et technologiques, pour que l'on doive s'arrêter à les décrire.

LIGNIVORES. ins. Duméril donne ce nom à une famille de l'ordre des Coléoptères, qui correspond à celle que Latreille nomme Longicorons. V. Ce mot et XYLOPHAGES.

LIGNONIA. rot. Le genre Paypayrola d'Aublet a reçu de Scopoli ce nouveau nom qui a été adopté par Ræmer et Schultes. Jussieu et Lamarck se sont contentés de modifier la dénomination primitive en celle de Payrola. V. Ce mot.

LIGNYDIUM. rot. LIGNIBER.

LIGNYODE. Lignyodes. ins. Coléoptères tétramères; famille des Blychnophores. Dejean avait placé l'Insecte qui a donné lieu à la création de ce genre parmi ses Eltsensus; mais Sehouenl lui ayant reconnu des caractères tout à fait distincts, a jugé convenable d'en faire le type d'un groupe particulier. Les caractères généraux sont: antennes longissimes et grêles, coudues, composées de douze articles, dont les deux premiers allongés et oboquins, les cinq suivants greus, aplatis et les autres formant une massue ovale; trompe allongée, assez forte et un peu arquée; yeux grands, convexes et rapprochés; corselet rétréci antérieurement et tronqué à la base comme à l'extrémité; élytres ovoïdes, oblongues, avec les épaules obtusamente angues; pieds médiocres, presque égaux; cuisses mutiques, renflées au milieu; jambes cylindriques, sensiblement plus épaisse à la base et pourvues, à la face inférieure, d'un petit crochet; pénultième article des tarses plus large, bilobé et spougeux en dessous, le dernier hongquiqué. Le Lignyodes enunciator est d'un brun noirâtre, opaque, inégalement recouvert d'écaillées beaucoup plus pâles, avec les élytres finement ponctuées, striées, et ornées d'une bande sutorale, formée par des écaillles d'un brun plus clair; les antennes et les pattes sont testacées. On le trouve en Europe.

LIGTU. rof. Especie du genre Alstroemeria. V. Ce mot.

LIGULA. int. V. LIGULE.

LIGULACE ET LIGULE. Ligulaceus et Ligulatus. rot. C'est-à-dire ayant la forme d'une ligule, ou bandelet à deux bords presque parallèles.

LIGULIFLORA. Lignaria. rot. Genre de la famille des Syzygium. Corymbifères de Jussieu, et de la Syn- génésis superflici, L., établi par F. Cassini (Bulletin de la Société Philom., septembre 1816) qui l'a ainsi caractérisé: involucre cylindré, formé de folioles égales, disposées sur un seul rang, contiguës, libres, appliquées, oblongues, lancéolées, alignées au sommet, membraneuses sur les bords; à la base de l'involucre on observe une ou deux bractées linéaires subulées; réceptacle plan, absolument nu; calathide radiée, dont les fleurons du centre sont nombreux et hermaphrodites, ceux de la circonférence sur un seul rang, en languettes et fennelles; corolles des fleurs femelles portant à la base quelques longs filets qui sont des rudiments d'étamines; ovaires support par un léger pédoncule, oblongs, striés, glabres, pourvus d'un bourrelet au sommet, et surmontés d'une aigrette composée de poils légèrement plumeux. Les styles ont leur partie supérieure hérissee de papilles, de même que la face extérieure des stigmatophores; les bourrelets stigmatiques sont confondu en une seule masse, à l'exception de la base où ils sont partagés par un léger sillon. Ce genre a été placé par son auteur, dans la tribu des Adénostylées, entre les nouveaux genres Sencelia et Celusia. Il se distingue du Cineraria par la présence des bractées qui se trouvent à la base de l'involucre, par les étamines rudimentaires de ses fleurs femelles, et par les caractères du style. L'espèce Cassini considère comme type du nouveau genre, est le Cineraria sibirica, L. Cette plante croît en Sibérie, dans le Levant et sur les montagnes de l'Europe australe. Cassini soupçonne en outre que le Cineraria caspica de Marshall est une seconde espèce de Lignärha.

Un autre genre de plantes a été formé sous le nom de Lignularia par Duval (Plantes grasses du Jardin d'Alençon, p. 11). Il avait pour type le Scafraga sarmentosa, Wild.; mais Baworth ne l'a considéré, avec juste raison, que comme une section du genre Saxifrag. V. Ce mot.

Rumph s'est autrefois servi du mot Lignalaria pour désigner la plante nommée par Linné Euphorbia ne- rtifolia.

LIGULÉ. Lignula. int. Genre de Vers intestinaux de l'ordre des Cestoïdés. Caractères: 1° avant le développement complet; corps aplati, continu, très-long, parcouru sur ses deux faces par un sillon longitudinal et médian; point de tête ni d'organes génitaux visibles; 2° après l'entier développement; corps aplati, continu, très-long; tête munie de deux fossettes latérales très-simples; ovaires formant une ou deux séries longitudinales, avec des léninsques saillants (organes génitaux mâles) situés sur la ligne médiane. Pallas confondait...
ces animaux avec les Tanaïs, et Linné avec les Fascioles. L'organisation des Ligules est d'une extrême simplicité. Lorsqu'on examine celles qui vivent dans les Poissons, ou, d'après l'hypothèse de Rudolfphi, celles dont le développement n'est pas complet, il semble qu'on ait sous les yeux une bandelette d'Albume couagulée, dont la surface plus ou moins ridée est parcourue sur chacune de ses faces par un sillon longitudinal et médian. Que l'on dissèque cette masse, qu'on la soumet à la macération, qu'on en examine des portions minces au microscope, quelques recherches qu'on puisse faire, on ne trouve toujours qu'une substance blanchâtre, assez ferme, sans fibres, sans vaisseaux ou organes quelconques. Cependant les Ligules, même en cet état, sont des animaux vivants, dont les mouvements sont très-sensibles. Lorsqu'on les met dans l'eau, elles se distinguent de diverses façons et nagent à la manière des Sangues. La portion qu'on regarde comme la tête est en général plus épaissie et plus pointue que la postérieure; on ne peut y apporter rien qui ressemble à des sucs; les plaques y sont plus régulières que sur le reste du corps; les bords sont épais, plissés, et souvent ondulés. Même dans cet état, les Ligules parlentie de de grandes dimensions; on en a observé de plus de trois pieds de long d'un demi-pouce de large. L'organisation de ces grands individus n'était pas plus apparente que dans les plus petits.

Il n'est pas rare de trouver dans les intestins des Oiseaux aquatiques des Ligules absolument semblables à celles des Poissons, c'est-à-dire dont la structure n'est pas plus complexe; souvent aussi elles sont observées dans une étendue plus ou moins grande, une série d'ovaires très-distincts. Ces ovaires ont la forme d'un petit sac et sont placés très-près les uns des autres, sur une ou deux rangées longitudinales, qui occupent toujours le centre du corps; chaque ovaire parait communiquer à l'extérieur par une petite ouverture, et toutes ces ouvertures sont placées du même côté. Rudolph a observé sur le Ligula sparsa, un petit corps cylindrique, sortant par l'ouverture de chaque ovaire.

Il le regarde comme l'organe génital mâle. On distingue facilement la présence des ovaires dans les Ligules, par une ligne blanche longitudinale, plus apparente du côté où sont placées les ouvertures de communication avec l'extérieur. Du côté opposé, on aperçoit ordinairement sur la ligne médiane, une bandelette très-étroite, un peu saillante, limitée de chaque côté par un petit sillon. Ses sucs sont ovulaires, de couleur brune, et très-nombreux. La plupart des Ligules des Oiseaux sont marquées antérieurement de lignes transversales, rassemblées, régulières; quelques Ligules paraissent veritablement articulées dans cette partie; le reste du corps est irrégulièrement ridé, ou tout à fait lisse.

Bremser a observé sur une Ligule (Ligula interrup+ta) trouvée dans le Cormoran commun, une tête distincte où l'on remarquait une fossette linéaire sur chaque côté; ces fossettes ressemblaient à celles des Bothriocéphales solides et noueux; la tête était très-minute, presque triangulaire et aigüe en avant. Eudes Delongchamp a trouvé dans le même Oiseau, une Ligule qui offrait également à son extrémité antérieure deux fossettes linéaires. C'est la seule espèce où l'on ait encore remarqué ces organes. Si l'on excepte les ovaires et les sucs de l'extrémité antérieure, la structure des Ligules des Oiseaux est la même que celle des Ligules des Poissons. Ces seules différences d'organisation entre les Ligules des Poissons et celles des Oiseaux, la circonstance d'habitation constamment dans l'abdomen chez les Poissons, dans l'intérieur des voies digestives chez les Oiseaux aquatiques; de plus, une observation singulière relativement aux Bothriocéphales solides et noueux (L. ces espèces), ont porté Rudolph à avancer que les Ligules étaient destinées par la nature à passer une partie de leur vie dans les Poissons; que là, elles étaient entièrement dépourvues d'organes génitaux, et par conséquent infertiles; que, parvenues dans les voies digestives des Oiseaux qui s'étaient nourris de Poissons affectés de Ligules, elles y prenaient un nouveau degré d'accroissement, leurs organes génitaux se développant, et qu'elles pouvaient alors se multiplier par germes. Cette hypothèse, quoique fondée sur des faits d'observation exacte, paraît fort étrange, et, si elle est l'expression d'une loi de la nature, relativement à ces êtres, c'est une nouvelle singularité ajoutée à toutes celles que présentent les Vers intestinaux. Il parait certain également que les Ligules des Poissons, arrivées à une époque de leur existence, sortent de l'abdomen de ces animaux en s'insinuant entre les muscles du dos et en perforant la peau.

On a dit que l'on a vu des Ligules encore vivantes dans des Poissons bouillis et servis sur table; c'est une exagération d'observateurs superficiels et peu scrupuleux. Il n'y a pas d'êtres vivants qui puissent résister à l'action prolongée de l'eau bouillante. D'ailleurs, la vie des Ligules est assez fugace; ces Vers ne tardent pas à mourir lorsqu'on les place dans l'eau à une température modérée. Les Ligules ont été trouvées dans l'abdomen des Poissons qui vivent passagerement ou habituellement dans l'eau douce, particulièrement les espèces du genre Cyprin. On les trouve également dans les voies digestives des Oiseaux aquatiques et piscivores. On a trouvé une Ligule dans les intestins grêles d'un Yeau marin nourri depuis quelques temps avec des brèmes. Il existe dans un lac du royaume de Naples nommé Lago Lucina, une espèce de Cyprin du Barbeau, et qu'on nomme dans le pays Lasca et Lascagna. Ce Poisson contient assez fréquemment les Ligules rapportées au Ligula simplicissima par Rudolph; on nomme ces Vers Macaroni piatti. On les mange avec délices.

Les espèces de Ligules sont peu nombreuses et assez difficiles à distinguer entre elles. Leurs différences spécifiques ne consistent guère que dans leur position des ovaires, pour celles qui en sont pourvues. Quant aux autres, Rudolph les réunit toutes sous le nom de Ligula simplicissima.

LIGULE. Ligula. conc. Lamarck avait d'abord donné le nom de Donacille, et ensuite celui d'Amphídesme, à un genre que Montagu (Test. Brit., p. 22) avait antérieurement établi sous le nom de Ligule; il était juste, par l'antiériorité, de conserver celui de Montagu; c'est ce que Férussac a fait dans ses Tables
Coquille offre une grande tache d'un rouge-brun foncé qui diminue insensiblement vers les bords qui sont lisses. Il y a sur chaque valve deux dents cardinales fort petites; l'impression du manteau a une échancrure très-profonde comme dans les Tellines, et sur le côté postérieur on remarque un pli sinueux comme dans ce dernier genre.

LIGULE. Ligula. not. On donne ce nom, dans les Graminées, à la petite lamelle ou languette qui naît du sommet ou bord libre de la gaine de la feuille. Quelquefois la Ligule est formée par des poils. Ce petit organe fournit assez souvent d'excellents caractères pour distinguer certaines espèces.

LIGULÉE (corolle). not. Cette sorte de corolle s'observe dans la famille des Synanthérées; c'est quand la corolle monopétale commence par un tube et qu'elle va ensuite en s'étirant et formant une lamelle plane et latérale, comme dans toutes les Chioracées et dans les fleurs de la circonférence dans les Radiées; la fleur qui offre une semblable corolle est appelée un demi-fleuron.

LIGULIFÉRÉE. Liguliflorus. not. Épithète donnée par De Candolle aux fleurs composées, qui sont devenues doubles par la permutation de leurs corolles en langue allongées.

LIGULIFLÖRE. Liguliflorus. not. Se dit de la couronne des Synanthérées, lorsqu'elle est composée de fleurs à corolles ligulées.

LIGURITE. min. Viviani a remarqué une substance verte, transparente, à cassure vitreuse, dissémine dans une fioche taluqueuse, des bords de la Stura en Ligurie. Cette substance, d'après l'examen qu'en a fait Vaquerin, ne serait qu'une modification du Titane silico-calcaire. Elle est formée, suivant Viviani, de Silice, 57,45; Alumine, 7,56; Chaux, 25,50; Magnésie, 2,56; Oxyde de Fer, 5,56; Oxyde de Manganèse, 0,50; perte, 5,85. Elle est plus dure que la Chrysolithe orientale, et sa pesanteur spécifique est de 5,40.

LIGUSTICUM. not. Synonyme de Livèche.

LIGUSTROIDES. not. Synonyme de Volkamerie. V. ce mot.

LIGUSTRUM. not. Synonyme de Troène.

LÏKENÈ. ins. V. LICHENE.

LILAC. not. Même chose que Lilas. V. ce mot.


LILÉA. not. V. LILÉE.

LILAK. not. Pour Lilas. V. ce mot.

LILALITHE. min. V. LÉPOLITHE.

LILAS. Syringa. L. not. Lilac. Genre de la famille des Jasminées et de la Diandrie Monogyne, L., qui se compose d'un petit nombre d'espèces, mais qui toutes sont des arbres ou d'un port élégant, que l'on cultive dans les jardins, surtout à cause de l'odeur suave que répandent leurs fleurs. Les Lilas ont leurs feuilles opposées, entières, pétiolées, dépourvues de
stipules ; leurs fleurs d’un violet tendre, disposées en grappes rameuses ou en thyrses redressés. Leur calice est monosépale, turbiné, à quatre dents très-courtes ; leur corolle est monopétale, régulière, hypocratéri-forme, à tube allongé, un peu renflé dans sa partie supérieure, à limbe offrant quatre lobes étalés et ob-tus, et légèrement concaves. Les étamines, au nombre de deux, sont sessiles dans la partie supérieure du tube, qu’elles ne dépassent pas. L’ovaire est à deux loges contenant chacune deux ovules pendants. Le style est simple, terminé par un stigmate profondément biper-tite et à divisions linéaires et subulées. Le fruit est une capsule allongée, comprimée, à deux loges contenant chacune une seule graine plane, elle s’ouvre en deux valves naviculaires, emportant chacune la moitié de la cloison.


**Lilas de Persé. Syringa Persica.** L. Cette espèce, originaire des mêmes contrées que la précédente, est beaucoup plus petite dans toutes ses parties. Sa tige s’élève à une hauteur de trois à quatre pieds. Ses ra-meaux sont grêles, effilés, tombants ; ses feuilles sont lancéolées, entières ; ses fleurs, plus petites, forment des groupes beaucoup plus grêles. Il y a une variété à feuilles laciniées et pinnatifides, que l’on désigne quel-quefois sous le nom de Lilas à feuilles de Persil.


**Lilée. Lilium.** Bot. Genre de la famille des Juncagin-es et de la Monocèle Monandrie, L., établi par Bon-pland (*Pl. Anqin.,* t. 92 l. 65) pour une petite plante aquatique, originaire des environs de Santa-Fé de Bogota, dans la Nouvelle-Grenade, qu’il a nommée *Lilée subulata*. Elle a en quelque sorte le port d’un Jone, c’est-à-dire qu’elle forme une touffe de feuilles cylindriques, subulées, engainantes par leur base. Les fleurs sont monocolées. Les mâles forment des chatons ovoïdes, allongés, composés d’écaillés imbriquées en tout sens, à l’aiselle de chacune desquelles on trouve une seule étamine. Les fleurs femelles sont de deux sor-tes : les unes forment des épis ovoïdes, allongés, longuement pédunculées, composées d’une trentaine de fleurs sessiles, comprimées, rapprochées et imbriquées, ces fleurs, entièrement dépourvues d’enveloppes florales, se composent d’un ovaire comprimé, à une seule loge et à une seule graine, d’un seul style court, et d’un stig- mathe capitulé. Les autres sont solitaires, distinctes, presque sessiles, et naissant du collet de la racine ; celles-ci sont ovoïdes, allongées, élargies vers leur sommet où elles se terminent par deux appendices la-melleux, qui forment un bord incomplet. Le style est excessivement long et capillaire. Le fruit est un akène contenant une graine dressée, composée d’un embryon monocotylédon, recouvert par un tégument propre, mince et membrueux.

**Liliacées. Liliaceae.** Bot. On a déjà vu à l’article Asphodelées, que les deux familles naturelles de végétaux, désignées par Jussieu sous les noms de Liliacées et d’Asphodelées, devaient être réunies en une seule qui retiendrait le nom de Liliacées, comme étant le plus ancien et le plus généralement connu. En effet, ceux qui composeront dans le *Genera Plantarum*, les carac-tères assignés à ces deux familles, s’apercevront facilement qu’ils se ressemblent tellement qu’il est presque impossible de saisir entre eux la moindre dif-férence qui soit de quelque importance. Cette difficulté tient non pas à la manière dont les caractères de ces deux groupes sont tracés, mais à l’organisation des genres qui les composent, laquelle n’offre pas de diffé-rences propres à l’établissement de deux familles. En effet, la structure du calice est la même ; les étamines sont en même nombre et insérées de la même manière ; l’ovaire, le style et le stigmate, enfin le fruit et la graine présentent une même organisation. Cependant il faut convenir que, pour unceil exercé, il existe quelque différence de port, d’aspect extérieur entre les Liliacées et les Asphodelées, et que leur mode de germination n’est pas absolument semblable. Ainsi, dans les Aspho-délées, le cotylédon reste engagé dans l’intérieur de la
graine et tient à la gaine qui enveloppe la gamme au moyen d'un prolongement filiforme. Ce mode de germination est en effet celui qu'on observe le plus fréquemment dans les Asphodelées, mais néanmoins tous les genres de cette famille ne germent pas de cette manière, par exemple le *Vellheimia*. Et d'ailleurs, cette différence dans la germination lorsqu'elle n'est pas liée à une différence d'organisation, peut-elle être regardée comme suffisante pour former deux familles naturelles?

Les Liliacées forment une vaste famille de plantes monocotylédones, à étamines pérygynes, dont les genres Lis, Tulipe, Aloe et Asphodelée, peuvent être considérés comme les types. Ces plantes, qui font l'ornement des parterres par la beauté et l'éclat de leurs fleurs et souvent par l'odeur suave qu'elles répandent, varient singulièrement dans leur port. Ainsi quelques-uns de leurs racines sont surmontées par un bulbe dont la forme et l'organisation varient beaucoup, comme on peut le voir en comparant le bulbe écaillieux du Lis avec le bulbe presque solide de certaines Tulipes; dans une foule d'autres genres, la racine est dépourvue de bulbe et se compose de fibres capillaires ou plus ou moins volumineuses. Les feuilles sont quelquefois toutes radicales, planes ou cylindriques et creuses, ou épaisses et charnues. La tige, lorsqu'elle existe, est généralement simple, mais le plus souvent les fleurs sont portées sur une hampe nue, simple ou ramifiée. Les fleurs varient beaucoup dans leur grandeur et leur disposition. Ainsi, tantôt elles sont solitaires et terminales, tantôt elles sont disposées en épis ou plus ou moins allongés, plus ou moins denses, et tantôt elles forment des grappes rameuses ou des ombelles simples. Toujours ces fleurs, qui sont sessiles ou pédonculées, sont accompagnées à leur base d'une bractée et quelquefois enveloppées dans une spathe composée d'une ou de plusieurs folioles. Le calice est coloré et pétalodôme, formé de six sépales tantôt entièrement distincts, tantôt soudés ensemble par leur base, ou même dans une partie plus étendue de leur longueur, de manière à ce qu'ils forment un tube plus ou moins allongé, ainsi qu'on le remarque dans les *Aloes*, les *Lachenalia*, les *Tritoma*, les *Vellheimia*, etc. Ces six sépales sont disposés sur deux rangs, de manière que trois sont inférieurs et trois extérieurs; le plus souvent ils sont égaux, et la fleur est régulière, rarement ils sont inégaux, et la fleur est irrégulière. Les étamines sont au nombre de six. Leurs fils sont grêles ou élargis à leur base, quelquefois bifides ou trifides à leur sommet, monadelphes dans le *Cyanelia Copensis*. L'insertion est le plus souvent pérygynique, c'est-à-dire que les filaments sont attachés sur les sépales, tantôt vers leur base, tantôt vers leur milieu ou vers leur partie supérieure; mais dans un assez grand nombre de genres, ces étamines sont bien réellement hypogyniques, c'est-à-dire qu'elles ne sont nullement insérées sur le calice, c'est ce que l'on observe dans les Lis, les Aloe, les Asil, les Tritoms, etc. L'ovaire est entièrement libre, sessile au fond de la fleur, à trois côtés et à trois loges, contenant chacune un nombre variable d'ovules toujours disposés en deux rangées longitudinales. Dans le *Vellheimia*, il y a deux ovules seulement dans chaque loge. Le style est simple, marqué de trois sillons longitudinaux; il manque quelquefois, et alors le stigmate est sessile. Celui-ci est toujours à trois lobes plus ou moins marqués. Le fruit est libres et supère, quelquefois charnu, mais le plus souvent sec et déhiscent. ovode, ou glochidé, à trois côtés plus ou moins saillants, séparées par des sillons longitudinaux, à trois loges, contenant ordinairement plusieurs graines et s'ouvrant en trois valves sœptrées sur le milieu de leur face extérieure. Les graines, dont la forme varie, sont recouvertes d'un tégument tantôt noir et crustacé, tantôt simplement membraneux. Elles contiennent, dans un endosperme blanc et charnu, un embryo cylindrique, axile, et dont la radicule correspond au hile. Cet embryo est quelquefois contourné sur lui-même, ainsi qu'on l'observe dans les Aulis par exemple.

Les genres qui composent cette famille sont assez nombreux, et l'on peut montrer l'énumération suivante, d'après A. Richard.

§ I. Fleurs en épis; racines fibreuses; calice tubuleux.

*Aletris*, L.; *Vellheimia*, Gleditsch; *Tritona*, Curtis; *Aloe*, L.

§ II. Fleurs en épis; racines fibreuses; calice à cinq divisions profondes.


§ III. Fleurs en épis; racine bulbuleuse; calice tubuleux à sa base.


§ IV. Fleurs solitaires, en épis ou en ombelle; racine bulbuleuse; calice à six divisions.


LILAG. L. Les anciens botanistes donnaient ce nom à diverses Liliacées. Cordus l'avait appliqué particulièrement à une plante dont Tournfort fit son genre *Phalangium* et que Linné plaça parmi les *Anthericum*. Ce mot ne fut plus employé que comme spécifique, *V*. *Phalangere*.

LILASTRUM. L. Tournfort avait formé, sous cette dénomination prosècrée par Linné, un genre que ce dernier naturaliste réunit aux *Anthericum*, mais qui, selon Jussieu, doit faire partie du genre *Phalan langium*. *V*. ce mot.


LILIO-MACINTHIUS. L. Sous ce nom générique, qui n'a pas été adopté, Tournfort avait séparé des *Scilla*, les espèces à bulbes écaillueux. *V*. *Scille*.

LILIO-NARCISSE. L. Tournfort nommait ainsi un genre dont les espèces ont été placées par Linné parmi les Amarillis. *V*. ce mot.

LILUM. L. *V*. *Lis*.
LILIAM LAPIDEUM, POLYP. Les anciens orectographes ont donné ce nom à l'Encrinite moniliformis de Muller. F. ENCRINITES.

LIMACE. Limax. MOLL. Animaux Mollusques gastéropodes de la famille des Limaciens de Lamarck, dans l'ordre des Pulmonés terrestres. Les Limaces, comme les Hélices, furent connues des anciens; Aristote et Plinie les mentionnèrent; d'autres auteurs, tels que Ray, Muralt, Harder, Redi, Swammerdam, cherchant, par une étude plus approfondie, à éclairer l'histoire des Limaces et des Limacoons, donnèrent, sur leurs moeurs, leur accouplement et leur anatomie, des détails curieux, qui ne furent pas toujours exempts d'erreurs. Lister, dans son Synopsis, donna, d'après Redi, plusieurs planches où des détails anatomiques sont représentés. Dans leur indication, on remarque plusieurs erreurs que le grand Swammerdam, dont les travaux sont antérieurs, ne commet pas. Lister fut le seul de son époque, qui rattacha les Limaces à son système général de conchyliologie; les autres auteurs, jusqu'à Bruguière, ne les mentionnèrent pas, ou les éloignèrent des Mollusques, dans la classe des Vers nus, et, en un mot, ne les regardèrent pas comme voisines des Hélices; il faut en excepter cependant d'Argenville qui plaça les Limaces à la fin de ses Coquilles terrestres, comme partie séparée de son système; et Muller qui, dans son Histoire des Vers terrestres et fluviales, commença ses Testacés, par les Limaces qu'il fit suivre des Hélices et dont il décrivit un assez bon nombre d'espèces. Limé, dans son système, ne suivit pas le bon exemple de Muller; il établit, comme on le sait, trois classes dans les Vers: les Intestinaux, les Mollusques et les Testacés. Ce fut dans la classe des Mollusques, avec les Téthys, les Doris et les Aplysies, que fut placé le genre Limace, lorsque les Hélices, qui ont, par l'organisation, tant d'analogie avec elles, furent portées parmi les Testacés, à côté des Nérités et des Turbos. Les auteurs qui suivirent le système Liméen à la lettre, comme Bruguière et les auteurs anglais du même temps, adoptèrent entièrement cet arrangement défectueux. Cuvier qui, dès 1798, proposa, dans son Tableau élémentaire d'Histoire naturelle, d'heureux changements dans la classe des Mollusques, plaça les Limaces en tête des Gastéropodes, mais les tint encore assez éloignées des Hélices. Lamarck, dans son Système des Animaux sans vertèbres, suivit l'opinion de Cuvier. Le défaut de coquille des Limaces fut la cause de l'erreur dans laquelle tombèrent ces savants zoologistes.

Draparnaud, dans son Histoire des Mollusques terrestres et fluviales de la France, fut le premier qui reproduisit l'opinion de Muller, c'est-à-dire qui remit, à l'exemple de ce savant, les Limaces près des Hélices. Lamarck ne manqua pas de saisir cet heureux rapprochement: aussi voit-on que, dans sa Philosophie zoologique, il rapprocha sa famille des Limaciens de celle des Coquilles, et qu'ainsi se trouvèrent beaucoup mieux en rapport les deux genres Limace et Hélice. De Roissy, dans le Buffon de Sonini, ayant presque entièrement adopté le premier système de Lamarck, laissa les Limaces avec les Mollusques nus, et par conséquent forti loin des Hélices. Il faut dire que l'ouvrage de Roissy est antérieur de plusieurs années à la Philosophie zoologique, et que se publiait dans le même temps que l'ouvrage de Draparnaud, son savant auteur n'aura pu profiter des travaux de ce dernier. Cuvier, après avoir éloigné les Limaces des Hélices, fit voir, par son excellent Mémoire anatomique sur ces deux genres, qu'il existait à peine des différences suffisantes pour les séparer à l'avenir, quoiqu'en apparence ils fussent fort dissemblables. Cuvier, ayant reconnu dans les travaux des premiers naturalistes des erreurs et des lacunes, entreprit, malgré les travaux de Swammerdam sur le même sujet, de rendre complètement l'anatomie de ces Mollusques en donnant de meilleures figures que ses devanciers, ainsi qu'une description anatomique très-exacte et plus complète. Cuvier a rendu un grand service à la science. D'après cela, il est facile de penser que la nouvelle opinion de Cuvier dut recevoir son application dans la classification qu'il proposa dans le second volume du Règne Animal. On trouve, en effet, les Limaces parmi les Pulmonés terrestres, à côté des Hélices, et il établit le passage des deux genres par les deux sous-genres Testacelle et Parmacelle qui ont des coquilles rudimentaires, comme au reste Lamarck l'avait fait dans l'Extrait du Cours, quoiqu'il conservât toujours les Limaces et les Hélices dans deux familles et dans deux sections différentes, mais voisines. Cet arrangement resta le même dans son grand et dernier ouvrage sur les Animaux sans vertèbres. Férussac, dans ses Tableaux systématiques, adopta entièrement l'opinion de Cuvier; seulement, au lieu de faire des Limaces et des Hélices des genres, il en fit des familles. Il sépara aussi du genre Limace les Arions sur la simple différence d'un pore muqueux à l'extrémité du corps. Ce genre paraît ne pouvoir être adopté autrement que comme sous-genre ou comme une simple section dans le genre. Latreille, dans son dernier ouvrage intitulé: Familles naturelles du Règne Animal, a rapproché, à l'exemple de Cuvier et de Férussac, les Limaces des Hélices, quoiqu'il en ait fait, comme ce dernier, deux familles dont l'arrangement offre des différences de peu d'importance. (F. PULMONÉS ET NEUILLIMACÉS.) Le corps des Limaces étant très-contraction, doit être d'une forme très-variable; cependant on lui reconnaît une forme ovale, allongée, plus ou moins antérieurement que postérieurement, où il se termine en pointe carrée, quelquefois arrondie. Le dos des Limaces est bombé, convexe, plus que demi-cylindrique, plus épais antérieurement où l'on remarque un disque charnu, épais, ovale, plus ou moins grand, plus ou moins fortement séparé du reste de la peau, et sous lequel la tête peut se rétracter. Cette partie se nomme cuirasse. La face inférieure de la Limace est entièrement plane; elle est aussi grande que l'animal, et lui sert à la progression; ce pied déborde un peu sur les côtés le corps de l'animal, et surtout en avant; à sa jonction avec la tête, on remarque un sillon assez profond qui le sépare. Quoiqu'un peu renflée, la tête se distingue fort peu du reste du corps; elle porte deux paires de tentacules contractiles; ils sont cylindriques et terminés par un renflement. Le renflement de la première paire est seulement transparent, celui de la paire supérieure laisse
voir un point noir, qui est l’œil. Ils sont, sous le rapport de la structure et de la manière dont ils se contractent, absolument semblables à ceux des Hélices. La bouche est placée en avant, et en dessous de la tête, c’est une ouverture infundibuliforme, plissée dans son contour, et qui présente à la lèvre supérieure une dent conique, solide. Sur le côté droit du corps se voient trois ouvertures : la première, assez peu apparente en général, est placée à la base du tentacule droit ; elle se voit sur une sorte de bourrelet ; elle donne passage aux organes de la génération. La seconde, beaucoup plus grande, est placée dans une échancreure du bord du bouclier du côté droit ; elle donne passage à l’air qui entre ou sort de la cavité branchiale. La troisième ouverture est fort petite ; elle est percée sur le bord antérieur de l’orifice de la respiration ; c’est la terminaison de l’intestin ou l’anus.

La peau des Limaces est chagrinée, rugueuse, très semblable à celle des Hélices ; elle est fort épaisse, très sensible, très-contractile, continuellement invaginée par une humeur muqueuse, abondante, qui sort d’une grande quantité de crêtes muqueuses, dont un plus considérable et plus enfoncé, placé à l’extrémité postérieure, en donne une quantité assez notable dans plusieurs espèces. Toutes les Limaces n’ont pas ce crête, ce qui a porté Férussac à réunir en genre distinct celles des Limaces qui le présentent. La locomotion s’opère, dans les Limaces, de la même manière que dans les Hélices. Les muscles, disposés sous la peau, y forment une couche dont il n’est point facile de distinguer les faisceaux. Cette couche musculaire est plus épaisse à la face inférieure, où est le pied, que partout ailleurs. Outre ce système musculo-cutané des Limaces, elles offrent encore des muscles propres au mouvement de certaines parties. C’est ainsi que la masse buccale, les tentacules et la verge en ont qui leur sont particuliers. Les tentacules sont des cylindres creux, formés par la peau revêtue en dedans de fibres musculaires, circulaires. La contraction de ces fibres suffit probablement pour produire l’allongement de ces parties ; leur contraction s’opère par un muscle longitudinal, qui part du grand muscle médian de l’animal, se bifurque, envoie une partie de ses fibres au tentacule supérieur et l’autre à l’inférieur. Ce muscle contient le nerf optique dans son milieu ; il s’insère en s’épanouissant un peu à l’origine du renflement des tentacules. Les muscles propres de la masse buccale ont une disposition entièrement semblable à celle des Hélices, c’est-à-dire qu’il y a plusieurs muscles courts, assez épais, qui sont destinés à la mastication. Ils se réunissent à un long faisceau muscular, qui est destiné à retirer en arrière et sous le bouclier toute la tête et ses dépendances. La bouche est assez grande ; elle est armée, à son bord supérieur, d’une dent cornée, qui diffère de celle des Hélices en ce qu’elle n’est pas dentée ; la partie inférieure présente une langue épaisse, allongée, munie d’une plaque assez dure ; dans la cavité buccale, et de chaque côté, aboutissent les canaux excréteurs des glandes salivaires. Ces glandes, dans les Limaces, sont beaucoup plus courtes que dans les Hélices. De la bouche naît un asophage fort étroit, assez court, qui se remplit bientôt en un vaste estomac qui présente un cul-de-sac à son extrémité postérieure. C’est vers cet endroit que viennent aboutir les canaux biliaires qui sont fort considérables ; cet estomac, dans sa position naturelle, se dirige d’avant en arrière et de droite à gauche ; l’intestin est beaucoup plus étroit ; il naît postérieurement de l’estomac ; il fait plusieurs circonvolutions, accompagné et enveloppé des lobes du foie. Il se replie en avant pour se terminer, comme on l’a vu, près de l’orifice pulmonaire. Le foie est fort grand, divisé en deux lobes, l’un droit et l’autre gauche et postérieur. Celui-ci contient l’ovaire. Les orifices des canaux biliaires sont si grands, dit Blainville, qu’il suffit d’in-suffler l’estomac pour gonfler tous les lobes hépatiques avec la plus grande facilité.

Le système de la circulation se compose d’artères et de veines. Le cœur est placé presque sur le milieu de la cavité du poumon ; il est enveloppé d’un péricarde qui adhère à la paroi supérieure de cette cavité. La coquille que renferme la cuirasse est placée de manière à protéger cet organe, puisqu’elle est située immédiatement au-dessus. Le cœur est ovale, et sa pointe se dirige en arrière et en dessous. L’oreillette s’y insère par sa face supérieure. Celle-ci a la forme d’un croissant dont les pointes s’étendent en avant et rassemblent toutes les veines pulmonaires qui y aboutissent, au bord externe et convexe. On n’a point encore découvert de valves à l’entrée de l’aorte. Ce vaisseau important se distribue d’une manière presque semblable à celle des Hélices. Il n’y a même de différence sensible que dans la position du second tronc qui se rend au foie, à l’intestin et aux autres viscères. Ce changement de position est dû à la manière dont les organes de la Limace sont rassemblés, au lieu d’être portés dans une coquille spirale. Cuvier fait observer que la couleur des artères de la Limace est d’un beau blanc de lait, ce qui les fait reconnaître facilement, et produit l’effet d’une injection des plus délicates. Quand on examine par dedans l’enveloppe générale de la Limace, dit Cuvier dans son excellent Mémoire, on voit de chaque côté un grand vaisseau longitudinal qui grossit en avant. Il reçoit beaucoup de branches de l’enveloppe même, et l’on voit sur sa longueur des troncs par lesquels il lui en vient des viscères ; les trois principaux sont tout à fait à sa partie antérieure. Ces deux vaisseaux sont les deux veines caves ; ils embrassent chacun de leur côté le contour de la cavité pulmonaire ; dans tout ce cercle par lequel la cuirasse ou manteau se joint au dos proprement dit, il en part, dans ce circuit, une infinité de petites branches, qui sont les artères pulmonaires et qui donnent naissance à ce beau réseau dont la cavité de la respiration est tapissee ; réseau qui reprend à son tour des veines, lesquelles aboutissent toutes en dernière analyse, dans l’oreillette du cœur. Le réseau vasculaire dont il vient d’être question, tapisse la cavité pulmonaire qui est presque ronde ; il couvre de mailles à peu près semblables les parois de cette cavité, à l’exception de l’endroit occupé par le péricarde. Le bouclier et la plaque osseuse qu’il contient, dans le plus grand nombre des Limaces, sont placés au-dessus de cette cavité, de manière à la protéger. Sa face inférieure est formée par une sorte
de cloison musculaire qui la sépare des viscères, et que l'on a comparée à un diaphragme. On a vu où était placée l'ouverture qui fait communiquer la cavité pulmonaire à l'air atmosphérique. Cet orifice est susceptible de contraction et de dilatation, suivant les besoins de l'animal. Il paraît que les mouvements sont produits par les muscles communs de la peau, car jusqu'au présent personne n'a décrit de fibres propres pour les opérer. Les radicules veineuses qui naissent du réseau pulmonaire se réunissent, d'après Cuvier, en plusieurs troncs qui aboutissent séparément dans l'oreillette, ce qui a déterminé sa forme en croissant. D'après Blainville, elles formeraient un seul tronc qui se rendrait isolément à l'oreillette. Cuvier nomme organe de la viscosité et Blainville organe de la dépuration urinaire un organe qui entoure le péricarde et forme autour de lui un cercle presque complet. Il est revêtu au dehors d'une membrane lisse et grisâtre à l'intérieur. Il est composé d'un grand nombre de lames très-minces qui adhèrent aux parois par un de leurs bords; le canal excréteur fait le même contour que l'organe lui-même; il s'adoucit au rectum pour sortir à côté de lui sur le bord de l'ouverture de la respiration.

Les organes de la génération diffèrent peu, en général, de ceux des Hélices; cependant ceux-ci ont de plus les véscules multifides et la poche du dard. Dans la Limace ils se composent, 1° d'un ovaire situé dans le lobe postérieur du foie où il est presque entièrement caché; il est granuleux, et on en voit naître par des radicules un canal ou oviducte d'abord très-mince et très-étroit, réployn sur lui-même un très-grand nombre de fois. Son diamètre augmente insensiblement en se rapprochant de l'organe que Cuvier nomme matrice. 2° Cette matrice dont les parois sont épaisse, est boursouflée et composée intérieurement de cellules assez régulières qui sont remplies d'une abondante viscosité. Après plusieurs inflexions, le testicule se change en un canal plus étroit, cylindrique, à parois lisses, épaisse, et qui se roule un peu avant de se terminer dans le cloaque. 3° Une sortie de vessie ou un sac à une seule ouverture se voit à côté du canal défèrent du testicule; ses parois sont épaisse; elles se rétrécissent en un col très-court, qui s'insère dans le canal défèrent, peu avant qu'il n'entre dans la cavité commune de la génération. Cette petite poche, dont on ignore les usages, est habituellement remplie d'un fluide jaunâtre et épais. Ces différentes parties constituent l'appareil femelle de la génération. On remarquera que l'organe que Cuvier nomme matrice, Blainville le désigne sous le nom de seconde partie de l'oviducte ou de testicule. L'appareil mâle est composé d'un testicule peu différent de celui des Hélices: il est pourvu d'un canal défèrent qui, au point où la matrice et l'oviducte se réunissent, se joint intimement à ceux ainsi que le testicule. Un organe granuleux, en forme de bande blanche, se remarque le long de la matrice et l'accompagne en grossissant; cette partie que Blainville compare à l'épididyme, se prolonge au delà de la portion boursouflée de l'oviducte. C'est seulement dans cet endroit qu'on en voit naître un canal qui, d'après Blainville, se recourbe en se prolongeant assez loin pour aboutir à la base de la verge. Celle-ci est plus courte que dans l'Hélice, elle est plus large en arrière qu'en avant, où elle s'arrête peu à peu. Elle est creuse dans toute sa longueur, et forme par conséquent un long sac dont les parois assez épaisse sont musculaires; les fibres qu'on y remarque sont annulaires; elles ont le même usage que celles des tentacules, c'est-à-dire que lorsque le pénis entre en action, il sort en se renversant et se retournant absolument comme les tentacules; il est fixé à sa base par un muscle épais, assez court, qui, lorsque les organes de la génération et surtout la verge ont rempli leurs fonctions, la retire en dedans et la touronne, agissant de même que le muscle rétracteur des tentacules. Ce muscle s'insère postérieurement sur la cloison charnue que l'on a vu précédemment séparer la cavité respiratoire de la cavité viscérale.

Le système nerveux ne diffère pas essentiellement de celui des Hélices, on trouvera à ce mot tous les détails que l'on peut désirer. On doit sentir cependant que la distribution de quelques filets a dû se trouver légèrement modifiée dans les Hélices par la position des viscères.

Les organes des sens, chez les Limaces, paraissent être aussi peu actifs que chez les Hélices. Le toucher y est également d'une grande délicatesse. La vue semble nulle, quoique Swammerdam ait reconnu toutes les parties qui constituent l'œil. Elles sont dépourvues de l'audition; mais elles goûtent et elles odoront, puisqu'elles sont attirées par une nourriture qui leur plait et qu'elles se rassemblent en assez grand nombre sur les plantes ou les matières qu'elles préfèrent. Cependant le goût doit être assez obtus, si on en juge d'après l'état de la langue et d'une partie de la bouche qui sont cornées. Les Limaces, comme les Hélices, cherchent en automne un abri contre le froid; elles paraissent y être moins sensibles que les Hélices, car on en voit encore lorsque toutes celles-ci ont disparu; elles s'enfoncent dans la terre, se cachent dans les vieux murs, et paraissent préférer les vieux troncs d'arbres pourris, dans l'intérieur desquels il y a de l'humus produit de leur nourriture. Arrivées dans l'endroit qu'elles jugent convenable, elles se contractent autant qu'elles les peuvent dans le sens de la longueur; quelquefois elles le sont au point de présenter une forme presque hémisphérique. Elles passent l'hiver dans un état presque complet d'engourdissement; cet état cesse insensiblement à mesure que la chaleur revient, et elles sortent de leur trou lorsque déjà les plantes ont commencé à pousser. C'est aussi à cette époque, vers le commencement de mató, que les Limaces s'accouplent. On n'a point encore de détails suffisants sur leur accouplement. Les anciens avaient eu connaissance de quelques-uns des faits qui y sont relatifs, puisque Redi, et, d'après lui, Lister, ont figuré des Limaces dans ce moment. Depuis il n'y a eu que les observations encore incomplètes de Werlich; elles sont insérées dans l'Isis de Oken et Férussac, dans son grand ouvrage, les a rapportées dans leur entier. Les Limaces pondent peu de temps après l'accouplement, ordinairement à la fin de mai ou au commencement de juin. Elles déposent leurs œufs, qui sont jaunâtres et arrondis, dans des endroits abrités du soleil; elles en placent
quelques uns dans le même endroit et vont chercher un autre lieu pour en déposer quelques autres. Ces œufs, d’abord assez transparents, deviennent opaques à mesure que l’embryon qu’ils renferment se développe ; il sort de l’œuf plus ou moins promptement, suivant l’état de chaleur de l’atmosphère.


**Limace cendrée.** *Limax cinereus*, Lin., Gmel., pag. 5100, no 4; Drap., Moll. terrest. et fluv. de la France ; Lamk., Anim. sans vert., t. vi., p. 40, no 3; *Limax antiquorum*, Fér., Hist. des Molles. terrest. et fluv., p. 68, pl. 4, fig. 1 et 4, et pl. 8, a, fig. 1.


**Limace agreste.** *Limax agrestis*, Lin., Gmel., p. 5101, no 6; Lamk., Anim. sans vert., loc. cit., no 4; Drap., loc. cit., pl. 9, fig. 9; Fér., loc. cit., p. 75, pl. 5, fig. 7 à 10.

**Limace des forêts.** *Limax syzygeticus*, Drap., loc. cit., pl. 9, fig. 10; Féruss., Tab. du genre Limace dans l’Hist. des Moll. terrest. et fluv., p. 22, no 8.

**Limace Javet.** *Limax Gagates*, Drap., loc. cit., pl. 9, fig. 1; Fér., loc. cit., p. 76, pl. 6, fig. 1, 2.

**Limace marginée.** *Limax marginatus*, Drap., loc. cit., pl. 9, fig. 7; *Limax marginatus*, Lin., Gmel., p. 5102, no 10; Roissy, Buff. de Sommié, tom. 3 des Moll., p. 183.

**Limace GORGÉ DE PIGEON.** Bo. Paulet donne ce nom à un Agaric de sa famille des Glaireux, qui paraît être l’*Agaricus clypeatus*, L.


**Limacelle.** *Limacella. Moll.* Genre que Blainville a établi pour un Mollusque de la famille des Limacini qu’il a eu occasion d’observer dans la collection du Muséum Britannique. Quoique ce Mollusque ait la forme des Limaces, il en diffère cependant en ce que le pied est séparé du manteau par un sillon qui fait tout le tour du corps. Voici les caractères que Blainville a donnés à ce genre : corps allongé, sub cylindrique, pourvu d’un pied aussi long et aussi large que lui, dont il n’est séparé que par un sillon, enveloppé dans une peau épaissie, formant à la partie antérieure du dos une sorte de bouclier protecteur de la cavité pulmonaire dont l’orifice est à son bord droit ; les orifices de l’appareil génératif distants ; celui de l’oviducte à la partie postérieure du côté droit, et communiquant, par un sillon, à la terminaison de l’organe mâle situé à la racine du tentacule droit. La seule espèce connue de ce genre avait d’abord été nommée par Blainville *Limacella lactescens*, *Limacella lactescens* ; mais depuis, il lui a substitué le nom de *Limacelle d’Elfort*, *Limacella Elforitana*, espèce qui n’est ni décrite ni figurée ; et la singularité des caractères de cet animal lui a paru telle qu’il a ajouté à sa description : « Cette combinaison de caractères nous paraît si anomale, que nous doutons réellement que nous ayons bien observé le Mollusque sur lequel nous avons établi ce genre. »

**Limaces.** *Limaces. Moll.* Famille de Mollusques gastéropodes pulmonés, terrestres, déjà établies sous le nom de Limacins (*V.* ce mot) par Lamarck, à laquelle Férussac, en y faisant des changements assez notables, a donné le nom de Limaces. Cette famille, qui fait partie de l’ordre des Géophile de cet auteur, est divisée de la manière suivante :

A. Entièrement cuirassées ; tentacules contractiles.

1. DICÈRES.

Oncidies; Onchidies.

2. TÉTRACÈRES.

Vaginulé, Philomique, Eumèle, Véronicelle.

B. Cuirassées antérieurement ; quatre tentacules rétractiles.

Limacelle. Anox, Limace, Parmacelle.
d. Unitestacées, sans cuirasse avec collier. Testacelle.

L'arrangement de cette famille conduit insensiblement des Limaces aux Limaçons par l’intermédiaire des Plectrophores et des Testacelles qui avoisinent les Hélicacées et les Vitrines.


Le nom de Limacia a encore été donné par Dietrich an Renna de Poiteau.

LIMACIENS. MOLL. Famille établie par Lamarck, dans la Zoologie philosophique, pour les genres Onchide, Limacie, Parmacelle, Vitrine et Testacelle. Lamarck a reproduit la même famille, sans aucun changement, dans l'Extrait du Cours, ainsi que dans les Animaux sans vert., t. vi, p. 42. En consultant les mots suivants : Limaçons, Limacelles, Limacies, Limacines et Pulmonées, on aura une idée suffisante des changements apportés à cette famille par les divers auteurs postérieurs à Lamarck.

LIMACINE. Limacina. MOLL. Cuvier (Règne Anim., t. 1) a créé pour cet animal, très-voisin des Clous, un genre qu'il a nommé ainsi. Lamarck, en l'adoptant, a fait sentir ce nom, en rappelant l'idée d'une Limaçon, ne pouvait convenir, puisque la Limacine est pourvue d'une coquille spirale, régulière. Blainville a changé ce nom pour celui de Spiralote. V.' ce mot.

LIMACINES. Limacino. MOLL. Famille établie par De Blainville, pour les Hélices et les Limaces des auteurs. Blainville a été conduit à la réunion de ces deux familles, probablement par la difficulté de placer plutôt dans l'une que dans l'autre, certains genres qui, par les transitions qu'ils présentent, laissent dans le doute à l'égard de la famille à laquelle ils doivent appartenir ; Blainville a distribué de la manière suivante, la famille des Limacés.

† Le bord antérieur du manteau renflé en bourrelet et non en bouclier ; une coquille.
Ambrette, Buline, Agathine, Claustule, Maillot qui comprend les genres Partula et Vertigo, Tomorgé, Hélice.

†† Le bord antérieur du manteau élargi en une sorte de bouchette ; coquille nulle ou presque membraune.
Vitrine qui renferme les genres Helicocolinae et Helicarous de Férus., Testacelle, Parmacelle, Limacie, Onchide qui comprend le genre Véronicelle, Blainv. V.' tous ces mots.

LIMACIUM. Bot. Fries donne ce nom à l'une des tribus de son genre Agaricus ; elle se compose des espèces à voile fugace et visqueux, à feuilles adhérents et décurrents, à sporides blanches. Cette tribu reinte dans le genre Gynogonus de Persoon et comprend une douzaine d'espèces. Les unes sont suspectes ou malaisantes, telle est l'Agaricus pubescens ; d'autres sont bonnes à manger, comme l'Agaricus eburneus. Les espèces de cette tribu sont terrestres, automnales et de moyenne grandeur. Les feuillots sont ordinairement blancs, rarement jaunes, très-entiers, etc. V.' Agarite.


LIMAÇON. MOLL. C'est sous cette dénomination que Férussac a groupé les genres qui, pour la plupart, constituent la famille des Colimacés de Lamarck. V.' ce mot. Cependant il y a des différences notables, puisque le genre Hélèle de Férussac, à lui seul, renfermait presque tous ceux des Colimacés de Lamarck. Voici de quelle manière cette famille est distribuée dans les Tableaux systématiques des Animaux Mollusques :

B. Un collier sans cuirasse.

LIMAÇONNE. Ins. Nom vulgaire de la cheville du Bombys fascinella de Fabricius.

LIMAÇONS. MOLL. Cette expression, synonyme d'Hélice, dans le plus grand nombre des auteurs, a pourtant été employée par d'autres d'une manière plus générale pour désigner toutes les Coquilles entourées, soit marines, soit terrestres, dont la forme, plus ou moins globuluse, présentait quelques rapports avec celle des véritables Héliques. D'Argenville est un de ceux qui la généralisèrent le plus. Adanson l'appliqua à la première section de ses Coquilages univalves sous le nom de Limaçons univalves ; il y rangea douze genres divisés en cinq familles; l'une d'elles, la troisième, comprend le genre Limaçon qui ne renferme que des Coquilles véritablement terrestres, lorsque tous les autres genres de la section des Limaçons ne comprennent que des Coquilles d'eau douce ou marines. Les auteurs plus modernes, en conservant le mot de Limaçon, le restreignirent beaucoup, et ne l'appliquèrent plus qu'aux seules Coquilles terrestres.

LIMAÇONS A BOUCHE APLATIE. MOLL. Nom donné par un grand nombre de conchyliologistes aux espèces du genre Torechus de Linné. V.' Troque.

LIMAÇONS A BOUCHE DEMI-RONDE. MOLL. Nom vulgaire des Coquilles du genre Natica. V.' ce mot.

LIMAÇONS A BOUCHE RONDE. MOLL. On donne vul-
nervurées, mais l’aréole avec pulposo-ceracée; particulièremment ou externes stitué terrestre, connaissance dans Crithmoides. Les feuillets pédoncules, beaucoup d’une forme dilaté et atténué pour pois. Les disposées de l’extrémité, sorte droit, et à la corolle et Corolle.


LIMBORCHIA. (synonyme de Contoubea, V. ce mot.)

LIMBORDE. Limboria. (synonyme de Limia, ce mot.)

LIMBIDGE. Limburgia. (genre de Lichens, établi par Acharius (Act. de Stockh., 1814, p. 246) qui l’a ainsi caractérisé: conceptacles noirs ou gris, en forme de petites corolles; dont le bord est découpé irrégulièrement, et semblaibles à une coronne. Ils ne sont point stigmates comme les Calycium dont ils se rapprochent beaucoup par le reste de l’organisation; le thallus forme une croûte très-mince, uniforme, adhérente aux bois et aux écorces d’arbres. La place de ce genre, parmi les Lichens, n’est pas sans objection, car, selon des naturalistes qui l’autorité est très-respectable, il serait mieux classé parmi les Drudeées de la famille des Cham- pignons. En le considérant comme appartenant aux Lichens, le professeur Fée l’a réuni, ainsi que le Cornicis et le Cyphelium d’Acharius, en un seul genre, qu’il nomme Acollum. Person (Act. Weziel, 1810, p. 11) a décrit et figuré l’espèce principale sous le nom générique de Schizoscyatum.

LIME. Lime. conçu. Ce genre, créé par Bruguier, dans les planches de l’Encyclopédie, n’avait point été caractérisé par lui; Lamarck, dans ses premiers travaux, lui imposa, le premier, les caractères généraux, et depuis il fut admis par la plupart des zoologistes. Bruguier avait placé ce genre à la suite des Peignes, et c’est avec eux, en effet, qu’il a le plus de rapport. Lamarck, dans le Système des Animaux sans vertèbres, 1801, le mit également en rapport avec ce genre et les Boulettes. Lorsque cet auteur établit des familles parmi les Mollicules, dans sa Philosophie zoologique, il comprit dans celle des Brysifières la Lime, la Boulette et d’autres genres qu’il sépara des Peignes qui furent placés dans la famille des Ostracés. Ce dernier travail resta absolument le même dans l’Extrait du Cours publié en 1811; mais dans son dernier ouvrage il a porté quelques changements, instituant la famille des Pectinides qu’il formait d’une partie des genres de

LIMAS. moll. Synonyme vulgaire de Limace. V. ce mot.

LIMAX. moll. (genre des limaces, Hystrop). Ce plan est un calice monosépale ou une corolle monopétale, on donne le nom de Limace à la partie évasée, qui en offre ses divisions. Le Limace est surtout distinct quand le calice ou la corolle sont tubuleux à leur base. Ainsi dans la corolle du Lias, du Jasmin, etc., le tube est la partie inférieure rétrécie et cylindrique, le Limace est la partie plane et étalée, qui présente quatre ou cinq lanières. V. Calice et Corolle.

LIMENCE. Lichen. V. ce mot.
ses Ostracés et des Byssifères de l’Extrait du Cours, et rétablir ainsi les rapports naturels des Limes avec les Peignes, les Houtettes et les Plagiostomes. Cuvier, Règne Animal, conserva le genre Huitre à peu près tel que Linné l’avait fait. Les Limes, les Peignes, etc., s’y trouvèrent compris à titre de sous-genres. Féru ssac n’adoptera pas, à cet égard, le sentiment de Cuvier; il préférera l’opinion de Lamarck; il admite la famille des Pectinides, et le genre Lime y fut compris. Blainville, dans son article Mollesque du Dictionnaire des Sciences naturelles, affirme, par l’usage des Pectinides de Lamarck, en lui donnant le nom de Subostracés, il la réforma en en éloignant deux genres: celui de la Lime y resta. Latreille conserva l’opinion de Cuvier en élé vant au titre de famille le genre Huitre de ce zool o gist; il le divisa en deux tribus, dont la seconde se répond assez bien aux Pectinides de Lamarck; c’est dans cette tribu des Ostracés que se trouvent les Limes.

Il est donc facile de voir qu’il n’existe que deux opini ons sur ce genre. Doit-il rester dans les Ostracés ou faire partie des Pectinides? Toute la question est là; si on considère les différents caractères des Limes, et si on les compare à ceux des Peignes, on leur trouvera beaucoup plus de rapports qu’avec les Huitres. Si, avec Poli, on rattache plus spécialement à l’animal, on lui trouvera bien des rapports avec les Huitres et les Avi culés; mais on lui en trouvera plus encore avec les Peignes. La coquille des Limes s’élargit certainement beaucoup de celle des Huitres proprement dites; elle est régulière, solide, non foliacée, non adhérente, si ce n’est par le byssus que porte l’animal. Elle a des oreil lettes cardinales comme les Peignes; seulement elles sont plus courtes, et le ligament est placé de même dans une fossette cardinale triangulaire. La principale dif férence entre ces genres, différence que Latreille a par tialement saisie, puisque c’est sur elle qu’il les a séparés en deux familles voisines, est l’existence du byssus dans les Limes, lorsqu’il manque presque toujours dans les Peignes. Poli, dans son bel ouvrage des Testacés des Deux-Siciles, a donné l’anatomie d’une espèce de Lime que l’on trouve assez fréquemment dans la Méditer rannée; il lui a reconnu tant de ressemblance avec l’animal de l’Aulice qu’il n’a pas cru devoir les sé par er en deux genres. Dans sa méthode, ces deux genres réunis forment celui qu’il nomme Glauco dermes; il ne peut être admis tel qu’il est; car la différence entre les coquilles seules est si grande qu’elle a suffi depuis longtemps à tous les auteurs pour les séparer. Voici de quelle manière Blainville caractérise ce genre: corps médioce à comprimé, subsymétrique, enveloppé dans un manteau, fendu dans presque toute sa circon férence, très finement frangé sur ses bords et sans au cun indice de siphon; bouche entourée de lèvres fran gées et de deux paires d’appendices labiaux; unappen dice abdominal (le pied) rudimentaire, avec un byssus. Coquille ovale, plus ou moins oblique, presque équi valve, subauriculaire, régulièrement hâlitante à la partie antérieure du bord inférieur; les sommets an terieurs et écartés; charnière buccale, longitudinale, sans dents; ligament arrondi, presque extérieur, inséré dans une excavation de chaque valve; impression

musculaire centrale, partagée en trois parties dis tin tes. Les espèces de ce genre sont peu nombreuses; Lamarck en donne six vivantes dans différentes mers, et Defrance en cite onze espèces fossiles, parmi les quelles il y en a quelques-unes de douceuses par la difficulté qu’on a de les dégager, pour la plupart, de la pierre dure qui les enveloppe. Parmi les Coquilles du genre Plagiostome, il y en a plusieurs qui sont égale ment douceuses à cause de leur mauvais état de con servation habituel. Comme dans les Plagiostomes il ne doit pas y avoir de bâtiement pour le passage d’un byssus, toutes les fois que le côté antérieur des valves est caché ou cassé, il est impossible de décider le genre. Cela est si vrai que le Plagiostome semi-lunaire, que l’on rapporte comme type du genre, est pourtant une véritable Lime, comme l’on peut facilement s’en assu rer par un examen attentif. La Coquille nommée par Sowerby (Mineral Conchology, pl. 152), Lima gib nosa, n’est point une Lime; car, possédant plusieurs individus de cette espèce, les deux valves réunies et dans un parfait état de conservation, Deshayes affirme qu’il n’existe pas le moindre bâtiement entre les val ves pour le passage d’un byssus. Il est donc nécessaire de la rapporter parmi les Plagiostomes. On voit par ces observations combien il importe d’examiner avec soin et sur des individus qui offrent un bon état de con servation les caractères génériques.

LIME COMMUNE. Lima squamosa, Lmk.; Ostrea Lima, Gmel., n° 95, Chemnitz, Conch., i. v., tab. 68, fig. 653; Encycl., pl. 206, fig. 4; D’Argenville, Conch., pl. 24, fig. k.

LIME SÉQUIQUILATÉRALE. Lima glacialis, Lmk., Animaux sans vert., t. vi, pag. 157, n° 5; Ostrea glacia lis, L., Gmel., n° 96; Knorr, Vergn., 1. v., tab. 50, fig. 5; Encycl. pl. 206, fig. 2 et 5.

LIME ENFLE. Lima inflata, Lmk., Anim. sans vert., loc. cit., n° 1; Lister, Synop. Conch., tab. 177, fig. 14; Encycl. pl. 206, fig. 5.

LIME ZOLO. V. CANCELLAIRE.

LIME O. Ce mot qui est synonyme de Limon, désigne aussi quelquefois le Phalaris aspera ou Alpistc rude et un Cynours.

LIME-BOIS. Xylotorgi. Ins. Tribu de l’ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Ser ri cornes, division des Malaco dermes, à laquelle Latreille donne pour caractères (Fam. nat. du Règne Anim.): corps toujours long, étroit et ordinairement linéaire, avec la tête presque orbiculaire ou presque globuleuse, dégagée ou distincte du corselet par un étranglement brusque, en forme de col. Les mandibules sont courtes, épaisses et dentées. Les antennes sont filiformes ou amincies vers le bout. Les tarses sont filiformes, leur pénultième article est rarement bilobé. Les élytres sont quelquefois très-courtes. Le nom français de Lime-Bois a été établi la première fois par Cuvier qui, dans son Tableau élémentaire de l’Histoire naturelle des Animaux, traduit ainsi le mot Lymexylon qui désigne, dans Fabricius, un genre de Coléoptères. Duméril (Zool. Anal.) donne le nom de Ruine-Bois, aux insectes de cette tribu. Sous la forme de larve, ces insectes vi vent dans le bois et le perçoivent dans tous les sens; ils
L'IMADE. Limnadia. Cest. Genre de l'ordre des Phyllopodes, famille des Aspidophores de Latreille (Fam. nat. du Regne Anim.), établi par Adolphe Brongniart qui lui donne pour caractères : corps entièrement renfermé dans un test bivalve; deux yeux rapprochés; quatre antennes, deux petites simples, deux grandes divisées en deux branches; un vingt-deux paires de pattes. Ces crustacés diffèrent des Apus par la forme du test, et par leurs grandes antennes qui manquent dans ces derniers; ils s'éloignent des Branchipus par la présence du test, par la position des yeux, les antennes bifides et le nombre double des pattes. Les Daphnia s'en distinguent facilement par leur tête saisissante horizontale; et les genres Cypria, Cythère et Lynceus en sont suffisamment distingués par la forme de leurs antennes et le nombre des pattes. Cependant quelques espèces de Lyncées s'en rapprochent par leurs formes extérieures. Ce genre avait été confondu par Hermann J. avec les Daphniens, et il en avait donné une courte description sous le nom de Daphnia gigas. Adolphe Brongniart en a rencontré un grand nombre d'individus, et ayant remarqué qu'ils différaient par beaucoup de caractères du genre dans lequel Hermann les avait placés, il les a étudiés avec soin et a établi le genre Limnadia. Le corps de ces crustacés est entièrement renfermé dans un test bivalve, ovale, transparent, jaune, lisse et n'offrant que quelques zones parallèles au bord lisse; l'animal contenu dans ce test est allongé et recourbé à sa partie postérieure; sa tête n'est pas séparée du reste du corps. Les yeux, placés à sa partie antérieure, ne sont pas sphériques, mais leurs côtés internes sont presque plans, tandis que leurs côtés externes sont très-convexes; ils sont très-rapprochés, contenus dans une même protubérance de la tête et composés d'une infinité de petits globules incépax, qui reçoivent chacun un nerf envoyé du cerveau. Au-dessous des yeux et sur la ligne moyenne, on voit une crête peu saisissante, qui offre de chaque côté une petite antenne simple, élargie à son extrémité et crénelée sur ses bords; plus en dehors se trouvent deux grandes antennes aussi longues que la moitié du corps, d'abord simples et composées de huit articles et ensuite divisées en deux branches, chacune formée de douze articles. La bouche est située en dehors de ces antennes et composée de deux mâchoires et de deux mandibules. Les mâchoires forment par leur réunion, une sorte de bec ordinaire-ment replié sous la tête; les mandibules sont renflées en forme de poire, arquées et tronquées à leur extrémité inférieure; leur partie supérieure est insérée au sommet de la tête, derrière les yeux, tandis que les deux extrémités planes se rejoignent à l'entrée de la bouche et sont réunies par leur bord antérieur. Ces mandibules broient les aliments d'une manière très-remarquable, en exécutant chaque, autour des points d'insertion comme d'un axe, des mouvements oscillatoires qui augmentent et diminuent alternativement l'angle compris entre les deux extrémités plans qui les ter-
minent inférieurement. On voit à la partie supérieure de la tête un petit appendice vasculaire droit et inco-
lorent, dont l’usage est inconnu. Le corps ou tronc de ces Crustacés se compose de vingt-trois anneaux dont les vingt-deux premiers portent chacun une paire de pattes branchiales; le dernier segment forme la queue qui est terminée par deux filets divergents. Les pattes se divisent à une petite distance de leur insertion, en deux branches dont l’une, interne, porte quatre appendices branchiaux très-ciliés, et l’autre, externe, est simple; avant de se diviser la patte présente à sa face externe, un appendice cylindrique, légèrement renflé et qui paraît avoir un canal dans son milieu. Cet appendice est recouvert par un long filet qui, dans les onzième, douzième et tre-
zième paires de pattes, s’étend beaucoup dans la cavité qui se trouve entre le dos de l’animal et la carène du test, et après lesquels les œufs adhèrent. Les dix pre-
mières pattes sont, à peu près, de la même longueur et égales aux grandes antennes; les suivantes dimi-
nuent rapidement jusqu’aux dernières qui sont très-
courtes. Le cerveau est situé à la partie antérieure de la tête, sous les yeux; il s’étend entre les bases des deux grandes antennes, et embrasse une petite partie de l’uso-
phage; il est réimforme, grumeleux, grisâtre; sa con-
vexité donne naissance aux deux nerfs optiques; on ne peut distinguer ni cordon nerveux ni aucune autre partie du système nerveux. Le tube digestif est simple dans toute son étendue, et n’offre ni coeur ni vais-
seau bilieux; il est seulement renflé dans son milieu, commence entre les deux mâchoires, passe sous le cer-
veau, se porte en arrière et se courbe encore une fois pour suivre la direction du corps. Le vaisseau dorsal, placé entre l’intestin et le dos, se termine dans la tête. A la partie antérieure on trouve un autre vaisseau assez considérable, qui s’étend entre le canal intestinal et la base des pattes. Adolphe Bronniart pense que c’est le tronc pulmonaire. Les œufs de ces Crustacés sont situés dans l’intérieur du corps, sur les côtes du canal intestinal et dans le premier article des pattes jusqu’à la base de ce canal récurrent, dont on a partiellement décrit les pattes. Ils sont arrondis, transparents et d’une grosseur variable; ils ne sont pas réunis en masses, mais épars. Beaucoup d’individus offrent, en outre, une quantité d’œufs très considérable, agglomé-
rés dans la cavité du test; ces œufs sont beaucoup plus développés que les autres, jaunâtres, et ont tous une partie enfouie soit au centre, soit à l’un des bords; ils adhèrent tous par des filaments très-délétés, aux filets des dernières pattes. Ces œufs ainsi placés sortent de la cavité du test par deux routes différentes; quand l’animal est tranquille il les pond un à un par la partie antérieure du corps où ils arrivent peu à peu à l’aide du mouvement des branchies: ils sortent alors en des-
sous des mandibules; quand au contraire l’animal est inquiété ou placé dans un espace qui ne lui convient pas, il les rejette en masse par la partie postérieure du test. Ce qu’il y a de plus curieux à éclaircir dans l’histoire de ces animaux, c’est leur mode de génération. Sur plus de mille individus qu’Adolphe Bronniart a observés à Fontainebleau, il n’en a pas trouvé un seul qui n’ait des œufs soit sur le dos, soit dans l’intérieur du corps.

On ne peut expliquer ce phénomène qu’en supposant que ces Crustacés sont susceptibles de fournir plusieurs générations par une seule fécondation; alors il faudrait penser que la génération qui existait lorsqu’Adolphe Bronniart les a trouvés à Fontainebleau, n’avait pas besoin d’être fécondée et consistait uniquement en fe-
melles; où bien on pourrait les regarder comme her-
maphroïdes avec fécondation mutuelle ou avec fécon-
dation propre. On ne connaît pas les matières dont se nourrissent ces Crustacés; ceux qui ont été conservés vivants, étant privés de toute nourriture, ont mangé
leurs œufs. Ils nagent sur le dos, comme la plupart des Entomostracés, mais d’une manière continue comme les Apus et non par sauts comme les Daphnia. Leurs grandes antennes paraissent être leur principal organe de nivation, leurs pattes ne remuant que pour remplir les fonctions de branchies. Ils changent de peau assez souvent.


LIMN.É.A. MOLL. Genre formé par Poli pour les ani-
maux des Mulettes et des Anodotes. V. ces mots.

LIMNANTHE. Limnanthes. tot. Genre que Robert
Brown a proposé comme type d’une famille nouvelle qu’on nommerait Limnanthées. Il offre pour caractères, un calice à cinq divisions; cinq pétales; dix étamines; cinq nucules. Ce genre a été institué pour une plante apportée récemment de la Californie par Douglas, qui l’a découverte sur les bords d’un lac d’où est venu le nom générique que lui a imposé Brown.

LIMNANTHE DE DOUGLAS. Limnanthes Douglasii, Br. Botan. Regist., 1875. Cette plante est annuelle, entière-
ment succulente, blabre et d’un vert jaunâtre; ses tiges sont longues de sept à huit pouces, cylindriques, ra-
meuses, assez souvent couchées, garnies de feuilles alternes portées sur un long pétiole cylindrique, sil-
nomé en dessus; ces feuilles ont leur lame trifoliée ou aîliée avec impaire; les folioles sont linéaires-ovales, trè-entières ou inégalement divisées en trois lobes ou découpe.
Les fleurs exhalent une odeur fort agréable;
elles sont ou axillaires ou solitaires, portées sur des pédoncules filiformes, plus longs qu’elles. Le calice est un peu épaiss à sa base, divisé en cinq parties égales, ova-
les, aigus, plus courtes que la corolle, d’un vert assez tendre, marquées de cinq nervures longitudina-
les, inégales, d’une nuance plus foncée et qui ne s’étén-
dent pas jusqu’au bord de la division ou découpe.
Les cinq pétales sont presque périgynes, cucififormes, rêlus, jaunes au centre et à l’angle, blancs vers les bords, et veinés. Les étamines, au nombre de dix, ont cinq de leurs filaments opposés aux pétales, plus courts et presque plans à leur base; les cinq autres sont plus longs et ont à leur base, du côté externe, une gibbo-
sité en forme d’appendice; les antheres sont blanches, oblondes, bifidoculaires, attachées par le milieu, ver-
sailles, introrses et longitudinalement décussées. Les cinq ovaire sont entièrement séparés et opposés aux plus longs filaments; du centre s’élève un seul style filiforme, qui se divise au sommet en cinq filets portant
chacun un stigmate petit et capitée. Le fruit consiste en cinq baies discolores, rugueuses, monospomes, enveloppées du calice et des pétales persistants, contenant autant de nucules. Cette plante croît de préférence dans les terrains fort humides et même vaseux; elle paraît susceptible de se propager très-facilement par le semis.

LIMNANTHÈREUM, bot. Néme chose que Villarise.

LIMNANTHUS. Bot. Sous ce nom, Neckter (Elem. Bot., n° 651) avait rétabli le genre Nymphoides de Tournefort, réuni par Linne à son Myxomia; mais le nom de Villartia, substitué par Gmelin, ayant été admis par plusieurs auteurs et notamment par Ventenat, B. Brown et Candelone, c'est au nom Villarise que seront exposés les caractères génériques.

LIMNAS, bot. V. LIMNABA.

LIMNÈBI. Limnèbius. ins. Coléoptères pentamères. Ce genre a été établi par Leach, dans la famille des Carnassiers, tribu des Hydrophilin, pour quelques petites espèces confondues pendant longtemps avec les Hydrophiles. Caractères: mâchoires et mandibules co- riacées; antennes composées de huit articles; corselet tronqué vers l'extrémité; corps ovale; jambes et tarse postérieurs ciliés; ces derniers ont leur premier article très-court et exactement soude avec le second. Les Limnèbius troncatellus et minutissimus, sont encore les seules espèces de ce genre, que l'on soit parvenu à bien déterminer. On les trouve dans les eaux stagnantes de presque toute l'Europe.

LIMNÈE. Limnea. moll. Et nom Lymnée. Genre de la famille des Putémones aquatiques de Cuvier, et de celle des Limnées de Lamarck, définitivement établi et caractérisé par ce dernier zoologiste. Aucun des conchyliologistes qui ont précédé Lamarck n'a pensé à faire des Limnées un genre séparé; ainsi après avoir été confondues, tantôt avec les Hélices, les Bulimèes, et plus généralement avec les Buccecs, dénomination qui leur fut consacrée par Lister, Gehloffy, Müller, etc.; elles furent enfin rassemblées sous le nom de bœufs caractères, dans le Système des Animaux sans vertèbres; on doit s'entendre que les naturalistes qui précédèrent cette époque, n'ont pas senti la nécessité de ce genre, car Müller, Gehloffy et Lister lui-même qui connaissait l'animal, ne pouvaient, sans rompre les rapports les plus évidents, les ranger parmi les autres Coquilles soit terrestres, soit marines. Dругуже surtout, qui avait commencé à opérer quelques réformes dans le système linnéen, pouvait mieux que personne édifier ce genre; mais entraîné par le caractère trop vague qu'il avait imposé aux Bulimés, il y confondit les Limnées comme beaucoup d'autres Coquilles étrangères à ce genre. Le genre Limnée créé, Draparnaud le premier l'adoptâ, et ce savant, qui joignait à une connaissance exacte des Mollusques, un esprit judicieux qui lui en faisait saisir les rapports, ne manqua pas de rapprocher les Limnées des Physac et des Planorbes, ce que Lamarck n'avait pas fait dans son premier ouvrage. Cet illustre naturaliste ne tarda pas à sentir la justesse de l'idée de Draparnaud; aussi, peu de temps après, il rapprocha, comme Cuvier l'avait aussi indiqué, les Limnées des autres Putémones aquatiques. D'autres zoologistes, tels que Blainville et Férusse, adoptèrent entièrement cette manière de voir. Les rapports qui unissent les Limnées aux autres genres voisins sont donc justes, puisqu'après quelque divergence toutes les opinions se sont réunies en une seule, celle de Draparnaud. Les Limnées sont des Coquilles laustres, généralement minces, subtriquées, assez fragiles, qui se plaisent surtout dans les eaux stagnantes où souvent elles se multiplient considérablement. Les Limnées habitent toutes les régions de la terre, vers les pôles, comme sous la zone torride et dans les deux hémisphères. L'animal observé depuis longtemps a été anatomisé par Cuvier, dont l'excellent travail est inséré parmi les Mémoires des Annales du Muséum. Blainville en fit aussi la dissection, et ses recherches confirmèrent celles de Cuvier.

Le corps des Limnées, contenu dans une coquille plus ou moins allongée, souvent ovale, ventrue et toujours en spirale, prend lui-même ces diverses formes suivant l'espèce; il ressemble en cela à tous autres Mollusques trachélipodes auxquels celui-ci appartient, il remplit ordinairement complètement la coquille, quelquefois même il a de la peine à y être entièrement contenu; il est pourvu d'un large pied ovale, lié par un pédoncule au reste du corps; il s'y insère au sole et le manteau qui l'enveloppe aussi bien que la partie antérieure de son corps, se fixe à l'insertion du pied en prenant plus d'épaisseur vers son bord libre; la tête est large, non séparée du reste par un col pourvu de deux tentacules contractiles; les yeux non pédonculés y sont insérés à la base; au côté interne ces tentacules sont triangulaires, épais, peu allongés. Un voile charnu, échancré dans le milieu, forme deux larges appendices, un de chaque côté, ce qui donne beaucoup d'ampleur à la tête; la bouche est antérieure, mobile, et la masse est obtuse, considérable, elle prend des formes assez différentes; Cuvier dit qu'elle a de la ressemblance avec une bouche humaine, Blainville qu'elle a la forme d'un T renversé; cette bouche est armée de deux dents ou mieux d'une dent divisée en deux parties par une échancrure moyenne; au fond s'apérit une langue charnue très-grosse, et au-dessus l'ouverture de l'osophage; celui-ci, peu renflé, est accompagné de deux glandes salivaires dont les canaux excréteurs aboutissent aux parties latérales de la bouche; il continue à s'avancer sans augmenter de volume et parvient à un estomac très-charnu, très-épais, comparable pour la structure au gusser d'un Oiseau; l'intestin qui en sort est grisé d'une grosseur uniforme; il est assez long; il fait plusieurs grandes circonvolutions dans le foie, reçoit à l'orifice préalablement les vaisseaux biliaires, et se termine à l'anus; le foie est très-grand, greu; il occupe la presque totalité des tours de spire. La cavité de la respiration est plus profondément enfoncée que dans les Hélices, et son orifice extérieur en difère aussi par une languette qui peut le boucher et qui se couronne en gouttière, dans le temps la respiration; du reste cette cavité a beaucoup de ressemblance avec celle des Hélices pour la distribution des vaisseaux. Le système veineux et artériel, pour la circulation générale, ne présente rien de particulier; il est en tout analogue
L'endroit Mun les beaucoup passe à aboutit réunies elle de deux au-dessous femelle trouvant suite ensuite. L'ovaire de l'orifice placé droit, à l'œuf, de l'oïdutte, et d'un orifice externe. L'ovaire est grêles, jaunâtre, accolé au foie avec lequel il remplit les premiers tours de spire; il en naît l'oïdutte, conduit membraneux, d'abord assez large, couronné plusieurs fois, se retrouvant ensuite beaucoup; il traverse une partie du foie, gagne le testicule à travers lequel il passe pour gagner en- suite le rendement cilié ou la poche à viscosité; elle est placée transversalement et assis régulièrement; elle est destinée à recevoir les cœufs et à les invoquer de manière glaireuse avant qu'ils ne puissent être pon- dus; le rendement se termine à un canal plus étroit, qui reçoit celui d'une petite poche ou vesse dont l'u- sage ne paraît pas encore bien connu; peu après, il aboutit à l'orifice externe qui se voit très-profondé- ment placé à l'endroit où le pédicule des pieds se réunit au corps. Les deux orifices de la génération se trouvant fort éloignés, cela nécessite de la part des Linnéennes un mode d'accouplement singulier, qui n'est pas le même que celui des Hélices; dans ce genre deux individus suffisent; ici il en faut trois, celui du milieu agissant lui seul comme mâle et comme femelle, les deux autres n'agissant que comme mâle ou comme femelle seulement. Souvent à ces deux individus vien- nent s'accoupler d'autres, ce qui quelquefois constitue de fort longues trames flottantes à la surface des eaux, dont tous les individus agissent à la fois comme mâle et comme femelle excepté les deux de l'extrémité. Le système nerveux a beaucoup de ressemblance avec celui des autres Mollusques trachéophores; l'anneau œsophagien ou le cerveau est composé supérieurement de deux ganglions réunis par un tronc médian, transversal, inférieurement de trois autres ganglions dont les deux latéraux sont intimement liés aux deux pre- miers; de ces ganglions partent des filets dont la dis- tribution générale ne présente rien de particulier; elle est semblable à ce qui existe dans les Mollusques du même ordre.

Les Linnéennes sont généralement de couleur brune fon- cée ou d'un brun-vert; leur peau, lisse, sans tubercules, molle et visqueuse, paraît plus sensible encore que celle des Hélices ou des Limaces, car au moindre atou- chement les Linnéennes se contractent, renferment toutes leurs parties dans la coquille, et, devenant d'une pesanteur spécifique plus considérable, elles tombent au fond de l'eau; comme elles sont forcées de venir respirer l'air en nature, elles ne peuvent rester très-longtemps au fond de l'eau, mais pour revenir à la surface elles sont obligées de ramper sur le fond jusqu'à ce qu'elles atteignent le bord, ou de ramper le long des tiges des plantes aquatiques, ce qu'elles font avec assez de rapidi- té; lorsqu'elles sont à la surface, elles se tiennent dans une position renversée, la face inférieure du pied dirigée en hantet la coquille en bas, plongée dans l'eau. Il paraît que, dans cette position, l'animal peut ramper à la surface de l'eau; on suppose alors qu'une couche très-mince de liquide sert de point d'appui aux efforts musculaires de son pied, mais cela est difficile à con- cevoir, car on sait que l'eau ne peut servir de point d'appui, pour opérer des mouvements, que lorsqu'elle est frappée promptement et par une surface assez large, et cette condition si nécessaire à la nataion est loin de se rencontrer ici.

Voici les caractères qui conviennent à ce genre: animal ovale, plus ou moins spiral; les bords du man- teau épaississent sur le cou; le pied grand, ovale, la tête pourvue de deux tentacules triangulaires, aplatis, au- riformes; les yeux sessiles au côté interne de ces ten- tacles; bouche avec deux appendices latéraux consi- dérables, et armée d'une dent supérieure bifide; l'orifice de la cavité pulmonaire en forme de sillon, percé au côté droit, et bordé inférieurement par une sorte d'ap- pendice auriforme, pouvant se plier gouttière; orifices des organes de la génération distants; celui de l'ovi- ducte à l'entrée de la cavité pulmonaire; celui de l'ori- gane mâle sous le tentacule droit (Blainv.). Coquille oblongue, quelquefois turciculée, à spire saillante; ouverture entière, plus longue que large; bord droit tranchant; la partie inférieure remontant sur la coula- melle et y formant un pli très-oblique, en rentrant dans l'ouverture; point d'opercule. Les espèces de ce genre sont très difficiles à caractériser; on ne peut se servir que des proportions des diverses parties du test, pour celles dont les animaux ne sont pas connus ou pour les fossiles; on doit recourir aux animaux lorsqu'il est possible de le faire, ce qui présente d'autres difficultés que tous les observateurs ne sont pas à même de vaincre. 

**Linnéedes étangs. Linnëa stagnalis, Linn., Anim. sans vert., t. vi, p. 139, n° 2; Helix stagnalis, Linm., Gmel., pag. 5637, n° 128; Buccinum stagnale, Mull., Verm., p. 132, n° 537; Linnæus stagnalis, Drapar., Mol., pl. 2, fig. 58 et 56; Favanne, Conchil., pl. 61, f. 16; Encycl., pl. 439, fig. 6, a, b. Coquille la plus commune et la plus grande du genre, qui se trouve abondamment dans les étangs et les rivières; elle est ovale, aiguë, composée de sept tours dont le dernier est très-grand et subanguleux supérieurement; elle est mince, transparente, de couleur cornée, substrise lon- gitudinalement; la spire est conique, très-aiguë, l'ou- verture est grande, évasée; la coquille se joint au bord droit par un très-gros pli; longueur, plus de deux pouces.**

**Linnéedes marais. Linnæa palustris, Linn., Anim. sans vert., t. vi, p. 166, n° 5; Helix fragilis, Gmel., pag. 5638, n° 129; Helix palustris, ibid., pag. 5638, n° 151; Helix Corœus, ibid., pag. 5605, n° 205; Lym- neus palustris, Drapar., Mol., pl. 2, fig. 40, 41 et 42, et pl. 5, fig. 12.**

**Linnéens. mol.** Cette famille fut créée par Lamarck, dans l'Extrait du Cours de Zoologie (1811). Il y avait réuni le genre Gonovule, que depuis il en sépara avec juste raison. Les genres qui la composent aujourd'hui sont réunis par de très-bons caractères, très-princi-
palement de l’organisation de l’appareil de la respiration. Quoique vivants dans l’eau, les animaux de ces genres sont obligés de venir à la surface respirer l’air qui porte son influence sur un réseau vasculaire semblable à celui des Collinacés. 

V. HÉLICE.

Les anciens auteurs donnaient le nom de Buccins, à la plupart des Coquilles qui sont placées aujourd’hui dans cette famille. Lister donnait aux Planorbes, le nom de Fourprets, et il les avait assez bien circonscrits; cependant Linné rangea indistinctement les Planorbes et les Limnées parmi les Hélices, ce qui réunissait dans un même genre des animaux fort différents et des Coquilles d’un aspect qui devait laisser peu de doutes sur leur origine. Muller, en créant le genre Planorbe, a rempli une indication très-juste; aussi tous les conchyliologistes, excepté les savants anglais, qui se sont tenus à la lettre de Linné, l’ont adopté. On doit s’étonner, après la création de ce premier genre, que personne n’ait songé à établir une couple pour les Limnées qui se trouvaient dans le même cadre d’observations; et Muller, qui avait si judicieusement séparé les Planorbes, confondit celles-ci avec les Buccins. Bruguieri les retira des Hélices de Linné, les rangea dans son genre Bulime, où elles n’étaient pas mieux placées, et où elles restèrent jusqu’à l’époque où Lamarck, dans le Système des Animaux sans vertèbres, créa le genre Limnée, qu’il éloigna d’abord des Planorbes, mais qu’il en rapprocha bientôt après. Dans l’intervalles, un genre très-analogue aux Limnées, qui avait été créé depuis longtemps par Adanson, sous le nom de Buline, fut reproduit par Draparnaud, sous celui de Physue, que fut généralement adopté. Les trois genres Limnée, Physye et Planorbe, constituent aujourd’hui pour Lamarck, la famille qui nous occupe, ayant reporté aux Auricules les Convolvules qui ne s’en distinguent pas suffisamment comme genre. Cuvier n’a point adopté cette famille; cependant les trois genres qui la constituent ont servi de base au groupe des Pulmonés aquatiques, dans lequel il a réuni plusieurs genres dont l’organisation n’est point encore bien connue. Férrussac adopta la famille des Limnées de Lamarck. Il y groupa plusieurs genres nouveaux et bien incertains de Raffinesque, et y ajouta le genre Ancyle de Geoffroy, c’est même le seul changement important que ce savant ait apporté dans les Limnées. Lamarck avait placé les Ancylys parmi les Calyptraciens, il est vrai avec toute la réserve convenable pour un genre aussi peu connu, quant à l’organisation de son animal. Il y avait été conduit, sans doute, par l’analogie des formes du test.

De Blainville émet une opinion fondée sur des observations nouvelles, qui confirment l’opinion de Lamarck, puisque les Ancylys se trouvent reportées parmi les Scutibranches, dans la première famille des Otidés, qui renferme les genres Haliotide et Ancyle qui précèdent la famille des Calyptraciens. Blainville, dans l’article précité, a changé le nom de Limnées pour celui de Linacées. Elle présente, comme dans l’ouvrage de Lamarck, les trois genres Limnée, Physye et Planorbe. 

V. ces mots et Ancyle.

LIMNESIUM. dér. Synonyme de Knautia (Cordus); de Gratiole (Dalechamp); de petite Centaurée, Erythraea.

LIMNETIS. dér. Le genre de Graminées ainsi nommé par Persoon, est le même que le Sparrtina de Schrcher ou Trachynota de Richard. Le nom de Sparrtina étant le plus ancien doit être préféré. 

LIMNIA. dér. Le genre établi sous ce nom, par le docteur Haword, pour le Claytonia sibirica, n’a pas été adopté par les autres botanistes.


LIMNITES. ins. Pierres sur lesquelles on voit des lignes sinuées, qui, selon Leman, ressemblent aux traits d’une carte de géographie.

LIMNIUM. Owen. Oken, dans son Système général de Zoologie, p. 250, a proposé ce genre pour l’Unio pictorum. On sait bien qu’un tel dénommement n’a pu être adopté. 

V. MULETTE.

LIMNIUS. ins. Nom donné par Illiger à un genre de Coléoptères que Latreille avait déjà établi. 

V. ELIS.

LIMNIA. ins. Genre de l’ordre des Diptères, famille des Némocères, tribu des Tipulaires, établi par Meigen et ayant pour caractères: trompe fort courte, avec deux grands lèvres; point de petits yeux lisses; pattes longues; dernier article des palpes guère plus long que le précédent, sans divisions articulaires apparentes; antennes sécatées, simplement velues, entièrement moniliformes depuis le troisième ou le quatrième article; le premier de ces articles très-sensiblement plus long que le suivant; surface des ailes glabre; longueur des quatre premiers pieds peu différente. Meigen, dans ses premiers ouvrages, avait donné à ce genre le nom de Limonia, et Latreille l’avait employé. Ce n’est que dans ces derniers temps (Fam. nat. du Règne Anim.) qu’il l’a changé à l’exemple de Meigen. Cet auteur ayant plutôt égard à la forme des antennes qu’à celle des palpes, a rapporté à son genre Limnobia le Tipula ricosa de Linné, que Degener figure et qui est placé par Latreille avec son genre Pedicia (V. ce mot). Il faut en séparer cette espèce et celles qui lui sont analogues, et restreindre le genre Limnobie aux espèces qui ont les palpes terminées par un article simple. En adoptant les genres Eriopera et Trichocera de Meigen, que Latreille réunissait au genre Limonia en en faisant des divisions, on laissera dans le genre Limnobie les espèces qui composent sa première division.

Les Limnobies se distinguent des genres Cléon, Pedalic, Tipule et Néphrotome par les palpes qui sont terminées par un article grand et composé de nœuds ou de petits articles, tandis qu’il est simple dans les premiers; elles s’éloignent des Trichocères et autres genres voisins par les antennes qui n’ont pas plus de dix articles dans ceux-ci, et par d’autres caractères tirés des pattes, des ailes, etc. Ce sont des Diptères qui
ont les formes générales des Tipules et qui vivent comme elles dans les lieux humides et ombragés. Degéer a donné des détails fort curieux sur les mœurs d'une espèce de ce genre (*Limmobia replicata*). Sa larve vit de feuilles des Mousses qui se trouvent dans l'eau, et ressemble à une chenille épineuse; son corps est long d'environ un pouce et large d'une ligne et demie; il est cylindrique sans pattes, et composé de onze anneaux; la tête est très-petite; elle offre deux antennes et deux yeux noirs ou taches qui la représentent. Les mandibules sont dentées, et la lèvre inférieure porte deux petites papilles. Quand on l'inquiète, elle roule son corps en cercle. Elle se fixe sur les plantes au moyen de quatre crochets écailleux, placés dans une cavité du dernier anneau du corps; et quand elle veut changer de place, elle s'accroche par les dentelure suivie par ces crochets, et avance ainsi en pliant son corps comme le ferait une chenille serpentante. La nympe flotte à la surface de l'eau; elle est allongée, presque cylindrique, d'un brun tirant un peu sur le vert; plus pâle en dessous, parsemée de petits points noirs, avec des bandes plus obscures. Cette nympe porte au-devant de son cocon deux cornes allongées, tubulaires, qui sont les organes de la respiration; elle a toujours soin de tenir leurs extrémités hors de l'eau, afin de respirer, et si on la retourne, et que ses cornes ne soient plus placées ainsi, elle se démente et se couvre de diverses manières jusqu'à ce qu'elle ait repris sa première position. Le dernier anneau de l'abdomen et même plusieurs autres présentent des crochets qui servent à s'accrocher aux tiges des Mousses et autres plantes aquatiques. L'insecte parait éclat six jours après que la larve a passé à l'état de nympe. Il sort par une fente qui se fait au-devant du cocon sur la tête et sur une portion de la poitrine. Les Limnobies sont très-com- munes au printemps dans les prés et au bord des fossés et des rivières. On en trouve beaucoup en Europe.

*Limmobia* Feunte. *Limmobia picta*, Meig.; *Tipula picta*, Fabr., Schell. (Opit., t. 38, fig. 1). Antennes noires, avec le dernier article fauve; coconset cendré; abdomen jaunâtre, avec trois lignes noircières; ailes cendrées, avec des lignes annulaires dans leur milieu et des taches marginales noircières.


formes, avec une forte nervure centrale, accompagnée de trois autres un peu moins saillantes, vers chaque des bords; le pétiolo est long et articulé, entouré à sa base de longues stipules veinées et lancéolées. Les fleurs sont pédonculées, solitaires, axillaires, enveloppées avant leur épanouissement, d'une spathe très-mince, trois fois plus courte que le pédoncule; le calice est d'un vert luisant; ses divisions extérieures ou pétales sont d'un jaune pâle, surtout vers le limbe, striés, larges, arrondis, légèrement concaves, d'une longueur double de celle des sépales ou folioles calicinaux. Les étamines sont d'un rouge pourpre; violet: les extérieures stériles, les autres garnies d'anthères linéaires et noircîres. Les pistils, au nombre de six, sont linéaires-oblongs, terminés par autant de stigmates, épais, réfléchis et d'un bleu violet; les six capsules sont rapprochées, un peu comprimées, ovales, lancéolées, terminées en bec; les semences sont nombreuses, presque planes et attachées à la paroi interne. Il faut cultiver cette plante en serre chande, soit dans un bassin que l'on y pratique à cet effet, soit dans des vases d'une assez grande capacité pour que les racines puissent s'étendre librement dans le vase que l'on dépose au fond de l'eau. Le seul moyen de reproduction employé jusqu'ici, est le semis en terrine; on augmente progressivement la quantité d'eau à mesure que le développement des pluornes est plus actif, et quand il a pris un accroissement suffisant, on dépose la terrine au fond du bassin.

LIMNOCHLOA. Bot. Le genre établi sous ce nom, par Palisot-de-Beauvois, dans la famille des Cyperacées, n'a pas été adopté par les botanistes qui en ont dissimulé les espèces dans plusieurs genres, entre autres le Scirpus de Linné.

LIMNOPEUCE. Bot. V. HIPPEBUS.


LIMNORIE. Limnoria. Crust. Genre de l'ordre des Isopodes, section des Aquatiques, famille des Cymothoaidées (Latr., Fam. nat.), établi par Leach, réuni aux Cymothoas de Fabricius par Latreille (Règne Anim.) et adopté par ce dernier (Fam. nat., etc.), avec ces caractères: corps cylindro-linéaire; yeux gênés et formés de petits yeux lisses (oeccles), rapprochés. Les quatre antennès insérées sur la même ligne, de la longueur, au plus, de la tête, de quatre articles; tous les pieds simplement propres à la marche; dernier segment abdominal grand, suborbiculaire. Ce genre se distingue du genre Cymothoa proprement dit, par la tête qui est plus étroite que le premier segment dans ce dernier et par ses yeux qui sont peu apparents.

LIMNORIE TÈRÉBRENT. Limnoria terebrans, Leach. Elle est longue d'environ une ligne à un ligne et demie. Son corps est gras-cendré, avec les yeux d'un noir tirant un peu sur la couleur de poix. On la trouve en quelques parties des côtes d'Angleterre, où elle se loge dans les trous qu'elle fait. V. Cymothoa et Cymothoaidées.

LIMODORE. Limodorum. Bot. Genre de la famille des Orchidées, Juss., Gynandrie Moundarie, L., établi par Tournefort et adopté par la plupart des botanistes; il renferme un très-grand nombre d'espèces qui, d'après les travaux des auteurs modernes, doivent aujourd'hui être réparties en plusieurs genres distincts. Le type de ce genre et l'espèce qui a servi à adopter ce genre est Limodore abortivum, dont l'espèce était fondée d'après cette espèce que doit être tracé le caractère de ce genre. Toutes celles qui y ont été réunies, et qui n'offrent pas les mêmes signes caractéristiques devront être portées dans d'autres genres. Or voici ces caractères: l'ovaire n'est pas lourd en spirale; les trois divisions externes du calice sont semblables, dressées et presque conniventes; les deux inférieures et latérales sont plus étroites; le labelle est sotisse, dressé, en tiers, terminé à sa base par un éperon plus ou moins allongé. Le gynostème est très-long, demi-cylindrique, c'est-à-dire plan sur son côté antérieur et convexe postérieurement; l'anthère est terminale, opérculiforme, contenant deux masses polliniques pelées, agglutinées entre elles du côté interne. Le stigmate est placé immédiatement au-dessous de l'anthère. Tels sont les caractères des véritables Limodoras; ils ne conviennent qu'à un petit nombre des plantes qui ont été placées dans ce genre. Ainsi plusieurs ont été mises parmi Bletia. V. ce mot. D'autres ont formé le genre Geodorum de Jackson. Quelques autres ont servi à l'établissement des genres Calypso, Calopogon, etc. Parmi les espèces du genre Bletia, on a placé les Limodorum Tankerelle, L.; Limodorum alpinum, Limodorum purpureum, L. Dans le genre Geodorum, on trouve les Limodorum nutans, Limodorum recurvum. Le Limodorum bulbosum forme le genre Calypso, et dans le genre Calopogon, R. Brown a placé le Limodorum tuberosum et quelques autres espèces analogues.

LIMODORE AVORTÉ. Limodorum aborticum, Willd., Sp.; Orchis abortiva, L. C'est une grande plante vivace, qui croît dans les forêts ombragées et montueuses; sa racine se compose de grosses fibres cylindriques.
et charnues; sa tige, haute de deux à trois pieds, porte des feuilles très-courtes, embrassantes et presque semblables à des écailles. Les fleurs sont d’un pourpre obscur, formant un petit épi à la partie supérieure de la tige. On la trouve en Europe et dans la Tauride.

Sprengel décrit dans son *Systema*, les *Limonodorum falcatum*, de Thunberg; *L. plantagineum*, *L. pulchrum*, *L. concolor* et *L. scriptum* de Du Petit-Thouars; *fasciola*, *filiforme* et *fanae*, de Swartz. Dans le Prodrome de la Flores du Népaul, Don a décrit sous le nom de *Limonodorum roseum*, une espèce nouvelle qui a beaucoup de rapports avec le *Limonodorum abortivum*.

**Limon.** Ce nom s'applique généralement aux terrains principalement marno-argileux, impuls, mais à particules fines, susceptibles de se délayer facilement dans l'eau, et qui résultent des dépôts opérés par des eaux troubles et tourbeuses. Tous les grands fleuves vers leur embouchure dans la mer ou dans de grands lacs, beaucoup de rivières dans leur confluent avec d'autres rivières, par conséquent dans les parties où la vitesse de leur courant est ralentie par une cause quelconque, déposent une grande quantité de Limon, et forment ces vastes étendues, planes et marécageuses, qu'on voit vers leur embouchure, qui l'obstruent au bout d'un certain temps, et qui semblent forcer les fleuves de chercher plusieurs issues pour traverser ces dépôts. C'est ce qui s'est produit dans le détroit de l'Amérique, et nous les attérettissements limoneux, auxquels on a donné un nom analogue.

Le Limon est un terrain, et non une roche; sa position, les causes qui l'ont produit, ses rapports avec les autres terrains, sont ses caractères et varient peu: sa composition, au contraire, est extrêmement variable, et dépend principalement de la nature des terrains parcourus par les cours d'eau qui l'ont transporté et déposé. Son seul caractère est d'être composé de parties assez fines pour être tenues quelque temps en suspension dans l'eau dure même d'un faible mouvement; et comme les matières argileuses et calcaires sont celles qui sont susceptibles de se diviser le plus et d'être portées le plus loin, c'est aussi de ces matières que le Limon est le plus ordinairement composé: cependant cette prédominance n'est qu'extérieure, c'est-à-dire que les Limons participent généralement plus des caractères argileux que des caractères silexieux, quoique la silex y présente toujours en quantités plus considérables. La couleur dominante des Limons est le gris plus ou moins foncé, quelquefois un peu blebête, quelquefois aussi presque vert. Cette couleur est due à deux causes: les débris organiques, principalement végétaux, fournissent la plus ordinaire. Le fer oxalitique lithafière, résultant de la destruction des roches trapçéennes ou volcaniques, donne quelquefois une couleur noirâtre au Limon des cours d'eau qui traversent ces terrains.

Le Limon ne s'observe pas seulement à l'embouchure des fleuves et des autres cours d'eau, mais dans toutes les parties de leur cours où, par un élargissement, un barrage ou un approfondissement, le mouvement de l'eau est ralenti dans la totalité de sa masse, ou seule-
transport, d'alluvion et d'atterrissement, au mot Terrain.

Limon. bot. Fruit du Limonier. V. Oranger.

Limonelli. bot. Pour Limonie. V. ce mot.

Limonia. ins. et bot. V. Limonie.

Limoniastrum. bot. (Heister.) Synonyme de Statice monopetae.


Limonie. Limonia. Ins. Genre de la famille des Aurantiacées; de la Décandrie Monogynie de Linné et qui a été créé par lui. Dans son travail sur cette famille, Correa de Serra a retiré plusieurs des espèces qui y avaient été rapportées pour en faire des genres nouveaux qui ont été généralement adoptés. Ainsi le Limonia monophylla forme le genre Matunia, le Limonia punctaphylla et le Limonia arborea le genre Glycosmis, et le Limonia trifoliata le genre Triphasia. Les espèces qui forment aujourd'hui le véritable genre Limonia offrent les caractères suivants: le calice est à quatre ou cinq divisions profondes; la corolle se compose de quatre ou cinq pétales sessiles; les étamines sont libres et distinctes, rarement au nombre de quatre à cinq, plus souvent en nombre double des pétales. Le fruit est une baie pulpeuse, à quatre ou cinq loges monospermes. De Candolle, dans le premier volume de son Prodrumus systematis, rapporte à ce genre onze espèces, la plupart originaires de l'Inde et de la Chine. Ce sont des arbres ou des arbustes souvent munis d'épines, ayant des feuilles simples, trifoliées ou pinnées, des fleurs blanches ou roses, exhalant une odeur suave, analogue à celle des autres arbres de la même famille. Les fruits sont d'une agréable acidité; on en fait d'excellentes limonades et des confitures fort recherchées pour leur parfum particulier.

Limonie de Madagascar. Limonia Madagascariensis, De Cand.; Glycosmis Madagascariensis, Risso et Poit. C'est un arbrisseau assez élevé et élégant; ses feuilles sont alternes, ovales-oblongues, entières, ponctuées, les unes simples, les autres gémées ou ternées, et même composées de quatre à cinq folioles. Toutes ces folioles sont alternes et articulées sur le pétiole commun. Les fleurs sont blanches, très-petites, groupées dans les axilles des feuilles supérieures et à l'extrémité de quelques-uns des rameaux. Chacune d'elles est portée sur un pédicelle court de petites écaillules, et leur calice est composé de cinq folioles arrondies, éiliées, inégales, dont les plus extérieures recouvrent en partie les intérieures. La corolle est formée de cinq pétales ovales-oblongs, concaves, marqués en dehors de gros points vésiculeux. Les dix éta- mines ont leurs filaments parfaitement libres, aplatis, élargis vers leur milieu, et terminés par une anthere cardiforme. L'ovaire est supérior, oblong, à trois ou cinq angles peu prononcés, couvert de rugosités et surmonté d'un style court, très-gros, obtus, également rugueux. Le fruit est une baie à trois ou cinq loges monospermes. On cultive le Limonellier de Madagascar dans un compost absolument semblable à celui que l'on prépare pour les Orangers, c'est-à-dire, une bonne terre franche, que l'on a rendu très-substantielle par le mélange d'engrais appropriés et que l'on a soin d'y ajouter chaque année; on le déporte tous les quatre ans, et alors on renouvelle entièrement la terre. On le tient constamment en serre chaude. On le propage ordinairement au moyen de marcottes et de boutures, mais on peut également y parvenir par la greffe sur l'Oranger sauvageon. Ses graines, semées sur couche chaude, donnent quelquesfois de jeunes sujets; mais on a de la peine à les conduire et à les élever.

Limonie à feuilles simples. Limonia monophylla, Lin., Roxburg, Coromandel., 1, p. 60, tab. 85; Limonies pusillki, etc., Burtm., Zeyl., tab. 65, fig. 1; Catus tigreu-nareganeu seu mal-naregane, Rheede, Malab., 4, tab. 12. Arbre des Indes orientales et de l'île de Ceylan, dont les rameaux sont cylindricains, garnis d'épines droites, solitaires, axillaires, et de feuilles simples, entières, ovales-oblongues, un peu aiguës, épaisses, veinées, à pétioles courts; les pédoncules sont uniflores, axillaires, fasciées; les fleurs ont une corolle à quatre pétales, et à huit étamines.

Limonie à trois feuilles. Limonia trifoliata, L. marck., Ill. gen., tab. 555, fig. 2; Andr., Repos., tab. 143. Arbrisseau très-rameux; les rameaux sont glabres, verdâtres, héris d'zigzag, garnis de feuilles pétioilées et composées de trois folioles ovales, obtuses, légèrement crêpelées; les épanes axillaires sont au moins aussi longues que les pétales; les fleurs sont solitaires ou deux ensemble, blancâtres, pédonculées; calice à trois lobes; trois pétales oblongs; six étamines. Les baies sont rouges et de la grosseur de celles de l'Airelle. Cette plante croît dans les Indes orientales; on la cultive en Europe, dans la serre chaude où elle reste toute l'année; elle exige une terre fertile, des arrosements peu abondants, des dépoulements tous les deux ans. Sa multiplicité, autrement que par graine, est très-difficile.

Limonie acide. Limonia acidissima, Lin., L. marck., Ill., tab. 555, fig. 1; Tijou-catu-naregane, Rheede, Malab., 4, tab. 14; Anisifolium, Rumph., Aboinon., 2, tab. 45. Les feuilles de cet arbrisseau, et surtout ses fruits, répandent une odeur assez pénétrante, qui approche de celle de l'anis; ses tiges sont hautes de sept à huit pieds; ses feuilles sont ailees, avec une impaire, composées de cinq à sept folioles ovales-obtuses, à peine crêpelées; le pétiole est ailé sur ses bords et articulé. Épines axillaires et solitaires; fleurs blancâtres, disposées en petites panicules plus courtes que les feuilles; filaments des éta- mines élargis et languineux à leur base. Cette espèce croît aux Indes orientales, où même elle est cultivée, ainsi que dans les îles de l'Amérique, à cause de ses fruits acides, que l'on mange confits au sucre, comme les jeunes citrons; ils sont très-agréables. Sonnerat, dans son Voyage à la Nouvelle-Guinée, page 105, tab. 65, a présenté une variété de cette espèce sous le nom de Citrus parea dulcis; ses rameaux sont dépourvus d'épines et ses fruits sont plus petits, presque point acides. Roxburg, dans ses Plantes du Coromandel, pense que le synonyme de Rheede, rapporté par Linnaeus à cette espèce, doit en former une nouvelle, qu'il nomme Limonia crenulata.
Limonie à feuilles de Citonier. *Limonia Citrifolia*, Willdenow, *Euram.*, 1, page 448. Arbrisseau dépourvu d'épines, cultivé dans quelques jardins, sous le nom de *Limonia trifoliata*, dont les rameaux sont un peu anguleux, les feuilles simples ou ternées; les folioles ovales, allongées, acuminées, très-entières; la terminale longue de deux pouces et plus; les fleurs fortes petites, pédonculées, solitaires, axillaires; les pédoncules une fois plus courts que les pétiolées; la corolle blanche; les baies petites et rouges. Cette plante croît à la Chine.

*Limonie à cinq folioles. Limonia pentaphylla*, Willd., *Spec.*, 2, p. 572; Rosbr., *Corom.*, 1, p. 60, tab. 81. Ses rameaux sont dépourvus d'épines, garnis de feuilles alternes et composées ordinairement de cinq folioles pédicellées, ovales, entières, aigües; les pédicelles sont presque allés par une membrane recourbée; les fleurs sont fortes petites, disposées en grappes courtes, rameuses; le calice est pourvu de cinq dents à son orifice. Cette plante croît dans les Indes orientales.

*Limonier*. On appelle ainsi une division du genre Oranger que l'on désigne plus communément sous le nom de Citronnier. *P. Orange*.

*Limonite*. Min. Hausmann, dans son Manuel de Minéralogie, t. 1, p. 282, a donné ce nom à une substance noirâtre, opaque, à casse conchoïdale, ayant l'éclat de la cire, et donnant une poussière d'une jaune d'ocre; elle est médiocrement dure: pesant spécifiquement 2,605. Au chalumeau, sa couleur n'éprouve aucun changement remarquable; par un feu prolongé, elle fond sur les bords en une scorie noirâtre. Par la calcination, elle donne une poussière rouge. Elle paraît être une combinaison ou un mélange de Fer limoneux et de Fer phosphaté représenté par les proportions suivantes: hydrate de Fer, 74,509; phosphate de Fer, 24,870; oxyde de Manganèse, 1,5; total, 100,679. On la trouve avec le fer limoneux commun (Thoneisenstein) en petites masses ou en lits très-minces, dans les terrains d'alluvion.


*Limule, Limuline, crust.* Genre de l'ordre des Xyphosures de Latreille (Fam. nat. du Régne Anim.), que cet auteur rangeait (Régne Anim. par Cuvier) dans son ordre des Branchiopodes, section des Pancélices; ce genre a été établi par Müller; il a pour caractères, suivant Latreille: point de siphon; la base des pieds (ceux du céphalothorax ou de la division antérieure du corps) qui, les deux derniers exceptés, servent à la locomotion et à la préhension, est hérissée de petites épines et fait l'office de mâchoires. Test dur, divisé en deux boucliers offrant en dessus deux sillons longitudinaux, et recouvrant tout le corps qui se termine postérieurement par une pièce très-dure, eniforme et mobile.

Le corps des Limules est divisé en deux parties: la première ou l'antérieure, que Latreille nomme céphalothorax, est recouverte par un bouclier lunate, débordant et portant deux yeux très-écartés l'un de l'autre, entre lesquels Cuvier a observé trois petits yeux lisses rapprochés; au-dessous de cette carapace ou de ce bouclier, sont insérés, sur une taille conique, en forme de bec ou de labre, deux corps semblables à deux petites serres de Crabe, didactyles ou monodactyles, selon les sexes, composées de deux articles que Latreille considère comme les antennes et que Savigny assimile à la seconde paire de pieds-mâchoires des Crustacés, ainsi qu'aux mandibules des Arachnides, et auxquels il donne le nom de mandibules succédanées, ou fausses mandibules. À la suite de ces antennes se trouvent six paires de pieds, dont les deux derniers réunis forment un grand feuillet portant les organes sexuels, et dont les dix autres libres, et tous, à l'exception des deux premiers, didactyles. Ces pieds sont composés de six articles: le radical, ou la hanche, est hérissé de piquants ou épines dont le nombre est très-considérable aux deux ou trois premières paires de pieds. Ces articles tiennent lieu de mâchoires; l'article suivant, ou le premier de la cuisse, offre aussi quelques épines. La dixième paire de pieds diffère des autres par divers caractères, et surtout par les hanches qui ne sont point maxillaires, et par l'extrémité antérieure du dernier article de la jambe, qui se termine par quatre petites lames mobiles, droites, allongées, poin- tues, égales et rapprochées en un faisceau longitudinal; la partie externe de cette même extrémité de la jambe donne attache au dernier article qui est terminé, comme les autres, par deux doigts mobiles, différenciant un peu des précédents. Le pharynx débouche entre les hanches de toutes ces pattes; l'ossification se dirige en avant, l'estomac des Limules étant situé, comme dans les Crustacés décapodes, vers le bord antérieur du test. La seconde partie du corps des Limules, ou la postérieure, est recouverte par un bouclier qui a, en dessus, la forme d'un trapézoïde échancré postérieu-
remont, avec les bords latéraux armés d'épines mobiles et alternantes; en dessous et dans un creux en forme de boîte presque carrée, sont cinq paires de feuillets ou de larges pieds nataatoires, dont la face postérieure est garnie de branchies. L'anus est placé à la racine de la pointe qui termine le corps; cette pointe est très-dure, droite, trigone, très-pointue et souvent armée, sur le dos, de petites dentelles; elle s'insère dans un culvert, au milieu de l'échancrure postérieure de la seconde pièce du test, et elle est articulée avec elle par le moyen d'une tête dont les deux côtés sont dilatés et appuyés sur deux saillies de cette pièce. Le cœur, comme dans les Stomatopodes, est un gros vaisseau garni, en dedans, de colonnes charnues régnant le long du dos et donnant des branches des deux côtés; un esophage ridé, remontant en avant, conduit dans un gisier très-charnu, garni intérieurement d'une membrane veloutée, cartilagineuse, toute hérissee de tubercules, et suivi d'un intestin large et droit. Le foie verse la bile dans l'intestin par deux canaux de chaque côté. Une grande partie du test est remplie par l'ovaire dans les femelles, et par les testicules dans les mâles.

L'Ecluse et Bontius sont les premiers naturalistes qui aient mentionné et figuré des Limules; Muller les confond avec les Apsus; Fabriecius les en a distingués, mais il les a placés dans son ordre des Kléistagnathes ou Décapodes brachyrèmes de Latreille; enfin Lamarck, ayant conservé le nom de Limule au genre Apsus, appelle Polyphème le genre dont nous traitons. Ces animaux vivent dans les mers des pays chauds; pendant l'été ils viennent le soir, presque toujours par couples, sur les plages sablonneuses ou marécageuses. La femelle, qui est plus grosse, porte sur son dos le mâle, sans que celui-ci y soit en état d'accouplement ni violemment attaché: leurs mouvements sont fort lents et très-circonscrits, et lorsqu'ils marchent, on ne voit aucune des pattes; dès qu'on les touche, ils s'arrêtent et relèvent leur queue pour se défendre. Ils restent toute la nuit à moitié hors de l'eau, et ne cherchent à se sauver que quand il sentent que le danger commence à être imminen. Leur queue est très-rouderouée dans l'Inde et en Corédine, parce qu'on est dans l'opinion que la piqûre est venimeuse; les sauages se servent de cette pointe en guise de fer de flèche. La chair des Limules est bonne à manger, et leurs œufs sont très-delicats; on sert sur les tables, à la Chine et au Japon, l'espèce qui lui est propre, et qui arrive, avec l'âge, à une longueur de deux pieds. Ces animaux se trouvent dans les mers des deux Indes, depuis l'équateur jusqu'au quarantième degré de latitude; ils sont communs dans le golfe du Mexique, sur les côtes de Caroline, aux Moluques et dans les mers du Japon et de la Chine. Les Américains appellent ces Crustacés King-Krab, les nègres des bords de la mer se servent du test vide pour boire de l'eau ou pour d'autres usages domestiques. On connaît quatre ou cinq espèces de ce genre.


Les Limules sont rares à l'état fossile; jusqu'à présent on n'en a trouvé que dans certaines couches d'une antiquité moyenne, à Solenhofen et Poppenheim. La seule espèce connue et à laquelle Desmarest a donné le nom de Limule de Walch, Limulus Walchi, dans son Histoire naturelle des Crustacés fossiles, p. 159, tab. 11, fig. 6 et 7, est le Cancer percererus de Knorr et Walch (Monum. deluge, t. 1, p. 156, pl. 14). Elle ne diffère des espèces vivantes que par le rebord de la première pièce de la carapace, qui est arrondi, au lieu de former un angle aigu devant la bouche, et par d'autres caractères tirés de la forme et des épines du test.

Lin. Limun. n. Gen. de la Pentandrie Pentagynie, L., d'abord placé dans la famille des Caryophyllènes, mais qui forme aujourd'hui le type d'un ordre naturel nouveau, nommé Linacees. V. ce mot. Le genre Lin se compose d'un très-grand nombre d'espèces. Ce sont des plantes herbacées, ou de petits arbustes à feuilles alternes, très-rarement opposées, entières; leurs fleurs, terminales et diversément disposées, sont jaunes, bleues ou blanches; leur calice est régulier, formé de cinq sépales incombats; leur corolle est comme campanulée, composée de cinq pétales onguiculés, entiers, d'abord incombats et tordus en spirale avant leur épanouissement; les étamines, au nombre de cinq, sont monadelphes tout à fait par leur base, et offrent entre chacune d'elles un petit appendice filiforme, qui semble être un filament d'étamine avortée; l'ovaire est légèrement strié, globeux, à six ou dix loges quelquefois incomplètes, c'est-à-dire communiquant ensemble deux par deux, à cause de l'imperfection de trois ou de cinq des cloisons; chaque loge contient un seul ovule attaché à la partie supérieure de la loge et renversé. Les styles sont au nombre de trois à cinq, terminés chacun par un stigmate allongé; le fruit est une capsule globuleuse, à six ou dix loges complètes ou incomplètes et monospermiques, s'ouvrant en trois ou cinq valves qui se séparent presque tous jours en deux; les graines sont généralement ovoïdes, comprimées, lisses, composées d'un tegument propre, d'un endosperme généralement mince et d'un embryon ayant la même direction que la graine. Les espèces de ce genre sont assez nombreuses; De Candolle, dans le premier volume de son Prodrorini systematis, en énumère cinquante-six. Ces espèces croissent, pour la plupart, sur les bords du bassin méditerranéen; plusieurs se trouvent dans l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale, et quelques-unes en Afrique et au cap de Bonne-Espérance.

Lin. Usuel. Linum nitississimum, L. C'est une plante annuelle, originaire du plateau de la haute-Asie, mais abondamment cultivée, depuis un temps presque immémorial, dans les diverses contrées de l'Europe, où elle est devenue indigène. Sa racine est grêle, pivotante, poussant une tige simple, cylindrique, d'un, de
deux ou de trois pieds de hauteur, seulement rameuse vers son sommet, et tout à fait glabre, ainsi que les autres parties de la plante. Les feuilles sont épaisses, sessiles, lancéolées, aiguës, très-éminentes, marquées de trois nervures longitudinales, et d'un vert glauque; les fleurs sont d'un bleu tendre, terminales au sommet des ramifications de la tige; les étamines et les stigmates sont au nombre de cinq, et le fruit est une capsule globuleuse, environnée à sa base par le calice et contenant des graines ovoïdes, comprimées, lisses et laissantes. Cette plante offre un très-grand intérêt; elle est l'objet d'une culture extrêmement soignée, à cause des fibres de sa tige, avec lesquelles on fait les tissus de fil et les laines. Les graines sont employées en médecine et dans les arts, et on peut obtenir la filasse de ses tiges. Dans le premier cas, les soins du cultivateur doivent tendre à choisir les variétés qui produisent le plus grand nombre de capsules, et, dans le second, celles dont les tiges sont les plus longues. On distingue un assez grand nombre de variétés de Lin dans les pays où ce végétal est cultivé; les principales sont les suivantes: Le Lin friod ou grand Lin est celui dont les tiges acquièrent la plus grande hauteur et qui donne un très-petit nombre de capsules. C'est la variété la plus précieuse et celle que l'on préfère dans plusieurs contrées de la Flandre, de la Belgique, surtout aux environs de Lille.

2° Le Lin chaud ou Tétard, beaucoup moins élevé que le précédent. Sa tige est rameuse et porte un grand nombre de capsules; aussi doit-on le préférer quand on a pour but principal la récolte des graines.

3° Enfin on nomme Lin moyen une variété qui tient le milieu entre les deux précédentes, c'est-à-dire qu'elle s'élève un peu moins que le grand Lin et donne un peu moins de capsules que le Tétard. Cette variété est surtout cultivée dans les provinces méridionales.

En général, la culture du Lin est assez chancée et demande de grandes précautions. Il lui faut un terrain substantiel et fertile, frais, mais non trop humide; les engrais doivent y être abondants et renouvelés à chaque récolte. Il faut préparer le terrain par des labours fréquents. On sème le Lin à deux époques différentes, comme on fait pour le Blé, c'est-à-dire avant et après l'hiver; ce qui forme le Lin d'hiver et le Lin d'été: il n'est pas indifférent de choisir l'une ou l'autre de ces deux époques. Ainsi, dans un pays chaud et dans un terrain un peu sec et sablonneux, on fera bien de semer le Lin avant l'hiver, afin que les pluies de l'automne soient profitables au développement de la semence; au contraire, dans les pays un peu froids et dans les terrains très-substantiels, on pourra, sans inconvénient, attendre la fin de l'hiver. Le choix de la semence est une chose fort importante; les agronomes s'accordent généralement à reconnaître qu'elle dégénère lorsqu'on la sème plusieurs années de suite dans le même terrain: on doit donc la renouveler chaque année, et la tirer des pays où l'on sait qu'elle est la meilleure pour le terrain où on la doit cultiver et pour le but qu'on se propose. Celle qui vient du nord de l'Europe est généralement la plus estimée; cependant il est des cultivateurs qui ne renouvellent pas leur semence, et qui néanmoins obtiennent, chaque année, de belles récoltes. Mais, pour arriver à ce résultat, il faut avoir soin de choisir, dans chaque variété qu'on cultive, les graines les plus grosses et les plus saines: par ce moyen, on peut se dispenser de changer de semence; ce qui est une économie pour le cultivateur. Il faut noter ici que, contrairement à ce qui est une graine de Lin est très-huilée, elle s'allère et se rancit rapidement, et ne peut être conservée plus d'une année lorsqu'on veut la faire servir de semence. Le Lin se sème comme le Blé, c'est-à-dire à la volée. Le terrain doit avoir été disposé par planches un peu bombées. La quantité moyenne de semence est d'environ vingt-cinq livres pour dix mille pieds carrés de terrain. On brise les mottes et on hère de même que dans la culture des Céréales. Lorsque le jeune plant commence à pousser, il faut le râcler avec soin et fréquemment, parce que, sans cette précaution, il serait bientôt étouffé par les mauvaises herbes qui poussent avec plus de rapidité. Dans les temps de sécheresse et dans les localités où cela est possible, il n'est rien de plus avantageux que de pouvoir arroser le Lin par le moyen des irrigations. Lorsque le Lin est parvenu à sa maturité, époque variable, suivant les localités et le temps où a été fait le semis, et qu'on reconnaît au dessèchement des tiges et des feuilles et à l'ouverture spontanée des capsules, il faut commencer la récolte; celle-ci se fait en arrachant à la main et par poignées les tiges de Lin, dont on fait de petites bottes qu'on laisse quelque temps sur le terrain, en ayant soin de les placer debout; mais il ne faut pas les y laisser trop longtemps, pour ne pas perdre la graine qui tombe des capsules entrouvertes. Il faut battre ces tiges sur de grands draps; les graines se détachent très-facilement. Quelquefois on bat le sommet des tiges sur un banc, avec un maillet de bois, qui brise les capsules et met les graines à nu. Cette graine doit être ensuite vannée et criblée, pour la débarrasser de tous les fragments de capsules qui y sont mêlés.

Les tiges du Lin doivent être rouies et préparées comme celles du Chanvre; on les fait ensuite sécher, et on les peigne pour obtenir la filasse.

Les graines de Lin sont fort usitées en médecine. Outre l'huile grasse qu'elles contiennent en abondance, ces graines renferment aussi un mucilage extrêmement visqueux et épais: leur décoration est éminemment émolliente; elle convient dans tous les cas d'irritation interne et externe. On fait, avec ces graines réduites en farine, des cataplasmes émollients, très fréquemment usités. Pour extraire l'huile des graines, il faut d'abord attendre trois ou quatre mois, parce qu'on a remarqué qu'elle y était plus abondante au bout de ce temps qu'au moment où elles viennent d'être récoltées; on les passe ensuite à un moulin qui en extrait l'huile. Celle-ci est employée à différents usages; ainsi, on peut s'en servir pour l'éclairage. On l'emploie beaucoup dans la peinture, parce qu'elle jouit de la propriété de se sécher assez rapidement.

**Lin vivace ou Lin de Sibérie, Linum perenne, L.** Il ressemble beaucoup au précédent; mais ses racines sont vivaces, et la partie inférieure de ses tiges finit
par devenir ligneuse. Cette espèce, originaire de la Sibérie, est cultivée, dit-on, en Suède et dans quelques parties de l'Allemagne; mais, en France, on ne la voit guère que dans les jardins. Cependant sa culture pourrait offrir de grands avantages; car elle réussit très-bien dans les terres maigres et sablonneuses; Lullin de Châteauvieux l’a cultivée avec succès aux environs de Genève. Selon Bosc, la méthode la plus avantageuse serait de la placer par lignes et d’éloigner les touffes d’environ trois pieds les unes des autres. On pourrait planter entre chacune d’elles des Choux, des Navets, ou d’autres légumes. On a remarqué que, lorsque ce Lin vétuste à l’ombre, sa flasque est plus fine; néanmoins on prétend qu’elle ne vaut pas celle du Lin annuel. Quelques auteurs ont dit que le Lin de Sibérie ne dure que trois ans; nous pouvons assurer qu’il en existait autrefois plusieurs pieds dans le jardin de la Faculté de médecine de Paris, qui ont duré plus de dix ans.

**LIN A TROIS STYLES.** _Linum trigynum_, Sm. Si ce Lin n’étage pas en utilité celui que l’on culture, du moins il le surpassa en éclat et en beauté; on peut même le considérer comme le principal ornement du genre. Cette plante est originaire des Indes-Orientalas, et l’on en doit la possession en Europe, à sir J. Banks, qui la reçut en 1790, de Whitley. Le docteur E. Smith en a la première publié la figure dans son _Exotic Botany_ (cahier de février 1785). Le Lin à trois styles fleurit naturellement dans l’Inde, vers les mois de février et de mars; c’est à une époque semblable qu’ordonnairement il s’épanouit dans nos serres; néanmoins, sous le ciel de l’Europe méridionale où l’on peut se dispenser, pour conserver cette plante, de lui procurer une température artificielle, il n’est pas rare de la voir donner spontanément ses fleurs en août et en septembre. Du reste, dans la serre comme dans l’orangerie, elle produit constamment de l’effet. Sa tige est frutescente, et conserve ses feuilles pendant presque toute l’année, elle ne s’élève guère à plus de trois pieds; elle est glabre comme toute la plante, et divisée en rameaux droits, garnis de feuilles alternes, pétiolées, ovales-oblongues, d’un vert luissant en dehors, glauques en dessous, ordinairement très-entières, plus rarement un peu dentées. Les fleurs sont d’un jaune vif et brillant, solitaires dans les aisselles des feuilles, portées sur des pédoncules assez courts; leur calice est partagé en cinq folioles lancéolées, persistantes, muni de petites bractées à sa base. La corolle est formée de cinq pétales larges et arrondis à leur sommet, ouverts en cloche, rétrécis en onglet charnu, et rapprochés en tube inférieurement. Les étamines sont au nombre de cinq, un peu inégales, ayant leurs filaments réunis à leur base en un tube court, chargé d’une dent placée dans l’intervalle de chaque filament. Les antheres sont droites, jaunes, à deux loges. L’ovaire est supérieur, globuleux, surmonté de trois styles droits une fois plus longs que les étamines, terminés chacun par un stigmate en tête arrondie. Le fruit est formé de six coques monospermes, s’ouvrant longitudinallement par leur angle interne à l’époque de la maturité. Avant cette dernière période, les coques sont réunies sous la forme d’une capsule globuleuse. Cette espèce se multiplie très-facilement par le moyen des boutures; mais il faut s’y prendre de bonne heure, à cause de la floraison hâtive, et placer les jeunes plantes sur couche chaude et sous châssis; une terre légère, mêlée de terreau de bruyère, leur convient mieux que toute autre; les arrosements copieux ou trop rapprochés les font souffrir.

Il croit encore en France un assez grand nombre d’autres espèces de Lin, qui quelquefois offrent des fleurs très-grandes, et d’une belle couleur; tels sont, par exemple, le Lin campanulé, le Lin de Nobre, etc.

A l’exemple de Gmelin, les botanistes modernes font un genre distinct du _Linum Radiola_, L., sous le nom de Radiola. _V._ ce mot.

On a quelquefois étendu le nom de Lin à des plantes qui n’appartiennent pas à ce genre, et même à des êtres qui ne sont pas du domaine de la botanique; ainsi l’on a appelé:

- **LIN D’AMÉRIQUE.** _Lagare Americana._
- **LIN ÉTOILE.** le _Lysimachia stellata._
- **LIN INCOMMESTIBLE._** l’_Asbeste_ ou _Amianthe._
- **LIN DE LIEUE OU MAUDIT._** la _Cicute._
- **LIN DE MARAIS OU DE PRÈS._** les Linaigrettes.
- **LIN MARITIME OU DE MER._** des _Ficus_ et des _Conferves._
- **LIN SAUVAGE._** _Lanthirrinum Pelisserianum._
- **LIN DE LA NOUVELLE-ZELANDE._** _V._ _Phormion._
- **LIN DE MONTAGNE._** _MIN._ _V._ _Aseeste._

**LINACÉES.** _Linaceae._ Not. Petite famille de plantes qui se compose du seul genre _Linum_ de Linné, apparaîvant placé dans la famille des Caryophyllées. Ce petit groupe se distingue par les caractères suivants: son calice est persistant, à trois, quatre ou cinq divisions profondes, imbriquées latéralement. La corolle se compose de quatre à cinq pétales onguiculés à leur base, bordés en spirale avant l’épanouissement de la fleur. Les étamines, au nombre de quatre à cinq, sont monadelphes à la base de leurs filets, entre chacun desquels on trouve assez souvent un petit appendice subulé, qui semble être un filet d’étamine avortée. Les anthères sont à deux loges introrses, s’ouvrant par une suture longitudinal, et attachées presque par leur base. L’ovaire est globuleux, sessile, à six, huit ou dix loges, dont moitié séparées par des cloisons incomplètes, partant de l’axe central, mais n’atteignant pas jusqu’aux parois: chaque loge contient un seul ovule suspendu. Le fruit est une capsule globulèuse, souvent terminée par une petite pointe formée par la base du style; cette capsule offre autant de loges monospermes que l’ovaire; elle s’ouvre, par son sommet, en quatre ou cinq valves, qui se partagent ensuite chacune en deux. Les graines sont, en général, lisses et luisantes; leur tégument propre est légèrement charnu à sa face interne, et recouvre un embryon ayant la même direction que la graine, c’est-à-dire dont la radicule correspond au hile.

Les Linacées, qui sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, ou de petits arbustes à feuilles alternes, excepté dans une seule espèce (_Linum catharticum_, L.), se distinguent surtout des Caryophyllées,
qui ont les feuilles opposées, par la structure de leur ovaire et de leur capsule, et par leurs graines dépourvues d'endosperme. Cette petite plante forme en quel-
que sorte le passage entre les Caryophyllées, les Mal-
vacées et les Géraniacées.

LINAGROOTIS. Bot. Même chose que Eriophorum.

LINAIIGRETTE. Bot. Quelques botanistes français ont employé ce nom pour désigner le genre Eriophore. V. ce mot.

LINAIRE. Linaria. Bot. Ce genre de la famille des Scrophulariaceae et de la Didymanie Angiosperme, L., fut établi par Tournefort, et réuni par Linné au genre Antirrhinum. Constitué de nouveau par tous les bota-
nistes modernes, il présente les caractères suivants : calice irrégulier, à cinq divisions ; corolle personnelle, munie d'un éperon à la base ; limbe bilabié : la lèvre supérieure bifide, réfléchie, l'infrérieure trifide ; la gorgé formée par le palais (partie moyenne de la lèvre supé-
rieure) ; quatre étamines idélymes, incluses, avec une cinquième rudimentaire ; anthères à lobes écartés ; stigma obtus ; capsule ovoïde, déhiscence par le sommet. Ce genre se compose d'un très-grand nombre d'espèces dont la plupart sont indigènes du bassin de la Médi-
terrannée. Quelques-unes croissent dans l'Amérique septen-
tionale et dans les régions tempérées de l'Amérique méridionale. Ce sont des plantes herbacées ou rare-
ment ligneuses, à feuilles alternes ; les inférieures quel-
quesfois opposées ou verticillées. Les fleurs sont assez élégantes, accompagnées de bractées, disposées en épis, ou solitaires dans les aisselles des feuilles. On en trouve de toutes les couleurs ; mais le plus souvent elles sont jaunes, parfois blanches, bleuâtres ou légèrement pur-
purines.

LINAIRE VOLGAIRE. Linaria vulgaris, Lamk.; An-
thrivium Linaria, L. Elle a des feuilles lancéolées, linéaires, et une tige dressée : les fleurs forment de beaux épis de fleurs jaunes, qui terminent les tiges. Ce

fut sur cette plante que Linné observa le phénomène intéressant de la régularisation des fleurs, phénomène qu'il désigna sous le nom de Fétorie. V. ce mot. Mais cet accident (si toutefois l'on doit nommer ainsi l'état normal de la fleur) se présente bien plus fréquemment sur le Linaria spuria qui croît abondamment dans les champs cultivés de l'Europe. Si, quelque temps après la moisson, on observe les fleurs de cette espèce, on en trouve une grande quantité qui offrent tous les intermédiaires entre la fleur personnée et la fleur par-
faitement régulière, et cela souvent sur le même indi-
vido. Il semblerait que ce phénomène s't déterminé par les altérations que la plante a subies de la part des hommes par les travaux de la culture, ou de celle des animaux qui broutent et mutilent cette Linaria jusqu'à
près de sa racine.

LINAIRE À FEUILLES DE GENÊT. Linaria Gentistifolia, Willd.; Linaria pannonica, Clus.; Antirrhinum Ge-
nistifolium, Linn. Elle croît naturellement en Autriche, en Hongrie, et dans plusieurs autres parties de l'Eu-

rope, où elle fleurit en juin et juillet. Sa racine est fibreuse, vivace ; elle produit une tige droite, cylindri-
que, effilée, garnie de feuilles alternes, sessiles, lancéolées, acuminées, très-glabres, d'un vert glauque

ainsi que la lige. Ses fleurs sont d'un jaune pâle, pédon-
culées, assez distantes les unes des autres, et disposées, au sommet de la tige et des rameaux, en grappes allong-
éées, dont l'ensemble forme une sorte de panicule lâche. Leur calice est à peine monolithe, partagé très-profunement en cinq découpages lancéolés. La corolle est monopétale, tubuleuse inferieurement, pro-
longée à sa base en un éperon aigu, aussi long que le

reste de la corolle, renfleé dans sa partie supérieure, et

ayant son limbe à deux lèvres rapprochées, dont la su-

périeure est bifide, réfléchie ; et dont l'infrérieure, ren-

fleée par une éminence convexe, garnie de poils et

appelée palais, a les bords partagés en trois lobes ar-

ondis, réfléchis en bas. Les quatre étamines idélymes

sont cachées dans la corolle et insérées à la base de

son tube. L'ovaire est supère, arrondi, surmonté d'un

style simple, de la longueur des étamines, et terminé

par un stigmate en tête. Le fruit est une capsule ovale-

obronde, à deux loges, presque entièrement recouverte

par les divisions du calice, s'ouvrant par plusieurs trous,

et renfermant plusieurs graines attachées sur un pla-

centaire central.

LINAIRE. pois. Nom que porte le Thon, Scmber Thynus, L., dans sa jeunesse.

LINARIA. ois. Nom scientifique du Sisein, qu'alcôde D'Orbigny considère comme type d'un sous-genre de Gros-Becs, dans sa méthode ornithologique. V. Gros-Bec.

LINCKIE. Linckia. Bot. Le genre de Linckia avait été imposé par Micheli aux Nostochs, quand ce savant sentit qu'on devait les séparer des Tremella. Mais Vau-

cher ayant adopté un nom spécifique donné par Linné pour générique, celui de Micheli se trouvait sans em-

ploi ; alors les algologistes modernes l'ont appliqué à des plantes dont les ramifications, terminées en pointe

cilié, partant et divergeant d'un centre commun,

sont ou du moins paraissent inarticulées, marqués tout au plus de mucules, de forme irrégulière dans leur in-

érieur, et formant, au milieu du mucus qui les envi-

ronne, des corps hémisphériques et irréguliers, gélati-

neux, mais d'une certaine solidité. Les Linckies ont de grands rapports avec les Chotophores, et n'en diffèrent que parce que leurs ramifications ne sont pas rameux, et que des articulations n'y sont pas distinctes. Peut-être ces caractères ne sont-ils pas réels, et de meilleurs in-

struments que ceux que l'on possède, pourraient un jour les faire disparaitre. De Candolle en faisait des Baitrichospermes. Lyngbye, qui est cependant un ob-

servateur exact, a, malgré les caractères imposés par lui-même au genre dont il est question, compris parmi les espèces qu'il y admet des plantes qui ne peuvent y demeurer. Telles sont ses Linckia Zusterov, cerami-

cola et punctiformis, trop visiblement articulées pour n'être pas des Chotophores. V. ce mot.

LINCIONIE. Liuconia. Bot. Genre de la Gentiane Digynie, établi par Linné (Mant., p. 147), dont la place est encore incertaine dans la série des ordres naturels,

mais que De Candolle (Prod. Syst. 2, p. 45) rapproche de la famille des Bruniacées. Voici ses caractères : l'o-

vaire est infère, couronné par le limbe du calice qui est à cinq dents obtuses ; la corolle se compose de cinq pé-

tales concaves, persistants, insérés au sommet du tube
du calice, et alternant avec ses dents; les cinq étamines sont persistantes et placées entre les pétales; l’ovaire est à deux loges contenant chacune deux ovules: il est surmonté de deux styles filiformes, divergents, et devient un fruit composé de deux coques membranéuses, monospermées, terminées par les styles persistants, et s’ouvrant par leur côté interne; les graines sont ovolées.

Les espèces de ce genre sont peu nombreuses; ce sont de petits arbustes, ayant le port des Bruyères, des feuilles roides, subulées et comme verticillées, et des fleurs agrégées. Ce genre, dont Swartz a le mieux fait connaître l’organisation, se rapproche beaucoup du genre Staunia. Des quatre espèces qui le composent, trois croissent au cap de Bonne-Espérance; savoir: Linonia alopecuroidea, L.; Linonia thyrsifolia, Sw.; et Linonia cuspidata. Ces deux dernières espèces avaient été placées parmi les Diosma par Thunberg. La quatrième, Linonia Peruviana, Lamk., qui croit au Pérou, et dont on ne connait pas le fruit, n’appartient probablement pas à ce genre. De Candolle prétend qu’elle pourrait être une espèce du genre Margrycarpus.


LINDENBERGIE À FEUILLES D’ORTIE. Lindenbergia Ur- ticefolia, Lehmann. C’est une plante annuelle et rameuse, à feuilles ovales, grossièrement dentées sur les bords et purpuréescemt en dessous; les fleurs sont axillaires, presque sessiles, jaunes à l’intérieur et pourpre à l’extérieur.

LINDENIE. Lindenia. Iss. Genre de Nénuphaires, faisant partie de la famille des Libellulines, institué par Dehaan et ainsi nommé comme un hommage à la mémoire du docteur Vanderlinden, de Bruxelles, auteur d’un bon travail sur les Libellules, mort, tout jeune, victime de son zèle à remplir les devoirs de sa profession. Les caractères du genre sont: tête hémisphérique; la pièce intermédiaire ou principale de la lèvre inférieure arrondie, médioïque, plus petite que les latérales qui sont émarginées et terminées par un appendice à une seule épine; une vésicule assez élevée devant les yeux; les trois ocelles formant en avant un triangle très-élongé; yeux globuleux, assez éloignés l’un de l’autre en dessus; l’espace entre les yeux prolongé en petit triangle en arrière, et non en lame sainante. Abdomen subcylindrique, notablement plus long que l’ailier inférieur; les côtés des quatre derniers segments ou moins ou dilatés; appendices au nombre de trois chez les mâles; les deux des femelles petits et simples; les parties génitales accessoires du mâle pré- éminentes au-dessous du deuxième segment qui porte de chaque côté un tube en forme d’oreillette sainante; les septième et huitième segments de la femelle prolongés en appendices membranéux; ailes horizontales dans le repos; le bord anal des secondes ailes anguleux dans le mâle, arrondi dans la femelle; membrane accessoire très-distincte; parastigma très-élongé. Selon De Selys le genre des Lindenies devrait être restreint à l’Eschima tetraphylla de Vanderlinden et à quelques espèces de Java, de l’Inde et de l’Egée.

LINDENIE TETRAPHYLLA. Lindenia tetraphylla, De Selys; Eschima tetraphylla, Vanderl. Son thorax est jaune, avec quatre raies noires courbées, formant deux anneaux sur le devant; abdomen jeune, tacheté de noir; les trois derniers segments noirs en dessus; pieds noirs; cuisses en partie pâles; membrane accessoire grande et brune; appendices anaux bruns. Taille, vingt et une lignes. Du royaume de Naples, sur les bords du lac Averne.

LINDÈRE. Lindiera. Bot. Thunberg (Flor Japan., p. 145, t. 21) a établi ce genre qui appartient à l’Alexan- drie Monographie, L., mais dont les caractères n’ont pas été assez bien établis pour qu’on ait pu le placer convenablement dans la série des ordres naturels. La seule espèce dont il se compose a été nommée par Thunberg Lindiera umbellata. C’est un arbisseau dont la tige est garnie de rameaux alternes, flexueux, glabres, très-étalés; les feuilles ramassées au sommet des rameaux sont pétiolées, ovales-oblongues, pointues, entières, vertes et glabres en dessus; velues et pâles en dessous. Les fleurs sont petites et disposées en ombelles simples, solitaires et terminales; chacune de ces fleurs est dépourvue de calice; la corolle est à six pétales oblongs et jaunâtres; les six étamines ont leurs filets insérés sur l’ovaire et plus courts que la corolle; l’ovaire est supère; ovale, glabre, surmonté d’un style droit à deux stigmates réfléchis; le fruit est capsaïcien et à deux loges. Cet arbisseau croît au Japon sur le mont Pakonna, où il fleurit dans les mois d’avril et mai. Les Japonais le nomment Kuro-nosji, et fabriquent avec son bois des brosses molles pour se nettoyer les dents.

Adamson avait donné le nom de Lindera à un genre d’Ombellifères, formé sur le Myrrhis danoise de Morison ou Charaphyllum coloratum de Linné.

LINDERNIE. Lindernia. Bot. Ce genre de la famille des Scrophulariées, et de la Didymus Angiospermie, L., est ainsi caractérisé: calice à cinq divisions presque égales; corolle tubeuse, à deux lèvres, dont la supérieure est très-courte et échancrée, l’inférieure trifide; quatre étamines didynames, dont les deux inférieures ont le filet denté et plus long que l’antérieure; style unique surmonté d’un stigmate échancré; capsule biloculaire, à deux valves séparées par une cloison parallèle et portant un grand nombre de graines. Ce caractères, qui ont été tracés par Linné et modifiés par Jussieu, ne conviennent absolument qu’au Lindernia pyxidaria, petite plante à feuilles opposées et à fleurs axillaires, qui croît dans les localités aquatiques de certaines contrées de l’Europe et de l’Amérique septen-

LINDLEYE. Lindleya. v. Genre de la famille des Rosacées, établi par Kunth (in Humb. Nov. Gen., 6, pag. 259) et caractérisé ainsi: fleurs hermaphrodites; calice turbiné à sa base; limbe à cinq divisions; corolle de cinq pétales insérés à la gorge du calice; disque annulaire, portant les étamines, également inséré à la gorge du calice; étamines au nombre de quinze à vingt, ayant les anthers lancéolées, bicellulaires, recourbées brusquement à leur base; l'ovaire est libre et à cinq loges contenant chacune deux ovules collatéraux, fixés par un point un peu au-dessous de leur sommet, et pendantes; les styles, au nombre de cinq, sont terminés par autant de stigmates renflés en massue; le fruit est une capsule recouverte par le calice, ovovide, pentagonale, ligneuse, à cinq sillon et à cinq loges s'ouvrant en cinq valves, portant chacune une des cloisons sur le milieu de leur face interne: chaque loge contient une ou deux graines membraneuses et comme alliées sur leurs hords.

Ce genre est très voisin du Vauqueludia; il forme en quelque sorte le passage entre les Spiracées et les Pomacées, et se compose d'une seule espèce, Lindleya Mespiloïdes, Kunth, loc. cit., 6, p. 257, t. 502 bis. C'est un arbre qui a eu le port du Pommier ordinaire, et qui est très-ramifié. Ses feuilles sont épaisses, simples, entières, crénées, accompagnées de stipules pétioïdales et géminées; ses fleurs sont blancs, pédunculés, axillaires et solitaires vers le sommet des rameaux. Cet arbre est très-commun au Mexique. On le trouve à une hauteur de onze cent toises au-dessus du niveau de la mer, et ses fleurs s'épanouissent en mai.

LINDSEY. Lindseta. v. Genre de Fougères, établi par Dryandier dans le 5° volume des Transactions de la Société Linnéenne de Londres, a été décrit par Smith (in Act. Taurin., 5, p. 415) et par la plupart des botanistes, avec les caractères suivants: sores disposés en une ligne continue et parallèle au bord de la fronde; indusie linéaire, continu, attaché au côté du disque, libre extérieurement. Ce genre avait été confondu anciennement avec les Adiantum dont les fructifications sont disposées en masses distinctes, et sont couvertes par des membranes luminales, attachées au bord de la fronde, et qui s'ouvrent du côté du disque. On a décrit un nombre assez considérable d'espèces toutes indigènes des contrées intratropicales des deux continents. Plusieurs de celles qui ont servi de type pour l'établissement du genre ont été publiées sous le nom générique d'Adiantum, par Aublet, et croissent dans la Guiane; telles sont les Lindsea sagitata, falcata et Guianensis. Les autres habitent principalement les Indes Orientales, les îles de France et de Mascareigne, la Nouvelle-Hollande, etc. Leurs frondes ont des nervures qui partent de la base des pinnules, et se bifurquent plusieurs fois, ou, en d'autres termes, qui sont plusieurs fois dichotomes.

LINE. v. Écureuil commun.

LINÉAIRE. zool. v. Bot. Cet adjectif s'emploie indifféremment en zoolégie ou en botanique pour exprimer la figure, en forme de ligne, de quelque partie d'un animal ou d'une plante. On dit conséquemment d'une feuille qu'elle est Linéaire quand elle est également étroite dans toute sa longueur.

LINÉOLAIRE. Linolearius. v. Bot. Se dit d'un organe quelconque lorsque son épaisseur ne dépasse point celle d'un trait.


LINGOUMBAUD. crêst. Synonyme vulgaire de Hoard.

LINGUA CERVINAI. v. v. LANGUE DE CERV. LINGUARD. pl. Synonyme vulgaire de Lotte. V. ce mot.

LINGUATULE. Lignatula. int. Genre de Vers intestinaux de l'ordre des Trématodes. Froelich est le premier zoologiste qui ait imaginé ce nom générique pour un Ver intestinal qu'il avait trouvé dans le poumon d'un Lièvre, à cause de la ressemblance de ce petit animal avec une petite langue. Zéder, dans son Système d'Helminthologie, crut devoir changer ce nom en celui de Poly stamina, en supposant, fort à tort, que ce Ver avait plusieurs bouches. Rudolph, après avoir employé longtemps le nom primitif, ce qu'avait fait également Lamarck, crut devoir préférer, on ne sait trop pourquoi, la dénomination de Polystome, en y réunissant une nouvelle espèce que Teuler avait trouvée sur l'Homme, et dont il avait fait un genre sous le nom de Hexatheridium, parce qu'il avait vu six pores à son animal. Sur ces entretiens, Laroche, qui ne connaissait probablement pas le travail des zoologistes allemands, emploia ce nom de Polystome pour un autre Ver très-voisin des Sangsues, comme on le verrera à l'article POLYSTOME. Quoi qu'il en soit, Lamarck, adoptant le genre de Laroche, fut encore confirmé dans sa première manière de voir, et conserva toujours le nom de Linguatula pour le Ver de Froelich; et cependant il adopta le genre Tétragula, établi par Bose, pour une véritable espèce de Linguatula, car on ne voit pas qu'elle diffère en rien de la Linguatula de Froelich. Cuvier souffrit bien, et avec raison, les grands rapports qu'il y a entre ce Ver, le Prioroderme de Rudolph, quelques espèces de Polystomes de ce même zoologiste, et même le genre Tétragula de Bose; aussi supprima-t-il le nom de Linguatula et adopta-t-il celui de Prioroderme; et cependant il con-
serva le genre Polystome de Zeder, en n’y rangeant pas, il est vrai, l’espèce qui avait servi à l’établissement du genre. Humboldt avait aussi, de son côté, sans le savoir, établi un genre de Vers intestinaux qui a les plus grands rapports avec les Linguatules, sous la dénomination de Porocéphale. Malgré cela, Rudolphi, dans son Synopsis, n’a pas cru devoir revenir au nom primitif de ce petit groupe ; il lui donne au con- traire celui de Pentastome, réservant celui de Polys- tome à l’Hætheristidium de Treutel, à son Polystoma integeriminum ; et c’est le Polystome de Laroche. Comme cette dénomination de Polystome ou de Pen- tastome est erronnée, puisqu’elle pourrait faire croire à tort, que ces animaux ont cinq bouches ; comme il y a une énorme confusion dans son emploi, et qu’enfin elle n’a pas la priorité, il convient de suivre l’exemple de Lamarck, et sous le titre de Linguatule il faut entendre un genre de Vers intestinaux ainsi caracté- risé : corps allongé, déprimé, plus large en avant qu’en arrière, et traversé par un grand nombre de ri- des régulières, qui le rendent comme articulé ; bouche inférieure, rende, accompagnée en dehors de deux paires de crochets rétractiles ; l’orifice des organes de la génération à la partie postérieure, ainsi que celui de l’anus, s’il y en a. L’organisation de ces animaux n’est connue que d’après ce que dit Gudier de la Linguelle tenuïde : le canal intestinal est droit, près de la bou- che sont deux canaux, comme dans les Echinorhyn- ques ; les ovigènes sont lenticulés et entortillés. Les espèces qui appartiennent indubitablement à ce genre, sont les suivantes : 

**Linguatule dentéle.** *Linguatula serrata*, Frel. Le corps plan, subelliptique, élargi et un peu plus épais en avant, plus étroit et mince en arrière ; de deux lignes de long sur trois quarts de ligne de large en avant, et d’une demi-ligne en arrière. Il faut rapporter à cette espèce, qui a été trouvée pour la première fois par Froelich dans la substance du poumon d’un Lièvre, le petit Ver dont Bosch a fait un genre sous le nom de Tétragule dans le Bulletin de la Société philomathique, et que Legallos avait observé dans le poumon d’un Cochon d’Inde ; il paraît cependant encore que ce Ver était même plus petit que celui de Froelich. Rudolph en fait une espèce distincte, sous le nom de *Polystoma emarginatum*. 

**Linguatule bidenticelle.** *Linguatula denticulata*, Rudolph, *Entoz.*, tab. 12, fig. 7. Corps déprimé, plus convexe en dessus qu’en dessous ; élargi en avant, ter- miné en pointe assez fine en arrière : une ligne et demie à quatre lignes de longueur, sur un quart ou un tiers de ligne de largeur. Cette espèce, qui a été trouvée à la superficie du foie d’un Bouc et d’une Chevre d’Amé- rique, diffère-t-elle de la précédente autant que par la forme du corps un peu moins déprimé et plus pointu en arrière ? 

**Linguatule tenuïde.** *Linguatula laminoïdes*, Rudolph, *Entoz.*, tab. 12, fig. 8 — 12 ; Teneia lanceolae de Chabert. Corps déprimé, oblong, plus étroit en ar- rière, à plus transversaux nus, ce qui rend les côtes cré- netées, mais sans denticules sur leurs bords. Cette es- pèce est bien distincte par l’absence des denticules, mais en outre par sa taille ; elle a en effet cinq pouces de long sur trois ou quatre lignes de large en avant. Elle se trouve dans les sinus frontaux du Cheval et du Chien ; mais il paraît qu’elle n’occurrence aucun acci- dent. 

**Linguatule à trompe.** *Linguatula proboscidea*, Humboldt, *Obs. zoöl.*, pl. 56. Cette espèce est le type du genre Porocéphale de Humboldt. Son corps est un peu en masse, inarticulé, et sous une trompe termi- nale, contractile, sont cinq crochets rétractiles et roussâtres. Elle a été trouvée dans un Serpent à son- nettes.

Lamarck regarde encore comme appartenant à ce genre, ainsi que l’a fait anciennement Rudolphi, les *Polystoma integeriminum et renarum* ; mais à tort : ce sont des animaux de la famille des Sangueses, du même genre que le Polystome de Laroche ; peut-être même le dernier n’est-il qu’une espèce de Planairie, comme le fait justement observer Lamarck. Quant au *Polystoma pinguicola* de Zeder et de Rudolph, dont Lamarck a fait précédemment sa Linguatule des ova- ries, il est aussi très-probablement du même genre. 

**LINGUELLE.** *Linguella*. *Roll.* C’est à Blainville que l’on doit l’établissement de ce genre, pour un Mollus- que nu, de l’ordre des Inférobranches, dans un mémoire dont on trouve l’extrait dans le Bulletin de la Société Philomathique. Le seul animal que Blainville ait observé, est conservé dans la collection du Museum britannique. Ce savant a caractérisé ainsi le genre qu’il forme ac- tuellement : corps nu, ovale, très-déprimé, linguiforme; le manteau débordant le pied de toutes parts, si ce n’est antérieurement, où la tête est à découvert et pourvue de deux paires de tentacules dont une supé- ricure et l’autre labiale ; les organes de la respiration en forme de lamelles obliques, n’occupent que les deux tiers postérieurs du manteau ; l’anus intérieur est situé au tiers postérieur du côté droit ; l’orifice des organes de la génération dans un même tubercule, au tiers an- térieur du même côté. Ce genre ne se compose jusqu’à présent que d’une seule espèce ; Blainville l’a nommée **LINGUELLE d’ÉLOFT**, *Linguella Elfortiana*. Sa lon- geur est d’un pouce et demi environ ; elle est ovale, très-déprimée surtout en arrière ; le pied est un grand disque charnu, qui occupe tout le ventre ; le manteau, qui est fort ample, le déborde tout autour ; c’est sous le bord saillant et libre de ce manteau que se trouvent les branchies, formées d’une série de lames très-fin, serrées, obliques, qui ne commencent qu’au tiers anté- rieur du manteau ; la tête est très-grosse, couvrée en dessus, placée entre le pied et le manteau où elle fait saillie ; elle est limitée en avant par une ligne demi- circulaire ; le manteau la recouvre en partie, mais il n’y adhère que sur la ligne médiane ; de chaque côté de cette adhérence, se voit en avant un tentacule creux à son extrémité, comme pédiculé au-dessous et plus vers la bouche ; on voit de chaque côté un autre ten- tacule qui est labial ; la bouche ovulaire, transverse, offre de gros plus convergents ; au-dessus se voit une lèvre épaisse, bouchée dans la ligne médiane, finement
dentelle et comme festonnée. Blainville n’ayant pu dis-
séquer l’animal, on ignore s’il est pourvu de mâcho-
ires, et l’on ne connaît rien de son organisation inté-
rieure; cependant, d’après la description on est à même
de fixer les rapports des Lingulèses qui, quoique diffé-
rentes pour plusieurs points des Philiidiens, doivent
tenant pour se placer non loin d’elles dans le système.
LINGUIFORME, LINGULAIRE, LINGULE. Lingüi-
formis, Lingularis, Lingulatus. noir. Qui affecte la
forme d’une langue.
LINGUISUGES. Latreille désigne ainsi (Hist. natu-
gén. et particulier des Crust. et Ins.) une division
de ses Insectes édentés, dont l’extrémité de la lèvre in-
férieure forme une langue distinctive. Cette division com-
prend les Hyménoptères. F. ce mot.
LINGULE. Lingula. not. Séba avait figuré, depuis
longtemps, la Lingule complète avec son pédicule, mais
il l’avait considérée comme une espèce d’Anatilfe; ce qui
est cause, probablement, du peu d’attention que l’on
donna à sa citation; car Linné et Gmelin après lui,
n’ayant vu sans doute que des valves séparées de cette
Coquille, en firent une Patelle. Rumphius, par les
mêmes motifs que Linné, se trompa également; il pen-
sait que c’était l’osselet de quelque espèce de Limace,
ce que Favanne avança aussi d’après lui. Chemnitz,
qui vit la Coquille complète, la plaçait parmi les Pinnes ;
il ignorait probablement l’existence du pédicule, sans
quoi il n’aurait pas commis une pareille erreur. Bru-
guier fut le premier qui établit un genre particulier
pour cette Coquille qui était restée longtemps incer-
taine entre des familles et des genres très-différents.
Bruguier avait établi ce genre dans les planches de l’En
cyclopédie, mais il ne put le caractériser, la mort
l’ayant enlevé aux sciences avant qu’il eût pu achever
son ouvrage. Ce fut Lamarck qui, le premier, carac-
térisa ce genre dans le Système des Animaux sans ver-
tères. Cuvier fit l’anatomie de ces Molusques, et les
trouva si différents des autres Acéphales qu’il fit alors
pressentir qu’il serait nécessaire d’en faire un ordre à
part avec les Orbicules et les Térébratules, ce que
Lamarck ne tarda pas à réaliser dans la Philosophie
Zoo logique en établissant la famille des Brachiopodes
qu’il composa des trois genres que nous venons de men-
tionner. Félix de Roissy, dans le Buffon de Sonnini,
suivit l’idée de Cuvier et de Lamarck, mais il alla plus
loin qu’eux en réunissant aux trois genres des Bra-
chiopodes les Cirrhophodes des auteurs, c’est-à-dire les
Anatifés, les Balanes, Coronules, etc., qui, certaine-
ment, s’en éloignent d’une manière notable. Lamarck,
dans l’Extrait du Cours, laissa la famille des Brachi-
opodes composée telle qu’elle se trouvait dans la Philos-
ophie Zoologique. Cuvier (Règne Animal) laissa éga-
lement les Brachiopodes composés des mêmes genres.
Lamarck, dans son dernier ouvrage, n’apporta non
plus aucun changement à la famille des Brachiopodes,
et le genre Lingule la terminant, se trouve le dernier
des Acéphales, et par conséquent sur la limite de ceux-
ci et des véritables Molusques. Férussac, dans ses Ta-
bleaux Systématiques, propose quelques changements
dans les Brachiopodes; il les distribua en plusieurs
familles parce qu’il y joignit les genres Cranie, Théci-
dée et Magas; il aurait pu y réunir, incontestablement,
les Spirifères de Sowerby. Blainville, dans son article
Molusques, du Dictionnaire des Sciences naturelles, fit
aussi de grands changements dans cette famille. Outre
les trois genres de Lamarck et de Cuvier, ainsi que
ceux admis par Férussac, on y trouve, à titre de divi-
sion des Térébratules, les genres faits à leurs dépens
par Sowerby, et, de plus, les genres Strophomène de
Chemnitz, Plagiostome, Blanchard et Podopside.
Blainville, dans l’opinion où il est que les Lingules
sont fort voisines des Patelles, quant aux points prin-
cipaux de l’organisation, termine la classe des Céphalés
par celles-ci, et commence la classe suivante, les Acé-
phalés, par les Lingules, voulant ainsi établir un pas-
sage presque insensible entre ces deux classes par ce
rapprochement qui paraît singulier. Latreille, dans ses
familles naturelles, a divisé les Brachiopodes en deux
ordres et en plusieurs familles; dans le premier ordre,
deux Pédonculés, on trouve une première famille, les
Équivales, ne comprenant qu’un seul genre, qui est
celui de la Lingule; la seconde famille, les Inéqui-
valses, se compose aussi d’un seul genre, les Térébra-
trules. Le second ordre, les Séssiles, ne renferme
qu’une seule famille établie sous le nom de Fixivalves;
dans les genres des Orbicule, Cranie, et avec
doute, des genres Radiolite et Sphérula. En exami-
nant la famille des Ostracés, du même auteur, on
retouve plusieurs des genres que Blainville avait fait
entrer dans les Brachiopodes, tels que Producte, Po-
dopside, Blanchard, Plagiostome; cette exécution fait
voir que ces genres ont besoin d’être examinés avec
tout le soin nécessaire pour décider de leur véritable
place. Blainville, qui a eu occasion d’observer l’animal
de la Lingule, au Muséum Britannique, ne se trouve
pas entièrement d’accord avec la description faite par
Cuvier. Le point le plus capital est ce qui est relatif
au cœur. Cuvier a reconnu deux de ces organes, et
Blainville pense que ce que Cuvier a considéré comme
deux coeurs, n’était autre chose que deux oreillettes qui
aboutissaient à un ventricule médian qui donnait nais-
sance à une artère-aorte.
Voici les caractères que l’on doit donner à ce genre :
coquille subéquivalve, aplatie, ovale, oblongue, tron-
quée à son sommet, un peu en pointe à sa base, élevée
sur un pédicule charru, tendineux, fixé aux corps ma-
rins; charrière sans dents; animal déprimé, ovale, un
peu allongé, compris entre les deux lobes d’un man-
teau fendu dans toute sa moitié antérieure ou céphal-
lique, et portant des branches pectinées, adhérentes à
la face interne; bouche simple, ayant de chaque côté
un long appendice tentaculaire, cillé dans tout son bord
externe, et se rétractant en spirale dans la coquille. On
ne connaît encore qu’une seule espèce vivante de ce
genre; il est rare de la rencontrer avec son pédicule
qui est quelquefois fort long. Sowerby, dans son Mi-
neral Conchology, a rapporté à ce genre des Coquilles
fossiles dont il a fait trois espèces, et qui pourraient
bien n’être que des variétés d’une même espèce, comme
l’observe très-judicieusement Defrance. Il serait aussi
possible que ces petites Coquilles, assez mal figu-
rées, appartiennent au genre Moule, et fussent des es-
N. les ovaires de deux à trois, etc., feuilles qu'elles dédiées, dans de déprimées, mais de vent. Les espèces fossiles de Sowerby sont : Lingula mytiloides, Lingula mytiloides. (Mineral Conchology, pl. 10, fig. 1, 2.)

Les espèces fossiles de Lingule. Lingula micr., Lingula tenues, ib., fig. 5. Lingula ovale. Lingula oralis, ib., pl. 19, fig. 4. LINGULINES. Lingula var. MOLL. Nom que quelques auteurs ont donné aux espèces fossiles du genre Lingula. V. Ce mot.

LINGISE. Lingiscus. OIS. Illiger désigne sous ce nom les arôles ordinaires régulières de l'épiderme corné des pieds des Oiseaux, quand cet épiderme est réticulé.

LINKIE. Linkia, échin. Genre de la section des Selétédres, famille des Astérides, établi par Nardo qui lui assigne pour caractères : corps étoilé; rayons tuberculés et allongés; bouche située au centre de la face inférieure, à rayons déprimés, avec des sillons profonds, occupés par plusieurs rangées de pédicules; orifice du canal intestinal entouré de suçoirs et dépourvu de dents; peau poreuse dans les intervalles.

LINKIEVARIOLEE. Linkia varicatata, N.; Astérias varicatata, Lam., Link. Cette espèce offre cinq et rarement quatre ou six rayons allongés, presque cylindriques et atténués en pointe à leur sommet; son dos est parqueté de petites sucs orbiculaires, convexes, inégales, et qui ressemblent à des grains ou boutons de petite vérole; ces pièces sont quelquefois presque lisses, plus souvent finement granuleuses, et leurs interstices, enfoncés, sont quelquefois perforés, et souvent ne le sont pas. Elle habite les mers d'Europe.

LINKE. Linkia, 1. Ce mot a été donné par Persoon (Echinid., p. 219) au genre Desfontainia de la flore du Pérou. Il existait, en effet, deux genres dédiés au célebre professeur du Jardin du Roi, et admis sous les noms de Pontanesia et de Louichea. V. ces mots. Celui qui fit le sujet de cet article a été placé dans la famille des Solanées et dans la Pandentrie Monogyne, L.; on lui assigne les caractères suivants : calice à cinq divisions profondes, linéaires, lancéolées; corolle campanulée, dont le tube est pentagonale; cinq étamines à antères sagittées; ovaire supère, surmonté d'un seul style; baie à cinq loges polypermées. L'espèce qui a servi de type à ce genre est le Linkia spinosa, Pers., Desfontainia spinosa, Ruiz et Pavon, qui croît dans les grandes forêts du Pérou. C'est un arbrisseau de trois à quatre mètres de hauteur, très-rameux, aux feuilles opposées, ovales, dentées, à fleurs solitaires, portées sur des pédoncules axillaires. Les habitants du Pérou en forment des haies vivaces; ses fleurs, d'une belle couleur rouge, lui donnent une certaine élégance. Ses feuilles ont une saveur amère et teignent le papier en jaune. Une seconde espèce a été décrite et figurée par Humboldt et Bonpland (Plantes équinoxiales, t. 1, p. 107, t. 45) sous le nom de Desfontainia spiendens. Elle croît sur les hautes montagnes du Pérou.

LINLIBRISIN. Mor. Même chose que Julibrissin. V. ce mot.

LINNÉE. Linnaea. Genre de plantes dédié par Grönovius à l'immortel auteur du Systema Naturae. Ce genre fait partie de la famille des Caprifoliacées et de la Pandentrie Monogyne, Lin. Il ne se compose que d'une seule espèce, Linnaea borealis. C'est une petite plante vivace, ou plutôt un petit arbuste rampant et étalé sur le sol. Sa tige est très-grêle, cylindrique, rameuse, assez longue, étalée; ses rameaux sont redressés, velus, ainsi que la tige, les feuilles, et en général toutes les parties vertes de la plante. Les feuilles sont opposées, courtement pétiolées, ovales ou elliptiques, dentées seulement vers leur partie supérieure, d'un vert clair. Les fleurs sont placées au sommet des rameaux qui s'allongent et sont nus, dans leurs trois quarts supérieurs; ils se divisent supérieurement en deux pédoncules grêles, terminés chacun par une seule fleur. À la base des deux pédoncules on trouve deux petites bractées subulées et opposées. Le calice est adhérent avec l'ovaire. Son limbe se compose de cinq divisions linéaires, dressées. La corolle est monopétale, en cloche allongée, à cinq lobes obus; les étamines, au nombre de quatre, sont incluses et un peu incurvées. L'ovaire, qui offre trois loges, contenant chacune deux ovules suspendus, est surmonté d'un stigmate un peu renflé et à trois lobes peu marqués. Le fruit est une petite baie globuleuse, couronnée par le limbe du calice. Cette petite plante, d'un port charmant, croît dans toutes les régions boréales de l'ancien et du nouveau continent. On la trouve dans les Alpes; elle est très-commune en Allemagne; elle vient également dans l'Amérique septentrionale, aux îles Aleutienes, au Kamtschatka, en Sibérie, etc. On la cultive dans les jardins de botanique, mais on l'y conserve difficilement.

LINOCARPUM. Mor. Micheli (Genera, t. 21) donnait ce nom générique à une plante que Link réunit au genre Linum, mais que les botanistes modernes regardent comme un genre distinct, sous le nom de Radiola, qui lui avait été imposé par Roy. V. RADIOLE.

LINOCERÀ. Mor. Genre de la famille des Jasminées et de la Diandrie Monogyne, Lin., établi par Vahl (Ennemer., p. 40) qui l'a ainsi caractérisé : calice à quatre dents; corolle à quatre pétales; deux étamines à antères sessiles; ovaire supérieur, surmonté d'un seul style; baie sèche, à deux loges monopemer. Ce genre a été décrit par Swartz dans son Prodrusmus, sous le nom de Thoninia, qui, ayant été appliqué à d'autres plantes, n'a pu être conservé pour le genre dont il est ici question. Jussieu et Lamarck le regardent comme congénère du Chionanthus, avec lequel il n'offre qu'une légère différence dans le fruit. Il se compose de trois ou quatre espèces indigènes des Antilles et des îles Orientales. Celles qu'on doit considérer comme types sont : 1° Linociera ligustrina; Vahl, ou Thoninia ligustrina, Swartz, Prodr. C'est un arbrisseau qui croît dans les liens arides de la Jamaïque. On dit que cette espèce a été également trouvée...
à la Nouvelle-Hollande. 2o Linociera latifolia, Vahl et Gærtn. fîls, Carp., l. 215; Chiananthus Domin-
gensis, Lamarck. Elle habite l'île de Saint-Domingue.
LINOCRÈE. Linociria, Vahl. Le genre proposé sous ce
nom par Neck., Ellém. bot., vol. 3, p. 366, fait
partie du genre Goniocarpus de Thunberg. V. Goni-
carpère.
LINOGENISTA. Vahl. Synonyme ancien de Gènet. V.
ce mot.
LINIDES. Vahl. Synonyme de Linum Radiola, L.
LINOPHYLLUM. Vahl. Nom donné par les botanistes
anciens à plusieurs plantes dont les feuilles étroites
rappelaient celles de quelques espèces de Lin ; tel est
le Theos Linophyllum, L., etc.
LINOSOSTIS. Vahl. Même chose que Hermodotane.
V. ce mot.
LINOSPATUM. Vahl. Ce nom, appliqué par les anciens
couronnée, portées y. à la Sagna tenacissima, est donné par Adanson au
Lygeusa Spurian, L.
LINOSTOME. Linostoma. Vahl. Genre de la famille
des Daphnophytes, établi par Wallich, pour une plante de
l'Inde, que Roxbourn avait considérée comme devant
appartenir au genre Nectandra, mais qui en diffère
par les caractères suivants : fleurs hermaphrodites ;
périgone coloré, tubuleux, avec son limbe divisé en cinq
parties, ayant chacune à leur base et près de l'orifice,
deux squammules opposées et un peu en masse ; dix
témines longuement extrétes, insérées sur deux râns
du gourre du tube ; ovaire uniocolique, renfermant un
ovule pendant et axutrope ; style terminal ; stigmate
capitè. Le fruit est un drupe sec, monosperme et nu ;
la semence est inverse ; l'albumen charnu et peu abon-
dant ; l'embryon orthotrope ; les coyllédons semi-orbi-
coliques ; la radicule conique et supèrè. Les Linostomes
sont des arbrisseaux à feuilles opposées, courtement
pétiolées, lancéolées, très-entières, glabres ; les fleurs,
portées sur des pédoncules, sont réunies en ombelle
terminale.
LINOSYRIE. Linoeyris. Vahl. Ce genre de la famille
des Syanuthérices, tribus des Astéroïdées, a été formé
primitivement par Lobel (Hist. suz., 225) puis adopté par
H. Cassini avec les caractères suivants : calathide in-
couronné, égaliflore, multiflore, régulariflore et
androgyniflore ; pélicule campanulé, inférieur aux fleurs,
formé de squammes imbriquées, appliquées, oboval-
oblongues, coriaces, surmontées d'un long appendice
étale, linéaire-sublinéaire, foliacée ; clinaire large, pla-
niuseule, foveolé, à croissances basses, charnues, dentées;
ovaires pédiellés, oblongs, un peu comprimés bilité-
ralement, ouverts de longs poils ; aigrette colorée,
plus courte que la corolle, composée de squamellules
très-nombreuses, très-inégales, disposées sur plusieurs
rangs, filiformes, amincies au sommet et très-barbel-
lulées ; corolles à limbe bien distinct du tube et profon-
dément divisé en cinq lanières très-longues, linéaires,
très-étagées, arquées en dehors ; antères élevées au-
dessus de la corolle ; stigmatophores élevés au-dessus
des antères ; fleurs jaunes.
LINOSYRIE VULGAIRE. Linoeyris vulgaris, Cass.;
Chrysocoma Linosyris, L.; Astor Linosyris, Bernh.;
Crinitaria linowyris, Lesson ; Erigeron Linowyris,
Clairv. Ses feuilles sont linéaires, glabres ; ses capitu-
les sont réunis en coryme, et ils ont l'involucrum formé
de squammes appendiculées, squamées, étalées vers le
sommet. Europe.
De Candolle adjoint à cette espèce : Chrysocoma bi-
flora, Lin.; Chrysocoma villoosa, Lin.; Chrysocoma
divicirata, Fisch.; Chrysocoma candidans, Delli.;
Chrysocoma spinulitata, Försk.; Chrysocoma monta-
tana, Vahl.; Chrysocoma uniflora, Spr., et Aster
dracunculoides, Lindley.
LINOTTE. Vahl. L'une des espèces les plus communes
du genre Gros-Bec, qui s'élève fort bien en domesticité,
dont Lesson a fait le type d'une race ou division du
genre.
LINCOTAUT. Vahl. Synonyme de Lineum. V. Li-
meole.
LINSENÉRZ, bin. C'est-à-dire Minerali tentilicère.
Nom donné par Blumenbach au Fer hydraté globuli-
forme, et par Werner au Cuivre arsenéflé, cristallisé en
octaèdres obus.
LINTEATIEA. Vahl. Vulgairement Bois à dentelle. V.
LAGER.
LINTEGRUM. Vahl. Synonyme d'Alaterna. V. ce mot.
LINIHRUR. Linthrus. Hol. Montf., dans la
Conchyliographie systématique, t. 11, p. 954, propose sous
ce nom un genre de Coquilles cloisonnées, dont il a
donné la figure à sa manière, c'est-à-dire avec des ad-
ditions, et qui ne peut raisonnablement se rapporter
qu'au genre Cristellata de Lamarck. V. ce mot.
LINUCHE. Linuces. acal. Genre de Médausées,
etabli par Eschholz (p. 19) pour une Acaléphe que
Swartz avait placée parmi les Médausées. Cette espèce
est intermédiaire entre les genres Dianua d'Eschholz et
Sphenia du même auteur ; il fait comme eux par-
tie de la famille des Géronyides, dans la division des
Cryptoecarpes, c'est-à-dire qu'il porte inférieurement un
pédoncule de la même consistance gélatinineuse que
l'ombrelle, et incapable de livrer passage à des aliments
solides. Les caractères de ce genre sont d'avoir plus-
cieurs cirrhes marginaux, un pédoncule dilaté au som-
met et huit canaux partant de ce sommet, pour se ren-
dre au bord du disque, en se bifurquant et en émétant
des rameaux latéraux.
LINUCHE ounguiculée. Linuche ounguiculata, Esch.;
Medusa ounguiculata, Sw.; Dianua ounguiculata,
Lam.; Pelagia ounguiculata, Pér. Elle est orbicu-
laire, plane en dessus, à seize rayons et crénelée sur
les bords ; quatre bras courts et très-larges ; sa couleur
est bléminette, avec des taches brunes à la base du pédo-
LINUM. Vahl. V. Lin.
LINYPHIE. Linypthia. P. bin. Genre de l'ordre des
Pulmonaires, famille des Arénacées, section des Dipne-
mones, tribus des Orbitéles, établi par Laireille, et ayant
pour caractères : mâchoires carrées, droites, presque
de la même largeur ; yeux disposés de la manière sui-
vante : quatre au milieu, formant un trapèze dont le
côté postérieur, plus large, est occupé par deux yeux
beaucoup plus gros et plus écartés ; les quatre autres
groupés par paires, une de chaque côté, et dans une
direction oblique. Ces Arachnides diffèrent des Pholcus par les yeux et par la forme du corps; elles s’éloignent des Ulobores par les quatre yeux de devant, qui sont placés à intervalles égaux dans ces dernières; enfin, des caractères de la même valeur les distinguent des Tétragasthes et des Épeires. Les Linphyes vivent sur les buissons, les Genévières, les Pins et encore sur les fenêtres et les coins de murailles; elles y construisent une toile horizontale, pendue entre les branches, si c’est sur un arbre, mince et dont l’étendue varie à raison de la proximité ou de l’éloignement des points d’attache. Pour la maintenir parfaitement horizontale, elles tendent par dessus des fils perpendiculaires et obliques qu’elles fixent aux lieux environnants. L’Arranée se tient ordinairement au milieu de sa toile, dans une position renversée, ayant le ventre en haut; un insecte à-t-il le malheur de se laisser engager dans ce filet, la propriété accourt, le perce avec ses mandibules à travers la toile, et ensuite il y fait une déchirure afin de le faire passer et de le sucer, ce qu’elle fait sans l’enveloppe de soie, l’insecte étant mort ou affaibli par l’effet du venin. Les mâles ressemblent si peu à leurs femelles qu’on ne les croirait pas de la même espèce; ils se trouvent toujours placés dans la même toile que les femelles, pendant le mois de septembre; leurs pattes sont beaucoup plus grêles et plus allongées; leur abdomen est aussi beaucoup plus long; leurs palpes sont terminés par un gros bouton qui se sépare en deux quand on le presse, et présente deux pièces écaillées, en forme de valves de Coquilles, du milieu desquelles on voit sortir d’autres pièces; on y en remarque surtout en forme de crochet et un tuyau court et annelé. Les mâles sont bien plus heureux que ceux des Épeires et des autres Arranées, puisque, d’après Degéer, ils sont reçus par leurs femelles qui ne font aucun mouvement qui puisse leur donner sujet de craindre pour leurs jours. Les deux sexes, au moment de l’accouplement, sont dans une position renversée, le ventre de l’un vis-à-vis le thorax de l’autre; ils entrelacent leurs pattes, et le mâle introduit le bouton de l’extrémité de ses palpes dans l’ouverture sexuelle de la femelle, et l’y laisse une ou deux minutes; puis le retire et recommence le même jeu avec ses deux palpes alternativement. Pendant tout ce temps, son ventre a un mouvement de vibration. À l’époque de la ponte, le ventre des femelles grossit beaucoup; le cocon dans lequel elles mettent leurs œufs est composé d’une soie lâche; elles le placent auprès de leur toile; les œufs sont d’un rougâtre tirant sur le jaune; ils ne sont point agglutinés entre eux. Ce genre se compose de plusieurs espèces.

Linphyes triangulaire. Linphyta triangularius, Latr., Waleck. (Hist. des Aranéides, fasc. 5, tab. 9, la femelle); Aranea resupina sylvestris, Degéer. Les yeux sont placés sur des taches noires; le tronc est d’un roux rousseâtre clair, avec trois lignes noires; l’abdomen est ovale, court ou presque globuleux, avec une bande brune, marquée de petites taches blanches, dégoupée sur les bords le long du milieu du dos; elle est longue de six à sept millimètres, et fait son nid dans les bois. Elle est fort commune à Paris, au bois de Boulogne.

LINZA. espèce du genre Ulve. V. ce mot.
LION. m. m. espèce du genre Chat. V. ce mot. On a étendu le nom de ce Carnassier, qualifié de roi des animaux, à un Lézard, à un Crustacé de la Méditerranée du genre Galathea, au Couguar qu’on appelait Lion d’Amérique, au Mirmétion (Lion des Fourmis), au Phoca jubata (Lion marin), aux larves des Hémérobes (Lion des Pucerons), etc.
LIONCEAU. m. m. Le jeune Lion.
LIONDENT. Leontodon. espèce. Ce genre, de la famille des Synanathères, Chicoracées de Jussieu, et de la Synangie égale, L., présente les caractères suivants: involucre campanulé, composé de folioles inégales, irrégulièrement imbriquées, appliquées, oblongues ou lancéolées; receptacle marqué de petites fossettes plus ou moins profondes; calathide formée de demi-fleurs en languettes, nombreux et hermaphrodites; aènes oblongs, surmontés d’un bourrelet et d’une aigrette composée de paillettes et de poils soyeux. Linné réunissait à ce genre le Taraxacum, que Tournefort en avait séparé et qui en a été de nouveau démembré par les botanistes modernes.
Le nombre des espèces de Liondents s’éleve à plus de quinze, parmi lesquelles on peut citer comme les plus communes en France les Leontodon autumnalis, Leontodon hastile et Leontodon hispidulum de Linné. Presque toutes sont indigènes de l’Europe et surtout de la région méditerranéenne.
LIONNE. m. m. La femelle du Lion. V. ce mot et Chat.
LIOPHILE. ins. Genre de Coléoptères Tétramères, famille des Rhynchophores ou des Curculionides, établi par Germar, adopté par Schoonher, et par Latreille (Fam. nat. du Règne Anim.), avec les caractères suivants: antennes longues, minces, coulées, composées de douze articles, dont les deux premiers les plus longs, et les autres graduellement plus courts jusqu’à la masse formée des cinq derniers, ovale et acuminée; trompe à peine plus longue que la tête, plus épaisse au bout et cylindrique; yeux arrondis, peu saillants; corselet transverse, tronqué aux deux extrémités, arrondi latéralement et plus étroit en avant; écuus distinct et triangulaire; élytres grandes, ovales, convexes, jambes mutiques; tarses larges et spongicus en dessous. Le type de ce genre, entièrement formé d’espèces européennes, est le Curculio nubilus de Fabricius.
LIORHYNOQUE. Liorhynchus. ins. Genre de l’ordre des Nématoïdes. Caractères: corps élastique, cylindrique; tête dépourvue de tubercules, munie d’une trompe rétractile et lisse. Ce genre, établi par Rudolphi, ne renferme que trois espèces dont deux sont imparfaitement connues; peut-être même devrait-il être supprimé ou au moins rétabli avec d’autres caractères. Dans son Synopsis, Rudolphi ne se dissimule point que ce genre est très-artificial; il n’a pas jugé à propos cependant de rien changer à ce qu’il avait institué dans l’histoire des Entozaures; la plupart des auteurs l’ont adopté tel qu’il est; il en sera de même ici. L’animal sur lequel ce genre a d’abord été fondé, est un petit Nématoïde long de deux ou trois lignes et pas plus gros...
qu'un cheveu; Rudolphi l'a observé une seule fois et en abondance, dans les intestins grêles d'un Blaireau; per-
sonne ne l'a retrouvé depuis; tout ce qu'il put consta-
ter, c'est que cet animalcule avait un intestin de cou-
ture noireâtre, et que sa tête était munie d'une trompe courte et lisse, qu'il faisait rentrer et sortir, et au moyen de laquelle il se fixait aux villosités des intestins. Il a rapporté à ce genre un autre Ver trouvé dans l'estomac d'un Phoque, et décrit avec peu de détails, comme un Ascáride, par Müller et Fabricius. Gmelin et Zeder en ont fait un Échinorhynque; on ne sait du reste à quel genre il appartient véritablement. Enfin Rudolphi rap-
porte encore aux Liorhynques un Ver trouvé par Zeder dans l'estomac de l'Anguille. Ce dernier auteur le nommait abord Goessa inermis, ensuite Cochillus iner-
mis, et la description qu'il en a donnée est loin d'être exacte. Celle produite par Rudolphi dans le Synopsis, (p. 507) est beaucoup meilleure; il regrettait de n'avoir pu observer ce Ver vivant. Enudes Deslongchamps l'a trouvé en abondance dans l'estomac des Anguilles; il l'a observé vivant, et ayant étudié son organisation autant qu'a pu le permettre la délicatesse de ces ani-
maux, il a ajouté quelques observations à celles de Ru-
dolphi. Les plus grandes qu'il ait vues avaient un pouce de longueur et leur diamètre égalait celui d'un fil de grosseur moyenne; ils étaient blancs, rigides et diffi-
ciles à casser; leur grosseur était à peu près égale dans toute leur étendue, néanmoins un peu atténuée vers les extrémités. La peau est couverte d'anneaux nom-
breux, très-finements et très-élongéments denticulés en arrière; dans les quatre cinquièmes postérieurs de l'a-
nimal, les anneaux forment à peine une saillie sur la peau, mais en avant où ils sont plus écartés et moins nombreux, ils sont beaucoup plus saillants et leurs denticules plus évidentes; ils jouissent également d'une plus grande mobilité. Lors des mouvements de l'ani-
mal, on les voit s'étirer et se rapprocher continueu-
lement. Ils forment des anneaux complets et non des tours de spirale, comme l'a cru Zeder, qui pour cela avait nommé ce Ver Cochlius. L'analogie de mouve-
ment et de ressemblance avec les autres Nématoïdes ne permet pas de douter qu'il n'existe deux plans de fibres: un extérieur transversal, l'autre sous-jacent et longitudinal. Au-devant du premier anneau antérieur se trouve la tête ou si l'on veut la trompe. Elle est de forme conique, tout à fait lisse, nue et très-mobile; on la voit s'allonger en pain de sucre ou se raccourcir et prendre une forme hémisphérique; mais elle ne rentre point dans le corps comme la trompe des Échinorhyn-
ques; elle n'est point rétractile, mais seulement contrac-
tile. La bouche est une très-petite ouverture arrondie, punciforme, située à l'extrémité antérieure de la tête; elle n'a point de lèvres, comme l'a cru Zeder et après lui Rudolphi. La queue des femelles est droite et terminée par une papille très-aigüe; celle des mâles est roulée en spirale et son extrémité est plus obtuse. L'intestin s'étend sans courbures de la bouche à l'anus; il est d'abord très étroit dans la partie antérieure de la ca-
vité vésicale, que les organes génitaux ne remplissent point; il ne paraît point adhérant; on le voit suivre les mouvements de la tête; il s'étend ensuite et vient, après s'être rétréci de nouveau, se terminer à l'anus, petite ouverture transversale, placée à peu de distance de l'extrémité postérieure. Les mâles sont moins longs que les femelles, et, toujours proportions gardées, beaucoup plus grêles. La verge (apicium) est unique, courbée, longue et cylindrique; elle sort à une très-pè-
tite distance de l'extrémité postérieure; mais on ne peut distinguer si c'est pas l'anus ou par une ouverture par-
ticulière. Deslongchamps n'a pu voir non plus les re-
plis de la peau, en forme d'ailes, que Rudolphi dit exis-
ter sur les parties laterales de la queue et entre lesquelles la verge ferait saillie; il n'a rien aperçu qui pût en faire soupçonner l'existence, et cependant il a examiné au moins une vingtaine de mâles. L'organe génital mâle extérieur se compose d'une vésicule séminale peu longue et d'un conduit préparateur plus gros que la vésicule à son origine et qui finit en s'amincissant d'une manière insensible. Ces deux parties se distinguent l'une de l'autre par un rétrécissement très-prononcé; ré-
unies, elles ont à peine deux fois la longueur de l'animal et forment plusieurs replis autour de l'intestin. Les or-
ganes génitaux de la femelle sont disposés comme dans tous les Nématoïdes. Il n'a pu apercevoir extérieurement la vulve qui est sans doute cachée par le repli d'un des anneaux, mais en ouvrant l'animal et en suivant les ovaires, il les a vus se réunir pour former l'utérus qui se termine par un vagin assez long; ces deux der-
niers organes sont toujours situés dans la partie anté-
rieure de la cavité vésicale. Il n'a pu voir encore à quel point le vagin aboutit intérieurement, cet organe s'est toujours trouvé déplacé dans les manœuvres que l'on a faites pour ouvrir, au moyen d'une aiguille émoussée, la peau qui est fort résistante. Les ovaires sont très-
blancs, assez gros, et d'une dimension égale dans les deux tiers de leur étendue, puis ils se rétrécissent subi-
tement et se terminent par un conduit filiforme, exces-
sivement tenu; leur longueur égale à peu près trois fois celle de l'animal; ils ne diffèrent point, pour la forme, des ovaires des Flaires. Les œufs sont ellipti-
ques, transparents sur leurs bords et marqués d'une grande tache opaque dans leur milieu. Les espèces rap-
portées à ce genre sont les Liorhynchus truncaux, graciescens et denticulatus.

LIOTHE, Liotheum. 18s. Aptères; genre de l'ordre des Anoplopes, institué par Nitzsch, qui lui assigne pour caractères: tête déprimée, scutiforme et horizon-
tale; bouche inférieure, mais rapprochée du front; mandibules lidendues, dures et courtes; labre légère-
ment échancré; palpes maxillaires longues, filiformes, quadriarticulés; lèvre inférieure légèrement échanc-
crée; antennes composées de quatre articles, dont le dernier, ovale ou globuleux, est uni à précédent par un pédicule, et forme avec lui la masse; yeux situés sous un rebord de la tête, près des antennes; thorax biparti ou trilat; mesothorax petit et quelquefois in-
distinct; abdomen formé de dix segments; tarses droits, propres à la marche, biarticulés et munis de deux cro-
clats distincts, écartés, droits à leur base et crochus à leur sommet. Ces parasites vivent sur les Oiseaux. On trouve assez fréquemment en Europe le Liothenn sub-
ograne, Nitz.; Pou du Corbeau, Lyonnet; Liothenn


LIPARIDE. Liparis Génesis, L. Liparis Guineensis, Lindl., Bot. reg., 1671. Son pseudobulbe est ovale, de la grosseur d’une forte noisette, enveloppé de tuniques membraneuses, foliacées, verdâtres et striées longitudinallement; il produit quatre ou cinq feuilles progressivement plus grandes et atteignant la longueur de quatre pouces, sur quinze à seize lignes de large; ces feuilles sont oblongues-lancéolées, pointues au sommet, engainantes à la base, marquées de huit plus ou moins profondes, et d’un vert presque foncé; du sein des feuilles s’élève une hampe d’un demi-pied environ, dont l’extrémité se garnit d’une dizaine de petites fleurs d’un vert Blanchâtre, réunies en grappe. Le calice est étalé, avec les sépales latéraux plus courts que le labelle, qui est supérieur, sessile, bifide, un peu creusé en gouttière, orné à la base de deux taches jaunâtres vers l’extrémité du limbe; le gynostéome est allongé, recourbé, membraneux sur ses bords et dans sa partie supérieure, qu’est blanche; l’anthère est terminale, opérée, contenant deux masses polliniques solides, ovoides, partagées en deux par un sillon longitudinal.

Cette Orchidée se plante en pot dans un mélange de détritus de vieux bois et de terreau de bruyère; on place le pot dans la Tannerie et le plus près possible des vitraux de la serre dont le séjour constant est indispensable à l’existence de la plante qui se propage par la séparation du pseudobulbe produit de la végétation annuelle.

LIPARIDE. Liparis, n. Genre de la famille des Léguminées, et de la Diaphélide Décanrière. Limée, à qui l’on doit l’institution de ce genre, y couprit d’abord quatre espèces, mais le professeur De Candolle, dans sa révision de la famille des Léguminées, n’a véritablement trouvé qu’une seule Liparis, et il a dû répartir
les autres dans son genre *Pristluya*, où elles se trouvent groupées sous des caractères beaucoup plus concordants. Le genre *Liparia*, ainsi nommé de λιπαρος, brillant, parce que le sommet florifère de ses tiges est en quelque sorte recouvert d’un vernis qui les fait briller du plus vif éclat, appartient à la pointe méridionale de l’Afrique ; c’est, dans la seule espèce qui le constitue, un arbrisseau qui, au rapport des voyageurs, est assez commun, non dans les environs du cap de Bonne-Espérance, mais un peu au delà, dans l’intérieur des terres hôtentotes, et même jusqu’aux limites de la Cafrière ; on le trouve parmi les buissons qui couvrent les marécages et les rives des fleuves. Il a été connu de Ray qui le considérait comme un *Genista*, puis de Burman qui l’a rangé parmi ses *Leucadendron*. Lamarck, qui n’a pas voulu admettre le genre *Liparia*, en a dissimulé toutes les espèces dans le genre *Borbonia*, dont les caractères, il est vrai, sont très-peu différents. Ces incertitudes n’ont duré aussi longtemps que parce qu’il était difficile de bien constater les caractères de la Liparia, que l’on n’avait pu, jusque-là, étudier que sur des échantillons d’hierbic ; elles ont commencé à se dissiper, lorsque F. Masson a eu fait parvenir la plante en Europe, vers 1794 ; on l’y cultive depuis cette époque, et chaque année, aux mois d’avril et de mai, il reproduit ses jolies fleurs.

**Liparia sphérique.** *Liparia sphericus, L.* C’est un arbrisseau de six à huit pieds de hauteur, dont la tige droite, cylindrique, se divise en quelques rameaux garnis de feuilles nombreuses, sessiles, lancéolées, glabres, d’un beau vert, avec des nervation blanchâtres et une sorte de bordure cartilagineuse, de la même couleur. Les fleurs sont jaunes, grandes, disposées au nombre de vingt à vingt-cinq ou plus, au sommet des rameaux, en une tète arrondie, environnée à sa base par un involucre composé de trois à quatre rangs de grandes bractées ovales, aigus, semi-pétaloïdes, d’un vert jas- nâtre. Chaque fleur est portée sur un pédicule court, velu, muni à sa base d’une bractée semblable à celles qui forment l’involucre. Le calice est monophylle, cylindrique inférieurement, partagé à son bord en cinq divisions dont les quatre supérieures sont aiguës, pusti- bentes, à peu près égales, et dont l’intérieure est trois fois plus grande, ovale, presque glabre, de la même couleur et consistance que les bractées. La corolle est papilionacée, à étendard ovale-oblong, plus grand que les ailes qui sont oblongues, enroulées l’une dans l’autre par leur bord inférieur, et un peu bilobées en cette partie : la carène, à peu près de la même longueur que les ailes, est formée de deux pétalas presque linéaires, distincts à leur base et dans leurs deux tiers inférieurs, réunis et adhérents dans le reste de leur étendue. Les étamines, au nombre de dix, ont neuf de leurs filaments réunis en un seul corps par leur partie inférieure, libres et filiformes dans le reste de leur étendue, terminés de même que le dixième filament, qui est entièrement distinct, par des anères oblongues. L’ovaire est oblong, velu, surmonté d’un style filiforme, ascendant, terminé par un stigmate simple.

Cet arbrisseau doit être tenu en serre claudie, cultivé dans le terreau de bruyère pur et constamment humecté, surtout du moment où la fleuraison se déclèce comme prochaine. On le multiplie facilement de marcottes, et quelquefois les boutures étouffées sous cloche réussissent. Le moyen le plus avantageux serait le semis ; mais il faut des graines récoltées sur le sol nat- tal, car il n’en a point encore produit de fertiles dans nos serres.

**Liparis foss. Espèce du genre Cyclopétère.** *C. emot.*

**Liparis.** *Liparis. ins.* Ce nom a été donné par Ochsenheim à un genre de Lépidotipères qu’il a formé avec les *Arctica Monacha, dispal, Salicis, Chr是多少, auriflua, etc.* *V. Arcites.*

**LIPIN.** *Not.* Dénomination imposée par Adanson (Voy. au Sénég., p. 125, pl. 8, fig. 18) à une Coquille nommée *Murex aerf* par Linne, et placée dans le genre Fusus, sous le nom de *Fusus aerf*, par Lamarck (Aniv. sans vert., t. vii, p. 151, nos 20).


**LIPONIX. ins.* Synonyme de Rouboul. *C. Cary- toix.*

**LIPOQUÊTE. Lipocharta. tor.** Genre de la famille des Synanthères, tribu des Sénécionides, formé primitivement par Lessing, sous le nom de *Lipotrichè* (*in Linnaea*, 1831), mais auquel De Candolle a dû substituer celui-ci, parce que l’autre se trouve déjà employé par Robert Brown. Les caractères du genre *Lipocharta* sont : capitule multiflore, radie ; feuilons de la circonférence femelles, disposés sur une rangée, ceux du disque hermaprodites, à cinq dents, involucre ovale ou campanulé, formé de deux ou trois rangs de squames ovales et serrées ; pétalette planiusecule, à paillettes membranéuses et compliquées ; style du dis- que à rameaux appendiculés au sommet ; aènes de la circonférence triangulaires, à peine subulés, les angles sont souvent prolongés en une arête persistante ou en une dent séliforme. ceux du disque sont comprimés, su- bulés et munis d’arêtes vers la face interne, qui est la plus
large. Ce genre se compose d’une dizaine d’espèces qui constituent des sous-arbrisseaux ou de simples plantes herbacées, à feuilles opposées, courtement opposées ou sessiles, ovales-lancéolées, un peu dentées en scie et à plusieurs nervation; les capitules sont pedicellés, solitaires ou ramassés en corymhe; les fleurs sont jaunes.

LIPÔTÈTE MONOCOEHL. Lipochata monoeochla, De Cand. Sa tige est frusticée, cylindrique et glabre; ses feuilles sont pétiolées, ovales-lancéolées, dentées, à trois nervures et scabres; les pédoncules sont axillaires, solitaires, portant un capitule dont l’involucre a ses squamas disposées sur deux rangées. Des Antilles.

LIPPOSTÈME. Lipostoma. Bot. Genre de la famille des Rubiacées, Tétrandrie Monogyne, créé par D.Don, pour une plante qui a été prise successivement par les botanistes, pour une Eglantie et une Hédiotis. Les caractères essentiels de ce nouveau genre sont les suivants: calice à quatre divisions; corolle tubulueuse, à quatre lobes; capsule opérculaire et polysperme.

LIPÔTÈME EN TÊTE. Lipostoma capitatum, D.; Eglantia capitata, Grab.; Hydratis campanuliformis, Hook. Sa tige est presque ligneuse, cylindrique, simple ou peu rameuse, couverte d’un léger duvet grisâtre; les feuilles sont opposées, courtement pétiolées, ovales-lancéolées, entières, nerveres, acuminées, subépelées en dessous; les stipules sont connées, faiblement sécalées; les pédoncules sont axillaires, solitaires, beaucoup plus courts que les feuilles, portant de petites fleurs nombreuses et ramassées en tête. De l’Inde.

LIPÔTÈME SOYEUX. Lipostoma sericeum, D. Il ressemble beaucoup au précédent, mais le duvet qui recouvre plusieurs de ses parties est plus long et plus serré; ses feuilles sont ovales et pointues.


Quant au genre Lipôtèrique de Lessing (Synop. 251; Linnea, vii, 310) F. Lipoèrè.

LIPÔYAYA. Bot. Le genre créé sous ce nom par Endli- cher, dans la famille des Rubiacées, a été reconnu en- suite ne pas différer du genre Dentella, et lui a consé- quemment été réuni.


Le Lipia orata, L., Mant., réuni d’abord aux Se- lago, est devenu le type du genre Microdou de Choisy. V. ce mot.

LIPÔSTÈTE. Lipistes. Moll. Genre proposé par Montfort pour une Coquille marine, que Fichet avait placée parmi les Argonautes, mais qui doit bien plutôt appartenir aux Dauphineutidae dont elle a les caractères. V. Dauphineutidae.

LIPÔURE. Lipura. Moll. Iliger a donné ce nom à un genre qu’il forme de l’Hyrax Hudsonicus, de Schreber, espèce dont l’existence est encore douteuse et que Pen- nant a trouvée dans le Muséum de Lever. Cet animal, qui avait pour indication d’origine la baie d’Hudson, a été donné par Pennant comme une Marmotte; Shaw et Schreber, avec plus de raison, l’ont considéré comme un Daman. Voici les caractères principaux que lui at- tribute Iliger: museau pointu; deux incisives superi- ières, quatre inférieures obliques et tranchantes; point de canines; corps couvert de poils épaiss; des manneux cachées; point de queue.

LIPÔURUS. Moll. V. Koala.

LIPÔUTAT. Min. Opération métallurgique, qui con- siste à exposer à l’action de la chaleur des alliages mé- talliques, et à les maintenir plus ou moins longtemps en fusion, dans le but de séparer par cette simple opé-
ration les métaux dont ces alliages peuvent être composés.

LIQUEUR SPÉRMATIQUE. zool. V. Organisation. LIQUEURS ANIMALES ACIDES. zool. On comprend ordinairement sous cette dénomination générale, le Lait, l’Urine et l’Humeur de la transpiration. V., pour les deux premiers de ces liquides, leurs mots respectifs. Quant au troisième, il est séparé du sang, dans la peau, par des vaisseaux exhalants ; tantôt il se dégage d’une manière insensible, et tantôt il suit en assez grande quantité pour apparaître sous forme de gouttelettes, alors il prend le nom de Sueur. V. ce mot.

LIQUEURS DES SÉCRÉTIONS. zool. V. SÉCRÉTIONS. LIQUEURS FÔTALES ou Liqueurs contenus dans les membranes qui enveloppent le fœtus. zool. V. ORGANISATION.

LIQUIDAMBAR. Liquidambar. lot. Genre de plantes autrefois placé dans la famille des Amentacées, mais qui aujourd’hui appartient à la nouvelle famille des Myricées, établie par le professeur Richard. Ce genre offre pour caractères : des fleurs unisèques et monoïques ; les mâles forment de petites grappes rameuses et se composent d’un très-grand nombre d’étamines dépourvues entièrement de calice, de corolle et même d’écaillles qui en tiennent lieu ; ces grappes sont accompagnées d’un involucre trilobé et caduc. Les fleurs femelles forment des étalements globuleux, également accompagnés d’un involucro de quatre folioles. Ces fleurs sont très serrées et soudées entre elles. Leur calice est évasé, monosépale, tronqué et inégal à son bord ; il renferme deux ovaires uniloculaires, soudés par leur base avec le calice et terminés chacun par un long style et par un stigmate recourbé. Le fruit se compose de deux capsules uniloculaires, terminées par une longue pointe recourbée à leur sommet, s’ouvrant par leur côté interne et renfermant plusieurs graines pariétales et ailles.

LIQUIDAMBAR RÉSINEUX. Liquidambar styraciflua ; L. C’est un grand arbre originaire de l’Amérique septentrionale ; mais que l’on culture également très-bien, en pleine terre, dans le climat de Paris. Par son port et son feuillage il ressemble beaucoup à un Érable et surtout au Sycomore. Mais ses feuilles sont généralement alternes, pétioles, à cinq lobes lancéolés, profonds et inégalement dentés. On retire de cet arbre une substance balsamique, connue sous le nom de Liquidambar, et que l’on obtient soit par des incisions faites au tronc et par lesquelles elle découle naturellement, soit en faisant bouillir les branches dans l’eau. Le premier est le plus pur et le plus estimé. Il est liquide, consistant, d’une couleur ambrée, d’une odeur agréable et d’une saveur âcre et aromatique. Le second est plus épaissi ; il a une couleur rouge-brunâtre assez foncée ; son odeur est également agréable. Ce baume est peu employé en médecine. On lui substitue généralement le baume du Pérou. Il est stimulant et aromatique. Pendant fort longtemps on s’en est surtout servi pour parfumer les gants. Quelquefois on le mêlait dans le commerce avec le styraque liquide.

On cultive encore une autre espèce de ce genre, originaire d’Orient ; c’est le Liquidambar Orientalis, L. il diffère de un précédent par ses feuilles beaucoup plus petites et dont les lobes sont plus profondément dentés.

Quant au Liquidambar aspleniifolia, il forme le genre Coppernia. V. ce mot.

LIQUITIBIA. bor. Münch a rétabli sous ce nom imposé par Brunfels, un genre formé d’une espèce de Réglisse, mais que les botanistes n’ont pas adopté.

LIRCEUS. Lirceus. cr. Genre de l’ordre des Iso- podes, établi par Raffnbesque (Annals of Natur., n° 1), ayant pour caractères : quatre antennes, dont les deux supérieures seulement sont très-longues, formées de quatre grands articles qui augmentent en dimension vers le haut, et de plusieurs autres petits, terminaux ; les deux inférieures sont plus courtes que la tête qui est arrondie ; yeux ronds, latéraux ; pattes pourvues d’un organe terminal ; corps pinнатifide, formé de sept segments, sans écailles latérales ; queue grande, arrondie, utriculée en dessous, avec des appendices cachés. L’espèce qui a servi à Raffnbesque pour établir ce genre est le Lirceus fontinalis de cet auteur. C’est un animal très-voisin des Asiles, long d’un quart de pouce, à dos convex, à queue semi-trilobée, dont la couleur est noirâtre. Il vit dans les sources des environs de Lexington.

LIRELLE. lot. On donne ce nom à l’apothéose ou au réceptacle des Opérades. Il est sessile, linéaire, flexueux, et s’ouvre par une fente longitudinale.

LIRI. m. lot. Nom donné par Adanson à une petite Coquille qu’il rapporte à son genre Lépas, et qui n’est probablement autre chose qu’un Cabochon. Gmelin (Linné, 15e édit., p. 5714, n° 110) lui a donné le nom de Patella perversa.

LIRICONITE. min. Même chose que Lirocone. V. ce mot.

LIRIODENDRON. lot. V. Tulipier.

LIRION. lot. Synonyme d’Amaryllis lutea, L. = LIRIOPE. lot. Le genre ainsi nommé par Loureiro et Lirtopias par Reichenbach, ne paraît pas devoir être séparé du genre Sansevieria. On doit encore faire rentrer dans celui-ci le genre Sanphnà de Cavanilles, nommé aussi Pleomele par Salisbury, et qui se compose des Aletris fragrans et hyacinthoides, L. V. SANSEVIERE. Sous ce même nom, Herbert a établi un genre nouveau dans la famille des Amaryllidées. V. AMARYLLIDÉES.

LIRIOZOA. polyt. V. TULIPAIRE.

LIRIOZOO ou LIRIOZOUR. polyt. Le genre formé sous ce nom par De Moli, et dans lequel il confondait des Encrines et des Isis, n’a pas été adopté.

LIRIS. ins. Genre d’Hyménoptère, établi par Fabricius, et correspondant au genre Stize (V. ce mot) de Latreille ; il y a joint aussi quelques espèces des genres Larre et Lyrope. (V. ces mots.)

LIROCONE, LIRICONITE ou LIROKOMALACHITA. min. Ces noms désignent, dans le système minéralogique de Moés, l’un des genres de l’ordre des Malachites, composé de deux minéraux différents, ayant pour caractère commun, de donner par la triération une poussière d’un vert très-pâle. Ces minéraux sont : le Lirocone primaïtique (Cuivre arséniat octaédre obus) et le Lirocone hexaédré (Ver arséniaté).
LIRON. L. Synonyme de Léro. V. ce mot.

LIS. Lilium. Gén. de la famille des Liliacées, à laquelle il a donné son nom, et de l'ancêtre Monogynie, L. Les Lis et les Roses sont, depuis longtemps, en rivalité de suprématie dans nos jardins, et ces deux genres brillants et nombreux dans leurs espèces, ont, chacun, de zélés partisans; néanmoins, il semble qu'en général, on aime les Roses, tandis que l'on ne fait que admirer les Lis. On regarde ceux-ci comme le symbole de la puissance et de la majesté; l'un d'eux le devient aussi de la candeur, par la pureté de sa corolle, et c'est toujours un Lis que les artistes chrétiens placent, comme sceptre, entre les mains du roi des rois, dans son enfance, reposant sur le sein de sa divine mère. L'époque de la création de ce genre remonte à celle de l'apparition de la première méthode de botanique; déjà, au temps de C. Bauhin, on y comptait quinze ou seize espèces, et des vingt-six qu'après beaucoup d'additions et d'éliminations successives l'on y retrouve encore, huit sont originaires de l'Amérique boréale, six de l'Europe, six du Japon, deux de la Chine, deux du Caucase et deux du Népal. On reconnaît les Lis à leur périanthe qui n'est qu'un calice coloré et pétaillé, formé de six folioles disposées en cloche évasée, égales et marquées sur le milieu de leur face interne d'un silicium glanduleux et longitudinal. Les six étamines sont dressées et égales, les antérieurs allongés, presque linéaires et à deux loges. L'ovaire est libre, obovoïde, un peu déprimé, marqué de six côtes saillantes, à trois loges contenant un grand nombre d'ovules disposés sur deux rangées longitudinales. Le style est long, terminé par un stigmate renflé, à trois lobes. Le fruit est une capsule ovoïde, à six côtes, à trois loges polysermères, s'ouvrant en trois valves sépales sur le milieu de leur face interne. Les graines sont planes; elles contiennent un embryon cylindrical, placé au milieu d'un endosperme blanc.

LIS BLANC. Lilium candidum, L., Red., Lil., t. 199. Le Lis blanc, sans contredit le plus répandu et l'une des plus belles du genre, est originaire du Levant, mais aujourd'hui il est en quelque sorte indigène de toutes les contrées méditerranéennes de l'Europe. Son bulbe est de la grosseur du poing, composé d'un très-grand nombre d'écaill'es imbriquées, charnues, étroites et dont les plus intérieures se terminent supérieurement, en une feuille radicale. Celles-ci sont très-allongées et étalées, étroites. La tige qui naît du centre du bulbe est cylindrique, haute d'environ trois pieds, simple, glabre, toute couverte de feuilles éparpillées, très-rapprochées, linéaires, aiguës, un peu sinueuses sur les bords; les fleurs, au nombre de cinq à huit, forment un épi à la partie supérieure de la tige. Elles sont très-grandes, blanches, pédonculées et dressées. Cette belle espèce fleurit aux mois de juin et de juillet. On en cultive plusieurs variétés dans les jardins, telles que: 1° le Lis à fleurs doubles; 2o le Lis ensanglanté, dont les sépales sont marqués de lignes ou taches pourprées; elles existent aussi sur les feuilles, sur la tige et jusque sur les écaill'es du bulbe; 3o le Lis à feuilles panachées. La culture de ce Lis et de ses variétés n'exige pas de grands soins. La terre de bruyère est celle qui lui convient le mieux, mais il se plaît également dans tous les autres terrains. Tous les trois ou quatre ans on doit déplanter les oignons pour en séparer les cœurs. Le Lis blanc est non-seulement une des plus grandes et des plus belles espèces, mais il l'emporte sur elles par son parfum exquis. Cependant son odeur, aussi suave que délicieuse dans un jardin, devient dangereuse lorsqu'on la respire dans l'intérieur d'un appartement; on a vu les accidents les plus graves et même la mort survenir chez des individus qui étaient restés exposés aux émanations de cette odeur pendant une seule nuit. De tout temps le Lis a été cultivé avec soin et chanté par les poètes qui l'ont représenté comme devant son origine à quelques gouttes de lait, échappées du sein de Junon, et tombées sur la terre au moment où la déesse repoussa l'enfant encore enfant, qui avait profité du sommeil de l'épouse de Jupiter pour se nourrir de son lait. Les médecins ont fait usage des diverses parties du Lis blanc: les écaill'es de son bulbe, qui sont légèrement acides, cuites dans l'eau, ou mieux cuites sous les cendres, ont été employées pour faire des cataplasmes légèrement excitants et propres à hâter la suppuration dans les abcès froids. On a fait avec ses fleurs une eau distillée très-odorante, que l'on employait autrefois comme anti-spasmodique, mais qui aujourd'hui est à peu près inutilisée.

LIS MARTAGON. Lilium martagon, L., Red., Lil., t. 146. Cette jolie espèce se trouve dans les bois montagneux d'une grande partie de la France. Sa tige s'éleve à une hauteur d'environ deux pieds; elle porte des feuilles lancéolées, étroites, aiguës, verticillées ordinairement par six. Ses fleurs sont purpurines, marquées de taches noires; elles sont renversées et ont leurs sépales fortement roulés en dehors. Ces fleurs répandent une odeur assez désagréable; mais la plante forme un très-bel effet, et on la cultive fréquemment dans les jardins. Elle réussit mieux dans la terre de bruyère, et fleurit en mai et juin.

LIS TIGRE. Lilium tigrinum, Bot. Mag., t. 157. Cette espèce est origininaire de la Chine, du Japon et de la Cochinchine, et il n'y a guère plus d'une trentaine d'années qu'elle a été introduite dans les jardins d'Europe par les Anglais. Sa tige, qui peut s'élever jusqu'à une hauteur de cinq à six pieds, porte des feuilles éparpillées, lancéolées, étroites, beaucoup plus courtes vers la partie supérieure. Ses feuilles offrent à leur aisselle de beaux bulbes noircâtres, comme celles du Lis bulbeux. Les fleurs sont extrêmement grandes, d'un rouge un peu orangé, avec des taches d'un pourpre foncé. Ces fleurs, quelquefois très-nobles, forment une sorte de grappe simple à la partie supérieure de la tige. Cette belle espèce, aujourd'hui assez commune, est très-rustique, et se cultive en pleine terre.

LIS SUPERBE. Lilium superbhum, L., Sp.; Red., Lil., t. 105. Il y a environ un siècle que ce Lis, qui doit être considéré comme la plus belle espèce du genre, a été introduit en Europe par Pierre Collinson, membre de la Société royale de Londres. Son bulbe, quoiqu'assez petit, donne naissance à une tige qui souvent s'éleve à six et même sept pieds. Ses feuilles, lancéolées et
étriques, forment des verticilles de huit à dix feuilles. Ses fleurs, d'un rouge orangé, ayant leur fond jaune et tigré de taches pourpres, sont extrêmement nombreuses, renouvelées, et forment un thyrse élégant qui souvient ne se compose pas de moins d'une trentaine de fleurs. Le Lis superbe est originaire du Canada ; on doit le cultiver dans la terre de bruyère et surtout à l'exposition du sud. On le multiplie par le moyen des cayeux, que l'on enlève tous les trois ou quatre ans, en déplanta nt les oignons.

LIS ELEGANT. Lilium speciosum, Thumb. Ce Lis que caractérise parfaitement son nom spécifique, a été décrit, pour la première fois, par Thumbberg qui l'avait observé sur le sol natal, au Japon ; mais il n'était connu en Europe que par la figure qu'en a fait publier Banks, possesseur des dessins originaux de Kempfer. Le séjour aventurieux du docteur Siebold dans ce pays regardé comme presque inaccessible aux Européens, a mis ce naturaliste entretenant à portée de recueillir un grand nombre de productions de ce sol dont on est loin d'imaginer la prodigieuse richesse. Parmi les graines et les bulbilles d'une foule de plantes nouvelles ou à peu près ignorées, se trouvait le Lis élégant. Sa tige est droite, cylindrique, ramenée, d'un vert brunâtre, haute d'un peu plus de deux pieds ; les rameaux sont alternes, terminés par une seule fleur inclinée, portée sur un long pédoncule arrondi. Les feuilles sont ovales oblongues, pointues au sommet, atténuées à la base, pétiolées, glabres sur les deux faces, marquées de cinq nervures longitudinales, bien prononcées, d'un vert peu blanchâtre. La corolle est grande, belle, réflexée, blanche, irrégulièrement nuancée d'un rouge de rose passant au pourpre ; les sépales sont oblongs, lancéolés, largement plissés sur leurs bords ; la face interne est parsemée, vers le milieu, de papilles irrégulières, dentées, d'un rouge pourpré très-vif ; on en rapprochant davantage de la base de l'oublot on aperçoit une foule de pois glanduleux d'un beau rouge ; sur la face externe de ces organes, l'inser tion des papilles et des pois est indiquée par des taches rouges. Les filaments des étamines sont blanchâtres, égaux, allongés, subulés ; les antheres sont d'un rouge foncé, linéaires, attachées par le milieu et transversales. L'ovaire est hexagonale, verdâtre, ainsi que le style qui est terminé par un stigmate jaunâtre, arrondi, trilingue.

Comme toutes les autres espèces du genre, le Lis élégant, quoique originaire d'un climat supérieur au nôtre pour la température, peut être cultivé en plein air ; seulement, afin de le préserver d'une trop grande intensité de froid, on recouvre de litière, à l'approche des gélées, le sol qui le recèle. Il ne paraît pas très-difficile sur la nature de la terre, pourvu qu'elle ne soit pas trop argileuse. Quant aux moyens de multiplica tion, on suit absolument ceux usités pour tous les Lis : on enlève les cayeux aussitôt qu'on les juge assez forts, et on les replante immédiatement, ainsi que les bulbilles dont ils ont été séparés. Cette opération doit se faire dès que la tige est fleurie.

LIS TURBAN. Lilium pomponium, Lam. Ce Lis croît naturellement en Sibérie ; depuis il a été également observé dans les Pyrénées où toujours il avait été con-

fondu avec l'espèce suivante. Sa tige s'élève habituellement à deux pieds ; elle est droite, simple et presque entièrement garnie de feuilles éparse s, linéaires-subulées, pointues, sessiles, sillonnées, légèrement velues sur les bords. Les fleurs sont terminales, pêdonculées, pendantes et d'un rouge vif ; leurs pétales sont réfléchis et roublés en dessus.

LIS A FLEURS PENDANTES. Lilium penduliflorum, Cels. Il est originaire de l'Amérique septentrionale d'où il a été apporté assez récemment. Quelques botanistes l'ont considéré comme une variété du Lis du Canada ; mais Cels, qui l'a cultivé le premier, persiste à le croire espèce distincte et en effet il offre si peu de similitude avec le Lilium Canadense, que l'on se range volontiers à l'avis de Cels. Sa tige atteint avec peine la hauteur de deux pieds, elle est droite, cylindrique, blanche, presque nue aux sommets. Les feuilles sont disposées en verticilles de trois à cinq, ovales-lancéolés, pointues, étalées, marquées de trois nervures, garnies de petits cils de même que les bords. La fleur est solitaire, constamment penchée, d'un jaune orangé, presque rouge à la base des pétales où sont des points gros et nombreux, d'un rouge très-foncé : ces points se répandent en s'éclaircissant, vers le milieu du limbe ; le bord des pétales est d'une nuance beaucoup plus claire.

LIS DE SIBÉRIE. Lilium dauricum, Spreng. Catsby qui, le premier, a décrit et figuré cette espèce, l'avait cru originaire de l'Amérique septentrionale, et c'est ainsi que, pendant longtemps, elle a porté le nom de Pensylvanicum ; Gunclin en la recueillant lui-même en Sibérie, a mis sur la voie pour rectifier une erreur déjà fort accréditée. Elle a paru en 1754 dans les jardins, et, depuis, elle les orne chaque année de ses jolies fleurs, en juin et juillet. Ce Lis a la tige droite, presque pentagonale, terminée ordinairement par une seule fleur dont le pédoncule est lanuginieux. Les feuilles sont éparse s, sessiles, étroites, lancéolées. La corolle est blanche, d'un rouge assez foncé, qui dégénère en jaune à la base interne des pétales où se trouvent une multitude de petites taches rouges, obscures.

LIS BELIFERE. Lilium bulbiferum, L. Ce beau Lis, si commun dans nos jardins, ne l'est pas moins aux lieux où il croît spontanément ; telles sont toutes les parties méridionales de l'Europe. Il serait assez difficile de préciser l'époque à laquelle on a commencé à le cultiver, toujours fut-ce antérieurement à 1550, puisque, vers ce temps, Fusch, parcourant l'Italie, le remarquait avec plaisir décorant les parterres et les salons. Il a à la tige haute de deux pieds, droite, garnie de feuilles nombreuses, épaisses, étroites et presque linéaires ; aux aisselles des supérieures naissent des bulbillales d'un noir violet, recouverts en partie d'un durc Blancâtre. Les fleurs sont belles, grandes, droites et d'un rouge orangé, très-vif, parsemées à l'intérieur de petites taches noircrtes. Ces fleurs paraissent dans les mois de juin et juillet. Les bulbillales en se détachant des aisselles des fleurs, tombent par terre où elles s'enfoncent et produisent par la suite autant de bulbes. L'espèce est assez sujette à variété, ce qui procure aux curieux le plaisir de la cultiver pour obtenir des fleurs plus parfaites.

**Lis à longues fleurs. *Lilium longiflorum*, Willd.** Cette espèce, observée au Japon par Thunberg qui l'avait considérée d'abord comme l'analogue ou du moins comme une simple variété du Lis blanc, n'est possédée par les amateurs que depuis 1819, époque à laquelle elle a été envoyée à la société d'horticulture de Londres; elle s'éloigne peu du *Lilium candidum*, quant à la majesté du port, à l'éclat de la blancheur et à la suavité du parfum. Sa fleuraison s'effectue en juillet, et se prolonge jusqu'en septembre. Sa tige, qui atteint rarement deux pieds de hauteur, n'est guère plus épaisse qu'une plume à écrire; elle est entièrement feuillée, glabre et lisse; ses feuilles, d'un vert très-pur, ont trois à quatre pouces de longueur; elles sont lancéolées et marquées de trois veines longitudinales et profondes. La seule fleur qui termine la tige a souvent plus de cinq pouces, et se distingue d'entre ses congénères par la longueur du tube de sa corolle.

**Lis des Pyrénées.-*Lilium Pyrenaicum*, Spr.; *Lilium flavum*, Lam. Ce Lis, très-anciennement connu, se rencontre sauvage sur presque toutes les rampes des Pyrénées, qui sont couvertes d'une certaine épaisseur de terre végétale ou plutôt favorable à la végétation. Il était cultivé dans les jardins vers la fin du seizième siècle; mais bien que l'espèce y ait été négligée ou qu'elle s'y soit perdue, il est de fait qu'on l'a regardée comme une nouveauté quand, en 1775, elle a été reproduite par le professeur Gounan, de Montpellier. Sa tige est simple, garnie de feuilles épaisses, nombreuses, érotées, lancéolées et marquées de nervures distinctes; celles du bas de la tige ont presque trois pouces de longueur, mais elles diminuent insensiblement et de manière à n'avoir plus que douze à quatorze lignes vers l'extrémité. Les fleurs sont terminales, d'un jaune pâle, en dehors de la corolle, et parsemées de petits points d'un rouge foncé à l'intérieur. Les anthères sont d'un rouge vif.

**Lis de Canadie. *Lilium Canadense*, Lin. Ce Lis fut apporté en Europe, vers 1829, et depuis lors il a été cultivé dans les jardins, comme l'une des plus belles plantes d'ornement. Sa tige a de trois à quatre pieds; elle est entièrement garnie de feuilles verticillées, quatre, cinq et même plus, à chaque noeud; elles sont lancéolées, pointues, veinées de trois fortes nervures et rugueuses sur les bords. Les fleurs, réunies en panicles de quatre ou cinq, couronnent la tige; elles sont portées de longs pédoncules fortement recourbés; leurs pétals sont d'un rouge-orange foncé, un peu plus pâle à l'onglet et sur les bords; ils sont parsemés intérieurement d'une multitude de points d'un rouge très-obscur.

**Lis Lesbroeckart. *Lilium Broussartii*, Morren.** Cette nouvelle espèce est, sans contredit, la plus belle du genre; son introduction en Europe date de 1829; on la doit au professeur Van Siebold qui l'a rapportée du Japon. Sa tige est cylindrique, très-glabre, glauque, verte, droite et élevée de deux à trois pieds; elle se couronne de quelques rameaux alternes, distiques, droits, pourvus de fleurs ayant à leur bractée chacune une ovale; les feuilles inférieures de la tige, au nombre de cinq ou six, sont alternes, les autres sont distiques subopposées, repiées à leur base, ovales-lancéolées, aiguës, très-entières, glabres et nerveuses. Les fleurs sont grandes, droites, au nombre de trois et rarement plus, portées sur de longs pédoncules; la corolle est droite ou horizontale, ouverte, de six à sept pouces de diamètre; les pétala sont oblongs, lancéolés, atténués des deux côtés, reléchis en dehors, ondulés, d'un blanc de lait, striés extérieurement de rose pâle, verdâtres à la base, avec la carène d'un vert jaunâtre; la surface inférieure est d'un blanc bleuté, parsemée, vers le centre et la base, de glandes nombreuses, tuberculées, oblongues sur les bords des pétala, clavées au centre; ces glandes sont siliciformes, souvent pétales, lacinées, grandes et atténuées à leur base, plus larges vers leur sommet qui est divisé et dentelé; elles sont en général plus petites et plus rares sur les pétala extérieurs qui, eux-mêmes sont moins larges que les intérieurs, lancéolés, acuminés et longs de trois pouces et demi, sur près de deux pouces de large. Les étamines sont droites, à filaments subulés, blancs à la base, verts au sommet, supportant des anthères mobiles, oblongues, linéaires, onguiculées, d'un brun rougeâtre; le pollen est d'un brun orangé. L'ovaire est verdâtre, prismatique, surmonté d'un style de même nuance, cylindrique, flexueux ou courbé, de la hauteur des étamines et couronné par un stigmate trilobé, visqueux, violet et velouté.

**Lis éclatant. *Lilium falgens*, Morren.** L'introduction de ce Lis du Japon est encore due au docteur Van Siebold; il a fleuri pour la première fois en Europe, au jardin botanique de Gand, dans le courant du mois de juin 1855. Sa tige s'élève à la hauteur de deux à trois pieds; elle est droite, simple, anglueuse, ordinairement à cinq angles un peu prolongés en ailes, glabre, verte, brunâtre inférieurement. Les feuilles sont nombreuses, rapprochées, épaisses, sessiles, presque emprisonnées et décorées, ovales-lancéolées, atténuées et aiguës au sommet, larges vers la base, entières, très-glabres, lisses, d'un vert brillant bordées de longs poils laineux et blancs, longues de deux pouces et demi, larges de six lignes. La fleur est terminale, solitaire, du diamètre de quatre à cinq pouces et quelquefois plus, d'une belle couleur rouge de feu, tachetée de jaune, portée sur un long pédoncule glabre, presque cylindrique à sa base, anguleux à l'extrémité. La corolle est infundibuliforme, campanulée, étalée, droite, glabre inférieurement et munie de caroncles crétes, blancâtres vers le fond. Les pétala sont égaux, recourbés et non rouxès: les extérieurs ovales-lancéolés, rétrécis à la base, plissés vers le bord, unis et légèrement pubescents; les intérieurs elliptiques rhomboïdaux, d'un tiers plus larges, marqués au milieu d'un sillon longitudinal dont la côte dorsale est pubescente. Les étamines, d'un tiers moins longues que les
pétales, ont leurs filaments subulés, d'un rouge pâle à
la base, pourpré au sommet qui est couronné par des
antères d'un rouge porpré. L'ovaire a six sillons lon-
gitudinaux; il est vert, surmonté d'un style filiforme,
rougeâtre, terminé par un stigmate presque en tête, à
trois sillons d'un violet foncé, velouté.

**Lis de Thuilliers.** *Lilium Thunbergianum,* Sch. Cette espèce, rapportée aussi du Japon par le docteur Van Siebold, a fleuri à Gand en juillet 1853. Sa tige est hauteur d'un pied demi, flexueuse, très-glâbre, verte, anguleuse supérieurement, brune et arrondie dans la partie inférieure qui est dépourvue de feuilles; celles-ci sont alternes, rapprochées, formant un verti-
cile de trois ou quatre immédiatement au-dessous de la fleur, linéaires, amincies aux deux extrémités, point-
tues, lisses, très-entières, sessiles, longues de trois pouces et larges de quatre lignes. La fleur est solitaire
et terminale, d'un jaune orangé, brillant, finement veinée de rouge, large de cinq à six pouces, portée sur un pédoncule en massue, beaucoup plus court que la corolle, très-lisse et très-glâbre. La corolle est infun-
dibuliforme, étalée en roue; les pétales sont presque égaux, ovales-lancéolés, atténués aux deux bouts, on-
dulés en leurs bords, sillonnés intérieurement et garnis à
leur base de deux glandes allongées, parallèles, sail-
lantes, tomenteuses et blancâtres; les pétales externes
sont un peu plus étroits et ont extérieurement uneail-
tie costale verdâtre à la base, et rouge au sommet. Les
étamines ont leurs filaments grêles, moins longs que
les pétales, terminés par des antères mobiles, d'un
rouge brunâtre. L'ovaire est marqué de six sillons; il est
très-court, verdâtre, surmonté d'un style grêle, en
massue, à stigmate trisillonné.

**Lis de Catesby.** *Lilium Catesbaei,* Gmel.; *Lilium spectabile,* Salisb. On doit à Catesby la connaissance de ce beau Lis; il eu a compris la figure dans sa bri-
lante collection qu'il en a publiée à Londres, en 1751,
sous le titre d'Histoire naturelle de la Caroline. Sa tige
est droite, cylindrique, glâbre, verte, terminée par une
seule fleur; les feuilles qui la garnissent sont épaisses,
distantes, linéaires, uninervées, aiguës, sessiles, presque
embrassantes, longues de vingt à vingt-cinq lignes, larges de quatre à six, glabres, d'un vert obscur en
dessus, un peu plus pâle en dessous. La corolle est fort
grande, étalée, composée de six pétales presque égaux et semblables, longs de plus de trois pouces,
etièrement libres à leur base où l'onglet est fort ré-
tréci et prolongé; ils sont courbés, réfléchis, presque
roulés extérieurement, ondulés et irrégulièrement dé-
coupés en leurs bords qui sont, à l'intérieur, d'un rouge
orangé se dégradant insensiblement en jaune vers le
centre et la base; ils sont en assez grand nombre des
taches oblongues, d'un rouge pourpré; l'onglet est ver-
dâtre, de même que toute la surface extérieure, à l'ex-
ception des bords, qui sont orangé. Les étamines sont
dressées, fasciculées, longues de plus de deux pouces,
terminées par des antères mobiles, elliptiques, allon-
gées, biloculariées, jaunes, à pollen rouge. Le stigmate
est jaune, allongé en massue ovale, à trois lobes
rougeâtres.

**Lis du Japon.** *Lilium Japonicum,* Thumb. Son bulbe

est écaillieux; il en naît une tige cylindrique et lisse, hauteur de trois pieds, garnie de feuilles épaisses, sessi-
es, lancéolées-linéaires, glabres, d'un beau vert. La
fleur est ordinairement solitaire et terminale; mais,
comme on remarque dans l'assise de la dernière
feuille supérieure une sorte de bourgeon, il serait pos-
sible que ce fût le rudiment d'une fleur non dévelop-
pée, et que, par la suite, quand le bulbe aura pris plus de
force et de grosseur, la tige produirait deux à trois
fleurs. C'est ainsi que les jeunes bulbes de beaucoup
d'espèces du même genre ne produisent qu'une fleur
d'après leur première floraison, et que par la suite ils
en donnent plusieurs. Quoi qu'il en soit, la corolle du
Lis du Japon est tubulée et presque triangulaire à sa
base, ensuite évasée et campanulée, composée de six
pétales lancéolés, d'un blanc terne à l'intérieur, rou-
gâtre à l'extérieur, et réfléchis en dehors dans leur
partie supérieure; ces pétales sont insérés au réceptacle
sur deux rangs, et les trois intérieurs, creusés d'un sil-
lon longitudinal, sont un peu plus larges que les trois
extérieurs; les étamines, au nombre de six, ont leurs
filaments subulés, plus courts que la corolle, terminés
par des antères ovales-arrondies, d'un jaune foncé et
presque brun; l'ovaire est supérieur, ovale-oblong,
surmonté d'un style presque triangulaire, creusé de
trois sillons, à peine plus long que les étamines, renf-
dé dans sa partie supérieure et terminé par un stigmate
de un vert blanchâtre, à trois lobes.

**Lis de Calceboine.** *Lilium Calceolodonicum,* L. Sa
tige est simple, pourprée intérieurement et garnie dans
toute sa longueur, de feuilles épaisses, nombreuses,
fort rapprochées les unes des autres, oblongues, lan-
céolées, pointues, sessiles, presque semi-amplexicales,
d'un vert tirant un peu sur le glauque, paraissant bor-
dées de blanc, à cause du duvet lanuginieux, qui garnit
les bords; sur la face postérieure ce duvet forme l'arête
et la nervure intermédiaire; les feuilles de la souche sont
beaucoup plus longues et plus larges. Les fleurs, ordi-
nairement solitaires, quelquefois au nombre de deux
ou trois, rarement cinq, sont terminales, penchées
ou pendantes, à pétales ovaires, allongés, pointus, ré-
féchis en dessous, presque roulés en turban, d'un rouge
écarlate très-vif, nuancé de ponceau; on aper-
çoit vers leur base interne une bande de glandes épaisses,
d'où sortent des poils purpurinés et couchés; les trois
pétales extérieurs sont un peu plus étroits, avec la côte
dorsale verdâtre. Les étamines sont de plus de moitié
plus courtes que les pétales, à filaments capillaires,
jaunâtres, à antères droites, cylindroïdes, allongées
da d'un rouge pourpré. Le pistil, qui ne dépasse pas
la longueur des filaments, se termine en massue par un
stigmate trilobé et rouge.

On a entendu le nom de Lis à des plantes qui souvent
n'offrent même presque aucun trait de ressemblance
avec les plantes de ce beau genre; ainsi l'on a ap-
pelé:

**Lis Asphodelle,** le genre Hémérocalle et le *Crinum
Americannum.*

**Lis Epîneux,** le *Catesbea spinosa,* L.

**Lis d'Étang,** le *Nymphaea alba,* L.

**Lis des Incas,** l' *Alströmeria Lichti.*
Lis Jacinth, le Scilla Lilio-Hyacinthus.

Lis du Japon, l'Amaryllis Sarniensis, L., et l'Ucaria Japonica.

Lis de mai, le Convallaria majalis.

Lis des marais, les iris, particulièrement le Pseudo-Acornus.

Lis de Matthole, le Pancratium maritimum.

Lis de mer, les Encrines.

Lis du Mexique l'Amaryllis Belladonna.

Lis Narcisse, l'Amaryllis Atamasco et le Pancratium maritimum, L.

Lis orange, l'Hemerocallis fulva, L.

Lis de Perse, le Fritillaria Persica.

Lis de Saint-Bruno, le Phalangium lilacstrum.

Lis de Saint-Jacques, l'Amaryllis formosissima.

Lis de Saint-Jean, le Gladiolus communis.

Lis de Seratte, l'Illicium Saturetius.

Lis de Seze. Même chose que Lis de Perse.

Lis des teinturiers, la Gaude et la Lysimaque vulgaire.

Lis Terg, l'ixie de la Chine.

Lis des vallees. Même chose que Lis de mai.

Lis vermeil. Même chose que Lis Asphodelle.

Lis vert, le Colchicum autumnale.

Lisarde, rept. Synonyme vulgaire de Lézard. V. ce mot.

Lisèrolle. Ecolus resultant du genre de la Pentandrie Digynie, et de la famille des Convolvulacées, qui se compose en général de petites plantes herbacées, éta- lées, rameuses, non-lacteentes, rarement dressées, portant des feuilles alternes et entières, des fleurs blanches ou bleues axillaires et pédonculées, ayant un calice à cinq divisions profondes, une corolle monopé- tale rotacée, à cinq lobes plissés, un ovaire à deux loges contenant chacune de deux ovules; cet ovaire est surmonté de deux styles profondément bifides, dont chaque division porte un stigmate simple. Le fruit est une capsule ovoïde, enveloppée par le calice persistant et s'ouvrant ordinairement en deux valves. Les espèces de ce genre, au nombre d'une vingtaine environ, crois- sent en grande partie dans l'Amérique méridionale; d'autres dans l'Inde, et quelques-unes dans la Nouvelle-Hollande.

Lisèrolle à feuilles d'alise. Ecolus Alsinoïdes, Lin.; Lamk., fil. gen., tab. 216, fig. 2; Visthum-Claudi, Rheede, Malab., 11, tab. 64. Quelques auteurs ont cru devoir faire de cette espèce un genre particulier. à raison des cinq écailles placées dans l'intérieur de la fleur, et de ses capsules à deux loges au lieu de quatre; Adanson lui a donné le nom de Visthum, et Scopoli celui de Cammonia: ce genre n'a pas été admis. Ses tiges sont grêles, étalées, un peu rameuses, cou- vertes de poils couchés; garnies de feuilles pétioliées, ovoïdes, presque glabres en dessus, très-obustes, mu- nies en dessous de poils couchés, peu nombreux. Les pédoncules sont solitaires, axillaires, chargés d'une, de deux ou trois fleurs. Cette plante croit dans les Îles Orientales; elle est cultivée au jardin du roi. Cette espèce ne serait-elle pas l'Ecolus hirsutus, Lamk., ou une de ses variétés?


Lisèrolle à tige grêle. Ecolus gracilis, Kunth, l. c., pag. 115. Cette plante, très-rapprochée de l'Ecolus liniifolius, à des racines ligneuses et rampantes; ses tiges sont filiformes, faibles, tombantes, rameuses, longues d'un pied et demi, couvertes de poils argen- tés; les feuilles sont médiocrement pétiolées, oblon- gues, un peu acuminate, pleuves et soyeuses à leurs deux faces; les pédoncules sont axillaires, solitaires, chargés de deux fleurs; les divisions du calice linéaires- lancéolées, velues et soyeuses; les capsules glabres, diaphanes, à deux semences. Cette espèce croît au pied des Andes de Quuito.

Lisèrolle veue. Ecolus villosus, Ruiz et Pav., Flor. Per., 5, pag. 50, tab. 258; fig. b. Cette espèce, assez rapprochée de l'Ecolus Alsinoïdes, à des ra- cines brunes, simples, perpendiculaires; ses tiges sont couchées, velues, filiformes, très-simples, herbacées et longues d'un pied; les feuilles unilatérales sont presque sessiles, ovales- aiguës, velues à leurs deux faces, à peine longues d'un pouce; les pédoncules capitulaires, une fois plus longs que les feuilles, portent une, deux ou trois fleurs; les bractées sont subulées et le calice velu; la corolle d'un bleu violet; les capsules de la grosseur d'un grain de poivre. Cette plante croît au Pérou, sur les collines sablonneuses.


Lisèrolon. Convolvulus. exot. Grand genre formant le type de la famille des Convolvulacées, et apparte- nant à la Pentandrie Monogynee, L. Il se compose d'un nombre très-considérable d'espèces qui croisent dans toutes les contrées du globe, mais qui augmentent vers les régions méridionales. Ce sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, ayant souvent une racine tubé- reuse et charnue, une tige volubile ou rampante, des feuilles alternes généralement simples et entières, quel- quefois incisées, des fleurs parfois très-grandes et co- lorées, diversement disposées, nues ou accompagnées de deux bractées plus ou moins grandes. Leur calice est à cinq divisions profondes et égales; la corolle est monopétale, régulière; infundibuliforme ou campanu- lée, à cinq lobes plissés par le milieu; les étamines, au nombre de cinq, sont incluses; l'ovaire est à deux, rare-
ment à trois loges contenant chacune deux ovules re-
dressés. Le style est simple et inclus, terminé par deux
ou trois stigmates globuleux ou allongés. Le fruit est
une capsule enveloppée par le calice, à une, deux ou
trois loges contenant chacune une ou rarement deux
graines, et s'ouvrant généralement en deux ou trois
valves. Dans le Prodrome de la Flore de la Nouvelle-
Hollande, Robert Brown a séparé des Liserons, pour
en former un genre particulier, sous le nom de Calystega,
les Convolvulus sepium, Convolvulus Soldanella, Convolvulus sithameus, L., et deux espèces nou-
vellies qu'il nomme Calystega marginata et Calyste-
gia reinformis. Ce genre ne diffère des vrais Liserons
que par son calice enveloppé de deux bractées folia-
cées, très-grandes, et par son ovaire à deux loges sé-
parées l'une de l'autre par une cloison incomplète.
Mais ces caractères paraissent insuffisants pour for-
m er un genre particulier, car beaucoup d'autres es-
pèces de vrais Convolvulus, sont également munies
de deux bractées, un peu plus petites, il est vrai,
tl'ovaire dans un grand nombre d'autres espèces offre
tous les passages entre l'unilocularité et la bilocularité.
La distinction entre le genre Convolvulus et le genre
Ipomea, est assez difficile. Selon les uns le premier
se distingue parce qu'il offre deux ou trois stigmates
distincts, tandis qu'il n'y a qu'un stigmate à deux ou
trois lobes dans les Ipomées. Mais le professeur Kuntz
a autrement circonscrit ces deux genres. Il place parmi
les Convolvulus, toutes les espèces dont les étamines
sont incluses, et forme le genre Ipomée de toutes
celles qui les ont saillantes au-dessus du tube de la
corolle. Il résulte de là évidemment que ces deux genres
n'en forment qu'un seul, qui peut se diviser en deux
sections principales, représentant chacun des genres
Convolvulus et Ipomée des auteurs modernes. On
a vu précédemment que le nombre des espèces de ce
groupe était très-considerable. Plusieurs d'elles
mêlent un intérêt particulier, parce qu'elles four-
nissent des médicaments ou des aliments utiles; ce sont
celles-là qu'il importe de mentionner ici.

Méd., t. 1, p. 281. Cette espèce est originaire des en-
virons de Xalappa au Mexique, d'où est venu le nom
de Jalap, sous lequel on la connaît. Elle croît égale-
ment dans d'autres parties de l'Amérique méridionale
et septentrionale; car il est prouvé aujourd'hui que la
plante désignée par Michaux, sous le nom d'Ipomée
macrorhiza, dans sa Flore de l'Amérique boréale, est
bien la même que celle du Mexique, dont le professeur
Desfontaines a donné la description et la figure dans
le troisième volume des Annales du Muséum. Sa racine
est fusiforme ou arrondie, blanche, charnue, lactes-
cente, parsemée de petits tubercule, et donnant nais-
sance à plusieurs tiges herbacées, sarmenteuses, striées,
de la grosseur d'une plume à écrire, s'élevant à une
hauteur de quinze à vingt pieds et s'enroulant autour
des corps voisins. Ses feuilles sont allurnes, pétiolées,
subcordiformes, entières, aiguës, quelquefois divisées
en deux, trois ou cinq lobes plus ou moins profonds,
glabres à leur face supérieure, velues inférieurement.
Les fleurs sont grandes, violacées, solitaires à l'aisselle
des feuilles où elles sont portées sur des péduncules
assez longs. Le calice est persistant, à cinq divisions
profondes. La corolle est infundibuliforme, évasée.
Les étamines sont incluses. La capsule est ovoïde, arron-
die, enveloppée par le calice, ordinairement à quatre
loges contenant chacune une ou deux graines angu-
leuses. C'est la racine de cette plante que l'on emploie
en médecine sous le nom de Jalap. Il a été parlé des
propriétés de ce médicament au mot Jalap, auquel
nous renvoyons.

Liseron Scammoné. Convolvulus Scammonae, L., Rich.,
Bot. Méd., 1, p. 282. Cette espèce, qui croît en
Syrie et dans plusieurs contrées de l'Orient, a une ra-
cine vivace, allongée, épaisse, charnue, lacte
scente, d'où s'élèvent des tiges grêles, volubiles, un peu
velues, de quatre à cinq pieds de hauteur. Elle porte
des feuilles alternes, pétiolées, hâtes, aigües, glabres
et entières. Les fleurs sont rougeâtres. plus petites que
dans l'espèce précédente, réunies au nombre de trois
trois à six sur un péduncule raminé et placé à l'aisselle
de ces feuilles. Le calice est également persistant. C'est
la racine de cette plante que l'on retire la substance
gomme-résineuse connue sous le nom de Scammonée
d'Alep. Pour l'obtenir on pratique à la partie supé-
rieure des racines, mise à nu, des incisions plus ou
moins profondes. Il s'en écoule un liquide blanc et
lactescent que l'on reçoit dans de petites coquilles où
il se concrétise. La Scammonée d'Alep est en morceaux
peu volumineux, d'un gris foncé, à consistance râpeuse,
d'une odeur forte et désagréable, d'une saveur acré
et amère. Selon l'analyse de Bouillon Lagrange et Vogel,
elle se compose de 60 parties de Bénine; 5 de Gomme;
2 d'Extrait, et de 55 parties de débris végétaux et au-
tres substances étrangères. Cette Gomme résine que
l'on appelle aussi Dingrêde, est un purgatif drastique
très-violent que l'on ne doit employer qu'avec beau-
coup de circonspection et à des doses très-faibles, telle
que celle de 3 à 6 grains, que l'on peut augmenter gra-
duellement.
élevée que celle du Jalap. On l'administre de la même manière.

Liseron Turbithe. Convolvulus Turbithum, L. Le Turbithe est originaire de Ceylan. Ses racines, comme celles de toutes les espèces précédentes, sont grosses, charnues, allongées, blanches en dedans et lacentescen- tes. Ses tiges sont également grêles et volubles, ses feuilles cordiformes, anguleuses, un peu crénelées, blanches, cotonneuses et portées sur un pétiole aîlé. Ses fleurs, grandes et blanches, sont réunies au num- bre de trois à quatre sur des pédoncules axillaires. La racine de cette plante est connue, dans les pharmacies, sous le nom de Turbithe végétal. On l'y trouve sous la forme de tronçons cylindriques, longs de quatre à cinq pouces, sur un ponce de diamètre, et dont on a quel- quefois enlevé la partie centrale; ils offrent à leurs deux extrémités un grand nombre de petits perts qui sont autant de vaisseaux coupés transversalement, de sorte que selon la remarque de Guiourt (Hist. des Drog. simpl.), cette racine ressemble, au premier abord, à la tige d'une plante monocotylédonée. Le Turbithe végétal est fortement purgatif, mais on l'em- ploie très-rarement aujourd'hui.

Ces quatre espèces sont exotiques; elles sont remar- quables par leur propriété purgative, qui est plus ou moins intense. Il est important de remarquer que la même propriété se trouve également dans plusieurs espèces indigènes, qui ont aussi une racine tubé- reuse et charnue; c'est ce que l'on remarque surtout pour les Convolvulus sepium, Convolvulus Solida- nelia, Convolvulus arvensis et plusieurs autres. En effet cette action purgative est due à un principe rési- neux, dont la quantité variable indique le degré d'action dans les racines des diverses espèces de Liserons. Ainsi dans la racine de Jalap, d'après l'analyse faite par le docteur Félix Cadet-Gassicourt, cette résine est dans la proportion d'un dixième; tandis qu'il n'y en a qu'un vingtième dans celle du Convolvulus arvensis, d'après le travail publié par Chevallier. Il résulte de là qu'en doublant la dose de la racine du petit Liseron des champs, on peut obtenir des résultats entièrement analogues à ceux que produit le Jalap. Mais cette propriété purgative tenant, ainsi que nous venons de le voir, à la présence d'un principe résineux, pourra ne pas exister dans quelques espèces du genre, lorsque ce principe lui-même n'y existera pas. C'est ce que prouvent plusieurs Liserons et principalement les deux suivants, dont les racines sont employées comme aliments.

Liseron Patate. Convolvulus Batatas, L. Vulga- riement Patate ou Patate. La Patate originaire de l'Inde est aujourd'hui cultivée et naturalisée dans pres- que toutes les parties chaudes du globe. Ses racines tubéreuses et charnues sont fusiformes, rouges, viola- cées en dehors, blanches intérieurement; cependant il y a des variétés à racines jaunes ou blanches extérieu- rement. Ses tiges sont très-grêles, herbacées, volubiles; celles qui s'étalent à terre, s'y enracinent de distance en distance; elles portent des feuilles alternes, pélio- liées, cordiformes ou hastées, quelquefois trifoliées. Les fleurs, qui sont blanches en dehors, presque nus à leur face interne, sont portées sur de longs pédoncules axil- laires, au sommet desquels elles sont réunies plusieurs ensemble. Les Patates sont un légume sain et agréable; elles sont un peu farineuses et sucrées. Dans les pays chauds leur culture n'exige ni frais, ni soins multipliés; on les traite comme on le fait ici pour la Pomme de terre; mais dans les climats tempérés cette culture demande de grandes précautions. Voici le procédé géné- rallement usité: on prépare vers la mi-avril une cou- che de trois pieds et demi de large, sur deux d'épais- seur, en fumier de Cheval bien chaud, que l'on recouvre d'environ six pouces de terre. Lorsque la couche a perdu sa trop grande chaleur, on place dans la terre qui la recouvre, et à deux ou trois pouces de profondeur, des tranches de racine de Patate, comme pour la Pomme de terre. Ces morceaux doivent être à environ huit pouces de distance, les uns des autres. Quand les jets qui ne tardent pas à en naître, ont acquis environ un pied de longueur, on les enlève, on en retranche toutes les feuilles à l'exception de celle qui les termine, et on les plante presque horizontalement dans une plan- che bien profondément labourée et à environ deux pieds de distance les uns des autres. La Patate, jus- qu'au moment de sa récolte, qui se fait vers le milieu d'octobre, n'exige d'autres soins que d'être purgée des mauvaises herbes et d'être arrosée de temps en temps, mais abondamment. On calcule que chaque pied peut produire environ deux livres de racines. En général les terres légères sont celles qui conviennent le mieux à la Patate. Il y a encore plusieurs autres modes de cul- ture qu'il n'est pas dans le but de ce dictionnaire de faire connaître ici en détail.

Le Liseron comestible, Convolvulus edulis, décrit par Thunberg dans sa Flore du Japon, et dont ce naturaliste n'a pas observé les fleurs, ne paraît pas différer de la Patate. Ses racines se mangent au Japon comme celles de la Patate.

Liseron a feuilles drapées. Convolvulus panni- foliatus, Salisb., Parad., 29; Bot. Register, 222. Ce beau Liseron est originaire des îles Canaries, d'où il est parvenu, en 1805, à Salisbury qui en a donné une description étendue dans son Paradisus Londinensis. Il fleurit pendant tout l'été. Sa tige est ligneuse, volu- bile, cylindrique, velue, rameuse, vertérale, nuancée de pourpre, susceptible de s'étendre à quinze ou vingt pieds, dans toutes les directions; les feuilles sont oblun- gues-cordées, assez brusquement acuminées, velues, d'un tissu assez épais et qui offre la douceur du drap, d'un vert gai en dessus, marquées de nervures laté- rales réticulées, très-saillantes en dessous, longues de quatre à cinq pouces et larges de deux à trois; le pé- tiole est assez long, cylindrique et velu; les fleurs sont réunies au nombre de trois à vingt, qui s'épanouissent successivement sur des pédoncules axillaires, de la lon- gueur des feuilles, arrondis, assez durs et velus; cha- cune d'elles est portée sur un pédicelle, long d'un pouce environ, velu, garni de bractées foliacées, qui l'égale en longueur, accompagnées d'autres très-petites et sub- cutées; le calice est velu, d'un vert agréable, infundibuli- forme, allongé et terminé par un limbe étalé, divisé en cinq segments rhomboïde-lancéolés et pointus; la co-
rolle est turbinée, rotacée, d'un bleu légèrement pourpré, divisée par cinq rayons épais, blanchâtres et marqués d'un trait longitudinal brunâtre; la gorge est d'un bleu jaunâtre; les bords sont d'un bleu intense, divisés en cinq lobes peu saillants, ondulés et aigus.

**Lisern tricolor.** *Convolvulus tricolor*, L.; *Syst. veg.* 203; *Convolvulus lusitanicus*, Tournef.; 85; *Convolvulus hispanicus* var., p. 28, t. 136. Cette espèce, propre aux climats plus chauds de l'Europe, est cultivée depuis plus de deux siècles, dans nos jardins; elle se fait remarquer, dans les plates-bandes, autant par l'abondance de ses fleurs, que par la richesse et la vivacité de leurs couleurs; on en jouit pendant tout l'été. La plante est annuelle, herbacée; ses racines produisent plusieurs tiges cylindriques, ordinairement rampantes, et ne se dressant que vers la moitié supérieure, longues de quinze à dix-huit lignes et quelquefois un peu plus; elles sont parsemées de petits pois blancs garnis de feuilles sessiles, ovales-lancéolées, oblongues, spatulées vers le bas des tiges, d'un vert un peu sombre, ciliées sur les bords, longues de seize lignes et larges de dix. Les fleurs sont axillaires, solitaires, d'un beau bleu azuré, avec la base de la corolle blanchâtre; l'orifice est jaune de même que le tube qui est assez court; les six angles saillants que l'on aperçoit sur la face externe de la corolle, avant son entier épanouissement, sont purpurs et tournés en spirale lorsque la fleur n'est encore que bouton; les étamines ont leurs filaments et leurs anthers d'un bleu céleste.

**Lisern argente.** *Convolvulus cneorum*, Lin.; *Convolvulus argenteus*, Tournef. Ce Lisern, originaire du Levant, s'est également montré sur plusieurs points des contrées méditerranéennes de l'Europe. Sa tige, naturellement peu élevée et ligneuse, forme un petit arbuste de trois à quatre pieds; elle est cylindrique, droite, robuste et couverte ainsi que les jeunes rameaux, d'un duvet brillant, soyeux et pour ainsi dire argenté. Les feuilles sont nombreuses, éparpillées, oblongues, arrondies au sommet, mucronées, rétrécies insensiblement à leur base, sessiles; longues de seize à dix-huit lignes, sur quatre à cinq de largeur, flexibles et douces au toucher, d'un vert presque glauque et recouvertes d'un duvet soyeux, long, couché et blanc argent. Les fleurs sont disposées au sommet des rameaux, en panicule ramassée, presque capite; chaude d'elles a son pédoncule court, il est vrai, mais environné de bractées qui ne diffèrent des feuilles que par une taille beaucoup moindre; la corolle est d'un blanc légèrement teinté de rougeâtre, soyeuse à l'extérieur et marquée de cinq côtes ou plus relevés d'un jaune rougeâtre, et qui diminuent insensiblement de largeur jusqu'aux bords du limbe où ils se terminent en pointe; ces bords sont interrompus par les sections qui séparent le limbe en cinq lobes. Les étamines ont leurs filaments blanchâtres, avec les anthers jaunes, lancéolées, presque sagittées; le style est euronaré par deux stigmates d'un blanc soyeux.

**Lisern a feuilles de Guimauve.** *Convolvulus Al-thawaides*, Lin. *Convolvulus Althawafalicious*, Clus. Cette espèce est originaire du midi de la France et de l'Europe; elle se trouve également en Orient et dans les parties les plus septentrionales de l'Afrique; en général elle habite les lieux secs et élevés, les collines, etc.; sa racine est grêle, menue et vivace; elle donne naissance à une ou plusieurs tiges herbacées, cylindriques, volubiles, sarmenteuses, de la longueur d'un pied et demi. Les feuilles sont plus ou moins velues, douces au toucher, pétiolées, triangulaires, échancrées à leur base; les supérieures sont palmées ou découpées en plusieurs lobes irréguliers, quelquefois si profondément qu'elles deviennent presque digitées: la division intermédiaire est longue de près d'un pouce et demi, les latérales de huit à neuf lignes, enfin celles de la base, elles-mêmes trilobées, n'ont que trois lignes et c'est aussi la longueur des pétales; les feuilles inférieures sont ovales-cordées, à bords fortement crénelés, longues d'un peu moins d'un pouce et larges de huit lignes; elles sont d'un vert assez sombre, tandis que les supérieures sont presque blanchâtres. Les fleurs sont grandes, d'un rouge de rose, rayées d'une nuance plus pâle, portées deux ou trois ensemble sur des pédoncules axillaires; les filaments des étamines sont rougesâtres et les anthes bleutées.

**Lisern rougâtre.** *Convolvulus erubescens*, Spr. Ce Lisern, originaire de la Nouvelle-Galle du sud, est connu en Europe depuis 1805. C'est une plante herbacée, bisannuelle, dont les tiges volubiles et grimpantes s'attachent à tous les corps environnants; elles sont cylindriques, un peu comprimées, garnies de feuilles alternes, distantes, pétiolées, sagittées, échancrées en cœur à leur base, très-obliques au sommet, glabres, sinuées ou crénelées sur le bord de leurs ocreillettes, d'un vert un peu sombre en dessus, plus pâle en dessous, longues de dix-huit lignes et larges de sept; les pédoncules sont axillaires, solitaires, un peu plus courts que les feuilles, portant une et rarement deux fleurs d'un beau rouge de rose, avec le tube et la gorge blanches internièrement.

**Lisern à cinq fleurs.** *Convolvulus pentanthus*, Spreng. Cette espèce appartient aux Antilles; elle y a été observée en 1807, par Guiber, et l'auteur suivante William Salisbury en a reçu des graines; elle fleurit pendant le printemps et l'été, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'octobre. C'est un arbrisseau volubile et grimpant, dont les tiges, très-rameuses, cylindriques, glabres et d'un brun pourpré, s'étendent à la longueur de cinq à six pieds; elles sont garnies de feuilles pétiolées, cordiformes, allongées, assumées, un peu sinuées, glabres sur leurs deux faces, faiblement ciliées sur les bords, longues de deux pouces, larges de quinze lignes, d'un vert obscur et marquées de nervures et de veines réticulées; les pédoncules sont solitaires, axillaires, très-légèrement pubescents, portant cinq fleurs pédiectélées, presque en ombelles, rapprochées en capitule et garnies de bractées lancéolées, assumées; la corolle est bleue, avec la ligne médiane des cinq lobes blancs.

**Liset blanc et bleu ou Lisette et Liseret.** Brot. Noms vulgaires des *Convolvulus septum* et tricolor, V. *Lisern.*

**Lisette, Coupe-Bourgeon, Bèche.** Ins. On a
donné ces noms à des insectes des genres *Attelabus*, *Eumolpus*, *Pyralis*, etc., qui font beaucoup de tort aux boutons de Vignes, aux préfèces des Pêchers et autres arbres fruitiers. *V.* attelare, *eumolpe*, *pyralis* et *vigne*.

LISIANTHE. *Lisianthus*. *bot.* Ce genre, de la famille des Gentianées, et de la Pentandrie Digynie, L., est ainsi caractérisé : calice presque campanulé, divisé au sommet en cinq segments courts, se recouvrant et diaphanes sur les bords; corolle infundibuliforme, dont le limbe offre cinq divisions étalées, égales, la gorge imberbe; cinqu'êmasines un peu inégales, à anères sagittées; style long, surmonté d'un stigmate à deux lamelles; capsule biloculaire, à cloisons formées par l'introflexion des valves; graines anguleuses, non bordées. Les Lisianthes sont des plantes herbacées, rarement ligneuses, à feuilles presque sessiles, à fleurs offrant plusieurs modes d'inflorescence, tantôt solitaires, tantôt en ombelles, en corolles, en panicules ou en épis. Le nombre des espèces s'élève aujourd'hui à une trentaine environ; elles sont toutes indigènes de l'Amérique méridionale et des Antilles, excepté les *Lisianthus carinatus* et *trinervius* de Lamareck, qui croissent à Madagascar. Aublet a décrit et figuré, dans ses Plantes de la Guiane, plusieurs Lisianthes remarquables par leur beauté et la saveur amère qu'ils partagent avec les autres Gentianées. Enfin, c'est aux auteurs de la Flore du Pérou et à Kutn que l'on doit la connaissance de la plupart des autres espèces.

LISIANTHE PURPURINE. *Lisianthus purpurascens*, Aubl., Guian., vol. 1, page 201, tab. 79; Lamk., *Ill. gen.*, tab. 107, fig. 2. Cette espèce produit plusieurs tiges simples, tétragones. Ses feuilles sont sessiles, ovales-aigües; les inflorescences longues au moins de deux pouces; les tiges se bifurquent à leur extrémité; chaque bifurcation porte cinq ou six fleurs purpurines, pédoncules, inclinées après leur épanouissement: la corolle est longue de neuf lignes, à tube renflé; la capsule ovale, plus longue que le calice. Cette plante croit dans la Guiane, dans les fentes des rochers; toutes ses parties, au rapport d'Aublet, sont amères et employées, dans le pays, comme aperitives et fébrifuges.

LISIANTHE AÎNÉE. *Lisianthus alatus*, Aubl., Guian., vol. 1, page 204, tab. 80. Cette plante est remarquable par ses tiges tétragones, à angles aigus par un feuillet membraneux. Les feuilles sont sessiles, ovales-oblongues, aiguës, molles, à nervures obliques, longues de trois pouces plus; les fleurs, inclinées, d'un blanc verda, placées sur des péduncules dichotomes, et munies au-dessous de chaque pédicelle d'un corps glanduleux et d'une bractée écaillée, forment par leur ensemble une clône terminale; les découpages du calice sont entourés d'une bordure jaunâtre; le tube de la corolle est courbé et renflé; les lobes du limbe sont renversés à leur sommet, et marqués d'une tache vert; les capsules sont couvertes en partie par le calice. Cette plante croît à la Guiane: elle est amère; on l'emploie contre les obstructions.

LISIANTHE A GRANDES FLEURS. *Lisianthus grandiflora*, Aubl., Guian., 1, page 205, tab. 81. Sa tige s'élève à la hauteur de deux ou trois pieds. Les feuilles sont sessiles, adhérentes entre elles par leur base, molles, ovales-oblongues, lisses, amincies, énérées, chargées à leurs deux faces, de poils fort courts; les fleurs, grandes et placées à l'extrémité ou dans la bifurcation des rameaux, ont la corolle verdâtre, inclinée, à tube long, renflé vers son sommet; le limbe a cinq lobes sinués, arrondis et réfléchis; trois des émasines sont plus longues que les autres. Le fruit est une capsule amincie, bivalve; les semences sont brunes, anguleuses et chagrinées. Cette plante croît à Cayenne, dans les lieux humides.

LISICAMACHIE ou LISISAMACHIE. *bot.* Même chose que *Lysimachia*. *V.* ce mot.

LISOR. *coms.* Blainville pense que le Lisor d'Adanson (voyage au Sénégal, pl. 17, fig. 16) a été rapporté à tort, par Gmelin, au *Mactra stultorum*, et que c'est probablement une Vénus et peut être une *Venus lata*. Deshayes ne partage pas l'opinion de Blainville, il trouve que le ligament est intérieur et placé dans une fossette entre des dents lamellées; qu'il y a de plus, à la charnière, des dents latérales, également lamellées, caractères qui conviennent essentiellement aux Mactres et non aux Vénus. Si on joint à cela la ressemblance dans la couleur, la disposition des rayons et le bâillage des valves, on sera porté à croire que le Lisor est bien la même Coquillette que le *Mactra stultorum*.

LISPE. *mol.* Adanson (voyage au Sénégal, pl. 11, fig. 2) a placé sous ce nom, dans son genre Vermet, une agrégation de tubes calcaires, contournés irrégulièrement, et qui appartient plutôt aux Serpules qu'à ce genre. Linne lui a donné le nom de *Serpula glomerata*. *V.* serpule.

LISPE. *isp.* ins. Genre de l'ordre des Diptères, famille des Anthérières, tribu des Muscides, division des Crapéphiles, Latr. (Fam. nat. du Régne Anim.), ayant pour caractères : une trompe distincte; cuillerons grands, recouvrent en manière partie les balanciers; côtés de la tête non prolongés en manière de cornes portant les yeux; ailes couchées sur le corps; antennes insérées près du front, plus courtes que la tête, en palette allongée, avec une soie plumeuse; second article un peu plus long que le troisième. Ces Diptères se réunissent des Mouches et autres genres voisins, parce que ceux-ci ont les ailes écartées; ils diffèrent du genre *Achias* par la tête qui, dans ceux-ci, est prolongée de chaque côté. La seule espèce qui compose ce genre se trouve fréquemment sur le sable des bords des mares où elle court très-vite.

LISPE TENTACULÉE. *Lispe tentaculata*, Degéer, Latr. Elle ressemble à la Mouche domestique pour la taille et la couleur; son corps est d'un noirâtre cendré, avec le devant de la tête blanchâtre, les palpes jaunâtres et l'abdomen marqué de plusieurs taches d'un blanchâtre soyeux, dont deux très-distinctes sur son dernier anneau; ses ailes sont transparentes et sans taches; les palpes sont grosses, très-déliées à leur base, et s'élargissant ensuite en forme de spatule ciliée sur les bords. Elle se trouve dans toute la France et à Paris.

LISSANTHE. *Lissanthe*. *bot.* Genre établi par Ro-
Lissome. Lissomus. ins. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Serricornes, tribu des Élaté-rides, établi par Dalman qui lui assigne pour caractères: antennes filiformes, dont les articles sont d'égale grosseur et monofiliformes; tête découverte; corselet à peu près de la largeur des élytres; corps allongé, légèrement déprimé; mandibules bifides; mâchoires bilobées; articles des tarses entiers, avec les polettes inférieures prolongées et avancées de manière de petites palettes ou de lobes. Dalman, fondateur de ce genre, en a décrit deux espèces originales du Brésil, sous les noms de Lissomus punctatus et Lissomus foveolatus. Latreille a adopté ce genre, dans la nouvelle édition du Règne Animal; mais il y réunit les Drapetes de Megerle. Dejean, en publiant son dernier catalogue, a cru devoir conserver le genre Drapetes, et si ce dernier arrangement est généralement adopté, il en résultera que le genre Lissomus sera maintenant composé de neuf espèces, toutes propres à l'Amérique méridionale. La plus remarquable de ces espèces, du moins sous le rapport de la taille, est celle décrite en dernier lieu par Réiche qui l'a récoltée de Cayenne et l'a nommée:

Lissome a deux marques. Lissomus bispinis. Il est noir, luisant et finement ponctué; ses élytres ont chacune près du bout une tache triangulaire d'un bleu argente, formée par des pois couchés, et se prolongeant jusqu'à l'extrémité; son front est un peu échancre en avant; en arrière et de chaque côté du corselet, se voit une large fossette, et il y en a deux à la base de chaque élytre; antennes et pattes fauves. Taille, six lignes.

Lissosome. Lissosomus. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétramères, famille des Longicornes, tribu des Cérambycins, établi par Dalman et adopté par Latreille (Fam. nat. du Régne Anim.). Caractères: tête courte et large; antennes en seie; celles du mâle attenant la longueur du corps, celles de la femelle plus courtes, les unes et les autres composées de onze articles dont le premier fort grand, le deuxième court, les suivants graduellement dilatés et le dernier arqué et pointu; mandibules courtes; palpes égaux ou presque égaux, avec le dernier article conique; corselet lisse, mutique et arrondi sur les côtés; prêsternum aplati, marqué transversalement de deux sillons; méso sternum large, carré antérieurement; écusson assez grand et triangulaire; pattes épaisses et fortes; les antérieures les plus longues, les postérieures plus courtes que les intermédiaires; tarses dilatés chez les mâles, petits et presque égaux chez les femelles. Ce genre a beaucoup de rapports par le facies avec les Trachyédres, mais il en diffère complètement par la forme du prêsternum et du corselet. On le divise en deux sections, selon que l'extrémité des élytres est arrondie ou armée d'une épine.

Lissosome. Lissomus. Lissosomus. ins. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Serricornes, tribu des Élatérides, établi par Dalman qui lui assigne pour caractères: antennes filiformes, dont les articles sont d'égale grosseur et monofiliformes; tête découverte; corselet à peu près de la largeur des élytres; corps allongé, légèrement déprimé; mandibules bifides; mâchoires bilobées; articles des tarses entiers, avec les polettes inférieures prolongées et avancées de manière de petites palettes ou de lobes. Dalman, fondateur de ce genre, en a décrit deux espèces originales du Brésil, sous les noms de Lissomus punctatus et Lissomus foveolatus. Latreille a adopté ce genre, dans la nouvelle édition du Règne Animal; mais il y réunit les Drapetes de Megerle. Dejean, en publiant son dernier catalogue, a cru devoir conserver le genre Drapetes, et si ce dernier arrangement est généralement adopté, il en résultera que le genre Lissomus sera maintenant composé de neuf espèces, toutes propres à l'Amérique méridionale. La plus remarquable de ces espèces, du moins sous le rapport de la taille, est celle décrite en dernier lieu par Réiche qui l'a récoltée de Cayenne et l'a nommée:

Lissomus a deux marques. Lissomus bispinis. Il est noir, luisant et finement ponctué; ses élytres ont chacune près du bout une tache triangulaire d'un bleu argente, formée par des pois couchés, et se prolongeant jusqu'à l'extrémité; son front est un peu échancre en avant; en arrière et de chaque côté du corselet, se voit une large fossette, et il y en a deux à la base de chaque élytre; antennes et pattes fauves. Taille, six lignes.

Lissosome. Lissosomus. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétramères, famille des Longicornes, tribu des Cérambycins, établi par Dalman et adopté par Latreille (Fam. nat. du Régne Anim.). Caractères: tête courte et large; antennes en seie; celles du mâle attenant la longueur du corps, celles de la femelle plus courtes, les unes et les autres composées de onze articles dont le premier fort grand, le deuxième court, les suivants graduellement dilatés et le dernier arqué et pointu; mandibules courtes; palpes égaux ou presque égaux, avec le dernier article conique; corselet lisse, mutique et arrondi sur les côtés; prêsternum aplati, marqué transversalement de deux sillons; méso sternum large, carré antérieurement; écusson assez grand et triangulaire; pattes épaisses et fortes; les antérieures les plus longues, les postérieures plus courtes que les intermédiaires; tarses dilatés chez les mâles, petits et presque égaux chez les femelles. Ce genre a beaucoup de rapports par le facies avec les Trachyédres, mais il en diffère complètement par la forme du prêsternum et du corselet. On le divise en deux sections, selon que l'extrémité des élytres est arrondie ou armée d'une épine.

1. Lissosome flavicorne. Lissosomus flavicorns; Cerambyx flavicorns, Germ.}; Lissosomus morio, Dej., Catal., p. 543. Il est entièrement d'un beau noir luisant; les six derniers articles des antennes sont d'un noir velouté, plus profond dans le mâle que dans la femelle; le dessous du corps et les pattes sont par-
II. Lissostyle. Lissostylus, Dej.; Callidium equestris, Fab.; Cerambyx unidentatus, Oliv.; Lissostylus cinereus, Schoo. Il est ordinairent d'un beau noir laissant, tant en dessus qu'en dessous; les derniers articles des antennes, à partir du sixième, sont ainsi que les tarses, d'un noir mat; il a les élytres traversés un peu avant le milieu, par une bande régulière, assez large, d'un beau rouge de corail, très-finement découpée sur ses bords; quelquefois cette bande est séparée dans son milieu par la suture; le corselet est moins ponctué que les élytres. Taille, septi ligne. De Cayenne.

LISSORHINUS. Lissorhinus, 18s. Coléoptères tétra-mères; genre de la famille des Rhynchophores, institué par Schoonherr, pour un insecte nouvellement observé en Afrique, aux environs de Sierra-Leone, et dont les caractères sont: antennes courtes, peu coudées, composées de douze articles dont les deux premiers plus longs et oblongues, les autres graumelles, petits et tronqués au sommet; masse oblongue, ovale et pointue; trompe courte, épaisse, large, plane en dessus, caréniculée dans le milieu; yeux arrondis et saillants; corselet sublinéaire, plus étroit antérieurement et trouqué aux deux extrémités; élytres allongées, convexes, plus larges que la base du corselet, légèrement échancrées près de la suture, atténuées et acumiées au bout, avec les épaules obliques; pieds presque égaux et munis de petits è les de la famille des Lépidoptères, minuscules, composées de douze articles dont les deux premiers plus longs et oblongues, les autres graumelles, petits et tronqués au sommet; masse oblongue, ovale et pointue; trompe courte, épaisse, large, plane en dessus, caréniculée dans le milieu; yeux arrondis et saillants; corselet sublinéaire, plus étroit antérieurement et trouqué aux deux extrémités; élytres allongées, convexes, plus larges que la base du corselet, légèrement échancrées près de la suture, atténuées et acumiées au bout, avec les épaules obliques; pieds presque égaux et munis de petits épaules; parfois épineuses; les épines des jambes de devant très-longues, très-fortes, articulées et très-aiguës, représentant une sorte de râteau; avant-dernier article des tarses beaucoup plus longue que les précédents; ailes et élytres au moins aussi longues que le corps.

LISTROSELIS. Listeroscelis, 18s. Orthoptères; genre de la famille des Locustolés, institué par Audinet-Serville qui lui assigne pour caractères: palpes maxillaires très-longues, trois, autant environ que les palpes labiaux; pattes épineuses; les époncs des jambes de devant très-longues, très-fortes, arrondies et très-aiguës, représentant une sorte de râteau; avant-dernier article des tarses beaucoup plus longue que les précédents; ailes et élytres au moins aussi longues que le corps.

LISTERIA. Listeria, 18s. Lamiaceae. Cette espèce, récemment apportée du Brésil, est verte en dessus avec quelques zigzags brunâtres sur le corselet et les élytres; les ailes ont à leur base une tinte rosâtre. Taille, quatorze lignes.

LIT. L. Le genre établi sous ce nom, par Schröter (Gen. no 1754) comprend le Lyrria d'Aublet. L. ce mot.

LITCHI. L. Litchi, 18s. Emphorica. LITHACNE. L. Genre de la famille des Graminées, et de la Monocée Triandrie, L., établi par Palisot-Beauvieu (Agrostographie, p. 153) qui lui a imposé les caractères suivants: chaume rameux; épis simples, dissemblables, celui qui termine l'axe d'une épipile uniflores et mâles; lépèce nule; glumes (paillettes, Palisot-Beauvieu) très-aiguës; trois étamines; les épis axillaires sont composés d'épipiles uniflores et fémelles, ceux-ci ont les valves de la lépèce très-aiguë; les glumes coriaces, dont la valve inférieure est trouquée, naviculaire et gibbeuse; les écailles trouquées, frangées; le style est simple, et les stigmates sont plumeux. Ce genre ne se compose que d'une seule espèce que Swartz plaçait dans le genre Olyra, sous le nom d'Ollyra paniculiflora. Cette Graminée croît dans les forêts de la Jamaïque.

LISTHAGOSTIS. L. Gertner a donné ce nom à une espèce du genre Coix, Coix Lachryma-Jobi.

LISTHAGE. L. On désigne par ce nom, dans le commerce, le protoxyde de Plomb fondré et cristallisé par le refroidissement en lames jaunes. La Littharge est souvent colorée en rouge par un peu de Mignon; mais elle redevient jaune lorsqu'on la chauffe dans un tube.
LITHOBIE. Lithobius. **Lithobius.** Genre de la classe des Myriapodes, ordre des Chilopodes, famille des **Équipèdes de Latreille (Fam. natur. du Régne Anim.),** établi par Leach, et ayant pour caractères : antennes sécaces, composées d'articles presque coniques, dont les deux premiers sont plus grands; lèvre largement échancrée en devant, avec le bord supérieur dentelé et les yeux grenus; quinze paires de pieds; plusieurs des demi-segments supérieurs cachés sur les autres. Ces animaux se distinguent des Scutégères par les pieds qui, dans ceux-ci, sont inégaux; ils s'éloignent des Scolopendres et des Cryptops chez lesquels les anneaux du corps ont tous les demi-segments dorsaux découverts. Léon Dufour (Ann. des Scienc. natur., t. I, p. 81) a donné l'anatomie de ce genre; et d'après ce savant, les organes de la digestion se composent: 1° de deux glandes salivaires; 2° d'un tube alimentaire droit, de la longueur de l'animal; et 5° d'une paire de vaisseaux hépatiques. Les organes générateurs mâles sont composés: 1° de deux testicules consistant chacun en une paire de glandes allongées, pointues et parcourues par une rainure médiane; ils ont été pris par Tréviranus pour des masses grisesseuses; 2° de trois vésicules séminales: deux latérales et une intermédiaire. Cette particularité qu'offre seul le Lithobie, d'avoir trois vésicules séminales, est fort remarquable, et Léon Dufour dit qu'il n'en a jamais rencontré que dans ce genre en nombre impair; 5° d'une verge qui est placée dans le dernier segment dorsal du corps du Lithobius. Les organes femelles se composent: 1° de l'ovaire qui consiste en un seul sac allongé, contenant des œufs globuleux et blancs; 2° de glandes sébacees de l'ovindite; et 5° de la vulve qui est flanquée à droite et à gauche par une pièce croûlue, bi-articulée, terminée par une pointe bifide et armée à sa base de deux dents courtes. Les Lithobies vivent à terre, sous des pierres, comme les Scolopendres; ou en rencontre souvent, en été, sous les tas de plantes, dans le bois pourri, etc. Leach en décrit trois espèces dont deux se trouvent en Angleterre.

LITHOBIE FOURCU. Lithobius forcutus, Leach, Latr.; Scolopendra forcuta, L., Tréviranus (Verm. Schrif. Anat., tab. 4, fig. 6-7); Lithobius forcuta et coleophatra ? Panz. (Ann. Ins., fasc. 30, fig. 15-12); la Scolopende à trente pattes, Geoff. Longueur, un pouce au plus, lisse, laissante, tantôt d'un brun de poix, tantôt d'un roux qui tire sur l'ambre. Elle se trouve fréquemment, en été, dans les jardins du midi de la France et de Paris.

LITHOBRYON. **Lithobryon.** Dollen nommé Lithobryon coralloïdes le Cladonia coralloïdes d'Acharius.

LITHOCALAMES et STÉLÉCHITES. **Steléchites.** **Steléchites.** Foss. On trouve ce mot dans les anciens oryctographies, pour désigner ce qu'ils regardaient comme des tiges fossiles de Bambou ou de Roseau.

LITHOCARDIUM. **Lithocardium.** Conch. **Beccarioides fossiles.**

LITHOCRÉPÉ. Lithocarpus. **Lithocarpus.** Genre de la famille des Sapins, établi par Blume, dans sa Flore de Java, avec les caractères suivants: fleurs dioïques; les mâles ont leurs châtons filiformes, avec les fleurs glomérulées par interruption et les glomérules accom-
pagnées de bractées; périgone calicin, cupuliforme, à six divisions; douze à vingt étamines insérées à la base du périgone; leurs filaments sont filiformes, simples et inégaux; anthères biloculaires, didymes, à loges opposées, pendantes à l'extrémité du connectif; les fleurs femelles ont leurs germens sessiles sur un axe commun; bractées conformes aux écailles de l'involucre unifoîde, imbriquées sur plusieurs rangs et entourant la fleur; limbe du périgone supère et très-petit; ovaire infère, à trois loges renfermant chacune un ovule pendant du sommet et anatrope; stylé court, épaís; trois stigmates ponctiformes. Le fruit consiste en une noix rugueuse, osseuse, monosperme, renfermée et soudée dans un cercle intérieur, formé par les écailles ligneuses et connues de l'involucrre; semence pendante; embryon dépourvu d'albâmen et orthotrope; cotylédons très-grands, plano-convexes, sublobato-déprimés à la base; radicule courte et supère.

LITHOCARPE DE JAVA. Lithocarpus javensis, Blume. C'est un arbre très élevé, à feuilles alternes, très-épennées et persistantes; les châtons sont à l'extrémité des rameaux ou dans les aisselles supérieures, et les mâles sont ordinairement accolés aux femelles.

LITHOCARPES. BOT. Fossiles. Synonyme de fruits fossiles. F. CARPOUITHES.

LITHOCHARIDE. Lithocharis. INS. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Brachytrèses, tribu des Pédétères, institué par Dejean, avec les caractères suivants: palpées maxillaires beaucoup plus grandes que les labiales, médiocrement allongées, avec le penultième article turbiné; les labiales sont très-courtes; labre assez avancé, coupé carrément; antennes assez longues, insérées sous un rebord de la tête, en avant des yeux, à la base des mandibules, avec un premier article assez allongé et renflé; les quatre premiers articles des tarses antérieurs légèrement dilatés, subquadrangulaires, garnis, en dessous, de poils courts et serrés; le penultième des quatre postérieurs entier; prothorax carré, coupé obliquement aux quatre angles; tête très-grande, presque carrée, très-fortement rétrécie postérieurement; penultième annexe du ventre largement et profondément écartelé dans les mâles, entier dans les femelles; corps assez allongé et un peu déprimé.

LITHOCHARIDE ENNAT. Lithocharis fuscula, Dej. Sa tête est d'un brun rougeâtre obscur, plus large que le prothorax, un peu convexe et très-finément rugueuse; sa bouche et ses antennes sont d'un brun plus clair; et les élytres sont encore plus claires que le prothorax, allongées, coupées obliquement à leur extrémité et légèrement rugueuses; le dessous du corps et les pattes sont d'un brun assez clair et mutiques. On le trouve rarement aux environs de Paris.

Il faut encore comprendre dans le même genre le Paeamrs rubricicola, de Gyllenhaï, le Paeamrs bico- lor, de Gravenhorst, et quelques autres espèces exotiques.


LITHODE. Lithodes. CREST. Genre de l'ordre des Décapodes, famille des Brachytrèses, tribu des Triangulaires, établi en même temps par Leach et Latreille, et ayant pour caractères: pieds-mâchoires extérieurs étroits, avancés, allongés et semblables à de petits pieds; yeux rapprochés à leur base; les quatre antennes saillantes; serres plus courtes que les pieds suivants, les deux pieds postérieurs très-petits, repliés et point propres à la marche. Ces Crustacés ressemblent beaucoup aux Inachus, aux Parthenopex et aux Mafax mais ils en diffèrent surtout par la forme de leurs deux pieds postérieurs et par d'autres caractères tirés des antennes, de la carapace et des autres parties du corps. Leur carapace est triangulaire, très-épineuse, renflée postérieurement de chaque côté par le grand développement des régions branchiales et terminée en avant par un rostre bifurqué, garni de fortes pointes sur les côtés. Les yeux sont gros, rapprochés et portés sur de courts pédoncules; les antennes extérieures ont à peu près la moitié de la longueur du corps; elles sont insérées sous les yeux, et leurs deux premiers articles sont plus longs que les autres; les intermédiaires sont avancées, assez longues, divisées en deux soies comprimées, multiarticulées. L'abdomen est membraneux, composé de six plaques crustacées.

LITHODE ARCTIQUE. Lithodes arctica, Liat.; Lithodes Maia, Leach (Moll. Br. tab. 29); Cancer Maja, L.; Inachus Maja, Fabr.; Parthenopex Maja, Fabr. et Herbst (Can., tab. 15, fig. 87); Crabe épineux, Ascan. (Icon. var. natur., tab. 48). Il est de long de trois pouces, tout hérissé d'épines; les serres et les trois pieds suivants sont chargés de tubercules épineux; des petits faisceaux de poils aux doigts des pinces. Il se trouve dans les mers de l'Est de l'Europe.

LITHODÉMON, n. X. Synonyme de Jayet.

LITHODENDRON. POLYP. Genre établi par Schwegger. Caractères: polypier calcaire, rameux, portant des cellules lamellées; rameaux écartés, cylindriques; cellules cyathiformes. Il comprend les Oculinales et les Caryophylles à tige ramuse, de Lamarck.

LITHODENDRUM. POLYP. C'est-à-dire Arbre-Pierre. D'anciens oycholographes nommaient ainsi des Polypiers coralloides ou cornus.

LITHODERME. Lithodermes. MOLL. Cuvier a donné le nom de Lithodermes à des Mollusques qui ont la coquille presque également arrondie aux deux bouts, et qui se creusent des trous dans les pierres auxquelles elles sont d'alourd suspendues. Leur corps est ovale, comprimé en arrière; sa surface est comme incrustée de petits grains pierreux, qui y forment une croûte très-dure; la bouche est entourée de tentacules, et les intestins paraissent avoir des rapports avec ceux des Holothuries. Ce genre, selon Cuvier, appartient à son ordre des Echinodermes sans pieds; il ne présente jusqu'ici qu'une seule espèce, originaire des Indes, et qui a été nommée Lithodermes cuneus; elle est nocturne, longue de deux pouces.

LITHODOME. Lithodomeus. Cuvier (Règne Anim., t. 11) a proposé un sous-genre sous ce nom.
pour des Coquilles du genre Modiole, qui ont la pro-
propriété, comme beaucoup d'autres Mollusques acéphales,
de percer la pierre ou les Polypiers pierreux. On a prét-
tendu que ces Modioles se creusaient des loges aussi bien
dans le Granit ou les Roches non calcaires que dans les
Pierres calcaires; ce fait n'est pas encore bien cer-
tain. Deshayes pense que ce sous-genre ne saurait être
conservé, parce que l'anatomie des animaux ne diffère
en rien de celle des autres Modioles, et que la coquille
elle-même ne présente pas de différences suffisantes
pour légitimer cette coupe. *V. Modiole* et Litho-
phages.

**Lithodus.** ins. Ce genre de Coleoptères tétrâmatres
a été créé par Germar, dans la famille des Rhyncho-
phores, pour un insecte de l'Amérique septentrionale,
que l'entomologiste Say avait pris d'abord pour un
Brachycère. Un examen plus approfondi y a fait aper-
cevoir les caractères d'un genre nouveau, que Germar
definit ainsi: antennes courtes, coudées, de douze arti-
cles grenus, dont les cinq derniers forment une mas-
sue ovale; trompe courte et recourbée; yeux petits,
rarep des yeux; corselet oblong; incisé en dessous
pour recevoir et loger la trompe; élytres oblongues,
sensiblement recourbées à l'extrémité; pieds courts et
robustes; cuisses moyennement renflées; jambes sinuées
sur la face interne, velues, tonquées; tarses retrécis,
soupleux ou spongieux en dessous. Le Lithodus hume-
ralis est noir, couvert d'écaillles grisâtres.

**Lithocèien.** *Lithoeicus.* n. Ethéphite donné à
quelques Lichens qui croissent sur les pierres.

**Lithofungus.** *polyst. On trouve ce nom dans les
anciens ocrystographies, pour designier des Polypiers fos-
siles, qui présentent quelques rapports de forme avec
de champignons.

**Lithogénèse ou formation des pierres.** Par-
tie de la Lithologie qui a pour objet la recherche des
causes qui ont donné naissance aux substances pier-
reuses, et des lois qui président à leur formation.

**Lithoglosse.** *Lithoglosae.* n. foss. L'un des
synonymes de Glossopère. *V.* ce mot.

**Lithoglyphites.** *min. Nom donné par Wallerius
des Pierres qui présentent la forme de différents ob-
jets connus. En ce sens, il est synonyme de Pierre
figurée. On l'a regardé aussi comme l'équivalent du
Bildstein des Allemands ou du Talc graphique d'Hoty.

**Litholepe.** *moll. De Blainville a substitué ce
nom à celui de Lithothre précédemment donné par Sowerby,
a une Coquille encore douteuse. *V.* Lithotroie.

**Lithologie.** Partie de la MINERVALogie qui s'occupe
plus spécialement des Pierres. Ce dernier mot n'ayant
plus une acceptation bien déterminée, le nom de Litho-
logie a été presque entièrement abandonné.

**Lithomarge.** *min. V.* argile.

**Lithomorphites.** *min. Même chose que Litho-
glyphites. *V.* ce mot.

**Lithonthaaspis.** *tot. (Colonne.) Synonyme de
Thlaspi savatique. L.

**Lithontribón.** *tot. Synonyme d'Herinaire glabre.

**Lithophage.** *Lithophagus.* ins. Genre de l'ordre
de les Coleoptères, section des Tétrâmatres, famille des
Xylophages, tribu des Trogosdilaires, établi par La-

treille, dans ses Fam. natur. du Règne Anim. Ce genre
avoisine les Mycétophages et les Agathidiées.

Le nom de Lithophage ou mangeur de pierres a été
donné par Desbois (D'ict. des Animaux) à un petit Ver
qui se trouve dans l'ardoise; Desbois dit que ce Ver
s'en nourrit, qu'il a quatre mâchoires qui lui servent
de dents, et qu'il subit des métamorphoses dans une
petite enveloppe qu'il se fabrique dans la pierre dont il
suc le suc! ...

**Lithophages.** conc. Les Mollusques Lithophages
ne se rencontrent que parmi les Acéphales ou Conchi-
fères. On a réuni sous cette dénomination tous ceux
qui ont la singulière propriété de roger les pierres
calcaires, pour se loger et se mettre à l'abri des chocs
extérieurs. Presque toutes les familles des Conchières
ont des genres qui préfèrent soit le bois, soit la pierre.
On a eu des opinions fort différentes sur la manière
dont ces animaux peuvent piquer les pierres; quelques
personnes pensent que l'animal choisit les pierres dans
l'état de mollesse, parce qu'elles ont vu des Pholades
dans quelques dépôts vases blancs, peu consisitants,
qu'elles auront regardés comme une pierre commen-
cçante; mais cette opinion ne peut supporter le moin-
dre examen approfondi; car s'il faut une pierre trente
d'à l'animal, lorsqu'il s'y introduit, il faut qu'elle reste
dans le même état pendant toute la durée de la vie; si
elle vient à durcir il ne trouve plus les conditions con-
venables pour vivre, il doit nécessairement périr; il
serait impossible alors de trouver vivant un Lithophage
quelconque dans une pierre dure, ce qui est loin d'être
vrai. On a supposé que l'animal, par des mouvements
multipliés et les frottements nombreux des aspérités
de sa coquille contre les parois de son étroite prison,
dût dans le cas d'augmenter lentement la cavité qui
le contient, mais ce moyen, tout mécanique, trouve des
objections puissantes: 1° les Perforans se trouvent
souvent dans des pierres d'une dureté et d'une densité
que les coquilles plus grandes que la coquille elle-même,
qui est d'ailleurs souvent fort mince; 2° les aspérités quel-
conques de la coquille ne servaient servir à augmenter
la cavité qui le contient, puisque l'on devrait les trou-
ver émoussées ou usées par les frottements, et il n'en
est pas ainsi, car toutes s'y trouvent dans une tre-
 belle conservation, même quant aux lames ou aux as-
pérités les plus dminci, qui quelquefois les couvrent.
Un grand nombre de Coquilles perforantes sont entiè-
remenr lisses, et sont dans l'impossible de se retourner
dans la cavité qui les contient par une crete pierreuse
laquelle s'enfonce dans la rainure que laissent les cro-
chetes des deux valves. Fleuriau de Bellevue, qui a fait
un grand nombre de recherches sur ces animaux, a ob-
servé que les Pholades étaient constamment envelop-
ées d'une liqué épaisse, noire, qui, sans doute, était
une liqué corrosive. Ayant observé aussi que ces ani-
maux étaient phosphorescents, il pensa que ce pouvait
bien être à l'Acide phosphoreux qu'était la pro-
prité de corroder les pierres, qui est particulière aux
Lithophages. Supposer aux Perforants une liqué corrosive,
'il faut également en supposer la sécrétion et son organe
secréteur. Fleuriau a pensé que ce de-
vait être le pied qui en fournit le plus; mais si l'on
fait attention que les Saxicaves, par exemple, et les Modioles ont cet organe entièrement rudimentaire, que les animaux de ce premier genre ont le manteau à peine ouvert à l'endroit du pied, on se demandera, pour ceux-là au moins, où pourrait être placé l'organe sécréteur. Si l'organe qui produit la liqueur corrosive des Lithophages n'est pas connu, il ne s'ensuit pas qu'il n'existe pas, et cette seule objection raisonnable contre l'opinion de Fleurieu de Bellevue, ne semble pas suffisante pour la détruire. Il est à présumer que la liqueur sécrétée est acide, car les Lithophages vivent toujours dans des pierres calcaires. On n'a point encore une observation constatée qu'ils puissent vivre dans des pierres d'une nature différente, et ce fait confirme parfaitement l'opinion de cet observateur. Blainville pense que la macération de la pierre par le mucus de l'animal, est dans le cas de la disssoudre lentement; il produit à l'appui de son opinion les Patelles qui se creusent, sur les rochers, une place qu'elles adoptent; mais il faut dire que c'est sur une pierre calcaire ten- dre que cela se remarque; il faudrait que le même phénomène se répétât sur les calcaires les plus durs, et l'observation manque. Il serait difficile de concevoir au reste, même à un chimiste, comment un morceau de pierre calcaire, exposé à une longue macération dans un mucus de Mollusque, qui ne contiendrait aucun principe dissolvant, pourrait cependant se ramol- lir ou se dissoudre ou se désagréger. On voit par ces doutes nombreux que la question est loin encore d'être résolue; il manque une foule de conditions avant d'ar- river à une solution complète: ce serait d'examiner par les moyens chimiques, les mucosités des Litho- phages, de chercher sur un grand nombre et dans tous les genres les organes de sécrétion, qui sont probable- ment placés dans les bords du manteau, de s'assurer que ces animaux ne peuvent vivre que dans les pierres cal-caires, etc. C'est ainsi que l'on pourrait prétendre ré- soudre une question intéressante et importante tout à la fois.

LITHOPHILE. Lithophilus. ins. Genre de Coléoptè- res de la famille des Taxicorines, tribus des Diapéridés, établi par Megerie. La seule espèce de ce genre est le Tritoma coronata de Fabricius.

LITHOPHILE. Lithophila. Surt. Genre de la famille des Amaranthacées, et de la Monadelphia Diandrie, L., établi par Swartz (Flor. Ind.-Occid., 1, p. 48) et qui, très-rappoché du Cepharena, s'en distingue par les caractères suivants: ses fleurs forment des épis terminaux, ovoïdes ou allongés, composés d'un très-grand nombre de fleurs imbriquées et sessiles; chaque fleur est accompagnée de trois bractées squamacées, min- ces, membraneuses et scarieuses, enveloplant la fleur en totalité. Le calice est miace et membraneux, com- primé, à cinq divisions un peu inégales, glabres ou couvertes de poils lanugineux. Les étamines, au nom- bre de deux, partent d'une sorte de tube membraneux, qui embrasse la base de l'ovaire et se termine par les deux filets staminaux qui sont opposés. Les anthères sont oblongues, dressées, jaunes, à une seule loge. L'ovaire est arrondi et presque lenticulaire, surmonté d'un style très-court, que terminent deux stigmates su- buités et divergents. Le fruit est un akène membraneux et un peu vésiculeux. Swartz n'a décrit ç'a une seule espèce de ce genre, Lithophila muscoides, loc. cit. Cette petite plante forme des toupies d'un à deux pou- ces d'élévation sur les Roches maritimes de toutes les Antilles. Swartz ne l'avait trouvée que dans la petite ile déserte de Navazra. Richard en possède des échantillons recueillis par son père, à Sainte-Croix, à Antigue, Spanishstown, Saint-Eustachie, etc. Les feuilles radicales sont linéaires, étroites, entières, un peu obtuses, glabres, excepté vers leur base où elles sont chargées de longs poils soyeux. Les tiges, qui sont le plus souvent étalées, ont d'un à deux pouces de longueur; elles portent des feuilles opposées, plus courtes que les radicales. Les fleurs, entourées de bractées scarieuses et blanches, forment un petit épi ovoïde, allongé.

LITHOPHILES. Lithophylles. arach. V. DRASSE. LITHOPHOSPHORE, MIN. OU Pierre phosphorescente. Synonyme de Baryte sulfatée.


LITHOPHYTE ET LITHOXYLE. polyp. D'anciens au- teurs désignent communément par ces mots les Polypiers dendroides pierreux.

LITHOPHYTES, polyp. C'est-à-dire Plante-Pierre. Cuvier (Régne Anim., t. iv, p. 80) adopta ce nom emprunté des anciens naturalistes, pour désigner un groupe de Polypiers dont l'axe inférieur est de sub- stance pierreuse et fixé. Il comprend les Isis, les Ma- drépores et les Millepores. V. ces mots.

LITHOPORÉ, POLYP. V. MILLÉPORÉ.

LITHOSANTHES, etc. V. LITOSANTE.

LITITOSIE. Lithosia, ins. Genre de l'ordre des Lépi- doptères, famille des Nocturnes, tribu des Thiénotés, établi par Fabricius, et ayant pour caractères: au- tennes et yeux écartés, les premières simples dans la pluspart; spiritrompe très-distincte et allongée; palpes inférieurs plus courtes que la tête, cylindriques, rec- courbées, de trois articles dont le dernier plus court que les précédents; palpes supérieurs cachées; ailes couchees horizontalement sur le corps et en toit arron- di. Chenilles vivant à nu, à seize pattes. Les Litho- sies se distinguent des Écaillés et des Callimorphes dont Latreille avait fait des sections de son genre Lithosie, dans la première édition du Dictionnaire de l'Histoire na- turelle de D'Oberville, par la manière dont ces deux genres portent leurs ailes, par les palpes et par les che- nilles qui sont toujours renfermées dans des tuyaux. Les Yponomeutes s'en rapprochent beaucoup, mais elles en diffèrent par les palpes inférieurs qui sont plus longues que la tête. Ochsenheimer range avec ses Yp- nonomeutes, qui comprennent plusieurs espèces d'Arctes et les Callimorphes de Latreille, quelques-unes des Litho- sies de cet dernier. Olivier (Encycl. Méth.) ne distingue pas les Lithosies des Bombyx. Ce genre, tel qu'il est restreint aujourd'hui, répond presque entièrement à celui des Lithosies de Fabricius, ainsi qu'aux Séènes (Setina) de Schrank. Les Lithosies sont des Nocturnes ornées de couleurs assez variées et très-agraées; leur
forme est étroite et allongée. Elles se tiennent trau-
quilles, pendant le jour, sur le tronc des arbres ou sur
la tige des plantes. Leurs chenilles ont de grands rap-
ports avec celles des Arcties et des Callimorphes; elles
sont allongées, cylindriques, velues et rayées ou ta-
chées de rouge et d'autres couleurs. Elles se nour-
rissent de Lichens et de plantes Phanérogames. La
terreille divise ce genre ainsi qu'il suit:

† Antennes des mâles pectinées.

LITHOSE-CHOUTETTE. Lithosia grammica, Fabr.,
Latr.; la Plaîène-Choutette, Geoffr.; l'Ecalée-Choutette,
supérieures rayées de noir; les inférieures avec une
bande noire sur le bord postérieur.

†† Antennes simples dans les deux sexes, tout au
plus ciliées dans les mâles.

LITHOSIE GENTILLE. Lithosia pulchella, Fabr., Latr.;
Bomblyx pulchella, Oliv.; la Goutille, Engram. (Idid.,
pl. 221, fig. 500). Ailes blanches : les supérieures ponc-
tuées de noir et de rouge sanguin; les inférieures ayant
une bande noire le long du bord inférieur. Sa chenille
vit sur l'Héliotrope d'Europe. Du midi de la France ;
extrêmement rare à Paris.

LITHOSMUNDA. et. foss. On a quelquefois désigné
sous ce nom, les empreintes de Fougères des hou-
lîères.

LITHOSPERMUM. et. V. Gremil.

LITHOSPHERE. Min. Synonyme de Baryte sélénacée.

LITHOSTRATON. POLY. Rafflesia donne ce nom à
un genre de Polypiers fossiles semblables aux Tbuyi-
pores, à l'exception qu'ils manquent de cloisons qui
séparent les tubes.

LITHOSTRATON. POLY. Ce sont des Polypiers co-
ralloïdes.

LITHOTHIBAIS. et. Pour Lithothibais. V. ce mot.

LITHOTHÈRE. BOLL. Sowerby a donné ce nom à une
Coquille qui, suivant la conjecture de Rang, pourrait
bien n'être qu'une Anastre fixée par hasard sur une
vague de Vénérupse, dans le fond d'un trou creusé par
celle-ci. Du reste le genre a été caractérisé de la ma-
nière suivante : animal comprimé ; coquille irréguli-
èrement subpyramidal, comprimée, portée à l'extré-
mîté d'un pédicule tubuleux, tendineux, ayant à sa base
un appendice testacé, ressemblant à une patelle ren-
versée, formée de huit valves continuées, inégales : six
latérales, dont les inférieures très petites, une dorsale,
grande, ligulée, et une ventrale, également très-petite.
Sowerby donne à l'espèce ou prétendue espèce le nom de
Lithothrix dorsalis, c'est le Litholæas du mont Soral,
de Blainville.

LITHOXILE. POLY. et et. foss. V. Lithophyte.

LITHOXYLE. et. Synonyme de bois pétrifié. V.

FOSSILES.

LITIBRODE. MIN. V. Éléolithe.

LITIOPE. Liliput. Genre de l'ordre des Pecti-
nibranches, classe des Gastéropodes, établi par Baer,
pour un Molusque très-abondant sur les fucus que l'on
rencontre depuis les mers de Terre-Neuve jusqu’au cap
de Bonne-Espérance. Caractères : pied étrillé; tête mu-
nie de deux tentacules conico-subités, assez distincts et
portant les yeux à leur base extérieure; branches for-

nant un peigne, dans une cavité ouverte en avant;
anus placé en avant du côté droit; coquille peu épaisse,
cornée, légèrement épidermée, un peu transparente,
conoïde, à tours de spire un peu arrondis : le dernier
plus grand que tous les autres réunis, à sommet pointu,
silloné; ouverture ovale, plus large en avant qu'en
arrière, à bords désunis, le droit se recourbant en
avant, vers l'extrémité de la colomelle, de manière à
former un contour profond; colomelle arrondie, sim-
ple, arquée, tronquée à son extrémité antérieure où
elle s'arrête dans la voûte; point d'opercule. La
place de ce genre se trouverait à côté des Phasias-
nelles, mais l'absence de l'opercule semble devoir l'é-
center de ces dernières.

Les Liitopes mélanoctome et maeulée, Litoipia mel-
anostoma et maculata, ont toutes deux leur co-
quille brunâtre, diversement ornée de taches brunes;
elles vivent avec les Atlantes et plusieurs espèces de
Créseides; il arrive souvent qu'elles s'écartent à de pe-
tites distances des fucus qui les portent, alors elles
conservent un fil au moyen duquel elles s'en rapprochent
à volonté.

LITOCÈBRE. Litocerus. ins. Coléoptères tétaromères;
genre de la famille des Rhynchophores, établi par
Schoonherr, pour plusieurs insectes d'Unle, qu'Olivier
avait placés dans son genre Macrocephalus. Carac-
tères : antennes de la longueur du corps, grêles, droi-
tes, insérées dans une fossette procluse, vers le milieu
de la trompe, composées de onze articles dont le pre-
nier allongé, épais, le deuxième court, un petit tubine,
les trois suivants oblongs, plus épais au sommet, les
carènes ciliées et déprimées; trompe de la longueur
de la tête, perpendiculaire, déprimée, plane en dessus,
plus large et tronquée vers le bout; yeux oblongs, peu
convexes; corps un peu plus long que large, rétréc
ant antérieurement, bisinué à sa base, tronqué à l'extré-
mité, marqué près de sa base d'une ligne transverse,
éclevée et qui se continue en remontant de chaque
côté; yeux évidés, ovaires, avec le bord antérieur réfléci;
pieds longs et minces; cuisses renflées au milieu.
Le Litocerus histrio, et les Macrocephalus maculosus,
Oliv., Ent. iv. 89, pl. 2, fig. 14, et fuliginosus, Oliv.,
Ent. iv. 89, pl. 2, fig. 15, sont les seules espèces con-
nues.

LITOMÈRE. Litomerus. ins. Coléoptères tétaromères;
genre de la famille des Rhynchophores, formé aux dé-
jeux des Rhynchænes d'Olivier et de Fabricius, par
Schoonherr qui le caractérise ainsi : antennes longuissi-
cules, grêles, coudées, composées de douze articles dont
les trois premiers allongés, les autres courts, ovales ou
oblongs, avec la masse allongée et pointue; trompe longue,
imprisonnée; yeux latéraux, médioécrues, arrondis et légèrement convexes; corps un peu
étroit, bâti à sa base, avec les angles antérieurs avancés
et souvent acuminés, rétrécis en avant et en arrière;
yeux oblongs, ovaires, un peu convexes, avec les
épaulas rectangulaires; pieds antérieurs les plus longs;
cuisses sublinéaires, un peu en massue. Toutes les es-
pèces de ce genre sont de l'Amérique méridionale;
on peut regarder le Rhynchænum tonatus d'Olivier
comme en étant le type.

LIOTASANTHE. Litasanthes. not. Le docteur Blume, dans son Bydrag. Fl. Ned. Ind., p. 994, a institué ce genre de la famille des Rubiacees, pour une plante qu'il a découverte dans les forêts montagneuses de l'île de Java. Les caractères du nouveau genre, qui a été adopté par Richard dans les Mém. de la Société d'Histoire naturelle de Paris, tome 5, p. 215, sont les suivants : limbe du calice très-petit, à cinq dents; corolle globuleuse, avec l'orifice velu, le limbe court, étalé et quadrifide; quatre étamines incluses, à filaments très courts, insérés sous l'orifice; anthères linéaires; style inclus, traversant un disque charnu; stigmate un peu en massue, avec quatre dents au sommet. Le fruit est un drupe succulent, obovale, bosselé, renflé, à quatre loges dans leur jeunesse, mais réduites plus tard à une par la destruction des cloisons; quatre noyaux monospérmes chartaco-arillés, attachés par la base à un axe énoral et incomplet.

LIOTASANTE A DEUX FLEURS. Litasanthes bifora. Blume. C'est un arbrisseau de moyenne élévation, à feuilles petites, trapézoïdiformes et presque sessiles, à pédoncules axillaires, biflorées, portant deux fleurs.

LITSEE. Litsee. not. Genre établi par Lamarck, adopté par Jussieu et faisant partie de la famille des Laurinées et de la Décie Polyandrie. L. Le même genre a été nommé Tetrastronga par Jacquin et Hexanthus par Lour. Voici ses caractères : ses fleurs sont dioïques, disposées en ombelle et accompagnées à leur base d'un involucre de quatre à six folioles caduques. Leur calice est monosépale; son limbe, quelquefois entier, offre le plus souvent de quatre à six divisions égales. Dans les fleurs mâles, on compte de six à quinze étamines ayant leurs anthères, quadriloculaires et les glandes placées à la base de leurs filaments intérieurs. Le pistil est à l'état rudimentaire. Dans les fleurs femelles, on trouve les étamines stériles, un ovarie surmonté d'un stigmate dilaté et lobé. Le fruit est une baie nue, c'est-à-dire non environnée par le calice. Ce genre se compose d'environ une douzaine d'espèces originaires de l'Asie ou de l'Amérique méridionale. Ce sont de grands arbres portant des rameaux et des feuilles alternes, très-entières, coriaces et dépourvues de stipules; les fleurs, réunies plusieurs ensemble dans un involucre, forment ainsi des sortes de capitules, tantôt axillaires et solitaires, tantôt disposées en corymbre ou en ombelle.

LITSEE DE LA CHINE. Litseas Chiuenensis, Lamk., Dict.; Tetrastronga tourifolia, Jacq., Hort. Schou.; Sibéra glutinoso, Lour. C'est un grand et bel arbre que l'on connaît aussi sous le nom de faux Cerisier de la Chine, et qui, depuis longtemps, est cultivé à l'île-de-France. Ses feuilles sont alternes, ovales, un peu obtusées, très-entières, finement réticulées à leur face supérieure, un peu glauques inférieurement. Les fleurs sont axillaires, portées sur des pédoncules velus et dichotomes. Le fruit est une baie globuleuse, à peine près de la grosseur d'une petite cerise, et dont la chair a une saveur camphrée et désagréable.

LITTA. not. Ce genre, proposé par le professeur Balbis, pour le Yucca Boscii, n'a point été adopté.

LITTÉE. Littaea. not. Genre de la famille des Broméliacées, institué par J. De Brignoli de Brunhoff, qui l'a caractérisé de la manière suivante : périanthie supérieur, tubeux, infundibuliforme, charnu, à limbe divisé en six lobes roulés en dehors; six étamines exsertes, insérées à l'orifice du tube, supportant des anthères linéaires et versatiles; style simple; stigmate à trois lobes dilatés et charnus; capsule triloculaire et polysperme. Ce genre ne se compose encore que d'une seule espèce, originaire des contrées les plus chaudes de l'Amérique.

LITSAUM GIRMINIFLOR. Littaea germiniflora. Brign.; Agave germiniflora, Sp.; Yucca Boscii, Desf.; Brunapartea juncea, Schl. Sa race est d'une couleur obscure, garnie d'un petit nombre de radicelles; sa hampe est droite, lisse, écailleuse, haute de plus de douze pieds, sur un diamètre de vingt lignes environ à sa base; ses feuilles sont d'un vert foncé, tranchantes des deux côtés, un peu renflées vers le bas, épaisse, striées, glabres, diffuses, lâches, terminées par un mucrone osseux, filamentueux aux bords de l'âge; elles entourent la base de la hampe et forment tout autour une sorte de couronne impériale; fleurs disposées en spirale serrée autour de la hampe, sessiles, gémellées, d'un violet verdière, nuancé de jaune, ayant à la base une bractée linéaire, lancéolée, subcilée, de la longueur de la fleur, dont chacune a en outre deux bractéoles ovales-aiguës, ciliées et scarciennes; corolle tubeuse, campanulée, sparsangulaire, avec le limbe révolté, à six divisions lancéolées; filaments pourprés, droits, insérés à la base des divisions du limbe, et deux fois plus longs que lui; anthères jaunâtres, grandes, oblongues et sillonnées; ovaire ovale et hexagonal; style droit, simple, rond, plus épais au-dessus, un peu plus long que la corolle; stigmate imperceptible; capsule trigone; graines semi-orbiticales, planes, noires et brillantes. Les premières graines de ce genre de brut, qui furent apportées en Europe, avaient été récoltées au Brésil; elles furent remises en 1785 au professeur A. Vannelli, directeur du Jardin botanique de Lisbonne, qui les partagea avec son ami Brunelli, professeur de botanique à l'université de Bologne. Celle-ci les sema aussitôt et en obtint plus de deux cents plantes qu'il considéra simplement comme desJoncs, et ne prit aucun soin de leur culture. Après la mort de Brunelli, Rodati qui lui succéda, quoique meilleur botaniste, continua à considérer les jeunes plantes comme des Joncs, et laissa subsister l'étiquette Junc species, qu'avait placée Brunelli, sans chercher seulement à déterminer ces plantes. Enfin lorsqu'arriva la formation du royaume d'Italie, on s'occupa de la réorganisation de l'université de Bologne, et Scannagatta y fut nommé professeur de botanique. Ce véritable s'aperçut de suite que la plante jusque-là si peu soignée, n'était et ne pouvait pas même être un Jonc; il devina un végétal nouveau, lui préta toute son attention et fit une distribution des pieds qui se trouvaient à sa disposition, aux jardins des autres universités de l'Italie; il en donna aux établissements publics et à beaucoup d'amateurs. Comme professeur au lycée d'Urbino, Brignoli en obtint un pour le jardín confié à sa direction. Le professeur Scannagatta, qui ne pouvait se
formant aucune idée de la fleur que devait produire la plante qu'il venait de distribuer, avait placé provisoirement cette plante, d'après son poème, dans le genre *Dracaena* en tirant le nom trivial de *filamentosus* des bords de ses feuilles, qui se détachent en filaments rouleaux, et tous les catalogues des jardins italiens inscrivaient cette plante sous le nom imposé par Scannagatta. Quelques années plus tard, quand Bossi vint à Milan, où Brignoli se trouvait par hasard, ils allaient ensemble au jardin botanique de Brera, dirigé par Armand; celui-ci fit cadeau d'une de ces plantes à Bossi qui prétendait qu'elle serait mieux placée dans le genre *Yucca* que parmi les *Dracaena*, et qui l'introduisit au jardin des plantes de Paris sous le nom *Yucca filamentosus*.

Le professeur Desfontaines changea ce nom et lui substitua celui de *Yucca Bosceii*. Peu après, Wildenow, qui avait aussi reçu de Scannagatta un pied de cette plante pour le jardin de Berlin, crut y trouver de la ressemblance avec le *Bonnaparte juncea* de la Flore prévienne (vol. III, pl. 212), et c'est pourquoi l'on voit cette plante indiquée sous ce nom, dans le supplément à *L'Ennumeration plantarum Horti Berolinensis*, publié par Schlechtendal, en 1815; il ne l'ayant point vue en fleur, il n'a pu reconnaître la distinction entre le *Bonnaparte* qui a le pérygone infère et le *Lilaea* qui a cet organe supérieur. Dans le 5e vol. du supplément à la partie botanique du Dictionnaire de l'Encyclopédie, p. 509, Poiret décrit cette même plante sous le nom de *Tillandsia juncea*.

La première fois que cette plante a fleuri en Europe, ce fut à Luina, dans la villa du duc Litta, de Milan, à deux lieues environ de cette ville, au mois de septembre 1815. Aussitôt que le bruît s'en répandit à Milan, les botanistes et les amateurs allèrent en foule à Luina, pour admirer la plante nouvelle; Brignoli y rendit des séances distinguées, Nocca, professeur de botanique à Paris, et le célèbre Balbis, alors professeur à Turin et qui travaillait avec Nocca à l'ouvrage qu'ils ont publié sous le titre de *Flora Ticinensis*. On s'imaginerait facilement que tout botaniste eût désiré d'être le premier à donner une description exacte de l'une des plus belles plantes qui décorent alors les jardins d'Italie, et que ceux qui la virent se soient offerts pour la décrire. Mais le propriétaire avait défendu à son jardinier, Jaglabi, de laisser toucher à cette plante; il voulut lui réserver l'honneur de cette description. Mais Jaglabi, plus jardinier que botaniste, reconnaissait l'insuffisance de ses moyens, pour déterminer une plante qui paraissait n'appartenir à aucun genre connu; aussi alla-t-il trouver Brignoli pour lui proposer de la part du duc de vouloir décrire la plante, sous la condition que le travail serait publié sous le nom du jardinier. N'y allant en vue que l'instruction de tous, le professeur accepta la proposition, et il se rendit une seconde fois à Luina, où il rédigea la description de la plante, description qui a paru dans la Bibliothèque italienne, vol. I, cahier 1, de l'année 1816. Il a donné au genre nouveau, le nom de *Lilaea*, en l'honneur du duc Litta, ardent protecteur de l'horticulture en Italie.

Jaglabi, qui ne possédait que ce seul pied de *Lilaea geminitiflora*, et qui prévoyait bien qu'après la floraison il le perdrait pour toujours, essaya tous les moyens possibles, autres que le semis sur lequel il n'osait foncer aucune espérance, pour perpétuer sa plante. Un d'eux lui réussit complètement et a depuis été tenté avec le même succès, sur une multitude d'autres plantes; il consiste à introduire un fer incandescent dans la moelle de la souche centrale qui se couronne de feuilles. Par cette brûlure, la végétation est interrompue dans la direction de l'axe de la tige; mais elle se développe en force dans les parties latérales et vivifie de nombreux bourgeois qui, détachés avec soin et en temps opportun, de la plante mère avec laquelle ils eussent infailliblement péri, n'ont point tardé à donner des plantes saines et vigoureuses.

**LITTORALIES.** ons. Illiger, dans sa méthode de classification des Oiseaux, a donné le nom de Littorales à la troisième famille de son ordre des Cursores, qui renferme les genres *Charadrius, Calidris, Himantopus, Limnotopus, Tachydyromus et Burhinus*. Cet ordre menace l'Oiseau. Elle forme de petites têtes dressées, qui, par leur port, semblent plutôt annoncer une plante monocotylédonée qu'un végétal à embryon bilobé. Les fleurs sont toutes radicelles, effiles, cylindriques, dilatées et à hampes membranex à leur base; les fleurs sont monotriches, éphèbes, les qui, réunies ensemble de manière que l'on trouve à l'aiselle d'une même fleur une fleur mâle longuement pédunclée, placée entre deux fleurs femelles sœillées. Le péduncule de la fleur mâle est cylindrique, presque de la longueur des fleurs, offrant vers sa partie inférieure une petite écaille obuse et rouleuse; la fleur elle-même est tout à fait terminale; elle offre un calice divisé presque jusqu'à sa base en quatre lanières linéaires, obtuses, dressées; la corolle est monopétale, tubulueuse, un peu évasée vers sa partie supérieure, qui dépasse le calice et se termine par quatre lobes obtus et réguliers. Les étamines, au nombre de quatre, sont, ainsi que la corolle, hypogynès; leurs filés sont subulés, quatre fois plus longs que la corolle; les anthères sont cordiformes, bifides à leur partie inférieure par laquelle elles sont attachées à leur fil et renversées en dehors de manière qu'elles semblent pendantes et attachées par leur sommet. Un petit rudiment de pistil occupe le centre de la fleur. Les fleurs femelles sont sessiles; chacune d'elles est accompagnée d'une ceinture ou bractée obusée, qui l'enveloppe presque en totalité; le calice est divisé presque jusqu'à sa base, en trois lanières étroites et aiguës; la corolle est monopétale, urceolée, immédiatement appliquée sur l'ovaire, rétrécie à son sommet qui se termine par un limbe irrégulièrement tronqué. L'ovaire est ovoïde, sessile, à une seule loge, couvrant un seul ovule dressé; le style se termine et se confond avec le stigmate qui est six ou sept fois plus long que la fleur, subulé, légèrement velu et glandulieux. Le fruit est un petit akène ovoïde, recouvert en totalité par les enveloppes florales qui sont persistantes;
son péricarpe est dur et presque osseux; sa graine, qui est dressée, se compose d'un tégument mince et mem- branueux, adhèrent avec un endosperme blanc, charnu, contenant, dans son centre, un embryon dressé presque cylindrique. Le Littorella lacustris avait d'abord été décrit par Linné lui-même, sous le nom de Plantago uniflora, mais cette plante forme bien réellement un genre. V. Plantaxis.

LITTORINE. Littorina. moll. Férusséac, dans ses Tableaux Systématiques des Animaux mollusques, a divisé le genre Paludine, des auteurs, en cinq sous-genres dont le dernier a reçu le nom de Littorine. Ce sous-genre, sans présenter une division très naturelle, est pourtant utile à conserver en ce qu'il réunit un assez grand nombre de petites Coquilles flaviales ou marines, qu'on plaçait tantôt dans les Cyclostomes, tantôt dans les Turbo ou d'autres genres dont elles s'éloignent également. V. Paludine.

LITUACÉES. Lituacea. moll. Blainville a donné ce nom à une famille de Coquilles cloisonnées, dont il réunit les genres sous les catégories suivantes: animal à peu près inconnu, si ce n'est dans la Spirele; coquille polytha- lama ou cloisonnée, symétrique, entourée dans une plus ou moins grande partie de son étendue, mais con- stamment dirigée vers sa partie terminale, de manière que l'ouverture n'est jamais modifiée par l'avant-der- nier tour. Cette famille, d'après la forme des coquins, se trouve partagée en deux sections: la première com- prend les Coquilles dont les cloisons sont sinueuses; elle renferme les deux genres Ammosociacéaita et Ha- mite; la seconde section renferme les Coquilles à cloi- sons simples. Les genres qui la composent sont: Spirele qui comprend comme sous-genres les Hortoiles et les Spiridones auxquelles sont rapportées les Lituolites, Li- tuole, Scaphide et Ichthyosarcolite. Le genre Scaphle est placé évidemment hors de ses rapports. V. ce mot, ainsi que ceux des genres qu'on en vient de citer.

LITUITE. Lituolites. moll. Genre établi par Denis de Montfort dans sa Conchyliologie Systématique (t. 1, p. 278) pour un corps pétrifié, assez rare dans les col- lections, qui est fort voisin des Spirules, et qui en dif- fére cependant par plusieurs points importants. Depuis la création de ce genre, que Lamarck n'a point mentionné, les auteurs systématiques ont eu sur lui des opini- ëtions différentes; ainsi Cuvier l'a admis au nombre des sous-genres qu'il renferme son grand genre Nautile; il l'a mis en rapport avec les Hortoiles qu'on ne saurait en séparer, avec les Spiridones et les Nodosaures, l'é- loignant assez des Spirules. Férusséac l'en rapporta, mais le confondit avec les Spiridones. Dans le troisième groupe de son genre Spirile, Blainville a saisi avec plus de justesse ses rapports, il en a fait une des sec- tions du genre Spirile. Les Lituolites ne diffèrent des Hortoiles que par l'enroulement des tours de spire, qui commencent la coquille; dans le Lituote, les tours sont contiguës; dans l'Hortoil, ils sont séparés comme dans les Spirules; mais les genres Lituolites et Hortoil diffè- rent des Spirules par des caractères bien tranchés; le premier est la continuation de la coquille, en ligne droite, ce qui ne se présente pas dans la Spirule; le se- cond est la position du siphon; dans les Spirules, il est marginal; dans les deux autres genres, il est constam- ment au centre des cloisons. Ces motifs semblent suffi- sants pour admettre le genre Lituolites de Montfort, en y rapportant les Hortoiles du même auteur, et pour le rappro- cher des Spirules dont il est très-voisin, ainsi que des Spiridones. Les caractères de ce genre peuvent être exprimés ainsi: coquille libre, cloisonnée, contournée en spirale à son sommet; tours contiguës ou séparés, le dernier se continuant en ligne droite; cloisons simples, régulières, percées au centre par un siphon. On peut rapporter à ce genre le LITUITE AEGULAR, Lituolites Li- tuoles, D. M., Conchyl. Syst., t. 1, p. 278. et le Lituite crossé, Lituolites convolutans, Desh.; Hortolus con- volutans, Montf., loc. cit., p. 282, qui, avec une même forme, ne diffère de l'espèce précédente que par la sé- paration des tours de spire qui forment son sommet.

LITUOLE. Lituola. moll. Genre de la famille des Lituolites (V. ce mot), établi par Lamarck pour des Co- quilles multiloculaires microscopiques de la Craie. C'est dans sa Philosophie Zoologique qu'il fut d'abord éta- blie sous la dénomination de Lituolite, qui fut changée en celle de Lituole dans l'Extrait du Cours, et mainte- nue dans les Animaux sans vertèbres. Les caractères donnés à ce genre s'éloignent si essentiellement de ceux donnés par Montfort à ses Lituolites. qu'il pa- rait que c'est à tort qu'on a cherché à réunir ces deux genres essentiellement différents par le volume d'abord, la régularité des cloisons dans l'un, leur irré- gularité dans l'autre, et l'existence d'un siphon central dans les Lituolites, lorsque les Lituolites ne présentent ja- mais cette partie, et n'offrent que trois ou six tours à la dernière cloison. Voici les caractères que Lamarck assigne aux Lituolites: coquille multiloculaire, partiel- lement en spirale, discolide, à tours contiguës, le der- nier se terminant en ligne droite; loges irrégulières; cloisons transversales et simples sans siphon, la der- nière percée de trois à six tours. On ne connaît encore les Lituolites qu'à l'état fossile; elles sont petites, multilo- culaires, divisées par des cloisons assez peu régulières; elles commencent à s'enrouler comme de très-petits Nautiles à tours contigus et unis, et finissent en ligne droite; les cloisons ne sont pas percées d'un siphon; la dernière offre de trois à six tours, les autres en sont dépourvues; les deux seules espèces de ce genre sont les suivantes:

LITUOLE NAUTILOIDE. Lituola Nautiloides, Lank., Anim. sans veri., t. vii., p. 604, n° 1; Lituola Nautiloides, ibid.; Encyclop., pl. 405, fig. 6; Lituolites Nautiloides, ibid.; Ann. du Mus., t. v, pag. 345, n° 1, et t. viii., pl. 62, fig. 12; on a trouvé fossile dans la Craie de Nédon; elle n'a pas plus de quatre millimè- tres de longueur.

LITUOLE RIFFARME. Lituola deformis, Lank., loc. cit., n° 2; Lituola deformis, ibid.; Encyclop., pl. 406, fig. 1, a, b; Lituolites deformis, ibid.; Ann. du Mus., n° 2, et t. viii., pl. 62, fig. 15, a, b; elle se trouve avec la précédente, et n'en est peut-être qu'une variété; cependant elle paraîtrait avoir constamment la der- nière cloison complète, non perforée; elle n'est longue que de deux millimètres.

LITUOLÉES. moll. Lamarck avait d'abord proposé
céle famille sous le nom de Lituloacées dans sa Philosophie Zooloqique. Outre les genres Lituole, Spirolinite et Spirule, il y joignait les Orthoéres, les Hippurites et les Éléenmites. Depuis (Extrait du Cours), il a changé le nom de Lituloacées en celui de Lituoles, et il a séparé de cette famille, avec raison, les trois derniers genres qui viennent d'être cités. Elle resta donc composée de trois genres seulement qui furent conservés dans le même ordre, dans les Animaux sans vertèbres. Cuvier n'a point admis cette famille; dans son Règne Animal, on trouve le grand genre Nautile divisé en plusieurs sous-genres : 1° d'eu, Lituus, qui comprend comme sous-divisions les genres Lituë, Hortole, Spiroline, Nodosaire et Hortocérate. Férus- sae (Tableaux Systématisques des Animaux mollusques) a conservé cette famille de Lamark, dans laquelle il n'a apporté que peu de changements. Il la compose des quatre genres Canope, Lituole, Spiroline et Spirule. Le genre Spiroline est divisé en trois groupes ; 1° Co- quille à sommet contourné. Genre : Nogrobe, Montf. 2° Tours détachés. Genre : Hortole, Montf. 3° Tours contiguës. Genres : Spirule. Lamk., et Lituë, Montf. A l'exception du genre Canope, sur lequel il reste quel- ques doutes, on peut admettre, avec quelque change- ment, la division de Férussac pour cette famille.

LITUOLE. Lituoles. 1801. On a donné ce nom aux Lituoles à l'état fossile ou de pérification. Ces terminaisons enile, que l'on avait établies pour distinguer les espèces fossiles des vivantes, dans un même genre, sont maintenant abandonnées. V. Lituole.

LIVANE. ors. Synonyme ancien de Pelican. V. ce mot.

LIVÊCHE. Ligusticum. 1. ors. Genre de la famille des Ombellifères, et de la Pentandrie Digynie, 1., offrant pour caractères : ombelle et ombellules formées de plu- sieurs rayons, et munies d'involution et d'involutelles polyphyllæ ; calée à cinq dents à peine visibles ; cinq pétales ovales, lancéolés, entiers, égaux, courbés en dedans ; cinq étamines ; ovaire surmonté de deux styles rapprochés, un peu courts et à stigmates simples ; akène ovale-oblong, marqué de chaque côté de cinq sillons profonds, et conséquemment présentant cinq angles ou côtes épaisses et un peu saillantes. Ce genre a beau- coup de rapports avec le Laséritisrithum, le Selimum et l'Angelica; il ne diffère même du premier qu'en ce que ses fruits ne sont pas relevés de côtes aussi sail- lantes et membraneuses. La faiblesse de cet caractère a été cause qu'on a transporté successivement plusieurs plantes d'un genre à l'autre. Ainsi les Laséritisrithum simplex, 1., Dauricum, Jacq., Pacsclamides, Des- fon.; silicifolium, Jacq., et verticillatum, Waldst. et Kl., paraissent devoir être réunis aux Ligusticum. Sprengel a proposé d'y rapporter encore les genres Gingidium et Aciphiphylla de Forster, les Athamannah Cercaria et Libanatis, 1., alata de Marshall, et multi- tilla de Sibthorp. D'un autre côté, il en a démem- bré le Ligusticum tenuifolium de Ramond, pour en former le genre Wimorthia. La Livêche commune, Li- gusticum Laséritisrithum, 1., a été placée parmi les An- gelica par Allioni, Lamarek et De Candolle. Les autres espèces naissent dans les pays montueux de l'Europe méridionale.

LIVELLE. ors. Nom que l'on donne au réceptacle des organes de la reproduction, dans les Lichens et les Hypoxylées, lorsqu'il est sessile, linéaire, flexueux et qu'il s'ouvre par une feuille longitudinale.

LIVIE. Liecia. 118. Genre de l'ordre des Hémiptères, section des Homoptères, famille des Hyménélytres, tribu des Psylidés, établi par Latière aux dépens du genre Psylle de Geoffroy, et ayant pour caractères : antennes de dix articles, très-grosses à leur base ; tête carrée et allongée ; premier segment du corselet très- distinct. Ces insectes ressemblent beaucoup aux Psylles, mais ils en diffèrent par les antennes qui sont d'une même venue dans ces derniers, par la tête qui est courte et par le premier segment du corselet qui est petit et peu distinct; ils s'éloignent des Pucerons, parce que ceux-ci n'ont que six à sept articles aux antennes, et des Thrîps qui ont huit articles à ces mêmes antennes. Les antennes des Livies sont de la longueur des deux tiers du corps; elles sont insérées au-devant des yeux, dans une échancrure latérale; les trois premiers articles sont très-grands et les suivants grits, très-serrés et difficiles à distinguer; le dernier est terminé par deux soies divergentes, dont l'intérieure plus courte. La tête est grande, aplatie et carrée, avec un enfon- nement longitudinal et profond au milieu. Les yeux sont grands et placés sur les côtés; on voit derrière chacun d'eux un petit œil lisse. Le dessous de la tête est creux dans tout le milieu de sa longueur. Le corselet est grand, peu convexe; le premier segment est court, transversal; l'écusson est triangulaire et obtus. Les élytres sont un peu coriaces, en tout assez aigüx; elles sont marquées de deux nervures principales, épaisses à l'angle externe de la base, et dilatées au bord exté- rieur qui est fort arqué. L'abdomen est conique; son extrémité est munie, dans les femelles, d'une tarière logée entre deux pointes coniques; les pattes sont courtes et grosses. Les femelles déposent leurs œufs, qui sont peu nombreux, ovales et assez grands, dans les boutons des fleurs du Jonc articié; ce qui produit une monstruosité qui a la forme d'une balle de Grami- née très-grande. La larve et les nymphes ressemblent, quant à la figure, à celles des Psylles du Fignier. Elles sont oblongues, fort obèses aux deux extrémités et très-déprimées; les antennes sont très-apparentes, an- neletées et coniques. Les larves ne diffèrent des nymphes que parce qu'elles n'ont pas les rudiments d'êlytres de celles-ci. Leur démarche, sous ces deux états, est lourde et lente; elles demeurent constamment enfer- mées dans l'intérieur des galles qu'elles ont produites sur le Jonc, se nourrissant du suc de cette plante, et rendent par l'anus une matière farineuse, très blanche, au milieu de laquelle elles semblent prendre plaisir à vivre. L'insecte parfait s'y tient aussi fort tranquille- ment et saute, de même que les Psylles, plus qu'il ne marche.

LIVIE DES JONCS. Liecia Juncorum, Lattr. (Gener. Crust. et Ins., t. iii, p. 170). Psylla Juncorum, ibid. (Hist. nat. des Fourmis, p. 322, pl. 12, fig. 5). Elle a un peu plus d'une ligne de long; ses antennes ont les trois premiers articles rouges, les suivants blancs et les deux derniers noirs; la tête est rouge; le corselet
L'1V est rougeâtre; les élytres sont transparentes et les ailes d'un blanc bleuté; l'abdomen est rougeâtre à sa naissance, jaune à l'extrémité; la tarière est noire et les pates d'un blanc jaunâtre. Cet insecte fréquente les lieux marécageux des environs de Paris et de plusieurs parties de la France.

LIVISTONE. Livistona. var. Dans son Prodromus Florae Novae-Hollandiae, p. 297, R. Brown a fondé ce genre de la famille des Palmsiers et de l'Alexandrie Monongie, L., et lui a assigné les caractères suivants: fleurs hermaphrodites; périanthe double, l'un et l'autre tripartites; six étamines dont les fles sont distincts et dilatés à la base; trois ovaies cohérents par leur face inférieure, surmontés de styles réunis et d'un stigmate indivis; baie monosperme (unique par avortement de deux ovaies); albumen creux dans son centre; embryon dorsal. Ce genre doit être placé, selon Robert Brown, entre le Corypha et le Chamarrôps. Les deux espèces qui le constituent sont: 1° Livistona ineris, Palmier élevé de six à douze mètres, et dont les stifpes sont dépouvrus d'épines. 2° Livistona hamulii, qui ne s'élève qu'à un ou deux mètres, et dont les troncs sont épineux. Ces deux Palmiers croissent dans les contrées intertropicales de la Nouvelle-Hollande. Leurs frondes sont palmées, à pinnules bifides et séparées par des filaments. R. Brown indique en outre comme appartenant à ce genre le Latania Chinnis, Jacq. (Fragm. Bot., p. 16, t. 11, f. 1).

LIVOCÈNE. Livocena. crèst. C'est un des genres que Leach a établis, avec tant de prodigalité, dans la famille des Gymothoïdes, et que Latreille n'a pas adoptés. Il ne diffère du genre Cimolhoa que par la conformation de l'appareil postérieur de l'abdomen, dont les lames terminales, au lieu d'être styloïdiformes, sont larges, foliacées et à peu près égales. Le type de ce genre est Livocena Redmanii, Leach. Il habite les mers de la Jamaïque.

LIVON. voll. Le Turbo Pica de Linné et de Lamarck a été ainsi nommé par Adanson (Voy. au Sénég., pl. 12, fig. 7). P. TURBO.

LIVOT. ois. L'un des noms vulgaire des Buse. P. FACON.

LIVRE. var. Nom d'une grosse variété de Poires acerbes, qui ne se mangent que cuits.

LIVRÉE. zool. On nomme ainsi une disposition particulière des couleurs du pelage, chez plusieurs Mammifères, dans leur jeune âge, comme chez les Lionceaux, les jeunes Tapirs et les Faons de la plupart des Cerfs; et du plumage chez un grand nombre d'Oiseaux. Les couleurs d'un jeune animal en livrée rappellent constamment celles qu'ils présentent d'une manière permanente d'autres espèces du même genre; et l'on pourrait même pour celles-ci, au lieu de dire, comme on le fait ordinairement, qu'elles n'ont pas de Livrée dans leur jeune âge, admettre qu'elles la conservent pendant toute la durée de leur vie. Cette remarque peut servir à expliquer, pour certains cas, comment deux espèces très-voisines peuvent différer beaucoup sous le rapport de leur pelage, quoique les espèces d'un même genre naturel aient un système de coloration analogue.

LIVRÉE. zool. Nom vulgaire de l'Hélix nemorais, l'un des Mollusques terrestres les plus communs en Europe.

LIVRÉE D'ANCRE. 18°. Geoffrey donne ce nom à l'insecte que Fabricius décrit sous le nom de Trichius fasciatis, V. TRICHE.

LIVRE. tot. P. LIVRE.

LIXE. Lixea. 18°. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Tétromères, famille des Rhynchofères, tribu des Charanonsités, établi par Fabricius, et ayant pour caractères: pénultième article des tarses bilobé; antennes courtes, insérées près du milieu d'un avancement antérieur de la tête et en forme de trompe, composées de onze articles dont les quatre derniers au moins, composent une masse allongée et en fusain. Ces insectes s'éloligient des Brenetes, des Attelabes, des Rhynchofères et des Charansous proprement dits, par des caractères tirés des antennes, de la forme du corps et des pattes. Ils ont, en général, une forme allongée, rétrécie aux deux extrémités; leur corps est souvent couvert de petites écaillies ou d'un duvet grisâtre ou cendré. La trompe est assez longue et avancée; les élytres sont très-dures, pointues au bout; les tarses sont terminés par des ongles robustes, au moyen desquels ils s'accrochent fortement aux doigts lorsqu'on les saisit; ils vivent ordinairement sur les plantes de la famille des Composées, comme les Jacées, les Charbons et autres. Ils marchent très-lentement. D'après Léon Dufour, l'appareil digestif des Lixes débute dans l'arrière-bouche, par deux vaisseaux salivaires d'une tenuité capillaire, flexueux, repliés et assez longs. Le canal alimentaire a près de trois fois la longueur du corps; l'œsophage est grêle, suivi d'un jabot ellipsoïde, d'une consistance presque calleuse, parcouru à l'intérieur par huit colonnes composées de soies imbriquées et destinées à broyer encore les aliments. Le ventricule chylifique, d'abord dilaté et loursonné, devient cylindrique, comme un intestin, se replie et s'élève de nouveau; peu avant l'insertion des vaisseaux hépatiques, on voit un espace hérisé de papilles. L'intestin grêle est long, flexueux ou replié; il se dilate dans un coccus allongé, terminé par un rectum filiforme. La larve d'une espèce européenne a été observée par Decé; c'est cette espèce que Linné a nommée Curculio paradoxius, parce qu'il croyait que cette larve, étant mangée par les Chevaux avec la plante dans laquelle elle se nourrit, leur donnait la maladie appelée paralgie, et que les Suédois nomment Stalika, comme la plante. C'est dans l'intérieur des tiges de la Phellandrine aquatique, Ombellifère qui croît dans les marais, qui vit cette larve; elle se nourrit de la noisette qui se trouve dans la partie submergée de ces tiges; elle est longue d'environ sept lignes; tonte blanche, avec une tête écaillée et d'un brun jaunâtre; la bouche est garnie de très-petits poils, et composée de deux mandibules cornées, fortes et très-pointues; de deux petites lèvres, de deux mâchoires et de quatre palpes; cette larve se transforme en nymphie au commencement de juillet; celle-ci est nue, sans coque et de la même couleur que la larve; les élytres et les pattes sont apliquées sur les côtés, et la trompe est courbée sous la poitrine; elle vit toujours dans la tige, et quand
elle est prête à se transformer en insecte parfait, elle remonte dans cette même tige, au-dessus du niveau de l'eau, la ronge en partie, avec les débris, et fait une ouverture ovale qui lui sert de passage. Dejean (Cat. des Col., p. 97) mentionne vingt et une espèces de ce genre.

LIXEA PARAPLECTIQUE. Lixea paraplectis, Fabr., Oliv. (Col., t. v, n° 85, pl. 21, fig. 299). Il est long de plus de six lignes, noirâtre, couvert d'un duvet court, serré, d'un jaune gris; trompe mince, cylindrique, de la longueur du corselet; élytres tachés chacune par une pointe aiguë; cuisses simples. Cette espèce se trouve à Paris; parmi les autres espèces de ce genre il en y a une qui a reçu le nom de Lixea odontalgicus, parce qu'on lui a attribué une vertu odontalgique.

LIXE PARAPLECTIQUE. Lixea paraplectis, Fabr., Oliv. (Col., t. v, n° 85, pl. 21, fig. 299). Il est long de plus de six lignes, noirâtre, couvert d'un duvet court, serré, d'un jaune gris; trompe mince, cylindrique, de la longueur du corselet; élytres tachés chacune par une pointe aiguë; cuisses simples. Cette espèce se trouve à Paris; parmi les autres espèces de ce genre il en y a une qui a reçu le nom de Lixea odontalgicus, parce qu'on lui a attribué une vertu odontalgique.

V., pour les autres capèces, Latreille, Olivier, Fabr., etc.

Dans la Monographie des Curculionides, de Schoonherr, les Lixes de Fabricius sont désignés dans des genres Ceonus et Bothynodère, ainsi que dans de
quelques autres genres voisins, de moindre importance.

LIZARI. bot. V. Garance.

LLAGUNOA. bot. V. Lagunoa.

LLAMA. mar. D'où, par corruption, Lama. Espèce du genre Chameau, dont plusieurs naturalistes et autre

LLAUPANÉ. bot. Le père Feuillé a nommé ainsi une plante du Chili, qu'il croyait être le type d'un genre distinct, et que Molina, dans sa persuasif, avait nommé par abréviation Panke sonchifolia. On a reconnu depuis que cette plante faisait partie du genre Francoa de Cavanilles.

LLAVEA. bot. Lagasca (Gen. et Spec., p. 55) a donné ce nom à un genre de Fougères, qu'il a ainsi caractérisé: fructifications en forme de pointes ou de petites lignes obliques sur la nervure, recouvertes entièrement, dans leur jeunesse, par un indus membraneux, continu, qui s'ouvre de dedans en dehors; capsules pédiocèles, munies d'un anneau qui se détache avec élasticité. Ce genre, qui a beaucoup de rapport avec l'Asplenium, ne se compose que d'une seule espèce indigène de l'Amérique méridionale et que Lagasca a nommée Lavea cordifolia.

LORENTE. bot. V. Lorentea.

LLOYDIE. Lloydia. bot. Genre de la famille des Li- liacées, établi aux dépens du genre Anthericum de Linné, par Salibury qui lui assigne pour caractères: périgone corallin, persistant, hexapyle, à divisions étalées, presque égales, marquées à la base de plus transversaux, nectarifieres; six étamines insérées à la base des divisions du périgone; ovaire à trois loges renfermant chacune plusieurs ovules anatropes, disposés horizontalement sur plusieurs rangs; style terminal; un peu en masse; stigmate subtrigone, verticalement déprimé; capsule triangulaire, triloculaire, déhiscente en trois valves par le sommet; semences nombreuses; subhorizontales, planes, comprimées; test brun, à bords membraneux; embryon très-petit, rapproché de l'ombilic.

LLOYDIE TARBIVE. Lloydia serotina, Sal.; Anther- icum serotinum, Lin.; phalangium, Lam.; rhodo- crinus, Reich.; nectaribothrium, Ledeb. C'est une petite plante dont les feuilles sont assez épaisse et même charnues, un peu planes, étoilées, linéaires subulées, presque filiformes; sa hampe est garnie de trois à qua-
tre bractées ou folioles lancéolées, alternes, très-petites et engainantes à leur base, cylindrique, droite, termi-
née par une ou deux fleurs d'un blanc jaunâtre, avec les divisions traversées par des lignes longitudinalinaux roussettes, et d'un jaune foncé à l'onglet. On la trouve en Europe, dans les montagnes Alpines.

LO. mar. Synonyme de Lynx. V. Chat.

LOASE. Loasa. bot. Genre établi par Adanson, d'a-
bord placé dans la famille des Onagres, mais dont jus-
sieu a fait le type d'un ordre naturel nouveau, qu'il a nommé Loasées. V. ce mot. Les caractères du genre Loase sont les suivants: plantes herbacées, ramése-
es, ayant beaucoup de ressemblance dans leur port
avec les Bryones, ordinairement couvertes de poils très-cuisants. Leur tige est vobulaire ou sarmenteuse; leurs feuilles alternes ou opposées, dentées ou incisées, et partagées en lobes plus ou moins profonds et quel-
quefois pinnatifides. Les fleurs sont portées sur des péduncules qui offrent en quelque sorte toutes les
positions, c'est-à-dire qui sont tâton axillaires, tan-
tôt terminaux, latéraux ou opposés aux feuilles. Ces
fleurs, jaunes ou d'un rouge pâle, sont solitaires ou
réunies en grappes pauciflores. Leur calice, adhèrent
avec l'ovaire infère, a cinq lobes profonds et égaux.
La corolle se compose de cinq pétales onguculés, con-
caves, égaux, étalés, attachés au limbe du calice. En

LOASE. Loasa. bot. Genre établi par Adanson, d'a-
bord placé dans la famille des Onagres, mais dont jus-
sieu a fait le type d'un ordre naturel nouveau, qu'il a nommé Loasées. V. ce mot. Les caractères du genre Loase sont les suivants: plantes herbacées, ramése-
es, ayant beaucoup de ressemblance dans leur port
avec les Bryones, ordinairement couvertes de poils très-cuisants. Leur tige est vobulaire ou sarmenteuse; leurs feuilles alternes ou opposées, dentées ou incisées, et partagées en lobes plus ou moins profonds et quel-
quefois pinnatifides. Les fleurs sont portées sur des péduncules qui offrent en quelque sorte toutes les
positions, c'est-à-dire qui sont tâton axillaires, tan-
tôt terminaux, latéraux ou opposés aux feuilles. Ces
fleurs, jaunes ou d'un rouge pâle, sont solitaires ou
réunies en grappes pauciflores. Leur calice, adhèrent
avec l'ovaire infère, a cinq lobes profonds et égaux.
La corolle se compose de cinq pétales onguculés, con-
caves, égaux, étalés, attachés au limbe du calice. En
dedans de la corolle sont cinq écaillés dressées, alternes
avec les pétales, et offrant à leur sommet deux ou trois
lobes. Les écaillés sont fort nombreuses; dix d'entre elles plus extérieures, stériles et dépouvrues d'antheres, sont placées par paires en face de chaque écaille; les autres, plus courtes, sont disposées en cinq faisceaux opposés aux pétales. Les antheres sont dressées, à deux
loges s'ouvrant par un sillon longitudinal. L'ovaire est
infère, à une seule loge, contenant trois trophosperme
pariétaux. Le style est droit, divisé à son sommet en
trois branches rapprochées. Le fruit est une capsule oblongue, couronnée par le limbe du calice, offrant
une seule loge polyisperme et dont les graines sont at-
tachées à trois trophospermes longitudinalinaux qui cor-
respondent aux sutures. Cette capsule s'ouvre par son
sommet en trois valves. Les graines qu'elle renferme
sont très-nombreuses et fort petites, ayant un tégui-
ment lâche et réticulé à l'extérieur, mince et membra-
neux intérieurement. Elles contiennent, au milieu d'un
dendosperme charnu, un embryon presque cylindrique
dont la radicule est tournée vers la bile.
Toutes les espèces de ce genre sont originaires de
l'Amérique méridionale et particulièrement du Pérou.
Linné n'en a décrit qu'une seule, Loasa hispida. La-
mark, dans le Dictionnaire de Botanique de l’Encyclo-
pédie Méthodique, en a fait connaitre cinq espèces nou-
velles, qui lui avaient été communiquées par Jussieu. Ce
dernier botaniste, dans le cinquième volume des An-
nales du Muséum, p. 25, donne une Monographie
de ce genre dont il porte les espèces au nombre de douze. Le professeur Kuth (in Humb. Nor. Gener., 6, p. 115) en décrit quatre espèces nouvelles, dont trois originaires du Pérou, et une de la Nouvelle-Grenade. Hooker et Lindley, dans les Botanical Magazine et Register, ont encore augmenté ce nombre de plusieurs espèces parmi lesquelles se fait remarquer :


Elle est grimpante, hispide, à poils durs et roides; ses feuilles sont palmées, à trois découpages profondes et phylloïdées; elles sont grossièrement et irrégulièrement dentelées sur leurs bords; les fleurs sont assez grandes, à cinq pétales sessiles, carénés, et ordinairement un peu roules au sommet et d’un rouge de brique vif; les écailles disposées sur les pétales sont tronquées, trilobées, repliées, d’un jaune verdâtre, avec les découpures rouges; les étamines sont d’un blanc bâtaré; la capsule est cylindrique, contournée en spirale. Cette jolit plante a été obtenue de graines récoltées au Tucuman, et tout fait espérer qu’elle pourra donner ses fleurs en plein air, étant convenablement abritée contre un mur sur lequel elle pourra grimer.

**LOASÉES. Loaseae.** not. Le professeur Jussieu, dans le cinquième volume des Annales du Muséum d’histoire naturelle de Paris, a proposé d’établir une famille particulière pour les genres *Loasa* et *Mentzelia*. Cette famille a été adoptée par Kuth (in Humb. Nor. Gen., 5, p. 117) qui y a réuni les genres *Turnera* de Linné, *Piriqueta* d’Aublet et un genre nouveau qu’il nomme *Kiapothria*. Voici quels sont les caractères de la famille des Loasées : le calice est monosépale, tubuleux, libre ou adhérent avec l’ovaire infère; son limbe est à cinq divisions; la corolle se compose de cinq pétales réguliers, plans ou concaves, quelquefois plus petits que les lobes du calice; la gorge du calice est garnie de cinq écailles ou d’un bord membrané et découpé, qui manque dans quelques genres. Les étamines sont généralement très-numéreuses, quelquefois en même nombre que les pétales; assez souvent les plus extérieures sont plus grandes; elles sont inégalement à calice; les anthères sont allongées, intorses, à deux loges s’ouvrant par un sillon longitudinal; l’ovaire est libre ou infère, à une seule loge offrant intérieurement trois trophospermes longitudinaux, quelquefois saillants en forme de cloisons et portant plusieurs ovules péritrope ou suspendus. Cet ovaire est surmonté de trois longs styles grêles, quelquefois réunis et soudés en un seul, et terminés chacun par un ligule simple, ou sous forme de pinceau. Le fruit est une capsule couronnée par les lobes du calice, quand l’ovaire est infère, une quand il est libre et supère; moniliculaire, à trois trophospermes longitudinaux, correspondant au milieu de la face interne des valves dans tous les genres, excepté dans le *Loasa* où ils sont placés vis à-vis les sutures. Cette capsule s’ouvre par son sommet seulement en trois valves incomplètes. Les graines sont très-numéreuses, péritropes ou pendantes. Dans le genre *Turnera*, elles sont accompagnées d’un arille membraneux, incomplet et unilatéral, que l’on n’observe point dans les autres genres; leur tégument propre est généralement réticulé; il renferme au centre d’un endosperme charnu, un embryon ayant la même direction que la graine, c’est-à-dire dont le bout de la radicule est tourné vers le hile.

Les Loasées sont des herbes rameuses, souvent couvertes de poils hispides et dont la piqure est brûlante comme celle des Orties; leurs feuilles sont éparses ou opposées, citrées ou diversément lobées; leurs fleurs, assez souvent jaunes et grandes, sont tantôt solitaires, tantôt diversément groupées. Cette famille, qui ne se compose que d’un petit nombre de genres, a été divisée par Kuth (in Humb. Nor. Gener., 5, p. 115) en deux sections caractérisées de la manière suivante :

§ 1. Loasées vraies.

Étamines indéfinies; ovaire adhérent avec le calice; trophospermes placés devant les sutures du péricarpe :


§ II. Turnéracées.

Étamines définies; ovaire libre; trophospermes placés sur le milieu de la face interne des valves; graines arrillées :

*Turnera*, L.; *Piriqueta*, Aublet.

Il n’est pas très-facile de déterminer la place que les Loasées doivent occuper dans la série des ordres naturels : voici ce que dit à cet égard le célèbre botaniste à qui l’on en doit la formation. Cette famille se rapproche des Onagracées, mais en diffère par des caractères tranchés, et surtout par ceux tirés de son ovaire et de son fruit. Elle a, comme les Myrtées, des étamines nombreuses et un seul style; mais elle en est distinguée par son port et la structure de son fruit; sa corolle polypétale, ses étamines nombreuses et son fruit uniloculaire l’éloignent des Campanulacées qui sont monopétalées, multifiloïdées et à étamines définies. On ne peut la rapprocher des Cucurbitacées, quoique celles-ci aient des graines également attachées à des trophospermes pariétaux, puisqu’elles ont de plus des fleurs à sexes séparés, sans pétales, et des étamines très-petit nombreuses. Si on la compare enfin avec les Nopalées ou Cactées, on trouvera peut-être une affinité plus caractérisée par ce style et cette loge uniques, et par l’adhérence des graines ou des placęculaires qui les portent aux parois du fruit. Ce rapport se fortifiera par l’examen comparatif de la fleur du *Loasa* avec celle du Cactus *Pereski* dans laquelle on trouve une conformation extérieure presque semblable, deux sortes de pétales et des étamines nombreuses, qui ont la même structure.

**LOBADUM.** not. Raffinesque a formé ce genre qui ne paraît point encore adopté, du Statice *sucevelon*, Ait., que l’on sait originaire de l’Amérique septentrionale.

**LOBARIA.** not. (Lichens.) Hoffmann a créé ce genre dans ses Plantes lichénoïdées pour la presque totalité des Lichens membranes et foliacés placés depuis, par Acharius (Lichenograph. univ.), dans les *Corvicularia, Imbricaria, Physcia, Platsoms* et Lobaria, subdivisions du genre Lichen tel qu’il avait été partagé d’abord dans son Prodrornus. De Candolle a établi, à l’aide de ces sections, autant de genres distincts, qui
Illustrations plantarium à un âge qui pouvait faire excuser quelques légèrets; mais, loin de là, elles furent relevées avec une dureté décourageante, qui détermina le jeune savant à chercher, dans les voyages, des consolations et des aliments à sa labeur insatiable. Mieux apprécié que de ses compatriotes, Lobel laissa des admirateurs dans tous les lieux qu’il visita. Il est mort à Londres dans sa soixante-dix-huitième année. Il avait le titre et la place de premier médecin de Jacques Ier, qui se l’était intimement attaché, et tous les moments de loisirs que lui laissaient ses devoirs auprès de l’auguste personnage, étaient employés à l’étude des plantes de la Grande-Bretagne; il en trouva un grand nombre ou tout à fait nouvelles, ou qui n’étaient point soupçonnées indigènes en Angleterre.

On compte aujourd’hui environ cent cinquante espèces de Lobélies, parmi lesquelles trois seulement sont propres à l’Europe, les autres appartiennent aux climats des deux Américas, de l’Afrique, de l’Asie et de l’Australasie. Presque toutes laissent transiter un suc propre laiteux, et caustique, qui, souvent, en rend le toucher nuisible et même dangereux; aussi ne doit-on les aborder qu’avec précaution. Quelques espèces, telles que le Lobelia urens, que l’on trouve assez fréquemment dans les bas-fonds humides des bois et des forêts, et une autre originaire de la Virginie, possèdent des propriétés antisyphilisitiques, dont la médecine a tiré un parti très-avantageux. La beauté des fleurs et l’élégance du feuillage de la plupart des Lobélies leur ont donné accès dans les jardins, les ont fait avidement rechercher par les amateurs.

LOBELIE DE SURINAM. Lobelia Surinamensis, Lin. C’est une très-jolie plante d’agrément, connue depuis longtemps, mais dont l’introduction en Europe est due à Alexandre Anderson qui l’apporta de Surinam en 1786. Sa fleuraison, qui s’effectue en mars et se prolonge ordinairement jusqu’en juillet, embellit, pendant tout ce temps, les serres tempérées. C’est un arbisseau dont la tige est cylindrique, haute de six à huit pieds, divisée en rameaux glabres ou très-légèrement phylaires. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, grandes, ovales-lanceolées, aiguës, légèrement et inégale- dentées en leurs bords. Ses fleurs sont grandes, d’un beau rouge, portées sur des péduncules grêles, de la longueur des corolles ou à peu près, solitaires dans leur base, de deux bractées linéaires. Chaque fleur en particulier est composée, 1° d’un calice à cinq divisions profondes, linéaires-lanceolées, denticulées en leurs bords, très-ouvertes; 2° d’une corolle tubulée, longue de dix huit lignes à deux pouces, partagée en son milieu en deux lèvres, dont la supérieure, un peu plus grande, est bifide, l’inferior est divisée en trois dents courtes, aiguës et rapprochées les unes des autres; 3° de cinq étamines ayant leurs filets insérés à la base de la corolle, distincts seulement en cette partie, ensuite réunis en un tube cylindrique, portant à leur sommet des anthères velues, également réunies entre elles, et saillantes hors de la corolle; 5° d’un ovaire inférieur, surmonté d’un style de la même longueur que les éta- mines, et terminé par un stigmate à deux lames, en-

LOB.

n’ont point été adoptés. La méthode de Lichénographie avait conservé un genre Lobaria qui n’est pas le même que celui d’Hoffmann. Il ne comprend qu’un petit nombre d’espèces à folioles coriaces, membraneuses, libres, lobées, à lobes larges, arrondis, hérisseys en dessous, fracturés, à scutelles éparse, sous-esséillées. De Can- doille a conservé ce genre qu’on ne retrouve plus dans la Lichénographie universelle ni dans le Supplément. Des cinq espèces qui figurent dans la Flore Française, trois ont été réunies aux Stictes; ce sont les Lobaria herbaceae, Pulmonaria et Scuticula, et deux se retrouvent parmi les Parmélies, sous les mêmes noms spécifiques; ce sont les Lobaria perilata et glomulifera. V. Parmélies et Stictes.

LOB. LOBÉ. Lobus, Lobatus, bot. Une feuille, une corolle, un pétale et en général un organe plan queconeque est appelé Lobé quand il est partagé par des divisions plus ou moins profonds, en un certain nombre de divisions qu’on nomme des Lobes; ainsi on dit feuille bilobée, trilobée, multilobée. On a également donné le nom de Lobes ou feuilles séminales aux coty- lédons de l’embryon. C’est dans ce sens qu’on dit em- bryon unitlobé ou bilobé.

LOBELIA. bot. V. LOBELIE.

LOBÉLACÉES. Lobeliacææ, bot. À l’article Campa- nulacées, il a déjà été dit que le groupe de végétaux, établi sous le nom de Lobéliaées, paraissait devoir de- meurer réuni aux Campanulacées. V. ce mot.

LOBELIE. Lobelia, bot. Genre de la famille des Lo- béliaeées, composé de plantes herbacées, annuelles et plus souvent vivaces, ou d’arbustes portant des feuilles simples, alternes, dentées; des fleurs bleues, blanches ou rouges, disposées en grappes terminales ou quel- quefois solitaires et axillaires. Les caractères de ce genre sont les suivants: le calice est adhérent avec l’ovaire infère; son limbe est à cinq divisions égales. La corolle est monopétale, irrégulière, tubuleuse; son limbe est à cinq lobes inégaux, disposés en deux lèvres: l’une supérieure, formée de deux divisions; l’autre in- férieure, de trois divisions. Les étamines, au nombre de cinq, sont réunies entre elles par les filets et les anthers, et forment un tube généralement saillant, terminé par des poils, et au travers duquel passent le style et le stigmate; celui-ci est généralement bilobé. Le fruit est une capsule libre seulement par sa partie supérieure, couronnée par les lobes calicinaux, offrant une, deux ou rarement trois lopos polypérismes, et s’ou- vrant par son sommet en deux valves semi sphériques sur le milieu de leur face interne. Ce genre a été dédié à la mémoire de l’un des botanistes les plus célèbres du 16ème siècle; il est l’hommage d’une reconnaissance bien méritée, décerné par l'immortel régénérateur de la science, devant lequel ont été venus se briser tous les traits de l’envie, dont le grand bonheur fut toujours de rendre justice au mérite qui l’avait devancé, et de faire contourner son ingénieuse méthode à dérober l’ingratigiance contemporaine des noms que la postérité sait accueillir avec une sèvere impartialité. Mat. Lobel, dont Linné a su bien comprendre les généreux efforts, est né à Lille en 1555; il s’adonna, avec une ardeur extraordinaire, à l’étude de la botanique, et publia ses
toucou à sa base par un anneau de poils. Le fruit est une capsule globuleuse, couronnée par le calice, divisée intérieurement en deux loges contenant chacune plusieurs graines. On a d’abord cultivé la Lobélle Surina- moise en serre chaude, mais dès qu’on s’est aperçu qu’elle pouvait se passer de la chaleur de la tannée, on a cherché à l’amener inassemblable à végétar sous une température moins élevée, et enfin elle s’est parfaitement acclimatée dans la serre tempérée où elle peut, dans nos climats, passer toute la saison rigoureuse. Néanmoins si l’on veut jeter de ses fleurs dès le commencement de janvier, il faut absolument la laisser constamment dans la serre chaude. Ses graines mûris- sent rarement, c’est pourquoi on se contente de la pro- pager par le moyen des marcottes, et surtout par des boutures étonnées, qui réussit plus promptement.

**Lobélle de Brandt. Lobélia Branditii, Nois.** Quoi- que les Canaries, cet petit cabinet, ait été souvent visité par les botanistes, il paraît néanmoins certain que cette fèle plante qui en est originaire, soit restée com- plètement ignorée jusqu’en 1815, époque où l’horticul- teur Noisette la produisit en Europe, et l’y publia sous le nom de Brandtii, à la mémoire duquel il la dédia. Ainsi le seul nom de cette plante en rappelle deux biens chers aux sciences naturelles et chimiques : celui de Lobel, dont les travaux contribuèrent à l’illustration du 16e siècle, et celui de Brandt, qui, cent ans après, à Ham- burg, en cherchant la Pierre philosophale, découvrit la substance la plus extraordinaire par ses propriétés : le Phosphore, dont l’histoire et la nature exercent en- core la sagacité des physiciens et des chimistes. Les racines de la Lobélle de Brandt sont fibreuse, vivaces, elles produisent des tiges simples, droites, parfaitement glabres, ainsi que toute la plante ; hautes de deux à trois pieds, garnies, dans toute leur longueur, de feuilles nombreuses, linéaires-lancéolées, aiguës, dents avec scié, longues de cinq à six pouces et même plus, larges seulement de cinq à six lignes. Les fleurs, d’un rouge éclatant, ont dix-huit à vingt lignes ; elles sont solitaires dans les aisselles des feuilles supérieures, portées sur des pédoncules deux fois plus longs que ces derniers, et chargés, dans leur partie moyenne, de deux petites bractées lancéolées-linéaires, presque opposées. Le calice est monophylle, adhérant immédiatement avec l’ovaire, découvert supérieurement en cinq dents étrêtes, acérées, beaucoup plus courtes que la corolle. Celle-ci est monopétale, irrégulière, tubulée, fendue longitudinallement en sa face supérieure, par- lagée presque jusqu’à moitié en cinq découpures li- néaires, toutes tournées du même côté, et formant une seule lèvre inférieure. Les cinq étamines ont leurs fin- ments dilatés, terminés par des anthères oblongues, grisiastres, surmontées d’un petit faisceau de poils, et connés dans une sorte de gaine cylindrique, qui em- brasse la partie supérieure du style.

**Lobélle cardinalle. Lobélia cardinale, L.** Cette es- pèce, qui est originaire de la Virginie, est herbacée et vivace. Sa tige, qui est simple, s’élève à une hauteur de deux à trois pieds et porte des feuilles ovales-lan- céolées, aiguës et sessiles. Ses fleurs, qui sont grandes et d’une belle couleur écarlate, forment à la partie supérieure de la tige un épi de huit à douze pouces de longueur. Cette belle espèce est aujourd’hui fort com- mune dans les jardins. Elle peut passer l’hiver en pleine terre, en ayant soin de la couvrir ; néanmoins il est plus prudent de la rentrer dans l’orangerie. Il faut, pour cette espèce, une terre franche et légère. On la multiplie facilement de graines, de boutures au prin- temps ou d’éclats en automne.

**Lobélle éclatante. Lobélia fulgens, Bonpl., Pl. Nav. et Malm., t. vii.** Cette espèce, l’une des plus belles de ce genre, a été trouvée près de Valladolid, au Mexique, par Humboldt et Bonpland. Sa tige est sim- ple, dressée, cylindrique, purpureuse et un peu velue ; ses feuilles sessiles, lancéolées, aiguës, irrégulièrement dentées et légèrement velues ; ses fleurs grandes, disposées en un long épi et d’un rouge pour- pré le plus intense. La Lobélle éclatante est aujour- d’hui assez commune ; elle doit être enterrée en oran- gerie pendant l’hiver.

**Lobélle à longues fleurs. Lobélia longiflora, L., Jacq., Hort. Vind., t. 37.** Cette espèce est annuelle et croît dans presque toutes les Antilles. Sa tige est ra- meuse, haute d’environ un pied, velue et un peu rude ; ses feuilles sont lancéolées, velues à leur face infé- rieure, profondément et irrégulièrement dentées. Les fleurs, solitaires à l’aisselle des feuilles, sont blanches. Leur tube, long de trois à quatre pouces, se termine par un limbe ouvert, à cinq divisions inégales. La Lobélle à longues fleurs, que l’on cultive quelquefois dans les serres, est extrêmement vénéneuse. Son suc est très âcre et caustique.


**Lobélle sphytille. Lobélia sphytilis, L., Rich., Bol. Méd., 1, p. 46.** Originaire des forêts de l’Améri- que septentrionale, cette Lobélie présente une tige her- bacée, simple, droite, haute d’environ deux pieds, an- guleuse, velue, surtout inférieurement ; ses feuilles sont alternes, sessiles, rapporuchées, lancéolées, aiguës, légèrement pubescentes, irrégulièrement dentées, et un peu sinuoses sur les bords. Ses fleurs, violacées et soli- taires à l’aisselle des feuilles, forment à la partie supé- rieure de la tige un épi très-allongé, entrecoupe de feuilles. Toute la plante est lactescente et répand une odeur un peu vireuse, lorsqu’on la froisse entre les doigts. Sa racine, qui se compose d’une touffe de fibres grêles et blanchâtres, a une saveur acide, que l’on a comparée à celle du Tabac. Elle a été analysée par Boiselas (Bull. Pharm., décem., 1825) qui y a trouvé : 1° une matière grasse, de consistance butyreuse ; 2° du sucre incrissable et fermentesceible ; 3° une ma-
tière mucilagineuse; 4o du malate acide de Chaux; 5o du malate de Potasse; 6o des traces d’une matière amère, très-facilement altérable; 7o des muriate et sulfates de Potasse, etc., et du ligneux. Donnée à faible dose, la décoction de cette racine excite la transpiration cutanée; à dose un peu plus élevée, elle augmente les déjections alvines, et enfin agit quelquefois comme émétique, si elle est plus concentrée. Cependant, d’après Boissel, son extrait qu’il a fait prendre à plusieurs animaux n’a jamais provoqué le vomissement. Cette racine, chez les médecins de l’Amérique septentrionale, jouit d’une très-grande réputation dans le traitement de la syphilis, et ils l’administrent quelquefois seule, d’autres fois en lui associant l’usage du mercure.

Les Canadiens l’employaient depuis longtemps et en faisaient un secret que le docteur Johnson parvint à leur arracher. Il le communiqua au voyageur Kalm, qui le fit connaître en Europe, vers l’année 1756. Mais on l’y emploie très-peu, malgré les essais tels qu’il y a une cinquantaine d’années par Dupau qui dit avoir constaté son efficacité dans un grand nombre de cas. Le Lobelia urens, l., qui croît aux environs de Paris, possède à peu près les mêmes propriétés; mais on n’en fait pas usage.

LOBES OPTIQUES. zoöl. Lorsqu’on soulève les Lobes postérieurs du cerveau, on voit, entre cet organe et le cervelet, quatre petites éminences arrondies, placées par paires, de chaque côté de la ligne médiane; elles s’élèvent sur la face supérieure des prolongements médullaires, qui se portent du cerveau à la moelle épi-nière, et constituent ce que les anatomistes appellent les Lobes optiques ou tubercules quadrijumeaux.

LOBIER. &or. Paulet donne ce nom à un Bolet subé- reuse, qu’il décrit comme nouveau, dans son genre Xylometron.

LOBIOLES. &or. (Lichens.) On nomme ainsi les subdivisions du thalle en petites pièces ou lanières dont la forme imite celle des feuilles.

LOBIPEDE. Lobipes. ois. Genre de l’ordre des Gral- les, établi par Cuvier (Règne Anim.) dans la famille désignée sous le même nom; ce genre a été formé aux dépens du genre Tringa de Linné, pour une espèce qui participe à toutes les habitudes des Chevaliers. Caractères: bec médio-cre, grêle, arrondi, terminé en pointe mince et grêle; mandibule supérieure légèrement arquée; narines basales, linéaires; tarses allongés, un peu comprimés; ailes allongées; queue courte; pouce petit; corps grêle.

LOBIPEDE HYPERBORE DE OU DU NORD. Lobipes hyper- boreus, Phalaropus hyperboreus, Lath., Temm.; Phalaropus Villamistii, Hawordt; Tringa hyperbo- reus, Lin. Phalarope de Siberie, Buff., Pl. cenum., 766. Parties supérieures noires, avec des plumes scapulaires et celles du dos largement bordées de roux; tectrices subâbâtes terminées de blanc; sommet de la tête, nu- que, joues, trait postérieur de l’œil et côtés de la poitrine d’un cendré noirâtre; rectrices latérales cendrées, bordées de blanc, les deux intermédiaires noires; côtés et devant du cou d’un roux vif; gorge, milieu de la poitrine et parties inférieures d’un blanc pur; flannes largement tachetés de cendré; bec noir; iris brun; pieds verdâtres. Taille, six pouces dix lignes. Les jeunes, avant la mue, ont les plumes des parties supérieures noirières, largement bordées de roux; les rémiges et les tectrices alaires noirières, bordées et terminées de blanc hâtre; les deux rectrices intermédiaires d’un cendré foncé; le sommet de la tête, l’oeicuit, la nu- que, et la tache derrière les yeux d’un cendré noirâtre; le front, la gorge, le devant du cou et de la poitrine, les parties inférieures, d’un blanc pur; les côtés de la poitrine et les flannes variés de cendré; les côtés du cou jaunâtres; le tarse jaune intérieurement et verdâtre à l’extérieur. C’est alors le Phalaropus fuscus de La- tham, le Tringa fusca de Gmelin, le Tringa lobata de Brunn. On le trouve dans le nord des deux con- tentes.

LOBIPÈDES. ois. Dans son Prodromus systematis Mammalium et Avium, Illiger forme sous le nom de Lobipèdes, une famille de son ordre des Gralles, dans laquelle il comprend les genres Fulica, Poda et Phalaropus, V. ces mois.

LOBODÈRE. Loboderus. ins. Calcotérotes tétramères; genre de la famille des Rhyynchophores, établi par Schoonherr, pour quelques insectes nouveaux du Bré- sil, chez lesquels il a reconnu pour caractères distin- tifs: des antennes brévuscules, fortes, insérées près du milieu de la trompe, coudées et composées de douze articles: le premier comprimé et dilaté intérieure- ment, le deuxième oblongue, les six suivants ou sub- perfoliés ou subturbinés et grossissant insensiblement jusqu’à la masse formée des quatre derniers articles, et grande, ovale, comprimée; trompe assez longue, forte, convexe en dessus, comprimée latéralement à sa base et canaliculée en dessous; yeux latéraux, ovales, déprimés et grands; corselet oblong, subconique, lobé dans son milieu postérieur; élytres triangulaire et pointu; élytres médiocremen convexes, oblongues et arrondies au bout; pieds courts et forts.

LOBODÈRE. Loboderus. ins. Coléoptères pentamères; cet autre genre d’insectes dont une trop grande similitude de nom avec le précédent peut rendre l’ad- option douteuse, a été proposé par Guérin, dans la famille des Serriocorns, tribu des Élatérides, avec les caractères suivants: antennes monoliformes, insérées sous la saillie du chaperon, composées de onze articles, dont le premier est le plus grand, et le dernier le plus petit, ovolée; fabre très-petit, caché par la saillie du chaperon; mandibules fortes, crochue, ayant une pe- tite dent sous la pointe; mâchoires très-vétemes, termi- nées par un lobe membranueux et formant un peu la pointe intérieurement; palpes maxillaires courtes, de quatre articles: le premier très-petit, le deuxième plus grand, le troisième aussi long que le premier, plus étroit, et le dernier de la même longueur, élargi au bout et tronqué obliquement pour former la figure d’une hache; lèvre inférieure transverse; palpes la- bialles courtes, de trois articles, dont le premier petit, le deuxième trois fois plus long, et le troisième aussi grand que les précédents réunis, un peu élargi et tron- qué; menton très-avançé, chaque presque entière- ment la houe; tarses composés de cinq articles cy- lindriches; corselet ayant un lobe cerné, courbé en
dehors et arrondi au bout, sous chaque angle postérieur. On ne connaît jusqu'ici qu'une seule espèce de ce genre; elle a reçu le nom de Lobolites monilicornis, G. Elle est originaire du Brésil.

LOBOITE. — Cette substance pierreuse, regardée d'abord comme une espèce particulière, n'est qu'une variété d'Ioloce, voisine de l'Egeran. On la trouve à Frugard, en Eplande, non loin des mines de Danne- mora. Elle est composée, d'après Berzelius, de Silic, 57; Alumine, 17,50; Chaux, 57,65; Magnésie, 2,90; Fer oxydé, 3,55.

LOBOPHILLIE. Lobophyllia. Polyp. Genre de la section des Polypiers lamellifères, institué par De Blainville dans la section des Polypiers entièrement pierreux et non flexibles, avec les caractères suivants: animaux actiniformes, pourvus d'une grande quantité de tentacules cylindriques, sortant de loges coniques, subcyllindriques ou ovoïdes, à lamelles tranchantes, composant un polypier calcaire, turbiné, fixé, strié longitudinallement à l'extérieur, très-lacuné à l'intérieur. Ce nouveau genre a été formé aux dépens des Caryophyllies qui ont de gros et longs tentacules.

LOBOPHILLIE ANGELEUSE. Lobophyllia angulosa, De Blainville; Caryophyllia angulosa, Lam., Ann. s. vert. II., p. 292, n° 15. La partie calcaire de ce polypier forme des masses assez considérables, planes ou légèrement sphériques, peu élevées, dont les branches, unies par leur base et striées à l'extérieur, ont un ou deux pouces de longueur; les étoiles en sont un peu évasées, à lamelles profondes, inégales, lisses et arrondies; elles laissent au fond du cône un espace vide, ovalaire ou comprimé, selon leur forme, dans lequel se loge la bouche du Polype. Celui-ci a sa forme traduite par celle des cellules qu'il déborde en descendant à quelques lignes le long de l'extérieur de la tige; il est recouvert de tentacules nombreux, qui sont d'un beau vert, tant qu'ils demeurent rapprochés, parce qu'il n'y a que leur pointe obtuse qui ait cette couleur; le reste de leur étendue est brun-verdâtre. Nouvelle-Hollande.

LOBOPHILLIE ORANGÉE. Lobophyllia aurea, Quoy et Gay, Voy. de l'Astr., Zool., t. 4, p. 195. Tubes courts, gros, cylindriques, comprimés, finement striés à l'extérieur; arêtes des cannelles dentelées; contour des étoiles irrégulier, comme déchiré, à lamelles grandes et petites alternativement, légèrement dentelées; polypier brunâtre ou participant de la couleur de l'animal; son intérieur formé de réticulations confuses. Le Polype est profondément enfoncé dans sa cellule; sa bouche est ovalaire et entourée de tentacules fort petits. Ces parties sont d'un orangé plus intense autour de l'orifice buccal; ses ovaires sont jaunâtres. Taille, six lignes. Du port Jackson.


LOBOSTÉMON. Lobostemon. Bot. Genre de la famille des Aspérifoliées, établi par Le Maun qui lui a signifié pour caractères: calice à cinq divisions; corolle hypogyne, infundibulaire, avec cinq appendices lap-
lettes filiformes, longitudinales, fixées, d'une part, au bord de la cellule, et de l'autre à la base des tentacules. Par sa contraction, le sac peut faire saillir au dehors le corps du Polype dont l'extrémité antérieure est munie de huit tentacules couverts, sur une de leurs faces, de papilles mobiles. Au milieu des tentacules se trouve la bouche, petite ouverture arrondie, entourée d'appendices très-irréguliers. Toute cette partie supérieure de l'animal est fixée à un corps cylindrique beaucoup plus petit, se terminant en arrière par huit filets mobiles torses, intestiniformes, dont l'extrémité paraît libre et flottante dans le fluide qui remplit le sac. Les mouvements de ces Polypes sont lents; les œufs sont gros, sphériques et rougeâtres lors de leur maturation. Il paraît que c'est à tort que Lamarck pense que les corps mollasses qui supporte les Polypes des Lobulaires, ne doit pas être considéré comme un Polypier. Son tissu a le plus grand rapport avec l'écorce des Gorgones. Comme cette écôre, il est formé d'une substance gélatineuse empâtant une infinité de petits grains calcaires; si l'on place dans l'Acide nitrique un fragment de Lobulaire digérée, frais ou desséché, il se produit une effervescence assez vive, et bientôt la portion gélatineuse, plus considérable que la portion calcaire, reste à nu. L'ouverture des cellules est crénelée ou étroite comme celle de plusieurs Gorgones; mais au lieu d'un axe corne, la partie centrale des Lobulaires est composée de canaux irréguliers, longitudinaux, dont les parois sont formées d'une substance semblable à celle de l'extérieur du Polypier; elle contient néanmoins une plus petite quantité de granulations calcaires; dans l'état vivant, ces tubes sont remplis d'un liquide transparent. En outre les Polypes des Lobulaires ont les plus grands rôles de forme et d'organisation avec ceux des Gorgones; et la masse qui les soutient est, comme l'écôre et l'axe de ces dernières, le résultat évident du travail des Polypes. Le genre Lobulaire comprend les Lobularia digitata, conoidea et patinata.

LOBULARIE. Lobularia. s.tn. Ce genre, établi par Desvaux (Journ. de Botanique, 5. p. 179), n'est autre que celui nommé précédemment Konigu par Adamson. V. Konig.

LOBULE. Lobulus. s.tn. Dans les embryons à deux cotylédons inégaux, le professeur Michel appelle Lobute le cotylédon le plus petit et qui semble à l'état rudimentaire. L'embryon de la Maire (Trypa nata, L.) offre l'exemple le plus marqué dans l'inégalité des deux cotylédons.

LOCELLE. Locellae. s.tn. Richard nomme ainsi la cavité partielle de chacune des loges de l'antheride, dans les plantes de la famille des Orchidées.

LOCHE. Xol. Nom vulgaire des Limaees et des Arions. V. ces mots.

LOGIE-FRANCHE. pons. Nom vulgaire du Cobitéte Franc. V. ce mot.

LOGIE-DE-MER. pons. C'est ainsi que le Gobie Aphyse est communément appelé par les pêcheurs.

LOCHIERIA. s.tn. Synonyme de Sigesbeckia. V. ce mot.

LOCHIES. pons. Nom générique français adopté par Cuvier pour le genre Cobiété. V. ce mot.

LOCHEMADE. Lochmius. ois. Genre nouveau, proposé par Swainson dans l'ordre des Anisodactyles, pour un Oiseau que cet ornithologue a caractérisé de la manière suivante: bec médioce, grêle, comprimé, un peu recourbé, entier; ailes courtes, arrondies; première rémige courte, les troisième, quatrième et cinquième presque égales et très-longues; queue médioce, large, arrondie, débite; tarses grêles, élevés, à squamaillles antérieures peu nombreuses, petites, celles du para-tarse plus multipliées; ponce plus court que le doigt du milieu, à ongle recourbé. Du Brésil.

LOCHERÈRE. Lochnera. s.tn. Genre de la famille des Apocynées, établi par Reichenbach, aux dépens du genre Vinca de Linné. Caractères: calice quinquéfide; corolle hypogyne, hypocrátéiforme, contractée à l'orifice où l'on aperçoit une petite membrane annulaire et ciliée; les cinq découpages du limbe sont obliques; cinq étamines incluses, insérées à l'extrémité de l'oriﬁce du tube de la corolle; leurs filaments sont très-courts et filiformes; leurs anthères, simples au sommet, sont peupehées vers le stigma; deux ovaires contenant plusieurs ovules fixés à la suture verticale; style filiforme, allaité supérieurement en une sorte de disque sous lequel est une petite gaine membraneuse; stigma à cinq angles obus; deux glandes hypogynes, lancéolées, alternes et égales avec les ovaires. Le fruit consiste en des follicules cylindriques renfermant plusieurs semences subhyalines, tronquées de chaque côté, avec un ombilic ventral.

LOCÈRES. Locnera rosea. Reich; Vinca ro- see. L. C'est un arbuste à lige droites, branchues, avec l'extrémité des rameaux ordinairement veinée; feuilles opposées, pétiolées, lancéolées ou ovales, minces de quelques poils rares et de veines blanchâtres, avec le sommet obtus, mucroné dans le milieu et quelquefois aigu; stipules petites; fleurs axillaires, naissant ordinairement deux à deux, sessiles, d'un rose tendre, quelquefois blanchâtres ou variées des deux couleurs. Quoique cette plante passe pour être originaire des Indes, on l'a aussi observée en Amérique, sous les tropiques. Les jardiniers la connaissent vulgairement sous le nom de pervenche de Madagascar.

LOC theria. s.tn. Ce nom générique a été proposé par Scopoli au Perim-Kara de Riede (Hort. Malac. 4. tab. 24) qui est maintenant une espèce du genre Elaegnus.

LOCIOMPHE. Locophomus. 1700. Épiphtète donnée aux Infusaires rotifères, dont chacune des mâchoires a la forme d'un étirer sur lequel sont étendues plus de deux dents, qui y tiennent à la fois par la base et par le sommet.

LOCKHARTIE. Lockhartia. s.tn. Genre de la famille des Orchidées, Gynandrie Monandrie, institué par Hooker et dédié à D. Lockhart, de l'île de la Tri- nité, et à qui l'on est redevable de l'espèce formant le type du genre que, grâce à ses soins, on cultive maintenant dans les serres d'Europe. Caractères: tête sphére, trilobée, tuberculé, sans éperon; deux pétales étalés et inclinés de chaque côté; gynostème aile, dont l'extrémité recouvre l'antheride qui est opecurculaire, et renferme deux masses polliniques de consistance et
LÉPUIGÈRE. Anisoptère. Sauterelle.

LOCUMTW. 1800. Cet ordre, en physiologie, un sens assez étendu; il signifie non seulement la faculté que possèdent les animaux de se transporter d'un lieu dans un autre, mais encore la fonction en vertu de laquelle ils meurent, sous la dépendance de leur volonté, ou leur corps en totil, ou simplement quelques unes de leurs parties. La locomotion est en quelque sorte le complément de la sensibilité dans le règne animal, puisque c'est par le moyen de leur faculté locomotrice que les animaux peuvent exécuter les différents mouvements qui doivent concourir à leur conservation. La locomotion s'exécute au moyen d'organes dont l'ensemble constitue l'appareil locomoteur. Cet appareil se compose des organes actifs et des organes passifs du mouvement. Les premiers sont l'encéphale où réside la volition ou la volonté d'exécuter tel ou tel mouvement, les nerfs qui la transmettent aux muscles qui l'exécutent sous leur influence. Les os ou parties dures qui présent un point d'appui aux muscles et favorisent ainsi les mouvements, en sont les organes passifs. La locomotion considérée dans son sens le plus étendu, c'est-à-dire comme signifiant la faculté qu'ont les animaux de pouvoir à volonté se transporter d'un lieu dans un autre, ne s'exécute pas de la même manière dans la série des animaux. Ainsi l'Homme, les Quadrupèdes, certains Reptiles et Insectes marchent; les Oiseaux, les Chauves-Souris et un grand nombre d'Insectes volent; les Poissons nagent; les Ophiidiens et les Vers rampent, etc., etc. Ces différents modes de locomotion seront traités aux mois MARCHÉ, PROGRESION, NATATION, REPTATION ET VOL.

LOCULIAIRE. Locuariais. on dit d'une anthère ou d'un fruit qu'ils sont Loculaires quand ils offrent dans leur intérieur une ou plusieurs cavités appelées loges. Le nombre des loges est indiqué par les mots uni, bi, tri, etc., qui précèdent celui de Loculaire.

LOCULAMENTEUX, LOCULÉ, Loculamentosus, Loculatus. on dit d'une organe divisé intérieurement en plusieurs cavités ou loges, par des cloisons transversales.

LOCULAR. on dit de l'espèce d'un insecte. V. ce mot.

LOCULE. Locula. on dit d'une partie des organes tubuleux de diverses formes, interposées ou emboîtées, distinctes ou séparées par des cloisons, qu'admet dans sa texture, un tissu membraneux ou gélatineux, offert par la fronde de certains Hydrophytes.

LOCULICIDE. Loculicidius. on dit d'un insecte dont la déhiscence s'effectue par le milieu des loges d'un péricarpe, le long de la nervure dorsale ou légère moyenne du dos du carpe. C'est un des six modes de déhiscence de quelques-un des fruits multircapiliaires, où les deux faces rentrantes des carpes sont toujours soudées ensemble, qu'elles ne peuvent plus se séparer.


LOCUSTAIRES. Locustairis. ins. Famille de l'ordre des Orthoptères sauteurs, établie par Latreille et ayant pour caractères: antennes sécées; tarses à quatre articles; élytres et ailes en totil; pattes postérieures propres au saut. Cette famille renferme la division des Gryllus Locusta appartient au genre Criquet proprement dit. Latreille, dans ses ouvrages antérieurs, ne rangeait dans cette famille que des Sauterelles (Locusta); il l'a subdivisée depuis (Fam. nat. du Règne Animal), et à présent la famille des Locustaires renferme cinq genres rangés dans les trois divisions suivantes:


b. Les genres: Sauterelle, Conocéphale, Pennicorne.

c. Les deux sexes presque aplaties, offrant au plus que des élytres très-courtes, en forme d'écaillles arrondies et voiletées.

d. Le genre: Éphippigère. V. tous ces motifs.

LOCUSTÉ. Locusta. ins. Quelques agrostographes appellent ainsi l'assemblage de fleurs réunies dans une lêpine et que l'on désigne plus généralement sous le nom d'Ephilet. V. Éphilet.

LOCUSTELLE. ins. Espèce du genre Sylvie. V. ce mot.

LODALITIE. min. (Sévergin, Mém. de l'Acad. imp. des Sc. de Pétersbourg; t. 1, p. 558.) Ce n'est, suivant Léonard, qu'une variété de Feldspat.

LODE. Malolits. ins. Caverne a été établi sous ce nom, un genre de Malacoérygiens abdominaux, famille des Salmones, auquel il donne pour caractères: bouche grandement fendue; des dents en velours rose des mâchoires, au palais et à la langue; huit rayons aux oues; corps allongé, couvert de petites écailles; la première dorsale et les ventrales plus en arrière que le milieu; les pectorales larges, rondes, se touchant presque en dessous.

LODE DE GROENLAND. Malolits Groenlandicus, Giv.; Salmo Groenlandicus, Bl.; Chipea villosa, Gm. Il est couvert d'écaillles d'un gris argentié; pendant tout le temps du frai, le mâle a, le long des flancs, une large bande dont les écaillles sont allongées, étroites et relevées de manière à offrir l'apparence de poils. Il se trouve dans les mers du nord de l'Amérique, où on l'emploie comme appât à la pêche de la Morue.

LODIDÉSÉ. Lodidésia. ins. Genre de la famille des Légumineuses et de la Monadelphia Décandrie, L., caractérisé ainsi qu'il suit: caïce un peu renflé, à cinq dents aiguës; corolle dont l'étendard est de plusieurs fois moins long que la queue et la corne; dix étamines toutes réunies par leurs filets; ovaire oblong, comprimé, à deux ou quatre ovules. Ce genre fait partie des Génistées ou de la première section de la tribu des Léoncées, du système de De Candolle. Il est placé non loin des Crotalaria, avec lequel il offre de grands rap-

Loddigesia à feuilles d’Oxalis. Loddigesia Oxalidi-folia, Sims, Bot. Mag. 965. C’est un arbuste dont la tige, haute de deux pieds ou environ, se divise en rameaux grêles, étalés, garnis de feuilles nombreuses, alternes, pétiolées, composées de trois petites folioles ovales, glabres, mornées à leur sommet, quelquefois échancrées, très-brièvement pédiculées, et réunies sur un pétiolé commun, muni à sa base de deux petites stipules subulées. Les fleurs sont purpurines, pédiculées, accompagnées chacune de deux ou trois bractées subulées, et rapprochées six à huit ensemble, au sommet des rameaux, en une grappe courte, presque disposée en tête. Le calice est monophylle, court, un peu renflé, à cinq dents inégales, dont les deux supérieures plus courtes et plus rapprochées entre elles. La corolle est papilionacée, à étendard ovale, horizontal, de deux fois plus court que les ailes qui sont oblongues, ouvertes; la carène, un peu plus courte que les ailes, est à son extrémité d’un pourpre plus foncé que le reste de la fleur, et formée de deux pétales connivents. Les dix étamines ont leurs filaments réunis dans les trois quarts de leur longueur en une sorte de gaine qui en toure le style; ces filaments sont libres et un peu arqués dans leur partie supérieure, ils se détachent par des anthères ovales et jaunes. L’ovaire est supérieur, allongé, comprimé, surmonté d’un style subulé, recourbé en haut, terminé par un très petit stigma en tête; cet ovaire contient six à sept ovules. On cultive en pot la Loddigésie à feuilles d’Oxalide, afin de pouvoir facilement la répandre dans l’Orangerie ou dans la serre tempérée, aux approches de l’hiver. On lui donne ordinairement pour sol, le terreau de bruyère pur, que l’on a soin d’entretenir suffisamment humecté. On la propage, soit par le semis de ses graines, soit par des boutures.


Lodoicée. Lodicea. Bot. Il n’est personne qui ne connaisse ces énormes fruits, souvent d’une forme si bizarre, et que l’on nomme vulgairement Cocos des Maldives. Pendant longtemps on n’a vu à quel arbre ils appartenaient, ni même quelle était au juste leur patrie, puisqu’on les croyait généralement originaires des îles Maldives; mais Commerson et surtout Labillardiére ont donné des renseignements certains à cet égard, en publifiant que l’arbre qui les produit croît naturellement dans les îles Sechelles, sur le rivage de la mer, et que leurs fruits, souvent transportés à des normes distances par les flots, viennent aborder sur des rivages lointains. C’est ainsi que l’on a cru que les Maldives étaient leur lieu natal; on en a vu même arriver sur des points encore plus éloignés de leur véritable patrie. Commerson, dans ses manuscrits, en avait formé un genre sous le nom de Lodoicea; ce genre a été adopté par Labillardiére (Ann. Mus. Par. 9, p. 140) qui en a fait connaître le caractère avec détail.

Lodoiciées des Sechelles. Lodicea Sechellarum, Labill., loc. cit., t. 15. C’est un Palmier dont le stipe droit et cylindrique peut acquérir une hauteur de quarante pieds et au delà. Il est marqué d’empreintes formées par les feuilles qui s’en détachent chaque année. Celles-ci, portées sur de longs pétilées, forment au sommet du stipe une vaste couronne composée ordinairement de quinze à vingt feuilles. Les pétilées sont longs de sept à huit pieds, élargis et membranueux à leur base; les feuilles sont ovales, subcordiformes à leur base, offrant à leur contour un grand nombre de divisions profondes et plissées en forme d’éventail. Les fleurs sont unisexuées et séparées sur deux individus distincts. Le régime de fleurs mâles se compose d’un petit nombre de chatons cylindriques, longs d’environ deux pieds et demi sur un diamètre de trois à quatre pouces. Ils se composent de larges écaillés étroitement imbriquées, se divisant en dessus, vers le quart de leur largeur, en deux lames verticales, qui enveloppent presque en totalité un faisceau composé d’environ une trentaine de fleurs imbriquées. Ces fleurs sont disposées sur deux rangs, et séparées les unes des autres par une petite écalle. Chaque fleur se compose d’un calice de six sépales étroits, allongés, creusés en forme de gouttière, et de vingt-quatre à trente-six étamines attachées sur un réceptacle commun. Le régime de fleurs femelles est un peu rameux, et porte un petit nombre de fleurs sésiles; leur calice est composé de cinq à sept sépales très-larges et étroitement appliqués sur le pétale; l’ovaire presque sphérique est surmonté de trois ou quatre stigmates allongés et aigus; le fruit est une noix d’un pied et demi de long; contenant, selon Labillardiére, sous une partie fibreuse, trois ou quatre noyaux qui réussissent rarement tous. Ces noyaux qui sont connus sous le nom de Cocos des Maldives, sont très-gros, noirs, osseux, épais, terminés à leur partie supérieure par deux ou trois lobes saillants, séparés les uns des autres par des encoffremens profonds. C’est entre ces lobes qu’on trouve une ouverture oblongue, garnie de fibres sur ses bords, et donnant issue à l’embryon, au moment de la germination. L’amande renfermée dans cette noix est dure. L’embryon est placé dans une petite cavité située à la partie supérieure de l’amande ou endosperme. Ce beau Palmier a été transporté par Sonnerat à l’île-de-France. Son amande est un aliment assez médicinal, et ses feuilles, très-consistantes, sont utilement employées pour couvrir les maisons.

Loeflingia. Loeflingia. Bot. Ce genre établi par Linné, et placé par ce naturaliste dans sa Triandrie
Monogynie, fait maintenant partie de la nouvelle famille des Paronychiées d'Auguste Saint-Hilaire. On le rangeait autrefois parmi les Caryophyllacées, famille aux dépens de laquelle une partie de celle des Paronychiées a été constituée. Dans l'exposition des genres qui composent cette dernière, le professeur A.-L. de Jussieu (Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle, t. 11, p. 386) impose les caractères suivants au *Lofotingia* : calice divisé très-profondément en cinq divisions bidentées à la base; corolle à cinq pétales très-petits et conniventes; trois étamines; style unique surmonté d'un stigmate (selon Linné) ou plutôt de trois (d'après Auguste Saint-Hilaire); capsule uniloculaire à trois valves et polypérées. Ce genre fait partie de la première section des Paronychiées, section à laquelle Auguste Saint-Hilaire a donné le nom de Seléranthèes; mais, ainsi que le *Minuartia*, il diffère des autres genres voisins par l'existence de sa corolle et ses capsules polypérées. Auguste Saint-Hilaire entretient donc la possibilité d'établir encore, au moyen de ces deux genres, un petit groupe dans la section des Seléranthèes, qui rapprocherait singulièrement les familles des Paronychiées et des Caryophyllacées, puisque les deux genres cités ne se distinguent de ces dernières que par leurs étamines et leurs corolles périgynes. On ne connaît que deux ou trois espèces de *Logania*. Celle qui doit être considérée comme type, a été nommée *Lofotingia Hispanica* par Linné (*Act. Holm.*, 1758, t. 1, f. 1) qui l'a dédiée au célèbre voyageur Loe- fling, auquel on en doit la première description. Cette plante est herbacée, et pousse du collet de sa racine, des tiges grêles, pubescentes, visqueuses, très-ramées, longues d'un à deux décimètres, couchées et étalées sur la terre; les feuilles sont petites, linéaires, subulées, opposées et ramassées ou fort rapprochées les unes des autres, au sommet des rameaux et de leurs divisions; les fleurs sont petites, axillaires, sessiles et solitaires. Le *Lofotingia Hispanica* croit naturellement, comme son nom spécifique l'indique, partout en Espagne et en Portugal; on le recueille aussi en France, dans le département des Pyrénées-Orientales. Cava- nilles (*Joannes*, 2, p. 50, t. 148, f. 3) a donné la description et la figure d'une seconde espèce, sous le nom de *Lofotingia pentandra*, qui croît aussi en Espagne, sur les bords de la Méditerranée, et qui diffère principale- ment de la précédente par ses étamines au nombre de cinq. Examinée de nouveau avec plus de soin, elle doit sans doute constituer un genre distinct des vraies *Lof-otingia*.

**Lœlia**. nom. Même chose que Laffie. V. ce mot.

**Loeselia**. Lœsella. nom. Ce genre, établi par Linné, avait été placé par ce naturaliste, ainsi que par la plupart des auteurs qui ont suivi son système, dans la Di- dynamie Angiospermierie; mais on en connaît plus favorablement que ses organes sexuels il n'a fait reporter dans la Pentandrie Monogynee, par Bennier et Schultes. La place qu'il doit occuper dans les familles naturelles, n'était pas non plus bien exactement déterminée. Jussieu l'avait rangé, d'après le caractère donné par Linné, à la fin des Convolutacées. Gærtner en ayant décrit le fruit avec son exactitude accentuée, l'auteur du *Genera Plantarum* reconnut ensuite (Annales du Mus. d'Hist. nat., t. 5, p. 250) que le genre *Lœsella* devait faire partie des Polémoniacées, et qu'il était extrême- ment voisin de l'Hyosia, peut-être même identique avec lui. Voici les caractères essentiels d'après Gært- ner et Lamarck: calice tubuleux, à quatre ou cinq dents aiguës, droites et courtes; corolle à cinq divisions prono- fondes, oblongues et ciliées; cinq étamines, dont quatre inermes sur le tube, et la cinquième, plus courte, inser- rée sur le milieu d'une des divisions de la corolle; un seul style filiforme, terminé par un stigmate en masse; capsule à trois valves s'ouvrant par le sommet, cha- cune portant une cloison sur son milieu, et renfermant une ou deux graines dans chaque loge.

**Logeselia**. Lœsella ciliata. Linné et Lamarck (Illustr., t. 127). C'est une plante herbacée, dont la tige est quadrangulaire, rameuse, garnie de feuilles opposées, ovales, un peu pointues, dentées en seic et rétrécies à la base; les fleurs naissent sur des pédoncules axillaires, et sont accompagnées de deux sortes de bractées: les unes extérieures, imbriquées en forme de cône, opposées, ovales, arrondies, veinées, presque sessiles, et bordées de dents sécatées; les autres intérieures, situées à la base des calices, membranueuses et ciliées. Cette plante croît près de la Vera-Cruz, dans l'Amérique méridionale.

**LOGANÉES. Logangea.** nom. R. Brown (*Prodr. Fl. Nov.-Holl.*, t. 1, p. 455), en parlant du genre Logania, fait voir ses rapports avec les genres *Genistoma, Anassser de Jussieu, Fogrea et Usteria*, et dit que ces divers genres doivent probablement former un ordre distinct, intermédiaire entre les Apocynacées et les Rubiacées. Plus tard, dans ses Remarques générales, le même botaniste développe davantage cette idée, et donnant tout à fait le Logania de la famille des Gentia- néens dont il l'avait d'abord rapproché, il le place plus près des Apocynacées où, avec les genres *Genistoma de Forster dont l'Anassser de Jussieu est à peine distinct, Usteria, Gærintera de Lamarck, Pagamne d'Aublet et peut-être le Fogrea*, il forme une section distincte ou une petite famille, qu'on peut appeler Loganées. Mais le botaniste anglais n'indique pas les caractères de cette nouvelle famille qui, selon lui, est destinée à combler le vide qui existe entre les Apocynacées et les Rubiacées, plusieurs des plantes qui lui appartiennent étant munies de stipules.

**LOGANIE. Logania.** nom. Ce genre est le même que l'*Euosmus* d'Andrews, nom qui n'a pas été générale- ment adopté. Robert Brown qui a établi le genre *Logania*, le plaça d'abord (*Prodr. Fl. Nov.-Holl.*) à la fin des Gentianacées, à cause de quelque rapport avec les genres *Mirasacne et Exacnum*. Mais plus tard (Gen. *Remarks*) il rapprocha des Apocynacées où, avec quel- ques autres genres, il forme une section ou une petite famille qu'il nomma Loganées. V. ce mot. Ce genre a été ainsi caractérisé: calice à cinq divisions profon- des corolle monopétale, subcamplatyée, à gorgue velue et limbe quinquépartite; cinq étamines plus courtes que le limbe; ovaire surmonté d'un style persistant, termi- né par un stigmate ovoïde, capitat; capsule s'ou- vrant en deux parties et offrant deux trophospermes attachés sur le milieu de chaque partie, et finissant
par devenir libres; graines attachées par le milieu de leur face inférieure. Brown décrit onze espèces de ce genre, toutes originaires de la Nouvelle-Hollande. Ce sont de petits arbustes ou des plantes herbacées, portant des feuilles très-entières, souvent munies de stipules qui se souduent et forment une gaine interpetiolar. Les feuilles sont allongées, terminales ou axilaires, tantôt solitaires, tantôt en grappes ou en corymbes.

I. ABUSTES. Calice orts; étamines non saillantes, insérées vers le milieu du tube.

A. Stipules en gaine entre le pétiole et la tige.

Loganie ver. 

Loganie a larges feuilles. Logania latifolia, Rob. Brown, Nov.-Holl., 1, p. 455; Excavum vaginatum, Labill. Nov.-Holl., 1, p. 57, tab. 51. Cette plante a des tiges un peu ligneuses et hautes de trois à quatre pieds, les rameaux redressés, les feuilles opposées, épaisses, coriaces, ovales-arrondies, ciliées, rétrécies en pétiole à leur base, longues de deux ou trois pouces, réunies par une gaine courte; les fleurs disposées en une panicule terminale; les pédoncules axillaires, opposés, di ou trichotomes, munis de bractées ovales-lancéolées; les divisions ovales, finement ciliées; la corolle en soucoupe, value en dedans; le limbe à cinq lobes à demi orbiculaires; le stigmate en masse, à deux sillons. Le fruit est une capsule ovale-oblongue, bivalve, à deux loges; les valves, roulées en dedans, s'ouvrent à leur sommet, et contiennent plusieurs semences planes, ovales. Cette plante croît dans la terre de Van-Leuvin, à la Nouvelle-Hollande.

Loganie a feuilles grasses. Logania crassifolia, Brown, t. c. Ses tiges sont ligneuses, divisées, divisées en rameaux scabres, garnis de feuilles opposées, coriaces, charnues, ovales ou un peu arrondies, mûronnées au sommet; les fleurs sont disposées en corymbes. Dans le Logania ovata, Brown, t. c., les tiges sont droites; les rameaux lisses, les feuilles ovales, presque sessiles, obusées à leur base; les fleurs en corymbe. Mais le Logania elliptica, Brown, t. c., a les feuilles ovales-scyllolithes, un peu aiguës, à peine longues d’un pouce. Le Logania longifolia, Brown, t. c., en diffère par ses feuilles planes, ovaques, aiguës, longues d’un à deux pouces; par la gaine à la base des pétales et tronquée; par les corymbes trichotomes; par les pédoncules glandes, et par les élimines renfermées dans la corolle.

B. Stipules sécantes, latérales, distinctes ou nulles.

Evokha. 

Loganie a fleurs nombreuses. Logania floribunda, Brown, Nov.-Holl., t. c.; Excavum albiflora, Andrews, Bot. Repos., tab. 529. Arbrisseau dont les tiges se divisent en rameaux garnis de feuilles opposées, lisses à leurs deux faces, lancéolées, rétrécies à leurs deux extrémités, garnies de stipules latérales, sécantes. Les fleurs sont blanches, disposées en grappes axillaires, composées, plus courtes que les feuilles; les pédoncules sont pubescents. Dans le Logania fasciculata, Brown, t. c., les feuilles sont ligneuses et spatulées, obtuses, planes, lisses; les tiges diffuses; les rameaux un peu rudes; les fleurs disposées en un corymbe terminal, peu garni. Le Logania vera, Brown, t. c., a ses tiges droites; ses feuilles linéaires, recourbées à leurs bords, un peu scabres en dessus; les fleurs disposées en grappes simples, axillaires, plus courtes que les feuilles; les pédoncules pubescents.

II. Tige herbacée ou ligneuse. Calice aigu; étamines insérées à l'orifice de la corolle, un peu saillantes.

Stomana. 

Loganie a feuilles de Serpoe. Logania Serpyllifolia, Brown, Nov.-Holl., 1, c. Ses tiges sont un peu ligneuses, garnies de feuilles ovales, avec des stipules entre les pétales; les fleurs sont terminales, presque en corymbe; les calices citlés. Le Logania pusilla, Brown, t. c., est une petite plante herbacée, à feuilles elliptiques; à stipules triangulaires; à fleurs solitaires, axillaires. Dans le Logania campanulata, Brown, t. c., les tiges sont herbacées; les feuilles linéaires, dépourvues de stipules; les fleurs terminales; les pédoncules et les calices pubescents.

Loge. bot. zoo. On appelle ainsi la cavité simple ou multiple que présente un ovaire ou un péricarpe, une antîère, etc., lorsqu'on les coupe transversalement; c'est dans ce sens qu'on dit ovaire à deux, quatre, cinq Loges, etc. Chez les Molusques, la Loge est l'espace compris entre deux cloisons, dans les Côquilles chambrées ou polythalames, telles que les Nauties, les Ammonies, les Orthocères, etc.


Logfie. Logfia. bot. Genre de la famille des Synanthères, proposé par Cassini (Bull. de la Soc. Philom., septembre 1819) qui lui a imposé les caractères suivants: involucrè formé de cinq écailles sur un seul rang, égales, appliquées, munies d'une large bordure membraneuse, gibbeuses et ossifiées dans leur partie inférieure; quelques écailles rudimentaires sont situées à l'extérieur; réceptacle plan, mun de cinq paillelets situés entre les deux rangées de fleurons extérieurs; calathide ovale, pyramidale, pentagonale, don le fleurs du centre, au nombre de cinq, sont régulières et hermaproïdites; celles de la circonférence au nombre de dix sur deux rangés, tubeulées et femelles; ovaires des fleurs centrales oblongs, droits et surmontés d'une aigrette composée de pois caduc et à peine plumeux; ovaires des fleurs de la circonférence oblongs, arqués en dedans et dépourvus d'aigrette. Ce genre est un démembrement du Filago de Linné, et ne se compose que de deux espèces assez communes en France, et particulièrement aux environs de Paris.

Logfie a fleurs subulées. Logfia subulata, H. Gass.; Filago gatlica, Lin., Sp. pl. edit. 5, p. 1319. Plante herbacée, inégale et irrégulièrement contornee et blanchâtre sur ses diverses parties, dont plusieurs cependant paraissent souvent être plus ou moins luisantes; tige rameuse, à rameaux grêles, très-divariqués; feuilles alternes, épaisses, sessiles, dressées, longues d'environ six lignes, très-plates, linéaires-subulées, roides, utinervées, à face inférieure ou extérieure ordinairement un peu graisseuse, à supérieure ordinairement blanche et contornee, à bords roulets en dedans ou en dessus; calathides petites, ordi-
L. O. I

nairement rassemblées en groupes de trois, quatre ou cinq, dans la bifurcation des rameaux et à leur sommet; chaque groupe accompagné de plusieurs feuilles plus longues que les calathides; pévicline tonneux, blancâtre, enfil à la base, éteñi vers le sommet, qui est un peu scarie et rousse. Cette espèce n'est pas rare dans les champs sablonneux des environs de Paris, où elle fleurit en juillet et août; elle est annuelle, ainsi que l'espèce suivante.

LOGIE A FEUILLES LANCEOLÉES. Logia lanceolata, H. Cass.; Filago montana, Linné, Sp. pl., édit. 5, p. 1511. Une race pivotante, rameuse, fibreuse, pro-duit ordinairement plusieurs tiges dressées ou ascen-dantes, hautes d'environ six pouces, simples inférieu-rément, plusieurs fois bifurquées supérieurement, à rameaux dressés; à tige et ses rameaux sont coton-neux, blancâtres, et très-garnis, d'un bout à l'autre, de feuilles rapprochées: ces feuilles, larges d'environ trois lignes, larges d'environ une ligne, sont sessiles, linéaires-lancéolées-aiguës, planes, laïneuses et blan-châtres sur les deux faces, très-entières sur les bords, qui sont quelquefois un peu ondulés; les calathides sont ordinairement rassemblées en petits groupes irré-guliers, inégaux, situés vers la bifurcation des rameaux et vers leur sommet; chaque calathide, ordinairement portée par un pédoncule propre, court, filiforme, est petite, conique, verdâtre, un peu cotonneuse, à sommet jaunâtre et scarieux.

LOGHIANA. Dot. Synonyme de Rhysschia. V. ce mot.

LOGOLIS. Dot. V. GYNANDRA.

LOIR. Myoxus. Maxim. Ce genre de Rongeurs, qui appartient à la grande famille des Rats, a néanmoins quelques rapports avec celle des Écureuils, soit par les caractères zoologiques, soit surtout par ses habitudes; il fait même partie, dans quelques ouvrages systémati ques, du genre Sciurus. Il a quatre molaires de chaque côté, et, comme presque tous les autres Rongeurs, deux incisives à chaque mâchoire. Ces incisives sont longues, fortes, plates à leur partie antérieure, et comprimées et anguleuses à la postérieure; les supérieures sont coupées carrément; les inférieures sont pointues. Les molaires se divisent dès leur base en racines, et leur couronne plate offre des lignes transverses, saillantes et creusées. À la mâchoire supérieure, la première mo laire est formée de trois tubercules, dont deux sont ex ternes, et un interne; les autres sont plus grandes et de forme carrée. Quant aux molaires inférieures, elles diffèrent peu des supérieures. Les membres sont à peu près égaux. Le postérieur est terminé par cinq doigts armés d'ongles aigus et comprimés; le pouce, assez court, est susceptible de s'écartter des autres doigts; il est même un peu opposable dans quelques circonstances. L'antérieur n'est au contraire que trécadactyle, le pouce ne consistant plus qu'à un tubercule allongé, sur lequel cependant on aperçoit encore un rudiment d'ongle; les quatre autres doigts sont d'une longueur moyenne. La patme est nue et cinq tubercules, et la plante, parcellairement nue, en a six; toutes ces parties et le dessous des doigts sont également recouverts d'une peau très-douce. La queue est bien différente de celle des Rats; elle est toujours couverte de poils abon-

I. O. I

dans, et quelquefois même presque aussi touffue que celle d'un Écureuil. La langue est douce et assez lon-
gue; l'oreille est membraneuse, la pupille ronde et même très-contraction; et il y a entre les deux narines un petit nœud. Les moustaches sont longues, les lèvres épaisse et velues; la supérieure est fendue, et l'infé-
rieure forme une sorte de gaine d'où sortent les inci-
sives, à cause d'une disposition particulière des bords qui se réunissent l'un à l'autre, en arrière de ces dents.

Il y a dans ce genre, ou du moins dans les espèces les plus connues, huit membres, dont quatre sont pecto-
rales, et quatre ventrales. Mais un des faits les plus curieux de l'organisation de ce genre, est l'absence du coecum qui existe chez tous les autres Rongeurs, soit de la famille des Rats, soit de toute autre famille, et qui a même généralement dans cet ordre, un volume considérable. Cette anomalie est d'ailleurs d'autant plus remarquable que ces animaux sont très-frugivo-

eres. Leur nourriture consiste en fruits de toute espèce, qu'ils vont chercher sur les arbres où la forme de leurs ongles leur permet de grimper avec beaucoup de facili-
cé. Cependant, quoique leur régime soit essentielle-
ment végétal, quand ils viennent à rencontrer des nids, ils font souvent leur proie des œufs et même des jeunes Oiseaux qu'ils y trouvent. Ce sont pour la plupart de petits animaux nocturnes, dont le pelage est générale-
ment peint de couleurs, sinon brillantes, du moins agréables et harmonieusement disposées. Ils vivent sur les arbres, à la manière des Écureuils, et peuvent comme eux, mais toutefois avec moins de facilité, sauter de branches en branches. Ils sont ainsi presque toujours à l'abri de l'attaque des animaux carnassiers; cepen-
dant lorsqu'ils ne peuvent l'éviter, ils se défendent avec courage, et font à leurs ennemis de cruelles morsures; on prétend même que les plus grosses espèces du genre ne redoutent pas la Belette. C'est à la fin du printemps que l'accouplement a lieu; et les petits, ordinairement au nombre de cinq environ, naissent en été. A l'appro-

eche de l'hiver, les Lois font, dans leur retraite, une petite provision de noisettes, de châtaignes et d'autres fruits, et lorsque la température n'est plus que de 7° en-
viron, ils tombent, comme la Maroîette, dans un en-
gourdissement qui dure autant que les froids. Ils se réveillent cependant de temps à autre, soit lorsque le froid devient vif, soit lorsqu'il y a longtemps qu'ils n'ont plus de nourriture. C'est pendant ces intervalles de veille, et aussi après leur engourdissement, qu'ils consomment leurs provisions. De nombreuses et inté-
ressantes observations ont été faites dans ces derniers temps, sur la léthargie hivernale des Lois, par Mangili (Ann. du Mus., t. x), par de Saisset, par Edwards (In-
fluence des agents physiques sur la vie), et par d'autres physiologistes; quelques-unes seront rapportées ici.

La respiration est suspendue et remouvelée à des in-
tervalles réguliers; mais ces intervalles varient sui-
vant la température; à 5° un individu observé par Man-

gili respirerait 22 ou 24 fois de suite en une minute, après 4 minutes de repos. En outre la température de l'animal baisse beaucoup; ainsi un Lérot qui, en été, avait 59°, n'avait plus au mois de décembre que 21°, suivant les observations de Saisset. Cet abaissement de
La température pendant la saison froide a été très-bien expliquée par le savant physiologiste Edwards ; il a montré que les animaux hibernants (*P. ce mot*) produisent habituellement moins de chaleur que les autres animaux à sang chaud ; et qu'ils sont, sous ce rapport, d'une manière permanente dans les mêmes conditions que tous les jeunes animaux.

On n'a encore bien distingué dans ce genre que quatre espèces, dont une seule est étrangère.

**Loir commun. Myoxus Glis, Gm., Buff. viii., 24.** Cette espèce, qui a donné son nom au genre, est la plus grande ; elle a près de six pouces du bout du museau à l'origine de la queue ; elle est généralement gris cen-
dré en dessus, avec les dessous et la partie interne des membres d'un blanc un peu rousseâtre ; la queue est en-
tièrement d'un eudré brunâtre. Le tour de l'œil est
noirâtre, et le dessus de la tête d'un gris plus pâle que le reste du corps ; enfin les pattes sont blanches
avec une tache brune sur le métacarpe et sur le méta-
tarse. Les oreilles sont courtes, à peu près demi-cir-
culaires, et la queue, à peu près de la longueur du corps,
est touffue et distique. Cette espèce habite les forêts de
l'Europe méridionale ; elle se fait un lit de mousse, soit
dans le tronc d'un arbre creux, soit dans une fente de
rocher, mais toujours dans un lieu sec. La chair des
Loirs a le goût de celle du Coehon d'Inde ; et elle était
estimée chez les Romains, au point qu'ils les élevaient
et les engraisaient pour leurs tables. On est même main-
tenant encore, en Italie, dans l'usage de les manger.
On se les procure en faisant dans un lieu sec, une fosse
que l'on tapisse de mousse, et où l'on met des faines ;
les Loirs s'y rendent en grand nombre, et on les trouve
engouardis vers la fin de l'automne ; c'est précisément
le temps de les manger.

**Loir Lérot. Myoxus Nitela, Gm., Buff. viii., 25.** Il a le
dessus de la tête, du corps et du premier tiers de
la queue, d'un roux vinaigre, avec les flanes grès et le
dessous de la tête, du corps et de la queue, ainsi que
la lèvre supérieure, blanches. L'œil se trouve placé dans
une grande tache noire, qui se prolonge jusqu'au-dessous
de l'oreille. Les membres sont blanches, à l'exception de
la partie supérieure de celui de derrière, qui est noire.
La queue, toute blanche en dessous, noire en dessus
dans ses deux derniers tiers, et toute blanche à son
extrémité, est plus longue que le corps, et terminée par
de pois longs et assez abondants. Enfin le Lérot a les
oreilles plus ovales que le Loir commun, et sa longueur
est moindre d'un cinquième environ. Cette espèce habite
tous les climats tempérés de l'Europe, et même la Polo-
gne ; elle est plus nombreuse et plus répandue que celle
du Loir commun, et se trouve souvent dans les jardins,
et quelquefois même dans les maisons. Le Lérot se niche
dans les trous des murailles, et aussi dans les arbres
creux. Il est souvent très-maisible par l'habitude qu'il a
de courir sur les espalliers, et d'entamer les meilleurs
fruits au moment où ils commencent à mûrir ; il dé-
truit ou gâte particulièrement beaucoup de pêches. Il
est d'ailleurs entièrement inutile à l'homme, et ne se
mange pas comme le Loir commun, sa chair étant
désagréable et de mauvaise odeur. Le Lérot porte en
beaucoup de lieux le nom de Loirrot.
avec une ligne noircière sur l'épaule, qui vit en société dans des terriers, et qui n'hiberne pas, cette espèce est encore très-douteuse. On a aussi rapporté à ce genre la Gerbilline du Tamarisc (V. Gerbode), les Écureuils Guerlingueta, et le Rat à queue dorée de Buffon. Cette espèce, qu'on avait nommée aussi Lérot à queue dorée, et Loir épineux, a été reportée depuis dans le genre Echinys de Geoffroy Saint-Hilaire. E. Échinys rép. On a aussi quelquefois désigné le Gerbo, sous le nom de Loir de montagne, et le Polatouche sous celui de Loir volant. V. Gerbode et Polatouche. Enfin, suivant Desmarest, il serait au contraire possible qu'on dût rapporter à ce genre le Musculus Eugeniorus, et le Musculus dichrous de Raffinesque (V. Rat), ainsi que le Mus floricanus d'Or, espèce que J. laran, (Fana Americana, p. 141) place parmi les Cama-
gnaux.

LOBO. Moll. Synonyme vulgaire de L. L. LON.

LOISELEURIE. Loiseleurie, nat. Genre de la famille des Rhodoracées de Jussieu, et de la Pandanier-Mono-
gynie, L., qui offre pour caractères : un calice per-
sistant, à cinq divisions profondes; une corolle mo-
nopétale, campanulée, partagée en cinq découpe-
egales; cinq étamines, ayant leurs filaments plus courts que la corolle, insérées autour de l'ovaire, et terminées par des anthères à deux loges longitudinales; un ovaire supère, à style droit, terminé par un stigmate simple; une capsule à deux loges, contenant des graines me-
sues, nombreuses, attachées à un placenta central. Ce genre ne comprend qu'une seule espèce, dédiée des Azalaes, auxquels Linnaeus l'avait réuni, mais dont elle diffère essentiellement par beaucoup de caractères et par le port.

tentionale. Elle est assez rare dans les Pyrénées; mais elle est très-commune dans les Alpes du Piémont, de la Savoie, du Dauphiné et de la Provence: il y a dans ces provinces des lieux où elle est si abondante que les rochers en sont quelquefois entièrement couverts. Ses fleurs roses, qui paraissent en juin, sont de jolies mini-
atures qui décorent d'une manière agréable les lieux sauvages où croît cette plante. Dans les jardins on la cultive à l'exposition du nord et dans la terre de bruyère; mais elle y languit, ne peut que difficilement s'y multi-
plier, et il faut très-souvent en faire revenir de nou-
veaux plants des Alpes.

LOKANDI. nat. Genre générique proposé par Adanson pour le Karim-niota de Rhédée. Ce genre a reçu plu-
sieurs autres noms, entre autres celui de Niota qui lui a été imposé par Lamarck et qui a été adopté par les auteurs modernes. V. Niota.

LOLIGO. Moll. V. Calmar.

LOLIGOIDÉES. Loligoidae. Moll. Nom proposé par Lesueur, pour désigner les Calmars dont il fait une fa-
mille. V. ce mot.

LOLIGOPSIS. Moll. V. Calmar.

LOLIUM. nat. V. Yvraie.

LOLO. nat. Fruit du Lolotier.

LOLOTIER. nat. Syn. de Papaye, Carica Papaya, L. LOM. nat. Nom donné que l'Illiger à la membrane qui s'étend tout le long, de chaque côté des doigts, dans certaines espèces d'Oiseaux.

LOMAN. Moll. Nom donné par Adanson (Voyage au Sénégal, pl. 6, fig. 7) au Conus inextilis de Linné et de Lamarck. Il est connu sous le nom vulgaire de Drap d'or. C'est une espèce qui varie beaucoup, et avec laquelle on en a fait plusieurs.

LOMÀNDE. Lomandrea. nat. Genre de la famille des Joncées et de l'Alexandrie Trigynée, L., établi par Labillardière (Nov.-Holl., 1, p. 95) et auquel R. Brown a donné le nom de Xerotes, en lui assignant les carac-
tères suivants: les fleurs sont dioïques; leur calice co-
loré est à six divisions profondes; dans les fœtaux mâles, les trois divisions intérieures, et quelquefois les trois extérieures, sont soudées ensemble par leur base; les six étamines sont attachées au périanthe, et offrent des anthères peltées; on trouve un pistil rudimentaire au centre de la fleur. Dans les fœtaux femelles, les six sé-
pales sont distincts et persistants; les étamines sont privées d'anthères; l'ovaire est à trois loges monosper-
mes, surmonté de trois styles un peu soudés par leur partie inférieure. Le fruit est une capsule cartilagi-
neuse, à trois loges, s'ouvrant en trois valves, septi-
fères sur le milieu de leur face interne et contenant chacune une graine peltée. Labillardière, dans sa Flore de la Nouvelle-Hollande, avait décrit seulement deux espèces de ce genre. R. Brown, dans son Prodrome, en carac-
tère vingt-quatre sous le nom de Xerotes. Il réunit à ce genre les Dracaena obliqua et filiformis de Thunberg. Toutes ces espèces sont originaires de la Nouvelle-Hollande. Ce sont des herbes vivaces, roides, sèches, ayant un port tout particulier; leur racine est fibreuse; leur tige très-courte ou plus souvent nulle; leurs feuilles sont étoilées, planes, linéaires, quelque-
fois canaliculées, très-rarement filiformes, dilatées à leur base en forme de gaine secrète, et quelquefois dentées vers leur partie supérieure; les fleurs sont dispo-
posées en panicule, en grappe, en épi ou en capitule au sommet de la tige; le tégument propre de la graine est quelquefois lâchement adhérent et sinue une sorte d'arille; l'embryon est droit, cylindrique, placé à la base d'un endosperme cartilagineux. Ce genre, par plusieurs de ses caractères, se rapproche de la famille des Palmiers. Voici les deux espèces décrites et figurées par Labillardière:

LOMÈNÈRE À LONGUES FEUILLES. Lomandrea longifo-
lla, Labillard., Nov.-Holl., 1, p. 92, tab. 119; Vinule, Eucycl. Les racines produisent un grand nombre de feuilles linéaires, allongées, glabres, tridentées à leur sommet, longues d'un pied et demi, larges d'environ
trente lignes, s'engageant à leur base, membranéuses à leurs bords; ces feuilles laissent, par leur destruction, une portion fibreuse, qui forme, à la base de la plante, une tunique chevelue, entremêlée avec les feuilles; de leur centre s'élève une tige ou lampe nue, à deux angles, haute de six à sept pouces et plus. Les fleurs sont réunies en plusieurs épis sessiles, épaiss, interrompus, munis de bractées subulées, et sous chaque fleur sont huit à dix écailles imbriquées, ovales, scarieux; les folioles du calice sont ovales, subulées: les extrémités plus longues que les intérieures; les étamines sont toutes de même longueur; les anthères orbiculaires; les capsules ovales, acuminées.

**Lomandra a feuilles roide.** *Lomandra rigida*, Labill., *Nov.-Holl.*, 1, p. 98, tab. 129. Cette plante différe de la précédente par son port, par la disposition de ses fleurs, par ses feuilles roides, à peine plus longues que les tiges, droites, simples, à deux ou trois angles. Les fleurs sont disposées, à l'extrémité des tiges, en plusieurs paquets sessiles ou pédonculés, globuleux, entourés de plusieurs bractées inégalées, ovales; lancéolées, subulées, très-aiguës; les folioles du calice sont lancéolées; il y a six étamines; et trois des filaments alternes sont plus longs que les autres; anthères bilatéraux, sans bordure.

**Lomaphère.** *Lomaphera*. ins. Coléoptères pentamères; genre de la famille des Lamellinocrates, tribu des Cétonites, établi par Gory et Percheron dans leur Monographie des Cétonites. Caractères: chaperon avancé antérieurement; très-fortement reflué; mâchoire grêle, terminée par un lobe très-mince et velu; palpes maxillaires grêles, avec le dernier article ovoïde, allongé, un peu plus grand que les deux autres; légère plus haute que large, cordiforme, très-échancrée; fossettes latérales très-longues, peu larges; palpe labiale grêle, avec les deuxième et troisième articles les plus grands et presque égaux; corselet en demi-cercle antérieurement, fortement lobé postérieurement, recouvrant presque tout l'écusson; pièces de l'opale peu visibles; élytres méplates, peu échancrées, parallèles, très-dentelées à leur extrémité; plaque anale carénée transversalement; sternum long, aigu, atteignant les pattes antérieures; tarse plus court que le tibia.

**Lomaphère de Latreille.** *Lomaphera Latreillii*, Dup. Il est entièrement d'un vert glauque, transparent, avec les antennes faunes. Taille, quatorze lignes. De Java.

**Les Lomaphera valida, Chevalot; biellitae, Quoy et Gaim.; papua, Guérin; ciridii-anoe, Hope, sont jusqu'ici les autres espèces connues. Toutes appartiennent à l'Australasie.**

**Lomaria.** Not. Ce genre de Fougeres qui ne paraît différer en rien de celui que R. Brown a établi depuis, sous le nom de *Stegania*, fut fondé par Wildenow; il se rapproche surtout des *Blechnum* avec lesquels il fut d'abord confondu, et quelques espèces même qu'on doit peut-être rapporter à ce genre, furent laissées parmi les *Blechnum* par Wildenow; à tel est le *Blechnum boreale* ou *Osmunda spicans* de Linné qui, par ses caractères, forme le passage entre les *Lomaria* ou *Stegania* de R. Brown et les vrais *Blechnum*. Ce genre peut être ainsi caractérisé: capsules entourées d'un anneau élastique, disposées en une série continue, le long du bord de la fronde fertile, et finissant par courvrir toute la surface inférieure; tégument marginal continu, membranése et scarieux, souvent divisé en lanières s'ouvrant en dedans. Dans toutes les espèces de ce genre les frondes fertiles sont plus grêles, à pinnules étroites et comme contractées; le tégument s'étend ordinairement jusqu'à la nervure moyenne, et finit par être déjeté en dehors, par le développement des capsules. On voit que les *Lomaria* diffèrent des *Blechnum* en ce que le tégument naît du bord même de la fronde dans les premiers, tandis que, dans les seconds, il prend toujours naissance à quelque distance du bord de la fronde qui n'est pas contractée comme dans les *Lomaria*. Quant aux genres *Lomaria* et *Stegania*, la seule différence qu'on pourrait observer entre eux, consiste en ce que dans les *Stegania* le tégument est presque toujours parfaitement continu et entier, tandis que dans les vrais *Lomaria*, il est divisé en lanières nombreuses et scarieux. Si l'on admettait cette distinction, les *Stegania*, parmi lesquels on devrait probablement ranger le *Blechnum boreale*, habitueraient presque tous les climats froids et temperés des deux hémisphères, tandis que les vrais *Lomaria* seraient beaucoup plus fréquents dans les régions équatoriales, quelques espèces seulement s'étendant jusque dans les régions tempérées de l'hémisphère austral; en réunissant ces deux genres dont les caractères distinctifs sont si légers, on voit que les *Lomaria* se rencontrent presque tous les points du globe, mais ils sont plus fréquents dans la zone intertropicale et dans l'hémisphère austral que dans les régions boréales où le *Lomaria boreale* (*Blechnum boreale*, Wild.) est le seul représentant de ce genre. Toutes les espèces de ce genre ont la fronde une seule fois pinnatifide, à divisions longues, étroites et entières; leurs nervures sont pinnées, et les nervures ne sont ordinairement qu'une ou deux fois bifurquées; quelques espèces seulement présentent une tige droite et assez élevée pour qu'on puisse les ranger au nombre des Fougeres arboreescents; tels sont le *Lomaria Boryana*, Wild., de l'île Maurice, et le *Lomaria robusta* (*Pteris palmiformis*, Du Petit-Thouars), de l'île Tristan d'Acounga.

La Lomatia décrit huit de les huit et
leurs L
479 oblongues
Les feuilles et les sept graines un oblique, sperme.
4° ventes, en lées, thryum dividu.
La point en bothryum de lées, environ met; LOMATIE la roulées grappes, tige composées garnie de base est quatre fois et; munies de dix ovaire calice; s'ouvrant est Le et à décrire vers leurs pour Linn., leurs lées, glandes pédicelles ;
Le et à
l'ovaire. et
dans l'hiver les
Courtes et corymiformes. Le calice est irrégulier, formé de sépales distincts et tournés du même côté. Les étamines sont placées dans une petite fossette que présente la partie supérieure de la face interne de chaque sépale. Les trois glandes hypogynes sont placées un seul côté; l'ovaire est pédicelé, allongé, polysperme. Le style est persistant, terminé par un stigmate oblique, dilaté, orbiculaire et un peu plan. Le fruit est un follicule ovoïde, allongé, s'ouvrant par une suture longitudinale et contenant un assez grand nombre de graines planes, terminées par une aile membraneuse dans leur partie supérieure. Robert Brown a décrit sept espèces de ce genre, toutes originales de la Nouvelle-Hollande. Ce sont des arbustes portant des feuilles alternes, généralement divisées à la manière des feuilles des Ombellifères, très-rarement simples et entières et quelquesfois de figures variées sur le même individu.

**Lomatia a feuilles de peucedan. Lomatia silafo-**

**Lomatia polyomorphe. Lomatia polyomorpha, Brown, loc. cit.** Arbrisseau découvert à la Nouvelle Hollande; ses tiges se divisent en rameaux tomentueux, garnis de feuilles linéaires, lancéolées, très-entières, dentées et presque piliformes, lomentueuses en dessous; ses fleurs, disposées en grappes terminales et rapprochées en corymbre, ont les pédoncules cotonneux, la corolle un peu pilueuse, les pistils très-glabres. Cette espèce varie par ses feuilles linéaires, lancéolées, très-entières, courbées à leurs bords, lomentueuses et cernées en dessous (Lomatia cinea); et par ses follicules longs d'un demi-pouce. Quoique les feuilles soient lancéolées, incisées ou piliformes, ou côtelées, lomentueuses et ferrugineuses en dessous (Lomatia rufa), et les follicules presque longs d'un pouce.

**Lomatia a longues feuilles. Lomatia longifolia, Rob. Brown, Nov.-Holl., loc. cit.; Ebothryum myri-coles, Gart., 5, p. 4, tab. 215, 218; Trichon-

**Lomatia des trituriers. Lomatia tinctoria, Br., loc. cit.; Ebothryum tinctorium, Labill., Non-

**Lomatia bête. Lomatia dentata, Robert Brown, loc. cit.; Ebothryum dentatum, Ruiz et Pavon, Fl. Per., 1, p. 92, tab. 94, fig. a. Arbrisseau des grandes forêts du Chili, qui s'élève à la hauteur de quinze ou dix-huit pieds; ses rameaux sont glabres; ses feuilles ovales, ovales, lusiantes en dessus, blanchâtres en dessous, rougies à leurs bords, dentées à leur partie supérieure; les fleurs disposées en grappes axillaires; les pédoncules gris, flexueux; la corolle est blanche, pubescente en dehors; il y a trois glandes sous un ovaire pubescent; les follicules sont pourpres, à plusieurs semences.

**Lomatia oblique. Lomatia obliqua, Rob. Brown, Trans. Linn., vol. 10, p. 201; Ebothryum obli-

**Lomatia oblique. Lomatia obliqua, Rob. Brown, Trans. Linn., vol. 10, p. 201; Ebothryum obli-
gamme,Ruiz et Pav., Fl. Per., 1, p. 65, tab. 97; Ebothryum hirsutum? Lamk., Encycl. Cet arbrisseau à de grandes feuilles pétiolées, glabres, coriaces, ovales, dentées à leur moitié supérieure; les grappes axillaires et terminales composées de fleurs générales, pédicelées, munies d'une bractée ovale, convexe, caduque, aigüe; les pédicelles velus; la corolle blanche; les pétales réfléchis, spatulés, aigus et obliques à leur sommet; trois glandes placées sous l'ovaire. Les follicules sont sessiles, oblongues, oblongs: ils renferment plusieurs semences. Cette plante croît au Chili. Brown
rose modérément surtout au temps de repos; elles se propagent de boutures assez facilement pour que l'on soit dispensé de recourir à d'autres moyens de multiplication. Ces boutures se font ordinairement au printemps, et sous des cloches où l'on interdit l'accès de l'air jusqu'à parfaite reprise.

LOMATONIA. nom donné par Targioni Tazzetti, à un genre de Fucus, qui n'a point été généralement adopté.

LOMATONIUM. Le genre establi sous ce nom, par Hafinesque (Journ. de Phys., 89, p. 101), dans la famille des Ombellifères, ne diffère point du genre Fura de Tournefort, et lui a conséquemment été réuni.

V. FERULE.

LOMATOCARPE. Lomatocarpus. fruit dont les bords sont garnis d'une membrane épaissie.

LOMATONIUM. Lomatognion. genre de la Pentandrie Bigynie, L., établi pour une espèce de Gentiane, encore peu étudié, par le docteur Braun. Ce botaniste en parcourant la Carinthie supérieure, trouva en fleur le Gentiana Carinthiaca de Franch, et saisit cette occasion d'observer très-particulièrement cette jolie petite plante. Le pistil est d'une conformation très-curieuse; le stigmate ne se trouve pas seulement à l'extrémité du pistil, comme cela a lieu ordinairement, mais il suit, en descendant, toute la commissure des deux feuilles pistillaires, jusqu'à la base de l'ovaire; celui-ci n'est ni prolongé en un bec styloïde, ni paré à l'extrémité en deux lobes, comme cela se voit dans les Gentianes et les Sweerties. Le stigmate n'apparaît que comme une bande blanche en relief, descendant en une ligne perpendiculaire, le long de l'ovaire oblong, et un peu comprimé; il suit les angles formés par la compression de l'ovaire, et partage ce dernier en deux parties égales. Cette bande est relevée par sa couleur plus claire, sur le fond bleu d'acier de l'ovaire; à la aide de la loupe, on y reconnaît distinctement une callosité papilliforme, descendant des deux côtés de l'ovaire, depuis le sommet jusqu'à la base. Cette conformation singulière du stigmate, lequel occupe non-seulement une petite partie, mais tout le bord de la feuille pistillaire, et qui, par conséquent, ne se trouve point au-dessus, mais bien à côté du placenta, est très-importante comme phénomène unique dans toutes les plantes d'Europe, du moins d'après ce que l'auteur en connaît: ce caractère lui paraît plus que suffisant pour écarenter la plante dont il est ici question des genres Gentiana ou Sweertia, auxquels Walfen a rapporté, et pour en former un genre nouveau. Le nom de Lomatognion indique la forme inusitée de son stigmate.

LOMATOLEPIDE. Lomatolepis. genre de la famille des Synanthérées, tribu des Chio caracées, a été créé par H. Cassini, aux dépens du genre Souchéus de Sprengel et pour une espèce que précédemment Sieber avait placée parmi les Chondrilla de Linné. Voici les caractères qui distinguent le nouveau genre, selon H. Cassini: calathide inconvénant, radiatifforme, multisforme, fissiflore, androgyne; périanthio inférieur aux fleurs, un peu ambigüe, double: l'extérieur plus court, formé de dix à douze squames substratiées, très-inégaux, probablement inapliquées, très-larges, ova-
rangées sur les côtés du corps. La bouche est nue ou tentaculée; les soies sont rarement métalliques et très-rarement rétractiles; elles ne sont point groupées par faisceaux, mais isolées, ou tout au plus rapprochées par paires, qui, dans leur disposition sur les côtés des segments, représentent assez bien les rames des Annèlides Néréidées. Elles varient pour la forme et sont quelquefois hérisées de petites épines mobiles. L'anus s'ouvre derrière ou dessous le dernier segment. Cet ordre comprend deux familles très-distinctes, les Échinur- ses et les Lombrics. V. ces mots.

LOMERICOIDE. RÉP. Espèce du genre Cecelie. V. ce mot.

LOMERICS. Lombrici. ANNÉL. Savigny (Syst. des Annél., p. 100 et 105) nomme ainsi une famille de l'ordre des Lombricines, et lui assigne les caractères suivants: branches nulles; l'organe respiratoire ne dépassant point la surface de la peau; bouche rétractile, à deux lèvres, sans aucun tentacule; pieds et appendices latéraux remplacés par des soies non fasciculées, distribuées sur tous les segments, et formant, par leur disposition, des rangées longitudinales sur le corps; soies non rétractiles, sans éclat métallique; point de soies à crochets. L'anatomie démontre que l'intestin est dépourvu de cœcum et qu'il va droit à l'anus; il reçoit dans son trajet plusieurs des fibres musculaires propres aux anneaux du corps, ce qui constitue autant de petits diaphragmes. La circulation est assez facile à découvrir; on voit naître du canal intestinal et de la surface interne de l'enveloppe extérieure, une infinité de petits vaisseaux veineux qui s'entrecroisent avec de nombreuses artérioles. Ces veines se rémissent en un trone commun placé longitudinalement sous le ventre, et il en part antérieurement cinq petits canaux qui aboutissent à un canal dorsal, qu'on peut considérer comme un cœur. De petites artères naissent de celui-ci et viennent former un réseau avec les veines de la périphérie du corps. La respiration paraît s'effectuer à la surface de la peau. Quant aux organes générateurs, ils existent sur le même individu et les appareils de l'un et l'autre sexe se voient vers le tiers antérieur du corps. Les Lombrics pondent des cocons ou des œufs qui ont la plus grande analogie avec ceux des Sangsues. Léon Dufour les a décrits avec soin (Ann. des Scienc. nat., t. v, p. 17). Cette famille comprend deux genres, celui d'Entérior qui correspond au genre Lombric proprement dit, et celui d'Ilygéné. Foyez ces mots.

LÔMÉCHUSE. Lomechusa. INS. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Brachélytres, tribu des Microcéphales, établi par Gravenhorst et ayant pour caractères: antennes formant une masse perlé ou en fuseau à partir du quatrième article, souvent plus courte que la tête et le corpsbill. Palpèterminées en alène; tête s'enfonçant dans le corps jusqu'aux yeux; point d'épines aux jambes. Ces insectes diffèrent des genres Tachine et Tachypore par les jambes qui, dans ceux-ci, sont épineuses; ils s'alignent des Alcéocharis et autres genres voisins par des caractères de la même valeur. Ces insectes sont très-petits; on les trouve, comme les autres Brachélytres, sous les pierres, les tas d'herbes ou de feuilles pourries.


LÔMENTACÉE. Lomentacées. NRT. Épithète dont on se sert pour les feuilles dont la nervation médiane ne se ramifie pas pour donner naissance au limbe, mais qui le coupe d'espace en espace par des articulations qui le séparent en autant de pièces posées bout à bout. Les gousses sont également Lomentacées ou articulées quand elles sont divisées en deux ou plusieurs loges monosporées par des nœuds transverses.

LÔMENTACÉES. Lomentacées. NRT. On appelle ainsi l'une des grandes tribus de la famille des Légumineuses, à laquelle quelques auteurs donnent aussi le nom de Césalpinées. V. LÉGUMINEUSES.

LÔMENTAIRE. Lomentaria. NRT. (Conférences.) Genre formé par Lyngbye dans son Tentamen d'algologie danoise, p. 100, et qui paraît devoir être caractérisé de la manière suivante: filaments ronds, tubuleux, subgélatiné, oblongs, doubles, dont le tube ou filament intérieur, très-distinct, remplit par la substance colorante, est articulé de distance en distance au moyen de cloisons transversales doubles, les deux tubes (l'extérior et l'intérieur) se rétrécissant au point d'intersection, de sorte que l'article paraît plus ou moins renflé vers le milieu, et quelquefois même ovoidé. La fructification consiste en glandes contenues dans quelques-unes des articulations de la plante, vers l'extrémité ou dans l'étendue des rameaux. Les Lomentaires sont des plantes élégantes, verdâtres, ou plus souvent pourprées, dont on trouve plusieurs espèces en dehors des tropiques, sur les rochers que la mer laisse à sec soit à toutes les marées, soit seulement dans les syzigies. Quelques-unes adhèrent fortement au papier dans la préparation, d'autres n'y tiennent que peu. L'espèce la plus commune et en même temps la plus remarquable en Europe, est le Lomentaria purpurea, Bory; Lomentaria articulata, Lyngbe., loc. cit., t. 10; Chondria articulata, Agardh, Sp., p. 557; Uleaa articulata, De Caud,, Flor. Fr., l. ii., p. 7; Fascus articulatus, Turn., Hist., pl. 106; Gigantina articulata, Lamouroux. Le nom tiré des articulations de cette plante devait être rejeté, puisque toutes les Lomentaires sont essentiellement articulées.

LÔMENTUM. NRT. Willdenow nommait ainsi les gousses qui sont articulées, c'est-à-dire séparées en deux ou plusieurs loges monosporées, par des articulations transversales. V. GOUSSES.

LÔMENTUM. NRT. Les Champignons qui ont leur superficie comme parée de farine, ont été appelés Lomentacés, et leurs parcellles farineuses nommées Lomenta par quelques mycologues.

LÔMONITE. MIN. Pour Lamonite. V. ce mot.

LÔMPE. Fois. Espèce du genre Cyeloptère. V. ce mot.

LÔNADE. Lonas. NRT. Genre de la famille des
Synanthères, Corymbifères de Jussieu, et de la Syn- 
génieuse égale. L., a été proposé par Adanson et adopté 
par Jussieu, Gérard, De Candolle et Cassini, qui l'ont 
ajouté caractérisé : calathide subglobeuse, inconcrou-
née, égaliforme, multiflorie, régulièrement-arcigny-
floré. Péricline hémisphérique, à peu près égal aux 
fleurs, formé de squames imbriquées, appliquées, 
oblongues, arrondies au sommet, concaves, subco-
riques, membraneuses sur les hords. Cimaathée éclaté, 
subcylindracé, garni de squamelles inférieures aux 
fleurs, analogues aux squames du péricline, oblong-
ques, concaves, submembraneuses, à sommet arrondi 
face et coloré. Ovaires ovoïdes, glabres, portant sur leur 
face inférieure une grosse glande saillante ; aigrette 
stéphanoidée, continue, membraneuse, irrégulièrement 
dentée. Corolles à cinq divisions. 
LONADE OMBELLÉE. _Lonis umbellata_, H. CASS.; _L.
nas inodora_, GÉRARD., _De fruct. et sem. plant._, vol. 2, 
page 596, tab. 165, fig. 5. C'est une plante herbacée, 
entièrement glabre ; sa tige, haute d'environ dix pouces, 
est dressée ou étalée, rameuse; les feuilles sont alter-
nes, sessiles, longues d'environ un poinç, pinnatifides, 
glaucées, un peu charnues, à lanières distantes, li-
néaires, terminées clavulées par une longue pointe blan-
che; les calathides, hautes de quatre lignes, larges de 
trois à quatre, et composées de fleurs jaunes, sont 
disposées en ombelles terminales, simples; chaque 
ombelle est composée d'environ trois à sept ou même 
nenf calathides, immédiatement rapprochées, portées 
sur des péduncules simples, courts, naissant du même 
point, dépourvus de feuilles et de bractées; il y a quel-
quêf une seule petite feuille à la base de l'ombelle; 
on trouve aussi quelques calathides solitaires, termina-
les. La Lonade ombellée est annuelle; elle habite les pro-
vinces méridionales de l'Europe, ainsi que la Barbérie. 
LONADE SAÏNE. _Lonis minimus_, H. CASSINI. Petite 
plante annuelle, toute glabre, à longue racine pivo-
tante, presque simple; tige droite, presque simple, 
cannuée, longue d'environ deux pouces; feuilles rad-
ciliaires linéaires, ayant leur partie inférieure presque 
pinnatifide ou dentée, à dents subulées, et leur partie 
supérieure profondément trifide, chaque division tri-
lobée au sommet, à lobes comme murensé, feuilles 
caulinaires alternes, et analogues aux feuilles rad-
ciliaires; calathides solitaires à l'extrémité des rameaux; 
chacun calathide ovatoïde, composée de fleurs herma-
phrodites, régulières; péricline ovatoïde, plus court que 
de fleurs, formé de squames imbriquées, appliquées, 
oblongues, arrondies au sommet, coriaces et concaves 
en leur partie moyenne, membraneuses sur les hords; 
cimaathée cylindracé, garni de squamelles analogues 
as squames du péricline, plus courtes que les fleurs, 
et munies inférieurement d'une glande linéaire, rouge; 
fruits noirs, obovoïdes, un peu oblongs, munis de 
deux côtes latérales et d'une côté intérieure qui 
porte une grosse glande; aigrette courte, stéphanoidée, 
membraneuse, irrégulièrement dentée. Cette plante est-
elle une espèce distincte, ou une simple variété du 
_Lonas umbellata_? Cassini l'a trouvée dans l'herbier 
de Jussieu, où elle n'était point nommée, et où son ori-
gine n'est point indiquée. 

La première espèce, attribuée par Linné, successi-
vement ou simultanément, aux genres _Santolina_, 
_Achillea_, _Athanasia_, fut justement considérée par 
Adanson comme le type d'un genre particulier, qu'il 
nomma _Lonas_, et qui caractérise ainsi : feuilles ailées; 
calathides corymbées; péricline composé de squames 
imbriquées et obtuses; cimaathée garni de squamelles 
obtusas; aigrette formée d'une membrane médicée et 
dentée; fleurs hermaphrodites; corolles à cinq dents; 
styles à un seul stigmate. Ce genre d'Adanson a été 
d'adopté par Gérard, Mench, De Jussieu, De Candolle. 
En comparant les caractéres génériques du _Lonas_ 
avec ceux de l'_Hymanoeplis_, décrit dans ce Diction-
naire, on reconnaît qu'ils diffèrent en ce que, dans le 
_Lonas_, l'aigrette est stéphanoidée, continue, indivise, 
crénelée, et le cimaathée ovatoïde, conique ou cylindracé, 
très-élevé, garni de squamelles analogues aux squam-
mes du pélicline; tandis que, dans l'_Hymanoeplis_, 
la aigrette est composée de squamelles unisériées, 
paléiformes, membraneuses, inégales, irrégulières, 
larges, oblongues, lacinées sur les hords, et le cli-
mathe est petit, planiscuée, tantôt nu, tantôt pourvu 
de squamelles plus courtes que les fleurs, larges, ir-
régulières, membraneuses. 
Quant aux vrais _Athanasia_, la singulière structure 
de leur aigrette ostéomorphe suffit pour les distinguer 
génériquement de _Lonas_ et de _Hymanoeplis_. Cette 
aigrette est formée de squamelles caduques, cylin-
dracées, épaisses, comme charnues, transparentes, tor-
tueuses ou fleuves, lisses, arrondies et un peu épais-
sies au sommet, probablement tubulueuses, entrecoupsées 
de distance en distance par des diafragmes, et para-
sant ainsi composées de quelques articles longs, tor-
tueux, nodulés, enlisés aux deux bouts, imitant des os 
ajustés à la suite l'un de l'autre, comme ceux de nos 
dois; souvent chaque squamaellule semble être dou-
bble, c'est-à-dire, formée de deux filets ou tubes entre-
regriffés d'un bout à l'autre. On accellerera cette courte 
digression sur l'aigrette des _Athanasia_, dont la struc-
ture, quoique très-curieuse, n'avait, jusqu'ici, été 
remarquée par aucun botaniste. 
L'ovaire du _Lonas umbellata_ offre quatre énormes 
côteslongitudinales, arrondées, fourgueuses, confluentes 
à la base et au sommet; une grosse glande, ou plutôt 
une vésicule jaune est logée vers le haut de la côte 
située sur la face intérieure; l'aérole apical portait 
un nectaire jaune, en forme de godet. La corolle de 
de cette même plante est assez remarquable; la partie 
supérieure de son tube et la partie indivise du limbe 
portent deux rangées latérales et opposées d'appendices 
cylindriques, obtus, filiformes, qui sont les découpages 
de deux ailes latérales; les divisions du limbe para-
sent excessivement épaisses, parce que toute leur face 
supérieure est liérisée de longues et très-grosses pa-
pilles coniques-obtuses, immédiatement contiguës, et 
pouvoir même entregreffées à la base. 
LOCHRÉSIERS. _M. Illiger nomme ainsi un genre où 
il place diverses espèces à épines, de la famille des Rats, 
particulièrement l'Échimys huppé. V. Échimys._ 
LOCHITIDE. _Lonchilis_. srt. Genre de plantes de 
de la famille des Fougeres, fondé par Linnaeus, et voisin
des Adiantum, Cheilanthes et Doralis. Il est parfois nettement caractérisé par sa fructification disposée en lignes courbées en croissant et fixées dans les sinusités de la fronde, recouverte par la marge de la fronde, formant le tégument ou indusium, qui se détache par son côté intérieur. Ce genre ne comprend qu'un très petit nombre de Fougères particulières à l'Amérique. Cependant une des quatre espèces que Willdenow indique, croît à l'île Bourbon. Le Lonchitis tenuifolia de Forster n'appartient pas à ce genre; c'est une espèce de Cheilanthes, d'après Swartz; son Lonchitis Adscensionis est une espèce de Pteris, figurée par Schkuhr, Crypt. 87, t. 95; enfin, le Lonchitis bipinnata de Forskål est le Dorea furcata, Willd., déjà placé dans les genres Adiantum et Canaanopteris par Jacquin et Béguis. Trois des quatre espèces mentionnées par Willdenow ont été établies par Linnaeus, et toutes trois avaient été décrites avant lui par Plumier et Peliver, qui les classaient dans leurs genres Filic. ou Adiantum, et nullement dans le Lonchitis, de sorte que Linnaeus cut le tort d'appeler le nom de Lonchitis à des Fougères qui ne l'avaient reçu d'aucun auteur. Cependant les botanistes, avant Linnaeus, ont appliqué le nom de Lonchitis à nombre de Fougères de genres très-différents. Ainsi qu'on trouve sous ce nom, dans les ouvrages de Morison, Plumier, Béguis, Peliver, Stanne, etc., les Fougères suivantes: BIOCHNAM Occidentale; Pteris multilata; longifolia; Asplenium squamatosum, rhizoporum, ebenum, angustifolium, salicifolium, cultrifolium; Osmunda strigilis; Aspidium squamatum, conterminum, exaltatum, Amboinense, auriculatum, triangulatum, trifoliatum; Acerostichum sorbifolium, cruciatum, aureum; Anemia hirta, hirsuta; Hydroglossum hastatum, Willd., etc.

Plus anciennement, Bauhin et les botanistes du même âge ont désigné par Lonchitis le Polypodium Lonchitis, Lin. (Asplénium, Willd.; Polystichum, De Cand.), et l'Acerostichus Marrante, dont l'Osmunda spicant, Lin., ou Bicechnam boreale, Willd., soit parce qu'ils ont cru reconnaître dans ces Fougères la seconde espèce de Lonchitis de Dioscoride, etc., soit parce qu'ils leur ont trouvé des rapports avec cette plante mal décrite par les anciens. Tournefort, en établissant un genre Lonchitis dans les Fougères, n'a pas été heureux; car les espèces qu'il y a menait étaient partagées entre les genres Aspidium ou Polystichum, Asplenium, Acerostichus, etc., comme les Fougères citées plus haut: aussi Adanson rejeta-t-il ce Lonchitis de Tournefort, qu'il confond avec son Polypodium.

1. **Lonchitis a oreillettes.** Lonchitis awrita, Lin., SW., Plum., Filic., 14, t. 17; Peliv. Filic., t. 4, fig. 4. D'une souche ou stipe garni d'épines molles et noires naissent de larges frondes allées, à frondes un peu allongées, presque allées; mais celles du bas divisées en deux lobes obus, ondulés, dentelés au sommet. Cette jolie Fougère croît à la Martinique; elle est vivace, comme toutes les espèces du genre.

2. **Lonchitis vele.** Lonchitis hirsuta, Lin., SW.; Spreng., Anlett., 5, t. 4, fig. 27; Plum., Filic., t. 20; Petiv., Filic., t. 4, fig. 3. D'une souche velue partent des frondes deux fois allées, velues, à frondes presque allées, pointues, à découpoire obtusae; les frondes fertiles sinuées, et les stériles dentées, à bord inégalement sinué, assez semblable à une feuille de Chêne. On trouve cette espèce à la Jamaïque, à la Martinique, etc.

5. **Lonchitis calabr.** Lonchitis grabara, Bory, Itin., 1, p. 521. Frondes deux fois allées, à frondes secondaires, sessiles, décurentes, lancéolées, acuminées, sinuées, presque allées, à divisions arrondies, oblongues, entières; nervure du milieu velue, ainsi que le rachis. Cette Fougère, dont les frondes ont sept à huit pouces de longueur, croît dans les bois montueux de l'île Bourbon.

4. **Lonchitis ramp.** Lonchitis repens, Lin., Plum., Filic., t. 12; Peliv., Filic., t. 4, fig. 6. D'une souche rampante sortent des stipes épineux, garnis de frondes trois fois allées, à frondes secondaires, linéaires-lancéolées, obtusae, sinuées, presque allées. On trouve cette espèce à la Jamaïque.

**LONCHIURE.** Lonchius. Pois. Sous-groupe de Sciées, qui ne se distingue du vrai genre Scieus que par sa nagoire caudale, qui est pointue. Cuvier n'admet qu'une espèce dans ce genre; c'est le Lonchius Barb., Lonchius barbatus, figuré dans Bloch, pl. 559, et décrit par Lacépède sous le nom de Lonchius Diadème. Sa tête est comprimée et entièrement couverte d'écaillles; elle se termine en forme de nez; l'ouverture de la bouche est petite; les mâchoires sont d'égale longueur et armées de petites dents pointues; les os des lèvres sont larges; les marines sont solitaires et ovales; les yeux, vorticaux, ont la prunelle noire et l'iris bleu; l'opercule antérieur a plusieurs incisions au bord, qui le font paraître dentelé; l'anus est au centre du corps; la ligne latérale est proche du dos, et celle perpendiculaire à elle est mince. Toutes les nagoires se terminent en pointe, et n'ont que des rayons moyens et rameaux; la dorsale seule, qui est composée de deux parties, a des rayons simples. Une couleur brune domine sur presque tout le corps. Ce Poisson habite les mers de Surinam.

**LONCHOCARPE.** Lonchocarpus. Bot. Kunth (in Humb. Nov. Gen., 6, p. 585) a établi ce genre dans la famille des Légumineuses; il a été adopté par De Candolle (Prodr. Syst., 2, p. 239); il est formé d'espèces auparavant dispersées dans les genres Dalbergia, Robinia, Amerinum, etc. Voici les espèces qui lui ont été assignées: son calice, campaniforme et un peu resserré dans sa partie supérieure, se termine par cinq dents à peine marquées. La corolle, qui est papi-}

---

**LONCHITIS.** Lonchitis. Pois. Sous-groupe de Sciées, qui ne se distingue du vrai genre Scieus que par sa nagoire caudale, qui est pointue. Cuvier n'admet qu'une espèce dans ce genre; c'est le Lonchius Barb., Lonchius barbatus, figuré dans Bloch, pl. 559, et décrit par Lacépède sous le nom de Lonchius Diadème. Sa tête est comprimée et entièrement couverte d'écaillles; elle se termine en forme de nez; l'ouverture de la bouche est petite; les mâchoires sont d'égale longueur et armées de petites dents pointues; les os des lèvres sont larges; les marines sont solitaires et ovales; les yeux, vorticaux, ont la prunelle noire et l'iris bleu; l'opercule antérieur a plusieurs incisions au bord, qui le font paraître dentelé; l'anus est au centre du corps; la ligne latérale est proche du dos, et celle perpendiculaire à elle est mince. Toutes les nagoires se terminent en pointe, et n'ont que des rayons moyens et rameaux; la dorsale seule, qui est composée de deux parties, a des rayons simples. Une couleur brune domine sur presque tout le corps. Ce Poisson habite les mers de Surinam.

**Lonchophylle. Lonchophyllus.** not. Se dit des feuilles très longues, linéaires, et un peu lancéolées.

**Lonchoptère. Lonchophyta.** Diptères; genre de la famille des Athérières, institué par Meigen qui lui donne pour caractères: premier article des antennes beaucoup plus grand que les suivants, presque cylindrique, un peu épaissi au bout; les deux suivants formant une petite masse arrondie; ocelles situés sur une élévation; corps étroit et allongé; pattes assez grêles; ailes longues, n’offrant au delà de leur base, aucune nervure transverse; la troisième longitudinale, à commencer au bord extérieur, se bifurque. Ce genre est très-élargi des Dolichopodes, quoique Meigen l’ait placé dans leur voisinage.

**Lonchopérites.** Ross. Dans son Histoire des Végétaux fossiles, Ad. Brongniard a institué ce genre de Filicites pour quelques espèces qui ne se retrouvent plus qu’en empreintes, parmi les Schistes houillers.

Caractères: feuilles pinnaulées dont les pinnules adhérentes à l’axe sont marquées d’une nervure médiane; petites nervures reticulées égales, formant des aréoles uniformes. La disposition des nervures qu’offre ce genre se retrouve assez rarement parmi les Fougères vivantes; on l’observe néanmoins dans les *Wadworthia* et les *Lonchitidis*; mais souvent parmi ces dernières la nervure moyenne des pinnules n’existe pas.

**Lonchostome. Lonchostoma.** or. Genre de la famille des Solanacées, établi par Wikstroem, pour quelques plantes du cap de Bonne-Éspérance, dont l’une, déjà connue, avait été placée par Thunberg dans le genre *Gnidia*. Voici les caractères du nouveau genre: calice pentaphylle et bibactéolé; corolle hypogyne, dont le tube dépasse en longueur celui du calice; son limbe est partagé en cinq lobes lancéolés; cinq éamines insérées à l’orifice de la corolle, alternes avec ses lobes, inclues ou courtement exsertes, à filaments très-courts, anthes biloculars, sagittées, longitudinalement déhiscentes; ovaire à deux loges; placentaient soutenu de chaque côté d’une cloison linéaire, chargé d’un petit nombre d’ovules prématurés; deux styles terminaux un peu en masse ou filiformes et inclus. Le fruit consiste en une capsule bilocular, à cloison membraneuse et de chaque côté placentifère, renfermant huit à dix graines dans chaque loge.

**Lonchostome pentandra.** Lonchostoma pentandra, Wik.; *Gnidia pentandra*, Thunb. Arbisseau à feuilles alternes, serrées, subimbriquées, sessiles, ovales, très-entières, coriaces, velues en dessous; les fleurs, solitaires dans les aisselles des feuilles, sont sessiles.

**Lonchona.** Lonchona. os. Genre de l’ordre des Granivores, établi par Sykes aux dépens du genre *Grosbec., de Temminck*, avec les caractères suivants: bec fort, court, large, dont la hauteur à la base égale la longueur; mandibules entières; la supérieure échancrant angulairement le front, et formant avec lui un arc de cercle; ailes médianes, un peu pointues; la première rémige très-courte, les trois suivantes presque égales et très-longues; quene graduée, lancéolées; rectrices intermédiaires surpassant un peu les autres en longueur; pieds médioceurs, un peu grêles. Les habitudes et les moeurs de ces Oiseaux sont les mêmes que celles des Gros-becs, et Sykes donne pour type du genre:


On devra rapporter à ce genre les Gros-becs *Epervin, quadricolore* et *Leuconote*, qui sont des mêmes contrées.

**Loncophore. Loncophorus.** cols. Coléoptères de la famille des Rhynehophores, insti- tué par Chevolat qui lui assigne pour caractères: antennes fort longues, très-grêles, avec le funicule composé de sept articles dont le premier presque aussi long que les six suivants, le dernier lié à la masse qui est mince et de quatre articles; rostre aussi long que le corps, biliforme, un peu arqué et dirigé en avant; yeux latéraux; corselet trapézoïdal, échancré sur la tête; écusson élevé, punctiforme; élytres allongées, parallèles, arrondies à l’apex; pattes fort longues; cuisses renflées et dentées; extrémité des quatre jambes antérieures armée d’un onglet aigu, celle des posté- rieures tronquées; premier article des tarses conique et long, le deuxième triangulaire, le troisième large et bilobé, le dernier allongé, arqué et muni de deux crochets bifides, ceux intérieurs courts; abdomen formé de cinq segments. Ce genre, par son rostre extraordinairement long et presque droit, ainsi que par ses yeux saillants, a beaucoup de rapport avec les Anthonomes de Gérard; d’autres caractères le rapprochent encore plus des Balanines, mais il ne peut leur être réuni à cause de ses élytres allongées et parallèles, de ses antennes qui, chez les mâles, sont placées près du milieu du rostre, et chez l’extraordinaire chez les femelles; ensuite les crochets des tarses sont bifides.

**Loncophore obligé. Loncophorus obligatus*, Chev. Il est d’un blanc sable; son rostre est linéaire, d’un brun pubescent et ponctué; les mandibules sont très-petites, biaulcées au sommet; le premier article des antennes n’intègre pas entièrement les yeux; corselet atténué en avant, clariq ensuite, arondi, obtuse, avec une ligne blanchâtre au milieu; écusson blanc et petit;
articles des tarses gaufrés de brosses en dessous, et les deux intermédiaires larges, triangulaires ou en cœur: le troisième article étant profondément divisé en deux lobes. Méchoires n'ayant point de dent écornée à leur côté interne; lanquette triangulaire ou cordiforme, échancrée ou bifide; antennes filiformes où sécédées, de la longueur du corps ou plus longues, tantôt insé- rées dans une échancrure des yeux, tantôt en dehors. Pieds longs, grêles, avec les tarses allongés; corps al- longé. Les larves des Longicornes sont apodés ou pres- que apodés; elles vivent dans l'intérieur des arbres ou sous leurs écailles; leur corps est mou, blanchâtre, plus gros en avant, avec la tête écaillueuse, pourvue de mandibules fortes et sans autres parties saillantes; elles peuvent souvent les arbres très-profondément ou les ébrèche de trous; d'autres rongent les racines des plantes; en général elles exauce de grands dommages. Les femelles des Longicornes ont l'abdomen terminé par un oviducte tubulaire et écorné; leurs antennes sont assez généralement plus courtes que celles des mâles. Tous produisent un petit signe en frottant les parois intérieures du carène contre le pédicule de la base de l'abdomen. Plusieurs sont nocturnes, quelques uns fré- quentent les fleurs, d'autres se trouvent sur le vieux bois et les troncs d'arbres. Lategala (Fam. nat. du Règne Anim.) divise cette famille en cinq tribus dans l'ordre suivant: Priionids, Cerambycinae, Néydyalides, Lamipèriès et Lepturétès. V. ces mots.

LONGINA. n. l'un des synonymes de Blechnum boreale, Swartz, Osmodna spicaris, L.

LONGIPALPÈS. Longipalpati. n. Latreille (Gen. Crust. et Ins., t. 1, p. 196) désignait ainsi une petite division des Carabiques qui renfermait les genres Drypta, Galeria et Zaphium. Il ne l'a pas conservée dans ses ouvrages postérieurs, et il s'est servi de ce mot (Fam. nat. du Règne Anim.) pour désigner une tribu de la famille des Braehélytres, qui a pour carae- tères: tête dégagée et élargie postérieurement; labre- entier; palpes maxillaires presque aussi longs que la tête, avec le quatrième ou dernier article caché ou peu apparent. Cette tribu renferme quatre genres qui sont: les genres Pédère, Siliqué, Sténe, Evastehele. V. ces mots.

LONGIPENES, n. Synonyme de grands Voiliers. V. ce mot. La famille des Longipennes d'Illiger, dans son Prodrusus systematicum mammalium et avium, comprend les Oiseaux de l'ordre des Nageurs qui con- stituent les genres Rynchops, Sterna, Larus et Lestris. V. ces mots.

LONGIPHYLLE ou LONGOPHYLLE. Longiphylus, n. Se dit d'un végétal dont les feuilles sont très- longues.

LONGIROSTRES. n. (Cuvier.) Famille de l'ordre des Echassiers, qui comprend les Oiseaux munis d'un long bec; tels sont les Écassiers, les Courlis, les Bais, etc.

LONGISÈTE. Longisetus. n. Se dit d'un organze pourvu de longues soies, comme par exemple les épis de certaines Graminées.

LONGOUZE. n. Nom vulgaire d'une espèce d'A- mome, qui croît aux îles de France et de Maesarei- gne. Lamarck l'appelle Amomum Madagascariense.
LONGUE-ÉPINE. Pois. Synonyme d'Attinga. V. Dro- bon.

LONGUE-MITRE. rot. V. Macromitrium.


LONICERA. rot. V. Chevrefeuille.

LONIER. moll. Gmelin, dans la 15e édit., du Syst. Nature, a donné au Lonier d'Adanson (Volage au Sénégal, pl. 12, fig. 6) le nom de Trochus griseus. V. Troque.

LONTARUS. rot. Ce genre, de la famille des Pal- miers, est le même que le Borassus. V. ce mot.

LOOSA. rot. Pour Losa. V. ce mot.

LOPEZIE. Lopezia. rot. Genre établi par Cavanilles dans la famille des Onagres, et de la Monandrie Monogynie, L., très-facile à reconnaître aux caractères sui- vants : le calice est adhéré par sa base avec l'ovaire qui est infère ; son limbe était, à quatre divisions très-profondes et un peu inégales ; sa corolle se com- pose de cinq pétales inégaux ; deux supérieurs, onguie- culés et coudés à leur base et offrant deux bosses glan- duleuses, les deux latéraux sont plus grands et éga- lement onguiculés, l'intérieur est le plus petit ; chaque fleur n'offre qu'une seule étamine dressée, placée vers la partie supérieure ; son filament est plan et comme canalique à sa base où il embrasse la partie inférieure du style. L'ovaire est infère, globuleux, à quatre loges contenant chacune quatre ouvres attachées deux à deux et superposées par paire. Le style est plus court que l'étamine, terminé par un stigmate simple. Le fruit est une baie presque sèche, s'ouvrant seulement par son sommet, en quatre dents qui correspondent aux cloi- sons. Les graines sont suspendues et contiennent un embryon dépourvu d'endosperme et renversé comme elles. Selon De Candolle le genre Lopezie se compose de dix espèces, toutes originaires du Mexique. Ce sont ou des plantes herbacées et annuelles, ou des espèces vi- vaces et sous-fruticoses à leur base. Toutes ont les feuilles alternes et dentées ; les fleurs violacées, petites, pédonculées et axillaires.

Lopezie à grappes. Lopezia racemosa, Cavan. ; Pi- saura aquaformpa, Bonato. Ses tiges sont herbacées, an- guuleuses, glabres ou presque glabres, rameuses, hautes de deux pieds ou environ, garnies de feuilles alter- nées, pétiolées, ovales-lancéolées, à pétiole dentées en leurs bords, glabres et d'un vert gai en dessus, un peu plus pâles en dessous. Ses fleurs sont d'un rose foncé, portées sur des pédoncules filiformes, et disposées, au nombre de dix ou plus, en grappes les unes terminales, les autres placées dans les aisselles des feuilles supérieures. D'après l'opinion de Cavanilles, leur calice est formé de quatre folioles linéaires, rou- geâtres, caduques ; leur corolle est composée de cinq pétales irréguliers, dont deux latéraux, opposés, ovales, rétrécis en leur partie inférieure ; deux autres un peu plus courts, linéaires et placés supérieurement ; et le cinquième inférieur, presque cordiforme, replié en ses bords, enveloppant l'étamine quelque temps encore après que les autres pétales sont développés. Il n'y a qu'une seule étamine opposée au pétale inférieur ; son filament est clairifié intérieurement, caniculé du côté du style, et terminé par une anthère ovale-oblongue, à deux loges. L'ovaire est inférieur, globuleux, surmonté d'un style cylindrique, moitié plus court que l'étamine, enveloppé d'abord par la base du filament de celle-ci, et par l'onglet du pétale inférieur ; son stigmate est renflé et velu. Le fruit est une capsule globuleuse, à quatre valves et à quatre loges contenant chacune plu- sieurs graines irrégulièrement arrondies, chagriniées. Ventenat, en insérant cette même plante dans son tableau du règne végétal, lui assigne pour caractères généri- ques, trois étamines et trois pétales, et n'indique aucun des motifs qui l'ont porté à opposer cette description contradictoire à celle du botaniste espagnol. Si l'on cherche à constater les véritables caractères de cette plante, il est facile de s'assurer qu'elle n'a qu'une seule étamine, un pistil, un calice supérieur de quatre folioles, deux pétales opposés latéralement, deux nec- taires pétaflagmes, enfin une sixième partie qui ren- ferme l'étamine et le pistil avant l'épanouissement, et qui, ensuite, se réjette sur la division inférieure du ca- lice. Cette sorte de gain des organes sexuels a été re- gardée comme pétale par Cavanilles, et, après lui, par Ventenat et d'autres; cependant, en l'examinant attentivement, on reconnaîtra facilement que cette dénomi- nation ne peut lui convenir, parce qu'elle diffère essen- tiellement des pétales par sa couleur, par sa forme et notamment par son insertion. Il est encore plus sur- prenant qu'un botaniste aussi éclairé que Ventenat, ait considéré comme étamines les deux parties supérieures de cette fleur, qui n'ont aucune ressemblance avec l'orga- nisme mâle, et dont Cavanilles a fait deux pétales. En les nommant nectaires pétaflagmes, on ne doit point crain- dre de tomber dans l'abus qui a été reproché à Linné, d'applicar ce nom à des parties de formes très-diffé- rentes.

Lopezie velue. Lopezia hirsuta, Jacq., Collect., Suppl., p. 5, tab. 13, fig. 4; Vahl, Enum., 1, pag. 5. Quoi que très-rapprochée de l'espèce précédente, celle-ci s'en distingue néanmoins par ses feuilles ovales et non lancéolées, velues, plus rétrécies à leur base, à nervures et dentelures plus nombreuses; les tiges sont cylindriques et velues; les pétales constamment de la même couleur, et non incarnats et blancs, comme il arrive pour la plante précédente. Cette espèce croît aux environs de Mexico.

Lopezie écarlate. Lopezia miniatula, DC., Calif. Mossp., p. 121. Arbuste très-élégant, fort petit, dont les tiges sont glabres, rameuses, cylindriques, garnies de feuilles ovales, allongées, dentées en seic à leur contour ; ses rameaux sont chargés, pendant l'hiver, d'un très-grand nombre de petites fleurs d'une belle couleur écarlate. Cette plante croît au Mexique. Les Lopezies sont des plantes annuelles que l'on ne pratique que par le semis; il s'opère au printemps dans des pots ou terrines placés sous couche chaude; au mois de juin on repique les jeunes plantes en pleine terre, à une bonne exposition.

LOPHANTHE. Lophanthus. nom. Genre de la famille des Labiées, institué par Bentham qui lui assigne pour caractères : calice tubuleux, à quinze nervures un peu courbées, avec l'orifice oblique, à cinq dents inégales; tube de la corolle égalant en longueur le calice, et au fond supérieur, le limbe a sa lèvre supérieure un peu dressée et bifide, l'intérieure est presque estalée, trifide, avec le lobe intermédiaire large et creusé; quatre étamines; les inférieures les plus courtes; filaments nus; antérieures à deux loges parallèles ou un peu divergentes; style courtement bifide au sommet, à lobes presque égaux et subulés; stigmates terminaux; skènes secs et lisses.

LOPHANTHE Anisit. Lophanthus anisatus, Bent.; Hysopus lophanthus, L. Plante herbacée, à tiges bran- chues, feuillées et tétragones; rameaux un peu pubes- cents; feuilles opposées, ovales-oblongues, obtuses, cré- nélées, plus larges et presque en cœur à leur base, portées sur des pétiolés très-courts; pédicules axillaires, solitaires, un peu plus courts que les feuilles, pubes- cents, portant chacun trois à cinq fleurs blêminées, assez grandes. Cette plante paraît originaire de l'Amé- rique septentrionale.

Un autre genre a été nommé Lophanthus par For- ster; mais ses espèces ont été réunies à celles du genre Waltheria.

LOPHAR ET LOPHARIS. poë. Le Poisson de la Pro- pontide, connu sous le nom de Lophar, dont Linné avait fait un Perca, que Lacépède avait rapporté à son genre Centropomène, et dont Raffinesque (Hist. Sté. p. 17) a formé un genre sous le nom de Lopharïs, a pour caractères : les ventrales réunies par une membrane transversale. V. Perca.

LOPHARINA. nom. Sous lequel Necker (Elem. Bot., n° 550) a formé un genre composé des espèces d'Erica qui ont les anthères surmontées d'une arête en forme de crête. Ce caractère qui est peut-être bon pour distinguer une section, n'a pas assez de valeur pour motiver l'établissement d'un genre. V. Breuvera.

LOPHATÈRE. Lophaterrnum. genre. Genre de la famille des Graminées, établi par Brongniard, dans la bot- anique du Voyage de la Coqnelle, 40, t. 8, avec les caractères suivants : épipètes multiformes; fleurs supérieures pédiellées, neutres, unilatérales; la fleur inférieure est sessile et hermaphrodite; deux glumes oblongues, muti- ques, dont l'inférieure plus courte. Les fleurs hermaphro- dites ont deux paillettes, dont l'inférieure ovato-oblon- gue, roulée, à sept nervures, est prolongée au sommet en une arête courte et droite; la superficie est étroite, oblongue, obtuse et à deux nervures; deux squamules tronquées; trois étamines; ovale sessile et glabre; deux styles. Les fleurs neutres ont aussi deux paillettes: la superficie a deux nervures, elle est très-court et même quelquefois totalement avortée; l'inférieure a sept nervures, elle est ovato-oblongue et prolongée au sommet en une arête rigide et droite. Ce genre doit être placé près de l'Ectrosis de Robert Brown, dont il se rapproche par les caractères les plus essentiels. En effet, dans ce genre comme dans le Lophaterum, la fleur inférieure seule est fertile; les supérieures, au nombre de quatre à six, sont stériles et longuement aristées; mais ces fleurs sont distiques, éloignées, eta- lées, et la paille externe de la baie de la fleur infé- rieure n'est qu'à trois nervures, tandis que toutes celles du Lophaterum sont à sept nervures. Ce caractère, joint à la disposition particulière des fleurs stériles et de leurs arêtes, distingue suffisamment ce nouveau genre.

LOPHATÈRE crête. Lophaterum gracile, Brong. Ses feuilles sont lancéolées et pétiolées; les rameaux de la panique sont alternes, simples, distants, à épis ses- siles, subumbilatéraux et courus au sommet. D'Am- boine.

LOPHERINA. nom. Pour Lopharina. V. ce mot.

LOPHIDIE. Lophidius. ins. Coléoptères pentamères; établir de Dejean, pour de petits insectes qui paraissent ne différer des Amares, que par la présence de petits appendices dentelés sous les articles élargis des tarses antérieurs des mâles; la dent de leur menton est simple. Ces insectes sont originaires du Sénégal.

LOPHIDE testace. Lophidius testaceus, Dej. Il est jaune, avec les élytres un peu plus pâles; son corselet est court, retrécis en avant, lisse et presque plan; ses élytres sont en quelque sorte soyeuses, avec des stries peu marquées et très-faiblement ponctuées. Taille, trois lignes environ.

LOPHIDIUM. nom. Le genre de Fourges établi sous ce nom par Richard, rentre dans le Schizena de Smith. V. ce mot.

LOPHIE. Lophia. nom. Le genre institué sous ce nom par Desvaux (Hem. Prod. Ind. Occid., p. 47), pour une plante des savanes de la Guiane, que Linne avait placée dans son genre Besleria, sous le nom spécifique de criostata, fait partie de la famille des Gesmériacées et offre pour caractères: calice libre, coloré, à cinq sépales inégaux, sessiles à leur base, dont deux inter- nes; corolle tubuleuse ou claviforme, presque droite, à limbe divisé en cinq petits lobes ou à cinq dents; quatre étamines diabèmes, avec le rudiment d'une cinquième, placés à la base du tube; stigmate capitato- infundibuliforme.

LOPHIE ROUGE. Lophia phoenicea, Desv.; Besleria criostata, L., Jacq.; Cranlzosea criostata, Sepr.; Allo- plactus criostata, Marsh. Sa tige est sous-trutescente, grimpante; ses feuilles sont pétiolées, ovales, acumi- nées, dentées et légèrement velues; ses pédicelles sont plus longs que les pétales; chacun d'eux supporte une fleur dont les lobes du calice, colorés en rouge éclatant, sont ovales, dentelés et pointus.

LOPHIE. Lophia. poë. Genre de l'ordre des Bran- chioptéryges de Linne, qui n'entre que par force dans la famille des Percoidés, de l'ordre des Acanthoptérygii de Cuvier, devant former une quatrième tribu qu'on pourrait nommer les Baudroies et qui remplit seul; ce genre a pour caractères généraux: outre un sque- llette cartilagineux, et la peau sans écaillés, des pecto- rales supportées comme par deux bras, soutenus cha- cun par deux oss comparables au radius et au cubitus; des ventrales placées fort en avant des pectorales; des opércules et des rayons branchiostégés enveloppés dans la peau, et les ongles ne s'ouvrant que par un trou percé.
Les Baudroies; elles ont la tête extrêmement large et déprimée, épineuse en beaucoup de points; la gueule est très-feuillée, armée de dents pointues; la mâchoire inférieure est garnie de nombreux barbillons; il y a deux dorsales distinctes, et quelques rayons libres et mobiles sur la tête; la membrane des ouïes forme un cul-de-sac ouvert dans l'aiselle, soutenu par six rayons très-allongés, mais l'opercule est petit. Leur intestin à deux cœcums très-courts vers son origine, la vessie nata- toire manque. On n'en connaît qu'une espèce: le Lophius viripar us de Schneider, et le Lophius Fer- guson de Laêpède, ne paraissant que de simples va- riétés, ou ayant été établies sur des individus mal préparés.

Lophius Baudroye ou Baudroie, vulgairement Ga- langa, Crapaud ou Diable de mer, et Raie pêchère; Lophius piscatorius, Lin., Gmel., Syst. Nat., xi, t. 1, p. 1470; Bloch, pl. 87; Encycl. Pois., pl. 8, f. 20; Lae., Pois., t. 1, p. 304, pl. 13, f. 1; le Rana marina et le Rana piscatrix des anciens, que les formes bizarre et comme monstrueuses de ce Poisson avaient beaucoup frappés, et sur lequel ils débiffèrent des contes absur- des, perpétués chez les pêcheurs qui disent particulier- ment de la Baudroye qu'elle est l'ennemie du Requin et capable de le vaincre. Une tête démesurée (dit Bosc) avec des nageoires ventrales et pectorales en forme de main, frappent d'abord ceux qui observent une Lophie Baudroye pour la première fois; sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure; sa bouche est très-grande et continuellement ouverte, tout l'intérieur est garni de dents inégales et nombreuses, semblables à celles des mâchoires; la langue est courte et épaisse; les narines sont placées derrière la lèvre supérieure et présentent comme une forme d'un verre à patte mobile. Les yeux sont placés à la partie supérieure de la tête, et très-rapprochés l'un de l'autre; entre eux s'élève un long filaments terminé par une membrane assez large et bilobée, à la base de laquelle on en trouve une autre petite et triangulaire. Ce filaments est suivi, dans la direction du dos, de trois ou cinq autres d'autant plus petits qu'ils s'éloignent plus de la tête, avec des mem- branes moins larges, simples, et des fils le long de leur tige; des barbillons verminiformes garnissent les côtés du corps, de la queue et de la tête, au-dessus de laquelle paraissent quelques tubercules ou aiguillons, particu- lièrement entre les yeux et la première naissance du dos. Il y a deux dorsales dont la première a sa mem- brane bien plus courte que les rayons qui la fixent. La couleur de ce Poisson est obscure en dessus, blan- châtre en dessous; la caudale ainsi que les pectorales sont bordées de noir, la peau est unie, flasque, sans écaillés ni ligne intérieurs. »

La Baudroye se trouve dans toutes les mers d'Europe; dans la Méditerranée elle dépasse rarement dix-huit pouces à deux pieds de long-ueur; dans l'Océan elle devient plus grande. Laê- pède dit qu'il en a de plus d'une foise, et Pontop-
Dans les mers de l'Amérique et des Indes; elle acquiert de neuf à dix pouces de longueur. Sa couleur générale est un jaune orangé, diaphrag de taches brunières.

**Lophie a trois cornes. Lophius tricorvus, Cuv.;** Lophius hispidus, Schm., 142, variété de l'Illistrion; Lacépède, Poids., t. 1, p. 525, pl. 14, f. 1; vigoureusement Riquet à la houppe. Ce Poisson n'est pas une variété d'âge du précédent, mais une espèce beaucoup plus petite, que l'on retrouve assez fréquemment à l'ile-de-France, où Commerson l'a dessinée. Sa couleur de nankin, ses taches autrefois disposées, et d'un brun glauque ou bleuté, sa taille beaucoup plus petite, la membrane qui termine son filet antérieur trifurqué, et surtout les alentours de sa bouche, dépourvus de tous filets, la caractérisent suffisamment. **d. 1-1-12, p. 10, v. 5, a. 7, c. 10.**

**Lophie uni. Lophius levigatus, Bosc.** Il est très petit; sa longueur n'excède pas un demi-pouce et sa largeur trois lignes; il est d'un rouge noirâtre, parsemé de petites taches; ses protubérances sont à peine visibles. Bory l'a trouvée en grande quantité, dans les parages des îles du cap Vert. **d. 1-5-12, p. 10, v. 6, a. 6, c. 10.**

**Lophie Commersonii. Lophius Commersonii, Lac.** Il a au-dessus de la lèvre supérieure un long filament que termine une petite masse charnue; son corps est noir, avec un point blanc de chaque côté; sa peau est grene et rude au toucher; il a la langue et le palais hérissés de dents, et deux bosses derrière l'ouverture de la bouche, dont la postérieure plus grande et point courbée en crochet. On le trouve dans les mers de l'Inde. **Lophie chironacte. Lophius chironectes, Lac.; Lophius variagatus, Shaw; Antennarius chironectes, Comm.** Il a comme le précédent un long filament terminé par une petite masse charnue; son corps est rougeâtre, avec des taches noires; deux bosses sur la tête, dont la postérieure plus grande et plus haute. Des mers de l'Inde.

Les *Lophius striatus* et *marmoratus* de Shaw, avec le *Hérisé et le Lisse de Lacépède, Ann. du Mus., t. iv, pl. 43, f. 5 et 4, sont d'autres espèces de ce sous-genre sur lequel Cuvier a donné un Mémoire dans le tome premier, p. 118, des Annales du Muséum.

**† † † † † Maltrieaux; ils ont la tête extraordinairement élargie et aplatie, principalement sur la saillie et le volume du sub-opercule; les yeux fort en avant; la bouche sous le museau, mediocre et protraeté; les orteils soutenues par six ou sept rayons, et ouvertes à la face dorsale par un trou au-dessus de chaque pectore; une seule petite dorsale molle, ce qui fait encore une exception aux caractères de l'ordre où le savant Cuvier place les Lophies. Le corps est hérissé de tubercules osseux, des barbillons y règnent tout le long sur les côtés; mais la tête est dépouviue de rayons libres, ce qui indique dans les Maltrieaux des mœurs très différées de celles des Lophies dont se composent les deux sous-genres précédents. Il n'y existe d'ailleurs ni vessie natatoire ni cœcum.**

**Lophie Chauve-Souris. Lophias Vespertilio, L., Gmel., loc. cit., p. 1589; Bloch, pl. 110; Encycl. Poids., pl. 9, f. 37; Guadencuja, Maregr., Brasil., p. 145. L'un des plus vilains Poissons de la mer, presque en losange, hérissé de pointes, avec un museau tellement pointu qu'on l'a quelquefois nommé petit Licorne; on trouve cette espèce de Lophie dans les mers d'Amérique, particulièrement aux Antilles, où elle acquiert un à deux pieds de longueur. n. 57, p. 19, v. 5, a. 0, c. 11, 15.**

**Lophie de Fauces, Lac., loc. cit., p. 518, pl. 11, f. 2 et 5; Lophius stellatus, Wahl, Soc. Copenh., l. xiv, pl. 5, f. 5 et 6. Cette espèce, venue au Musée de Paris de la Collection de La Baye, n'a guère que quatre pouces de long. Très-aplatie, sa partie antérieure est comme discoïdale, terminée par un prolongement du corps en forme de queue; lisse en dessous, toute hérissée de tubercules en dessus, elle est encore garnie au pourtour et à la bouche qui est un peu en dessous de la partie antérieure, d'autres mamelons hérissés, qui rappellent les piquants des Mélocastes, n. 5, b. 5, p. 5, v. 12, a. 5, c. 7.**

Les Lophies rentrent si difficilement dans la famille où ils ne semblent avoir été placés par Cuvier qu'avec douce, et tout en offrant entre eux des rapports frappants, les sous-genres qui s'y rapportent présentent de si grandes différences, soit dans la direction de la compression de leur corps, soit dans la situation de leur bouche, l'absence ou la présence des appendices et de la vessie natatoire, la nudité ou l'asperité de leur peau et leur aspect néanmoins toujours étrange, qu'il serait peut-être à propos d'en former une famille distincte, bien plus rapprochée qu'on ne l'a fait des Carthaginois, ainsi que le pensait Linné; et dans laquelle les Lophies proprement dits, les Chironectes et les Malthèes seraient crées en genres.

**Lophiolidon. Mamm. Genre de Pachidermes, établi par G. Cuvier sur des restes fossiles, dont l'analyse anatomo-lui a permis de reconnaître douze ou treize espèces. I. Paleothérium.**

**Lophiole. Lophiola, rot. Genre de la famille des Helmodoracées, établi par Thellenden Ker, pour une plante de l'Amérique septentrionale, et que plusieurs botanistes ont cru devoir rapporter au genre Conosyliis, quoiqu'elle paraisse néanmoins s'en éloigner suffisamment pour former un genre distinct, ainsi qu'on en jugera par les caractères suivants: périgone corollin, laineux extérieurement, divisé en six parties, à tube court et cylindrique, à limbe brisé, dont les trois parties intérieures sont étalées et barbues au centre; six étamines insérées à l'extrémité inférieure du périgone; leurs filaments sont filiformes et leurs anthères fixées par la base; ovaire libre, ovado-pyramidal, à trois loges renfermant plusieurs ovules attachés sur deux rangs, à l'angle central des loges et sur des placentaires renflés; style subulé, tripartite; stigma simple; capsule soudée, par sa base, avec le tube du périgone, triangulaire, triloculaire, déhiscente par le sommet et par trois valves; semences nombreuses, oblongues, subylindriques, striées, fixées par leur base.**

**Lophiole dorée. Lophiola anres, Bell. Ker; Conosyliis Americana, Pursh. C'est une plante herbacée, vivace, à racine tranchée, à feuilles radicales diatiques, **
linéaires, cuniformes, parsemées d’un duvet assez rare; la tige est cylindrique, rude, garnie de quelques petites feuilles en forme d’écaillés, un peu laineuse, terminée par une sorte de panicule formée de fleurs d’un jaune brillant.

**Lophiolépide.** Lophiolepis, Bor. C’est le nom d’un sous-genre que Cassini a établi parmi les Cirsium, et qui est essentiellement caractérisé par les appendices des écaillés de l’involucre, lesquels sont longs, arqués en dehors et bordés de petites épinces. Ces caractères le distinguent des vrais Cirsium dont les appendices de l’involucre sont courts, droits et sans épine; des Pic-nouas chez lesquels ces appendices sont longs, étalés, arqués en dehors, épais, roides, et armés d’épinces très-longues; et des Orthocentron (dernier sous-genre du Cirsium), qui ont les appendices longs, étalés, droits, roides, subhuiles et spinescents. On voit donc, par ces faibles différences, que les sous-genres en question se fondent les uns dans les autres. L’Orthocentron, en effet, est tellement intermédiaire entre les Lophiolepis et les vrais Cirsium, qu’il semble réunir ces sous-genres, et ne former avec eux qu’une seule et indivisible association.

**Lophiolépide a belles calathides.** Lophiolepis ca-locephala, H. Cass.; Cniceps ciliatus, Wild. Cette plante herbacée, haute de près de cinq pieds, a la tige épaisse, dressée, ramueuse, hispide; les feuilles sont ses-siles, semi-amplexicaules, échancrées à la base, hispides et vertes en dessus, tournetteuses et blanches en dessous, profondément pinnatifidées; chaque division est subdivisée presque jusqu’à sa base en deux lanières longues, étroites, divergentes, dont la supérieure a deux dents à sa base; il y a une longue et forte épine au sommet de chaque division, et d’autres épinces moins sur les bords de la feuille; les feuilles inférieures sont longues d’un pied, larges de huit pouces; les supérieures sont plus petites; les calathides sont terminales, dressées, larges de deux pouces et demi, hautes de deux pouces, et composées de fleurs à corolle purpurine; le péricline n’est point arrondi, mais glabre, et formé de squames dont les appendices sont très-arqués en dehors avec rigidité, terminés par une forte épine, et bordés d’épinces moindres; les ovaire sont oblongs. De Sibérie.

**Lophiolépide à péricline aranéen.** Lophiolepis araneosa, H. Cass.; Cirsium arachnoideum, Marsh., Flor. Taur. cauc., t. 5. Plante herbacée, haute de cinq pieds; tiges dressées, épaisse, ramueuse, hispides; feuilles radicales longues d’un pied neuf pouces, larges de cinq pouces et demi, pétiolées, pinnatifidées, bordées d’épinces et de cils roides, à face supérieure vert, hé-rissée de poils roides; il y a une inférieure grisâtre, sub-tomentueuse; chaque division découpée en deux lobs oblongs, très-divergents, dont le supérieur a un lobe court sur chaque côté de sa base; feuilles caulinaires sessiles, étalées, échancrées en cœur à la base, plus petites et moins découpées que les radicales; calathides terminales, dressées, larges d’un pouce et demi, hautes de deux pouces; péricline ovoïde-urecclé, subcampanu-lé, garni de poils aracéens, formé de squames dont l’appendice est arqué en dehors avec rigidité, terminé par une forte épine, et bordé d’épinces moindres; corol-lées purpurines. Du Caucase.

**Lophiolépide à calathides inclinées.** Lophiolepis mutatua, H. Cass. La tige est herbacée, haute de deux pieds et demi, dressée, ramueuse, pubescente; les feuilles sont alternes, sessiles, semi-amplexicaules, rare-ment un peu découpées, étalées, oblongues-lancéolées, vertes et hispides en dessus, grises et un peu tumentes en dessous, échancrées en cœur à la base, découpées sur les bords en quelques grandes dents ter-mi-nées chacune par une épine, et bordées d’épinces très-petites, semblables à des cils ou à des poils roides; les feuilles inférieures sont longues de six pouces, lar-ges de deux pouces et demi, les supérieures sont plus petites; les calathides, larges de près d’un pouce et demi, longues de près de deux pouces et composées de fleurs purpurines, sont solitaires à l’extrémité du tige et des rameaux, et inclinées horizontalement par la courbure roide du sommet de leur support; le pérí-cline est subgloboïde, et garni de poils aracéens très-numé, qui lient les squames entre elles; les squames sont très-numé, régulièrement imbriquées, oblongues-lancéolées, surmontées d’un long appen-dice linéaire-subsulté, roide, très-arqué en dehors avec rigidité, spinescent au sommet, garni sur les deux bords de longues épinces; les ovaire sont ovohyles; les corolles sont très-o-ringentes; le clinanthe est convexe, garni de fimbriées filiformes-laminées, membraneuses.

**Lophiolépide dotter.** Lophiolepis debilis, H. Cass.; Carduus lanceolatus, L., Sp. pl., éd. 1, p. 1149. Cette espèce, que l’on attribue avec doute au sous-genre Lophiolepis, a déjà été décrite sous le nom de Cirsium lanceolatum. Il faut donc se borner à tra-cer ces caractères génériques, pour faire connaissance en quoi ils se rapprochent et en quoi ils s’éloignent de ceux des vrais Lophiolepis. La calathide est multiflore; le péricline ovoïde, inférieur aux fleurs, est formé de squames très-numé, régulièrement imbriquées, appliquées, oblongues-lancéolées, coriaces, surmontées d’un long appendice arqué en dehors, avec rigidité, sur les squames des rangées extérieures ou inférieures, seulement étalé sur les autres squames: cet appen-dice, linéaire-subsulé, foliacé, roide, spinescent au sommet, offre sur ses deux bords latéraux des rudiments d’épinces, mous, extrêmement courts, visibles à la loupe, et qui ne sont réellement que des bases épaisses de poils; le clinanthe est épais, charnu, convexe, garni de fimbriées nombreuses, longues, inégales, libres, filiformes; les ovaire sont comprimés, oblongs, glabres; leur aigrette est longue, roussette supérieurement, composée de squamellules nombreuses, plus courtes, inégales, filiformes-laminées, barrées, attachées à un anneau qui entoure un plateau; les corolles sont ob-tringentes; les étamines ont le filet venu.

Outre ces quatre espèces, il faut probablement attribuer encore au genre Lophiolepis le Carditus eriph-phantes de Linné, les Cirsium serrulatum, fimbria-tum, laniformum, lappaceum de Marschall, et plu-sieurs autres espèces qu’il faudrait examiner.

**Lophionotes.** Pois. La famille établie sous ce nom par Duxèrèl, parmi ses Holophanehes, à pour caract-

**Lophiria.** nor. Gartner (Carp. 32, tab. 188, fig. 2) a décrit et figuré sous le nom de Lophiria alata, Banks, *Mss.*, le fruit d'un genre auquel il attribue les caractères suivants : le calice est libéré, persistant, formé de cinq folioles impaires, linéaires, ridées, fortement veinées et réticulées ; l'une d'elles, plus grande que les autres, est obusée et forme une sorte de lan- guette ; les étamines sont en grand nombre ; l'ovaire est libre, surmonté d'un style simple, subulé, terminé par un stigmate à deux stigmates de deux lignes, aiguës. Le fruit est une sorte de noix coriace, recouverte par le calice, à une seule loge indéhiscente, contenant une seule graine dressée, dont l'embryon, dépourvu d'en- dosperme, a la radicule inférieure et les cotylédons charnus et épais. Cette espèce, la seule que l'on con- naît, est un arbre originaire des forêts de l'Afrique austral ; ses feuilles sont alternes, longues, lancéolées, cordiformes, ridées et dépourvues de stipules. Ses fleurs sont disposées en grappes.

Ce genre parait avoir quelques rapports avec les Érables, dont il s'éloigne par plusieurs caractères impor- tants.

**Lophium.** nor. (Hypoxylons.) Ce genre, créé par Fries, a pour type l'Hypoxylum mytilinum de Pers- son, qui est l'Hypoxylum ostracenum de Bulliard. Il est voisin des Lophesium, mais il en diffère pourtant par ses thèques qui sortent du réceptacle. Il est caractérisé ainsi qu'il suit : réceptacles comprimés, presque membraneux, s'ouvrant par une fente longitudinale ; thèques droites, s'échappant sous forme pubescente. Il ne renferme encore que deux espèces.

**Lophus.** Fois. *V.* Lophia.

**Lophobranches.** Fois. Quatrième ordre de la classe des Poissons, dans la Méthode de Cuvier, où les bran- chies se divisent en petites houppes rondes, disposées par paires le long des arêtes branchiales, structure dont on ne retrouve aucun autre exemple chez les Poissons. Ces parties sont d'ailleurs enfermées sous un grand opercule attaché de tous côtés par une membrane qui ne laisse qu'un petit trou pour la sortie de l'eau. Ils ont tout le corps eurystyle et d'un aspect étrange. Ce sont les genres Syngnath, Hippocampe, Selènoste et Pégase. *V.* ces mots.

**Lophocachryde.** Lophocachryda. nor. Koch a proposé de former, sous ce nom, un genre qui com- prendrait la troisième section du genre Cachryde de Candolle ; il ne paraît pas que ce genre nouveau puisse être adopté.

**Lophocéphale.** Lophocephala. rs. Hémipètres-Homoptères, genre de la famille des Réducvcais, établi par Delporte qui lui assigne pour caractères : tête al- longée, cylindrique et pointue ; premier article des antennes plus long que la tête, et brusquement coudé, le second très-court, le troisième et dernier allongé ; ros- tre court, dépassant néanmoins la base de la première paire de pattes ; yeux situés latéralement ; corsélet ar-

fondi, convexe, sans sillon transversal ; écousse triangulaire, assez petit ; corps allongé ; hémélytres et sur- tout leur partie membraneuse, grandes ; pattes longues.

**Lophocéphale de Guérin.** Lophocephala Guérini, Delap. Cette espèce est pubescente, d'un rouge ferru- gineux ; ses antennes, son écusson, la partie membra- neuse de ses hémélytres et le milieu de son abdomen sont noirs. Taille, huit lignes. Du Bengale.

**Lophocele.** Lophocolea. nor. Le genre institué sous ce nom, par Nées d'Ensebeck, dans la famille des Juglansniacées, renferme trois espèces qu'il a nom- mées ; 1° Lophocolea Orbigniana, qui a été décou- verie dans les montagnes du Pérou, par l'Orbigny ; 2° Lophocolea aquifolia, des forêts de l'Ile de Juan Fernandez ; 3° Lophocolea ambelithia, décrite comme une Juglansmera, par Martinus dans sa Flore du Brésil, t. 1, p. 554.

**Lophoderium.** nor. Le genre formé sous ce nom par Chevalier, dans la famille des Hypoxylées, aux dépens du genre *Hystichum* de Fries, n'a point été adopté.

**Lopholène.** Lopholena. nor. Genre de la famille des Syanthères, tribu des Sénéncondes, établi par De Candolle qui lui assigne pour caractères : capite multiforme ; toutes les corolles tubuleuses, quinquédèes, à tube cylindrique, durci ; fleurons de la circonférence le plus souvent incisés vers le côté inférieur, presque tous fémellés, et alors avec les anthers libres mais susceptibles d'avortement ; fleurons du disque régulie- rement tubulés ; style quelquefois avorté ; involucelle quinquédèe, à squamae libres, foliacées, exsertes en crête longitudinale sur le dos, à bords largement alliés ; réceptacle alvéolé ; article antherifère des éta- mines long, épais ; anthers écaudées ; styles parfaits, rameux, allongés, portant inférieurement deux ran- gées de stigmata pubérulents sur le dos, prolongés au sommet en un appendice assez long, hispide et pointu ; aènes anguleux, sans lee, glabriescules, ciliés sur les angles, ceux placés au sommet du capite sont for- tement comprimés et alors presque entièrement avortés ; ai- grette multiséreuse, soyeuse, à peine scabre.

**Lopholene de Degré.** Lopholena Degrenia, De Cand. Sous-arbrisseau dressé et glabre, à feuilles al- ternes, sessiles, nervurées à la base, elliptiques ou oblongues-lancéolées, obtuses, très-entières et presque coriaces ; les rameaux sont foliacés, monocéphales, dis- posés en corymbe ; les fleurs sont d'un jaune pâle. On trouve cette plante dans la partie méridionale de l'Af- rique, presque au niveau de la mer ; on en doit la con- naissance au naturaliste-voyageur Degre auquel le professeur de Candolle a dédié la plante.

**Lophomyze.** Lopholyza. nor. Ce genre appartient encore à la famille des Synthèères, et fait partie de la tribu des Cynaracées ; il a été érigé par H. Cassini et a pour type le Centaurea scabiosa, Linn. Il se distingue du genre *Erynus*, du même auteur, principalement par ses stigmatesphores, qui au lieu d'être libres, sont entregriffés ; l'appendice des squamaes intermédiaires est marginiforme, c'est-à-dire qu'il est très-décourent, scarieux, opaque, divisé profondément sur les deux côtés en lanières distantes, longues, subulées, ridées,
Lophophytes. Lophophythus. tot. Genre de la famille des Balanophorées, institué par Schott et Endlicher qui lui ont assigné pour caractères : fleurs monoïques ; les mâles agglomérées en capitules sessiles à la partie supérieure du stipe ; les squamales de leur périgone sont charnues, cauliculées antérieurement ; l'é famine repose dans la cannelure de la squammule péroni-gonale ; son filament est mou et l'antheride oblongue, à deux loges opposées, inégalement attachées, déchise à travers une ouverture longitudinale. Les fleurs femelles sont réunies en capitules hémisphériques, sessiles vers la base du stipe ; elles n'ont point de péronie ; mais sont pourvues de plusieurs ovaires biloculaires, dus tout autour, imposés sur un réceptacle discoïde ; deux styles filiformes, terminés par des stigmates en tête. Ce genre ne renferme encore qu'une seule espèce : c'est une plante herbacée, succulente, élevée d'un à deux pieds, dont les racines pénètrent celles des arbres forestiers et leur enlèvent sans doute les sucs propres à leur développement ; le stipe est très-simple, gros d'un à deux pouces à la base et allant ensuite en diminuant ; la partie inférieure est garnie d'écaillées imbriquées sur deux faces opposées ; les capitules des fleurs femelles sont accompagnés de bractées. Ces plantes ont été observées au Brésil.

Lophophynque. ois. V. Cariana.

Lophorine. ois. Vieillot a formé, sous ce nom, un sous-genre particulier pour le Paradisier superbe, Paradisus superba. V. Paradisier.

Lophosciadier. Lophosciadium. tot. Genre de la famille des Ombellifères, institué par De Candolle qui lui assigne pour caractères : bord du calice à cinq dents ; pétales elliptiques, entiers, acuminés, un peu roulés en dedans, vers le sommet ; fruit comprimé sur le dos ; méridianes à quatre paires de côtes secondaires et deux paires latérales étendues en allée interrompue, assez semblables à des écaillées un peu repliées.

Lophosciadier a feuilles de Meem. Lophosciadium Meiolium, DC. C'est une plante herbacée, glabre ; sa tige est cylin-drique et droite ; ses feuilles inférieures sont pinnatifidées, à segments courts, nombreux, subdivisés en lobes linéaires ; la dernière feuille est sessile, formant une sorte de fourreau à l'amelle qui est composée d'une multitude de feuilles jaunes portées chacune sur un pédi-cle ; l'involution est formé de cinq à sept folioles ovales-lancéolées et cuspidadées. Aux environs de Constantinople.

Lophosie. Lophosia. tot. Diptères ; genre de la famille des Muscidae, institué par Meigen, qui lui assigne pour caractères : palpes de la longueur de la trompe, un peu renflées ; épistome non saillant ; antennes inclinées, atteignant le dépistom ; les deux premiers articles très-courts, le troisième très-long en triangle équilatéral ; ailes à première cellule postérieure ent'ouverte à l'extrémité ; nervure extramédiaire coudée ; cellule discoïdale à nervure transverse, presque droite. La forme extraordinaire du troisième article des antennes donne au seul insecte dont ce genre se compose, un caractère qui le fait reconnaître à l'instant. Ce genre diffère encore de celui des Ocyptères par la longueur des palpes, par l'épi-

**Lophospermum robustum**, Otto. C'est une plante sucrifèreuse, grimpante, à tige cylindrique, grêle, brun-noirâtre, ramifiée, garnie de feuilles alternes, distantes, pétioles cordées, à cinq lobes peu profonds, mucronés, aigus; elles sont glabres, d'un vert un peu glauque, marquées de cinq nervures principales, divergentes, dont trois plus apparentes. Les pétioles ont deux ou trois pouces de longueur; ils sont filiformes, d'un brun pourprê, pointillés de noir. Les fleurs sont longues de deux pouces et demi, portées par un pédicule du double de la longueur, grêle, courbé ou tortillé et de même couleur que les pétioles. Le calice est large, campanulé, étalé, membra- neux, divisé en cinq parties ovales, lancéolées, pointues, colorées en pourpre pâle, veinées longitudinalement et traversées par des lignes plus obscures. La corolle est tubuleuse, ventue, bilabiée, d'un brun pourprê foncé, pointillée de blanc; la lèvre supérieure à trois lobes ovaux et obtus, l'inferieure n'en a que deux, un peu plus profondément divisés. Les quatre étamines sont didymmes et s'étendent un peu au delà du tube; les filament sont très-déliés, dilatés à la base, terminés par des antères arrondies et biloculaires. L'ovaire est globuleux, assis sur un disque orbiculaire, surmonté d'un style filiforme, pourpre et grêle, terminé par un stigmate très-petit et bilobé. Le fruit est une capsule biloculaire, bivalve, polysperme, à placenta central. Cette plante est de série tempérée; mais elle peut être placée, au printemps, contre un mur qu'elle tapisse bientôt de ses briliantes fleurs qui se succèdent pendant tout l'été. On lui donne le compotis de terre fran- che et de terreau de bruyère. On la propage indiffé- remment de graines et de boutures.

**Lophostachys.** Lophostachys. bot. Ce genre nouveau, de la famille des Acanthacées, Didynamie Angiosperme, L., est dû aux investigations du docteur Pohl, dans l'intérieur du Brésil. Trois plantes nouvelles que ce botaniste a trouvées dans la province de Goyaz, lui ont offert des caractères particuliers, qui lui ont paru suffisants pour autoriser la création d'un genre. Ces caractères consistent dans un calice on périanthie infère, persistant, simple, inégal, formé de quatre fol- ioles dont deux opposées, plus grandes et plus larges, nervurées, ovales-lancéolées; la première entière, aiguë, la seconde bifide, et deux autres opposées aux lèvres de la corolle, linéaires-lancéolées. La corolle est inégale, irrégulière, ringente, monopétale, à tube long, cylindrique, rétréci à la base et strié, à limbe bilabié, dont la lèvre supérieure est oblongue, obse, réouverts et droite; l'inferieure réfléchie, plane, trifide, à décou- pures égales, oblongues et obtuses. Les étamines sont didymmes, insérées vers le milieu du tube de la corolle, à filaments antérieurs un peu plus courts que la lèvre supérieure de la corolle, et moins que les postérieurs qui sont presque adhérents à l'orifice du tube; les uns et les autres sont filiformes, dressés, couronnés par des antères biloculaires, droites, exsertes, oblongues, échancrées à leur base, déchises au sommet. Le pistil est composé d'un ovaire supérieur, ovale, urcéolé, avec une ligne tranchant le milieu de sa circonférence, dont la moitié inférieure est enveloppée d'une membrane ur- céolaire, quadrifiée; il est en outre surmonté d'un style exserte, droit, capillaire, marcescent, terminé par un stigmate globuleux. La capsule est oblongue, aiguë, rétrécie à sa base, à deux loges, à deux valves dont les cloisons sont contraires, s'ouvrant par le sommet; les graines sont presque trigones, aiguës, bordées, gla- bres, sessiles au centre de leurs glandes ou rétinacules. Les *Lophostachys* sont de petits arbustes droits, dont les tiges, garnies de feuilles opposées, oblongues, aiguës, courtement pétiole ou sessiles, sont couron- nées par des épis garnis de fleurs distiques et brillantes, disposées toutes d'un même côté, ce qui donne à ces épis l'aspect de crêtes. Cette disposition toute parti- culière de l'inflorescence a donné lieu au nom géné- rique *Lophostachys*, dérivé de λόφος, crête, et of scho, épî. Le genre *Lophostachyde* se rapproche beaucoup du genre *Justicia*; et plus encore peut-être du genre *Aphelandra*, sans néanmoins pouvoir y être con- fondu.
et jaune internièrement; la corolle a son tube d'un rouge pourpre; le limbe est d'une nuance plus vive.

**Lophostachys vellea.** *Lophostachys vella*, Poli, *Plant. Brés.*, 2, 94, t. 161. Cette espèce habite les lieux élevés et montagneux de la capitainerie de Goyaz; elle abonde surtout à Tras-do-Serra, près de St-Jose-de-Trocantin. Sa tige est haute de deux pieds, cylindrique, rugueuse à sa base, d'un brun jaunâtre, divisée au sommet en plusieurs rameaux garnis de feuilles décédées, coriaces, simples, opposées, ovales-elliptiques, presque aiguës, entières, planes, veinées, ciliées, d'un vert brunâtre et pubescentes en dessus, velues en dessous et d'un brun jaunâtre; le pétiole est très-court, demi-cylindrique, canaliculé en dessus, velu, plus épais à sa base d'où naissent deux petites stipules axillaires, du reste semblables aux feuilles. L'inflorescence consiste en un pétiol terminal, ordinairement dressé, formé par la réunion de fleurs distiques et imbriquées sur un seul rang; le calice est plus court que la corolle, à quatre divisions membranées, d'un jaune orangé, pourpré au sommet; les bractées sont persistantes, vertes, lancolées, imbriquées, velues et ciliées; la corolle est d'un blanc jaunâtre.

**Lophostachys a feuilles sessiles.** *Lophostachys sessillifolia*, Poli, *Plant. Brés.*, 2, 96, t. 165. Originaire des mêmes lieux que les espèces précédentes, celle-ci a sa racine épaisse, d'une consistante ligneuse, tuberculée, plus ou moins divisée et garnie de chevets; il s'en élève des tiges cylindriques, rameuses, presque ligneuses à la base, glabres, éclatées de deux pieds environ, et d'un brun tacheté de blancâtre ou de verdâtre; les feuilles qui les garnissent sont simples, décédées, opposées, sessiles, presque demi-ébroussées, dressées, un peu étalées, oblongues-elliptiques, très-entières, obtusées, amincies à leur base, veinées d'un vert jaunâtre et pubescents en dessus, d'un jaune verdâtre et glabres en dessous, longues de quatre pouces et demi environ, larges d'un et trois quarts. L'inflorescence forme un épil terminal, droit, rarement recourbé, comprimé en créte, les fleurs étant disposées par paire sur deux faces opposées d'un axe tétragone; le calice est plus court que la corolle, d'une jaune orangée à sa base, purpurine à l'extrémité de ses divisions, contourné de bractées persistantes, d'un vert jaunâtre, oblongues ou cordées, aiguës, sessiles, alternantes et imbriquées; la corolle est d'un rouge pourpre, plus ou moins intense, suivant ses variations.


**Lophote.** *Lophotes*. pois. Genre appartenant à la famille des Tryonidés de Cuvier, dans l'ordre des Acanthopérygiens de sa Méthode ichthyologique, et à la famille des Pétalosomes de Duméry. Il fut établi par Giorni dans les Actes de l'Académie de Turin (1807-1808, p. 19, pl. 2), d'après un individu mal conservé. Cuvier ayant un occasion de revoir ce Poisson et en observer un individu de quatre pieds de long, pris dans les mers de Gènes, en a donné une description plus exacte et une figure parfaite dans les Annales du Muséum, t. xx, fig. 17. On ne peut donc mieux faire, pour donner une idée de cet animal, que de laisser parler Cuvier lui-même. « Les Lophotes, dit-il (Règne Anim., t. 11, p. 347), ont le corps allongé et finissant en pointe, la tête courte, surmontée d'une crête osseuse, très-élevée; rayon épineux, bordé en arrière d'une membrane, et à partir de ce rayon une nageoire basse à rayons presque tous simples, régnant également jusqu'à la pointe de la queue qui en a coudale distincte, et dans dessous de cette pointe est une très-courte anale. Les pectorales sont médio-axiales, armées d'un premier rayon épineux, et sous elles on distingue à peine de véritables de quatre ou cinq rayons, excessivement petites. Les dents sont pointues et peu serrées; la bouche est dirigée vers le haut, et l'œil est fort grand. On compte six rayons aux branches; la cavité abdominale occupe presque toute la longueur du corps. » On n'eût connu encore qu'une espèce qui est le *Lophotes La-cepedianus*, qui n'a été trouvé jusqu'ici que dans la Méditerranée.

**Lophiotus**. ins. Coleoptères tétraèredes, genre de la famille des Rhynchophores, établi par Schoenherr, pour un insecte découvert au Chili par le naturaliste Eschscholtz, qui a accompagné le capitaine Kosbue dans son grand voyage de circumnavigation. Les caractères du genre nouveau sont: antennes assez courtes et fortes, coudées, composées de douze articles dont les deux premiers les plus longs et obconiques, les autres très-courts, avec la masse ovale, subacuminée; tête convexe, avec le front garni d'une crête élevée sur chaque oeil et d'un faisceau de soies imitant en quelque sorte un sourcil; trompe courte, épaisse, gibbeuse en dessus et inégale; yeux arrondis, convexes, logés dans le creux de la fossette; corset oblong, rétréci postérieurement, tronqué à sa base, élargi antérieurement sur les côtés, et arrondi en arrière; écusson petit, oblong et élevé; élytres oblongues, presque ovales, convexes, tronquées à leur base, avec les épaules élevées et calleuses; pieds oblongs; cœurs renflés, mutiques; jambes cylindriques, droites, anguleuses à l'extrémité, armées d'un crochet; tarses larges, spongieux au bout avec le dernier article biunguélicule. Le *Lophiotus Eschscholtzii* est noir, parsemé d'écaillles blanchâtres.

**Lophure.** *Lophura*. Rept. Ce genre crée par Gray, dans la famille des Sauriens, a reçu depuis le nom de *Istriurus*, à cause de la trop grande similitude des mots Lophure et Lophyre. *V. Istrur.**

**Lophyre.** *Lophyrus*. Rept. Sous-genre d'Agane, dont Boé, dans son Erpétologie de l'île de Java, a fait un véritable genre qui comprend plusieurs espèces nouvelles. *V. Agane.*

**Lophyre.** *Lophyrus*. mol. Poli, dans son grand ouvrage des Testacés des Deux-Siciles, a donné ce nom aux animaux des Oscabions. *V. Can.*

**Lophyre.** *Lophyrus*. ins. Genre de l'ordre des Hyenopérygues, section des Térébrans, famille des Pore-Scies, tribu des Tenthredinés, établi par Lateille, et correspondant à la première division du genre *Hytop-oma* de Fabricius, et à la première coupe du genre *Pterone* de Jurine. Ce genre est ainsi caractérisé: an-
tennes des mâles de seize articles au moins, en peignes ou en panaches; celles des femelles simplement en seie, plus grêles vers leur extrémité; l'airre très-apparent; mandibules tridentées; une grande cellule radiale; trois cellules cubitales presque égales: la première et la deuxième recevant chacune une nervure récur-rente, et la troisième atteignant le bout de l'ile. Les Lophyres se distinguënt des Tenthredes, des Althales, des Mégâlodonîtes, et autres genres voisins, par les ar-ticles des antennes et par les cellules des ailes. Ce sont des Hyémnophtères de taille moyenne, et qui appartiennent à l'Europe.

Lophybre de Pin. Lophyris Pinii, Latr., Jurine; Hy-lotoma Pinii, Fab.; le mâle (Panz., Fain. Ins. Ger. t. fasc. 87, tab. 17, le même sexe); Hylotoma dorsata, Fabr.; la femelle (Panz., loc. cit., fasc. 62, tab. 9). Le mâle est long de quatre lignes, noir, avec les antennes très-barbus; les jaunes et les tarses sont d'un jaune sale, tirant sur le brun. Les femelles sont plus grandes et plus grosses, d'un gris jaunâtre, avec la tête et les tarses noirs; les barbes des antennes sont très-courtes.

La larve de cette espèce vit en société sur les branches du Pin: elle est blanchâtre, avec la tête d'un brun jaunâtre et quatre rangs de taches noires. La nymph est renfermée dans une coque ovale, assez dure, dont une des extrémités se détache, à la sortie de l'insecte parfait, en manière de calotte, et y reste attachée comme un couvercle de boîte. Cette espèce se trouve à Paris. On peut rapporter à ce genre les Phrionus La-ricês de Jurine et Hylotoma Juniperi de Fabricius.


Lophyropodes. Lophyropoda. Crust. Ordre (ci-devant famille sous le nom de Lophyropodes) établi par Latreille, et se composant du genre Monocellus de Linné et de quelques espèces de celui qu'il nommait Cancer. Latreille les a désignés collectivement (Rêgne Anim. de Civ.) par la dénomination de Branchyopodes; ce sont les Entomonstracés de Müller, Schöffer, Hermann, Jurine père et fils, Ramdhor, Prévosti, Brong-iart fils et Strouss ont ajouté beaucoup aux observa-tions de cet auteur, et complété en grande partie l'histoire qu'il nous avait donnée de ces animaux. Les caractères de cet ordre sont: un œil sessile et immo-bile; tête confondue avec le thorax; corps protégé par un test; pieds au nombre de six ou huit, en y compre-nant les pieds-machoires, ces pieds étant nataires dans le plus grand nombre, branchières, sans ongle sensible au bout, et garnis de soies, de poils, etc., mais non foliacés comme ceux de l'ordre des Aspidiphores. Ces animaux habitent le plus souvent les eaux douces; leurs œufs forment tantôt deux paquets ou deux grappes situées à la base de l'abdomen; tantôt ils sont rassem-blés, au-dessous du test, sur le dos de l'animal. Latreille divise cet ordre en deux familles; ce sont les Univalves et les Ostracodes. V. ces mots.

Lophyryus. Ois. Nom donné par Vieillot à un genre d'Oiseaux qui a pour type le Pigeon Goura. V. Pigeon.

Lophyryus. Réf. moll. ins. V. Lophyry.


Lopimie. Lopimia. Bot. Genre de la famille des Malvacées et de la Monadelphia Polyandrie. L., établi par Martius (Noua Act. Bonn. xi, p. 90) qui l'a ainsi caractérisé: involucelle plus long que le calice, à vingt folioles séjace et conniventes; corolle plane; colonne staminal une peu recourbée (subdilata); trênte à qua-rante antères; dix stipitatis; capsule à cinq coques enduites d'un mucus visqueux. Ce genre a le port du Sida; il se rapproche aussi du Paronie et de l'Urena, mais il en distingue facilement par la viscosité de son fruit avant la dessiccation. Une seule espèce à laquelle Martius a donné le nom de Lopimia malacophylla, constitue ce nouveau genre. Link et Otto l'ont décrite et figurée dans leur Recueil des Plantes rares du jardin de Berlin (t. 1, p. 67, t. 50) sous le nom de Sida mala-cophylla. C'est un arbrisseau pubescent, à feuilles or-biculaires presque cordiformes, et à doubles dentelures sur les bords; les fleurs sont solitaires dans les aiselles des feuilles, et de couleur écarlate. Cette plante croît dans les lieux marécageux de la province de Bahia, au Brésil.


Loquette. Bot. Nom que l'on a donné quelquefois à l'Épiphtel. V. ce mot.


Lorantia. Pour Lorentea. Bot. Le genre établi sous ce nom, par Ortégà, ne diffère aucunement de celui institué précédemment par Wildevenov, et qu'il a nommé Sauventia. V. ce mot.

Lorantie. Lorantius. Bot. Genre d'abord placé dans la famille des Caprifoliacées, mais formant au-jourd'hui le type d'une nouvelle famille nommée Lorantiques. Les Lorantanches sont des végétaux parasites, vivaces et ligneux, fort analogues pour le port et l'or-ganisation, au Gui blanc, qui appartient à la même famille. Leur tige est généralement rameuse et cylin-drique; leurs feuilles, le plus souvent opposées et rare-ment alternes, sont coriaces, persistantes, très-entières, marquées de nervures longitudinales; les fleurs, dio-ques dans la seule espèce qui croisse en Europe, sont hermaphrodites dans toutes les autres. Ces fleurs sont quelquefois très-petites et verdâtres, d'autres fois fort grandes et colorées; elles sont rarement solitaires, le plus souvent groupées en épis, en grappes, ou en pani-cules terminales et axillaires. Chaque fleur est accom-pagnée d'une ou deux petites bractées squamiformes, ou d'un calice taniot court et en forme de cupule, tantôt recourbant l'ovaire en totalité. Le calice est adhérent avec l'ovaire infère; son limbe est quelquefois à peine marqué; d'autres fois il forme un petit rebord membranaire et saillant, très-manifeste. La corolle, dont la longueur varie depuis une ligne jusqu'à deux pouces, se compose de quatre à huit pétales linéaires, tantôt libres et distincts les uns des autres, tantôt sou-dés entre eux dans une étendue plus ou moins considér-
ralle de leur longueur. La corolle, considérée dans son ensemble, est allongée, tubuleuse, assez souvent oblique, et renflée dans sa partie inférieure. Chaque pétale porte sur sa face interne une étamine dont le filet est attaché plus ou moins haut sur cette face interne. Les filets sont subulés, dressés; l'anthère est allongée, à deux loges, s'ouvrant par un sillon longitudinal et du côté interne. Cette anthère, échancrée à sa base, est très-caduque, et ne tient au filet que par le sommet de celui-ci. L'ovaire est turbiné, infère, couronné par un disque épigyne, saillant, annulaire; il offre une seule loge qui contient un seul ovule renversé. Le style est cylindrique, simple, générale de la longueur des étamines et quelquefois plus long; il se termine par un stigmate renflé et simple. Le fruit est une baie généralement ovoïde ou globuleuse, ombiliquée à son sommet, contenant dans une pulpe charnue, visqueuse et glante, une seule graine renversée. Celle-ci se compose d'un tégument propre, qui n'est pas distinct de l'endocarpe et d'un endosperme charnu qui contient, dans sa partie supérieure, un embryon axile, cylindrique, dont la radicule, tournée vers le hile, lui donne une direction semblable à celle de la graine; cette radicule est entièrement recouverte par une lame de l'endosperme, en sorte que l'embryon est totalement intraveineux. Quelquefois on trouve dans une même amande deux et jusqu'à quatre embryons, circonstance qui se remarque également dans le gui.

Le nombre des espèces de ce genre est extrêmement considérable, et il serait fort à désirer que quelque botaniste en entreprît une bonne monographie; car il règne une assez grande confusion parmi ces espèces, qui croissent dans toutes les régions chaudes du globe, une seule étant originaire d'Europe (Loranthus Europæus, Jacq.). Linné, dans la première édition du Species Plantarum, publiée en 1755, n'en décrivit qu'une seule espèce (Loranthus Americanus). En 1762, dans la deuxième édition du même ouvrage, il en fit connaître cinq: trois originales de l'Amérique méridionale, une de la Chine et une de l'Inde. Lamarck, dans l'Encyclopédie, en décrit vingt-cinq espèces, dont plusieurs entièrement nouvelles. Ce nombre est porté à vingt-six par Willdenow (Sp. Plant., 1799). Person, dans son Synopsis, en mentionne quarante-trois espèces, parmi lesquelles quinze avaient été décrites, et un grand nombre figurées dans le troisième volume de la Flore du Chili et du Pérou de Ruiz et Pavon. Plus récemment, le professeur Kunth en a décrit vingt-huit espèces nouvelles, dans les Novæ Genera de Humboldt et Bonpland, et ces espèces ont été trouvées par eux dans de diverses parties de l'Amérique méridionale qu'ils ont visitées. Si l'on ajoute à ce nombre quelques autres espèces décrites isolément par plusieurs botanistes, on verra qu'il peut être évalué à environ quatre-vingts, sans compter plusieurs nouvelles, qui existent dans les herbiers, et dont la description paraîtra sous peu.

Loranthus d'Europe. Loranthus Europæus, Jacq., Vind., 259; Austr., 1, 50. Il croît, parasite, sur le tronc des Chênes, des Poiriers, des Pommiers et des Châtaigniers; c'est un petit arbuste ayant le port du gui. Sa tige est ligneuse, dichotome et comme articulée; ses feuilles sont assez généralement opposées, quelquefois alternes sur le même individu; elles sont elliptiques, oblongues, entières, un peu coriaces, glabres et veinées, surtout inférieurement. Les fleurs sont dioïques, formant un épi solitaire au sommet de chaque rameau. Le calice a son limbe légèrement denté; la corolle est formée de six pétales portant chacun une étamine. Le fruit est une baie globuleuse, pisiforme, jaunâtre, presque translucide, contenant une seule graine au milieu d'une pulpe glante. Cette plante a d'abord été observée en Autriche par Jacquin; elle est aujourd'hui assez commune sur les arbres du parc de Schönbrunn. Pallas l'a retrouvée en Sibérie. Elle existe également en Italie, dans les Calabres, où elle croît principalement sur les Châtaigniers. Plus récemment, le fils du professeur Savi de Pise l'a trouvée dans la chaîne de l'Apennin, au nord de Pise.

Loranthus cucullaria. Loranthus cucullaris, Lamarck. C'est une des espèces les plus belles et les plus singulières de ce genre. C'est la même que le professeur Richard a indiquée sous le nom de Loranthus bracteatus, dans les Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris. Elle est parasite; ses feuilles sont opposées, sessiles, lancéolées, entières, falciformes, aiguës et veinées. Ses fleurs sont portées sur un pédoncule axillaire, long d'un pouce, bifurqué à son sommet, et dont chaque branche porte trois fleurs recouvertes en partie par une large bractée cordiforme, repliée en deux, coriace, persistante et rouge. Chaque fleur est accompagnée d'un calice monophylle, ovoïde, ayant son bord tridenté; ce calice est plus long que le calice propre, qui est adhérent avec l'ovaire, et terminé par un limbe court et entier. La corolle se compose de six pétales distincts, fortement roulés en dehors, dans leur partie supérieure. Cette espèce est origininaire de la Guiane. D'après une analyse soignée que Richard a faite, ce botaniste ne serait pas éloigné d'y reconnaître le type d'un genre distinct par sa large bractée cuculliforme et son calice recouvrant l'ovaire en totalité.

Loranthus d'Amérique. Loranthus Americanus, Lin.; Lamk., Ill. Gen., tab. 258, fig. 1; Jacq., Amer., Icon. pict., tab. 98; Burm., Amer., Icon., 166, fig. 1. On trouve cette plante au sommet des plus grands arbres; ses racines s'implantent dans leur écorce; ses tiges sont ligneuses, cassantes et diffuses; ses feuilles épaisses, coriaces, pétiolées, presque ovales, quelquefois alternes; les fleurs grandes et belles, de couleur écarlate, longues d'un pouce et demi, disposées en petits corymbes sur des péduncules axillaires et rameux. Cette espèce croît dans les bois qui couvrent les montagnes, à la Martinique.

Loranthus du Chili. Loranthus corymbosus, Lamk., Encyclop.; Eusicerca corymbosa, Lin.; Periciémyrum, etc.; varia Ytin, Feuill.; Peruv., 1, page 760, tab. 45. Arbisseau du Chili, dont les rameaux sont garnis de feuilles oppo­sées, lisses, pétiolées, ovales, aiguës; les fleurs sont grandes, d'un beau rouge de saug, disposées en corymbes terminaux, longues de plus d'un pouce; la corolle a quatre divisions avec autant
d'étamines; le fruit ressemble à une petite olive. On se sert de ses rameaux pour teindre les étoffes en noir, dans les Indes espagnoles. Cette couleur est très-fixe, et résiste parfaitement au débouill; pour obtenir cette teinture, on réduit en petits morceaux le bois de cette plante; on le mélange avec la plante nommée Poule vico
toria de Molina, et une terre noire, appelée Robbo; on fait bouillir le tout ensemble pendant un temps conve
nable.

**Lorante a fleurs de Eublée.** Loranthus Bud
teioides, Lamk., Encycl., n° 15, et Ill. gen., tab. 268, fig. 5. Ses tiges sont ligneuses; les rameaux un peu pubescents dans leur jeunesse; les feuilles opposées, quelques-unes alternes, ovales ou elliptiques, à peine pétiolées, un peu pubescentes en dessous; les fleurs axillaires, fasciculées, sur des péduncules simples ou rameux, de la longueur des pétioles; il y a une petite bractée pour le calice extérieur; la corolle est arquée, longue de cinq lignes, à quatre découpures étroites, autant d'étamines; le fruit oblong, turbinate. Cette plante croît dans les Indes orientales.

**Lorante des Indes.** Loranthus Indicus, Lamk., Encycl., n° 19, et Ill. gen., tab. 258, f. 2. Cette plante est entièrement glabre: ses tiges sont ligneuses, cylin
driques; les feuilles presque opposées, ovales-oblou
gues, un peu obtuses; les fleurs disposées en grappes axillaires, solitaires, presque de la longueur des feuilles; quelques écailles pour le calice extérieur; la corolle petite, à six divisions. Cette espèce croît au Brésil.

**Lorante coriace.** Loranthus coriaceus, Lamk., Encycl.; Giuagio, Commers., Herb.; Loranthus li
coceroides? Linè; Hiccanisi, Hkée, Malab., 7, tab. 29. Plante originaire des Indes orientales, dont les feuilles sont opposées ou alternes, presque sessiles, épaisse, oblongues, coriaces, longues de trois ou plus de trois pouces; les fleurs disposées en grappes latérales, très
courtes; la corolle est un peu arquée, longue d'un pouce, à cinq découpures étroites, réflechies à leur sommet; autant d'étamines.

**Lorante a fleurs nombreuses.** Loranthus flori
biudus, Lahll., Nov.-Holl., 1, p. 87, tab. 115. Arbre de quinze à vingt-cinq pieds, chargé de rameaux nombreux et divergents, de feuilles sessiles, alternes, épaisse, linéaires, longues de trois à quatre pouces; les fleurs sont disposées en grappes simples, nombreu
ses, vers l'extrémité de rameaux effilés; les pédoncles chargés de trois fleurs minces de trois bractées; le cali
cce a cinq dents inégales; la corolle est d'un jaune de soufre, à six divisions profondes; l'ovaire est turbiné; le fruit consiste en une baie pulpeuse, monocarpe. Cette plante croît à la Nouvelle-Hollande.

**Lorante a fleuilles sessiles.** Loranthus sessillo
i, ovales, en cœur, longues d'un pouce et plus; les fleurs axillaires, presque sessiles, pendantes, comme verticillées; le calice est court, à cinq dents: l'extré
ieur presque semblable et caduque; la corolle longue d'un pouce et demi, à cinq découpures.
un embryon cylindrique, ayant la radicule supérieure, c'est-à-dire tournée vers le hile. La graine étant renversée, cette radicule est quelquefois un peu saillante en dehors, par une ouverture qui se trouve à l'endo-
permé, ainsi qu'on le voit dans le gui par exemple. Il arrive quelquefois qu'un même endosperme renferme plusieurs embryons.

Les Loranthæs sont pour la plupart des plantes vi-
vaces et parasites, quelques-unes sont terrestres. Leur tige est ligneuse et ramiée; les feuilles sont simples et opposées, entières ou dentées, coriaces et généralement persistantes, sans stipules. Les fleurs sont diversément disposées, tantôt solitaires, le plus souvent groupées en épis, en grappes, ou en panicules axillaires ou ter-
minales.

Les genres rapportés à cette famille par Jussieu sont, outre le Loranthus et le Viscum, le Rhizophora, L., l'Ascoclu de Thunberg, le Chloranthus de l'Héritier, le Codonrunum de Vahl. Mais Robert Brown a modifié cette réunion de genres. Ainsi il en a retiré avec juste raison le Rhizophora, qui a un ovaire à deux loges polypersiques, des graines dépourvues d'endosperme, et un embryon dont la germination hâtive se fait quand la graine est encore renfermée dans son péricarpe, et que celui-ci tient encore à la plante-mère. Il en a formé un ordre naturel nouveau, sous le nom de Rhizopho-
reas, auquel il a réuni les genres Bruguiéra et Ca-
rallia. Plus récemment le même botaniste a fait du genre Chloranthus de l'Héritier le type d'une nouvelle famille qu'il a nommée Chloranthæs, famille qui a été adoptée par J. Lindley. Mais Richard ne partage pas entièrement la manière de voir du botaniste anglais dans l'organisation de ce genre qui a été décrit comme tout à fait dépourvu de périanthe, tandis qu'il a un périantane double. Dans le Chloranthus inconspicuous, la seule espèce qui lui soit connue, Richard a trouvé un ovaire infère, c'est-à-dire adhérent avec le calice. Celui-ci forme du côté externe un petit rebord entier, qui en est véritablement le limbe. La corolle se composé de quatre pétales soudés ensemble par leur base, les deux moyens étant entièrement réunis et n'en for-
mant qu'un seul; chacun de ces pétales porte à sa face interne une anthère sessile, allongée, à deux loges, s'ou-
vrant par un sillon longitudinal. Robert Brown, au contraire, ne mentionne pas le limbe calicinal, et pour lui les pétales ne sont que des filets d'étalement, dilatés et pétaloïdes. Mais on ne saurait adopter cette manière de voir, et l'analogie vient à l'appui de l'opinion de Richard, car il est évident que, dans ce genre, l'ovaire est infère, ce que prouve l'insertion épiyigne de la co-
rolle : en second lieu, ce genre est bien certainement pourvu d'une corolle; l'analogy le prouve encore. En effet, l'organe que Richard considère dans ce genre, comme la corolle, est absolument analogue et semblable, pour sa position, à la corolle des autres Loranthæs; comme elle aussi, elle porte les étamines. Mais il existe entre le Chloranthus et les Loranthæs une différence bien plus importante; c'est la position de l'embryon. Dans toutes les dernières, cet embryon est placé au sommet de l'endosperme, et sa radicule est tournée vers le hile. Dans le Chloranthus, au contraire, l'embryon a une position et une direction tout à fait opposées, c'est-à-dire qu'il est placé à la partie inférieure de l'en-
dosperme, et que sa radicule est tournée vers la partie inférieure du péricarpe, tandis que les cotylédons sont dirigés vers le hile. Cette différence est la seule de quel-
que importance qui existe entre le Chloranthus et les Loranthæs. Suffit-elle pour séparer ce genre et en faire une famille distincte? Il est assez difficile de se pro-
noncer dans cette question.

La famille des Loranthæs se distingue surtout des Caprifoliacées, auxquelles elle était d'abord réunie, par sa corolle le plus souvent polypétydale, par ses étamines opposées aux divisions de la corolle, par son ovaire constamment uniloculaire, contenant un seul ovule renversé. Cette famille doit être placée entre les Capri-
foliacées et les Rubiaccées. R. Brown, au contraire, la rapproche des Proteacées, parce qu'il considère égale-
ment les Loranthæs comme apétales.

LORDOPS. Lordops. Rvs. Coléoptères tétarèmes; genre de la famille des Dynochophores, insti-
tué par Schoonherr qui lui assigne pour caractères: antennes médiocres, coudées, composées de douze articles dont les deux premiers les plus longs, obconiques de même que les cinq suivants qui sont plus courts et augmentent graduellement en grandeur jusqu'au huitième où commence la masse ovale, allongée et pointue; trompe de plus du double plus longue que la tête, cylindrique, peu courbée, atténuée vers le bout, ayant de chaque côté, à partir de l'œil, une cannelure peu profonde; yeux arrondis, peu convexes; corselet subtronqué à sa base, retrécé antérieurement. un peu arrondi sur les côtés, lobé vers les yeux, profondément échancré en dessous, près de l'origine de la trompe; élytres oblong-
ues, ovales, tronquées ou échancrées à la base près de la suture, avec les épaules rétuses, retrécies au delà du milieu jusque près de l'extrémité qui est pointue, con-
 vexes sur le dos; jambes crénélées intérieurement, tronquées et mutiques au bout. Ce genre, qui a beau-
coup d'aptitude avec celui des Hypnosonites, se compose d'une dizaine d'espèces toutes brésiliennes.

LOREÉ. Lorea. Bot. (Hydrophytes.) Lamouroux paraissait avoir le désir de déformer un genre du Fucus lorens, L., qui est l'Himantalia lorea de Lyngby; il indique ce genre sous le nom de Lorea, dans son article Fucus du présent Dictionnaire, ainsi qu'au mot Him-
talia. Cependant le genre auquel Lyngby a donné cette dernière dénomination paraît très-hon, et surtout parfaitement nommé, Lorea étant un adjectif tel qu'en employait souvent Stackhouse qui, en fait de nomen-
cature, n'est pas un modèle à suivre. Soit qu'on adopte l'un ou l'autre nom, les caractères sont: fronde com-
primée, dichtoïme, partant d'une base cyathiforme, dont la fructification consiste en des tubercules nom-
breux, éparés sur toute la surface de la plante.

On connaît deux espèces de ce genre: Himantalia lorea, Lyngb., Tent., p. 56, tab. 8, a; Fucus lorens, L., Turn., tab. 196 (médiocre); Stackh., Nér. Brit., tab. 10 (bonne), dont le Fucus elongatus, L., est un double emploi, et dont la base cyathiforme ou turbinée a été décrite et figurée à part dans la Flore de Norwège sous le nom d'Ulva pruniformis. Cette plante, com-
mune sur les rochers que la mer découvre rarement, sur toutes les côtes océanes de l'Europe, s'accroche dans les fentes par un empâtement d'on s'élève comme une capsule très-évasée, fermée d'un diaphragme, d'un à deux pouces de longueur et de diamètre, du centre de laquelle sort une fronde en forme de lanterne légèrement comprimée, épaisse comme le doigt, et se divi-
sant régulièrement à l'infini, de distance en distance, en dichotomies, jusqu'aux extrémités de la plante qui est consistante, enduite d'une certaine viscosité, lon-
gue de deux à dix pieds, très-flexible, mais capable de résister aux plus grands efforts de la vague courrou-
cée. Il arrive cependant que les lanternes, qu'on dirait de cuir, sont parfois détachées de la base cyathiforme ou turbinée; alors pelotonnées par la laine, elles sont rejettées sur le rivage en grands amas inextricables. La couleur générale est olivâtre, tirant sur le bistre, une piquetée de noirâtre quand la plante est en fructification.

L'expédition de la Coquille a rapporté une seconde espèce de ce genre, que Bory a nommée Himantalia Durelillati; elle vient des côtes de la Conception, au Chili. Également dichotomées, les divisions en sont plus rapprochées, la base de la tige est plus grosse, et les extrémités s'aplatissent au point de devenir foliacées ou membraneuses, sans nénamou s'élargir.

LORENTÉE. Lorentea. or. Ortégia avait constitué sous ce nom, un genre connu antérieurement sous celui de Sauvitilia, V. ce mot. Lagasca s'est servi de la même dénomination pour désigner un nouveau genre de la famille des Synanthéres qui Cassini a établi également, mais un peu plus tard, et qu'il a nommé Chtonia. Il appartient à la tribu des Tagéllécès, et selon Cassini, on doit le placer entre les genres Pectis et Cryptopetalon, dont il diffère par plusieurs caractères que Lesson a tracés de la manière suivante: cap-
 titule multiflore, hétérogène; fleurons de la circ fee-
 rence disposés sur un seul rang, ligulés et femelles; ceux du disque hermaphrodites et bilabiales; involucre cylindrique, formé de cinq à huit folioles ou squames égales, amplexifères et glanduleuses sur le dos; ré-
 ceptacle nu; fleurons du disque à deux lèvres subfas-
tigées: la supérieure plus large et à quatre dents, l'in-
férieure linéaire; languette des fleurons de la circon-
férence plus longue que le tube; stigmates du disque con-
erts et semi-cylindracés; aènes anguleux, striés, calieux à leur base; aigrette du disque bicordale, dentée, longue, inégale, avec la rangée externe plus courte, capillaire, l'intérieure est sécalée-paillée; aigrette de la circonférence acuminato-sétilforme et quelquefois nulle.

LORENTÉE RAMPANTE. Lorentea humifusa, Less.; Pectis humifusa, Sw. Petite plante qui se divise pres-
que dès sa base, en un grand nombre de petits rameaux touffus, rampants, presque ligneux, longs à peine de deux à trois pouces, noueux, grièstres, chargés de feuilles très-petites, opposées, sessiles, ovales, entières, absides, courtes à leur surface supérieure d'une mul-
titude de petits points glanduleux et transparents. Les fleurs naissent vers l'extrémité des rameaux, dans l'ais-
venue des feuilles; elles sont solitaires, sessiles et jaun-
des. Des Antilles.

LOREY. Loreya. J. Genre de la famille des Mé-
lastomacées, institué aux dépens du genre Melastoma, par le professeur De Candolle qui lui assigne pour ca-
racères: tube du calice camparillé, adhérer à l'ovaire
par l'extrémité de sa base, et un peu tronqué au som-
met; cinq pétales ovales, obtus, presque cordés vers la base; dix étamines; anères épaisse, ovales, ob-
tuses, un peu renflées à leur base; ovaire glabre au sommet, surmonté d'un style filiforme, que couronne un stigmate en tète, presque pentagonale; le fruit est une baie à cinq loges.

LOREY ARBORECENTE. Loreya arborescens, DC.; Melastoma arborescens, Aubl. Sa tige est glabre, à rameaux d'abord obtusement quadrangulaires, puis devenant insensiblement cylindriques; les feuilles sont pétiolées, ovales-orbiculées, obtuses ou mucro-
ées, très-entières, à cinq nervures, dont deux mé-
dianes un peu plus relevées vers la base, les deux latérales ont quelques ramifications. Les fleurs sont réunies, au nombre de sept ou huit, en corymbes opposé-
s ou alternes, le long des rameaux; elles sont blan-
châtres. De la Guiane.

LOR. 01L. Pour Lory. V. ce mot.

LORICAIRE. Lorica. 1. Poiss. Dernier genre de l'or-
dre des Malacoéptérygiens abdominaux, de la famille des Siluroïdes, de Cuvier, et de celle des Olophores, parmi les Inobranchiabdominaux de Denérell, éta-
blis par Linne dans l'ordre des Abdominaux. Il a pour caractères: des plaques anguleuses et dures cuirassant entièrement le corps et la tête, se distinguant des Si-
luores cuirassés par la bouche placée sous le museau; cette bouche présente quelque analogie avec celle qui distingue parmi les autres Siluroïdes, le sous-genre Synodontes. Les Loricaires ont encore des intermaxil-
aires petits, suspendus sous le museau, et des mandi-
bulaires transverses et non réunis, portant des dents
longues, grèles, flexibles et terminées en crochet; un voile circulaire, large et membraneux, entoure l'ou-
verture de cette bouche; les os pharyngiens sont gar-
is de nombreuses dents en pavi. Les vrais opércules
sont immobiles comme dans les Aspéridès; mais deux petites plaques extérieures paraissent en tenir lieu. La membrane branchiostégine à quatre rayons. Le pre-
mier rayon de la dorsale, des pectorales et même des ventrales, sont de fortes épines. On n'y trouve ni co-
cum, ni vessie aérienne. Les Poissons de ce genre sont répartis dans les deux sous-genres suivants.

† HISTOMES, qui ont une deuxième petite dorsale munie d'un seul rayon comme dans les Gallichettes. Leur voile lalial est simplement papillieux et porte un petit barbillon de chaque côté. Ce Poissons n'ont pas de plaque sous le ventre. Leurs intestins, roulis en spi-
rale, sont très-grêles et de douze à quinze fois plus longs que tout le corps. On les pêche dans les rivières de l'Amérique méridionale.

LORICAIRE GEACARI. Lorica. Plecostomus, L.; Gumel., Syst. nat., xvi., t. 1, p. 1505; Bloch, pl. 574; Eyncl. Poiss., pl. 65, fig. 260; Lacép., Poiss., t. v. pl. 4, fig. 2. Nageoire caudale en croissant; dents très-
petites et comme sécatées; des verrues et deux barbil-
tons à la lèvre inférieure; une membrane lisse sur la
langue et le palais; un seul orifice à chaque narine; quatre rangées longitudinales de chaque côté de l'étui solide, qui renferme le corps et la queue; une arête sub-hilaire à chacune de ces lames; un premier rayon denté et très-fort aux nageoires pectorales et à la première nageoire du dos; couleur générale d'un orangé varié de taches inégales, arrondies, brunes ou noires.

Le Loricaire cataphracta de Schneider, qui n'est pas celui de Linné, complète ce sous-genre.

Loricaires proprement dits, qui n'ont qu'une dorsale située en avant; voile labial garni des bords de plusieurs barbilles et quelquefois hérissé de villosités; ventre garni de plaques en dessous; intestins de grosseur médiocre.


Loricaire. Loricaia. Poly. Genre de l'ordre des Cellariées, dans la division des Polypiers flexibles, établi par Lamouroux aux dépens des Sertulaires. Caractères : Polypier phytoide, comprimé, articulé, très-rameux ; rameaux nombreux, presque dichotomes ; chaque articulation composée de deux cellules adossées, jointes dans toute leur longueur; ouvertures latérales situées dans les parties supérieures des cellules, semblables à une cuirasse très-étoilée à sa base. Ce genre, qui Lamouroux a réparti des Crisées, à cause de la forme singulière des cellules des Polypiers qu'il y rapporte, ne renferme encore que les Loricaia Europaea et Americana.

Loricata, répt. Nom que Merrim donne à un ordre particulier de Reptiles, qui ne se compose que de Crocodiles.

Loricère. Loricaea, s. s. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Carnassiers, tribu des Carabiques, division des Thoraciques, établi par Latreille, et ayant pour caractères : antennes courtes, ayant les troisième, quatrième et cinquième articles plus courts et plus gros que les autres et velus; derniers articles des palpes intermédiaires et postérieurs, presque cylindriques; côté interne des premières jambes fortement échancré. Ce genre diffère des Pogonophores, Omophorons et Nébières, par les jambes antérieures qui, dans ceux-ci, n'ont point d'échancrure interne; ils s'éloignent des Ephyres et des genres voisins par des caractères tirés des antennes, des yeux et des formes du corps. Ces insectes sont allongés et très-volubles, par la forme, des Harpales; la tête est petite, ovale et terminée en arrière par un cou un peu déprimé; les yeux sont saillants; le corselet est presque orbiculaire, tronqué et rebordé; les pattes sont assez longues et les tarses sont terminés par deux ongles égaux. Les Loricières se tiennent sous les pierres, dans les lieux humides et au bord des rivières; on les trouve aussi dans les bois, sous la mousse, et au pied des arbres.

Loricère bronze. Loricaea anca, Latr.; Carabus pilitorius, Fabr. Longue de trois lignes; d'un noir bronze en dessous, d'une belle couleur d'airain en dessus; éytres striés, ayant chacune trois points enfoncés, disposés en ligne dans le sens de la longueur. Elle est fort commune dans l'Europe centrale.

Loricule. Loriculus. Poly. Genre de Polypiers à cellules, dans lequel Cuvier réunit ceux de ces animaux adhérant dans des cellules disposées de manière à former des tiges branchées à la manière des Sertulaires; mais sans tube de communication dans l'axe; et où chaque articulation se compose de deux cellules adossées, dont les orifices opposés sont vers le haut qui est élargi. Ce genre doit être très-voisin du Loricaire de Lamouroux, si toutefois il ne lui est pas identique.

Loriodor. ois. Espèce du genre Loriot. V. ce mot.

Lorion. ois. Synonyme vulgaire de Loriot.

Loriot. Orilus. ois. Genre de l'ordre des Omnivores, et dont les caractères sont : le bec en côte allongé, comprimé horizontalement à sa base, tranchant; la mandibule supérieure relevée par une arête, échancrée à sa pointe; les narines latérales, nues, percées à peu près horizontalement dans une grande membrane; trois doigts devant et un derrière; le tarse plus court que le doigt du milieu, ou de même longueur; l'externe réuni à ce dernier; les ailes médiocres, avec la première rémige très-courte, et la deuxième moins longue que la troisième; celle-ci étant la plus longue de toutes. Les Loriot sont ainsi des rapports assez intimes avec les Merles, dont ils se distinguent d'ailleurs facilement par la grosseur de leur bec et la brièveté de leur tarse. Ces caractères sont surtout prononcés dans certaines espèces; et ordinairement le degré d'exagération de l'un d'eux correspond à celui de l'autre; en sorte que quelques Loriot, qui ont le bec un peu plus grêle, on aussi le tarse un peu plus allongé; tel est particulièrement le Prince-Régent qui se trouve ainsi un peu plus voisin des Merles. Les Loriot se rapprochent aussi des Troupiales à d'autres égards et particulièrement par la disposition de leurs couleurs; Linné, Latham et Gmelin avaient même réuni les uns et les autres dans leur genre Oriculus; mais Daunin, Vieillot, Temminck et Cuvier ont reconnu que les Troupiales s'éloignent beaucoup d'autres rapports des vrais Loriot, et les en ont séparés pour en former un genre particulier sous le nom d'Icterus; dans la méthode de Cuvier, les Loriot et les letières ou Troupiales sont même placés dans des familles toutes différentes. Le genre Oriculus se trouve ainsi composé uniquement d'espèces de l'ancien continent et de l'Australasie, tandis que tous les Troupiales sont au contraire répandus seulement dans l'Amérique. Ainsi, on voit encore ici, comme dans le plus grand nombre des cas, les divisions que commandent les caractères zoologiques des êtres, correspondre à celles qu'indiquerait leur distribution géographique. Les Loriot vivent dans les bois, ordinairement par
Oriolus
Séricuie
Vieill.
les
Loriot
le
dessus
l'œil;
couples,
jacquard,
différentes
alaires
jaunes.
mâles
qu'insectivores.
sortes
de
sur

en

elle
jaunâtre;

l'égard
petit
À
Licht.;

France

toutes
leur

Loriot

Loriot

Loriot
mâle,
surtout
d'un
vert
plumes
et

de
plomb.

Les
brunâtres
de

de
son
queue;
plus
assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

assez

de tous, n’a que six pouces six lignes de long. Il habite Java.

**Loriot Verdate. Oriolus viridis, Vieill.; Gracule viridis, Lath.** Il est généralement d’un vert pâle, avec des taches brunes et noirières à la gorge; le dessous du corps est blanchâtre, avec des stries noirières; les ailes et la queue sont noirières; le bec est de couleur de corne et les pieds noirs. Taillé, dix pouces. De l’Australasie.

**LORIPÈDE. Loriipes. Moll.** Genre de Mollusques Acéphalés lamellibranches, de la famille des Concha-cétes, établi par Poli et admis par G. Cuvier, dans son Règne Animal, pour une espèce que Linné et même Lamarck placent parmi les Tellines; les caractères de ce genre peuvent être ainsi expressés: corps orbiculaire, symétrique, comprimé, enveloppé par un man- tien sinueux sur les bords, entièrement fermé, si ce n’est inférieurement et en arrière, où il se termine par un assez long tube; appendice abdominal fort al- longé, flagelliforme; les branches à demi réunies et à un seul lobe de chaque côté; bouche sans appendices labiaux; coquille suborbiculaire, très-comprimée, équivalue ou symétrique, presque équiliatérale, à sommet dorsal, médian, et à peine incliné; charnière dont les deux cardinales sont presque nulles; liga- ment petit, ovale, presque interne et postérieur; deux impressions musculaires, de l’antérior duquesquelle part une large ligne d’impression de l’attache du man- tien. Ce genre est évidemment rapproché des vérita- bles Tellines: aussi Lamarck n’a pas cru devoir l’ad- mettre, disant, avec juste raison, que la ligne d’im- pression de l’attache du manteau existe également dans les Lucines; mais il semble que les autres caractères suffisent bien pour motiver cette petite coupe générique. Elle ne contient au reste encore qu’une seule espèce: le **LORIPÈDE ORICULÉ, Loriipes orbicu- latus, Poli; Tellina lactea, L.,** figuré avec détails dans les Testacés des Deux-Siciles, t. II, tab. 15, fig. 26, 27, 28 et 29. C’est une très-petite coquille blanche, trans- lucide, en forme de lentille, un peu gibbeuse et à peine striée longitudinalement, qui est commune dans la Méditerranée.

**LORIPÈS. Moll. V. LORIS.**

**LORIQUE.** Bot. Les tuniques séminales (spermo- derme, DC.) sont l’arille, la Lorique (testa, Gärtn.) et le tegmen (tenica inferior, Gärtn.). On rencontre bien rarement ces trois téguments dans une seule espèce de graine, et leurs limites sont souvent indécises. Selon Mirbel, la Lorique forme un sac sans valve ni suture, et recouvre constamment le tegmen. Quoique la Lor- qui que soit, en général, une enveloppe comparable, pour la consistance, à la coquille de l’œuf (Ricin, etc.) ou à l’écaillé de l’Hulêtre (Nymphaea, etc.), raison pour laquelle Gartuer lui a donné le nom de Testa), il se ren- contre des graines dans les quelles cette tunique est d’une substance fongueuse (Tulipe, Iris, etc.), ou même pulpeuse (Punica granatum, magnolia, etc.). On distingue souvent dans la Lorique plusieurs lames de différentes natures, qu’on a prises quelquefois pour autant d’enveloppes séminales; mais, en y regardant de près, on voit ordinairement qu’on ne peut enlever ces lames sans occasionner une rupture dans le tissu.


On ne trouve aucun caractère pour distinguer net- tement, en toute circonstance, la Lorique des noyaux et nucules, enveloppes auxiliaires des graines formées par le parié interne des loges du péricarpe. On est souvent dans un même embarras quand on veut tirer une ligne de démarcation entre la Lorique et le teg- men. Souvent ces deux téguments se confondent en une seule tunique formée de deux lames hétérogènes superposées, et soudées l’une à l’autre. Aussi, pour éviter toute équivoque, convient-il, dans la botanique descriptive, de n’admettre, pour enveloppes distinctes, que le nombre de lames qu’on peut isoler sans lésion du tissu, et de désigner, sous le nom général de tu- niche, l’ensemble des lames soudées, en ayant soin d’in- diquer, par quelques épithètes communes, la nature de ce tégument composé. Dans le Rici, le Nénuphar, les Hydrocharidées, etc., la Lorique et le tegmen sont naturellement séparés; dans les Légumineuses, le Ba- navier, l’Aperge, etc., ces deux enveloppes n’en font qu’une.

De Candolle nomme Sarcodere le parenchyme, quelquefois à peine visible, quelquefois très-apparent (Iris facultissima, Punica granatum, etc.), du *Testa* (Lorique). On a nommé jusqu’ici *Semina baccata*, les graines revêtues d’une Lorique pulpeuse.

**LORIS. Loris. Mamm.** Genre de Quadrumanes Lémuriens, très-marquable par les formes sveltes du corps; par les membres grêles et allongés; par la tête arrondie, en même temps que le museau est relevé, et le nez prolongé en bouton; par les yeux ronds, d’une ex- trême grandeur, et seulement séparés par une cloison osseuse, très-mince, l’ouverture du canal lacrymal étant d’ailleurs placée hors de l’orbite. Les oreilles sont arrondies, et les narines s’ouvrent sur les côtés d’un muse glandeux, divisé sur la ligne médiane, par un sillon qui se prolonge sur toute la lèvre supérieure, où se voit même une légère échancrure. La queue est tout à fait nulle, du moins à l’extérieur, car il existe cinq vertèbres coccigienne. Les membres diffèrent principalement de ceux des Makis par leur plus grande longueur et leur extrême gracilité; ils sont tous pen- tadactyles et terminés par une véritable main, c’est-à- dire qu’ils ont tous le ponce distinct et opposable; celui du pied de derrière est surtout très-allongé et très-séparé des autres doigts. Les ongles sont tous lar- gels et plats, excepté celui du second doigt du membre postérieur, qui est étroit, pointu et arqué, caractère
qui se trouve généralement chez tous les Lémuriens, et particulièrement chez les Makis. Le thibia est plus longue fémur, et le tarsar et le métatarse sont égaux. Le système dentaire a beaucoup de rapports avec celui des Galagos. La mâchoire supérieure a, de chaque côté, deux petites incisives séparées des deux autres par un intervalle vide; une canine, et six mâchelières, dont les trois premières ne sont que de fausses molaires; les trois dernières ont deux points en dehors, et un large talon, avec quatre tubercules en dedans; la moyenne est la plus grande des trois, et la troisième la plus petite. À la mâchoire inférieure, il y a de chaque côté trois incisives allongées et pointues, contiguës à celle de l'autre côté, et surtout remarquables par leur position proclive; une canine qui passe en arrière et non pas en avant de la canine supérieure, et cinq mâchelières, dont deux fausses molaires; les deux premières vraies molaires ont quatre tubercules pointus, la dernière en a cinq. Chaque mâchoire se trouve ainsi avoir dix-huit dents, nombre qui se trouve également chez les Galagos et chez les Makis.

L'organisation intérieure du Loris n'est pas bien connue encore; cependant on doit à Daubenton la connaissance de plusieurs faits intéressants. On devait s'atten- dre, chez un animal dont le corps est si allongé que grêle, à trouver un grand nombre de vertèbres; il en existe en effet quinze dorsales et neuf lombaires. Les mamelons, les pectorales comme chez tous les Quadrumanes, sont au nombre de quatre, mais il paraît qu'il n'existe que deux glandes mammaires. Les organes de la génération ressemblent, à beaucoup d'égards, à ceux des Makis; mais le clitoris est surtout remarquable chez la femelle; il sort de l'extrémité inférieure de la vulve, et il est si gros qu'il semble occuper une partie de cette ouverture: il a autant de grosseur que le pénis du mâle, et autant de longueur au delà de la vulve; son extrémité est partagée en deux petites branches entre lesquelles se trouve placé l'orifice du canal de l'urètre, comme l'a constaté Daubenton, en injectant, par le clitoris, de l'eau dans la vessie. « De tous les animaux que nous avons disquisé, dit l'illustre collaborateur de Buffon (t. xiii, p. 218), la femelle du Loris est la seule dont l'urètre suive le corps du clitoris, et parle le gland comme dans la verge et le gland des mâles. »

Les anatomistes ont à peine fait attention à ce fait, découvert il y a quatre-vingts ans par Daubenton; il en est peu, cependant, qui méritent autant d'être remar- qués. Ainsi se trouve démontrée, de la manière la plus complète et la plus certaine, l'analogie du clitoris avec le pénis du mâle; en effet, tandis que chez certains Oiseaux, on voit le pénis rudimentaire comme le clitoris de la femelle, et imperforé comme lui ("V. Citro- nis; et Geoffroy Saint-Hilaire, Mém. du Mus. d'Hist. natur., x), le clitoris réalise au contraire, chez le Loris, toutes les conditions d'un véritable pénis; rap- port bien remarquable, surtout quand on songe que le Loris est un Quadruman, c'est-à-dire un des Mam- mifères que son organisation rapproche le plus de l'Homme; et d'autant plus important que l'unité de composition organique ne peut reposer sur une base solide qu'autant que l'analogie de l'organe femelle et de l'organe mâle est démontrée. Si, en effet, il n'y avait pas unité de composition pour tous les individus de la même espèce, comment l'admettre pour l'univer- salité des êtres? 

Loris GRELL. Loris gracilis, Geoff. S. III.; le Loris, Buff. XIX. xxx. Ses temps sont d'environ 210, Taridiquina, Scl. C'est la seule espèce de ce genre établi par Geoffroy Saint- Hilaire (Mag., Encycl., t. v., 1796), sous le nom de Loris, adopté depuis par tous les zoologistes, excepté par Illiger qui l'a nommé Stenops. — Il habite Ceylan, et le nom de Loris ou Looris est celui que les Hollandais lui ont donné. Son pelage est généralement roux; mais il a le tour des yeux rous; une tache blanche sur le front; le bout du museau, les côtés de la tête, la mâchoire inférieure, le dessous du col de couleur blanchâtre; la poitrine et le ventre mêles de blanchâ- tre et de cendré; enfin, la face interne des membres et les pieds, de couleur grise, teinte de blanchâtre ou de jaunâtre. Sa taille est à peu près celle de l'Ecreuil; son poil est très-fin, très-doux et laineux. Ses habitudes sont peu connues. On sait cependant qu'il est fort lent dans ses mouvements, qu'il dort presque tout le jour, et qu'il se nourrit de fruits, d'œufs, d'insectes.

G. Fischer a décrit comme une nouvelle espèce, un Quadrumane qu'on ne considère généralement que comme une variété d'âge du Loris grêle de Geoffroy. Il lui avait donné le nom de Loris Ceylanicus. Le Lo- ris du Bengale de Buffon, et quelques autres espèces nommées quelquefois aussi Loris, appartiennent au genre Nycticebhe de Geoffroy Saint-Hilaire.

LORMAN. C.R.E.T. L'un des noms vulgaires du Ho- mard.

LORMUZE. KEP. Nom vulgaire du Lézard gris.

LOROGLOSSE. Loroglossum. bot. Le professeur Rich- ard, dans son travail sur les Orchidées d'Europe, a fait, sous ce nom, un genre nouveau pour les Satyrium hircinum et antrophorum de Linné, placés par Swartz dans le genre Orchis. Voici les caractères du genre Loroglossum: le calice est en forme de casque; le labelle est allongé, à trois divisions étroites, dont la moyenne est bifide; l'éperon est très-court; le gynos- tème et l'anthère ont la même forme que dans le genre Orchis, mais les deux masses polliniques sont attachées sur un même rétinacle, renfermé dans une petite poche, comme dans les vrais Sérapis, tandis que dans les espèces d'Orchis, qui sont toutes éperonnées, cha- que masse pollinique est insérée sur un rétinacle par- ticulier. Les espèces de ce genre ont absolument le port des Orchis. Comme eux, elles offrent deux gros tubercules ovoïdes, blancs et charnus, une tige portant des feuilles engainantes, et des fleurs disposées en un épi dense au sommet de la tige. Le Loroglossum hir- cinum, Rich., loc. cit.; Satyrium hircinum, L., croît dans les bois couverts et salboum, où il se fait re- connaître par son odeur de boue extrêmement forte et désagréable. Sa tige a environ un pied et demi ou deux pieds de hauteur. Ses fleurs sont d'un vert pâle, tabac- tees de pourpre. Son labelle est excessivement long et étoilé; la division moyenne, qui a environ un pouce et demi de longueur, est bifide à son sommet. Le Lor- oglossum antrophorum, Rich.; Satyrium antropo-
...phorum, L., est moins grand que le précédent. Il croît sur les pelouses découvertes à Fontainebleau, et dans beaucoup d'autres parties de la France. Ses fleurs sont légèrement purpurines, et leur labelle, par sa figure singulière, a quelque ressemblance avec un homme pendu.

LORULE. Lorulum. n. t. On désigne quelquefois, sous ce nom, le thalle des Licheus filamentux ou ra-

LORUM. ots. Bande dépouillée de plumèes et assez souvent ornée de vives couleurs, qui, chez certains Oi-

LORUM. de ses trois qui Actes comprimé, style presque posé très diadelphes; lubuleux, rieées; feuilles planiuscules,

LOTIER. type Diallage partenir ronéctes sous beaucoup du genèse D...
LOTUS

espèce est extrêmement abondante en Europe. Les diverses stations où elle se trouve la font varier tellement qu'il est souvent très-difficile de se persuader que c'est la même plante. Dans les champs et sur le bord des routes, elle est glabre, ses tiges sont couchées et ses folioles obovées. Dans les lieux humides, ses tiges sont velues et fistuleuses, s'élève à une grande hauteur. Elle a des feuilles ovales et grasses dans les localités maritimes. Enfin elle présente quelquefois des tiges filiformes et des feuilles linéaires, lancéolées. Ces divers états de la même plante ont été considérés comme des espèces distinctes par quelques botanistes.

LOTIER FAUX-CYTISE. Lotus Cytisoides, Allion., Fl. Ped., n° 1156, t. 20, f. 2. Sa racine est vivace; elle produit plusieurs tiges grêles, ramenées, en partie cou- chées, longues de huit à dix pouces, couvertes, ainsi que les feuilles et les calices, de poils très-courts et blanchâtres. Les folioles sont cuniformes, écartées et très-obliques à leur sommet. Les fleurs sont jaunes, pépédiculées, et portées, trois à cinq ensemble, au sommet d'un pédicule axillaire, moitié plus long que les feuilles. Cette plante croît dans les lieux arides, et sur les bords de la mer, en Provence, aux environs de Nice et dans l'Île de Corse.

Le nom de Lotier, corruption de celui de Laitier, est aussi donné vulgairement au Polygala vulgaris, L.

LOTUS. MIN. Nom donné en Toscane à la sous-espèce sable-peloton, mêlée de paillettes de Mica, qui se rassemble sur le bord et au fond des lagunes, dont l'eau donne par évaporation de l'Acide borique. Elle n'est que le résidu du lavage du Magnifog, qui est traversé par les vapeurs aqueuses, chargées d'Acide borique. Elle est composée, suivant Klaproth, de Silice, d'Alumine, d’Oxyde de Fer, de Soufre et de Sulfate de Chaux.

LOTOIDES. not. Sous ce nom, de Candolle (Prodrom. Syst. Veg., Nat., 2, p. 136) a désigné la cinquième section du genre Cytise; à laquelle il donne les caractères suivants: calice dont le tube est court, obconique, la lèvre supérieure bipartite, l'inférieure triédritée; la corolle à peine plus longue que le calice. Cette section renferme quatre espèces qui sont des sous-arbus- seaux à tiges ramusées et couchées, à fleurs jaunes, peu nombreuses et réunies en tête; la plus remarqua- ble de ces plantes est le Cytisus argenteus, L., jolie espèce, assez commune dans les lieux inculés de tout le bassin de la Méditerranée.

LOTOR. Lotorium moll. Montfort, qui, dans sa Conchyliologie systématique, a proposé un très-grand nombre de genres, avait établi celui-ci, à tort, pour un dénombrer des Murex de Linne et Lamarck, avait établi sous le nom de Triton. 

LOTONONIS. not. De Candolle (Prodrom. Syst. Veg., 2, p. 160) nomme ainsi la seconde section du genre Ononis, laquelle offre des stipules non adnées ou à peine adnées au pétirole, foliacées comme dans les Lotus; mais des étamines monopédales comme dans les Ononis. Elle se compose de vingt-huit espèces toutes indignes du cap de Bonne-Espérance, et dont le plus grand nombre n'appartient qu'avec doute au genre Ononide. V. ce mot.

LOTOR. MAM. Synonyme de Raton. V. ce mot.

LOTORİUM. MOLL. V. Lotoire.

LOTOS. not. Dans les ouvrages des naturalistes, des poètes et des historiens de l'antiquité, il est souvent fait mention des diverses espèces de Lotos, dont les fruits servaient d'aliments. Les descriptions fort incomplètes qui en ont été données, ont néanmoins suffi pour faire voir qu'un assez grand nombre de végétaux différents entre eux avaient porté le nom de Lotos chez les anciens, et aujourd'hui on admet assez générale- ment qu'ils peuvent être rangés en trois classes, sa- voir: les Lotos arborescents, les Lotos aquatiques et les Lotos herbacés ou terrestres. Les végétaux où l'on a cru reconnaître ces divers Lotos, sont:

1° Lotos en arbre. Nomé parle de l'arbre des Lo- topohages, dont le fruit, doux comme le miel, faisait oublier aux étrangers leur patrie. Théophraste en parle dans le même sens, et en donne la description suivante: le Lotos est de la grandeur du Poirier, ou un peu plus petit; ses feuilles découpées ressemblent à celles de l’Ysuse. Il y en a plusieurs variétés distin- guées par le fruit. Celui-ci, de la grosseur d'une fève, nait parallèlement sur les branches, à la manière des baies du Myrte, et mûrit comme les grappes de Raisin en changeant de couleur. On en fait un vin qui s'agitrit au bout de trois jours. Du reste, le fruit est très-abon- dant sur l'arbre, et l'arbre lui-même est commun sur la côte de Carthage, où l'on raconte que l'armée d'O- phellus, privée de toute autre nourriture, vut plusieur- s'jours des seuls drupes du Lotos. C'est dans l'île des Lotosphages que le fruit acquit la saveur la plus exquise; mais le bois de l'arbre, qui est noir et dont on fait des flûtes, est préférable, au contraire, dans la Cyrénéenne. (Fée, Fl. de Virc.), p. 82.) Athénée, qui a donné aussi une description de cet arbre, dit que son fruit porte un noyau très-petit, et prend à l'époque de sa maturité parfaite une couleur pourpre, et acquiert la grosseur d'une olive. Un passage de Polybe qui dit avoir vu l'arbre des Lotos, a commencé à mettre sur la voie pour arriver à sa détermination botanique. Le Lotos des Lotosphages, est-il dit dans cet historien, n'est rien d'autre que le palmier, sont petites, vertes et semblables à celles du Phénix. Ses fruits, encore tendres, ressemblent aux baies du Myrte, mais lorsqu'ils sont mûrs, ils éclaté et grossissent les olives rondes, se teignent d'une couleur rougeâtre et renferment un noyau osseux. Clusius et Jean Bauhin souponnent que le Lotos des Lotosphages devait être une espèce de Jujubier. Cette opinion fut ensuite adoptée par Shaw, dans son Voyage, où il en donna une figure incomplète. Mais c'est au professeur Desfontaines, qui a visité les lieux où les anciens faisaient croître l'arbre des Lotos, que l'on doit la confirmation de ce fait. Il a prouvé que cet arbre était véritable- ment un Jujubier, et dans le beau Mémoire qu'il a pu- blié à ce sujet (Mém. Acad. Sc., année 1788, t. 91), il l'a décrit et figuré sous le nom de Zizyphus Lotos. Cette opinion du savant auteur de la Flore Atlantique a été généralement adoptée par tous les commenta- teurs et tous les auteurs qui se sont occupés d'anti- quités botaniques. On a déjà trouvé, à l'article Juju- bier de ce Dictionnaire, la description du Zizyphus
Lotus ; il est donc inutile de revenir ici sur les caractères botaniques de cette espèce.

Plinie parle aussi d'un autre Lotus qui croit en Italie où il porte le nom de Celitis, et dont les fruits ressemblent à des cerises. Beaucoup d'auteurs pensent que le naturaliste de Rome a voulu désigner ainsi l'arbre que les modernes ont appelé Celitis australis, et dont les fruits ont une saveur acrèbe et peu agréable.

2o Lotus aquatiques. On en distinguait trois espèces qui croissaient dans les eaux du Nil. Ces plantes étaient en grande vénération chez les Égyptiens, qui en ornaiissaient leurs édifices et en paraissaient le front de leurs divinités. L'une de ces espèces, que les anciens appelaient Cyprinus Egyptiacus et qu'Hérodot d'égale sous le nom de Lis, avait une racine épaisse, charnue, qui servait d'aliment. Sa fleur, rose, était deux fois plus grande que celle du Pavot; son fruit, que l'on comparait à un rayon circulaire de miel, renfermait, dans des alvéoles creusées à sa face supérieure, une trentaine de fèves arrondies, propres à servir d'aliment. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette description le Nelumbo, Nymphaea Nucifera, L., ou Nelumbium speciosum, Willd. Mais cette espèce n'existe plus dans les eaux du Nil; elle en a disparu, et n'y forme plus ces masses de verdure, où milie les habitants des rives du Nil allaient respirer un air frais et parfumé. Aujourd'hui le Nelumbo ne se trouve plus que dans l'Inde. Une seconde espèce de Lotus est celle que les anciens appelaient simplement Lotus. Sa racine, dit Hérodot, est tubéreuse et charnue; ses fleurs sont grandes, blanches, et ressemblent à celles du Lis. Au coucher du soleil, où la voit se fermer et souvent s'enfoncer sous les eaux, pour ne se remettre qu'au retour de cet astre. Son fruit est semblable à celui du Pavot et renferme une très-grande quantité de graines que l'on mange et dont on fait une sorte de pain. Cette espèce ne saurait être confondue avec la précédente; elle en diffère et par la forme de sa racine, la couleur de sa fleur, la structure de son fruit. Tout indique que c'est le Nymphaea Linnei, qui croit encore dans les eaux du Nil, et dont la racine, la fleur et le fruit s'accordent parfaitement avec ce que les anciens nous transmis de leurs Lotos. Enfin une troisième sorte de Lotus aquatique est celle que les Arabes désignent sous le nom de Linotiftar, d'où l'on a fait le nom français de Néphalme, qui a été donné au genre Nymphaea. Cette espèce croît également dans le Nil. Elle se distingue de la précédente par ses feuilles non dentées, ses fleurs plus petites et d'une belle teinte bleu de ciel. C'est à cette espèce que Savigny a donné le nom de Nymphaea car- rulae.

5o Lotus terrestres. Dans plusieurs passages de l'Iliade et de l'Odyssee, Homère parle d'un Lotus existant partout dans les campagnes, et qu'il dit servir de nourriture aux chevaux d'Achille et aux boucs dérobés par Mercure. Dioscoride, Galien et Paul d'Égine disent que ce Lotus a des feuilles trifoliées, et qu'il se rapproche beaucoup du Cytise. C'est donc parmi les plantes dont les botanistes ont formé la famille des Légumineuses, qu'il convient de reconnaître le Lotus trifolié d'Homère. Mais comme cette famille est extrêmement nombreuse en espèces, et que parmi elles un très-grand nombre offre ce caractère de feuilles trifoliées, il est assez difficile d'arriver à une détermination rigoureuse de cette espèce. Aussi quelques-uns ont cru que ce Lotus était le Medicago falcata, d'autres le Lotus corniculata, enfin plusieurs pensent, avec Spengel et Fée, que c'est le Melilotus officinalis, qui en effet est commun partout et forme un excellent fourrage. Telle est l'énigme prise des principales espèces de Lotus des Anciens. Ceux qui désireront des détails plus circonstanciés sur ce point de botanique ancienne, pourront recourir aux ouvrages de Spengel et surtout à la Flore de Virgile, par Fée.

LOTTE, pois. F. LOTE.
LOTUS, bot. F. LOTRET, JUVEBIL, LOTOS et NÉPHAR.
LOUBINE, pois. L'un des noms vulgaires du Centropème Loup.
LOUChIE, pois. LABRUSBUSUS, L. Espèce du genre Labre. F. ce mot.
LOUCHIN, crêt. L'un des synonymes vulgaires de Coporte. F. ce mot.
LOUFQ. bot. Synonyme vulgaire de Lycopérone. F. ce mot.
LOUCETTE, ois. Synonyme vulgaire d'Alouette.
LOUECHEA, bot. Ce nom a été donné par l'Hérétique à une plante rapportée d'Afrique par le professeur Louise Desfontaines, et que Linne avait autrefois rattaché au Camphorosme. Elle forme effectivement un genre très-distinct et même très-déloigné de celui-ci; mais Forskald ayant décrit antérieurement ce même genre sous le nom de Pteranthus, qui a été adopté, on ne peut se dispenser de lui donner la préférence. F. PÉTRAIRE.
LOUHEI, MAV. Synonyme vulgaire de Loutre.
LOUISE. ins. (Geoffroy.) F. AGBION.
LOUP, LUPUS, MAV. Espèce du genre Chien.
On appelle Loup doré le Chacal, et Loup noir, deux autres espèces du même genre. Le Lynx, du genre Chat, a été quelquefois nommé fort improprement Loup céré- vier ordinaire, l'une des espèces.
LOUP-MARIN, MAV. Ce nom a été donné à plusieurs espèces de Phoques.
LOUP-TIGRE, MAV. L'un des noms vulgaires de la Hyène tachetée.
LOURADIA. bot. Pour Lavoradia. F. LAVRADI.
LOURÉE. LOUTREA. bot. Necker (Elém. Bot., n° 1518) est le premier auteur qui ait proposé ce genre de la famille des Léniumineuses et de la Diadelphie Bécandrie, L. Manch lui donna plus tard le nom de Christelis. Des- vaux et De Candolle l'ont adopté sous le nom donné par Necker, et en ont ainsi tracé les caractères: calice campanulé, persistant, à cinq divisions peu profondes, égales, étalées, renflées et enveloppant le fruit après la fleuraison; corolle papillonisée dont l'étendard est en cœur revêtu, et la carène obtuse; étamines dia- delphes; lèvre composée de cinq à six articles plans, monospermes, réunis à la suite les uns des autres, et
cachés dans le calice. Ce genre est un démembrément du grand genre Hedysarum de Linné. Il a beaucoup de rapports d'une part avec le genre Desmodium qui a été également séparé des Hedysarum, et de l'autre avec le genre Smithia qui se rapproche beaucoup des Eschscholz. Il se compose de trois espèces que l'on ne fera qu'indiquer, savoir: 1° Lourea Vesperitlions, Desv., Hedysarum Vesperitlions, Lin. fils et Jacq., Ic. rar. 3, t. 566; 2° Lourea obcordata, Desv., ou Hedysarum obcordatum, Poir.; 3° Lourea re- niformis, DC., ou Hedysarum reniforme, Loureiro. Ces plantes évoluent dans la Cochinchine et dans les îles de l'Archipel indien. Dans l'ouvrage que le professeur De Candolle a publié récemment sur les Légumineuses, le genre Lourea fait partie de la tribu des Hedysaracées.

Jaume Saint-Hilaire (Bull. de la Soc. Philom., décemb. 1812) a donné les caractères d'un genre Lourea qui n'est point celui de Necker, et dont il a déjà converti le nom en celui de Moglan; mais ce genre rentre, comme section et sous le nom d'Ostryodium, dans le genre Flemingia de Roxburgh. V. ces mots.

LOUREIRE. Loureira, xor. Genre de la famille des Emphiobiiées, de la Daciee Oendandrie de Linne, offrant pour caractère essentiel: des fleurs dioïques; un calice à cinq divisions profondes; une corolle campa- nulée, à cinq lobes; de huit à dix étamines, adhérantes par leur base, accompagnées de cinq glandes; dans les fleurs femelles, un ovaire supérieur, environné de cinq glandes; un style bifide au sommet; des stigmates lamellaires, échancrés ou bifides. Le fruit est une capsule à deux coques et à deux loges monospermes.

LOUREIRA A FEUILLES EN COIN. Loureira caunefolia, Cavan., Icon. rar., 5, p. 17, tab. 429; Możińca spathula, Orteg., Dec., 8, p. 103, tab. 15. Arbisseau d'environ trois pieds de haut, dont les rameaux sont pendans, d'un brun endéré, distillant une liqueur transparente, qui s'épaissit à l'air; les feuilles sont al- ternes ou fasciées, rétrécies en pétioles, en forme de coin, longues d'un pouce et demi, entières, oblongues, quelquefois à trois lobes, munies de stipules rougeâtres, caduques, subulées; les fleurs sont pédonculées, placées entre les feuilles, fasciées dans les mâles; les femelles presque sessiles, solitaires ou géménées; les divisions du calice un peu velues dans les femelles, souvent bidentées; la corolle est d'un blanc rougeâtre, à lobes effilés, un peu velus; les filaments, de couleur purpure, portent des antérieures jaunes et ovales; les capsules sont à une ou deux coques ovales, de la grosseur d'une amande. Cette plante croît à la Guadeloupe.

LOUREIRA GLANDULEUSE. Loureira glandulosa, Ca- van., Icon. rar., 5, p. 18, tab. 459; Możińca cor- data, Orteg., Dec., 8, p. 107. Arbisseau d’environ quatre pieds, qui distille une liqueur jaunâtre; les feuilles sont pétioleées, alternes, ovales, en eur, aigues, luisantes en dessus, d'un vert foncé, longs d'un pouce et plus, garnies à leur circonférence de glandes pédicellées et munies de deux ou trois stipules caduques, glanduleuses, sécées; les fleurs mâles sont presque paniculées, situées dans la bifurcation des rameaux: les femelles solitaires ou géménées; les divisions du calice sont lancéolées, glanduleuses; le style est bifide, à quatre stigmates; le fruit est une capsule à deux coques. Cette espèce croît à la Guadeloupe.

LOUTRE. Lutra, MAN. Genre de Carnassiers appartenant à la famille des Vermiformes, et l'un de ceux qui composaient le grand genre Mustela de Linné. Il se trouve en effet, sous tous les rapports, très-voisin des Martes et des Mouffettes, malgré les modifications très-remarquables que présentent diverses parties de son organisation, et parfaitement l'appareil de la locomotion. Les Loutres ont à l'une et l'autre mâchoires le même nombre de dents, savoir: six inévisives, deux canines et dix mélèchères, sur lesquelles on compte six fausses molaires, deux carnassières, et (ce qui forme un des caractères généraux de la famille des Vermiformes) deux tuberculeuses. Toutes ces dents, et surtout les inévisives et les canines, sont très-sem- blables pour leurs formes à celles des Martes et des Mouffettes; néanmoins comme tous les genres voisins ont généralement, à cause du nombre différent de leurs fausses molaires, trente-deux, trente-quatre ou trente-huit, mais non pas trente-six dents, le système de dentition des Loutres est exclusivement propre, et peut servir à caractériser le genre. Au reste, quel- ques dents ont aussi des formes particulières; les car- nassières supérieures présentent à leur partie interne un talon considérable, et on voit de même un tubercule très-étendu en arrière des inférieures. En somme, comme l'a remarqué Fr. Cuvier, « le système de dentition des Loutres est celui des Martes, modifié par le grand développement de la partie de ce système, qui a pour fonction de triturer les aliments, et non de les cou- per; c'est-à-dire que ce développement caractérise des animaux moins carnassiers et plus frugivores que les Martes. » On sait en effet que les Loutres peuvent se nourrir de plantes végétales, et, par exemple, d'her- bages et de jeunes branches d'arbres, quelle que soit la croissance populaire à cet égard.

Les organes de la locomotion sont de même, pour l'essentiel, semblables à ceux des Martes, et présen- tent en général les mêmes caractères, mais avec beau- coup plus d'exagération. Les membres sont d'une extrême brièveté; chez un individu de près de deux pieds de long, le fémur et les os de la jambe n'exé- dent pas trois pouces; et encore les Loutres, d'après l'expression usitée en histoire naturelle, sont-elles véritablement empruntées. Au contraire le corps est d'une extrême longueur, et tellement qu'il n'est aucun genre qui mérite mieux le nom de Vermiforme. Les doigts sont, comme chez les Martes, au nombre de cinq à chaque pied; mais ils sont réunis sur toute leur longueur (excepté chez la Loutre du Cap) par une large et forte membrane; caractère qui ne se retrouve parmi les Carnassiers que chez les seuls Phoques, quoiqu'on l'aït aussi attribué par erreur à la Marte Vison. Enfin la queue, ordinairement de moitié environ moins lon- gue que le corps, et quelquefois beaucoup plus courte, est toujours aplatie horizontalement, comme chez tous les Mammifères aquatiques. Elle est, dans son entier, revêtue de poils plus rudes et moins longs que ceux du
corps. Ceux-ci sont de deux sortes : les uns soyeux, luisants, assez longs, ordinairement de couleur brune; les autres laineux, plus courts, plus abondants, plus fins, ordinairement de couleur grisâtre. Quelques Lou- tres, et par surtout l’espèce indienne, décrite par Fr. Cuvier sous le nom de Barang, ont le poil assez rude : d’autres, au contraire, et surtout la Loutre du Kantschatka, ont une fourrure que sa douceur et sa finesse rendent extrêmement précieuse. Les moustache- s sont formées, dans le plus grand nombre, de longs poils blancs ou blanchâtres : et presque toutes les espèces ont aussi un mufle plus ou moins développé. La langue est assez douce, et l’oreille toujours simple et très-petite. Les pattes antérieures sont entièrement nues en dessous; mais à celles de derrière, le talon se trouve couvert de poils. Les mamelles sont, du moins chez la Loutre commune, au nombre de quatre : elles sont très-peu apparentes, si ce n’est à la fin de la ges- tation et pendant l’allaitement. L’os pénil, comme chez les Martes, existe assez développé chez le mâle; et le clitoris contient de même un os chez la femelle. C’est encore un caractère commun aux Loutres et à toute la famille des Vermiformes, d’avoir deux petites glandes situées près de l’anus, et qui sécrètent une li- 7 queuse fétide. Enfin le crâne, dans son ensemble, est élargi et déprimé, surtout à la partie postérieure, et, quoique semblable par ses principaux caractères à ce- lui des Martes, il rappelle aussi, sous plusieurs rap- ports, celui de certains Phoques. Au reste, on pour- rait faire la même remarque à l’égard de toutes les autres parties de l’organisation. Ainsi se trouve liée avec la grande série des Carnassiers terrestres celle de ces Carnassiers amphibies si souvent rapprochées des Cétacés.

L’allongement extrême du corps chez la Loutre, l’aplatissement de sa queue, et surtout la large palmu- ture de ses pieds, sont autant de caractères qui indi- quent un animal aquatique. En effet, la Loutre, qui ne marche qu’avec peine et très-lentement, nage au con- traire avec la plus grande facilité, plonge très-bien, et peut, dit-on, demeurer longtemps sous l’eau. Elle passe même, en quelques lieux, pour un véritable am- phibie, fable qui n’avait pas même besoin d’ètre démen- tie, et que Buffon s’est donné la peine de réfuter, en remarquant que la Loutre respire à peu près comme tous les animaux terrestres, et que si même il lui ar- rive de s’engager dans une mare à la poursuite d’un Poisson, on la trouve noyée. Elle se nourrit en effet de préférence de Poissons, et en détruit une grande quantité. Aussi est-elle très-redoutée des pêcheurs qui lui attribuent une intelligence et une industrie pres- que sururnaturelles. Dans ses pêches, elle commence toujours, disent-ils, par remonter contre le courant, afin de n’avoir plus qu’à le suivre, lorsqu’elle revient à son gîte, chargée de proie et déjà fatiguée. Ce gîte est tout simplement la fente d’un rocher ou la cavité d’un arbre, où elle se fait ordinairement un lit de feuilles sèches : on en a même vu quelquesfois, suivant la re- marque de Buffon, se retirer dans des piles de bois à flot- ter, ce qui ne doit nullement étonner. La Loutre, qui craindrait le froid et l’humidité, préfère en effet toujours le trou le plus voisin de la rivière où elle a coutume de pêcher, habitude dont on trouve la cause dans son organisation qui lui rend la marche si pénible. On sait de même combien les Phoques, pour lesquels la marche est encore beaucoup plus difficile, préfèrent, pour leur retraite, les lieux les plus voisins de la mer. La Loutre est, dit-on, assez docile pour qu’on soit, en plusieurs lieux, parvenu à la dresser à pêcher au profit de ses maîtres, et à reporter fidèlement sa proie. Buffon au contraire a plusieurs fois essayé d’élever en domest- cité et d’apprivoiser de jeunes individus, sans y avoir jamais réussi. « Ils cherchaient toujours à mordre, dit-il, même en prenant du lait, et avant que d’être assez forts pour mâcher du Poisson; au bout de quel- ques jours ils devenaient plus doux, peut-être parce qu’ils étaient malades et faibles; et loin de s’acoutum- er à la vie domestique, ils sont tous morts dans le premier âge. » Il faut cependant bien se garder de con- clure que toute semblable tentative doive rester de même sans succès : il n’est point d’être que l’Homme ne puisse, avec plus ou moins de peine, façonner à son jug."
LOU

L. Mammal. et de Harlan (Fauna Americana).

L. Brasiliensis, Geoff. St-Bil.; Mustela lutris Brasilienisi, Gm. Cette espèce, qui est la Saricovienne de Geoffroy et de plusieurs auteurs, habite l'Amérique méridionale, et parait exister aussi dans le sud de l'Amérique septentrionale; elle est plus grande que la Loutre d'Europe; son pelage est généralement d'un brun fauve, un peu plus clair sur la tête et le col, plus foncé vers l'extrémité des membres et de la queue, avec la gorge et l'extrémité du museau d'un blanc jaunâtre. Cette espèce n'a point de véritable mufle; seulement les narines sont nues sur leur contour. Ses habitudes sont peu connues, et le peu de détails que donnent sur elle les voyageurs, peinent tout aussi bien être rapportés aux autres Loutres de l'Amérique méridionale.

L. Chili, Lutra chilensis, Bennett. Son pelage supérieur est d'un brun vineux foncé, l'inférieur est un peu plus pâle. Sa queue est d'un brun noirâtre, et sa longueur atteint à peu près la moitié de celle du corps, qui est d'environ vingt pouces.

L. Kamtschatka, Geoff. St-Bil.; Lutra marina, Erx. ; Lutra lutris, Fr. Cuv.; Mustela lutris, L. Elle a presque trois pieds et demi de longueur; sa queue, proportionnellement plus courte que dans les autres espèces, n'a qu'un pied trois pouces. Elle est généralement d'un beau brun maron lustré, dont la nuance varie suivant la disposition des poils, avec la tête, la gorge, le dessous du corps et le bas des membres antérieurs d'un gris-brunâtre, argenté. La magnifique fourrure de cette espèce est principalement composée de poils laineux, surtout à la partie supérieure du corps. Sa douceur, son médocieux, son éclat en font l'une des plus précieuses pelletteries qui soient répandues dans le commerce; elles sont surtout recherchées dans la Chine et le Japon où les Russes et les Anglais en transportent annuellement un grand nombre. La Loutre du Kamtschatka habite, outre cette contrée, la partie la plus septentrionale de l'Amérique, et plusieurs lieues; elle se tient le plus souvent sur le bord de la mer, et non pas, comme les autres espèces, à portée des eaux douces. Les voyageurs rapportent que, dans cette espèce qui vit par couple, la femelle ne met bas qu'un seul petit, après une gestation de huit à neuf mois. On ne sait si la Loutre de Steller doit être rapportée à cette espèce à laquelle elle ressemblerait par les couleurs de son pelage, tandis qu'elle aurait un système dentaire tout particulier. On connaît aussi fort incomplètement le Carnassier décrit sous le nom de Mustela Hudsonica par Lacépédé, et qui habite le Canada. Cet animal, que sa grande taille ne permet pas de confondre avec la Loutre du Canada de Fr. Cuvier, pourrait bien n'être également que la Loutre du Kamtschatka; telle est du moins l'opinion de Desmarest (Mammalogie) et de Harlan (Fauna Americana).

L. Barang, Lutra Barang, Fr. Cuv. Elle habite l'Inde, et particulièrement Java et Sumatra, d'où elle a été envoyée par Diard et Duvaucel. Elle a un pied huit pouces de long; la queue a huit pouces; elle se reconnaît assez bien par son pelage rude, brun sale en dessus, avec la gorge d'un gris brunâtre, qui se fond avec le brun du reste du pelage: les poils laineux sont d'un gris-brun sale.

L. Simung, on pourra la nommer Lutra palmipeda, si elle doit réellement être distinguée des autres Loutres de l'Inde. Cette espèce a été indiquée par Raffles (Cat. des Mamm. de Sumatra, Fr. Cuvier, pour l'Inde, et un individu de l'Amérique du Sud, dans les principaux, a été envoyé par Harlan, et par lequel on pense qu'on peut lui rapporter une jeune Loutre envoyée par Diard. Cet individu est d'un brun foncé, plus clair et un peu rousseâtre en dessous, avec le tour des yeux, les côtes de la tête et la gorge blanchâtres, le menton blanc. Dans l'état adulte, la Loutre Simung se distingue encore de la Loutre Barang par sa taille plus considérable.

L. Nain, ou Nir-Nayie, Lutra Nain, Fr. Cuv. Elle habite aussi l'Inde, et a été envoyée par l'Observateur par Lesseleunau; elle a deux pieds quatre pouces, sans compter la queue qui a un pied cinq pouces; son pelage est d'un châtain foncé en dessus, plus clair sur les côtés du corps, d'un blanc rousseâtre en dessous, sur la gorge, les côtes de la tête et du col et le tour des yeux; le bout du museau est rousseâtre; deux taches à peu près de la même couleur sont placées l'une en dessous, l'autre en dessous de l'oeil.

L. Trinité, Lutra insularis, Fr. Cuv. Elle a été envoyée de la Trinité par Robin; ses poils sont courts et très-lisses; elle est d'un brun clair en dessus, blanc-jaunâtre en dessous, sur les côtés de la
tête, la gorge et la poitrine. Cette Loutre a de deux pieds trois poches; la queue a un pied six pouces.

**Loutre de la Guiane. Lutra constricta**, Fr. Cuv. Elle a trois pieds et demi avec sa queue qui forme le tiers de cette longueur; elle est d'un brun trèsclair, surtout en dessous, avec la gorge et les côtés de la face presque blanches.

**Loutre de la Caroline. Lutra laticauda**, Fr. Cuv. Elle est un peu plus grande que la précédente; elle est d'un brun noirâtre en dessus, d'un brun moins foncé en dessous, avec la gorge, l'extrémité du museau et les côtés de la tête grisâtres. De la Caroline du sud.

**Loutre du Canada. Lutra Canadensis**, Fr. Cuv. Elle n'est connue que par sa tête osseuse qui ressemble beaucoup à celle de la Loutre d'Europe, dont elle diffère cependant à quelques égards, et surtout en ce que, vue de profil, elle suit une ligne plus inclinée surtout dans sa partie antérieure. Au reste, le crâne de la Loutre du Canada ressemble beaucoup aussi à celui de l'espèce précédente.

On a aussi rapporté aux Loutres quelques espèces qui doivent être placées, et qui ont déjà été reportées dans d'autres genres. Tels sont le Yacop qui a, en effet, les pieds palmés comme les Loutres, mais qui est un véritable Didelph, **V.** ce mot; la Loutre à bandes, **Lutra baltica**, d'Edmontson, qui n'est autre chose que le Glouton gris, **V.** ce mot. On a aussi donné le nom de Loutre d'Egypte à l'Atheneon. **V.** Cynette-Man-Goûte.

**LOUVAR EU**. Lutarus. pois. On trouve ce genre établi par Raffinesque, mentionné et figuré dans son *Indice d'Ithiologia Siciliana*, p. 39, pl. 1, f. 1; et autant qu'on en peut juger par le dessin incomplet qui représente ce Poisson de la Méditerranée, il aurait de très-petites ventrales situées sous les pectorales, à neuf rayons, une dorsale étendue sur la moitié postérieure jusqu'à la queue, à quatre rayons, l' anale du même nombre, et parfaitement opposée en dessous, une petite adipeuse comme les Scœmbres, vers l'insertion d'une caudale fourchue. Les opercles sont dépourvus de toute dentelle, et l'on ne distingue aucune dent dans une bouchon grossièrement représentée. Ce genre fait partie de l'ordre des Sromonina de l'auteur. Il ne contient qu'une espèce nommée *Lutarus imperialis*, Poisson de cinq pieds de long.

**LOUVE.** man. Femma du Loup. **V.** Chiens.

**LOUVENTEAU**. man. Le petit Loup. **V.** Chiens.

**LOUVETTE ou PHALENE LOUVETTE.** in. Nom vulgaire de *Hyckius lupinus*, dont la cheville vit sur le Houblon. **V.** Hépiale.

**LOVELY.** ois. Espèce du genre Gros-Bec. **V.** ce mot.

**LOWANO.** man. Synonyme de Tartarum. **V.** Crocéphale et Macaque.

**LOWÉE**. Lovenia. bot. **V.** Hulthémie.

**LOXANTHE. Loxanthus.** bot. Genre de la famille des Acanthacées, institué par le professeur Nées van Eseneeck, pour un arbrisseau de l'Inde, qu'il a décrit dans le Recueil des plantes rares de l'Asie, publié par Wallich, vol. 3, p. 89. Les caractères de ce genre sont: calice court, à cinq divisions égales; corolle hypogynie, coriace, à tube recourbé, à limbe oblique, partagé en cinq découpures, dont la moins élevée est plus profondément détachée. Les étamines sont insérées au tube de la corolle; deux seulement sont fertiles et leurs anthères offrent deux loges égales, parallèles et mutuelles; les étamines stériles n'ont point d'anthères; elles sont très-courtes et subulées. Ovaire bilocular et multiovulé; style simple; stigmate bifide. Le fruit consiste en une capsule bilocular, polyserme, à deux valves déhiscentes par le milieu; les semences sont suspendues aux rétinacules. Le Loxanthus est un brillant arbrisseau à rameaux tétragones, à feuilles oppoées, oblongo-cumiformes, très-entières, glabres; les fleurs sont rassemblées en un thyrse terminal; leurs péduncules sont bifides, accompagnés de très-petites bractées.

**LOXANTHÈRE. Loxanthus**. bot. C'est-à-dire anthères obliques; ordinairement elles sont insérées par le milieu de leur dos, à l'extrémité inférieure du filament.

Le docteur Blume avait institué sous le nom de Loxanthura, un genre nouveau de la famille des Lanthacées, pour un arbre découvert par lui dans les forêts de l'île de Java; mais cet arbre, examiné avec tous les soins possibles par De Candolle, ne lui a pas paru différer des Lanthures que par la courbure de l'extrémité supérieure des filaments qui, en outre, ne sont point atténués, mais dilatés. Or, ce caractère ne pouvait suffire à former un groupe isolé dans le genre Lanthurus, et c'est à quoi s'est borné le professeur De Candolle.

**LOXIA.** ois. **V.** Loxie.


**LOXIE.** Loxia. ois. Plusieurs ornithologues ont restreint le nom de Loxie à l'une des divisions du genre Gros-Bec; et d'autres se rangent à l'avis de Temminck, ont pensé qu'il était plus convenable de l'appliquer exclusivement aux Oiseaux connus vulgairement sous la dénomination de Bec-Croisé. Cette dernière opinion ayant prévalu, les caractères du genre Loxie ont été déterminés ainsi qu'il suit: Bec médioce, fort, très-comprimé; les deux mandibules également courbées, crochues; leur extrémité se croisant; narines latérales, arrondies, placées vers la base et cachées par des soies dirigées en avant; trois doigts en avant, divisés, un en arrière; ailes médiocres; la première rémige plus longue; queue fourchue. Dans tous les pays où croît spontanément le Pin, se trouvent les Becs-Croisés; c'est de la graine de cet arbre qu'ils tirent leur principale nourriture; ils savent disséquer avec beaucoup d'adresse le cône ligneux, et n'y laissent aucun vestige de l'amande favorite. Lorsque ce mets vient à leur manquer, ils se jettent indifféremment sur toutes les graines que peuvent leur fournir les plantes desséchées, qui font la triste parure des trèfles arides. Ces Oiseaux recherchent de préférence les régions boréales, et c'est même au milieu des frimas qu'ils se livrent à ces élans d'amour, pour lesquels la plupart des autres oiseaux attendent le retour des feux du printemps. Ils établissent leur nid dans les Sapins touffus; il est astucieusement construit avec de petites buchettes qui envelop-
Le loxeu, le majeur duvet; ils y pondent quatre ou cinq œufs d'un gris verdâtre, irrégulièrement tachetés de brun-rougeâtre.

**Loxie Perroquets des Sapins**. *Loxia Pythispilaca*, Bechst.; *Loxia curvirostra* major, Gmel., Frisch, t. 11, fig. 2. Bec très-fort, très-courbé, large de sept lignes à sa base, plus court que le doigt du milieu. La pointe croisée de la mandibule inférieure ne dépassant point le bord supérieur du bec. Le mâle adulte a les couleurs principales d'un cendré olivâtre; des taches brunes, bordées de cendré sur la tête; le croupion d'un jaune verdâtre, qui est aussi la couleur de la poitrine et du ventre, mais nuancé de grisâtre; les rémiges et les rectrices d'un brun noirâtre, liserées de cendré-olivâtre; les rectrices caudales brunes, avec une large bordure plus claire. Les jeunes de l'année sont d'un cendré brun sur les parties supérieures, avec des taches d'un brun plus foncé sur la tête et le dos; les parties inférieures sont blancâtres, avec des taches longitudinales brunes; le croupion et les rectrices caudales supérieures sont jaunâtres. Après leur première mue, suivant qu'elle est plus avancée, toutes les parties du corps sont d'un rouge ponceux; les rémiges et les rectrices noircissent, liserées de rougeâtre. La femelle diffère peu du jeune; elle a les parties supérieures d'un cendré verdâtre, avec de grandes taches brunes, la gorge et le cou d'un gris nuancé de brun; le croupion jaunâtre; l'abdomen et les rectrices caudales inférieures blanches; une grande tache brune sur la queue. Longueur, sept pouces.

**Loxie Perroquet des Pins** ou **Loxie Commune**. *Loxia curvirostra*, L., Buff., pl. enl. 218. Bec long, faiblement courbé, large à sa base de cinq lignes, de la longueur du doigt du milieu; la pointe croisée de la mandibule inférieure dépassant un peu le bord supérieur du bec. Le mâle adulte est d'un cendré verdâtre, avec le front et les joues gris, tacheté de jaunâtre et de blanchâtre; le croupion jaunâtre; les parties inférieures jaunâtres; l'abdomen gris tacheté; les rémiges et les rectrices noircissent, liserées de verdâtre. Les jeunes ont les parties supérieures d'un gris brun, nuancé de verdâtre; les parties inférieures blanches, avec des taches longitudinales brunes et noires. Après la première mue, ils sont d'un rouge de brique, plus ou moins teints de verdâtre, et ont une grande tache brune sur les rectrices caudales inférieures, qui sont blanches. La femelle ressemble au jeune, son plumage se nuance de teintes verdâtres et jaunâtres. Longueur, six pouces.

**Loxie à Faciès Chauve**. *Loxia falcirostra*, Lath. Le mâle adulte est d'un gris verdâtre, il a deux bandes transversales sur les ailes, et la queue très-fourchue. Les jeunes, jusqu'à l'âge de deux ans, ont le plumage d'un rouge de laque. Longueur, trois pouces. Amérique septentrionale.


**Loxie à Bandes Blanches**. *Loxia laniaptera* Glog., Isis, t. xx. Cet oiseau, mentionné d'abord par Roemer et Schinz, puis figuré par Naumann, est considéré par cet ornithologiste comme une variété du Bec-Croisé ordinaire. Gloger se croit fondé à l'établir comme espece distincte, qu'il décrit de la manière suivante: deux bandes transversales, d'un bleu de noisette, larges d'une à trois lignes, parcourant les ailes sur les extrémités des grandes et petites rectrices; le reste des couleurs du plumage est semblable à celles du Loxie Perroquet des Pins. La patrie de cet Oiseau est encore ignorée; cependant Gloger est autorisé à penser que le Loxie à bandes blanches est originaire des montagnes du centre de l'Asie, et que ce n'est qu'en s'égarant qu'il arrive dans le midi de l'Allemagne; il est très doux, et se laisse facilement approcher; enfermé dans une cage, il finit par se faire à la captivité; il préfère la graine de Chenevis à toute autre nourriture.

**Loxigilla**, ois. Synonyme de *Seneaggi*, V. ce mot.

**Loxocarye**. *Loxocarya*, eor. Genre de la famille des Restiées, établi par Robert Brown qui le caractérise de la manière suivante: ses chaumes sont privés de feuilles, recouverts de gaines, pubescents, cendrés, simples et cylindriques inférieurement, divisés en panicules à leur partie supérieure. Les fleurs sont placées seule à peu près dans le sommet des rameaux, et accompagnées de bractées mucronées et pubescentes. Le périanthe est formé de quatre écaillès. L'ovaire est monosperme, terminé par un style simple et subulé, et par un stigmate également simple. Le fruit est un follicule cartilagineux, s'ouvrant par son côté convexe. Ce genre est voisin de *Restio*, mais il en diffère par son ovaire mo- nosperme et son style simple.

**Loxocarye Cendrée**. *Loxocarya cinerea*, R. Brown, Nov.-Holl., t. 1, p. 249. Plante découverte sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, dont les tiges sont droites, cendrées, pubescentes, cylindriques, simples à leur partie inférieure, divisées vers leur sommet en rameaux filiformes, flexueux, paniculés, accompagnés à leur base d'une gaine fendue latéralement; les feuilles sont remplacées le long des tiges par des gaines alternes; les fleurs sont solitaires, dioïques, terminales; les femelles composées d'une calice à quatre valves musquées; point de corolle qui semble remplacé par les deux bractées mucronées, pubescentes, dont la couleur tranche suffisamment sur celle du reste de la plante.

**Loxocère**. *Loxorœra*, ins. Genre de l'ordre des Diptères, famille des Athéridées, tribu des Muscidés, établi par Meigen et adopté par Latreille qui lui donne pour caractères: antennes plus longues que la tête, avec le dernier article plus allongé que les précédents, et linéaire; corps long et menu; tête presque pyramida- le; ailes couchées. Ces insectes diffèrent de genres Sepedon, Lauxania, Tétanocère, etc., par des caractères tirés de la forme des antennes, des pieds, du corps et des ailes. Ils ont de la ressemblance, au premier coup d'œil, avec certains Ichneumons.


**Loxocérépide**. *Loxocrepidis*, ins. Coleoptères pen-
tamères; genre de la famille des Carnassiers, tribu des Férondides, institué par Eschscholtz, pour un insecte que Mac-Leay avait placé avec les Lobies, et qui offre pour catégorie distincte d'avoir l'avant-dernier article des tarses prolongé en dehors beaucoup plus qu'en dedans; mais ce caractère ne se voit qu'au deux dernières paires de pattes. La seule espèce connue est extrêmement rare et ne se trouve que dans un petit nombre de collections; elle a été envoyée de Java.

LOXOCRÉPIDE A TÊTE ROUSE. LOXOCRYSIS REFLEXE, Esch.; LAMPRIA REFLEXE, L., qui est presque entièrement d'un roux jaunâtre; le bout des cuisses seulement est brun; les élytres sont d'une belle couleur bleue ou violette; le corset est aussi long que large, et un peu arrondi sur les côtés; les élytres sont striées assez profondément. Taille, trois lignes environ.

LOXODON. Tor. Genre de la famille des Synanthé- rées, Corymbifères de Jussieu, et de la Synghénésie superflue, L., proposé par Cassini (Dict. des Sc. nat., t. xxvii, p. 255) qui lui assigne les caractères suivants: involucr presque campanulé, formé de folioles inégales, lancéolées, irrégulièrement imbriquées, sur deux ou trois rangs; réceptacle plan et sans appendices. Les fleurs du centre sont nombreuses et hermaphrodites; elles ont une corolle dont le limbe n'est point distinct du tube, à cinq divisions dressées, oblongues, lancéolées, séparées par des divisions inégales; anthères pourvues au sommet d'un appendice long, linéaire, et à la base, de deux appendices très-long et filiformes. Les fleurs de la circonférence sont femelles; elles forment deux rangées dont l'intérieur offre une corolle moins longue que le style, et à languette variable; la corolle de chaque fleur est plus longue que le style; la languette est longue, linéaire, entière, ovale, ou tridentée au sommet; point d'étamines rudimentaires ni de langette intérieure; ovaires fusiformes, oblongs, dépourvus de col, hérisse de poils courts et courts, surmontés d'une aiguillette légèrement plumeuse. Ce genre a été constituit aux dépens des Chaptalia dont il diffère par ses fleurs centrales, her- maphrodites et aux corolles régulières. Il a beaucoup de rapports avec le lieberkuhna et le Lasiosus, autres genres proposés par Cassini qui les a tous placés dans la tribu des Matisiées. Deux espèces sont attribuées à celui dont il est ici question.

LOXODON A HAMPS COURTES. LOXODON BREVIPS, L. Cass.; Tussiagyo (Chaptalia) EXSCAPA, Pers., Syn. pl., pars 2, p. 456. C'est une plante herbacée, à racines fibreuses, à tige nulle. Ses feuilles sont toutes radicales, inégales, longues d'environ deux pouces, y compris le pétiolé, et larges d'environ un pouce; le pétiolé, plus court que le limbe, est large, membraneux, multinervé; le limbe est elliptique, arrondi au sommet, un peu étriqué vers la base, glabre et vert en dessus, tomentueux et blanchâtre en dessous, bordé de dents ou de créneaux inégales, munies chacune d'un petit tubeurbe commode, dirigé en arrière. Il y a plusieurs hampes longues de quatre à cinq lignes, épais sées au sommet, très-lainées, quelques pourvues de quelques bractées longues, linéaires-subulées; cha- que hamppe porte une calathide large d'environ dix à douze lignes; son péricline est en partie glabre, eu partie tomenteux; le disque est composé d'environ sept ou huit fleurs, dont une est quelquefois labiée; chacune des deux couronnes est composée d'environ dix ou douze fleurs inégales et variables, dont une ou deux offrent quelquefois un rudiment de langette intérieure; les aigrettes sont rougeâtres; les corolles sont jaunes, mais la face inférieure des langettes de la couronne extérieure et le sommet des corolles du disque sont souvent rougeâtres. Aux environs de Monte-Video.

LOXODON A HAMPS LONGUES. LOXODON LONGIPS, H. Cass.; Chapletalia Runcinata, Kunth, Nov. Gen. et Sp. pl., t. iv, p. 6 (édit. in-4°), tab. 505. La racine est vi- vace, perpendiculaire, garnie de fibres épaisseuses. Les feuilles sont toutes radicales, nombreuses, longues d'environ deux pouces, y compris le pétiolé, larges de six ou sept lignes; le pétiolé, long d'environ demi- pouce, est membraneux, glabre, élargi à sa base; le limbe est oblong, aigu, étriqué vers sa base, réunie sur ses bords, à dents aiguës ou mucronées, glabre et vert en dessus, tomenteux et blanc en dessous. Il y a une, deux ou trois hampes, longues d'environ quatre pouces, dressées, cylindriques, un peu épaisseurs au sommet, tomenteuses, blanchâtres, pourvues seulement en leur partie supérieure de plusieurs bractées rapprochées, appliquées, lancéolées, subulées au sommet. Chaque hamppe porte une calathide dressée, grande comme celle de l'herbazium dubium; son péricline est conique-oblong, presque égal aux fleurs du disque, formé de squamem nombreuses, inégales, imbriquées, sinuées-lancéolées, membraneuses, glabres, rougeâtres, les extérieures subentières; le calathide est nu; le disque est composé de plusieurs fleurs probablement hermaphrodites, à corolle régulière; chacune des deux couronnes est composée d'environ quinze à vingt fleurs femelles, unisériées, liguées, dont la langette est longue et radiante aux fleurs de la couronne exte- rieure, courte et non radiaie sur celles de la couronne intérieure; les ovaires sont cylindracés, glabres, pour- vus d'une aiguillette de squamemlutes très-nombreuses, filiformes, barbélées, roussâtres; les corolles sont blanches. De la Nouvelle-Grenade.

LOXONIE. LOXONIA. Tor. Genre de la famille des Scrophularinées. Didynanie Angiospermie, L., établi par William Jack (Trans. Linne Soc., vol. xiv, 1re partie, p. 40) qui l'a placé dans une nouvelle famille constituée par lui sous le nom de Cyrtodacées, et l'a ainsi caractérisé: calice à cinq divisions profondes; corolle infundibuliforme, dont le limbe est quinquifide et bilabie; quatre étamines fertiles, plus courtes que la corolle; stigmate bilobé; capsule ovée, renfermée dans le calice, biloculaire, polyserpée; cloisons repliées en dedans, de manière à constituer les placen- taires; graines sans appendices. L'auteur de ce genre en a décrit deux espèces sous les noms de Loxonia discor- lor et Loxonia hisruta. Ce sont des plantes indigènes de Sumatra, dans l'intérieur de Bencoolen, à feuilles opposées, l'une d'elles plus petite, le plus souvent à côtés inégaux et à fleurs en grappes.

LOXOPHYLLUM. LOXOPHYLLUM. Tor. Genre de la fa- mille des Scrophularinées, Didynamie Angiospermie,
Lin., établi par le docteur Blume, a été reconnu ne point différer essentiellement du genre Loxonia, précédemment institué par W. Jack. En conséquence le Loxophyllum racemosum de Blume, devra former une troisième espèce dans le genre Loxonia. C'est une herbe pubescente, à tige rameuse et nodulée, à feuilles alternes, oblonguées et obliques, à pédoncules rameux et axillaires. Cette plante croît dans un sol calcaire au pied des monts Menera, province de Buitenzorg, dans l'île de Java.

LOXOTITE. Loxitis, n. Gen. de la famille des Gesneriaceées, établi par Robert Brown qui lui assigne pour caractères : calice largement tubuleux, pentagonale et quinquifide; corolle hypogynue, personnée, à tube subcylindrique, à orifice fermé, à limbe bilabié, dont la lèvre supérieure est racorniee, bilobée, l'inférieure prolongée, demi-trilobée, à lobes latéraux très-petits; étamines insérées au tube de la corolle, incluses : les deux antérieures fertiles, à antères biloculaires, réniformes, les latérales et l'inférieure qui est fort petite, stériles et privées d'antères; ovaire entouré d'une petite gaine hypogynie et incomplète; il n'a qu'une seule loge, mais deux placentaires parietaux, bilobés, séparés par une petite lame étroite, aux deux parois de laquelle sont attachés les ovules; style filiforme, simple; stigmate entier, à tête déprimée; le fruit est une capsule presque ovale, incluse dans le calice, uniloculaire, à deux valves portant dans son milieu une petite lame fissile, posée sur le placenta plan et bilobé; les semences sont nombreuses, elliptiques-oblongues, aiguës aux deux bouts; cordon ombilical égaï et court; test membraneux, embryon privé d'albumen; cotylédon courts; radicule cylindrique.

LOXOTITE oblitérée. Rhinchoglossum oblitérum, Bl., Bijdr., 741. Plante herbacée, annuelle, un peu raieuse, un peu pubescente, à feuilles alternes, oblanguées, obliques, pétiolées, très-entières; les fleurs sont bleues, solitaires, portées sur un pédoncule qu'accompagne une bractée. On la trouve dans la chaîne des montagnes Scribu, à Java.

LOXURE. Loxura, n. Lépidoptères; genre de Papillons diurnes, institué par Borsfield qui lui assigne pour caractères : antennes courtes, droites, grossisant insensiblement de la base à l'extrémité en une massue dont le bout est aigu; ces antennes portant intérieurement un sillon longitudinal peu sensiblement crénelé, ont les derniers articles entourés de très-petites soies; palpes très-longues, droites, comprimées, grêles, un peu divergentes, égaïs en longueur la moitié des antennes; leur article basilaire est court, couvert de poils soyeux; le deuxième article est trés-allongé, oblong, très-peu arqué en dessus, s'écartant de la tête, redressé obliquement, couvert de poils flexibles, le troisième article est de moyenne grandeur, améné en faucille, un peu penché et velu; la spirotrompe est dilatée, plus longue que les palpes avec un côté de son bout muni de soies courtes et nombreuses. Tête assez courte, presque arrondie; yeux nus; corps court, comprimé, allant en s'aminçissant; ailes antérieures oblonguées, obstrées, avec leur côté dilaté et arquée; les postérieures un peu allongées, s'amince-
axillaires, ayeant chacune un pédicelle garni de bractées à sa base.

LUBIN. pois. L'un des noms vulgaires du Centropone Loup.

LUBINIE. Lubinia. Bt. Genre de la famille des Primalulacées et de la Pentandrie Monogyne, L., établi par Comber et adopté par Ventenat (Jard. de Cels, p. 96) qui en a tracé les caractères de la manière suivante : son calice est monosèpale, persistant, à cinq divisions profondes; la corolle est monopétale, irrégulière, tubuleuse, et son limbe à cinq lobes un peu inégaux. Les étamines, au nombre de cinq, ont leurs filets attachés à la corolle, leurs antères ovées et obtuses. Le style est surmonté d'un stigmate obtus. Le fruit est une capsule ovée, terminée à son sommet par une pointe; elle ne s'ouvre pas naturellement.


LUCAE. Bt. Ce genre établi par Kunth (Gram. t. 489, t. 159) dans la famille des Graminées, est le même que le genre Pleurotis de Trinini.

LUCANE. Lucanus. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Lamellicornes, tribu des Lucanides, établi par Linné et restreint par Fabricius et Latreille aux insectes qui ont pour caractères : point de labre apparent; langue divisée en deux pièces allongées et soyeuses; menton recouvrant, par sa largeur, la partie inférieure des mâchoires. Nigidius, selon Pline, est le premier qui ait donné le nom de Lucani aux Scarabées corus; Pline s'est servi du mot Lucanus pour désigner l'une des principales espèces de ce genre. Geoffroy avait conservé le nom de Platycerus que plusieurs auteurs avaient donné à ces insectes, pour désigner ce genre; mais Latreille lui a conservé le nom donné antérieurement par Scopoli, et qui était adopté par Linné et par tous les entomologistes. La tête des Lucanes est plus ou moins grosse; celle du mâle l'est plus que celle de la femelle; elle est plus large que longue, anguleuse, souvent irrégulière, avec des évolutions plus ou moins saillantes. Le chaperon est assez grand, avancé en pointe; les mandibules sont très-grandes, fortes, corinées, arquées et dentées intérieurement; celles des femelles sont moins longues que celles des mâles. Les antennes sont composées de dix articles dont le premier est fort long; les derniers forment une masse comprimée, pectinée ou dentée en scie; le corset est un peu convexe en dessus, arrondi sur les côtés et plus ou moins rebordé; l'écusson est peu visible dans quelques espèces; les élytres sont dures, de la longueur de l'abdomen; les ailes sont membraneuses, repliées; les pattes sont longues et armées quelquefois d'épines assez fortes; les jambes des antérieures sont dentées latéralement; le dernier article des tarses est armé de deux crochets et d'un appendice intermédiaire, terminé par deux soies divergentes.

Les Lucanes diffèrent des Lamprimes par les mâchoires qui, dans ceux-ci, sont découvertes jusqu'à leur base; ils s'éloignent des Platycères par leurs yeux qui sont coupés par les bords latéraux de la tête, tandis qu'ils sont entiers dans ces derniers. Enfin, les Pachys et les Passales en e'éloignent par leur labre qui est très-grand. Les larves des Lucanes sont très-grosses et courbées en arc comme celles des autres Lamellicornes; elles sont composées de treize anneaux; leur tête est brune, écaillée et armée de deux fortes mâchoires avec lesquelles elles rongent le bois dans lequel elles vivent. Elles ont six pattes écaillées, attachées aux trois premiers anneaux. Ces larves vivent quatre ou cinq ans dans cet état; au bout de ce temps, elles se construisent, dans le bois où elles ont vécu, une coque avec la sciure du bois qu'elles ont rongé, s'y métamorphosent en nymphes et n'en sortent qu'à l'état d'adulte parfait. Peu de temps après leur dernière métamorphose, les Lucanes s'accouplent et pénètrent bientôt. Degéer a observé que ces insectes se nourrissent de la liqueur miellée qui se trouve répandue sur les feuilles du Chiène. Ils volent le soir autour de ces grands arbres, et les femelles cherchent à y introduire leurs œufs.

Lucane Cerf-Volant. Lucanae Cerus. L., Fabr., Oliv. (Col., tab. 1, n° 1, pl. 1, fig. 1); le grand Cerf-Volant (Platycerus), Geoff., Degéer. Il est noir; ses élytres sont brunes, ainsi que la tête et le corset; les mandibules sont grandes, avancées, bifurquées à leur extrémité et unidendées intérieurement dans les mâles; elles sont beaucoup plus petites dans les femelles. Geoffroy et Olivier ont décrit une variety de cette espèce, sous le nom de Lucanus Capreolus; mais il est reconnu que les mâles du Capreolus s'accoupient avec les femelles du Cercus, et réciproquement. Le genre Lucane se compose d'une trentaine d'espèces dont le plus grand nombre est propre aux pays chauds de l'Amerique et de l'Afrique. V., pour leur description, Olivier (loc. cit.), Fabricius, Latreille, etc.

Lucanides. Lucanides. ins. Tribu de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères, famille des Lamellicornes, composée en grande partie du genre Lucane de Linné, et ayant pour caractères : antennes toujours composées de dix articles, avec les feuillots de la masse disposés perpendiculairement à l'axe, et en manière de peigne. Les Lucanides volent ordinairement le soir; leurs larves vivent dans le tronc des vieux arbres; elles sont presque semblables à celles des Scarabées. Latreille (Fam. nat. du Régne Anim.) divise ainsi cette tribu :

1. Labre soit nul ou caché, soit extérieur, mais très-petit; langueet insérée derrière le menton, tantôt
L. U. C

cachée par lui, tantôt saillante, grande et bilobée; antennes fortement coudées; mâchoires ordinairement terminées par un lobe membraneux ou coriace, pénicilloforme dans la plupart, rarement armées de dents cornées.

† Languette cachée par le menton ou découverte, mais très-petite et entière; corps convexe.


†† Languette toujours saillante au delà du menton, grande et divisée en deux lobes.

* Corps convexe, du moins dans les mâles.

Genres: Lepidima, Pholidote.

** Corps déprimé dans les deux sexes; yeux coupés par les bords latéraux de la tête.

Genres: Lecane (Latreille y rapporte les genres Figue et Ógule de Mac-Leay fils), Nigide, Dorcs.

Yeux entiers.

Genres: Cercheus, Paltycre.

II. Labre toujours découvert, fixe et grand; langue couronnant le menton, entière; antennes simplem ent arquées et velues; mâchoires cornées et fortement dentées; corollet séparé de l'abdomen par un étranglement ou intervalle notable.


LUCCIOLA. INS. *V.* LAMPE'X D'ITALIE.

LUCENA. SOLI. Synonyme d'Ambrette. *V.* ce mot.

LUCERNAIRE. Lucernaria. A'CL. Genre de Zoophytes de l'ordre des Acaléphes fixes, offrant pour caractères: un corps gélatineux, subconique, ayant sa partie supérieure allongée et atténuée en queue dorsale, terminée par une ventouse; l'inférieure plus ample, plus large, ayant son bord divisé en lobes ou rayons divergents et tentaculifères; bouche inférieure et centrale; des tentacules courts, nombreux, à l'extrémité de chaque rayon. Ce genre a été établi par O. F. Müller, pour un animal qu'il découvrit dans la mer du Nord et qu'il fit connaître sous le nom de Lucernaria quadricornis. Tous les naturalistes l'ont adopté. Gmelin le range parmi les Vers mollusques, entre les Méduses! Cuvier le rapproche des Actinies. Lamarck le classe avec les Radnaires, dans la division des Radnaires mollases annulées; Schweigger le place entre les Zoanthes et les Astéries, dans sa classe des Radnaires. Müller, Fabr Gius, Montagu, Fléming, ont successivement fait connaître leurs observations sur les Lucernaires; mais le travail le plus intéressant sur ces animaux a été donné par Lamouroux, dans un Mémoire inséré parmi ceux du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Les Lucernaires fixées par l'extrémité de leur queue, aux corps sous-marins et spécialement aux Thalas siophytes, peuvent néanmoins se déplacer pour s'atta cher ailleurs; elles sont ordinairement pendantes, la bouche en bas, mais elles peuvent prendre toutes sortes de situations; leur corps aplati ou concave en dessus, est conique en dessous, et se termine par une portion rétrécie, cyllindroide ou anguleuse, quelquefois con tournée, que l'on a nommée Queue, et dont l'extrémité est munie d'une sorte de ventouse qui leur permet de s'attacher d'une manière assez intime aux corps sous-marins. La peau de cette surface supérieure est lisse ou légèrement plissée; sa transparence laisse voir au travers les organes contenus dans l'intérieur de l'animal; la surface inférieure est plane ou concave, lisse ou plissée, suivant les mouvements; au centre existe un tube diaphane, saillant, quadridifide, au fond duquel est une ouverture ronde, et derrière celle-ci, une autre ouverture arrondie, dont la circonférence est garnie de plusieurs corps opaques, discoïdes, placés de champ et liés ensemble par une substance membraneuse, irri table; cette sorte d'anneau paraît faire l'office de mâchoires. Tout cet appareil constitue la bouche. Le bord de la portion élargie du corps des Lucernaires ou le limbe est divisé plus ou moins profondément, en huit rayons portant à leur extrémité et inférieurement un grand nombre de tentacules disposés en bouquet, et terminés par un renflement semi-globuleux. Une espèce a son limbe divisé en huit parties d'égale longueur; une autre n'a que quatre divisions principales, et chaque est subdivisée en deux, près de son extrémité. Les rayons tentaculifères des Lucernaires sont susceptibles de se contracter et de se replier vers la bouche, ensemble ou séparément; ils servent, conjointement avec les tentacules, à saisir les petits animaux dont les Lucernaires se nourrissent. On trouve, en ouvrant le corps des Lucernaires, un sac ou estomac étendu de la bouche jusque vers l'extrémité de la queue; de la surface de l'estomac partent des canaux oublisés, intestiniformes, se dirigeant vers les rayons du limbe, jusqu'à l'origine des tentacules; ils n'ont point d'ori fice excréteur dans cette partie, et sont de véritables cœcums; ils sont attachés sur des bandelettes de nature fibreuse, et le tout est enveloppé d'une membrane très-mince. Ils sont au nombre de huit dans une espèce, de quatre seulement dans l'autre, mais probablement ils sont doubles.

Lamouroux admet, d'après les descriptions des auteurs, cinq espèces de Lucernaires, mais il paraît constaté qu'il n'y a véritablement que deux espèces, le Lucernaria quadricornis, Müll., et le Lucernaria octoradiata, Lamx.

LUCERNAIRE. Lucernaria. to. Genre ainsi appelé par Roussel, qui ne savait pas sans doute qu'un genre d'Acaléphes portait ce nom, répond à certaines Arthrodies de Boré.

LUCERNULA. to. Synonyme de Lychnide. *V.* ce mot.

LUCET. to. Synonyme vulgaire d'Airelle. *V.* ce mot.

LUCHERAN. ois. Synonyme d'Effraie, Strix Flammea, L. *V.* Chrolette.

LUCHEÉ. Luchneus. ins. Coléoptères tétramères, genre de la famille des Curculionides, établi par Schoonher; ar quel l'auteur ne rapporte qu'une seule espèce, qui a été observée au Caucase. Les principaux caractères de ce genre nouveau consistent dans la direction du bec qui est droit, court et anguleux, les antennes sont courtes et leur masse est composée de douze articles.

LUCHE-SAPHIR. min. Ce mot, dont la véritable signification est Saphir de Lynx, n'est point, comme on l'avait pensé, une des variétés du Corindon bleu, aux-
LUCIFER. Lucifer, caest. Genre de la division des Crustacés schizopodes phosphorescents et lumineux, établi par Thompson et publié dans ses Illustrations de Zoologie (1er livra.). Le Crustacé qui sert de type à cette genre se trouve dans l’Océan atlantique, et diffère considérablement de tous les autres: son corps est linéaire, proche de celui du Caprella; le thorax, dans sa partie principale, portant la bouche et les pattes, n’est guère plus volumineux que les segments de l’abdomen; mais il se prolonge en avant, en une sorte de cou fort long, portant à son extrémité, les yeux et les antennes. Ce thorax est linéaire, comprimé en arrière, troqué en devant, avec une épine courbe aux angles externes; l’abdomen est de six anneaux étroits, dont le dernier plus grand, avec deux pointes courtes de chaque côté; la queue est composée de cinq écaillles; les externes oblongues, obliques et ciliées, les internes ciliées, un peu aiguës et ciliées, la moyenne subulée et un peu plus courte que les autres; yeux très-gros, portés sur de longs péduncules; deux paires d’antennes; les internes linéaires, plus longues que les pédiplètes des yeux, et composées d’un grand article à la base, et de trois autres plus courts, garnis de quelques poils; les externes de deux articles allongés et d’un troisième plus court, placé entre les deux autres; écaillées étrouées, coniques et ciliées, aussi longues que le premier article des antennes externes; membres thoraciques de cinq ou six paires, longs, en soie et poilus; la première, courte et courbée en dessous, est continuuellement en mouvement et paraît être des palpes; la bouche se trouve entre les deux. Les pattes abdominales, et il y en a une paire sous chacun des cinq premiers segments, sont composées d’un article à la base, terminé par ses nombreuses coniques et ciliées à l’exception de la première paire qui n’en a qu’une.

**Lucifuges ou Pho...**

**Lucilie Cesar. Lucilia Cesar, Rob.; Musca Cesar, L., Fab. Elle est d’un vert doré, avec les palpes fur...**

**Lucilie Caesar. Lucilia Caesarina, Musca cadaverina, Luc. ; Pyrrhula vasa, Rob. Elle est d’un vert doré, avec les palpes noirs; côtes de la face argentées; front noir, bordé de blanc; pieds noirs; cuillers brunâtres. Taille, trois à quatre lignes. Commune en Europe.**

**Lucilie Caesar. Lucilia Caesarina, Musca cadaverina, Luc. ; Pyrrhula vasa, Rob. Elle est d’un vert doré, avec les palpes noirs; côtes de la face argentées; front noir, bordé de blanc; pieds noirs; cuillers brunâtres. Taille, trois à quatre lignes. Commune en Europe.**

**Lucilie Lucilia. Luc. ; Corymbifères de Jussieu, et de la Synnémie superflue de Linné, établi par H. Cassini (Bulletin de la Société Philomat., février 1817) qui l’a ainsi caractérisé: involucre cylindré, accompagné à sa base de trois bractées, formé d’écaillés imbriquées, scarieux; les intérieures longues, étrouées, linéaires-aiguës; réceptacle plan et nu; fleurs du centre peu nombreuses, régulières et hermaphrodites; éclatées dont les appendices supérieurs sont soudés entre eux, et les intérieures longs et filiformes; fleurs de la circonférence sur un seul rang, peu nombreuses, femelles et corolle très-longue; il a deux stigmatophores longs et grêles; ovaires cylindriques, hérissés de longs poils, surmontés d’une aigrette composée de poils à peine plumeux, la plus part bifurquée au sommet. Ce genre fait partie de la tribu des Inulées-Gnaphaliées de Cassini, et se place entre le Crethreulia et le Facelis du même auteur, dont à peine on peut le distinguer par les caractères. Cassini avoue d’ailleurs que le genre Lucilia devra, ainsi que beaucoup d’autres, être réuni au genre Gnaphalium par les botanistes qui n’aiment point la multiplicité de ces sortes de divisions. Les deux espèces qui composent le genre dont il s’agit dans cet article, sont:**

**Lucilia a feuilles aiguës. Lucilia acutifolia, H. Cassini; Serratula acutifolia, Poir., Encyclopédie, tome vi, page 554. C’est une plante herbacée, dont la tige est dressée, droite, cylindrique, lomenteuse, simple inférieurement, un peu ramiifiée supérieurement. Les feuilles sont peu distantes, alternes, sessiles, longues de six lignes, larges de près d’une ligne et demi, lancéolées-aiguës, très-entières, tomenteuses sur les deux faces. Les calathides, longues de six lignes, sont ordinairement solitaires à l’extrémité de la tige et des rameaux qui sont très-courts; leur
LUC.  

Lucilie à petites feuilles. Lucilia microphylla, H. Cass. Satige est herbacée, haute de six pouces (il est possible qu'elle atteigne à une hauteur plus grande), dressée, très-rameuse, grêle, cylindrique, cotonneuse, blanchâtre. Les feuilles sont peu rapprochées, alternes, éparpillées, sessiles, longues de deux à trois lignes, larges d'environ une ligne, lancéolées, aiguës, très-entières, cotonneuses et blanchâtres sur les deux faces, glabressement au sommet. Les calathides, longues de cinq lignes, sont solitaires à l'extrémité de la tige et des rameaux; leur péricline est scarieux, luisant, roux, formé de squames imbriquées, appliquées, oblongues, entièrement scarieux; le cinnahtane est nu et plan.

Cette seconde espèce est bien distincte de la première, par son port analogue à celui des Erica, des Scérophium, des Stieve; par ses rameaux nombreux, longs, étalés, tout couverts de feuilles jusqu'au sommet; par ses feuilles très-rapprochées sur les rameaux, très-éta- lées, petites, courtes et simplement alignées au lieu d'être presque acuminatees, comme dans l'autre espèce; enfin par le coton qui la couvre, lequel est plus dense, plus blanc, un peu luisant et comme argente. Le Lucilia acutoliafia avait été attribué par Poiret au genre Serratuia, dont cette plante est aussi éloignée par ses caractères techniques que par ses rapports naturels. Personne doutait que ce fût une vraie Serratuia, et lui trouvait le port d'une Steheliea. De Candolle, dans son second Mémoire sur les Composées, remarquait que cette plante avait le cinnahtane nu, et elle lui paraissait devoir être rapportée aux Gnaphalium. Il est bien certain que la plante en question appartient au groupe naturel des Inulées Gnaphalées; elle peut constituer un genre distinct, intermédiaire entre le Chwerentia, dont il diffère par ses fruits privés de col, et le Facelis, dont il n'a pas les aigrettes plumeuses. Le Lucilia semble plus rapproché des genres Gnaphalium, Phag-anon et Helichrysum, si l'on n'a guad'aux carac- téres techniques; mais il en est plus éloigné sous le rapport des affinités naturelles; et d'ailleurs il s'en distingue suffisamment par quelques différences dans les caractères techniques, ainsi qu'on le reconnaîtra facilement en comparant avec soin la description généri- que du Lucilia avec celles des Gnaphalium et Pha- gnalon, et avec celle de l'Helichrysum.

Le nom de Lucilia est dérivé d'un mot latin qui se- guit luisant, parce que, bien que ce caractère du péricline soit commun à presque tous les genres de la section des Inulées-Gnaphalées, il a paru être plus particulièrement remarquable sur le péricline des Lu- cities.

LUCINE. ins. Espèce européenne de Lépidoptères diurnes, du genre Argynne.

LUCINE. Lucina. Nœl. Linné avait confondu les Lucines en partie avec les Vénus, en partie avec les Tellines; elles ne présentent cependant jamais les ca-

cratères de ces deux genres, quoiqu'elles s'en rappro- chent; aussi Bruguière les sépare-t-il dans les planches de l'Encyclopédie, et sans le caractériser, indique ce groupe aux zoologistes, Lamarck l'adopta dans le Sys- tème des Animaux sans vertèbres, et lui donna des car- actères génériques, qu'il reproduisit dans les Annales du Muséum. En publiant l'Extraît du Cours, ce célèbre naturaliste n'apporta aucun changement dans la com- position du genre, et n'adopta pas le Loripes de Poli. Le premier et le seul démembrement a été proposé sous le nom de Fiumària, par Meperle, et ensuite sous celui de Corbeille par Cuvier, dans le Règne Animal; ce genre, avec cette dernière dénomination, a été géné- ralement adopté des conchylologistes, et entre autres de Lamarck, Férussac, etc. Le démembrement des Corbeilles était le seul qu'on pût faire en l'appuyant sur de bons caractères, car, malgré la variabilité des caractères extérieurs des coquilles des Lucines, il est impossible, du moins dans l'état actuel des connaissan- ces, d'en faire plusieurs groupes génériques; et c'est sans doute d'après cette analogie, pour ainsi dire forcée, que lie les espèces de ce genre, que Lamarck, et plus récemment encore Blainville, ont réuni le Loripède de Poli. Effectivement, la Tellina lactea, Lin., qui sort de type au savant zoologiste napolitain, présente tous les caractères extérieurs des Lucines, ce qui porte à croire que celles-ci ont les mêmes caractères zoo- logiques que celles-là, ce qui est indiqué et par la char- nière et par les impressions des muscles ou du manteau. Blainville, dans son article Molusques, ne s'est pas contenté de réunir ce seul genre aux Lucines: il y a ajouté les Amphidises, et reprisé les Corbeilles que Cuvier en avait séparées; quant à ces dernières, peut- être est-ce en juger trop prématurément, puisqu'on ne connaît point l'animal, et que les coquilles n'ont qu'un seul trait de ressemblance: l'existence des dents laté- rales à la charnière; il suffit de comparer les carac- tères de ces deux genres pour se convaincre de leurs différences; quant aux Amphidises, elles paraissent rapprochées des Lucines d'une manière plus for- cée encore; outre qu'elles ont le ligament intérieur comme quelques Lutaires ou Lavinignous de Cuvier, et celles entre autres qui se rapprochent de la Calcinelle d'Adanson, caractères que ne présentaient jamais les Lu- cines, quoique quelques unes aient le ligament très- enfoncé entre des nymphes saillantes, qui le cachent en partie au delà; les Amphidises n'ont pas également les impressions musculaires des Lucines, et l'impression du manteau est profondément sinueuse, ce qui annonce l'existence de grands sphinos et d'un pied lamelliforme plutôt semblable à celui des Tellines qu'à celui des Lu- cines. On doit s'abstenir d'admettre ce changement, si l'on considère avec le plus grand nombre des con- chylologistes modernes, que les Lucines forment à elles seules un groupe naturellement caractérisé par l'im- pression des muscles et le défaut de pli irrégulier, ce qui les distingue des Tellines; par le ligament exté- rieur, l'impression des muscles et du manteau, ainsi que la disposition des dents cardinales, ce qui les sé- pare des Amphidises, et enfin par la forme des cro- chets des dents cardinales, la position et la constance
des dents latérales, ce qui, joint aux autres caractères, les éloigne des Corbeilles. Ce genre est caractérisé de la manière suivante : coquille suborbiculaire, inéquilatérale, à crochets petits, pointus, obliques; deux dents cardinales divergentes, dont une bifide, et qui sont variables ou disparaissent avec l'âge; deux dents latérales, dont une est quelquefois avortée, la postérieure plus rapprochée des cardinales; deux impressions musculaires très-séparées, dont la postérieure forme un prolongement en fascie; l’impression du manteau est simple, et le ligament extérieur. Si l’on veut admettre le Loripede de Poli comme une véritable Lucine, alors on pourra caractériser l’animal de la manière qui suit : corps orbiculaire, symétrique, comprimé, enveloppé par un manteau sinueux sur les bords, entièrement fermé, si ce n’est inférieurement et en arrière où il se termine par un assez long tube unique; appendice abdominal fort allongé, bagelliforme; les branches à demi réunies en un seul lobe de chaque côté; bouche sans appendices labiaux.

On ne connaît point encore un très-grand nombre d’espèces vivantes appartenant à ce genre; il est beau-coup plus nombreux en espèces fossiles, et les environs de Paris en offrent plus à eux seuls que tous les autres terrains tertiaires connus, si on en juge d’après les collections et les ouvrages publiés jusqu’aujourd’hui. Deshayes en a décrit et figuré vingt-deux espèces dans sa Description des Coquilles fossiles des environs de Paris, et il les a partagées en plusieurs groupes dont les caractères peuvent également convenir aux espèces vivantes. Il a proposé depuis plusieurs changements qui tendent à replacer dans ce genre plusieurs Coquilles que les auteurs rangent habituellement parmi les Vénus de Linné ou les Cythérées de Lamarck. Ce sont pour les espèces vivantes les Cythérées à bord rose et tigérine, et pour les fossiles celle que Basterot a nommée Cytherea leonina dans son Mémoire sur les Fossiles des environs de Bordeaux, et une autre espèce encore inédite de la même localité, qui a beaucoup de rapport avec la précédente. Si on examine ces espèces avec tout le soin nécessaire et comparativement avec les Lucines, on leur trouvera tous les caractères de ce genre : des coquilles aplatis, orbiculaires, rayonnantes, qui n’ont jamais plus d’une ou deux dents à la charnière, une dent latérale plus éloignée que dans les Cythérées qui présentent toujours une grande impression musculaire, antérieure, en forme de langette, une impression du manteau simple sans la sinuosité plus ou moins profonde qui se remarque dans les Cythérées au côté postérieur, et qui indique dans ce genre l’existence de siphons, enfin l’intérieur de la coquille parsemé de points enfoncés, entourés d’un cercle plus ou moins régulier, caractère qui se retrouve dans presque toutes les Lucines, et qui tient probablement à une organisation particulière du manteau. Les Coquilles qui présentent toutes un caractère appartenant si essentiellement aux Lucines ne peuvent en aucune manière rester parmi les Cythérées. La seule objection que l’on peut faire, c’est que les quatre espèces que Deshayes propose de restituer aux Lucines n’offrent jamais qu’une dent latérale au lieu de deux qui caractérisent ordinairement les Lucines; mais cette anomalie, dans ces espèces, ne saurait être un obstacle pour ne pas admettre leurs rapports naturels, puisqu’elle a lieu assez fréquemment pour d’autres espèces qu’on n’a pas moins rangées dans le genre. On peut citer pour exemple le Lucina edentula qui n’a ni dent cardinale ni dents latérales; on pourrait ajouter le Lucina Menardi, espèce fossile, qui est dans le même cas, et plusieurs autres. Si ces espèces restent parmi les Lucines, lorsqu’à la rigueur elles en présentent moins les caractères, pourquoi celles que Deshayes propose d’y introduire n’y seraient-elles pas admises?

Le Lucina carnaria, Lamk., ne peut rester parmi les Lucines, il n’en présente pas les caractères; il a bien plutôt ceux des Tellines parmi lesquelles on le reporterait inévitamment lorsqu’on l’aura examiné avec quelque soin. Ce qui l’éloigne du premier abord de ce genre, c’est l’impression sinueuse du manteau qui a une échancrure très-profonde; ce qui l’en éloigne encore, c’est qu’il est dépourvu de l’impression musculaire, linguiforme, antérieure; enfin il a sur le côté l’inflexion ou le pli des Tellines, il est vrai très-faiblement prononcé, mais il n’en existe pas moins. Après avoir fait ces rectifications qu’il pense être importantes, voici comment Deshayes établit ses coups : 2 Coquilles orbiculaires et lisses; quelqu’fois les dents de la charnière avortées.

« Espèces qui n’ont ni le corselet ni la lune s’ailants ou indiqués par une ligne.

Lucine édentée. Lucina edentula, Lamk., Anim. sans vert., t. v, p. 540; 5; Venus edentula, L., Gmel., 5286, n° 80; Lister, Conch., tab. 206, fig. 86; Mart., Conch. Catal., t. vii, p. 54, pl. 40, fig. 427 à 429; Encycl., pl. 284, fig. 3, a, b, c. Elle n’a jamais de dents cardinales ni de dents latérales. Elle est jaune d’abricot en dedans, ce qui lui a valu chez les marchands le nom vulgaire d’Abriol.

Lucine lactée. Lucina lactea, Lamk., Anim. sans vert., loc. cit., n° 12; Amphiodes lactea, ibid., Anim. sans vert., t. y, p. 491, n° 5; Amphiodes lucinalis, ibid., loc. cit., n° 6; Chemnitz, Conch., t. vi, tab. 15, fig. 125; Loripes, Poli, Testacæ degli Siculo, t. i, tab. 15, fig. 28, 29; Encylop., pl. 286, fig. 1, a, b, c. Coquille toute blanche, qui a seulement une ou deux dents cardinales, jamais de dents latérales. Elle est assez mince, subdiaphane. Elle se trouve vivante dans la Méditerranée, à l’Île-de-France, et fossile dans les faluns de la Touraine, d’après Lamarck.

Lucine géante. Lucina gigantea, Desh., Descript. des Coq. fossiles des environs de Paris, t. i, p. 91, pl. 15, fig. 11, 12. Très-grande Coquille fosse qui n’a jamais de dents à la charnière. Elle se trouve à Parnes, Mouly, Liencourt et Chaumont, dans le Caleïvre grossier. 8 Espèces qui ont la lune et le corselet s’ailants ou indiqués.

Lucine de Menard. Lucina Menardi, Desh., Descript. des Coq. fossiles des environs de Paris, t. i, p. 94, n° 6, pl. 16, fig. 15, 14. Espèce fort belle et fort grande que Deshayes a trouvée à Maultelle, près Rou- dan, et qu’il a dédiée au savant professeur Menard de la Groye. Elle est remarquable par la grandeur et la
saillie que font sa lunule et le corselet; elle est lisse et n'a jamais de dents à la charnière.

Lucina Alleelle. Lucina Alleelle, Lamk., Anim. des Mus. t. vii, p. 340, n° 8, et t. xiv, pl. 42, fig. 6, a, b; ibid., Desh., Description des Coq. fossiles des environs de Paris, loc. cit., pl. 17, fig. 1. 2. Elle est de Grigion.

Lucina Calleuse. Lucina callosa, Desh.; Fenus callosa, Lamk., Anim. des Mus. t. vii, p. 150, et t. ix, pl. 32, fig. 6, a, b; Lucina callosa, Desh., Desc. des Coq. fossis. de Paris, loc. cit., n° 9, pl. 17, fig. 3, 4. 5. Coquilles orbiculaires, couvertes de stries ou de lames concentriques.

1. Espèces dont la lunule et le corselet ne sont ni saillants ni indiqués.

Lucina Ratissibre. Lucina radula, Lamk., Anim. des Mus. t. vii, p. 541, n° 5; Tettina radula, Montagu, Test. Brit. t. ii, fig. 1, 2; Petiver, Gazophil., tab. 95, n° 18. Elle a beaucoup de rapports avec la Lucina concentrique, dont l'on trouve fréquemment fossile aux environs de Paris, et qui est à peu près de la même taille. Elle vit dans l'océan Britannique.

Lucina Concentrique. Lucina concentrica, Lamk., Desh., Anim. des Mus. t. vii, p. 258, et t. xii, pl. 42, fig. 4, a, b; ibid., Anim. des Mus. t. vii, p. 541, n° 6; Encycl., pl. 285, fig. 2, a, b, c; Lucina concentrica, Desh., Desc. des Coq. fossis. des environs de Paris, t. i, p. 98, n° 15. Espèce très commune dans les Calcaires grossiers du bassin de Paris, ornée de lames concentriques, élégantes; la coquille est lentiforme, assez épaisse.

Lucina Sallonnée. Lucina saltata, Lamk., Anim. des Mus. t. vii, p. 340, n° 9, et t. xii, pl. 42, fig. 9, a, b; ibid., Desh., Description des Coq. fossis. de Paris, loc. cit., pl. 14, fig. 13, 15. Coquille arrondie, très-souvent plus longue que large, couverte de sillons arrondis et concentriques. C'est à Parmes, à Mouy et à Château-Rouge qu'elle se rencontre le plus ordinairement. Elle est de la grandeur de l'ongle.

2. Espèce dont la lunule et le corselet sont saillants ou indiqués.

Lucina de la Jamaïque. Lucina Jamaicensis, Lamk., Anim. sans vert., t. v, p. 358, n° 11; Fenus Jamaicensis, Chemnitz, Conch., t. vii, p. 24, pl. 39, fig. 408, 409; Lint., Conch., tab. 500, fig. 157; Encycl., pl. 984, fig. 2, a, b, c. Coquille grande, peu épaisse, d'une couleur fauve en dedans, couverte en dehors de lames peu saillantes, subrégulières, distantes; corselet et lunule très-saillants, bien marqués.

Lucina Épaissie. Lucina Persilicatosa, Lamarck, Anim. sans vert., loc. cit., n° 2; Fenus Persilicaticosa, L., Gmel., p. 595, n° 71; Lister, Conch., tab. 5, fig. 8; Born., Mus. Ces. Vind., tab. 4, fig. 8; Chemnitz, Conch., t. vii, p. 57, fig. 594, 595, 596; Encycl., pl. 284, fig. 1, a, b, c. Espèce très remarquable par son épaississement, la grandeur de son corselet qui est très-saillant et de la lunule qui est très-grande, enfoncée et fortement circoncise; elle est couverte de lames ob-solêtes, distantes; elle est toute blanche. C'est dans l'océan américain qu'elle se trouve. L'espèce suivante fossile, des faluns de la Touraine et des environs de Bordeaux, quoique plus petite et plus gonflée, a beaucoup de rapports avec elle.


Lucina Tigrine. Lucina Tigrina, Desh.; Cytherea Tigrina, Lamk., Anim. sans vert., t. v, p. 574, n° 53; Fenus Tigrina, L., Gmel., p. 5385, n° 69; Lister, Conch. t. 557, t. 174; Chemnitz, Conch., t. vii, tab. 57, fig. 590, 391; Encycl., pl. 277, fig. 4, a, b. D'après ce qui a été dit précédemment, il faut rapporter ici cette espèce; elle est inutile de répéter pour quels motifs, puisqu'ils ont été exposés.

Lucina à bord rose. Lucina punctata, Desh.; Cytherea punctata, Lamk., Anim. sans vert., loc. cit., n° 54; Fenus punctata, L., Gmel., n° 74; Chemnitz, t. vii, p. 15, pl. 57, fig. 597 et 598; Encycl., pl. 277, fig. 5, a, b. Cette grande et belle espèce est remarquable autant par son épaisseur que par ses côtes rayonnantes aplatis, et par son bord agréablement coloré en rose purpurin. Linné avait remarqué que dans l'intérieur des valves, elle est ponctuée, d'où le nom qu'il lui imposa. On sait que ces points sont particuliers aux Lucines.

Lucina Lionne. Lucina Leonina, Desh.; Cytherea Leonina, Basterot, Mém. de la Soc. d'Hist. nat. de Paris, t. ii, 1re part., p. 90, n° 4, pl. 6, fig. 1. Très belle espèce fossile, très voisine de la Lucina punctata, qui n'en diffère en rien, si ce n'est par des stries transverses, très-fines, très-serrées, qui courent à angle droit les côtes plates et rayonnantes. Des individus qui ont conservé leur couleur ont présenté à Basterot des teintes rosées, intenses vers les sommets et formant des bandes peu distinctes vers les bordes. Elle est aussi grande que la précédente. Elle se trouve aux environs de Bordeaux.

Lucina Divergent. Lucina diecricata, Lamk., Anim. sans vert., t. v, p. 541, n° 7; ibid., Anim. des Mus. t. vii, p. 229; Tettina diecricata, L., Gmel., p. 5941, n° 74; Sowerby, Mineral Conchology, tab. 417; Chemnitz, Conch., t. vi, p. 154, pl. 15, fig. 129; Basterot, Mém. de la Soc. d'Hist. nat. de Paris, t. ii, prem. part., p. 86, n° 2; Encycl., pl. 285, fig. 4, a, b, Poli, Test. des Deux-Siciles, pl. 15, fig. 25. Espèce petite, remarquable par la manière universelle dont elle est répandue, se rencontrant dans les mers de l'Inde, de l'Amérique, de la Méditerranée, de l'océan, et fossile dans tous les terrains tertiaires de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Lucinée. Lucinidae, ord. Ce genre a été créé par De Candolle, dans la famille des Buiacées, pour une plante de l'Inde que Jack avait considérée comme appartenant au genre Morinda, mais qui ne peut y être placée à cause que les loges de son fruit sont polysémes. Voici les caractères du genre Lucinidae: fruit de calice entier; corolle infundibulaire, à quatre divisions tapisées intérieurement d'un duvet très-dense; quatre étamines plus courtes que la corolle, à filaments courts, à anthères linéaires; stigmate bidenté. Le fruit consiste en une baie concrète, bilocular, con-
I. une Pentandrie faiblement LUC tube stipules adopté marquable Quinquina, l'on gratissima a l'orifice rolle cinq donné la rieure, tères biacées, polysperme. De V. par Smith et V. p. 204, LUCIODONTE. LUCULLAN. LUCIO-PERCA. LUCIOLA. LUCINOCTE. LUCIO coriaces, parfum Lampyre Amyris. Gard., avait lobes; du hypocratériforme ce d'une du linéaires-subulées, à petits fleurs du majeure des feuilles, sont oblongues, presque ovales, très-gros, lisse, et à deux feuilles lancéolées, à très-gros, très-gros, glabrescentes, à deux feuilles rapprochées, à quatre valves, lisse, blanche, ayant des cotyleïdons fort volumineux et la radicule très-petite et obuste.

Outre cette espèce qui est l'Acharas mammusa, L., ce genre en renferme encore huit ou dix autres, toutes originales de l'Amérique méridionale.

LUCY. Lucya. bot. Kunth et Sprengel ont dédié presque en même temps un genre au savant botaniste Dunal, et le même nom ne pouvant rester, sans confusion, attaché à deux genres différents, le professeur De Candolle a changé celui imposé par Sprengel, en Lucya; il appartient à la famille des Rubiacées, et ses caractères sont: tube du calice hémisphérique, son limbe partagé en dents rapprochées par paire, formant en quelque sorte quatre divisions persistantes; tube de la corolle très-court; limbe à quatre lobes ob-tus; étamines plus courtes que la corolle; style court et bifide; capsule globose-didyme, biloculaire, déhis- cence loculicidé et semi-septicide, faisant paraître le sommet de la capsule composé de dix valves. Sprengel ne donne que deux semences à chaque loge, tandis que Richard assure eu avoir observé cinq et six. Le nom Lucya rappelle celui de la soeur du professeur Dunal de Montpellier, qui cultive la botanique avec distinction, et a produit une excellente Monographie des Rubiacées.
LUCYÉ TUBÉRUSE. Lucya tuberosa, De Cand.; Dunalia tuberosa, Spreng.; Annamnia hirta, Brown, Lam., 145; Peplis tetrandra, L.; Oldenlandia tuberosa, Lamk.; Hydrorhiza tuberosa, Sw. Ce nom spécifique lui vient de deux ou trois tubercules globulaires, qui accompagnent ses racines fibreses, et d'on s'échappe une tige haute de deux ou trois pouces, cylindrique, divisée en deux ou trois rameaux bifurqués, garnis de feuilles presque sessiles, ovales, presque en cœur, très-entières, aiguës, légèrement velues en dessous, glabres en dessous, portées sur de courts pétiolés, opposées, presque quaternées à l'extrémité des rameaux; stipules petites, engainantes; fleurs solitaires, opposées, presque terminales, portées sur des pédoncules courts, simples et uniflores. Cette plante annuelle croît dans les forêts ombragées des Antilles.

LUDI. Ludius. ois. Colléopères pentamères; genre de la famille des Élatérédies, institué par Latreille qui lui assigne pour caractères: antennes assez longues, pectinées, comprimées, plus épaisses à la base; le second et troisième articles plus petits, subglobuleux; du quatrième au dixième la formule triangulaire est beaucoup plus prononcée et l'angle interne est même fort saillant, néanmoins tout en diminuant progressivement de longueur, le dernier est brusquement élargi de manière à faire soupçonner un douzième article; palpes courtes et grêles; tête mince, enfoncée dans le corset dont les bords antérieur et latéraux sont arrondis; les angles postérieurs sont très-prononcés et fort aigus; yeux petits; corps convexe, atténué à l'extrémité; pattes médiocres; tarses simples. Ce genre se fait remarquer par la singularité du dernier anneau des antennes, qui est si brusquement acuminé qu'on croirait l'organe composé de douze articles. On ne connaît jusqu'à ce qu'une seule espèce: Ludius ferrugineus, Lat.; Eulatus ferrugineus, Lit. Fab. Il est en dessus d'un brun ferrugineux assez clair, le dessous est noir; le bord postérieur du corset est noir; les élytres sont légèrement striés.

LUDIE. Ludia. subdir. Genre établi par Commerson et Jussieu, d'abord placé dans la famille des Rosacées, mais transporté par Kunth dans sa nouvelle famille des Bixinées. Ce genre se compose de trois espèces, toutes originaires des îles de France et de Mascareigne. Ce sont des arbisseaux rameux, portant des feuilles alternes, dépourvues de stipules, des fleurs blanches, disposées à l'aiselle des feuilles ou le long des rameaux. Leur calice est monosepalé, turbiné à sa base, offrant de cinq à sept lobes pétales; les étamines sont extrêmement nombreuses et attachées sur un disque saillant, crénelé; elles ont les filets grêles et capitaires, les anthères presque globuleuses, dîlynes, à deux loges et persistantes. L'ovaire est libre, ovoïde, terminé en pointe à son sommet où il se confond avec le style; celui-ci se divise à sa partie supérieure en deux, trois ou quatre lanières terminées chacune par autant de stigmates. Coupé transversalement, l'ovaire présente une seule loge contenant un assez grand nombre d'ovules attachées à des trophosphères pédicellés, dont le nombre est le même que celui des divisions du style. Dans quelques espèces on trouve six ovules attachés par paires à trois trophospheres. Le fruit est une baie peu succulente, milioïdaire et poly-sperme.

LUDIE A FEUILLES VARIABLE. Ludia heterophylla, Lamk., Dict. III., tab. 466. C'est l'espèce dont on a tiré le nom du genre. Elle est remarquable par la figure diverse de son feuillage aux différentes époques de son développement. Quand la plante est fort jeune, les feuilles sont petites, roides, luisantes, fortement dentées et épineuses au sommet de leurs dents, comme dans le floux. Un peu plus tard, les dents disparaissent, les feuilles s'allongent et deviennent semblables à celles du Myrte ou de l'Olivier; enfin, quand l'individu est en pleine végétation, elles sont ovoïdales, arrondies, très-entières et pétiolées; les fleurs sont solitaires, courtement pédonculées, placées à l'aiselle des feuilles. Leur calice est généralement à sept lobes obtus.

LUDIE A FEUILLES DE MYRTE. Ludia Myrtifolia, Lamk., Encyl.; Ludia tuberculata, Jacq., Hort. Schambr., 1, p. 59, tab. 112. Il serait possible que cette espèce, ainsi que les deux précédentes, ne fussent que des variétés de la même plante, surtout quand on considère la diversité de formes que ses feuilles aident. Dans celle-ci, les feuilles sont ovoïdales-oblongues, un peu aiguës, glabres, veinées, longues d'environ deux pouces et demi, sur un pouce et plus de largeur; les rameaux sont grisâtres et radicieux; les fleurs sont assez semblables à celles de l'espèce précédente; la base des étamines et des ovaire est garnie d'un duvet blanc; le style est légèrement arqué, terminé par un stigmate obtus et trilobé. Cette espèce a été recueillie par Commerson à l'Ile Bourbon.

LUDIE A FLEURS SÉSSILES. Ludia sessiliflora, Lamk., Encyl.; Ludia tuberculata, Jacq., Hort. Schambr., 1, tab. 466, fig. 5. Cet arbisseau, que l'on pourrait prendre pour une variété du précédent, ne cependant distinct, dans son état parfait, par ses feuilles petites, alternes, à peine pétiolées, glabres, ovales, aiguës à leurs deux extrémités, très-entières, longues de cinq à six lignes, sur quatre de largeur; les rameaux sont cylindriques et radicieux; les fleurs sont assez semblables à celles de l'espèce précédente; la base des étamines et des ovaire est garnie d'un duvet blanc; le style est légèrement arqué, terminé par un stigmate obtus et trilobé. Cette espèce a été recueillie par Commerson à l'Ile Bourbon.

LUDUSIE. Ludisia. subdir. Ce genre de la famille des Orchidées, proposé par Riehard, pour le Goodyera discolor, avait été produit peu auparavant par Lindley sous le nom de Drawaria. V. HEMATIE.

LUDovie. Ludovia. subdir. Ce genre de la famille des Orchidées, proposé par Riehard, pour le Goodyera discolor, avait été produit peu auparavant par Lindley sous le nom de Drawaria. V. HEMATIE.

LUDOVIE. Ludovia. subdir. Ce genre de la famille des Orchidées, proposé par Riehard, pour le Goodyera discolor, avait été produit peu auparavant par Lindley sous le nom de Drawaria. V. HEMATIE.

LUDOVIE. Ludovia. subdir. Ce genre de la famille des Orchidées, proposé par Riehard, pour le Goodyera discolor, avait été produit peu auparavant par Lindley sous le nom de Drawaria. V. HEMATIE.
deux espèces de ce genre, dont il a exposé les caractères dans le neuvième volume des Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle, p. 25. Pluken est le premier botaniste qui ait fait mention de ce genre; il en représente une espèce, dans les planches 30 et 31 de ses Descriptions des plantes d'Amérique, mais il ne la décrit point comme genre distinct. Ruiz et Pavon ont trouvé cinq espèces dont ils ont fait leur genre Carlinodice. Enfin Poiteau en a décrit deux qu'il a décrites avec soin. C'est seulement depuis cette époque que l'on a bien connu la véritable structure du genre. Caractères : fleurs monoiques, disposées sur un spadice cylindrique, enveloppé d'une spathe de plusieurs folioles. Fleurs mâles réunies par quatre et placées au milieu des fleurs femelles; leur calice est en cône renversé, ouvert à sa partie supérieure où il présente un grand nombre de divisions courtes, disposées sur deux rangs; les étamines sont fort nombreuses, attachées à la paroi interne du calice. Les fleurs femelles ont un calice profondément quadrifolié, quatre filaments stériles, très-long et hypogynes, opposés aux folioles du calice, et que Ruiz et Pavon ont décrits à tort comme quatre styles; un ovaire libre déprimé, tétragone, à une seule loge, contenant un très-grand nombre d'ovules. Le stigmate est sessile, large, discolée, plan et à quatre angles. Le fruit est une baie uniloculaire et polyserme, dont les graines anguleuses sont attachées à quatre trophospermes parétaux. Les espèces de ce genre sont des plantes vivaces, quelquefois grimpantes, d'autres fois ayant le port de petits palmiers.

**Ludovio Grimpante. Ludovia funifera, Poit.** C'est une plante sarmenteuse et grimpante, dont la tige, arrondie, noncuse, presque simple, s'élève sur les arbres, jusqu'à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, et s'attache fortement au moyen de racines calcaires ou aériennes, courtes et rameuses, qui paraissent remplir l'office de sujets. Quatre ces racines, la plante, parvenue à une certaine hauteur, en émet d'autres plus grosses, qui descendent perpendiculairement vers la terre. Les feuilles sont alternes, engainantes, longues d'un à deux pieds, divisées plus ou moins profondément en deux lobes, pilosées, nerveuses, sèches et roides comme celles d'un jeune Palmier; le spadice est cylindrique, pédonculé et axillaire. Cette espèce croît à la Guiane, près de la rivière de la Mana, et aux environs de la Gabrielle. Les habitants et les nègres l'appellent Liane franche.

**Ludovio Terrestre. Ludovia subacanitis, Poit.** Elle a le port d'un jeune Palmier dont la tige n'est pas encore développée. Cette tige ne s'élève guère au delà d'un pied. Les nègres l'appellent Aronawa Cochon. Elle est commune dans les bois humides, auprès de la Gabrielle.

**Ludus-Helmouth. Min. V. Jeux de Van-Ilmout.**

**Ludwigie. Ludwigia.** Genr. Genre de la famille des Onagracées, et de la Tétrandrie Monogyne, L. établi par Linne et adopté par tous les autres botanistes. Son calice, adhéré par sa base avec l'ovaire infère, se termine par un limbe persistant, à quatre lobes allongés; la corolle se compose de quatre pétales onguliciés; les étamines sont au nombre de quatre; l'ovaire est à quatre loges polysermes, surmonté d'un style simple et d'un stigmate lobé. Le fruit est une capsule ovodée ou allongée, souvent à quatre angles, couronnée par les lobes du calice, et s'ouvrant seulement par un trou qui se forme à son sommet. Ce genre se compose d'un assez grand nombre d'espèces qui croissent surtout dans l'Amérique septentrionale ou dans les Indes. Ce sont des plantes herbacées, rarement sous-frutescentes à leur base, portant des feuilles alternes et entières, des fleurs axillaires. Un assez grand nombre des espèces rapportées d'abord à ce genre en ont été séparées; ainsi Linné lui-même en a retiré les espèces qui ont les étamines en nombre double des pétales, pour en faire son genre Jurassic. Les espèces apétales doivent être placées dans le genre Isneridia. Parmi les neuf espèces décrites par Michaux (Fl. Bor. Americ.), trois étant dépouvrues de corolle, doivent être transportées dans le dernier genre; ce sont les Ludwigia utidata, microcarpa et mollis.

**Ludwigie a gros fruits. Ludwigia macrocarpa, Mich., Flor. Bor. Amer., 1, page 89; Ludwigia altermifolia, Lin., Link, Ill. gen., tab. 77; Pluken., Phytagr., tab. 205, fig. 2, et Amath., tab. 412, fig. 1; Threw, Éhr., 2, tab. 2; Ludwigia salicifolia, Poir., Encyl., Suppl. Plante herbacée, remarquable par la forme et la grosseur de ses fruits, ainsi que par la grandeur de ses calices; ses racines sont composées de tubercules fasciés, de la forme du navet; elles produisent une tige droite, rameuse, haute d'environ un pied, garnie de feuilles alternes, oblongues, lancéolées, aiguës à leurs extrémités, glabres, un peu pâles en dessous; les fleurs sont axillaires, très-petit pédonculées et solitaires; les pédoncules sont munis de deux bractées opposées et caduques; les divisions du calice sont grandes, ovales, en cœur, élargies, un peu aiguës; la corolle est jaune; les pétales sont ovales, de la longueur du calice; les capsulos sont globuleuses, un peu tétragones, couronnées par les divisions du calice. Cette plante croît dans la Virginie.

**Ludwigie a long pédoncule. Ludwigia pedunculosa, Mich., Amer., l. c. Petite plante herbacée, dont les tiges sont rampantes, un peu pubescents, à peine longues de six pouces, tétragones, peu rameuses, garnies de feuilles glabres, sessiles, opposées, linéaires-lancéolées, rétrécies à leurs deux extrémités, entières, longues de trois lignes; les pédoncules sont solitaires, filiformes, axillaires, beaucoup plus longs que les feuilles, unifoliées, quelquefois un peu pubescents, ainsi que le calice, munis de deux bractées sétacées; les divisions du calice sont lancéolées; la corolle est assez grande; les capsules sont allongées, presque en masse, couronnées par les divisions prolongées et rabattues du calice. Cette espèce croît dans les marais sous-marins de la Caroline inférieure.

**Ludwigie rameuse. Ludwigia ramosa, Willd., Enum. pl., 1. p. 160. Cette plante, dont le lieu natal n'est pas connu, a des tiges tétragones, herbacées, couchées, très rameuses, radicantes; des rameaux alternes; des feuilles opposées, linéaires-lancéolées, glabres, ainsi que toute la plante; des fleurs sessiles ou à peine pédonculées, axillaires, solitaires, quelquefois gémi-
Les mâles ont un calice campanulé, à cinq lanières étroites et caduques, une corolle monopétale, régulière, à cinq divisions très-profondes qui simulent une corolle de cinq pétales. Les étamines, au nombre de cinq, sont libres et distinctes les unes des autres. Leurs filets sont attachés sur autant de tubercules glanduleux, alternes avec les divisions de la corolle. Les fleurs femelles ont un calice dont le tube adhère à l'ovaire qui est anguleux et infère; le limbe et la corolle sont les mêmes que dans les fleurs mâles; les cinq étamines sont rudimentaires; le style est très-court, terminé par quatre stigmates épaîs et renflés. Le fruit est une pyrénéide sèche, allongée, marquée de dix angles peu saillants, offrant intérieurement un grand nombre de graines attachées par des ramifications à trois trophosphères pariétaux, et s'ouvrant au moyen d'un petit opercule. Le caractère le plus saillant de ce genre consiste surtout dans ses cinq étamines entièrement libres et distinctes les unes des autres, caractère qui ne se retrouve que dans le genre Gronovia, dans la famille des Cucurbitacées. Quant à la déhiscence par le moyen d'un opercule, Cavanilles ne la donne que comme un caractère incertain, ne l'ayant observée que sur un fruit qui peut-être n'était pas entier. L'espèce qu'il décrit et figure (Luffa fistida, loc. cit., t. 9 et 10) est originale de l'Inde, mais cultivée aux îles de France et de Mascareigne. Rêhede l'a mentionnée sous le nom de Pecinia (Hart. Mal., 8, p. 15, t. 7) et Rumph sous celui de Petota Bengalearensis (Herb. Amb., v. p. 408, t. 169).

LUGOA. Luga tor. Genre de la famille des Synan- thérées, tribu des Seneconídes, établi par le professeur de Candolle, pour une plante des îles Canaries que Smith et d'après lui Link, avaient placée dans le genre Anthemis. Voici les caractères attachés au genre nouveau par son auteur: capitole multiforme, hétérogène; fleurons de la circonférence disposés sur un seul rang, ligulés et femelles; ceux du disque sont tubulueux, à cinq dents et hermaphrodites; réceptacle convexe, garni de paillettes entre les fleurons; involucre formé de squames imbriquées, paucisériques; styles rameux, exappendiculés; akène étroitement oboipyramidal, tri, tetra ou pentagonale, avec les angles urciformes, séparés entre eux par des sillons bruns; aiguillettes dentées, submembreuses, angulées de même que les akènes qu'elles surpassent en hauteur.

LEGOS ROUX. Luga revoluta, de Cand.; Anthemis fruticosa, Chr; Smith; Anthemis revoluta, Link. C'est une plante herbacée, forte et élevée, peut-être même un sous-arbrisseau, dont les feuilles sont alternes, pinnatifidées, scabres ou dessous, veloutées en dessous, à lobes oblongs, obus et lobulés, leurs bords sont rouleux; l'inflorescence constitue un véritable corymbe; les pédoncules se divisent ordinairement en cinq au plus rameaux au sommet de la tige; les fleurs du rayon sont blanches.

neuf foiliolés; calice divisé profondément en cinq parties; cinq pétales; étamines nombreuses, à filaments subulés, velus à la base et réunis en cinq faisceaux auxquels sont adhérés inférieurement des processus en forme de pinceaux; anthères arrondies; style épais, terminé par un stigmate tronqué. Le fruit est inconnu. Ce genre a, selon De Candolle, des rapports, d'un côté avec le Gyrotrachelia, de l'autre avec la Lecythidaceae. Il ne se compose que d'une seule espèce.

LUMÉE ÉLÉGANTE. Lucea speciosa, Willd., Spec., 5, p. 155, et Nov. Act. Soc. Nat. Berol., 5, p. 410, tab. 3. Arbres très-rameux, qui s'élèvent à la hauteur de vingt à trente pieds, dont les rameaux sont alternes, de couleur brune, garnis de feuilles pétiolées, alternes, oblongues, obusées, médiocrement échancrées à leur base, inégalement dentées sur leurs bords, binaire, et tenueuses en dessous, veinées, à trois nervures; les veines et les nervures saillantes; les pétiolés courts, épais, à demi cylindriques, pubescents; les fleurs disposées en grappes terminales, peu garnies; les pédoncules courts, épais, tomenteux, uniflores; les calices tomenteux à l'extérieur; la corolle blanche. Le fruit n'a point été observé. Cette plante croît sur les hauteurs montagneuses, aux environs de Caracas.

LUDIA. bot. Ce genre, créé par Adanson dans la famille des Mousse, est artificiel et non susceptible d'être adopté. C'est parmi les Gymnostomum, Wessia, Dickania, Tortula, Bryum, Neckera, Hyphnum, Fissidentes, etc., qu'il faut chercher les Luidia d'Adanson.

LUSIE. Lusita. bot. Ce genre de la famille des Orchidées, Gymnandria Monandrie, L., proposé par Gaudichaud, dans la botanique du Voyage de l'Uranie, pour une plante qu'il a observée aux îles Marianne, n'a pas été adopté par les botanistes, n'ayant point paru différer du genre Cymbidium.

LULUL. bot. L'un des noms vulgaires de l'alouette, Ozaicis Acetosella. V. OXALIDEX.

ULUL. conca. Linné rapporte à son Mytilus Modiolis le Lulat d'Adanson (Voy. au Séneg., pl. 15). Comme cette espèce de Lulat en comprend plusieurs, on ne sait trop de laquelle on doit maintenant la rapprocher. Lamarck cite avec doute le Lulat, dans la synonymie du Modiole Papuanum, tandis que le Mytilus Modiolus de Linné est célèbre à son Modiole Tulipa. Il paraît, d'après la description d'Adanson, que le Lulat est une espèce particulière, qui n'a point été suffisamment étudiée des auteurs. V. MODOLE.

LUL. ois. Espèce du genre Alouette. V. ce mot.

LUMACHELLE ou LUMACHEL. min. On donne ce nom à une variété de Mibric ou Chaux carbonatée susceptible de polir, renfermant de Coquilles pour la plupart brisées, et en si grande quantité que ce Mibric en paraît entièrement composé. Les mineralogistes le designent sous le nom de Chaux carbonatée granulaire coquillette.

LUMBRICAIRE. Lumbiracria. bot. (Hydrophytes.) Palisot-Beauvois s'étant un peu pressé d'établir des genres dans tous les ordres de la Cryptogamie, qu'il n'avait que superficiellement examinés, forma son Lumbiracria du Fucus lumbricalis, L., qui est une Furcellaire de Lamouroux, genre antérieurement adopté par tous les algologues. V. FURCELLE.

LUMBRICITE. foss. Nom impropre que l'on a donné autrefois à des Serpules fossiles, que l'on a comparés ou pris pour des Vers de terre périssables.

LUMBRICUS. annel. V. LOMBER.

LUMÉE. bot. Nom donné à l'une des sections établies parmi les espèces nombreuses du genre Oranger. V. ORANGER.

LUMÉE. La cause qui rend les objets visibles à nos yeux a trop d'importance pour que, dans un ouvrage d'histoire naturelle, on omette de développer succinctement les principaux phénomènes qu'elle présente, sans pourtant entrer dans les nombreuses recherches qui exigent l'application du calcul et qui constituent l'optique, branche importante de la physique proprement dite.

Quelle est la nature de la lumière? Cette question a été un sujet de méditation pour les plus grands philosophes; mais elle n'a pas pu encore être parfaitement résolue. Deux théories, dont voici seulement les principes, ont été embrassées par les savants. La première, due au génie de Descartes, a été admise, sauf quelques modifications, par des hommes de plus grand mérite, tels que Huygens et Euler, Young et Fresnel. Ils pensent que la Lumière est un fluide extrêmement subtil, un Éther répandu dans l'espace universel, éprouvant de la part des corps que l'on considère comme des sources de Lumière, une action qui lui imprime un mouvement d'ondulation semblable à celui de l'air agité par le son ou à celui de l'eau, lorsqu'on y laisse tomber des corps pesants. Ce mouvement est oscillatoire, de telle sorte qu'a partir du point où commence l'agitation, les molécules du fluide éprouvant d'abord une répulsion qui les éloigne de ce point, ensuite la réaction produite par leur élasticité et celle des molécules sur lesquelles elles s'appuient, les fait rétrograder au delà de leur première position, et les alternatives se répètent absolument de même que dans la vibration du pendule. L'autre théorie, dont les partisans ont été bien plus nombreux que ceux du Système ondulatoire, reconnaît pour auteur Newton, et a été nommée théorie de l'émission. On suppose, en effet, que la Lumière, partie essentielle des corps lumineux, est lancée par filets de molécules très-définies, lesquelles sont dirigées, soit par la réflexion des corps opaques, viennent exister sur le fond de l'ail une impression constituant la sensation de la Lumière. L'une et l'autre des hypothèses ingénieuses qui viennent d'être exposées, expliquent assez bien le plus grand nombre des phénomènes observés jusqu'ici, mais chacune est sujette à des objections si graves que l'on ne peut se prononcer exclusivement pour l'une d'elles et la regarder comme l'expression de vérités démontrées.

Comme la pluspart des sources de la Lumière sont aussi celles du caloricque, on a pensé que le premier de ces fluides impondérables n'était qu'une modification du second. Cependant plusieurs corps sont lumineux sans produire la moindre chaleur appréciable; telles sont les substances phosphorescentes. La Lumière de la lune, des planètes et des étoiles, concentrée au moyen...
de miroirs concaves, n’indique aucunement qu’elle soit accompagnée de calorifique ; il y a donc quelque chose de bien distinct entre la Lumière et le calorifique ; mais leurs phénomènes sont le plus souvent simultanés, et leur étude ne peut être séparée ; l’occasion d’en exposer les principaux s’est déjà présentée dans les articles Électricité, Feu et Flamme, &c., ces mois.

Newton, à l’aide du prisme, décomposa la première en sept rayons diversement colorés, qui se naissent entre eux et reproduisent artificiellement les phénomènes naturels de l’arc-en-ciel. Ces sept rayons primitifs sont les suivants : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé et rouge. Le rayon violet est celui qui est susceptible de la plus grande réfringibilité, et le rouge de la plus petite. En réunissant tous les rayons, on a un seul faisceau, au foyer d’une lentille, l’illustre physicien reproduisit la Lumière blanche. Cependant le nombre des rayons lumineux primitifs a été réduit par quelques savants, à trois, savoir : le bleu, le jaune et le rouge, suivant les uns, et le rouge, le vert, et le violet suivant les autres. Enfin d’après Wollaston à quatre, qui est le rouge, le vert jaunâtre, le bleu et le violet. Ces modifications au système de Newton sur la décomposition de la Lumière, ne sont pas universellement admises. En effet, quoique la combinaison variée des trois ou quatre rayons principaux qui viennent d’être désignés produise les autres couleurs, comme par exemple le jaune et le bleu qui donnent naissance au vert, cependant ces rayons colorés, obtenus par la combinaison, offrent assez de différences avec ceux qui sont le résultat de la décomposition du trait primitif. Si l’on soumet ces derniers à une seconde réfraction, ils restent simples, tandis que la même opération décomposée dans ses éléments le vert formé par la réunion du bleu et du jaune, comme toutes les autres couleurs produites par le mélange des rayons.

La Lumière émane d’un point lumineux, diverge en rayons rectilignes, qui occupent un espace de plus en plus grand à mesure qu’ils s’éloignent de leur foyer. Un corps opaque, placé dans cet espace, détermine une ombre par laquelle les objets, situés au delà et sur une même ligne droite que le corps opaque et le corps lumineux, sont privés de Lumière. La vitesse avec laquelle se meut la Lumière est tellement extraordinaire, que rien ne peut lui être comparé sous ce rapport. Elle parcourt, en huit minutes treize secondes sexagésimales, la distance moyenne du soleil à la terre, c’est-à-dire plus de quinze millions de myriamètres. Ce fait a été reconnu en 1675 par Fermat, et confirmé en 1728 par Bradley, d’une manière qui ne laisse aucun doute sur la précision du calcul. Lorsque les rayons lumineux tombent sur une surface polie, ils sont renvoyés ou réfléchis, en faisant avec cette surface un angle égal à celui qu’ils faisaient de l’autre côté en y arrivant. Cette loi que l’on énonce en disant que l’angle de réflexion est égal à l’angle d’incidence, est la base de la théorie des miroirs ou de la catoptrique. En transversant les corps diaphanes, les rayons lumineux sont souvent détournés de leur route par l’action de ces corps. On donne le nom de réfraction au changement de direction qu’ils éprouvent alors, et qui les fait paraître comme brisés.

Ce phénomène se présente toutes les fois que les rayons passent d’un corps ou milieu dans un autre de densité différente, et qu’ils en rencontrent la surface extérieure dans une direction oblique. Ainsi, pour n’en citer qu’un exemple dont l’observation est très-vulgaire, lorsqu’on plonge obliquement et en partie un bâton dans l’eau, il paraît brisé à l’endroit où il y entre. C’est sur cette propriété de la Lumière qu’est fondée la dioptrique. En se servant de verres dont la densité est plus ou moins forte, et dont les surfaces offrent des courbures en diverses sens, on modifie à volonté la divergence ou la convergence des rayons lumineux, de sorte qu’ils se réunissent à un point plus ou moins rapproché que l’on désigne par le mot de foyer. Ainsi la forme convexe des verres rendent convergents les rayons incidents qui sont parallèles, tandis que la forme concave les rend divergents. C’est à la réfraction de la Lumière qu’il faut attribuer le phénomène du crépuscule ; quand le soleil n’est pas encore descendu beaucoup au-dessous de l’horizon, ses rayons rencontrant la couche supérieure de l’atmosphère sous de petits angles, en sont réfléchis vers la surface de la terre, et produisent une faible Lumière. Un phénomène qui a frappé de tous les temps les voyageurs et que les marins connaissent sous le nom de Mirages, est encore dû à la réfraction de la Lumière, laquelle réfraction se convertit en réflexion, parce que les rayons passent d’un milieu plus dense dans un autre qui est plus rare. Lors de la fameuse expédition des Français en Égypte, il fit plusieurs fois illusion aux soldats altérés, qui avaient sous leurs yeux la perspective désespérante d’un lac immense, fuyant devant eux à mesure qu’ils s’avançaient au travers des plaines sablonneuses de l’Afrique. L’Illustre Monge a décrit ce phénomène et en a donné une théorie très-satisfaisante. L’air qui repose sur le sol brillant de ces contrées, se dilate et forme une couche peu considérable, parce que ce fluide n’est pas bon conducteur du calorifique. Au-dessus de cette couche est l’air atmosphérique non dilaté et conséquemment plus dense ; alors les rayons solaires qui l’ont traversé, se réfléchissent à son contact avec la première, se relèvent et présentent à l’œil l’image du ciel en dérobant la vue du terrain. D’un autre côté les villages placés sur les monticules et tous les objets qui s’élèvent au-dessus de la couche d’air dilaté, envoient des rayons réfléchis à la jonction des deux couches, et y peignent des images renversées. L’illusion est alors complète, l’observateur ne voit plus qu’un grand espace bleuté formé par la réflexion du ciel, parsemé de villages et d’arbres aux pieds desquels paraît leur image renversée. Mais à mesure qu’il s’approche de ces îles apparentes, l’inclinaison des rayons émanés du sol augmente assez pour arriver à son œil, les bords de la fausse inondation se reculent, et le mirage va plus loin se reproduire.

Il est encore un autre ordre de phénomènes de la Lumière qui ne se développent que dans certaines substances, et qui tiennent ordinairement à des circonstances délicates, qu’il est quelquefois assez difficile de faire naître ou d’apercevoir ; c’est la double réfraction et la polarisation que présente avec le plus d’évidence la variété de carbonate calcaire, comme
sous le nom de Spalh d'Islande; mais qui peut aussi s'observer dans plusieurs autres minéraux cristallisés, tels que le Quartz, la Baryte sulfatée, le Soufre, etc.

Le premier de ces phénomènes étant lié à l'étude de la minéralogie, sera traité dans un article à part. V. Ré-fracion double. Quant au second, son examen fort intéressant pour les physiciens, ne peut être utile au naturaliste, et conséquemment ne doit pas être développé dans cet ouvrage. Il faut en dire autant de l'inflexion ou diffraction de la Lumière, des couleurs accidentelles et des ombres colorées.

La Lumière exerce une véritable action chimique sur divers composés dont elle désuite les principes; dans d'autres cas elle détermine la combinaison des corps simples, et elle fait subir une forte altération à certaines surfaces colorées. Son influence est souvent égale à celle d'une haute température; aussi plus léger rayon du soleil opère la combinaison intime d'un mélange de Chloro et d'Hydrogène, avec détonation et production d'Acide hydrochlore. Le chlorure d'Argent passe du blanc au noir, et subit une décomposition complète, avec une promptitude qui dépend de l'épaisse de rayons auxquels ce corps est soumis, car le rayon violet est celui dont l'action décomposante est la plus énergique. Cette faculté décroît ensuite à partir du rayon violet; ce qui est l'inverse de la faculté calorifique, et qui tendrait à faire distinguer les rayons lumineux en chimiques et en calorifiques. De plus on a reconnu que les facultés chimiques s'étendent un peu au delà du rayon violet dans un espace obscur.

C'est encore à une action chimique que l'influence de la Lumière sur les êtres organisés a été assimilée. On ne parle pas ici de la manière dont elle se comporte dans l'œil des animaux, ou des phénomènes de la vision; un article particulier sera consacré dans la suite à l'exposition de cette importante fonction physiologique; mais on cherche à fixer en ce moment l'attention sur les effets que la Lumière produit principalement sur les végétaux. Cet agent physique paraît être la cause de la coloration des parties vertes dans les corps organisés. C'est lui qui détermine la décomposition de l'Acide carbonique continuellement versé dans l'atmosphère par la combustion et la respiration des animaux, qui favorise ainsi l'émission de l'Oxygène et fixe dans les plantes le carbone, base de la couleur verte. Lorsqu'on place une plante verte et vivante dans de l'eau chargée d'Acide carbonique et qu'on fait intervenir les rayons du soleil, l'Acide carbonique est décomposé, son Oxygène se dégage, et la plante augmente en carbone dans une proportion précisément semblable à celle que contenait l'Acide carbonique avant sa décomposition. C'est ce qui résulte de plusieurs expériences faites par Th. de Saussure. Les rayons les plus réfrangibles sont aussi ceux précisément qui exercent le plus d'influence sur le dégagement de l'Oxygène, et par conséquent le rayon violet possède cette propriété avec le plus d'énergie. Il est très-probable que l'Acide carbonique est aussi décomposé dans les parties vertes qui ne sont exposées qu'à une Lumière diffuse, mais cette action est trop lente pour qu'elle puisse être appréciée par les instruments. Si l'on a acquis quelques connaissances sur la coloration des parties vertes des végétaux, il faut avouer que l'on ignore absolument quelle est la cause de la coloration des fleurs. La Lumière n'influence pour rien sur ces organes délicats, car, exposé à une obscurité totale, ils se colorent également; seulement les couleurs sont un peu plus pâles, parce que le végétal languit dans tous ses organes, et ne communique pas autant de vigueur à la fleur. Une fleur de Tulipe, même dans ce dernier cas, deviendra aussi belle et aussi riche en couleurs que si elle eût été végétée à la faveur de la grande Lumière. L'obscurité n'empêche pas absolument l'émanation des odeurs dans les plantes; mais elles en exhalent davantage lorsqu'elles sont frappées par les rayons du soleil. Connaissant la grande part que la Lumière a dans la coloration en vert des végétaux, on peut déjà pressentir ce qu'ils deviendraient si on les soustrait à l'action de ce principe; la vie ou plutôt la simple végétation ne serait pas suspendue, la succion aurait toujours lieu, mais l'émanation ne serait plus aussi active, l'Acide carbonique serait absorbé sans décomposition, et il en résulterait un véritable effet hydropique, qui se communique dans toutes les parties du végétal, les Blanchit, et désarticule les feuilles qu'il attaque particulièrement. Ce phénomène, connu dès la plus haute antiquité, a été désigné sous le nom d'Etiollement. V. ce mot.

La tendance des plantes à se diriger vers la Lumière, est un phénomène digne d'exercer la sagacité des physiologistes. Les agriculteurs et les jardiniers ont le plus souvent attribué à l'air les effets de la Lumière, comme ils ont rapporté les effets de l'air à la Lumière. Cependant l'expérience démontre bien clairement que ces deux agents exercent chacun une influence particulière. En effet, si dans une cage disposée de manière à ce qu'il y ait deux soupiraux dont l'un ouvert donne passage à l'air, l'autre fermé par un vitrage ne laisse pénétrer que la Lumière, toutes les branches d'un végétal placé entre ces deux soupiraux, se dirigeront du côté du soupirail vitré. La radicule des végétaux paraît au contraire fuir la Lumière; cette aversion pour la Lumière est sans doute une cause très-puissante de sa marche descendante que la plupart des physiologistes ont uniquement attribuée à la pesanteur. Les racines des végétaux s'enfoncent dans le sol, parce que l'obscurité leur convient autant que la Lumière plait à la tige et aux branches. Une expérience ingénieuse de Dutrochet, sur la germination d'une graine de Géi collée contre les vitres d'un appartement, tend à confirmer cette assertion. V. Germination. Le souffle des plantes est encore un phénomène très remarquable, qui paraît presque entièrement dû à l'action de la Lumière. C'est le hasard qui, comme dans bien d'autres phénomènes, a fait découvrir celui-ci. On rapporte que Garcia ab Horto cultivait, dans un vase, le Lotus orithapodoides, et qu'un soir qu'il se fit apporter par son domestique, il fut bien surpris de n'y plus apercevoir de fleurs. Il les crut cuillères par son jardinier et fit remporter le vase. Le lendemain, il retourna visiter sa plante et la trouva couverte de belles fleurs. Sa surprise fut alors plus grande, et il s'est proposé de bien l'examiner pendant la nuit suivante. Effective-
ment, en déroulant les feuilles, il retrouve les fleurs recouvertes par ces dernières qui étaient alors en état de sommeil. Considéré dans sa généralité ce sommeil des végétaux n'est point causé, comme celui des animaux, par la fatigue ni par une action nerveuse, puisqu'il est impossible de donner la position durne à une feuille qui a pris la position nocturne sans la casser; elle y reste dans un état de fixité et de rigidité imper-turbable. Il n'est pas non plus déterminé ni influencé par la plus ou moins grande humidité de l'air. De tous les agents qui influent sur le repos des feuilles, le seul cause est donc la Lumière. On peut, en effet, par une Lumière artificielle, changer l'heure de ce sommeil. C'est ce qui résulte des expériences intéressantes du professeur De Candolle sur la Belle de nuit et la Sensitieve, dont les fleurs de l'une finissent par s'accommoder à dormir pendant la nuit, et les feuilles de l'autre sommeillent enfin durant la journée.

LUMINET. bot. Synonyme de l'Euphrasia officinale.

LUMME. ois. Espèce du genre Plowneg. V. ce mot.

LUMNITZERA. bot. Le genre établi sous ce nom, par Jacquin. Eclog., 11, inédit, ne diffère point du genre Moschusoma de Reinichenbach. V. ce mot.

LUMP ot LUMPIL. ois. Espèce du genre Cycloptère. V. ce mot.

LUMPTÉNE, ois. Espèce du genre Bleunie. V. ce mot.

LUNAIRE. Lunaria. bot. Ce genre de la famille des Crucifères, et de la Tétradynamie silicicuse, L., a été placé dans la tribu des Alyssinae ou Pleurorhizées L. appliquées par De Candolle (Syst. Regn. Veget., t. 11, p. 280) qui l'a ainsi classifié: calice fermé, et offrant deux gibusitos en forme de sacs à la base; pétales ovaigoutés, à limbe obovale; étamines dont les filets sont libres et sans appendices; siliques ou sileucule pendicelle, elliptique ou oblongue, bordée par les pia-centas en forme de nervures, plane, biloculaire, à cloi-son membraneuse, persistante, à valves planes sans nervures, et surmontée d'un style bilorforme persistant; graines éloignées entre elles, ceintes d'une aile membre- neuse, portées par des cordons ombilicaux adhés à la cloison, à cotylédonos plans, foliacés et accumbents. Ce genre se rapproche des Cardamines par les valves sans nervures de son fruit, mais il en diffère essentiellement par ses graines bordées d'une aile membra-neuse. Il offre aussi des rapports avec le Macrosphium par sa sileucule pendicelle, et avec le Sativaria par la structure de cette sileucule; mais il se distingue du premier, par ses valves sans nervures, et du second par son calice à deux renflements à sa base, et par ses cor-dons ombilicaux, adhés à la cloison. Le Sativaria a été nouvellement constitué par De Candolle, sur une plante d'Egypte, que Delile avait placée parmi les Lunaires. V. SATIVARYE. sonce. Ce genre, le Ricola de Linné, que Gartner, Roth et Dechaux avaient réuni aux Lunaria, en a été de nouveau séparé et admis par la plupart des auteurs modernes. V. Ricola. Après ces retranche-ments, le genre Lunaria est maintenant réduit à deux espèces qui, parmi les Crucifères, sont des plantes assez remarquables pour qu'il en soit donné ici une courte description. Toutes deux sont cultivées dans quelques jardins, à cause des panicules brillantes et comme satinées que forment les cloisons persistantes des fruits, lorsque les valves s'en sont séparées.

LUNAIRE VIVACE. Lunaria rediviva, L. Elle a une racine vivace, du collet de laquelle les tiges s'élevent chaque année. Ses feuilles sont très grandes, légèrement velues, les inférieures opposées, les supérieures le plus souvent alternes et portées sur de longs pédoncules; elles sont ovales cordiformes, acuminées, et dentées en seic. Les fleurs exhalent une odeur agréable; elles sont d'un rose clair ou même quelquefois d'un pourpre assez vif, marquées de veinules longitudinales plus foncées, et disposées en panicules terminales sur de longs pédon-cules. Le fruit peut être considéré plutôt comme une sileucule que comme une silicule; il est lancéolé et atté-nué aux deux extrémités. Cette plante croît naturelle-ment dans les montagnes un peu élevées et ombriques de l'Europe.

LUNAIRE BISSANUELLE. Lunaria biennis, Mouch et DC.; Lunaria annua, L. Elle diffère principalement de la précédente espèce par sa sileucule elliptique et obtuse aux deux extrémités. De sa racine simple, fusiforme et épaisse, s'élève une tige rameuse, droite, scabre, garnie de feuilles pétiolées, auliciformes, acuminées, les supérieures atténuées, ovales, et dentées en seic. Les fleurs sont inodorées, et leur couleur est violette ou lilas, blanche dans une variété. C'est surtout dans cette plante que les cloisons, après la chute des valves, offrent un aspect argentin, qui lui a valu les noms de Sattiné et Pasco-satin. On la nomme aussi vulgaire-ment grande Lunaire, Médaille et Bullonac. Elle est indigène des contrées montueuses et boisées de la Suède, de l'Allemagne, de l'Alsace et de la Suisse.

LUNAIRE. Bot. (Fougères.) V. Botrychium.

LUNANÉE. Lunanea. bot. Genre établi par De Candolle (Prod. Syst. Veg., 1, p. 92) qu'il a placé à la fin de la famille des Térébenthacées, et l'a ainsi carac-térisé: fleurs polygames; calice coloré, divisé profon-détement en cinq lobes épais, velus extérieurement; cor- rolle siffle; disque concave, à dix dents; dix étamines insérées sur le disque, à antères réunies extérieurement au moyen des dents du disque; ovaire presque arrondi, couronné par cinq stigmates; capsule presque ovale, bossue, semi-locaulaire et bivalve; graines atta-beées par le dos, imbriquées et anguleuses. Ce genre a été dédié à Linné, auteur d'un ouvrage sur les plantes de la Jamaïque et qui a donné une description de l'unique espèce dont il se compose. Raffiné que a constitué le même genre sous le nom d'Edwardia, lequel a dû être changé à cause de sa ressemblance avec le mot Edwar-dia qui est employé pour un genre de Légumineuses, et il regarde ce genre comme voisin du Poupartia. Le Lunanea Bichy, DC. Edwardia lurida, Raffi-neque, est une plante origininaire de Guinée, et introduite dans les Antilles où on la nomme Bichy. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, oblongues, acuminées, glabres, onduilées et veinées. Les fleurs sont disposées en grappes composées, d'une couleur jaune marquée de stries purpurines; elles exhalent une mauvaise odeur.

LUNARIA. Bot. V. LUNAIRE.

LUNDIE. Lundia. bot. Le genre créé sous ce nom,
L U N
dans

famille des Ternstrœmiacées, Polyandrie

la

U N

L
Mono-

fig.

9-12

(fig.

13-15, exc.), Encycl., pl. 3, fig. 22 24,

gynie, par Schumacker, ne parait différer en rien du

25 (23, 24 et 26, excel.), parmi

genre Oncoba de Forskahl. V. ce mot.
LUNE. pois. V. Chrysotose et Mole.
LUNE. ins. Espèce du genre Bombyx. V. ce mot.

grande que la vulgaire, moins verte, avec ou sans lâche diaphane, la molécule hyaline disposée en série
longitudinale et non éparse.

LUNE D'EAU,

bot. L'un des

noms

vulgaires du Né-

nuphar blanc.

LUNOT.

V

.

ce mot.

conch. La

Venus Senegalensis

de Gmelin

(page 5282, no 67) est la même Coquille que
d'Adanson (Voy. au Sénég., pl. 17, fig. 11 ).

LUNTIA. bot. V. Croton.
LUNULA1RE. Litnularia.

le

Lunot

Marchantia, dont
le

a ensuite été séparé par

il

caractérise ainsi

membraneux,
la fronde,

fère, et

réticulé,

:

au

Raddi

gaine ou involucre universel

diversement découpé, situé sur

entr'ouvrant

base d'un pédoncule fructi-

la

contenant des filaments articulés

et

compri-

des sillons divergents à

Marchantia cruciata

est le

type

et l'espèce

qu'Adanson avait conservé

unique de

et très-bien carac-

térisé.

:

Lunulite de la craie. Lunulites cretacea, Def.
Les polypiers de cette espèce n'ont guère que deux à
trois lignes de

diamètre

:

leurs pores, disposés par ran-

gées qui vont du centre à

la

circonférence, sont ronds

de grandeur égale entre eux.
la

Manche,

et

On

en trouve à Néhou,

dans

la

montagne de

Saint-Pierre de Maestricht, dans des couches analogues
à la craie.

Lunulite pomme-de-Pin. Lunulites Pinea, Def. Ce
polypier hémisphérique n'a que deux lignes
de diamètre; sa surface convexe est couverte de pores,

joli petit

LUNULE. Lunula. conch. Les conchyliologues

sont

convenus de donner ce nom à un espace plus ou moins
grand, plus ou moins enfoncé, qui se voit en avant des
crochets des Coquilles bivalves régulières. La Lunule

gées rayonnantes,

présentant diverses formes et d'autres particularités,

et d'autres, plus petits et de

il

Lunulite rayonnée

par Lamarck; Defrance en ajoute d'autres dont voici
les principales

département de

qui s'ouvre en croix. V. Hépatiques. Le

la

rains tertiaires des environs de Paris, sont décrites

l'extrémité du pédoncule fructifère, fixé à un récep-

ce genre

surface concave. Ce genre

la

urcéolée, toutes deux fossiles des ter-

et

commun

polypier

concave de l'autre; surface convexe, ornée de stries
rayonnantes et de pores entre les stries; des rides ou

més. Périsporanges tubuleux. au nombre de quatre, à
tacle

:

pierreux, libre, orhiculaire, aplati, convexe d'un côté,

et la Lunulite

bot. (Hépatiques.) Mi-

l'ordre des

division des

la

Polypiers entièrement pierreux. Caractères

renferme plusieurs espèces, dont

cheli est le créateur de ce genre réuni par Linné

qui

LUNULITE. Lunulites. polyp. Genre de
Millépores, établi par Lamarck dans

LUNETIÈRE. bot. Syn. de Biscutelle. V. ce mot.
LUNETTE, m a m. Espèce de Chauve-Souris du genre
Phylloslome.

Conferves; plus

les

faut recourir à l'article Conchyliologie

où

elles sont

indiquées.

de forme

et

de grandeur différentes, disposés par ran-

comme

à la partie la plus élevée de

trouve celte espèce dans

LUNULE. Lunulatus.

les écailles

d'une pomme-de-

Pin. Les uns, plus grands, ont une forme rhomboïdale,

forme ronde, sont placés

chacun des grands. On

Piémont.
Lunulite en parasol. Lunulites umbellata

bot. zool. Épilhèle donnée à

le

,

Def.

composé de mail-

tout ce qui rappelle la forme du croissant.

Cette espèce est couverte d'un réseau

LUNULE, pois. Espèce du genre Denté. V. ce mot.
On appelle ainsi un Labre, un Pleuronecte et quelque-

les

de forme rhomboïdale, qui descendent du centre à

la

circonférence, sans affecter de rangées très-régu-

fois la Mole.

lières.

LUNUL1NE. Lunulina.

Genre intermédiaire aux
Arthrodiées et aux Microscopiques Gymnodés, de la famille des Bacillariées dont les caractères ont été exposés à cet article. Toutes vivent parmi les Conferves
et souvent entre les Eclospermes, ou pénètrent dans
cette mucosité des eaux, dont Bory a formé son genre
inf.

,

Chaos. Leurs mouvements sont lents,

même

et

tellement ob-

Il

se trouve

au bas de chacune des mailles une

ouverture un peu allongée;

le

reste de la maille est

criblé de très-petits trous, dont les uns,

sont placés contre les nervures de
tres sont dispersés sur le milieu.

la

En

moins

petits,

maille, et les au-

Italie.

Lunulite de Cuvier. Lunulites Cuvieri , Def. On
trouve à Thorigner, département de Maine et Loire,
des polypiers de cette espèce, dont quelques-uns adhè-

eut beaucoup de peine à les

rent sur des Millépores, et ont cinq à six lignes de

On en connaît cinq espèces bien distinctes
1° Lunulina diaphana, B.,Echinella acuta, Lyngb.,

diamètre. La surface convexe est couverte de pores de

scurs que Millier lui
distinguer.

:

29, tab. 09, fig. 9, qui habite sur le Con~
ferva gloinerala, L., où elle se réduit en paquets jaunâtres; 2° Lunulina olivacea, B. Echinella olioacea,

Tent.,

p.

,

Lyngb., Tent., p. 209, pl. 70, f. 7, dans les marais;
5° Lunulina Mougeotii,^., Vibrio lunulatus, Millier,
Inf., pl. 7, f. 8, Encycl.,pl.3, f. 21, parmi les Oscillaria
investiens de Mougeot qui croissent dans les ruisseaux
des Vosges 4° Lunulina vulgaris, B., verte avec une
tache oblongue, transverse au centre, diaphane et rem:

parmi les EctosperMontmorency; 5° LunuVibrio Lunula, MUlt., Inf., pl. 7,

deux grandeurs, dont les rangées ne sont pas régulières; la surface concave est finement striée.
Lunulite conique. Lunulites conica, Def. Cette petite espèce, qui est aussi haute que large, est pointue
au sommet et couverte de rangées rayonnantes, du
sommet à la base, de pores arrondis, et d'une grandeur
égale entre eux diamètre, deux lignes.
On cite des morceaux de Lunulites qui proviennent, les uns des faluns de la Touraine. les autres de
Hesse-Cassel, et enfin d'autres du dépôt coquillier du
:

plie de molécules hyalines, éparses

Plaisantin

mes des eaux de

droits,

la

vallée de

lina monilifera, B.,

tés

il

;

ce qui prouve que, dans chacun de ces enou des varié-

existe des espèces particulières

de ce Polypier.


LUPA CREST. V. LUPÉE.
LUPARIA. SYNOYME d'ACONIT TUE-Loup.
LUPÉE. Lupa. CREST. Genre établi par LEACH aux dépens du genre Portunus de Fabricius, et n'en différé-
quant que par le test qui est plus large et découpé en
avant et de chaque côté, de neuf dents au lieu de cinq,
dont l'angle latéral est fort aigu. Les Crustacés de
cette genre vivent comme les Portunes; ou les rencont-
rent ordinairement à de très- grandes distances en mer;
au rapport de Bosc, celui qui a reçu le nom de Pela-
gigne, nage presque continuellement avec facilité et
même une sorte de grâce; les Varecs et autres plante-
s de l'océan Atlantique lui servent de points de
repos.
LUPÉE PÉLAGIQUE. Lupa Pelagica, Leach; Cancer Pelagicus, LIN.; Portunus Pelagicus, Fabr., LATR.;
Cancer Cedo-Nulli, Cancer Recticulatus, HERBST.
Dessus du test finement chagríné, d'un gris verdâtre
ou d'un rougeâtre violé et tacheté de jaunâtre. Pattes
colorées de même en dessus, avec les doigts et les tarses
rouges. Dents frontales et celles des bords latéraux,
deux dernières exceptées, courtes, les deux du milieu
plus petites. Cloison des antennes intermédiaires avan-
cée en pointe; trois fortes dents spiniformes au côté
interne du bras. Impression dorsale ordinaire assez
forte. Cette espèce se trouve à Pondichéry, sur les
côtes de la Nouvelle-Hollande et non dans l'océan comme
de se dit Linné et Fabricius. Le Portunus Pelagicus de
Bosc, Cancer Pelagicus de Degéer, n'appartient pas
de à cette espèce; c'est la Lupée Diancatha de LATRICE.
V. * pour plus de détails, le mot Portune.
LUPÉGÉ ET LUPÉGO. OIS. Noms vulgaires de la
Himpe commune, Upupa epops, L. V. HUPPE.
LUPÉRE. Luperus. NS. Genre de l'ordre des Coleó-
tères, section des Tétramères, famille des Cycliques,
tribu des Galeürüces, établi par Geoffroy et ensuite
par Olivier, et ne différé des Galeürüces avec les
quelles Latrèille l'a réuni (Règne Anim. de CUR.) que
par les antennes qui sont au moins de la longueur du
corps, composées d'articles cylindriques, tandis qu'elles
sont plus courtes et composées d'articles en cône ren-
versé dans les Galeürüces. Les deux derniers articles
de leurs palpes maxillaires diffèrent peu en longueur,
tandis que le pénultième est dilaté et le dernier beau-
coup plus court et tronqué dans le genre Adorie. Les
Altises s'en distinguent par leurs cuisses postérieures
qui sont propres au saut, tandis qu'elles sont simples
dans les genres précédents. Les Lupères ont le corps
mou, plus allongé que celui des Galeürüces et des Alt-
ises; ce sont de petits insectes qui se trouvent sur les
feuilles des Ormes et de plusieurs autres arbres. Leur
démarche est lente, mais ils volent assez bien. Leur
larve est courte, un peu ovale; elle est munie de six
pattes et d'une tête écaillueuse, et le reste de son corps
est mou et d'un blanc sale. Ce genre est peu nombreux
en espèces. Dejean (Cat. des Col., p. 118) en mentionne
douze.
LUPÉRE FLAVIPÈDE. Luperus Flavipes, Oliv. (Col.,
I. 4, n° 75 bis, pl. 1, fig. 1); Cricoceris flavipes, Fabr.,
Panz. (Fasc. 32, fig. 4 et 5). Long de près de deux
lignes: corps noir; antennes noires, beaucoup plus lon-
gues que le corps dans le mâle, guère plus longues que
le corps et fauves dans la femelle; corselet noir dans
le mâle, rougeâtre dans la femelle; élytres noires et
pattes fauves dans les deux sexes.
LUPÉRIÀ. NS. Sous genre de Matthiola. V. CE mot.
LUPIN. Lupinus. NS. Genre de la famille des Lé-
guminées, placé dans la Diadéphie Décandrie, L.,
quoiqu'il présente les caractères de la Monadelphie,
etabli par Tournefort et adopté par tous les botanistes
modernes, avec les caractères suivants: calice divisé
très-profondément en deux lèvres; corolle papillon-
cée, dont l'étendard est coriiforme, presque arrondi,
reptéchi et comprimé sur les parties latérales: les deux
ailes ovales, souvent aussi longues que l'étendard et
convergent vers le sommet de leur bord inférieur;
la carène amincie; dix étamines dont les filets sont ré-
unis en un seul faisceau, et les anthères de diverses for-
mes, savoir: cinq précoces arrondies, et cinq tardives
oblongues; style subulé, ascendant, terminé par un
stigmate obus et velu; légume coriace, oblong, com-
primé, obliquement toruleux. Dans son Prodrumus
Systematis Vegetabilium, le professeur De Candolle a
placé le genre Lupinus parmi les Phasélédès, cin-
quèmni tribu de la famille des Léguminées. Il en a
décrit trente-six espèces distribuées en deux sections,
d'après leurs feuilles digitées ou entières. Le nombre
des espèces connues du temps de Linné n'était que de
huit seulement, toutes indigènes du bassin de la Méd-
terranée et de l'Europe occidentale, à l'exception du
Lupinus perennis, qui croît dans l'Amérique du nord
et du Lupinus integrifolius, qui a pour patrie le cap
de Bonne-Espérance. Les espèces que les auteurs ont
décrites postérieurement à Linné sont pour la plupart
indigènes de l'Amérique soit méridionale, soit septen-
trionale: une ou deux seulement qui ont été décrites
par Loureiro, croissent sur la côte orientale d'Afrique
et en Cochinchine.
LUPIN BLANC. Lupinus Albus, L. C'est l'espèce la
plus intéressante, puisqu'elle est un objet considérable
de culture dans les contrées australes de l'Europe. Cette
plante s'éleve à la hauteur d'environ un demi-mètre.
Sa tige est herbacée, droite, cylindrique, un peu ra-
meuse supérieurement, légèrement velue. Elle a des
feuilles alternes, composées de cinq à sept folioles
obovales-oblongues, courvertes en dessous, et principa-
lement sur les bords, de poils fins, couchés, luisants et
légèrement argentés. Les fleurs sont blanches, assez
grandes, allernes et disposées sur des pédoncules en épis
terminaux. Le Lupin blanc a l'avantage de réussir dans
des terrains maigres, pierreux et sablonneux. Ses gra-
ines étaient un mels assez en usage sur les taludes des
anciens, et leurs poêtes en ont céléré l'excellence,
quoi que, si l'on consulte seulement le goût, on n'y
trouve qu'un aliment grossier et difficile à digérer.
Cependant les Lupins jouissent encore en Italie de
toute l'estime qu'ils avaient dans l'antiquité; c'est une
triandie très-recherchée des Florentins qui les man-
gent après les avoir fait légèrement bouillir et dé-
tremper dans de l'eau salée. La farine de Lupin fa-
sait partie des quatre farines résolatives des anciennes
pharmacopées. C'est un matériau qui n'a pas beaucoup,
D'avantages sur la plupart des autres farines de Légumineuses.

Lupin vivace. Lupinus perennis, L. Cette espèce a été apportée du Canada et de la Virginie il y a environ cent soixante-dix ans; on la cultive principalement dans le jardín d'Oxford, d'où elle s'est insensiblement propagée de manière que, maintenant, il n'existe point de plate-bande soignée qui, dans les mois de mai, juin et juillet, n'offre à tous les regards des thyrses fleurs du Lupin vivace. Ce végétal est aussi l'un de ceux dans lesquels se fait bien observer le sommeil ou le repos des feuilles : chaque soir, vers le coucher du soleil, on voit les folioles rapprochant l'un de l'autre leurs hords pubescents, se plier longitudinalalement par le milieu, et se fermer comme les feuilletts d'un livre ; et bienôt à son tour le pétiole fléchissant, toute la feuille s'incline vers le sol. Sa racine est très-grosse et très-longue quoique rampanante; elle donne naissance à plusieurs tiges herbacées, droites, presque cylindriques, un peu anguleuses, à peine rameuses, légèrement velues, hautes d'un pied et plus, garnies de feuilles alternes, pétiolées, digitées, composées de sept à dix folioles ovales-oblongues, rétrécies à leur base, d'un vert gai, glabres en dessus, chargées de quelques poils en dessous. Ses fleurs, roses avant leur parfait épanouissement, passent ensuite au bleu lilas; elles sont pédonculées, alternes, accompagnées d'une bractée à leur base, et disposées, au nombre de quinze ou davantage, en une grappe simple et terminale. Ce Lupin se sème en place vers la fin de mars ; il serait peut-être favorable de s'y prendre immédiatement après la maturité du fruit, mais comme les jeunes plantes sont sensibles aux gelées, elles n'y pourraient résister, elles seraient atteintes durant le premier hiver, et il faudrait les couvrir, ce qui leur ferait courir un autre danger; or, pour parer à tout, il vaut mieux ne semer qu'au printemps, ou dans des pots, et retirer ceux-ci dans l'orangierie, pour repiquer à la bonne saison, vers le mois de juin. On faisait autrefois usage des graines de ce Lupin, comme de celles de plusieurs autres espèces, que l'on évaluait ; mais depuis que l'art de la cuisine s'est perfectionné, on est devenu plus difficile dans le choix des aliments, et on a banni celui-ci comme trop amer et trop indigeste. Les bestiaux seuls continuent à s'en nourrir.

Lupin de Cruckshanks. Lupinus Cruckshanksii, Hook., Bot. Mag., 5456. Cette espèce a été apportée de Californie par Douglas. Elle atteint, dans les jardins, la hauteur de quatre à cinq pieds ; au pays natal, son élevation est beaucoup plus grande, et l'on pourrait même considérer la plante comme un arbre plutôt que comme un arbuste, vu le diamètre de sa tige et la hauteur à laquelle elle se ramifie; ses rameaux, d'une assez grande élévation, sont disposés en tête arrondie. Toutes les parties de la plante sont glabres. Les feuilles sont nombreuses, alternes, composées de sept ou neuf folioles étalées, inégales, oblongues, obtuses et pétiolées; le pétiole commun est long de quatre à cinq pouces, arrondi, d'un vert gai de même que les feuilles. Les fleurs sont réunies en grappes terminales, de plus bel effet; chacune d'elles est portée sur un pédicelle cylindrique, plus ou moins court, accompagné de bractées linéaires, subulées et caduques; le calice est divisé à sa base en deux lèvres presque égales, linéaires-oblon- gues : la supérieure bifide, l'inférieure entière; la corolle est grande : l'étendard arrondi, échancré au sommet, d'un bleu pourpré, avec une grande tache centrale, d'un beau jaune, et les hords, qui sont un peu roulets, d'un pourpre pâle; la face inférieure est d'un bleu pourpré assez pâle; les ailes sont presque ovales, convexes, d'un bleu pourpré foncé, avec une tache rou- peut être inférieure à la base; la carène est de couleur de chair, avec une pointe terminale d'un jaune orangé. Cette plante est robuste et ne redoute que l'humidité pro- longée; il sera donc convenable de la placer dans des lieux élevés où les eaux pluviales ne sejournent pas; du reste, elle paraît s'accommoder de tous sols légers et rocailleux. Elle se multiplie assez facilement de boutures, et c'est le moyen de propagation que l'on est obligé d'employer, lorsqu'on manque de graines dont le semis se fait ordinairement sur couche.

Lupin anguste. Lupinus incanus, Hook., Bot. Mag., 5285. Cette jolie espèce de Lupin a été découverte dans l'Amérique du sud, aux environs de Buena-Ayres. Toute la plante est soyeuse à l'exception de la corolle, des étamines et du style. La tige est presque ligneuse, dressée et branchée. Les feuilles ont environ six pouces de largeur; les folioles, ordinairement au nombre de neuf, sont linéaires-lancéolées, carrénées longitudinal- lement, entières et très-aigües. Les pétioles ont presque deux fois la longueur des folioles et sont comprimés verticalement; les stipules ont environ un pouce, et sont adhérentes dans la moitié de leur longueur. Les fleurs présentent une grappe terminale, longue de plus d'un pied; chacune d'elles est portée sur un pédicelle assez épaïs, verdâtre et garni d'une petite bractée sub- bulée et caduque à sa base; le calice est bilabié, avec la lèvre supérieure bidentée, l'inférieure à trois dents; la corolle est d'un bleu-bléaté pourpré; l'étendard est réfléchi à la partie supérieure et sur les côtés, arrondi, échancré, cordiforme à sa base: l'onglet est bombé, d'un jaune orangé; les ailes sont plus longues que l'étendard, planes vers les hords supérieurs, cour- bées inférieurement; la carène est de moitié moins longue que les ailes, et d'un bleu pourpré vers l'extrémité; les étamines sont d'un jaune orangé.

Lupin à petites feuilles. Lupinus leptophyllus, Bent., in Hort. Trans. vol. 1, p. 411, n° 8. Sa tige a environ un pied; elle est simple, herbacée, verte à sa base, rougeâtre au sommet, garni de poils blancs, inégaux en longueur, très-flexibles et étalés en tout sens. Les feuilles ont peu de consistance; elles sont portées sur un pétiole de deux à trois pouces de longueur, composées de sept ou neuf folioles linéaires, dont les plus longues ne dépassent guère quinzé à dix-huit lignes; les pétioles sont accompagnés à leur base de nombreuses stipules subulées, longues de cinq à six lignes. Les fleurs sont réunies en une grappe terminale, assez grêle; elles ont à leur base de longues bractées pectinato-velues, et sont portées sur un pédicule coloré et velu. Le calice est monophylle, couvert de poils fort longs, partagé profondément en deux lèvres:
La superieure bifide et l'inferieure trifide; la corolle est papillonacée avec l'étendard presque arrondi, légèrement échancré en cœur, d'un pourpre de lilas avec une grande tache d'un rouge de sang très-vif, vers le milieu du sommet; les deux ailes sont oblongues, violettes ainsi que la carène, qui est comprimée et bifide.

**Lupin a fleurs serrées. Lupinus densiflorus**, Bentham. Cette espèce se trouve en Californie; c'est une forte plante annuelle, dont la tige droite, simple, velue, ne s'élève guère à plus d'un pied; elle est nue dans sa partie supérieure, garnie de feuilles et assez touffue inférieurement. Les feuilles sont poilues, d'un vert jaunâtre, composées de sept à neuf folioles inégales, oblongues, spatulées, nervurées et ciliées; le pétiole est long de trois pouces environ, muni à sa base de stipules sépalées, subulées et velues. Les fleurs sont disposées uniformément, six à dix en verticille, et d'autant plus serrées qu'elles approchent davantage du sommet de l'épil; les bractées sont sépalées, à base large, de la longueur de la corolle, serrées et noyrâtres à l'extrémité. Le calice est d'un jaune verdâtre, velu, mais la culture l'amène à une simple pubescence, avec les bractées sépalées, de la longueur de la lèvre supérieure. L'étendard est d'un blanc laiteux, poutré de sa base à son sommet et tant soit peu au sommet; les ailes et la carène sont d'un rose très-pâle, striées de rouge vif, tirant sur le carambol; l'une et l'autre ont l'extrémité pointue. Les dix étamines ont leurs filaments réunis en un seul faisceau; cinq de leurs anthères sont arrondies et précoces, les cinq autres sont oblongues et tardives.

**Lupin nain. Lupinus nanus**, Bentham, in Hort. Trans., 1, n. s. 14, f. 1. Ce joli petit Lupin, assez récemment découvert en Californie, forme une plante annuelle, touffue, dont les tiges faiblement velues et rameuses n'ont guère plus de six à douze pouces; elles sont assez souvent couchees et garnies de feuilles alternes, composées de cinq à sept folioles spatulées, velues, ciliées, d'un vert assez vif, inégales, longues de sept à douze pouces; le pétiole a deux pouces environ de hauteur; il est filiforme, velu et vert. Les fleurs sont disposées en épis terminaux et formés de verticilles distants les uns des autres. Le calice est divisé profondément en deux lèvres velues et vertes; la corolle à l'étendard corydorée, d'un pourpre pâle. Les deux ailes sont ovales, presque aussi longues que l'étendard, d'un pourpre bleuâtre assez foncé, de même que la carène, qui est acuminée.

**Lupin des rivages. Lupinus virgularis**, D. Don. Ses tiges sont droites, hautes de deux à trois pieds, légèrement pubescentes et d'un vert très-vert; les feuilles sont ordinairement composées de sept folioles étroites, ovales-oblongues, un peu obtuses, avec l'extrémité recourbée, d'un vert pur, faiblement pubescentes en dessous; le pétiole est à peu près de la longueur des folioles et cylindrique; les stipules sont petites, dressées et un peu concavées; les fleurs sont réunies en grappe verticillée, au nombre de cinq ou six à chaque verticille, accompagnées de bractées linéaires, aiguës, un peu plus longues que les pédicelles et décidues; l'étendard de la corolle est sessile, arrondi, échancré, d'un blanc légèrement teint de pourpre, avec la base d'un bleu pur; les ailes sont sessiles, oblongues, obtuses, renflées et d'un bleu violatère; la carène est blanche, terminée par une pointe relevée en deçà et d'un bleu pourpré; ses bords sont ciliés. Il a été découvert en Californie, par Douglas.

**Lupin à larges feuilles. Lupinus latifolius**, Agardh. Sa tige est faiblement rameuse, d'un vert un peu rugétre, très-glabre et luisante; ses feuilles sont alternes, composées de neuf folioles presque ovales, veinées, très-glabres en dessus, parsemées de duvet blanchâtre en dessous; ses fleurs sont d'un bleu pourpré, et réunies par verticilles, en corymb pyramidal. Cette espèce est originaire de la Colombie.

**Lupin élégant. Lupinus elegans**, Kunth. Il est annuel, et sa tige, qui s'élève à deux pieds environ, n'est nullement pubescente; ses feuilles sont alternes, composées de cinq folioles étalées lorsque le soleil dard ses rayons sur la plante, mais tombantes lorsque la lumière ne développe point une grande intensité: ces folioles sont inégales, oblongues, presque obtuses, veinées, pubescentes et d'un vert un peu sombre; le pétiole est de la longueur des folioles, cylindrique, plus épais et dilaté à sa base qui est presque engainante et armée de deux stipules subulées et acuminées. Les fleurs sont très-nombreuses et présentent, par leur réunion, des grappes dressées, d'un aspect magnifique: chacune d'elles est portée sur un court pédicelle légèrement velu, accompagné de petites bractées subulées et décidues; la corolle est assez grande; l'étendard est d'un bleu purpurin, avec une tache jaunâtre à sa base, avec ses bords blanchâtres; les ailes sont presque ovales, convexes, d'un bleu pourpré inférieurement, d'une nuance tirant sur le verdâtre, à l'extérieur; la carène est rougeâtre, jaune à la pointe. On le trouve au Mexique.

**Lupin à deux taches. Lupinus bimaculatus**, Drum. Ce Lupin a le Mexique pour patrie; c'est dans la province de Texas qu'il a été découvert, en 1855, par Thomas Drummond, qui en a apporté des graines en Angleterre. Ses racines sont vivaces, et produisent des tiges herbacées, ordinairement couchees, rameuses, cylindriques, solides, d'un vert pâle, tirant sur le glaucique, faiblement pubescentes, et longues d'un pied environ. Les feuilles sont alternes, composées de cinq folioles obovales-oblongues, glabres et du même vert que les tiges; le pétiole est long d'un à deux pouces, cylindrique, plus épais à la base, et garni de poils glanduleux et très-courts; les stipules sont linéaires, aiguës et soyeuses. Les fleurs, rassemblées en grappe terminale, sont serrées, portées sur des pédicelles foliformes, soyeux, longs de quatre lignes et accompagnées de bractées lancéolées, acuminées, membraneuses, soyeuses et caduques. La corolle est composée, 1° d'un étendard grand, orbiculaire, échancré, d'un bleu pourpre très-vif, avec une tache d'un jaune orangé au centre; 2° de deux ailes obovales, ventrues, allongées vers la pointe qui est un peu recourbée et de la même nuance que le limbe de l'étendard; 3° d'une carène acuminée et bleue.
LUPIN A FEUILLES ÉPAISSES. Lupinus subalpinus, Drum. Sa tige est droite, un peu penchée, pubescente, longue d'un pied au plus, garnie de feuilles nombreuses, pétiolées, composées de cinq folioles ovales, lancéolées, épaisses, presque charnues, très-glabres et d'un beau vert en dessus, soyeuses et d'un vert blanchâtre en dessous, accompagnées de stipules subulées et allongées. Les fleurs sont rassemblées en épi terminal, large et dense, formant une belle pyramide; chacune d'elles est portée sur un pédiolé alternant, grêle, filiforme, de la longueur des fleurs. L'étendard de la corolle est orbiculaire, échancré au sommet, d'une belle couleur de lapis, avec une grande tache blanche au centre; cette tache est comme plissée et divisée dans sa longueur; la face extérieure est d'une couleur lilas, blêmente. Les ailes et la carène sont bleues.

LUPIN DU TEXAS. Lupinus texensis, Drum. Ce Lupin, dont le nom spécifique indique l'origine, a beaucoup de ressemblance avec le précédent, qui provient également du Texas; il en diffère néanmoins ainsi que l'on pourra en juger par la description suivante: ses tiges sont cylindriques, hautes de deux pieds environ, légèrement pubescentes ou soyeuses, d'un vert très-pâle, garnies de feuilles composées de cinq folioles étalées. Ces folioles sont oblongues, lancéolées, atténuées aux deux extrémités, mais amincies supérieurement; elles sont d'un vert très-vif, et leur surface supérieure est glabre; l'inférieure est soyeuse, principalement vers les bords. Les fleurs forment au sommet des tiges ou de leurs ramifications, une belle grappe pyramidaire, composée d'un très-grand nombre de fleurs, portées chacune sur un pédiolé rougeâtre et de la longueur de la fleur. Ces pédiolées sont disposés d'une manière alternante sur le pédicule et sont garnis à leur base de petites bractées rougeâtres. Le calice est soyeux, d'un vert nuancé de pourpre. L'étendard est orbiculaire, faiblement échancré au sommet, d'un bleu azuré fortement intensifié, avec l'onglet jaunâtre, encastré par une ligne supérieure d'un rouge orangé; les ailes et la carène sont d'un bleu presque pur.

LUPIN A GRANDES FEUILLES. Lupinus macrophyllus. Il est originaire de la Colombie. Sa racine est vivace; sa tige est haute de trois à quatre pieds, cylindrique, verte, nuancée de pourpre; les feuilles sont portées sur un long pétiolé assez grêle, et composées de douze à quinze folioles, citrées, lancéolées, aiguës, atténuées, vers leur base et disposées en rayons, autour du pétiolé qui forme le point central; leur couleur est le vert assez pur; le pétiolé, un peu plus grand que le diamètre des feuilles, a près de trois pouces. Les fleurs sont rassemblées par verticilles serrés, au sommet de la tige, et y forment une magnifique grappe pyramidaire, de plus d'un pied de hauteur. Chacune de ces fleurs dont le nombre s'élève à plus de quatre cents, adhère à la tige par un pédiolé cylindrique et d'un rouge pourpré. La corolle est d'un bleu pourpré fort éclatant.

LUPIN AGREABLE. Lupinus lepidus, Bot. Reg., 1149. Ce Lupin, originaire du nord-ouest de l'Amérique septentrionale, est vivace; ses tiges, d'un peu plus d'un pied de hauteur, sont herbacées, soyeuses, rougâtre, garnies de feuilles très-profondément divisées en six ou huit folioles. Les fleurs forment une belle grappe terminale, dressée, longue de trois à quatre pouces; chacune d'elles est accompagnée de bractées subulées, velues, verdâtres, de la longueur du calice; celui-ci est coloré, soyeux, divisé très-profondément en deux lèvres; la corolle est papillonacée: l'étendard est cordiforme, d'un bleu pourpré internément avec une grande tache blanche à l'onglet, d'un pourpre violâtre, très-pâle à l'extérieur avec l'onglet jaunâtre; les ailes sont oblongues, dressées, d'un bleu pourpré très-vif; la carène se courbe brusquement en faux; elle a l'extrémité d'un pourpre très-foncé, avec ses bords fortement garnis de duvet laïneux.

LUPINASTER. Le Trifolium Lupinaster, L., avait été érigé par Adanson en genre distinct, que tous les auteurs ont négligé, excepté Monch qui en proposa le rétablissement. Seringe (in De Candolle Prodr. Syst. Veg., 2, p. 202) l'a considéré, avec juste raison, comme une simple section du Trifolium; section remarquable par ses fleurs très-grandes, ses pétales épaissis, persistants, rouges, blanches ou jaunes; ses folioles couraies, au nombre de trois à sept, ont plusieurs nervures. C'est à cette section qu'appartiennent, outre l'espèce qui lui a donné son nom, les Trifolium alpinum et uniflorum. V. Trèfle.

LUPINELLE. Nom vulgaire du Trèfle incarnat et du Sainfoin.

LUPINUS. Bot. V. Lupin.

LUPON. Moll. Tout porte à croire que le Cypræa Lota de Linne, de Bruguier et de Lamarck, est la même Coquille que le Lupon d'Adanson (Voy. au Sénég., pl. 5, fig. 2).


LUPULINE ou LUPULITE. Bot. On a donné ce nom à la matière jaune et céréacée, qui recouvre les écailles des cônes du Houblon, et qui paraît en être le principe actif. V. Houblon.

LUPULUS. Bot. V. Houblon.

LUPUS. Moll. V. Houblon au mot Crépe.

LURIDE. Bot. Dans ses Fragments d'ordres naturels, Linne nommait ainsi un groupe dans lequel il avait réuni la plupart des plantes qui forment aujourd'hui la famille des Solanées; mais entretenues de plusieurs genres qui ont été dispersés dans d'autres familles naturelles. V. Solanées.


LUSACA. Bot. Même chose que Gayusseale, V. ce mot.

LUSTRE D'EAU. Bot. Nom vulgaire de l'Hottone des
et l'œuf est quelquefois aux Charognes.

LUTAIRES. Lutaria. L. Le genre ainsi nommé par Beauvois, qui se hâta de diviser les Algues aquatiques sans les avoir assez examinées, ne convient, par ses caractères, à aucune production de la nature, ou convient à beaucoup qui sont très-différentes entre elles. On peut deviner seulement que, sous ce nom, il entendait désigner des Oscillaires qui croissent au bas des murs humides, et certaines Conferves.

LUTEOLA. L. Genre formé par Tournefort, aux dépens des Résédas, et qui ne fut pas conservé par Linné. Le type de ce genre était la Gaude ou Herbe à jaunir.

LUTÉOLINE. L. Nom donné au principe colorant du Reseda luteola, L. Il cristallise en longues aiguilles jaunâtres; il est soluble dans l'eau et dans l'alcool; il est susceptible de se volatiliser par la chaleur.

LUTHE. L. Synonyme de Tortue de mer.

LUTHERA. L. Le genre institué sous ce nom par Schult (Ulmacea, 1835, p. 257), dans la famille des Synanthérées, tribu des Cichoracées, aux dépens du genre Tragopogon de Linné, n'a pas été admis par De Candolle qui, dans son Prodrums, l'a réuni au genre Synanthéa.

LUTHEUX. Même chose que Lulu, espèce du genre Lavatera.

LUTJAN. Lutjanus. Poss. Genre établi par Bloch qui lui donna un nom chinois, ne sait trop par quelle raison, et qu'adopté Lacépède en y compréhens un grand nombre d'espèces que Cuvier n'a point conservées. Ce savant en a séparé les Discopes, les Pristipomes, et surtout les Poissons dont il a formé le sous-genre Crénilabre, rapporté à sa véritable place, dans la savante Histoire du Règne Animal, parmi les Labröides. Réformé par l'auteur de cet immortel ouvrage, le genre dont il est question, placé dans l'ordre des Acanthophryliens, y fait partie de la quatrième tribe de la première section de la famille des Percoïdes-Acanthomorphes de Duméril, sous le nom nouveau de Néospiron. Ses caractères consistent : dans les veuves situées au-dessous des pectorales; un corps épais mais comprimé; l'œperrupte denté, mais sans piquants; la dorsale souvent armée; la queue bien fendue, dépourvue de lèvres charnues; des dents en croc aux mâchoires, et point de dents en velours derrière ces dents en crochets. Par cette manière de les caractériser, le nombre des Lutjans se trouve considérablement diminué, encore qu'il ne laisse pas que de demeurer considérable. Ce sont des Poissons d'assez petite taille, de forme éleganté, et surtout remarquables par la richesse, l'éclat et la variété des nuances dont ils sont parés. La plupart vivent solitaires dans les mers des îles de l'Inde, de la Chine et du Japon méridional. Ils s'y tiennent parmi les rochers, dans les creux et les fentes, ne sortant guère de leur obscure retraite que par le plus beau temps, pour nager avec agilité parmi les Hydrophytes, dont les plus tendres forment leur principale nourriture. La chair en est fort estimée; on en trouve aussi quelques-uns dans les mers d'Arabie, ainsi qu'aux Antilles.

LUTJAN DE BLOCH. Lutjanus Blochii, Lacépède; Lutjan latian, Bloch, pl. 245. Nageoire caudale en croissant; devant de la tête dénué de petites écailles; dents des deux mâchoires courtes et recourbées; dos arrondi; ventre caréné; teinte générale blanche; dos jaunâtre; des bandes étroites, transversales et bleues, placées au-dessus de la ligne latérale, au-dessous de laquelle on aperçoit des lignes jaunes et longitudinales; mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure; deux orifices à chaque nageoire; nageoires rouges; partie antérieure de la dorsale d'un bleu clair ou grisâtre. Ce Poisson habite les mers du Japon.

LUTJAN DE L'ASCENSION. Lutjanus Ascensionis, Lacépède; Perea Ascensionis, Linnéus. Écaillés dentées; second aiguillon de la nageoire dorsale denté et aussi; deux dents plus grandes que les autres; dos rougeâtre; ventre blancâtre. Ce Poisson vit dans l'océan atlantique, auprès de l'île dont il porte le nom.

LUTJAN ÉCUREIL. Lutjanus sciarus, Lacépède; Perea forna, Linné. Nageoire dorsale échancrée; écaillés dorées, bordées de brun; des raies bleues sur la tête, et de chaque côté du corps et de la queue; nageoires d'un jaune doré; deux orifices à chaque nageoire. On prend ce Poisson aux Moluques, aux Antilles et dans l'île de Bahama.

LUTJAN HAMEUR. Lutjanus hamrur, Lacépède; Sciena hamrur, Forsk., Lin. Nageoire caudale en croissant; lèvre supérieure extensible; une rangée de dents auprès du gosier; bord des écaillles membraneux; teinte générale d'un rouge de cuivre. Ce Poisson a été vu, par Forskalh, non loin du rivage de l'Arabie. Il paraît s'éloigner des Lutjans proprement dits.

LUTJAN VOSSAER. Lutjanus Vossaeori, Lacépède; Anthias Vossaeor, Bloch, p. 321. Nageoire caudale en croissant; mâchoires également avancées; deux orifices à chaque nageoire: teinte générale rouge; ventre d'un jaune nuancé de violet; une raie jaune parallèle à la ligne latérale; nageoires dorsale et anale bleues. Ce Poisson est originaire du Japon, comme le suivant.

LUTJAN ÉLIPTIQUE. Lutjanus ellipticus, Lacépède; Anthias bilineatus, Bloch. Nageoire caudale en croissant; une ellipse grande et violette, placée sur la partie supérieure de l'animal; dos d'un vert jaunâtre, plus ou moins mêlé de brun; nageoires dorsale, pectorales et caudale violettes; catopes variés de jaune et de violet; anale noire en avant, jaune en arrière.

LUTKÉ. Lutkea. Poss. Genre de la famille des Saxifragacées, établi par Bondard qui lui a assigné pour caractères : tube du calice turbiné et libre, son limbe à cinq divisions; corolle composée de cinq pétales perygynes, subsessiles, égaux et entiers; vingt étamines pérygynes, à filaments monadelphes à leur base, subulés au sommet: les antheres sont subglobuleuses, biloculaires et longitudinalement déhiscentes; quatre ou six ovaires libres, unis par un duvet laineux et très-dense; ils sont uniloculaires, uniovulés, avec le placenta saturel au sommet; styles filiformes et allongés; stigmates obovata. Le fruit consiste en quatre ou six capsules uniloculaires, déhiscentes intérieurement et longitudinalement. Les semences sont peu nombreuses, pendantes, scrobiformes, avec le test entouré des deux côtés, allongé, subulé, renfermant un noyau ovale.

LUTKÉE PECTINÉE. Lutkea pectinata, Bonn.; Eríogynia pectinata, Hook.; Saxifraga pectinata, Pursh. 6 DICT. DES SCIENCES NAT.
C'est une plante vivace, stolonifière, qui a beaucoup de ressemblance avec d'autres plantes soit de la famille des Rosacées, soit de celles des Spiracées; ses feuilles sont alternes, coriaces, trilobées, à découpages divisées en trois ou quatre segments; les radicelles forment une rosace étalée sur le sol; une grappe de fleurs blanches, accompagnées de bractées, termine la tige. On trouve cette plante dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique.

**LUTRA.** Synonyme de Louire.

**LUTRAIRE.** _Lutaria_ cons. Linné avait confondu les Coquilles de ce genre parmi ses Mactres et ses Myses. Bruguier ne les sépara pas non plus de ces genres, ou plutôt il les mit toutes parmi les Mactres. Lamarck sépara le premier ces Coquilles, et en forma le genre Lutraire. C'est dans le Système des Animaux auxquels il a donné le nom de Lutraires, que Cuvier, genre parmi les Mactres, fut établi par ses travaux sur les Conchyliés, les Myses, les Cuvier, les Mactres. Dans le _Cours du Cours_, cette famille et les rapports des Lutaires ne changèrent pas. Cuvier n'adapta pas cet arrangement, et le genre Lutraire, dont il sépara une partie des Lignons ( _V. _ce mot), fut pour lui un sous-genre des Myses qui elles-mêmes font partie de la famille des Familles. Elles furent donc séparées des Mactres. Dans son dernier ouvrage, Lamarck apporta quelques changements dans le genre des Mactres ( _V. _ce mot); mais il laissa toujours les Lutaires en rapport avec les Mactres. Blainville eut, à l'égard des Lutaires, une opinion à peu près semblable à celle de Cuvier, c'est-à-dire qu'il les sépara des Mactres. Celles-ci, sous le nom de Lutricoles, se trouvent dans la famille des Pyloriés; celles-là dans celle des Conchacés avec les Véous, etc. Latreille a également séparé les Lutaires des Mactres; sans les mettre dans leurs rapports anatomiques, il les a transportées de la famille des Mactres dans celle des Myses, qui se trouve composée des genres Lutraire, Anatide et Mye. Le genre Lutraire, à ne considérer que l'animal, est certainement beaucoup plus voisin des Myses que des Mactres; mais si on s'attache plus particulièrement aux rapports que peut offrir la charnière, il sera incontenablement très-voisin des Mactres. Ce sont ces deux différentes manières de considérer les rapports des Molusques qui ont fait naître les différentes opiniens qui viennent d'être rapportées. Quelle que soit celle que l'on adopte, voici de quelle manière ce genre peut être caractérisé, et d'après l'animal et d'après sa coquille: animal très-compromis; le manteau fendu dans tout son bord inférieur, terminé en arrière par un long tube; un pied subanterior, petit et sécundiforme. Coquille inéguilatérale, transversalement oblongue ou arrondie, bâillante aux extrémités latérales; charnière ayant une dent comme pliée en deux, ou deux dents dont une simple, et une fossette adjacente, deltoïde, oblique, saillante en dedans; dents latérales nulles; ligament inférieur fixé dans les fossettes cardinales. Lamarck divise les Lutaires en deux sections établies d'après la forme de la coquille: la première comprend celles qui sont transversalement oblongues, et la seconde les coquilles orbiculaires ou subtrigones.

† Coquille transversalement oblongue.

**LUTRAIRE SOLÉNOIDE.** _Lutaria solenoides_, Lamk.; _Mya oblonga_, Gm., Guitt., _Test._, t. 90, fig. 2, 2. Grande coquille d'un blanc sale ou rousseâtre, robuste, fortement bâillante, très-inéguilatérale, dont le côté antérieur est beaucoup plus court que le postérieur, striée irrégulièrement dans sa longueur; deux dents à côté de la fossette. L'Océan d'Europe.

**LUTRAIRE ELLIPTIQUE.** _Lutaria elliptica_, Lamk.; _Mactra lutaria_, Gmel.; _Chenu., Conch._, t. 6, n. 34, fig. 240, 241. Presque aussi grande que la précédente, mais un peu moins bâillante, plus illustrante, en ce que les stries longitudinales sont plus fines, et les crochets petits. Elle se trouve dans le sable des côtes de l'Océan. **†† Coquille orbiculaire ou subtrigone.**

**LUTRAIRE COMPRES.** _Lutaria compressa_, Encyc. méth., pl. 257, fig. 4. Coquille mince, comprimée, striée irrégulièrement, suivant sa longueur, de couleur blanche, quelquefois rousseâtre. Très-commune dans la Manche.

**LUTRAIRE CARNÉE.** _Lutaria calcinella_, Adans., Sénég., t. 17, fig. 18; _Mactra piperata_, Gmel. Encore plus aplatie que la précédente, mais moins arrondie, assez mince, un peu striée longitudinalement, jaunâtre ou très blanche; les dents extrêmement petites. Méditerranée.

**LUTRAIRE SÉCHÉE.** _Lutaria selenoides_, Lamk. Ovale, mince, translucide, blanche; un pli au côté antérieur, qui est le plus court. Côtes de Guinée.

**LUTRAIRE BLANCHE.** _Lutaria candida_, Lamk.; _Mactra pellucida_, Gmel. Toute blanche, fort mince, transparente comme la précédente, mais sans plis sur aucun côté; des stries inégales, longitudinales; taille: deux pouces de long sur un quart de huit. Mer de Guinée.

**LUTRAIRE PAPYRACEE.** _Lutaria papyracea_, Lamk., Encyc. méth., pl. 257, fig. 2, a, b. Coquille ovale, arrondie, mince, pellicule, striée transversalement, très-bâillante sur un côté, qui est marquée d'une ligne longitudinale élevée. Océan indien.

**LUTRAIRE PETITS-PLIS.** _Lutaria picatella_, Lamk.; _Mactra complanata_, Gmel., _Chenu., Conch._, t. 25, fig. 351. De même forme et couleur que la précédente, mais en différeant, parce que les stries longitudinales deviennent de petits plis nombreux, et que le côté postérieur, plus court, est subanguleux. Océan indien.

**LUTRAIRE GROS-PLIS.** _Lutaria crassipica_, Lamk., Encyc. méth., pl. 255, fig. 2, a, b. Coquille de trente millimètres, blanche, ovale, arrondie, mince, pellicule comme les précédentes; mais plus convexe, plus courte au côté antérieur, et couverte de plis longitudinaux plus grands. Océan indien.

**LUTRAIRE APLATIE.** _Lutaria complanata_; _Mactra complanata_, Gmel., _Encyclop._ méth., pl. 238, fig. 4. Coquille fort analogue à la précédente, mais plus allongée; les plis plus arrachés et striés transversalement; sa couleur ordinairement blanche, est quelquefois bleutée; elle a deux pouces un quart de long sur un pouce de large. Océan indien.
On trouve, selon Férrusac, dans des couches plus anciennes que la craie, des Coquilles bivalves inéquilatérales, transversalement obliques, et plus souvent on ne trouve que la gangue qui s’est moulée dans leur test. On a cru que ces Coquilles étaient blâmillantes aux deux bouts; mais, à sa connaissance, on n’a pu en distinguer la charnière, car celles qu’on a trouvées avec leur test, étaient toutes jointes ensemble et remplies de gangue. Sowerby, ayant regardé ces mollusques comme devant avoir appartenu à des Coquilles du genre Lutraire, en a signalé et figuré plusieurs espèces, dans son ouvrage sur les fossiles. (Min. conch.) Telles sont:

Lutaria gibbosa, Sow., loc. cit., pl. 42. Moule intérieur de quatre pouces et demi de largeur sur plus de deux pouces et demi de longueur. Lieu natal, près de Bath.

Lutaria lilata, Sow., loc. cit., pl. 325; Bourguet, Traité des Pétrifi., tab. xxiv, fig. 145. Ce moule a plus de trois pouces de large; les stries fines, longitudinaliales et un peu obliques dont il est couvert, prouve que la coquille était très-mince, comme celle des espèces suivantes. Lieu natal, Norton-Ander-Edge en Angletterre, et dans le Jura.

Lutaria ovalis, Sow., loc. cit., pl. 226. Ce moule est moins grand que le précédent, couvert de douze côtes longitudinaliales et obliques, qui répondaient à un nombre pareil de cannelures qui se trouvaient dans l’intérieur de la coquille. On trouve ces mollusques à Felmarsham et à Portland.

Lutaria ambigua, Sow., loc. cit., tab. 227. Coquille de la grossière du poisson, très-bombée, inéquili-quaté, à test très-mince, et chargée, sur la moitié antérieure, de deux à six gros plis longitudinaux. On peut soupçonner, avec raison, que ces coquilles étaient blâmillantes; mais l’état dans lequel on les trouve, ne permet pas de l’assurer: leur test est si mince qu’on doit croire que les animaux auxquels elles ont appartenu, vivaient dans une vase ou dans un sable fin, qui les protégeait. Sowerby ne dit point où les moules de ces coquilles qu’il a figurées et décrites, ont été trouvés.

Lutaria angustalia, Sow., loc. cit., tab. 527. Ce moule, qui a été trouvé près de Frome en Angleterre, ne parait différer du Lutaria ovalis que par un plus grand nombre de côtes, et n’est peut-être qu’une variété de cette espèce.

L’un des caractères des Coquilles du genre Lutraire étant d’être blâmillantes aux deux bouts, il est très-douteux que celles-ci, qui sont rapportées, appartiennent à ce genre; car, si quelques espèces ont été blâmillantes au côté postérieur, il parait certain que toutes ne l’ont pas été au côté antérieur. On trouve dans les couches d’Ammonites, près de Weymouth, de Nevers, à Alençon et à Gâprée, près de Séez, des mollusques intérieurs, de la grosseur de la poisson, de coquilles qui ont beaucoup de rapport avec l’espèce à laquelle Sowerby a donné le nom de Lutaria ambigua. Ces mollusques sont très-bombés, tronqués au côté antérieur, et chargés de côtes longitudinaliales, coupées par de petites côtes transverses. Les sommets sont arrondis et se touchent: comme on ne voit pas de charnières, on a pu se tromper sur le genre de Coquilles auquel ils ont pu appartenir. Lamark (Hist. des Anim. sans vertébres, 1816) a cru qu’ils avaient appartenu à une espèce de Trigonie, à laquelle il a donné le nom de Trigonie enlée. Bourguet (Traité des Pétrifi., pl. xxv, fig. 155) a cru que ces mollusques appartaient au genre Pétonace. Enfin Sowerby (loc. cit., pl. 197) les a regardés comme des mollusques de Cardites. Il est vraisemblable qu’on ne pourra assigner le véritable genre auquel ils appartiennent, que lorsque le hasard aura procuré quelques-unes de ces coquilles dont on pourra distinguer la charnière, et lorsqu’on aura beaucoup étudié les rapports des mollusques intérieurs avec les coquilles, à l’état frais ou dégagés de leur gangue.

LUTRICOLE. Lutricon. Moll. Dénomination sous laquelle Blainville range le genre Ligue de Leach et le genre Lutraire de Lamark. Il est bien probable, du moins autant qu’on en peut juger d’après le petit nombre d’espèces, que ce genre Ligue de Leach n’est point du tout le même que celui de Montagu, puisque celui-ci correspond aux Amphidromes de Lamark. L’Amphidrome et Ligue.

LUTR. REF. Espèce du genre Lutricon. V. ce mot. LUTRONE. ois. Nom vulgaire de la Graive draine. V. MERLE.


Ce genre se compose de deux espèces seulement. Ce sont des arbustes rameux, très-glabres, portant des feuilles alternes, dentées, cuspides, à nervures latérales, parallèles, très-rapprochées, accompagnées à la base de leur pétiole de deux stipules ciliées et cadasques. Les fleurs sont jaunes, terminales et en grappes. Ces deux espèces ont été nommées, l’une, Luxemburgia octandra, qui a ses feuilles presque sessiles, lancéolées, étroites, et huit étamines seulement dans chaque fleur; et l’autre, Luxemburgia polyandra, dont les feuilles sont pétiolées, elliptiques, allongées, et les fleurs polyandres. Ces deux espèces croissent au Brésil.

LUXURIANT. Luxuriant. rot. On nomme fleurs Luxuriantes, celles dans lesquelles les succ nourriciers
étant en trop grande abondance, il en résulte une aug-
mentation des parties de la corolle, aux dépens des
organes de la fructification.

Luzéna. bor. Pour Luceae; genre établi par Kunti,
dans la famille des Graminées, Triandrie Monogynie,
et qui ne différe aucunement du genre Pleuraplitis, de
Trinianus.

Luzerne. Medicago. bor. Genre de plantes très-
nombreux en espèces, et qui appartient à la famille
des Légumineuses, à la Diadéphie Décadrie. L. Voici ses
caractères : le calice est presque cylindrique, à
cinq dents effilées; la corolle papilionnée; l'étendard
redressé, entier, les ailes onguliculées et la carène un
peu éloignée de l'étendard; le fruit est une gousse uni-
loculaire, polyisperme, falciforme, ou le plus souvent
courbée en spirale plusieurs fois sur elle-même.

Les espèces de ce genre sont fort nombreuses. Seringe,
dans le second volume du Prodromus Systematis du
professeur De Candolle, en a mentionné soixante-dix-
huit. Elles croissent dans toutes les parties de l'Euro-
pe, mais plus communément dans les régions qui
avoisinent le bassin de la Méditerranée. Ce sont des
plantes annuelles ou vivaces, quelquefois ligneuses,
yant des feuilles alternes, pétiolées, composées de
trois folioles, le plus souvent dentées. Les deux sti-
pules qui accompagnent chaque pétiole à sa base, sont
ordinairement plus ou moins profondément dentées.
Les fleurs, qui forment des épis généralement denses
et souvent ovoides ou globuleux, sont jaunes ou quel-
qu'fois violettes. Ce genre a la plus grande ressem-
blance avec les Tétés, surtout par le port, au point
que l'habitude seule peut faire distinguer les petites
espèces de Tétés d'avant certaines Luzernes. Mais le
fruit est fort différent dans ces deux genres, car, dans
les Tétés, la gousse est très-courte, contenant une ou
deux graines seulement, et entièrement recouverte et
cachée par le calice, qu'elle ne dépasse pas.

La manière dont cette gousse est roulee ou courbée,
a permis de partager en deux sections les nombreuses
espèces de ce genre; voici la description de quelques-
unes des plus importantes :

* Légumes roulés en escargot et décrivant plusieurs
tours de spirale.

Luzerne oriculaire. Medicago orbicularis, All.,
Fl. Ped., n° 1150; Gartn., Fruct., 2, t. 155. Ses tiges
sont très-rameuses, échalées, longues d'un pied ou
un peu plus, glabres comme toute la plante, garnies de
feuilles composées de trois folioles ovales, cunéiformes,
très-oblusées, dentées à leur sommet, munies, à la base
de leur pétiole, de stipules découplées en divisions pro-
fondes et très-étrilées. Les fleurs sont jaunes, portées
une ou deux ensemble sur des pédoncules axillaires,
à peu près égaux aux pétiolés. Les légumes sont gla-
bres, tortillés sur eux-mêmes en cinq ou six tours de
spirale assez serrés pour former un disque oriculaire,
presque plan. Cette espèce est annuelle; elle croît
dans les champs et les lieux cultivés.

Luzerne touffe. Medicago turbinata, All., Fl. Ped.,
n° 1155. Ses tiges sont rameuses, faibles, diffuses, lon-
gues d'environ un pied, un peu velues, ainsi que les
feuilles qui sont composées de trois folioles ovales, et
munies à leur base de stipules assez larges, dentées.
Les fleurs sont jaunes, portées une ou deux ensemble,
sur des pédoncules axillaires, ordinairement plus longs
que les pétiolés; il leur succède des légumes roulés sur
 eux-mêmes en cinq ou six circulations serrées les
unes sur les autres, de manière à former un cylindre
un peu ventru dans le milieu, convexe aux deux ex-
trémités. Cette plante est annuelle, et croît dans les
champs et les moissons du midi de la France, en
Italie, etc.

Luzerne maritime. Medicago marina, Lin., Spec.,
1097; Gartn., Fruct., 2, t. 155. Sa racine est vivace;
elle produit une tige rameuse dès sa base, longue de
six à huit pouces, étalée, couverte, ainsi que toute la
plante, d'un duvet cotonneux et blanchâtre. Ses feuilles
sont assez petites, composées de trois folioles ovales,
cunéiformes et accompagnées de stipules entières. Les
fleurs sont jaunes, réunies de six à dix en petites
têtes portées sur des pédoncules au moins aussi longs
que les feuilles; il leur succède des légumes cotonneux,
contournés, formant trois circulations à bords hé-
rissés de quelques pointes. Cette espèce croît dans les
sables des bords de l'Océan et de l'Éditerranée, en
France et dans le midi de l'Europe.

Luzerne ronces. Medicago ochinus, De Cand.,
Flor. Fr., 4, page 346, n° 5916. Ses tiges sont glabres,
rameuses, demi-couchées, longues d'un pied ou en-
viron, garnies de feuilles composées de trois folioles
ovales, et accompagnées de stipules profondément den-
tées. Les fleurs sont petites, jaunes, portées, quatre à
six ensemble, au sommet d'un pédoncule plus long que
les pétiolés; il leur succède des légumes roulés cinq
ou six fois sur eux-mêmes, formant une masse ovaide,
assez grosse, dont les circulations sont glabres et
munies sur leur dos de longues épinés divergentes et
entrecroisées. Cette plante est annuelle; on la trouve
dans le midi de la France, en Italie, etc.

* Légumes arqués ou courbés en cercle.

Luzerne bouillon. Medicago impuncta, Lin., Spec.,
1097; Trifolium pratense Luteus, Fuchs, Hist., 819.
Les tiges sont nombreuses, menues, très-étalées, lon-
gues d'un pied ou environ, légèrement pubescentes,
garnies de feuilles à trois folioles ovales, accompagnées
de stipules entières ou un peu dentées. Les fleurs sont
très-petites, jaunes, ramassées, au nombre de douze
plus, en têtes portées sur des pédoncules axillaires,
plus longs que les feuilles. Les légumes sont rapprochés,
pubescentes, noircrères dans leur maturité, et ne con-
tiennent qu'une seule graine. Cette espèce est bisan-
nuelle. Elle est commune dans les champs, les prés et
sur les bords des chemins; les bestiaux l'aiment beau-
coup. On commence à la cultiver dans quelques can-
tons, principalement aux environs de Paris. Quoique
sa racine ne vive naturellement que deux ans, on peut
la faire durer plusieurs années en la faisant faucher
avant qu'elle soit en fleur.

Luzerne arbrescente. Medicago arborea, Lin.,
Spec., 1096; Dub. et}, nouv. édit., 4, page 105, t. 44.
La tige de cette espèce est ligneuse, elle s'élève,
dans son pays natal et dans le midi de l'Europe, à la
hauteur de huit à dix pieds, en se divisant en un grand nombre
de rameaux, dont les plus jeunes, recouverts d'un duvet court et blanchâtre, sont garnis de feuilles à trois folioles cunéiformes, mucronées, tronquées ou même échancrées en cœur à leur sommet, d'un vert gai en dessus, légèrement soyeuses en dessous. Les stipules de la base des feuilles sont lancéolées, entières ou à peine dentées. Les fleurs sont d'un jaune vif, pédicellées, rapprochées quatre à huit ensemble au sommet de péduncules cotonneux, un peu plus longs que les feuilles. Il leur succède des légumes comprimés, couronnés circulairement en forme de croissant, et contenant trois ou quatre graines. Cet arbrisseau croît naturellement dans les îles de l'Archipel, en Sicile et dans les parties les plus chaudes de l'Italie : il commence à fleurir en avril, et continue à donner des fleurs jusqu'à la fin de l'été. L'abondance et la longue durée de ses fleurs, l'élegance de son port, la vertu perpétuelle de son feuillage, l'ont fait concourir depuis longtemps à l'ornement des jardins. On le met en pleine terre dans le midi de la France ; mais dans le climat de Paris on le plante le plus souvent en pot ou en caisse, afin de le rentrer dans l'orangerie pendant l'hiver. Si on veut le risquer en pleine terre, il faut le placer à une exposition chaude, et avoir soin de le garantir des fortes gelées, en le courant avec de la paille ou de la lierre. On le multiplie de marcottes et de graines.

La Luzerne en arbrisseau peut être le Gytise des anciens (voyez Gytise, vol. III, p. 563). Ceux-ci en faisaient beaucoup de cas comme fourrage, et ce qu'il y a de certain, c'est que tous les bestiaux mangent ses feuilles et ses jeunes rameaux avec avidité. Dans le royaume de Naples on en nourrit les Chèvres, et cet aliment leur procure un loit abondant, dont les habituans du pays font une grande quantité de fromages. Les Turcs se servent de son bois, qui est dur, pour faire des poignées de sabre, des manches de couteau et d'autres petits meubles.

Luzerne fausse. Medicago sativa, Linn., Spéc., 1096 ; Flor. Dan., t. 255. Sa race, qui est vivace, produit plusieurs tiges rameuses, couchées inférieurement, ensuite redressées, longues en tout de quinze à vingt pouces, glabres comme toute la plante, garnies de feuilles à trois folioles oblongues, dentées et mucronées à leur sommet, et munies à leur base de stipules entières, lancéolées-linéaires, très-ajourées. Les fleurs sont d'un jaune rougeâtre, quelquefois d'un jaune pâle, mêlé de bleu ou de violet, disposées en grappes axillaires et pédicellées ; il leur succède des légumes oblongs, comprimés, glabres et coubés en fausille. Cette espèce croît dans les prês secs et montagneux, sur les bords des chemins. Toutes bestiaux la recherchent. Quelques agronomes ont essayé d'en faire des prairies artificielles, qu'il pourrait être avantageux de multiplier, parce que cette plante peut vivre dans des terrains où la suivante ne peut réussir.

Luzerne cultivée. Medicago sativa, Linn., Spéc., 1096 ; Medicago legitima, Chus., Hist., cxxii. Sa race est vivace, comme celle de la précédente ; elle produit plusieurs tiges droites, glabres, rameuses, hautes de quinze à vingt pouces, garnies de feuilles à trois folioles ovales oblongues, dentées en leur partie supérieure, munies à leur base de stipules entières, linéaires lancéolées, très-ajourées. Les fleurs, communément violette ou bleuâtres, quelquefois jaunâtres, sont disposées en grappes axillaires ; il leur succède des légumes glabres ou presque glabres, formant un ou deux tours sur eux-mêmes. Cette plante croît naturellement dans les prés en France et en Espagne ; elle est cultivée dans une grande partie de l'Europe, pour servir à la nourriture des bestiaux : son importance, sous ce rapport, exige que l'on entre ici dans quelques détails.

La Luzerne, étant indigène des parties méridionales de l'Europe, ne peut venir dans les pays où les hivers sont rigoureux et de longue durée ; et même dans les climats tempérés, une forte gelée qui survient après de grandes pluies, après la fonte des neiges, lui fait beaucoup de tort. Cette plante réussit encore bien aux environs de Paris ; mais sa culture cesse d'être aussi avantageuse un peu plus au nord, et on ne peut plus guère l'y pratiquer que dans les lieux secs et chauds. Cette plante demande une terre qui ait beaucoup de fond, et qui ne soit pas sujette à trop de sécheresse ni à trop d'humidité. Elle réussit bien dans une terre franche ; elle s'accommode d'une terre sablonneuse, pourvu qu'elle soit grasse ; elle languit dans les terres fortes et dans celles qui sont légères : sa race parait difficilement dans celles de la première espèce, et elle manque de nourriture dans les autres. Un sol purement argileux lui est tout à fait contraire. Elle aime le plein air et vient mal à l'ombre des arbres, à moins que ce ne soit dans les pays du Midi. Les arrosements lui sont salutaires, pourvu que les eaux ne séjournent pas. Après la nature du sol, sa bonne préparation est le moyen principal pour faire réussir la Luzerne. La terre qu'on lui destine doit être préparée par trois labours au moins, dont le premier se pratique dans le courant de septembre, le deuxième en novembre et le troisième au moment de faire le semis. Après le deuxième labour on passe la herse, afin d'écraser les mottes de terre, et s'il y a des pierres dans le champ, on a soin de les enlever; ensuite, vers la fin de février, on au plus tard en mars, on répand sur le sol les fumiers destinés à l'améliorer, et on les enterre par un troisième labour. Ces fumiers doivent être choisis parmi les plus vieux et être à demi consommés, et chaque labour doit être fait le plus profond qu'il se pourra, parce que, la race de la Luzerne étant pivotante et s'enfonçant très-avant en terre, elle peut parvenir à la profondeur de trois pieds et plus, il faut favoriser cette tendance, au moyen de laquelle elle va chercher sa nourriture très-profondément, et se trouve par là bien plus en état de ne pas souffrir de la sécheresse pendant les chaleurs de l'été.

Dans le midi de la France et de l'Europe on sème quelquefois la Luzerne en septembre, et alors les premiers labours sont faits deux à trois mois auparavant. Dans ces mêmes pays méridionaux les semis de printemps se font aussi un mois ou deux plus tôt que dans le climat de Paris et dans le milieu de la France, où en général l'époque la plus ordinaire pour semer la Luzerne est, selon que l'hiver a été plus court ou s'est prolongé davantage, depuis le commencement de mars jusque
La Luzerne, donnée en vert aux Juments, aux Vaches et aux Brebis qui nourrissent, leur fait venir une plus grande quantité de lait, et cette plante est en général une des meilleures nourritures pour les bestiaux. Cependant il faut avoir soin de ne la leur distribuer qu’avec modération et mêlée avec de la paille ou du foin; car, donnée seule ou en trop grande abondance, elle pourrait leur devenir très-nuisible. Ainsi la Luzerne sèche échauffe les animaux; verte et en certaine quantité, elle les relâche, et par la suite les affaiblit; verte et en grande quantité, elle leur cause des coliques ventueuses qui peuvent les faire périr en peu de temps.

Il ne faut laisser pâturer les Luzernières par aucune espèce de bestiaux pendant les deux premières années, et jamais, en aucun temps, par les Brebis. Une Luzerne bien ménagée rapporte pendant dix à quinze ans, et quelquefois même pendant vingt. On la détraite lorsqu’elle ne donne plus que de faibles produits, et la terre dans laquelle elle était, est sensiblement améliorée et beaucoup plus propre, les années suivantes, pour la culture des céréales. La Cuscute, plante parasi tique, en s’établissant dans une Luzernière, y cause quelquefois beaucoup de dommage; le meilleur moyen pour la détruire, est de couper toutes les tiges de Luzerne qui en sont chargées, et de les brûler lors du champ, après les avoir fait suffisamment sécher. De Candolle a observé sur les racines de la Luzerne, dans le midi de la France, un Champignon analogue à celui que les cultivateurs nomment Mort du Safran, et qui cause également de grands dommages, en se reproduisant de proche en proche, et en faisant périr tous les pieds qu’il attaque. On ne peut arrêter les ravages de ce Champignon, que De Candolle appelle Rhizoctonia, qu’en creusant autour des places qui en sont infectées, et à deux pieds de distance, des fossés de pareille profondeur, et en en rejetant la terre sur les places où la Luzerne a péré.

On fabrique, avec les racines de la Luzerne séchées, des sortes de brosses à dents, qu’on colore avec l’orange et qu’on parfume avec la Vanille ou l’Ambre, et qui sont recherchées par les personnes qui tiennent à la conservation de la beauté de leurs dents.


*LUZULE. Luzula.* v. De Candolle, dans la Flore Française, a séparé du genre *Junco* les espèces qui ont, avec des feuilles planes et cilées, un calice formé de six écailles glumacées, accompagné de deux bractées; six étamines; un ovaire uniloculaire trisperme,
surmonté de trois stignates; et pour fruit une capsule à une seule loge, contenant trois graines, et s'ouvrant en trois valves. Ce genre, assez nombreux en espèces, diffère des Joncs proprement dits, non-seulement par ses feuilles planes et ciliées, mais encore par la structure de sa capsule. Les Luzules sont des plantes vivaces, à racines fibreuses, à tige herbacée, droite, simple, ligneuse, garnie de feuilles planes, engainantes, ordinairement bordées de longs poils; leurs fleurs sont petites, peu apparentes, disposées, au sommet des tiges, en corymb ou panicule, tantôt lâche, tantôt en forme d'épi. Ce genre contient la plupart des Joncs à feuilles planes de Linnaeus, et renferme une trentaine d'espèces, qui n'offrent que peu d'intérêt; on peut se contenter de citer les cinq suivantes:

**Luzule blanc de neige. Luzula nivea**, De Cand., Fl. Fr., 5, p. 158; *Juncus niveus*, Lin., Spec., 468. Sa tige est haute de dix à quinze pouces, garnie de feuilles aiguës et naines de quelques poils; ses fleurs, ainsi que les écaillés qui les entourent, sont d'une belle couleur blanche, groupées souvent cinq ensemble sur des pédoncules disposés en corymb resserré. Cette plante croît dans les Alpes, en France, en Allemagne, en Suisse, etc.


**Luzule des champs. Luzula campestris**, De Cand., Fl. Fr., 5, p. 161; *Juncus campestris*, Lin., Sp., 468. Cette espèce présente beaucoup de variétés; tantôt sa tige, à peine haute d'un pouce, dans les sables et arides, ne porte que deux à trois têtes de fleurs; tantôt cette tige s'élève à dix ou douze pouces, dans les bois ombragés, et est chargée de trois à cinq têtes de fleurs; ses feuilles sont aussi plus longues ou plus courtes, et plus ou moins poilues. Malgré toutes ces variations, on distingue cette plante des autres espèces en ce qu'elle porte plusieurs épis ovoïdes, sessiles ou pédonculés, lâches ou serrés, droits ou un peu pendants, qui sont disposés en corymb ou en ombelle incomplète; l'épi du milieux est toujours sessile, et les fleurs sont d'un brun diversément nuancé. Cette Luzule est commune dans les pâturages et dans les bois montagneux.

**Luzule printanière. Luzula vernalis**, De Cand., Fl. Fr., 5, p. 100; *Juncus pilosus*, a, Lin., Spec., 468. Sa racine produit deux à trois tiges, hautes de huit à douze pouces, grêles, presque nues dans leur partie supérieure, munies à leur base de feuilles garnies, sur leurs bords et à l'entrée de leur gaine, de longs poils blancs; ses fleurs sont brunes, nuancées de blanc, souvent solitaires sur des pédiolées grêles, allongées, divergentes, disposées en un corymb simple et lâche. Cette plante est commune dans les bois.

Les bestiaux, et surtout les chevaux, recherchent les deux dernières espèces, qui poussent de bonne heure; mais ces animaux ne paraissent se faire que lorsque les autres herbes sont encore rares: plus tard, lorsque celles-ci sont plus communes, ils ne veulent plus des Luzules.

**Luzuriage. Luzuriaga. sot.** Genre de la famille des Asparaginées, fondé par Ruiz et Pavon, et adopté par Robert Brown qui l'a caractérisé de la manière suivante: le calice a six divisions profondes, étalées, égales, dépouvrues de poils et caduques. Les étamines, au nombre de six, sont insérées à la base des divisions du calice; leurs files sont filiformes, glabres, recourbés à leur sommet. Les anthères sont rapprochées, sagittées et plus longues que les files. L'ovaire est à trois loges, renfermant un petit nombre d'ovules; il se termine par un style filiforme et à trois sillons longitudinal; et par un stigmate simple. Le fruit est charnu et contient un petit nombre de graines globuleuses. Ces espèces de genre sont des arbustes volubiles, à feuilles marquées de nervures proéminentes; leurs fleurs sont en cimes ou en ombelles terminales ou axillaires, portées sur des pédiolées articulées à leur base. Le fruit, qui est noir, ne renferme que quelquefois qu'une seule graine.

**Luzuriage radicante. Luzuriaga radicans**, Ruiz et Pav., Flor. Per., 5, p. 66, tab. 298. Cette plante a des tiges grêles, médiocrement ligneuses, flexueuses, cylindriques, hautes de dix à douze pieds et plus, très rameuses, génüeulées, grimpantes le long des arbres, poussant des racines à chacun de leurs noeuds, où se trouvent des gaine courtes et roussâtres; les rameaux divergentes, à quatre angles tranchants; les feuilles sessiles, alternes, nerveuses, lancéolées, acuminées, un peu rudes à leurs bords, longues d'un à deux pouces, blanchâtres en dessus; les pédoncules, solitaires, axillaires, portés en deux, trois ou quatre pédiolées uniflores, inclinés pendant la floraison; la corolle d'un blanc jaunâtre, parsemée, ainsi que les organes sexuels, de points et de lignes rougâtres; les divisions lancéolées, aigües: les trois extrémités plus étroites. Le fruit est une baie rouge, globuleuse, de la grosseur d'un pois, un peu charnue, à trois loges; les semences sont d'un blanc jaunâtre. Cette plante croît dans les grandes forêts, au Chili.

R. Brown a mentionné, dans son *Prodr. Nov. Hort.*, p. 282, deux autres espèces: la première sous le nom de *Luzuriaga cyanura*, dont les rameaux sont cylindriques, lisses, striés dans leur jeunesse; les fleurs réunies en une cime terminale, partagée en deux; les pédiolées articulées à leur sommet avec la corolle; le style filiforme, à trois sillons. Le fruit est une baie noireâtre, quelquefois monosperme; les semences presque globu-
L. LYC

leuses. La seconde espèce, le **Luxuriaga montana**, diffère de la précédente par ses rameaux striés, rudes au toucher dans leur jeunesse; les fleurs sont axillaires, pédicellées, disposées en ombelle. Ces plantes croissent à la Nouvelle-Hollande.

LYBRS. **155. Coléoptères tétramères**; ce genre de la famille des Curculionidés, formé par Schoenherr, aux dépens du genre *Rhyhanchus*, de Fabricius, n'a pas été adopté.

LYCÉNE. **Lycaena. 155. Genre de Lépidoptères de la famille des Papilionidés diurnes, division des Argus, établi par Fabricius et dont les principaux caractères sont: palpes inférieurs de trois articles; toutes les pattes semblables, avec les crochets des tarses très-petits, à peine saillants; ailes supérieures entières, les inférieures assez souvent dentées, le dessous offrant des points ocellés, avec une ligne ou une tache blanche, longitudinaline, un peu au delà du milieu, et le plus souvent une bande transverse de taches fauves à l'extrémité.**

Boisduval, dans la Faune entomologique du Voyage de l'astraloba, p. 77 et suiv., a décrit dix-sept espèces nouvelles de Lycaenas.

LYCANTH/EMUM ET LYCHNANTHEMON. **Bot. Synonymes de *Sulinae acutina. V.* Raisepargelle.**

LYCAG. **9. Genre du genre Chien. F. ce mot.**

LYCAGS. **Lycag. 9. Annél.** Savigny (Système des Annél., p. 45, note) a proposé d'établir, sous ce nom, un nouveau genre dans la famille des Néréides; il se rapprocherait des Lycoris par l'existence de deux mâchoires, et serait caractérisé ainsi: antennes courtes, les deux extrémités plus grosses, inarticulées; huit cirres ou quatre paires de cirres incalcaires, moniliformes; les cirres supérieurs, et les deux styles également moniliformes; une seule rame à chaque pied; les cirres inférieurs très-courts. Ce genre est fondé sur la *Necris armillaris* de Müller (*Fon îl Urum.*, p. 104, tab. 9, fig. 1-5) et d'Othon-Fabricius (*Farn. Groenl.*, n° 276). Savigny n'a pas eu occasion d'examiner lui-même cette espèce; ce qu'il en dit est puisé dans la description et les figures des auteurs précités.

LYCHNANTHUS. **Bot. V. Caducalk.**

LYCHNIDA. **Bot. Synonyme de *Manuelis tenebrosa*. L.**

LYCHNIDE. **Lychnis. Bot. Ce genre de la famille des Caryophyllidés et de la Décandrie Pentagynie, L., offre pour caractères essentiels: un calice tubuleux, à cinq dents et nu; cinq pétales onguiculés, formant une corolle tubuleuse, dont l'entrée est le plus souvent couronnée par des appendices; dix étamines; cinq styles; capsule dont le nombre des loges varie de un à cinq, sessile sur le réceptacle, ou supportée par un anthophore allongé. Le genre Lychnis peut être distribué en trois sections.

La première serait caractérisée par son calice cylindrique, en masse, par sa capsule à cinq fausses loges, et par son anthophore allongé. Elle ne renfermerait qu'une seule espèce.

LYCHNIDE VISCUEUSE. **Lychnis viscaria, Lin., Spec. 625; Lychnis sylvetria quarta, Clus., Hist., 389. Sa racine est fibreuse, vivace; elle produit une tige droite, simple, visqueuse dans sa partie supérieure, garnie de feuilles lanceolées-linéaires, très-écartiées. Ses fleurs sont purpurines, disposées au sommet des tiges par bouquets opposés et formant une sorte de panicule terminale; leurs pétales sont à peine échancrés. La capsule est à cinq loges. Cette plante croît en Europe dans les lieux secs et pierreux; on la trouve aux environs de Fontainebleau. Les Moutons l'aiment beaucoup; mais les Vaches n'en veulent point. Elle fleurit en juin et juillet. On en cultive dans les jardins une variété à fleurs doubles, connue sous le nom de *bourbonnaise*.**

Dans la deuxième section on pourrait placer les espèces dont le calice est cylindrique, en masse, la capsule uniloculaire, les pétales munis d'un appendice près de l'entrée de la corolle, l'anthophore allongé ou quelquefois un peu raccourci. Ce genre renfermerait les espèces qu'on peut regarder comme types du genre. Ce sont des plantes remarquables par leur beauté, et presque toutes cultivées dans les jardins.

LYCHNIDE BRILLANTE. **Lychnis fulgens,** Fisch. in Sims, *Bot. Mag.* t. 3104; De Cand., *Prod.,* 1, p. 586; Spreng., *Cent. sp. pl. minus cogn.*, 26, n° 55; *Syst. Veget.*, 2, 421; *Ker. Bot. Regist.*, t. 478. Cette belle Lychnis est originaire de la Sibérie; le docteur Fischer, de Pètersbourg, l'a observée le premier, et l'a communiqué au professeur Sprengel de l'université de Halle, qui, en 1815, l'a décrite et représentée dans ses Centuries des plantes les moins connues. Elle parut au jardin de Berlin comme un objet extrêmement rare, et six ans après, Jenkins l'introduisit en Angleterre, d'où elle s'est généralement répandue dans tous les jardins de l'Europe méridionale. On l'y voit fleurir depuis le mois de mai jusqu'à celui d'août et même de septembre. Sa tige est cylindrique, droite, simple ou peu rameuse, haute d'un pied à un pied et demi, chargée de poils courts, nombreux, blanchâtres, et garnie de feuilles opposées, sessiles, semi-amplexicaules, presque glabres, citées en leurs bords. Les fleurs sont d'un rouge vif de vermillon, larges de dix-huit à vingt lignes, portées sur des pédoncules courts, et disposées, au nombre de sept environ, en une cime terminale, d'un aspect magnifique. Leur calice est monophylle, tubulé, anguleux, un peu laineux, terminé par cinq dents aiguës. La corolle est composée de cinq pétales à onglets de la longueur du calice, à l'angle plan, quadrifiée, dont les deux divisions extérieures sont très-étrêtes, presque subulées, et dont la base est munie de deux appendices qui forment, dans leur ensemble avec ceux des autres pétales, une sorte de petite couronne au centre de la fleur. Les dix étamines ont leurs filaments très-déliés, un peu plus longs que les onglets des pétales; dans les fleurs que l'on a pu examiner, cinq de ces filaments étaient stériles, les cinq autres portaient des anthères ovales-oblongues à deux loges. L'ovaire est supérior, ovoïde, un peu anguleux, porté sur un pédicule particulier, et surmonté de cinq styles subulés, chargés chacun d'un stigmate latéral, velu, occupant presque toute leur longueur. A l'exception des terres trop légères, toutes conviennent également à la Lychnide brillante. On la multiplie facilement de grainez que l'on sème ordinairement sur couche; on se trouve également bien de la pratique des bou-
lycine de Bunge. Lychnis Bungeana, Fisch.; Agrostemma Bungeana, Sw., Fl. Gard., 517. Cette espèce, plus jolie sans contredit que toutes ses congénères, a pour patrie les confins de l'Asie et de la Russie européenne, où elle a été découverte il y a quelques années seulement, par le docteur Bunge, qui a accompagné le professeur Ledebour dans ses excursions scientifiques aux monts Altai. Elle fleurit au mois de juillet. Ses racines sont vivaces; il s'en élève une tige droite, simple, pubescente, verdâtre, avec une légère nuance pourpre, haute de deux pieds environ. Les feuilles sont opposées, oblongues-lancéolées, aiguës, atténuées à la base, finement dentées, veinées, pubescentes, d'un vert blanchâtre et longues d'un à deux pouces environ. Les fleurs sont solitaires au sommet d'un long pédoncule cylindrique et velu; le calice est tubuleux, un peu renflé, déprimé vers la base, velu, à cinq divisions linéaires, très-longues et d'un vert plus pâle encore que les feuilles. La corolle est composée de cinq pétales ovoïdiques, munis de deux appendices aigus, dentiformes à l'origine du limbe qui est d'un rouge écarlate vif, cunéiforme et profondément divisé en six ou huit lobes très-irréguliers, obtus ou acuminés et dentés. Les dix étamines sont exsertes, avec leurs filaments blanchâtres supportant des anthères inconstantes, d'un bleu purpurié. L'ovaire est surmonté par cinq stigma. 

Le fruit consiste en une capsule ovoïde, à une seule loge déhiscente par la partie supérieure renfermant un grand nombre de graines attachées à un trophosphere central. On cultive cette espèce en plateau, dans un sol compact et substantiel; elle se propage facilement soit par le semis, soit par la séparation des racines. L'une et l'autre opérations se font ordinairement à la fin de l'hiver.

Lychnis de calédoine. Lychnis Calcedonica, L. C'est l'espèce la plus commune dans les jardins. Cette plante a de feuilles lancéolées, cordiformes, ampélyciales et légèrement velues; ses belles fleurs, dont la couleur est ordinairement le rouge écarlate, mais qui varie quelquefois du rose au blanc, sont réunies en tête, et leurs pétales sont divisés en deux lobes. Elle est originaire du Japon et des contrées orientales de la Russie asiatique.

Lychnis à grandes fleurs. Lychnis Grandiflora, Jacq., fc. rar., 1, t. 84. Sa tige est droite, noueuse, glabre, rameuse, haute de deux à trois pieds, garnie de feuilles ovales ou ovoïdes-oblongues, sessiles, glabres. Ses fleurs sont grandes, d'un rouge écarlate tirant un peu sur le jaune, portées sur de courts pédoncules, accompagnées de bractées, et disposées en petit nombre au sommet des tiges et des rameaux; leurs pétales sont bordés de dents aigus. Cette espèce est originaria de la Chine et du Japon. Le docteur Fothergill l'a apportée en Angleterre en 1774; et c'est de là que Cels père l'a introduite chez lui, d'où elle s'est ensuite répandue en France, dans beaucoup de jardins. Dans les commencements de la rentrait dans la serre, pendant l'hiver; mais, comme on a reconnu qu'elle était assez robuste pour résister aux gelées que l'on éprouve, dans le climat de Paris, on la laisse maintenant en pleine terre, où elle fait de plus belles touffes. Cependant il est prudent de la couvrir lorsque les froids deviennent trop considérables. On peut la multiplier de graines, de boutures, et en éclatant les racines des vieux pieds. Il lui faut une bonne terre franche. Elle fleurit en juillet. C'est, parmi les espèces connues de ce genre, celle qui produit les plus grandes et les plus belles fleurs.

C'est encore à cette section qu'appartiennent les Lychnis floo Jacea, L., et Lychnis Cali rosa, Enc. La première, qui croît dans les Alpes, est une plante charmante, à fleurs roses, réunies en une tète large et comme ombellée, à feuilles recouvertes par un duvet soyeux. La seconde, que Linné plaçait parmi les Agrostemma, croît dans la Sicile et sur les côtes méditerranéennes de l'Afrique. C'est une plante dont la tige est dichotome et très-rameuse; les fleurs sont roses, solitaires et terminales.

La troisième section serait ainsi caractérisée: calice ovoïde, à dents très-courtes; capsule uniloculaire (quinqueloculaire?); anthophore très-court ou nul. On y compte le plus grand nombre des espèces, et la majeure partie habite les contrées montueuses du nord de l'Asie du continent. C'est dans cette section que viennent se ranger les Lychnides suivantes:


LYCHNOIDE DES PYRENNÉES. Lychnis Pyrenaica, Berg.; Fl. Vas. Pyr.; De Cand., Prodrt., 1, 387. Lychnis nummularia, Lapeyr. C'est une petite plante vivace, entièrement glabre, haute de quatre à huit pouces, formant des touffes lâches, remarquables par leur nuance glauche. Les feuilles inférieures sont ovales-oblongues, rétrécies en un pétiole allongé; les caulinaires sont sessiles, orbiculaires, munies à leur sommet d'une très-petite pointe. Les fleurs sont d'un rose presque blanc, terminales, paniculées, au nombre de deux à cinq et quelquefois solitaires, portées sur des pédicelles grêles; les pétales ont leur limbe oblong, presque en- tier, couronné, à l'entrée de la gorge, de deux écailles pointues; les anthères sont blanchâtres. L'ovaire est oblong, surmonté de cinq styles grêles.

LYCHNIS. M. Pline désigne sous ce nom, une Pierre précieuse, qu'on trouvait en Carie et dans l'Inde. On en faisait des coups et autres vases à boire; son éclat était vif, rongéaître et semblable à celui des corps absolument chauffés au feu; c'était peut-être la variété de Tourmaline appelée Rubellite.

LYCHINITES. M. Le Marbre de Paros était ainsi nommé quelquefois chez les anciens.

LYCHNITIS. B. Espèces des genres Molène et Phlo- mide. V. ces mots.

LYCHNOCEPHALE. Lychnocephalus. B. Genre de la famille des Synanthières, tribu des Vernonniées, établi par Mürtius pour une plante qu'il a observée et recueillie au Brésil; il en pose les caractères ainsi qu'il suit: capitules plus ou moins nombreux, composés de huit fleurs ovales-oblongues, serrées et rassemblées en un glomérule terminal, arrondi, dépourvu d'invo- narce général, qui est en quelque sorte remplacé par de véritables bractées qui se montrent sous chaque cap- titule; involucelle partiel oblongo-cylindrique et caché dans un duvet laïves; squames nombreuses, gla- briusculles et obtuses; akène glabre, striato-silonné; aigrette double et pâlérée; pâlilles extérieures cour- tes, aigües, persistantes: les intérieures allongées, con- tournées en spirale et très-caduques.

LYCHNOCEPHALOMENTÉUX. Lychnocephalustomen- tous, Mart., Herb. Arbrisseau à rameaux cylindriques, couverts d'un épais duvet; ses feuilles sont pétiolées, ovales-oblongues, obtuses, en coin à leur base, coria- ces, très-entières, glabres en dessus, tomenteuses en dessous; fleurs blanchâtres ou jaunâtres.

LYCHNOPHORE. Lychnophora. B. C'est encore à Mürtius que l'on doit la formation de ce genre qui, comme le précédent, fait partie de la famille des Syn- anthières, tribu des Vernonniées. Les espèces qui le composent, sont toutes originaires du Brésil, et la plu- part d'entre elles avaient été confondues par Lesson, avec les Vernonniées; néanmoins les deux genres pré- sentent des caractères bien distincts comme on le verra d'après ceux du Lychnophora, qui sont: capitules com- posés de une à quatre fleurs et formant un glomérule subglobuleux et dense, en dessous duquel se trouvent ordinairement quelques feuilles tenant lieu de brac- tées; involucre oblong, consistant en deux ou trois rangs de squames linéari-oblongues, imbriquées, co- riacs et un peu scarieuse; réceptacle nu ou alvéo-
treblées et divergents. Ses feuilles sont lancéolées, pétiolées, vertes en dessus, pâles en dessous. Les fleurs sont violettes, marquées de stries plus foncées, portées sur des pédoncules axillaires, solitaires ou trigéminés, un peu plus longs que les pétales : elles pârissent en juillet, août et septembre. Cet arbisseau est originaire des climats tempérés de la Chine ; il s'est naturalisé en Europe, et il se multiplie de rejets et de graines, qu'il produit en abondance. Il n'est point délicat sur la nature du sol.


LYCIEt A feuilles de Boëravie. Lycium Boerhae-
viafolium, Lin., Suppl., p. 150. Cette espèce est un arbisseau de six à huit pieds de hauteur, dont la tige se divise en rameaux nombreux, divergents, épineux, blanchâtres. Ses feuilles sont ovales, glauques, pétiolées. Ses fleurs sont d'un pourpre très-clair, ou presque blanches, données d'une odeur agréable, mais légère, pédonculées, disposées au sommet des rameaux, en une sorte de grappe rameuse et paniculée. Ce Lyciet fleurit pendant tout l'été ; il est originaire du Pérou, d'où Joseph de Jussieu en envoya des graines au Jardin du roi à Paris, et c'est de cet établissement qu'il s'est répandu, dans les jardins, en France et dans le reste de l'Europe. A Paris on le rencontre dans l'orangerie pendant l'hiver; dans le midi de la France il peut étoffé en pleine terre. On le multiplie de boutures, de marcottes et de drageons, parce que jusqu'à présent il n'a point fructifié dans ces climats.

LYCIOIDES. nor. Premier nom donné par Linné à un arbuste qui est devenu pour lui, plus tard, un Sidéroxygne qui a conservé ce nom comme spécifique.

LYCIEt. nor. V. Lyciet.


LYCIEtÉE. Lycoderes. ins. Hémipétries; genre de la famille des Cigolaires, institué par Germann, avec les caractères suivants : tige transverse, trigone, inclinée au sommet; élytres veinées obliquement, et les veines s'étendant jusqu'au bord postérieur; pieds assez courts; jambes dilatées; tarses comprimés : les antérieurs les plus petits. La seule espèce connue de ce genre est originaire du Brésil, c'est :

LYCIEtÉE anco. Lycoderes ancora; Centrotus ancora, Mag. d'Eurom., 19, 53, tab. 1, fig. 5. Elle est noire; elle a sur le corsete une corne élevée, qui se divise au sommet en une double masse; l'épine postérieure est recourbée en faux; les élytres sont transparentes, noires aux deux extrémités.

LYCODYON. Lydôn. Gr. Genre nouveau, proposé par feu Boë, dans son Erpétologie de l'île de Java; ce genre comprendrait les Coluber audax, Daub.; Colu-

ber athis. Lin.; Coluber subincucntus, Reinw.; Co-

luber pethole, Lin.; Coluber leucocephalus, Mik., et quelques espèces nouvelles.

LYCODYNÈS. foss. V. Glossopètètès.

LYCOSTÉA. caust. Genre de l'ordre des Lammodipodes, établi par Savigny, et dont on connaît peu les caractères.

LYCOGLA. nor. Micheli est le fondateur de ce genre qu'il ne faut pas confondre avec celui formé sous le même nom par Adanson; il est placé dans la classe des Champignons angiocarps, ordre des Dermatocarps, de la méthode de Persoon; dans les Mycétéédens de Liak, et dans les Lycogaleaëtes d'Ehrenberg. Ses caractères sont d'avoir un péridium sous-arondi, membraneux, lisse, réticulé sur sa surface interne, renfermant une masse pulpeuse, d'abord liquide, qui devient une poussière avec des filaments, à l'époque de la maturité. On trouve ces petites plantes sur les écorces et les bois décomposés. Neuf à dix espèces sont décrites par divers auteurs.

1° Lycogale couleur de vermillon. Lycogala mi-

niata, Pers., Synops., p. 157; Lycoporion epidend- 

rum, Lin., Fl. Dan., tab. 766; Bull., Champ., tab. 505; Lycogala globosum, Mich., tab. 91, fig. 2; Mucor fragiformis, Schaff., Fung. Bot., tab. 195; Vesse-

de-loup sanguine, Paulet, Champ., vol. 2, p. 459, pl. 204, fig. 2. Ce Champignon, décrit par beaucoup d'auteurs, croit sur le bois mort; il est arrondi, un peu aplati, du volume d'un gros pois, d'abord d'un rouge vif ou orangé, puis, dans sa maturité faunique, d'un gris un peu violet. Dans sa jeunesse il contient un li-

quide rouge ou couleur de safran, qui, petit à petit, se dessèche et devient rose-lila ou noir, et s'échappe sous forme de poussière de même couleur. On trouve ordinairement plusieurs individus réunis. Cette espèce
se rencontrent partout en Europe, particulièrement dans les forêts, sur les troncs d'arbres morts, où sa couleur rouge la fait découvrir aisément. C'est en été, après les pluies, qu'elle commence à paraître; mais elle disparaît avec l'automne. Wiggers (Hots.) avait fait son genre Galeopendrum sur cette espèce de Lycogala. Persoon croit que le Lycoperdon pituitiné n'est qu'une variété.

2° Lycogale punctée. Lycogala punctata, Pers., Sp., 158; Reticularia Lycoperdon, var. 4; Bull., l., tab. 476, fig. 3. Sphérique, presque sessile, de dix à vingt lignes de diamètre, gris, tacheté de points salinants; pulpe intérieure d'abord blanchâtre, puis noire ou brune, s'échappant de poussière par l'ouverture assez régulière du péridium. Cette espèce croît en groupes sur les troncs pourris et se rencontre en automne.

5° Lycogale argente. Lycogala argentea, De Cand. Fl. Fr., n°707; Lycogala argentea et turbinita, Pers., Synaps., p. 157, 158; Reticularia Lycoperdon, var. 1, 2, 3; Bull., Champ., pl. 476, fig. 1, a — d et fig. 2, et pl. 446, fig. 4; Lycogala grisium, Mich., Nov. gen., p. 216, tab. 95, fig. 1. Sessile, ou presque sessile, sphérique ou en forme de toupie, d'abord d'un blanc argent, puis, en vieillissant, roux ou brun, à surface lisse ou pelucidée (dans la variété 1 de Bulliard), contenant une pulpe liquide, blanche, opaque ou transpar- rente (dans la variété 5 de Bull., ou Lycogala turbini- nata, Pers.), qui devient une poussière grisâtre ou bruneâtre, se séparant par des déchirures latérales du péridium. Cette espèce, presque aussi grande que la précédente, croît solitaire sur les bois pourris.

4° Lycogale terrestre. Lycogala terrestreis, Neb.; Lycogala terrestre, Mich., Nov. gen., p. 216, pl. 95, fig. 11; Fries, Obs. mycol., 1818, p. 369, n° 561. Globuleux ou oblong, d'un rouge de vermilion, mais se décolorant par la dessiccation. Michelli a signalé, le premier, cette espèce omis par Persoon. Il l'a observée aux environs de Florence, en septembre et octobre, amoncelée dans les champs sur les mottes des terres récemment ensemencées, sur le granum, sur les broussailles en partie brûlées, etc. Les habitants de la campagne lui donnent le nom de fornelli, petits fourneaux, allusion à la couleur rouge de cette espèce, qui fait paraître comme collamées les corps sur lesquels elle végète.

Fries indique aussi cette espèce dans la province de Smolande, en Suède, dans les lieux montueux, sur la terre nue, dans les endroits brûlés.

Les Lycogala flaveum, Spreng., et contortum, Dittm., croissent également à terre: on les rencontre en Allemagne. Le Lycogala tungum, Mich., tab. 95, fig. 4, n'est autre chose que le Trichia varia, Pers.; son Lycogala, fig. 5, est une espèce encore inconnue.

Lycogale. Brot. Synonyme de Solarium Lycoper- sicum, V. Morell et Lycopercusium. Lycopy. Lycopus. Brot. Genre de la famille des Labiées, et de la Diandria Monogyne, L., ainsi caractérisé: calice tubuleux, à cinq divisions peu profondes; corolle tubuleuse, à quatre lobes presque égaux entre eux, si ce n'est le supérieur qui est plus large et échan-

Lycogale. Lycopus. Brot. Genre de la famille des Labiées, et de la Diandria Monogyne, L., ainsi caractérisé: calice tubuleux, à cinq divisions peu profondes; corolle tubuleuse, à quatre lobes presque égaux entre eux, si ce n'est le supérieur qui est plus large et échan-

Lycogale. Lycopus. Brot. Genre de la famille des Labiées, et de la Diandria Monogyne, L., ainsi caractérisé: calice tubuleux, à cinq divisions peu profondes; corolle tubuleuse, à quatre lobes presque égaux entre eux, si ce n'est le supérieur qui est plus large et échancrée; deux étamines fertiles, très-écartées. Ce genre est facile à distinguer parmi les autres Labiées à deux étamines fertiles et à deux avortées; il a un port tout particulier, analogue à celui de quelques Menthès; ses fleurs sont petites, sessiles et articulées dans les aiselles des feuilles. On en compte quatre espèces, deux européennes et deux qui habitent l'Amérique du Nord.

Lycopy velue. Lycopus Europaeus, l. Ses feuilles sont simulées, dentées en scie, marquées en dessus de points réinés. Cette plante est très-commune sur les bords des fossés et le long des rivages, dans toute l'Europe et même en Amérique. L'autre espèce européen (Lycopus exallatus), qui croît en Italie et en Hongrie, a beaucoup de rapport avec la précédente.

Lycoperdaceae. Lycoperdaeae. Brot. Les plantes qui composent cette famille avaient été réunies pendant longtemps aux vrais Champignons. Persoon en formait, sous le nom de Fungi Angiocarpus, une section où il plaçait également les Lycogales qui paraissent en diffuser par beaucoup de caractères. Link, en établissant la tribu des Gastromycei, lui donna presque les mêmes caractères et les mêmes limites; mais le nom de Lycoperdaceae paraît plus en rapport avec les dénominations adoptées pour les Familles naturelles. Il a déjà été employé par Mérat dans sa Flore des environs de Paris, et c'est cet auteur qui a circoncrit cette famille comme le fait Bronniard; elle correspond exactement à la division des Angiocarps de Persoon. Le caractère essentiel des Lycoperdaceae, est d'avoir les sporules renfermées dans un péridium ou conceptacle fibres, formé par des filaments entre- croisés. Ces filaments très fins, presque hyaloïdes, composent par leur entrecroisement une ou deux couches distinctes, quelquefois même séparées à la maturité et qu'on désigne par le nom de péridium externe et interne; ce péridium, lorsque la plante est arrivée à son développement complet, ou se détruit irréguillement, ou s'ouvre au sommet avec régularité; il renferme une masse de spérmes très-fines, mêlés à des filaments plus ou moins nombreux, analogues à ceux qui composent le péridium. Ces sporules paraissent tout à fait libres, à cette époque on ne les voit pas adhérer aux filaments. Le mode de développement des sporules n'a encore été bien étudié dans aucun genre de cette famille, de sorte qu'on ne sait pas si ces sporules étaient d'abord renfermées dans l'intérieur des filaments, ou de vésicules qui en dépendaient et qui se seraient détruites, ou si elles adhéraient à la surface des filaments qu'on observe presque toujours entremêlés avec les sporules. On sait seulement que les plantes de cette famille commencent en général par être liquides, et comme laiteuses intérieurement, à l'époque de leur accroissement qui est ordinairement très-rapide, et qu'elles se dessèchent et se solidifient pour ainsi dire plus tard, pour passer ensuite à l'état fibres et pulvérulent, à l'époque de la dispersion des spérmes. C'est en général dans ce dernier état qu'on les a observées, mais de même que la structure du fruit ne peut être bien étudiée que dans l'ovaire, de même c'est par des observations microscopiques, faites sur ces plantes, avant leur développement complet, qu'on pourra se former une
idée exacte de leur organisation. Il est assez probable que les sporules sont d'abord renfermées dans des vésicules membraneuses, qui se détruisent ensuite et qui persistent seulement dans quelques espèces. Ainsi Dittmar a observé ces vésicules dans le *Licea strobilina* et dans le genre *Polangium*; Ehrenberg les a figurées dans quelques *Erysiphe*; Link les indique dans le genre *Tryche* et dans quelques plantes voisines de ce genre. La forme et la structure du péridium, son mode de déhiscence, la disposition des séminules permettent de diviser cette famille en quatorze tribus; la première forme, sous plusieurs rapports, le passage de cette famille à celle des Mucédinées, les filaments qui les composent n'étant le plus souvent unis que très-faiblement, et le péridium se détruisant très-prémattement et presque complètement. La structure des plantes qui composent la dernière tribu est encore très-mal connue, et ce n'est qu'avec doute qu'on l'établit ici; plusieurs auteurs, et Fries en particulier, plaçant ces plantes parmi les vrais Champignons auprès des Tremellées; il n'aboutit dans la famille des Lycopérédacées que les genres donnés d'un vrai péridium fibreux et déchissant, et il regarde les Scelrotiées comme ayant des sporules épars à la surface; rien ne justifie encore cette opinion, et on passe d'une manière si naturelle des vraies Lycopérédacées aux *Sclerotium*, par les genres *Tuber* et *Rhizoctonia*, dont le premier est évidemment voisin du *Scleroteron* et du *Pisocarpium*, tandis que le dernier différe à peine des *Sclerotium*, qu'il paraît plus naturel, pour le moment, de laisser ce groupe des Scelrotiées à la fin des Lycopérédacées; il les lie avec les Tremellinées qui commencent la série des vrais Champignons.

Ire Tribu. — *Filocées*. Péridium sessile, irrégulier, finissant par se détruire ou tomber entièrement en poussière, ne renfermant que peu ou point de filaments mêlés aux sporules et commençant par être complètement fluides intérieurement.


Ire Tribu. — *Lycopérédacées vraies*. Péridium ordinairement pédicelé et d'une forme déterminée, s'ouvrant régulièrement, renfermant des filaments nombreux, mêlés aux sporules.


IIe Tribu. — *Angiogastres*. Péridium renfermant un ou plusieurs péridiums secondaires (péridiotes), remplis de sporules sans mélange de filaments.


IVe Tribu. — *Scelrotiées*. Péridium indéchirable, rempli d'une substance compacte, celluleuse, entremêlée de sporules peu distinctes. *Rhizoctonia*, DC.; *Pachyuma*, Fries; *Sclerotium*, Tod.; *Spermoedia*, Fries; *Xyloma*, DC.; *Acinula*, Fries; *Pyrenium*, Tod.

Quant à la distribution géographique de ces végétaux, on n'a pas des matériaux suffisants pour pouvoir bien l'établir; cependant il paraîtrait que cette famille présente son maximum dans les régions tempérées, et qu'elle est moins nombreuse dans les régions très-froides et dans la zone torride; en effet on connaît à peine deux ou trois plantes de cette famille dans les pays tropicaux, d'où on a déjà rapporté un assez grand nombre de vrais Champignons, et le nombre de leurs espèces ne paraît pas augmenter vers le Nord, comme on l'observe pour la plupart des autres familles de Cryptogames celluleuses.

LYCOPERDASTRUM. Not. Micheli a fondé ce genre, dans la famille des Champignons, pour des Lycopérédinées groupées par les modernes sous le nom de *Scleroderma*.

LYCOPERDINE. Lycoperdina. *Lycoperdon*. Genre de l'ordre des Geléoptères, section des Trimères, famille des Fangicées, établi par Lartigue, aux dépens du genre Endomyque de Fabricius et d'Olivier, et en éloignant par les antennes qui sont presque mouilliformes, insensiblement plus grosses vers leur extrémité, et dont les deux derniers articles, plus grands que les précédents, forment seuls la masse, au lieu que dans les Endomyques la massue est composée des trois derniers articles. Les Lycopérines vivent dans les Champignons qui portent le nom de Vesses-Loups ou Lycopéronds, tandis que les Endomyques se trouvent sous les écorces des arbres. Ce genre se compose de cinq à six espèces, dont une seule est propre à l'Amérique et les autres à l'Europe.

LYCOPERDINE LARGE BANDE. *Lycoperdina succincta*, Latr.; *Endomyces succinctus*, Olivier. (Col., t. 3, fig. 100, pl. 1, fig. 5); *Endomyces fasciatus*, Fabr. *Un rouge fauve, avec une large bande noire, traversant les élytres. *

LYCOPERDITES. POLYF. Foss. Guettard a décrit sous ce nom, plusieurs Alysion ou Eponges fossiles, dont la forme présente quelque ressemblance avec les Cryptogames du genre Lycopérond.
Lycoperdoïdes. not. Micheli donne ce nom à des Champignons très-voisins des Lycéperdons. Les espèces qu'il y a placées ont servi plus tard à former les genres Pisocarpium, Pisolithus, Polysaccaum et Polypera, V. ces mots.

Lycéperdon. not. V esse-de-loup, V esse-loup. Ce genre est un des plus curieux de la famille des Champignons; il appartient à l'ordre des Champignons angiocarpes ou gasterémyciens, dont il est le type par excellence. Ses caractères consistent dans un péridium simple, globuleux, ou en forme de toupie ou de poire renversée, composé d'une membrane plus ou moins flexible ou coriace, recouverte à l'extérieur d'une pous- sière farineuse ou perlée, ou écaillée, ou granuleuse, ou garnie de petites points pyramidales, tocherelleuses ou verruqueuses. Ce péridium se déchire plus ou moins irrégulièrement, lors de la maturité, pour laisser échapper une poussière séminifère, excessivement ténue, semblable à de la fumée, contenue dans les mailles d'un tissu cotonneux, d'une texture plus ou moins sèche, qui finit également par s'échapper. Les grains qui composent la poussière, sont fixés le long des fribilles du tissu. On peut hâter l'émission de cette poussière, en comprimant plus ou moins le péridium; alors elle s'élance avec vitesse, en formant un nuage brun ou fauve. C'est sur cette propriété, et sur l'habitude qu'ont ces végétaux de croître dans les bois, qu'est dû leur nom trivial, exactement exprimé en grec dans Lycoperdon, et dans le latin creptus lupi, dénomination sous laquelle ils sont mentionnés dans les auteurs antérieurs à Tournefort. Le péridium fait par se déchirer en lambeaux, et se détruit ainsi.

Dans leur jeunesse, les Lycéperdons sont blanchâtres ou grisâtres, rarement jaunes ou roux; leur consis- tance, quelquefois aqueuse, est presque toujours char- nue et solide; leur chape est homogène, et n'offre aucune structure cellulaire, ou de divisions intérieures; elle est d'abord blanche, puis elle jaunit et devient brune ou fauve; alors elle ne tarde pas à se réduire en poussière, en commençant par la partie supérieure. Son gonflement produit sans doute autant le déchire- ment du péridium que le fait la dissémination de ce der- nier organe. Les Lycéperdons prennent une couleur plus foncée, généralement brune, avec l'âge; les tuber- cules, les papilles, la poussière qui les recouvrent ou qui leur donnent l'aspect perlé ou givreux, tombent aisément lorsqu'on les froisse. Pendant l'émission de la poussière, et après, ils deviennent si légers, que les vents les dispersent et les emportent avec une grande facilité. Ils croissent communément sur la terre, dans les lieux stériles et découverts, dans les bois, le long des routes et des allées; on en voit aussi quelquefois sur les vieux murs, principalement sur ceux construits en terre. C'est particulièrement en automne qu'ils se mon- trent; leur existence n'a pas une longue durée. Ils varient dans leur grandeur; ils ont ordinai rement celle d'une noix ou d'une pomme; il y en a de plus petits et d'infiniment plus grands; l'un d'eux, par exemple, acquiert jusqu'à deux pieds de diamètre. Ils tiennent au sol par des racines, ou des appendices radiciformes, quelquefois charnues et assez grosses. Ils n'ont point de voile, comme plusieurs des genres voisins, tels que le Geastrum, etc.

Le Lycéperdon de Tournefort comprenait le Lyco- perdon tel qu'il vient d'être exposé, c'est-à-dire, le Lycéperdon, Pers., les genres Geastrum, Boeisia, Tulasosta, qui ont en effet beaucoup d'affinité entre eux, et quelques espèces de clavaria. Micheli, quoique grand admirateur de Tournefort, ne crut point devoir adopter une pareille réunion; il en sépara le Geaster (Geastrum), si remarquable par son volva étoilé; mais il en rapprocha ses Lycéperdastrum, Lycéperdoïdes, Carpobolus, Lycogala et Tubcr, qu'après lui les bota- nistes se hâtèrent de fonder dans le Lycéperdon de Tournefort, et qui n'ont été réétablis que dans ces derniers temps; L'onomyga se trouva confondue dans le Lycéperdon de Micheli. Dans cette réunion, qui form- mait d'abord le genre Copolea de Linnaeus, qui bientôt après il nomma Lycéperdon, ce célèbre naturaliste et ses imitateurs y rapportèrent nombre de Champignons sou venant assez différents, et qui constituent ou rentrent actuellement dans les genres suivants, établis ou réguliers par Person: Lycéperdon, Tulostoma, Sele- roderma ou Hypogenum (Lycéperdastrum, Mitb.), Polyaccaum (Lycéperdoïdes, Mich.; Pisolithus, Ab.; Pisocarpium, Née; Polypera, Pers.), Boeisia, (Sufa, Adans.), Balthara, Geastrum, Onygena, Tuber, Spherobolus, Ecdiun, Lycogala, Trichia, Pesia, Physarum, Stictia, Seleroa, Spharia. Cette lon- gue énumération suffit pour prouver combien le genre Lycéperdon était devenu hétérogène, et quelle confu- sion Linnaeus avait introduite dans cette partie de la famille des Champignons. Adanson, à qui elle n'avait point échappé, fit de vains efforts pour s'y opposer, et, en revenant à Micheli, il ne se conforma point exacte- ment aux travaux de ce botaniste florentin. Ainsi il réunit à son Lycéperdon les genres Lycéperdastrum, Lycéperdoïdes et partie des Lycéperdons de Micheli, partiellement distingués par l'absence du volva, de son Carpobolus, qui renferme le Carpobolus, le Geas- ter, et partie du Lycéperdon de Micheli; réunion essentiellement caractérisée par la présence d'un volva contenant un péridium sessile. Il établit enfin son genre Sufa, ne différant du précédent que par son péridium porté sur une tige; il y place un des Lycéperdon de Micheli (tab. 07, fig. 2), espèce que Person rapporte à son genre Boeista, et Paulet à son Glocydyderna, qui comprend en outre le Geastrum.

C'est donc à Person qu'on doit attribuer le mérite d'avoir opéré une heureuse réforme dans le genre Ly- cèperdon. Quelques botanistes cependant ne sont point partisans de plusieurs des changements qu'il a produits en cette partie: quelques-uns ne voient pas la nécessité de séparer le Boeista et le Seleroderma du Lycéper- don; et d'autres, en adoptant son travail, jugent qu'il n'a pas assez multiplié les genres, ce qui, comme l'on sait, est une passion chez beaucoup de botanistes de nos jours. Ainsi Desvaux a cru devoir former, aux dé- pens du Geastrum, les Plecostoma et Myriostoma; le Podaxis (Schoeninilia, Grevilti), sur le Lycéperdon azatum, Bosc, et le Callososta aux dépens du Sele- roderma. Raffinesque a établi ou créé les genres
Stemmacrura et Actigia, qui rentrent dans le Geastrum ; Pleurocybus ou Pleurocybus, Omphalycus ou Myxostoma (Lycoperdon complanatum, Desf.) et Astrocymum ou Astrocymum, pour y placer des espèces de Lycoperdon ; enfin, l'Aethionora, qui paraît très-près du Tulostoma, et le Perispérma, voisin du Tuber. En outre, le genre Endacicus peut être le même que le Polysaccium. Il est inutile de parler ici de ses genres Elycasia et Polycaulium, qu’il avait d’abord nommés Tenea et Polycaria, qu’ils paraissent avoir des rapports avec les précédents.

On doit encore à plusieurs botanistes, à Link, T. Nées, Fries, etc., des observations sur ces plantes et sur la surface de quelques genres nouveaux. Ainsi, suivant T. Nées (Radio), on doit placer dans le même groupe les genres Uperhiza, Bosc (près du Lycoperdon) ; Dipodermia, Link ; Sterbeckia, Link ; Actinoderminum, T. Nées; Mitreylyces, T. Nées (tous quatre près du Geastrum) ; Asterothora, Dittm., et, selon Fries, son Rhizogopon près du Scerotium.

Malgré tous ces changements et plusieurs autres moins essentiels, on doit convenir que la généralité des botanistes ont adopté le travail de Persoon ; voici les espèces principales de ce genre, dont il a donné la monographie dans le Journal de botanique, 1809, tome 2, page 5.

**Lycoperdon giganteum**, Batsch, Eletch., 257, fig. 165 ; Pers., Lycoperdon maximum, Scheff., Fung., 4, pl. 191 ; Lycoperdon boristula, Bull., Champ., tab. 447 ; Borista gigantea, T. Nées, Syst., tab. 11, fig. 124 ; Vesse-de-loup citronelle, Paul., Trail., 2, page 440, pl. 201, fig. 4, et Syn., n° 31, a, 5. En globe presque sessile, très-grand, d’un blanc jaunâtre ou cendré, à surface un peu pelucheuse. Cette espèce, la plus grande connue, atteint, selon Paulot qui la compare à une marmite et à une citrouille, deux pieds de diamètre sur six pieds de tour, et pèse jusqu’à quinze ou seize livres ; ces dimensions au reste sont rares. Sa chair, d’abord blanche, passe au jaune-vertâtre, puis au gris brun, et enfin se change en une poussière d’un bistre clair, qui sort en abondance sous forme de poussière. Le péridium est blanchâtre dans son jeune âge ; il rougit ensuite, et lors de la maturité il devient cendré ; il est le plus blanc ou presque blanc, et se déchire irrégulièrement en plusieurs fentes, à sa partie supérieure. Lorsqu’il a émis la poussière qu’il contient, il devient si léger que le vent l’enlève aisément ; on croit voir alors, selon Builliard, un Lièvre qui fuit. Paulot prétend que, lorsque la chair de ce Lycoperdon est encore blanche et ferme, elle a un goût de Champignon, et qu’l’expérience a appris que, dans cet état, on peut la manger sans danger et qu’elle fournit abondamment ; seulement elle altère beaucoup. Lorsque la chair devient grise, il y aurait de l’imprudence à la manger. Lorsqu’elle a acquis un certain degré de mollesse, on peut en fabriquer un très-bon amadou, qu’on peut employer au même usage que l’amadou ordinaire. Les autres grandes espèces de ce genre sont encore susceptibles de donner de l’amadou, d’après Ventenat. Cette curieuse espèce tient à peine au sol par quelques racines fines ; elle croît à terre parmi les ga-
jolie espèce, assez commune dans certains bois, croît à terre, dans les buisseries, en touffes de deux à quatre individus. Elle a jusqu'à deux pouces de diamètre sur trois environ de hauteur. Elle est d'abord blanc-grisâtre, puis elle devient fauve.


Lycoperdon cotoneux. Lycoperdon gossypinum, Bull., tab. 455. Petit, en forme de touffe globuleuse, d'abord blanc, puis brunâtre; surface cotoneuse, ou bien un peu laineuse. Cette espèce, qui n'a guère que trois lignes de hauteur, forme de petits groupes sur les troncs d'arbres pourris. C'est la plus petite de ce genre.

Lycoperdon pyriforme. Pers., Syr., p. 148; Scheff., tab. 185; Lycoperdon Protes ovoidium, Bull., tab. 455, fig. 3, et tab. 32. En forme de poire, de près de deux pouces de hauteur environ, ayant une probosciscente à son sommet; surface recouverte d'écailles très-fines; radicule longue, fibreuse. Cette espèce, de couleur de fumée claire, croît en touffes sur les vieilles souches pourris; quelquefois, mais très-rarement, sur la terre. C'est particulièrement dans les bois de Hêtre qu'on la rencontre en automne et en hiver.

Presque toutes ces espèces, ainsi que plusieurs autres, ont tellement d'affinité entre elles, que Bulliard, et après lui De Candolle, ont cru devoir les réunir en une seule espèce, sous le nom de Lycoperdon Protes; ce dernier auteur ajoute même que peut-être les Lycoperdon cisté et gigantescus n'en sont que de simples variétés, ce qui paraîtrait cependant extraordinaire.


Lycopersique. Lycopersicum. not. Ce genre de la famille des Solanées et de la Pentandrie Monogynie, L., établi par Tournefort, fut réuni aux Solanum par Liné et Jussieu. Dans sa Monographie des Solanum, Dunal le rétablit, et il a été admis par Kunth, avec les caractères suivants : calice à cinq ou six divisions très-profondes; corolle rotacée, dont le tube est très-court, le limbe à cinq ou six lobes; cinq étamines à anères coniques, réunies entre elles au moyen d'une membrane allongée, déhiscentes par une fente longitudinale interérieure; stigmate presque bifide; baie à deux ou trois loges renfermant des graines velues. Ce genre se compose de plantes herbacées, dépouillées d'aiguillons, et coudées sur la terre; leurs feuilles sont imparipinnées; les pédicules solitaires, placés hors des aisselles des feuilles, portent plusieurs fleurs de couleur ordinairement jaune. Parmi les nombreuses espèces de ce genre, dont plusieurs croissent dans l'Amérique méridionale, on peut citer comme la plus intéressante, celle que Linné a nommée Solanum Lycopersicum, et qui est appelée vulgairement Tomate. Cette plante a une tige inermes, herbacée, de feuilles pimentées, incisées, des fleurs en grappes, et des fruits glabres, torulés, très-volumineux et de couleur rouge: elle est originaire des pays chauds de l'Amérique, et on la cultive dans l'Europe méridionale, à cause de ses fruits dont le sucre est employé à divers usages culinaires.


Lycophyre. Poly. V. Licophere.

Lycophytilamos. min. La Pierre semblable, selon Pline, à un œil de Loup, et qu'il mentionne sous ce nom, paraît être une Cornaline.

Lycopode. Lycopodium. not. Ce genre, type de la famille des Lycopodiaceae, qu'il compose presque à lui seul, est, sans aucun doute, l'un des plus singuliers du règne végétal, et un de ceux dont la structure mérite le plus de fixer l'attention des botanistes. D'abord placé par Linné parmi les Mousse dont il a porté, il fut ensuite rangé par Jussieu parmi les Fougères dont sa fructification le rapproche davantage, et enfin il devint un genre d'une famille distincte, établie en premier par Swartz, et depuis adoptée par tous les botanistes. Des différences très-remarquables dans le port et dans quelques-uns des caractères de la fructification, on en a engagez plusieurs botanistes à diviser ce genre en plusieurs; Swartz le premier en sépare le Lycopodium nudum de Linné, qui devint le genre de type de Lycopodium. Bernhardi, en 1801, le divisa en deux genres, fondé sur l'influorence axillaire dans les uns, auxquels il donna le nom de Hyperzia, et spiciformes dans les autres auxquels il conserva le nom de Lycopodium. En 1803, Palisot-Beauvau, combinant l'influorence assez la structure des capsules, porta, au dépens des Lycopodes, six genres, sous les noms de Plantanus, Selaginella, Lepidotis, Gymnogynum, Diplostaquinum et Stachygyznandrum. De ces six genres, le Gymnogynum est tout à fait inconnu aux botanistes, ayant été établi sur une plante de Saint-Domingue, que Palisot-Beauvau lui-même n'avait pas rapportée en France et qui n'a pas été, à ce que nous sache, observé depuis. Les genres Plantanus et Lepidotis, dans lesquels on n'a encore découvert que des capsules bivalves, analogues à celles que plusieurs observations d'预先 regarder avec une large fermentation comme des organes mâles dans les autres genres, ne diffèrent que par l'influorence axillaire dans le premier et en épis simples ou rameux dans le second. Dans les genres Selaginella, Diplostaquinum et Stachygyznandrum, on a observé, réunis sur le même individu, des coques réunies, bivalves, renfermant un grand nombre de graines très-fins, libres, analogues aux graines de pollen des plantes pléurogamas, et des capsules trifolées, suivant Palisot, à quatre valves suivant Brotero; et
renfermant trois à quatre graines. Ces genres ne diffèrent donc qu'en ce que, dans le premier, les organes mâles et femelles sont mêlés à l'aiselle des feuilles, et ne forment pas d'épis bien distincts, tandis que dans le second les fleurs mâles et femelles composent des épis distincts, et qu'il n'existe qu'une seule capsule femelle à la base d'un épis composé de coques mâles. R. Brown, dans son Prod. de la Fl. de la Nouv.-Hol., n'a pas adopté ces divisions, mais a divisé ce genre en deux sections : l'une renfermant les espèces où on n'a découvert que des capsules d'une seule forme, l'autre comprenant les Lycopodes à capsules de deux sortes (mâles et femelles), divisions qui mériteraient d'être élevées au rang de genres, si on avait bien prouvé l'absence des capsules à graines peu nombreuses dans la première section.

Avoir ainsi indiqué les divisions qu'on a établies dans le genre Lycopode, il est indispensable d'examiner avec soin la structure de quelques-unes des espèces qui ont servi de type à ces divisions.

Le Lycopodium denticulatum, parfaitement décrit par Brotero dans les Transactions Lingéennes (vol. v, p. 1062), est une des espèces les mieux caractérisées du genre Diplastichium de Palsiot-Beauvoir. Elle est commune dans le midi de l'Europe. Ses tiges sont grêles, rampanantes, couvertes de feuilles distiques, insérées sur quatre rangs, mais dont les deux rangs supérieurs sont composés de feuilles beaucoup plus petites, ressemblant presque à des stipules. Les fructifications forment des épis terminaux, dont la partie supérieure est composée de fleurs mâles et la partie inférieure de fleurs femelles (selon Brotero qui, avec raison, n'admet pas, comme Palsiot-Beauvoir, que certains épis soient entièrement mâles et d'autres entièrement femelles). Les fleurs mâles consistent en coques ou anthes à une seule lobe, bivalves, renfermées, insérées à l'aiselle des bractées supérieures et plus petites que les capsules; chaque anthe renferme un grand nombre de grains de pollen, trois cents environ, suivant Brotero; ces grains ne se rompent pas par l'action de l'eau, mais s'ouvrent avec élasticité; ils ont la forme d'un tétraèdre lisse, à angles légèrement arrondis, à surfaces convexes; leur couleur est d'un rouge orangé. Les fleurs femelles, qui sont en moins grand nombre, que les fleurs mâles, et placées à la base des mêmes épis, sont formées par des capsules solitaires à l'aiselle des feuilles ou des écailles de la base de l'épi; ces capsules sont ovales, oblongues, triangulaires ou presque quadrilobées. Elles présentent des deux côtés et vers leur base, deux sillons linéaires, couverts d'une substance onctueuse. Brotero regarde ces sillons comme des stigmates; les ovules même, très-développés, sont remplis d'un liquide éoléagineux, qui finit par se concrêter dans une sorte de périspermee granaux. La capsule mâre est quadrilobée et se divise en quatre valves, dont deux plus petites et deux plus grandes; elle renferme quatre graines qui paraissent adhérer à un placenta central; leur tégument est mince, dur et râclée, il présente trois côtes saillantes, très-marquées, partant d'un même point qui est probablement celui de l'insection de la graine et s'étendant en divergeant jusque vers la zone moyenne de cette graine. Lorsqu'on fait germer cette graine, la jeune plante qui en sort est pourvue de deux cotylédons opposés, tout à fait semblables à ceux des plantes dicotylédones (voyez la figure donnée par Salisbury, Trans. Linn., vol. xii, tab. 19). Plusieurs espèces, rangées par Palsiot-Beauvoir dans son genre Diplastichium correspondent parfaitement avec la plante qui vient d'être décrite; tels sont les Lycopodium helveticum, apodiscum, radicatum, Lin. Toutes ces plantes diffèrent du caractère donné par cet auteur au genre Diplostichium par la réunion des fleurs mâles et des fleurs femelles dans les mêmes épis, et, sous ce rapport, ce genre ne diffère nullement du genre Selaginella du même auteur, qui devrait nécessairement lui être réuni, car il ne diffère des espèces citées précédemment que par son port et par son pollen composé de grains ordinairement réunis trois par trois et hérissés de papiers très-nombreuses et très-saillantes; mais on ne peut donner que peu d'importance à ce caractère, car on observe également un pollen hérisé sur une plante qu'on ne peut regarder que comme une variété du Lycopodium denticulatum ou du Lycopodium helveticum. Du reste le Lycopodium selaginoides, qui seul composait le genre Selaginella, présente des capsules tout à fait semblables par leur forme et leur organisation à celles du Lycopodium denticulatum.

Quant au genre Stachygynandra, plusieurs des espèces que Palsiot-Beauvoir y avait placées devraient probablement être reportées parmi les Lycopodes à coques toutes semblables, et les autres devraient être réunies avec les espèces qui composaient les deux genres qui viennent d'être examinées. En effet ces plantes présentent de même des épis mâles au sommet et femelles à la base; les capsules femelles sont seulement moins nombreuses et d'une forme un peu différente. Elles renferment également quatre graines; mais ces graines, au lieu d'être opposées en croix comme dans les autres espèces, sont placées trois au fond de la capsule et une à son sommet, ce qui lui donne la forme d'un tétraèdre arrondi. Les espèces qu'on pourrait regarder comme type de ce genre sont les Lycopodium alpinum, fiabilatium, plumosum, etc., etc.

Les Lycopodes dont Palsiot-Beauvoir formait les deux genres Plananthis et Lepidolus, genres qui ne différaient que par le port, n'ont offert jusqu'à présent qu'une seule sorte d'organes de fructification; ce sont des coques bivalves, tout à fait analogues pour leur forme extérieure à celles que l'on avait regroupées comme des organes mâles; ces coques renferment également un grand nombre de grains très-fin; mais ces grains, au lieu d'affecter comme ceux des coques mâles des Lycopodes à organes doubles une forme presque toujours trigone, sont arrondis, sphériques ou ovales; jamais ils ne sont hérissés de papilles; mais cependant, de même que les grains de pollen, ils sont parfaitement libres et n'adhèrent par aucun moyen aux parois de la capsule. Ils sont toujours transparents et incolores. Willdenow assure que cette poussière provenant du Lycopodium clavatum a germé et reprit la plante dont elle provenait; cette poussière diffère en outre de celle des Lycopodium selaginoides, helveti-
... et enfin la poudre, que l'on observe sur le pollen des plantes phanérogames. On voit donc que, malgré l'analogie apparente, qui existe entre les organes unisexualis des Lycopodes à une seule sorte de capsule, et les organes mâles des Lycopodes à sexes distincts, ces organes devraient plutôt être regardés comme des capsules femelles que comme des organes mâles, ainsi que Palisot-Beauvau l'avait fait.

Il paraît résulter de cette comparaison de la structure des divers groupes de Lycopodes, qu'on devrait non pas les diviser en cinq ou six genres comme quelques auteurs l'ont fait, mais en deux : l'un auquel on réserverait le nom de Lycopodium réfrénerait toutes les espèces qui n'ont qu'un seul genre de capsulaires, sortes d'involucre qui, probablement, renferment dans la jeunesse de la plante, les organes mâles et femelles comme les involucres du Marsilea, du Pilularia, des Equisetum; l'autre pour lequel on pourrait adopter le nom de Stachygygnandrums donné par Palisot-Beauvau, comprendrait toutes les espèces à sexes séparés, dans des capsules ou involucres différents. On doit observer qu'il est fort probable que dans ces plantes et dans plusieurs autres Cryptogames dont les sexes sont distincts et séparés, et dont cependant l'organe femelle ne présente ni stigmate ou aucun point propre à l'absorption du pollen, la fécondation a lieu après la dissémination des graines ou du moins après l'ouverture des capsules, ainsi que Savit l'a annoncé pour le Selaginella (V. ce mot et Marsileacées.)

Si, après avoir étudié les organes de la reproduction de cet genre curieux, on jette un coup d'œil sur la structure de ses organes végétatifs, on verra qu'ils ne diffèrent pas moins de ceux des autres végétaux; la tige, souvent rampante, émet des rameaux tantôt plusieurs fois dichotomes, comme dans la plupart des vrais Lycopodes, tantôt plusieurs fois pinnés et disposés en éventail dans un même plan : tels sont la plupart des Stachygygnandrums. Les feuilles, presque toujours sétacées, aiguës, entières, assez épaisse, sont toujours lisses, elles ont l'aspect de celles des grandes Mousses, ou, dans les espèces les plus fortes, elles ressemblent aux feuilles des Conifères; tantôt elles sont insérées par verticilles obliques ou en spirale tout autour de la tige; tantôt elles sont disposées sur quatre rangs dont deux, plus petits, forment des sorties de stipules qui alternent avec les grandes feuilles : c'est le cas de la plupart des Stachygygnandrums. Ces feuilles sont quelquefois sans nervures, mais le plus souvent elles sont parcourues par une seule nervure moyenne; les pores corticaux sont très-visibles, assez grands, de forme elliptique; il existent sur les deux faces des feuilles; la structure intérieure des tiges est très-uniforme et fort différente de celle de la plupart des autres végétaux; au centre on observe un faisceau trés-serré de vaisseaux simples, cylindriques, réunis par un peu de tissu cellulaire très-dense; ces vaisseaux n'ont pas la structure d'aucun des vaisseaux observés dans les plantes phanérogames; ils ont été d'égal façon que Thomson (Lectures on Botany., t. i, 1829) sous le nom de vaisseaux annelés: en effet ils paraissent composés d'anneaux successifs, parallèles et non en spirale. Thomson attribue ces anneaux à des pores linéaires, transversaux; mais cette opinion ne paraît ni probable ni en rapport avec ce que l'on observe sur ces plantes: autour du faisceau central de vaisseaux, se trouve une couche de tissu cellulaire extrêmement lâche qui se détruit promptement de manière à donner à ces tiges l'aspect factuel avec un axe central souvent déjeté sur un des côtés; enfin la circonférence est composée d'une couche plus ou moins épaisse d'un tissu cellulaire assez dense, sans vaisseaux, à cellules allongées et presque fusiformes; la partie extérieure surtout est très-dense et composée de cellules très-petites, elle forme une sorte d'écorce; ce tissu cellulaire est traversé de distance en distance par des vaisseaux qui de l'axe central se portent dans les feuilles; mais il ne paraît renfermer aucun vaisseau qui lui soit propre.

Les Lycopodes n'atteignent pas en général une taille très-considérable; les plus grandes espèces ont deux à trois pieds d'élevation. On en connaît plus de cent vingt; ils habitent toutes les régions du globe depuis la zone polaire jusqu'à l'équateur; mais ils suivent, sous le rapport de leur distribution, les mêmes lois que les Fougères avec lesquelles ils ont de grands rapports; ainsi, peu nombreux dans le Nord, ils sont limités dans ces régions froides, à quelques espèces basses et rampantes, telles que les Lycopodium alpinum, selaginoides, etc.; ils sont rares dans les plaines des régions tempérées; dans les régions équinoxiales au contraire leur nombre devient beaucoup plus considérable, et ils paraissent de même que les Fougères dominer dans les îles où la végétation est beaucoup plus pauvre en plantes phanérogames; ils atteignent aussi, dans ces climats froids, une taille beaucoup plus élevée: c'est là que croissent les Lycopodium cernuum, flagellatum dont le port rappelle en petit plusieurs Conifères.

Lycopodiacees. Not. Cette famille établie par Swartz et adoptée depuis par tous les botanistes, n'est presque composée que du genre Lycopode, et de quelques genres qu'en on a démembrés. Tels sont les deux genres Tmesipteris et Psilotutum (Bennhardia, Willd.); on doit encore y rapporter, ainsi qu'il a fait De Candolle, le genre Isoetes dont l'organisation a les plus grands rapports avec celle des Lycopodes. Quant au genre Dufouria de Bory de Saint-Vincent, rapproché par Willemow des Lycopodes, il a été reconnu depuis pour une plante phanérogame, voisine de la famille des Conifères. Cette famille se trouverait donc composée de quatre genres ou de cinq, si on divisait le genre Lycopode, comme il paraît que ce serait convenable, en deux genres fondés sur la structure des capsules. On pourrait distribuer ces genres ainsi:

† Capsules indéhiscentes.

†† Capsules régulièrement déhiscentes.

Stachygygnandrums, Lycopodium, Tmesipteris, Psilotum.
La première section forme pour ainsi dire le passage aux Marséliacées et surtout à la section des Salviniéas (*Salvinia et Azolla*), dont l'**Isosote** se rapproche par sa manière de croître, et par ses capsules ou plutôt ses involucres indéhiscentes; les derniers genres de la seconde section ont au contraire plus d'analogie avec les Fougères, et surtout avec les Ophiofissiées. Les Lycopodiacées sont principalement caractérisées par leurs capsules placées à l'aisselle des feuilles ou des bractées, éparples ou formant des épis distincts; tantôt ces capsules, toutes semblables, renferment un grand nombre de sémínules auxquelles étaient probablement mêlés, dans leur premier développement, les grains de pollen, ainsi que cela s'observe dans les involucres du *Marsilea* et du *Pilularia*; tantôt ces organes sont réunis dans des capsules de deux sortes, les unes ne renfermant que des grains de pollen, et les autres ne contenant que des sémínules beaucoup plus grosses que les grains des premières: c'est le cas de l'**Isosote** et du *Stachygyrum*; dans ces deux genres, et surtout dans le premier, il est à présumer que la fécondation a lieu après la dispersion des graines, comme cela a lieu dans le *Salvinia* et probablement dans l'Azolla. Du reste la structure des graines est parfaitement la même dans l'**Isosote** et dans les *Stachygyramum*: dans les uns et les autres elles sont sphériques, blanches, et présentent trois côtes rayonnant d'un même point. Dans les autres genres la ténuité des graines rend difficile de les observer; cependant on reconnaît toujours une forme un peu trigone qui paraîtrait indiquer également ces trois côtes. La structure des tiges et des feuilles est la même dans toutes ces plantes, si c'est que celles de l'**Isosote** sont dépouillées de pores corticaux, comme toutes les feuilles des plantes submergées. La tige présente toujours les vaisseaux réunis en un faisceau au centre, et entourés d'une couche fort épaisse de tissu cellulaire plus dense vers la circonférence. La distribution géographique de cette famille est la même que celle que nous avons indiquée pour les Lycopodes en particulier; les deux genres *Psilotum* et *Tmesiplerus* ne se trouvent qu'entre les tropiques et surtout de distance de cette zone à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Zélande d'un côté, et le *Psilo-
tum* jusque dans les Florides de l'autre. Un des faits les plus remarquables offerts par cette famille, mais qui n'a été observé, il est vrai, jusqu'à présent que sur une seule espèce, c'est la germination dicotylédonée de ces plantes; ce fait annoncé par Brotero, vérifié par Salisbury en qui on a donné une bonne figure (*Trans. Soc. Linnaéenne, t. xi*), a été remarqué sur le *Lycopodium duiculatum*; il tendrait à éloigner ces plantes des Fougères et annoncierait peut-être, entre ces végétaux et les Conifères, des rapports que leur port semblerait indiquer, et que quelques autres caractères paraissent faire ressortir: peut-être cette famille est-elle destinée à suivre le sort des Cycadées qui, d'abord confondues avec les Fougères, furent ensuite placées parmi les Phanérogames monocotylédonées, et dont le célèbre Richard a si bien prouvé depuis les rapports avec les Conifères.

**Lycopodiacées fossiles.** — Plusieurs auteurs ont in-

diqué comme appartenant à la famille des Lycopodii-

cées, des végétaux dont les restes ont été trouvés dans différents terrains. Bronnhiard a partagé cette opinion en rapportant à cette famille plusieurs plantes du ter-

rain houiller et quelques autres trouvées dans des terrains plus nouveaux. En effet, cette famille parait une de celles qui sont développées en premier sur la terre, mais avec des caractères assez différents de ceux qu'elles offrent maintenant pour exiger une comparai-

son minutieuse, afin de donner quelque degré de cer-

titude à cette détermination. C'est dans le terrain houil-

ler que cette famille parait prédominer, et le nombre des espèces, ainsi que leur état de conservation, met à même de les bien caractériser.

On rencontre en grande quantité, dans les terrains houillers, et peut-être plus particulièrement dans ceux du nord de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Angleterre et des États-Unis, des tiges cylindriques légèrement elliptiques lorsqu'elles sont perpendiculaires aux cou-

ches, tout à fait planes lorsqu'elles sont parallèles à ces couches. Le diamètre de ces tiges ou de ces ra-

meaux varie, probablement suivant les espèces et sui-

vant la partie de la plante, depuis quelques millimètres jusqu'à 5-6 décimètres. Lorsqu'on observe ces tiges dans les couches qui les renferment, on voit qu'elles sont toujours rameuses, le plus souvent dichotomes, quelquefois pinnées. On en a mesuré, dans les mines des environs de Dusseldorf, qui atteignaient jusqu'à 70 pieds de long. Elles ne présentent d'articulation dans aucun point de leur étendue. Leur surface est couverte d'une écorce de charbon très-mince, très-régulière; l'intérieur est entièrement remplacé par de la roche, et ne conserve aucune trace de structure végétale; l'écorce offre des lamelons rhomboïdaux, disposés en quinconce, vers la partie supérieure desquels on re-

marque une cicatrice d'insertion de forme variable, mais toujours plus large que haute et marquée d'un ou de trois points vasculaires. Telle est la structure des grosses tiges; elles paraissent se terminer inférieure-

ment par plusieurs racines dichotomes. On observe souvent quatre racines disposées en croix, sur une base de tige très-grosse des environs de Glasgow, qui semblent appartenir à ce genre. Mais lorsqu'on rencontre des portions de rameaux plus jeunes, soit qu'ils fussent suite à ces tiges, soit qu'ils soient isolés, on peut étudier avec plus de succès la structure de ces plantes. Sur ces rameaux, on retrouve en plus petit la même organisa-

tion de l'écorce; mais en outre, on rencontre presque toujours une partie des feuilles qui s'inséraient sur ces sortes de mammelons; ces feuilles sont liacinares ou séta-

ées, plus ou moins longues, souvent courbées en fan-

cille, très-aiguës, et traversées par une seule nervure moyenne; leur tissu paraît assez épais et coriace. Dans d'autres espèces, les feuilles ne semblent être que des sortes de tubercules courts et aigus, mais c'est le cas le plus rare. Ces végétaux, que Bronnhiard avait d'abord désignés sous le nom de *Sagenaria*, ont été nommés à la même époque par Stenbieng, *Lepidoloden-

tron*, nom que le premier est porté à adopter. Si l'on compare ces végétaux à ceux que l'on connaît ac-

tuellement, on ne trouve que deux familles avec les-
quelles ils aient de nombreux rapports ; ce sont les Lycopodiaces et les Conifères ; ils s'éloignent de la première par la grandeur, de la seconde par un caractère plus important, l'absence d'accroissement en diamètre, accroissement qui est détruit les traces des insertions des feuilles sur les tiges, bien longtemps avant que ces tiges eussent pu acquérir un diamètre de 3 à 6 décimètres. Ils diffèrent encore des Conifères par leur division dichotome, mode de division qu'on n'observe dans aucune plante de cette famille, et qui est au contraire, si commune dans les Lycopodiaceæ ; du reste, la forme et la disposition des feuilles s'accordent également bien avec l'une et l'autre famille ; en effet, ces plantes fossiles ont des feuilles tout à fait semblables d'une part à celles des Araucaria d'Amérique, et de l'autre à celles des Lycopodium verticillatum, ulycitium, etc.

Deux autres caractères font encore pénécher pour l'affinité avec les Lycopodiaceæ : 1° la manière dont les tiges de ces végétaux sont remplies d'une roche semblable à celle qui les environne, peut faire prêsumer qu'elles étaient fistuleuses ou composées intérieurement d'un tissu cellulaire très-lâche, qui s'est détruit promptement. Si on examine les tiges des Lycopodes vivants, et particulièrement des espèces à tiges épaisse, et dichotomes, on verra qu'elles consistent en une écorce plus ou moins épaisse, d'un tissu cellulaire très-dense, et en une cavité assez large, au centre ou sur les côtés de laquelle se trouve un axe cylindrique formé par un faisceau de vaisseaux. On conçoit qu'il a pu avoir existé des espèces dont la tige, beaucoup plus grosse, présentait une cavité beaucoup plus grande, qui aurait été remplie par la roche environnante. Il est au contraire très-difficile de concevoir comment l'intérieur d'une tige pleine et ligneuse comme celle d'un Pin ou de tout autre arbre de la famille des Conifères aurait pu se détruire et être remplacé par une substance étrangère, sans que l'écorce, beaucoup moins dense, qui l'entoure, se fût détruite en premier ; aussi ne trouve-t-on aucun exemple de ce mode de pétrefaction dans les bois évidemment dicotylédons. Le dernier fait qui porte à admettre ces végétaux pour des Lycopodiaceæ, consiste dans la disposition des feuilles de quelques plantes de ce genre appartenant également au terrain houiller. Dans ces échantillons, les feuilles sont distiques et alternativement plus grandes et plus petites, absolument comme dans certains Lycopodes, tels que le Lycopodium flavillum.

Si après avoir ainsi comparé les organes de la végétation de ces végétaux avec ceux des Lycopodes, on cherche parmi les autres débris de végétaux fossiles du même terrain ceux qui pourraient se rapporter à leurs organes de fructification, on trouvera deux sortes de fruits qui, malgré leur grande différence de forme, paraissent appartenir à des végétaux de cette famille. Les premiers sont des fruits comprimés, presque lenticulaires, cordiformes à la base, qui ont, avec les coques bivalves des Lycopodes, la plus grande analogie, et qui n'ont qu'une différence très-minime, que par une taille beaucoup plus considérable, différence qui s'accorde avec celle que l'on peut observer dans les tiges. Les secondes sont des cônes ou des épis formés d'écaillles imbriquées, écaille qui parlaient seraient creuses ou composées de deux écailles soudées comme celles des Araucaria, et renfermait en leur intérieur une couche probablement membraneuse et remplie de graines nombreuses ; structure qui est pour ainsi dire intermédiaire entre celle des Lycopodes à épis et celle de l'Isoetes, et qui, d'une autre part, a une grande analogie extérieure avec celle des cônes des Araucaria, mais qui paraît en différer essentiellement par la forme et la disposition de la substance renfermée dans ces écailles, qui ne semble pas être une seule graine régulière et compacte comme celle des Conifères, mais une agglomération de semaines dans une coque, comme on l'observe dans les Lycopodiaceæ. Tels sont tous les caractères qui, réunis, portent à regarder les végétaux du terrain houiller qu'on a désignés sous le nom de Lepidodendron comme des Lycopodes arboréscents ; on s'éloigne en cela de l'opinion de Rhode qui les regarde comme des Cactus, et de celle de M. Martius qui les nomme Lycnophorites, et les admet pour les analogues du genre de Composées du Brésil, qu'il a nommé Lycnophora. Il serait trop long de développer tous les caractères qui les distinguent de ces végétaux ; la description de ces Fossiles suffira pour que tout botaniste puisse voir combien ils s'accordent de ces diverses familles.

Ces immenses végétaux paraissent bornés au terrain houiller, peut-être en rencontre-t-on quelques-uns dans les terrains de transition, et par conséquent à une époque un peu antérieure au dépôt de la Houille, mais ils ne paraissent pas avoir persisté plus tard que cette grande formation. Dans les terrains plus nouveaux, on retrouve quelques plantes qui peuvent encore se rapporter à la famille des Lycopodiaceæ, mais alors ces végétaux ne dépassent plus la taille de ceux que l'on voit encore sur la terre, et leur nombre est beaucoup moins considérable. Quant aux plantes fossiles des Schistes bitumineux de Mansfeld que plusieurs auteurs ont regardées comme des Lycopodes fossiles, on ne saurait partager cette opinion ; dans ces fossiles, les feuilles sont disposées sans ordre ; elles sont minces ou charnues, mais n'ont jamais l'aspect coriace de celles des Lycopodes ; enfin, on n'y voit aucune trace de merures, caractères qui portent à les considérer plutôt comme des Alques voisines des Caueterp a feuilles imbriquées, tel que le Caueterp Lycopodioides, que comme des Lycopodes.


LYCOPSIS. Lycope. Génére de la famille des Borraginées et de la Pandanèe Monogyne, caractérisé par un calice tubuleux, à cinq divisions, une corolle monopétale, infundibuliforme, ayant le tube grêle et recourbé en arc, le limbe à cinq lobes et l'entrée du tube garnie de cinq appendices convexes et connivents. Ce genre se compose d'un petit nombre d'espèces ayant absolument le port des Buglosses, dont il ne diffère que par la courbure du tube de la corolle, qui est droit dans les Buglosses. Ce sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, hérissées de poils comme la plupart des
ardes Borraginées, et portant des fleurs violettes, dis- posees en grappes terminales.


LYCOPUS. bot. V. Lycorce.

LYCORIDE. Lycoris. Annél. Genre de l'ordre des Néréidés, famille des Néréides, section des Néréides Lycorienes, établi par Savigny (Syst. des Annélides, p. 12 et 59) qui lui donne pour caractères distinctifs: trompe sans tentacules à son orifice; antennes exté- rieures plus grosses que les mitoyennes; première et seconde paires de pieds converties en quatre paires de cirres tentaculaires; des branches distinctes des circes. Les Lycorides s'élargissent de tous les autres genres de la même famille par la présence des mâchoires; elles partagent ce caractère avec les Nephtyides dont elles se distinguent cependant par l'absence de tentacules à l'orifice de la trompe.

Le genre Lycoride est un des plus naturels de la classe des Annélides. Toutes les espèces qui le comp- tent ont des caractères assez tranchés et que Savigny a fort bien fait ressortir. Leur corps est linéaire, plus ou moins convexe en dessus, à segments très nombreux; le premier des segments apparents est plus grand que celui qui suit; la tête est peu convexe, rétrécie par de- vant et libre; la bouche se compose d'une trompe grosse à la base, et partagée en deux anneaux cylindriques, dont le second est plus petit; elle est garnie sur l'un et l'autre de tubercules ou points saillants durs et cor- nus; les mâchoires sont courtes, avancées, dentelées, courbées en faux et pointues. On voit quatre yeux très-distincts, noirs ou de couleur brune, et placés latéralement deux en avant et deux en arrière. Il existe des antennes incomplètes; les mitoyennes sont courtes, filiformes, rapprochées et insérées devant le front, composées de deux articles, dont le second très-petit; l'antenne impaire manque, les extérioritess sont beau- coup plus grosses et un peu plus longues que les mito- yennes, comme urcéolées, insérées sous les côtes de la tête, également de deux articles, le second petit et obus; les pieds sont très-dissimulables ou de plusieurs sortes; les premiers et les seconds ne sont point ambu- latoires et se trouvent privés de sois: ils sont convertis en quatre paires de cirres tentaculaires; les pieds sui- vants sont ambulatoires, et les derniers ont la forme des styles: les cirres tentaculaires qui sortent chacun d'un article distinct, et qui s'insèrent au bord du segment commun, formé par la réunion des deux premiers segments du corps, sont allongés, sécatés, inégaux; les deux premières paires ont moins de lon- gueur que les deux suivantes, et le cirre supérieur de chaque paire est plus long que l'inférieur; les pieds am- bulatoires ont deux rames séparées; la rame dorsale pourvue d'un seul faisceau de sois, manque à la pre- mière et à la seconde paire; la rame ventrale est munie de deux faisceaux; les sois sont tortes ou courbées à leur pointe, et garnies la plupart d'une barbe termi- nale; les cirres sont subtils, inégaux, et les inférieurs plus courts; les pieds affilées consistent en deux filets séparés et terminaux; les branches se composent essen- tiellement, pour chaque pied ambulatoire, de trois lan- guettes ou branchies charnues; la première de ceslan- guettes est située sous le cirre supérieur; la deuxième sous la rame dorsale et disparaît avec elle; la troisième ou la plus inférieure, sous la rame ventrale. L'anatomie a fait voir que l'ossophare des Lycoridae était accom- pagné de poches assez courtes et épaisses; elles man- quent dans quelques genres de la famille des Néréides. Les espèces de ce genre, connues sous le nom de Scala- penidées marines, sont très-numéreuses; Savigny en décrit plusieurs nouvelles: la Lycoride lobulée, Lycoris tubulata, des côtes de l'Océan; la Lycoride podo- phyllée, Lycoris podophylla; la Lycoride folliculée, Lycoris folliculata; la Lycoride farbée, Lycoris fa- cata, espèce de l'Océan; la Lycoride néréidelle, Lycoris nubia; la Lycoride fava, Lycoris fata; la Lycoride rougâtre, Lycoris rubida, du Voyage de Péron. Savigny figure et décrit deux espèces nouvelles du golfe de Suez: la Lycoride Égyptienne, Lycoris Égyptia, pl. 4, fig. 1 de l'Ouvrage d'Égypte; elle est commune dans la mer Rouge, sous les Fucus, entre les racines des Madrépores, dans les interstices des pierres, et elle se loge dans un fourreau membrané; la Lycor- ride messagère, Lycoris nuntia, pl. 4, fig. 5, Ou- vrage d'Égypte. Elle est très- agile. Savigny ne lui a point vu de fourreau. Parmi les espèces connues, et que cet auteur rapporte au genre Lycoride, on cite: le Nereis pulsatoria, Montagu, Leach; le Nereis mar- garitacea, Leach (Encycl, Brit. Suppl., t. 1, p. 451, tab. 26, fig. 5); les Nereis pelagica, incisa, funbrata et aphroditoides de Gmelin. Le Nereis versicolor de Müller (For Furr., p. 104, tab. 6, fig. 1-6) a beau- coup de rapport avec le genre Lycoride, et ne paraît en différer que par une antenne impaire exactement située entre les deux antennes mitoyennes. Cette organisation pourrait donner lieu, suivant Savigny, à une simple tribu.

LYCOSE. Lycosa. Annél. Genre de l'ordre des Pul- monaires, famille des Aranéides, section des Dipneu- mones, tribu des Ciliigrades, établi par Latreille et adopté par Wallaenr et tous les entomologistes. Ses caractères sont: yeux disposés en quadrilatère aussi long ou plus long que large, et dont les deux poste- rieurs ne sont point portés sur une éminence; première paire de pieds sensiblement plus longue que la se- conde.

Les Araignées ressemblent beaucoup aux Dolomédes de Latreille; mais elles en diffèrent par la manière dont les yeux sont placés sur le thorax, et par les pattes dont la seconde paire est moins longue que la première. Elles s'éloignent des Saltiques et autres gen- res voisins par des caractères de la même valeur. Les yeux des Lycoses forment un quadrilatère; ils sont dis- posés sur trois lignes transverses; la première formée de quatre et les deux autres de deux. Les quatre der- niers composent un carré dont le côté postérieur est de
la longueur de la ligne formée par les antérieurs, ou grêle plus long; les deux postérieurs ne sont point portés sur des thérèculées comme ceux des Dolomèdes. La lèvre des Lycoses est carrée, plus haute que large. La longueur de leurs pattes va dans l'ordre suivant: la quatrième paire la plus longue, la première ensuite, la deuxième et la troisième qui est la plus courte. Leur corps est couvert d'un duvet serré, et leur abdomen est de forme ovale.

Les Lycoses courent très-vite; elles habitent presque toutes à terre, où elles se pratiquent des trous qu'elles agrandissent avec l'âge, et dont elles fortifient les parois intérieures avec une toile de soie, afin d'empêcher les éboulements. D'autres s'établissent dans les fentes des murs, les cavités des pierres, etc. Quelques-unes (Lycose Allodrome) y font un tuyau composé d'une toile fine, long d'environ cinq centimètres, et reconvert à l'extérieur de parcelles de terre; elles ferment ce tuyau au temps de la pluie. Toutes se tiennent près de leur demeure, et y guettent leur proie sur laquelle elles s'élancent avec une rapidité étonnante. Ces Aranéides passent l'hiver dans ces trous, et, suivant Olivier, la Lycose Tarentula a soin d'en boucher exactement l'entrée pendant cette saison. Les Lycoses sortent de leurs retraites dès les premiers jours du printemps, et elles cherchent bientôt à remplir le vœu de la nature en s'acquoyant: suivant les espèces et suivant la température du printemps, l'accouplement a lieu depuis le mois de mai jusqu'à la mi-juillet. D'après Clerck, les deux sexes de celle qu'il nomme monticola préludent par divers petits sauts. La femelle s'étant soumise, le mâle, par le moyen d'une de ses palpes, rapproche de son corps et un peu obliquement son abdomen; puis, se plaçant par derrière et un peu de côté, se couche sur elle, applique doucement et à diverses reprises son organe générateur sur un corps proéminent (que Clerck nomme trompe) de la partie sexuelle de la femelle, en faisant jouer alternativement l'une de ses palpes, jusqu'à ce que les deux individus se séparent par un sautillement très-prést. Les Lycoses pondent des œufs ordinairement sphériques, et variant en nombre, suivant les espèces, depuis vingt et un peu près jusqu'à plus de cent quatrê-vingts. Ces œufs, à leur naissance, sont libres; mais la mère les renferme bientôt dans un sac ou concon circulaire, globuleux ou aplati, et formé de deux calottes réunies par leurs bords. Ce concon ou sac à œufs est toujours attaché au derrière de la femelle par les filières, au moyen d'une petite pelote ou d'un lien de soie. La femelle porte tout le temps cette postérité future, et court avec célérité malgré cette charge. Si on l'en sépare, elle entre en fureur, et ne quitte le lieu où elle a fait cette perte qu'après avoir cherché longtemps et être souvent revenue sur ses pas. Si elle a le bonheur de retrouver son concon, elle le saisit avec ses mandibules, et prend la fuite avec précipitation.

Les œufs des Lycoses éclosent en juin et en juillet. Dégér, qui a beaucoup observé les Araignées, présume que la mère aide les petits à sortir de leur œuf, en perçant la coque. Les petits restent encore quelque temps dans leur coque générale; ce n'est qu'après leur premier changement de peau qu'ils abandonnent leur demeure et montent sur le corps de leur mère où ils se cramponnent; c'est surtout sur l'abdomen et sur le dos qu'ils s'établissent de préférence, en s'y arrangeant en gros peloton qui donnent à la mère une figure hideuse et extraordinaire. Par un temps serein et vers la mi-octobre, Lister a observé une grande quantité de jeunes Lycoses voltigeant dans l'air. Pour se soutenir ainsi, elles faisaient sortir de leurs filières, comme par éjaculation, plusieurs fil simple en forme de rayons de comètes, d'un éclat extraordinaire et d'un pourpre brillant. Ces petits Araignées faisaient mouvoir, avec rapidité et en rond au-dessus de leur tête, leurs pattes, de manière à rompre leurs fils, ou à les rassembler en petites pelotes d'un blanc de neige. C'est, soutenues par ce petit ballon, que les jeunes Lycoses s'abandonnaient dans l'air et étaient transportées à des hauteurs considérables. Quelquesfois ces longs fils aériens sont réunis en forme de cordes embruillées et inégales, et deviennent un filet avec lequel les Aranéides prennent de petites Mouches et d'autres insectes de petite taille.

Le genre Lycose renferme un assez grand nombre d'espèces; il en est surtout une qui est très-commune aux environs de Tarente, et qui jouit d'une grande célébrité, parce que le peuple croit que son venin produit des accidents très-graves. Latreille divise ce genre ainsi qu'il suit :

1. Ligne antérieure des yeux pas plus large que l'intermédiaire.

† Yeux de la seconde ligne très-sensiblement plus gros que les deux de la ligne postérieure.

LYCOC TARENTULA. Lycosa Tarentula, Latreille, Waleck.; Aranea Tarentula, L., Fabr., Albín. (Aran., tab. 59). Elle est longue d'environ un ponce, entièrement noire, avec le dessous de son abdomen rouge et traversé, dans son milieu, par une bande noire. Cette Araignée, étant très-célebre, a été figurée par une foule d'auteurs, mais si mal, qu'il semble que plusieurs d'entre eux se soient plus à exagerer ses formes hideuses afin d'inspirer plus d'horreur pour elle et d'accréder, par ce moyen, les absurdis qu'ils ont débité sur les propriétes de son venin. Il serait trop long de mentionner ici les noms des auteurs qui ont parlé de la Tarentula, et qui l'ont figurée. Selon les uns, son venin produit des symptômes qui approachent de ceux de la fièvre maligne; selon d'autres, il ne procure que quelques taches érysipélateuses, et des crampes légères ou des fourmillements. La maladie que le vulgaire croit que la Tarentula produit par sa morose, a reçu le nom de Tarentisme, et l'on ne peut la guérir que par le secours de la musique. Quelques auteurs ont poussé l'ahurisut jusqu'au indiquer les airs qu'ils croient convenir le plus aux Tarentolati; i'est ainsi qu'ils appellent les malades. Samuel Hafensreffer, professeur d'Im., les a notés dans son Trait des Maladies de la peau. Baglivi a aussi écrit sur les Tarentules du midi de la France; mais on est bien revenu de la frayeur qu'elle inspirait de son temps, et aujourd'hui il est bien reconnu que le venin de ces Araignées n'est dangereux que pour les insectes dont la Tarentula fait sa nourriture. Cette espèce se trouve dans l'Italie méridionale.
Il existe dans le midi de la France une espèce de Lycose qui diffère très-peu de celle qui vient d'être décrite, et qu'Olivier a confondue avec elle; c'est le *Lycosa Melanogaster* de Latreille (*Lycosa Tarentula Naranbennis*, Walck.). Elle est un peu plus petite que la précédente, et en diffère surtout par son abdomen qui est tout noir en dessous, et dont les bords seulement sont rouges. Chabrier (Soc. Académ. de Lille, 4e coh.) a publié des observations curieuses sur cette espèce.

Les quatre yeux postérieurs presque de même grandeur.


L. Ligne antérieure des yeux plus large que l'intermédiaire.

*Lycose Pirate*. *Lycosa Piraticus*, Walck.; Clerck (*Aran. Suec.*, pl. 5, tab. 4 le mâle, et tab. 3 la femelle). Corset verté, bordé d'un blanc très-vif; abdomen noirâtre, entouré de chaque côté d'une ligne blanche, avec six points blancs sur le dos. Elle paraît avoir des rapports avec les Dolonéades aquatiques, et court sur la surface de l'eau sans se mouiller. *V.* pour les autres espèces Walkenea, Latreille, Olivier, Clerck, etc.

*Lycoséride*. *Lycoseris* sot. Genre de la famille des Synantheres, tribu des Mutisiacées, institué par Cassini qui lui assigne pour caractères: capitule inéquilatéral, hétérogène, radié; involucre multisérial, imbriqué, à squamae oblongues-ovales, acuminées, inermes, les intérieures plus longues; réceptacle fin-brilloso poilu; fleurons de la circonférence sur un seul rang et femelles, ceux du disque hermaphrodites; corolles glabres: celles du rayon lignulées, à languette plus courte que le tube; celles du disque régulières, quinquéfides; à lobes plus courts que la partie entière; anthères des fleurons de la circonférence avortées, celles du disque à queue entière, à filament lisse; style buiteux à la base, à rameaux inégaux dans les fleurons hermaphrodites, hispides dans les fleurons du disque, glabres dans ceux du rayon; anères sans bec; aigrette à paillettes égales, longues, très-étroites, acuminées et dentées en seie. Les espèces de ce genre, dont deux seulement sont bien déterminées, sont des plantes suffruticueuses, inermes, à feuilles alternes, courtement pétiolées, entières, un peu coriaces, peninnervées, réticulées, lisses et bistantes en dessus; à capitules terminaux, toujours dioiques par avortement; à corolles purpurines.


La seconde espèce a été nommée par Lesson, *Lyeoso- seris dendlitacula*: sa patrie est ignorée.


**LYCITE.** *Lycites*. sot. Genre de l'ordre des Coleoptères, section des Tétramères, famille des Xylophages, tribu des Trogosolitaires, établi par Fabricius et adopté par Latreille qui lui donne pour caractères: antennes de la longueur du corselet et de la tête, ayant la masse composée de deux articles; mandibules saillantes; corps étroit et allongé. Ces insectes ont été confondus avec les *Ips* par Olivier, et avec les *Ditoma* par Herbst. Les Lycites, tels qu'ils sont adoptés ici, diffèrent des Ditomes par les antennes qui, dans ceux-ci, sont plus courtes que la tête et le corselet, et par les mandibules qui sont cachées ou peu découvertes dans ces derniers. Ils s'éloignent des Colydes, des Trogosites, des Merix et des Latridies, par les antennes qui, dans ces genres, ont la masse composée de trois ou quatre articles. Les Lycites sont des insectes de petite taille, et le genre se compose de peu d'espèces. Ces Coleoptères vivent dans le bois sec, et on les trouve sous les écorces et sous les éclats des pièces abandonnées ou travaillées. Dejean (Cat. des Col., p. 105) en mentionne quatre espèces, toutes d'Europe.

**LYCITE CANALICULÉ.** *Lycites canaliculatus*, Fabr.; *Ips oblongus*, Oliv. (Col., t. 2, n° 18, pl. 1, fig. 5). Cet insecte est long d'une ligne et demi à deux lignes; son corselet est presque aussi long que large, dentelé sur les bords et marqué au milieu d'une fossette allongée; il est d'un brun rosâtre, pubescent; les élytres sont de la même couleur et ont chacune neuf à dix lignes élevées.

**LYCURE.** *Lycites*. sot. Le professeur Kunth (*in Humb. Nov. Gen.*, t. 1, p. 141) appelle ainsi un genre nouveau de Graminées et de la Triandrie Bigynies, L., auquel il donne les caractères qui suivent: les fleurs sont disposées en épi; les épillets sont géménés, uniflores; l'un est hermaphrodite et pédicellé, l'autre est mâle ou neutre, presque sessile, de la même forme et de la même structure que le premier, mais plus petit. La sépalee se compose de deux valves oblongues, membraneuses, concaves, inégales; l'intérieure un peu plus courte, bis ou plus rarement trifide, ayant ses divisions terminées par une arête; la supérieure acuminée et aristée, quelquefois bifide; l'arête naissant entre les dents. La grume est formée de deux paillettes tancées, acuminées, concaves, membraneuses, presque égales; l'intérieure aristée, la supérieure mutique. Les étamines sont au nombre de trois, ayant des anthères linéaires. L'ovaire est surmonté de deux styles portant chacun un stigmate en forme de pinceau. Le fruit est nu. Ce genre a le port du Phleum; mais il se rapproche beaucoup de l'Oegopogon, dont il diffère par la structure de ses fleurs. Il se compose de deux espèces.

**LYCURE PHLEIDE.** *Lycites phleoides*, Kunth, *in Humb. et Bonpl., Nov. Gen.*, t. 1, p. 142, tab. 45. Plante du Mexique, dont les tiges sont droites, rameuses, rudes, purpurines, hautes d'un pied, réunies en gazon; les feuilles sontroides, linéaires, glabres en dehors, pubescentes en dedans; les gaines presque à deux angles, presque glabres, beaucoup plus courtes que les entrecœurs; les fleurs sont disposées en un épi linéaire,
Lyciæ ins. V. LYQUE.

Lyla. Lydiæ ins. Genre de l'ordre des Hyménoptères, établi par Fabricius, et auquel Latreille a donné le nom de Paraphyllus. V. ce mot.

LIDÉA. nat. Ce genre de la famille des Rosacées, et de la Diœcia Polyandria, institué par Molina, pour une plante de la Nouvelle-Grenade, a été reconnu comme identique avec le genre Kageneckia, précédemment publié par Ruiz et Pavon. V. KAGENECKI.

LYDELLE. Lydella. ins. Diptères; genre de la famille des Mésidae, tribu des Tachinaires, ayant aux dépens du genre Tachine de Meigen, par Robert qui lui assigne pour caractères: corps étroit; face oblique, plus ou moins bordée de soies; épistome non saillant; antennes descendant ordinairement jusqu'à l'épistome; deuxième article un peu allongé, et le troisième de longueur triple du précédent; abdomen ordinairement cylindrique; deux soies au milieu des segments; première cellule postérieure des ailes entourée avant l'extrémité, à nervure externe médiane, arquée après le coude et pédiculée; disoidéale à nervure transversale presque droite. Les Lydelles ont la plus grande ressemblance avec les Tachines, mais elles en diffèrent par les soies qui bordent la face, le front large dans les deux sexes et la longueur des antennes.

LYDELLA BOMBICYCLOSTE. Lydella bombicycloste; Salia bombicycloste, Rob. Elle est noire, avec la face et les côtés du front argentés; thorax un peu cendré, à lignes noires; écusson fauve; abdomen à quelques reflets cendrés; ans fauve; cuillerons blancs; ailes à base un peu fulgineuses. Taille, six lignes. Europe. On en connaît encore une trentaine d'espèces.

LYDIE. R. C'est la Pierre du touche ou de Lydie, est quelquefois nommée simplement Lydienne. C'est une variété de Corémnée. V. ce mot.

LYDUS. Lydus. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Hétéromères, famille des Trachelidés, tribu des Cantharidées, établi par Megerle et adopté par Latreille (Fam. nat. du Règne Anim.). Ces auteurs ne donnent pas les caractères de ce genre. L'espèce qui lui sert de type est le Mylabris algericus de Fabricius; son Mylabris tricusculatus appartient aussi à ce genre.

LYELLIE. Lyellia. (Mouss.) Robert Brown, dans les Actes de la Société Linnéenne de Londres, a créé ce genre très-rapproché du Dasonia par la forme et la structure de la capsule, mais très-différent par son péristome. Il est ainsi caractérisé: orifice de l'urne sans dents, fermé par un épiphragme dont le centre se sépare du bord élargi, et reste attaché à la colonne qui, en se raccroissant, le tire en dedans. L'urne est convexe d'un côté, plate de l'autre, recouverte d'une couche, value au sommet, et fendue latéralement. Le péristome est horizontal et fermé par l'orifice perçu ou épiphragme. Ce genre ne renferme encore qu'une espèce particulière au Thibet. Elle a le port d'un Polytrichum, et forme des taches hautes de trois à quatre pouces. Elle a reçu le nom spécifique de crispa. Son port la rapproche du Polytrichum cornutum.

LYGÉ. Lygeum. (Ad.) Genre de la famille des Graminées et de la Triandrie Monogyne, L., offrant plusieurs particularités dans son organisation et que le professeur Richard a le premier fait connaître d'une manière précise dans les Mémoires de la Société d'Histoire naturelle de Paris (An vii., p. 28). Ce genre ne se compose que d'une seule espèce, Lygeum Spartum, L., Rich., loc. cit., t. 5. Cette plante est vivace; ses chaumes dressés, fermes, cylindriques, sont hauts d'un pied à un pied demi, n'offrant généralement qu'un seul nœud, d'où part la dernière feuille; ces feuilles, rapprochées à la partie inférieure du chaume, sont dressées et recourbées, linéaires, subulées et presque cylindriques; le sommet du chaume se termine par une enveloppe solitaire, foliée, verdâtre, striée, longue d'environ deux pouces, mince à sa partie supérieure, entourée sur elle-même, laissant sortir les étamines et les stigmates par son sommet. Cette enveloppe contient deux, très-rarement trois fleurs appliquées l'une contre l'autre, dans toute leur longueur, couvertes à leur base de longs poils soyeux et blancs. Chaque fleur offre une glume à deux valves inégales, l'extérieure embrassant l'intérieure, ligneuse, lancéolée, très-aigüe, carénée, formant par sa base avec celle de la seconde fleur un tube ovoïde; la valve inférieure, une fois plus longue que l'extérieure, est étroite, aplatie, linéaire, bifide à son sommet et roulée sur les filets staminiaux et le pistil. Le tube formé par la base de la valve externe des deux fleurs est biloculaire, la cloison étant formée par la valve interne, dont les bords tapisissent la face interne du tube. Les étamines, au nombre de trois, sont insérées tout à fait au fond du tube audessous de l'ovaire; leurs anères, longues de près d'un pouce, sont étroites et prismatiques. L'ovaire, élevé par un très-petit support qui lui est commun avec les étamines, est fusiforme, très-petit et à peine distinct du style. Celui-ci est à peu près de la longueur des étamines, terminé par un stigmate simple, subulé, qui se confond avec le style. Le fruit est renfermé dans l'enveloppe spathiforme, qui se fend longitudinale-
ment; il se compose du tube de la glume qui a aug-
menté, est devenu cartilagineux, offre deux loges cha-
cune contenant un fruit. Ce tube, formé par les glumes, a été pris pour un péricarpe biloculaire, provenant d’un ovaire infère. Le Lygé Sparte est originaire des contrées méditerranéennes de l’Europe.

LYGEE. Lygus. ins. Genre de l’ordre des Héliom-
tères, section des Hetéroptères, famille des Gécocorises, tribu des Longitabres, établi par Fabricius, adopté par Latreille et tous les entomologistes; il a pour carac-
tères : deux ocelles très-écartées entre eux; antennes toujours filiformes, insérées sur les côtés de la tête, dans la ligne qui va des yeux à la base ou au-dessous du bec. Tête non trétiée postérieurement en manière de col, plus étroite que le corselet; ce dernier trétié en devant, trapézoïdal. Les Lygées ressemblent beau-
coup aux Corées, avec lesquelles Fabricius a confondu quelques espèces. Mais ces dernières Punaises s’en éloign-
ent par la manière dont leurs antennes sont insé-
rées. Les Niades s’en distinguent très-bien par leurs antennes coudées; les Alydes de Fabricius différent des Lygées par la forme étroite et allongée du corps; les Bérytes ont les antennes coudées, les Myodoxes s’en distinguent par la tête qui est trétiée en arrière, et les Saldes par leur tête qui est transversale. Les anten-
des des Lygées sont ordinairement filiformes, insérées à la partie inférieure des côtés de la tête et composées de quatre articles cylindriques; le bec est assez long, de quatre articles; il renferme un suroir de quatre soies. La tête est petite; elle porte deux ocelles sail-
lants, écartés l’un de l’autre et placés entre les yeux qui sont petits. Le corps est en ovale allongé; le cor-
selet est trétiéodial, un peu rebordé avec les côtés exté-
térieurs un peu arrondis. L’écusson est triangulaire, et les élytres dépassent l’abdomen et sont de la même lar-
geur que lui. L’abdomen est composé de segments transversaux dans les deux sexes. Les pattes sont simple,
as assez longues, avec des tarses de trois articles, terminés par deux crochets et munis d’une pelote bilo-
bée dans leur entre-deux. Le genre Lygée se compose d’un assez grand nombre d’espèces.

LYGEE CROIX DE CHEVALIER. Lygus equestris, 
Fabr.; Lygus Cincus equestris, Linné. Longue de cinq lignes, rouge, à taches noires avec la partie bran-
maneuse des élytres brune, tachetée de blanc. On trouve une autre espèce qui est très-commune et qui a été nommée Lygus opterus, parce que, ordinaire-
ment, elle est sans ailes; très-rarement elle est munie de ces organes.

LYGEUM. Bot. V. Lyge.

LYGINIE. Lyginia. ins. Genre de la famille des Res-
tiacées, institué par Robert Brown, avec les caractères suivi-
ants : fleurs dioiques; périge composé de six glumes éga-
les; trois étamines dont les filaments sont soudés en tube, et les anhères bifides aux deux extré-
méités. Les fleurs femelles ont l’ovaire triloculaire, sur-
monté d’un style trirpartite; la capsule est triloculaire, à trois lobes, à trois graines et déhiscente par des an-
geles saillants. Les Lygines appartiennent à la Nou-
vvelle-Hollande et à l’Amérique méridionale. Ce sont des plantes herbacées, à rhizome écaillieux et rampant;

leurs chaumes sont simples, cylindriques, dépourvus de feuilles, terminés par un épi formé de faisceaux rapprochés, ayant chacun en dessous, une spathe en forme de fourreau; les fleurs femelles sont assez sou-
vient solitaires.

LYGINIE IMPERE. Lyginia inerberis, Brown; Sche-
nodium tenax, Masc., Labill. Gaïnes et bractées nues, 
sans barbes; chaume terminé par des fascicules de
plusieurs fleurs.

LYGINIE BARBAE. Lyginia barbata, Brown. Gaïnes et bractées barbées à leur orifice; chaumes terminés par des fascicules de fleurs mâles en plus ou moins grand nombre, auxquelles se joint assez souvent une seule 
fleur femelle.

LYGINIE DE MONTEVIDEO. Lyginia Monitevidensis, 
Brown. Gaïnes et bractées inerberes; fascicules com-
posés de fleurs androgynes; fruits longs et pédicellés.

LYGISTE. Lygismum. Bot. Genre de la famille des 
Rubiacees et de la Tétrandrie Monogynie, L., fut établi par P. Browne (Ph. Jum. 142, t. 5, f. 3) et adopté 
par Swartz et Lamarck. Linné l’avait cependant réuni au Pelecan duquel il diffère surtout par son fruit cap-
sulaire. Jussieu l’a rapporté au genre Nacicea d’An-
biet, qui a encore pour synonyme le Manettia de Mutis 
et Linné. Indépendamment du Lygismum azylaire sur
lequel le genre a été établi, Lamarck (Illust., p. 286) a décrit une autre espèce qu’il a nommée Lygismum scipum,
qui et, selon Kunt, doit être placée parmi les Coccospism. V. Nacicea et Coccospisae.

LYGODESME. Lygodesme. Bot. Genre de la fa-
mille des Syngénésées, Syngénésie, Lin., tribu des Chicomètes, établi par Don qui lui assigne pour ca-
racétres : involucre à cinq divisions, tubuleux, muni à sa base de plusieurs écailles impréciées, très-courtes; 
folioles ligulées, carénées et scarieux sur les bords; 
recepacle criblé; fleurons à nombre de cinq; anthé-
res bidentées à leur base; akènes linéaires, comprimés, 
sillonnés, simples au sommet; sigrette caliciforme, for-
mé de rayons très-nombreux, disposés sur plusieurs 
rangs, scabres et même dentelés, persistants assez ordinairement. Les Lygodesmes sont des plantes sous-
ligneuses de l’Amérique septentrionale, elles offrent le 
port et l’aspect des Ephèdes; elles sont très rameuses 
et presque dépourvues de feuilles; les rameaux sont 
sillonnés ou triangulaires, garnis d’écailles, qui sont 
des rudiments de feuilles, subulées, étalées, éparses. 
Les fleurs sont solitaires et sessiles; l’iguette est comme 
chevelue et roussâtre. C’est vraisemblablement à ce 
genre que devront appartenir quelques Prenanthes 
as peu connus, tels que Prenanthes Juncea, Pursh; 
Prenanthes triqueta, Labill.; Prenanthes pumila, 
Bald., etc.

LYGODIE. Lygodium. Bot. (Fougères). Le genre 
estable sous ce nom par Swartz dans son Synopsis Fili-
cum, et à peu près à la même époque par Willdenow 
sous celui d’Hydrodrossum, avait d’abord été con-
fondu par Linné avec les Ophioglosses, dont il diffé-
cre cependant par divers caractères, et depuis il fut 
distingué presque en même temps par plusieurs na-
turalistes. Ainsi Swartz le nomme Lygodium, Wilde-
now Hydrodrossum, Cavanilles Ugena, Mirbel Ra-
L'Observatoire de Linné, \textit{Lycaenidae}.

\textit{Lycaenidae} : Richard, dans la Flore de Michaux, désigna une de ses espèces sous le nom de \textit{Cleisium}, et Bernhardi en forma ses genres \textit{Odontapteris} et \textit{Gisopoteris}.

Le nom de \textit{Lygodium} étant un des plus anciens, et ayant été établi dans un travail général sur la famille des Fougères, a été adopté par presque tous les botanistes. Les plantes de ce genre sont toutes grimpantes, et elles diffèrent en cela de presque toutes les Fougères, car elles ne rampent pas sur les troncs des arbres à la manière de certains Polypodes et de plusieurs autres Fougères, mais elles ont leur racine en terre, et leur tige, réellement grimpante, s'entortille autour des arbrisseaux et des Graminées. Les feuilles sont alternes, mais se bifurquent près de la base, de manière à paraitre au premier aspect opposées; elles sont deux ou trois fois pinnées, à pinnules souvent cordiformes et pétiolées. Une espèce de l'Amérique septentrionale, le \textit{Lygodium palmatum}, a les feuilles simples et seulement divisées en plusieurs lobes; elle a servi successivement de type aux genres \textit{Ramondia}, \textit{Cleisium} et \textit{Gi- stapteris}. Dans les froids furtiles le limbe de la feuille disparaît en grande partie, tandis que la plupart des nervures se prolongent en autant d'axes saillants, qui portent, sur leurs côtés, une double rangée d'écaillies alternes, distiques, à l'aisselle de chaque desquelles se trouve une capsule. Ces capsules sont analogues à celles des \textit{Schizaea}, des \textit{Aenemia}, etc. Elles sont ovoïdes et pourvues, à leur sommet, d'un large anneau élastique, en forme de calotte à stries rayonnantes. Toutes les espèces de ce genre, à l'exception de deux, croisent entre les tropiques; elles sont particulièrement très-abondantes dans les Moluques où elles couvrent quelquefois de grands espaces en s'enlaçant aux chaumes des Graminées; les deux espèces qui supportent un climat plus vigoureux sont: le \textit{Lygodium palmatum}, qui croît jusqu'en Pensylvanie, et le \textit{Lygodium Japonicum}, qui habite la Chine et le Japon.

Larmoroux, acal. Genre de Médusaires établi par Péron et Lesueur dans leur division des Médusae agastériques pédunculées et tentaculées. Ils lui donnent pour caractères : des bras bifides, groupés à la base du pédoncule et garnis de suçoirs nombreux, en forme de petites vrilles. Ce genre n’a point été adopté par Lamarck, mais Eschscholtz l’a repris en le plaçant entre les genres Eirene et Favonata, dans la famille des Géryonides, et lui donnant pour caractères d’avoir le pédoncule muni de bras à sa base, et d’avoir des tentacules au bord de l’ombrille. Blainville (Man. d’Acéti-

ologie, p. 299) n’adopte ce genre qu’avec des réservat-
sions et en observant qu’il ne diffère des Favonies que par l’existence des cils tentaculaires du bord de l’ombrille; il ajoute aux caractères donnés par les précé-
dents auteurs, que le corps est subhémisphérique, que les cils tentaculaires sont très-fins, courts et nombreux, et qu’il y a quatre ovaies en croix.

L. Lymnorée. Lymnoraea. Per. et Les. Dianaea triedra, Lam. Elle est subhémisphérique, parsemée de points verruqueux, avec des tentacules courts et menus sur ses bords; son pédoncule est long, trigone, avec huit bras à la base; sa couleur est bleuâ-
de, celle des bras est rouge. Du détroit de Bass, Austral-

L. Lymnorée. Lymnoraea. Polyp. Genre de l’ordre des Actinaires, dans la division des Polypiers sarcoïdes. Caractères : polypier fossile, en masse irrégulière, sub-
lobée ou presque globuleuse, adhérent par sa base, pré-
sentant, en dessous, une sorte de tégument membranaire, peu épais, irrégulièrement plissé en travers et ondule dans son intérieur un tissu spongieux, gros-
sier, très-serré et finement lacuneux; à sa surface supé-
ri ère de gros mamelons de même tissu qu’à l’intérieur, plus ou moins nombreux et saillants, percés à leur som-
met d’un espace peu profond, arrondi ou fendu en étoile. L’espèce unique qui constitue ce genre n’est pas trés-
rare dans certaines localités du Calearis à Polypiers des environs de Caen; elle est entièrement calcaire, mais non changée en Spath; sa grandeur est peu con-
sidérable (de cinq ou six lignes à un pouce et demi). Sa forme varie considérablement; il n’y a peut-être pas deux individus semblables; tantôt elle se présente en masse presque globuleuse, le tégument inférieur est alors peu étendu; tantôt elle est presque digérée et le tégument la recouvre jusque près des mamelons; on trouve entre ces deux extrêmes tous les intermédiaires. L’enveloppe extérieure ou tégument membranaire est, comme tout le reste, entièrement calcaire, très-peu épais, sans aucune porosité, irrégulièrement plissé en travers; il embrasse intimement le tissu spongieux intérieur; sur quelques échantillons il semble s’inter-
rompre, puis repartir par zones; on voit dans ces es-
paces le tissu intérieur à nu. On peut se faire une idée de celui ci en le comparant à la substance spongieuse des os, mais il est beaucoup plus serré, les vacuoles sont plus petites, les fribilles et lamelles courtes et presque confluentes; en dessous cette structure lui donne un aspect poreux; mais en l’examinant attentivement, on s’aperçoit que ces porosités n’ont rien de régulier. La forme extrêmement variable des Lymnorées et la présence d’une sorte de membrane extérieure avaient porté Lamouroux à croire que ces Polypiers étaient mol-
llasses, charnus et contractiles; aussi les n.-il rangés dans l’ordre des Polypiers Actinaires. Cette opinion semble peu soutenable; il faudrait d’autres preuves pour faire admettre la pêtrification calcaire de corps tout à fait charnus; il faudrait que ces animaux eus-
sent été saisis, englobés, pénétrés instantanément par la gangue qui les entoure; ou les trouverait en place sur les corps où ils étaient attachés; tandis qu’ils sont toujours confusionnément mêlés avec des Polypiers ou au-
tres corps marins plus ou moins cassés par le déplace-
ment. Ils sont quelquefois couverts de Serpules, de plaques de Polypiers enroûtants de la famille des Escharres, de petites Coquilles et spécialement de l’Ostrea terebratuloides, Defr. Lamouroux pensait que cette sorte de tégument membranaire que l’on re-
marque à la surface des Lymnorées était analogue à l’enveloppe extérieure des Actinies et propre à remplir les mêmes usages. Un examen attentif des Lymnorées détruit bientôt cette supposition. D’ailleurs on peut également remarquer que la surface inférieure de quelques Polypiers lamellifères vivants ou fossiles pré-
-sente une apparence de membrane calcaire plissée transversalement; on a remarqué cette disposition sur des Astries qui avaient produit des expansions inté-
rales; la surface inférieure de ces expansions offrait, d’une manière très manifeste, cet aspect membranaire dont il est ici question. Quant à la forme excessivement variée des Lymnorées, que Lamouroux attribuait aux divers édats où se trouvait ces Polypiers lorsqu’ils avaient été saisis, on peut objecter qu’un grand nom-
bre de Polypiers pierreux, actuellement vivants dans les mers, offrent cette particularité. La plupart des Poly-
piers fossiles des environs de Caen, bien reconnus par Lamouroux lui-même pour avoir été de nature pier-
reuse, sont dans ce cas. Plusieurs Millépores de cette localité se présentent sous des aspects tellement diver-
sifiés et bizarres, que l’on ne pourrait croire qu’ils ap-
partiennent aux mêmes espèces, si l’on ne trouvait tous les intermédiaires entre les formes les plus opposées.

Si ces présentes remarques sur ce genre sont fon-
dées, les Lymnorées ne doivent point rester parmi les Polypiers Actinaires, mais à moins de les rappro-
cher des Millépores avec lesquelles elles n’ont toute-
fois que fort peu d’analogie, on ne connaît point de Polypiers avec lesquels on puisse les rapprocher. À la vérité, en comparant attentivement les Lymnorées avec les corps pétrifiés que Lamouroux a décrits et figurés comme des Éponges dans son Genera Polypharia,

ou trouve entre eux les plus grands rapports de struc-
ture; mais les Éponges pétrifiées n’ont point l’enveloppe membranaire plissée des premières, et si celles-là ont de la ressemblance avec quelques Éponges vivantes, les Lymnorées ne paraissent plus se rapporter à celles-
ci. L’espèce rapportée à ce genre a été nommée Lym-
noraca mamillosa.
LYMNUS. Moll. Même chose que Limnæa ou Limnée. *V.*, ce dernier mot.

LYMORPHE. Lymorphum. *bot. V.* Dicrène.

LYMPE. *zool. chis.* Liquide diaphane, incolore ou très-légèrement coloré en rose, un peu visqueux, essentiellement albumineux, d’une saveur un peu salée, contenu dans un système particulier d’organes nommés Vaisseaux lymphatiques. *V.*, les mots Vaisseaux, Circulation, Vaisseaux, circonvolution, et Secretion. Examinée au microscope, la Lymphé offre les mêmes globules que ceux qui composent le sang; ils sont seulement un peu plus petits et non revêtus d’une enveloppe colorante. Ce fluide, abandonné à lui-même, se comporte d’une manière analogue au sang; il se sépare en deux parties: l’une est du serum, et l’autre un caillot formé de filaments rougâtres, ressemblant à des arborisations vasculaires. Cependant la chaleur et les Acides ne coagulent pas ce fluide, et il ne verdit le sirop de violette que lorsqu’il est concentré. Brande et Chevreul ont fait l’analyse de la Lymphé du Chien. Le premier de ces chimistes la regardait comme de l’eau tenant en dissolution un peu d’Albumine, du chlorure de Sodium, avec des traces de Soude. Chevreul l’a trouvée composée, sur 1000 parties, de: Eau, 926,4; Fibrine, 004,2; Albumine, 001,0; carbonate de Soude, 001,8; chlorure de Sodium, 000,1; phosphates de Chaux et de Magnésie, et carbonate de Chaux, 000,5.

À l’égard de ce qu’on a nommé improprement Lymphé dans les végétaux, *V.*, Sève.

LYNGEA. *bot.* Le genre établi sous ce nom, par Chamisso et Schlechtendal (Limnæa, V., 108), dans la famille des Scrophulariariées, ne diffère point du genre Melasna de Bergius. *V.*, ce mot.


LYNGÉE. Lyncæus. *cutr.* Genre de l’ordre des Lophyropodes, famille des Om Nicolees de Latrécille (Fam. nat. du Règne Anim.), établi par Muller, et ayant pour caractères: deux yeux distincts; des antennes simples, velues ou en pinceau; huit pattes. Ce genre, qui est intermédiaire entre les Cyprus et les Daphnia, puisqu’il a la tête des uns et la queue des autres, s’éloigne des premiers par les antennes qui sont au nombre de quatre dans ceux-ci, et par les pieds, les seconds ont l’œil unique. Le corps des Lyncés est arrondi, comprimé, renflé ainsi que celui des Daphnies dans un test plié en deux, imitant les deux battants d’une coquille bivalve, dont le centre, qui forme une ligne saillante sur le dos, représente la charnière. La tête est plus ou moins séparée du corps par une échancrure du test, en dessous. Les yeux sont placés au-devant l’un de l’autre, et non dans une ligne transverse au corps de l’animal; il y a quatre antennes insérées au-dessous de la tête, toutes inégales et garnies de longs poils sur leur côté inférieur, qui servent plus directement à l’action natatoire que dans les Cyprus. Les pattes sont difficiles à compter; elles sont au nombre de huit ou dix, terminées par des soies, et accompagnées à leur base d’écaillres barbues ou branchiales. La queue est petite, pointue, ordinairement repliée sous le ventre et enfermée dans le test. Les œufs sont apparents, sous celui-ci, dans la région du dos, tantôt seuls, tantôt au nombre de deux par ponte; c’est au printemps qu’on les aperçoit comme des points noircards, à travers le test. Les Lyncés sont les plus petits de tous les Entomostracés; ils habitent les eaux dormantes, où croissent les plantes aquatiques. Ces Crustacés ne sont point rares aux environs de Paris; cependant on ne les y rencontre pas aussi souvent que les Cypris et les Daphnies. Ce genre n’est pas très-nombreux en espèces; on n’en compte jusqu’ici que huit ou neuf.

LYNCEA. *queue courte.* Lyncæus brachyurus, Latr. (Hist. nat. des Crust. et des Ins., t. IV, p. 204, pl. 52, fig. 1 à 12), Muller (Entom., t. VIII, fig. 1 à 11); Monocelis brachyurus, Mull. Antennes au nombre de quatre; test globuleux, transparent comme de la corne; queue courte, composée de deux plis réunis à leur base. *V.*, pour les autres espèces, Latreille, Jurine, Muller, Desmarest, etc.

LYNCURUS. MOLL. *tess.* Synonyme de Bélémite. *V.*, ce mot.

LYNCURUS. *sin.* Théophraste et Pline ont ainsi nommé une Pierre, sur laquelle les érudits ont beaucoup disserté sans résoudre la question d’une manière satisfaisante. Au temps de Pliné, on attribuait sa formation à l’urine pétriée du Lynx; et cette opinion ridicule a été répétée jusque dans les temps modernes. Cependant à mesure que la minéralogie eut fait quelques progrès, les idées sur cette Pierre devinrent moins inraisonnables. On a successivement cru que les anciens avaient voulu désigner sous le nom de Lyncurus, une Corailne brune, une variété de Succin, le Zircon Hyacinthe, et enfin une Topaze roussâtre.

LYNGBYÀ. *bot.* (Arthrodiées.) Le genre formé sous ce nom, par Agardh, n° 57, du Systema Algarum, ne paraîtrait différer des Oscillaires que parce qu’on n’y retrouverait pas la mucosité dans laquelle se tissent les filaments vivants de ces Psychodiées, et que les filaments des Lyncbyæra seraient inéries.

LYNGBYELLE. Lyncbyrella. *bot. (Confervées.*) Bory a proposé l’établissement de ce genre aux dépens du Sphecateria de Lyngkxe, pour répartir les espèces où les faciès de matière colorante, disposées ordinairement deux à deux, ou jusqu’à quatre dans chaque article, y sont dans le sens longitudinal de l’article, au lieu qu’il n’y a qu’une zone faciale et transverse dans les véritables Spathelaires. Il cite comme exemples de ce genre, les Sphecateria disticha et scoparia, Lyngkxe, p. 40, pl. 51, qui en sont les types. Ce sont des plantes marines, très-communes, qu’on trouve souvent jetées au rivage. La fructification, interne comme dans le reste des Confervées, y est située à l’extrémité des derniers rameaux qui se relient en masse, au temps de la propagation, et dont la transparence fait distinguer une ou plusieurs gémules.

LYNX. *man.* Espèce de Chat, qui donne son nom à un sous-genre dont il est le type. On a aussi appelé le Cae-

LYONIA. *bot.* Genre de la famille des Éricinées, et de la Décadrie Monogyène, L., établi par Nuttall (Gener. of North Amer. Plant., t. 1, p. 206), qui l’a ainsi caractérisé : calice à cinq dents; corolle presque
légule et pubescente; capsule à cinq loges et à cinq valves séparées sur leur milieu, ayant leurs bords formés par cinq autres valves accessoires et externes; graines nombreuses, subulées, imbriquées longitudinal-\

nalement. Ce genre est formé aux dépens des Andro-
meza de Willdenow, dont il ne doit probablement former qu'une section. Nottul en décrit quatre espèces indigènes des Etats-Unis, savoir: Lyonia ferruginea, rigida, paniculata et froulousa.

Le genre Lyonia de Raffinesque est le même que le Polygonella de Michaux, F. ce mot; et celui créé sous le même nom par Elliot, rentre dans le genre Scinterea de Reichenbach.

LYONNETTE. Lyonnetia. Hort. Genre de la famille des Synanthees, tribu des Sénécionides, établi et d'élidé à la mémoire du célèbre entomologiste Lyonnet, par H. Cassini qui le caractérise de la manière sui-

vante: calathide inconnuémée, équilibre, multilöre, régulariflore, argynoflore; périscolène inférieur aux fleurs, presque turbiné, irrégulier, variable, formé de squamules ordinairement triséries, intégrales, obliqui-

quées, appliquées: les extérieures oblongues, obtuses, ayant leur partie inférieure plus large, plus épaisse, coriace, et la supérieure appendiciforme, subfoliacées; les intermédiaires un peu plus courtes et plus larges, ovales-oblongues, obtuses, coriaces, membranées sur les bords, foliacées au sommet; les intérieures courtes, squamelliformes, oblongues-spatulées, membranées, diaphanes; elanhite cononial, garni de squamelles inférieures aux fleurs, demi-embra-

santes, oblongues lancéolées, diaphanes membranées; ovaires obovulés, glabres, tous privés de bordure longitudinale, mais ayant une aigrette stéphanoïde, courte, membraneuse, dimiditée, nulle sur la face ex-

térière; corolles à cinq divisions.

LYONNETTE pustule. Lyonnetia pustulata, Cass. Tiges pubescentes; feuilles supérieures simples, entières, li-

néaires, les inférieures plus longues et plus larges, pétiliformes à leur base, pinnaïformes, presque pin-

nées à divisions ovales ou lancéolées, entières ou inci-

scées; les feuilles radicales sont bipinnatifidées; cala-

thides solitaires au sommet de chaque tige qui forme une sorte de pédoncule épais; périscolène couvert, comme les autres parties de la plante, de longs poils blancs, appliqués: les corolles sont jaunes. De l'île de Crète.

LYONIA. Mol. Le genre formé sous ce nom, par Gray, pour quelques Coquilletes africaines, se distingue à peine du genre Anatina et pourrait fort bien lui être réuni.

LYONIA. Lyonnia. Hort. B. Brown (Wern. Trans., I, p. 60) appelle ainsi un genre de la famille des Apoc-

iées, auquel il attribue pour caractères: une corolle monopétale, infundibuliforme, dépourvue d'écaillles à l'orifice de son tube, et ayant son limbe partagé en cinq divisions égales et recourbées, à préfloration val-

vaire. Les étamines sont saillantes; les filets, insérés au milieu du tube, sont filiformes, et les antheres sagittées, adhérentes à la partie moyenne du stigmate. L'ovaire est à deux loges. Le style est filiforme, dilaté dans sa partie supérieure qui se termine par un stigmatic pres-

que conique. Les lobes du disque hypogynie sont cohé-

rents entre eux. Le fruit est une capsule cylindrique, biloculaire, à deux valves roulées sur elles-mêmes et ressemblant chacune à un follicule; la cloison est par-

raleille aux valves, libre et portant les graines sur chacun de ses bords. Ce genre, très-voisin du Parso-

nia, dont il diffère seulement par la structure de sa capsule, se compose d'une seule espèce: Lyonaria stra-

minea, B. Br., loc. cit. C'est un arbuste sarmenteux, originaire de la Nouvelle-Hollande, dont les feuilles sont opposées, les fleurs disposées en cymes terminales et trichotomes.

LYPÉRANTHE. Lyperanthus. Hort. Genre de la fa-

milie des Orchidées et de la Gynandrie Monandrie, L., établi par B. Brown (Prodr. Flor. Nov.-Holl., I, p. 525), et qui offre un calice en gueule, ayant la foliole supérieure et externe creusée en forme de four, tandis que les autres sont planes et égales entre elles. Le la-

beau est court, concave, avec ses bords redressés, rétréci vers son sommet. Le gymnostème est grêle et linéaire, terminé par une anthère persistante, dont les deux loges sont rapprochées; chaque loge contient deux masses polliniques pulvérulentes. Ce genre est composé de trois espèces originaires de la Nouvelle-

Hollande. Ce sont des plantes herbacées, non parasi
des, glandes, dont les bulbes sont simples; la tige porte une seule feuille vers sa base et deux écaillles. Les fleurs, d'un brun noir, forment un épi terminal. Ce genre a des rapports avec le Caladenia et le Cory-
santonis.

LYPÉRIE. Lyperia. Hort. Ce genre a été formé par Bentham, aux dépens des genres Erinus et Mannua de Linné, ainsi que pour quelques espèces nouvelles du cap de Bonne-Espérance. Il appartient à la famille des Scrophulariées et présente pour caractères: calice à cinq divisions linéaires, subfoliacées; corolle hypo-
gynée, décidue, à tube allongé, visqueux, gibbeux ou recourbé à l'extrémité; son limbe est étalé, à cinq lobes presque égaux et bilabés; quatre étamines insérées au tube de la corolle, incluses et dylonumé, avec les an-

theres uniloculaires et conformes; ovaire à deux loges, à placentas soudés à la cloison et multiovulés; style simple; stigmate presque en masse. Le fruit est une capsule membranée, à deux loges, s'ouvrant par deux valves bifides au sommet; semences scarification.

Les Lypériés sont des plantes herbacées ou des sous-

arbusseux à feuilles inférieures opposées, les supé-

rieures sont alternes, entières, dentées, incisco-pinnati-
fides ou multifides, souvent fasciées vers les nervures; leurs fleurs sont sessiles ou le plus souvent pédicellées, axillaires, ramassées en grappe ou en épi.

LYPORNIX. Sib. Synonyme de Barbacou à croupion blanc. F. BARBACOU.

LYPRE. Lyurus. Ins. Coléoptères tétromères; genre de la famille des Rhynchoptères, institué par Stephen, pour un insecte du nord de l'Europe, que les entomo-

logistes avaient précédemment promené de genre en genre, ne sachant lui trouver une place qu'il pût occuper sans anomalie. Voici les caractères qui dis-

tinguent le genre nouveau: antennes bréviscules, un peu grêles et coudées, les deux premiers articles les plus longs et obconiques, les quatre suivants courts,
suberfoliés, resserrés et augmentant sensiblement en largeur à mesure qu'ils se rapprochent de la masse qui est grande, ovale et formée des cinq derniers articles; trompe allongée, un peu grêle, cylindrique et arquée, yeux latéraux, arrondis, et un peu convexes; corselet oblong, subcylindrique, régulièrement arrondi sur les côtés, tronqué en avant et en arrière, avec un large sillon superficiel à l'insertion de la trompe; élytres allongés, cylindriques, atténuées vers l'extrémité et comprimées; pieds médiocres; jambes cylindriques, biaisées intérieurement, armées d'un crochet vers le bout; tarses longs, étroits et comprimés. Le Leptus cylindricus; Rhynechaenius id., Gyll.; Curculito id., Payk.; Bagous id., Gerin.; Lixus id., Ahrens, est noire, couvert d'écaillles grisées, avec les antennes et les pattes d'un brun ferrugineux.

LYPROPS. Lyrops. ins. Coléoptères hétéromères; genre de la famille des Sténolytères, tribu des Hélopiens, institué par Hope qui lui assigne pour caractères: labre en carré transversal, échancré antérieurement, mandibules courtes, fortes et bidécentes vers le bout; dernier article des palpes maxillaires sérèforme, celui des palpes labiaux atténué à l'extrémité; tête armée antérieurement de deux points anguleuses et latérales, plus étroite que le corselet; antennes filiformes, composées de onze articles dont les trois derniers plus courts et arrondis; corps de la largeur du corselet. Le Lyrops chrysoplatea est long de cinq lignes environ, noir, avec les yeux dorés; le corselet et les élytres sont chargés de points. On le trouve dans l'Inde.

LYQUE. Lyucus. ins. Genre de l'ordre des Coléoptères, section des Pentamères familles des Sericornes, division des Malacoïdèmes, tribu des Lampyrides, établi par Fabricius, et ayant pour caractères: antennes très-rapprochées à leur base et très-comprimées; tête rétrécie et prolongée en devant, en forme de museau; palpes maxillaires beaucoup plus longues que les labiaux; bouche très-petite, corps étroit et allongé; élytres ayant leur extrémité postérieure très-élargie en plusieurs espèces exotiques, surtout dans les mâles; corps mou, étroit et allongé. Les Lyques ressemblent beaucoup aux Onalyses, aux Lampyres et aux Téléphores; mais ils en diffèrent essentiellement par la partie antérieure de la tête qui est en forme de trompe, tandis qu'elle est simple dans ceux-ci. Ils ont en général le corps oblong, déprimé, et la tête inclinée; leur corselet aplati et leurs élytres flexibles, quelquefois réticulées et souvent très-dilatées postérieurement. On rencontre ces insectes sur les fleurs; ils en pommètent les suc avec leur bouche avancée en trompe qu'ils enfoncent dans les corolles.

Les Coléoptères qui composent ce genre ont été confondus par tous les entomologistes avec les Lampyres et les Téléphores. Fabricius les en a séparés, et leur a donné le nom de Lyque qui avait été appliqué par quelques auteurs grecs, à plusieurs êtres différents. Hésychus l'a employé pour désigner une espèce d'Araignée; Athénée l'emploie pour une espèce de Poisson; Aristote l'applique à un Oiseau, et Plinée appelle-la aussi le Loup. Les Lyques forment un genre composé d'une cinquantaine d'espèces, dont le plus grand nombre appartiennent aux pays chauds de l'ancien et du nouveau continent; on en trouve une espèce aux environs de Paris. Sa larve est très-noire, linéaire, très-aplatie, avec le dernier anneau rouge, en forme de plaque, ayant à son extrémité deux sortes de cornes cylindriques, comme articulées et arquées en dehors; elle a six pattes, et on trouve sous les écorces du Chêne. C'est:

LYQUE sanguin. Lycus sanguinensis, Fabr., Latr. (Hist. nat. des Crust. et des Ins., t. ix, p. 87, pl. 75, f. 6); Lycus rufipes, Latr. (Gen. Crust. et Ins., t. 1, p. 256); Le Ver luisant rouge, Geoff.; Lampyre rouge devenu, Degéer (Ins., t. iv, p. 47). Il est noir; les bords latéraux du corselet et les élytres sont d'un rouge sanguin; elles ne s'élargissent pas sensiblement à leur extrémité comme dans le Lycus latissimus de Fabr. V. pour les autres espèces Latreille, Olivier et Fabriciuss.

LYRÉ. ins. V. Ménerè.

LYRE. pois. Espèce des genres Triggle et Callionyae. V. ces mots.

LYRE DE DAVID. moli. Espèce du genre Harpe.

LYRÉE. Lyreae, tor. Genre de la famille des orchidées, Gymnandrie Monandrie, L., établi par Lindley qui lui assigne pour caractères: divisions extérieures du périgone conniventes, inégales, les latérales soudées entre elles et au pied du gynostème, les intérieures très-petites et spatulées; labelle bilobé, formant en quelque sorte une continuation du gynostème auquel il est soudu par la base, celui-ci petit et se recourbant sur l'ovaire; deux masses polliniques soudées en une seule.

LYRÉE PRISIMATIQUE. Lyreae prismatica, Lind.; Bulpophyllum prismaticum, Thouars. Plante éphébute et saxicole, à feuilles géménées, coriaces, sortant d'un pseudohuile subétagréique; hame mandrille, grêle, écaillueuse à sa base, terminée par un épi de fleurs jaunâtres, entourées à leur base par une bractée semi-cordiforme et axillaire. De la Mauritanie.

LYRÉE (fleille) bot. On nomme ainsi, dans le langage des géographes, la fleille dont les lobes du haut sont grands et réunis, tandis que ceux du bas sont petits et divisés jusqu'à la nervure médiane. Telles sont les fleilles de plusieurs Brassica et d'autres Crucifères siliqueuses, des Genus, etc.

LYRIFERIL. ins. Vieilifot désigne sous ce nom, une famille dont le genre Mégapode est le type.

LYRIOCEPHALE. Lyrioccephalus, reft. Mermbr a formé sous ce nom un genre de Sauriens aux dépens du genre Agame, et en considère comme type le La- cerca scalata de Linne. V. Agame à tête fourrée.

LYRINGUM. bot. Pour Eryngium. V. Panicaut.

LYROPE. Lyrops. ins. Genre de l'ordre des Hyménoptères, section des Porte-Aiguillons, famille des Fouisseurs, tribu des Larrates de Latreille (Fam. nat. du Renn Anima), établi par Illiger, et nommé Tra-chytes par Panzer. Ces insectes ressemblent aux Larves avec lesquels Latreille les avait réunis, et n'en diffèrent que par leurs mandibules qui ont, au côté interne, une saillie en forme de dent, par l'abdomen qui est proportionnellement plus court et par la languette qui a de chaque côté une petite division, ce qui la rend
visiblement trifide. Ces insectes se distinguent des Misèphènes et des Dinètes, parce qu'ils ont trois cellules en tubules fermées, tandis que ces derniers genres n'en ont que deux.

**LYROPE ETRUSQUE.** Lyrops etruscus, Illig.; Larra etrusca de Jurine (Ilym., pl. 9, genre 8); Trachytes tricolor, Panzer (Fann. Ins. Germ., fasc. 84, t. 19); Liris aurata, Fabr. Cette espèce se trouve en Alle- magne et en Italie.

**LYS.** bot. Pour Lis. *V.* ce mot.

LYSANTHIE. bot. Ce genre, proposé par Knight et Salisbury, pour quelques espèces de Grevillea, n'a point été adopté. *V.* Grevillea.

**LYSIANASSE.** Lysianassa. crust. Ce genre, établi par Edwards dans la famille des Crustacés amphipodes, diffère peu de celui des Crevettes : la forme générale du corps est la même ; les antennes supérieures se terminent de même par deux appendices annelés ; mais aucune des pattes n'est subchétiforme comme cela s'observe dans les Issées. Le type de ce genre a été nommé *Lysianassa costata* et figuré planche 10, n° 17, du tome xx des Annales des Sciences naturelles.

**LYSANTHIS.** bot. Pour Lisanthus. *V.* ce mot.

**LYSIDIÈSE.** Lysidice. annel. Genre de l'ordre des Néréidéés, famille des Eunicées, fondé par Savigny (Syst. des Annelides, p. 15 et 52) qui lui assigne pour caractères distinctifs : trompe armée de sept mâchoires, trois du côté droit, quatre du côté gauche ; les deux mâchoires inférieures et inférieures très-simples ; antennes découvertes ; les extérieures, nules, la miyénotennes très-courtes, l'impair de même ; branchies indistinctes ; front arrondi. Le genre Lysidice, institué aux dépens de celui des Néréidéés de Linne, offre plusieurs points de ressemblance avec les Léodices et les Aglan- res. Il diffère des premières par la petite prise des an- tennes et par les branches indistinctes, et il s'éloigne essentiellement des secondes par un plus grand nombre de mâchoires. L'examens plus attentif de leur organisation externe montre des caractères assez nombreux et plus ou moins faciles à saisir. Leur corps est linéaire, cylindrique, composé de segments courts et nombreux : le premier segment n'est point ré- trécie ni surtaillée sur la tête, le deuxième segment est égal au troisième. La tête est plus large que longue, libre, simplement arrondie par devant, et entièrement découvrit ainsi que les antennes. La bouche offre une trompe dépassant le front à son orifice, et cette trompe est munie de sept mâchoires disposées comme celles du genre Léodicé (*V.* ce mot), avec une lèvre inférieure beaucoup plus large que la première paire de mâchoires. Les yeux sont grands et situés à la base externe des antennes miyénotennes. Les antennes moins longues que la tête sont incomplètes, c'est-à- dire que les antérieures sont nulles ; les miyénotennes sont courtes, ovales ou coniques, et ne paraissent point sensiblement articulées ; l'impair est semblable aux miyénotennes, mais plus longue ; les pieds ne paraissent pas couverts en cirres tentaculaires, seulement la dernière paire est changee en deux filets ; les pieds sont tous ambulatoires, très-courts, à deux faisceaux inégaux de soies simplement pointues ou terminées par un petit appendice mobile ; les eirres supérieurs sont subulés et les inférieurs très-courts. On ne distin- guent point de branches.

**LYSIDICE VALENTINE.** Lysidice valentine, Savigny. Corps long de près de deux pouces, grêle, formé de quatre-vingts-dix-neuf segments dans un individu in- complet ; le premier segment à peine plus long que le second ; antennes subulées ; tête à yeux noirs, sans autre taches ; pieds à deux faisceaux de soies jaunâtres ; le faisceau supérieur, plus mince et plus long, se comp- se de soies très-fines, l'inférieur de soies plus gros- ses, terminées par un appendice ; acicules jaunes ; eirres supérieurs subulés et assez saillants ; eirres inférieurs fort courts. Couleurs et reflets de la nacre. Des côtes de la Méditerranée.

**LYSIDICE OLYMPIE.** Lysidice olympia, Savigny. Corps long de quatorze lignes, composé de cinquante- cinq segments, sans compter une douzaine de petits anneaux qui forment au bout du corps une queue co- nique, ciliée de deux rangs de pieds imperceptibles, et terminée par deux filets courts ; premier segment à peine plus long que le suivant ; yeux noirs ; antennes subulées ; un petit mamelon conique derrière l'antenne impaire, sortant de la jonction de la tête avec le pre- mier segment du corps ; pieds de l'espèce précédente, à deux acicules très-noirs ; couleur gris-blanc, avec les reflets de la nacre, sans lisses. Des côtes de l'Océan, sur les Huitres.

**LYSIDICE GALATHEA.** Lysidice galathéa, Savigny. Cette espèce pourrait bien être, suivant Savigny, une variété de la précédente. Corps plus épaiss ; antennes très-courtes, ovales, avec un large mamelon derrière l'antenne impaire ; couleur d'un blanc laiteux ; les trois premiers segments d'un roux doré en dessus ; les yeux comme noyés chacun dans une tache ferrugineuse ; acicules très-noirs. Des côtes de l'Océan.

**LYSIGONIÈR.** Lysigonium. *br. Link a donné ce nom à un genre d'Algues diatomées frustulées, dans lesquelles il a reconnu des individus libres, quadrangulaires ou hexagonales, avec une strie transversale et profonde au milieu, et réunis inférieurement en un fil cylindrique. Ces Algues ou Converves habitent les eaux.

**LYSIMACHIA.** bot. *V.* Lysimaque.

**LYSIMACHIE.** bot. Pour Lysimaque. *V.* ce mot.

**LYSIMACHIEÈS.** bot. Cette famille naturelle de plan- tes est plus généralement désignée aujourd'hui sous le nom de Primulacées. *V.* ce mot.

**LYSIMAUÈ.** Lysimachia. *br. Genre de plantes de la famille des Primulacées et de la Pentandre Mono- gyne, L., composé d'un assez grand nombre d'espèces qui croissent pour la plupart dans les lieux humides de la France et de l'Europe. Les Lysimahes sont des plantes herbacées, généralement vivaces, à feuilles op- posées ou verticillées, à fleurs très-souvent jaunes, axillaires à l'aisselle des feuilles ou réunies en grappes ou en thyrses au sommet des rameaux. Leur calice est à cinq divisions très-profondes ; la corolle monopétale subcampaniforme ou rotacée, c'est-à-dire ayant cinq divisions extrêmement profondes ; les étamines, au nombre de cinq, sont très-souvent monadelphes par
leur base; les anhtères sont subcordiformes, à deux loges interoises; l’ovaire est libre, globuleux, appliqué sur un disque hypogyn, annulaire et très-pez sail-lant; il offre une seule loge contenant un grand nom-bre d’ovules attachés à un trophosperme central. Le style est long, cylindrique, terminé par un stigmate tronqué, très-petit, simple et à peine distinct du sommet du style. Le fruit est une capsule généralement globuleuse, aplatie à son sommet, recouverte en par-tie par le calice qui est persistant, à une seule loge qui renferme un nombre considérable de graines polyédres, attachées à un trophosperme central. Ces graines contiennent, dans l’intérieur d’un endosperme blanc et charnu, un embryon cylindrique placé en travers du hile. Les espèces de ce genre peuvent être divisées en deux groupes, suivant que leurs fleurs sont solitaires ou réunies plusieurs ensemble.

**Fleurs solitaires.**

**Lysimake Nummulaire.** Lysimachia Nummularia, L., Fl. Dan., tab. 405. Cette espèce est extrêmement commune dans les bois et les prés humides; ses tiges sont étalées, rampantes, portant des feuilles op-posées, ovales, arrondies, obovées, courtement pétio-lées; ses fleurs sont assez grandes, jaunes, axillaires, pédonculées et solitaires; ses étamines sont monadel-phes tout à fait par la base de leurs filaments. La Nummu-laire fleurit pendant presque tout l’été.


**Lysimake des bois.** Lysimachia nemorum, L., Fl. Dan., tab. 174. Cette espèce est le Leronixia nem-o-rum, Merat, Fl. Par. Elle est assez commune dans les bois montueux et humides; ses tiges sont grêles, étalées; ses feuilles opposées, ovales, aigües, entières; ses fleurs petites, jaunes, portées sur des pédonces grêles, plus longs que les feuilles. Elle fleurit en avril et mai.

† Fleurs réunies.


**Lysimake verticillée.** Lysimachia verticillata, Pall. Cette espèce est fort voisine de la précédente. Elle est généralement plus grande; ses feuilles sont con-stamment verticillé, portées sur de courts pétiôles; ses fleurs, plus nombreuses que dans la Lysimake vul-gaire, offrent la même disposition. Elle est originaire du Caucase; on la cultive assez fréquemment dans les parterres.


**Lysimake à feuilles de saule.** Lysimachia Ephe-mera, L. Cette belle espèce croît dans les Pyrénées et en Espagne; ses tiges, hautes de deux à trois pieds, sont dressées, grèles, portant des feuilles opposées, sessiles, oblongues, lancéolées, grèles et glauques. Les fleurs sont blanches, formant un long épi terminal. Cette espèce, que l’on cultive fréquemment dans les jardins, demande une terre franche, légère et humide; on la multiplie d’éclats séparés des racines ou de grane-ssemes séparées en couches.

**Lysinema.** Nor. C’est un genre établi par Robert Brown, dans la famille des Épaciéridées, et auquel il donne pour caractères: un calice coloré, entouré d’un grand nombre de bractées également colorées; une corolle monopétale, hypocrétatiforme, dont le tube se divise quelquefois en cinq parties, et dont le limbe est formé de cinq lobes sans plis et réfléchis; des étamines hy-pogynes, ayant les anhtères attachées au-dessus de leur partie moyenne et pétéla; cinq écailles hypogynes, et pour fruit une capsule dont les trophospermes sont atta-chés à l’axe central.

Les espèces qui composent ce genre ont absolument le port des Épacris. Outre l’Épacris pungens, Cav., IC. 4, p. 26, tab. 546, que Brown place dans ce genre, il en décrit quatre autres espèces qu’il nomme Lysis-inema pentapetalum, Lysinema ciliatum, Lysinema lasianthum et Lysinema conscipicillum.

**Lysionote.** Lysionotus. Nor. Genre de la famille des Gesnériacées, établi par Don qui lui assigne pour caractères: calice à cinq divisions égales; corolle hypo-gyne, à cinq divisions égales; orifice ample, avec deux callosités dans la partie antérieure; limbe à deux lèvres dont la supérieure plus courte et bilobée, l’inférieure à trois lobes presque égaux; étamines incluse, insérées au milieu du tube de la corolle: deux antérieures fer-tiles, à filaments aplatis et presque en massue, portant les anhtères un peu en dessous du sommet qui est courbé et papilleux; les deux latérales sont subulées, ordinairement privées d’anhtères, ou lorsqu’ils y en a, elles sont cohérentes et divaricato-hobilées; ovaire en-touré d’un disque hypogyn, annulaire, cylindrique, atténué à sa base, à quatre loges du moins en appa-rence, présentant deux placentaires stépités, larges, contigus à l’axe, séparés par une petite lame parietale, renfermant plusieurs ovules attachés aux bords qui sont roulés; style court et simple; stigmate orbiculé, presque tronqué; capsule stipitée à la base du calice
qui est roulé, linéaire-tétragone, pseudo-quadrilobu-
laire, à deux valves portant au milieu les placenta-
tuées, et près des bords les sémémales; celles-ci sont
nombreuses, très-petites, subulées, aiguës aux deux
extremités, et aристées d'un long poil hyalin. On ne
connaît jusqu'ici qu'une seule espèce de ce genre, et
elle est originaire du Népal; c'est une plante un peu
charnue, dont la racine donne naissance à plusieurs
tiges simples et cylindriques; les feuilles sont verticillées
ou rarement opposées, courtement pétiolées, oblong-
ues-lanceolées, acuminées, dentées, entièrement
glabres et nervurées en dessous; les corymbes de fleurs
sont axillaires, opposés et verticillés, di- ou trichoto-
mes; les pédoncules ont deux bractées à leur base et
les corolles sont de un bleu clair.

LYSIPOME. Lysipoma. bot. Genre de la famille des
Lobéliacées, établi par Kunth (in Humb. et Bonpl.,
Nov. Gen., 5, p. 518) et qui comprend quatre espèces originaires
de l'Amérique méridionale, croissant dans les monta-
gnes élevées où elles forment de petites touffes arron-
dies. Elles sont quelquefois dépourvues de tiges; leurs
feuilles sont alternes, linéaires ou spatulées, très-ent-
tières, roides ou charnues. Leurs fleurs sont blanchâtres,
axillaires et solitaires. Le calice est adhérent, avec
l'ovaire infère; son limbe est à cinq lobes inégaux; sa
corolle est tubulée, caduque, à cinq divisions iné-
gales, disposées comme en deux lèvres. Les étamines,
au nombre de cinq, sont réunies et soudées comme
dans le genre Lobelia; le stigmate est bilobé; le fruit
est une capsule uniloculaire, polysperme, s'ouvrant
par le sommet au moyen d'un opercule. Les graines
sont nombreuses et attachées à un trophosperme pa-
riétal et longitudinal. Ce genre, très-voisin du Lobelia,
de même suffisamment par sa capsule uniloculaire,
s'ouvrant par un opercule.

LYSIPOME FAUSSE MONTÉ. Lysipoma Montioide,
Kunth, in Humb. et Bonpl., Nov. Gen., 5, p. 520,
tab. 266, fig. 1. Cette plante a le port du Montia fon-
tana; ses tiges sont couchées, rampantes, allongées,
glabres et rameuses; les feuilles sont distantes, péti-
lées, lancéolées, en spatule, glabres, un peu charnues,
dilatées sur leur pétiole; les fleurs sont solitaires,
axillaires, pédonculées; le calice est glabre, turbiné,
cinq divisions courtes, ovales; la corolle insérée sur
le calice; le tube campanulé; le limbe à cinq divisions,
presque à deux lèvres: les deux divisions supérieures
un peu plus grandes; les filaments sont rapprochés
en tube; les antères connuentes, inégales; les cap-
sules turbulées. Cette plante croit au royaume de Quito,
dauphins de élevées du mont Antisana.

LYSIPOME EN REIN. Lysipoma reniformis, Kunth, l. c.,
tab. 266, fig. 1. Plante très-petite, qui a le port du
Flota palustris; ses tiges sont glabres, rampantes;
les feuilles orbiculaires, en forme de rein, glabres,
centrices, un peu charnues, de trois lignes de diamètre;
deux fleurs pédonculées, solitaires, axillaires; les divi-
sions du calice trois fois plus courtes que le tube de
la corolle; le tube de celle-ci élargi au sommet; le
limbe oblique, à deux lèvres; les divisions ovaies-oblun-
gues, acuminées, roulees à leur sommet, les deux su-
périeures presque droites, les trois inférieures étalées;
deux des antères, plus courtes, sont barbues au som-
met. Cette plante croit avec la précédente, proche la
grotte d'Antisana.

LYSIPOME FAUSSE ARÉTIE. Lysipoma Areihoides,
Kunth, l. c., tab. 267, fig. 1. Cette petite plante, ra-
massée en gazon, ressemble à un Arethia. Ses tiges sont
simples, à peine longues de six lignes, élargies de
feuilles nombreuses, ouvertes en étoile, oblongues, spa-
tulées, aiguës, très-étrécées à leur base, roides, enti-
ères; les fleurs sont axillaires, solitaires, pédonculees;
deux pédoncules très-courts, muni d'une bractée vers
leur milieu; les cinq divisions du calice ovaies-oblu-
gues, aiguës, ciliées à leurs bords; la corolle courte,
un peu campanulée; son limbe à cinq divisions oblong-
ues, aiguës, ciliées au sommet; les deux supé-
rieures un peu plus grandes; les antères noireâtres;
deux inférieures barbues au sommet; les capsules
ovaies-oblongues. Cette plante croit dans les Andes du
Pérou, proche la ville de Loxa.

LYSIPOME ACCUE. Lysipoma acune, Kunth, l. c.,
tab. 267, fig. 2. Cette plante n'a point de tige appa-
rente; du collet de la racine sortent un grand nombre
de feuilles étalées en étoile, roides, linéaires, obtuses,
glabres, aiguës, ciliées à leurs bords, longues de plus d'un
demi-pouce, larges d'une ligne: les fleurs sont nombreuses
et centrales; les pédoncules très-courts, uniflores; le
calice oblong, tubulé; ses divisions inégalas, glabres,
obtuses; la corolle campanulée; ses divisions ovaies-
oblongues, acuminées, roulees à leur sommet; les caps-
ules pédonculees, oblongues, cylindriques, longues
de deux lignes, rétrécies en coin à leur base; les se-
menes nombreuses, très-fines. Cette plante croît sur
les plaines élevées de la montagne volcanique d'Anti-
sana et au pied du Chassalongi.

LYSISPORIUM. bot. (Champignons.) Sous-genre du
Sporotrichum de Link. Quelques auteurs le croient
assez distinct pour servir à l'établissement d'un genre.
V. Sporotrichum.

LYSMATE. Lysmata. crust. Genre de l'ordre des
Décapodes, famille des Mæroures, tribu des Carides,
ététabli par Risso qui lui avait donné le nom de Meli-
certa, déjà employé par Pèron pour désigner un groupe
de Méduses. Les caractères de ce genre sont: antennes
intermédiaires ou supérieures formées de trois filets
dont le plus court est joint à la base de l'un des
deux plus longs; antennes extérieures longues et sétacées;
pieds des deux premières paires didactyles, écaux de
deuxièmes étant plus longs et ayant leur carpe divise
en plusieurs petits articles; pieds des trois dernières paires
très-minces, terminés par un ongle simple; les
quatre derniers étant plus courts que les autres; eura-
pacé carenie en dessus, et terminée par un rostre fort
court en avant. Ce genre se distingue de ceux de Nika,
Hyemecère, Althée et Hyppolite, par les antennes
intermédiaires qui n'ont que deux filets dans tous
tous ceux-ci; il s'éloigne des Palétomes par son corps
plus raccourci et ses pieds plus minces, par la pièce qui
précede la main, qui est subdivisée en petits articles au
lieu d'être entière. Ces crustacés se trouvent dans la
Méditerranée.

LYSMATE SÉRIÈUSE. Lysmata séticandula, Risso.(Crust.,
p. 110, pl. 2, f. 1). Elle est longue d'un pouce et demi; son rostre est court, sexenté en dessus et bidenté en dessous; les pièces nataatoires de la queue sont ciliées sur leurs bords; celles du milieu sont terminées par dix longues soies très-déliées; le corps est d'un rouge de corail, marqué longitudinalement de lignes blanchâtres. Ce Crustacé habite les eaux profondes des environs de Nice.

LYSSANTHÉ. dit V. LISSANTHÉ.
LYSSOSTYLIS. dit V. GREVILLE.
LYSTRE. Lystra. Ins. Genre de l'ordre des Hémipètes, section des Homoptères, famille des Cicadávres, tribu des Fulgoérilles, établi par Fabricius, et ne différant des Fulgures, auxquelles ces insectes ressemblent beaucoup, que par leur tête qui est transverse, et ne se prolonge pas en forme de museau. Le corps des Lystres est allongé; leurs yeux ne s'allongissent pouvant être, comme celles des Flattes, et ne se terminent point par un rétrécissement comme celles des Isles; l'extrémité de l'abdomen des femelles des Lystres porte des poquets de filets cotonneux très-blancs avec lesquels il est présumable qu'elles entourent leurs œufs. Ce genre se compose d'une assez grande quantité d'espèces propres aux Indes-Orientales, à la Chine et à l'Amérique méridionale.

LYSTRE LAINEUSE. Lystra lanata, Fabr.; Cicada lanata, Lin. Les côtés du front sont rouges; l'extrémité des yeux est noire avec des points bleus. Elle se trouve à Cayenne et aux Antilles.

LYSTRONIQUE. Lystronichus. Ins. Coléoptères Hétéromères; genre de la famille des Sténélètres, tribu des Citélélides, institué par Lateral qui lui assigne pour caractères: antennes plus grosses vers leur extrémité; dernier article des palpes maxillaires un peu plus grand; mandibules se terminant en une pointe entière; bords de la tête ne recouvrant pas l'insertion des antennes; corselet épaiss, plus étroit que l'abdomen, presque orbiculaire ou presque en forme de cercle; cuisses en masse. Toutes les espèces de ce genre appartiennent à l'Amérique du sud.

LYSTRONIQUE ÉQUESTRE. Lystronichus equestris, Latr.; Helops equestris, Fabr.; Olivier. Les antennes sont noires, à articles coniques; tout le corps est noir; la tête est très-finement chagriniée, ainsi que le corselet; celui-ci est arrondi, presque globuleux; les élytres sont ovales, oblongues, avec une bande jaune, interrompue à la suture. On le trouve au Brésil.

LYSTRONIQUE COLOMBIEN. Lystronichus columbinus, Helops columbinus, Ill., Germ. Il n'a guère plus de trois lignes; sa tête est bleue, petite, arrondie, tronquée antérieurement et finement pointillée. Les yeux sont grands, réfléchissants et argentés. La bouche est exserte et de couleur de poix. Les antennes sont de la même couleur et ont la moitié de la longueur totale de l'insecte: le premier article est en masse, le deuxième petit, les trois suivants presque égaux, les autres très-épais et oblongues, enfin le dernier est ovale. Le corselet est transverse, tronqué au bord antérieur qui est beaucoup plus étroit; les côtés sont droits et obliques; la base est arrondie, convexe en dessus, finement pointillée, d'un bleu doré à sa base. L'écusson est aigu et très petit. Les élytres ont leur base plus large que le corselet, elles sont convexes, gibbeuses, striées de points, rétrécies et arrondies à l'extrémité, d'un bleu brillant, avec le disque doré. Le corps est noir en dessous. Les pieds sont grêles, médiocrement longs, presque égaux et de même couleur que les antennes. Il est originaire du Brésil.

LYSTRONIQUE ROUGEÂTRE. Lystronichus helvelusus, Notoxus helvelusus. Il a six lignes de longueur et une et demi de largeur. Sa tête est d'un brun noirâtre, avec des yeux très-grands, proéminents et rapprochés sur le front; la bouche est d'un brun de poix avec les palpes d'un jaune ferrugineux. Les antennes sont de la longueur de la moitié du corps, et d'un rox testace: le premier article est grand et obconique, le deuxième très-court, le troisième médiocrement obconique, les suivants courts, égaux et subcarrés, le dernier ovale. Le corselet est cylindrique, tronqué en avant et en arrière, d'un rouge brunâtre et laissant en dessous, paré de poils très-fin, avec une petite ligne longitudinale enfoncée vers le milieu; le dessous est noir. L'écusson est petit, presque ovale et testace. Les élytres sont presque de moitié plus larges que le corselet et trois fois plus longues, linéaires et arrondies à l'extrémité; elles sont presque glabres, d'un rox testacé, brillantes, couvertes de poils dorés un peu pâles, avec quelques points enfoncés, parsemés vaguement; les bords sont noirs à leur base et on y aperçoit les rudiments de deux stries. Le corps est noir en dessous, couvert d'une pubescence pâle; les pieds sont médiocres et les tarses testacés. Il habite les mêmes contrées que les deux espèces précédentes.

LYSURUS. not. Genre de Champignons ainsi caractérisé: volva sessile, arrondi; réceptacle continu au pédicule, et se divisant, au sommet, en plusieurs branches dressées, égales, couvertes extérieurement d'un mucus mêlé de spores qui, en se détachant, forme à la surface une sorte de race. Le Phallus Mokusin de Linéus fils a servi de type à ce genre fondé par Fries, Syst. Mycol., 2, p. 286; il croît en Chine sur les racines de Mâriers; sa fétidité est extrême, sa vie très-courte; son volva est blanchâtre; son stipe a trois ou quatre pouces de hauteur; il est charnu à la manière des Phallus, de couleur de chair, plus foncé à l'extrémité; les découpures du conceptacle sont au nombre de cinq, égaux, un peu cylindriques, d'un rouge foncé. Les Chinois le supposent propre à guérir les ulcères cancéreux; ils le mangent quelquefois, mais non sans danger.

LYTAIDON. rept. Klein, dans son Tentamen Erpetologiae, formait sous ce nom un genre qui répond aux Couleuvres.

LÝTHRAIRES ou LÝTHRAIRES. Lithraria. not. Ce nom a été donné par Jussieu (Gener. Plant., 550) à une famille de plantes qui a pour type le genre Salix. Plus tard, ce botaniste a décrit la même famille sous le nom de LÝTHRAIRES, qui a été adopté par de Candolle, soit dans le Mémoire particulier qu'il a publié sur cette famille (Mem. Soc. Geneve., 5, pl. 2, p. 65), soit dans le troisième volume de son Prodrôme. Les LÝTHRAIRES se composent de plantes herbacées,
très rarement sous frustescentes à leur base; leurs feuilles sont simples, entières, opposées ou alternes, sans stipules; leurs fleurs sont axillaires ou forment des épis terminaux ou des sortes de grappes. Le calice est monosépale, tubuleux ou campanulé, offrant de trois à six divisions séparées par des sinus qui, quelquefois, se prolongent en dents ou cornes. Ces divisions calicinale sont généralement rapprochées, en forme de valves avant l'épanouissement de la fleur. La corolle, qui manque quelquefois, se compose de pétales en même nombre que les lobes du calice et qui sont insérés à sa partie supérieure; ils sont généralement très-caducus. Les étamines, attachées au calice, en dessous des pétales, sont ou en même nombre, ou en nombre double, triple ou même quadruple des pétales; quelquefois aussi elles sont moins nombreuses. Le pistil se compose d'un ovaire libre, à deux ou quatre loges contenant chacune plusieurs ovules attachés à des trophospermes axiles. Le style est simple, terminé par un stigmate capitulé et à peine lobé. Le fruit est une capsule mince, enveloppée par le calice qui persiste, à deux ou quatre loges séparées par des cloisons très-minces qui, se détruisant facilement, font paraître la capsule à une seule loge. Elle s'ouvre ordinairement en un nombre variable de valves; les graines, insérées à des trophospermes saillants, se composent d'un embryon droit, sans endosperme, immédiatement recouvert par le tégument propre de la graine.

Le professeur De Candolle, loc. cit., a divisé les genres de la famille des Lythracées en deux tribus, et de la manière suivante :

Ier Tribu : SALICARIÉES.

Lobes du calice distincts ou rapprochés en valves avant la floraison; pétales rarement nuls, alternes avec les divisions du calice, et insérés au haut du tube; étamines attachées en dessous des pétales; graines dépourvues d'ailes. Plantes herbacées ou sous-frustescentes :

Rotala, L.; Cryptotheca, Blume; Suffrénia, Bellard; Ameletia, DC.; Pettiis, L.; Ammannia, Houst.; Lythrum, Jus.; Cuphea, Jacq.; Acisanthera, Browne; Pemphis, Forster; Heimia, Link et Otto; Diplosodon, Pohl; Physocalymna, Pohl; Decodon, Gmel.; Nesca, Commers.; Crenea, Aubl.; Lawsonia, L.; Anthelium, Rohr.; Dodocas, L.; Ginoria, Jacq.; Adenia, Kunth; Grislea, Leff.

IIe Tribu : LAGERSTROÆIÉES.

Lobes du calice valvaires; pétales nombreux; graines ailées. Arbres ou arbustes.

Lagerstroemia, Wild.; Losoeonia, Vaud.

Cette famille a les plus grands rapports avec celle des Onagres, dont elle diffère surtout par son ovaire libre et non infère.

LYTHRODES. min. Karsten a donné ce nom à une variété de l'Echelinite. V. ce mot.

LYTHRUM. bot. V. SALICAIRE.

LYTRA. man. L'un des synonymes de Loutre. V. ce mot.

LYTTA. ins. V. CANTHARIDE.
